This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME NEUVIÈME

PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1896

368325
5

NEWBERRY LIBRARY

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 20 DÉCEMBRE 1896

MEMBRES DONATEURS

MM. ASCOLI, prince Alexandre BIBESCO, † James JACKSON.

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Ascoli.
Barbelenet.
Baudouin de Courtenay.
Berger.
Bibesco (le prince).
Bonnardot.
Bréal.
Colinet.
Cousin.
Delaire.
Derenbourg.
Durand-Gréville.
Ernault.
Gonnet.
Guimet.
Haverfield.
Havet.
Henry.
Hériot-Bunoust (l'abbé).
Joret.
Kirste.
Laborde (le marquis de).
Laray.
Lecocq.
Leger.
Meillet.
Melon.
Meyer (Paul).
Oltramare.
Paris.
Parmentier (le général).
Passy.
Peñafiel.
Rhys.
Roger.
Rolland.
Rosapelly.
Sacleux (le R. P.).
Sayce.
Schlumberger.
Sébillot.
Senart.
Sénéchal.
Storm.
Sudre.
Tegner.
Tholozan.
Thomsen.
Vogüé (le marquis de).
Wilbois.
Wimmer.
Le *British Museum*.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abbadie (Antoine-*Thomson* d'), membre de l'Institut (Académie des Sciences), 120, rue du Bac, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président.

Abeille (Dr Lucien), Casilla del Correo, 1162, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.

Adam (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

ALEXANDROWSKI (Alexandre), licencié ès lettres, 94, boulevard de Port-Royal, Paris. — Élu membre de la Société le 28 mai 1892.

ANIART (Jules), agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (*Marie*-Henry D'), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.

ARRÒ (Alessandro), professeur, 7, via Baille, Cagliari (Sardaigne). — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

ASCOLI (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.

AUDOUIN (E.), maître de conférences à la Faculté des lettres, 14, rue Saint-Cybard, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

10. AYMONIER (Le commandant Étienne-*François*), directeur de l'École Coloniale, 46, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882 ; vice-président de 1892 à 1895.

BADAREŬ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École pratique des hautes études, 36, strada Pecurarĭ, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.

BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.

BAIZE (Louis), professeur au lycée Condorcet, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.

BARBELENET (Daniel), agrégé de l'Université, professeur au Lycée, Laon (Aisne). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

BARON (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.

BARTH (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

BARTHÉLEMY (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

BASSET (René), directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

20. BAUDISCH (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

BAUDOUIN DE COURTENAY (J.), membre de l'Académie des Sciences, 13, rue

Radziwill, Cracovie (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

Beljame (Alexandre), professeur-adjoint de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Benloew (Louis), ancien doyen de faculté, 48, rue Copernic, Paris. — Membre de la Société depuis 1868.

Berger (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris. — Élu membre de la Société le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; vice-président en 1890 et en 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).— Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris.— Élu membre de la Société le 6 juin 1874 ; vice-président en 1893, président en 1894 ; membre perpétuel.

Bijvanck (W. G. C.), docteur ès lettres, 37a Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

Bikélas (D.), 4, rue de Babylone, Paris. — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

Blanc (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Blochet (Edgard-*Gabriel-Joseph*), élève diplômé de l'École des langues orientales, attaché à la Bibliothèque Nationale, 35, rue de l'Arbalète, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Blonay (Godefroy de), élève de l'École pratique des hautes études, 23, rue Cassette, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Boisacq (Émile), chargé de cours à l'Université, 40, rue du Bourgmestre, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 23, quai Conti, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Bonnardot (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 1, rue des Tournelles, Arcueil (Seine). — Admis dans la Société en 1868 ; vice-président de 1887 à 1889 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Bossert (A.), inspecteur général de l'Instruction publique, 51, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite, 16, place Saint-Pierre. Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

40. Boutroue (Alexandre), 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894; vice-président en 1896.

Bovier-Lapierre, professeur honoraire de l'Université, 8, rue Garancière, Paris. — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1er janvier 1879.

Boyer (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier de 1892 à 1894.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Membre de la Société en 1867; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel.

Brun (Charles), agrégé de l'Université, 9, rue Blainville, Paris. — Élu membre de la Société le 16 décembre 1893.

Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.

Calloianu (Michel *B. C.*), docteur ès lettres, professeur au lycée, 30, maneu Brutaru, strada Fantanei, 14, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Carrière (Auguste), directeur d'études pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-président en 1875 et 1876.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1894.

50. Chabaneau (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

Chabot (l'abbé J.-B.), 47, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1895.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.

Chilot (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études et de l'École des langues orientales vivantes, 24, rue de Paris, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Colinet (Ph.), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Comte (Charles), professeur au lycée Condorcet, 83, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Conrotte (*Joseph*-Edmond), docteur en philosophie et lettres, professeur au séminaire, Bastogne (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 déc. 1896.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmgasse, Prague (Bohême) — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

Cousin (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.

60. Cuny (Albert), licencié ès lettres, chez M^me^ Legrand, Saint-Calais (Sarthe). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.

David (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

David-Beguiantz (Sergius), élève de l'École pratique des hautes études, 51, rue Gay-Lussac, Paris. — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

Delaire (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Delphin (Gaëtan), directeur de la Médersa, Alger (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur adjoint pour la langue arabe, l'islamisme et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.

Dianu (Jean *N.*), licencié ès lettres, professeur au séminaire central, Bucarest. — Élu membre de la Société le 7 février 1891.

Diego (D^r^ Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

70. Donner (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.

Dottin (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 6, rue de Belair, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu membre de la Société le 1^er^ avril 1882; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur de langue et de littérature araméennes au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886.

Duval (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1^er^ janvier 1892.

Édon, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

Elliott (Richard-*T.*), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

80. Étienne (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 79, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

Fay (Dr Edwin W.), professeur à Washington and Lee University, Lexington (Virginie, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Fécamp (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault).— Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

Finot (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 49, rue Claude-Bernard, Paris.— Élu membre de la Société le 25 juin 1892; trésorier depuis le 1er janvier 1895.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 9, rue de Tanger, Alger. — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée Faidherbe, 5, square Jussieu, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

Gilliéron (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.

Godefroy (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.

Gohin (Ferdinand), professeur agrégé de l'Université, 8, rue de Carentan, Coutances (Manche). — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

90. Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875; membre perpétuel.

Graffin (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

Grammont (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

Granges (Ch. M. des), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 13, rue Le Verrier, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.

Grasserie (Raoul de la), juge au Tribunal, correspondant du Ministère de

l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

Gréard (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, 40, rue des Wallons, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 15 février 1896.

Guimet (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

100. Halévy (Joseph), directeur adjoint pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris.— Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.

Harlez (C. de), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

Hasdeŭ (Bogdan-*Petriceicŭ*), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traianŭ*, rue Mihaĭuvodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris.— Élu membre de la Société le 1er février 1873.

Hauvion, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 42, rue de Paris, Orsay (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis), 27, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

Hermann (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

110. Holban (Michel G.), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève Suisse). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Holleaux (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.

Huszar (Dr Guillaume), professeur, chez M. B. Fisch, Ungvár (Hongrie). — Élu membre de la Société le 2 mai 1896.

Imbert, receveur de l'enregistrement et des domaines, Couiza (Aude). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Jedlička (Jaromír), candid. prof., Vavrova tř., č. 25, I, Vinohrady, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Job (Léon), docteur es lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.

Joret (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône).— Élu membre de la Société le 10 janvier 1874 ; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Kern, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872 ; membre perpétuel.

120. Kugener (M.-A.), docteur en philosophie et lettres, 5, rue des Carmes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1896.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lambert (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, 7, rue de l'École de Droit, Dijon (Côte d'Or). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.

Lamouche (Le capitaine du génie), de l'état-major général, 18, rue Las-Cases, Paris. — Élu membre de la Société le 29 février 1896.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.

Leger (Louis-*Paul*), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris. —Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, vice-président en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890 ; vice président en 1896.

130. Le Nestour (Paul), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 4, rue Flatters, Paris. — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

Lévi (Sylvain), professeur de sanscrit au Collège de France, directeur adjoint pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 9,

rue Guy-de-Labrosse, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885; vice-président en 1891 et en 1892; président en 1893.

Liétard (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.

Lindsay (W.-M.), fellow of Jesus college, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.

Mallet (Dominique), agrégé de l'Université, membre de la mission française, Le Caire (Égypte). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Marissiaux (Paul), agrégé de l'Université, professeur au lycée, Châteauroux (Indre). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879; président en 1880.

Massieu de Clerval, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider, 126, route de Conches, au Creusot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

140. Meillet (Antoine), maître de conférences de grammaire comparée et de langue zende à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (Albert), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Merwart (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du IIe arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, l'un des directeurs de la *Romania*, 16, avenue de Labourdonnais, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.

Mohl (B.-Jiří), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, I, konvitská ulice, č. 24 a, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.

Monseur, professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

MONTAGUE, professeur à Amherst College, Amherst (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

150. MONTMITONNET. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.

MORTEVEILLE (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.

MOWAT (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris.— Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1878.

OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

OSTHOFF (Hermann), professeur à l'Université, 25, Mönchhofstrasse, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

PARIS (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Romania*, Collège de France, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel.

PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université, 47, rue Souverain-Pont, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.

PARMENTIER (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), président de l'Alliance française, 5, rue du Cirque, Paris ; et Malzeville (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.

PASCAL (Ch.), professeur au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Admis dans la Société en 1886.

PASSY (Paul), docteur ès lettres, maître de conférences de phonétique générale à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenai, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.

160. PAULI (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.

PERNOT (Hubert), licencié ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 151 bis, rue Saint-Jacques, Paris. — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

PIERRET, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870.

POGNON (H.), consul de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

POLÍVKA (Jiří), professeur à l'Université, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.

PSICHARI (Jean), directeur adjoint pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884 ; administrateur de 1885 à 1889 ; président en 1896.

QUERRY (Amédée), consul général de France en retraite, Ferry-keuï, Constantinople (Turquie). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

RAILLARD (Raoul), professeur au lycée Janson de Sailly, 37, rue de la Tour, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1895.

RAMBAUD (le capitaine Jean-Baptiste-*Antoine*), professeur à l'École militaire de l'artillerie et du génie, 40, avenue de Saint-Cloud, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

170. REINACH (Salomon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur-adjoint des musées nationaux, 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.

RHYS (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

RIABININ (Michel), Nadezhdinskaya, 12, Odessa (Russie). — Élu membre de la Société le 24 juin 1893.

ROGER (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris. — Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.

ROLLAND (Eugène), château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

ROSAPELLY (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

ROUSSELOT (L'abbé Pierre-*Jean*), docteur ès lettres, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894, président en 1895.

SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

SACLEUX (Le R. P.), missionnaire apostolique à Zanzibar (Côte orientale d'Afrique, viâ Marseille). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

SAINT-DIDIER (Le baron DE), 12, avenue de l'Alma, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.

180. SANCHEZ MOGUEL (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne).— Élu membre de la Société le 5 février 1887.

SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.

SAYCE (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

SAYOUS (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.

SCHILS (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.

SCHLEMMER DE BANYAVÖLGY (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

SCHLUMBERGER (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, avenue d'Antin, Paris.— Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Scheltjnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Schwob (Marcel), 26, rue Vaneau, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.

190. Senart (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François I^er^ — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 7, rue Cochin, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1^er^ février 1870.

Specht (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.

Speijer (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.

Spiegelberg, docteur en philosophie, 2, Kurze strasse, Hannover (Allemagne). — Élu membre de la Société le 26 mars 1892.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sturm (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.

200. Svrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.

Tchernitzky (M^lle^ Antoinette de), 9, rue Le Goff, Paris. — Élue membre de la Société le 27 avril 1895.

Tegnér, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

Tholozan (D^r^), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Académie de médecine, premier médecin de S. M. le Châh, Téhéran (Perse), via Vienne-Tiflis. — Élu membre de la Société le 18 avril 1896; membre perpétuel.

Thomsen (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Tournier (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.

TOURTOULON (Le baron Charles DE), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.

VAN DER VLIET (J.), professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.

VERRIER (Paul), professeur au Lycée Carnot, Paris. — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.

210. VOGÜÉ (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris.— Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 ; membre perpétuel.

WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, Niederschönthal, près Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.

WEBSTER (M^lle^ Hélène), 37, Nahont Street, Lynn (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élue membre de la Société le 28 décembre 1889.

WILBOIS, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876 ; membre perpétuel.

WIMMER (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873 ; membre perpétuel.

WINKLER (Docteur Henri), Gartenhaus 31, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

WOTKE (Karl), docteur en philosophie, VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.

ZUBATÝ (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

ZVETAIEV (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie).— Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

220. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, à Rome. — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

BRITISH MUSEUM. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890 ; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1864.

	MM.
1864-65.	D'ABBADIE.
1866.	† EGGER.
1867.	† RENAN.
1868.	† BRUNET DE PRESLE.
1869.	† BAUDRY.
1870-71.	† EGGER.
1872.	† THUROT.
1873.	GASTON PARIS.
1874.	† PLOIX.
1875.	† VAÏSSE.
1876.	† EGGER.
1877.	† BENOIST.
1878.	MOWAT.
1879.	† BERGAIGNE.
1880.	MASPERO.
1881.	GAIDOZ.
1882.	LEGER.
1883.	D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1884.	† GUYARD.
1885.	DE CHARENCEY.
1886.	RUBENS DUVAL.
1887.	† JAMES DARMESTETER.
1888.	HALÉVY.
1889.	† PLOIX.
1890.	BONNARDOT.
1891.	† DE ROCHEMONTEIX.
1892.	PHILIPPE BERGER
1893.	SYLVAIN LÉVI.
1894.	PRINCE ALEXANDRE BIBESCO.
1895.	ABBÉ ROUSSELOT.
1896.	PSICHARI.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

BAISSAC (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

BENOIST (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870 ; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

BERGAIGNE (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

CHASSANG (A.), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

CHODZKO (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

DARMESTETER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École normale de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

DARMESTETER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Paris*. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

DE LA BERGE, employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, directeur d'études pour l'hébreu talmudique et rabbinique à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

DEVIC (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

DIDION (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

DIDOT (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

DOSSON (S.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris.— Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.

EICHTHAL (Gustave D'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. — Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

FLORENT-LEFÈVRE. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

GEORGIAN (Professeur Dr C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

GOULLET.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.

GRAUX (Charles-*Henri*), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de litté-*

rature et d'histoire anciennes. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études, correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879 ; membre donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College de Londres, directeur du *Babylonian and Oriental Record.* — Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.— Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Le Saint (François), ancien officier. — Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1867; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien suppléant au Collège de France, ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Moisy (Henry).— Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).—Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Pedro II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut (Académie des

inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes.* — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. écédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite.— Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France.—Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Schoebel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Theurot (*François*-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes.* — Admis dans la Société en 1868 ; vice-président en 1870-71 ; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Vaisse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule.* — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Wharton (Edward-Ross), Fellow and Lecturer of Jesus College, Oxford. — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.

LE DIALECTE GUERROUCI.

La tribu des Guerroucis, branche de la grande famille kurde, occupe, de temps immémorial, le district de Guerrous, entre la province de Hamadan et le district de Soltanié en Irak persan. Plusieurs hommes remarquables dans l'armée comme dans l'administration en sont issus. De nos jours, on a connu à Paris le général Hassan Ali Khân qui de, 1859 à 1864, y a résidé en qualité de ministre plénipotentiaire de Perse, et qui, par ses brillantes qualités aussi bien que par l'affabilité de ses manières, s'est concilié la sympathie générale; après avoir rempli avec distinction de hauts emplois dans son pays, il est aujourd'hui gouverneur de Guerrous, fonction héréditaire dans sa famille.

Un des rameaux de la tribu des Guerroucis, celui des Khodjâvends, a émigré, il y a un peu plus d'un siècle, et a été établi par Agha Mohammed Khân, le fondateur de la dynastie actuellement régnante, sur les territoires de Koudjour et de Kilardesht, non loin des bords de la Caspienne, en Mâzendérân.

Les Guerroucis, comme les Khodjâvends, parlent un dialecte particulier composé du pehlvi, du persan et du kurde avec l'adjonction de vocables turks et arabes plus ou moins modifiés. Cette peuplade prétend posséder des documents écrits dans son dialecte et qui remonteraient à une époque reculée. Cette assertion est fort douteuse; en tous cas, l'un de ceux qui l'émettent termine sa notice par la formule habituelle : « *Dieu seul possède la véritable connaissance.* »

Il y a quelques années, mon éminent ami, M. le Dr Tholozan, premier médecin de S. M. Nasr ed-dîn Châh, a eu, à la suite de ce souverain, l'occasion de parcourir le Mâzendérân et de visiter les territoires habités par les Khodjâvends. Ce savant et infatigable médecin ne se borne pas aux travaux spéciaux à sa profession, il sait mettre à profit les avantages de sa haute situation pour étudier, sous ses divers aspects, le pays qu'il habite depuis de longues années; je ne parlerai ici que des notes qu'il a recueillies sur le dialecte guerrouci et qui lui ont été fournies par deux personnages éclairés et intelligents: le colonel Mirzâ Moussa Khân et le général Issa Khân, ancien élève de Saint-Cyr, tous deux neveux

IMPRIMERIE NATIONALE.

du général Hassan Ali Khân et, par conséquent, membres de la même tribu. M. le Dr Tholozan a bien voulu mettre ces notes à ma disposition et me confier le soin de les coordonner, d'en établir la transcription et d'en publier les résultats.

Ces notes sont contenues dans deux cahiers, l'un : de soixante-seize pages; le second, de douze feuillets. Le premier se compose d'un petit vocabulaire et de nombreuses phrases détachées sans liaison entre elles; l'autre d'un vocabulaire restreint et du paradigme de deux temps du verbe *vétin*. En parcourant ces pages, on s'aperçoit que l'ordre de rédaction et l'esprit d'analyse sont assez étrangers aux Orientaux; aussi m'a-t-il fallu m'armer de patience pour copier chaque phrase sur une fiche particulière, l'analyser pour y retrouver sous différentes formes les parties du discours, les cas, les temps et les conjugaisons; puis, enfin, classer le tout par ordre alphabétique. J'espère avoir réussi, du moins en partie, car il est, par exemple, tel verbe dont je n'ai trouvé qu'une seule personne d'un seul temps et il ne m'a pas toujours été possible d'en reconstituer les temps primitifs.

Le texte occupe trois colonnes : la première contient le mot persan; la seconde, le mot équivalent guerrouci, et la troisième la transcription en caractères latins.

Malgré des imperfections inévitables, cette transcription m'a été d'une certaine utilité, car par suite d'une longue résidence dans les États du Schah et de mes fréquents voyages en Kurdistân, je crois pouvoir être en mesure d'apprécier la reproduction plus ou moins exacte des vocables de ce langage et de la corriger à l'occasion. On sait que, autant de transcripteurs, autant de transcriptions différentes, par exemple, la transcription d'une phrase persane faite par un Anglais est à peu près incompréhensible pour une oreille française. Or, sans la transcription dont je parle et mes longs rapports avec des individus des diverses provinces de l'Irân, il m'eût été difficile de représenter la prononciation la plus approximative. Si, selon mon humble avis, l'alphabet arabe est impropre aux langues turke et persane, il l'est encore davantage quant aux dialectes kurdes. Il est certaines émissions de voix, et elles sont nombreuses, qu'on ne saurait représenter, d'une manière satisfaisante, au moyen de cet alphabet; et le guerrouci ne s'écrivant plus, il en résulte que le même mot est transcrit en caractères persans avec une orthographe arbitraire et capricieuse. Cette difficulté se fait particulièrement sentir à l'égard du *vâv* qui représente les sons *o*, *ou*, *âô*, *âou*, *vé*, *và*, etc. Comment transcrire par un seul et même signe des émissions de voix aussi différentes ?

Je n'ai, à ma disposition, dans un pays où n'existe aucune bibliothèque publique, aucun des ouvrages relatifs à la langue

kurde, tels que le *Dictionnaire de Jaba*, une étude sur le dialecte de Takhté Soleymân par M. Schindler et d'autres plus importants et plus récents; je n'ai donc pu confronter les deux dialectes qui diffèrent sensiblement.

Ce travail m'ayant paru n'offrir quelque intérêt qu'aux orientalistes et les rapprochements d'origine des mots équivalents me paraissant évidents, j'avais d'abord jugé inutile d'en signaler la confrontation; mais d'après le conseil du regretté J. Darmesteter dont la compétence en cette matière était si grande, je n'ai plus hésité et j'ai refondu mon travail en ce sens. Je m'estimerai heureux si, en quelque mesure, j'ai pu contribuer à fournir quelques éléments d'une langue, d'un dialecte si l'on veut, qui ont, je le crois, le mérite de la nouveauté et qui, ajoutés aux documents peu nombreux que l'on possède sur ce sujet, ne seront peut-être pas sans utilité pour l'étude de la linguistique iranienne [1].

Amédée QUERRY,

Consul général de France en retraite.

VOCABULAIRE.

اِتِر, اِتِ, اِتْ *it, iti, itir*, autre. — اِتِ چَه دُیشِیتْ *iti tshé doyishit*, qu'as-tu donc à dire? — اِتِر وَلای مِن مَو *itir vélâyi min méo*, ne parais plus devant moi. Persan دیگر.

آرا *ârd*, pourquoi? آرا أو قَد خاصِیتْ *ârd âô kad khâcit*, pourquoi es-tu si beau? P. چرا.

أرای *arâyi*, pour. — أرایْ أو بیارَه *arâyi èvè béydré*, apporte-le pour lui. P. برای.

أسپَه *aspé*, cheval. P. أسپ.

أسرِکْ *écirig*, rasoir. P. تیغ.

آگر *âguer*, feu. P. آخگر, charbon incandescent.

أَلَت *élét*, poivre.

اِلجُورانِن *éldjôrânin*, pincer. P. نِشگون, pincement.

[1] L'abréviation Ar. indique l'origine arabe, la lettre T l'origine turke et le signe arch., = archaïque, c'est-à-dire hors d'usage dans le langage actuel.

اَلدِرِن *éldirin*, fendre.

اَلِسیان *élicián*, se lever. اَلِس *élis*, lève-toi. — لخوُ اَلِسیام *lé khâô élicíam*, je me suis levé du sommeil (éveillé).

اَلِشتِن *élishtin*, quitter, laisser. P. گذاشتن.

اَلفِلِقانِن *élfilikánin*, presser avec les mains des fruits tels que le raisin; tordre du linge mouillé pour en exprimer l'eau. P. چلاندن.

اَلکِشانِن *élkishánin*, soulever, élever. P. کشیدن (بالا).

اَلکِرتِن *élkirtin*. — اَلوِرِین *élvirin* (même signification).

اِمرُوز *imrouj*, aujourd'hui. P. امروز.

اَنگُویِر *éngouyir*, raisin. P. انگور.

اَوَ *évè*, il, lui, celui-là. — اَوَ خاص *evè khâs*, celui-là est bon. P. او, آن.

آو *âô*, cela. P. آن.

آو *âô*, eau. P. آب. — آو دَم *âô dèm*, salive. P. آب دهان.

آو *âô*, action d'ouvrir. آو کِری *âô kiri*, ouvre. P. باز et وا.

آوان *âvân*, ils, eux, ceux-là. P. آنان.

اَی *éyi*, ce, celui-ci, ceci. — تِوا اَی کارهٔ بِکِری *téva éyi kârè bikiri*, il faut que tu fasses ce travail-ci. — اَی بُوین *éyi bovîn*, regarde celui-ci. — اَی پیاك *éyi pidk*, cet homme-ci. — اَویکه *évikè*. P. این یکی, cet autre-ci.

ایش *ish*, mal, douleur. — سِرِم هاتِی وَ اِیش *sirim hâti vé ish*, ma tête est allée au mal (j'ai mal à la tête).

اِیشتِن *ishtin*, laisser, abandonner. P. گذاشتن.

اِیم, اِیمِن *im*, *imin*, nous, pron. pers.

اِیوَه, اِیوَن *ivè*, *ivèn*, vous, *id.*

بان *bân*, toit, terrasse. P. بام.

بایدهٔ *bâyidé*, grand vase de métal. P. بادیه.

باوك *bâouk*, père. — باوك باوك *bâouk bâouk*, grand-père.

بیج *bidj*, sauf, excepté. — بیجه لِمن کَسِی نات *bidjè lè mîn kéci nât*, excepté moi, personne n'est venu.

بِرا *birâ*, frère. P. برادر.

بِردِن *birdin*, porter. — وِرد *vird*, il a porté. P. بُرد. — دِوی *devi*, il porte. — کَی دُوَیت *kéyi dovéit*, que portes-tu ? — نوِردِن *névirdin*, infinitif négatif. — نوِرد *névird*, il n'a pas porté.

بِرژانگ *birjang*, cils. P. مژگان, sing. مِژَه.

بِرِیه *biriyé*, sourcil. P. ابرو.

بِزِن *bizin*, chèvre. P. بُز.

بِن *bin*, tronc d'arbre. P. بُن.

بَنَوش *bènèvsh*, violette. P. بنفشه.

بَوَه *bèvè*, près, auprès.

بُوچِیك *boyitshik*, petit.

بِی *bi*, coing. P. بَه.

بیاوان *biyavân*, désert, plaine inculte. P. بیابان.

بُوی *bouyi*, odeur. — بُوی زانستِم *bouyi zanistim*, j'ai reconnu une odeur (j'ai flairé, soupçonné). P. بو.

بیل *bil*, bêche. P. *id.*

پارو *párou*, pelle en bois. P. پاروب.

پای *pâyi*, pied. P. پا.

پَتَی *pètèyi*, nu. — پای پَتَی *pâyi pètéyi*, pieds nus.

پِخِچه *pèkhtchè*, mouche. P. پشه, moustique, moucheron.

پِژمه *pèjmè*, étonnement.

پَس *pès*, mouton.

پِشِك *pishik*, chat, en persan ce mot équivaut à l'anglais *pussy* et au français *minet*.

پِمیغ *pèmîgh*, coton. P. پنبه. — Turk پنبوق.

پوس *pous*, peau. P. پوست.

پُوشتِن *poushtin*, couvrir quelque chose. — پُوشتَی *poushtéyi*, il a couvert. — داپوشی *dapoushi*, il couvre. P. پوشیدن.

پِیَن *piyèn*, large. — پِیَنَا *piyènâ*, largeur. P. پهن, پهنای.

پِکیَو *pikèyèo*, propre. P. پاك.

پیاك *piâk*, homme.

تُو, تُن, تِ *ti, toun, tou,* toi, pron. P. تو.

تال *tâl,* fil de coton. T. تَل. — P. تَخ.

تاشِن *tâshîn,* tailler, raser. P. تراشیدن.

تانه *tânè,* blâme, reproche. — تانه دِدِی *tânè didi,* il frappe un blâme (il blâme).

تپه *tèpè,* bouse de vache séchée servant de combustible, argol. P. تپاله.

تایچه *tayitshè,* sac.

تِر affixe comparatif. — خاصتِر *khastir,* meilleur. P. تَر.

تِرِك *tirik,* obscur. P. تاریك.

تِس *tiss,* vesse. P. چُس. arch. تَش

تِسِنَك *ticinek,* punaise.

تکان *tékân,* secouer. — بِتکَنِی *bitèkèni,* secoue. P. تکاندن.

تَنُوبر *ténouyir,* four de terre et brasero de même matière. P. تَنُور.

تَوَا *tévâ,* particule nécessitative. — کوا چِکِنْ وَ باغ *tévâ tshiknu vè bâgh,* il faut aller au jardin.

تول *toûl,* chien de petite taille. P. توله, chien d'arrêt.

تُون *toûn,* vite, promptement, vif. P. تُند.

تُوَیت *touvéyit,* mûre (fruit). P. توت.

تیکَی *tikéyi,* pièce, morceau. P. تِکه.

تیوَل *tivel,* front.

جِگا *djigâ,* séparation. — جِگایا تو بِکه *djighâyâ tou bikè,* sépare-les! P. جدا.

جُور *djóour,* injustice, violence. Archaïque جَبر.

جُویراو *djôyirâô,* bas (chaussure). P. جوراب.

جِی *dji,* lieu, endroit. P. جا et جاه.

جیران *djéyirân,* antilope, gazelle. Turk.

چارشو *tsharshéô,* drap de lit. P. جادرشب.

چَپ *tshèp,* gauche (côté). P. *id.*

چِرِین *tshirîn,* chanter. — چِری *tshiri,* il a chanté. — دِچِرِی *ditshiri,* il chante. P. چرنگیدن, tinter, résonner?

چَرمِگو *tchermigou*, étamage (blanc?). — طاسکه چرمگو بِکَه *tasikè tchermigou bikè*, étame le bol. P. طاسرا سفید کُن.

چشت *tchisht*, chose. P. چیز.

چگِن *tchiguin*, aller, partir. — چگ *tchig*, il est allé. — دِچی *ditchi*, il va. — چُوی *tchovi*, il était allé.

چمچك *tchèmtchik*, cuiller. P. کمشه *kemshè*, cuiller à pot.

چِنَو *tchinèô*, ainsi, de cette manière. P. چنین.

چُو *tchou*, couverture de cheval. P. جُل.

چُو *tchou*, bâton. P. چوب.

چُو *tchóou*, devant. — وَچُو *vè tchóou*, au devant de ... P. پیش.

چَو *tchéô*, œil. P. چشم.

چُونر *tchouner*, betterave. P. چغندر.

خاص, bon, bien. Ar. خاصّ.

خای *khdyi*, œuf. P. *id.* (archaïque).

خِراو *khirâo*, mal, mauvais. Ar. خراب.

خِراوی *khiravi*, destruction. *Id.*

خَریك *khèrig*, bouc.

خِستِن, خِشتِن *khistin*, *khishtin*, jeter. — خِست *khist*, il a jeté. — دِخَی *dikhèyi*, il jette. — بِخَه *bikhè*, jette. P. انداختن.

خِفتِن *khiftin*, dormir. P. خفتن.

خَلتیا *khèltiyâ*, il a glissé, trébuché. — پام خلتیا *pâm khèltiyâ*, mon pied a glissé. P. غلتیدن.

خُمه *khoumè*, jarre. Ar. خُرّة.

خَو *khaô*, sommeil. P. خواب.

خُوا *khoud*, sel.

خُوار *khoudr*, bas (partie inférieure). — وَ خوَار *vè khoudr*, en bas. P. خوار, avec le sens de vil, abject.

خُواردِن *khoudrdin*, manger. — خواردی *khoûrdi*, il a mangé. — دِخُوِی *dikhoui*, il mange. P. خوردن.

خُواستِن *khovâstin*, vouloir. — خُواست *khovast*, il a voulu. — دِخازی *dikhâzi*, il veut; auxiliaire du futur. P. خواستَن.

خُوارو *khovârâo*, éveillé. — خوارو بین *khovarao bîn*, apparaître.

خَوَر *khèvèr*, nouvelle. — خَور نِیرِم *khèvèr niyirim*, je n'ai pas de nouvelles, j'ignore. Ar. خبر.

خُوَر *khôver*, soleil. — خُور الات *khovèr élât*, l'Est (soleil levant) v. الِسیان. — خُوَر نِشین *khover nishîn*, l'Ouest (soleil couchant). P. خور arch.

خُولِگور *khoulègour*, cendre. P. خاکستر.

خُوِم, خُوت, خُوی et خُوَش, خُومان, خُویان *khovîm*, *khovit*, *khovi* et *khovesh*, *khomân*, *khoyân*, pron. refléchis. P. خود et ses dérivés.

خُون *khovèn*, il a lu. — خُونِکِم *khovinèkim*, j'ai lu. P. خواندن.

خُوَیشِك *khovéyishik*, sœur. P. خویش, parent.

خَیلی *khèyili*, beaucoup, très. P. *id.*

دِ, دَ, دِ, *dè*, *di dou*, préfixe de l'indicatif absolu, équivaut au p. می.

دآ آن *dâân*, bouche. P. دهان.

دار *dâr*, arbre. P. arch. ne s'emploie aujourd'hui qu'avec le sens de potence; comme l'on dit: *crucis arbor.*

داشتِن *dâshtin*, avoir. — دِری *diri*, il a. — داشت *dâsht*, il avait. P. داشتَن.

دالِك *dâlik*, mère. — دالِك دالِك *dâlik dâlik*, grand'mère.

دان *dân*, donner. — دا *dâ*, il a donné. — دِم *dîm*, je donne. — بِدَه *bidè*, donne! — دام *dâm*, j'ai donné. P. دادن.

دان *dân*, grain, semence. P. دانه.

داغِن *daghîn*, dispersé. Turk.

داوان *dâvân*, pan de vêtement. P. دامن.

دانِمِن *dânimin*, se courber. — دانِم *dânîm*, courbe-toi. — دانِمِی *dânimî*, il se courbe.

دِدِم *dîdîm*, j'ai frappé. — بِدَه *bîdè*, frappe. — چِنُو دان بِی *tshinou dân bi*, ils l'ont tellement frappé! Il me semble que ce verbe n'est

autre que دان, donner; la deuxième phrase équivaut à celle-ci : *Ils lui en ont tant donné que ...*

دَر *dèr*, dans, et parfois le sens contraire, de même qu'en persan; ex.: پخکان در که *pakhtshèkân der kè*, fais les mouches dehors (chasse les mouches). P. *id.*

درانه *dérâné*, porte de ville. P. دروازه.

دَرزِن *derzîn*, aiguille. P. درز arch.

دُرُس *dourous*, droit. — دُرُسِی دِکِم *dourouci dikim*, je fais droit (j'arrange). P. دُرُست.

دُرُو *dourou*, mensonge. P. دروغ.

دِرَوش *dirèouch*, alêne. P. درفش.

دِرِژ *dirij*, long. — دِرِژیا *dirijia*, longueur. P. دراز, درازی.

دِژمِین *dijmîn*, injure. P. دشنام.

دَس *dèss*, main. P. دست.

دِقِر *dikir*, vexation. — دِقِر چِنِی *dikir tshini*, il a été vexé.

دَم *dèm*, bouche. P. arch. v. دآآن.

دَم چَو *dèm tshéô*, face, visage. P. دم et دیم arch. et چهره.

دُو *dou*, lait de beurre. P. دوغ.

دُوس *douss*, ami. — دُوسِ *douci*, amitié. P. دوست, دوستی.

دوشاو *doushâô*, sirop de raisin. P. دوشاب.

دومَه *doumè*, bouton de vêtement. P. دگمه.

دُوَگَل *douvèguèl*, hier. P. دیروز.

دُوبت *douvéyit*, fille, jeune fille. P. دختر.

دُویر *douyir*, loin. P. دور.

دِیزی *dizi*, pot de terre. P. *id.*

دَیشت *dèyisht*, dehors. — وَدیشت تَجو *vé déyisht médjô*, ne va pas dehors! — ne sors pas!

دَیشی *déyishi*, il souffre. — سِرِم دِیشی *sirîm dishi*, ma tête souffre (j'ai mal à la tête). Voir ایش.

دیت *dît*, tu as vu. — دُویت *douvît*, tu vois. — بُوین *bouîn*, vois! — دوینم *douvînim*, je vois. P. دیدن, میبینم.

ذات *dzât*, courage, virilité. Ar.

راست *râst*, droit, juste. P. *id.*

رِسن *ricîn*, corde, ficelle. P. ریسمان.

رِشنِن *rishnîn*, verser. P. ریختن.

رَو *râôu*, face. — وَرَو رَویو بِکه *vé râoû rouyinou bikè*, fais face à face (mets-toi vis-à-vis).

روژ *rouj*, jour. P. روز.

رُوژه *roujè*, jeûne. P. روزه.

رَوشناس *râoushinâs*, éclairé, lumineux. P. روشن.

رُوین *rouyîn*, huile, beurre salé, graisse. P. روغن.

رُوَین *rouvéyin*, s'acheminer. — رُوَی *rovéyi*, il s'achemina. — دِوُری *diouri*, il s'achemine. — رُوم *roûm*, je m'achemine. — بِرُو *biraô*, achemine-toi! — اِیه رُوانِ بِکه *iyè rovâni bikè*, fais celui-ci acheminé (mets-le en chemin). P. رفتن, روانه.

رُمانِن *roumânîn*, démolir, détruire. P.? رمانیدن, effrayer.

رِیان *riyân*, aller à la selle. P. ریدن.

ریخ *rikh*, gravier, H. ریك.

رِیشَگ *rishèg*, barbe. P. ریش.

ریشك *rishig*, racine. P. ریشه.

رِیَه *riyè*, voie, chemin. P. راه.

زارو *zârou*, enfant.

زانستن *zânistin*, savoir. — زانستی *zânisti*, il a su. — دِزانی *dizâni*, il sait. — بُوی دِزانم *bouyi dizânim*, je sais une odeur (je flaire quelque chose, je soupçonne). P. دانستن.

زِلف *zilf*, feuilles de betterave, poirée.

زُوان *zouân*, langue. — اِیه چَه زُوانِکه *iyè tshé zouvanikè*? quelle est cette langue? P. زبان.

زُوی *zouyi*, vite, promptement. P. زود.

زینگو *zinèguéo*, vivant. P. زنده.

ژان *jân*, colique.

ژخم *jakhm*, blessure. P. زخم.

ژن *jèn*, femme. P. زن,

اژنفتن *èjniftin*, entendre. — اژنفت *èjnift*, il a entendu. — دژنوی *dijnivi*, il entend. — چشتگله دژنوم *tshishtguèlè dijnévim*, que de choses entends-je? P. شنفتن.

ژویر *jovéyir*, haut. — ژویرا *jovéyirâ*, hauteur. P. grand (arch.).

ژیر *jîr*, sous, dessous. P. زیر.

ژین *jîn*, selle. P. زین.

ساوین *savîn*, savon. Ar. صابون.

سائین *sayîn*, frotter, porphyriser. P. سائیدن.

سپردن *sipirdîn*, confier, recommander. P. سُپُردن.

سَپیه *sèpiyè*, pou. P. شپش *shèpish*.

سرنجك *sirindjik*, jujube. P. سنجد.

سر وَ خوار *sir vè khovâr*, du haut en bas, aval. P. سرازیر.

سرفه *sirfè*, nappe. Ar. سُفرة.

سن *sîn*, prends? reçois; dans le sens de l'allemand *erhalten*. — طشت خاص بسن *tesht khâs bicîn*, reçois (achète) un bon bol. P. ستاندن.

سوزیا *souzîâ*, brûlé. — رختگانت سوزیا *rèkhtéganit souzia*, tes vêtements ont brûlé.

سُواغ *sovâg*, pisé (peut-être du T. صواج, enduit).

سَوُر *séoûr*, patience. Ar. صبر.

سوز *séouz*, vert. P. سَبز.

سَیّد *séyyid*, hirondelle.

سیف *sîf*, pomme. P. سیب.

شامی *shâmi*, pastèque, *nom d'origine* = *syrien*.

شان *shân*, peigne. P. شانه.

شان *shân*, épaule. P. شانه.

شِت *shit*, lait. P. شیر.

شَلَم *shèlèm*, rave. P. شلغم.

شِلوَ *shilvè*, ébranlé. P. شُل.

شمشمه کورَ *shèmshèmè kouré*, chauve-souris; composé de deux mots. P. کور; j'ignore le sens absolu du premier.

شَو *shéo*, nuit. P. شب.

شُوال *shoudl*, culottes. P. شلوار.

شَوسَو *shéoséou*, demain.

شوی *shouyi*, époux, mari. P. arch.

شی *shí*, fou.

شویشه *shoyishé*, flacon, fiole. P. شیشه.

شیکیا *shikia*, brisé. P. شکسته.

شوشتِن *shoushtin*, laver. — بِشُویر *bishouyîr*, lave! P. شستن.

فِریه *firiyé*, hâblerie. P. arch., signifie aussi en abondance, فریه زان *firiyè zân*, qui parle ou qui sait beaucoup (ironiquement).

قیچ *kitsh*, jambe, tibia.

قدهٔ *kèdè*, quantité. Ar. قد.

قُرِك *korik*, gorge, gosier.

قُرسَقُل *korsèkoul*, crottes d'âne. P. پِشگل *pishguil*, crottes de mouton.

قُرص *kours*, dur, ferme, compact. Peut-être ar. قَرَسٌ, raide.

قرمز *kermiz*, rouge. P.

قُروان *kourvân*, sacrifice. — گیانِم وَ قُروانِ *guiyânim vè kourvâni*, mon âme à ton sacrifice (puissè-je donner ma vie pour toi!). P. قربان.

قُیتی *koyiti*, action de porter en bas, de descendre. — قُیتِی دا *koyiti dà*, il a avalé. P. فرو *pour le sens.*

قِری *kiri*, beaucoup. Peut-être corruption du P. خیلی.

قَریو *kèriv*, étranger, pauvre. Ar. غریب.

قِریوی *kèrivi*, l'état d'être étranger, de pauvreté. Ar. غربی.

قزان *kazân*, casserole, marmite. T. قزغان, chaudron.

قصیه *kèciyè*, parole. — مِفت قصیه مَکَه *miſt kèciyè mèkè*, ne dis pas de paroles inutiles. Ar. قضيّة.

کَلا *kèlâ*, corbeau. P. کلاغ.

قُلپی *koulpèyi*, cou-de-pied. P. پا بند.

قنك *kèng*, podex.

قُول *kol*, manche de vêtement. T. même sens et bras.

قُیل *koyil*, profond. — قُیلی *koyili*, profondeur. P. گود, گودی.

قَیوة *kèyivè*, robe d'homme. P. قبا.

كَ *kè*, affixe accusatif. — یابوكَ ژبن بكه *yaboukè jin bikè*, selle la rosse! چراغَكَ بِكوشنَوَه *tshèraghèkè bikoushnèvè*, tue (éteins) la lampe.

كار خانه *kar khânè*, cuisine. P. atelier.

كاز *kâz*, dent. P. گزیدن, mordre; كاز, ciseaux.

كاسِوی *kacivi*, métier. gagne-pain. Ar. كاسب; A. P. كاسبی.

كالِك *kalik*, melon, P. melon non mûr, de mauvaise qualité.

كان *kân*, affixe pluriel. — دارکانگُل کِردِیه *darèkân gol kirdiyè*, les arbres ont fleuri. Cette forme est généralement, sinon absolument, employée au nominatif; l'affixe گُل *guèl* l'est plutôt à l'accusatif. Voir ce mot.

كَر *kèr*, âne. P. خر.

كَرَو *kèrâou*, baudet.

كِردِن *kirdin*, faire. — كِرد *kird*, il a fait. — دِكَی *dikéyi*, il fait. P. كَردَن.

كَرگَرِك *ker guèrig*, ânon. — P. كُرّهٔ خر, poulain d'âne.

كُرواس *korvâs*, chemise. P. كرپاس, toile de coton.

كژنیژ *kéjnij*, coriandre. P. كشنیز.

كُشتِن *koushtin*, tuer. P. كُشتَن.

كوبِن *kouvin*, piler, battre. P. كوبیدن.

كیشتِن *kishtîn*, tirer au propre et au figuré, comme en persan; قربوی كیشایه, il a tiré (souffert) la misère. P. كشیدن.

كیشتی *kishti*, la totalité; *whole* angl., *ganz* allem. — كیشتیان هاتن

kishtiyan hâtîn, tous sont venus (la totalité d'eux); on dit aussi : گیشتی *guishti*.

کفتن *kiftin*, tomber. — کفت *kift*, il est tombé. — دِکِفی *dikifi*, il tombe. — لَبان مال کِفت *lé bân è mâl kift*, il est tombé de la terrasse de la maison. P. افتادن.

کِلاو *kildo*, bonnet, chapeau. P. کُلاه.

کِلیك *kilik*, doigt. P. le doigt auriculaire.

کُلّه *koullé*, sauterelle. P. مَلَخ.

کَلهشیر *kèlèshir*, coq.

کُلُو *koulou*, motte de terre. P. کلوخ.

کُنا *kounâ*, trou.

کُنارِك *kondrig*, coude. P. ارنج arch.

کَنِی *kèni*, le rire.

کنین *kènîn*, rire. P. خندیدن.

کُو *koû*, où? adv. interrog. — کو چیت *kou tshit?* où es-tu allé. P. *id.*

کَو *kèoû*, perdrix. کبك.

کَو *kèoû*, bleu. P. کبود.

کَوتر *kèoûter*, pigeon. P. کبوتر.

کودی *koudi*, courge. P. کدو.

کور *kour*, jeune garçon (kurde).

کُورك *kourk*, duvet de chèvre, mohair. P. کُلك.

کَوش *kèoush*, soulier. P. کفش.

کُومك *koumèk*, aide, assistance. P. *id.*

کَوه *kèvè*, tête. P. کلّه.

کُویزه *koyizè*, pot de terre. P. کوزه.

کَوینین *kèvinin*, gratter, démanger. P. خاریدن.

کَی *kèyi*, quand? interrog. — کی دِچی *kèyi ditshi*, quand part-il? P. *id.*

کُیجك *koyidjik*, pierre.

کیه *kiyè*, paille. P. کاه.

گا *gâ*, bœuf. P. گاو.

گهوارهٔ *gâfârè*, berceau. P. گهواره.

گامیش *gâmish*, buffle. P. گاومیش.

گچ *guètch*, courbé, de travers. P. کج.

گردکان *guirdikân*, noix. P., pluriel de گردو.

گردن *guirdin*, prendre. P. گرفتن.

گردیو *guirdiyou*, action de rassembler. P. گرد, arch.

گریستن *guiristin*, pleurer. P. گریستن.

گرك *guèrik*, balai.

گزر *guèzèr*, carotte. P. arch.

گزك *guièzek*, estomac des ruminants.

گل *guèl*, affixe pluriel généralement accusatif et que parfois, ainsi que کان, on trouve au nominatif. — بندهگل نوازشیان بکه *bèndèguèl nèvâzishiân bikè*, aie soin des serviteurs. Voir کان.

گلاوی *gouldvi*, poire. P. گلابی.

گلو *guèlèo*, retour. — لَسفر گلو خوارد *lè sèfer guèlèo khovard*, il a ordonné le retour du voyage (il est de retour). P. از سفر مراجعة فرمود.

گمال *guèmâl*, chien de forte taille, dogue, mâtin.

گور *gour*, veau. P. onagre.

گورهٔ *guèourè*, grand.

گویچه *gouyitchè*, prune noire. P. کوجه.

گیان *guiyân*, âme. P. جان.

گرفان *guirfân*, poche. P. جیب.

گیك *guèyik*, chevreau. T. كيك, cerf.

گیتن *guitin*, parvenir à, arriver à. — میوهٔ گییَی *mivè guiyèyi*, les fruits sont parvenus (à maturité). — وَمال نِگییَی *vè mâl niguiyèyi*, il n'est pas arrivé à la maison. P. رسیدن.

لَ *lè*, préposition; de, pour, à, dans, à cause de. — لَمال کسی نیه *lè mâl kèci niyè*, il n'y a personne à la maison. — رِضام لَیَس *rizâm lè*

yés, j'en suis satisfait. — لَسفر هاتی *lé sefer hâti*, il est venu de voyage, — لَدر مال *lé dir e mâl*, à la porte de la maison. — نالهٔ تو لَچس *nâlé tou lè tshiss*, quel est le sujet de tes plaintes? (de quoi te plains-tu?) بجهٔ لَمن *bitshe lé mîn*, excepté (de) moi. — ایوهٔ لدُیر دُوبنم *ivè lé dôyir dovinim*, je le vois de loin. — لَیرهٔ *léirè*, ici, en ce lieu. — خوری لَتِ نِگی *khévèri lè t niguiyi*, aucune nouvelle de toi n'est parvenue. — لَنو *lé naô*, de nouveau.

لانچین *lantshin*, grande jatte de terre. P. *id.*, dérivé du P. لکن cuvette de métal.

لَتك *létek*, ensemble, avec. — مِ لَتك تو نیام *mi létek tou niyâm*, je ne viens pas avec toi.

لَقهٔ *lèké*, ruade, coup de pied. P. لکد.

لَنو *lé nâo*, de nouveau. P. از نو.

لوت, لویت *loût*, *louyit*, nez. P. لُنج arch., joue, partie inférieure du visage.

لیخهٔرو *likhérou*, intestins. P. رودهٔ.

لیو *liv*, lèvre. P. لب.

مَ *mé*, particule prohibitive de l'impératif. P. *id.*

مِ *mi*, pron. pers. première pers. sing. P. مَن.

مال *mâl*, maison; probabl. Ar. propriété, bien.

مارملك *marmilek*, lézard, du P. مار, serpent; peut-être diminutif.

مانگا *manga*, vache.

مِر *mir*, oiseau, poule. P. arch.

مِردِن *mirdin*, mourir. P. مُردَن.

مِژمایهٔ *mijmâyè*, plateau de métal. Ar. مجمعة.

مِشت *misht*, poing, poignée. P. مُشت.

ملویجك *méloyidjik*, passereau.

مَمَك *mémek*, mamelle. P. مَمَهٔ, *enfantin*.

مِن *mîn*, moi, pron. pos. et mon adj. pos. P. من.

مِنِش *minish*, le mien, pron. pos.

موز *méouz*, mouche, guêpe, toute espèce d'insectes de cette famille. P. مگس. — موز عسل *méouz acel*, mouche à miel.

موی *mouyi*, cheveu, poil. P. مو.

میز *méz*, urine. P. arch.

میش *mish*, rat, souris. P. موش.

میفت *mift*, vain, inutile, gratis. P. مُفت.

میو *miyoou*, vigne. P. مُو.

میه *miyè*, brebis. P. میش.

نِ *ni*, préfixe négatif; ne ... pas. — نیه *niyiè*, il n'est pas.

ناخُوَش *nákhovesh*, malade. P. ناخوش.

نال *nál*, fer à cheval. Ar. نعل.

ناو *nâo*, nom. P. نام.

ناوراس *nâords*, milieu. — وَناوراس *vé nâords*, au milieu; on dit aussi وَ ناوی *vé nâvi*.

ناوك *nâouk*, noyau, nombril. P. ناف, nombril.

ناوکلانه *naokalânè*, rue, voie publique.

نخوه *nokhouvè*, pois chiche. P. نخود.

نِردِوان *nirvidân*, échelle. P. نردبان.

نوژوی *nojouyi*, lentille.

نِشتِن *nishtîn*, s'asseoir. P. نشستن.

نوات *névât*, sucre candi. P. نبات.

نیان *niyidn*, poser, placer. P. نهادن.

وَ *vé*, à, vers; prépos. de tendance. P. بَ. — بو وَ مال *bou vé mâl*, va à la maison. — وَ مِن چه *vé min tshé*, que m'importe! (à moi quoi?).

وا *vâ*, vent. P. باد.

واجو *vâdjdo*, urgent, obligatoire. Ar. واجب.

وارِن *vârin*, pleuvoir. P. باریدن.

وتِن *vétin*, dire, parler. — وُت *vot*, il a dit. — کَیشي *doyishi*, il dit. Voir ce verbe à la suite du vocabulaire. P. گفتن.

وَجاغ *védjdgh*, cheminée. T. اوجاق.

IMPRIMERIE NATIONALE

وخت *vèkht*, tempn. Ar. وقت.

وَر *ver;* avec, préposition.

ورشك *virishg*, affamé, état d'avoir faim; l'anglais *hungry*.

وژنك *vijéng*, genou.

وسیان *vicidn*, se tenir, (*stare, stand, stehen*). — لدر مال وسیایه *lé dir e mâl viciayè*, il s'est tenu à la porte de la maison. P. ایستادن.

وستِن *vestîn*, lier, attacher, fermer. — وَسیَی *vècèyi*, il a attaché. — دِوَسَي *divècèyi*, il attache. P. بستن.

وشاردِن *vishârdin*, presser, exprimer le jus. P. فُشُردن.

وشتر *vishtir*, chameau. P. اُشتُر.

وشن *vèshèn*, pluie.

وفر *véfir*, neige. P. برف.

وَلای *vélà*, devant, préposition. — یا بو ولای مِن *yâ bou vélayi min*, Eh! viens devant moi!

ولك *vélek*, feuille d'arbre. P. برگ.

ویریه *viriyè*, au devant de.

ه *é*, affixe du datif et de l'accusatif = P. را.

هاتِن *hâtin*, venir. — هات *hât*, il est venu. — دِیای *diyâyi*, il vient. — بَو *béô*, viens! — بیاتا *biyata*, s'il fût venu.

هرچِن *her tshîn*, quoique, malgré. P. هرچند.

ی *yi*, affixe de la 3e pers. sing.

یان *yân*, maintenant, à présent. — لَیان *lé yân*, autrefois. — هِمّت تو لیان زیادِر بو *himmèt é tou lé yân ziadtir bou*, ton zèle autrefois (de maintenant) était plus (vif).

یکی *yèki*, un. — یکی تِر *yèki tir*, un autre. P. یکی دیگر, یکی.

یَمَه *yémé*, à présent.

ایورغان *éyourghân*, couverture de lit, courtepointe. T. یورغان.

Verbes dont je n'ai qu'un exemple et phrases détachées.

مشت بویشن *mishi bivéshin*, donne un coup de poing.

لقّه بلِی *lékkè bikyi*, donne un coup de pied.

بورِی *bivori*, qu'il coupe. — ریشگت خدا بوری *rishiguit khodâ bivori*. Que Dieu te coupe la barbe !

سزای ودسی بده *sézâyi vé dèci bidè*, donne-lui ce qu'il mérite.

بنوره *binourè*, cherche.

بخورِن *bikhôrin*, rogne tes ongles.

نویسی *névici*, il a écrit. P. نوشتن.

دپسنت *dipècènit*, tu approuves. P, پسندیدن.

ریکه نیشان به *riyèkè nishân bé*, montre-lui le chemin.

زوردیه *zourdiyè*, il a reçu des coups. P. A. زور.

ظلم کِردِن حراو *zolm kirdin kharao*, exercer l'oppression est mal.

سِرِم گژ دخوی *sirim guij dikhoovéyi*, la tête me tourne.

دَسِگلی شکیا *dèsguèli shékiâ*, ses bras sont cassés.

ای کلاوکِ زیاد گورس *èyi kilâvèkè ziad guéourès*, ces bonnets sont trop grands.

دِرَکِ بنوه et بخوه *dirèkè binèvè* et *bikhèvè*, ferme la porte.

بیاتا خاص بی *biyata khâs bi*, s'il fût venu, c'eût été bien. Il eût bien fait de venir.

ریه بچو *riyè bitsho*, passe ton chemin.

هر چی دیشن نژنوی *her tshi doyishin nijnèvi*, quoi qu'on lui dise, il n'écoute pas.

سوار دوم *sovar doum*, j'ai ou je suis monté à cheval. P. سوار شدم.

تو توا بکوشریت *tou tévâ bikoushirit*, il faut te tuer.

REMARQUES SUR LE VERBE.

De même que les verbes persans, les verbes guerroucis ont pour lettre finale de l'infinitif un ن quiescent, avec cette différence que, dans les premiers, la pénultième est affectée d'un *fatha*, tandis que, dans les derniers, elle l'est d'un *kesra*, sauf dans quelques verbes terminés en ىَن. — V. le vocabulaire.

Les affixes pronominaux du verbe sont : pour les trois personnes du

singulier : م, ت, ی ; et pour celles du pluriel : یم. ین. Ce dernier est commun la seconde et à la troisième personne, cependant pour les déterminer on fait précéder le verbe du pronom personnel اِیوَ *yvè*, vous, ou de اَوَانَه, *avânè*, eux, selon le cas.

L'aoriste, en général, n'est autre que le prétérit précédé de la lettre د affectée de l'une des trois voyelles équivalent au می du présent absolu du verbe persan.

Le négatif se forme par la suppression à l'aoriste du préfixe د qu'on remplace par نِ : نِچی *nitshi*, il ne vient pas. — Au prohibitif, le د est remplacé par un م : مَکَه *mékè*, ne fais pas.

Verbe *exister*. P. هستن.

هِم *him*, j'existe. P. هستم.	هیم *hyim*, nous sommes. P. هستیم.
هیت *hit*, tu existes. P. هستی.	هِن *hin*, vous êtes. P. هستید.
هَس *hès*, il existe. P. هست.	» ils sont. P. هستند.

Verbe *être*. P. بودن.

Prétérit ou imparfait.

بِم *bim*, j'étais. P. بودم.	بویم *bouyim*, nous étions. P. بودیم.
بیت *bit*, tu étais. P. بودی.	بِین *bin*, vous étiez. P. بودید.
بِی *bi*, il était. P. بود.	» ils étaient. P. بودند.

Impératif.

بو, بویت *bou* et *bouyit*, sois. P. باش.

بویم *bouyim*, soyons. P. باشیم.

بون *boûn*, soyez. P. باشید.

بوون *bovôn*, qu'ils soient. P. باشند.

Dans les phrases détachées de mon recueil, je vois la seconde personne du singulier du prétérit employée dans le sens de devenir : ex. : خَوِراو بیت *khovéraô bit*, P. بیدار شدی, tu es devenu éveillé ; ceci indiquerait qu'à ce temps ce verbe a le sens du persan شدن.

Dans les mêmes pages, je trouve aussi quelques exemples de l'aoriste

du verbe devenir, dont l'infinitif (peut-être بین) lui serait commun avec le verbe être.

دوم *doum*, je deviens. P. میشوم.

دُویت *dôyit*, tu deviens. P. میشوی.

دو *doû*, il devient. P. میشود.

دُویم *douyîm*, nous devenons. P. میشویم.

دون *dôun*, vous devenez; ils deviennent. P. میشوید. میشوند.

EXEMPLE D'UN FUTUR.

خوازم بوم *khovâzim boum*, je serai ou deviendrai. P, خواهم بود.

خوازیت بویت *khovâzît bouyit*, tu seras.

خوازی بو *khovâzi bou*, il sera.

خوازیم بویم *khovâzim bouyim*, nous serons.

خوازین بین *khovâzin bin*, vous serez.

خوازون بوون *khovâzoun bovoun*, ils seront.

Le conditionnel semble être formé par l'interposition ou l'adjonction de یاتا *yâtâ*; ex.:

بویاتام *bouyâtâm*, si j'eusse été.

بویاتایت *bouyâtâyit*, si tu eusses été.

بویاتا *bouyâtâ*, s'il eût été.

Négatif. P. نستم.

نم *nîm*, je ne suis pas.	نیم *niyim*, nous ne sommes pas.
نیت *nît*, tu n'es pas.	نین *niyîn*, vous n'êtes pas.
نیه *niyé*, il n'est pas.	» ils ne sont pas.

Prétérit et *imparfait*. P. نبودم

نوم *nivim*, je ne fus pas.	نویم *nivîm*, nous ne fûmes pas.
نویت *nivît*, tu ne fus pas.	نوین *nivin*, vous ne fûtes pas.
نوی *nivi*, il ne fut pas.	» ils ne furent pas.

Impératif.

نو *nâo*, ne sois pas.

بنوبم *bénévîm*, ne soyons pas.

نوبن *nevîn*, ne soyez pas.

نوون *névôn*, qu'ils ne soient pas.

CONJUGAISON DU VERBE وتن *vêtin*, dire, parler. P. گفتن.

Aoriste.

دُيشم *doyishim*, je dis.

دُيشيت *doyishit*, tu dis.

دُيشى *doyishi*, il dit.

دُيشيم *doyishyim*, nous disons.

اِوَه دُيشِن *ivè doyishin*, vous dites.

اَوانه دُيشِن *avânè doyshin*, ils disent.

Prétérit et *imparfait.*

وتم *votim*, je disais ou dis.

وتيت *votit*, tu disais ou dis.

وت *vôt*, il disait ou dit.

وتيم *votîm*, nous disions ou disons.

اِوه وتن *votin* (*ivè*), vous disiez ou dites.

اَوانه وتن *votin* (*avânè*) ils disaient ou disent.

Impératif.

بُويش *boyish*, dis.

بُويشى *boyishi*, qu'il dise.

بويشيم *boyishim*, disons.

بويشن *boyishin*, dites.

Négatif (aoriste).

نُیشم *noyishim*, je ne dis pas.

نُیشیت *noyishit*, tu ne dis pas.

نُیشی *noyishi*, il ne dit pas.

نُیشم *noyishim*, nous ne disons pas.

اِوَۏ نیشن *ivè noyïshin*, vous ne dites pas

اَوانه نیشن *avdnè noyishin*, ils ne disent pas.

Pronoms personnels.

Sing. : 1re pers. م. مِن, *mi*, *min*.

2e pers. ت, تو, *t*, *tou*.

3e pers. اَوَ *ivè*.

Plur. : 1re pers. اِیم *yim*.

2e pers. اِیوۏ, اِیوَون, *yvè*, *yvoun*.

3e pers. اوان, اَوانه, *évdn*, *avdnè*.

Pronoms réfléchis.

خُوم *khovim*; خُوت *khovit*; خُوی, خُوش *khovéyi*, *khovesh*; خومان *khomdn*, خوتان *khoutdn*; خویان *khouydn*.

P. خود, خودت, خودش et خودمان; خودتان; خودشان.

ÉTYMOLOGIES.

Εἷς, μία, ἕν.

On sait combien ce mot a exercé depuis cinquante ans la sagacité des linguistes. La forme étrange du féminin, qui n'a, à ce qu'il semble, aucune ressemblance avec le masculin et le neutre, ni avec les noms de nombre des autres langues, déroute, à première vue, les recherches. L'explication communément adoptée est de considérer *μία* comme étant pour *σμία* et de le rapporter au thème pronominal *sem*, le même que nous avons en latin dans *sim-plex*. Mais cette explication peut laisser quelques doutes : on s'attendrait à trouver dans les composés quelque souvenir de la double consonne *σμ*. On voudrait avoir quelque chose comme *οὐδεμμία*. Or, nous n'en avons aucune trace. D'autre part, la forme homérique et lesbienne *ἴα* n'est pas expliquée.

Je vais proposer une autre étymologie, qui aura le mérite de rattacher étroitement le féminin au masculin et d'expliquer l'origine de la forme homérique.

Je crois que nous avons ici un exemple de l'influence exercée par la locution négative, *οὐδείς*, *μηδείς*, sur la locution positive. Le féminin a dû être d'abord *οὐδενία*, *μηδενία*. Il y a eu changement de *ν* en *μ*, ce qui a donné *οὐδεμία*, *μηδεμία*. De là a été extrait le simple *μία*.

On objectera sans doute que *οὐδενία*, selon les habitudes de la langue grecque, serait devenu *οὐδεῖνα*. Mais cette habitude de la langue grecque n'est pas très ancienne. Si le changement de *ν* en *μ* a précédé, l'épenthèse de l'*ι* devenait impossible.

Le changement d'un *ν* intervocalique en *μ* est un fait qui n'est encore constaté pour le grec dans aucun livre de phonétique. Il a cependant pu exister dans certaines circonstances données, comme nous l'avons en français pour *venimeux*. Je vais montrer un peu plus loin par un exemple que, non seulement ce changement a *pu* exister, mais qu'il a existé réellement.

Mais nous devons d'abord dire un mot du féminin *ἴα*, si fréquemment employé dans Homère, et à côté duquel on trouve, mais seulement une fois (*Il.*, VI, 422), le masculin *ἰός*. Je crois que là aussi il faut partir de l'expression négative : on trouve en

lesbien *οὐδ' ἴαν, μηδὲ ἴα* (Ahrens, I, 127). Un masculin *οὐδείς* a produit, dans le parler populaire, un féminin **οὐδεῖα*, dont est sorti, grâce à la logique instinctive du peuple, un féminin *ἴα* signifiant « une ». Il n'y a pas lieu de s'étonner si ces mots, étant employés à toute heure du jour dans les nombreux dialectes de la Grèce, ont donné naissance à des formations diverses.

Je viens maintenant à l'exemple que j'ai annoncé d'un *ν* intervocalique changé en *μ*. Il m'est fourni par le dialecte crétois.

Dans l'inscription de Gortyne, on lit plusieurs fois le datif OTIMI :

VI, 51 : *αἰ δ' ἐπιϐαλλων μὴ εἴη, τᾶς ϝαυλᾶς τῶν αἰτιόντων ὀτιμί κα λῆι ὀπυιέθαι.* « S'il n'y a pas de parent, elle pourra épouser parmi ceux de la tribu qui la demandent celui qu'elle voudra. »

La même formule *ὀτιμί κα λῆι*, avec la variante *ὀτιμί κα νυνάται* (pour *δυνάται*), revient encore en quatre autres endroits (VIII, 7, 12, 19, 32).

Les explications n'ont pas manqué pour ce *ὄτιμι*. On a encore eu recours au pronom sanscrit *sma*, et l'on a dit qu'il fallait supposer des formes *ὅ-τι-σμι*, puis *ὅ-τι-μμι*. Mais il est beaucoup plus simple et plus conforme au grec de penser que nous avons ici le pronom *φτινι*. La première partie est devenue indéclinable, comme cela est arrivé fréquemment pour les composés de cette sorte. On peut comparer ce qui s'est passé en latin pour *alteruter*[1]. La locution *ὀτιμί κα λῆι, ὀτιμί κα νυνάται* était devenue une sorte de formule toute faite, qui n'empêche pas le pronom *ὅστις* de faire, dans la même inscription, au nominatif pluriel, OITINES[2].

Si maintenant l'on demande quelle est la cause particulière qui a pu amener dans ces deux exemples la mutation de *ν* en *μ*, je ferai remarquer que, dans l'un et l'autre, la nasale est suivie d'un *ι*, et que c'est peut-être là ce qui a produit le changement. Mais il y a encore une autre observation à faire relativement à *οὐδεμία*.

Nous avons cité plus haut l'exemple français *venimeux*. Ce mot vient de *venin*, où la nasale finale tient le milieu entre *n* et *m*. C'est précisément ce qui avait lieu en grec pour *οὐδέν*. L'*n* final était une articulation assez faible, qui pouvait aboutir à une sorte d'anousvâra. On ne s'expliquerait pas autrement la facilité avec laquelle un *ν* final se laissait assimiler par la consonne suivante : *τὸρ Ῥόδιον, ὢλ λέγουσι, ἐσ σἠλει, ἐλ Λυρισσῶι, τῶμ*

[1] Le datif OTINI se trouve en dialecte tégéate. V. Cauer, *Delectus*, n° 457, l. 28.

[2] Il est peut-être à propos de rappeler que l'alphabet de Gortyne n'emploie pas l'esprit rude, comme il ignore aussi l'*ω*.

ποιητῶν, οὐθεμ πῆμα, ἐγ γυναιξί, etc. M. Blass cite très à propos le passage suivant de Marius Victorinus, qui s'applique également au latin et au grec (VI, 16 Keil) : « Clari in studiis viri, qui aliquid de orthographia scripserunt, omnes fere aiunt inter *m* et *n* litteras mediam vocem, quæ non abhorreat ab utraque littera, sed neutram proprie exprimat, tam nobis deesse quam Græcis (il parle de l'alphabet écrit) : nam cum illi *Sambyx* scribant, nec *m* exprimere nec *n*. » Cette observation n'est pas vraie seulement pour le milieu des mots, mais encore pour les nasales finales. Le neutre οὐδέν était donc avec οὐδεμία dans un rapport analogue à celui de *venin* avec *venimeux*.

Πᾶς, πᾶσα, πᾶν.

S'il est un mot d'origine pronominale, c'est bien celui-là. On le fait ordinairement venir d'une racine *pā* « se gonfler », la même qui a donné en grec *πέω*, en latin *inciens* pour *incuens*. Mais ni la forme ni le sens ne conviennent.

Le *π* de *πᾶς* nous indique une provenance de même sorte que *ποῦ*, *ποῖ*, *πόθεν*, *πότερος*, *πόσος*, *ποῖος*, etc. Il suppose un corrélatif *τᾶς* qui manque, mais que, dans toutes les constructions où l'on a *πᾶς*, l'esprit doit suppléer. C'est ainsi qu'en vieux français *quant* s'emploie souvent avec la même valeur que *tout*. Le corrélatif sous-entendu est *tant* :

Et le roy me dit que je me teusse et il leur donrroit *quant* que je li avois demandé.

Joinville.

N'est pas or *quant* qe reluist.

Leroux de Lincy, *Prov.*, II, 479.

La volenté de Dieu a fait *quanque* elle a volu.

J. de Salisb.[1]

La même suppression s'est produite en latin pour *totus*, lequel suppose un inusité *quotus*. Cette absence n'est pas fortuite : le langage gagne en vitesse et en agilité à ces ellipses.

Dans *πανταπασι* nous avons un redoublement de même espèce que dans *quoquo modo*, *quotquot*.

Quant à la voyelle initiale de *ἅπας*, elle est de même nature que la voyelle initiale de *ὁποῖος*, *ὁπόσος*.

Il resterait à déterminer au juste quelle était la forme primitive de ces pronoms *πᾶς*, **τᾶς*. Je suppose qu'ils représentent un ancien *πντς*, *τντς*.

[1] Voir le Dictionnaire de Godefroy, au mot *quant*.

Il est possible qu'une certaine emphase de la prononciation ait contribué à l'allongement de l'α. Comparez ce qui s'est passé en allemand pour *ein* et *eín*, en français pour *notre* et *nôtre*[1].

Ἀρνέομαι, ἀναίνομαι.

Au lieu du grec classique *μάρτυς*, *μάρτυρος* «témoin», l'inscription de Gortyne a constamment *μαῖτυς*, *μαίτυρος*. Le mot ne revient pas moins de vingt et une fois. Ce changement remet en mémoire une étymologie donnée autrefois par l'*Etymologicum magnum*, et que les linguistes avaient unanimement repoussée.

Ἀρνέομαι signifie «nier» et «refuser» :

Ἥ δ' οὔτ' ἀρνεῖται σίνγερὸν γάμον.
Od., I, 249.

Ἑκὼν ἥμαρτον· οὐκ ἀρνήσομαι.
Esch., *Prom.*, 266.

D'autre part, nous avons le verbe ἀναίνομαι, qui veut dire «refuser» et «nier» :

Αἰδεσθεν μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ' ὑποδέχθαι.
Il., VII, 93.

Σὲ δ' ἀναίνεται ἠδὲ σὰ δῶρα.
Il., IX, 679.

Εἰ δὲ πρὸς γένους δόξαν ἀναίνει Φορμίωνα κηδεστήν, ὅρα μὴ γελοῖον ᾖ σὲ ταῦτα λέγειν.
Démosth., p. 954, 7.

Il est difficile de ne pas reconnaître la parenté de ces deux verbes : ἀναίνομαι contient un redoublement, comme γαργαίρω, βαμβαίνω, σαμφαίνω, σαπλαίνω. Ἀρνέομαι, de son côté, a passé dans la classe des verbes contractes. Mais l'identité du sens, ainsi que la ressemblance de certaines formes, comme ἀρνήσομαι et ἀναινήσομαι, comme ἠνησάμην et ἠρνησάμην, décèlent la communauté d'origine.

Entre ἀναίνομαι et ἀρνέομαι l'inscription de Gortyne présente une forme intermédiaire. On y trouve (I, 11) l'optatif ἀννίοιτο et (III, 6) l'aoriste du subjonctif ἐκσαννεσέται. Le ρ a été assimilé. Sous cette orthographe je suppose qu'il se cache, à peu de chose près, la même prononciation que nous avons dans ἀναίνο-

[1] Dans un récent mémoire intitulé *Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität* (Leipzig, 1894), M. Brugmann reproduit son étymologie de πᾶς, dérivé de πένε. Nous regrettons de ne pouvoir partager sur ce point l'avis du savant linguiste, non plus que pour *totus* et *omnis*, dont il traite dans le même travail.

μαι. C'est ainsi que κτέννω, ὀφέλλω, formes éoliennes, n'étaient probablement séparés que par une légère nuance de κτείνω, ὀφείλω.

Comment l'ι s'est-il introduit dans μαῖτυς et ἀναίνομαι? C'est probablement, ainsi que le suppose Brugmann, un ι parasite qui s'est développé d'abord devant le ρ. On a dit μαῖρτυς, αἰρνέομαι; puis il y a eu affaiblissement et extinction de l'r. Meyer-Lübke cite le même fait pour l'andalous[1] et donne les exemples *poiquero*, *laigo*, *seipenton*, *apaitate* (pour *porquero*, *largo*, *serpenton*, *apartate*).

Ὑπερώϊον.

Aux adverbes de lieu ἄνω, κάτω, ἔξω, ἔσω, πρόσω, ὀπίσω, l'on peut joindre un ancien *ὑπέρω, qui s'est conservé dans le dérivé ὑπερώϊον « l'étage supérieur d'une maison ».

Nous avons ici le suffixe *-ιο* employé comme suffixe secondaire, comme dans χθόνιος, ἄριος. Il s'est joint à l'adverbe ὑπέρω, comme il s'est joint à l'adverbe ἴφι « avec force » pour former l'adjectif ἴφιος « fort », à l'ancien locatif ὁμοῖ pour faire ὁμοῖος.

Pott et Curtius croient devoir rapporter la dernière partie de ὑπερώϊον à la racine *vas* « habiter ». Mais, en ce cas, la seconde syllabe serait longue à cause du *v* initial.

Ἱπποπόταμος.

On a quelquefois cité ce mot grec comme un exemple de renversement des deux termes. Mais je crois qu'il est plus simple d'y voir un exemple de l'effacement du *j* après une nasale : Ἵππος ποτάμιος.

À PROPOS DE L'ADVERBE αὖτως.

Notre confrère, M. Meillet, a récemment proposé une étymologie ingénieuse de l'adverbe grec αὖτως, quand il est pris dans le sens du latin *frustra*. Mais, pour couper ainsi le mot en deux, pour séparer αὖτως « frustra » de αὖτως « ita », il faudrait quelque nécessité extrême, telle que l'impossibilité absolue de ramener l'un des deux sens à l'autre. Ce n'est point, à ce qu'il semble, le cas. On oublie trop souvent le fidèle compagnon du langage, surtout aux époques primitives : je veux dire le geste. C'est le geste qui donnait chaque fois à αὖτως sa signification spéciale. Remarquons, à ce sujet, que les exemples qu'on cite sont pour la plupart empruntés, non au récit même du poète, mais au discours d'un personnage mis en scène.

[1] *Phonétique romane*, § 475.

Comme transition d'une acception à l'autre, on peut prendre ce vers de l'*Odyssée* (XIV, 151) :

ἀλλ' ἐγὼ οὐκ αὐτως μυθήσομαι, ἀλλὰ σὺν ὅρκῳ,
ὡς νεῖται Ὀδυσεύς.

« Je n'affirmerai pas au hasard, mais avec serment, qu'Ulysse reviendra. »

Ou cet autre (*Odyssée*, XVII, 309) :

Il est question du chien d'Ulysse qui reconnaît son maître déguisé. Ulysse, feignant de ne pas le connaître, demande : « Est-ce un chien de chasse, *ou simplement* un de ces chiens qu'on élève pour le plaisir? »

Ἦ αὐτως οἷοί τε τραπεζῆες κύνες ἀνδρῶν
Γίγνονθ'...

L'analogue de ce αὔτως se trouve dans certaines locutions françaises familières : « Je lui ai dit ça comme ça » (c'est-à-dire « au hasard »). « Vous le supposez comme ça » (c'est-à-dire « sans preuve »).

Une autre nuance se trouve *Il.*, X, 50. Agamemnon parle des pertes qu'Hector a fait subir aux Grecs, comme cela, sans secours des dieux ni des déesses :

αὐτως, οὐτε θεᾶς υἱὸς φίλος οὐτε θεοῖο.

Le sens est commenté par l'adjectif dans le vers de l'*Iliade*, XXI, 474 :

νηπύτιε, τί νυ τόξον ἔχεις ἀνεμώλιον αὐτως;

« Insensé, pourquoi portes-tu comme cela un arc inutile? »

Od., XX, 379, il est question d'un mendiant, sans force, sans savoir, mais comme cela une charge pour la terre :

οὐδέ τι ἔργων
ἔμπαιον οὐδὲ βίης, ἀλλ' αὐτως ἄχθος ἀρούρης.

C'est ce passage et quelques autres semblables qui ont fait attribuer à notre adverbe le sens de μάτην. Mais nous dirons une fois de plus qu'il ne faut pas toujours chercher dans les mots ce que la signification générale de la phrase y fait entrer : sans compter que μάτην serait singulièrement déplacé dans quelques-uns de ces exemples. Que signifierait-il dans se vers (*Il.*, VI, 400) :

παῖδ' ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσ' ἀταλάφρονα, νήπιον αὐτως.

Ernesti traduit *infantem adeo*, et c'est en effet quelque adverbe à sens vague comme *adeo* qu'il faut chercher ici.

LA VOYELLE DU PARTICIPE PRÉSENT EN LATIN.

Un point par où le latin s'écarte visiblement du grec, c'est en ce qui concerne la voyelle du participe présent : *ferent-* en latin, *φεροντ-* en grec. Les seules exceptions sont les cas indirects de *iens* et *quiens*, qui font *euntis* et *queuntis*.

On a cherché à grossir le nombres des survivants de la forme en *ont*. On cite ordinairement le substantif *voluntas*, qu'on fait dériver de *volunt-i-tas*. Mais il y a à cela plusieurs objections. D'abord, la forme *volens* est la seule employée, la seule connue. Ensuite, un participe *volens* ou *voluns* aurait fait, sans voyelle de liaison, *volestas* ou *volustas*, comme on a *egestas* (pour *egent-tas*) et *potes-tas* (pour *potent-tas*). Enfin, le suffixe *tas*, qui se joint ordinairement à des substantifs (*tempes-tas*, *civi-tas*) ou à des adjectifs (*liber-tas*, *nobili-tas*), ne vient s'ajouter à un participe que si ce participe a pris la valeur d'un adjectif : c'est précisément le cas pour *potens* et *egens*[1]. J'ai expliqué autrefois *voluntas* comme dérivé du substantif *volo* (génitif *volōnis*) et je crois devoir persévérer dans cette explication.

Quant à *voluntarius*, c'est un dérivé de *voluntas*, inventé pour faire pendant à *necessarius*.

Un autre prétendu survivant serait, s'il fallait en croire quelques linguistes, l'adjectif *sons* « coupable ». *Sons* ne serait autre chose que le participe présent du verbe « être ». Il y faudrait donc voir un doublet de *sens*, que nous avons dans *ab-sens*, *præ-sens*, (*Dii*) *consentes*. Le coupable serait désigné comme étant « celui qui l'est ». Il faut avouer que l'ellipse est forte : la traduction exacte serait d'ailleurs « celui qui est ». Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à cette fantaisie.

Les deux derniers exemples qu'on donne sont *lucuns* « sorte de gâteau » et *flexuntes*, l'ancien nom donné, selon Varron cité par Servius[2], aux cavaliers romains.

Il est difficile de rien dire de certain sur l'origine de *lucuns*. Curtius le rapproche de *luxus* (grec λοξός), *luxare*, *licinus*; mais c'est une pure hypothèse, qui ne prouverait encore rien pour l'existence d'un verbe. On peut aussi bien le faire venir du grec λευκός, à cause de la couleur de la farine, ou mieux encore de γλυκύς, γλυκόεις.

Quant à *flexuntes*, il n'y a aucune raison de révoquer en

[1] Avec les participes, le latin emploie ordinairement le suffixe secondaire *-ia* : *benevolentia*, *reverentia*, *negligentia*, *scientia*, *ignorantia*, *tolerantia*, etc. D'après ce modèle, *volens* aurait fait *volentia*, et non *voluntas*.

[2] Servius, *ad Æn.*, IX, 606 : « Equites apud veteres *flexuntes* vocabantur, sicut ait Varro. » Cf. Bechstein, dans les *Studien* de Curtius, VIII, p. 349.

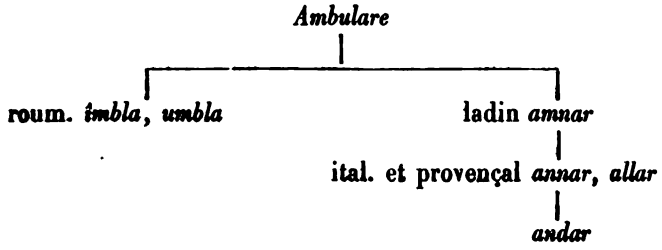
doute le témoignage de l'historien Granius Licinianus, qui dit : « *Flexuntes* a genere pensilium corrigiarum vocabant veteres, quos Homeri Nestor *βοείους ἱμάντας* dicit. » Ce n'est donc pas le participe présent de quelque verbe primitif, mais le dérivé d'un terme d'équipement. Cette explication est confirmée par la glose d'Hésychius : Φλεξεντισής· ἱππικὴ τάξις παρὰ Ρωμαίοις. Joignons-y aussi le témoignage de Pline (XXXIII, 9), qui dit que les cavaliers à Rome s'appelaient d'abord *celeres*, plus tard *flexumines*[1].

Tels sont les seuls exemples qu'on a pu réunir. Comme on le voit, après examen ils se réduisent à deux, *eunt-* et *queunt-*, où l'*u* a sa raison d'être dans la voyelle dont il est précédé.

Je n'en veux pas conclure que le participe présent ne fût pas primitivement terminé en *ont*. Je crois seulement que de bonne heure, en latin et dans les autres langues italiques, la voyelle, en cette position, est devenue indistincte. C'est ainsi que *ferundus*, *repetundus* sont devenus *ferendus*, *repetendus*. C'est ainsi qu'à *sunt*, troisième personne du pluriel, correspond *sent* en osque.

Nn changé en *nd*.

Pendant qu'on cherche dans les dialectes italiques et dans les langues germaniques des exemples de *mn* ou *nn* changé en *nd*, on oublie de mentionner l'italien *andar*, dérivé de *annar*, *amnar*. La genèse des différentes formes de ce verbe, que le fréquent emploi a singulièrement altéré, se trouve fort bien indiquée par M. Paul Marchot, dans l'un des derniers numéros de la *Revue des langues romanes* (1893, p. 146). Je transcris ici ce tableau en supprimant les formes purement supposées :



Le latin *operandum* est avec l'osque *upsannum* dans le même rapport que *andar* avec *annar*.

[1] Dans ce dernier mot, qui est probablement altéré, je soupçonne une forme analogue à *Picumnus*, *Pilumnus*.

Manifestus.

Parmi les juxtaposés ayant pris de bonne heure en latin l'apparence d'un composé, il faut placer ***manifestus***, qui fait si bien l'impression d'un ensemble inséparable qu'il a donné, dès l'époque classique, un adverbe ***manifesto*** et un verbe ***manifestare***.

La forme ancienne est ***manufestus***, lequel contient un ablatif ***manu*** et un participe ***festus*** (du verbe ***fendo***) « saisi à la main ». ***Fur manifestus*** est le voleur pris la main sur le fait.

On a des juxtaposés analogues dans ***manufactus***, ***manumissus***, et avec suppression de la voyelle, ***manceps***, ***mansuetus***. C'est dans la langue du droit que ***manufestus*** a manifestement pris naissance.

versicolor, fluxipedus.

Les composés latins comme ***versicolor***, ***versiformis***, ***versipellis***, ou comme ***flexipes***, ***flexanimus***, ou encore comme ***fluxipedus*** ont l'air de contenir pour premier membre un participe passé. Mais je crois que ces mots, qui sont évidemment d'origine savante, représentent un effort fait par les poètes et les écrivains pour traduire les composés grecs tels que ἀμειψίχροος, χρυψίνοος, φιλησίμολπος, ἑλκεσίπεπλος, ἐρεψίτοιχος, ἀλεξίκακος, λυσιτελής, φθισίμβροτος, c'est-à-dire des composés où le premier terme est un nom abstrait en σις.

On sait que ces composés grecs ont beaucoup embarrassé les linguistes. Tour à tour on a voulu y voir un verbe au présent, un participe ou encore un nom d'agent. Mais c'est méconnaître l'évidence que de ne pas voir dans des mots comme τερψίχορος, φθισίμβροτος, les substantifs abstraits τέρψις, φθίσις. L'explication de ces mots doit, selon moi, être cherchée dans une disposition particulière de l'esprit populaire. Le peuple aime à employer les grands mots, les mots abstraits, car ils ont quelque chose qui, par son étendue, plaît à l'imagination et amplifie l'idée. Un lutteur s'appellera « la Terreur de Marseille »; une espèce particulière de rose « le Triomphe de Dijon ». De même chez les Grecs, une statue placée dans le cirque d'Olympie s'appelait ταράξιππος, c'est-à-dire « l'épouvante des chevaux ». Le sauveur d'une ville était σωσίπολις « le Salut de la cité ».

Versicolor est donc une imitation littérale de ἀμειψίχροος. ***flexipes*** traduit καμψίπους, ***fluxipedus*** rappelle de loin ἑλκεσίπεπλος.

Mais il y a cette différence qu'en grec ces sortes de composés

sont d'un emploi ancien, qu'ils sont toujours restés en usage, grâce surtout aux noms propres comme Ἀγησίλαος, Ἀλέξανδρος, Δαμάσιππος, Πραξιτέλης, Πεισίστρατος, au lieu que les mots latins précités sont demeurés à l'état d'essais isolés et mal compris.

SUBSTANTIFS DEVENUS ADJECTIFS. — *Rudis.*

« Il est un peu *fruste* de manières. — Ce style *fruste*, signe d'une haute antiquité. » Ainsi parlons-nous aujourd'hui, ayant fait du substantif *fruste* « débris » (latin *frustum* « morceau ») un adjectif. C'est des antiquaires et des numismates, probablement par l'Italie, que l'expression nous est arrivée[1]. « Diognète, dit La Bruyère, sait d'une médaille le fruste, le feloux et la fleur de coin. »

L'idée exprimée par notre français *fruste* est une de celles qu'on indique volontiers au moyen d'une métaphore. Toutes les langues possèdent leurs objets de comparaison pour exprimer les différents défauts de l'intelligence et du caractère. Si ces objets sont fréquemment cités, de substantifs ils deviennent adjectifs.

Rudis a été un substantif à l'origine. Il désignait la baguette non dépouillée de son écorce. De là *ruditas* « l'état brut du bois », *erudire* « dégrossir ». Du substantif est sorti l'adjectif *rudis* « brut, inculte ». Lorsque nous disons familièrement d'un homme : « C'est une bûche, c'est une souche », nous parlons comme les Latins.

Quand la sémantique occupera dans nos études la place qu'elle mérite, on pourra faire un travail intéressant en assemblant les substantifs devenus adjectifs. Dans les ordres d'idées les plus divers, ces substantifs nous révèlent les objets qui ont servi de type pour dénommer une manière d'être ou une qualité. Nulle part on ne verra mieux où va puiser de préférence l'esprit populaire.

L'ombrien *arvia* « les entrailles ».

En relisant, à vingt ans de distance, un texte qui vous a occupé autrefois, plus d'un détail peut vous apparaître sous un jour différent. C'est ce qui m'arrive en ce moment pour les Tables Eugubines.

Un mot dont je demande à reviser la traduction est le mot

[1] Le mot doit donc être classé parmi les termes d'origine savante. Mais il y avait déjà en vieux français un adjectif *frost* ou *froust*, qui signifiait « ruiné ». Ex. « Une petite maison frouste et gaste. » — « Moulin frost. » — « Item une vigne... laquelle est à présent frouste. » De là *froutis* dans le sens de « décombres, ruines ». (Voir le Dictionnaire de Godefroy, *s. v.*)

arvia, mot important, car il revient quarante-quatre fois dans ce rituel. Voici ce que j'écrivais en 1875 :

« Rien ne semble plus naturel que de rapprocher le latin *haru*... Mais il y a un passage qui s'oppose *d'une façon invincible* à cette traduction. C'est II *a* 18, où il est question des fournitures à faire pour le sacrifice annuel d'un chien... Or les deux premiers objets mentionnés sont : *Katlu* (catulum), *arvia*... Ce passage (ajoutais-je) est décisif... » Devant cet obstacle, j'ai cru devoir me tourner d'un autre côté, et proposer pour *arvia* une autre interprétation.

L'obstacle a paru invincible aussi à M. Bücheler, qui, faisant de *arvia* un dérivé de *arvum*, y a vu les productions des champs, *frumenta*[1]. Il applique en passant l'adjectif *ineptus* à ceux qui pourraient être tentés de penser aux entrailles de la victime.

J'en courrai le risque. Ce qui me paraissait impossible autrefois, ce qui paraît encore impossible à M. Bücheler, s'explique d'une façon très simple.

La Table II énumère les objets à fournir par l'adfertor ou procurateur du sacrifice. Au lieu de dire qu'il a à fournir les entrailles d'un chien, ce qui ne laisserait pas que d'être assez bizarre, le texte emploie la construction paratactique. En français nous mettrions une parenthèse :

« Un chien (les entrailles). »

Ces sortes de constructions ne sont pas sans exemple en latin. En voici un spécimen tiré de Tite-Live : « Quod senatus juratus maxima pars censeat... »

Cette difficulté une fois écartée, le sens en question est celui qui convient le mieux dans les quarante-quatre passages. L'ablatif *arves* est ordinairement associé à *adepes* = *adipibus* « la graisse ». Nous savons que la part offerte à la divinité dans les sacrifices antiques, c'est la graisse et ce sont les entrailles de la victime. D'autre part, la forme grammaticale ne s'explique pas moins naturellement : il y faut voir le pluriel de *haru* ou plutôt de *harve*. L'*h* est tombée comme dans *arvina*, *arvilla*, *aruspex*.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois Otfried Müller et Huschke n'avaient pas eu les mêmes scrupules et, guidés par le sens, avaient traduit sans hésiter par « exta ». Aufrecht et Kirchhoff, selon leur méthode prudente, laissent le mot en blanc[2].

Nous venons de parler de construction paratactique. Une construction toute semblable se présente III, 32. Nous y lisons : *Uvem pedaem pelsanu feitu*. Il n'est pas nécessaire de faire rapporter *pel-*

[1] *Umbrica*, p. 62.
[2] II, p. 175.

sesu à *uvem*, ce qui obligeait à considérer ce dernier comme un masculin. C'est la même construction, c'est-à-dire le pluriel neutre *pelsanu* (les parties de la victime destinées à être cuites) en apposition avec *uvem peḍaem*.

L'étrusque *vacl*.

Sur un miroir étrusque souvent publié (Gerhard, III, 22, tab. XXXVII; Fabretti, 2484) se trouvent deux figures mythologiques accompagnées de deux noms. L'une des deux figures porte le nom de 𐌀𐌅𐌓𐌍𐌄𐌌, *Menrva*, c'est-à-dire Minerve. L'autre légende a été lue 𐌖𐌂𐌄𐌅𐌀𐌔𐌀𐌋, *Lasa Vecu*.

Je crois que la dernière lettre n'est pas un V, mais un 𐌋, en sorte qu'il faut lire *Lasa Vecl*.

Si cette lecture est la vraie, il y aura lieu de rapprocher le mot *vacl*, qui revient dix-neuf fois dans le manuscrit d'Agram. Ainsi le caractère religieux de ce texte recevra une importante confirmation.

Le nom de *Lasa* est connu par différents monuments étrusques, où il sert à désigner des êtres mythiques : *Lasa Racuneta* (Gerhard, t. CLXXXI), *Lasa Sitmica* (*ibid.*, CXV), *Lasa Thimrae* (*ibid.*, CLXXXI). Il semble que ce soient des génies d'ordre inférieur, placés sous les ordres des grands dieux, comme les ANCVLI chez les Romains : ils portent à la main des objets de toilette, ou un style pour écrire, ou, comme ici, une branche fleurie. La plupart du temps, ils sont ailés, d'aspect tenant le milieu entre le jeune homme et la jeune fille.

Le personnage appelé, selon nous, *Lasa Vecl* est une figure ailée, vêtue jusqu'à mi-jambe, ayant l'apparence d'un génie. A la main il tient une fleur, un épi ou une branche de feuillage qu'il a l'air de présenter à Minerve.

Quand, dans le texte d'Agram, on examine les dix-neuf passages où *vacl* est employé, on voit qu'il est surtout accompagné des mots suivants :

θezi vacl (III, 15);
vacl θeznin (V, 16);
θezin fler vacl (VIII, 16);
vacl ar flereri (VIII, 10);
θezi vacl un (III, 15);
vacl nunθen θesan (V, 19).

Le même mot *vakl* a été reconnu par Deecke dans une inscription funéraire. (Fabretti, 2033 *bis*, 8 *a*, ligne 5.)

Comme *fler*, *flereri* exprime une idée de consécration (c'est un des rares mots dont nous sachions le sens), l'hypothèse que

vacl est un mot de la langue religieuse gagne encore en vraisemblance.

Quant à *θezan*, *θesan*, c'est un nom de divinité féminine connu depuis longtemps[1]. (Fabretti, 2097, 2477, 2513 *bis*.)

Διώκω « poursuivre ».

Le rapport du verbe grec *διώκω* « poursuivre » et de l'homérique *δίεμαι* (même sens) n'a pas été expliqué jusqu'à présent. Cependant il n'est pas douteux qu'ils soient apparentés.

Je crois qu'il n'est pas impossible d'en établir la filiation. Parmi les diverses variétés du parfait grec en *κα*, il s'en trouve une, peu nombreuse, mais comprenant des verbes importants, qui fait précéder la syllabe *κα* d'un *ω*. Nous avons :

ἀφίημι	dorien	*ἀφέωκα*
ἀλίσκομαι		*ἑάλωκα*
ἐθίζω	lesbien	*εὐέθωκα*
πίπλω		*πέπλωκα*
φθείρω	chez Sophron	*ἀλιφθερώκει*

Or on sait que certains aoristes ou parfaits en *κα* ont produit, par une sorte de bouture, toute une conjugaison nouvelle. C'est ainsi qu'on a

de *ἔδωκα*	*δώκω*[2]
ἔσ(η)κα	*σ(η)κω*
δέδοικα	*δεδοίκω*, etc.

Ceci nous explique le rapport entre le verbe *διεμαι* et *διώκω*. L'intermédiaire a été un aoriste **ἐδίωκα* ou un parfait **δεδίωκα*, formé comme *ἀφέωκα*, *ἑάλωκα*.

UN EMPLOI PARTICULIER DU COMPARATIF.

Un effet assez extraordinaire que peut produire en grec le suffixe du comparatif, c'est de changer un substantif en adjectif.

Ainsi le mot *ἀγρός* « champ » donne un adjectif *ἀγρότερος* « agreste, sauvage ». C'est l'épithète donnée dans Homère à divers animaux :

ἀγροτέρας ἐλάφους,
ἀγρότεροι σύες,
αἶγας ἀγροτέρας,
ἡμιόνων ἀγροτεράων.

[1] Malgré la différence de *s* et de *z*, nous croyons que *θesan* est le même mot que *θeznin*, *θezi*.

[2] Cypriote *δώκοισι*.

De même, Θεός « dieu » a fait Θεώτερος « divin » : dans l'*Odyssée* (XIII, 111), la grotte des Nymphes, à Ithaque, est décrite comme ayant deux portes. L'une est pour les hommes, l'autre est la porte des dieux :

> Αἱ μὲν πρὸς Βορέαο καταίβαται ἀνθρώποισιν,
> Αἱ δ' αὖ πρὸς Νότου εἰσὶ θεώτεραι.

Ὄρος « montagne » a donné ὀρέσλερος « monticola ». *Od.*, X, 212 : Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέσλεροι ἠδὲ λεόντες. *Il.*, XXII, 93 : Δράκων ὀρέσλερος.

Ὅπλον « arme » a donné ὁπλότερος « en état de porter les armes », et par suite « jeune ». *Il.*, III, 108 : Αἰεὶ δ' ὁπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται. La valeur du comparatif est encore sentie quelquefois : *Il.*, IV, 325. Αἴχμας δ' αἰχμάσσουσι νεώτεροι, οἵπερ ἐμεῖο Ὁπλότεροι γεγάασι, πεποίθασίν γε βίηφιν. Au sens de « jeune », l'adjectif peut aussi se rapporter à une femme. *Od.*, III, 465 : Νέσλορος ὁπλοτάτη θυγάτηρ.

Δῆμος « peuple » a fait δημότερος « publicus ». *Anthol. Pal.*, IX, 693 : Ἐδείματο, οὔτε πόλιος, Οὔτε τι δημοτέροις χρήμασιν, ἀλλ' ἰδίοις.

Ἔαρ « printemps » a donné ἐάρτερος « printanier ». Nicand. *Ther.*, 380 : Πρόσθε βοῆς τέτλιγος ἐαρτέρου.

Buttmann (§ 69, rem. 8) ne croit pas que ce soit le suffixe du comparatif. Mais il n'y a aucune raison d'admettre deux suffixes τερος. Le comparatif est à sa place toutes les fois qu'il y a une idée de comparaison ou de dualité, soit exprimée, soit simplement sous-entendue dans l'esprit. Mais aussitôt qu'il y a comparaison, le substantif prend quelque chose de la nature adjective. Nous disons de même en français : *Ce chapeau est plus campagne. — Ce vêtement est plus cérémonie.*

C'est d'après un principe analogue qu'ont été formés ἡμέτερος, ὑμέτερος, σφέτερος, et en latin *noster, vester;* car, à prendre les choses dans leur rigueur, les mots signifiant « nous, vous » ne sont pas susceptibles de comparatif.

Il s'est passé quelque chose de pareil pour le suffixe ιων.

Κέρδος « gain » a donné l'adjectif neutre κέρδιον, qui signifie « plus utile ». Le superlatif κέρδισλος a pris le sens de « callidissimus ». *Il.*, VI, 153 : Ἔνθα δὲ Σίσυφος ἔσκεν, ὁ κέρδισλος γένετ' ἀνδρῶν.

De même κῆδος « soin, souci » a fait κήδισλος « cher ». Ἔλεγχος « opprobre » a donné ἐλέγχισλος « le plus digne d'opprobre ». Pour expliquer ces comparatifs et superlatifs, on a supposé des positifs sortis de l'usage. Pour expliquer αἰσχίων, αἴσχισλος, l'on admet que l'adjectif αἰσχρός a perdu son ρ. C'est faire trop peu de cas de la force imaginative qui, chez tous les peuples et à tous les

âges, continue de renouveler et d'enrichir le langage. Ne lisons-nous pas chez Racine :

Un exécrable Juif, l'opprobre des humains.

L'onidistique ou langue des injures invente tous les jours des métaphores où le substantif devient adjectif.

Ἁμαξιτός.

Deux mots grecs qu'il n'est guère possible de séparer sont les deux mots *ἁμαξιτός* « route de chars » et *ἀταρπιτός* « route de piéton, sentier ». Quelle que soit l'étymologie adoptée, il faut que l'analyse grammaticale donnée pour l'un convienne pour l'autre. Or, s'il est possible à la rigueur d'expliquer le premier de ces mots par *ἅμαξα* « char » et *ἰτός*, participe du verbe *εἶμι* « aller », comme le fait Brugmann, cela ne se peut pour l'autre. On doit donc renoncer à voir un composé dans *ἁμαξιτός*.

Des deux côtés nous devons voir des dérivés. On a d'ailleurs *ἁμαξαῖος*, *ἁμαξιαῖος*, qui ont le même sens, et où il est impossible de chercher un verbe signifiant « aller ».

Ægrotus.

On s'est demandé souvent d'où venait l'*ō* de l'adjectif latin *ægrotus* : car la langue latine n'a pas de verbes en *oo*. Curtius a, comme on sait, réuni les formes qui pourraient mettre sur la piste d'une conjugaison de cette sorte; mais les traces qu'il a relevées sont peu nombreuses et incertaines. On sera sans doute plus près de la vérité si on se rappelle que la langue de la médecine, chez les Romains, est pleine de termes d'origine grecque, soit arrivés directement à Rome, soit transmis de proche en proche par divers intermédiaires. Or la médecine grecque fait grand usage de mots où l'*ω* est la voyelle figurative. Je mentionnerai, à titre de spécimens :

ἀγκύλωσις « ankylose »,
ἕλκωσις « ulcération »,
νέκρωσις « mortification »,
κολόβωσις « mutilation »,
πήρωσις « privation d'un membre »,
νάρκωσις « torpeur »,
πύρωσις « inflammation »,
στρέβλωσις « distorsion »,
τύφλωσις « cécité ».

Il y faut joindre les substantifs comme *στρέβλωμα* « foulure »,

ἕλκωμα « ulcère »; les adjectifs comme ναρκώδης « engourdi », πυρώδης, πυρετώδης « fiévreux ».

C'est à l'imitation de cette nombreuse famille qu'a été forgé, à ce que je crois, le latin *ægrōtus*. Les malades, à Rome, avaient donc cette consolation, dont jouissent encore nos *névropathes* et nos *hydarthriques*, d'être désignés d'un nom quelque peu coloré de grec. Peut-être y avait-il aussi, dans la langue des médecins, un *ægroma* ou une *ægrotio* pour désigner la maladie.

La transmission savante ne s'est pas arrêtée là, car notre médecine moderne s'est gardée de laisser éteindre cette formation. Au contraire! à côté de la *chlorose*, de la *névrose* et d'autres noms grecs plus ou moins authentiques, elle a créé la *scrofulose* et la *tuberculose*. C'est l'analogie qui continue son action.

Strāges.

La parenté de *stringere* et de *strāges* me paraît chose évidente. *Strāgem dare*, c'est « faire un abatis ». *Stringo* est l'expression technique pour tailler et couper les arbres.

Rego, ἄρχω.

Sénèque, dans son traité de la Colère[1], cite un proverbe grec dont le sens est que nul ne sait commander s'il n'a pas appris à obéir :

Nemo regere potest, nisi qui et regi.

La forme grecque de la même maxime est :

Οὐκ ἔστιν εὖ ἄρχειν τὸν μὴ ἀρχθέντα.

Les deux verbes *rego* et ἄρχω se sont, dans les deux langues, beaucoup écartés l'un de l'autre, tant pour les significations que pour la forme. Mais ici le génie populaire les a employés dans le même sens, de sorte qu'ils se retrouvent en présence, fidèles représentants d'une même idée, comme ils sont fils d'une même racine[2].

Clandestinus.

Cet adjectif est évidemment un produit de l'analogie. Mais encore faut-il reconnaître sur quel modèle il a été fait.

Corssen rapproche *vespertinus* et *matutinus* : mais, outre que l'*s* n'est pas bien expliqué, le mot en question exprime une idée de qualité, et non une idée de temps.

[1] II, 15.
[2] Voir ces *Mémoires*, VI, 136.

Je crois que la formation est un peu autre. Il a été fait sur le modèle de *intestinus*[1], dont le sens est fort proche. Des troubles intestins et des menées clandestines, cela n'est pas loin l'un de l'autre. Le primitif est probablement un adverbe **clam-dum* (comme *inter-dum*) ou **clam-dem* (comme *iti-dem*).

Volvendus.

Le participe *volvendus* paraît avoir conservé plus longtemps que les autres participes en *dus* une signification exempte de toute idée d'obligation :

> Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
> Lucr., VI, 179.

> Quo volvenda micant æterni sidera mundi.
> *Ib.*, V, 516.

> Turne, quod optanti Divum promittere nemo
> Auderet, volvendâ dies en attulit ultro.
> *Æn.*, IX, 6.

Et même, en prose :

> Ventus volvendo pulvere aciem ademit. (Liv.)

Si nous nous demandons quelle peut être la cause de cet archaïsme (car on sait que l'idée d'obligation est venue seulement plus tard), nous sommes amenés à supposer qu'il y a eu en ancien latin un verbe déponent *volvor*. Ce sont, en effet, les verbes déponents qui ont gardé le plus longtemps le participe en *dus* exempt de la nuance accessoire d'obligation ou de nécessité. C'est ainsi qu'on a *oriundus*, *secundus*, et avec la rallonge du *b* ou du *c*, *populabundus*, *verecundus*.

Du même coup, ceci nous explique certains emplois de *volvens*. *Volvens* est le participe présent de *volvor* (et non de *volvo*), comme *patiens*, *oriens* sont les participes présents de *patior*, *orior*.

Lucrèce dit *volventia lustra* (περιπλομένων ἐνιαυτῶν) et Virgile *annus volvens*.

> Certe hinc Romanos olim, volventibus annis,
> Hinc fore ductores revocato a sanguine Teucri.
> *Æn.*, I, 234.

> Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra.
> *Georg.*, I, 163.

[1] Au sujet de l'*e* de *intestinus*, qui représente l'*u* de *intus*, cf. *scelus* et *scelestus*, *tempus* et *tempestas*.

Cette particularité s'est étendue au fréquentatif *volutans* :

. . . . . Genibusque volutans
Hærebat.

Æn., III, 607.

ANCIENS VERBES DÉPONENTS LATINS.

Gignens.

Ceci peut nous amener à chercher la trace d'autres déponents en latin. En premier lieu, *gignor* « naître ».

Le participe *gignens* se trouve employé dans le sens de « naître, devenir ». Il est alors le pendant exact du grec γίγνομαι.

Pars gignentium, alia adulescentium, cetera occidentium vices sustinent.

Ap., *De mundo*, 23.

Quelquefois il est employé au sens d'un substantif, et il signifie alors « un être ».

Ilex... aucta in altitudinem, quo cuncta gignentium natura fert.

Sall. *Jug.*, 93, 4.

Loca nuda gignentium.

Ibid., 81.

Animans.

Nous pouvons tout de suite y joindre un autre mot signifiant « l'être ».

Du verbe *animo* il a subsisté l'actif qui signifie « animer, exciter ». Mais un déponent *animor* « vivre, respirer » pouvait seul donner *animans*. C'est ainsi qu'en grec, à côté de πνέων, nous avons le participe moyen πεπνυμένος.

Prægnans.

Ce mot n'est pas, comme on l'explique d'ordinaire, un synonyme de *inciens*. Son véritable sens est « imprégné ». Aussi le voyons-nous employé en parlant des gencives. Le médecin Scribonius Largus, qui vivait au temps de l'empereur Claude, dit dans son livre des *Compositiones medicamentorum* (61) :

Solent gingivæ quorumdam fluore infestari : quas prægnantes vocant.

Il n'y a pas ici métaphore, mais terme technique conservant le souvenir d'un archaïsme.

Si *prægnans* avait d'abord été employé pour désigner une femme enceinte ou une femelle grosse, on ne comprendrait pas la valeur

de *præ*. Cette particule a ici exactement le sens et le même emploi que dans *præditus*. Il faut donc supposer un verbe déponent *prægnor, prægnari*, signifiant « imprégner ». Par une restriction dont le langage offre d'innombrables exemples, le mot s'est ensuite employé pour désigner la femme imprégnée d'un germe.

La parenté avec *genus* et *gigno* ne fait d'ailleurs pas de doute.

Ingens.

En parlant de ce mot, j'ai dit dans mon *Dictionnaire* :

« La parenté avec *gignere* est probable. Mais le sens de *in* n'est pas clair : peut-être correspond-il ici, non à *ἐν*, ni à *εἰς*, ni à l'*α* privatif, mais à *ἀνά* « en haut ».

Laissant la question du préfixe incertaine, je crois que nous avons ici le participe présent d'une très ancienne forme du verbe déponent correspondant à *γίγνομαι*. Je rappelle que la même racine a donné en latin une forme encore plus courte : *indi-ges* (*Dii indigetes*).

Evidens.

Un dernier exemple de déponent perdu, c'est *evidens*, qui suppose un composé, non de *video*, mais de *videor*.

La particule latine *cum*.

La préposition latine *cum* « avec » n'a pas toujours été préposition et elle n'a pas toujours signifié « avec ».

Elle a commencé par être postposition, ce qu'elle est restée, comme on sait, dans les locutions *mecum*, *nobiscum*, *quicum* et quelques autres. Un souvenir de la postposition s'est longtemps maintenu chez les écrivains; quand il y a deux mots, ils placent volontiers la préposition entre les deux ablatifs coordonnés : *summa cum laude*, *maximo cum clamore*.

En ombrien, *cum* est toujours postposition : *verisco Treblanir* « à la porte Trébulane », *testruku pedi* « au pied droit ».

D'autre part, ce mot a commencé par exprimer d'une façon générale une idée de relation. C'est le sens qu'il a en ombrien, ainsi qu'on le voit par les exemples précédents. Les philologues, qui, à l'exemple de Hand, ont étudié l'emploi des particules latines, ont constaté ce sens de *cum* chez les écrivains romains. Mais ils l'ont expliqué par une déviation de l'acception originaire, au lieu que c'est au contraire le sens primitif. Il peut donc être intéressant d'en assembler ici quelques exemples; ceux-ci se trou-

vent surtout, comme on pouvait s'y attendre, dans la langue de la conversation, ainsi que dans les locutions toutes faites.

Quo magis cogito ego cum meo animo.

Plaut. *Most.*, III, 2, 13.

Atque hæc ipse suo tristi cum corde volutat.

Virg., *Æn.*, VI, 185.

Illud hercle cum malo fecit suo.

Pl., *Bacch.*, III, 4, 4.

« . . . . . pour son malheur. »

Quo factum est ut... Miltiades... Athenas magna cum offensione civium suorum rediret.

Corn. Nep., *Milt.*, 7.

« . . . . . au grand scandale de ses concitoyens. »

Athenienses cum silentio auditi sunt.

Liv. XXXVIII, 10, 4.

« . . . . . furent écoutés en silence. »

Effundit voces proprio cum pectore sancto.

Enn. ap. Serv., *Georg.*, II, 424.

Exiit cum nuntio Crassus.

César, *B. Gall.*, V, 46.

Il faut traduire : « A cette nouvelle, Crassus partit », et non, comme on le fait : « Crassus partit avec le messager ».

Edicta prætorum fuerunt ejusmodi, ut ne quis cum telo servus esset.

Cic., *in Verr.*, V, 3, 7.

« . . . . . qu'il n'y ait pas d'esclave en armes. »

Ni gens crudelis madida cum veste gravatum...
Ferro invasisset.

Virg. *Æn.*, VI, 359.

« . . . . . alourdi en ses vêtements mouillés. »

Nemine cum imperio aut magistratu tendente quoquam, quin deverteret Rhodum.

Suet., *Tib.*, 12.

« Pas de fonctionnaire ni de magistrat qui ne s'arrêtât à Rhodes. »

Pessuma,
Egon' quidquam cum istis factis tibi respondeam?

Tér., *Eun.*, I, 2, 73.

« Perfide! et que voulez-vous que je vous réponde, en présence de tels procédés? »

C'est aussi avec une idée purement locale, et sans qu'il signifie « avec », que le préfixe *cum* figure en tête de quantité de verbes : *consistere*, *collocare*, *convertere*, *commovere*, *confirmare*, *condere*, etc.

La même signification explique le sens de *contra*, où l'idée de dualité ou d'opposition vient du suffixe.

Septentrionalia ejus, nullis contra terris, vasto atque aperto mari pulsantur.

Tac. *Agric.*, 10.

« . . . . . aucune terre ne se trouvant en face. »

L'idée sociative est probablement entrée dans la préposition *cum* par l'influence de l'ablatif. On sait que parfois l'ablatif à lui seul a le sens d'un sociatif sans le secours d'aucune préposition :

Egressus omnibus copiis.

Liv. I, 14.

Decem navibus Romam rediit.

Id. XXVIII, 38.

Tum demum præceps saltu sese omnibus armis
In fluvium dedit. Ille suo cum gurgite flavo
Accepit venientem [1].

Virg., *Æn.*, IX, 816.

Juppiter esse pium statuit quodcunque juvaret :
Et fas omne facit fratre marita soror.

Ovide, *Hér.*, IV, 134.

Sur le congénère de *cum* en grec, voir ces *Mémoires*, t. VIII, p. 475.

INSCRIPTION PÉLIGNIENNE.

Les *Notizie degli scavi* (mai 1894) nous apportent le texte d'une nouvelle inscription dialectale trouvée sur le territoire des Péligniens, à Pettorano sul Gizio. C'est une pierre grossièrement travaillée et portant les lignes suivantes :

SALVTA + MVSESA + PA
ANACETA + CERIA
ET + AISIS + SATO/

Le mot AISIS montre que nous avons affaire à une inscription votive. Dans *aisis*, comme dans les mots qui précèdent, il faut

[1] Remarquez encore l'emploi de *cum* dans cet exemple.

voir des datifs. Au singulier, la désinence *i* est tombée; c'est ainsi qu'en latin on a (C. I. L. I, n° 177) : *Matre Matuta dono dedro.*

Nous avons donc une déesse *Saluta*, qui, comme le fait remarquer M. le professeur A. de Nino, est déjà connue par d'autres inscriptions. Puis vient la déesse *Musesa*, dont le nom paraît pour la première fois. Il est difficile de rien dire de certain sur ce nom : on pourrait penser à une finale *-essa*, comme dans *Sinuessa*. Mais l'inscription étant d'époque assez moderne, ainsi qu'on le verra plus loin, je préfère supposer une forme *Musentia*, devenue *Musesa*, par la même assimilation qui, du nom osque *Bantia*, a fait *Bansa*. Quant à la première partie, différentes conjectures se présentent à l'esprit. Mais aucune n'est assez certaine pour que nous nous y arrêtions.

Du mot suivant il ne subsiste que les deux premières lettres. Je passe donc tout de suite à *Anaceta Ceria*. On a ici une appellation intéressante, en ce qu'elle rappelle les noms de divinités donnés par la table d'Agnone, lesquels sont généralement suivis de l'épithète *Kerria*. Il faut aussi rapprocher la *Prestota Çerfia*, la *Tursa Çerfia* et le *Hondus Çerfius* des tables Eugubines. Cet adjectif *ceria* ou *cerfia* a l'air de jouer le même rôle que l'adjectif *saint* en français, quand on dit *sainte Geneviève*, *saint François*. Mais je crois que cette ressemblance est purement superficielle : entre les êtres appelés *cerii* et le dieu *Cerus* ou *Cerfus* je suis porté à croire qu'il y a un lien de subordination et de dépendance. Ce sont des êtres inférieurs, consacrés au service d'un grand dieu, ce que les Romains appelaient *anci* ou *anculi*.

Dans *Anaceta* il faut, avec M. de Nino, reconnaître l'*Anceta Cerri* déjà connue par une inscription de Corfinium. On a chez les Romains une déesse *Angitia*, dont Virgile a inséré le nom dans son poème (VII, 759) :

> Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
> Te liquidi flevere lacus.

Différentes inscriptions ont conservé son nom, qu'on trouve aussi au pluriel. La forme osque *Anaceta* nous présente dans la seconde syllabe cet *a* euphonique que nous avons reconnu aussi dans *anasaket*[1].

Il est intéressant de trouver dans cette inscription la conjonction *et* : on y peut voir la preuve d'une époque récente et peut-être une trace d'influence latine.

Aisis, pour *Aisois*, est également une forme relativement moderne. Quant à SATO, il faut peut-être le compléter en SATO-

[1] Voir ces *Mémoires*, VI, p. 51.

REIS, datif pluriel d'un adjectif *satorius*; cf. *sororius*, *messorius*, « Les divinités des semailles ».

Cette pierre paraît donc avoir été un autel élevé à des dieux champêtres. On en peut rapprocher, quant au contenu et à la destination, le monument de Scoppito.

Michel Bréal.

Quotiens, *quoties*.

Dans un ancien travail de notre regretté confrère James Darmesteter, travail composé pendant qu'il était élève à l'École des hautes études, je retrouve une explication de *quotiens*, *quoties*, dont je crois devoir faire part à la Société. Après vingt ans, elle a, si je ne me trompe, tout le mérite de la nouveauté. Au lecteur de choisir entre cette étymologie et celle que nous avons proposée récemment (t. VIII, p. 474). M. B.

« Le latin forme ses sous-multiples en prenant le participe de dénominatifs issus des ordinaux; ex. : *sextans* « un sixième », de *sextus*. Il est naturel de chercher un procédé analogue dans les multiples. Pour dire « combien de fois? » on employa adverbialement le participe neutre d'un dénominatif de *quoti* (cf. sanscrit *kati*, zend *caiti*), **quotire*, d'où *quoti-ens* « en faisant combien de fois? » Pour l'emploi adverbial du participe neutre, cf. *rec-ens*. De même *toti-* donna *toti-ens* « en faisant autant de fois ». C'est là un procédé synthétique, mais absolument identique, pour le sens, au procédé sanscrit et lituanien. De *totiens*, *toties* une fausse abstraction tira un suffixe abusif *iens*, qui, transporté dans le reste de la numération, donna *decies*, *sexies*, etc.

« Cette hypothèse rendrait compte du suffixe ordinal *ēsimus*. *Vicesimus* est formé par le suffixe ordinal *-imus* de *viciens*, *vicies* (*viciens-imus*). L'*i* est tombé comme l'*i* de *ior* dans *min-or*, comme l'*i* de *bis* et de *tri* dans *bessis*, *tressis*. La chute était facilitée par l'accent de la voyelle suivante et par la présence de l'*i* suivant. »

James Darmesteter.

UN CALEMBOUR INTÉRESSANT

POUR

L'HISTOIRE DE LA PRONONCIATION DU GREC.

(Callimaque, épigramme 29;
XII, 43 dans l'Anthologie Palatine.)

Cette épigramme a passé longtemps pour inintelligible, au moins au dernier distique, que personne, jusqu'à O. Schneider, n'avait, à ma connaissance, essayé de corriger.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le texte des quatre premiers vers. Je me bornerai à dire que si, en deux endroits, la leçon en est ou m'en paraît douteuse, l'ensemble est certainement digne de Callimaque, et rappelle parfaitement son humeur, ses idées, sa manière.

« J'abhorre la poésie à l'usage de tout le monde, comme les chemins qu'encombre le va-et-vient de la foule. Je hais de même l'amour banal. Je ne bois pas aux fontaines; tout ce qui est public me dégoûte. »

Quant au distique final, tout le monde a vu qu'il contenait, ou, pour mieux dire, avait contenu un calembour. Il s'agit seulement de ramener à la lumière ce jeu de mots avéré, mais introuvable.

Voici la vulgate : Le commentaire de Dübner sur l'Anthologie (collection Didot), pas plus que l'édition de Callimaque due à O. Schneider, ne signale aucune variante de manuscrit :

Αυσανίη, σὺ δὲ ναίχι καλὸς, καλὸς· ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν
Τοῦτο σαφῶς, ἠχὼ φησί τις· ἄλλος ἔχει.

C'est-à-dire : « Mais toi, Lysanias, oui, tu es beau, beau; mais avant que j'aie nettement prononcé ces mots, un écho dit : « Un « autre l'a. »

Comment, à une partie des mots σὺ δὲ ναίχι καλὸς, καλός, un écho peut-il répondre ἄλλος ἔχει? C'est ce qui a dérouté jusqu'à ces derniers temps tous les critiques.

En écrivant au dernier vers ἠχὼ φησί τις ἄλλον ἔχειν, autrement dit, en substituant au style direct, qui exigerait la répétition exacte des mots prononcés, le style indirect, qui en reproduit seulement le sens sous une forme nécessairement modifiée, O. Schneider a résolu la principale difficulté de la restitution.

Je dis la principale, et non la seule. En effet, tout d'abord αἰχι (= ἔχει) καλός (= κάλλος) du premier vers ferait attendre au second κάλλον (= καὶ ἄλλον, plutôt que ἄλλον) ἔχειν. Rien n'empêche d'écrire :

Ἠχὼ φησὶ τὸ Κάλλον ἔχειν.

« Écho proclame ceci, qu'un autre aussi te possède. »

En effet, K et IC (= ισ) étant presque pareils dans l'écriture onciale, un copiste a pu lire, au lieu de τὸ κάλλον, τοῖς ἄλλον, et remplacer conjecturalement par τις ἄλλον cette leçon, qui détruisait à la fois le mètre et le sens.

Mais le calembour est loin encore de la perfection. Car, au premier vers, à côté de ἔχει κάλλος, on attendrait le nom de Lysanias à l'accusatif. Je propose :

Λυσανίη, ναίχι καλὸς, εἶ καλός.

Ce qui, si l'on fait abstraction de l'accent du premier καλός, équivaut, dans la prononciation des Grecs modernes, à :

Λυσανίην ἔχει κάλλος· εἶ καλός.

La différence d'accentuation signalée peut être considérée comme une licence imputable aux difficultés du genre. Quant à l'intrusion, supposée par ma restitution, de σὺ δὲ, et à la suppression de εἶ, on peut en voir la cause dans l'allongement, à la césure, de la dernière syllabe de ναίχι : licence encore, que Callimaque ne paraît s'être permise que devant une liquide, sauf en un passage (Hymne IV à Déméter, vers 22), mais excusée ici, comme la précédente, par le jeu de mots. Un reviseur peu intelligent a cru devoir modifier le vers pour améliorer le mètre, sans s'apercevoir qu'il détruisait le sens.

J'écris donc :

Λυσανίη, ναίχι καλὸς, εἶ καλός· ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν
τοῦτο σαφῶς, Ἠχὼ φησὶ τὸ Κάλλον ἔχειν.

Par τοῦτο, entendez : « Cette dernière phrase (εἶ καλός). »

Je ne vois maintenant aucune raison de contester l'authenticité de l'épigramme, ni d'en retrancher (avec Saumaise, Haupt, Dübner) le dernier distique. Du calembour qu'elle renferme, je crois donc pouvoir conclure que, dans la première moitié du IIIe siècle avant notre ère, les Grecs d'Alexandrie prononçaient, à peu près ou tout à fait, αι comme ε, ει comme ι, deux λ comme un seul. La quantité était facilement négligée (preuve : αιχι = εχει); et, d'autre part, rencontre qui peut surprendre, l'accentuation (preuve : κάλλος = καλός).

Éd. Tournier.

ÉTYMOLOGIES SLAVES.

I. — *sŭ*.

Pour rendre compte de v. sl. *sŭ(n)*, préfixe verbal dans *sŭnimati*, *sŭ-bĭrati* et préposition dans *sŭ-nˆ-jimĭ*, *sŭ toboją*, Kretschmer a cru devoir en rapprocher gr. ξύν, σὺν et séparer le préfixe nominal *są- : są-logŭ*, *są-sědŭ* (cf. skr. *saṃ-sád-*), *są-dŭ* (cf. συν-θήκη); K. Z. XXXI, p. 416 et suiv. Mais on ne peut songer à rien de pareil pour *kŭ(n)* (cf. skr. *kám*) dans *kŭ-nˆ-jemu*, *kŭ tebě*, ni pour *vŭ(n)* (cf. i.-e. **an*, supposé par v. sl. *ǫtrĭ*, ombr. *ander?* Le v. pruss. *an-* à côté de *en-* ne prouve pas plus en faveur d'un ancien *a* que *ganna*, *sammai* à côté de *genna*, *semmai*) dans *vŭniti*, *vŭ-dati*, *vŭn-ǫtrĭ*, *vŭ-nˆ-jemĭ*, *vŭ tebě*; *ǫ-* se trouve dans *ǫ-sobica*, *ǫ-dolĭ*, *ǫ-tŭkŭ*, etc. et *on-* dans *on-ušta* (cf. lat. *ind-uō*). Le parallélisme de *sŭ(n)* : *są-*, *kŭ(n)* : skr. *kám* (i.-e. **k₂om*), *vŭ(n)* : *ǫ-*, *on-* est évident.

Si les formes slaves étaient seules à expliquer, on pourrait partir dans tous les cas d'anciens : **som* (cf. skr. *sam-*, avec *a* issu de *o* ou *e*, et v. pruss. *sen*), **k₂om*, **an*. Les composés nominaux étaient dès le principe inséparables : de là *są-logŭ*, *on-ušta* avec le traitement de l'intérieur des mots; la préposition et le préfixe verbal pouvaient au contraire être séparés en indo-européen du mot qu'ils déterminaient; aussi, alors même que la particule ne forme avec le substantif ou le verbe suivant qu'un seul mot phonétique, le traitement est-il parfois autre qu'à l'intérieur, sans pour cela être entièrement identique à celui des finales. Ainsi en grec le *τ* final de *κὰτ* ne tombe pas, mais il subit des assimilations d'ailleurs sans exemple : *κατ'ιδδε*, *κάτθανε*, *κὰδ δὲ*, *καχχῆαι*, *καγγόνυ*, *καπ-πεδίον*, *κάββαλε*, *καρρέξαι* (la forme grecque de la racine est *ῥεγ-* et non *Fρεγ-*), *κάλλιπε*, *καννεύσας*, *κὰμ μὲν*, *καυFάξαις* (*τ* s'assimile à *F*, puis, devant consonne, forme diphtongue avec la voyelle précédente). En slave même, la consonne finale de **jĭs*, *vŭs* subsiste, mais avec un traitement *-z* devant voyelle, semblable à celui de *-s* en indo-iranien dans la même situation. Il serait donc permis de voir dans l'*ŭ* de *sŭ(n)*, *kŭ(n)*, *vŭ(n)* un traitement régulier de *o* en syllabe finale et dans *-n*, qui subsiste partiellement, l'anomalie propre aux particules. — Cette explication a contre

IMPRIMERIE NATIONALE.

elle le fait que les préfixes verbaux sont inséparables en slave, à de très rares exceptions près (par exemple *jiznemogą*); de plus elle ne peut s'appliquer au lituanien.

Les préfixes slaves, suivant qu'ils sont employés en composition nominale ou verbale, ont souvent un vocalisme différent : v. sl. *po-mĭnĕti : pa-mętĭ; po-gubiti : pa-guba; po-žiti : pa-žitĭ* (rapproché par étymologie populaire de *pasti* « faire paître »); polon. *po-toczić : pa-toka;* — v. sl. *pra-dědŭ, pra-baba : pro-dati*, etc. Or le sanskrit a tout ensemble *sam-* : *sáṃ-kṣeti* et *sa-* : *sa-kṣít;* le grec ne possède que les formes sans *e*, *ἀ-*, *ἀμ-* : *ἄ-λοχος, ἄ-πας* (d'où *σύμ-πας*), *ἄμ-αξα;* v. sl. *są-* de *są-logŭ* rappelle skr. *sam-*; *sŭ-* de *sŭ-bĭrati* répond à skr. *sa-*, gr. *ἀ-* avec le même traitement de *m̥*, *n̥* que l'on trouve dans *sŭto, vŭtorŭ* (cf. gr. *ἄτερος*), *chŭtĕti; sŭn-* répond à gr. *ἀμ-* : cf. *dŭmą* (itératif *na-dymati*), *gŭnati* (v. pruss. *gunnimai*), v. russe *tŭnŭkŭ* (mais polon. *cienki*), où °*m*, °*n* sont aussi rendus par *ŭm, ŭn*. L'usage pour **som-* et **sm̥-* est inverse en slave de ce qu'il est en indo-iranien; mais on sait que l'emploi comme préfixes nominaux et verbaux ou comme prépositions et le vocalisme des particules de ce genre varient d'un dialecte indo-européen à l'autre. Parallèlement à *sŭ : sŭn*, les formes *kŭ : kŭn* et *vŭ : vŭn* reposent sur **k*$_2$*m̥* : *k*$_2$°*m* et **n̥* : °*n*. — En lituanien, *san-* répond à v. sl. *są-* et s'emploie dans quelques composés nominaux : *są-noβai, są-žinė; su* (ancien **sų* de **sm̥*) est préposition et préfixe verbal comme v. sl. *sŭ*(*n*) : *sù-neβu, su-si-žinaũ*. La forme lit. *į* (de i.-e. **n̥*) s'oppose à v. sl. *vŭ* exactement comme *βiñtas* à *sŭto*, v. sl. *tĭma* à lette *tumst*, v. sl. *grĭmĕti* (russe *gremét'*, polon. *grzmieć*) à lit. *grumėna*, v. pruss. *grumins*. — Le gr. *ξύν, σὺν* reste isolé; sans doute faut-il penser à quelque contamination de **k*$_2$*m̥* et **sm̥;* le premier devait donner *κυ*(*ν*)-, déjà signalé par Ahrens (K. Z. III, 164) dans *κυνάγχη : συνάγχη*, et qui se trouve peut-être dans *κυνηγός* (avec une interprétation populaire); cf. d'autre part *ὑμεν-* chez Fick-Bechtel, *Gr. personennamen*, p. 463. L'italo-celtique **kom*, **kon* « avec » rappelle skr. *kám* pour la forme, mais pour le sens skr. *sam-*, cf. lat. *contiō, conuentus* et skr. *sáṃgamas, sáṃgatis*, ad *kañjamanem;* il faut mettre à part les cas où *con-* est à rapprocher de *κατα-*(Bréal, dans ces *Mémoires*, VIII, 475). — L'arm. (*h*)*am-* dans *am-owsin* « époux, épouse », cf. lat. *uxor*, peut être soit **som-*, soit **s*°*m-*; dans la plupart des cas, arm. *han-* est un emprunt iranien.

La particule *sŭ* a un sens tout différent du précédent quand, employée comme préposition, elle est suivie du génitif (ancien ablatif) : *sŭ nebese* a le sens exact de « *κατ οὐρανοῦ* »; le préfixe verbal *sŭ* a de même très souvent la valeur de l'indo-iranien *ni-*, gr. *κατα-*, *κατ-* : *sŭchoditi* « *καταβῆναι* »; *sŭžesti* « *κατακαῦσαι*, lat. *combūrere* »; *sŭdĕlati* « *κατεργάζεσθαι*, lat. *conficere* »; *sŭkryti* « *κατα-*

κρύψαι »; *sŭpasti* « sauver », cf. skr. *ní-pāti*, zd *ni-pāiti* (*s* de *pasti* représente k_1, cf. *ἔθηκα*, *faciō*, ou plutôt *s*, cf. skr. *çráṣati*, v. sl. *slyšati*); *sŭbljusti*, cf. skr. *ní-bodhati*, etc. Delbrück essaye de tirer le sens de « du haut de » de celui de « avec » (*Vergl. synt.*, I, p. 733); c'est un développement peu vraisemblable et l'analogie invoquée de zd *haca* ne prouve pas à cause de lat. *secus* (*sequester*), v. irl. *sech*, v. gall. *hep*. — D'autre part, dans quelques composés nominaux, la forme du préfixe est *sŭ-*; *sŭ-* n'a rien que de très explicable quand il y a un verbe voisin : *sŭmĭnĕnĭje* est dû à *sŭmĭnĕti* comme *samĭnĕti*, *usamĭnĕti* à *samĭnĕnĭje*, mais les noms suivants ne sont accompagnés d'aucun verbe : *sŭ-mrŭtĭ* (cf. *κατα-θνήσκω*), *sŭ-ŝpdŭ* « *σκεῦος* » (cf. *κατα-σκευή*), *sŭ-dravŭ* (cf. skr. *ní-dhruvi*); *sŭ-* y vaut *ni-* et *κατα-*; il y a donc pour séparer *sŭ-* « skr. *sam-* » de *sŭ-* « gr. *κατ-* », outre le sens, une raison phonétique. Or, phonétiquement, *sŭ* répond bien à *κὰτ*: *s*=*κ*; *ŭ*=*α* (i.-e. *n̥*, cf. v. irl. *cét-buid*, v. gall. *can-fod*); la dentale finale tombe. La forme *κατ* n'est ni moins répandue dans les dialectes ni moins ancienne dans la langue que *κατὰ*: cf. zd *maṭ* : gr. *μετὰ*; gr. *ἂν* : *ἀνὰ*; *πὰρ* : *παρὰ*; *d-* : *ἅμα*; *-κας* dans *ἀνδρακάς* (v. en dernier lieu Bréal, dans ces *Mémoires*, VIII, p. 51 et suiv.) repose sur **-κατς*; cf. lat. *dis-* et gr. *διὰ*; **prs* (dans *πόρσ-ω*, *πρόσ-ω* « loin [1] », cf. *ἔξ-ω*, *εἴσ-ω*, *ἔν-ω*, *κάτ-ω*, *πρόσσ-ω* « en avant » et *παρὰ*, etc. — On est ainsi conduit à reconnaître que v. sl. *sŭ-*, gr. *κατ-*, v. irl. *cét-*, got. *hand-* (dans *hand-ugs?*, cf. *bi-uhts*), lat. *con-* s'opposent ensemble à indo-iranien *ni-* : gr. *καθεύδω*, *καταδαρθάνω*, lat. *consŏpiō*, *condormiscō* en face de skr. *ní-ṣvap-*; gr. *κατέπεφνον* (*κατακτείνω*, lat. *concīdō*) en face de skr. *ní-hanti*, zd *ni-jainti*; gr. *καθίζω*, lat. *consīdō* en face de skr. *ní-ṣidati*, zd *ni-šan'hasti*, v. pers. *niyaišādayam*, pehlvi *n(i)-šastan*; dans ce dernier exemple l'antiquité plus grande de *ni-*, qui se retrouve dans arm. *nist* « siège », *nstim* « je m'assieds », est attestée par lat. *nīdus*, v. h. a. *nëst*. En slave **ni-* n'a subsisté que dans les dérivés : *nicĭ*, cf. skr. *nīcāt*, et *nizŭ*; cf. v. h. a. *nidar* et skr. *nitarām*.

Le rapprochement de *sŭ* et *κὰτ* est appuyé par la similitude d'emploi de ces deux prépositions avec l'accusatif. On trouve : 1° serbe *s onu stranu*, russe *s onu storonu*, polon. *z onę stronę* (avec *z* devant voyelle au lieu de *s* par suite de la confusion phonétique de *sŭ* et **jĭs*), cf. gr. *κατ ἐναντίον*, *κατ ἐνώπα*. — 2° *sŭ tri smokvi* « environ trois figues » (*Suprasl.*, p. 220, 17); cf. Hérodote, VI, 117. Ἐν ταύτῃ τῇ ἐν Μαραθῶνι μάχῃ ἀπέθανον τῶν βαρβάρων κατὰ ἑξακισχιλίους καὶ τετρακοσίους ἀνδρας, Ἀθηναίων δὲ ἑκατὸν ἐνενή-

[1] Pour le traitement panhellénique de r après labiale, quand la syllabe suivante contient une voyelle de timbre *o*, cf. ces *Mémoires*, VII, p. 92, n. et VIII, p. 290. On notera de plus *βρόδον*, persan *gul* (de **vṛda-*, cf. l'emprunt arm. *vard*).

κοντα καὶ δύο. Le gr. *κατὰ* possède donc les deux sens que reconnaît Miklosich au slave *sŭ* suivi de l'accusatif (*Vergl. gr.*, IV, p. 443).

L'*n* de *sŭ-n-iti* « *καταβῆναι* », *sŭ-n-ĕsti* « *καταφαγεῖν* », etc. est analogique de *sŭn-imati sę* « *συνελθεῖν* » et s'explique aisément par l'identité phonétique de *sŭ-* « skr. *sam-* » et de *sŭ-* « gr. *κατ-* » devant consonne. Du reste plusieurs verbes ont le préfixe *sŭ* avec ses deux valeurs : *sŭdrŭžati* traduit également « *συσχεῖν* » et « *κατασχεῖν* »; *sŭložiti* « *συνθεῖναι* » et « *καταβαλεῖν* »; *sŭnęti* « *συλλαβεῖν* » et « *καθελεῖν* », etc.

L'emploi cypriote de *κὰς* comme conjonction ne semble pas avoir de parallèle en slave.

II. — *uže*.

A l'adverbe lituanien *jaũ* « déjà » (cf. got. *ju*) répond régulièrement v. sl. *ju*, *ju-že*, serbe *ju-r*, polon. *ju-ż*; mais il y a un doublet : v. sl. *u*, *u-že*; les deux formes coexistent dans les mêmes textes; d'ailleurs il ne se produit de chute de *j-* initial devant *u* dans aucun autre mot vieux-slave : cf. *junŭ*, lit. *jáunas*; *junĭcĭ*, lat. *iuuencus*; *jucha*, lat. *iūs*; *jugŭ*; il en est tout autrement devant *a*; dans cette position *j-* initial panslave tombe en vieux slave, qu'il soit ancien, comme dans *aky* : *jaky*, ou développé phonétiquement devant *a-* (c.-à.-d. *ā*), issu de i.-e. *ā* ou *ŏ*, comme dans *azŭ* : *jazŭ*; *avĕ* : *javĕ*, etc.; au contraire le *j-* de v. sl. *ja-*, issu de panslave *ě-*, subsiste dans tous les cas. Une contamination de *jutro*, dérivé de *ju*, et de *ustro* (*za ustra*, *Psalterium*, édit. Geitler, p. 124), cf. lit. *aušrà*, gr. *αὔριος*, skr. *uṣrá*, rend compte en partie du phénomène pour *utro* : *jutro*. De plus, à côté de *u-bo*, *u-to*, il n'existe pas de **ju-bo*, **ju-to*; *u-* a donc ici une autre origine que dans *ju* et représente la même particule indo-européenne que gr. *αὖ*, lat. *au-t*, got. *au-k*, cf. skr. *ŭ*, Miklosich, *Vergl. gr.*, IV, 95; *ŭ-že*, formé comme *u-bo*, a été rapproché de *ju-že* dont il est devenu un simple doublet.

III. — *za*.

La préposition *z-*, la plus usitée de toutes en arménien, est employée : 1° Avec l'instrumental, au sens de « autour, près » : *z-iwrew* « *περὶ αὐτόν* », Math., VIII, 18; *ǐowrǰ z-nokhawkh* « *περὶ αὐτούς* », Marc, IX, 13, et de « au delà » : *anc̣anen z-awandow-theamb* « *παραβαίνουσι τὴν παράδοσιν* », Math., XV, 2. — 2° Avec l'ablatif au sens de « au sujet de » : *z-Iovhannē* « *περὶ Ἰωάννου* », Math., XI, 7; *z-mē* (**z-imē*, cf. *aṙ imē*) « pourquoi? ». On trouve aussi : *kaxel z-xaçē* « suspendre à une croix »; *kalaw z-jeṙanē nora*

« *ἐκράτησεν τῆς χειρὸς αὐτῆς* », Math., IX, 25. — 3° Avec l'accusatif pour indiquer la durée : *z-khaṙasown tiw* « pendant 40 jours », Math., IX, 24; et après *khan* et *ibrew* : *law ēkh khan z-bazowm ἐnčlowks* « *πολλῶν σἰρουθίων διαφέρετε ὑμεῖς* », Math., X, 31; *ibrew z-oč-xaṙi* « *ὡσεὶ πρόβατα* », Math., IX, 36; le sens littéral semble être « comme par rapport à »; la valeur prépositionnelle de *z-* est bien visible dans ces emplois, comme aussi dans : *or z-phaphowks z-geçeal en* « *οἱ τὰ μαλακὰ φοροῦντες* », Math., XI, 8. Au reste, le plus souvent, *z-* est un préfixe qui se place devant tout accusatif déterminé et ne manque par suite jamais devant les démonstratifs et les pronoms personnels; il n'est pas probable que cet usage ait été panarménien, car il est tout à fait inconnu à la plupart des dialectes modernes, et en particulier à ceux de la plaine de l'Ararat et du Karabagh, qui ont conservé les anciennes formes *anowm*, *lizow*, au lieu des altérations de l'ancien arménien *anown*, *lezow*. Peut-être y a-t-il ici une simple imitation de l'emploi de *z-* dans les locutions composées d'un verbe et d'un substantif, où la préposition signifiait « au sujet de » : *calr aṙnein* (orthographe des plus anciens manuscrits) *z-na*, Math., IX, 24; *thoyl towkh z-nosa*, Math., XV, 14 (cf. avec le datif : *thoyl towkh mank-twoyd*, Math., XIX, 14); *zi aẓxat aṙnēkh z-kind*, Math., XXVI, 10, etc.; les locutions de ce genre sont fréquentes en arménien et ont pu fournir un point de départ à l'analogie, mais on n'y trouve pas l'explication du fait singulier que *z-* est préfixé seulement à un accusatif déterminé.

L'accusatif du pronom interrogatif *i-* « quoi ? » (cf. skr. *cit*, gr. *τί*, lat. *quid*, v. sl. *čĭ-to*) est toujours précédé de *z-*; quand la préposition a sa pleine valeur, *z-i* signifie « pourquoi ? »; si elle est le simple préfixe de l'accusatif déterminé, le sens est « quoi ? ». Sous cette forme, *zi* a même passé au nominatif : *zi ē khez zi las* « qu'as-tu à pleurer ? », *Rois*, I, 1, 8. Quant à *zi* signifiant « car » et « que », c'est *i* employé comme relatif et précédé de *z-*; cf. le relatif *or* où *-r* répond à *ῥα* (cf. homér. *ὅς ῥα*, et arm. *ibr* « comme » de **iwi-r* en face de *iw*, *iwikh*[1]) et où *o-* ne diffère pas de l'interrogatif *o*, *ov* « qui ? » (cf. skr. *kás*, v. sl. *kŭ-to*).

Comme préfixe verbal, *z-* ne modifie guère le sens du simple (*katanel* : *z-atanel* « couper ») et sert surtout à tirer un verbe dérivé d'un nom : *z-angitel* « craindre » de *an-gēt*, *z-eteλil* « se placer » de *eteλ*; *z-ovanal* « se rafraîchir » de *hov* (cf. zd *aotō* « froid », lit. *v-ėsùs*), *z-arthnowl* « s'éveiller » de *arthown*, etc.

Une particule qui joue dans la langue un aussi grand rôle

[1] En dehors de l'impératif présent (toujours prohibitif) *mi berer* « ne porte pas », d'où elle a passé à la seconde personne de l'imparfait et de l'aoriste (Bugge, *Beiträge*, p. 44 et suiv.), cette particule se retrouve peut-être dans les génitifs : *oy-r* « de qui ? », *ə-r*, « de quoi ? », *iw-r* « de soi » (de **sewe-r* ou **sewo-r*), etc.

doit y être ancienne. Tous les mots commençant par *z-* dont l'étymologie est connue sont, il est vrai, des emprunts soit à l'iranien (*zawr*, *zēn*, etc.), soit à l'araméen (*zan*, *zoyg*, etc.), et aucune consonne indo-européenne ne donne arm. *z-* initial; i. e. *-g_1h-* devient *-z-* entre voyelles : *lezow*, *mez*, *bazowm*, *dēz*, mais *j-* à l'initiale : *jiown* (χιών), *jmeṙn*, *jeṙn*, *jowkn*, *ji*, *jir* « don, faveur » (de **$g_1hēri$-*, cf. gr. χάρις; arm. *jri* « lat. *gratis* »), *jayn* « voix » (cf. skr. *hvā-*), *joyl* « fondu » et *jew* « forme » (cf. χέFω, χόFανος), **jig* « action de tirer » et *jgel* « tirer, lancer, attirer » (got. *gageigan?*). Le traitement *z* au lieu de *j* s'expliquerait cependant devant certaines consonnes : cf. *gerezçes* de **gereaç(i)çes* « tu prendras »; même à l'intérieur du mot, *j* est devenu *z* devant *n* dans *ozni* « hérisson » (cf. ἐχῖνος, lit. *ežỹs*, v. h. a. *igil*), où la voyelle *o* n'a conservé son timbre que parce qu'elle était, dès le principe, en syllabe fermée. La forme *z-*, ainsi produite devant les consonnes, s'est étendue à tous les cas : cf. *es*, *is*, au lieu de **ec* (ἐγώ), **ic* (ἐμέγε).

Le *z* de arm. *z-* ayant toutes chances de représenter i.-e. *g_1h-*, le rapprochement avec v. sl. *za* s'impose. Comme arm. *z-*, la préposition *za* peut être suivie de l'accusatif, du génitif (ablatif) ou de l'instrumental. La locution *za n̄je* « διὰ τό » est formée comme *z-i;* la phrase arm. *kalaw z-jeṙanē nora* est en v. slave *jętŭ ją za rąką*. Avec le génitif, v. sl. *za* indique le temps : *za utra* « le matin », et ce pour quoi une chose est faite; cf. arm. *z-mē* « pourquoi? » (v. Miklosich, *Vergl. gr.*, IV, p. 527 et suiv.). Sur *za* suivi de l'accusatif indiquant la durée de l'action, v. Miklosich, *ib.*, p. 410 et suiv. Avec l'instrumental, *za* signifie « derrière »; or en arménien on trouve *z-kni* « derrière », qui semble formé avec *z-* comme *n-kown* « abaissé, vaincu » avec *ni-;* cf. *z-het* « sur la trace de, derrière » (*het* répond à skr. *padám* « trace »); gr. μετὰ et πέδα cumulent de même les sens de « avec, près de » et « après ». Les emplois de v. sl. *za* et arm. *z-* sont aussi voisins que peuvent l'être ceux d'une même préposition dans deux langues connues à date relativement basse et déjà très altérées.

Le got. *ga-*, qu'on rapproche d'ordinaire de lat. *cum*, bien qu'on n'y trouve trace ni de la nasale finale ni de *h-* dont *g-* serait — on ne sait pourquoi — le doublet syntactique, est à rapprocher de v. sl. *za-*, arm. *z-*. Là où *ga-* a un sens propre, c'est celui de « près de » qui est au fond des emplois variés du slave et de l'arménien; le plus souvent, *ga-* n'a d'autre usage que de rendre perfectif un verbe imperfectif comme parfois *za-* en slave; de même en arménien, le préfixe verbal *z-* n'a guère qu'une valeur grammaticale, naturellement différente, puisque l'arménien ne connaît pas la distinction letto-slave, germanique, celtique et italique des verbes perfectifs et imperfectifs.

En lituanien occidental, *už* doit être tenu pour la contamination de deux mots distincts : l'un **uz* = v. sl. *vŭz*(*ŭ*) « sur » de **ŭbz* (resp. **ups*), cf. gr. *ὄψος*, v. irl. *uasal* et v. sl. *vysokŭ* (cf. v. h.-a. *ūf*, got. *ufp*, etc.), l'autre *ažu*, qui a subsisté en lituanien oriental et dont le sens répond à celui de v. sl. *za*, arm. *z-*. Le lette distingue *uz* = v. sl. *vŭz*(*ŭ*) « sur » et *aiz* « derrière, à cause de, au delà de », qui traduit exactement v. sl. *za*. — Le lit. *ažu* ne saurait être séparé de v. sl. *za;* mais l'*a-* initial fait difficulté, et la diphtongue *ai-* du lette est plus obscure encore.

Le sanskrit et le grec ne possèdent pas de forme correspondante; en latin on pourrait citer à la rigueur l'*h-* inexpliquée de *haurire*, cf. v. isl. *ausa*, de *hālāre*, cf. v. sl. *gchati*, et de *hauēre* en face de *auēre*.

A. MEILLET.

LATIN *VĒNĀRĪ*.

La formation de *cēlāre*, cf. v. irl. *celim*, v. h.-a. *hēlan*, lat. *occulō*, a été reconnue par Rozwadowski, *Idg. forsch.*, IV, 411, pour comparable à celle des itératifs tels que v. sl. *mětati*, lette *mētāt*, cf. v. sl. *metą*, lette *metu*. Le latin semble posséder un autre verbe de ce type, très rare hors du domaine letto-slave : *uēnārī* « chasser » est en effet à skr. *vánate* « il désire, il accepte volontiers, il cherche à acquérir » ce que *mětati* est à *metą;* le développement de sens rappelle skr. *lubdhakas* « chasseur » et russe *ochóta* « chasse »; l'*ē* se retrouve dans got. *wens*, *wenjan*. De même que *cēlāre*, *uēnārī* est rarement employé avec un préfixe; l'itératif destiné à suppléer au sens imperfectif qui manque naturellement à *occulere* est *occultāre;* cette nouvelle formation (*inceptāre*, *ēdictāre*, *compulsāre*, etc.) fournit des dérivés en nombre illimité, tandis que celle à voyelle longue radicale ne subsiste que là où tout lien avec le primitif est rompu.

L'*i* des substantifs *suspiciō*, *conuīcium* ne peut reposer que sur un ancien *ē* devenu *i* *en syllabe intérieure* sous l'influence d'un *i* suivant, cf. *subtīlis*, *mantīle*, *dēlīniō*, *constituius*. La conservation de l'*ē* des adjectifs en *-ēlis*, tels que *fidēlis*, est due en partie à l'*ē* du primitif, ici *fidēs*, en partie aux cas où l'*ē* subsistait phonétiquement, ainsi *fidēlēs*. Ces formes rendent probable l'existence d'anciens thèmes d'itératifs **conuēcā-* et **suspēcā-;* cf. *indīcāre* : *indīcium* et *suffrāgārī* : *suffrāgium*. Le thème **suspēcā-* aurait été remplacé par **suspĕcā-*, *suspicā-* d'après *speciō* sur le modèle de *consternere* : *consternāre;* cf. *dicere* : *indīcāre;* *dūcere* : *ēdūcāre;* *lābī* : *lābāre*, où la voyelle

brève du déverbatif en *-ā-* en face de la longue du primitif fait songer à la forme des verbes en *-ā-* à racine sans *e* : *calāre*, *hiāre*, *parāre*, *cubāre* et de ceux en *ŏ* (*uocāre*, *uotāre*, *rogāre*, etc.) ou en *ĕ* (*necāre*, *precārī*). — Le mot *opīniō* « attente, croyance » peut représenter phonétiquement **op-uēniō;* cf. *operiō* de **opueriō* ou **opuariō*[1]. La racine serait la même que dans *uēnārī*, le sens celui de got. *wens*, ags. *wén*, v. h.-a. *wān;* mais il faut alors considérer l'*ī* de *opīnor* et *necopīnus* comme emprunté à *opīniō*, cf. *consīua* d'après *consīuia;* l'étroite spécialisation de sens du simple *uēnārī* rend cette action aisément intelligible; **-uēniō* en face de germ. **wēniz* rappelle *-tiō* en face de **-þiz*, par exemple : *contiō* : got. *gaqumþs*.

Le composé *ind-āgāre* (cf. *amb-āgēs*, dérivé d'un verbe disparu) montre l'allongement de l'*ă* de *agō* en *ā*. Le verbe *suf-frāgārī* doit être aussi un itératif à voyelle longue radicale; mais, comme l'*ă* de *frangō* représente i.-e. *ə* (cf. skr. *bhíkṣate*, gr. *φαγεῖν* ?), cet *ā* est proprement latin, de même que l'*ī* de v. sl. *naricati* en face de v. sl. *rĭci*, tch. *řku*, où *ř* est également issu de *ə;* cf. lat. *flăg-* dans *flagrāre* et lit. *blizgù*, v. sl. *blĭsnąti* à côté de gr. *φλέγω*; gr. *ἐλάχεια* « petite », v. sl. *lĭgŭkŭ* (formes sans *e*, en ablaut avec lat. *leuis*, et qu'il convient de séparer de *ἐλαφρός* « rapide », v. h.-a. *lungar*, skr. *raghúṣ*, racine **leng*$_2$*h-*). Les itératifs en *-ā-* à voyelle longue radicale ont donc constitué en latin — ou du moins en italique commun — une classe assez importante pour provoquer des formations analogiques. — Malgré son sens causatif, *plācāre* en face de *placēre* (rac. **plek-* « plier », attestée par *plectō*, *im-plicāre*, *duplex*, ombr. *tuplak*) paraît être formé comme *suffrāgārī;* c'est ainsi que *sēdāre* et *lēgāre*, qui ont la forme d'itératifs, ont le sens de causatifs; cf. *liquī* : *liquāre*. — Il faut citer encore *pālārī* (itératif de **pāle-*, ancien **p°le-*) en face de gr. *πλανάω*, *πλάνης* et *πάλνης* et peut-être aussi *propāgāre*, dont l'*ā* est plutôt un allongement latin de l'*ă* de *pangō* que l'*ā* ancien de la racine **pāg*$_1$*-*.

L'*ā* de *contāgium*, *contāgiō* en face de l'*ă* de *tangō* rappelle l'*ā* de *suffrāgium* en face de *ă* de *frangō* et suppose un itératif **contāgā-*. Le sens de *contāgiō* est nettement itératif et distinct de celui de *contactus*, qui indique le fait de toucher une fois; du reste, les abstraits en *-ium*, *-iō* sont en principe d'origine verbale. — La valeur propre du suffixe des adjectifs en *-āc-*, tels que *dicāx*, *suspicāx*, est empruntée aux itératifs d'où quelques-uns sont tirés; on attendrait donc **tāgāx* plutôt que *tăgāx*, qui est attesté chez Lucilius; cet *ă* est dû à *tangō*, *tagam*.

Si l'on rapproche *sōlārī* de *solēre*, on obtient un exemple de

[1] *Oportēre* est peut-être un ancien **op-uortĕ-si*, cf. v. sl. *vrŭtĕti;* on aurait ainsi *-uortēre* en face de *uortĕre* comme *pendēre* en face de *pendĕre*.

l'allongement de *ŏ*. On peut songer aussi à *praestōlāri* (rac. **stel-* « placer » ?).

L'identité de ces formations latines et letto-slaves est particulièrement remarquable, parce que l'itératif supplée dans les mêmes langues à l'imperfectif manquant des verbes précédés de particule; ainsi *assentāri*, *ēducāre*, *indicāre*, *conspicāri*, *occupāre*, **surpāre* (d'où *ūsūrpāre* par étymologie populaire), *compellāre* tiennent lieu d'imperfectifs à *assentīre*, *ēdūcere*, *indicere*, *conspicere*, *occipere*, *surripere*, *compellere*, bien loin que ce soient des perfectifs comme le prétend à tort Brugmann, *Grundriss*, II, p. 957; si même ces formes en *-ā-* sont toutes des aoristes indo-européens, il ne résulte pas de là qu'elles doivent avoir en latin la valeur perfective qu'elles auraient en sanskrit, en arménien ou en grec; en revanche l'addition d'un préfixe n'entraîne pas la valeur perfective en grec, comme elle le fait en slave, en germanique et, en latin, au moins chez les auteurs les plus anciens.

A. Meillet.

LES NOMS
DES MÉTAUX ET DES COULEURS
EN BERBÈRE.

Un des points les plus obscurs de la grammaire berbère, c'est la catégorie de verbes connus sous le nom de *verbes d'état* (ou plus exactement *verbes qualificatifs*) dont la conjugaison, sans particule, diffère de celle qui est seule employée dans les autres verbes [1].

	Schéma du verbe ordinaire conjugué sans particule (zouaoua).	Schéma du verbe d'état, conjugué sans particule (zouaoua).
Sing. 1re pers. com.	*r'*	*r'*
2e pers. com.	*th* .... *dh*	*dh*
3e pers. masc.	*i*	
3e pers. fém.	*th*	*th*
Plur. 1re pers. com.	*n*	
2e pers. masc.	*th* .... *m*	*ith*
2e pers. fém.	*th* .... *mth*	
3e pers. masc.	*n*	
3e pers. fém.	*nt*	

Employé avec une particule, le verbe d'état suit la conjugaison générale :

Sing. 1re pers. com.	*ad'*	*r'*
2e pers. com.	*ats*	*dh*
3e pers. masc.	*ad' i*	
3e pers. fém.	*ats*	
Plur. 1re pers. com.	*an*	
2e pers. masc.	*ats*	*m*
2e pers. fém.	*ats*	*mth*
3e pers. masc.	*ad'*	*n*
3e pers. fém.	*ad'*	*nt*

[1] Pour les renseignements grammaticaux qu'il serait trop long de développer ici, ainsi que pour les dialectes qui sont mentionnés, je me contenterai de renvoyer à mon *Manuel de langue kabyle*, Paris, 1887, in-12, et à mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1894, in-8°, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.

C'est à cette catégorie qu'appartiennent, entre autres, les verbes exprimant les idées de couleur. Tout d'abord, il est à remarquer qu'en général ce qu'on donne comme état simple de ces verbes n'est en réalité qu'une forme dérivée. Ex. : *berrik* بريك, être noir (Zouaoua), est une sixième forme (redoublement d'une lettre radicale), d'une forme simple *ebrek* ابرك, qui s'est conservée à Bougie, et même en Zouaoua dans la première forme (factitive) *seberek* سبرك, noircir.

D'un autre côté les adjectifs exprimant les couleurs se présentent : 1° avec la terminaison *an;* 2° la terminaison *ou;* 3° sans aucune de ces terminaisons. En rapprochant du touareg la déclinaison du participe considéré comme invariable dans les dialectes kabyles du Nord, on est amené aux conclusions suivantes :

1° Les adjectifs indiquant les couleurs sont des participes (ou adjectifs verbaux) de la forme simple des verbes d'état ou qualificatifs[1];

2° Ils sont formés suivant la règle analogue employée pour les adjectifs verbaux en général[2] :

a. Préfixation de *am*, suffixation de *ou*, ex. : $\sqrt{\text{ZOUR}} = \sqrt{\text{ZGR}}$, A. Khalfoun *amezgarou* امزگارو, ancien[3].

b. Préfixation de *a*, suffixation de *ou* $\sqrt{\text{GN}}$, Dj. Nefousa *agnaou* اگناو, noir.

c. Préfixation de *a*, suffixation de *an* $\sqrt{\text{RZG}}$, Zouaoua : *arzagan* ارزگان, amer.

d. Le suffixe est tombé dans ces diverses formations : Zouaoua : *amerzagou* امرزاگو, amer; Bougie : *amerzag* امرزاگ; Bougie : *azaian* ازايان, lourd; Syouah : *azai* ازای; Zouaoua : *aneggarou* انگارو, dernier; Bougie : *aneggar* انگار, dernier.

[1] Cf. Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, Alger, in-8°, s. d., p. 91, note. Ainsi s'expliquent des anomalies apparentes, comme en Zouaoua : *berrik* بريك être noir, *aberkan* ابركان, noir.

[2] Le classement que je donne ici ne saurait passer pour absolument complet. Une connaissance plus approfondie des dialectes et du mécanisme grammatical fournira l'occasion de constater de nouvelles catégories, comme on peut le voir déjà par la note suivante.

[3] Des formes comme *amousni* اموسنی, savant, (Zouaoua et Mzab), dérivé de la racine $\sqrt{\text{SN}}$ (*isin* يسين et *essen* اسن, savoir) semblent indiquer l'existence d'une catégorie où l'*ou* final est remplacé par *i* avec préfixation de *am*. Cf. en Ahaggar *amesoui* ⵎⴰⵙⵙⵓⵉ buveur, du verbe *sou* ⵙⵓ, boire. On peut de même reconnaître dans le mot *aneggarou* انگارو dernier, du verbe *gerou* گرو, être en arrière $\sqrt{\text{GR}}$, un exemple d'une formation par *an* préfixe.

e. La formation du participe actuel (préfixation de *i*, suffixation de *en*) déclinable en touareg, invariable dans les dialectes kabyles du Nord est postérieure, au moins en ce qui concerne les verbes d'état.

f. Les formes dérivées des verbes d'état ont donné naissance à des adjectifs verbaux, dans lesquels la préformante *a* ou *i* est tombée fréquemment. Ex.: Zouaoua: *berriken* بريكن, noir; *melloulen* ملولن, blanc. Taroudant: *ourar'en* وراغن, jaune.

I

OR (JAUNE).

Les mots indigènes qui désignent dans les dialectes berbères l'or et la couleur jaune dérivent de la racine √RR', brûler, qui présente les développements suivants[1]:

§ 1. √RR': Zénaga *err'* ارغ a. *iourr'a* يورغا être chaud. Chelh'a, K'çour, Mzab, Zouaoua, Ouargla, Chaouia: *err'* ارغ, brûler, a. *ierr'a* يرغا; Taïtoq, *err'* ⵉⵔⵖ, brûler. Bougie *err'* رغ, brûler. A. Khalfoun, Mzabi, 1re forme *sirr'* سيرغ, faire brûler, allumer; Taïtoq, *serer'* ⵙⵔⵔⵖ; K'çour, Ouargla, Chelh'a *serr'* سـرغ; Bougie *esrer'* اسرغ; Chaouia 1-VII f. *serar'* سراغ; Touat, 1-VIII f. *serir'* سريغ Bougie 1-VII f. *serr'ai* سرغاى. Mzab *tirr'it* ترغيت braise. Zouaoua: *thimerr'iouth* ثمرغيوث pl. *thimerr'iouin* ثمرغيوين incendie, brûlure; Bougie et Bot'ioua du Rif *thirr'i* ثـرغى chaleur, brûlure. Zénaga *tarr'ath* ترغاث et *tarr'ad'* ترغاذ, chaleur; Bot'ioua: *thiarr'et* ثيارغت chaleur; Bougie *aserr'i* اسرغى incendie.

Le R est tombé dans les mots suivants[2]: Gourara: *sar'* ساغ, allumer; Zouaoua, B. Menacer et Mzab: *sir'* سيغ, allumer; Zouaoua, 1-X forme *sir'i* سيغى. Taïtoq: *our'oud* ⵓⵔⵖⵓⴷ, brûlure.

§ 2. √RK' (par renforcement du R')[3]: Zouaoua, *rek'* رق, brûler habituellement; Mzab *rak'* راق et *tarek'* تارق.

§ 3. √RG[4]: Bougie, *thirgith* ثرگيث, braise, pl. *thirgin* ثرگين; Zouaoua: *thirgin* ثرگين, charbons; Zénaga, *tirgin* et *tirgéin* ترگين.

§ 4. √RJ[5]: Zouaoua *irrij* يريژ braise, pl. *irrijen.* يريژن O. Rir' *terjin* ترژين, braises. B. Menacer, *thirjin* ثرژين, braises, charbons.

[1] Cf. Broussais, *Recherches sur les transformations du berber. Bulletin de Correspondance africaine*, 1884, p. 432.
[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 71-78.
[3] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 47-48.
[4] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42-43.
[5] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42 et 46.

Cette racine se rencontre encore en touareg; Ahaggar : *arer'* ⵔⵕ f. *tarer'et* ⵜⵔⵕⵜ, jaune. Taïtoq : *arar'* ⵔⵕ être jaune; *ierar'en* ⵉⵔⵕⵏ pl. *ierar'enen* ⵢⵉⵔⵕⵏ jaune. Le nom indigène du troisième mois de l'année, correspondant à rabi' premier, est en Ahaggar *tallilt tarer'et* ⵜⵜⵍⵍⵉⵍⵜⵜⵔⵕⵜ (le mois jaune)[1] qui s'est altéré chez les Taïtoq en *tallit err'at* ⵜⵜⵍⵍⵉⵜⵔⵔⵗⵜ.

Cette forme existait dans d'autres dialectes, car au XI^e^ siècle de notre ère, le géographe El-Bekri mentionnait à Achir, près de l'Isser (dans le département actuel d'Alger) deux sources, dont l'une se nommait *Tala n tiragh*, la source de la couleur jaune[2]. On peut rattacher à la même racine le mot *Targhin* (Tarr'in تارغين) qui désigne, suivant le même auteur[3], de hautes montagnes entre Aouderf et Tamerma, sur la route du Djebel Nefousa dans le Fezzân. Tarr'in peut être considéré comme le pluriel de Tarr'ah, nom d'une ville située à deux journées de marche de Sidjilmâsa et dépeuplée lors de la construction de sa rivale[4].

Il n'est pas hors de propos de rapprocher de ce mot *ierar'en* l'arabe يرقان qui désigne entre autres choses, la jaunisse[5], comme on le voit par un passage d'Ech Cherichi, dans le commentaire des *Séances* de Hariri[6]. Zamakhchâri, qui cite ce mot, le rattache à une racine ارق qui aurait donné aussi يارق ou يارج, bracelet d'or[7]. Cependant El Djaouâliqi prétend que ce mot, dans le sens de bracelet, vient du persan يارة[8].

[1] Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue tamachek'*. Paris, 1860, in-8°, p. 225.

[2] تالا نتمراغ. *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane, Alger, 1857, in-8°, p. 60.

[3] *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 10.

[4] طرغة. El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 148.

[5] On appelle *ourrar'* ورّاغ en zouaoua, une maladie qui attaque les fèves (Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, Paris, 1867, in-8°, p. 298, note 3). Cf. ce que dit Zamakhchâri de la maladie nommée en arabe *irek'an*, et s'attaquant aux céréales (*Asâs elbelâghah*, Le Caire, 1299 hég., 2 vol. in-8°, t. II, p. 367).

[6] Boulaq, 1300 hég., 2 vol. in-4°, t. I, p. 41 قال واى صفرة فى العين الا ان يكون بصاحبها علة اليرقان.

[7] *Asâs el belâghah*, t. II, p. 367 اصاب الرجل والزرع اليرقان والارقان ويرق وارق فهو مبروق ومأروق ونخلة مارقة ورايت فى يديها يارقين

A l'appui de son dire, il cite ce vers du poète antéislamique El 'Acha.

اذا قلدت معصما يارقان وفصل بالدر فصلا نضيرا

[8] *Al Mu'arrab*, éd. Sachau, Leipzig, 1867, in-8°, p. 167. اليارق فارسى معرب واصله يارة وهو السوار قد تكلمت به العرب قال شبرمة بن طفيل

لعمرى لظبى عند باب ابن حجر احق عليه اليارقان مصون

Cette même racine a fourni le nom du cuivre aux dialectes suivants : Ghat : *erar'* ⵉⵔⴰⵔ; Kel-Oui : *iarer'* ⵉⵔⵔⵔ.

L'addition d'un *ou*, soit au commencement, soit au milieu de la racine, a donné naissance à un nouveau thème, dont les dérivés ont le sens de jaune et d'or.

√OURR' : Zouaoua *ourir'* وريغ être jaune, IV^e^ f. *tsiourir'* تورير. Bougie et Zouaoua : *saourar'* سوراغ jaunisse.

En général, l'adjectif verbal a perdu sa terminaison. B. Menacer, A. Khalfoun, Mzab, B. Halima, B. Iznacen, Temsaman, Touat, Tementit, Timimoun, Haraoua, Ouargla, Bot'ioua du Rif, Zouaoua, Chaouia, Bot'ioua d'Arzeu. Bougie *aourar'* اوراغ jaune. Syouah : *aourar'* اوراغ, vert[1].

Taroudant *ourar'en* وراغن jaune.

Bougie : *thiourer'th* ثيورغث couleur jaune.

Peut-être faut-il rattacher à cette racine un certain nombre de noms propres : Aourir', fils de Bernes, père de Hoouar, ancêtre des Hoouârah[2]; une fraction de cette dernière tribu s'appelait Ouerghah (ورغة)[3]. Un fleuve du Rif, sur le territoire de Nokour, qui avait donné son nom au pays et formait la limite des domaines de l'Idrisite Yaḥya, fils d'Idris II[4], avait le même nom, porté également par une ville[5]. Un fils de Moḥammed ibn Ourziz, aïeul des B. Merin, se nommait Ourar' (وراغ)[6]. De nos jours, une tribu du département d'Oran, sur le territoire de laquelle est bâti ʿAmmi-Mousa, porte le nom des B. Ourâgh (B. Ourar')[7].

[1] De même en grec χλωρός a le double sens de *jaunâtre* et de *verdâtre*. Cf. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig, 1879, in-8°, p. 202.

[2] Cf. Ibn Khaldoun. *Kitâb el 'Iber*, Boulaq, 1284 hég., 7 vol., in-8°, t. VI, p. 139, Cet Aourir', d'après les généalogistes berbères, était aussi appelé Rir'. قالوا ولد المثنى بن المسور خبوز وولد خبوز بن المثنى ريغ الذى يقال فيه أوريغ بن برنس ومنه عرفت قبائل هوارة Sur la langue des Hoouârah marocains, qui est encore fortement mélangée de berbère, cf. Socin et Stumme, *Der arabische Dialekt der Houwara des Wad Sus in Marokko*, Leipzig, 1894, grand in-8°.

[3] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 140.

[4] El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 90. Dans sa traduction de ce dernier ouvrage (Paris, 1859, in-8°), de Slane explique Ouerghah par *or* (p. 210, note 2); cf. aussi El Bekri, p. 111-114; Ibn Khaldoun, *Kitâb el Iber*, t. VI, p. 185; t. VII, p. 171, 314; t. VI, p. 212. Une tribu berbère du Maroc, les Ourighah (وريغة) est citée dans l'ouvrage d'Aḥmed ez Ziâni. Cf. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, texte arabe, p. 103.

[5] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 356.

[6] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 167.

[7] Cf. mes *Dictons satiriques attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, Paris, 1890, in-8°, p. 26.

Enfin une tribu zouaoua, faisant partie de la confédération des Aïth Menguellet, s'appelle Aïth Itsourar'.

On peut rappeler en outre que le dialecte parlé par les Touareg Kel-Oui qui habitent le massif de l'Aïr se nomme *Aouraghié* (Aourar'ié)[1]; et une très puissante fraction touareg des Azger est appelée *Iourar'en* (pluriel de *Aourar'*)[2].

Cette même racine a fourni le nom de l'or dans presque tous les dialectes :

Ahaggar : *ourar'* ⵗⵓⵔ or. Djerba *ourer'* ورغ. Taroudant, B. Menacer, B. Ouriar'en, K'çour, B. Halima, Bot'ioua d'Arzeu, Chelh'a, Temsaman, Ghdamès, Gourara, Touat, Mzab, Ouarsenis, Chaouia : *ourar'* وراغ. Ghat, *ourar'* ⵗⵓⵔ. Aouelimmiden, Sergou *aourar'* ⵗⵓⵔ; Djerid, *aourar'* اوراغ; Taïtoq : *ouror'* ⵗⵓⵔ[3].

Le renforcement du *r'* en *K'* a donné la racine OURK' : Zouaoua *iourak'en* يوراقن brillant[4]; forme intensive : *itserrik'en* يترقن étincelant[5].

Tementit, Timimoun : *ourak'* وراق or.

Dans plusieurs dialectes, le *r'* est tombé[6]. Aoudjila et Ouargla : *oura* ورا, or. Zénaga *eurou* اورو et *ouri* وري[7].

En Chelh'a, le *r* est tombé dans le mot *ouir'* ويغ, poudre d'or.

Le son *ou* a été ajouté au milieu, et non au commencement du mot en Taïtoq : *arouer'* ⵔⵓⵗ jaunir, être jaune; 1re f. *serouer'*

[1] Cf. mes *Notes de lexicographie berbère*, 1re série, Paris, 1883, in-8°, p. 51.

[2] Cf. Krause. *Proben der Sprache von Ghat*, Leipzig, 1884, in-8°, p. 71-82.

[3] On a songé à faire dériver le latin *aurum* du mot *ourar'*, mais, outre que cette dérivation n'est pas justifiée au point de vue historique, on est généralement d'accord pour rattacher le mot *aurum* à une racine *us*, comme celui d'aurore. Déjà Pompéius Festus (*De significatione verborum*, abrégé par Paul Diacre, p. 9 M., s. v° *aurum*, avait fait ce rapprochement : « Quidam ad similitudinem auroræ coloris nomen traxisse existimant », à côté d'autres étymologies fantastiques. Les Sabins (*loc. laud.*) le nommaient *ausum*.

[4] Cf. ce vers d'une chanson populaire :

لعلم اجديذ يرقن

L'ălam ajdid' iourak'en

« La bannière neuve est brillante ». (Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, p. 367.)

[5] Cf. ce vers (Hanoteau, *loc. laud.*) :

ايث اركاب يترقن

Aïth erkab itserrik'en

« Gens aux éperons étincelants ».

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 46.

[7] C'est au Zénaga qu'est emprunté le mot diolof : *courom va*, l'or.

⁝:OⵙO jaunir, rendre jaune. Il est devenu un *o* dans le Taïtoq *daror'* ⁝Oⵎⵏ cuivre.

Quoique le Zouaoua ait conservé l'adjectif *aourar'*, jaune, il a perdu *ourar'* ورارغ, or, et l'a remplacé par *d'eheb* (arabe ذهب). Cependant le mot berbère s'est conservé dans le nom du village d'*Agouni bourar'* (plateau d'or) chez les Aith Oumalou, tribu de la confédération des Aithen Irat. On donne en Zouaoua le nom de *d'eheb leçafeur* (الذهب الاصفر, or jaune) au sulfure d'arsenic (orpiment) dont on se sert pour faire la pommade épilatoire[1].

En Guélâia, on emploie aussi le mot *d'eheb* (ذهب) pour l'or.

Le nom berbère de la sauterelle paraît devoir appartenir à la racine RR'. B. Menacer et Taroudant, *temourr'i* تموررغي pl. *temour-r'in* تمورغين; Mzab *tmourr'* تمورغ (collectif); Ouargla et Dj. Nefousa *tmourr'i* تمورغي, bande de sauterelles. K'çour : *tmourr'in* تمورغين (plur.). Touat : *tmourr'etch* تمورغچ pl. *tmourr'atin* تمورغاتين.

En Zénaga le *r* est tombé : *taoumrith* تومريت pl. *taoumri* تومرى.

Les autres dialectes de l'Algérie ont emprunté le mot arabe جراد. En touareg, on trouve les noms suivants qui s'appliquent à des espèces différentes. Azger : *tahoualt* +ǁ:⁝+; Aouelimmiden : *ajoual* ǁ:ⵊ. Pour ce dernier dialecte, Barth[2] donne *magédar* (Oⵎⵏⵜⵎ) pl. *imgidaren* (ⵏOⵎⵏⵜⵎ) et *agaraian* (ⵏⵉOⵜ), petite sauterelle noire.

II

ARGENT.

Le nom de l'argent est dérivé en berbère de deux racines différentes, dont l'une est certainement empruntée à l'arabe.

La première est la racine ZRF.

Zénaga : *azrouf* ازروف, argent. Ghat, *azrouf* ⵊⵉOⵌ. C'est cette forme qui a passé en haoussa : *azouroufa*.

Zénaga : *azerfi* ازرفي.

B. Menacer, K'çour, Haraoua, Ouarsenis : *azerf* ازرف. Il est à remarquer que le cours supérieur d'un des principaux affluents du Chélif, appelé Oued Fodhdha (وادى الفضة, rivière d'argent), traverse la partie orientale de l'Ouarsenis, il se trouve, du reste, dans cette région des gisements de plomb argentifère.

Chaouia : *azerf* ازرف. Suivant El Bekri[3], il existait à Medjânah (مجانة المعدن), près de la Meskianah, dans le département actuel

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. I, p. 507.

[2] *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Central-Africa*, t. V, Gotha, 1858, p. 686.

[3] *Description de l'Afrique*, p. 145.

de Constantine, un grand nombre de mines, dont l'une appelée El Ouritçi appartenait à des Loouâta et fournissait de l'argent.

Aouelimmiden *azeref* ⵣⵔⴼ.

On doit rattacher à cette racine le mot *azarif* ازريف qui signifie «alun» en zouaoua[1]. Azger : *azarif* ⵣⵔⵔⵉⴼ; Ouargla, *zarif* زريف.

Toutefois, il a le sens d'argent dans le vers suivant :

السك امڭرغ ثقشيشث
امثكسمث ثشب ازريف

Azs agi emmougerer' thak'chichth
Em thaksoumth thacheba azarif.

Aujourd'hui, j'ai rencontré une jeune fille
A la chair blanche comme de l'argent[2].

Le *f* est tombé en Kel Oui : *azer* ⵣⵔ argent.

Le *z* s'est adouci en *z'* : Taitoq *az'ref* ⵣⵔⵖ. Ghat, *az'rouf* ⵣⵔⵓⵖ.

Cette racine ZRF n'est pas sans analogie avec l'arabe ظرف, et surtout avec صرف[3] qui, d'après le *Chems el 'Oloum*, signifiait argent en himyarite et se trouvait mentionné dans une inscription du tombeau de Dzou Dounyan[4]. Le changement du ص arabe en ز dans les mots berbères est un phénomène très fréquent : j'en citerai quelques exemples :

Zouaoua *ezdieh'* ازديح, tapage = arabe صدح.

Zouaoua *thazallith* ثزليث, prière = arabe صلاة.

Zouaoua *ouzoum* وزوم, jeûner; Aouelimmiden et Ahaggar : *azoum* ⵣⵓⵎ, jeûne = arabe صوم.

On rencontre quelquefois ce changement dans le même dialecte :

Zouaoua *ezzel* ازل et *ezçel* ازصل étendre.

Zouaoua *ezzou* ازو et *ezçou* ازصو planter.

Il existe aussi en arabe : بزق et بصق, cracher. Ech Cherichi, dans son Commentaire des *Maqâmât* de Hariri, dit que le peuple

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 507.

[2] Hanoteau (*Poésies populaires de la Kabylie*, p. 320-321) traduit «comme de l'alun». Cette méprise s'explique, quand on considère qu'actuellement, *azarif* a perdu le sens d'argent, pour ne conserver que celui d'alun. Le Zouaoua a emprunté le mot arabe *elfet't'a* (الفطة); à Bougie et au Touat, *fodhdha*; chez les Berbères de Madjoura, *fet't'et* فطت; à Ghdamès *fodda*. On appelle en zouaoua *chenadjer el fet't'a* (شناجر الفطة) le chlorhydrate d'ammoniaque dont on se sert comme remède. (Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 507.)

[3] Cf. صرفان, plomb, cuivre.

[4] Cf. D. H. Müller, *Süd-arabische Studien*, Vienne, 1877, in-8°, p. 17.

IMPRIMERIE NATIONALE.

prononçait الخبيز la pâte de dattes et de beurre qu'on appelle الخبيصة [1].

Mais le rapport entre le sémitique (himyarite et arabe) صرف [2] et le berbère ZRF une fois admis, y a-t-il lieu de supposer un emprunt ou une communauté d'origine? Contre la première opinion, on peut faire valoir que dans l'arabe parlé dans l'ouest, on ne rencontre pas le mot صرف ou ظرف, employé dans le sens d'argent, et il est difficile de supposer que les tribus berbères qui ont conservé *azrouf* (et *azerf*) l'aient emprunté à la langue écrite. Il faut en outre observer que l'emprunt n'explique pas la vocalisation *azrouf* et *azerfi*.

§ 2. Chez les Berbères du Maroc, au contraire, l'origine arabe du mot qui désigne l'argent n'est pas douteuse. A Tementit et dans le Gourara, nous trouvons *nouk'ort* نوقرت; en Guélâia : *amouk'ord* اموقرد, *annouk'arth* انوقرث et *nouk'ar* نوقر; chez les B. Ouriar'en *annoukord* انوقرد; à Taroudant *anouk'k'ord* انوقرد; en Chelh'a *nok'k'ort* نقرت; chez les Bot'ioua d'Arzeu (dont le dialecte se rattache à ceux du Rif) et en Temsaman *anouk'orth* انوقرث.

Dans la liste de mots, assez mal orthographiés que Mouette a mise à la suite de son livre, il traduit *argent* par *mecora* (= *amouk'ord* اموقرد des Guélâia [3]).

L'exploitation des mines d'argent au Maroc est signalée au moyen âge par les auteurs arabes. Abd el Ouahid el Marrâkochi [4] cite, à trois étapes de Mekinès, à l'endroit appelé la forteresse de Ouarkannâs, une mine d'argent et une autre à Zodjondar, dans le Sous. El Bakoui mentionne la ville de Rakandour, dans le pays des Berbères, à six journées de Maroc où l'exploitation d'une mine d'argent était permise à qui voulait l'entreprendre [5].

Ce mot *anouk'orth* est évidemment emprunté à l'arabe نقرة qui

[1] T. I, p. 29 الخبيصة نوع من الحلواء وتسميه عامتنا الخبيز بالزاء. Par le mot عامتنا, Ech Cherichi, qui était Espagnol, désignait probablement les Arabes de l'Ouest. C'est peut-être par l'analogie qu'on doit expliquer le changement du س en ز dans le mot سعيف devenu زعيف, dans le dialecte arabe de la Tunisie et de la Tripolitaine, plutôt que par une action lénitive du ف final (Stumme, *Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder*, Leipzig, 1894, in-8°, p. 2, note 4) ou par une action de contact du ع (Clermont-Ganneau, dans la *Revue critique*, 1894, n° 51, p. 465-466).

[2] Il est bien entendu que je considère dans صرف le mot himyarite, et non l'arabe صرف qui sert à désigner dans le Maghreb la *monnaie*, mais jamais le *métal*.

[3] *Histoire des conquestes de Mouley Archy*, Paris, 1683, in-12.

[4] *History of the Almohades*, éd. Dozy, Leiden, 1847, in-8°, p. 264.

[5] *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, t. II, 1789, in-4°, p. 439.

désigne quelquefois, mais rarement, un lingot d'or et presque toujours un lingot d'argent ou le métal lui-même [1].

III

FER.

La racine ZL a fourni le nom du fer dans tous les dialectes.

Dj. Nefousa : *zel* ⵣⵍ, *zil* ⵣⵉⵍ fer. B. Menacer, K'çour, Gourara, Ouargla, Ouarsenis, Chelh'a : *ouzzal* ⵓⵣⵣⴰⵍ. Sergou, Aouelimmiden : *ouzzel* ⵓⵣⵣⴻⵍ.

Aït Khalfoun, Djerid, Bougie [2], Zouaoua, Chaouia, Mzab, Touat, Haraoua : *ouzzal* ⵓⵣⵣⴰⵍ.

Chelh'a : *azzal* ⴰⵣⵣⴰⵍ [3].

Ghdamès : *ouazal* ⵡⴰⵣⴰⵍ.

Dans les dialectes touaregs [4], ce mot affecte la forme du féminin : Ghat et Ahaggar : *tazouli* ⵜⴰⵣⵓⵍⵉ; Azger *tazholi* ⵜⴰⵣⵀⵓⵍⵉ [5].

Kel Oui : *tazali* ⵜⴰⵣⴰⵍⵉ fer.

Le z s'est adouci en z' en Taïtoq : *taz'oli* ⵜⴰⵥⵍⵉ fer.

En vertu de règles phonétiques connues [6], le *l* est devenu un *r* dans les dialectes du Rif :

Temsaman [7], B. Ouriar'en, Guélâia et Bot'ioua : *ouzzer* ⵓⵣⵣⴻⵔ.

En Zénaga, il est devenu *dj* [8] : *izzedj* ⵉⵣⵣⴻⴷⵊ.

En Bot'ioua du Vieil Arzeu [9], il s'est transformé en *j* : *ouzzaj* ⵓⵣⵣⴰⵊ fer.

[1] Cf. ce qu'en dit Ech Cherichi النقرة القطعة المبسوكة من الذهب والفضة قبل ان يطبع منها الدراهم ..... والنقرة انما تستعمل من الفضة واستعملها للجوهري في الذهب لقرب ما بينهما (Commentaire des *Séances* de Hariri, t. I, p. 56).

[2] Au temps d'El Edrisi, on exploitait encore aux environs de Bougie des mines de fer qui donnaient à bas prix de très bon minerai (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, Leiden, 1866, in-8°, p. 91 du texte).

[3] Abd el Ouâhid el Marrâkochi mentionne entre Salé et Maroc, à une journée ou deux de l'Atlantique, mais à l'écart de la route suivie, une mine de fer à l'endroit appelé Isentar (*History of the Almohades*, éd. Dozy, Leiden, 1847, in-8°, p. 264).

[4] Sur les gisements de fer en pays touareg, cf. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, Paris, 1864, in-8°, p. 142.

[5] Sur cette addition du *ha* (ⵀ), cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 68.

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 24.

[7] Abd el Ouâhid el Marrâkochi cite la mine de fer qui existait chez les Temsaman, dans le Rif, entre Oran et Ceuta (*History of the Almohades*, p. 264).

[8] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 25.

[9] El Bekri signale une mine de mercure et une de fer, dans la colline près du Vieil Arzeu où s'élevait un château formant un *ribat'* (*Description de l'Afrique*, p. 70).

Ce mot était entré dans la composition de divers noms propres. Ainsi, entre l'O. Draâ et le désert, El Bekri place la montagne d'*Oudrar en Ouzzal*, qui, dit-il, signifie en berbère la montagne de fer[1].

Les noms d'objets en fer sont empruntés à cette racine. Ainsi, au Mzab et à Ouargla : *ouzzal* وزّال anneaux, surtout anneaux de jambe; en Zouaoua, *ouzal* وزّل pl. *ouzlan* وزلان éperon, et *aiazil* ايازيل qui désigne un peigne de fer dont on se sert dans le tissage des étoffes de laine[2]; à Taroudant, *touzlan* توزلان, ciseaux.

C'est encore à cette racine qu'il faut rattacher le nom du sulfure d'antimoine dont on fabrique le *koh'eul* :

Beni Menacer : *thazoult* ثزولت.

Azger : *tazolt* +II#+[3].

Le zouaoua le désigne par حديدة *h'adidah*, emprunté à l'arabe حديد. Il est à remarquer que le mot *toutia* توتيا antimoine (en arabe d'Algérie : couperose) est employé chez les Taïtoqs (*taoutia* ·Σ+:+) pour désigner le fer de mauvaise qualité.

En Taïtoq, le fer-blanc est appelé *lk'echmoun* ⵍⴽⵛⵎⵓⵏ II.

Le dialecte de Taroudant a seul conservé, pour désigner le forgeron, un mot dérivé de la racine ZL *amzil* امزيل. En Taïtoq : *inidh* ⵉⵏⵉⴹ, pl. *inadhan* ⵉⵏⵉⴹⴰⵏ. Les dialectes du Nord se servent du mot arabe *h'addad* حداد.

Il est peu probable qu'on doive rapprocher *ouzzal* du phénicien ברזל. Quant au « vieux mot phénicien *ouzzal* » signalé par M. Masqueray[4], il ne s'est jamais, à ma connaissance, rencontré dans aucun texte phénicien ou punique.

IV

CUIVRE.

Le cuivre n'a pas de nom spécial en berbère[5]. On le désigne :

1° Par un dérivé de la racine RR' : Ghat *erar'* O:. Kel Oui,

[1] منها الى الجبل يسمى بالبربرية أدرار نوزال تفسيره جبل الحديد (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 163-164).

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 480.

[3] Cf. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 142.

[4] *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chaouia et des B. Mzab* (*Archives des Missions scientifiques*, 3e série, t. V, 1879, p. 511).

[5] Abd el Ouâhid el Marrâkochi rapporte qu'il existait dans le Sous deux mines de cuivre (*History of the Almohades*, p. 264). El Edrisi (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 74) ajoute qu'elles étaient à Dai, à quatre journées d'Aghmat, vers le N. E., au pied d'une montagne qui fait partie de la chaîne de Daran. « Le cuivre est très pur, de qualité supérieure et de couleur

iarer' ⵉⵄⵔⵔ. Touat : *ourar'* وراغ. Ahaggar et Aouelimmiden : *darour'* ⵜⵓⵔⵔ. Azger et Taïtoq : *daror'* ⵜⵓⵔⵔ;

2° Par un emprunt au mot arabe نحاس :

Syouah, K'çour, *nah'as* نحاس. Bougie et Zouaoua *neh'as* نحاس. Zénaga *nk'as* نحاس. Le ح est tombé dans d'autres dialectes :

Taroudant et Chelh'a *anas* اناس.

Ghdamès *ounas* وناس.

Gourara *amennas* امـنـاس. En Aouelimmiden *temannas* ⵜⵎⵏⵏⴰⵙ désigne une tasse en cuivre. L'*s* est devenu *ch* à Aoudjila : *anich* انيش. L'acétate de cuivre, *azendjar* ازنجار (de l'arabe *zendjar* زنجار, vert de gris) et le sulfate de cuivre (*toutia* توتيا) sont employés chez les Zouaouas dans la composition d'un remède contre l'ophtalmie[1].

V

ÉTAIN.

Le nom de l'étain est emprunté à l'arabe dans les dialectes où on le rencontre :

Syouah, Bougie, Zouaoua : *lk'ezdir* لقزدير. Une des portes de Mekinès porte le nom de Bâb el Qazdir (porte de l'étain), d'après Ez Ziâni[2].

VI

PLOMB.

Le nom berbère du plomb est dérivé de la racine LDN. Zouaoua, Touat, K'çour, Aït Khalfoun, Haraoua, Ouarsenis, Zénaga : *Aldoun* الدون. Chaouia, Djerid : *bouldoun* بولدون.

Par assimilation du *d* au *l* on a en Azger *alloun* / ⵍⵍ. Un des torrents descendant du plateau de Tasili porte le nom de Ouadi Alloun[3]. C'est un des mots employés en Aouelimmiden pour désigner le plomb : *ahelloum* ⵀⵍⵍ.

blanchâtre; il s'allie facilement à d'autres métaux, et on l'emploie dans la fabrication des monnaies d'argent. Lorsqu'on le bat, sa qualité s'améliore, et il n'est pas sujet à se fendre comme les autres cuivres. Plusieurs personnes supposent que les mines de cuivre dont il s'agit ne dépendent pas du Sous.» Sous le règne de l'Almohade El Mansour, il y avait à Fas, dit l'auteur du *Roudh el Qartas* (trad. Beaumier, Paris, 1880, in-8°, p. 58), douze établissements où l'on travaillait le cuivre.

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 365.

[2] Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, Paris, 1886, in-8°, p. 60 du texte. Ce nom n'est pas donné par Mohammed ibn el Ghâzi El 'Othmâni, dans sa *Monographie de Mequinez*, trad. Houdas, Paris, 1885, in-8°, p. 33.

[3] Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 182. Le nom arabe du plomb entre

La plupart des autres dialectes ont emprunté le mot arabe : Bougie, Chelh'a, Ghdamès, Syouah : *reṣaṣ* رصاص. Chelh'a, *terṣaṣt* ترصاصت.

A côté de ces noms, on trouve dans le dialecte de Syouah *igeri* يكرى, en Chelh'a *ikiri* يكيرى, dans celui des Bot'ioua du Vieil Arzeu : *ikhfif* يخفيف et en Aouelimmiden : *tesaouaten* ⵜⵙⴰⵡⴰⵜⵏ.

Les chevrotines de plomb sont appelées en zouaoua et dans le dialecte de l'O. Sahel *Bout'aleb* بوطالب, du nom d'une montagne au sud de Sétif qui renferme des mines de plomb autrefois exploitées par les indigènes[1].

Au Mzab on emploie *azizao* ازيزاو, bleu (voir plus loin)[2].

VII

BLANC.

La racine MLL existe dans tous les dialectes berbères pour exprimer l'idée de blanc.

Bougie, Aït Khalfoun et Zouaoua : *melloul* ملول, être blanc, pl. *melloulith* ملوليث; 1re f. *semellel* سملل, blanchir; 1-VIIIe f. *si-melloul* سملول; Chelh'a *meloul* ملول, devenir blanc.

Un chef des Touaregs Mochcharen, qui fit aux Melli (Malinkhés) une guerre acharnée et en 837 hég. (1433-1434) leur enleva Tonbouktou, se nommait Akil ag *Melloul*[3].

Le son *ou* est remplacé par le son *i*. B. Menacer *mlil* مليل, être blanc; Chelh'a *melil* مليل. Il n'existe pas à la première forme : B. Menacer : *semlal* سملال, blanchir. On trouve cependant au Dj. Nefousa *semlil* سمليل.

Le nom de Semlil était porté par un des ancêtres des Telkata, tribu sanhadja[4].

Dj. Nefousa *mellel* ملل; Tementit *mellal* ملال, devenir blanc.

Dans les dialectes suivants, l'*i* et l'*ou* sont remplacés par un *e*. Taitoq : *emlel* ⵎⵎⵍⴻⵍ blanchir, être blanc; 1re f. *simelel* ⵙⵎⵎⵍⴻⵍ blanchir, rendre blanc. Mzab, 1re f. *smell* سمل, blanchir; Djerid, *amell* امل, devenir blanc.

fréquemment dans la nomenclature géographique du Maghreb : ainsi le Djebel Ressas (جبل الرصاص) près de Tunis ; l'Oued er Ressas (وادى الرصاص) qui traverse le massif de l'Ouarsenis.

[1] Cf. Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 365, note 2.

[2] Masqueray, *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga*, p. 524.

[3] Cf. mon *Essai sur le royaume et la langue de Tonbouktou*, Louvain, 1888, in-8°, p. 26.

[4] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 153.

Noms verbaux : Ahaggar et Taïtoq, *timelli* ⵜⵎⵍⵍⵉ, blancheur; Zouaoua, *themlel* ثملل. Bougie, *thimlelth* ثمللث. Dj. Nefousa, *tesmelelli* تسمللى, action de blanchir. Mzab, *asmelli* اسملى, *id.*

La vocalisation intérieure de l'adjectif verbal varie entre *a*, *i* et *e*.

Taroudant : *oumellil* ومليل et *oumlil* ومليل, blanc, fém. *toumellilt* تومليلت.

Un chef berbère, originaire de la tribu des Berghouata, se nommait Ḥammâd (ou Ḥammou) ben *Melil;* il prit Sfax en 1059 (451 hég.) et en 1108 se retira à Gabès[1]. Un hameau des Aïth Chebla, tribu de la confédération des Aïth Sedka en Kabylie, est appelé *Thoumelilt* (terre blanche).

Bien que la vocalisation *ou* paraisse avoir disparu aujourd'hui, elle existait très fréquemment autrefois comme le montre un certain nombre de noms de lieu. Ainsi, au Maroc, *Aman imelloulin* امان يملولين, les Eaux-blanches, théâtre d'une expédition du Khalife almohade El Mortadha en 649 hég. (1251-1252) contre les Benou Merin[2]. El Bekri cite, également au Maroc, un endroit appelé Faḥs *Imelellou* (فحص يمللو) «la plaine blanche»[3], sur la route d'Aghmat à Fas. De même El Edrisi fait mention d'un Dar *Melloul*[4], «la maison blanche», à l'est de Tobna, entre cette ville et Mgaous, dans le département actuel de Constantine.

Le mot *amelloul* املول, pl. *imellalen* يملالن, s'est d'ailleurs conservé à Ouargla pour désigner une sorte de melon blanchâtre, et à Tementit, pour une pastèque.

La forme la plus répandue est *amellal* املال, blanc; on la trouve dans les dialectes suivants : Chaouia, Djerid, B. Halima, Gourara, Ouargla, Kibdana, Haraoua, Ouarsenis, Dj. Nefousa, Mzab, K'çour, B. Iznacen, B. Menacer, A. Khalfoun, Zouaoua, Syouah, Bougie, Djerba, Chelh'a. — A Syouah : *amillal* املال; Ghat et Kel Ouï ont *imellal* ⵉⵎⵍⵍⴰⵍ; Ghdamès *mallel* ملل.

Cet adjectif entre dans la formation de plusieurs noms. En Zouaoua : *abakour amellal* اباكور املال (figue précoce blanche) sorte de figue; *thamellalt* ثملالت (la blanche), *id.; asr'ar amellal* اسغار املال (bois blanc) peuplier blanc; *thaferrant thamellalt el 'Ammâli* ثفرانت ثملالت العالى, raisin blanc d'el'Ammâli; *azberbour amellal* ازبربور املال, vigne vierge blanche; *aberk'ouk' amellal* ابرقوق املال (prune blanche), sorte de prune; *t'ir amellal* طير املال (oiseau blanc), garde-bœuf (*bubulcus ibis*).

[1] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 159.
[2] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 176.
[3] *Description de l'Afrique*, p. 114.
[4] *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 93 du texte.

C'est sans doute à cette racine qu'appartient le mot *amelal* املال, en Zouaoua, chrysanthème. Il faut cependant observer que cette fleur est aussi appelée *Chemlal* شملال[1], d'où vient le nom d'un village des ʿAbid près de Tizi Ouzou.

Par analogie avec l'arabe (cf. بيضة, œuf, de la racine ب ى ض, être blanc), le féminin de ce mot a servi à désigner l'œuf[2].

Beni Menacer, Haraoua, Ouarsenis, Zouaoua, Bougie[3] *thamellalt* ثملالت, œuf, pl. *thimellalin* ثملالين; Berâber du S. E. du Maroc[4], Chaouia et Djerid, *tamellalt* تملالت, pl. *timellalin* تملالين; Harakta, *amellalt* املالت avec la chute du *th* initial[5].

On retrouve ce mot dans la composition d'un grand nombre de noms propres : en Kabylie : *Aït Melal* village des Imezdourar, fraction de la tribu des Aït Yahya; *Ad'r'ar' amellal* (ادغاغ املال, pierre blanche), village des Iouadhien, tribu de la confédération des Aït Sedka; *Thizi-Mellal* (ثيزي ملال col de la terre blanche) hameau des Aït Chebla, tribu de la même confédération; *Thala Mellal* (ثلا ملال, source de la terre blanche) hameau du village d'Ir'il embil, tribu des Aït Mendes, de la confédération des Igouchdal; *Thizi en temellalt* village des Aïth Zerara, confédération des Iflissen el Bah'ar. Un village près de Tétouan porte aussi le nom de Bou Semlal (بو سملال). A une étape de Ouargla, sur la route du Mzab, on trouve Mellala, forme arabisée de *thamellalt*. Quand le Mahdi Ibn Toumert, fondateur de l'empire des Almohades, dut quitter Bougie en 512 (1118-1119), il se réfugia à Melalla (ملالة), chez les B. Ouriagol, tribu Sanhadja de la vallée de Bougie[6]. Un des bourgs du pays de Massat, dans le Soua, se nomme encore *Imellalen* يملالن[7].

C'est encore à cette racine que se rattache le nom d'une fraction du Hasan ben Ali, tribu de la subdivision de Médéah, établie entre cette dernière ville et Boghar[8]. Une légende populaire

[1] Cf. Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 440, note 2; sur l'addition du *ch* à une racine, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 65. Chemlal est aussi employé comme nom d'homme.

[2] Le nom berbère s'est conservé en Taïtoq : *tasedalt*, +III⊓⊙+ œuf, pl. *tisedalin*, III⊓⊙+; Aouelimmiden : *tesadalt*, +II⊓⊙+, pl. *tesedalen*, III⊓⊙+. Cf. au Touat *tanzelt*, تنزلت, œuf.

[3] A Bougie, ce mot a aussi le sens de testicule.

[4] Quedenfeldt, *Eintheilung und Verbreitung der Berberbevölkerung in Marokko*, t. VII, Berlin, 1889, in-8°, p. 189.

[5] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 11.

[6] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 172, 227.

[7] Cf. ma traduction de la *Relation de Sidi Brahim*, Paris, 1883, in-8°, p. 29.

[8] Fl. Pharaon, *Notes sur les tribus de la subdivision de Médéah, les Hassan ben 'Ali*, *Revue africaine*, t. II, 1857-1858, p. 47-48. Les Oulâd Melal étaient frères des Oulâd Mendil, qui donnèrent des rois berbères à Alger.

s'est formée pour expliquer ce nom par une étymologie populaire arabe. « On raconte qu'Ibn Zekour, chef des Oulad Amer du Titeri (depuis nommés Oulâd *Melâl*), s'étant fâché avec son frère, rassembla ses tentes et se mit en route pour le territoire des Ḥasan ben Ali où il devait s'établir. Comme il passait devant la tente de son frère, celui-ci lui dit pour le retenir : O Ben Zekour, maudis Satan ! — Non, répondit-il, je suis dégoûté (راني مليت, mot à mot : je suis saturé) de vivre avec toi. Le frère aîné cria alors : Allez vous-en, enfants du dégoûté (اولاد ملال) et le nom leur resta. »

C'est d'une tribu des B. Amellal qu'était originaire un des cheikhs vénérés par les Abadhites du Dj. Nefousa, Abou Mohammed ben El Mat'a en Nefousi el *Amellali*[1], ainsi qu'Abou Ḥassân Khiâr el Fortâsi des B. *Mellal* (من بني ملال)[2]; on peut y joindre Oudjedlich Abou Yousof el Amellali[3], et Abou Isma'il el Basir ibn *Mellal* el Mazati.

L'endroit le plus célèbre qui tira son nom de la racine M L L est *Tin-melel* (تينملل, le puits blanc), appelé aussi Tanmalelt, situé dans l'Atlas, sur le territoire de la tribu de ce nom[4] au sommet d'une montagne. Le sentier qui y donnait accès était si ardu que quatre hommes pouvaient suffire à le défendre. Il devint le quartier général du Mahdi Ibn Toumert, le fondateur de l'empire almohade, qui s'y établit après avoir massacré les habitants[5]. Après la prise d'Oran[6], il fit transporter à Tinmelel les trésors enlevés dans cette ville. Après sa mort, à Djebel el Kaouâkib, son corps fut porté à Tinmelel et son tombeau devint un lieu de pèlerinage[7]. La prospérité de cette ville disparut avec la dynastie almohade. Lors de l'apparition des Mérinides, le sultan almohade Abou Debbous ayant été tué sur les bords de l'Aghfou (666 hég.), ses partisans se retirèrent à Tinmelel, où ils proclamèrent Isḥaq, frère d'El Mortedha[8] et lui prêtèrent serment en 669 hég. (1270-1271). En 674 (octobre 1275), Mohammed ben 'Ali, gouverneur mérinide de Maroc, s'empara de cette forteresse, fit prisonnier le fantôme de Khalife qui eut la tête tran-

[1] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, le Qaire, s. d., in-8°, p. 300.

[2] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, p. 542.

[3] Ech Chemâkhi, *Kitâb es-Siar*, p. 403. Sa biographie existe aussi dans le *Kitâb Tabaqât el Mechaikh* d'Abou'l 'Abbâs Ahmed ed-Derdjini. Cf. A. de Calassanti-Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, Alger, 1885, in-8°, p. 32.

[4] Les Tinmelel d'Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p 267.

[5] El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 56.

[6] Cf. mes *Fastes chronologiques de la ville d'Oran*, Paris et Oran, 1892, in-8°, p. 15.

[7] El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 64.

[8] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 183. Il faut corriger dans le texte تيغلال en تيغلل.

chée. On ouvrit les tombeaux des souverains almohades et on décapita les cadavres de Yousof et de Ya'qoub el Mansour[1].

En Taïtoq et en Ahaggar, c'est la forme participiale qui sert d'adjectif verbal : Ahaggar, *imellen* ⵉⵎⵍⵍⴰⵏ, blanc, f. *timellet* ⵜⵎⵍⵍⴰⵜ; Taïtoq, *imellen* ⵉⵎⵍⵍⴰⵏ et *amellan*, fém. *mellat* ⵜⵎⵍⵍⴰⵜ, pl. *mellalenin* ⵎⵍⵍⴰⵍⵏⵉⵏ.

Le nom de la tourterelle paraît devoir se rattacher aussi à la même racine. Zouaoua, *thamilla* تمالا, pl. *thimilliouin* تمليوين; Ouarsenis et Haraoua, *thmalla* تمالا, pl. *thimilliouin* تمليوين; Ouargla, *tmalla* تمالا, pl. *timallouin* تملوين; K'çour, *tmallat* تمالات, pl. *timellioun* تمليون; Gourara, *tjmalla* تمالا, pl. *tjmallouin* تملوين; Syouah, *tamelli* تملى. Le Zénaga a renforcé la lettre *a* du préfixe : *tâmellith* تاملیت, colombe[2].

On trouve en Taïtoq les mots *ilelli* ⵉⵍⵍⵉ, homme de race blanche, homme libre, pl. *ilellan* ⵉⵍⵍⴰⵏ, f. *tilellit* ⵜⵍⵍⵉⵜ, pl. *tilellatin* ⵜⵍⵍⴰⵜⵉⵏ[3]. Ils appartiennent, non à la racine M L L, mais à la racine L L qui a donné en Zouaoua *lal* لال, naître[4]. Taïtoq : *ilellou* ⵉⵍⵍⵓ, liberté, condition libre; *siellel* ⵙⵉⵍⵍⴻⵍ, mettre en liberté; *alloul* ⵍⵍⵓ, être libre.

Le L de la racine est devenu D en Guélâia : *ameddad* امداد, blanc.

Le L non redoublé est devenu DJ en Zénaga : *mollidj* ملیج, être blanc; IV^e^ f. *tmellidj* تمليج. On trouve aussi la forme *tmelli* تملى.

Chez les Bot'ioua d'Arzeu, les deux L sont devenus J, par l'intermédiaire de D, D^i^, DJ[5] : *amejjid* امژيد, blanc.

Les Temsaman et les Bot'ioua expriment le mot blanc par *achemrar* اشمرار. Si l'on considère qu'en rifain[6], le changement d'L en R est constant, on sera naturellement tenté de ramener *achemrar* à une racine $\sqrt{MRR} = \sqrt{MLL}$, avec l'addition d'un *ch*. Cette addition a déjà été constatée en Zouaoua pour le mot *achemlal* اشملال, synonyme de *amelal* املال, chrysanthème.

[1] Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VII, p. 194. Le texte porte encore par erreur تيمال au lieu de تيمالل.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56.

[3] Masqueray, *Dictionnaire français-touareg, dialecte des Taïtoqs*, fasc. 1, Paris, 1893, in-8°, p. 37-38.

[4] Cf. en latin la formation du mot *ingenuus*.

[5] C'est sans doute ce *dj* qu'on rencontre au pluriel en Guélâia et en Temsaman : *thimdjarin*, تمجارين œufs, provenant d'une racine $\sqrt{M\,DJ\,R} = \sqrt{M\,D\,R}$. Cf. en Bot'ioua *thimdirin*, تمديرين œuf.

[6] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 24-25.

VIII

JAUNE.

On a vu plus haut (ch. I) que le jaune est désigné en berbère par un dérivé de la racine RR'.

Dans le dialecte d'Aoudjila, on trouve *kamzar* كمزار, jaunir, être jaune, qui ne se rattache à aucune racine connue.

En Chelh'a et à Syouah, le mot indigène s'est perdu et a été remplacé par l'arabe *aṣfar* اصفر. Le ص est devenu س à Djerbah : *ilesfer* يلسفر. (L'*l* est le ل de l'article arabe) : ainsi dans un vers d'une chanson populaire :

هم للخديم ديلسفر

Chem el kheddim dilesfer.

Toi, ta joue est jaune [1].

IX

ROUGE.

La racine des mots exprimant l'idée de rouge se présente à nous sous deux formes principales : Z OU R' et Z OU R : c'est un des rares cas où le R' s'échange avec le R [2].

La racine Z OU R' se trouve dans les mots suivants : Bougie, *ezouer'* ازوغ, être rouge; Bougie et Zouaoua, *sezouer'* سزوغ, rendre rouge, rougir; Zouaoua, I-VIII^e^ f. *sezouir'* سزويغ, rendre très rouge; IV-VIII^e^ f. *tsizouir'* تزويغ, être habituellement rouge; Bougie, IV-VIII^e^ f. *tsezouir'* تزويغ; Aoudjilah, *ezouar'* ازواغ, adj. verb. rouge; Zouaoua, *thezouer'* تزوغ, n. d'act., rougeur; Bougie, *thazouer'th* تزوغث.

C'est à cette racine que l'on doit sans doute rattacher le nom de la grande tribu berbère des Zouagha (cf. زواغة, cf. chez les Arabes le nom des Benou 'l Ahmar (بنو الاحمر), correspondant aux Zauèkes (Ζαύηκες) des anciens [3]; de même celui d'Imezouer' (يمزوغ, le terrain rouge), hameau du village de Thaourirt n Aïth Ali, des Imezdourar, fraction des Aïth Itsourar', confédération des Aïth Menguellat.

En Zénaga, l'*ou* redoublé s'est contracté en *b* [4], le *r'* final est

[1] A. de Calassanti-Motylinski, *Chanson berbère de Djerba*, *Bulletin de Correspondance africaine*, t. III, 1885, fasc. V-VI.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 45.

[3] Hécatée fr. 207 (éd. Muller); Hérodote, l. IV, ch. 193.

[4] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 5; Broussais, *Recherches sur les transformations du berbère*. *Bulletin de Correspondance africaine*, 1884, p. 423-424.

tombé[1] et le *z* initial est devenu *j*[2] : *jobba* ژبا rouge, pl. *jobban* ژبان; fém. *jobbath* ژبات, pl. *jobbanath* ژبانات.

On s'attendrait à retrouver cette contraction de deux *ou* en *b* en Zouaoua où elle est régulière; par exception, elle a lieu en *g*[3] : Zouaoua *zouggouar'* زوڭواغ, être rouge. Taroudant : *azouggar'en* ازوڭاغن, rouge. Touat, Bougie : *azeggar'* ازڭاغ, pl. *izeggar'en* يزڭاغن[4]. B. Iznacen, Djerid, Zouaoua, Mzab, A. Khalfoun, Djerba, Bot'ioua du Vieil Arzeu, *azouggar'* ازوڭاغ rouge, rougeâtre; Djerba, *azougger'* ازوڭغ; Dj. Nefousa, *azeggouar'* ازڭواغ; Zouaoua, *azouggouar'* ازوڭواغ, pl. *izouggouar'en* يزوڭواغن.

En Zouaoua *akelkoul âzouggar'* اكلكول ازوڭاغ linotte; *thizouggar'in* تزوڭاغين (les rouges) est une espèce de raisin[5]; *Bou-Zouggar'* بوزوڭاغ, sorte de parasite qui attaque la vigne[6]; *abouzouggar'*, ابوزوڭاغ espèce de figue[7]. Il en est de même de plusieurs noms propres : *Tagemmoumt Zouggar'en* (تڭمومت زوڭاغن, le petit mamelon rouge), hameau du village de Tir'zert, tribu des Iferdiouen, confédération des Aïth Aïssi; *Izouggar'en* (يزوڭاغن, les rouges), village des Aïth el Aziz; *Ir'il Izouggar'en* (يغيل يزوڭاغن, la crête rouge), hameau du village des Cheurfa, tribu et confédération des Maʿatka.

C'est d'une formation analogue à celle de *bou-zouggar'* que sont dérivés les féminins : *thabouzeggar'th* تبوزڭاغت à Bougie, et *thabouzzouggouar'th* تبوزوڭواغت en Zouaoua, désignant la rougeole.

En Ahaggar, le *z* est devenu *ch*[8] et le *g* s'est adouci en *g'* : *acheg'g''ar* ⵗ⋊ⵛ rouge, pl. *icheg'g'ar'en* ⵏⵗ⋊ⵛ.

Chez les Azgers, on trouve une forme *Ahaggar'* ⵗⵍⵗ, par permutation du *z* et du *h* dans le nom d'une des tribus vassales : les *Oui ihaggar'enin* /ⵏⵗⵍⵗ: (les rouges)[9].

On peut rattacher à cette racine le mot *azeggâbour* ازڭعبور, pl. *izeggâbar* يزڭعبار, rouge-gorge (Zouaoua et Bougie). Le غ est

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 46.
[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 34, 36.
[3] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 5.
[4] A Badrian (Gourara) et chez les Guélâia, *azeggar'* a aussi le sens de jaune.
[5] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 444.
[6] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 445.
[7] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 434.
[8] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 34.
[9] Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue tamachek*, Paris, 1860, in-8°, p. 17.

devenu ع[1]; quant à la syllabe *bour*, *bar*, c'est sans doute la même que nous rencontrons dans un nom d'oiseau formé, comme celui-ci, d'un adjectif indiquant la couleur (voir plus loin, chap. XI, *aberzigzaou*[2]).

Le *r'* a été remplacé par un *h* dans le dialecte guanche de Palma, autant qu'on en peut juger par la transcription : *azuqahé* : brun = *azouk'ahé* ⵣⵓⵇⴰⵀⴻ; le *k'* (ou *q*) représentant le *g* provenant de la contraction de deux *ou*. Il est devenu un *g* dans le Bot'ioua : *azzouag* ⴰⵣⵡⴰⴳ rouge.

De même qu'en Zénaga, il a disparu dans le dialecte de Syouah : *azgua* ⴰⵣⴳⵡⴰ, rouge.

§ 2. La racine ZGR se rencontre dans la plupart des dialectes dont il vient d'être question :

Ouargla : *azeggar* ⴰⵣⴻⴳⴳⴰⵔ, rouge.

B. Iznacen, K'çour, B. H'alima, Zouaoua, Guélâia, B. Menacer, Ouarsenis, Ouargla, Chelh'a : *azouggar* ⴰⵣⵓⴳⴳⴰⵔ, rouge.

C'est de ce mot qu'est dérivé le nom d'une plante bien connue : *thazouggarth* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ, zizyphus lotus (arabe سدرة), jujubier sauvage (Zouaoua[3], B. Menacer, Guélâia, Temsaman, Haraoua); *thazouggorth* ⵜⵣⵓⴳⴳⵓⵔⵜ (Ouarsenis); *tazouggart* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ pl. *tizouggarin* ⵜⵉⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵉⵏ (K'çour). Haraoua, Chaouia, Guélâia, Kibdana : *azouggouar* ⴰⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵔ; Mzab, *tazouggouart* ⵜⵣⵓⴳⴳⵡⴰⵔⵜ. En Zouaoua, *thazouggarth boulr'oum* ⵜⵣⵓⴳⴳⴰⵔⵜ ⴱⵓⵍⵖⵓⵎ, jujubier de chameau, désigne le *genista tricuspidata*[4].

On a déjà remarqué la ressemblance qui existe entre un des noms du bœuf : *azger* ⴰⵣⴳⵔ ou *azgar* ⴰⵣⴳⴰⵔ ($\sqrt{\text{ZGR}}$) dans quelques dialectes berbères et la racine secondaire $\sqrt{\text{ZGR}}$; *azger* signifierait le rouge ou le roux : ce serait un qualificatif qui aurait remplacé le nom réel[5]. Du reste, si ce nom du bœuf se rapporte à une

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 66.

[3] Les femmes zouaouas font entrer le jujubier sauvage dans la composition des filtres et des sortilèges. Cf. dans Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 310, une pièce de Moh'and Ou Masâoud de Thak'erboust des Aïth Kani.

[4] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 82-83.

[5] Les noms du bœuf en berbère sont tirés des racines suivantes :

1° $\sqrt{\text{S}}$: Abaggar *ésou* ⵑⵙⵓ, bœuf, zébu, pl. *ésouan* ⵑⵙⵓⴰⵏ; *tes* ⵜⴻⵙ et *tesout* ⵜⴻⵙⵓⵜ vache, pl. *tisita* ⵜⵉⵙⵉⵜⴰ; Ghat, *iésou* ⵑⵙⵓ, bœuf, *tiisout* ⵜⵉⵑⵙⵓⵜ, vache; Aouelimmiden, *tas* ⵜⴰⵙ vache; Ghdames, *isi* ⵉⵙⵉ bœuf; Zouaoua, *thistan* ⵜⵙⵜⴰⵏ et *thisitha* ⵜⵙⵉⵜⵉⵜⴰ, vaches; Zénaga : *tichi* ⵜⵛⵉ, vache, pl. *chitan*

racine signifiant rouge, on peut s'en tenir à la racine berbère sans recourir au mot arabe *achk'er* اشقر[1] qui ne désigne jamais le bœuf en arabe vulgaire du Maghreb. D'ailleurs, il n'est pas impossible que la racine arabe ش ق ر soit à rapprocher de la racine berbère (forme secondaire) CHGR.

Dans quelques dialectes touaregs, le Z est remplacé par H[2] : Ghat et Kel Oui, *ahaggar* ⵄⵃⴳⴳⴰⵔ pl. *ihaggaren* ⵉⵃⴳⴳⴰⵔⵏ, rouge.

Comme dans la racine ZGR', le Z de la racine ZGR peut devenir un CH (CHGR). C'était sans doute une des particularités du dialecte berbère parlé au moyen âge aux environs de Constantine, car El Bekri, en décrivant la rivière qui passe près de cette ville (le Roumel), dit qu'elle sortait d'un endroit appelé *'Oyoun achek'k'ar* (= *acheggar*)[3]. Il en était de même du dialecte parlé à Tétouan, car le même auteur nous rapporte que la montagne sur le flanc de laquelle est bâtie cette ville se nomme *Icheggar* (la rouge)[4].

En Zénaga, *achgar* اشكار désigne encore un chameau roux, mais comme le nom signifiant rouge est *jobba* dans ce dialecte, il est probable que *achgar* اشكار est un emprunt fait à اشقر. En arabe شقر et à la IXe forme اشقر signifient être roux (en parlant des hommes) et alezan, pour les chevaux. Zamakhchâri[5] le donne comme synonyme de احمر. La forme شَقِر (pl. شقار, شقرات, شُقَارَى, شِقْرَان) désignait l'anémone (شقيق النعمان)[6] et aussi le cinabre[7].

شعان. On remarquera qu'à l'exception du Zouaoua, tous ces dialectes sont parlés dans le Sahara.

2° √FNS : Mzab, Doubdou, Bot'ioua d'Arzeu, B. Menacer, Gueláia, K'çour, B. Iznacen, B. Halima, Aoudjila, Dj. Nefousa, Djerid, Kibdana, Temsamian, Bot'ioua, B. Ouriar'en : *afounas* افوناس pl. *ifounasen* يفوناسن, bœuf; Kel Oui, *afounas* ⵄⴼⵓⵏⴰⵙ; Syouah, *founas* فوناس; Djerid, Mzab, Syouah, *tafounast* تفوناست, vache, pl. *tifounasen* تفوناسن; Bougie, Aïth Khalfoun, Zouaoua, *thafounasth*, تفوناست pl. (Bougie et A. Khalfoun) *thifounasin* تفوناسين. A part le Sergou, on doit considérer que le mot *afounas* est employé dans les dialectes berbères du Nord.

[1] Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, Alger, 1887, in-12, p. 87, note 2.

[2] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 33.

[3] *Description de l'Afrique*, texte arabe, p. 63 : تخرج من عيون تعرف بعيون اشقار. Il est vrai qu'il explique *acheggar* par *noir* (تفسيره سود), mais c'est une erreur qui a été relevée déjà par M. de Slane (trad. franç., p. 151, note 1).

[4] *Description de l'Afrique*, p. 106. جبل ايشقار

[5] *Asâs elbelâgha*, t. I, p. 326. احمر كالشقر, cf. aussi Hommel, *Die Namen der Säugethiere bei den südsemitischen Völkern*, Leipzig, 1879, in-8°, p. 83-84.

[6] Cf. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, Leipzig, 1881, in-8°, p. 200 et suiv.

[7] Ainsi dans ce vers :

وتسأل القوم كاسا مترعا وهلا تخيل دماء كالشقر

En Ahaggar, le *g* s'est adouci et on a, à côté de √CHG'R', la racine secondaire √CHG'R *acheg'g'ar* ⵄⵅⴷ, rouge, pl. *icheg'g'eren* ⵉⵄⵅⴷ; fém. *ticheg'g'eret* +ⵄⵅⴷ+ pl. *ticheg'g'ernin* /ⵄⵅⴷ+.

Le mot arabe احمر a du reste pénétré en Zouaoua. Ainsi *elh'amra* الحمرا (la rouge) désigne : 1° le sulfure de mercure ou cinabre, employé dans la fabrication des charmes pour les incantations[1]; 2° une variété de froment plus estimée que les autres, comme on le voit dans une comparaison d'une chanson populaire kabyle : *elh'amra n tiderth* الحمرا نتدرث[2]; 3° la couleur rouge; ainsi dans ce vers

نـتخـلـك ابـرش حـمـر

Netskhilek abou errich h'amra

Je t'en prie, (oiseau) aux plumes rouges[3].

On rencontre aussi le verbe حمّر *h'ammer* être très rouge : ثوجيثس ثحمر *thaoujaithis theh'ammer*, sa joue est vermeille[4].

Les guerriers s'abreuvent mutuellement d'une coupe amère, et les chevaux vomissent le sang pareil au cinabre.

On connaît encore l'expression اشام من الشقراء, «plus fatal que le rouge», et la parole de Laqit ben Zorârah à son cheval, le jour de la bataille de Chi'b Djabala, parole devenue proverbe sous cette forme : كالاشقر ان تقدم نحـر وان تاخر عقر «Comme le cheval alezan : quand il va en avant, il est blessé au cou, quand il recule, il est blessé au jarret.»

(Meidâni, *Proverbes*, t. II, p. 73, Boulaq, 1284, hég.). Il en est de même de la comparaison du poète Aous :

حتى يلف نخيلهم وزروعهم لهب كنامية لحصان الاشقر

«Jusqu'à ce qu'autour de leurs palmiers et de leurs moissons s'enroule une flamme comme le toupet d'un cheval alezan.» (Meidâni, *Proverbes*, t. II, p. 153.) — On rencontre déjà ce mot chez les poètes arabes antéislamiques; ainsi dans Imrou'l Qais :

ونشرب حتى تحسب النخل حولنا نقادا وحتى تحسب الهون اشقرا

«Et nous buvons jusqu'à croire qu'autour de nous les palmiers sont des moutons, et à prendre un cheval noir pour un alezan.»

(Ahlwardt, *Six Diwans*, Londres, 1870, in-8°, p. 198. — Dans l'édition de Slane, p. 28, il faut corriger اشقرا en اشقرا.)

[1] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 508.

[2] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 340. Cf. aussi le vers :

الحمرا يكرز وشرڤ

El h'amra ikerrez oucherk'i

«Le bœuf de l'Est laboure le froment» (Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 345).

[3] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 324.

[4] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 357.

Chez les Zénaga, *h'immireh* (حيرة) désigne une sorte de poudre rouge qui s'emploie pour les lèvres en guise de fard.

Le mot *bek'em* بقم, qui est le nom du vermillon dans la Kabylie du Jurjura, est emprunté à l'arabe.

Quant à *tharoubia* ثروبيا, garance (*rubia peregrina*), c'est probablement le mot latin *rubia*.

X

BRUN.

Les mots signifiant « brun » se rattachent à des racines différentes, pour la plupart empruntées à l'arabe :

1° √RS Zouaoua : *aras* ارس, pl. *arasen* ارسن. Ainsi dans ce vers

افطم امزور ارس

A Fat'ma emm amezour aras

Ô Fatima aux bandeaux bruns

et dans celui-ci

اى اقشيش ارس

Aï ak'chich aras

Ô enfant brun[1].

En Taïtoq et en Ahaggar, *haras* ⊙⊙⁞[2] signifie « gris » en parlant des animaux;

2° √MZI : Zouaoua : *amzi* امزى, brunir, devenir brun;

3° On rencontre aussi dans ce même dialecte *lemmâ* de l'arabe لمع, brunir, IV-VIII° f. *tselemmiâ* تلميع;

4° En Zouaoua *azerdekhani* ازردخانى pl. *izerdekhaniin* يزردخانين;

5° A Syouah *asmar* اسمر de l'arabe سمر.

XI

VIOLET.

Il est difficile de rattacher à deux racines connues les deux mots employés pour désigner le violet dans les dialectes[3] :

Zouaoua *ademdam* ادمدام;

B. Menacer *achlemb* اشلمب.

[1] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 387.

[2] Sur cette addition du *h* dans les dialectes touaregs, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 69.

[3] En arabe vulgaire d'Algérie, violet se dit *mour* مور et *didi* ديدى; ce dernier mot a aussi le sens d'amaranthe.

XII

BLEU, VERT.

Les dialectes berbères, en général, confondent le bleu et le vert et ne possèdent qu'une seule racine pour désigner ces deux couleurs[1].

√ZGZ Zouaoua *zigzou* زيكزو, être bleu, vert; IV-VIII[e] f. *tsezigzion* تزيكزيو.

Zouaoua, A. Khalfoun, Bot'ioua : *azigzaou* ازيكزاو bleu, vert, f. *thazigzaouth* ثزيكزاوث. En Zouaoua, le pluriel *thizigzaouin* ثزيكزاوين désigne une espèce de raisin blanc[2]. Ce mot entre aussi dans la composition du nom de plusieurs oiseaux : *akelkoul azigzaou* اكلكول ازيكزاو, bruant; *t'ir azigzaou* طيرازيكزاو, martin-pêcheur.

Par une dérivation du sens de vert, le mot *azigzaou* ازيكزاو a fini par signifier *frais;* Zouaoua : *aksoum azigzaou* اكسوم ازيكزاو, viande fraîche.

A Bougie, une différence a été établie entre le double sens de ce mot : *zigzou* زيكزو signifie seulement être vert; Bougie et Chelh'a : *azegzaou* ازكزاو pl. *izegzaoun* يزكزاون et *izegzoun* يزكزون vert. Zouaoua : *thizigzouth* ثزيكزوث, verdure; Bougie : *thizegzouth* ثزكزوث, verdure.

Comme on l'a vu pour la racine ZGR', la racine ZGZ peut se combiner avec la particule *aber* pour former un nom d'oiseau et de fruit; en Zouaoua, *aberzigzaou* ابرزيكزاو désigne la verdure[3] et une espèce de figue[4].

L'*ou* final est tombé dans plusieurs dialectes : Bougie, *azegza* ازكزا plur. *izegzoua* يزكزوا à côté de la forme *azegzaou*, vert, non mûr. Aux environs d'Alger, une montagne porte le nom de *Bou Zegza* بو زكزا (le père du vert).

Cette forme abrégée existe aussi en Zouaoua, dans l'expression

[1] *Cf.* une observation très juste de Pompéius Festus : « Les anciens ne connaissaient que deux couleurs naturelles, le blanc et le noir; entre les deux se plaçait pourtant celle qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre, de telle sorte néanmoins qu'elle tire sa propriété de l'une et de l'autre; ils ont donc, de préférence, tiré sa dénomination (*aquilus*) de l'eau (*aqua*), dont la couleur est incertaine. (*De significatione verborum*, I, 139, s. v° *aquilus.*)

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, t. I, p. 244.

[3] Idem., *ibid.*, p. 148.

[4] Idem., *ibid.*, p. 434.

IMPRIMERIE NATIONALE

biâ ouzigza وزكزا بيع (vente du vert), vente des céréales avant la récolte.

Les formes dérivées de √ZIZ existent dans les dialectes de la Zenatia : B. Iznacen, Touat, Mzab, Ouargla, Kibdana, Guélâia, Gourara : *azizaou* ازيزاو bleu, vert. C'est à cette racine que se rattache le mot *tizizout* تزيزوت, chou (Ouargla). O. Rir' *azizaou* ازايزو, vert.

L'*ou* final est tombé : B. Menacer, B. H'alima, K'çour, Haraoua, Ouarsenis, Chaouia, Bot'ioua d'Arzeu : *aziza* ازيزا bleu, vert; pl. *izizaoun* يزيزاونا.

Un passage d'El Bekri nous montre que les tribus berbères qui habitaient les environs d'Oran parlaient un dialecte apparenté à ceux-ci. Entre Oran et Qaṣr ibn Sinân (Aïn Temouchent), il mentionne un marché du nom de *Djeraouat lâzizou*[1].

§ 2. On a vu qu'en Chelh'a et dans le dialecte de Bougie, les dérivés de la racine ZGZ ont le sens de *vert;* celui de *bleu* a été emprunté à l'arabe : Chelh'a *azrak'* ازرق, bleu. Bougie, *azerk'ak'* ازرقاق pl. *izerk'ak'en* يزرقاقن; fém. *tsazerk'ak'ts* تزرقاقت pl. *tsizerk'ak'tsin* تزرقاقتين.

On trouve quelquefois cette dernière forme en Zouaoua :

اطـير ازرقـاق الـذان لـسـوق

A t'ir azerk'ak'
Inoud'an lesouak'

Ô oiseau bleu,
Qui parcours les marchés[2].

§ 3. A l'Oued Rir', le mot emprunté à l'arabe pour signifier *bleu* est *asmaoui* اسماوى (céleste, de l'arabe سما).

§ 4. Bien que la racine ZGZ (ZIZ) paraisse être berbère, elle ne se rencontre pas dans les dialectes sahariens :

√DNK Aouelimmiden, *dennek* •:IΠ, bleu.

§ 5. √RR' Kel Oui, *arr'an* I⁝O vert; Ghat *erar'en* I⁝O, bleu[3]

[1] ومنها الى جراوة لعزيزة (*Description de l'Afrique*, p. 70). On remarquera le ع de *âzizou*. Si ce mot n'est pas une altération de l'arabe عزيز, et si El Bekri a noté exactement la prononciation, nous avons un exemple du renforcement de ا en ع (cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 55-56). «Les ruines de cet endroit portent maintenant le nom de Medinet Aroun. Elles se voient sur la rive gauche du Rio Salado, à 3 kilomètres au-dessus du pont que l'on traverse en se rendant d'Oran à Tlemcen». (El Bekri, trad. de Slane, p. 168, note 2.)

[2] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 422.

[3] Peut-être est-ce la même racine (R R') qui a donné *err'* et *ourar'* اوراغ, et qui signifie vert.

§ 6. √DHL Taroudant : *odhlai* اضلاي, f. *todhlait* تضلايت, noir [1].

√DL Ahaggar et Taïtoq : *idalin* ⵏⵍⵍⴷ, bleu, pl. *idalatnin* /ⵏⵜⵍⵍⴷ; Aheggar *tadalit* ⵜⵍⵍⴷⵜ couleur bleue; *sedel* ⵍⵍⴷⵙ rendre bleu; *asdel* ⵍⵍⴷⵙ action de rendre bleu. Djerid, *idal* يدال, vert; Mzab, *adali* ادالى, vert; *taddalet* تدالت, sorte de datte [2].

§ 7. En Zénaga : *beïd'ek* بيدك, vert; pl. *beïd'ega* بيدكا [3].

§ 8. Zénaga : *modjich* مجيش, bleu; a aussi le sens de brun.

§ 9. Zénaga : *barboth* بربث, bleu.

§ 10. Bot'ioua : *asouar'* اسواغ, bleu.

§ 11. Le mot arabe علجي a fourni en Chelh'a le mot *âoldj* علجي, bleu de ciel [4].

XIII

GRIS.

§ 1. Le Zouaoua, pour désigner la couleur grise, a emprunté l'arabe *chib* شيب, *achiban* اشيبان. Ainsi, dans ce vers d'une chanson

امغر نشيبان يسومت اغيلم

Amr'ar d'achiban
Isoumeth ir'ilim

Un vieillard grisonnant
Repose sur ton bras [5].

§ 2. √BHOU. En taïtoq, on trouve *ibahaouen* ⵏ:ⵂⴱ, pl. *ibahounin* /ⵏ:ⵂⴱ, fém. *tibahouet* ⵜ:ⵂⴱⵜ, pl. *tibahounin* /ⵏ:ⵂⴱⵜ. En Ahaggar *abehaou* :ⵂⴱ signifie bleu et gris; *tibehouit* ⵜ:ⵂⴱⵜ couleur blonde.

[1] C'est ainsi qu'à Syouah, *bleu* est rendu par *azot't'af* ازطاف (Caillaud, *Voyage à Méroé*, Paris, 4 vol., in-8°, 1826, t. I, p. 410, donne *azdaf* par faute d'impression).

[2] C'est peut-être à cette racine qu'il faut rattacher le mot taïtoq *éderi* ⵉⵔⴷ, gris pommelé.

[3] En Taïtoq, *beidedjen*, ⵏⵊⴷⵊⴱ signifie gris-blanc, en parlant de la couleur particulière à certains chameaux.

[4] Cf. un passage du *Kitâb ech chelh'a* (mss. de la Bibl. Nat., fonds berbère n° 4, fol. 64 : تسغاذ امراو امغقالن لحرير ازڭاغ سلحزان اد سموس امغقالن اڭان امليل لحرير يغلكين اد سموس امثقالن لحرير اڭان اوراغ اد سموس امغقالن لحرير ابڭان ازكزا ادسموس امغقالن لحرير اكان اعلجي

[5] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 388-389.

2° √BNZ'R; Taïtoq : *ibanz'aren* ⵉⴱⴰⵏⵣⴰⵔⵏ, gris (en parlant des animaux).

Pour *haraz* et *ederi*, voir s. v^ie brun et vert.

XIV

NOIR.

Les racines qui ont fourni les dérivés ayant le sens de *noir* et de *nègre* sont les suivantes :

1° √BRK. En Zouaoua, *berrik* بريك, être noir : 1^re f. *seberek* سبرك, noircir; I-VIII^e f. *seberik* سبريك; IV^e f. *tseberrik* تبريك. Dans l'argot des colporteurs zouaouas, l'expression *itsberrik thit'* يتبريك ثيط (l'œil devient noir) signifie s'endormir. Nom d'action, *theberek* ثبرك noirceur; *Bou berrek* بو برك, cauchemar. Bougie : *ebrek* ابرك, être noir; 1^re f. *esberrek* اسبرك, noircir; I-VII^e f. *sberrak* سبراك; VI^e f. *berrek* برك. Zouaoua, Bougie, A. Khalfoun, Chaouia, Guelâia, *aberkan* ابركان, noir.

Sous cette dernière forme, la racine BRK a formé de nombreux noms propres d'hommes et de familles. Ainsi à Cherchel, les *Berkani* chefs de la faction hostile à la France; sur les bords du Sénégal, la tribu des Braknas. Un des maîtres du célèbre Es Senousi, El Ḥasan b. Makhlouf b. Mas'oud b. Sa'îd el Mozbili er Râchidi, mort en 857 hég., était surnommé Abou *Berkân* ou Aberkân[1]. En Kabylie, un hameau du village d'Ahora, tribu des Imezdourar, confédération des Aïth Idjar, est appelé Aïth *Berkath*, et un autre chez les Aïth 'Arif, tribu de la confédération des Iflissen Oumm el Lil, se nomme *Iberkanen* « les noirs ».

Cet adjectif sert aussi à désigner diverses variétés de figues et de raisins chez les Zouaouas. Ainsi *abakour aberkan*, figue précoce noire; *ar'anim aberkan* اغانم ابركان (*roseau noir*) figue noire *thaberkant* ثبركانت (la noire) *id; thadoukkarth thaberkant* ثدوكارث ثبركانت, caprifiguier noir[2]; *thaferrant thaberkant* ثفرانت ثبركانت (vigne noire), sorte de raisin noir; *azberbour aberkan* ازبربور ابركان (verjus noir), vigne vierge noire; *aberk'ouk' aberkan* ابرقوق ابركان (prune noire), variété de prune[3].

[1] Ahmed Baba de Tonbouktou, كفاية المحتاج لمعرفة من ليس في الديباج (Mss. de la Bibliothèque — Musée d'Alger, 156 A, fol. 30) dit dans l'article consacré à ce personnage : ومعناه بالبربرية الاسود عرف باني بركان « Il était connu sous le nom d'Abou *Berkân*, mot qui en berbère signifie *noir* ».

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, I, 345.

[3] Idem, *ibid.*, 136.

B. Menacer, *iberkan* يبركان être noir.

Le K est devenu χ[1] : B. Menacer : *aberχen* ابركن être noir; I^re^ f. *sberraχen* سبركن, noircir. Ce verbe est évidemment formé de l'adjectif verbal *aberχan* ابركان qui existe aussi en Haraoua, Ouarsenis, B. Iznacen et Bot'ioua.

Le CH remplace le K[2]; Mzab, Kibdana, B. Ḥalima, Bot'ioua d'Arzeu : *aberchan* ابرشان f. *taberchant* تبرشانت. A cette racine se rattache sans doute le mot mzabite : *aberchi* ابرشي, carré de boue, pl. *ibercha* يبرشا. K'çour *berchen* برشن être noir. Nous avons ici une formation analogue à celle de *aberχen* chez les Beni Menacer.

En Mzabite, le CH et le TCH permutent souvent[3]; aussi nous trouvons les formes suivantes : I^e^ f. fact. *sbertch* شبرچ noircir; adj. verbal *abertchan* ابرچان, noir, f. *tabertchant* تبرچانت à côté de *aberchan* et *taberchant;* n. d'action de la I^re^ forme : *asebertchan* اسبرچان, action de noircir, provenant d'un verbe *sbertchen* سبرچن pour *sbertch* سبرچ (cf. *berchen* pour *berch*); Ouargla, *abertchan* ابرچان, f. *tabertchant* تبرچانت.

Dans le dialecte du Gourara, l'*r* suivi d'une dentale est remplacé par le *h'*[4] : *abeh'kan* ابحكان, noir.

§ 2. On vient de voir que la racine BRK et ses dérivées sont employées dans les dialectes berbères de l'Algérie, du Maroc et du Sahara du Nord, à l'exclusion du touareg. A côté de cette racine, il en existe une autre qui, pour ne se rencontrer aujourd'hui que dans le Sahara, a dû cependant être employée dans une région plus étendue, comme on le reconnaît par l'onomastique géographique.

La forme la plus simple $\sqrt{\text{SDHF}}$ n'existe plus que dans le mot *asedhif* اسضيف, employé très rarement en Zouaoua. Ainsi dans un vers d'une chanson populaire

غس املوجه الى اسضيف

R'as em el oujah enni ousedif

Sinon celle au visage noir[5].

Dans plusieurs dialectes, la présence du DH a entraîné le changement du S en Z.

Djerba : *zedhdhof* زضف être noir; I^re^ f. *zezdhof* ززضف, noircir; nom d'action : *tazodhfi* تزضفي noirceur, couleur noire; Dj. Nefousa, *zodhfi* زضفي, couleur noire.

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 31-51.
[3] *Ibid.*, p. 14.
[4] *Ibid.*, p. 57.
[5] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 221.

Le DH s'est transformé en T'[1] : Ahaggar *aset't'af* ⵉⵙⵜⵜⴰⴼ, noir f. *taset't'efet* ⵜⵙⵜⵜⴻⴼⵜ; Djerbah : *aset't'af* اسطاف noir.

Cette forme doit avoir aussi existé en Kabylie comme le montre le mot *bouset't'af* بوسطاف désignant en Zouaoua une sorte de parasite qui attaque la vigne[2]. On doit y rattacher aussi le nom de Sétif, écrit سطيف (*Set'if*) par les Arabes; il remonte à une haute antiquité, puisque nous le trouvons déjà chez les Romains sous la forme *Sitifis*, d'où vient le nom de la Maurétanie sitifienne[3]. Elle devait aussi être en usage chez les Benou Mozab, dans le pays desquels vinrent s'établir les Abadhites chassés de Ouargla et qui prirent le nom plus ou moins correct de Mzabites. Dans le dialecte de ces derniers, comme nous l'avons vu, le mot «noir» s'exprime par un dérivé de la racine √BRK (√BRCH, √BRTCH); mais la racine √STF s'est conservée dans le nom de l'*Oued Set't'afah* وادى سطافة (la rivière noire) à une étape de Berryân, entre cette ville et Laghouat.

A Aoudjila, la sifflante S est devenue CH : *acht'af* اشطاف, noir.

Les deux dialectes de Ghat et des Kel Oui adoucissent la lettre emphatique *t'* en *t* : *isettafen* ⵉⵙⵜⵜⴰⴼⴻⵏ, noir.

De même qu'à côté de la forme *asedhif* (√SDHF on a *aset't'af* (ST'F), de même on a √ZT'F à côté de √ZDHF.

Dj. Nefousa : *azet't'af* ازطاف et par aphérèse, *zet't'af* زطاف, noir, nègre, pl. *izet't'afen* يزطافن.

A Syouah, *azot't'af* ازطاف a le sens de bleu[4], toutefois Cailliaud[5] donne *azottafen* (= *azet't'afen*) avec le sens de nègre.

§ 2. √GN. Pour désigner le mot «noir», les Zénagas emploient *ed'egen* اذكن, noir, nègre; *ted'gen* تذكن[3] noircir. On serait tenté de rapprocher ce mot de l'arabe ادكن, noir, brun foncé, couleur intermédiaire entre le rouge et le noir[6], qu'on rencontre déjà dans Lebid :

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 22.

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*, I, 445.

[3] Cf., sur les vicissitudes de Sétif, Féraud, *Histoire de Sétif*, Constantine, 1872, in-8°.

[4] C'est ainsi que dans le dialecte chamitique du Khamir, en Abyssinie, le bleu et le noir se rendent par un seul mot : *niçir* (Reinisch, *Die Chamirsprache*, Vienne, 1884, in-8°, 2e partie, p. 117-131); de même en afar ou dankali, *dat* signifie à la fois bleu foncé et noir (Reinisch, *Die Afarsprache*, 3e fasc., in-8°, Vienne, 1885-1887, p. 8, 31).

[5] *Voyage à Méroé*, t. I, p. 415.

[6] Zamakhchâri, *Asâs el belâghah*, t. I p. 180, وهو لون بين سواد وحمرة.

اغلى السباء بكل ادكن عاتق اوجونة قدحت وفض ختامها[1]

J'achetais à haut prix le vin apporté dans une outre brune, ancienne, ou dans une jarre qu'on vidait après en avoir brisé le cachet;

dans El Ḥadirah[2]

فسمى ما يدريك ان رب فتية باكرت لذتهم بادكن مترع

Qui te fera savoir, Somaya, le plaisir que m'a maintes fois fait goûter le matin, avec des amis, une outre brune remplie (de vin),

et dans un vers anonyme cité par Ibn ʿAchour[3]

نظرت الى راسى فقالت مالة قد عم فوديه قناع ادكن

Elle a regardé ma tête et m'a dit : Comment se fait-il qu'un voile brun enveloppe les mèches de chaque côté?

Mais cette dérivation d'*ed'egen* n'est qu'apparente, car la racine primitive paraît avoir été GN, comme on le voit par les expressions suivantes :

Dj. Nefousa : *agnaou* أگناو, nègre, noir.

Egenoui أگنوى pl. *ignaoun* يگناون, nègre, est le nom donné aux Wolofs par les Trarzas. En Algérie, on appelle *Guennaouyah*, les langues nègres en général, et spécialement le Kanouri. Peut-être est-ce à cette racine qu'il faut rattacher le nom de Guinée, déjà cité dans El Edrisi.

Ce qui montre que le *d'* est adventice dans le mot *ed'egen* et que ce mot n'a qu'une ressemblance extérieure avec ادكن, c'est que le *d'* est remplacé quelquefois par un *s* également adventice; ainsi on trouve en Chelh'a *aseggan* اسگان, noir.

On peut rattacher à cette racine le nom d'une espèce de dattes, la plus renommée du Djebel Nefousa, cultivée à Tin-T'emzin, dans le moudirieh de Lalout : *Tagnanaït*[4].

§ 4. Dans le Sahara du Nord et au Maroc, on emploie les dérivés de la racine $\sqrt{\text{SMG}}$.

Chelh'a et Taroudant : *ismeg* يسمگ, nègre, noir, pl. *isemgan* يسمگان.

[1] *Mo'allaqah*, v. 59. Le commentaire de Zaouzeni (Alexandrie, 1892, hég., p. 91) explique ainsi ce mot : ادكن الذى فيه دكنة كالخز الادس اراد بكل زق الادكن الزق الذى يضرب لونه السواد; Arnold (*Septem Mo'allakât*, p. 3), ادكى.

[2] *Diwân*, éd. Engelmann, Leyde, 1858, in-8°, II, v. 15, p. ٨.

[3] *Commentaire de la Bordah* d'El Bousiri, Boulaq, 1892, hég.

[4] A. de Calassanti-Motylinski, *Relation du Djebel Nefousa*, Alger, 1886, pet. in-4°, p. 33 : تين انس تگنانايت.

Le G est devenu R'[1] $\sqrt{SMR'}$: Guélâia *ismer'* يسمغ, nègre.

Il s'est adouci en J[2] $\sqrt{SMJ}$ Djerid, *ismej* يسمژ nègre; O. Rir' *ismej* يسمژ pl. *isemjan* يسمژان.

Le S est devenu CH : $\sqrt{CHMJ}$: Mzab et Ouargla *ichemj* يشمژ nègre, pl. *ichemjan* يشمژان; Dj. Nefousa : *achemji* اشمژى nègre, pl. *ichemjan* يشمژان.

Le J permute avec le DJ[3] $\sqrt{CHMDJ}$: Mzab, *ichemdj* يشمج nègre, pl. *ichemdjan* يشمجان; Dj. Nefousa : *achemdji* اشمجى nègre, pl. *ichemdjan* يشمجان.

Le CH est remplacé par un J, $\sqrt{JMJ}$: Tementit, *ijmej* يژمژ noir, nègre.

Le J est devenu un DJ, $\sqrt{DJMDJ}$: Syouah : *adjmidj* اجميج esclave.

Peut-être faut-il rattacher à cette racine la forme *imouchchan* يموشان qui existe en Chelh'a.

§ 5. La racine SKI désigne plutôt le nègre que la couleur noire en général. B. Menacer : *askiou* اسكيو pl. *iskouan* يسكوان nègre; Ouarsenis : *asekkiou* اسكيو. Ahaggar *askiou* :•:⊙ pl. *iskiouen* I:•:⊙; f. *taskiout* +:•:⊙+ pl. *tiskiouin* I:•:⊙+.

Sous l'influence de l'*i*, le *k* est devenu *tch* et l'*s* est tombé : Djerba : *atchiou* اچيو nègre.

§ 6. La racine RGL paraît avoir disparu de presque tous les dialectes : Djerid : *arougal* اروڭال noir; O. Rir' *arouggal* اروڭال. A Ouargla, *areggal* a le sens de brun. On en rencontre une trace dans le Zouaoua. Ainsi dans ce vers :

افك فطم امركلى الهان

Efki Fat'ima
Emm ergalen r'eman

Donne-moi Fatima
Aux sourcils noirs[4].

§ 7. En Zouaoua, à Bougie et en Touareg, le nom des nègres est dérivé de la racine KL.

[1] Cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 42-43.

[2] *Ibid.*, p. 41.

[3] Sur la permutation du DJ et du J dans le même dialecte, cf. *Études sur les dialectes berbères*, p. 37.

[4] Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 377. Ces exemples montrent que c'est par erreur qu'on lit *r'eggel* (II I :) pour *reggel* II I O, brun, dans le *Dictionnaire français-tamaheq* de M. Cidkaoui (Alger, 1894, in-4°, p. 143).

Ahaggar, Aouelimmiden, Taïtoq, Ghat : *akli* ⵄⵍⵉ nègre, esclave, pl. *iklan* /ⵉⴽⵍⴰⵏ; Zouaoua, Bougie : *akli* اكلي, pl. *aklan* اكلان.

Ce mot entre dans la formation d'un certain nombre de noms propres de Kabylie : *Agouni bouaklan* أكوني بواكلان (plateau des nègres), village de la tribu d'Atouch; *Thala bouaklan* ثلا بواكلان (fontaine des nègres), village des Beni Thour; ces deux endroits sont situés dans la confédération des Aïth Ouagennoun. L'origine de cette appellation est ainsi racontée par le général Hanoteau : « Les Kabyles donnent le nom d'*Aklan* aux descendants de colonies de noirs établies par les Turks près de Dra'el Mizân et de Tizi Ouzou. Nous les appelons 'Abid (عبيد) comme les Arabes[1]. »

En Kel Oui, l'L a été redoublé : *akkil* ⵄⵍⵍⵉ esclave.

Ahaggar, Taïtoq : *taklit* +ⵄⵍⵉ+ négresse, pl. *tiklatin* ⵜⵉⴽⵍⴰⵜⵉⵏ+; Zouaoua, Bougie : *thaklith* ثكليث négresse, pl. *thiklathin* ثكلاثين.

Chez les Aïth Ouagennoun, on trouve dans la fraction des Isser ed Djedian *Azib en Taklits* عزيب نتكليت (ferme de la négresse); c'est peut-être la même racine que nous trouvons dans Tiklat, à 28 kilomètres de Bougie, bâtie sur les ruines de l'ancienne Tubusuctus, sur la rive gauche de la Soummam.

Les dérivés suivants peuvent être rattachés à la même racine : Ahaggar, *ikaouelen* /ⵉⴽⴰⵡⴰⵍⵏ noir, noirâtre; Taitoq : *ikoualen* /ⵉⴽⵡⴰⵍⵏ; plur. *ikaoualnin* /ⵉⴽⴰⵡⴰⵍⵏⵉⵏ; *takkaoult* +ⵜⴰⴽⴽⴰⵡⵍⵜ+ noirceur; *sekkoul* ⵙⴽⴽⵡⵍ noircir.

Il n'y a aucune vraisemblance que √KL (ou KOUL) soit dérivé de l'arabe اكحل, foncé, étant donnée la présence de ces racines en touareg.

§ 8. A Syouah, au Dj. Nefousa et au Mzab, on emploie le mot *taia* تيا (√Ī) pour signifier négresse. Taroudant *touaia* توايا pl. *touiouin* تويوين. Ce mot s'est conservé dans le nom d'un village des environs d'Alger Aïn-Taya (عين تيا) « la source de la négresse ».

[1] *Poésies populaires kabyles*, p. 412, note 1. Le mot arabe-algérien *ouçif* وصيف pl. *ouçfan* وصفان s'emploie aussi en kabyle :

ستلمسان ار امعسكر
يود تربول لوصيف

Si Tlemsen ar Mâsker
Iououid taraioul louçif

« De Tlemsen à Mascara
Il a amené des tirailleurs noirs ».
(Hanoteau, *Poésies populaires kabyles*, p. 44.)

APPENDICE.

Ce mémoire était terminé quand j'ai reçu les deux travaux de feu M. G. von der Gabelentz sur les rapports du basque et du berbère : *Baskisch und Berberisch*[1] et *Die Verwandtschaft des Baskischen mit der Berbersprachen Nord-Africa's*[2]. Ce dernier titre est exagéré, car, entre tous les dialectes berbères, les recherches de M. von der Gabelentz portent uniquement sur le kabyle (Zouaoua), le touareg (Ahaggar), le chelh'a et le Ghdamsi : encore, pour ces deux derniers, n'a-t-il consulté que le lexique absolument incomplet et souvent fautif de Newmann[3]. Mais même pour ce qui concerne ces dialectes, une connaissance approfondie manquait à l'auteur; aussi fait-il porter sa comparaison du basque, non pas seulement sur des mots *arabes* (!), mais même sur des mots *français* (!!) passés en Kabyle; c'est ainsi que le basque *burdi*, voiture, est comparé au kabyle *θabruedt* (forme inexacte pour *θabruet* = *thabrouet'*, du français *brouette!*)[4]. C'est sur une série d'exemples de ce genre que reposent les règles de phonétique déduites par M. von der Gabelentz et appliquées par lui au basque et au berbère en général. Il est, je crois, inutile d'insister sur la valeur des résultats ainsi obtenus; mais comme, dans son second ouvrage, l'auteur a consacré deux sections aux métaux et aux couleurs, je crois devoir reprendre et rectifier ici ses comparaisons sur ce sujet.

(*Die Verwandtschaft*, p. 116-117, n° 98) : Fer, kabyle *wezzal* (*ouzzal*), touareg *azal*, chelh'a *wezzil;* seuls cités, rapprochés du basque *burni* et *burdin* (!).

Argent : touareg *azref* (seul cité) = basque *zillar* et *zilhar!*

Cuivre : touareg *temanast* coupe, Ghdamès *wanâs* (*ouanas*) = basque *menast*, métal. On a vu plus haut que le mot berbère est emprunté à l'arabe نحاس.

Plomb : touareg *tablelt* (?) = basque *berun* (!).

Étain : touareg *tikeroast* (?), coupe; Chelh'a *ikiri*, plomb = basque *zirraida*, étain! (*Die Verwandtschaft*, p. 208-211.)

396. Kabyle *tiulley* être pâle (forme fautive pour *tiulleχ* = *tcheullekh*) = basque *zuri* blanc (!). En revanche le mot basque signifiant pâle, *ubel* est comparé au kabyle *amellal* et au touareg *mel*, *amilel* (*sic*), seuls cités.

397. Kabyle *berrih* (faute pour *berrik* être noir), seul cité = basque *bel(t)z*, *baleh*, *baltz* (!).

[1] *Sitzungsberichte der königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, t. XXXI, 1893, p. 591-613.

[2] Braunschweig, 1894, in-8°.

[3] *Libyan Vocabulary*, Londres, 1882, in-12.

[4] *Baskisch und Berberisch*, p. 595.

398 *a*. Kabyle *ilwy* (*ilour'*) trouble = basque *illun*, *ilhun*. Le mot kabyle paraît un emprunt à l'arabe لاع ; يلوع, hâler.

Kabyle *ilfaṭ*, sale (faute pour *ilfaḍ*, *ilfadh*) = basque *lik(h)itz*. La racine kabyle L F D H est un emprunt à l'arabe لفظ, لفيظ, vomi; لفاظة déjections, etc.

400. Le basque *urdiñ* bleu, est rapproché du touareg *irtai* (?!) sale, et *idālen*.

401. Kabyle *auray* (*aourar'*) jaune = basque *hori* et *ori*. La ressemblance peut n'être qu'extérieure comme on l'a vu pour *ourar'* et *aurum*.

403 *b*. Basque *zohardi* ciel clair = kabyle *azerqaq* (*azerk'ak'*) et touareg *segeni* (!) indigo. On a vu qu'*azerk'ak'* est une forme redoublée empruntée à l'arabe ازرق.

403 *d*. Basque *arre* gris = kabyle *aras* brun, et touareg *neggor* (?) brun. Pour ce dernier mot, l'auteur aurait pu citer la forme *haras*. L'*s* faisant partie de la racine devrait se retrouver en basque.

On voit combien sont inexactes et incomplètes les comparaisons de M. von der Gabelentz. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de combattre la théorie qui fait du basque une langue parente du berbère; elle a déjà été exposée par deux linguistes que n'a pas connus M. von der Gabelentz, peu au courant de la question[1]; mais j'estime, au moins en ce qui concerne le berbère, que de telles tentatives sont prématurées. Un jour viendra où la grammaire et la lexicologie berbères étant dégagées de tout élément étranger et connues dans leurs moindres détails, par l'étude complète et la comparaison de tous les dialectes existant encore aujourd'hui, nous aurons une base sérieuse pour procéder à une comparaison générale. D'ici là, l'on doit se contenter d'amasser des matériaux en procédant de temps à autre à une synthèse des résultats acquis.

René Basset.

Addition au chapitre I. — Sur les racines OU R K' et R K' dans les langues sémitiques, cf. Goldziher, *Der Mythos bei den Hebräern*, Leipzig, 1876, in-8°, p. 166-169.

[1] *De quelques rapports entre les langues berbère et basque*, Toulouse, 1883, in-4°; De Charencey, *Des affinités de la langue basque avec divers idiomes des deux continents*, Paris, 1892, in-8°.

TABLE

DES VERBES D'ÉTAT ET ADJECTIFS MARQUANT LA COULEUR.

		Pages.
I.	Or	60
II.	Argent	64
III.	Fer	67
IV.	Cuivre	68
V.	Étain	69
VI.	Plomb	69
VII.	Blanc	70
VIII.	Jaune	75
IX.	Rouge	75
X.	Brun	80
XI.	Violet	80
XII.	Bleu, vert	81
XIII.	Gris	83
XIV.	Noir	84
	Appendice	90

VARIA.

L'allemand *schlieszen* = latin *excludere*.

En feuilletant l'autre jour le *Bulletin* de notre Société, j'y ai trouvé, à la date de l'année 1871, le souvenir des discussions soutenues alors parmi nous au sujet du verbe allemand *schlieszen*, que je rapprochais du latin *excludere*, non pas pour y voir deux congénères, mais pour y voir un emprunt des langues germaniques. Le progrès de la science, depuis vingt ans, n'a fait que me confirmer dans cette opinion. L'objection qui m'était opposée alors, que *schlieszen*, en sa qualité de verbe fort, faisant au parfait *schlosz* et au supin *geschlossen*, ne pouvait être emprunté, ne me serait sans doute plus faite aujourd'hui. Ni pour le verbe allemand *schreiben*, ni pour *preisen*, personne ne fait difficulté aujourd'hui d'admettre l'emprunt, quoique l'un et l'autre suivent la conjugaison forte.

En ce qui concerne *schlieszen*, vieux haut-allemand *sliozan*, néerlandais *sluiten*, ancien frison *slûta*, Kluge fait remarquer que ni l'anglais, ni l'ancien norrois, ni le gothique ne connaissent ce verbe, non plus que ses dérivés. Cela n'empêche pas Kluge de poser une « racine germanique *slût*, prégermanique *sklûd* ».

Au lieu du prégermanique *sklûd*, il faut, je crois, mettre le verbe latin *excludo*, devenu dans la prononciation populaire *scludo*. C'est ainsi que le latin *expendere* a produit l'allemand *spenden* « donner ». A une époque plus récente, le substantif féminin *exclusa*, *sclusa* a donné pareillement *Schleuse*.

Le substantif *Schlüssel* « clef », vieux haut-allemand *sluzzil*, est un dérivé du verbe, formé d'après le même principe que *Flügel* de *fliegen* ou *Deckel* de *decken*.

Le substantif *Schlosz* « serrure » et « enceinte fermée, château », vieux haut-allemand *Slôz*, a été fait sur le même modèle que *Flosz* venant de *flieszen* ou *Schosz* « pousse, rejeton », de *schieszen*.

Pour ceux qui seraient, au point de vue du sens, inquiétés par la préposition *ex*, je transcris, d'après Ducange, les passages suivants, où *excludere* signifie « fermer, barrer » et où *exclusor* est exactement l'allemand *Schlosser* « serrurier » :

Quæro ut novos muros Divionis (dux) destruat, quia abbatias nostras excludunt. (Jugement de l'année 1153. Voir Ducange, *s. v.*)

In arte argentaria Exclusores vocantur qui de confusione massæ noverunt formam vasis exprimere. (S. Augustinus, *Enarr. in Psalm.* 67.)

Et cum conflandi ferrum locus esset aptissimus, et fabris, et ferri exclusoribus maxime repleretur. (*Vita S. Egwini Episc. Wigorn.* cap. 3.)

Je ferai remarquer, en finissant, que cette étymologie n'a absolument rien de désobligeant pour la langue allemande, en admettant que l'amour-propre national ait quelque chose à voir à ces questions, ce qui m'a toujours paru enfantin. Au contraire, rien n'empêche de supposer que les anciens Germains n'avaient point besoin pour se garder de serrures, ni de verrous, ainsi que les Suisses de Schiller :

Bald thät es Noth,
Wir hätten Schlosz und Riegel an den Thüren.

P. S. Cet article était rédigé, lu à la société et imprimé, quand l'idée m'est venue d'en envoyer une épreuve à M. Moriz Heyne, professeur de littérature germanique à l'Université de Göttingue.

M. le professeur Heyne, germaniste éminent, est l'un des continuateurs du Dictionnaire de Grimm : je pensais qu'il devait, sur cette question, avoir son opinion faite, puisqu'il est précisément occupé de la lettre SCHL. Voici la réponse qu'il m'a faite :

Très honoré collègue,

Par l'extrait ci-joint d'une épreuve du Dictionnaire de Grimm, vous verrez que notre opinion sur le verbe *schlieszen* est allée à mi-chemin à la rencontre de la vôtre. La démonstration que vous m'avez fait lire a achevé de me convaincre, et je regrette de ne l'avoir pas connue plus tôt : notre article eût été absolument affirmatif, au lieu qu'à présent il laisse encore place à quelques doutes...

Le cahier du Dictionnaire de Grimm qui contient l'article *schlieszen* doit paraître sous peu...

Moriz Heyne.

Göttingue, 11 mai 1895.

Allemand *schürzen* = latin *excurtiare*.

Je profite de cette occasion pour ramener aussi à sa vraie origine le mot allemand *schürzen* « trousser (une jupe, une robe) », d'où le substantif *die Schürze* « le tablier ».

Nous avons ici un dérivé du bas latin *excurtiare* (de *curtus*), italien *scorciare*, français *escorcier* « raccourcir ».

Il existe dans notre vieille langue un substantif *escorsure* que Godefroy traduit par « retroussis, partie retroussée ».

L'accusatif du gérondif en français.

On sait qu'en latin le gérondif avait sa déclinaison complète. De cette déclinaison, il n'a guère survécu en français moderne que l'ablatif.

Il s'en alla courant (*currendo*).
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon (*vendendo*).
Chemin faisant (*iter faciendo*).
Humainement parlant (*parabolando*).

Cependant, il existe une ou deux expressions qui nous ont conservé l'accusatif : c'est d'abord la locution *à son corps défendant*. Par exemple dans cette phrase : « Il a tué son adversaire à son corps défendant ». Il faut, par la pensée, rétablir la locution latine : *ad defendendum* (pour défendre).

Cette tournure était, comme on sait, fréquente en ancien français :

Ces qu'il laissa a la porte gardant (pour garder la porte)...
Servi vos ai par mes armes portant (*per portandum*)[1].

Une autre expression de même sorte est la locution *carême-prenant*, qui était courante autrefois et qu'on trouve encore sur quelques calendriers ecclésiastiques. On a dû commencer par dire : « Nous touchons à carême prenant... Nous nous préparons à carême prenant... » En latin : *ad prendendum quadragesimam*.

UN PRODUIT DE L'ANALOGIE.

Le mot anglais *Colinderies*.

M. Maurice Bloomfield, dans une communication à l'*American Philological Association*[2], cite le fait suivant, qui est un trop curieux exemple de formation analogique pour ne pas mériter d'être reproduit. Il s'agit du suffixe *-eries* (le pluriel seulement), pour désigner des objets d'exhibitions publiques.

Comme on avait eu d'abord à Londres (ou à New-York) la *fisheries exhibition*, le mot *the fisheries* tout court servit à désigner les objets ayant rapport à la pêche. Puis vint une exposition de fleurs qui suggéra tout naturellement *the floweries*. Une exposition d'hygiène — *health exhibition* — donna *the healtheries*. Enfin la *Colonial and Indian exhibition* s'étant, pour simplifier, appelée *the Co-*

[1] E. Étienne, *Grammaire de l'ancien français*, p. 251.
[2] Juillet 1893.

lind, il en sortit *the Colinderies*, un terme, dit M. Bloomfield, qui d'indignation ferait tourner au rouge l'encre d'un puriste.

Pour montrer à notre confrère de race anglo-saxonne que nous ne sommes pas en reste, il suffit que nous rappelions qu'à côté des magasins d'*orfèvrerie* ou de *mercerie*, nous avons à Paris des marchands de *bondieuserie*, qui tiennent dignement leur place auprès des *colinderies* anglaises.

Michel Bréal.

VEDICA.

1. *Púraṃdhi.*

Le nom et l'interprétation de cette énigmatique entité divine a déjà piqué tant de curiosités, inspiré tant de savantes et ingénieuses recherches, qu'il peut sembler oiseux et quelque peu ridicule d'y consacrer une nouvelle étude : les résultats obtenus jusqu'à présent sont entre les mains de tous les védisants, et d'excellents juges s'en déclarent satisfaits [1]; si l'on ne partage point leur avis, reste-t-il du moins l'espérance de trouver une solution meilleure et de les en convaincre? Je le crois, pour ma part, mais à condition de sortir si résolument des voies battues, qu'on encoure le reproche de paradoxe et de bizarrerie. Je ne compte pas y échapper; je demande seulement à mes confrères de suivre ma longue argumentation, sinon avec le désir d'être persuadés, du moins avec la sympathie que mérite toute tentative sincère.

Au double point de vue étymologique et naturaliste, la seule explication aujourd'hui admise se heurte à quatre objections fondamentales : 1° en fait d'autorités anciennes, elle n'invoque que l'autorité du texte pada, qui coupe *púraṃ-dhi*, et l'on conviendra que c'est peu pour nous éclairer; 2° cette analyse exigerait impérieusement l'accentuation **puraṃdhí*, dont il n'y a point de trace; 3° elle n'aboutit qu'assez péniblement au sens de « plénitude, abondance, générosité, bénédiction », que l'on y attache; 4° ce sens lui-même enfin, admissible en tant que résultat d'une évolution postérieure, offre le grave inconvénient de transporter une entité morale et vague dans la période du naturalisme primitif. Cette dernière raison, je le sais, ne touchera guère qu'une minorité, puisque l'école mythique est en défaveur; mais peut-être la suite montrera-t-elle qu'on aurait tort de la dédaigner dans le cas présent.

Ce qui demeure acquis, en tout cas, c'est qu'une recherche dirigée dans ce sens peut braver les critiques mêmes des traditio-

[1] **Bloomfield**, *Contrib.*, V, p. 19; Oldenberg, *Die Religion des Veda*, p. 63 et 180.

IMPRIMERIE NATIONALE.

nalistes, même de ceux qui pensent qu'il faut expliquer tout le passé de l'Inde par son présent, et professent, ou peu s'en faut, qu'un sectateur des Védas ne se trouverait pas déplacé dans une pagode contemporaine; car ici la tradition n'a rien à nous apprendre, par l'unique et bonne raison qu'elle ne sait rien de plus que nous, rien que ne nous apprenne la simple lecture des textes védiques. La Puraṃdhi est une puissance bienfaisante: c'est probablement tout ce qu'en ont su les poètes et les prêtres qui l'ont nommée, invoquée et célébrée, et nous en serions réduits à la même ignorance s'ils ne nous avaient conservé quelques fragments de formules antiques dont il faut essayer de pénétrer le sens incompris d'eux.

Je débute par une constatation générale: le nom de *púraṃdhi* revient quarante-sept fois dans le R. V., pas une dans l'A. V., sauf en deux passages empruntés au R. V. Le contraste est trop frappant pour n'être pas significatif: la fréquence du mot dans la langue du livre qui est le rituel du sôma, son absence complète dans un recueil védique étranger à ce culte, doivent faire soupçonner une indubitable connexion entre la Déesse Puraṃdhi et le Dieu Sôma. Disons tout de suite quel est ce rapport, oublié des rédacteurs mêmes du Véda: la *púraṃdhi* est primitivement la prison et le réservoir du sôma céleste, le réceptacle de la pluie, bref «la citadelle aveugle» (*púr andhá*), la nuée noire qui tour à tour dérobe et épanche à l'homme ses trésors.

On verra plus loin que, de toute la phraséologie incolore où se noie la personnalité de Puraṃdhi, les seuls passages caractéristiques qui surnagent sont précisément ceux qui la mettent en relation avec ce fameux rapt de Sôma où récemment M. Bloomfield a dégagé, avec une si rigoureuse netteté, le mythe de l'éclair apportant la pluie. Étayons tout d'abord la base chancelante de notre édifice étymologique.

*
* *

La locution *púr andhá* est hautement possible, mais elle n'est que possible, on ne la lit nulle part, et sûrement les Indous, s'ils ont jamais pensé que *púraṃdhi* fût la nuée, auront interprété son nom par «le réservoir de la plénitude». Cette ressource, encore une fois, nous échappe: il n'y a pas de mot *púr* «plénitude»; y en eût-il un, le composé serait **púr-dhí*, car la formation par le premier terme à l'accusatif est sans exemple avec *-dhí*, et le mot serait oxyton; sans compter ce qu'aurait de flottant et d'abstrait cette désignation d'un objet concret. Mais, que cette fausse étymologie ait pu influer d'une manière indirecte sur les altérations qui ont atteint le mot, c'est ce que je

suis loin de nier; bien au contraire, je pense qu'il ne faut négliger aucun des adjuvants qui sont susceptibles d'expliquer une transformation à première vue aussi étrange : de *púr andhá* ou *púr andhí* « forteresse obscure », les Indous ont tiré d'autant plus aisément *púraṃdhi* qu'ils ont vu dans ce dernier terme « le réservoir de la plénitude ».

On s'est défait en théorie, mais on ne se départ point aussi facilement dans la pratique, de l'illusion ancestrale qui voyait dans le sanscrit une sorte d'algèbre dérivative, rigoureuse et impeccable, et qui le traitait en conséquence, ramenant chaque mot à une racine suivant une norme fixée une fois pour toutes. Il faut s'habituer à penser que, si le védique — je ne dis pas le classique — a été incontestablement une langue vivante, s'il a été parlé par des lèvres humaines et pensé par des cerveaux humains, il ne saurait plus qu'aucun autre idiome avoir échappé aux confusions, aux lapsus, aux erreurs d'étymologie populaire et de fausse analogie, aux formules toutes faites, qui partout ont sévi.

Je pars donc d'une formule *púr andhá*, où, bien entendu, l'*n* n'a pas d'autre valeur phonétique ni même, dans certains systèmes, d'autre expression graphique que l'*ṃ* de *púraṃdhi*. C'est là sans doute la moindre des difficultés; car l'écriture est toute récente, et, du jour où le mot fut analysé *púraṃ-dhi*, la graphie par l'anusvâra s'imposa. Quant à l'expression « citadelle sombre », si le Véda ne nous en offre pas la lettre, au moins fourmille-t-il de métaphores analogues pour désigner le séjour mystérieux, « caverne close, cachette recluse, gouffre sans fond, citadelles crues(?), citadelles noires » (R. V., IV, 16, 13), etc. : la juxtaposition est d'excellent sanscrit; l'adjectif, étant de détermination et non de simple ornement, devait suivre le substantif, tout comme dans *áhir budhnyàḥ* ou *populus Romanus;* et enfin une formule semblable, pour désigner le réservoir du sôma céleste, se conçoit d'autant mieux qu'elle prêtait au raffinement par calembour et pouvait à la rigueur s'entendre comme *púr ándhasaḥ* « la citadelle de la plante » ou « du suc végétal ».

Je ne pense donc pas que mon postulat ait rien d'excessif : si le mot *púraṃdhi* n'est tombé du ciel avec l'objet qu'il représente, il est aussi légitime d'en chercher l'origine dans la liaison de deux mots que dans la composition mal venue d'un thème avec un cas.

*
* *

Toute la question se réduit à savoir s'il y a une voie pour passer de l'un des termes à l'autre : de *púr andhá*, locution à deux accents, ou l'*á* est long, où la finale est *á*, dont enfin le

génitif serait *puró andhâyāḥ*, et ainsi de suite, à *púraṃdhi*, mot à un seul accent invariable, où l'*ú* est bref, la finale *í*, et dont le génitif enfin est *púraṃdheḥ* ou *púraṃdhyāḥ*. Au premier abord, rien ne semble plus forcé; et pourtant, si l'on considère que le vocatif primitif de la locution *pûr andhâ* ne peut être que **púr andhe*, avec *ú* bref et un seul accent, tout s'aplanit d'un seul coup; car *púrandhe*, à son tour, prononcé d'ensemble et envisagé désormais comme un mot dont l'accent unique constitue l'unité, sera pris fort légitimement pour le vocatif d'un mot dont le nominatif est *púraṃdhiḥ*, et il n'en faut pas davantage pour appeler à la vie ce nominatif et subsidiairement toute la flexion qu'il commande.

En grec, le type *μητίετα* a eu la vertu, on le sait, non pas seulement de développer une flexion, mais de la remplacer tout entière, et ce n'est là qu'un exemple entre cent de l'influence exercée sur les noms ou les épithètes des êtres divins par l'habitude où l'on était de les prononcer au vocatif beaucoup plus souvent qu'aux autres cas. Ce point n'est pas contesté; et, bien qu'on ne lise pas, que je sache [1], la locution *εὐρύοπα Ζεῦ* au vocatif, nul presque ne doute que le nominatif *εὐρύοπα Ζεύς* n'en procède. On ne voit donc pas pourquoi il serait nécessaire de lire le vocatif *púraṃdhe* dans un texte védique, avant d'oser affirmer qu'il existât et fût usité : fort antérieures aux chants sacrés furent les simples invocations, aux hymnes composés les litanies rudimentaires, et l'on a pu, dans une de ces litanies pour la pluie, prononcer à satiété le vocatif **púr andhe*, tout comme tels autres, *áhe budhnya*, *ájaikapāt*, etc., dont les textes n'offrent pas la moindre trace. On verra plus loin une application différente de la même prémisse, et il n'est que licite de faire remonter l'emploi d'aussi simples et courtes formules jusqu'à la phase linguistique et religieuse de l'indo-éranisme.

Nombre de ces mots factices, figés dans leur immobilité vocative, ont pu cesser d'être pleinement entendus [2] : en proférant le cri *púrandhe*, on ne savait plus au juste de quoi l'on parlait; mais on se souvenait vaguement qu'il était question d'un réservoir de trésors. De là le sens général d'abondance qu'on attribua à l'entité divine née d'une confusion grammaticale. Quant à la forme de son nom, l'analogie eût pu tout aussi bien amener **púrandhā*. Mais il faut songer qu'un autre nominatif de la forme correcte et complète était *púr andhí*, non moins régulier que *púr*

[1] Sauf seulement Π 241 (contre vingt-deux emplois au nominatif ou à l'accusatif); car *Hymn.* XXIII, 4, ne saurait compter.

[2] Quel est, par exemple, le sens du vocatif *adhrigo* dans la formule Ait. Br. II, 7, 11, où il ne se construit pas même grammaticalement avec le verbe qu'il semble commander?

andhá, et que dès lors le thème altéré *puraṃdhi-* apparaît comme une sorte de compromis entre les deux nominatifs normaux. Et surtout il faut faire la part très large à l'influence de la fausse étymologie *púraṃ-dhi*, qui a naturellement amené à la finale le vocalisme de *ni-dhí*, *pari-dhí*, *garbha-dhí*, etc., tous mots dont l'accentuation oxytonique révèle à première vue l'origine différente.

Il reste à voir si les textes ne s'opposent pas à l'admission du sens de «forteresse sombre, prison», ou si même tel ou tel d'entre eux n'en aurait point gardé quelque précieux vestige.

* * *

Dans toute discussion d'un mot aussi commun et devenu aussi banal que *puraṃdhi*, il y a nécessairement une énorme majorité de passages à éliminer comme ne décidant ni pour ni contre. En saine statistique ces cas sont à déduire de l'ensemble; mais encore en faut-il faire le décompte. Je présenterai donc ainsi qu'il suit, et par ordre d'importance, le classement brut des emplois de *puraṃdhi*.

I. Le mot est au pluriel et il est impossible d'y voir rien de plus précis que le sens «abondances, prospérités, bénédictions», ce dernier se rapprochant, si l'on veut, mais par un détour, de celui de Bergaigne, qui voyait dans Puraṃdhi une incarnation de la prière céleste[1] : I, 123, 6; 158, 2; IV, 22, 10; 50, 11; VII, 64, 5; 67, 5; 97, 9, — en tout sept emplois aussi peu caractérisés que possible.

II. Le mot est au singulier, et l'on peut hésiter entre le sens de «abondance», en général et celui de la divinité Puraṃdhi, mais naturellement nous n'en apprenons pas davantage sur la nature intime de celle-ci : I, 5, 3; 134, 3; III, 62, 11; V, 35, 8; VII, 32, 20; VIII, 92, 15; X, 65, 13 et 14, — en tout huit cas, dans plusieurs desquels Puraṃdhi, en tant que divinité au moins vaguement conçue, semble plutôt probable, mais mieux vaut ne pas insister.

III. Puraṃdhi est sûrement nom propre, ainsi qu'il appert de son intervention au milieu d'une énumération d'autres divinités (Bhaga, Aṃça, Indra, Agni, Savitar, etc.), mais il n'en ressort aucune lumière sur sa personnalité : II, 1, 3; 38, 10;

[1] Interprétation que je ne crois pas avoir à discuter : si je parviens à établir mon sens de «caverne céleste», j'aurai par là même fait le départ de ce que les vues de Bergaigne avaient soit d'exact, soit de préconçu.

V, 42, 5; VI, 21, 9; 49, 14[1]; VII, 35, 2; 36, 8; X, 64, 7; 85, 36, — neuf cas.

IV. Il y faut joindre ceux où *púraṃdhi* a pu être pris pour une épithète du Dieu qu'elle accompagne (spécialement Pûṣan), mais où un examen plus attentif y doit faire reconnaître un nom propre et une divinité distincte[2]: I, 181, 9; II, 31, 4, — deux cas absolument similaires, dans l'un desquels les Açvins sont comparés à Pûṣan et Puraṃdhi, tandis que dans l'autre ils sont énumérés tous ensemble.

V. Il conviendrait peut-être de compter à l'actif de notre hypothèse les emplois de la *púraṃdhi* en tant qu'associée au Dieu Sôma : VIII, 69, 1; IX, 97, 36; 110, 3; X, 112, 5. Mais, comme ici elle ne paraît pas avoir avec lui un lien plus étroit qu'avec les autres divinités ci-dessus mentionnées, il sera plus prudent et plus loyal de ranger ces quatre cas parmi les passages incolores, qui ressortent ainsi au total de trente et un sur quarante-sept emplois dans le R. V.[3].

* * *

Reste à seize passages plus ou moins significatifs et utilisables.

VI. Une fois, mais une seule fois (III, 61, 1), Puraṃdhi est visiblement l'Aurore. Je n'en tirerai point argument en ma faveur, mais je pense qu'on ne s'en prévaudra pas contre moi : la « forteresse » peut aussi bien épancher la lumière que tout autre trésor; et, au pis aller, on conçoit fort bien que le nom d'une divinité féminine et dispensatrice ait été transporté par métaphore à l'Aurore.

VII. Le caractère de « forteresse » commence à se dessiner. Les *púraṃdhis* ont des carquois (*iṣudhyávaḥ*, V, 41, 6) : pourquoi cette épithète, évidemment traditionnelle et imcomprise du poète, sinon parce qu'elles sont pourvues d'armes de jet, qui ne sont autres, on va le voir, que la flèche de Kṛçânu ou l'éclair? Je sais bien qu'on traduit cet ἅπαξ par « zélées, désireuses », et le malheur veut que ce faux sens s'appuie sur le voisinage de *pátnis*. Mais, en admettant que le rédacteur même l'ait entendu ainsi, c'est une étrange façon de comprendre le Véda que de s'appliquer à ef-

[1] A noter qu'ici elle est associée à Ahi Budhnya.

[2] Il va de soi que mon interprétation n'admet, pas plus que celle de Bergaigne, la supposition, arbitraire, inutile et contredite par l'immense majorité des emplois, d'un *púraṃdhi* adjectif.

[3] Je dis 31, en y joignant X, 39, 2, également sans valeur, bien que figurant dans le même morceau que X, 39, 7 *infra*.

facer et à éteindre tout ce qui peut encore émerger d'images et de représentations vivantes dans son inerte formulaire. Ailleurs, quand nous voyons les Açvins « lâcher la Puraṃdhi » (I, 180, 6), nous pourrions, sans doute, la prendre pour la prisonnière; mais, lorsqu'ils la brisent (I, 116, 7), et malgré la métonymie védique connue « fendre les vaches hors du rocher », il y a beaucoup de chances pour qu'elle soit la prison, une prison bénigne au surplus et qui ne demande qu'à s'ouvrir.

VIII. Ce dernier vers, en effet, va nous permettre d'en interpréter trois autres, où il est également question des exploits des Açvins. Que ceux-ci aient pressuré le sôma pour Puraṃdhi (X, 39, 7), c'est un renseignement unique et par conséquent suspect; mais *yuvám súṣutiṃ cakrathuḥ púraṃdhaye* peut parfaitement s'interpréter par « à Puraṃdhi » en ce sens que ce serait elle qui aurait fourni les éléments du pressurage, et dès lors s'accorde sans peine, soit avec ce que nous savons des Açvins, déités pluvieuses, soit avec ce que nous supposons de Puraṃdhi. Cette *súṣuti*, elle l'a fournie de son plein gré, car elle a appelé les Açvins au passage (I, 116, 13; 117, 19), apparemment comme la vache appelle son veau pour qu'il la débarrasse du lait qui lui pèse (I, 164, 28). Ces concepts, encore une fois, étaient perdus pour le rédacteur des hymnes, qui semble simplement confondre Puraṃdhi dans la foule anonyme et bigarrée des protégés des Açvins; ce n'est que par le rapprochement patient des débris conservés qu'on peut reconstituer la mosaïque ignorée de lui-même dont il a utilisé çà et là un fragment dépareillé.

IX. La liaison entre la Puraṃdhi et le Sôma est évidente, mais le rapport qui les unit manque de clarté. Il est tout à fait indirect: VII, 9, 6; 39, 4; X, 80, 1; encore le dernier passage est-il le seul d'où l'on puisse nettement inférer qu'Agni a procuré aux hommes la Puraṃdhi, comme l'aigle qui est Agni leur a apporté le sôma. Il se précise un peu : IV, 34, 2, où Puraṃdhi accompagne les sucs enivrants; IX, 93, 4, où, à propos de Pavamâna, on invite Puraṃdhi à « se laisser charrier de bon gré »; et surtout IX, 90, 3, où l'on prie Sôma de se clarifier « vers les deux puraṃdhis contiguës »; quoi que dissimule cette métaphore isolée, — peut-être simplement les deux cuves ou les pierres du pressoir, — il est impossible de ne pas la rapporter à une antique conception de la puraṃdhi comme réservoir à sôma. Je ne dis pas, encore une fois, que le poète se comprît parfaitement.

X. Restent enfin trois passages décisifs : non que le vieil auteur, sans doute, les entendît davantage; mais le personnage de Puraṃdhi lui était fourni par la tradition comme figurant dans

le récit de l'enlèvement de Sôma; il l'y a donc fait entrer, mais à l'état d'accessoire si vague que son intervention a jusqu'à présent exercé, lassé ou mis en défaut la patience de tous les commentateurs indigènes ou orientaux. Tout s'explique au mieux si la Puraṃdhi[1] est la prison du Sôma : en forçant l'une, l'aigle enlève l'autre; ou bien, dans une variante du conte, il les enlève tous deux à la fois. IV, 26, 7 : « L'aigle prit et emporta Sôma... et alors Puraṃdhi quitta » (ou « trahit) les démons avares [qui la gardaient]... ». De même IV, 27, 2 : « ..... Là-haut[2] Puraṃdhi quitta les démons avares, et [l'aigle] traversa les vents avec vigueur. » Et enfin, ib. 3 : « ... où quand ils eurent emporté de là Puraṃdhi... ». On peut spéculer à l'infini sur ces trois passages corroborés par les trois précédents, je ne crois pas qu'on trouve rien de plus clair : la Puraṃdhi est la *pûr andhâ*, qui emprisonnait le Sôma; puissance sombre à l'origine, elle est devenue de ce jour puissance bienfaisante et tutélaire, d'autant qu'elle est souvent censée s'être prêtée au rapt, ou même, dans une certaine version, avoir invité les Açvins à ouvrir ses flancs.

En récapitulant, je trouve, sur les seize passages significatifs, un seul qui semblerait contredire mon hypothèse, neuf qui, plus ou moins sollicités, y rentrent sans difficulté et en tout cas ne s'y opposent point, trois qui la confirment, et trois enfin qui, avec tout le bon vouloir et le talent du monde, ne semblent pas pouvoir s'expliquer autrement[3].

* * *

J'ai prévu au début l'objection sous laquelle on pensera m'écraser, j'y reviens avant de conclure; elle saute si bien aux yeux qu'elle est constante et inévitable — combien de fois ne l'ai-je pas déjà essuyée! — mais recèle en même temps une si flagrante antinomie qu'on s'étonne de la voir acceptée par d'autres que les adorateurs serviles du sacrosaint « document » : c'est qu'on ne lit nulle part ni **púr andhe*, ni surtout *pûr andhâ*, Hé sans doute!

[1] Car, d'inventer pour ce cas unique un Puraṃdhi masculin, c'est, je pense, un caprice d'exégète qui a fait son temps.

[2] Le sens de *irmâ* n'est pas sûr, mais ce n'est qu'un adverbe.

[3] Peut-être cette certitude ne ressort-elle pas assez de mon argumentation parce que j'ai cru devoir m'abstenir d'analyser par le menu un hymne déjà si souvent traduit et interprété. Mais je prie le lecteur de s'y reporter, et de juger lui-même si la façon dont Puraṃdhi est mentionnée au milieu de détails précis, topiques, éblouissants de folk-lore, s'accorde avec la traduction par une vague entité d'abondance. Qu'il considère aussi que les citadelles (*púras*) qui enferment Sôma sont expressément nommées, et tout juste dans les deux morceaux qui contiennent les trois passages caractéristiques : IV, 26, 3; IV, 27, 1.

Mais si on les lisait, le problème serait résolu depuis longtemps, ou plutôt il n'y aurait jamais eu de problème.

Je conclus donc : le mot *púraṃdhi* est une altération — j'ai expliqué par quelle filière — d'une locution plus ancienne et perdue *pûr andhâ* « citadelle aveugle, prison obscure », qui désignait la cachette du sôma, ou le nuage enfermant la pluie.

2. *Nâsatyâ.*

On sait que ce terme, aussi obscur que connu, est susceptible de deux emplois distincts : au duel, dans les Védas, il désigne les Açvins; le singulier, dans la littérature postérieure, est le nom propre du second, tandis que le premier s'appelle Dasra. Encore que les Védas n'offrent aucune trace du singulier, il existait sûrement aux temps védiques dans la littérature populaire sous-jacente, tout au moins dans le folk-lore d'où plus tard sont sortis les Purâṇas; il n'en faut pour preuve que le nom du démon avestique Naoŋhaityo, qui reporte cette individualité ambiguë jusqu'à la phase indo-éranienne.

Après examen de toutes les étymologies proposées pour ce mot, — *ná asatyâ* « non menteurs » (Grassmann), — *nâsa-tyâ* « nasuti » (Bergaigne), — *ná-satyâ* « véridiques » formé comme *ná-vedas* « instruit de » (Colinet), — je pense qu'il faut en revenir résolument à la première [1], mais en la modifiant suivant les exigences de la morphologie sanscrite ou même indo-éranienne. Il est bien clair, en effet, qu'il ne saurait s'agir d'un véritable composé **ná-asatyâ*, puisque *ná* est une particule négative et jamais un élément de composition. Il ne l'est pas moins qu'une simple juxtaposition *ná asatyâ* aurait pu se contracter, mais eût gardé deux accents. C'est donc à la phraséologie primitive qu'il nous faut demander compte, soit de l'accent unique, soit de la création du nom propre Nâsatya au singulier.

Toute difficulté disparaît, si l'on admet, comme plus haut, une invocation sanscrite ou présanscrite adressée aux Açvins, *dásrâ ná asatyâ* « ô miraculeux et non trompeurs » [2], parce qu'ici, de même que l'accent de *dasrá* remonte, la locution vocative totale *ná asatyâ* se prononce sous un seul accent, suivant une loi constante et familière. De cette formule une fois fixée, les Indiens

[1] Elle n'avait d'ailleurs jamais cessé de se recommander, à raison de la scansion tétrasyllabique *nâsatyâ*, moins fréquente peut-être que ne le croit Grassmann, mais du moins incontestable.

[2] Cette invocation n'est pas pure phraséologie; elle a un sens clair pour tout védisant : elle signifie que les Açvins font des miracles, et que leurs miracles ne sont pas de vains prestiges, comme ceux des sorciers inspirés par les démons.

et les Éraniens, ou même les Indo-Éraniens tirèrent, par deux voies différentes, les noms propres qui nous occupent.

1° Étant donné l'ensemble *dásrā nâsatyā*, dont le premier terme *dásrā* restait toujours significatif et intelligible, on en isola le second terme *nâsatyā*, qui, avec son accentuation vocative, fut transféré de toutes pièces en fonction de nominatif[1]. Ainsi les Açvins furent dénommés au duel *nâsatyā*.

2° D'autre part, le juxtaposé *dásrā nâsatyā*, étant faussement analysé comme *mítrā-váruṇā* ou tout autre copulatif, donna l'illusion de deux personnages distincts dont l'un se serait nommé Dasra et l'autre Nâsatya. Ainsi s'opéra le dédoublement en deux noms propres de deux épithètes autrefois communes. Que subsidiairement un dieu tutélaire des Védas soit un démon de l'Avesta, c'est un fait trop banal pour s'y arrêter.

3. *kaninakéva* (R. V., IV, 32, 23).

Dans cette stance qui appartient à un hymne de facture visiblement moderne, les deux chevaux bruns d'Indra — en tant que bondissant au devant de son char — paraissent être comparés à deux cariatides qui font saillie sur une poutre, une imposte ou un chambranle (*drupadé*). Mais cette interprétation, qui encore n'aboutit qu'à une comparaison irrégulière, — deux mâles assimilés à deux femmes, — ne va point sans une violente torture infligée au texte : il faut, d'abord, lire *kaninaké iva*, qui fausserait le vers, à moins d'y substituer la très douteuse scansion *kaninaké va* (Grassmann), au lieu de la lecture irréprochable du texte pada *kaninakâ-iva* « comme une jeune fille »; puis il faut supposer que *vidradhé* (Grassmann) ou *arbhaké* (Ludwig) ou tous deux sont des épithètes de ce *kaninaké* restitué, et conséquemment les mettre au nominatif féminin duel, alors que le texte pada, qui épelle avec scrupule *babhrâ íti* et *çobhete íti*, reste muet sur *vidradhé* et *arbhaké*, impliquant par là que ce sont des locatifs (msc.-nt.) du singulier au même titre que *drupadé*. Et, au prix de tant d'efforts, on n'obtient enfin qu'une image où la bizarrerie le dispute à la platitude, « comme deux jeunes filles nues sur un petit poteau neuf », ou « comme deux petites poupées sur une grosse poutre neuve, les deux chevaux bais resplendissent dans leurs courses[2] ».

Je reprends un à un les termes de la comparaison, avant de passer à *kaninakéva*. L'expression *náve drupadé arbhaké*, exactement

[1] Il va de soi qu'il n'en pouvait être de même pour *dásrā*, puisque les autres cas de *dasrá* assuraient l'oxyton.

[2] La stance n'est pas visée, que je sache, dans la *Syntaxe des Comparaisons Védiques* de Bergaigne; je ne sais donc ce qu'il en pensait.

« sur une petite pièce de bois neuve », ne me semble pas devoir faire difficulté ; nous ne sommes pas assez au courant des procédés d'ornementation de l'Inde védique pour pouvoir affirmer, avec M. Ludwig, qu'elle exécutait ses motifs sur de grosses poutres plutôt que sur de simples poutrelles; et, au surplus, de « petites » cariatides sur une grosse poutre feraient beaucoup plus mauvais effet que « des figures » sans épithète sur une petite. Ainsi *arbhaké* reste locatif. Quant à *vidradhé*, il est beaucoup moins clair, et l'honnête Sāyaṇa n'y sait soupçonner qu'un * *vidradhe* « affermi » qui lui-même serait un barbarisme pour *vidṛdhe*. Je croirais volontiers que Grassmann a touché juste dans sa divination, *vidraḍhá* « sans vêtement », par le rapprochement de *drádhas* nt. à défaut d'un * *dradhá* jusqu'ici introuvable. Peut-être même, autant qu'il est licite en traitant d'un ἅπαξ, réussirait-on à serrer de plus près le sens de ce mot : dans le seul passage où il figure (T. S., III, 2, 2, 2), il est question des « deux *drádhas* réunis par un cordon » — c'est du moins le sens le plus probable de *sa-tátī* = * *sa-tánti*, autrement inintelligible; — et cette description ne saurait mieux convenir qu'à la pièce de devant et à la pièce de dos d'un vêtement dont les deux parties se rattacheraient le long du cou ou des épaules. Bref, le *drádhas* serait une sorte de pectoral, et le composé *vi-dradhá* équivaudrait à « la poitrine nue »; comme, d'autre part, nous répugnons à en faire un duel féminin contrairement à l'autorité du texte pada, rien ne nous empêche d'y voir un adjectif neutre pris substantivement et de le traduire par le locatif singulier, soit « en état de nudité de poitrine ».

A ceux qu'intimiderait cette dernière série de conjectures un peu en l'air, il suffit de faire observer qu'elle n'est qu'accessoire et que notre déduction ultérieure peut s'en passer : on n'a qu'à suivre la tradition, qui fait manifestement de *vidradhé* une épithète de *drupadé*, entendre cette épithète conformément à la tradition, ou même ne point l'entendre du tout si on le préfère [1]. Il n'importe. L'essentiel et ce qui demeure, c'est qu'on n'a ni le droit ni aucun motif de supposer un duel féminin dans *vidradhé*, et que dès lors disparaît tout prétexte à en chercher un dans *kanīnakéva*.

Revenus à ce terme, traduisons-le, lui aussi, en conformité rigoureuse du texte pada, et nous obtenons : « Comme une statue de femme, la poitrine nue, sur une petite poutre neuve, les deux bruns resplendissent... » A la terne rédaction de tout à l'heure

[1] Et, en effet, il peut être impliqué, sans que le poète ait besoin de le préciser, que la statue d'une femme a les seins nus; le tableau suggéré plus bas devient moins net, mais ne change pas.

se substitue une image pittoresque doublée d'une réticence piquante : on voit saillir des veines du bois « les deux bruns resplendissants »; en un mot, les deux chevaux bais d'Indra sont comparés, non pas à deux statues, mais implicitement aux deux seins que la statue découvre et semble projeter d'un élan fougueux, et enfin — car la grammaire ne perd jamais ses droits — peut-être n'est-il pas indifférent de mettre ainsi mentalement en parallèle avec un objet comparé masculin un terme de comparaison masculin (*stánau*).

4. *saptáçīrṣāṇam* (R. V., III, 5, 5).

Le temps est passé d'exagérer la valeur littéraire des Védas; mais on tombe dans l'excès contraire : la platitude, on vient de le voir, ne gît souvent que dans notre indigence de compréhension; le verbiage aussi, et j'espère le montrer. Là où semble couler un flux pâteux de métaphores traditionnelles et incohérentes, se succédant sans aucun lien de pensée ni de composition, on découvrira la marque de l'œuvre d'art, souvent sobre et distinguée, si l'on ne se laisse pas tromper à l'apparence jusqu'à prendre pour un ornement banal le détail précis, topique et même pittoresque. Bergaigne nous en a donné un curieux exemple, dans sa traduction antithétique de R. V., II, 35, 4 c d, où il relève et oppose l'une à l'autre les deux expressions *asmé* et *apsú* [1]; j'en voudrais indiquer un autre, moins remarquable, quoique sans doute plus sûr, qui lui a échappé.

On lit, R. V., III, 5, 5 c d :

páti nábhā saptáçīrṣāṇam agníḥ
páti devánām upamáddam ṛṣváḥ ‖

Traduits littéralement, mais sans qu'aucun d'eux soit mis en relief, ces mots ne laissent pas de fournir un sens : « Agni garde sur son nombril celui qui a sept têtes; le haut garde le festin des Dieux. » On aura beau toutefois s'ingénier : ce ne sont que des mots, moins encore, un cliquetis de sons; on n'en tirera jamais une conception, je ne dis pas positive, mais seulement quelque peu intelligible [2].

Considérons-les avec plus d'attention : voici que se détachent en vigueur, sur ce fond de phraséologie conventionnelle, les deux expressions *nábhā* et *ṛṣváḥ*, en tant que formant un contraste voulu et significatif, l'une synonyme de « sur terre », l'autre de

[1] Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 97; *Quarante hymnes du Rig-Véda*, p. 66-67 = *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 356-357.

[2] Cf. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 60; *Quarante hymnes du Rig-Véda*, p. 8 = *Mém. Soc. ling.*, VIII, p. 8.

« au ciel ». Et alors tout s'éclaire : nous obtenons, par voie d'allégorie ou, si l'on veut, d'énigme antithétique, la glorification des deux principes lumineux qui constituent les deux grandes incarnations d'Agni.

c. Sur le « nombril », c'est-à-dire plus précisément dans la cavité de l'autel où l'on allume le feu, — dans l'*uttaravedināḥi*, c'est le terme technique, — Agni garde « celui qui a sept têtes », et qui n'est autre que le feu terrestre lui-même, avec ses « sept » pointes de flammes, nombre hiératique et d'usage courant, quelle que soit d'ailleurs la métaphore dont il s'accompagne [1]. En tel autre passage, par exemple (R. V. I, 164, 1 d = A. V. IX, 9, 1 d), Agni est un chef de clan qui a « sept » fils, et ainsi de suite.

d. Lorsqu'il est « sublime », au ciel par conséquent, Agni garde « le festin des Dieux », le plat d'or où on le leur sert, le calice d'or du sacrifice divin, — se rappeler le saint Graal [2], — tout ce qui enfin peut symboliser, dans la conception primitive, la splendeur du disque solaire. Il est clair, que, dans la conception plus spécialement indoue, le festin des Dieux serait bien plutôt la lune assimilée au Sôma; mais, justement, rien ne nous oblige à croire que le Véda ne renferme que des concepts indous [3], ni non plus, malgré l'autorité de M. Hillebrandt, que Whitney et M. Oldenberg ont déjà déclinée sur ce point, de reporter aux temps védiques l'identification absolue du Dieu-Lune et du Dieu-Sôma.

Ainsi notre verset revient à exprimer, pour la millième fois, mais sous une forme à la fois poétique et élégamment concise, une vérité qui nous est familière : Agni, sur terre, c'est le feu; au ciel, le soleil.

Paris, 15 avril 1895.

V. Henry.

[1] Les deux autres emplois du *saptáçīrṣan* (R. V. VIII, 51, 4; X, 67, 1) sont la banalité même et ne décident rien.

[2] A. V. X, 8 (hymne tout entier en énigmes solaires), le soleil est voilé sous l'allégorie de l'urne (14) et de la coupe renversée (9).

[3] Quoi qu'en pensent MM. Pischel et Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. XXIX; cf. *Rev. crit.*, XXIX (1890), p. 81.

LE
DIALECTE PERSAN DE NÂYÎN.

La présente étude a pour base de nouvelles notes sur le langage nâyînî que mon ami, M. le Dr Tholozan, a bien voulu mettre à ma disposition. Sur son invitation, un de ses élèves, Mirzâ Gholâm Ali, fils de Hosséin Kouli bey, a recueilli de Mirzâ abd ol Hosséin de Nâyîn, qui se trouvait récemment de passage à Téhérân, un certain nombre de mots et de phrases dont la transcription en caractères *shékèstè* est accompagnée d'une traduction persane ainsi que d'un exposé sommaire du pays.

Le territoire de Nâyîn fait partie du Kouhistán et de la province de Yèzd; il relevait naguère de celle d'Isfahân dont il a été détaché depuis quelques années. Il comprend un gros bourg du même nom qui compte cinq ou six mille habitants, quatre bourgades avec environ cinq cents âmes chacune, et deux ou trois cents villages et hameaux habités chacun par cinq ou dix familles. En raison des nombreux et gras pâturages de la contrée, les Nâyînis se livrent principalement à l'élevage des chameaux et des moutons, aussi jouissent-ils, pour la plupart, d'une certaine aisance, mais ils ont la réputation d'être d'un caractère indépendant et querelleur. Ils parlent un dialecte particulier dont les principaux éléments appartiennent au langage que les Persans nomment فرس قدیم, *Fours è kadîm* et que je traduis littéralement par *persan archaïque*. Le dictionnaire de ce langage, publié par feu Rizà Kouli Khân, dit Hédâyet, sous le titre de *Endjoumèn ârâyî*, quoique incomplet, m'a été fort utile pour l'identification de certains mots obsolètes.

Ces notes ont été prises au hasard et sans ordre; j'ai donc dû les coordonner, en extraire un vocabulaire par ordre alphabétique, une série de phrases usuelles et le paradigme de la conjugaison de quelques verbes. Suivant le conseil de M. J. Darmesteter, en regard de la transcription en caractères latins du texte nayînî, j'ai placé les équivalents persans modernes. Je n'ai pas eu la prétention de tenter ici une analyse de ce dialecte, je me suis borné à publier ces notes à simple titre de documents qui, par leur nouveauté et leur rareté, apporteront peut-être un faible concours aux études de grammaire comparée.

Amédée Querry.

Nota. P. = persan; P. arch. = persan archaïque; Ar. = arabe; T. = turc.

VOCABULAIRE.

اَر *èr*, moulin. P. اَس, meule.

اَر آو *èr âô*, moulin à eau. P. اَسیاب.

اَرِدَس *èrdès*, manivelle du moulin à bras. P. دستاَس.

اَروُون *èrvoûn*, meunier. P. اَسیابان.

اَروُونه *èrvounè*, chamelle. P. arch.

اَروُو *èrôô*, aujourd'hui. P. امروز.

اُسمی *osmi*, maintenant.

اُشتر *oûshtoûr*, chameau; nom générique. P. شتر.

اِمشُو *imshôoû*, cette nuit; ce soir. P. اِمشب.

اِنجو *indjou*, femme. P. زن.

آو *āō*, eau. P. آب.

اُوضو *ozou*, ablution avant la prière. Ar. وضو.

ای *y*, préfixe de l'impératif. P. *injonction*.

اَیون, اَنیِن *âyoun*, *âyin*, bouche.

بَر *bèr*, porte. P. arch.

بِرگ *birg*, vermicelle.

بَرمَبَه *bèrmèbè*, pleur.

بِریخ *bérikh*, aiguière. Ar. اِبریق.

بَنَه *bènè*, arbre. P. arch.

بَهره *bèhrè*, écumoire.

پالاش *pâlâsh*, passoire.

پَرنه, پِرُونه *pèrnè*, *pèrounè*, chemise. P. پیراهن.

پروای *pèrvâyi*, envie de; goût pour. P. پروا.

پور, پورَه *pour, pourè*, fils. P. پسر.

پی *pi, péyi*, père. P. پدر.

تاپه *tâpè*, bouse de vache séchée; argol. P. تپاله.

تاخونه *tâkhounè*, chambre. P., T. أطاق.

تل *til*, cœur; ventre. P. دل.

تم *toum*, graine; œuf. P. تخم.

تووش *touvoush*, action d'échauffer. P. تاب.

توی *touyi*, mûre, *fruit*. P. توت.

تویرَه *touyirè*, chacal. P. *id.*

جمخو *djèmkhōou*, couverture de lit; literie. Ar., P. جمع خواب.

جو *djōou*, canal d'irrigation. P. *id.*

چفت *tshouft*, morceau de métal percé d'un trou par lequel passe un piton qui retient un cadenas. P. چفت.

چمچه *tshèmtshè*, cuiller à pot. P. کمچه.

چورك *tshorok*, moineau.

چناردونه *tshindrdoūnè*, gésier. P. چینه دان.

چو *tshéou*, bois; bâton. P. چوب.

چورا *tshourâ*, lampe. P. چراغ.

چوری *tshouri* poulet. P. جوجه.

چیل *tshil*, grande jarre de terre cuite enfouie qui sert de four.

حسو *héçó*, Hassan, n. pr. Ar. حسن.

حویج *hèvidj*, herbes potagères. P. arch.

خاز *khâz*, bon; bien. Ar. خاصّ.

خالو *khâloū*, oncle maternel. P. *id.*

خایه چال *khâyiè tshâl*, testicules. P. خایه œuf; testicules; peut-être چال est un suffixe pluriel?

خَر *khèr*, gosier.

خُل *khol*, cendre. P. de *Chirâz*.

خُو *khóou*, sœur. P. خواهر.

خوُك *khóouk*, perdrix. P. كبك.

خُوی *khouyi*, pr. réfl. lui-même. P. خود.

خِین *khin*, sang. P. خون.

دُوت, دُوتُو *dout*, *doutou*, fille. P. دختر.

دَس *dès*, main. P. دست.

دَس نُما *dès nomâ*, ablution avant la prière. P. دست نماز.

دِشوار *dishvâr*, difficile. P. دُشوار.

دِلِیج *délidj*, vestibule. P. دهلیز.

دُو, تُو *dou*, *tou*, pr. pers., tu, toi. P. تو.

دَوات *dévât*, encrier. Ar.

دُوشَو *doushão*, sirop de raisin. P. دوشاب.

دُولاغ *doulâgh*, fumée. P. دود.

دِیم, دَیم *dim*, *dèyim*, visage. P. arch.

رَحمُو *rahmo*, n. pr., Rahîm. Ar. رحیم.

رُوجَه *roudjè*, jeûne. P. روزه.

زَرُو *zâro*, n. pr., Zohrâ. Ar. زهراء.

زُما *zomâ*, gendre. P. داماد.

زُوان *zôvân*, langue. P. زبان.

زِیرِیمُو *zir yémōu*, caleçon. P. زیر جامه.

سِبی *sèbi*, blanc. P. سفید.

سِر *sir*, tête. P. سَر.

سَگَه *ségué*, ainsi, de cette manière. P. همچنین.

سِوُ *si-ou*, pomme. P. سیب.

سِوُ خاکِی *si-ou-khâki*, pomme de terre. P. خاك terre.

سَوُز *sèoūz*, vert. P. سبز.

شَبه *shèbè*, anis. P. شِوبت.

شُرُو *shôroōu*, vin. Ar. شراب.

شِفتالُو *shiftalou*, pêche. P. *id.*

شَلِم *shélîm*, rave. P. شلغم.

شُو *shôou*, mari, époux. P. arch. P. mod. شوهر.

شَو *shéou*, nuit. P. شب.

شَهرُو *Shèhrōou*, n. pr. P. شهر بانو.

عامُو *âmou*, oncle paternel. Ar. عمّو.

عامَه *âmè*, tante paternelle. Ar. عمّة.

عارُس *ârous*, jeune mariée, bru. Ar. عروس.

صَبا *sabâ*, demain. Ar. صباح.

فاتُو *Fâtou*, n. pr., Fatmè. Ar. فاطمة.

فِلّة *fillè*, colostrum. P. arch. aujourd'hui آغوز.

قَزغان *kāzghân*, chaudron. T.

قُلا *koulâ*, corbeau. P. کلاغ.

قَوارَه *kavārè*, quantité. Ar. قد, قدر.

قُوبا, قُوَه *koubâ*, *kouvè*, robe d'homme. P. قبا.

قَ *kèyi*, clameur. P. جیق.

کَچَه *kètschè*, menton. P. چانه.

کُر *kour*, membre viril. P. کیر.

کَرت *kert*, poussière. P. گرد.

کُری *Kouri*, Koulçoum; n. pr. Ar. کلثوم.

کَرك *kèrk*, poule. P. arch.

کَس *kès*, petit. P. arch. کَه.

کَفتین *kèftin*, bêche. P. arch. کفتن creuser.

کَلك, کَلی *kélik*, *kèli*, âtre, foyer. P. arch.

كُلُوزَه *koulouzé*, baie du coton. P. كلوز.

كُلِيدُون *koulidoūn*, serrure de porte. P. كليد clef.

كُلُوش *kouloush*, réponse.

كِم *kim*, peu. P. كم.

كُوتُو *koutou*, livre. Ar. كتاب.

كُوفتَر *koufter*, pigeon. P. كبوتر.

كُويَه *kouyè*, chien.

كَه *kèh*, paille. P. كاه.

كَهرَه *kèhrè*, chevreau. P. arch.

كَی *kéyi*, laitue romaine. P. كاهو.

كِيَه *kiyè*, maison.

كَپ *kèp*, parole. P. arch. bouche.

گَزَر *guézer*, carotte. P. arch.

گُندُو *goūndô*, blé. P. گندم.

گَندِنا *guendina*, oignons en vert. P. arch. aujourd'hui ترە.

گَو *gâōu*, vache. P. گاو.

گوردَه *gourdè*, rognon. P. arch. aujourd'hui كُلیه.

گَيزَه *guéyizè*, chambre crépie.

لُنج *loundj*, nez. P. arch. joue; partie inférieure du visage.

لُوپ *loupe*, bouchée. P. لپ.

لِيُو *liyou*, lèvre. P. لب.

لُوك *louk*, chameau (mâle). P. arch. chameau de somme.

ما, ماما, مای *mâ*, *mâmâ*, *mâyi*, mère. P. مادر.

مالُو *Mâlo*, n. pr. Ismaël. Ar. اسماعيل.

مالِی *mâli*, beaucoup, abondant. P. arch.

مَدُو *Médo*, n. pr. Méhémméd. Ar. محمد.

مِرَه *mirè*, homme, mari. P. arch. ميره chef de famille.

مِن *mès*, grand. P. arch. مَه.

مسگه *mèsguè*, beurre frais. P. arch. crème.

مِشتُه *mishtó*, il est plein; se dit d'un vase quelconque.

مَلَو *mélaô*, chat.

مَمری *Mèmri*, n. pr. Mariâm. Ar. مريم.

مُوجَه *moudjè*, soulier. P. موزه botte.

می *mi*, pr. pers.; je, moi. P. مَن.

نار *nâr*, grenade. P. انار.

نای *nâyi*, gosier. P. arch. gorge, tuyau, conduit.

نَخُوست *nékhoust*, premier. P. *id.* Les Nâynis n'emploient pas fréquemment le mot arabe اوّل.

نَخُوی *nékhoüyi*, pois chiche. P. نخود.

نُوو *nóou*, pain. P. نان.

نُوم *noüm*, nom. P. نام.

نُما *nomâ*, prière de précepte. P. نماز.

نَهالِی *néhâli*, coussin, oreiller. P. بالين. P. arch. نهالين.

وآرون *vârroün*, pluie. P. باران.

وآیوم *vâyoum*, amande. P. بادام.

وَچَه *vètshè*, enfant. P. بچه.

وَچَه گُو *vètshè gâô*, veau. P. بچه گاو.

وَرف *vèrf*, neige. P. برف.

وِرَه *virè*, agneau. P. برّه.

وَشَه *vèshè*, affamé = angl. *hungry*.

وِینُوك, وِینِیك *vinouk*, *vinik*, lentille.

هِش شَو *kish-shèoü*, hier soir, la nuit dernière. P. ديشب.

هُلُوجی, هِلِی *houloudji*, *hili*, pêche, abricot. P. هلو.

هِشکَنبَه *kishkembè*, tripes. P. شكنبه.

هِندو *hindou*, pastèque. P. هندوانه.

هِیمَه *himè*, broussailles qui servent de combustible pour les bains. P. هیزُم bois à brûler.

یانَه *yânè*, mortier. — دَس یانه *dès yânè*, pilon. P. arch.

یُورت *yourt*, chambre basse. (P. arch.?).

یُوز *youz*, noix. P. arch. کوز. Ar. جوز.

یُومُو *youmou*, vêtements, lingerie.

اِیئِه *iyiè*, orge.

EXEMPLES DE QUELQUES VERBES ET PHRASES DÉTACHÉES.

بو *bou* P. *bash*, sois!

نُومِیین *noumiyin*, P. آمدن venir. — یُور *your*, viens! — می ااِی *mi éyi*, je viens. — یُورِید *yourid*, venez.

تو کِی گیومی *tou kèyi guèyoumi*, quand es-tu venu? — اَرُو یومی *éro youmi*, je suis venu aujourd'hui.

ایشین *yshin*. P. رفتن, aller, partir. — ایشی *yshi*, va! — ایشیم *yshim*, allons! — بِیشِم *bishim*, que nous allions. — می ایشی *mi yshi*, je vais. — ایشی یِ *yshiyi*, je suis parti. — ایش *yshi*, il est parti. — ایشُویم *yshoyim*, nous sommes partis.

مِی رَس *mi rès*. P. دوست دارم, j'aime.

کِرد *kird*. P. کَرد, il a fait. — میکه *mikè*, j'ai fait. — کردید *kirdid*, vous avez fait. — مِکه *mikè*, ne fais pas.

خدا زیادت کِرِه *Khodâ ziddèt kirè!* que Dieu te le rende avec usure!

می تُموم اکری *mi tomoum ykiri*, j'ai achevé. — می تموم خواهی که *mi tomoum khâhi kè*, j'achèverai. Ar. تمام.

هش گرفت *kish guirift*. P. گرفتن prendre. — می هم کرفت *mi him guirift*, j'ai pris.

می پم دا *mi pèm dâ*. P. پَس دادم, j'ai rendu. — تو پس دا *tou pès dâ*, tu as rendu.

هنگاشتِن *hingâshtin*. P. حرف زدن, parler. — تو ای هنگار *tou èyi hingâr*, parle! — می هنگاشت *mi hingâsht*, j'ai parlé. — شی هنگاشت *shi hingâsht*, il a parlé.

اُوخُور *oukhour*. P. بخور mange! — اُوخورهٔ *oukhourè*, il mangeait. — مُوخورته *moukhourtè*, j'ai mangé. — خوارتم *khovârtim*. P. خوردیم. nous avons mangé. — خوارتید *khovârtid*, vous avez mangé. — ناخورهٔ *nâkhourè*, il ne mangeait pas. — شوخا *shoukhâ*, il a mangé. — اوخا *oukhâ*, j'ai mangé. — کُتکُم اوخا *koutékoum oukhâ*. P. کُتك خوردم, j'ai mangé des coups (reçu des coups).

می مُخُند *mi mokhound*. P. خواندم, j'ai lu.

ایوس *éyous*. P. بدو, cours! — ایوسِی *éyouci*, j'ai couru.

وَپوشنه *vépoushnè*. P. probablement پوش نهادن, couvre. Le texte porte پپوشان de پوشانیدن causatif de پوشیدن. — اوپوشنه *oupoushnè*, il couvre.

دی‌هکر *dihèkèr*. P. نگاه کُن, regarde! دی مَکر *di makèr*, ne regarde pas!

هنیگشتِن *héniguishtin*. P. نشستن *nishesten*, s'asseoir. — هنیگ *hénig*, assieds-toi! — هنیگشت *héniguisht*, il s'est assis. — هنیگشتم *héniguishtim*, nous nous sommes assis.

وِرُو *virô*. P. برخیز, lève-toi! — وِرُست *virost*, qu'il se lève. — ورُسا *viroçd*, il s'est levé. — ورُسائیم *viroçayim*, nous nous sommes levés. (Il est probable que وَرُست est l'équivalent du P. راست شدن ou راست استادن.)

حَوُوس *hèvous*. P. بخواب, dors. — حوُوسایِی *hevouçâyi*, je suis endormi. حوُوسایه *hevouçâyè*, il est endormi. — حوُوفت *hévoft*, il a dormi. — حوُوفتند *hévoftènd*, ils ont dormi.

ای‌لیس *iylīs*. P. بلیس, lèche. — وَملیسا *vèmliçâ*, que je lèche. — وشلیشت *vèshlisht*, il a léché. — شلشتند *shilishtend*, ils ont léché. P. arch. لیسیستن.

اُودوز *oūdoūz*. P. بدوز, couds!

همنا *himnâ*. P. نهادم, j'ai posé. — همنه *himnè* pose! (Le texte porte

گذاردم qui a le même sens, mais la similitude avec نهادم ne me paraît pas douteuse.)

ور گرفت *ver guirift*. P. برگیر, enlève. — ورم گرفت *véroum guirift*, j'ai enlevé. — ورش گرفت *véroush guirift*, il a enlevé.

مودا *moudâ*, P. دادم, j'ai donné. — دآیه *dâyè*, il a donné. — تیم *tim*, que nous donnions. — تید *tid*, que vous donniez. — وشم دا *vè-shoum dâ*. P. به اش من دادم, à lui moi (j'ai) donné.

یور تا ایشم *your tâ ïshim*. P. بیا تا برویم, viens, que nous allions (et partons).

سِرُش اوُون *siroush ouvoun*, coupe sa tête. P. سَرَش ببُر.

اُواج *ouvâdj*. P. بگو, dis! — مواج *mèvâdj*, ne dis pas!

شوات *shovât*. P. گفت, il dit (prétérit). — شواته *shovâtè*, il a dit. — موات *movât*, j'ai dit. — مُوات گه سِگ کِر, j'ai dit: fais de cette manière. P. گفتم که هچین کن.

همِه یومم *himi youmîm*, tous, nous sommes venus.

ایوین *yoïn*, vois! P. به بین. — اِیوین چه طور بانجوه چسپایه *yoïn tshé toour bé ândjoué tshèspayiè*. P. چسپیده است, vois de quelle manière il s'est attaché à cette femme!

سندلیه می دِه *sendéliyiè mi dè*, donne-moi une chaise.

خِس کر *khis kir*. P. خس کُن, humecte (ceci)!

خِسِش خارقه *khicish kharikè*. P. خس خورده است, il a pris (mangé) l'humidité.

ما مضا یور بشم شا وا درا بِکریم *mâ Mâzâ your bishim Shâ Âvâ dirâ bi-kirim*. P. مادر رمضان بیا تا برویم شاه آباد درو بکنم, Ô mère de Ramazân, viens, allons à Shâh-Abâd faire la moisson!

شِکوشت *shikoushi*. P. کُشت, il a tué.

ایبند *eybend*. P. ببند, ferme (la porte).

بر تا کِه *bir tâ ki*, ferme la porte. (Du P. تا کردن, plier: la porte a généralement deux vantaux.)

سفرهٔ ور چین *sofrè vèr tshin*. P. بر چین, plie (enlève) la nappe.

ارو یمو اوشور *éro youmou oushour*. P. امروز رختهرا بشور, aujourd'hui, lave mon linge!

وِشُم *vishoum*. P. گرسنهم هست, j'ai faim = angl. *I am hungry*. — وِشُت *vishout*, tu as faim.

وریچ *verpitsh*. P. بریچ, tresse (une corde).

توُوش دایه *touvoush dâyè*. P. تابش دادهٔ است, il a fait chauffer, briller. یوریه تا تووش تم *yourid tâ touvoush tim*. P. بیاءید تا تابش بدهم, venez que nous le fassions (faisons-le) chauffer.

ایکِش *èykish*, P. بکش, tire (verbe auxiliaire). — شی کِشِش *shi kishish*, tire celui-là.

وِرسنج *vīrsèndj*. P. arch. بسنج, pèse (à la balance).

ای زِن *éyi zin*. P. بزن, frappe. — درشش بَس *dirishoush bès*, il a frappé celui-là.

می خارش داری *mi kharish dâri*. P. خارش دارم, j'ai une démangeaison.

یور تا ایشم حووسم *your tâ ishim hévocim*. P. بیا تا برویم بخوابیم, viens afin que nous allions (allons) dormir (nous coucher).

می خوُوم اِیه *mi khovoum yiè*. P. خوابم میاید, le sommeil me vient. (J'ai envie de dormir.)

می مَوا حوُوسی *mi méva hévoci*. P. بخواهم بخوابم, je veux (j'ai envie de) dormir.

Le mot مَوا que je n'ai trouvé dans le dialecte guerrouci que sous la forme توا, avec le sens du nécessitatif *il faut*, semble indiquer une conjugaison, ce que je n'ose affirmer en absence de formes, autres que ces deux : موا je veux, توا tu veux; c'est ainsi du moins que le porte la traduction persane. Peut-être faut-il l'exprimer par : il me faut, il te faut...?

می اَمشُو پروای کپ زیوم نه *mi imshéou pervâyi kèp zioum nè*. P. من امشب دماغ حرف زدن ندارم, ce soir, je n'ai pas envie de parler.

چه وات *tshi vât*. P. چه گفتی, qu'as-tu dit?

چه ورو تشنفت *tshi viro téshnouft*. P. چه شنیدی, qu'as-tu entendu?

نازونی *nâzouni*. P. نمیدانی, tu ne sais pas.

ناشی *nâshi*. P. نمیروی, tu ne pars pas!

نا کِری *nā kiri*. P. نمیکنی, tu ne fais pas.

نا خوری *nā khouri*. P. نمیخوری, tu ne manges pas.

نَتوات *nétévât*. P. نمیگوئی, tu ne dis pas.

نت به *nèt bè*. P. نبُردی, tu n'as pas porté.

هنگاشتش ایوین *hingâshtish yvîn*. P. حرف زدنش تماشا کن, vois donc comme il parle!

چه قدر مالی اهنگاری *tshi kèdr mâli éhingâri*. P. چه قدر حرف زیاد میزنی, combien (beaucoup) parles-tu? (Que de paroles!)

دو قدر مه هنگاری *dou kèdr mè hingari*. P. این قدر حرف مزن, ne parle pas tant (cette quantité)! Ar. قدر.

دی چچه اِیبِر تو کنزه هنه *di tshemtshè ybir tou kinzè hénè*. P. این قاشق ببر توی اوطاق بگذار, enlève cette cuiller et place-la dans la chambre. (کَنزه peut-être de خزنه qui est sans doute le persan گنج arabisé.)

یوموی‌می ایشور *youmouyimi ishour*. P. رختمرا بشور, lave mon linge!

اِیبیر *ybir*. P. ببر, porte (verbe).

ارو یور تا هم ایوینم اگر نائی مِی نوم تو نابیری *éro your tâ hèm yvînim éger nâyi, mi noûm tou nàbiri*. P. امروز بیا تا یکدیگررا به بینیم اگر نمیائی من نام تورا دیگر نمیبرم, aujourd'hui viens, afin que nous nous voyions; si tu ne viens pas, je ne prononcerai plus ton nom. (Je ne veux plus entendre parler de toi.)

نازونیت گه ارو دی مِرد چه آسایش چاق که بورا *nâzounit gō éro di mirè tshé ÂÇÂYISH TSHÂK ké bourâ*. P. نمیدانید که امروز این مرد چه کار بسَر ما آورد, vous ne savez pas ce que aujourd'hui cet homme nous a amené d'affaires (ce qu'il nous a causé de tracas).

Peut-être آسایش, qui signifie repos, tranquillité, est-il au lieu de

l'arabe اذيّة avec le sens de trouble, tourment, et employé en persan dans le même cas. (J'ignore la valeur aussi bien que la nature du mot چاق.)

می هر چه خوایشم اهنگاشت کلوش نکه مال ماش یاخا *mi her tshe khovâyishoūm êhingâsht, kouloush nèkè, mâl mâsh yâkhâ.* P. من هر چه با خودش حرف زدم جواب نکرد مال مارا خورد, à tout ce dont j'ai parlé avec lui, il n'a pas fait de réponse; il a mangé (dissipé) tout notre bien.

تو کی گیومی *tou kéi guiyoumi.* P. کی آمدی, quand es-tu venu?

ارو یومی *éro youmi.* P. امروز آمدم, je suis venu (arrivé) aujourd'hui.

بِر هکر *bir hèkèr.* P. در پیش کن, ferme la porte!

VERBE وَات *vât*, DIRE. P. گُفتن.

Impératif.

اُواج *ovâdj*, dis.

اُواجم *ovâdjim*, disons.

اُواجید *ovâdjîd*, dites.

Aoriste.

مِی اُواج *mi ovâdji*, je dis.

تو اُواج *tou ovâdji*, tu dis.

آن اُواجَه *ân ovâdjè*, il dit.

ما اُواجم *mâ ovâdjim*, nous disons.

شما اُواجید *shomâ ovâdjid*, vous dites.

ایها اُواجِن *èyhâ ovâdjin*, ils disent.

Imparfait.

مِی مُوات *mi movât*, je disais.

تو تُوات *tou tovât*, tu disais.

آن شیوات *ân shivât*, il disait.

ما میوات *mâ mīvât*, nous disions.

شما تیوات *shomâ tivât*, vous disiez.

ایها شیوات *èyhâ shivât*, ils disaient.

ÉQUIVALENT DU VERBE PERSAN هستن *HÈSTÈN*, EXISTER.

Présent.

می هی *mi hi*, je suis.

تو هی *tou hi*, tu es.

آن هو *ân hou*, il est.

ما هیم *mâ hîm*, nous sommes.

شما هید *shomâ hîd*, vous êtes.

ایها هِن *èyâ hin*, ils sont.

VERBE بی *BI*, ÉQUIVALENT DU VERBE PERSAN بودن, ÊTRE.

Impératif.

بو *bou*, sois.

بیم *bîm*, soyons.

بید *bid*, soyez.

Imparfait.

می بویی *mi bouyi*, j'étais.

تو بویی *tou bouyi*, tu étais.

آن بی *ân bi*, il était.

ما بویم *ma bouyim*, nous étions.

شما بویید *shomâ bouyîd*, vous étiez.

ایها بویین *èyha bouyīn*, ils étaient.

VERBE گِرتای *GUITARYI*, DEVENIR, ÉQUIVALENT DU PERSAN شُدن.

Impératif.

گِرت *guirt*, deviens.

گِرتیم *guirtîm*, devenons.

گرتید *guirtîd*, devenez.

Aoriste.

می گِرتی *mi guirti*, je deviens.

تو اِگرتی *tou yguirti*, tu deviens.

آن اِگرتهٔ *ân yguirtè*, il devient.

ما اِگرتیم *mâ yguirtîm*, nous devenons.

شما اِگرتید *shomâ yguirtîd*, vous devenez.

اَیها اَگِرتِن *èyhâ yguirtin*, ils deviennent.

Imparfait.

می گِرتای *mi guirtâyi*, je devenais.

تو گِرتای *tou guirtâyi*, tu devenais.

آن گِرتا *ân guirtâ*, il devenait.

ما گِرتایم *mâ guirtâyîm*, nous devenions.

شما گِرتائید *shomâ guirtâyid*, vous deveniez.

اَیها گِرتائین *èyhâ guirtâyin*, ils devenaient.

La prononciation emphatique du groupe nasal *oũn* pour *ân* qu'on remarque dans le langage nâyini est en usage chez les habitants du Fars, principalement à Schirâz et dans les villages environnants; ainsi : *noũn* pour *nân*, pain; *kâlioũn* pour *kaliân*, pipe à eau; *noũm* pour *nâm*, nom, etc.

NOTICE

SUR

LES DIALECTES NÉO-ARAMÉENS.

La connaissance des dialectes néo-araméens ne date que de la seconde moitié de notre siècle; mais l'importance de ces dialectes pour l'histoire des langues sémitiques s'est manifestée d'une manière si évidente, que des travaux d'érudition se sont succédé rapidement dans cette nouvelle branche de l'orientalisme. Nous voudrions, par quelques exemples, montrer que l'intérêt linguistique de ces dialectes n'est pas moindre. Cet article n'a aucune prétention à l'originalité; il n'a d'autre objet que d'appeler sur ces idiomes vulgaires l'attention des savants qui s'occupent spécialement de l'étude des lois de la phonétique.

Les dialectes néo-araméens se divisent en trois groupes principaux : le néo-araméen occidental, le néo-araméen mésopotamien et le néo-araméen oriental.

Le néo-araméen occidental, l'ancienne langue vulgaire de la Syrie, n'est plus parlé que dans l'Anti-Liban, à Maʿloula et dans deux villages voisins de Maʿloula. M. Nœldeke a soumis à un examen critique et grammatical, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. XXI, p. 183-200, le peu de mots et de phrases que le missionnaire anglais Ferrette avait publiés dans ce dialecte, en 1863, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. J'ai, de mon côté, fait un travail analogue dans le *Journal asiatique*, 7ᵉ série, t. XIII, p. 456-475, sur les notes que M. Clément Huart avait prises à Maʿloula et qu'il avait insérées dans le volume précédent du *Journal asiatique*. MM. Prym et Socin ont recueilli, pendant leur voyage en Syrie, une certaine quantité de textes dans cet idiome; malheureusement ces textes, qui auraient complété notre connaissance imparfaite de la langue vulgaire de la Syrie, n'ont pas vu le jour.

Le néo-araméen mésopotamien, ou syriaque de la Mésopotamie, est parlé par les Jacobites qui habitent le plateau du Tour-Abdin, au nord de Mardin et de Nisibe. MM. Prym et Socin ont fait connaître ce dialecte par de nombreux textes, édités suivant les prin-

cipes philologiques, voir *Der neu-aramæische Dialekt des Tur-ʿAbdin*, Gœttingen, 1881; comparer Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXXV, 218-235.

Le néo-araméen oriental, qui est en usage dans le Kurdistan turc et persan depuis le Tigre jusqu'au lac Ourmia, comprend une assez grande variété de dialectes parlés par les Nestoriens et les Juifs de cette région. Grâce aux publications dont ces dialectes ont été l'objet dans ces derniers temps, il nous est facile de les connaître et de les comparer dans leurs traits principaux.

Le premier dont l'existence nous ait été révélée est le dialecte des chrétiens d'Ourmia, auquel le missionnaire américain Stoddard consacra la grammaire qui parut en 1855 dans le tome V de l'*American oriental Society* sous le titre de *Grammar of the modern syriac language as spoken in Oroomiah, Persia and in Koordistan.* Comme le titre l'indique, cette grammaire fournit, en dehors de l'idiome d'Ourmia, des notices sur les dialectes voisins, que le long séjour de l'auteur dans le pays lui avait permis de recueillir.

M. Nœldeke reprit l'étude du rameau araméen oriental en utilisant la grammaire de Stoddard et quelques livres que les missionnaires avaient fait imprimer pour les besoins de leurs prosélytes. Il publia en 1868 sa *Grammatik der neusyrischen Sprache am Urmia See und in Kurdistan*, qui donna une nouvelle impulsion aux recherches dirigées de ce côté-là.

En 1882, M. Socin faisait paraître de nouveaux textes rédigés suivant la méthode qu'il avait adoptée pour le Tour Abdin. La majeure partie de ces textes sont dans le dialecte des chrétiens d'Ourmia; mais quelques-uns d'entre eux sont dans le dialecte de Djélu au centre du Kurdistan turc, dans le dialecte *Felliḥi* parlé au nord de Mossoul, et dans le dialecte juif de Zacho auprès du Chabor; voir *Die neu-aramæischen Dialekte von Urmia bis Mosul;* comparer Nœldeke dans la *Z. D. M. G.*, XXXVI, p. 669-682.

En 1883, un missionnaire catholique originaire de Salamas au nord d'Ourmia me fournissait des textes de la langue parlée par les chrétiens de son pays. Par un heureux concours de circonstances, j'entrais en relations, à la même époque, avec un Israélite de Salamas, de passage à Paris, qui me dictait des contes dans son dialecte sensiblement différent de l'idiome chrétien; voir *Les dialectes néo-araméens de Salamas*, Paris, 1883; comparer Nœldeke dans la *Z. D. M. G.*, XXXVII, p. 598-609.

La même année, M. Guidi étudiait, dans la *Z. D. M. G.*, XXXVII, p. 293-318, le dialecte *Felliḥi* et ajoutait de nouveaux textes à ceux publiés par M. Socin.

M. Albert Lœwy a donné un petit conte dans le dialecte juif de Basch Kala, t. VI des *Transactions of the Society of biblical ar-*

chæology, p. 601. Ce dialecte ne diffère en rien, à en juger par l'échantillon édité par Lœwy, du dialecte juif de Salamas.

M. Richard Gottheil a apporté quelques contributions au dialecte *Felliḥi* et au dialecte du Tour Abdin dans le *Journal of the American oriental Society*, 1893, t. XV, p. 297-300.

Enfin M. Lidzbarski a consacré une étude aux dialectes du kurdistan turc et principalement au dialecte de Tiâri dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, p. 224-263.

Nous avons rappelé ces diverses publications non seulement pour montrer quel intérêt les orientalistes avaient pris à l'étude de ces dialectes, mais aussi pour faciliter l'intelligence des références que nous ferons dans le cours de cet article. Nous désignerons par PS les textes du Tour Abdin publiés par MM. Prym et Socin; par S les textes d'Ourmia, de Djélu et de Zacho, ainsi que les textes Felliḥi publiés par M. Socin; par D les textes de Salamas, chrétiens et juifs, publiés par moi; par G l'étude de M. Guidi sur le Felliḥi; par RG le travail de M. Richard Gottheil; et par L l'article de M. Litzbarski.

I

REMARQUES SUR QUELQUES CONSONNES.

On sait qu'il est de règle en hébreu et en araméen que les muettes *b g d k p t*, ת פ כ ד ג ב, deviennent aspirées sous l'influence d'une voyelle qui précède (voyelle pleine ou demi-voyelle répondant à notre *e* ouvert), quand elles ne sont pas redoublées. Dans ce cas ב = *bh* ou *v*; ג = *gh* (غ arabe); ד = *dh* (ذ arabe, *th* doux anglais); כ = *kh* (خ arabe, *ch* dur allemand); פ = *f*; ת = *th* (ث arabe, θ grec, *th* dur anglais).

Cette règle n'a plus qu'une application très restreinte dans les dialectes néo-araméens; mais elle a occasionné, dans de nombreux cas, des altérations et des modifications de ces consonnes qu'il importe de connaître au point de vue de la phonétique. L'examen de tous ces cas nous entraînerait trop loin et dépasserait le but que nous nous sommes proposé. Un tableau complet de la phonétique des dialectes néo-araméens fait partie de la grammaire comparée. Le temps est venu d'écrire la grammaire critique et comparée de ces dialectes, qui mettrait à la disposition des linguistes d'utiles éléments épars dans les diverses publications que nous avons citées plus haut. Nous nous bornerons ici au *tav* aspiré, *th*.

Dans le dialecte mésopotamien du Tour Abdin, l'aspiration de cette lettre s'est conservée d'une manière régulière. Nous laisserons donc ce dialecte en dehors de notre étude. Dans le dialecte

syrien de Ma'loula, le *tav* est encore aspiré, *th*, ou devient chuintant, *ch* ou *tch*, sans qu'il soit possible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'établir aucune règle à ce sujet. Nous laisserons donc aussi de côté ce dialecte.

Dans le groupe oriental, la prononciation du *tav* aspiré varie. En Felliḥi, l'aspiration subsiste, *th;* à Ourmia, l'aspiration disparaît et l'on prononce *t;* à Salamas chrétien et à Djélu, *th* est élidé souvent; mais, dans certains mots, il se prononce dur, *t;* à Salamas juif (et aussi à Basch-Kala), il se change en *l*, sauf exceptions; à Zacho juif. il passe en *s;* à Tiâri chrétien, il a un son chuintant, *š* (*ch* français).

Quelques exemples, pris dans chacun de ces dialectes, rendront sensibles ces diverses prononciations.

Felliḥi : *beitha*[1] (G 302, 5), בַּיְתָא « maison »; *pātha* (S 133, 3), פאתא « face »; *bathær* (G 303, 26; S 128, 9), בָּתַר « après »; *haimanoutha* (G 307, 8), הַיְמָנוּתָא « foi », *ṣlotha* (G 307, 13), צְלוֹתָא « prière »; *malkoutha* (G 309, 22; S 148, 9), מַלְכוּתָא « royaume ».

Ourmia : *bēta* (S 25, 7), בַּיְתָא « maison »; *pāta* (S 11, 20), פאתא « face »; *māta* (S 17, 18), מָתָא « village »; *bar* (avec élision du *th*, S 7, 5, etc.), בָּתַר « après »; *haimanouta* (S 53, 19), הַיְמָנוּתָא « foi »; *ṣlouta* (S 17, 5), צְלוֹתָא « prière »; *makiḥouta* (S 19, 19), מַכִּיכוּתָא « humilité ».

Salamas chrétien : *biya* (D 3, 9), בִּיְתָא « maison »; *pā* (D 29, 5), פאתא « face »; *mā* (D 71, 15), מָתָא « village »; *bar* (D 31, 21), בָּתַר « après »; *marouva* (D 28, 12), מָרוּתָא « propriété »; *ṣlouva* (D 44, 3), צְלוּתָא « prière »; *malkouva* (D 26, 18), מַלְכוּתָא « royaume »; mais *mōta* (D 86, 20), מוֹתָא « la mort »; *māt* (D 63, 2), מָאֵת « il meurt »; *œutra* (D 29, 6), אַתְרָא « lieu »; *taudita* (D 79, 10), תַּוְדִיתָא « foi »; *ptāḥa* (D 41, 18), פְּתָחָא « ouvrir »; *ktāva* (D 14, 19), כְּתָבָא « écrire »; *pāṭḥa* (D 67, 17), פָּתְחָא « elle ouvre »; *katviḥ* (D 68, 20), כָּתְבִין « ils écrivent ».

Djélu : *biya* (S 124, 13-14), בִּיְתָא « maison »; *pāha* (S 123, 18), פָּאתָא « face »; *māha* (S 125, 18), מָתָא « village »; *slāva* (S 123, 16), צְלוֹתָא « prière »; *ivā* (S 122, 18), אִית הוָה « il y

[1] Dans le Tour Abdin, on prononce *baito* (PS 1, 3, etc.) avec *t* dur, comme dans le syriaque ancien, à cause de la diphtongue *ai*. Dans le rameau oriental, la diphtongue n'a plus que la valeur d'une voyelle et le *tav* subit l'aspiration.

avait»; mais *mepātat* (S 124, 10), מִן פָּאתָא דְ «depuis la face de»; *bnitha* (S 125, 15). בְּנִיתָא «construite».

Salamas juif: *bēla* (D 96, 14), בֵּיתָא «maison»; *māla* (D 109, 1), מָתָא «village»; *bara* ou *bahra* (D 111, 1; 142, 21), בָּתְרָא «après»; *qamṣanoula* (D 107, 10), קַמְצָנוּתָא «avarice»; *peṣḥanoula* (D 99, 2), פַּצָחָנוּתָא «joie»; *ḥerivoula* (D 130, 9), חֲרִיבוּתָא «tort»; *špiroula* (D 130, 9), שַׁפִּירוּתָא «bonté»; *višoula* (D 126, 10), יְבִישׁוּתָא «continent»; *belāné* (D 105, 10) pour *benālé*, בְּנָתָא «filles»; *mēlen* (D 126, 3), מָאֵת אֲנָא «je meurs»; *mellé* (D 120, 14), מִית לַה «il mourut»; *pelouḥ* (D 116, 5, פָּתוּח «ouvre»; *peleḥla* (D 111, 13), פָּתִיח לָה «elle ouvrit»; *kelouv* (D 102, 6), כְּתוּב «écris»; *kelevlé* (D 102, 9), כְּתִיב לַה «il écrivit»; *qema'el* (D 104, 2), קֳדָמָאִית «auparavant».

Zacho juif: *bēsa* (S 159, 15) ou *bētha* (S 159, 22), בֵּיתָא «maison»; *pāsa* (S 164, 20), פאתא «face»; *bæser* (S 164, 5), בָּתַר «après»; *bæsra* (S 165, 4), בַּתְרָא «après, derrière»; *sousavāsa* (S 162, 18), סוּסָוָתָא «chevaux»; *bnāsa* (S 164, 1), בְּנָתָא «filles»; *qorāsa* (S 159, 22), קַבְרָתָא «tombeaux»; *isva* (S 159, 9), אִית הָוָה «il y avait»; *āsé* (S 160, 19), אָתֵא «il vient»; *psiḥlé* (S 161, 11), פָּתִיח לַה «il ouvrit»; mais *kthāva* (S 166, 4), כְּתָבָא «livre»; *šintha* (S 166, 12), שֵׁנָתָא «sommeil»; *lēlavātha* (S 160, 3), לֵילָוָתָא «nuits».

Tiâri[1]: *bēša*, בֵּיתָא «maison»; *māša*, מָתָא «village»; *aśra*, אתרא «lieu»; *kšāva*, כְּתָבָא «livre»; *ḥešna*, חֶתְנָא «fiancé»; *ešva*, אִית הָוָה «il y avait»; *leš* ou *lāš*, לָא אִית «il n'y a pas»; *šenša*, שֵׁנָתָא «sommeil»; *malkouša*, מַלְכוּתָא «royaume»; *qamēša*, קַדְמָיְתָא «première»; *āšé* et *yāšé*, אָתָא «il vient»; *šā*, תָא «viens».

Ces exemples suffisent pour indiquer la prononciation ordinaire du *tav* aspiré dans chacun de ces dialectes. La cause des différentes altérations de cette lettre n'apparaît pas d'une manière évidente; quelques observations à ce sujet ne seront pas hors de propos.

[1] Les mots du dialecte de Tiâri sont empruntés au travail de M. Lidzbarski, p. 236, 237 et 247. Dans l'original, ces mots sont écrits en caractères syriaques; pour faciliter la comparaison avec les autres dialectes, nous les transcrivons en caractères latins. L'inconvénient de ce procédé n'est pas grand ici, puisqu'il ne s'agit pour nous que du *th*, dont la prononciation chuintante dans ce dialecte est confirmée par la grammaire de Stoddard, p. 74.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le dialecte Felliḥi a conservé intacte, on le voit, l'ancienne prononciation du *tav* aspiré.

C'est sans doute par réaction contre la tendance à élider cette lettre et pour éviter la confusion qui serait résultée de cette élision que, dans le dialecte d'Ourmia, le *tav* a été prononcé dur. Le mot très usité *bar* pour *bathar* « après » est un indice de la faiblesse de cette consonne; nous en verrons plus loin d'autres exemples.

Dans les dialectes chrétiens de Salamas et de Djélu, l'élision s'est produite dans les mots où elle a pu s'effectuer sans que le langage devînt inintelligible. Elle a été vraisemblablement l'effet d'un mouillement analogue au mouillement de *l* double en français, dans le mot *famille*, par exemple. Ce phénomène linguistique est encore sensible dans *biya* (de *bētha*) et *malkowa* (de *malkoutha*), où *y* et *v* se sont produits sous l'influence des voyelles précédentes, *i* et *ou*. Entre deux voyelles de même nature, l'élision est complète et les deux voyelles se contractent à Salamas : *mā* (de *māthā*), *pā* (de *pāthā*); mais à Djélu les deux voyelles sont maintenues au moyen d'une légère aspiration : *māha*, *pāha*. Un mouillement se fait souvent sentir en néo-araméen après les palatales *g* ou *k*, qui, dans ce cas, se prononcent *gui*, *ki*; ex. : *g'iāna* (S 3, 5; D 10, 7), גְּאָנָא « âme, personne »; *palg'iou* (S 31, 9), פַּלְגִּיוּ « à moitié »; *k'oumi* (S 5, 2; D 41, 1), כּוּמָא, syr. ܟܘܡ̈ܐ « noirs »; *douk'āni* (D 14, 4), דוּכְּנָא « lieux »; *k'ema* (D 47, 19), כְּמָא « comme »; *tik'a* (S 17, 8; D 34, 8), תִּכְּא « morceau ». M. Merx a déjà observé ce mouillement des consonnes dans les dialectes araméens vulgaires, et même dans le syriaque ancien, comparer ܟܬ̈ܐ, pluriel de ܟܬܐ; voir *Z. D. M. G.*, XXII, p. 273 et suiv.

N'est-ce pas aussi par suite d'un mouillement que *th* est devenu *l* dans le dialecte juif de Salamas? On peut admettre une double mutation : *th* aura d'abord passé en *dh*, la dentale aspirée la plus proche, et ensuite en *l*. Le changement de *th* en *d* se produit dans ce dialecte dans toute la conjugaison du verbe אתא « venir », comme nous le verrons plus loin, et dans le mot *šenda* (D 112, 7) de שְׁנָתָא « sommeil ». Cependant *dh* lui-même n'y devient que très rarement *l*, cette consonne étant généralement élidée. Voici les quelques exemples de cette mutation que nous ayons constatés : *kiel* (D 119, 8), כְּא יְדַע « il sait »; *kielva* (D 97, 4), כְּא יְדַע הְוָה « il savait »; *yellé* (D 126, 16), יְדִיע לַה « il sut » (comparer *mellé*, D 120, 14, מְית לַה « il mourut »); *élāvē* (RG 209, 18), עֲדְוָתָא « fêtes ».

Dans le dialecte juif de Zacho, *tav* aspiré se prononce *s*, mais quelquefois encore *th*. Cette double prononciation montre avec quelle facilité *th* peut devenir *s*. On sait, du reste, que les Juifs polonais prononcent *s* le *tav* hébreu aspiré. Dans ce dialecte, *dh* se prononce *z;* c'est une permutation qui correspond à celle de *th* en *s*.

Enfin, dans le dialecte de Tiâri, *tav* aspiré devient chuintant, *ch*. Nous avons dit plus haut que le dialecte de Ma'loula offrait des exemples de cette prononciation chuintante, qui d'ailleurs n'était pas inconnue des anciens Sémites. Un groupe assez important de mots ont en hébreu un *schin*, שׁ, auquel correspond en araméen un *tav*, ת, et en arabe un *tha*, ث; ex. : hébr. שָׁלוֹשׁ «trois», aram. תְּלָת, arabe ثلاث. Le *tav* araméen représentait, dans ce cas, un *t* chuintant.

La règle ordinaire étant établie pour le *tav* aspiré dans chacun de ces dialectes, il y a lieu de voir les exceptions que cette règle comporte dans quelques-uns d'entre eux. Ces exceptions se rencontrent dans les désinences du pluriel féminin des noms et dans le verbe אתא «venir».

On sait qu'en araméen la désinence du pluriel féminin emphatique est *āthā*, quelquefois *avāthā* ĕt *yāthā;* ainsi *malkāthā*, מַלְכָתָא, pl. de *malkethā*, מַלְכְתָא «reine»; *athravāthā*, אַתְרָוָתָא, pl. de *athrā*, אַתְרָא «lieu»; *doukyāthā*, דוּכְיָתָא, pl. de *douk*ethā «endroit».

A Ourmia, cette désinence est *āti*, *avāti*, *yāti*; quelquefois, par élision du *t* primitivement aspiré, *ā'i*, *avā'i*, *yā'i*, ex. : *batvāti* (S 11, 6), pl. de בַּיְתָא «maison»; *sousavāti* (S 15, 11) ou *sousavā'i* (S 87, 3 et 4), pl. de סוּסָא «cheval»; *natyāti* (S 11, 1), pl. de נָתָא «oreille»; *šišlyāti* (S 11, 3), pl. de שִׁשְׁלְתָא «chaînette»; *g*^{e}*ānāti* (S 5, 19), pl. de גְּאנָא «personne»; *māvā'i* (S 79, 6), pl. de מָתָא «village»; *baḥtā'i* (S 83, 19), pl. de בַּחְתָא «femme»; *šaravā'i* (S 77, 19), pl. de שַׁחְרָא «fête».

A Salamas chrétien, la contraction est constante et conforme à la règle de l'élision du *tav* aspiré dans ce dialecte : *souḥsavaiḥ* (D 54, 17) «chevaux»; *māvaiḥ* (D 36, 7) «villages»; *baḥtaiḥ* (D 50, 4) «femmes», etc. Sur l'aspiration finale *ḥ* voir plus loin.

Les courts textes du dialecte de Djélu ne fournissent pas d'exemples pour ce cas.

A Salamas juif, le *tav* est élidé et ne se change pas en *l* : *youmāvé* (D 105, 3), pl. de יוֹמָא «jour»; *lélāvé* (RG 299, 18), pl. de לֵילָא «nuit»; *sousāvé* (D 114, 15), pl. de סוּסָא «cheval»; *garmāvé* (D 124, 12), pl. de גַּרְמָא «os»; *yammāvé* (RG 299, 10),

pl. de יַמָּא « mer »; mais avec *t* : *ḫaiwanātē* (D 124, 10), pl. de חַיְוָן « animal ».

Les autres dialectes ne donnent lieu à aucune exception.

Le verbe אתא « venir » présente une anomalie dans les deux dialectes de Salamas.

Dans le dialecte chrétien, *th* devient *t* dur après *ā* dans une syllabe ouverte; dans les autres cas, il se change en une aspiration semblable au *ch* doux allemand dans *ich*. Nous transcrivons cette aspiration par *ḥ*. Les exemples ci-après sont tirés de nos *Dialectes néo-araméens de Salamas*.

kiātē (35, 6; 87, 3), כָּא אָתָא « il vient ».
ātē (38, 7; 52, 8), אָתֵי « ils viennent ».
kiatēvā (53, 2), כָּא אָתֵי הָוָא « ils venaient ».
aḥya (36, 21) ou *aiḥa* (5, 9; 77, 8), אָתְיָא « elle vient ».
aḥyāna (7, 8), אָתְיָנָא « un arrivant ».
ḫilouḫ (5, 15), אַתֵי לָךְ « tu es venu ».
ḫilē (88, 8), אַתֵי לִי « ils sont venus ».
ḫilēla (80, 3), אָתְיָא לָהּ « elle est venue ».
iḫiva (13, 4), אַהֵי הָוָה « ils étaient venus ».
ḫyā (25, 9; 30, 12), אַתְיָא « venir ».

Dans le dialecte juif, le *th*, dans ce cas, se change constamment en *d* :

adé (102, 14), אָתָא « il vient ».
adet (102, 16), אָתָא אנת « tu viens ».
aden (139, 18) ou *adyen* (109, 20, avec mouillement du *d*), אָתָא אנא « je viens ».
ida (102, 15), אַתָא, syr. ܐܬܐ « viens », etc.

Le verbe יתב « s'asseoir » conserve le *tav* qui n'est plus aspiré, *t*, aussi bien dans ces dialectes que dans les autres.

Le mot תְּלָתָא « trois » est prononcé *tlātha* seulement dans le dialecte Felliḥi. Ailleurs il devient *ṭla* (*ṭla'a*[1] à Salamas juif, D 107, 20; 132, 17; 138, 7, etc.; *ṭlaha* à Zacho, S 168, 22), avec un *ṭ* emphatique analogue au *têt*.

Il serait intéressant de poursuivre cette étude et de rechercher les différentes altérations que subissent dans chacun de ces dia-

[1] La forme *talḫa*, que donne RG 299, 16, est certainement erronée, et l'on doit lire *ṭlaha*.

lectes les autres muettes, lorsqu'elles s'aspirent sous l'influence de la voyelle précédente. Les consonnes *b p d* sont aussi faibles que *t* et présentent des phénomènes dignes d'être signalés. Mais un tel travail nous conduirait trop loin; nous terminerons par quelques remarques sur les voyelles.

II

REMARQUES SUR QUELQUES VOYELLES.

Le dialecte d'Ourmia et le dialecte chrétien de Salamas font suivre *i* long et naturel, à la fin d'un mot, d'une aspiration semblable au *ch* doux allemand, que nous transcrivons par *ḥ* et que nous avons déjà constatée plus haut dans certaines formes du verbe אמא à Salamas. On prononce : *ōdiḥ* (S 3, 4; D 19, 19), עָבְרִין « ils font »; *tliḥ* (D 83, 1), תְּלָתִין « trente »; *mindiḥ* (S 47, 9) ou *mendiḥ*[1] (D 19, 16), מְנְדִי « quelque chose », targ. מִידִי, syr. ܡܶܕ݁ܺܝ; *doqiliḥ* (S 49, 5), דְּבְקִין לִי « ils me saisissent »; *aḫouniḥ* (D 9, 3), אַחוּנִי « mon frère »; *brouniḥ* (D 9, 3), בְּרוּנִי « mon fils », etc. Cette aspiration est également sensible après la diphtongue *ai*, à la fin des mots, voir les exemples du pluriel féminin en *aiḥ* cités plus haut pour le dialecte de Salamas. A Ourmia, elle se fait également entendre, mais d'une manière moins constante : *mavaiḥ* (S 79, 10) et *mavā'i* (S 79, 6), pl. de מָתָא « village », etc.

Une aspiration de même nature, mais plus forte, *ḫ*, correspondant au *ch* dur allemand et au خ arabe, est sensible après la voyelle *ou* dans le dialecte chrétien de Salamas. Elle se rencontre non seulement à la fin des mots, mais aussi dans l'intérieur après une syllabe ouverte. Dans ce dernier cas, la gutturale peut être moins forte que *ḫ* et correspondre au son de *ġ* (غ arabe) sous l'influence de la consonne suivante. Voici quelques exemples tirés de mes *Dialectes néo-araméens de Salamas : pouḫouḥ* (5, 5), פוּשׁוּ « demeurez »; *mouttouḥ* (42, 21) « établissez », du verbe מַתַּב; *mēmouḥ* (87, 15) « apportez », du verbe מֵיתָא; *voudouḥ* (79, 3), עבוּדוּ « faites »; *aḫtouḥ* (79, 2), אַחְתוּ « vous »; *ḫlouġla* (3, 3), חְלוּלָא « noce »; *youġla* (8, 20), יְבְלָא « chiendent »; *touġman* (13, 18) « toman » (nom d'une monnaie); *nouġna* (12, 6), נוּנָא « poisson »;

[1] A Salamas juif, *mediḥ* avec *ḫ* = *ch* dur allemand et خ arabe (D 127, 15; 129, 14; 149, 9). C'est le seul exemple de ce genre que nous ayons constaté dans le dialecte juif de Salamas.

tougna (15, 2), תֲבְנָא «paille hachée»; *tyoḫta* (10, 3), יְתָבְתָא «action de s'asseoir»; *ktouḫta* (59, 4), כְּתִיבְתָא «écrite»; *yoḫtá* (44, 11), יְהָבְתָא «action de donner»; *touḫti* (14, 9), תוּתָא «mûres (fruits)», etc.

Est-ce aussi un prolongement de la voyelle qui a occasionné la forme singulière des suffixes pronominaux singuliers dans le dialecte juif de Salamas? Ces suffixes sont, pour le masculin des noms et pour les prépositions, *ev* ou *ef;* pour le féminin, *av*. Les exemples suivants sont empruntés au même livre : *aġa'ev* (93, 15) et *aġa'ef* (128, 3) «son maître (à lui)»; *berounef* (118, 20) «son fils (à lui)»; *berounav* (98, 13) «son fils (à elle)»; *bābef* (118, 17) «son père (à lui)»; *bābav* (141, 21) «son père (à elle)»; avec une préposition : *alev* (115, 6) et *alef* (92, 10) «à lui»; *alav* (115, 2) «à elle»; *ba'ev* (143, 6) et *ba'ef* (95, 16) «chez lui»; *ba'av* (120, 2) «chez elle»; *didef* (97, 7) «de lui-même»; *didav* (142, 9) «d'elle-même».

Les suffixes correspondants des autres dialectes ont les formes suivantes : le dialecte Fellihi et les dialectes de Tiâri et de Zacho, *é* pour le masculin, *a* pour le féminin, comme dans l'araméen ancien; le dialecte d'Ourmia et le dialecte chrétien de Salamas, *ou* pour le masculin, *o* pour le féminin; le dialecte de Djélu, *i* pour le masculin, *o* pour le féminin.

La comparaison de ces différentes formes ne semble pas confirmer l'hypothèse, admise jusqu'ici, que les suffixes *ou* et *o* d'Ourmia et de Salamas chrétien seraient venus de l'ancien suffixe *au* du pluriel des noms (ملكوهي). Cette hypothèse est fondée sur ce fait que, dans ces dialectes, le singulier et le pluriel des noms avec les suffixes ne se distinguent plus, *malkou* signifiant «son roi» ou «ses rois». Nous rapprocherions plutôt les suffixes *ou* et *o* des suffixes *ev* et *av* de Salamas juif. Dans ces dialectes, *ev* ou *iv* devient généralement *ou* par l'intermédiaire de *eu;* comparer parmi les exemples cités plus haut, p. 133-134, *tougna* de תֲבְנָא «paille», *yougla* de יְבְלָא «chiendent», etc.; *av* passe en *o* par l'intermédiaire de *au : gora* (*passim*) de גַּבְרָא «homme»; *ōdiḫ* (voir ci-dessus) de עָבְדִין «ils font», etc. Les suffixes *i* et *o* de Djélu peuvent s'expliquer de la même manière.

Doit-on voir dans le *v* (ou *f*) des suffixes de Salamas juif une altération du *hé* qui, dans l'ancien araméen, était écrit à la fin du suffixe singulier ה־, ה֫ (avec *mappiq* dans l'araméen biblique, ה־, ה֫)? Une raison qui porte à le penser, c'est que, dans le Fellihi, le *hé* est quelquefois encore articulé. Ce suffixe, en effet, est *é* ou *éh* pour le masculin singulier, *a* ou *ah* pour le féminin sin-

gulier (G, p. 299). Il n'y a pas, il est vrai, d'exemple en sémitique du changement de *h* en *v* ou *f*; mais une telle permutation n'aurait rien d'insolite en soi, à en juger par le digamma grec et d'autres phénomènes analogues.

Ces quelques remarques suffiront, je l'espère, à faire ressortir l'intérêt linguistique qu'offrent les dialectes néo-araméens.

Rubens Duval.

VARIA.

I. — Ἵππος.

M. de Saussure considère *ἵππος* comme un traitement phonétique de l'ancien **ék$_1$wos* (skr. *áçvas*, zd *aspō*, lit. *ašvà*, ags. *eoh*, v. irl. *ech*, lat. *equos*), mais ne justifie pas en détail cette explication (dans ces *Mémoires*, VII, 79). Le cas de *εἰπεῖν* qu'il rapproche est différent, et aussi celui de *λοιγός* (cf. *ibid.*, VII, 60, et VIII, 281). Néanmoins le principe est juste, ainsi que le montre la discussion de l'histoire phonétique du mot.

Comme l'indiquait déjà M. L. Havet (*Mém. Soc. ling.*, IV, 25), dans **ék$_1$wos* le *k$_1$* et le *w* appartiennent à deux syllabes différentes. En grec le point d'articulation de *k$_1$* devant *w* a été reporté à la place de *k$_2$* et le traitement hellénique est le même au point de vue de l'articulation que celui des vélaires; pour préciser, on peut dire que **ék$_1$wos* se prononçait *ék$_1$-^{k}$_1$wos* en indo-européen et qu'il est devenu **éq-^{q}wos* en grec. Mais, devant *-q-* fermant la syllabe, *-e-* et *-o-* deviennent en grec *-υ-* : *νύξ*, *Φόρτυξ* (skr. *vartákas*), *ὄρνυξ*[1], *κύκλος*, *κύκνος*, **νυγνός* = skr. *nagnás* (d'où *γυμνός* pour une raison inconnue); **éq-^{q}wos* devait donc donner **úq-^{q}wos* ou plutôt **húq-^{q}wos*, puisque tout *υ-* initial est précédé de l'esprit rude. Dans les exemples cités plus haut, la transformation de *e* et de *o* en *u* entraîne la perte de l'élément vélo-labial de la gutturale suivante; mais le *w* de **húq-^{q}wos*, qui était un ancien *-w-* et non pas seulement une partie d'un autre phonème comme l'élément *-* de *q-* issu de i.-e. *k$_2$*, a subsisté; l'*u* de **húq-^{q}wos* a donc été dissimilé en *-i-* comme celui de *αἰπύς* (**αὐπύς*, cf. *ὑψηλός*), de *Ἐλείθυια* cf. *Ἐλευθώ* (J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 350 et G. Schulze, *Quaest. epicae*, p. 259 sqq.) et de *εἰπεῖν*; de là **híq-^{q}wos*, *ἵππος*. Un *-υ-* intérieur ne reçoit pas d'aspiration; c'est ce qui explique le *τ* et le *κ* dans les noms propres connus *Ἀρίστιππος*, *Πάτριππος*, *Λεύκιππος*, formés suivant un type ancien fixé;

[1] La fin de *κάλυξ* « gaine de la fleur ou de la semence » semble reposer sur **-ek$_2$s* ou **-ok$_2$s*; la racine **k$_1$el-* est la même que celle de *καλ-ύπ-τω* (avec *-υπ-* sans doute d'après *κρύπτω*); cf. v. h.-a. *hulsa* : *hëlan*. Le sens et la forme phonétique obligent à séparer *κάλυξ* de *κυλίξ* (ancien **k$_2$elik-*), *κύλη*, cf. skr. *kaláças* (rac. **k$_2$el-* au degré *o*), comme l'a bien vu Darbishire, *Cambr. phil. transact.* III, 196.

au contraire, dans les composés où *ἵππος* était senti nettement, on trouve l'aspiration : *τέθριππος*, et de même dans ceux où le premier terme est une préposition : *Ἔφιππος*, *Ἀνθίππος* (d'après *ἐφ' ἵππῳ*, *ἀνθ' ἵππου*). L'esprit rude de *ἵππος*, qui semblait une énigme, fournit un témoignage précieux du passage de l'ancien *e-* par *i̯-* pour aboutir à *i-*. La forme *Ἶκκος*, attestée à Tarente et Épidaure, présente deux différences avec *ἵππος* : chute de *w* après *k* et absence de l'esprit rude (cf. Thumb, *Spiritus asper*, p. 13), sur lesquelles il est difficile de se prononcer.

On doit conclure de ce qui précède que la prothèse panhellénique de *h-* devant *u-* initial en grec est antérieure à la dissimilation de *-u-* en *-i-*; par suite le rapprochement de att. *ἱππός* et got. *aukns*, qui a le grave défaut de supposer la conservation d'une vélaire après un ancien *u-* en grec sans aucune intervention possible de l'analogie, est définitivement écarté : en effet, si l'interprétation qu'a donnée M. Brugmann, *K. Z.*, XXV, 306 et suiv., était exacte, l'exemple de att. *ἵππος* montre que l'esprit rude de l'*i̯-* initial aurait subsisté. Got. *aukns* ne doit du reste pas être séparé de skr. *ukhá*, ce qui exclut tout rapprochement avec *ἱππός*, puisque i.-e. *kh* est représenté en grec par *χ*.

II. — V. sl. *zěja*.

Le rapprochement établi par M. Zubatý, *Archiv* XIII, 623, entre v. sl. *zěja* et lit. *žióju*, cf. lat. *hiāre*, est si frappant qu'il ne peut être nié; mais il semble au premier abord impossible, car *zj-* donne en slave *žj-*, et l'on ne connaît pas de loi phonétique en vertu de laquelle *-ā-* soit devenu *-ě-*. Les observations qui suivent ont pour but d'en fournir la justification phonétique.

En slave, les voyelles brèves et les longues non issues de diphtongues se classent naturellement en deux séries parallèles, suivant qu'elles sont prononcées vers la partie antérieure du palais et précédées des consonnes dites molles, c'est-à-dire jodisées (mais non mouillées), ou prononcées plus en arrière et précédées des consonnes dites dures :

1. *ě e i ɪ*
2. *a o y ŭ*

Toutes les consonnes sont capables des deux prononciations, molle et dure, suivant la voyelle qu'elles introduisent, sauf : 1° *k*, *g*, *ch* remplacés par *č*, *dž*, *š* devant toute voyelle palatale ancienne et par *c*, *dz*, *s* devant *ě* et *i* secondaires (issus de *-oi-*); 2° *j* qui ne peut perdre son caractère palatal sans cesser d'être *j* et qui par suite, au

lieu de se modifier lui-même, altère la voyelle suivante : après *j* les voyelles *o*, *y*, *ŭ* n'existent pas en slave; elles sont remplacées par *e*, *i*, *ĭ*; au contraire, *jĕ-* ne se trouve nulle part, mais seulement *ja-*. Comme toute rupture du parallélisme des changements phonétiques, cet emploi de *ja-* appelle une explication; il y a ici deux problèmes : 1° Pourquoi l'ancien *jĕ-* devient-il *ja-*? — 2° Pourquoi **jā-* ne devient-il pas *jĕ-*? Le second disparaît si l'on admet qu'un ancien **jā-* est devenu **jĕ-*, et que la loi de transformation de **jĕ-* en *ja-* est postérieure à la palatalisation de **jā-* en **jĕ-*, de même que la transformation de *čĕ-* en *ča-* est postérieure à l'altération de *k* en *č* devant *ĕ*. Or, en effet, le passage de **jĕ-* à **ja-* rappelle celui de *je-* (ou *ie-*) en *jo-* (*io-*), qui peut n'être pas panslave, mais dont les traces, différentes les unes des autres, se retrouvent du moins dans la plupart des dialectes russes et occidentaux (voir Jagić, *Archiv*, V, 537 et suiv., et Šakhmatov, Изслѣдованія въ области русской фонетики, p. 3 et suiv.); il est donc probable que ce passage est récent. On voit en même temps qu'il fait partie d'une nouvelle série de faits parallèles, et, pour résoudre la première question, on doit seulement trouver pourquoi il est panslave et général, tandis que celui de *-je-* en *-jo-* est dialectal et limité à des cas définis. La raison de cette particularité ne peut être cherchée que dans une prononciation très ouverte de *ĕ*. En effet *ĕ* est en panslave un *ē* plus ouvert que *ĕ* de la même langue et, par suite, plus voisin de *ā* que *e* ne l'est de *o*. Plusieurs faits dénotent cette prononciation :

1° La graphie glagolitique indique par le même signe *ĕ* (c'est-à-dire *jĕ*) et *ja*, confondant ainsi la voyelle palatale, essentiellement précédée en slave d'une jodisation, et *j* + *a*; pour *e*, où le même signe sert à noter *je* et *je*, les timbres des voyelles étaient identiques; dans le cas de *ĕ* ils ne pouvaient qu'être très voisins, et, par suite, *ĕ* était *je* long très ouvert.

2° Le passage de *ĕ* (c.-à-d. *jĕ*) initial à *ja* dans le vieux slave des manuscrits cyrilliques.

3° Le parallélisme suivant : l'ancien *ō* devient *ā*, c'est-à-dire une voyelle plus ouverte que *ŏ*; l'ancien *ē* doit donc donner aussi une voyelle plus ouverte que *ĕ*.

4° L'emploi de *ĕ* pour *α* grec dans des mots empruntés : *alavĕstrŭ*, ἀλάβαστρος (Zographensis) — *skandĕlŭ*, σκάνδαλον (Psalterium).

La prononciation très ouverte de *ĕ* panslave[1] n'exclut pas un

[1] Notre confrère M. P. Boyer me signale à ce propos que M. Mikkola reconnaît le caractère ouvert à l'ancien *ĕ* du russe dans ses *Slavische lehnwörter in den west-finnischen sprachen*.

changement ultérieur en *ē* fermé qui s'est réalisé dialectalement (Miklosich, *Vergl. gr.*, I², p. 47).

Une fois le fait posé que **jā-* s'est changé en **jě-*, on voit qu'un thème ancien **zjāje-* est devenu **zjěje-*; postérieurement à la palatalisation des voyelles précédées de *j*, le *j* combiné de **zjě-* a été dissimilé par le *-j-* intervocalique de *-je-* (cf. Grammont, *La dissimilation consonantique*) et a disparu; il n'est donc resté que *zěje-* où *z* et *ě* ont nécessairement subsisté puisque le *j* qui est la cause du passage de *ě* à *a* n'existait plus. De même *sějǫ*, *lějǫ*, *smějǫ* s'expliquent par des thèmes **r(j)ěje-*, **l(j)ěje-*, **sm(j)ěje-*, issus de **rjāje-*, **ljāje-*, **smjāje-*; cf. peut-être aussi *čajo-* de **čějo-*, **čjāje-*. Ces formations ne se trouvant que dans les racines terminées en *i*, il semble que ce soit l'impossibilité de distinguer autrement le type simple *lĭj-ǫ* du type à suffixe *-je-* *lĭ-jǫ* qui aura conduit à étendre le *ā* de l'infinitif **ljā-* au présent, d'où **ljāje-*, *lěje-*. — L'*s* du démonstratif *sĭ*, très naturelle dans *sĭ* = lit. *šis*, *si* = lit. *šì*, *si* (nominatif pluriel neutre) = ags. *hí*, mais qui semble anomale partout ailleurs, est justifiée dans *sejǫ*, *seji*, *sejǫ*, *seju* si l'on part d'anciens **s(j)ej-*, issus de **sjoj-*, avec la même dissimilation que dans *zějǫ*, etc. Le *j* qui subsiste dans *jьjьĭ* (Math., XXVIII, 38, texte du Zographensis) n'est pas un véritable *j*, ce n'est que la trace de la jodisation qui précédait l'*e* de la diphtongue *-eu-* comme tout *e* panslave et qui a subsisté après même que cet *e* fut passé à *o* et se fut confondu avec le second élément de la diphtongue; l'opposition de *šujĭ* «gauche» (cf. skr. *savyás*, i.-e. **sewyos*) et de *sujĭ* «vide» (cf. lat. *cauos* de **k¸owos*) répond à celle de *bljudetŭ* (cf. *πεύθεται*) : *buditŭ*. Le *j* de la première syllabe de *pljujǫ*, *šjujǫ* peut donc provenir de l'*e* de la diphtongue (cf. lit. *spáuju*) et n'avoir rien de commun avec le *y* indo-européen de la racine de ces mots.

L'hypothèse qui rend compte de *zějǫ* permet d'expliquer aussi le comparatif *novějĭ*. M. Streitberg a proposé de voir dans le suffixe *-ějĭš-* d'une partie des comparatifs slaves la forme forte de skr. *-īyas-*, gr. *-ιο(h)-* (*Zur germ. sprachgeschichte*, p. 22); mais cette supposition est inconciliable avec le fait que *-ějĭš-* est propre aux comparatifs tirés à date récente des adjectifs munis de leur suffixe (ainsi *dobrějĭ*, *silnějĭ*, *mękčajĭ*) et que tous les comparatifs de forme sûrement archaïque et tirés directement de la racine ont *-jĭš-* : *vyšĭjĭ*, *gląbljĭjĭ*, etc. Le nominatif neutre en *-je* = skr. *-yas*, lat. *-ius* suppose un nominatif masculin en **-jōs*; mais en fait on trouve d'une part *nově-jĭ*, de l'autre *slaždĭ-jĭ*; le *-jĭ* final de ces deux formes est récent et rappelle celui de *rata-jĭ*, *prijatel-jĭ*, *mytar-jĭ*, etc.; le premier *-jĭ* de *slaždĭjĭ* ne fournit aucun traitement de nominatif et ne peut qu'être emprunté à d'autres formes; mais un ancien **novjā-jĭ*, sorti de **novyōs*, devait donner

novějĭ après transformation de *ā* en *ě* et chute du *j* par dissimilation. On est ainsi amené à reconnaître qu'une flexion *novějĭ*, **novjĭša* et **sladějĭ*, *slaždĭša* a été normalisée en *novějĭ*, *novějĭša* et *slaždějĭ*, *slaždĭša*, les types en *-ějĭ* dominant dans les cas où une différence profonde sépare le positif du comparatif et *-jĭjĭ* là où les deux formes sont restées voisines.

On peut citer une autre trace de la prononciation **jě-* de l'ancien **jā-* :

Le **jā* attesté par lit. *jóti*, skr. *yáti* apparaît en slave sous deux formes contradictoires : *ě-* dans **ědǫ* (v. sl. *vŭzědi*, Luc, V, *h*; russe *jědu*, etc.), **ězditi* (serbe *jezditi*) et *ja-* dans *jachati* (serbe *jahati*). On ne peut s'étonner que le *j-* initial de *jachati* ait subsisté, puisque rien ne tendait à l'altérer. Au contraire, la jodisation développée devant le *ĭ-* initial de **ĭdǫ* « je vais » a conduit à remplacer le *j-* initial de **jědǫ* (ancien thème **jādo-*) par la simple jodisation qui précède tout *ě*, d'où **ěděǫ*; le *ě* de *ěděǫ*, n'étant plus précédé de *j*, n'est pas devenu *a*, comme celui de **jěchati* (ancien **jāchāti*). Le *ě* développé devant *a*, *ě*, *e*, *i*, *ĭ* différait à l'origine de l'ancien *j*, comme le *** développé devant *o*, *y*, *ŭ* différait de *v* (cf. *Idg. forsch.*, V, 322).

Il y a donc eu une altération de l'ancien **jā-* en **jě-*, effacée par une loi postérieure, et le parallélisme de **jě*, *je*, *ji*, *jĭ* au lieu de **jā*, **jo*, **jy*, **jŭ* est parfait. La conservation de *ju* et *jǫ* n'a rien de surprenant; il s'agit ici d'anciennes diphtongues, et c'est un cas tout différent. Le passage de **joi-* à *ji-* ne contredit pas la loi générale de conservation, même après *j*, du timbre *o* dans les diphtongues. En effet, de même que l'*e* de *eu* a été changé en *o* sous l'influence du second élément *u*, l'*o* de *oi* a été changé en *e* sous l'influence de *i*; cette nouvelle diphtongue prend d'ordinaire la forme *ě* en slave; mais la succession *j* + *e* + *i* a a été réduite à *ji*. Ici encore il n'y a pas rupture du parallélisme phonétique. Quant à l'influence de *j* sur la diphtongue finale dans *konję*, *zemlję*, *znaję*, elle tient à la nature toute particulière de cette diphtongue, qui apparaît comme voyelle simple *-e* en polonais et en russe (Fortunatov, *Archiv*, XI, 574).

Remarque. — Certains adjectifs ont les deux formes du comparatif, par exemple : *unje* et *uněje* (les deux dans le Marianus et ailleurs) d'un simple **uno-*, ancien **ausno-* (cf. *Idg. forsch.* V, 66), dérivé d'un substantif répondant à skr. *áyas*, zd *avō* (cf. skr. *téjas* : *tīkṣṇás*; zend *raocō* : *raoχšnō*; gr. *φάος* : *φαεινός*). De même on trouve *suljĭjĭ* et *suléjĭ* tirés d'un simple **sulo-* (cf. skr. *çávīras*, pol. *sowity*). Les formes *unějĭ*, *suléjĭ* sont conformes à la règle, puisque ces comparatifs sont tirés non de la racine, mais d'adjectifs comprenant un suffixe; *unĭjĭ* et *suljĭjĭ* sont par suite très

remarquables, et l'existence de la double forme est une intéressante confirmation de l'hypothèse qui a été proposée plus haut, puisqu'on peut trouver ici à la fois les nominatifs *unéjï*, *suléjï* et les accusatifs *unjïïï*, *suljïïï*.

III. — Lat. *auonculus*.

Le latin *mātertera* « sœur du père » renferme visiblement le suffixe *-tero-*; mais l'interprétation « like a mother », donnée par M. Lindsay (*The latin language*, p. 405) sans doute d'après Ascoli, *Arch. glott. it.*, *suppl.* I, p. 58 et suiv., ne semble pas rendre exactement compte du sens.

En effet, le suffixe secondaire **-tero-* sert en principe à marquer l'opposition de deux notions : *dexter* et *sinister*, *noster* et *uester*, etc., mais d'une manière telle que *dexter* soit « ce qui est à droite et non à gauche », *noster*, « ce qui est à nous et non à vous », ὀρέστερος « ce qui est de la montagne et non de la plaine » (Bréal, dans ces *Mémoires*, IX, 36 et suiv.). Au contraire, dans quelques mots sanskrits bien connus, le suffixe *-tara-* indique l'opposition précisément inverse : *vatsatarás* « veau sevré », c'est-à-dire ce qui n'est plus un veau, s'oppose au veau qui tette encore, *vatsás*, et *açvatarás* « mulet » (persan *astar*), c'est-à-dire ce qui n'est pas un cheval, s'oppose au cheval *áçvas;* la raison de cet emploi divergent du suffixe **-tero-* est qu'il n'y a lieu de marquer une opposition dans ces deux cas qu'autant qu'il est question du « veau sevré » et du « mulet ». Le latin *mātertera* se distingue de *māter*, comme skr. *açvatarás* de *áçvas;* cf. P. Persson, *Stud. etym.*, p. 114.

Le nom de l'« oncle maternel » ne saurait être tiré de celui de la mère par le même procédé, mais bien plutôt de celui de l'aïeul maternel; cf. *patruos* « frère du père » et *amita* « sœur du père », v. isl. *amma* « grand'mère »; le double sens connu de i.-e. **nepot-* « petit-fils » et « neveu » prouve que les deux formes de parenté non immédiate étaient aisément rapprochées. Or, en effet, le latin *auonculus* est dérivé de **awon-*, cf. v. isl. *áe*. La finale *-culus* est celle des diminutifs, et l'on ne peut, au point de vue latin, interpréter autrement que « le petit aïeul » (V. Henry, *Gramm. comp. du gr. et du lat.*, § 157). Mais *mātertera* engage à rechercher dans *auonculus* le suffixe secondaire marquant opposition : **-tero-;* ce suffixe a une forme **-tro-* : lit. *katràs*, lat. *uter, utra; dexter, dextra* (avec syncope de i intérieur, cf. δεξιτερός); *sinister, sinistra;* cf. aussi lat. *sĕ-mes-tr-is* et gr. ἀλλό-τρ-ιος avec un second suffixe. On conçoit aisément que **awontros* soit devenu **awontlos* (*auonculus*) sous l'influence du suffixe des diminutifs

que le latin s'est créés. Or le mot correspondant des langues brittoniques renferme un suffixe en *-r-* et non en *-l-*, et, d'après une communication de notre confrère M. Dottin, rien ne semble s'opposer à ce que l'on considère **awontros* comme le primitif de bret. *euontr*, gall. *ewythr*; cf. d'Arbois de Jubainville, *Mém. Soc. ling.* IV, 308. On est donc bien autorisé à poser un italo-celtique **awontro-*.

Cette conclusion est confirmée par la formation analogue du nom de l'« oncle maternel » en letto-slave : v. pruss. *awis*, v. sl. *ujĭ*; ce mot est tiré de **awo-* (lat. *auos*, cf. arm. *haw*) au moyen du suffixe secondaire **-yo-*, qui comme **-tero-* marque une opposition, mais sans indiquer qu'il s'agit de deux choses : cf. *alius* et *alter*, skr. *pūrvyás* et gr. πρότερος, etc. (v. Brugmann, *Grundriss* II, p. 125 où il est un peu improprement parlé de « comparaison »); en sanskrit *návya-* est le contraire de *sányas-*. Ce même suffixe se trouve dans skr. *pítṛvyas*, et sans doute dans v. sl. *stryjĭ*; on en peut même supposer l'existence à date ancienne dans lat. *patruos*, cf. pour le traitement phonétique de *-owy-* en syllabe intérieure latine *bīduom* en face de *binoctium*, *biennium*; *induō* en face de ombr. *anovihimu*. — Le lit. *avýnas* rappelle la finale *-yn* de *jaunyn eĩti* (J. Schmidt, *K. Z.*, XXVI, 400).

IV. — Le traitement de i.-e. *o* en indo-iranien.

L'hypothèse de M. Brugmann que i.-e. *ŏ*, ablaut de *e*, donnerait *ā* en syllabe intérieure ouverte indo-iranienne, qui a été récemment encore critiquée par M. Bechtel (*Hauptprobleme*, p. 46 et suiv.) et qui est absolument repoussée par M. Bartholomae (*Grundriss der iran. phil.* I, p. 27), a été défendue par M. Streitberg (*Idg. forsch.* III, p. 366 et suiv.) et n'est pas abandonnée par son auteur. Il n'est donc pas inutile de la discuter à nouveau; il n'y a pas à revenir sur les difficultés que soulève *a priori* la thèse de M. Brugmann : la substitution d'une différence de quantité à une différence de timbre et la nécessité où l'on se trouve de poser une prononciation tout autre de *o* ablaut de *e* et de l'*o* de πόσις, skr. *pátiṣ* et des exemples analogues, alors que rien n'indique par ailleurs cette distinction. M. Collitz, M. Schmidt et M. Bechtel ont aussi montré suffisamment que beaucoup d'étymologies irréprochables contredisent la loi de M. Brugmann : *dámas* = gr. δόμος; *rasā* = v. sl. *rosa*; *vratám*, cf. v. sl. *rota*[1]; *dharú-ṇas*, cf. v. sl. *dravŭ* (russe *-dorov*); skr. *bhágas* v. perse *baga* = v. sl. *bogŭ* (cf. arm. *be-*

[1] Pour v. sl. *r-* en regard de skr. *vr-*, cf. *rĕžǫ*, pol. *rznę* (de **rĭznǫ*) en face de Ϝράγνυμι, Ϝρήσσω, ἐῤῥάγην; *-razŭ* en face de Ϝράξ.

kanel «briser»; l'*a* de gr. *φαγεῖν* sort de i.-e. *ə*); *vámiti* = lat. *uomit;* skr. *sarvátāt-* zd *haurvatāt-* = gr. *ὁλότητ-*; *dirghatā* = v. sl. *dlьgota;* skr. *sáhu-riṣ*, gr. *ὀχυ-ρός*, *ὀχ'* (en face de *ὀχυ-* comme *τάχα* en face de *ταχύς*); etc. Les exemples où le timbre *o* est attesté en indo-iranien par la forme de la gutturale sont particulièrement intéressants (*K. Z.*, XXV, 95), ainsi :

skr. *katarás*, gr. *πότερος*, got. *hwaþar*
skr. *-karas*, zd *-karō*[1], cf. v. perse *cartanaiy*, gâth. *cōrəṭ*
skr. *kalá* «fragment» (vocalisme *o* de la racine comme v. sl. *rǫka*, got. *staiga*, lat. *toga*), cf. lit. *skalà*, *skelìu*
skr. *-kásati*, lit. *kasù*, v. sl. aor. *kose*, cf. v. sl. *češǫ*
skr. *galati*, présent en *o* en regard de arc. *δέλλω*
skr. *maghávan-* = zd *mayavan-* (peu probant).

Mais cette critique négative n'entraînera la conviction complète que si toutes les longues indo-iraniennes admettent une explication.

M. Bechtel a déjà rendu compte de la longue des causatifs en rapprochant skr. *plāvayati* de v. sl. *plaviti* et *svāpáyati* de lat. *sōpire*, cf. aussi v. suéd. *sōva* (d'après Noreen, *Abriss*, p. 42); M. Streitberg (*Idg. forsch.*, III, 386) fait au rapprochement de *svāpáyati*, *sōpire* l'objection que les causatifs latins ont une autre forme; mais en réalité *monēre*, *docēre*, *fouēre*, *nocēre*, etc. sont des itératifs, et d'autre part le sens des dénominatifs tels que *ūnire*, *impedire*, *saepire* s'explique seulement par l'existence de ces causatifs en *-i-* dont *sōpire* est le reste le plus clair. — Le germanique fournit aussi des traces de l'existence des causatifs en *ō :* v. h.-a. *fuoren*, skr. *pārāyati* en face de *faran* présent en *o*. — M. Delbrück a signalé un fait d'une importance décisive (*Idg. forsch.* IV, 132 et suiv.) : les itératifs indo-iraniens ont *ă* à la racine : skr. *patáyati*, mais les causatifs ont *ā :* skr. *pātáyati*. Ceci posé, il suffit de comparer le slave pour reconnaître que l'*ă* de *patáyati* est un *o* bref indo-européen et l'*ā* de *pātáyati* un *ō* long. En regard des itératifs *voditi*, *voziti*, *voliti*, *goniti*, *choditi*, *nositi*, *oriti*, *prositi*, on trouve en effet les causatifs :

gasiti, cf. lit. *gesù;* il est tout à fait arbitraire d'attribuer l'*a* de *gasiti* à l'itératif *-gasati;*

grabiti, cf. skr. *grāhayati;*

paliti, cf. *polěti*, *planǫti*, *pepelŭ* et lit. *pelenaĩ;*

[1] Le *k-* de *-kara-* est peu probant, parce que la racine indo-iranienne *kar-* «faire» tend à généraliser *k-* par opposition à *čar-* «se mouvoir» qui tend à généraliser *č-* : cf. skr. *ankarás* et gr. *ἀμφίπολος*, lat. *anculus*.

jiz-baviti, cf. skr. *bhāváyati;* il n'y a pas de raison de voir ici un dénominatif de *jizbava;*

slaviti, cf. skr. *çrāváyati*, zd *srāvayeiti;* la longue du substantif *slava*, comme celle de *jizbava*, n'a peut-être été conservée que par l'influence du causatif;

plaviti, cf. skr. *plāvayati;* le sens « faire couler » du verbe slave ne permet pas d'y voir un dénominatif de *plavĭ* « bateau »;

valiti, cf. skr. *vārāyati* et arm. *glel* « tourner » (de **gowlel*, issu de **wōleye-*); *valiti* ne peut être tiré de *valŭ* « vague »;

traviti, cf. *trovą;* peut-être de *trava;* mais cf. ce qui a été dit de *slava slaviti;*

kaziti, cf. *-čezną;* peut-être dénominatif de *kaza;*

daviti, cf. got. *diwan.*

D'autres exemples tels que *vabiti*, *vaditi*, *variti*, *kaditi*, *kaniti*, *staviti* sont plus douteux; *saditi* répond bien à skr. *sādáyati*, mais le slave a généralisé dans cette racine le degré long *sĕd-; sad-* est donc la forme de degré long attendue en face de *sĕd-;* cf. *rĕžą*, *-razŭ; lĕzą*, *-lazŭ*, etc. Les prétendus causatifs slaves à *o* radical sont des dénominatifs et ont par suite l'accent sur le suffixe au présent, tandis que les itératifs et causatifs ont plutôt l'accent sur la présuffixale : serbe *vòdī* = russe *vódit*, *gâsī* = russe *gásit;* mais *moriti* est tiré de *morŭ* (serbe *mòrī* = russe *morít*), *točiti* de *tokŭ* (serbe *tòčī*), *ložiti* de *-logŭ* (serbe *lòžī*), *pojiti* de *-pojĭ* (serbe *pòjī* = russe *pojít*), *topiti* de *toplŭ* (serbe *tòpī*) cf. *vysiti* de *vysokŭ*. L'accentuation sur *-i-* dans les infinitifs tels que serbe *nòsiti* = russe *nosít'* en face du présent *nòsī* = *nósit* résulte du déplacement du ton de *ŏ* sur *ĭ* d'intonation rude[1] (serbe *-ĭti*, cf. lit. *-ýti*); c'est ce que prouve l'opposition de serbe *gásiti*, *gâsī; pálitī*, *pâlī; dáviti*, *dâvī* où *a* a l'intonation douce, et de *grâbiti*, *grâbī; bâviti; slâviti; plâviti; vâliti; vâditi* où *a* a l'intonation rude. L'hésitation du russe entre l'ancien *gásit* et *gasít* provient de l'influence de la première personne *gašú* et de l'infinitif *gasít'* = serbe *gásiti; palít* en face de serbe *pâlī* est sans doute d'après *paljú* et *palít'* = serbe *páliti*. Le lituanien n'a pas de causatifs correspondants, mais les thèmes d'itératifs sont aussi paroxytons, sauf déplacement résultant de la loi de M. de Saussure : *láužyti*, *láužo; darýti*, *dãro;* leurs participes présents ont l'accent sur la racine : *dãrąs*, *sãkąs*, *įmãnąs*, etc. Les thèmes d'itératifs et sans doute aussi ceux de causatifs primaires étaient donc paroxytonés en letto-slave.

[1] Voir P. Boyer, *De l'accentuation du verbe russe, Centenaire de l'École des Langues orientales*, 1895, p. 456. — Note de correction.

La confusion des itératifs et des causatifs qui s'est produite en germanique par élimination du vocalisme *ō* provient de l'identité des deux types dans les racines terminées par une sonante suivie de consonne : skr. *vartayati*, v. sl. *vratiti*, got. *-wardjan;* la longue n'a guère subsisté que dans quelques cas exceptionnels où le présent non causatif avait le vocalisme *o* de la racine :

v. h.-a. *fuoren*	*faran* (prét. *fuor*)
got. *goljan*	v. isl. *gala* (prét. *gól*)

et encore l'*ō* ne tient-il pas essentiellement au sens causatif et se retrouve-t-il dans un verbe sûrement itératif, v. h.-a. *fuolen* « tâter, sentir », cf. lat. *pellō*. — En grec aussi, les causatifs ont disparu; l'exemple *ὠθέω* en face du présent *ὄθομαι* à vocalisme *o* est douteux : mais le vocalisme *ω* a subsisté dans deux itératifs : *ϖωλέομαι* et *ϖλωίζω*; pour le suffixe *-iẓe-* cf. *κομέω* et *κομίζω*, tous deux itératifs de la racine **k₁emə-*, cf. skr. *çamāyáte*.

Les noms indo-iraniens en *-a-* qui ont le degré *-ā-* de la racine ne peuvent être invoqués en faveur de la loi de M. Brugmann, parce qu'ils s'opposent souvent à des mots tirés de la même racine au degré *-ă-*, présentent la plupart du temps un sens particulier et sont oxytonés alors même qu'ils sont abstraits (*dāvás*, *nādás*, *nāvás*, *vākás*, *vāsás*, *sādás*, *sāvás*, etc.); on trouve en sanskrit :

bháras (v. perse *-bara-*) « action de porter » (cf. *φόρος*)	*bhārás* (pers. *bār*) « fardeau »
grábhas « action de saisir » (cf. lette *grabas*)	*grābhás* « poignée, celui qui saisit » (cf. lit. *grobė*)
táras « action de passer » (cf. *τόρος*)	*tārás* « ce qui passe » (cf. *τορός* au lieu de **τωρός*)
bhágas « fait d'avoir une bonne part, » (cf. v. sl. *u-bogŭ*)	*bhágas* « part » (accent d'après *bhágas;* pour la longue cf. v. h.-a. *bruoh*, ags. *brók*)
náyas « conduite »	*nāyás* « conducteur »
sáhas « action de vaincre » (cf. *ὄχος*)	*sāhás* « vainqueur »
váhas « ce qui sert à tirer le char » (cf. *ὄχος*, v. sl. *vozŭ*)	*vāhás* « animal de trait » (cf. lit. *pravoža*)
svanás « son » (cf. v. sl. *zvonŭ*)	*svānás* « bruyant » (cf. lat. *persōna*)
suçákas	*çākás* « fort »
dharúṇakvaras, *kvalá*	*hvārás* « serpent »
-çraya-	*çrāyás* « pourvu de »
prabhavás	*bhāvás* « état » (cf. v. sl. *jizbava*)
gamas « marche », *saṃgamás*	zd *gāmō* « pas » (cf. gr. *βωμός*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

amáras, pehlvi *mar* (cf. v. sl. *morŭ*, lit. *māras*)	*Māras*, pehlvi pers. *mār* « serpent »
praghasas	*ghāsás* « pâture, fourrage ».

Les mots de la colonne de gauche répondent pour la forme, pour le sens et pour l'accent au type grec λόγος, πλόκος, τόκος, etc. ; ceux de la seconde rappellent plutôt v. sl. *nagŭ* (féminin serbe *nága* = russe *nagá*, neutre serbe *nágo*; russe *nágo* avec déplacement d'accent) = lit. *nũgas*, v. sl. *malŭ* (cf. gr. μῶλυς), lit. *romùs* (cf. skr. *rāmás*), gr. κωφός (cf. lat. *hebes*), χωλός, σκῶλος, κῶμος « banquet religieux » (cf. skr. *çámi*), χῶρος χώρā (cf. skr. *hárati* « il prend », *hāras* « collier de perles », lit. *žer̃ti* « scharren »), c'est-à-dire des adjectifs et des noms d'objets ou d'agents; cf. du reste :

v. sl. *godŭ* « moment convenable » (génit. russe *góda*)	got. *gods* « bon »
v. h.-a. *grab*	v. h.-a. *gruoba*
v. sl. *-vorŭ* (cf. lette *atwars* « tournant d'eau »)	russe *var* « eau bouillante », *povar* « cuisinier », lette *wārs* « soupe »
skr. *çrávas* « action d'entendre »	v. sl. *slava* « gloire » (collectif de $^{*}k_1lōwó$-)
lat. *modus* (cf. gâth. *mada-*)	v. isl. *mót* « forme, manière »
gr. βόλος βολή	gr. βῶλος « motte de terre »
gr. λόχος	v. h.-a. *luog* « tanière »
v. sl. *stogŭ*, v. isl. *þak*	lit. *stógas* « toit »
gr. σορός	gr. σωρός « amas »
zd *hunara-*	lit. *nóras* « volonté »
gr. πόθος	lit. *gõdas* « désir »
v. h.-a. *lam*	lette *lāms*, lit. *lomà*
gr. φρουρός, φρουρά, got. *wars*, v. h.-a. *wara*	gr. βῶροι· ὀφθαλμοί, ὥρā, zd *hārō* « maître »;

D'autres longues indo-iraniennes peuvent rentrer dans la série des longues de deuxièmes termes de composés signalées par M. F. de Saussure (*Mém. Soc. ling.*, VII, 80, n.) : skr. *supārás*, cf. ταλαίπωρος — *dūṇáças*, cf. lit. *ságnoßai* — *nidāghás* (pers. *dāy*), cf. v. sl. *jizgaga* — *vivāhás*, cf. lit. *woda*. — La longue de skr. *dvāram* « porte » est empruntée à *dvār-*, et c'est zd *dvara-*, v. pers. *duvara-* qui répondent à v. sl. *dvorŭ*, lat. *forum*. — La longue de certains thèmes en *-i-* skr. *grāhiṣ*, *dhrājiṣ*, *rājiṣ*, v. pers. *bājiš* répond à celle de v. sl. *tvarĭ*, *udarĭ*, *rěčĭ*, *žalĭ*, non à l'ŏ de τρόχις, τρόπις, lat. *scobis*; cf. aussi gr. κρηπίς, δῆρις. — L'ā de skr. *chāyā*, pehlvi *sāyak* est un ancien *ē*, comme l'attestent skr. *ch-*, iran. *s-*; cf. v. sl. *věja* en face de skr. *vayā* « branche ». — D'une manière

générale l'indo-iranien, qui a perdu la distinction des timbres *e* et *o*, si importante dans la flexion indo-européenne, a conservé et développé les oppositions quantitatives, loin de tendre à les éliminer comme le grec.

M. Streitberg attribue une grande valeur à *jánu*, γόνυ et *dáru*, δόρυ. Mais l'arm. *cownr* «genou» suppose *ō* et non *ŏ*; de plus, les neutres anomaux de ce genre ont possédé au nominatif une voyelle longue dont il reste de nombreuses traces tantôt dans une langue, tantôt dans une autre : l'*ē* de ἧπαρ, εἶαρ ne se retrouve pas dans skr. *yákṛt*, *ásṛk*; l'*ō* de skr. *náma*, lat. *nōmen*, arm. *anown* s'oppose à l'*ŏ* de got. *namo*, gr. ὄνομα; mais le grec connaît δῶμα; il y a hésitation à l'intérieur même de l'indo-iranien : skr. *vári*, mais zd *vairi-*; skr. *yákṛt*, mais zd *yākarə*. La longue de *jánu*, *dáru*, *sánu*, etc. est donc dénuée de toute valeur probante (cf. *K. Z.*, XXV, 23).

L'*ā* de skr. *bhárāmas(i)* représente une ancienne brève, cf. φέρομες; mais le fait n'est pas phonétique comme le montre la comparaison de *bháramāṇas*, gr. φερόμενος, v. sl. *nesomŭ*, lat. *Vertumnus*. On notera que l'*ā* du suffixe skr. *-māna-* est imité de celui de *-āna-* (= arm. *-own*) des verbes athématiques. L'analogie de la première personne *bhárāmi* en face de *bhárasi* a pu conduire à opposer *bhárāmas* à *bháratha*. Le succès de cette formule analogique a été déterminé par le fait que, l'indo-iranien distinguant *ʲa*, issu de i.-e. *e*, et *a*, issu de i.-e. *o* (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 286), on avait : **-āmi*, **-ʲasi*, **-ʲati*, **-amas*, **-ʲathʲa*, **-anti* : les formes où *a* non précédé de *ʲ* se trouvait en syllabe ouverte ont été rapprochées. Ce n'est donc pas par hasard que l'indo-iranien a un *ā* répondant à i.-e. *o*. La même raison phonétique a provoqué l'extension de *ā* dans les temps secondaires et au moyen, grâce peut-être à l'identité de l'injonctif et du subjonctif *bhárāma*. Il y faut joindre une raison rythmique : à en juger par la métrique védique, le rythme de l'indo-iranien était iambique; or **bhărāmási*, **bhărāmādhai* et **(ă)bhărāma*, **(ă)bhărāmādhi* présentaient des successions de brèves que l'introduction de la longue de **bharāmi* avait l'avantage d'éliminer; cf. *ájījanat*, *ábūbudhat* en face de *áçiçvitat*, *acucyavīt*; voir Oldenberg, *Die hymnen*, p. 393 et suiv. Mais un point de départ analogique est indispensable, et, là où il fait défaut, c'est *ă* qui répond à i.-e. *ŏ*, ainsi à l'optatif zend 3e pers. plur. act. *-ayən*, 1e sing. moy. *-aya*.

La même différence de *a* et *ʲa* explique l'extension de l'*ā* de *svásā* (cf. lat. *soror*, arm. *khoyr*, lit. *sesŭ*) à l'accusatif *svásāram* (ancien **swésorn̥*), par opposition au *ʲa* de *svásari* (ancien **sweseri*, cf. lit. *seserỹ̀*); *çvánam* doit son *ā* à *çvā* (cf. lit. *šŭ*, gr. *κύων*, arm. *šown*); *uṣásam* à *uṣás* (cf. gr. *ἠώς*, lat. *aurōra*), etc. Cette raison phonétique de l'extension de la longue du nominatif manquait là où

le vocalisme est *e* : *pitáram* (πατέρα), *vṛṣaṇam* (ἄρσενα), *-çravasam* (-κλεϝέα), etc. ont donc conservé leur *á* et la brève du génitif *sd vacō* (cf. ὀπός) en face de *vāχ-* = lat. *uāx* suppose un thème **wek̑-*, de tout point comparable à lat. *ped-* en regard de gr. ποδ-. La répartition des longues et des brèves en sanskrit dépend ici du timbre des voyelles indo-européennes, comme l'a bien montré M. Streitberg, *Idg. forsch.* III, 361 et suiv., mais ne favorise pas néanmoins l'hypothèse de M. Brugmann. Car on ne trouve que *á* pour représenter i.-e. *ŏ* là où aucune action analogique n'est intervenue : génit. duel skr. *táyoṣ* = v. sl. *toju;* skr. *kadá*, gâth. *kadā*, cf. lit. *kadà*, got. *hwan*, gr. πότε.

Il reste à résoudre une grosse difficulté : skr. *jajána*, gr. *γέγονε*. Après les observations qui précèdent, on ne saurait y voir une identité phonétique. La quantité étant le seul élément qui distingue *jajána γέγονα* de *jajâna γέγονε*, il eût suffi au sanskrit d'un point de départ très étroit pour généraliser une différence qui permettait de caractériser les deux personnes; mais ce point de départ n'est pas connu. Toutefois le grec fournit quelques exemples de *ō* : *γέγωνε*, *εἴωθε* (cf. *ἔθων*, *ἔθος*; skr. *svadhá*, got. *sidus*). D'autre part, la brève de *γέγονε* ne prouve pas que la longue de *jajâna* ne soit pas ancienne (cf. ces *Mémoires*, VIII, 245); car cette brève peut être due à l'influence de *γέγονα*, d'après l'identité du vocalisme de λέλοιπα, λέλοιπε et de *ἔῤῥωγα*, *ἔῤῥωγε*; et, en vertu de la constance des actions analogiques, si la substitution de *o* à *ω* à la 3e personne s'est produite dans un cas uniquement en vertu de causes générales, elle s'est produite dans tous, sauf circonstances particulières : opposition de *γέγωνε* et *γέγονε*, isolément de *εἴωθε*. D'ailleurs, le grec tend en général à éliminer le degré long des racines : si le slave manquait pour l'aoriste sigmatique comme il manque pour le parfait, la longue de *avāṭ* (cf. v. sl. *vĕsŭ*) ne serait pas moins isolée que ne l'est celle de *uvāha*. L'opposition de la brève et de la longue de la 1re et de la 3e personne du parfait est si peu stable que, même en sanskrit et en zend, elle n'est régulièrement conservée que dans les textes védiques et gâthiques. Il n'y a donc pas de chance d'en trouver de traces dans des langues où tout le système des formes a été transformé, comme le germanique ou l'irlandais; le latin est hors de cause, puisqu'il n'a conservé au parfait que les formes moyennes à vocalisme radical sans *e* ni *o*. Quoi qu'il en soit, *jajâna γέγονε* ne prouve pas plus en faveur du traitement *ā* que *jájana γέγονα* en faveur du traitement *ă;* en effet, si la seconde supposition oblige à admettre une 3e personne indo-européenne **g*$_1$*eg*$_1$*ōne* (ou **g*$_1$*eg*$_1$*ēne?*) qui n'est pas démontrée par ailleurs, l'hypothèse de *ā* oblige à poser une première personne à vocalisme radical *e* qui est au moins aussi gratuite. Une méthode rigoureuse ne permet

d'utiliser ces formes en aucun sens et l'on doit conclure qu'aucune des preuves alléguées en faveur du traitement *ā* de i.-e. *ŏ* ne résiste à une critique exacte.

V. — Position dialectale de l'arménien.

La conservation ou le changement des articulations et des associations grammaticales que la grammaire historique étudie et exprime par les lois phonétiques et les formules analogiques s'opèrent dans le village d'une manière indépendante chez chacun des enfants qui apprend à parler, et, à l'intérieur d'un groupe linguistique étendu, dans chacun des dialectes isolément. Il résulte de là deux conséquences bien connues : 1° les limites d'action de deux lois ou de deux formules ne coïncident pas; 2° un même changement se fait à des dates différentes suivant les dialectes. Il y a donc lieu de rechercher dans quelle mesure les particularités phonétiques ou morphologiques des diverses langues indo-européennes coïncident avec celles des langues voisines pour déterminer ce qui peut remonter à des tendances dialectales indo-européennes, et par là même quelles sont les affinités de chacune avec celles qui sont géographiquement le plus rapprochées.

Cette détermination est spécialement difficile dans les langues qui ont subi des altérations profondes, comme l'arménien, parce qu'on court le risque de reporter à la période indo-européenne ou du moins à des tendances anciennes des faits récents. Si la transformation de arm. *y-* initial en *h-* était un peu plus ancienne qu'elle ne l'est, on serait tenté par exemple de la rapprocher du fait correspondant du grec. Il importe donc de s'en tenir aux divergences communes à plusieurs langues indo-européennes, et l'on en trouve assez pour établir avec précision que la situation dialectale de l'arménien est intermédiaire entre l'indo-iranien, le letto-slave et le grec.

On négligera en général les coïncidences de vocabulaire comme ne fournissant pas de preuves certaines; on ne saurait rien conclure, par exemple, de la répartition de skr. *práti*, v. sl. *protivŭ*, ion. *προτι* et *προς* (de **προτς*) et iran. *pati*, lit. *pas* (de **pats*; à séparer de *pāskui*), dor. *ποτι* et arc. *πος* (de **ποτς*). Il convient néanmoins de rappeler que l'arménien possède certains termes importants qui ne sont pas ou ne sont plus connus de l'indo-iranien : *arawr* = lat. *arātrum*; *αλ*, cf. v. sl. *solĭ*; *αλτ* « sel, saline », cf. got. *salt*. D'autre part, si les rapprochements avec le letto-slave étaient recherchés aussi méthodiquement que l'ont été ceux avec le grec et l'indo-iranien, leur nombre serait aisémen

accru, ainsi arm. *bowth* «émoussé», cf. lit. *bukùs;* arm. *deŕ* «encore», cf. lit. *dár; kornčim* «je péris», cf. v. sl. *gorjĭjĭ* (?); *ənklnowm* «je m'enfonce», aor. *ən-klay*, cf. lit. *gilùs*, *gelmė̃; erkayn*, *erk-ar* «long», cf. peut-être lit. *ẽrdvas; gaλt* «en secret», *goλ* «voleur, *κλέπτης*» (cf. indo-iran. *tāyu-*, v. sl. *tatĭ; λῃστής* est traduit par *awazak*), cf. lette *wilt* «tromper»; *art* «dehors» locatif de *art* «champ» (avec *t* énigmatique au lieu de *c*, cf. *ἀγρός*) comme lit. *laukė̀* locatif de *laũkas; kardam* «je crie», cf. v. pruss. *gerdaut* «dire»; le thème *gorti-* «grenouille» (instr. *gortiw* psaume 77, 45) répond à lette *warde* même pour l'*e* final; il est donc légitime de conclure que le vocabulaire ne fournit pas de raisons de rapprocher l'arménien de l'indo-iranien et du grec plutôt que du letto-slave.

Le traitement des gutturales est trop connu pour devoir être rappelé (*Mém. Soc. ling.* VIII, 293). La voyelle *o*, qui tend à devenir plus ouverte et à se confondre avec *a* en indo-iranien, letto-slave et germanique et qui subsiste bien distincte en grec et en italo-celtique, garde son timbre *o* en arménien dans certains cas définis et devient *a* dans les autres, tandis que *ō* reste toujours différent de *ā;* la confusion de *o* et *a*, qui résulte d'une tendance ancienne, n'est arrivée à son terme que dans le développement particulier de chaque langue; elle n'a pu aboutir pour *ō* et *ā*, parce que les voyelles longues avaient pris en arménien une prononciation fermée qui a transformé *ē* en *i* et *ō* en *u;* en lituanien *ō* n'est resté distinct de *ā* qu'autant qu'il n'est pas en ablaut avec *e*, *ė*, *a* : on a donc *stógas*, *stẽgiu* avec *o* comme *jóti*, mais *dū́ti;* une trace de la distinction de *o* et *a* en lituanien paraît se trouver dans *vẽnas* (cf. *οἴνη*) avec *v-* (cf. déjà à ce sujet G. Mahlow, *Die langen vocale* ā ē ō, p. 9) en face de *ė́βkau* (cf. arm. *ayç*) et *ė̃βmas* (cf. gr. *αἰχμή*); cf. *vą̃βas* (lat. *uncus*) en face de *ąsà* (lat. *ansa*). L'opposition letto-slave, germanique et italo-celtique du perfectif et de l'imperfectif ne semble pas apparaître en arménien, où les préfixes verbaux sont rares, presque exceptionnels; mais on y trouve en revanche une opposition du présent et de l'aoriste qui rappelle beaucoup celle de l'indo-iranien et du grec (cf. l'impératif présent *mi berer* «*μὴ φέρε*» et l'impératif aoriste *ber* «*ἔνεγκε*»). L'augment a en arménien un rôle déterminé par une circonstance phonétique, ce qui permet de conclure à l'existence antérieure d'un emploi libre comparable à celui du même préfixe en indo-iranien et en grec homérique. Le parfait est remplacé comme en slave par un participe en *-lo-* avec le verbe «être»; les noms d'agents ont une forme en *-l-* (*cnawλkh* «parentes», où *-awλ-* repose sur *-ātl-*), cf. v. sl. *-tel-* en face de **-ter-* supposé par le grec et le latin, l'indo-iranien ne permettant pas de

décision [1]. Un i.-e. *ə* en première syllabe devient *a* (*hayr*) comme en grec, italo-celtique et germanique, tandis qu'il devient *i* en indo-iranien et letto-slave; mais la même voyelle tombe en seconde syllabe comme en iranien, en letto-slave et en germanique (arm. *dowstr*, gâth. *dugədā*, v. sl. *dŭšti*, lit. *duktė̃*, got. *dauhtar*), tandis qu'elle subsiste en sanskrit, en grec et en italo-celtique (skr. *duhitā*, gr. θυγάτηρ).

Le traitement de *s* présente un intérêt tout particulier. Au commencement de la syllabe, *s* devient *h* en arménien de même qu'en iranien et en grec (le même passage en celtique fait partie d'un ensemble de phénomènes proprement celtiques et ne doit pas être cité ici, comme l'a fait M. Hirt, *Idg. forsch.*, IV, 44); le passage de *s* à *š*, qui a lieu en indo-iranien et en slave après *r* et aussi après *k*, *i* et *u*, ne se trouve en arménien qu'après *r;* on a donc *now* comme *vvós* en face de skr. *snuṣā*, v. sl. *snŭcha; loway*, cf. lit. *klausaũ; nist*, skr. *niḷás;* mais après *r* on a *š* (cf. de même *š* dans lit. *viršùs*, v. sl. *vrŭchŭ*) : *garšel* (cf. lit. *garšus* [?]), *kharšel* (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 280). Cette loi phonétique de l'arménien ne permet pas de maintenir le rapprochement de arm. *ayr* « uir » et zd *aršan-* « mâle »; rien n'empêche du reste d'identifier *ayr* à ἀνήρ comme *hayr* à πατήρ et *awr* « jour » à **āmōr*; le génitif *aṙn* peut sortir de **anr*/ₛ* (gr. ἀνδρός) comme *khirtn* de **swidr-*; de même le datif-locatif *aṙn* de **anrai* ou **anri*, etc.; l'instrumental *aramb*, le génitif-datif pluriel *aranc* sont simplement imités du type à nasale *gaṙn* « agneau »; l'accusatif pluriel *ars* reproduit **anṛns*, et le nominatif pluriel *arkh* en est tiré : cf. *harkh*, *hars; khorkh*, *khors*. — Au point de vue des parentés dialectales, il n'est pas sans intérêt de noter que l'arménien a le même mot que le grec et sous la même forme (avec la prothèse *a-*), tandis que le lituanien, le germanique et le celtique expriment la même idée par un autre terme, lit. *výras*, got. *wairs*, v. irl. *fer*, et que le sanskrit a les deux : *nár-* et *vīrá-*, de même que l'italique. Pour l'idée générale de « homme », l'arménien s'accorde aussi avec le grec et l'indo-iranien : l'homme est le « mortel » par opposition aux dieux « immortels » : skr. *mártas*, pers. *mard*, arm. *mard* (serait **mart*, s'il était emprunté), gr. βροτός; les autres langues généralisent au contraire l'épithète de « terrestre » par opposition aux dieux « célestes » : lit. *žmogùs*, got. *guma*, lat. *homo*. — Pour l'*a-* prothétique de *ayr*, cf. *ayçanem* d'accord avec v. sl. *jiskz*, lit. *ẽžkas*, v. h.-a. *eiskōn* contre skr. *ichāti*, zd *isaiti*.

Le traitement du groupe intérieur i.-e *-wy-* est remarquable; dans une partie des langues le *w* devient le second élément d'une

[1] On sait que les noms d'instruments en **-tlo-* qui sont sûrement indo-européens mettent hors de doute le caractère ancien du suffixe *-tl-*.

diphtongue, tandis que dans les autres *w* reste consonne explosive; cf. skr. *návyas*, gaul. *novio-*, mais lit. *naũjas*, got. *niujis* et skr. *savyás*, mais zd *haoya-*, v. sl. *jujĭ*; l'arménien est ici d'accord avec le sanskrit et le grec : *kogi* « beurre » repose sur **g₂owyo-* avec *w* consonne, comme skr. *gávya-* et gr. *-βοιο-* (c'est-à-dire **-βοϝyo-*); *ogi* (et *hogi*) « souffle, esprit » sort sans doute de **owyo-*, cf. gr. *αὔρᾱ*, *οὖρος*, *ἄϝελλα*. — Cette différence dialectale repose au fond sur un détail d'articulation très mince; on sait qu'à l'intérieur du mot, après un élément bref, une consonne placée devant une sonante se prononçait double en indo-européen; on avait donc **-ow-ʷyo-* et non **-ow-yo-*; le sanskrit *divyá-* était *divʷya-* et donne pâli *dibba-*. Le groupe **-owʷyo-* posait un problème; en effet un *w* terminant une syllabe forme en principe diphtongue avec la voyelle précédente, mais alors, le *w* implosif disparaissant en tant que *w* consonne, le *w* explosif tombait par là même : de là **-ouyo-* en iranien, letto-slave et germanique; les autres dialectes ont conservé la valeur *w* au *w* implosif final de syllabe, et l'explosion suivante a pu subsister : c'est ce qui s'est passé en indien, arménien, grec et italo-celtique.

Il existe en arménien moderne un accent secondaire sur l'initiale, en dehors de l'accent principal sur la syllabe finale du mot. Cet accent est fort ancien; en effet : 1° Dans les dialectes modernes toute voyelle en syllabe intérieure est tombée : arm. mod. *tesnel* de *tesanel*, etc.; cette loi est commune à tous les dialectes. Une preuve curieuse de son caractère ancien ressort du fait suivant : le mot *Astowac* « Dieu » fait au génitif singulier *Astowcoy*, contre la règle générale, puisque seuls *i* et *u* tombent en arménien ancien dans les syllabes qui précèdent l'accent, mais non *e*, *o*, *a*; en fait, *Astowac* et *Astowcoy* sont toujours écrits en abrégé dans les anciens manuscrits : աս̄, աս̄ոյ; le génitif **Astowacoy* n'étant pas protégé par l'orthographe a subi l'action de la lôi phonétique récente; au contraire, le génitif pluriel *astowacoç* désignant les « faux dieux » est écrit en toutes lettres; aussi son *a* intérieur n'est-il pas tombé. — 2° A l'initiale, *i* et *ow* terminant la syllabe subsistent, comme l'a montré M. Bartholomae : *imə̄*, *owtem*; cette particularité semble indiquer l'existence de l'accent sur l'initiale déjà en ancien arménien; mais, comme la chute de *i*, *ow* et l'altération de *ə̄*, *oy*, *ea* se produisent du reste même en première syllabe, il est clair que cet accent secondaire n'avait pas encore en ancien arménien l'importance qu'il a acquise plus tard; il est en voie de développement; et par suite on n'a pas le droit de le rapprocher de l'accent d'intensité sur l'initiale du germanique, de l'irlandais et de l'italique.

Une *s* initiale a été assimilée au k_1 intérieur devenu une sifflante dans arm. *skesowr*, cf. skr. *çvaçrúṣ* et lit. *βeβuras*; la même

assimilation paraît s'être produite dans *sksanim* (**skisanim*) « je commence », *skizbn* « commencement », qui doit être rapproché de gr. *ἴκω*, *ἱκάνω*, *ἵκνέομαι* (sans *F*), v. irl. *rosíacht* « il a atteint » et skr. *viçáti*, qui supposent la racine **sweik*$_1$-, attestée par arm. **skis-*. Le zd *kvasura-*montre que le passage de **sv-* à *hv-* est antérieur à l'action de cette loi, qui se trouve par suite n'être pas représentée en iranien.

Les masculins en *-ā-* du slave (*sluga*), du grec (*παιδοτρίβης*, *ὀρνιθοθήρᾱς*) et du latin (*indigena*, *incola*, *auriga*) reproduisent sans doute un type indo-européen éliminé d'ailleurs parce que la forme en *-ā-* était spécifiquement féminine; le type des masculins en *-i-* ne s'est conservé en dehors du slave (*sądiji*) qu'en sanskrit d'une manière isolée : *rathíṣ*. La conservation de ce type en *-ā-* en arménien n'a donc rien de bien probant au point de vue des affinités de dialectes; encore convient-il de noter que son emploi pour former des noms d'agents est remarquablement pareil aux emplois grecs et latins : *ən-ker* « compagnon », gén. *ənkeri*, instr. *ənkeraw* — *thag-a-vor* « porteur de couronne, roi », gén. *-vori*, instr. *-voraw* (*-vor* n'est donc pas identique à *-φόρος*) — *an-gēt* « ignorant », gén. *an-giti*, instr. *an-gitaw*, etc. Ces mots sont pour la plupart de création récente, et même beaucoup ont été formés sur l'aoriste en *-aç-* des verbes en *-a-*; d'après *ənd-hat*, *cf.* l'aoriste *ehat* — *ort-a-bek*, cf. *ebek* — *amen-a-kal*, cf. *kalaw* — *inkn-a-boys*, cf. *bowsaw* (cf. gr. *πέφυκα*?) — etc. on a formé *inkn-a-kaç* sur *ekaç* aoriste de *kal* — *an-moṙaç* sur *moṙaçaw* aoriste de *moṙanal* — *kam-a-gnaç* sur *gnaç* aoriste de *gnal* — etc. Ces mêmes verbes tirent leur participe passé de l'aoriste en *ç* : *kaçeal*, *moṙaçeal*, *gnaçeal*, à la différence de ceux en *e*, par exemple *gorcel*, *gorceaç*, participe *gorceal*.

La sourde aspirée i.-e. *kh* est en arménien une spirante comme en slave : arm. *x* et v. sl. *ch* sont deux transcriptions différentes du même phonème. Le v. sl. *chotĭtą*, *chŭtĕti* « vouloir », et le pol. *chęć* « désir » rappellent arm. *xind* « joie », *xndal* « se réjouir », *xndir* « question », *xand* « sentiment vif et violent » (cf. Pedersen, *Idg. forsch.* V, 50).

En somme, l'arménien est fort éloigné du germanique presque à tous les points de vue indiqués; il faut encore ajouter que son instrumental repose sur une forme en *-bh-* comme celui de l'indo-iranien et du grec et non sur une forme en *-m-*, comme celui du letto-slave et du germanique — et de plus que les dizaines sont exprimées par *-sown* qui répond au gr. *-κοντα* et non par le nom de nombre « dix » lui-même comme en letto-slave et en germanique. Le parallélisme de la *lautverschiebung* germanique et de celle de l'arménien est fortuit; car, si la confusion des sonores et des « sonores aspirées » ne s'est pas produite en arménien et en

germanique comme en iranien, en letto-slave et en celtique, c'est que les sonores simples avaient perdu leur sonorité : *kin* « femme », v. sl. *žena* — *tew* « durée », cf. dor. *δοάν*, lat. *dūdum*, *dūrāre*, v. sl. *davě* (Meillet, *Revue bourguignonne*, 1895, p. 233 et Osthoff, *Idg. forsch.* V, 280) — *stēp* « presse, hâte », cf. *σ7είβω* (pour le développement du sens, voir Bugge, *K. Z.*, XXXII, 61). Ces sourdes nouvelles se seraient confondues avec les anciennes, si celles-ci n'étaient devenues en germanique des spirantes, en arménien des aspirées : *p* est représenté par arm. *ph* et *h*, *k* par *kh* et *h* et *t* par *th*[1]. Toute la ressemblance du germanique et de l'arménien à ce point de vue se réduit ainsi au seul fait de la perte de la sonorité de *b*, *d*, g_1, g_2; car la persistance de la distinction de *g* et de *gh*, etc. est une simple conséquence du traitement des sonores, l'altération de *k*, *t*, etc. n'est pas exactement la même dans les deux langues, et la quantité de souffle plus grande employée à la prononciation de la spirante χ ou de l'aspirée *kh* a pour effet de mieux marquer l'opposition de la sourde forte ancienne *k* et de la sourde douce récente issue de *g*; la même cause a produit des phénomènes semblables dans les deux langues; les observations de M. Hirt (*Idg. forsch.* IV, 45) ne sont donc pas

[1] En dehors des exemples connus, *thekhem*, *thanjr*, *tharšam*, le traitement *th* de i.-e. *t* initial en arménien est établi par les rapprochements suivants :

Arm. *the* (ancienne orthographe) « que, si », cf. v. sax. *the*, ags. *þē* (accentué) et *þe* (atone), lit. *te* et *-t* dans *be-t*, *už-io-t*; noter Math., XXII, 17 *part ē harks tal kayser the oč* « ἔξεσ7ιν δοῦναι κῆνσον Καίσαρι ἢ οὔ », cf. Heliand, 3614, *is it reht the nis?* — Math., II, 4, *harçanēr i noçanē the owr cnanici Khristosn* « ἐπυνθάνετο παρ' αὐτῶν ποῦ ὁ χρισ7ὸς γεννᾶται »; cf. l'emploi principal de *þe* en anglo-saxon et en vieux saxon — arm. *oč the* « non seulement », cf. lit. *te* chez Kurβat, *Gramm.* § 460. Le slave *te* dans serbe *ter*, pol. *tež* signifie plutôt « aussi ». — La différence de *the* et *ethe* rappelle celle de *κεῖνος*, *ἐκεῖνος*; *ethe* aurait conservé son *e* final et son *th* grâce à l'influence de *the*.

Arm. *thoyl* « mou, sans énergie », *thoyl tal* « donner permission », cf. pol. *tulić* « apaiser », serbe *tuliti* « éteindre », skr. *tūṣṇīm* « en silence », v. pruss. *tusnan* « stille », v. sl. *tunje* « en vain, gratis », skr. *tuchyás*, v. sl. *tъštь*.

Arm. *thoλowl* « laisser », dont le λ est dû à l'impératif très employé *thoλ* « laisse », cf. v. sl. *u-toliti* « apaiser », lit. *tìlti* « être silencieux », v. irl. *tuilim* « je dors »; l'étymologie proposée dans ces *Mémoires*, VIII, 163 est fausse.

Arm. *thanal* « mouiller », cf. v. sl. *tajati* « τήκεσθαι », *talŭ* « liquide », dor. *τάκω* « je fonds ». Ce verbe est à séparer de *thathawel* « tremper » que M. Fr. Müller a rapproché avec raison de v. sl. *topiti*. (*Armeniaca*, VI, p. 2, volume CXXII des *Sitzber.* de l'Académie de Vienne, *Phil. hist. cl.*)

Arm. *thndal* « palpiter », *thndel* « sauter, trembler », *thndowmn* « pulsus, strepitus »; ces mots ne sauraient être séparés de la grande famille de lat. *tundere*, *studēre*, skr. *tudáti*, got. *stautan* — gr. *τύπτω*, lat. *stupēre* — skr. *tuñjati*, lit. *tuzgiù* (de **tuzgu*, **tug-skō*, cf. *blizgù* de **bhleg-skō*); mais le *d* (issu de *t*) fait difficulté; cf. *phoyth* « diligence », en regard de *σπουδή*. — Arm. *thmbir* « boisson stupéfiante » rappelle aussi lat. *stupēre*; noter le dénominatif *thmbrel* « obstupefieri ».

Les exemples du traitement *t-*, proposés par M. Bugge, *K. Z.* xxxii, 67 et suiv., sont tous à écarter pour diverses raisons.

convaincantes. C'est en indo-iranien (et spécialement en iranien), en letto-slave et en grec que les anciens phénomènes phonétiques de l'arménien ont leurs analogues, sans que rien permette de rattacher l'arménien d'une manière particulièrement étroite à l'un de ces trois dialectes.

VI. — Arm. *ənd*.

Le rapprochement de arm. *ənd* et gr. *ἐντός*, signalé comme possible *Mém. Soc. ling.* VII, 165, n'est pas appuyé par le sens; il convient plutôt de comparer skr. *ádhi*, got. *and* et *und*, ags. *ód*, v. h.-a. *unt*, lit. *añt* (cf. de Lagarde, *Arm. st.* n^os^ 826 et 829), comme le montre l'analyse suivante des emplois de *ənd* :

1° Avec le locatif, sens de « avec » : *ənd nma* « avec lui », *ənd nora* « avec eux », *ənd is* « avec moi », etc.; cf. skr. *ádhi* « sur », mais aussi « près de », (*Ṛ V*, I, 47, 7 chez Delbrück, *Ved. synt.*, p. 442). Ce même sens de « avec » est celui de la particule *ənd* dans *ən-ker* « compagnon » (qui mange avec, cf. got. *gahlaiba*, fr. *compain*, *compagnon*, v. Duvau, *Mém. Soc. ling.* VIII, 192), *ən-tani* « familier » (de la maison), etc.

2° Avec le génitif : Math., V, 38, *atamn ənd ataman*, cf. got. *tunþu und tunþau* pour le sens, et grec « *ὀδόντα ἀντὶ ὀδόντος* » au point de vue du cas; de même Rois, III, 8, 43, *thagaworeaç... ənd nora* « *ἐβασίλευσε... ἀντὶ αὐτοῦ* ». L'emploi du génitif dans les cas suivants est plus isolé : Luc, V, 36, *ənd knoyn č̣miabani or i noroyn* « *τῷ παλαιῷ οὐ συμφωνήσει τὸ ἐπίβλημα τὸ ἀπὸ τοῦ καινοῦ* »; *ənd-ēr* « pourquoi? ».

3° Avec l'accusatif, sens de « le long de » et « vers » : Luc, I, 65, *ənd amenayn leṙnakolmn* « *ἐν ὅλῃ τῇ ὀρεινῇ* », cf. Luc, I, 14, got. *and all gawi* (arm. *ənd amenayn kolmans*), et en sanskrit *Ṛ V*, VII, 36, 1 :

pṛthú prátīkam ádhy edhe agníḥ.

La signification de *ənd* semble voisine dans *ənd-ownel* (aor. *ən-kalay*) « recevoir » de *ownel* (aor. *kalay*) « avoir »; peut-être même dans *ənpem* de **ənd-hipem* (?) « je bois », cf. skr. *píbati*. Avec l'accusatif *ənd* signifie aussi « à travers » : Luc, II, 35, *ənd kho isk anjn anc̣c̣ē sowr* « *σοῦ δὲ αὐτῆς τὴν ψυχὴν διελεύσεται ῥομφαία* ».

4° Avec l'ablatif, sens de « du côté de » : *ənd aǰmē* « du côté droit », *ənd karawoy kolmanē* « du côté du sud »; cf. skr. *ádhi* avec l'ablatif « du haut de » et lit. *añt* avec le génitif « sur ». L'emploi de *ádhi* dans *ṛtád ádhi* « pour le *ṛta-* » et de *añt* dans *añt gēro* « pour le bien » rappelle arm. *ənd-ēr* « pourquoi? »; cf. plus haut sous 2°.

5° Avec l'instrumental, sens de « sous » : Luc, VII, 6, *ẓiẓem bawakan ethe ənd yarkaw imov mtaniçes* « οὐ γὰρ ἱκανός εἰμι ἵνα ὑπὸ τὴν στέγην μου εἰσέλθῃς »; de même *ib.*, 8. — Cf. skr. *adhás* « sous »; *ádhi* signifie plutôt « sur » et n'est suivi de l'instrumental que du seul mot *sánu* : *ádhi ṣṇúnā*, *ádhi ṣṇúbhiṣ*.

Au point de vue phonétique, il n'y a pas de difficultés.

Le *d* final de *ənd* répond à *dh* de *ádhi*, *adhás*. Le *t* de lit. *añt* est sans doute *th* et s'oppose à *dh* de *ádhi*; comme dans les exemples connus : skr. *ádha*, *átha*; v. sl. *nogŭtĭ*, skr. *nakhás*; skr. *nábhiṣ*, pers. *nāf*; skr. *kakúbh- kakuhás*, v. pers. *kaofa*; etc. Le *đ* de ags. *óđ* a cette même origine *th*; le *d* de got. *and* et *und* est ambigu.

Le groupe arm. *ən-* initial pourrait reposer sur *ṇ-* (skr. *ádhi*, *adhás*, got. *und*, lit. *ĩnt*) ou sur *an-* (lit. *añt*, got. *and*). Ces deux formes *ṇ-* et *an-* représentent le même degré vocalique; sur la prothèse de *a*, cf. de Saussure, *Mémoire*, p. 276 : l'exemple le plus comparable est germ. **umbi*, v. sl. *o-*[1] (avec le traitement de *ṇ* qu'on trouve dans *ognjĭ*, *choštetŭ*), *ob-* (avec *o* d'après la forme *o-* employée devant les consonnes), skr. *abhítas* en face de arm. *amb-oλǰ*, gr. *ἀμφι*, lat. *amb-*, celt. *amb-*. L'ancien arm. **and* aurait dans cette hypothèse subi le traitement des finales de mots, comme *oç* atone dans *çē* « il n'est pas », c'est-à-dire **oçĕ*; cf. aussi la préposition arm. *ç*, skr. *áchā*; car un *a* prétonique ne tombe pas en ancien arménien, mais toute voyelle placée en syllabe finale disparaît.

Le degré *en-* permettrait mieux encore d'expliquer arm. *ənd* : arm. *e* devant *-n-* devient *i*, qui tombe en syllabe non accentuée même initiale, pourvu que dans ce dernier cas il ne termine pas la syllabe; cf. *ənderkh*, gr. *ἔντερα*. Or ce vocalisme est celui de lat. *endo*.

C'est en effet ici qu'il convient de citer cette particule qu'on rattache souvent à *in*, cf. gr. *ἐν*. Les premiers poètes dactyliques emploient *endo-* comme substitut de *in-*, pour faire entrer dans leurs vers des mots tels que *imperātor*, *impedīre*, *indicāre* (soit *induperātor*, *indupedīre*, etc.); c'est un pur artifice et il n'y a pas lieu de conclure de là que *endo* soit synonyme de *in*. Les exemples datant d'un temps où *endo* n'était pas sorti de l'usage attestent le sens de « vers, sur », ainsi *manum endo iacito* dans la Loi des XII tables; cette valeur de *endo* est celle qu'il a dans les composés où il a subsisté devant voyelle initiale : *ind-āgāre*, *ind-ipisci*, *ind-audīre*, *ind-igēre*, *ind-ulgēre* (de *algēre*, si l'on admet que ce verbe a signifié d'abord « souffrir », cf. *ἄλγος*, et a été spécialisé plus tard dans le sens de « souffrir du froid »), *ind-uere* (cf. skr. *ádhivaste*),

[1] V. sl. *o-* est la forme employée devant consonne, par exemple dans v. sl. *o-strovŭ*, cf. l'épithète homérique *νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ* (α, 50).

ind-olēs, *ind-ūtiae*; cf. le sens tout différent de *in-* dans *inīre*, *inigere*; devant consonne initiale d'un verbe la voyelle finale de *endo-* est tombée suivant la règle générale des fins de mots, tandis qu'elle subsiste naturellement en composition nominale dans *indigena* de **endo-gena*; le *-d-* n'a pu se maintenir par suite, et *endo-* s'est confondu avec *in-*; le sens seul permet de distinguer les deux préfixes dans *instāre*, *insistere* (cf. skr. *adhiṣṭhā-*), *insternere*, *imminēre*, *inicere*, *implōrāre* (*endo-plōrāre*), etc. et *inserere*, *inspicere*, etc. Le plus souvent le préfixe *in-* devant consonne est l'ancien *endo-*; ainsi dans *inicere*, c'est-à-dire *injicere*, le sens indique le préfixe *endo* : *d* est tombé devant *j-* comme *-b-* de **ambi-* (cf. *amb-īre*) dans *amictre*; seulement dans *amictre* la voyelle radicale a été syncopée, tandis que dans *injicere* elle a subsisté. — Beaucoup des emplois de la préposition *in* sortent aussi de *endo*.

La particule **endh-*, **ndh-*, **andh-* est une forme élargie de skr. *anu*, zd *ana*, *anu*, v. sl. *na*, *nadŭ* (**nōdhn*, cf. gr. *-θα*), lit. *nŭ*, *nù-*, got. *ana*, gr. *ἀνα*, *ἄνω* (cf. aussi indo-iranien *ni-*, *niš-*), comme le montre le sens de ces mots. Le mot **an-ti* (skr. *ánti*, gr. *ἀντι*, lat. *ante*) est formé avec un autre suffixe.

VII. — Arm. *hngetasan*, *çorekhtasan*.

Parmi les exemples les plus remarquables de i.-e. *e* en arménien il convient de signaler *hnge-tasan* « quinze » (cf. *veš-tasan* « seize »[1]); *hnge-* est un ancien **hinge-* et répond à skr. *páñca*, gr. *πέντε*, lat. *quinque*, v. irl. *cóic*; la gutturale est restée inaltérée devant *e* comme dans la particule indiquant « généralité » *-kh* (*o-kh*, *i-kh*) = skr. *-ca*, gr. *τε*, lat. *-que*, parce que, seul, g_2h est rendu spirant par un *e* suivant (*jerm* = *θερμός*). — Le même *e* se trouve dans *hingerord* (avec *i* restitué d'après *hing*) « cinquième », tiré de *hinger-* comme *errord* « troisième » de *erir*, et qui a fourni sa voyelle à tous les ordinaux suivants : *veçerord*, *ewthnerord*, etc. Le suffixe *-r*, qui est dans *eri-r*, *hinge-r-*, rappelle les collectifs de l'irlandais : *trier* « collection de trois », *cóicer* « collection de cinq », qui ont exactement la même formation, ceux du slave (russe *pjátero*), mais surtout got. *figgrs*, v.h.-a. *fingar*, v. isl. *fingr* « doigt », c'est-à-dire le cinquième de la main; ce mot s'oppose à v. h.-a. *fūst*, cf. skr. *paṅktíṣ*, v. sl. *pęstĭ*, lit. *kúmstė* (de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 93), qui désigne l'ensemble des cinq doigts; tel

[1] La chuintante de *veš-tasan* en face de *veç* « six » rappelle le traitement indo-iranien de $-k_1t-$: on sait que, l'ancien *-tšt-* s'étant dissimilé en *-št-*, la chuintante a subsisté non seulement en sanskrit mais aussi en iranien : skr. *aṣṭáu*, zd *ašta*; la forme *veštasan* porte témoignage de la prononciation chuintante de arm. *e* dans une période préhistorique.

était le sens de i.-e. **pénk$_2$e* lui-même, qui a parmi les noms de nombre une place à part, puisqu'il est le premier des indéclinables (cf. en slave le premier des abstraits : *pętь*, etc.). — La chute de la voyelle intérieure dans *yisown* « cinquante » s'explique en partant de l'*ə* intérieur de gr. *πεντήκοντα*, skr. *pañcāçát-*, zd *pancāsat-* : cet *ə* donne en arménien *i* qui tombe à l'intérieur du mot, soit **hingisown*, **hisown* (orthographié *yisown*).

La conservation de *e* dans *çorekh-tasan* « quatorze » est exactement comparable à celle de *hnge-tasan*; on a de plus *çorekh-hariwr* « quatre cents » et *çorekh-ean* « tous les quatre ». L'élément *-ore-* de *çorekh* -répond à *-ορες* de dor. *τέτορες*, *-or* de lat. *quattuor* (**k$_2$ətwores*), cf. v. irl. *cethir*, v. h.-a. *fior;* la chute de l'*e* dans le simple *çorkh* atteste que le signe du pluriel *-kh* n'était suivi d'aucune voyelle; cette conclusion concorde avec celle que l'on peut tirer de *nokh-a*, *aynokh-ik : aynkh* (de **aynokh*), cf. *nor-a*, *aynor-ik : aynr* (de **aynor*); *nos-a*, *aynos-ik : ayns* (de **aynos*); *ayç* au lieu de **aynoç* est analogique, comme le montre *getoç*. L'opposition de la forme fléchie *çorekh-* et de l'invariable **hinge-* répond à celle de gr. *τέτορες* : *πέντε*, skr. *catvāras : páñca*, etc. : le *-kh* qui caractérise en arménien le nominatif pluriel a donc été ajouté en un temps où l'ancienne désinence du nominatif pluriel subsistait encore, et antérieurement à la chute de toute voyelle en syllabe finale.

L'initiale *ç-* de *çorekh-* fait difficulté. Il ne peut s'agir de *k$_2$-* devant *e*, puisque, dans cette position, *k$_2$* donne *kh* et non *ç;* du reste un *e* initial ou intérieur ne tombe pas en ancien arménien; il faut donc admettre que *ç* repose ici sur **kt-* ou **ktw-* et par suite que *çorkh* répond aux formes sans *e* qui sont attestées en indo-européen sous deux aspects : **ktwer-*, dans zd *āχtūiryō*, gr. *τράπεζα* (c'est ici que prend place arm. *çorkh*) et **k$_2$ətwer-* dans lat. *quattuor*, slave **četyre* (tch. *čtyři*), gr. hom. *πίσυρες*; au point de vue du vocalisme, cf. arm. *tasn* « dix », sl. **dišęt-* (russe *dvádcat', trídcat'* et *dvénádcat'*, pol. *dwanaście*) en face de **k$_1$ṃto-* « cent » de **dk$_1$ṃto-* et de *δέκα*, skr. *dáça*, etc. — skr. *dáhati*, lit. *degù*, v. sl. *žegą*, lat. *fouēre* (avec *o* subsistant régulièrement devant *w* issu de *g$_2$h*) et v. sl. *žigą*, lat. *fauilla* — v. sl. *dĭbrĭ*, gr. *τάφρος* (féminin comme le mot slave) — etc.

La forme hom. *πίσυρες* appelle une explication; *-συρ-* est le traitement régulier de **-tw*r-* intérieur; le *-σ-* simple s'accorde bien avec la forme connue de *γηθόσυνος*, *γηθοσύνη*, *πίσυνος* où *-συν-* repose sur **-tw*n-*. Quant au *ι* de la première syllabe *πι-*, on n'a pas le droit d'y voir un traitement normal de i.-e. *ə;* le seul cas comparable, celui du type verbal *πίτναμαι* : *πέτασσα*, cf. lat. *patēre*, peut être dû à l'imitation de *σχίδνημι* : *σχέδασσα*, où se sont confondues deux racines indo-européennes **sked-* et

**skeid-* (cf. **skheid-*). En revanche, il est admissible que **k_2ə-* ait donné *κυ-*, comme **k_2ºl-* a donné *κυλ-* dans *κυλίω* et **g_2ºn-* *γυν-* dans *γυνή*; cet *υ* a été dissimilé en *ι* par l'*υ* de *-συρες* d'après la loi connue (ainsi déjà J. Schmidt, *K. Z.* XXV, 48). Quant au *π* initial, il est probable que l'ancien **k_2ə-* est devenu **ku-*, **ki-*, et que c'est **ki-* qui a repassé à **k^wi-* (d'où *πι-*) sous l'influence du *k^w-* des autres formes du nom de nombre « quatre » en grec.

A. Meillet.

ÉTYMOLOGIES GRECQUES ET LATINES.

Γυμνός.

De même qu'une femme qui ne met rien sur sa tête dit qu'elle est « en cheveux », de même les Grecs disaient d'un homme qui n'a rien sur le corps qu'il est *γυμνός*, c'est-à-dire « en membres ». La parenté de *γυμνός* et de *γυῖα* était probablement encore sensible aux Grecs.

Il n'y a donc pas à chercher de rapport avec le sanscrit *nagna* ni avec le latin *nudus*.

Comme exemple du suffixe *μνο* ainsi employé en qualité de suffixe secondaire, je citerai *βέλεμνον* (de *βέλος*).

Ἡ ἄμπελος.

En lisant la Syntaxe de Delbrück, il m'est venu une idée que je soumets aux botanistes de la Société.

Delbrück fait remarquer qu'en sanscrit les noms d'arbres sont généralement du masculin, tandis qu'en grec et en latin la tendance à leur donner le genre féminin est visible, alors même que, par leur désinence en *os*, ils sembleraient devoir appartenir au masculin. Il suffit de rappeler les noms comme *ἄμπελος*, *ἄπιος*, *βάτος*, *συκάμινος*, et en latin *malus*, *pomus*, *ficus*, *cerasus*, etc.

Je me suis demandé si ce n'est pas la greffe, venue d'Asie Mineure, qui, par une association d'idées facile à comprendre, a suggéré le genre féminin aux premiers pépiniéristes.

Semantica.

Homère (*Od.*, XVII, 66) emploie le verbe *βυσσοδομεύειν*, qui signifie littéralement « intus ædificare », dans le sens de « méditer, comploter ». Il est question des prétendants qui accueillent Télémaque avec de belles paroles, mais qui en dedans méditent le mal :

Ἑσθλ' ἀγορεύοντες, κακὰ δὲ φρεσὶ βυσσοδόμευον.

Et ailleurs :

Ἀλλ' ἀκέων κίνησε κάρη, κακὰ βυσσοδομεύων.
Od., XVII, 465.

Sauf la nuance péjorative, nous avons ici exactement la même expression que dans le latin *industrius*, qui vient, comme Corssen l'a montré, de *indu* et *struere*.

La même métaphore a fourni le verbe μηχανάω.

Bâtir est donc ici l'image employée. Ailleurs c'est *tisser* (et nous disons encore « tramer un complot »).

Une métaphore non moins usitée est *planter*. Télémaque dit (*Od.*, XVII, 82) : « Si je réussis à leur planter mort et trépas » :

εἰ δέ κ' ἐγὼ τοῖσιν φόνον καὶ Κῆρα φυτεύσω.

Il est un mot français qui, par le son comme par l'étymologie dernière, rappelle ce φυτεύω. Le peuple, malgré les siècles écoulés, malgré les progrès plus ou moins rapides de la civilisation, va encore chercher ses métaphores aux mêmes sources naturelles.

I parasite devant un *r* en grec.

Il n'est pas nécessaire de supposer que χείρ soit pour χερσ-. Le grec développe quelquefois un *i* parasite devant le ρ. Il peut même arriver que le ρ disparaisse et que l'*i* parasite subsiste. C'est ainsi que ἄρνυμαι « prendre » est devenu αἴνυμαι ; que ἀρνέομαι « nier, refuser » a donné ἀναίνομαι ; que μάρτυς « témoin » a donné en crétois μαίτυς. Il n'est pas non plus nécessaire de supposer que la préposition ὑπείρ représente une forme plus complète ὑπέρι ; il se pourrait que ce fût une simple variante de prononciation pour ὑπέρ. Ainsi s'expliquent aussi les formes εἶρος « laine » à côté de ἔριον ; εἱρύω « tirer » à côté de ἐρύω.

Pour revenir à χείρ, nous avons la forme pure dans χερσί, χεροῖν, dans l'ionien χερός, dans χέρνιψ, χερόπληκτος, etc.

La parenté que nous avons conjecturée entre χέρ et χράομαι s'en trouve encore confirmée.

Τολμάω.

Nous avons l'habitude de distinguer entre le courage actif, qui va au-devant du danger, et le courage passif, qui consiste à supporter la mauvaise fortune avec égalité d'âme. Quoique pouvant exister chez le même homme, ce sont, au fond, deux sentiments différents, comme on peut le voir en observant où conduit l'exagération de l'un et de l'autre. Poussé trop loin, le courage actif

IMPRIMERIE NATIONALE.

aboutit à la témérité; le courage passif, porté au delà de la juste mesure, dégénère en apathie.

On s'attendrait à voir le langage reproduire dès les plus anciens temps une distinction si naturelle; mais il n'en est rien. Dans la langue d'Homère, les deux idées ont l'air de se confondre, et le même verbe τολμάω, qui veut dire «oser», signifie aussi «supporter».

Au dixième chant de l'*Iliade*, Diomède, qui veut tenter une expédition contre les Troyens, fait appel à ses compagnons. Ulysse se déclare prêt à le suivre :

«Le courageux Ulysse consentait aussi à se jeter parmi les rangs des Troyens : car il avait toujours eu en lui une âme audacieuse.»

Ἤθελε δ' ὁ τλήμων Ὀδυσεὺς καταδῦναι ὁμιλον
Τρώων· αἰεὶ γὰρ οἱ ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἐτόλμα.

Ici τολμάω, avec son congénère τλήμων, marque le courage actif. Mais c'est le courage passif qu'exprime le même verbe dans le passage suivant, où Ulysse s'exhorte à la patience (XX, 19) :

«Souffre-le, ô mon cœur : tu en as souffert de pires quand l'invincible Cyclope dévorait mes nobles compagnons. Tu l'as cependant supporté (ἐτόλμας), jusqu'à ce que la ruse m'ait fait sortir de l'antre où je pensais mourir.»

Τέτλαθι δή, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης,
Ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἀσχετος ἤσθιε Κύκλωψ
Ἰφθίμους ἑτάρους· σὺ δ' ἐτόλμας, ὄφρα σε μῆτις
Ἐξάγαγ' ἐξ ἀντροιο, ὀϊόμενον θανέεσθαι.

C'est ce second sens qui, chez Homère, est de beaucoup le plus fréquent. L'audace, sans la patience, serait une arme insuffisante; de même que le courage du montagnard ou du marin, celui des héros d'Homère est fait en grande partie d'endurance. C'est ce qu'exprime le verbe τολμάω.

Le même sens s'est conservé dans la poésie gnomique. Théognis (v. 591) dit :

«Il faut supporter ce que les dieux envoient aux mortels.»

Τολμᾶν χρὴ τὰ διδοῦσι θεοὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν,

et ailleurs (v. 1029) :

«Sois endurante, ô mon âme, dans le malheur, alors même que tu souffres ce qui ne peut être enduré.»

Τάλμα, θυμὲ, κακοῖσιν, ὅμως ἀτλητα πεπονθώς.

Mais, dans la langue ordinaire, on sait que τόλμη et τολμάω ont changé de sens. Ils sont devenus les termes consacrés pour

désigner l'audace, et une fois colorés de cette nuance, ils ont pu marquer un défaut aussi bien qu'une qualité.

« Il n'y a personne qui soit aussi audacieux et aussi éhonté », *οὐδένα οὔτ' ἀναίσχυντον οὔτε τολμηρὸν οὕτως εἶναι*, dit Démosthène, en associant les adjectifs *ἀναίσχυντος* et *τολμηρός*, comme ailleurs *τόλμα* est associé par lui à l'impudeur, *ἀναίδεια*.

Nous avons donc ici un exemple du chemin parcouru par un mot, puisque la même racine à laquelle le français doit *la tolérance*, et l'allemand *die Geduld*, donne en grec des mots signifiant « témérité » et « effronterie ».

Materies.

Dans un récent travail, M. Osthoff fait venir le latin *materies* de la racine *dmā* « bâtir ». Il trouve « presque ridicule » (*fast spasshaft*) l'explication donnée par nous, qui rattache *materies* au mot *mater* « la mère ».

Ridicule? cela est bientôt dit. Notre savant collègue paraît avoir le rire facile. Il semble qu'il fasse ici bon marché d'une source importante du vocabulaire, savoir la métaphore.

En toutes les langues, le mot « mère » a fourni des images aux différentes professions. Je rappellerai en allemand :

Mutterast « mère-branche »,
Mutterharz « galbanum »,
Mutterlauge « eau-mère »,
Mutterstock « ruche-mère »,
Perlmutter « la nacre », etc.

En anglais, *mother-of-pearl*, *mother-water*, *mother-lye*, etc.

En français, le même mot est employé par les mouleurs pour désigner le moule destiné à donner de nouveaux modèles, par les vinaigriers pour la membrane qui se forme à la surface et sert à la fermentation, etc.

Columelle explique très bien que c'est le bois nouveau qui se produit après la greffe. C'est en ce sens que Pline (XVI, 28, 51) dit : *Tarde senescunt quorum crispa materies, ut acer, palma, populus.* Et Columelle lui-même (V, 11) : *Resecta arbor inter librum et materiam semina admittit.*

M. l'abbé Rousselot me fait remarquer que la nuance primitive s'est conservée dans le français *merrain* (= *materiamen*), qui désigne, non seulement le bois pour faire les planches, mais encore, en terme de vénerie, la matière dont sont faits les bois du cerf.

Virago.

Le latin avait une provision de mots en *āgo*, *īgo*, *ūgo* signifiant «une production, un amoncellement, un amas». C'est ainsi qu'il a :

plumbago,
carrago,
farrago,
rubigo,
fuligo,
ærugo,
salsugo.

C'est peut-être dans les mines que les premières formations de ce genre sont écloses; car je ne suis pas éloigné de croire que *carrago* a désigné d'abord «une charretée» et que *plumbago* a signifié «une poussée de plomb» (du verbe *agere*)[1].

Le suffixe *-āgo* a pris un sens péjoratif, qui vient précisément de cette idée d'amas et d'amoncellement. *Virago*, c'est toute une cargaison de femme. Ailleurs, le même suffixe, en vertu de son sens péjoratif, a servi à nommer des maladies : *lumbago*, *impetigo*, *aurugo*. Avec des noms de plantes (*citrago* «le persil», *trixago* «la germandrée»), il marque la multiplication rapide.

Imago.

Ceci nous permet de noter un trait de psychologie populaire. Le mot d'*image* éveille en nous, hommes modernes et civilisés, un cortège d'idées gracieuses et agréables. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. *Imiter* s'est pris à l'origine en un sens défavorable. *Imiter*, c'était tracer quelque chose qui n'avait point de réalité, par suite, une œuvre de mensonge; ou bien encore, c'était contrefaire, c'était créer quelque ressemblance, peut-être dans une intention hostile. Les peuples barbares ont encore aujourd'hui cette défiance à l'égard du crayon ou du pinceau.

Ainsi s'explique, à la suite de la syllabe *im*, empruntée à *imit-ari*, la présence d'un suffixe péjoratif.

ENCORE LE PASSIF LATIN.

On se souvient que Cicéron, dans son *De Legibus*, se donne le plaisir de supposer d'anciens textes de loi conçus dans l'esprit

[1] C'est ainsi qu'on dit *agere folia* «pousser des feuilles», *agere spumas* «écumer».

de sa République idéale. Il a soin, en les imaginant, de leur donner une forme archaïque.

Parmi ces textes de loi, il en est un ainsi libellé :

Regio imperio duo sunto : iique præeundo judicando, consulendo prætores, judices, consules appellantor.

Cic., *De Leg.*, III, 3.

Dans la longue liste d'impératifs que Cicéron fait défiler sous nos yeux, *appellantor* est le seul qu'il ait terminé en *tor*. Partout ailleurs il emploie la terminaison *-to :* il met, par exemple, *tuento*, *patiunto*. C'est qu'ici l'*r* du passif était indispensable; *appellanto* aurait donné un faux sens.

Il ne faut donc pas traiter l'addition de cette lettre comme une sorte de legs du passé, explicable par d'anciennes formes sanscrites. Cet *r* est une addition de fraîche date, qui change totalement la signification du verbe.

Ce qui prouve encore que l'addition est récente, c'est que le *d* des vieilles formes est déjà tombé.

Amare.

Le premier verbe latin qu'on apprend au collège est le verbe *amo*. On aimerait d'en connaître le sens primitif. Je crois qu'il signifiait à l'origine « fréquenter » ou « approcher ». Virgile, qui est la source la plus précieuse en matière de sémantique latine, l'emploie encore en ce sens :

Littus ama...

ce qui veut dire : « Tiens-toi près du rivage ». Horace a dit de même :

amatque
Janua limen,

c'est-à-dire « la porte tient contre le seuil ».

L'adjectif *amicus*, dont la formation a quelque chose d'insolite, s'explique si l'on y voit un dérivé comme *anticus*, *posticus*. Nous sommes amenés à supposer pour une époque plus ancienne quelque adverbe signifiant « auprès », qui plus tard a été évincé par *prope*.

On comprend aisément comment de l'idée d'approcher on a passé à celle de fréquenter, puis d'aimer. Il faut encore remarquer le composé *adamare*, dans lequel le préfixe *ad* rappelle le sens originaire.

Il y a sans doute lieu de rappeler qu'en sanscrit il existe un adverbe *amá* « auprès », d'où *amā kṛ* « prendre auprès de soi », *amātja* « compagnon », *amāvasjā* « conjonction de deux astres ».

Candida me docuit nigras odisse puellas.
Scripsit Venus Fisica Pompeiana.

Cette inscription a beaucoup occupé tous ceux qui, à des points de vue divers, ont traité de Pompéi et de ses graffiti. Je me souviens particulièrement de certaines considérations morales auxquelles le savant et regretté Beulé s'était livré à l'occasion de la « Vénus physique » adorée par les habitants de cette ville de plaisir...

Je ne rechercherai pas si une épithète de ce genre — une Vénus physique opposée à quelque Vénus intellectuelle ou morale — est d'accord avec les idées des anciens. Une distinction qui peut n'être point déplacée dans un dialogue de Platon semblerait bien extraordinaire à l'endroit où on l'a trouvée. Mais je crois qu'il faut rapporter l'adjectif à un tout autre ordre d'idées, qui réhabilitera peut-être quelque peu la malheureuse cité.

On connaissait à Iguvium un dieu nommé *Fisus Sancius* ou *Fisovius Sancius*. Or une des particularités les plus curieuses des vieux cultes italiques, c'est que le nom d'une divinité se retrouve ailleurs appliqué à quelque autre dieu, avec ce changement que de substantif il est devenu adjectif. Ainsi, à côté du dieu Çerfus on connaît à Iguvium une Prestota Çerfia et une Tursa Çerfia. A Rome, à côté de Jupiter on honore un Hercule Jovius et une Vénus Jovia. Est-ce un rapport de paternité, de mariage, ou simplement la cohabitation sous le toit du même sanctuaire? Nous ne savons; mais le fait est constant. Or le dieu Fisus a pareillement donné naissance à un adjectif *Fisius*, qui, à Iguvium, est donné à la colline (*ocris Fisius*) où est placé le temple, et qui pouvait très bien devenir aussi l'épithète de quelque dieu. De même qu'on honorait à Rome une *Venus Jovia*, de même une *Venus Fisia*, à Pompéi, n'a rien d'impossible. La seule difficulté est qu'on a *Fisica* au lieu de *Fisia;* mais on a *cælicus* dans le sens de *cælestis*. Peut-être aussi y a-t-il faute de lecture, pour *Fisiia*.

Quant à cette formule étrange : *Scripsit Venus Fisica*, je crois qu'elle se rapporte à la coutume des anciens de mettre sous la garde des temples les contrats dont on voulait assurer l'exécution. Par une plaisanterie facile à comprendre, ce contrat amoureux reçoit la garantie de Vénus Fisienne.

Un sens spécial du verbe *facio*.

On sait que la ville de Pompéi fut engloutie en pleine période électorale. Nous devons à cette circonstance un certain nombre

de renseignements sur les mœurs et le langage des élections[1]. Entre autres, un sens spécial du verbe *facio*.

On connaît ces inscriptions pariétaires :

Caupones, facite...
Pomari, facite...
Lignari, facite...
Unguentari, facite...

Et ailleurs :

Oro vos faciatis.

Le sens qui ressort de ces inscriptions est clair. *Facite* veut dire, non pas « votez », ce qui donnerait un sens insuffisant et faible, mais « tenez-vous bien, groupez-vous ». En langage moderne : Pas de division! pas d'abstention[2]!

On comprend dès lors la force du mot *factio*. Ce qui caractérise la *faction*, c'est le lien, c'est le pacte qui rattache entre eux tous les adhérents.

L'adhésion d'un seul pouvait s'exprimer par ce terme. Plusieurs électeurs de Pompéi ont cru utile d'écrire sur les murs : *N. N. gaudens facit, cupidus facit, cupidissimus facit.*

On peut rapprocher certains passages de Cicéron, d'Ovide, de Quintilien, où *facio* incline vers cette signification. Je citerai seulement ces mots de Cicéron, parlant du parti recruté par César : « Omnes damnatos, omnes ignominia affectos illac facere[3] ».

On voit déjà quel est le composé qui exprime le contraire : c'est *deficio*. Le mot est encore usité chez nous. Ce qu'une faction ou un parti est le moins disposé à pardonner, c'est la *défection* de l'un des siens.

Si l'on demande maintenant comment *facere* a pu arriver à ce sens, je crois que la réponse doit être cherchée dans quelque ancienne locution plus complète, qui s'est abrégée par l'usage. C'est l'explication de beaucoup de problèmes de sémantique. *Agere*, par exemple, a pris le sens de « jouer », parce qu'il est pour *agere partes*.

Michel Bréal.

[1] De Nadaillac, *La dernière élection municipale à Pompéi*, 1895.
[2] Anglais *to hold together*, allemand *zusammenhalten*.
[3] *Ad Att.*, VII, 3 (*circa med.*).

MÉLANGES.

Français *Madré*.

Les métaphores font partie de la psychologie populaire. Elles méritent donc d'être étudiées avec soin. Mais il ne faut pas nous attendre à de grandes découvertes. Le langage nous apprend généralement ce que nous savions déjà. Quand il a l'air d'énoncer un paradoxe, ou simplement une nouveauté, c'est nous probablement qui ne le comprenons pas.

Mais les métaphores du langage ont besoin d'être encadrées, c'est-à-dire qu'il faut restituer pour chacune le milieu dans lequel elle a pris naissance.

C'est chez l'ouvrier en bois qu'a pris naissance l'épithète de *madré*.

On travaille le bois pour en tirer toute sorte d'ouvrages. Le bois peut être plus ou moins dur, plus ou moins noueux : quelquefois il oppose une résistance tenace, c'est quand il est *madré*, c'est-à-dire formé du cœur ou de la racine de l'arbre. Ce cœur ou cette racine, reconnaissable à certaines veines, bigarrures ou taches, c'est ce qu'on appelle *le madre*. Créer des difficultés, résister à ce que d'autres demandent légitimement, fatiguer par la longueur de ses délais et la dureté de son naturel, ne sont-ce pas là les vrais caractères de l'homme madré?

Bernard Palissy l'emploie encore dans son sens primitif. « Il faut, dit-il, que tu me confesses que le bois d'érable est plus maderé, figuré et damasquiné que nul autre bois. »

La même idée se retrouve dans l'adjectif *retors*.

Michel Bréal.

DE LA SURVIVANCE DE L'ACCUSATIF DU GÉRONDIF EN FRANÇAIS.

Dans le dernier numéro de ces *Mémoires*, tome IX, fascicule 1, page 95, M. Bréal cite un certain nombre d'exemples de la survivance en français du gérondif latin et ajoute que cette tournure était fréquente en ancien français.

Je crois, en effet, que l'on peut encore citer comme survivance de l'accusatif du gérondif en français, la mention citée par Henri Estienne dans son traité de la *Conformité du langage français avec le grec*, pages 185 et 186 de l'édition publiée par Léon Feugère, Paris, Delalain; 1853, in-12, *il gèle à pierre fendant*, c'est-à-dire jusqu'à fendre la pierre, *usque ad petram findendum*.

Au reste, cette locution avait déjà frappé Henri Estienne, car il ajoute à la page 186 de l'édition précitée : « Quant à cette façon de parler, il gèle à pierre fendant (en laquelle aussi nous devons observer une application estrange de ce participe *fendant*), il ne me souvient pas bonnement en quel auteur grec je l'ai leue. . . », etc.

Henri Le Foyer.

Fr. *fous fol* = lat. *follis follem*.

On a essayé de diverses façons de passer du sens de « soufflet » à celui de « fou » : l'intermédiaire de Darmesteter « qui grimace en gonflant la bouche » n'est guère vraisemblable, et celui de Diez « qui n'est gonflé que de vent » est bien psychologique. Peut-être est-il plus simple de rappeler que le *follis* est le gros ballon de jeu, d'usage courant à Rome à partir de Pompée (*Athénée*, I, p. 14 f). Il va et vient d'une course insensée; souvent il dévie hors de la piste et va se buter au premier obstacle venu; il n'a point de direction propre et marche au gré de qui le pousse; il sert de jouet à ceux qui se le renvoient : autant de traits qui conviennent parfaitement à la physionomie du « fou ».

V. Henry.

L'INDICATIF PRÉSENT DU VERBE *ÊTRE* EN NÉO-GREC.

Parmi les phénomènes divers que présente la conjugaison néo-grecque, ceux de l'indicatif présent du verbe « être » méritent de fixer spécialement l'attention du linguiste. En regard des formes anciennes :

Singulier :	1. *εἰμί*,	*Pluriel :*	1. *ἐσμέν*,
	2. *εἶ*,		2. *ἐστέ*,
	3. *ἐστί*[1],		3. *εἰσί*[1],

la *κοινή* moderne offre comme paradigme :

Singulier :	1. *εἶμαι*,	*Pluriel :*	1. *εἴμαστε*,
	2. *εἶσαι*,		2. *εἶστε*,
	3. *εἶναι*,		3. *εἶναι*.

Nous allons examiner ces formes séparément en nous efforçant de dégager les différentes phases de leur développement historique. Pour les abréviations et les renseignements bibliographiques, cf., sauf indication contraire, *Ét. ng.* [2], p. CXXI sqq., et *Essais*, I, p. 4 sqq.

I. — PREMIÈRE ET DEUXIÈME PERSONNES.

§ 1er. — *Singulier.*

Une des premières modifications au paradigme ancien a porté sur la deuxième personne du singulier. Deux équivalents remplacent, chez Constantin Porphyrogénète, la forme classique *εἶ* : ce sont *εἶς*[3] et *εἶσαι*[4].

[1] Pour les formes dialectales, cf. Kühner[3], II, p. 223 et suiv.

[2] *Études de philologie néo-grecque*, publiées par Jean Psichari. Paris, Bouillon, 1892.

[3] *Εἷς Θεός*, I, 348, 23; *εἷς ὁ Θεός*, I, 348, 15; 350, 5, 8, 10, 12, 14, 16, 19, 24; 351, 19, 23; 355, 12; 366, 19.

[4] *Εἶσε πατρίκιος*, I, 250, 10; *εἶσε ὁ δεῖνα*, I, 253, 3 (3); cf. 253, 4 (2); 264, 21, 22 (2); 266, 22 (4), 23.

Comment expliquer εἶς? On trouve déjà cette deuxième personne chez Homère et chez Hérodote [1]; mais les conditions dans lesquelles elle se présente ici excluent l'hypothèse d'une imitation savante, déjà peu vraisemblable en elle-même: l'auteur, en effet, ne parle pas en son nom, il rapporte seulement les cris de la foule. Sommes-nous en présence d'un dialectisme conservé par tradition orale? De telles explications cadrent mal avec ce qu'on sait par ailleurs du développement du grec; je persiste à croire qu'il est logique de n'y recourir qu'avec une extrême circonspection, en s'entourant de toutes les garanties possibles et seulement lorsque toute autre explication normale fait défaut. Or ce n'est pas ici le cas; on conçoit facilement que εἶ soit devenu εἶς par analogie des deuxièmes personnes de l'actif : γράφεις, ἔγραφες, ἔγραψας, etc. L'ionien εἶς, auquel il vient d'être fait allusion, les formes φῄς, εἶς « tu vas », les deuxièmes personnes elles-mêmes γράφεις, τίθης, etc. (au lieu de *γράφει, *τίθη et, d'après ἔγραφες, ἔτιθης [2]) ne sont pas autre chose que les diverses manifestations du même principe analogique, dont il est intéressant d'observer ainsi, à travers les âges, la constante application [3].

Quant à εἶσαι, c'est une deuxième personne créée sur le modèle des verbes à désinences passives, par un procédé susceptible de se formuler ainsi : ἐκείμην : ἦμην [4] = κείσομαι : ἔσομαι = κεῖσαι : εἶσαι. Son apparition semble postérieure à celle de εἶς : l'analogie du passif était en effet plus lointaine que celle de γράφεις, ἔγραφες; de plus, la fortune ultérieure des désinences passives permet de croire que, si la forme εἶσαι avait été la première créée, εἶς ne se serait sans doute pas produit. On remarquera, d'autre part, que l'apparition de εἶσαι n'implique pas nécessairement, au moment où elle a lieu, la disparition de εἶ et l'existence exclusive de εἶς; le résultat de la proportion établie plus haut restait le même, quelle que fût, de εἶ ou de εἶς, la forme alors en usage.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, un fait paraît certain :

[1] Cf. Kühner[3], II, p. 224 et 226.

[2] Cf. Kühner[3], II, p. 44.

[3] V. Henry, *Gr. Comp.*, § 249. — Est-il besoin de dire que je ne date pas du x[e] siècle l'apparition de εἶς dans le domaine néo-grec? Il y aurait à cela de sérieux obstacles : l'insuffisance forcée des données chronologiques qui ont besoin, en ce qui concerne les deux premières personnes du singulier, d'acquérir en extension ce qui leur manque en fréquence; le nombre restreint des textes dépouillés ici; enfin, le caractère même de l'analogie en question, qui dut se produire d'autant plus tôt qu'elle s'offrait très naturellement à l'esprit.

[4] Cf. Kühner, II, p. 222, S. Port., p. 207, Chron. Pasch., 3, 189, 9, Const. Porph., III, 131, 21; ἦσθα Matth., 26, 69, Marc, 14, 67; ἤμεθα Sept. Baruch., 1, 19, Malal., 404, 6, Mosch., 3096 D (corriger Sophocles, s. v. εἰμί), etc. Dans Podrome, le paradigme de l'imparfait est : sing. 1. ἤμην, ἤμουν, 2. ἤσουν, 3. ἦτον; plur. 1. absent, 2. absent, 3. ἦσαν.

la coexistence, vers le x^e^ siècle, de *εἶς* et de *εἶσαι* et la rapide extinction de *εἶς*, que nous ne retrouverons plus désormais. On verra l'analogie qui a créé *εἶσαι* s'étendre progressivement à chacune des autres personnes et niveler ainsi tout le présent de l'indicatif. La forme *εἰμί* sera maintenant la première atteinte et deviendra *εἶμαι*. Il semble bien, en effet, que, de ces deux créations nouvelles, *εἶσαι* et *εἶμαι*, celle-là ait été la première en date. Le fait tient peut-être à ce que les formes de la deuxième personne, antérieures à *εἶσαι*, étaient monosyllabiques et, par conséquent, s'éloignaient plus que *εἰμί* du reste du paradigme. Cette antériorité de *εἶσαι* est confirmée par les textes que j'ai dépouillés, par Spanéas I notamment[1].

Span. I, *εἶσαι*, constant : 24, 28, 42, 97 (2), 98, 114, 135, 149[2]. *εἰμί* : 256; *εἶμαι*, absent.

Glyk., *εἶσαι*, constant : 216, 304, 538. *εἰμί*, absent; *εἶμαι* (pour la première fois) : 541, 547.

Prodr.[3], *εἶσαι*, constant : I (G), 66, 70, 142, 161, 194; III, 61 = IV ib. (*g*CS), 96 = IV ib. (*g*CS), 97 = IV ib. (*g*CS), 106 = IV ib. (*g*CS), 108 (*g*), 473 = IV ib. (*g*CS), 475 = IV ib. (*g*CS); IV, 60 (CS), 61 a (CS), 62 (CS), 487 (CS); VI, 243 (*g*, édit. *εἰμαι*), 277 (*g*CS), 278 (*β*). — *εἶμαι* : I (G), 144; III, 150 = IV ib. (*g*CS), 333 = IV ib. (*g*CS); VI, 243 (d'après *g* seulement et par conjecture; ms. *εἶσαι*), 287 (*g* *εἶμ'*, CS *εἶμαι*). *εἰμί* : III (*g*) 20. C ne contient pas le vers par suite de la disposition d'un feuillet, mais S le donne de la même façon que *g*; la leçon paraît donc bonne. Il ne faudrait pas conclure de là que *εἰμί* et *εἶμαι* coexistaient au temps de Prodrome : *εἰμί* est, pour l'auteur, une forme savante; quatre vers plus haut, il a déjà employé *ὦσιν* (S *ὦσι*), qui constitue chez lui un *ἅπαξ* et contre-

[1] *Εἰμί* : *Malal.*, 19, 13; 29, 13; 96, 10; 111, 13; 254, 7, 14; 314, 22; *Const. Porph.*, III, 131, 21.

[2] Je n'ai pas tenu compte, dans le cours de ce travail, de l'orthographe des manuscrits, souvent incohérente. Je n'ai pas non plus distingué les formes de l'indicatif de celles du subjonctif; l'identité phonétique de ces deux modes, au singulier, a amené une fusion (*S. Port.*, 182-183) qui rend ici toute distinction inutile.

[3] Dans la désignation des différents manuscrits de Prodrome,

G = Gr. 396,
g = Gr. 1310,
C = Coislin 382,
S = Suppl. 1034.

Ce dernier manuscrit, qui m'a été signalé par M. Émile Legrand, est de 1364. Il renferme exactement les mêmes poèmes que C, avec lequel il est manifestement apparenté et qu'il complète ou corrige en plusieurs endroits. J'en donnerai la collation en publiant l'index de Prodrome.

dit sa morphologie et sa syntaxe ordinaires; *οἵτινες*, au même vers, n'est pas non plus pour lui une forme courante.

C'est que, en effet, les poèmes de Prodrome ne présentent pas, au point de vue du style et de la langue, une parfaite unité; par endroits, les mots sont plus recherchés, la morphologie et la syntaxe visent à l'archaïsme, le vers lui-même est plus soigné et renferme moins d'hiatus. C'est le cas pour le passage qui nous occupe; les cinquante-cinq premiers vers de VI offrent aussi, à ces différents points de vue, un contraste frappant avec ceux qui suivent. Il semble bien que Prodrome solennise parfois, surtout au début et à la fin de chaque poème; d'une manière générale, lorsqu'il s'adresse plus particulièrement à l'empereur. Il est, du reste, facile d'en donner des preuves.

On rencontre environ 115 emplois du datif dans les poèmes de Prodrome tels qu'ils sont publiés [1]; ce qui, à raison de 1443 vers environ [2], donne une moyenne de 8 datifs par 100 vers. Or, à eux seuls, les 55 premiers vers de VI (*supra*) en contiennent 14 [3], et les 18 derniers en contiennent 4 [4] : soit, dans les deux cas, presque les deux tiers de plus que la moyenne. De même, dans IV, les 29 derniers vers renferment 10 datifs [5]. En revanche, les vers 50-620 n'en renferment que 14 [6]. L'affectation est ici d'autant plus visible qu'elle s'exerce précisément sur un cas dont l'existence dans le langage courant devait être des plus précaires [7]. L'empereur, d'autre part, est si bien la raison d'être de ces formes solennelles, que, 23 fois sur 26, l'article *τῷ* est employé en s'adressant à lui [8] et que le mot *κράτος* entre, à

[1] J'ai naturellement donné le coefficient 1 à des exemples comme ceux-ci : *σὺν πᾶσαις ἀρτυσίαις* III, 575 = IV ib.; *καὶ πείσθητι γεροντικοῖς καὶ πατρικοῖς σου λόγοις* V, 13 = VI, 73; *τῷ τρισκρατίστῳ κράτει* (*g*) = *τῇ σῇ θεοσεβείᾳ* (C) VI, 397; etc. Mais, pour ne pas trop étendre le cercle de la discussion, j'ai compté comme valables tous les cas où j'ai constaté l'emploi du datif; ainsi : *τοῖς ἀδελφοῖς μου* III, 273 (*g*; le passage n'existe pas dans C); *δὸς νῖκαν τοῖς πατράσιν* III, 111 (*g*; *καὶ νίκησον τοὺς πατέρας* IV ib. C); *λέγοντί μοι* IV, 447 (C; *εἰ λέγει τις* III ib. *g*). Le chiffre de 115 est donc un maximum par rapport au texte primitif.

[2] Déduction faite des poèmes IV et V qui se confondent respectivement avec III et VI. On est forcé de s'en tenir à des nombres approximatifs, mais les résultats n'en sont pas sensiblement modifiés.

[3] Et même 15, si l'on compte *ἐν ἀνάγκαις* VI, 6 (*g*) : cf. VI, 3 (var. lect.) 5, 11, 17, 19, 25, 28, 29, 31, 34, 37, 44, 49, 51; tous ces exemples sont de C.

[4] VI, 383 (*g*), 386 (*g*C), 396 (*g*C), 397 (*g*C).

[5] IV (C), 626, 628, 631, 635, 639 (2), 640 (2), 647, 648.

[6] IV (C), 117*a*, 120, 136, 155, 293, 341, 357 *b*, 447, 492, 516, 561, 575, 578*a*, 603.

[7] *Span. I*, 77, 212 (cf. 219), 219, sur 285 vers; — *Solom.*, 95, sur 148 vers.

[8] I, 7; II, 95 (2); III, 1, 2, 155 = IV ib., 561 = IV ib., 603 (2), 622,

lui seul, pour le chiffre de 9 dans le contingent des datifs (115); cela, sur 19 fois où il se présente [1].

On pourrait multiplier les preuves et faire voir, par exemple, que lorsque deux formes, telles que *οὐ(κ)* et *οὐδέν* (gr. mod. *δέν*) sont en lutte, la plus vulgaire se trouve d'ordinaire dans le contexte le plus familier [2]; mais il suffit ici d'avoir montré que *εἰμί* a, chez Prodrome, toute les apparences d'une forme savante et d'en avoir indiqué les raisons.

Solom., *εἶσαι* : 54 (2), 68 (2), 76 (2), 84, 108, 111, 126. — *εἶμαι* : 77.

Span. II., *εἶσαι* : 85 (V) = G 28 [3], 159 = G 98, 180 = G 114, 197 (2), 251 = G 135, 282 = G 149, 310, 391, 506 (V), 564 (V), 588 (V), 597 (V), 621 (V), 638 (V). — *εἶμαι* : 22 (B), 41.

Quadrup., *εἶσαι* : 175, 200, 285, 466, 587, 681, 801, 841 (V), *νάσαι* 685 (P). — *εἶμαι* : 157 (P), 158, 575, 594, 764, 816, 861, 870; *εἰμι* 157 (V), P : *εἰμαι*.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ce relevé; les textes postérieurs, *Vind. pop.*, *Const. capt.* [4], *Georg. Rhod.*, *Imb. III*, *Xenit.*, *Ceph.*, et les grammaires de *Sophianos* et de *S. Portius* ne connaissent plus d'autres formes que *εἶσαι* et *εἶμαι*.

§ 2. — *Pluriel.*

Les formes anciennes *ἐσμέν*, *ἐσ(τ)έ* faisaient obstacle à la tendance nettement marquée vers l'analogie passive. Lorsque le peuple voulait dire *nous sommes*, *vous êtes*, les désinences *-μεθα* et *-σθε* se présentaient naturellement à son esprit : il créa tout d'abord *εἴμεθα* et *εἶσθε* [5]. Ces formes ne se rattachent pas à *ἐσμέν*, *ἐσ(τ)έ*;

625, 635 = IV ib., 648 = IV ib.; VI, 17 (2), 19 (2), 25 (2), 31, 51, 268, 397. Cf. I, 215 (2); IV, 516.

[1] Κράτει, I, 7; III, 155 = IV ib., 561 = IV ib., 603 = IV ib., 622, 635 = IV ib., 648 = IV ib., VI, 51, 397. — Κράτους, I, 4; III, 550 = IV ib., 652; IV, 630, VI, 19. — Κράτος, VI, 16, 20, 43, 248, 381.

[2] III, (*g*), 90 (var. CS), 101, 204 = IV ib. (*g*CS), 454 = IV ib. (*g*CS), 531 = IV ib. (*g*CS); IV, 86 (CS); V, 138 = VI, 235 (GgCS); VI, 63 (*g*CS), 137 (*g*), 319 (*g*), 323 (*g*), 368 (*g*). La forme *δέν* est particulière à *g* [III, 152, 234, 245; VI, 71 (C *οὐκ*), 276, 278 (C *οὐκ*)] et semble avoir été étrangère à la langue de Prodrome.

[3] La lettre G désigne les leçons du Gr. 396 = *Span. I.*

[4] *Const. capt.* = *Georg. Const.*; cf. Hadzidakis, BZ, t. III, 3-4, p. 581-598.

[5] La forme *εἶστε*, aujourd'hui courante, vient de *εἶσθε* par l'application de la loi bien connue : quand deux continues sourdes se trouvent côte à côte, la seconde se change en l'instantanée sourde correspondante (cf. Jean Psichari, *Observ. phonét.* = *Mém. Soc. ling.*, VI, 305 et suiv.). Il va de soi que la prononciation *στ* n'est pas toujours notée dans l'écriture.

leur syllabe initiale montre assez qu'on a affaire à des créations entièrement nouvelles, dues à l'influence du singulier.

Voici quels sont, en ce qui concerne ces deux premières personnes du pluriel, les renseignements positifs que j'ai pu recueillir[1] :

Span. I, *εἴμεθα* 204 (= *Span.* II, *ἤμεθεν* 417, V).
Quadrup., *ἐσμέν* 71. — *εἶσʼτε* 1033.
Vind. pop., *ἤμεσʼτεν* 3, 104.
Const. capt., *εἶσʼτε* 926; *νἄσθε* 961.
Georg. Rhod., *εἶσʼτε* : *ὑποὐσθε* 19, *ὅσοι ʼσʼτε* 620.
Sophianos, *εἴμεθα* 71, *εἴμεθεν ibid.*, *εἴμεσθεν* 66 et 69. — *εἶσʼτε* 66, 69, 71.
S. Port., *εἴμεσθεν* 41. — *εἶσθε ibid.*

Un double problème s'offre alors à nous. Il s'agit d'établir les rapports chronologiques qui unissent *εἴμεθα*, *εἶσʼτε* à *εἶσαι*, *εἶμαι* et d'expliquer, d'autre part, l'apparition de formes telles que *εἴμεθεν* et *εἴμεσʼτεν*. Les deux questions sont embarrassantes.

Si, pour la première, on généralise les données de *Span.* I, qui sont celles-ci :

Sing. 1. *εἰμί* (1 fois), 2. *εἶσαι* (9 fois);
Plur. 1. *εἴμεθα* (1 fois), 2. néant,

il semble naturel d'admettre que la progression analogique, aux deux premières personnes du singulier et du pluriel, a été la suivante : *εἶσαι*, [*εἶσθε*], *εἴμεθα*, *εἶμαι*. On suppose ainsi, il est vrai, l'existence de *εἶσθε* à une époque où elle n'est pas encore prouvée ; mais l'hypothèse est des plus justifiées, puisque, d'une part, nous avons perdu la trace de plur. 2 entre *Const. Porph.* (*ἐσʼτέ*, III, 247, 19) et *Quadrup.* (*εἶσʼτε*, 1033) et que, d'autre part, on ne voit pas très bien l'analogie passant brusquement de *sing.* 2 *εἶσαι* à *plur.* 1 *εἴμεθα*. Cette hypothèse fût-elle vérifiée, nous n'aurions pas encore cependant le droit d'admettre sans réserve la progression précédente. En effet, elle repose tout entière sur une généralisation dont la base est un *ἅπαξ*, la forme *εἰμί* du Spanéas. Or il se peut que cet *εἰμί* soit dû ici à des circonstances particulières (supra, *Prodr.* III, 20; cf. p. 182) et qu'il ne prouve rien en faveur de la non-existence de *εἶμαι* à l'époque du Spanéas[2]. Une autre supposition se présente

[1] Sophocles (s. v. *εἰμί*, à la fin) cite à tort *Ioann. Mosch.*, 3096 D *ἤμεθα* = *ἐσμέν*. Il s'agit d'un imparfait et non d'un présent.
[2] Cf., p. 172, à *Glyk.*

donc à l'esprit : *εἶμαι* aurait immédiatement suivi *εἶσαι*, et les formes du pluriel ne seraient venues qu'en dernier lieu.

Quoi qu'il en soit de ces deux hypothèses, dont la première me semble cependant préférable, il s'en dégage d'ailleurs une conclusion identique : *εἶσαι* une fois créé, l'analogie passive a précipité sa marche, et nous pouvons affirmer en somme, avec beaucoup de vraisemblance, malgré l'absence de renseignements positifs en ce qui concerne *εἶσθε*, que, dès le XII[e] siècle, les formes passives s'étaient implantées aux deux premières personnes.

Mais, avec le temps, les désinences passives subirent elles-mêmes des modifications; à côté de *γραφόμεθα*, par exemple, apparurent des types comme *γραφόμεθεν*, *γραφόμεσʃεν*, etc. Le verbe « être » en ressentit naturellement l'influence, et c'est dans des créations de ce genre que nous devons chercher l'origine de formes telles que *εἴμεθεν* [1], *εἴμεσʃεν* [2], *εἴμεσʃα*, *εἴμασʃε*, *εἴσασʃε* (*plur.* 2)[3], pour ne nous en tenir qu'aux plus connues. Malheureusement, l'histoire de ces désinences passives est encore très obscure; l'absence de données chronologiques un peu complètes ne permet, pour l'instant, que de vagues hypothèses[4]. Il semble que la désinence *-μεθεν* ait été la première en date, après *-μεθα*; la finale *-εν* est due sans doute à l'analogie des premières personnes *γράφομεν*, *ἐγράφθημεν*, etc. — Dans *γραφόμεσθεν*, on voit qu'on a affaire à une désinence de *plur.* 2, sans pourtant qu'on puisse dire exactement si l'analogie s'est opérée sur *γραφόμεθεν* ou sur *γράφομαι*. — Il est possible que *γραφόμεσʃα* repose sur *γραφόμεσʃε(ν)* et soit dû à l'influence de *γραφόμεθα*. — Quant à la désinence *-ασʃε*, elle offre d'assez grandes difficultés, à cause de l'alternance vocalique *α-ε*. Il est très probable qu'elle est venue de l'imparfait, à la faveur de la confusion qu'a amenée, aux deux premières personnes du pluriel des deux temps, la disparition de l'augment[5]; mais, même à l'imparfait, son origine est obscure. Selon Hadzidakis (*Einleit.*[6], 59-60), cette alternance vocalique *α-ε* serait due à l'action de *plur.* 3; en d'autres termes, c'est sur le modèle de formes comme *(ἐ)βρεχόντανε*, *ἐρχόντανε* qu'on aurait dit *(ἐ)βρεχόμασʃε*, *(ἐ)βρεχόσασʃε*, *ἐρχόμασʃε*, *ἐρχόσασʃε* : dans certaines régions, en effet, l'imparfait tout entier se conjugue de la manière suivante : *(ἐ)βρεχόμανε*, *(ἐ)βρεχόσανε*,

[1] *Span.* II, supra.

[2] Voir *Sophianos* et *S. Port.*, supra; cf. *γελούμεσθεν*, *Sophianos*, 68; *γραφούμεσθεν*, *S. Port.*, 35; *ματειούμεσθεν*, *ibid.*, 38; *δγαπούμεσθεν*, *ibid.*, 41.

[3] Dans la langue commune, *εἴμασʃε* est plus usité que *εἴμεθα*; *εἴσασʃε* fait une concurrence sérieuse à *εἶσʃε*.

[4] Cf. *S. Port.*, 197.

[5] Des imparfaits comme *(ἐ)γραφόμεθα*, *(ἐ)γράφεσθε* s'identifient, en effet, avec des présents comme *γραφόμεθα*, *γράφεσθε*.

[6] *Einleitung in die neugr. Grammatik*, Leipz., 1893, XVI-464 p., in-8°.

(ἐ)θρεχότανε, (ἐ)θρεχόμασθε, (ἐ)θρεχόσασθε, (ἐ)θρεχόντανε; ἐρχόμανε, ἐρχόσανε, etc. L'influence de *plur.* 3 me paraît ici évidente, aux trois personnes du singulier; en ce qui concerne *plur.* 1 et 2, j'hésite un peu à admettre cette analogie incomplète où le sujet parlant ferait en quelque sorte abstraction du groupe *-σθ-*, mais je ne vois aucune explication plus satisfaisante; une influence de l'aoriste moyen (ἤρξασθε [1], ἐδέξασθε [2]) paraît assez problématique, puisque ce temps n'existe plus de nos jours et que γραφόμασθε, γραφόσασθε, εἴμασθε, εἴσασθε semblent être des formes plutôt récentes.

II. — TROISIÈME PERSONNE.

§ 1er. — *Singulier.*

Si le peuple avait pensé à *ἐσθί*, la troisième personne du singulier aurait été **ἔσται*, d'après l'analogie de *εἶμαι* et de *εἶσαι*, ou bien **εἶσται*, en admettant l'unification des syllabes initiales. Si, au contraire, la troisième personne avait été tout simplement créée d'après la deuxième, sur le modèle des verbes passifs, on aurait eu **εἶται*. Or la forme généralement employée est *εἶναι*.

Εἶναι n'a rien de commun avec l'infinitif ancien; l'identification des deux formes cadrerait mal d'ailleurs avec ce que nous apprennent les textes médiévaux où l'on trouve comme troisième personne *ἔνι* [3]. C'est précisément l'histoire de cette forme qui nous donnera l'explication de *εἶναι*.

Ἔνι apparaît déjà chez Homère. On le trouve également à l'époque classique. Dans quels rapports sont entre elles ces trois formes, homérique, classique et médiévale?

Ἔνι se présente chez Homère sous l'aspect d'un doublet de la préposition *ἐν*; cela non seulement dans sa forme [4], mais encore dans sa signification et dans ses attributions syntaxiques [5]. Il n'est pas rigoureusement exact de considérer, chez Homère, *ἔνι* comme un équivalent de *ἔνεσθι* ou de *ἔνεισι*; à cette époque, la forme *ἔνι* a encore toute sa valeur prépositive ou adverbiale. Le

[1] Cf. *Prodr.*, I (G), 190, 251; IV, 208 = III *ibid.* (*g*CS); V, 74 = VI, 145 (GgCS); VI, 286 (*g*CS), 291 (*g*CS), 336 (*g*).

[2] Cf. Hadzidakis, *Einl.*, 194 et suiv.

[3] Cf. aussi *εἶσθαι*, infinitif; Hesseling, dans *Ét. ng.*, p. 35.

[4] Brugmann, p. 219. On trouve très fréquemment *ἐνι* sous sa forme atone *ἐνὶ* (l'accent grave équivaut ici à l'absence d'accent tonique, Henry, *Gr. comp.*, § 81); l'Iliade contient environ 1 fois *ἐνι* contre 6 fois *ἐνὶ*; dans l'Odyssée, la proportion est de 1 à 9.

[5] *Ἐν* et *ἐνι* sont souvent employés côte à côte: A 30, B 202, M 214, N 284, Π 514, 630, P 451, X 216, 503, δ 603, λ 459. Le dépouillement complet montre que ces deux formes sont dans le rapport de 3 (*ἐν*) à 1 (*ἐνι*, *ἐνὶ*) pour l'Iliade et de 2 à 1 pour l'Odyssée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

fait n'est pas douteux pour des exemples tels que *ὄφρα πυρὴν ὄρσητε καήμεναι, ἦ ἔνι κεῖται* | *Πάτροκλος* (Ψ 210), *Τυδείδη, περὶ μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι* (I 53), *οἳ τότ' ἄριστοι* | *ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἠριβώλακι* (Ζ 314), *τρεῖς δέ οἱ εἰσι θύγατρες ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτῳ* (I 286), etc., où *ἔνι* se construit avec des verbes. Il prête, il est vrai, à discussion dans des vers comme ceux-ci : *ὦ πόποι, ἦ ῥά τίς ἐστι καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν* | *ψυχὴ καὶ εἴδωλον· ἀτὰρ φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν* (Ψ 103), *σίρεπλη δὲ γλῶσσ' ἐστὶ βροτῶν, πολέες δ' ἔνι μῦθοι* | *παντοῖοι* (Υ 248), etc., où *ἔνι* tend à se détacher du verbe. Même, il semble ouvertement contredit par les nombreux exemples où *ἔνι* a une existence nettement indépendante : *ὄφρ' εὖ πᾶσαι* | *εἴδετ' ἀκούουσαι, ὅσ' ἐμῷ ἔνι κήδεα θυμῷ* (Σ 52), *ἐπεὶ οὔ οἱ ἔνι φρένες οὐδ' ἠβαιαί* (Ξ 141), *σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις* | *εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολύς,* (δ 602)[1]. En réalité, il n'y a pas là autre chose qu'une ellipse pure et simple du verbe « être » : on sait combien sont fréquentes chez Homère des phrases comme *κρείσσων γὰρ βασιλεύς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηι* (A 80), *ἡμεῖς δ' οὔ νύ τι τοῖοι ἀμυνέμεν* (β 60), etc. Une telle construction n'est pas particulière à *ἔνι*; on la trouve aussi avec *ἐν* (O 632, ι 21, 132, Π 630), *ἐπὶ* (E 178), *μετὰ* (φ 93), *παρὰ* (γ 324), *ὑπὸ* (δ 636), etc.[2].

L'étude de l'emploi de *ἔνι*, chez les Attiques, montrera mieux encore la forme homérique sous son véritable jour. On ne trouve plus, à cette époque, *ἔνι* accompagné du verbe être. D'autre part, une construction nouvelle apparaît : *ἔνι*, qui, chez Homère, était exclusivement accompagné du datif, est maintenant susceptible de se construire avec la préposition *ἐν*[3]. Enfin, tandis qu'Homère sous-entendait avec *ἔνι* aussi bien *ἐστὶ* (Ξ 141, Σ 53, δ 603, ν 306) que *εἰσὶ* (δ 846, ι 126, λ 367, ς 355, φ 288)[4], les Attiques emploient seulement cette forme, là où la phrase demande le singulier de l'indicatif présent. Que conclure de là, sinon que *ἔνι* a chez eux une valeur verbale et n'est plus, pour le sujet parlant, un doublet de *ἐν*, mais bien l'équivalent pur et simple de *ἔνεστι*? Ἐστὶ une fois évincé, grâce à l'ellipse, la préposition en a pris les fonctions syntaxiques, tout en gardant sa signification propre.

Dans Sophocle, *ἔνι* et *ἔνεστι* se couvrent entièrement : *El.*,

[1] Cf. Π 630, Ω 774, δ 603, 846, ι 126, λ 367, ν 306, ς 355, φ 288.

[2] Cf. Brugmann et Delbrück, *Grundriss*, vol. 3, Synt. I, § 269, p. 652.

[3] Soph. *O. T.*, 1239; Eur. *Iph. T.*, 572; Ar. *Plut.*, 348; Plat. *Theaet.*, 186 D (186, 27); etc. La construction homérique est, du reste, encore en pleine vigueur : Esch. *Agam.*, 78; Soph. *O. C.*, 1133; Eur. *Hip.*, 966; Ar. *Eq.*, 171 Plat. *Crat.*, 412 C (413, 4); Thuc. 2, 40, 2.

[4] Cf. même Ξ 216, où pourtant la proximité de *τέτυκτο* ne permet pas de se prononcer sur l'ellipse d'une façon catégorique.

1031, Ἄπελθε· σοὶ γὰρ ὠφέλησις οὐκ ἔνι; l'interlocuteur répond aussitôt : Ἐνεσλιν. De même, Eur. *Or.*, 701, Ἐνεσλι δ' οἶκτος, ἔνι δὲ καὶ θυμὸς μέγας; et, Ar. *Nub.*, 486-487, ἐνεσλι δῆτα σοι λέγειν ἐν τῇ φύσει; λέγειν μὲν οὐκ ἐνεσλ' ἀποσλερεῖν δ' ἔνι (Cf. Meisterhans, 153, 12). On a soulevé [1], en s'appuyant sur l'état du grec postérieur, la question de savoir si ἔνι et ἔνεσλι présentaient pour les tragiques une identité absolue, et l'on s'est demandé si de ces deux formes en lutte, la dernière, dont il ne reste rien en grec moderne, n'était pas, à cette époque déjà, une forme littéraire analogue au français « il est » par rapport à « il y a » (il est des gens, il y a des gens). Le fait paraît discutable. Ἔνεσλι, en effet, est relativement peu fréquent chez Homère; je n'en ai trouvé aucun exemple dans les cinq premiers chants de l'Iliade; le poète emploie de préférence ἐν ou ἔνι, avec ellipse du verbe [2]. En revanche, d'Homère aux tragiques, ce composé semble avoir suivi une marche ascendante. Selon toute vraisemblance, ἔνεσλι n'est devenu une forme littéraire que postérieurement à l'époque attique; chez les tragiques, ἔνι et ἔνεσλι paraissent plutôt deux formes également vulgaires.

Cette valeur verbale de ἔνι, que nous avons constatée chez les Attiques, nous rapproche du grec byzantin, où nous trouvons ἔνι comme équivalent de ἐσλί. Il suffira maintenant, pour établir la filiation de ces deux formes, de montrer comment ἔνι a pu passer du sens composé au sens simple.

Le fait s'est produit, dès l'époque classique, dans les locutions ἐνίοτε et ἔνιοι, naturellement inconnues à Homère, dont la première, seule, apparaît dans la langue dramatique (Eur., *Hel.*, 1213, Ar., *Plut.*, 1125), mais qui toutes deux se rencontrent fréquemment en prose (cf. H. S., s. v.). Ce sont là des avant-coureurs. On peut dire, d'autre part, que l'évolution sémantique était déjà en germe dans l'emploi homérique de ἔνι, en tant qu'adverbe : σλρεπλὴ δὲ γλῶσσ' ἐσλὶ βροτῶν, πολέες δ' ἔνι μῦθοι | παντοῖοι (Υ 248), ὦ πόποι, ἦ ῥά τις ἐσλι καὶ εἰν Ἀίδαο δόμοισιν | ψυχὴ καὶ εἴδωλον· ἀτὰρ φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν (Ψ 104). Cette faculté de construire ἔνι avec ou sans régime persista lorsque ἔνι prit le sens verbal. On lit, par exemple, dans Eschyle (*Pers.*, 738) : Ναί· λόγος κρατεῖ σαφηνὴς τοῦτο κοὐκ ἔνι σλάσις, et M. Weil [3] traduit ainsi ce vers : « Oui, quant à ce point, une relation précise domine et *il n'y a pas* d'hésitation. » L'idée ἐν τῷ πράγματι, qui compléterait le sens de ἔνι et lui donnerait toute la valeur du composé, n'est pas exprimée. L'expression

[1] Psichari, *Et. ng.*, p. 371.

[2] Cependant οἶκος ἐνεσλι γόος (Ω 240), ὅσσος τις χρυσός τε καὶ ἀργυρος ἐσκῷ ἐνεσλιν (κ 45); cf. ἔνεσαν, Z 144, φ 12, 60.

[3] Éd. Hachette, in-16.

française *il y a* me semble ici un juste équivalent; placée dans le même contexte que ἔνι, elle en rend exactement le sens; bien plus, elle nous présente dans son histoire un développement parallèle à celui de ἔνι. On conçoit facilement quelle dut être, dans les deux cas, l'évolution psychologique: dans une phrase comme «il y a huit jours que je ne l'ai vu», le sens de *inest* a complètement disparu.

Mais pourquoi le passage du composé au simple s'est-il opéré sur ἔνι et non sur ἔνεστι? Ces formes sont en apparence identiques; elles ont comme sens, chez les Attiques, le sens premier du français *il y a;* il semble donc qu'elles aient été également susceptibles de se substituer à ἐστί. En réalité, cette identité parfaite de ἔνι et de ἔνεστι est illusoire, et l'on peut affirmer, sans paradoxe, que la différence qui sépare virtuellement ces deux formes atteint son maximum, pour l'observateur prévenu, au moment même où elles se confondent dans l'usage de la manière la plus complète. En effet, la marche de ἔνι vers le sens verbal correspond nécessairement, dans la conscience du sujet parlant, à un affaiblissement graduel de l'élément prépositif du mot. Du moment où ἔνι s'identifie tellement avec ἔνεστι qu'il en arrivè, lui aussi, à se construire avec ἐν, la bataille est gagnée pour lui: la juxtaposition de ἔνι et de ἐν aura pour conséquence nécessaire l'anéantissement des derniers vestiges homériques que peut encore recéler ἔνι et l'équivalence pure et simple de ἔνι et de ἐστί; ἔνεστι, au contraire, est retardé dans son évolution, à cause de la persistance par ailleurs des deux éléments qui le composent, ἐν et ἐστί. Les phénomènes linguistiques ont de ces racines profondes; ce sont, je crois, les constructions elliptiques d'Homère qui renferment les premiers germes du sens médiéval de ἔνι.

La question se pose maintenant de savoir à quelle époque l'identité de ἔνι et de ἐστί peut être considérée comme un fait accompli. Hadzidakis (*Einleit.*, 207) l'admet déjà pour le Nouveau Testament; mais les exemples qu'il cite prêtent à discussion; nulle part ἔνι n'apparaît nettement dans le sens de *il est :* Jac., 1, 17, παρ' ᾧ οὐκ ἔνι παραλλαγή; *Cor.*, I, 6, 5, οὐκ ἔνι ἐν ὑμῖν οὐδεὶς σοφός; *Gal.*, 3, 28, οὐκ ἔνι Ἰουδαῖος οὐδὲ Ἕλλην, οὐκ ἔνι δοῦλος οὐδὲ ἐλεύθερος, οὐκ ἔνι ἄρσεν καὶ θῆλυ· πάντες γὰρ ὑμεῖς εἷς ἐστὲ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ; *Coloss.*, 3, 11, ὅπου οὐκ ἔνι Ἕλλην καὶ Ἰουδαῖος, περιτομὴ καὶ ἀκροβυστία, ... ἀλλὰ τὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσιν χριστός[1]. Cf. *Method.*, (Patr. gr. XVIII; A. D. 312) 405 C, Ἰησοῦς μόνος ἐν ἀβύσσῳ περιεπάτησεν ὡς ἐλεύθερος, ὅπου ἴχνη περιπατούντων οὐκ ἔνι; *Epiph.*, (Ibid. XLI; A.

[1] Voir V. T. *Sin.*, 37, 1, et cf. Psichari, *Ét. ng.*, 369.

D. 402) *γράψον τῷ ἀγγέλῳ τῆς Ἐκκλησίας τῷ ἐν Θυατείροις, καὶ οὐκ ἔνι ἐκεῖ Ἐκκλησία χριστιανῶν ἐν Θυατείρῃ*. Evidemment, *ἔνι* s'éloigne de plus en plus du sens de *ἔνεστι*, mais les prépositions et les adverbes qui l'accompagnent, *ἐν, ὅπου, παρὰ*, ne nous permettent pas encore de l'identifier rigoureusement avec *ἐστί*. Nous sommes en quelque sorte sur un terrain neutre entre le sens composé et le sens simple.

Il semble cependant que *ἔνι* se confonde avec *ἐστὶ* chez *Polem.*, 270[1] (A. D. 200 ±) : *Μετάφρενον ἰσχυρὸν, ἀρίστου ἔνι ἀνδρός*. Enfin, le doute n'est plus possible dans des exemples comme ceux-ci : *λέγων· ἐπεὶ ἔνι ἄλλος υἱός· οὕτως ἀπέλυσεν ἡμᾶς*[2] — *διὰ σοῦ ἡ ὀρθοδοξία ἐβεβαιώθη, διὰ σὲ οὐκ ἔνι αἵρεσις*[3] — *τίς ἔνι Νεστόριος, ἐγὼ οὐκ οἶδα*[4] — *ὁ βασιλεὺς ὀρθόδοξος ἐστι... Σευῆρος καὶ Πέτρος Μανιχαῖοι εἰσίν, ἡ σύγκλητος ὀρθόδοξος ἔνι*[5] (Sophocles, s. v. *ἔνι*). Cf. *ὁ μὴ λαλῶν οὐκ ἔνι πιστός*, *Mansi*, VIII, 1083 C, 1086 C, 1090 A, mais *ὁ μὴ λαλῶν Μανιχαῖός ἐστι* 1058 C — *ὁ βασιλεὺς ὀρθόδοξος ἔνι* 1083 E, 1086 B — *οὐκ ἔστιν Ἀναστάσιος, Ἰουστῖνος βασιλεύει, ὀρθόδοξος ἔνι· οὐκ ἔστι Μανιχαῖος, ὀρθόδοξος ἔνι* 1090 B — *ὁ Ῥωμαϊκὸς δόλιος ἔνι* 1086 A — *μιὰ πίστις γέγονεν, οὐκ ἔνι ἀταξία* 1086 D. On a aussi (Sophocles, s. v. *ἔνι*) : *ἔνι μετάνοια, ἀδελφέ*[6]; — *ἐὰν οὐκ ἔστι δαίμων, οὐκ ἔνι πολύ· ἐὰν δὲ ἔνι, πολύ ἐστιν*[7] — *Τί ἔνι, ἀδελφὲ Ζώσιμε; ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός*[8]; Notons en passant, chez Moschus aussi (3064 B), la forme *ἔν'* + *consonne* que nous retrouverons plus loin[9]; l'édition porte *τί ἔν τὸ ἔχεις, κύριε Μόσχε*; ce qui n'offre aucun sens.

La fortune de *ἔνι* va croissant. Des textes comme *Malalas* et *Const. Porph.* ne connaissent, il est vrai, que *ἐστί*; mais cet emploi exclusif de la forme ancienne est tout littéraire. Au XI[e] siècle, le Spanéas fournit les renseignements suivants :

Span., I, *ἔνι* : 13, 14, 15, 27, 81, 85, 93, 156, 214, 250, 257, 261, 264, 270, 283 (2), 284. *ἔστι* : 14. Ce dernier vers est ainsi conçu : *προσέλευσις ἔστι γὰρ θεοῦ, χριστὸς ἔνι κυρίου. Span.*, II (66) exprime la même idée sous la forme *προσέλευσις ἔνι τοῦ*

[1] Franz, *Scriptores physiognomici*, Altenburg, 1780.

[2] *Coleti*, III, 977 B = *Mansi* (Sacrorum conciliorum..... editio novissima, 31 vol. in-f°, Florence, 1759. — Venise, 1798), IV, 1105 B (Conc. d'Éphèse, an 431).

[3] *Coleti*, IV, 1508 C = *Mansi*, VII, 172 C (Chalced., an 451).

[4] *Coleti*, V, 1153 A = *Mansi*, VIII, 1062 D (Constant., 536).

[5] *Coleti*, ibid., 1212 B = *Mansi*, ibid., 1122 A.

[6] *Apophth.*, 217 D (Patrol. gr., LXV, A. D., 500 ±) = Johann. Coleb., 40.

[7] *Ibid.*, 312 C = Xoius, 1.

[8] *Joann. Moschus*, 2985 D (Patrol. gr., LXXXVII, 3 A. D. 610 ±).

[9] Il est d'ailleurs possible que la forme *ἐν* soit due ici au copiste et non à l'auteur.

θεοῦ ὁ βασιλεὺς, παιδίν μου. Dans la première version, l'accentuation ἐσ'ι surprend un peu, mais ἐσ'ὶ, à cette place, romprait le mètre. On se demande s'il ne faudrait pas lire προβλησις ἔνι γὰρ θεοῦ, χρισ'τὸς ἐσ'ὶ κυρίου. Il semble bien d'ailleurs que cette forme ἐσ'ὶ, isolée dans le poème, soit due ici à des circonstances particulières (cf. p. 175) et que, dès cette époque, ἔνι ait été dans le langage courant la seule forme usitée.

Disons tout de suite que la troisième personne devait, elle aussi, tout comme la première et la deuxième, subir l'action analogique du passif : ἔνι devint par conséquent ἔναι; puis εἶναι, par nivellement des syllabes initiales. Voici, d'autre part, les données des textes que j'ai dépouillés.

Glyk., ἔνι : 79, 117, 134, 193, 273, 303; ἔν' : 273, 444; ἔναι : 147.

Nous retrouvons ici la forme ἔν + consonne que nous avons déjà constatée chez *Moschus* (3604 B). On pourrait songer à expliquer ἔν, en regard de ἔνι, par l'amuissement de l'ι interconsonantique; cf. gr. mod. περπατῶ = περιπατῶ, σμερνός = σημερινός (*Observ. phonét.*, 304). W. Meyer (*S. Port.*, 85) cite déjà περπατεῖς, *Glyk.*, 155 (ms. περιπατεῖς, mais la forme sans ι est exigée par le mètre)[1]. Néanmoins cette hypothèse ne se présente pas avec des garanties suffisantes; ἔν semble plutôt un doublet syntactique de ἔνι : on aura dit ἔνι εἰς, ou même ἔνι + voyelle quelconque; ι, dans cette position, se sera contracté avec la voyelle suivante, d'où la forme ἔν qu'on aura ensuite employée devant les consonnes[2]. Le même phénomène se reproduira du reste avec ἔναι.

Prodr., ἔσ'ιν III, 142 — ἔνι : I (G), 257; II (G), 6, 14, 72; III (*g*), 101[3]; IV (CS), 61 *b*, 78, 314 (2), 315, 315 *a*, 315 *b*, 368, 379, 493, 512, 518; V (G), 48 (2)=VI (CS), 116 (2); VI (CS), 59, 72, 278, 284, 287 — ἔν' (éd. seulement; mss ἔνι) : I (G), 196; IV (CS) 59, 60, 61, 61 *a*, 63, 401 — ἔν' (éd. et mss) : III (*g*), 59, 60, 61, 63, 401; IV (CS), 62, 473; VI (*g*), 317 — ἔναι, III (*g*), 314, 315, 368, 379, 493, 512, 518; VI (*g*), 116 (2) — ἔναιν, III (*g*), 78.

Un fait est certain dès maintenant, en ce qui concerne les manuscrits de Prodrome : le 1310 (*g*) ne reproduit pas fidèlement le texte primitif[4]. Ce manuscrit contient des formes intro-

[1] Prodrome : περπάτει, III, 325 = IV ib. (*g*C; S περιπάτει); περπατοῦν, II, 90 (G); περπατῶ, III, 555 = IV ib. (*g*CS) — amuissement de l'ι dans les quatre mss. — Cf. περιπάτει, III, 95 = IV ib. (*g*CS), VI, 235 (*g*CS); περιπατεῖ, IV, 248 (CS); περιπατῶν, V, 113 = VI, 189 (G*g*CS), V, 124 = VI, 200 (G*g*CS) — maintien de l'ι dans les quatre mss.

[2] Cf. *Fut. comp.*, p. 29 et suiv.

[3] Le vers manque dans IV ib. CS, mais semble devoir y être rétabli.

[4] J. Psichari, *Essais*, I, 66 et suiv., 103 et suiv.

duites après coup et datant de l'époque où il a été écrit[1] : *οἱ*, nom pl. fém.; — *ες*, acc. pl., dans les noms tels que : *ἡμέρες*; *τὲς*=*τὰς*. Quelles sont, dès lors, les leçons originales, parmi toutes celles qu'on a citées plus haut? Ἔσλιν (devant consonne) est douteux; C et S donnent le vers autrement. Ἐνι fait d'autant moins difficulté que c'est une forme attendue et que GCS sont d'accord là où ils peuvent l'être : V, 48 (G)=VI, 116 (CS). Ἔναι, au contraire, n'est donné que par *g*; aux passages correspondants, GCS ont *ἐνι*. De même CS (IV, 78) *ἐνι*; mais *g* (III, 78), *ἐναιν*. Cela revient à dire que le remanieur, dont *g* nous transmet le travail, a partout (sauf à III, 101, cf. p. 182, note 3) rajeuni le texte primitif[2]. L'auteur n'avait employé que *ἐνι*.

Il existe une légère divergence entre les deux textes contemporains *Glyk.* et *Prodr.*; mais le fait n'a rien de surprenant si l'on songe combien la forme *ἔναι* apparaît timidement dans *Glyk.* (1 *ἔναι*, 7 *ἐνι*), et qu'elle n'a pas encore plus de consistance dans le texte suivant :

Solom., *ἐνι*: 11, 25, 87, 112, 123, 146[3]. — *ἐν* : 9. — *ἔναι*: 40.

Span. II, *ἐσλίν* : 155 (V), cf. G 93. — *ἐνι* : 66, cf. G 14; 78 (B) = G 15; 83; 147 (B, N. C.); cf. G 81; 148 (V) = G 85; 155 (B)=G 93; 170 (V); 191 (V); 200 (B); 210 (V); 256 (B); 291=G 156; 340 (V); 361 (V); 404; 427=G 214; 474; 479 (B)=G 250; 500=G 261; 503 (V)=G 264; 508 (B) = G 270. — *ἔναι* : 148 (B); 200 (V); 518. (*Solom.*, 11 *ἐνι*); 537; 584; 612; 645; *ὀπῶ 'νε* 663. — *ἐν* (*ἐνι* ou *ἔναι*?) : 147 (B, N. C.); 486 (B, N. C.); 503 (B); 516; 623.

Quadrup., *ἐσλί* : 67, 557, 610 (V), 873, 882. — *ἐνι* : 72, 342 (V), 682 (V), 773 (V), 1012 (V). — *ἔναι* : 57, 176, 199, 283, 284, 301, 311 (éd. *'ν'*), 342 (P), 444 (V), 530, 566, 589, 773 (P), 775 (P), 837 (P), 987 (V), 988, 991 (P), 1012, 1012 (P), 1016[3]; *νἄναι* 682 (P). — *ἐν* : 192, 322, 410, 444 (P), 645, 685 (P), 775 (V).

La réapparition de *ἐσλί* est à noter. Déjà *Quadrup.* nous a donné *εἰμί*, *ἐσμέν*, alors que nous avions constaté par ailleurs l'extinction de ces formes.

Vind. pop., *ἐσλί* : 1, 17 (*πλὴν μεγαλώτερον ἐσλὶ ὑπὲρ τῆς γῆς τὸ πλάτος*). — *ἐνι* : néant. — *ἔναι* : 2, 93; 4, 7; 19, 5;

[1] Fin du XV^e^ siècle, peut-être même commencement du XVI^e^; *ibid.*, 19, note 1.

[2] *Ἐν* subsiste naturellement dans ce manuscrit, parce que le remanieur y voit *ἔναι* et non *ἐνι*.

[3] Aux vers 11 et 87, éd. *ἐν'*; au vers 123, *ἐνι*, leçon du ms., a été retranché par l'éditeur.

20, 1; 26, 15; 27, 3 (éd. ἔν'); 38, 11 (2), 13, 17; 41, 6; 45, 2 (éd. ἔν'), 3 (éd. ἔν'; peut-être plur.?). — ἔν : 2, 85; 20, 3, 4, 7; 38, 7.

Const. capt., ἔνι : 19, 20 (éd. ἔν'), 130, 141, 264 (éd. ἔν'), 340, 344, 476, 547, 637, 736 (2), 772, 773, 778, 783, 803, 836, 839, 894, 902, 906, 946, 1033, 1036, 1038. — ἔναι : 125, 645. — ἔναιν : 724, 735, 922; ποῦναιν : 373. — εἶναι : 499, 642, 801, 843; ὀπουῦναι : 273. — εἶν' : 73, 74 (2), 512, 625. — ποῦναιν : 313, 370. — νᾶναι : 700. — νᾶναιν : 383, 448, 856, 1012, 1014.

Georg. Rhod., ἔνι : 367, 402, 503, 505. — ἔναι : 413, 425. — νᾶναι : 138, 255, 492, 581, 599; νᾶν' : 139, 391, 434; 'ναι 139, 194, 425, 432; νᾶναιν 32, 396, 586; 'ναιν; 434; ποῦν : 233.

Prodr. (*g*), ἐστί : III, 142 (*οὐκ ἔστιν τόση μοι Φροντίς, ὅση τότε τυγχάνει*). Partout ailleurs ἔναι, ἔναιν ou ἔν; voir ci-dessus.

Ces quatre derniers textes présentent une contradiction intéressante à relever; *Vind. pop.* et *Prodr.* (*g*) ne connaissent plus ἔνι, qui pourtant se retrouve dans *Const. capt.* et dans *Georg. Rhod.*, le plus récent de ces poèmes. Il est possible que ἔνι soit déjà dans ces deux derniers textes une forme *littéraire* et que, seuls, *Vind. pop.* et *Prodr.* (*g*) nous donnent l'état exact de la langue parlée. On remarquera aussi l'existence de la forme εἶναι dans *Const. capt.* C'est la première fois que nous la rencontrons.

Imb. III, ἔναι : 130, 178[1], 249, 277, 384, 447, 612, 666, 748. — ἔν : 11, 131, 541. — εἶναι : 259. — νᾶναι : 219, 231; 'ναι (ἀλλά 'ναι) 189.

Xenit., ἐστίν : 508; l'influence littéraire est visible dans tout le vers : *οὐκ ἔστιν ἄλλος βοηθὸς οὔτε πατὴρ, οὐ μήτηρ*[2]. — ἔναι : 174, 377 (éd. ἔν), 481 (2), 497 (2). — ἔν : 216, 431, cf. N. C. — εἶναι : 382. — 'ναι : 287 (éd. 'ν'), 287, 515 (éd. 'ν'); νᾶναι : 393.

Sophianos, ἔναι : p. 71.

S. Port., εἶναι : p. 41.

Ceph., εἶναι : p. 334, l. 3, 7, 24, 28, 33; ὀποῦναι : p. 332, l. 2; p. 334, l. 6; p. 335, l. 10.

[1] Ms. *καίνε*; édit. *καὶ εἶνε*. Le vers est incompréhensible; peut-être faut-il lire *κ' ἔναι γοργόν, ἐν' ἕτοιμον*.

[2] Cf. v. 287, *ξένε, ποῦ 'ν' ὁ πατέρας σου καὶ ποῦ 'νε ἡ μητέρα*.

§ 2. — *Pluriel.*

Malal. et *Const. Porph.* ne connaissent que *εἰσί*. Cette forme se retrouve encore dans *Span.* I, v. 76, 83.

Glyk., *ἔνι* : 519 (*τοῦτα παιγνίδια ουκ ἔνι*).

Prodr., *ἔναι*, III (*g*) 251, trouvera sa place à une époque ultérieure. *εἶναι* : II (G) 93; III, 500=IV *ibid.* (*g*CS); V 128 = VI, 204 (G*g*).

Solom., *εἶναι* : 9, 72.

Span. II. *εἶναι* : 215 (V), 233 (V).

Quadrup., V : *ἔνι* : N. C. au titre, 347. — P : *εἶναι* : 498. — PV : *εἶναι* : 968. — P : *ἔναι* : 347.

Vind. pop., *εἶναι* : 7, 6; 26, 14; *εἶν'* : 4, 13; 11; 21, 25, 1; 26, 13. — *ἔναι* : 45, 3.

Const. capt., *ἔνι* : 707, 984, 994. — *εἶναι* : 706; *εἶν'* : 144, 147, 240 (2), 313, 882; *εἶναιν* : 993. — *ἔναι* : 723; *ἔναιν* : 150. — *νάναι* : 348, 914; *ὀπούναιν* : 939; *ποὔναιν* : 316.

Georg. Rhod., *ἔνι* : 606. — *εἶν'* : 243, 590. — *ἔναι* : 202; *ἔναιν* : 56, 235 (éd. *ἐν'*). — *'ναι* : 187, 188, 566; *νάν'* : 249; — *νάναιν* : 71, 584.

Prodr. (g), *εἶναι*, forme employée par Prodrome; *ἔναι* III, 251.

Imb. III, *εἶναι* : 757, 758; *εἶν'* : 719.

Xenit., *εἶναι* (*αὐτοί 'νε*) : 55, *ποὖναι* 288.

Sophianos, *εἶναι* p. 71.

S. Port., *εἶναι* p. 41.

Ceph., *εἶναι* p. 335, l. 13.

Pour *plur.* 3, les faits se présentent donc à nous dans l'ordre suivant : *εἰσί*, tout d'abord, est remplacé par *ἔνι*. A côté de *ἔνι* surgit bientôt une autre forme *εἶναι*, qui, pendant un certain temps (*Prodr.-Quadrup.*), paraît être seule usitée. Puis s'ouvre une nouvelle période marquée par la réapparition de *ἔνι* et l'apparition d'une troisième forme *ἔναι*; on a alors simultanément *εἶναι*, *ἔνι* et *ἔναι*. Enfin *εἶναι* finit par évincer ses deux concurrents. Ce sont là, dans leurs lignes générales, les données que nous fournissent les textes envisagés ici. Il nous reste à les expliquer et à les discuter.

De toutes les formes du paradigme ancien, c'est *εἰσί* qui, semble-t-il, a subsisté le plus longtemps. Si nous nous en rapportons à *Span.* I, cette forme n'aurait disparu de la langue que

vers le XI^e^ siècle. Quant à l'existence de *ἔνι* en fonction de *plur.* 3 dans des phrases comme *τοῦτα παιγνίδια οὐκ ἔνι* (*Glyk.*, 519), ce serait une erreur de croire qu'elle remonte directement à l'emploi homérique de cette même forme dans, par exemple, *ἐπεὶ οὔ οἱ ἔνι φρένες οὐδ' ἦθεαί* (Ξ 141); nous avons vu que, dès l'époque attique, *ἔνι* s'était localisé au singulier. Il ne saurait donc être question ici que d'un passage ultérieur du singulier au pluriel. On pourrait songer, pour l'expliquer, à une influence des pluriels neutres. La règle du verbe au singulier avec un sujet neutre pluriel n'existe plus aujourd'hui; on a donc dit indifféremment, à un moment donné, *τὰ ζῶα τρέχει* et *τὰ ζῶα τρέχουν*. Grâce à cette dernière construction, on aurait pris *ἔνι* comme un pluriel dans *τὰ ζῶα ἔνι*, d'où *οἱ ἄνθρωποι ἔνι*. Mais cette hypothèse est inadmissible chronologiquement[1].

Il semble plutôt qu'on doive chercher l'origine du phénomène en question dans des phrases comme : *τοῦτο ἔνι ψεύματα* « ceci, ce sont des mensonges », *τί ἔνι τὰ γράφεις*; « qu'est-ce que tu écris? » Le sujet ne renferme pas ici l'idée principale, qui est exprimée par *ψεύματα* et par *τὰ γράφεις*; on conçoit alors que ces pluriels aient exercé une attraction sur le verbe et l'aient fait changer de nombre. Pareil fait s'est d'ailleurs reproduit à l'imparfait, où, de nos jours, il y a identité complète entre *sing.* 3 et *plur.* 3, *ἦταν* ou *ἤτανε*, et l'indicatif présent nous fournira encore tout à l'heure, toujours à la troisième personne du pluriel, un exemple identique du même phénomène.

La forme *εἶναι* donne lieu à quelques observations intéressantes. Dans quels rapports se trouve-t-elle avec *εἶναι*, *sing.* 3? Au pluriel, *εἶναι* nous est apparu pour la première fois chez *Prodrome;* au singulier, le plus ancien exemple que j'en connaisse remonte à *Const. capt.* Un intervalle d'environ trois siècles sépare donc ces deux formes. Avons-nous alors affaire au phénomène inverse de celui que nous venons de constater, c'est-à-dire à un passage du pluriel au singulier? Evidemment non; au singulier, il ne saurait être question d'un emprunt, puisque nous y avons observé le développement normal *ἔνι* ⟶ *ἔναι* ⟶ *εἶναι*. Nous sommes ainsi amenés à considérer ces deux formes comme théoriquement indépendantes l'une de l'autre. Seulement, elles ont été créées en vertu des mêmes lois analogiques et dans des conditions pareilles; de là vient leur identité.

Le schéma suivant figure, je crois, exactement la genèse de de *εἶναι*, plur. 3 :

[1] *Span.* 1, verbe au pluriel : 69, 76, 152, 153, 159, 238; mais 131 : *ὡς γὰρ τὰ ξύλα τοῦ πυρὸς τὴν φλόγαν ἐπαυξάνει*; cf. 76-77 : *αὐτά εἰσι πλοῦτος ἀληθής, δόξα μὴ πληρωμένη, | αὐτὰ τὸν ἔχοντα ποιεῖ ἐπαινετὸν ἐν κόσμῳ. Glyk.* met toujours le verbe au pluriel : 280, 368, 372, 380, 400.

Sing. ἔνι = *Plur.* ἔνι ⟶ *ἔναι ⟶ εἶναι.

On remarquera que ἔναι s'y trouve marqué d'un astérisque. En effet, cette forme ne m'est pas connue entre *plur.* 3 ἔνι et *plur.* 3 εἶναι; mais comme εἶναι suppose un double phénomène analogique, à la désinence et à l'initiale, on est forcé de la restituer. Elle peut d'ailleurs se vérifier d'un jour à l'autre. Ici encore, il importe d'établir des distinctions et de ne pas confondre cet ἔναι avec celui qu'on retrouve plus tard, également au pluriel, mais postérieurement à εἶναι. Ce deuxième ἔναι se présente dans des conditions bien différentes : tandis que le premier se place à une époque où ἔναι singulier n'est pas encore attesté, comme le prouve suffisamment *Prodrome*, où l'on a *plur.* εἶναι, *sing.* ἔνι, le second est au contraire contemporain de ἔναι sing.; même il lui est, par son apparition, quelque peu postérieur, puisque des textes comme *Solom.* et *Span.*, II, ignorent encore ἔναι plur. et ne connaissent que la concordance : *sing.* ἔναι, *plur.* εἶναι. Tout porte donc à croire qu'il s'agit, une fois de plus, d'un passage du singulier au pluriel; ἔναι suit la même route qu'a déjà parcourue ἔνι, avant sa transformation en εἶναι.

On se demande même si ἔνι ne l'a pas parcourue deux fois, à des époques différentes; c'est du moins ce que peut faire supposer, dans une certaine mesure, l'existence exclusive de *plur.* 3 εἶναι dans *Prodr.*, *Glyk.* et *Span.*, II, et la réapparition de *plur.* 3 ἔνι dans *Quadrup.*, *Georg. Const.* et *Georg. Rhod.*

Les données de nos textes s'éclairent ainsi peu à peu. Ce sont, en somme, les diverses manifestations de deux lois assez simples, l'une analogique, l'autre syntaxique, qui s'entrecroisent et dont l'action se fait sentir avec une régularité parfaite sur un espace d'environ huit siècles. Vers l'époque de *Span.*, I, le singulier ἔνι passe au pluriel et, au pluriel seulement, donne *ἔναι ⟶ εἶναι. On se trouve alors en présence de la concordance chronologique : *sing.* ἔνι, *plur.* εἶναι (*Prodr.*). Mais ἔνι, au singulier, se développe à son tour et devient ἔναι; ces deux formes subsistent longtemps côte à côte. On a dès lors, au pluriel, les trois formes εἶναι, ἔνι, ἔναι (*Quadrup.*, etc.), dont, à coup sûr, la dernière et peut-être aussi l'avant-dernière sont des emprunts directs au singulier. Enfin, de *sing.* 3 ἔναι sort un *sing.* 3 εἶναι, et c'est peut-être seulement grâce à ce nouvel appoint venu du singulier, toujours en vertu de la même loi syntaxique, que *plur.* 3 εἶναι parvient à triompher de ses deux concurrents *plur.* 3 ἔνι et ἔναι.

On a remarqué que le nivellement des syllabes initiales s'est fait au pluriel beaucoup plus tôt qu'au singulier. Il semble qu'ici la marche de l'analogie ait été retardée par un besoin de clarté plus ou moins conscient; on voulait éviter la confusion des formes

aux deux nombres. Elle ne s'est pas encore produite en chypriote, où l'on ne connaît, de nos jours, que *sing.* 3 *ἔνι*, *ἔναι* en regard de plur. 3 *εἶναι* (Mondry Beaudoin, p. 79-80); et le paradigme tsakonien, sur lequel je reviendrai plus tard, en fournit, je crois, un autre exemple dans *sing.* 3 *ἔνι* comparé à *plur.* 3 *εἶνι*.

Paris, 1895.

Hubert PERNOT.

LES NOMS HYPOCORISTIQUES D'HOMME ET DE LIEU EN CELTIQUE.

Tous les érudits qui s'occupent d'onomastique connaissent le savant mémoire que M. Franz Stark a publié, en 1866, dans les tomes LII et LIII des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale des sciences de Vienne, classe de philosophie et d'histoire, sous ce titre : *Die Kosenamen der Germanen*. Tout récemment, dans le tome XXXII de la *Revue de Kuhn*, 1893, M. H. Zimmer a fait application aux langues celtiques des principes posés par M. Franz Stark; le n° 10 des *Keltische Studien* de M. H. Zimmer, publiées dans le volume précité, pages 158-197, est intitulé : *Zur Personenennamenbildung*, et traite surtout les noms hypocoristiques ou familiers, *Kosenamen*.

A la page 189, M. Zimmer signale, comme un des suffixes servant à former dans le monde celtique des noms hypocoristiques, le suffixe *-āco-*, qui, suivant lui, est rare en Irlande avec cet emploi. Il n'en cite que deux exemples : *Buadach* et *Berach*, et il dit, page 190, que *Buadach* se trouve dans le britannique du VI^e^ siècle sous la forme *Budoc*. Ce nom hypocoristique, dit-il, est la forme familière d'un nom solennel tel que *Bōdio-gnātus*. On pourrait aussi proposer, avec M. Holder : **Bōdio-vellaunos*, en vieux gallois *Bud-Gualan*; **Bōdio-māros*, en gallois *Budd-fawr*; **Bōdio-voretos*, en breton *Bud-uuoret*.

Aux exemples irlandais donnés par M. Zimmer, on pourrait en ajouter d'autres; tels sont : *Camulacus* et *Senachus*, noms d'évêques ordonnés par saint Patrice, suivant les notes de Tirechan [1].

Le nom de *Camulacus* apparaît sous une forme légèrement altérée, *Camelacus*, dans l'*Antiphonaire de Bangor*, dont nous devons au Rév. F. E. Warren une récente et précieuse édition. C'est la forme hypocoristique de noms d'homme tels que : *Camulo-genus*,

[1] Whitley Stokes, *The tripartite Life*, t. II, p. 304. Hogan, *Vita sancti Patricii*, p. 60, 66 et 80.

IMPRIMERIE NATIONALE.

chez César, *De bello gallico*, **Camulo-gnatus*, au féminin *Camulo-gnata*, dans une inscription du trésor de Bernay à la Bibliothèque nationale, *Camulo-rix* dans deux inscriptions, l'une de Pont-les-Bonfays, Vosges, et l'autre d'Anglesey.

Senachus, avec un *ch* conformément à la prononciation irlandaise, est identique à *Senacus*, nom d'homme, inscription chrétienne de Grande-Bretagne, Hübner, n° 144, et c'est la forme hypocoristique de noms solennels complets tels que : *Seno-condus*, Musée de Mayence, cf. *C. I. L.* XII, 3029; *Seno-gnatus*, inscription de Melun; *Seno-maglus*, inscription chrétienne de Grande-Bretagne, n° 92; *Seno-urus*, *C. I. L.* XII, 5686, 816; *Seno-viros*, *ibid.*, 3584, Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n° 98.

Citons encore *Tigernach*, nom d'un célèbre chroniqueur irlandais du XI^e^ siècle, écrit plus anciennement *Tegernacus* dans deux inscriptions chrétiennes de Grande-Bretagne, n^os^ 35, 58, en gallois *Teyrnoc*, en vieux breton *Tiarnoc*. On peut lui comparer le nom complet **Tigerno-maglos : Tiarn-mael* dans le Cartulaire de Redon, *Tegerno-malus* dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne, n° 12.

Nous pouvons dire aussi que ce genre de formation a existé en gaulois. Ainsi *Dumnacus*, chef des *Andes*, ou mieux *Andecavi*, chez Hirtius, *De bello gallico*, VIII, ch. 26 et suiv., porte un nom hypocoristique correspondant à un nom solennel tel que : *Dumno-rix*, nom d'un Éduen, frère de Diviciacus, chez César, *De bello gallico; Dumno-vellaunus*, ou *Dubno-vellaunus*, nom d'un roi breton contemporain d'Auguste, et connu tant par les monnaies que par la célèbre inscription d'Ancyre; *Dumno-talus*, *C. I. L.* III., 10514, écrit *Dubno-talus* dans une inscription du musée d'Épinal.

Nous terminerons par une dernière observation nos additions au mémoire de M. Zimmer.

La théorie des noms hypocoristiques donne la solution d'une difficulté à laquelle se sont jusqu'ici heurtés les géographes. Ils n'ont pas compris pourquoi la ville d'Arras, appelée *Nemeto-cenna* chez Hirtius, *De bello gallico*, VIII, 46, 62, est désignée par le nom de *Nemetacum* dans l'Itinéraire d'Antonin. *Nemetacum* n'est pas autre chose que la forme hypocoristique de *Nemeto-cenna*. Le celtique avait un substantif ou adjectif au masculin *cennos*, dont un exemple est le second terme du nom composé *Cuno-cennos*, au génitif *Cuno-cenni*, dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne, Hübner, n° 48, en gallois *Con-cen;* au féminin, c'est le second terme de *Sumelo-cenna*, aujourd'hui Rottenburg, Würtemberg.

On a déjà fait la remarque qu'en Gaule les noms terminés en *-acus* apparaissent pour la première fois sous l'empire romain. Ils sont très rares en Espagne, très communs en Gaule et dans

l'Italie du Nord. On n'en trouve pas chez César. Ils sont probablement une formation hypocoristique.

Ainsi *Condacus*, Condac (Charente), paraît être la forme hypocoristique correspondant à un nom solennel, tel que *Condomagus*, Condom (Gers).

Il doit y avoir la même relation entre :

Turnacus, Tournai (Belgique), Tournay-sur-Dive (Orne), Ternay (Loir-et-Cher); — et *Turno-durus*, Tonnerre (Yonne), *Turnomagus*, Tournon (Indre-et-Loire);

Noviacus, Neuvy-en-Champagne (Sarthe), Neuvy-au-Houlme (Orne), Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire); — et *Novio-magus*, Nimègue (Pays-Bas), Noyon (Oise), Neumagen (Prusse rhénane), etc.; *Novio-dunum* (César, *De bello gallico*, VII, 12, ville des Bituriges, à distinguer du *Novio-dunum* de Belgique, *De bello gallico*, II, 12, et du *Novio-dunum* de Pannonie, aujourd'hui Novi-grad, enfin du *Novio-dunum* situé à l'embouchure du Danube, aujourd'hui Isaatcha);

Eburacus, York (Angleterre); — et *Eburo-dunum*, Yverdun (Suisse) (*Eburo-briga*, Avrolles (Yonne), a pris cette forme nouvelle par l'intermédiaire d'un autre suffixe et suppose **Eburo-ialum*);

Flaviacus, Saint-Germer-de-Fly (Oise), — et *Flaviobriga* (Espagne);

Juliacus, Juliers, en allemand Jülich (Prusse rhénane), en France les nombreux Juilly, Jully, Juillé, Juillac; — et *Julio-bona*, Lillebonne (Seine-Inférieure).

L'épithète « hypocoristique » est inexacte quand on l'applique à des noms de lieu; l'épithète « abrégé » serait plus appropriée. Je me conforme dans cette note à l'usage reçu; je le fais sans être bien convaincu que, même lorsqu'il s'agit des noms de personne, la théorie dont le mot « hypocoristique » est l'expression puisse expliquer tous les phénomènes habituellement groupés sous cette étiquette traditionnelle; le *moindre effort* ou, pour parler plus clairement, la *paresse* est la véritable explication de bien des faits que notre vanité colore d'une façon plus flatteuse — non pour la personne à laquelle nous nous adressons, — mais pour notre amour-propre à nous.

H. d'Arbois de Jubainville.

UNE ÉPITAPHE LYCIENNE

(MYRA 4).

J'ai donné au début de mon précédent mémoire un alphabet lycien, avec les transcriptions latines qui me paraissent devoir être adoptées [1], mais je me suis dispensé d'accompagner ce tableau d'un commentaire justificatif. Les observations que plusieurs de mes confrères ont bien voulu me communiquer sur mes lectures me prouvent la nécessité d'entrer à ce sujet dans quelques développements : c'est ce que je vais faire, retardant de quelques pages seulement l'examen du texte lycien mentionné au titre du présent essai.

I

Et d'abord se pose une question préjudicielle : est-il si nécessaire de transcrire dans notre caractère latin un alphabet aussi simple, aussi clair, borné à un nombre raisonnable de lettres, grecques pour la plupart, et dont les autres sont d'un dessin fort peu compliqué? Évidemment le lecteur, à qui est proposée la solution des problèmes autrement difficiles de l'interprétation des textes, est capable du léger effort de la « transcription » mentale. Il n'a pas manqué de s'initier au déchiffrement; il en sait les lacunes, les décisions précaires, et il estime qu'à s'en servir on se condamne à donner des citations qui refléteront ces erreurs. — Telle est l'objection.

Je réponds qu'il s'en faut bien que l'erreur soit éliminée par le seul fait d'une citation en belles lettres lyciennes! non seulement elle n'est pas éliminée, mais encore l'emploi du caractère indigène l'aggrave dans ses conséquences, en entretenant l'illusion. Vous produisez un nom propre que vous m'assurez avoir tiré de tel texte, et je constate à l'épreuve que la pierre est détériorée, le passage peu lisible, enfin que vous avez été bien forcé de « restaurer » cette mention, mais votre déguisement lycien n'en

[1] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 451.

dit rien. Le monument — Limyra 19, pour citer un exemple[1], — avait, lui, inscrit le nom ΓοΒΑ|ΛꝆΙꝆ, que transcrit plus bas le grec ΠΥΒΙΑΛΗΙ, mais vous, vous lisez Γ✱✱ΕꝆ|ΛꝆΙꝆ[2], d'où vous tirez comme conséquence la valeur *w u* assignée au caractère ✱. Vienne ensuite Antiphellus 3, avec son verbe ✱ÞSTTO : vous m'imposez la lecture *wasttu*, et vous fondez là-dessus une relation avec le latin *uastare*, l'allemand *Wüste!*[3] Le prestige d'une citation en caractères indigènes est ici trop funeste.

Je demande en outre aux adversaires de la transcription s'ils ne seront pas forcés eux-mêmes, étant donné les variantes graphiques des voyelles *ẽ* et *o*, d'user d'une convention pour écrire les deux premiers mots d'une épitaphe : *ebẽⁿnẽ qupo?* Pousseront-ils le scrupule jusqu'au décalque des mots[4]?

A l'alphabet lycien et même à l'alphabet grec si peu commode, substituons donc sans crainte notre écriture latine, pour qu'il s'opère un premier travail d'assimilation, d'autant plus fécond en résultats que la transcription sera plus régulière. Nous surprendrons les suffixes, les flexions; les lois phonétiques nous apparaîtront. Voyez, par exemple, combien est facilitée par une transcription correcte l'intelligence de l'épitaphe désignée dans le recueil de Schoenborn sous le nom de *Limyra* 6[5] :

L. 1 *ebẽⁿnẽ : qupo : mene : prⁿnavatẽ : teburseli*
L. 2 *zzayaah : ddedi : lusoⁿtrahⁿ : zetineri : se qⁿtaburahⁿ*
L. 3 *ẽnẽ pericleh qⁿtavata :*

Lusoⁿtrahⁿ et *Qⁿtaburahⁿ* sont des génitifs, tout comme *Zzayaah*(?)

[1] Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n. 3; Daniell et Spratt, pl. I, n° 1; *C. I. G.*, III, n° 4306; Schmidt, *The Lycian Inscriptions*, pl. II; Savelsberg, I, p. 24; Petersen, n° 124.

[2] Schmidt (*Essay on the Alphabet of the Lycians*, en tête du recueil de textes, p. v, ix) et Savelsberg (I, p. 28) affirmaient cette lecture, que j'ai contestée dans le *Bab. and Or. Record*, vol. V, p. 106 : j'avais raison de soupçonner que ✱ était une gutturale; l'ex-voto bilingue est venu avec son exemple *Urta ✱ iyahⁿ* = Ὀρτακια m'apporter une agréable confirmation.

[3] Les auteurs se copient sans défiance; les mêmes rapprochements se trouvent dans le mémoire de Lassen, *Z. D. M. G.*, 1856, p. 354, chez Savelsberg, I, p. 52, et Deecke, *Lykische Studien*, III, p. 281. — Antiphellus 3 a été publiée par Daniell et Spratt, n° 3; Texier, *Asie Mineure*, vol. III, pl. CIC; Schmidt, pl. III; Savelsberg, I, p. 46; II, p. 150, et Petersen, n° 122. Voir encore, pour le grec, intéressant à cause du verbe ἐπιτρέψει qui termine l'inscription, *C. I. G.*, III, p. 1130, n° 4300 *h*.

[4] Il est probable que les organisateurs de l'écriture lycienne trouvèrent un certain nombre de caractères qu'ils exclurent en principe, mais que quelques monuments retinrent à titre de variantes graphiques. L'inscription de *Limyra 6*, que je vais citer, emploie même deux soi-disant variantes de *o*, dans *qupo* et dans *Lusoⁿtrahⁿ*; et cet exemple n'est pas rare. Nous ne pouvons passer notre temps à dessiner des caractères.

[5] Daniell, pl. I, n° 21; Schmidt, pl. I; Savelsberg, II, p. 36. J'ai pu con-

et *Periclek*. Le premier de ces mots est le nom propre de Lysandre, le second celui de Kindaburis; la lettre [a] découvre l'accusatif[1] : il faut traduire *τὸν Λυσάνδρου, τὸν Κινδαβυρίος*, à savoir l'homme nommé *Zetineri*[2]. Ce que Zetineri est à Lysandre et à Kindaburis, nous le devinons sans peine; il est le *fils* du premier, le *neveu* (*tuhes*[a]) du second : ainsi l'établissent de nombreuses épitaphes. Le verbe est omis comme ces *συγγενικά*; mais nous savons comment suppléer la lacune, *sei [a]tepitoti* = « [*lui-même, il ensevelit* (ici)] Zetineri (fils) de Lysandre et (neveu) de Kindaburis, seigneur (qui était) hyparque de Périclès[3]. »

Quand une transcription laisse ainsi pénétrer le sens d'un texte, sa cause est gagnée.

Certes on n'est pas arrivé du premier bond à cette transcription, mais après bien des tâtonnements, en faisant autant que possible abstraction d'idées préconçues, et d'heureuses découvertes d'inscriptions bilingues aidant.

C'est à Moriz Schmidt[4] que revient l'honneur d'avoir écrit les

sulter les copies inédites de MM. Benndorf et Arkwright. Voir, sur ce monument, situé dans la nécropole ouest de la ville de Limyra, mes articles *The Lycian Tebursselis* et *On two Lycian Inscriptions* dans le *B. O. R.*, février et décembre 1893.

[1] Sur le génitif-accusatif, voir *Termes de parenté*, p. 456. Ce génitif survécut à la langue, comme le montrent les formes *Τροχόνδιν* dans la phrase M. Αὐρ. Οὐάβασις *Τρόχονδιν* d'une inscription d'Isaurie publiée par Headlam, *J. H. S.*, n° 2, 1892. p. 30, et — *Θαλάμειν* citée par Ramsay, *K. Z.*, 1886, p. 386. Il est vrai que cette désinence est appliquée indifféremment au génitif du sujet comme à celui du régime : bien mieux, on aurait le datif *Ἀρσασιν* à Xanthus, d'après la copie de Fellows du n° 4278 *b*, *C. I. G.* Voir Hill, *J. H. S.*, 1895, p. 125, n° 16.

[2] Ce nom peut être comparé à *Βασιναρὶς* (*C. I. G.*, n° 4315 *d*), *Ναρις* (*J. H. S.*, 1895, p. 119, n° 3) et *Ênêhineri*, fondateur d'une *rock tomb* de Limyra, dont Petersen a publié l'inscription, p. 67, n° 133.

[3] L'homonyme du grand homme d'État d'Athènes, le roi Périclès, qui régnait sur les Lyciens antérieurement à 360 avant notre ère, est mentionné par Théopompe dans Photius, *Bibl.*, 176, et par Polyen, *Stratag.*, V, 42 (cf. Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 189); il a signé des monnaies d'argent et de cuivre (Fellows, *Lycian Coins*, 1855, pl. IV, 9; V, 1-10; VI, 1-10; Six, *Monnaies lyciennes*, 1887, n°s 264 à 274; Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, p. cx, et n°s 534, 536, 537, 539); les inscriptions qui le citent sont Limyra 6 que nous avons vue, Limyra 16, 38, 40, 41 et l'inédite, découverte à Arneæ.

[4] Dans le *Biographisches Jahrbuch für Alterthumskunde* d'Iwan von Müller (1890), le Dr Paul Kœtschau a consacré à Moriz Schmidt, décédé le 8 octobre 1888, une nécrologie d'une lecture très attachante et qui se termine par la bibliographie des travaux de l'éminent helléniste d'Iéna. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur : les travaux de Schmidt intéressent pour la plus large part la philologie grecque et latine, mais l'activité de ce savant a dépassé ces frontières et a marqué sa trace dans les domaines plus restreints de l'épigraphie lycienne et des inscriptions cypriotes. Schmidt mérite qu'on examine de près les solutions qu'il donne des problèmes posés par les monuments lyciens et qu'on étudie sa méthode vraiment géniale.

premières pages vraiment scientifiques sur l'alphabet lycien. Voici dans quelles circonstances :

Au dire des anciens, il y avait eu — dans un lointain passé sans doute — (nous dirions aujourd'hui : à l'époque mycénienne), entre Macédoniens et Phrygiens, Arcadiens de Tégée et Cypriotes de Paphos, Crétois et une partie des Lyciens, relation de métropole à colonie. La précision de ces données montre qu'elles reposaient sur des traditions locales et vivaces, et s'il ne nous est plus permis de contrôler par des documents historiques la véracité de ces traditions, nous pouvons du moins espérer arriver par la philologie comparée à certaines conclusions qui confirment ces indications. Le dialecte crétois, pour ne parler que de la troisième proposition, présente des particularités qui obligent de supposer l'influence d'un idiome « barbare », et par conséquent son existence. Moriz Schmidt l'avait compris quand, rendant compte en 1863 d'une thèse d'un de ses compatriotes, il s'essayait à des comparaisons entre le crétois du document étudié par cette thèse et l'idiome énigmatique des inscriptions lyciennes. Les comparaisons (qui dénotent plus de bon vouloir que d'expérience) devaient, dans la pensée de Schmidt, tracer la route à d'autres savants jaloux de se faire un nom [1].

Après avoir attendu quelque temps, Schmidt n'hésita plus, vers 1866, à tenter l'expérience qu'il conseillait aux autres. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il découvrit que même l'alphabet lycien n'était pas déchiffré ! A la place du déchiffrement, il y avait cinq à six lectures différentes, autant que de savants qui avaient traité *ex professo* de cette malheureuse épigraphie [2].

[1] Préface de l'*Essay on the alphabet and the language of the Lycians*, qui sert d'introduction au recueil des inscriptions d'après Schœnborn, Iéna, 1868. La thèse étudiée par Schmidt dans *K. Z.*, XII, p. 212-222, a pour titre *De inscriptione Cretensi qua continetur Lyttiorum et Bolœntiorum foedus scr. Henr. Bernh. Voretzsch.* (Halle, 1862, 33 pages.) — L'origine crétoise d'une partie des Lyciens est affirmée par Hérodote : *οἱ δὲ Λύκιοι ἐκ Κρήτης τὰρχαῖον γεγόνασι* (*τὴν γὰρ Κρήτην εἶχον τὸ παλαιὸν πᾶσαν βάρβαροι*). . ., I, 173. Suit l'histoire de l'émigration des partisans de Sarpédon, frère et compétiteur de Minos, puis d'une plus récente colonisation, athénienne cette fois. Le tout est rappelé plus brièvement en ces termes : *Λύκιοι δὲ Τερμίλαι ἐκαλεῦντο ἐκ Κρήτης γεγονότες, ἐπὶ δὲ Λύκου τοῦ Πανδίονος ἀνδρὸς Ἀθηναίου ἔσχον τὴν ἐπωνυμίην*, VII, 92.

[2] Voici leurs noms : Saint-Martin, 1821 ; Grotefend, 1831 (1835) et 1842 ; Daniel Sharpe, président de la Société géologique de Londres, 1841 et 1843 (1847) ; Chodzko, 1844[?] (inconnu à Schmidt) ; Lassen, 1856 ; Blau, 1863 ; Friedrich Müller, 1863 et 1864. Voir Savelsberg, I, p. 1-7. Ces savants de premier ordre ne purent que distraire en faveur de nos inscriptions quelques heures de leur temps consacré à des œuvres bien autrement sérieuses. La numismatique lycienne n'était pas plus avancée que le déchiffrement des textes lapidaires, quoiqu'elle fût abordée par des hommes tels que Fellows, l'auteur du *Corpus* des monnaies (1855), Sharpe, Longpérier, Koner et Brandis (1866).

Il fallait donc laisser là les études, ne connaître que les textes. C'est ce que fit le professeur d'Iéna [1].

Les épitaphes bilingues commencèrent par lui livrer quelques noms propres [2]; les unilingues le renseignèrent, elles aussi, sur les noms de Périclès *Pericle*, d'Harpagus *Arppaquh* [3] (génitif), de la ville de Xanthus, Ἄρνα d'Etienne de Byzance, *Ar*ⁿna* des monuments [4] : il lut la correspondante exacte *Tr*ⁿmili* de la dénomination Τερμίλαι par laquelle, au rapport d'Hérodote, les Lyciens étaient désignés dans leur propre pays [5]. L'alphabet fut peu à peu complété : Schmidt sut que ϰ était *th* et + *h*. Il éprouva quelques surprises : Ξ n'était pas *ξ*, Χ n'était pas *χ*, Ε n'était pas *ε*, Ο était souvent donné comme correspondant à l'*upsilon*.

Désormais le déchiffrement était réalisé : on pouvait encore l'amender sur quelques points de détail, le tenir pour non avenu non. Deecke qui affecta de décrier au nom de l'étymologie (!) [6] l'œuvre de Schmidt, lui rendit pourtant un précieux hommage

Pour donner une idée des préjugés qui régnaient alors, il suffira de dire que l'on avait édifié une géographie fantastique rien qu'avec les légendes monétaires des rois Periclès, Trbbēnimi, Qeriga, Cuprlli, voire même Mithrapata, lue *Mechrapata* et qui devait désigner le port de Macri, représentant actuel de l'antique Telmessus! De telles sottises s'impriment encore aujourd'hui dans des ouvrages réputés sérieux.

[1] *Vorstudien zur Entzifferung der Lykischen Sprachdenkmäler* dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, V. p. 257-305, et *Essay on the Alphabet*, p. III-X du *Corpus* de Schœnborn, Iena, 1868. L'auteur s'est souvenu de ses études crétoises, *Essay*, p. IV (emploi de *κ* au lieu de *γ*); p. V (emploi de *θθ*; prédilection pour la voyelle *o*; le nom de Minos retrouvé en Lycie); p. VII (ΔΔΗΝΑ et ΤΤΗΝΑ = *Ζῆνα*; formes crétoises *τἰαμία*, *τἰωμός* et *τἰὸνα* = *ζημία*, *ζωμός* et *ζόνη*); p. IV et p. VIII (chute de *ς* au nominatif des noms masculins).

[2] Il ne connaissait que *Limyra 19*, *Antiphellus 3*, *Tlos 2* (Daniell, n° 4), Levissi (Daniell, n° 2) et le *nécrodipnon* de Cadyanda, Fellows, *Lycia* p. 116-117 = *C. I. G.*, III, n° 4225.

[3] Harpagus est face nord de la stèle Xanthienne, l. 25, ΑΡΠΑΓΟΥΙΟΣ (cf. *C. I. G.*, n° 4269); *ibid.*, l. 58-59 : *Arppaqus*, mal à propos regardé comme un nominatif à cause de *s*; *[Arppa]quh*, *Arppaquh*, face sud, l. 2 et l. 25 (des éditions, mais en réalité l. 30). On trouve ailleurs *Arrppaquhe* (texte inédit). Voyez, face nord, l. 19, si *paqa* ne serait pas le reste d'un nom *Arppaqa*, au datif? ou à l'accusatif?

[4] *Ar*ⁿna* répond à Ξανθίοις sur le décret de Pixodare (= Savelsberg, I, p. 60); il en est parlé sur la grande stèle, face sud, l. 29; est, l. 30, 49, 53-54; face nord, l. 10; sur le tombeau de Payava, l. 10 (= Savelsb., II, p. 195). Voici le texte d'Étienne de Byzance, au mot Ἄρνα (édition Meineke, Berlin, 1849, p. 123) : « Ἄρνα, πόλις Λυκίας· οὕτω ἡ Ξάνθος ἐκαλεῖτο ἀπὸ Ἄρνου τοῦ κατοικήσαντος Πρωτόγονον. Τὸ ἐθνικὸν Ἀρναῖος καὶ Ἀρνεός. « ΑΡΝΑ, a Pelasgic name found in many parts of Greece and in Italy... » (Leake: *Transactions of the Royal Society of Literature, second series, Volume II*, page 35, note 9).

[5] Schmidt lisait *Arína* et *Trámili*. On a vu plus haut que, d'après Hérodote, les Lyciens se nommaient Termiles. Notre inscription de Myra 4, que nous tenterons de traduire, livrera la mention *Tr*ⁿmili*.

[6] *Lyk. Stud.*, I, p. 124-125.

en ne réussissant à repousser qu'une seule lecture[1]. Son rejet des lectures *u* et *o* des caractères O et Ψ atteint, non pas le véritable créateur de l'épigraphie lycienne, mais son successeur Savelsberg. Plus tard, il est vrai, Deecke rectifia les transcriptions schmidtiennes *ín* et *ún* de Ξ et X, mais du moins en les prenant pour point de départ de sa théorie des sonnantes nasales[2].

Que E soit, malgré l'avis de Deecke, la voyelle *i*, de très nombreux exemples le garantissent : ce sont des noms grecs écrits en lycien, des noms lyciens écrits en grec, et des noms perses écrits en lycien.

Les premiers, Περικλῆς, Ἰατροκλῆς, Ἴωνες, Ἑκαταῖος, sont devenus *Pericle*[3], *Iyetruqle*, *Iyonis*[3], *Eqeteiya*[4], avec E qui correspond à I. Deecke en est réduit à orthographier ces divers noms *Päreklä*, *Ijätroχlä*, *Ijünesn*, *Äχätäja*, où il découvre le perso-phrygien Ἀχάτης[5]; on croirait lire Knötel[6].

Les noms lyciens écrits en grec sont très nombreux : citons *Iqtta*, et Ἴκτας, *Sideriya* et Σιδάριος, *Purihimetehe* et Πυριμάτιος,

[1] E qu'il se refuse à transcrire *i*. Je sais bien que l'identité de forme de la lettre avec la voyelle gréco-latine causera le premier, que dis-je! le *seul* obstacle à l'adoption immédiate de la lecture schmidtienne; mais X et Ξ ne sont pas non plus le χ et le ξ des Hellènes, et d'ailleurs ne voyons-nous pas P chez les Grecs exprimer *r* et chez les Latins *p*? La similitude de forme ne constitue qu'une simple présomption qui doit être écartée devant un fait démontré.

[2] «Nasale Sonanten im Lykischen» dans les *Beiträge* de Bezzenberger, XIII, p. 132-139.

[3] Pour Périclès, voir note 3, page 194.

[4] Iatroclès, *Xanthus 3* (= Savelsberg, II, p. 186; cf. Schmidt, *Neue lyk. Stud.*, p. 19); les Ioniens, *Stèle Xanthienne*, face est, l. 27 (cf. Savelsberg, I, p. 9); Hécatée, *Limyra 26*, non reproduite par Savelsberg, qui a, à son premier volume, p. 8, identifié les formes lycienne et grecque = Petersen, n° 126.

[5] *Lyk. Stud.*, I, p. 131, 138. Il n'y a pas *Äχätəja*, mais *Äχätäəja*, soit quatre lettres après le *t* : cela étant, le rapprochement avec Ἀχάτης est encore moins acceptable. La seule objection qu'on pourrait élever contre l'équation *Eqete iya*, *Ekata-ios*, c'est que la forme lycienne devrait avoir *h* comme première lettre; mais les Lyciens n'ont pas non plus écrit *Harppaquh* pour Ἁρπάγου.

[6] Knötel nous met en présence de *Jobatès*, de *Bellérophon*, de *Lykos*, des *Solymes*, des *Teucriens*, de *Chypre* et de la *Crète* par les mots suivants tirés, dit-il, de la grande stèle Xanthienne : *Ofäte*, *Valorunakä*, *Leku*, *Salomovu*, *Täkäre*, *Kopre*, *Krädä*, etc. Ses traductions valent ses transcriptions et identifications. Le bonhomme *Ddavasa* nous dit, à la fin de l'inscription de Myra 4, selon Knötel : «Mein Fluch treffe die leere Kiste. Bewahre die Kiste darin heilig. Ein freier termilischer Bürger, ein Adliger und Troer bin ich und höchst adlig.» C'est qu'il n'avait pas lu les inscriptions grecques du pays. — Cet article de haute fantaisie parut en feuilleton dans la très obscure *Breslauer Zeitung*, 1872, n^os^ 421 et 422. Chaque science a ses curiosités; nous avons les *excursus* de ce savant de Glogau sur «Die letzten Trojaner und ihr Gedenkstein» (la stèle de Xanthus). — Que M. Deecke me pardonne ma réflexion fort injuste à son égard à la prendre au pied de la lettre, ce n'est qu'une boutade contre son dogmatisme.

Purihim... et Πυριβάτους, *Priyenubek*ᵃ et Πριάνοβα, *Urtakiyah*ᵃ et Ὀρταχία, *Ticeucēprĕ* et Τισευσέμβραν, *Sbicaza* et Σπιγάσα des bilingues [1], justifiant l'équation E = I. A peine si l'on parvient à découvrir quelques exemples dissidents; ainsi les noms cariens Σέσκως, Μέσος sont écrits *Ziśka*, *Mizu*, tandis qu'*Idazzala* est écrit Ἐιδασσάλα [2]; ces exceptions ne prouvent pas plus que l'orthographe suivie par Plutarque [3] pour désigner le frère de Mausole, Pixodare, en lycien *Piqedare*, avec E comme deuxième lettre [4].

Le troisième groupe, celui des noms perses cités sur la grande stèle xanthienne, n'est pas moins instructif : nous avons là *Mithrapata*, le Μιτροβάτης de Xénophon [5], *Vizttaspparᵃ* qui fait songer immédiatement à *Vishtaçpa* (Hystaspe) [6], *Riyamona*, le même qu'Hiéraménès beau-frère de Darius II, probablement *Ariyamana* [7], *Vidrᵉna* ou *Hydarnès*, *Vidarna* [8], enfin *Cizzaprᵉna* ou Τισσαφέρνης, **Cissaparna* [9]. Il est bien entendu qu'on ne soup-

[1] Antiphellus 3, Limyra 19, Levissi, *ex-voto* de Perpax (= *Mém. de la Soc. de ling.*, VIII, p. 450), Cyaneæ (Petersen, p. 21, n° 25).

[2] Nécrodipnon de Cadyanda = *C. I. G.*, n° 4225, et Petersen, n° 265. Il ne faut pas transcrire *zizkka*, avec un second z, attendu que la troisième lettre revêt la forme du s archaïque, c'est-à-dire d'une sorte de M avec son jambage de gauche plus long, et celui de droite coupé d'un petit trait horizontal.

[3] Πηξόδωρος, *Vie d'Alexandre*, ch. x. Encore n'est-il pas sûr que la leçon Πιξόδωρος ne soit préférable : comparez le xanthien Πιξώδωρου (*C. I. G.*, 4276*b*, p. 1125).

[4] Décret bilingue de Pixodare, l. 1. Ce monument malheureusement incomplet, et illisible dans sa partie grecque, fut publié par Moriz Schmidt et W. Pertsch dans le volume qui complète le recueil des inscriptions et qui porte pour titre : *Neue lykische Studien und das Decret des Pixodaros*, Iéna, 1869, 2 planches. On peut consulter au sujet de ce monument Savelsberg, I, p. 60; Deecke, *Lyk. Stud.*, III, p. 282, et Judeich, *Kleinasiatische Studien*, Marburg, 1892, p. 252, note 2.

[5] *Hellen.*, I, 3, 12. Ce satrape est mentionné à la face est de la grande stèle, l. 16. Nous avons de lui diverses monnaies (Fellows, *Coins*, pl. III, 6-10; Six, *Monnaies Lyc.*, n°ˢ 233-246; Babelon, *Perses Achém.*, p. CIX et n°ˢ 529 et 530). Voir, sur ce nom, Savelsberg, I, 9; II, 201, et Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 133.

[6] Stèle, face nord, 49. «Erinnert an Vistaspa», Schmidt, *Neue lyk. Stud.*, p. 20. Cf. Savelsberg, I, p. 17; Deecke, *Nasale Sonanten*, p. 137.

[7] Thucydide, VIII, 58. L'identification de (*E*)*riyamona*, stèle nord 12, avec Hiéraménès est due à Arkwright : voir mon article *Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus*, dans le *Bab. and Or. Record*, juin 1890.

[8] *Cizzaprᵉna : Vidr*|*ᵉnah :* = Tissapherne [fils] d'Hydarnès, stèle de Xanthus, face nord, l. 11-12. On ne savait pas jusqu'ici le nom du père du célèbre satrape de Darius II. Cf. le mémoire précité sur *Pharnabaze et Tissapherne*.

[9] La brillante découverte du nom de Tissapherne (nord, l. 11, 14, 15) est l'œuvre de Deecke; il y a été conduit par des considérations historiques, on peut dire *malgré sa transcription* «Kezzaprŋna». Annoncée par son auteur dans *Lyk. Stud.*, IV, p. 192, elle a été exposée dans l'article, si bienveillant pour moi, *Zur Deutung der Stela Xanthica* (Berl. philol. Woch., 30 juin 1888, col. 827-828). Mais il faut lire par un *C* correspondant au *Tch* perse.

çonne de telles identifications qu'à la condition de transcrire, ainsi que je fais, les syllabes ME, FE, KE, PE.

L'objection que les doubles transcriptions appartiennent à un âge moins ancien que la création de l'alphabet asiatique[1] n'aurait quelque valeur que si le lycien primitif nous était connu : or, de ce premier stage de la langue, nous ne possédons encore que ce que M. Six appelle les hiéroglyphes crétois : mais alors il nous faut repasser la mer et entreprendre le déchiffrement cent fois plus pénible de ces idéogrammes termiles si patiemment recueillis par le docteur Evans[2]. Nous ne réussirions qu'à retrouver

[1] «Leider habe ich mich nicht entschliessen können, der Schmidt'schen Umschreibung des lykischen Alphabets zu folgen, da sie ein zu irriges Bild der etymologischen Gestaltung der Sprache giebt. Mag auch in der That im Lykischen, wie die griechische Umschreibung lykischer, die lykische Wiedergabe iranischer Wörter zeigt, allmählich eine Trübung der Vocale und eine theilweise Verschiebung der Consonanten stattgefunden haben, so war diese doch keineswegs ursprünglich, und zur Zeit der Annahme des griechischen Alphabets sicherlich noch nicht durchgedrungen, muss vielmehr als eine spätere Entartung gelten; und ebensowenig wie wir das griechische *αι* und *οι* durch *ae* und *oe* wiedergeben, weil die Römer diese Diphthonge so umschrieben und die Griechen ihrerseits römisches *ae* und *oe* durch *αι* und *οι* ausdrückten, oder wie griechisches *η* uns als *i* gilt, weil die Neugriechen es so aussprechen, ebensowenig dürfen wir z. B. auch die durch entlehntes griechisches *ε* und *ο* ausgedrückten lykischen Vocale als *i* und *u* bezeichnen, weil sie in einigen lykischen Namen griechisch durch *ι* und *υ* wiedergegeben werden. Geschieht dies doch keineswegs Consequent, und die spätesten uns erhaltenen Inschriften verrathen durch den Wechsel der Schreibung noch häufig das Schwanken der Aussprache und den Rückfall in die alte Geltung.» (Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 124-125.)

[2] *Cretan pictographs and præ-phœnician script*... by Arthur J. Evans, Keeper of the Ashmolean Museum, London, 1895, in-8°. L'auteur passe en revue quatre-vingt-deux symboles dans son paragraphe 4 (*Classification and Comparison of the Symbols*, p. 33-47). Table I, p. 80 (comparaison de trente-deux signes avec des caractères «ægéens» trouvés en Égypte et des syllabiques cypriotes); table II, p. 84 (groupe de symboles linéaires de Crète, Mycènes et Siphnos); table III, p. 96 (signes pictographiques et linéaires, 1-12α, 12β et 13, comparés à des signes béotiens, mycéniens, cypriotes et sémitiques). M. Six a bien voulu me faire part de ses remarques touchant les lettres lyciennes qui ne sont pas dérivées de l'alphabet grec : «J'ai retrouvé, m'écrit-il, toute la bande parmi les hiéroglyphes crétois. Ainsi la double hache (Evans, n° 10) est l'ancêtre d'une variante graphique de votre *ẽ*; le n° 55 est l'*ẽ* régulier; le n° 71 le *f*; le n° 31 votre *k*; le n° 54, *q*; le n° 73 une forme de *m* dans une inscription de Pinara; le n° 68 le *m* du Dr Deecke; le n° 8 une forme de *n* inscrite dans l'*ex-voto* de Tlos; le n° 34 la lettre O, qui, sur certaines monnaies, a un point au centre; le n° 38 la troisième lettre du nom des Ioniens en lycien.» C'est très beau; mais cela n'éclaire pas la lecture du lycien. Voir aussi, dans le magnifique volume de M. Evans, p. 86, la photographie de l'inscription «étéocrète» de Præsos; l'inscription déjà publiée par MM. Comparetti et Halbherr est tracée en lettres grecques archaïques, en boustrophédon, quatre lignes; mais le texte n'est pas grec. Comme il est mal déchiffré, je ne me permets pas de la rapprocher des inscriptions lyciennes.

les ancêtres des lettres non grecques de l'alphabet lycien : mais leur lecture, qui la livrerait?

Admettons un instant que Deecke ait raison de tenir la voyelle E pour un *epsilon* devenu, avec le temps, une correspondante assurément curieuse de l'*iota*. Le son *i* manquait donc à la langue lycienne? Et, surprise plus grande encore, l'*iota* des Grecs fut emprunté, non pour figurer la nouvelle voyelle *i* venue avec les derniers colons d'Athènes et de Corinthe, mais pour la semi-voyelle *y* !

Mieux vaut tenir compte des faits, même en confessant notre impuissance à les expliquer : les nier est une œuvre mauvaise. Le caractère I occupe la seconde place, et non la première, dans le nom *Iyetruqle* = Ἰητροκλῆς, et je ne vois pas de motif de faire des deux lettres EI la diphtongue *ει* : dans les inscriptions cypriotes, *ιατρός* n'est pas transcrit *eiatros*, mais bien, comme dans ma transcription du nom propre, *iyatros*, avec *y* entre deux voyelles.

Les seules diphtongues en *i* sont ↑E, ↓E, ↓E, non pas EE ni IE. E ne souffre pas son propre voisinage; il appelle la semi-voyelle I, c'est-à-dire *y*. Aussi trouverez-vous non pas *Muliiseh* ou *Mulliyiseh*, mais *Mulliyeseh* = Μολλίσιος, avec *e* concourant à la prolongation de *i*, absolument comme dans notre mot *patrie*. Telle est la cause de mon refus d'orthographier *Molleiäsäh* [1].

Cet *ä* m'est particulièrement désagréable. Sans doute c'est là une des valeurs de ↑, mais ce n'est pas la seule. Le *e* français a des aptitudes plus diverses, qui semblent correspondre aux nombreuses valeurs de ↑, puisque, comme lui, il est tantôt muet, tantôt *a* (*exemple*, *femme*), tantôt *é*; (↑ est même *o*) : *Sideriya* = Σιδάριος, *Priyenubeh*ᵃ = Πριάνοβα; *Ticeucëprë* = Τισευσέμβραν; *Piqedare* = Πιξώδαρος (la forme lycienne-grecque était Πισέδαρος [2]).

[1] I et non E est gravé avant Δ dans le nom d'Apollonidas sous son orthographe lycienne, *Pulenyda*. Ici il ne remplit pas apparemment le rôle de la lettre de liaison. De même dans le mot *hrppiy* suivi d'une consonne, *hrppiy prⁿnezi* (Xanthus 8), *hrppiy mei* (Limyra 11). On pourrait donc soupçonner à I une valeur *ĭ*. D'autre part, la seconde voyelle *e* de la désinence *eye* est muette probablement, de sorte que *Publleye* de Limyra 19 vaut *Publlē*, ce qui est un écho parfait du grec Πυθίλλη, avec perte de l'*iota* au milieu du nom. La désinence lycienne semble être purement artificielle, c'est le datif grec transposé par les scribes. Mais on n'hellénisait pas toujours; car, à côté des noms *Publleye*, *Esedrplēmeye*, *Quvataye* (féminin), *Plezziyeheye* (féminin) (cf. Petersen, nᵒˢ 150 et 154), à côté de ces noms, dis-je, on a des noms inertes, qui doivent cependant se traduire par le datif; ainsi *Hᵐproma* = [pour] Embromas (Xanthus 2), *Hᵐmideve Mleyeusi Murᵐna* (Petersen, n° 155) = Ἐλμιδαύαι καὶ Μλαασύσι καὶ Μόρναι (*C. I. G.*, n° 4315 *b*). — On avait lu tout d'abord *Mulliheseh* à Levissi; mais le sixième caractère est bien *y*, comme on peut s'en convaincre par la copie autrichienne (Petersen, n° 6).

[2] À Pinara une épitaphe donne cette forme : τὸ μνημεῖον Ἀντιπάτρου δὶς τοῦ Πισέδαρου κ. τ. λ. (*C. I. G.*, n° 4253).

La voyelle *ä* n'a pas été adoptée non plus par Schmidt[1], il faut l'en féliciter.

Schmidt transcrit *o* la lettre O, tandis que Savelsberg accumule les preuves en faveur de la lecture *u*, notre *ou*[2]. A Levissi, *ἑαυτῶν* est écrit *ἑαοτῶν*, et sur d'autres points du littoral asiatique on prenait l'*o* pour l'*upsilon* : *ταῦτα*, *φεύγειν*, *λεόκοις*, Εὀδώλο, ces façons d'écrire étaient courantes. Les organisateurs de l'écriture lycienne admirent donc ce caractère et refusèrent droit de cité à Y. D'autre part, *o* et *ou* sont des sons très voisins : on fut amené très vite à les confondre, et nous avons *Purihim*[*etehe*] = *Πυριβάτους* et *Crup*[*sseh*] = *Θρύψιος*, à côté de *Priyenubeh*ⁿ = *Πριάνοβα* et de *Urtakiyah*ⁿ = *Ορτακία*[3].

En proposant de lire *ín* et *ám* les lettres Ξ et X, le grand initiateur Schmidt était presque dans le vrai : au moins il faisait justice de la théorie de Grotefend qui invente des caractères spéciaux pour les voyelles longues[4]. Le lycien a-t-il connu la quantité vocalique, nous l'ignorons; en tous cas, son écriture n'en montre pas trace[5]. Disparurent donc l'*á* et l'*é* de Grotefend.

[1] Dans sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus lyciis* (Leipzig, Drugulin, 1876) et sa *Commentatio de Columna Xanthica* (Iéna, 1881), il fait usage de la transcription latine *a u e u i o j h* : *b* (*u*) *p f* : *k* (*g*) *y g* : *d t th z* : *l r* : *á* (= *am*) *m í* (= *ín*) *n* : *s* (—), en substituant dans son second travail *o* à *u*, *u* à *o*, *ũ* à *y*. Il transcrit *qss*, *qzz* par *xs*, *xz* et *kk* par *ũv*.

[2] Savelsberg, I, p. 9 et suivantes.

[3] Ex-voto bilingue. — On a aussi *Murⁿna* (et *Murⁿnah* : Petersen, nᵒˢ 155 et 132) = *Μόρναι* (Petersen, n° 126) et *Μυρνος* (*C. I. Sem.*, n° 45). Je ne crois pas impossible de comparer à ce nom celui du dieu Marnas, adoré à Gaza d'après Étienne de Byzance. Chacun sait que les Philistins et les Termiles de Lycie avaient un berceau commun, l'île de Crète : reste l'objection d'un même nom propre porté par une divinité et par un homme; mais en Lycie des citoyens s'appelaient Ἑρμῆς comme le dieu du commerce. (Voir dans Petersen, le second *Index* de noms propres.)

[4] «The value of the two signs Ξ and X till now has been entirely mistaken, for neither is the former an expression of *e* or *i*, nor is the latter *a* or *ai*, but both the letters express the nasalisation of the vowels *i* and *a*, which we design after the Polish manner by *į* and *ą*...» Après avoir cité plusieurs exemples, Schmidt constate combien ces exemples «support our statement, as well as afford an argument against the value of *η* attributed to Ξ by Grotefend and Blau» (*Essay*, p. v et vi). Grotefend transcrivait une inscription ainsi : *äwüĕnü gŏpū māte prĕndfātū* N. *ĭrppĕ lădĕ aiwĕ sā tedāĕmā*. (*Zeitschr. f. K. des Morg.*, IV, 1842, p. 293). C'est sans doute cette transcription de mots que l'on dirait extraits de quelque *Gradus ad Parnassum*, qui a fait qualifier le système vocalique du Lycien, de *délicat et compliqué*.

[5] «The long and short vowels were designed by the same letters...» (*Essay*, p. vi, 1ʳᵉ colonne). Schmidt aurait pu montrer les scribes grecs du même pays inattentifs parfois à la quantité vocalique, traçant par exemple *ἐγό*, *νόμο*, *ὀφειλέσε(ι)*, *Σαρπηδόν*, *ἀρχιερέος*, etc. (*C. I. G.*, 4278*i*, 4266*c*, 4264, ligne 14; 4303*k*, ligne 9; 4253, ligne 26-27).

ΡΡΞΝΡ, l'Ἄρνα d'Étienne de Byzance, n'était pas plus *Arêna* que ΤΡΧΜΕΛΕ, le Τερμιλῆς d'Hérodote, n'était *Trâmele*. Que le son de *-n* ou de *-m* affectât ces lettres, c'est ce que Schmidt démontra aisément par le nom propre *Q*tenubeh* = Κυνδάνυβου [1]; il aurait pu ajouter *Arttu*para* = Ἀρτεμβάρης [2]. J'anticipe sur les faits par ces deux transcriptions, Schmidt ayant transcrit non pas * et * mais *ṅ* et *ṁ*, ce qui dut faire plaisir aux éranistes, puisque le zend possède des voyelles nasales analogues. Deecke a revisé ces lectures [3]; il a constaté que les sons vocaliques étaient l'accessoire très variable : *Arṇna*, *Arttoṃpara*, *Trṃmele* lui paraissent plus voisins de Ἄρνα, Ἀρτεμβάρης, Τερμίλης ou Τρεμίλης [4], que *Arína*, *Arttoámpara*, *Trámili*. J'en dirai autant de *Milaso*tro* = Μελήσανδρον, que je ne reconnais plus dans le *Melasôañtrô* du major Conder [5]. Mais j'éprouve

[1] Τενυνάσου τοῦ Κυνδανύβου (Petersen, p. 68, n° 137). Le nom de *Q*tenubeh* et *Q*tanubeh* se lit à Xanthus 4 (Savelsb., II, p. 187) et à *Yaghu* ou Cyaneæ (Petersen, n° 25).

[2] *Arttu*para* est mentionné à Pinara 2 (= Savelsb., II, p. 44, et Benndorf, p. 54, n° 20) à Limyra 16 (Savelsberg, II, p. 40) et sur la stèle (inédite) d'Icuvetis découverte dans le voisinage de Tlos par M. Arkwright. Limyra 16 nous apprend qu'*Arttu*para* fut battu par le roi Périclès. Cf. Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 186, n° 4. Cette découverte est due à Schmidt, *König Perikles*, dans *K. Z.*, XXV, p. 451; la stèle d'Icuvetis désigne Artembarès comme Mède : *Arttu*para Medese*. Sur ses monnaies, on voit la tête de ce prince en satrape perse.

[3] *Nasale Sonanten im Lykischen*, p. 132-139. Avant lui, Hübschmann transcrivait Ξ et Χ par N et M en majuscules. (*Ienaer Literaturzeitung*, 1er février 1879.)

[4] Hérodote (I, 173; VII, 92) orthographie Τερμίλαι. Dans le premier passage, il dit du peuple qui avait suivi Sarpédon en Asie, *οἱ δὲ ἐκαλεῦντο τό περ τε ἠνείκαντο οὔνομα καὶ νῦν ἔτι καλεῦνται ὑπὸ τῶν περιοίκων οἱ Λύκιοι* Τερμίλαι. Plus tard, Lykos, fils de Pandion et frère d'Égée, expulsé d'Athènes, se réfugia chez les Termiles (Τερμίλας) près de Sarpédon. — Étienne de Byzance donne Τρεμίλη au lieu de Τερμίλη comme nom de la Lycie, sous-entendez γῆ; les Lyciens étaient Τρεμιλεῖς, et il cite des vers de Panyasis qui déroulent une généalogie mythique des premiers Lyciens. L'historien national Ménécrate appelait aussi le pays Τριμιλίς (γῆ) dans Antonin Libéral, 35. Voir Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 151.

[5] *The Lycian Language* (*J. R. A. S.*, 1891, p. 664; stèle, face sud, l. 40) : *Meldsôañtrô fddunaka* = Melesander the Bithynian (!). Ce Mélésandre n'était ni Bithynien ni sculpteur, mais un navarque athénien chargé, en 430, d'exiger le payement du tribut refusé par les Lyciens depuis quelque temps; à cet effet, il fit voile pour l'Asie à la tête de six vaisseaux, débarqua (à Patara probablement) et marcha contre les rebelles; mais il fut battu et tué. Ainsi le raconte Thucydide, II, 69. Quand nous saurons comprendre le texte lycien de la grande stèle, nous entendrons le témoignage des adversaires de Mélésandre; déjà le nom du chef victorieux nous est connu, *Trbbēnimi* (forme grécisée Ταρβημις?). Ce Trbbēnimi a laissé de très belles monnaies d'argent. (Six, *Monnaies lyciennes*, n°s 254-256; Babelon, *Perses Achém.*, p. CIX.) — On demande des dates qui fixent l'époque de la stèle : en voilà une! La lecture du nom de Mélésandre est due à Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 187), encore qu'il n'ait pas songé à l'anecdote de Thucydide.

quelque hésitation à accepter les graphies $\tilde{n}$, $\tilde{m}$ de Deecke, qui ont le grave tort de constituer un anachronisme, en rappelant les notations des linguistes modernes. Pour me montrer tout à fait impartial, je répudie mes propres transcriptions $\tilde{n}$, $\tilde{m}$, qui n'expriment rien, le trait supérieur n'ayant qu'une valeur diacritique.

Est-il vrai que nous devons désespérer de rien savoir de la nature des deux lettres en cause? Observons attentivement les faits. Ξ, plus accessible que X, grâce à son incessante intervention, semble avoir été figuré ou non, au gré de l'écrivain. Nous aurions, je crois, ici une *nunnation* comme dans l'arabe. Prenons, par exemple, le mot *kanuveti* qui est certainement un verbe : la troisième lettre tend à disparaître dans les formes contractées du même mot où elle cède la place à Ξ, *ka*ⁿ*ti*, *ko*ⁿ*ti* : je dis bien *tend à disparaître*, car voici maintenant *koti*, sans Ξ[1].

Autre exemple que ma transcription par ⁿ s'efforce d'interpréter; il s'agit cette fois d'un nom propre étranger :

1er état (avant l'emprunt).	2e état.	3e état.
Ανσάνδρου	*Luso*ⁿ*trah*ⁿ	*Lusotrah*ⁿ[2].

Si Ξ est une *nunnation*, X ne marquerait-il pas la *mimmation* ? citons un autre nom propre :

1er état.	2e état.	3e état.
Ιμβραμος, Έμβρομας	*H*ᵐ*proma*	*Hēpruma*[3].

Nous ne connaissons le nom de Tiseusembrè qu'à son dernier

[1] *Kanuveti*, Limyra 12 (Savelsb., II, 75); *ka*ⁿ*ti*, Myra (Petersen, n° 45); *ko*ⁿ*ti*, Rhodiapolis, texte à droite, ligne 5 (Savelsb.., II, pl. II, et Petersen, n° 171), Limyra 42, Myra 6; *koti*, Myra 5, ligne 3, d'après Arkwright; le texte de Savelsberg est mutilé, II, p. 124 = Petersen, n° 47.

[2] Le nom de *Lysandre* est porté à l'époque impériale par le père de Sarpédonis, la même qu'Herpidasè (Ἑρπίδαση ἡ καὶ Σαρπηδονὶς Ανσάνδρου Ἀσπασῖτις, γεγονυῖα ἀρχίερεια ἐν τῷ ἔθνει Ανσανδρου... *C. I. G.*, 4289-4290, *Patara*; 4300 *q*, p. 1132, *Aperlæ* aujourd'hui Evâssari). Les formes lyciennes se lisent à Limyra 6 et à Myra 6.

[3] Ἔμβρομος ou Ἐμβρομας (on n'en a que le génitif Ἐμβρομου) est dans une inscription reproduite dans Petersen, p. 106. Schmidt, Savelsberg et Deecke auraient pu relever cette mention dans le *C. I. G.*, n° 4332, l. 24 : Μέντσα ἡ καὶ Τερτία Ἐνβρόμου Φασηλεῖτις... — *H*ᵐ*proma* se lit à Xanthus 2, au datif; à Xanthus 1, nous le voyons au génitif : *H*ᵐ*promeh tuhes* = « le neveu d'Embromas ». — *Hēpruma* enfin est la légende du statère n° 198 de M. Six; jusqu'ici le nom avait été mal déchiffré; M. Hill a publié cette monnaie à la planche II, fig. 6, de son intéressant article *The coinage of Lycia to the time of Alexander the Great*, paru dans le *Numism. Chronicle* de 1895. Voir la notice d'*Hē(m)bruma*, p. 33, de cette dissertation. Hill a songé à rapprocher la leçon Ἰμβραμος (cf. Ἰμβρασος, Benndorf, n° 80) de notre Ἐμβρομας.

état, *Ticeucëprë* pour *Ticeucë(m)prë*, 2e état; peut-être même le scribe aurait pu écrire *Ticeucë*ⁿ*prë*, avec Ξ?

Cette dernière forme ne serait pas inadmissible, quoique accidentelle. M. G. F Hill, du *British Museum*, qui prépare le catalogue des monnaies lyciennes, pisidiennes et pamphyliennes de ce grand établissement, m'a récemment communiqué deux documents inédits, qu'il m'autorise à publier ici. Le premier est une épitaphe xanthienne copiée par Charles Fellows et que le voyageur découvrit — je reproduis sa phrase, — « inside of a Lycian tomb »[1]. Cette copie est à la page 434 du manuscrit de Birch déposé au *British Museum*. En voici la transcription latine :

ebehi : isbazi : mi iyesiyëni : ΠΡΔΡΞΜΡ *: cumaza : meiyene pemati tice . . . yi hrppitone :*

J'avoue qu'au premier moment je fus tenté d'accuser la maladresse de Fellows pour sa leçon ΠΡΔΡΞΜΡ, et de substituer à Ξ si malencontreux devant Μ, son acolyte Χ. Comme on ne manque jamais d'excellentes raisons pour se justifier, j'appelais en témoignage une autre tombe xanthienne, voire même une pinaréenne, qui mentionnent un certain *Padrᵐma*, avec Χ cette fois. Il est vrai que nous avons encore le nom au troisième état *Padroma*, sur le premier de ces monuments[2].

Mais s'il m'était loisible de suspecter la sûreté de main de l'explorateur Fellows, la même attitude ne m'est plus permise devant un document numismatique communiqué peu après par M. Hill : c'est la légende rétrograde d'un second statère du satrape Artembarès : là le Χ de l'ancienne légende et des inscriptions lapidaires a fait place à Ξ; on a *[A]rtuⁿpari*[3], ce qui s'explique après tout si *nunnation* et *mimmation* se valent.

Ces lettres Ξ, Χ, les organisateurs de l'écriture lycienne ne les ont pas inventées. Tandis qu'ils écrivaient deux *b*, deux *p*, deux *s*, deux *t*, deux *th*, deux *q*, deux *g*, deux *k*, deux *z*, deux *l*,

[1] Ce renseignement vaut qu'on le souligne. C'est, je crois, la seule exception à la règle qui fait inscrire les épitaphes sur la façade extérieure d'une tombe.

[2] *Padrᵐmahe* et *Padrᵐma* (« Xanthus » = Petersen, p. 5, n° 11); *Padroma* (*ibid.*, cf. *Termes de parenté*, p. 464). On lit à Pinara 2 *Padrᵐmah* (= Savelsberg, II, p. 44; Benndorf, p. 54, n° 20).

[3] Le nom est écrit avec un seul *t* sur la monnaie inédite et sur le statère décrit par Six, *Monnaies Lyciennes*, n° 221, et Babelon, *Perses Achéménides*, p. CVI, fig. 59. Les autres monuments mentionnés dans une précédente note (p. 202), donnent deux t. Savelsberg (I, p. 18) paraît avoir été le premier qui ait songé à comparer ce nom au perse Ἀρτεμβάρης. Voir aussi Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 127, et *Nasale Sonanten*, p. 133, qui a pensé à cette forme, ainsi qu'à Ἀρταβαρίος. La désinence *i*, qui est possible, mais incertaine, dans la légende du premier statère, est très nette sur le second; j'ai enfermé entre crochets la première lettre un peu fruste, mais qui était l'*alpha* grec.

ils ont systématiquement écarté les combinaisons analogues *mm*, *nn*, et remplacé le premier *m* et le premier *n* de tels groupes par X et Ξ, qu'évidemment ils possédaient[1].

Le redoublement des consonnes, y compris ^{m}m, ^{n}n pour *mm* et *nn*, a été exposé par Schmidt avec un rare bonheur[2] : faisons toutefois des réserves sur l'explication de ce fait et jusqu'à nouvel ordre prenons cette mode d'écrire comme une pure affaire d'orthographe. En effet *Sppartazi*, c'est Σπαρτιάτης[3], *Zrppedun̄i* Σαρπηδονίς, *Parzza* « *Pārçā* »[4], de même *Ar^{n}na* Αρνα. La consonne a été redoublée à cause de *s* ou de *r*, mais il est douteux que la prononciation l'ait redoublée. Souvent *r* ou *l*, qui provoque le redoublement, suit une autre consonne : on prononçait une voyelle avant ce *r* ou *l*; *hrppi* se lisait « *herpi* »; *tr^{m}mili* « *Termili* ». Le premier de ces mots, qui n'est autre que la

[1] Après avoir admis l'existence de la mention de *Smyrne* dans le texte de la grande stèle, face nord, ligne 50, sous la forme « *Ṣmrnnazi* » (Essay, p. V b), Schmidt semble disposé à en douter, K. Z. XXV, p. 461. Savelsberg et Deecke n'ont pas de ces hésitations (*Beiträge*, I, 15; II, 213; *Nasale sonanten*, 137, 139.) Or, il n'y a pas plus *Ṣmrnnaz^{a}* que *mrmmdipe* et *mrmmas* —, même face nord; l. 33, 38, 44. Ce que ces savants prennent pour une sorte de *zéta* ayant la forme d'un C retourné, est la lettre dégradée O, et leurs *nn* et *mm* sont, en réalité, deux *g* et deux *sh*. Au lieu de *Ṣmrnnaz^{a}*, nous devons lire *Umrggaz^{a}*; c'est le nom du satrape Amorgès en milyen : le lycien, face sud, l. 50 donnait *Humrqqo* (accus.), avec deux *q* correspondant à nos *gg*.

[2] *Essay*, p. VI-VII, et les deux tableaux de la planche B. Une consonne de la classe des dentales se redouble souvent au commencement d'un mot ou entre deux voyelles. Le redoublement a lieu après *R* pour *b*, *p*, *k*, *g*, *q*, *t*, *th*, *z*, *l*, *m* (^{m}m), *n* (^{n}n), *s*, *sh*; après *P* pour *d*, *t*, *l*; après *Q* pour *p*, *t*, *th*, *z*, *s*, *m*, *n*. On trouve *ll* après *c*; ^{n}n après *r*, *p*, *q*, *k*; ^{m}m après *r*, *l*, *p*, *c*, *q*, et après *l* ou *s*, ^{m}m, *tt* et *pp*.

[3] Stèle de Xanthus, face est, l. 27. La même face se termine par le mot incomplet *Sppart...* dont il faut chercher la fin au début de la face nord, malheureusement mutilé. La ligne 27 inscrit à la suite les uns des autres les ethniques *-is^{a}* : *iyonis^{a}* : *sppartazi* : *atonaz*[i, et la ligne 26 parle de satrapes *se qssadrapahi* : *tr^{m}mili*. Savelsberg traduit : « und Satrapen (besiegten?) ein lykisches, —, ionisches, spartanisches, athenisches, — grosses Heer —» (II, p. 217). Pour Deecke, il s'agit des satrapes de ces diverses nations; il traduit : « und von den Satrapen den lykischen, ...ischen, jonischen, spartanischen, athenischen... », ce qu'il commente ainsi : « Dass Sparta und Athen hier auch als persische Dependenzen erscheinen, entspricht der orientalischen Prahlerei; s. in der Inschrift von Bisutun, col. 1, 15, unter den abhängigen Landschaften : *Sparda*, *Junā*... » (*Lyk. Stud.*, II, p. 327).

[4] *Zrppeduni*, stèle Xanth. face ouest, l. 6. Ce mot du texte milyen me paraît correspondre à *Zrppudeine* du lycien, face est, l. 46. Les inscriptions grecques du pays mentionnent des hommes nommés Σαρπηδών; ainsi à Sura (*C. I. G.*, n° 4303 *k*), Σαρπηδὼν ὁ καὶ Εὔοδος, l. 9, à Tlos, *C. I. G.*, 4242, Μεῖδι Σαρπήδονος,. . Τείμαρχος καὶ Σαρπηδὼν οἱ Φερεκλέους...; il y a aussi des femmes nommées *Sarpédonis* (*C. I. G.*, 4289, 4290, 4295 *Add.*) — *Parzza* est à la face nord, l. 2, *se parzza qbide* =? « et rois Perses ». Le nom a plusieurs variantes : *Parza*, *Przis*, *Przze*, *Przẽ*, *Przidi*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

préposition *ἐπὶ* et qui gouverne le datif[1], est un des éléments du nom propre *Hrppidubeh* (génitif); si nous n'avons pas encore retrouvé la transcription grecque de ce nom, nous ne saurions douter du moins qu'elle n'eût été *Ἑρπιδυβου*, à cause du nom de femme *Ἑρπιδαση* dont nous avons séparément les deux éléments dans l'écriture lycienne *Hrppi* — et — *daza*[2].

Un autre exemple qui nous ramène à XM = *m*, est *Hlᵐmideve*, nom propre qui nous a été conservé en même temps que sa transcription grecque ΕΛΜΙΔΑΥΑΙ, avec un seul *μ*, mais en revanche la voyelle intercalée *ε*[3].

Passons à la lettre 𐊫 que Schmidt confondit avec 𐊬. Quelle en est la lecture? Est-ce *o*, comme le voulait Savelsberg[4], ou *ü* comme le propose, sans dire ses motifs, M. Deecke? Ne pourrait-on pas plutôt transporter sur 𐊫 et 𐊬 les voyelles nasalisées de Schmidt? Je me hâte de dire que ce dernier parti ne se justifierait nullement. Sans doute 𐊫 est très souvent écrit avant N, M et T, et la légende monétaire *Aruvotiyesi*[5] fait songer à une forme grécisée *Ἀροανδίασις* : sans doute nous avons *Qadavoti* pour *Καδύανδα*, cité au nord-est de Telmessus[6]. Mais la syllabe *ot* répond

[1] Comme le prouve Levissi, L. 2, *hrppi lada eptteke se tideime* = l. 4-5, *ἐπὶ ταῖς γυναιξὶν ταῖς ἑαυτῶν καὶ τοῖς ἐγγόνοις*.

[2] *Hrppidubeh* est sur une épitaphe inédite d'Antiphellus; nous avons eu l'occasion de nous référer au monument grec d'Herpidasè (p. 203, note 2). Au tombeau de Sāret, l'inscription mentionne un Lycien nommé *Hanadaza* (Benndorf, n° 101).

[3] Je relève dans les intéressantes inscriptions grecques de Lycie publiées en 1895 par M. Hill (*J. H. S.*, p. 119, n° 3) le nom d'homme au génitif *Σαλάμου*. N'aurions-nous pas là une forme grécisée du nom de *Slᵐmeve* (Pinara 3)? Si oui, notez bien cette voyelle qui, dans la transcription hellénique, précède le *λ*.

[4] Savelsberg, I, p. 9. Son critique Hübschmann préfère transcrire *ö* (*Ienaer Literaturzeitung*, 1ᵉʳ février 1879) : il écrit *IyönisN* et *Özzuβäzäh*. Je n'ai pas le courage de le blâmer, ayant moi-même quelque temps employé la même transcription, notamment dans mon *Tissaphernes and Pharnabazus mentioned on the great stela of Xanthus*.

[5] Stèle Xanthienne, face est, 18, 21, et monnaies (Six, nᵒˢ 231 et 232, pl. X, 13).

[6] Le Décret de Pixodare porte : *[eb]eᵐnẽ piqedar' ecat[amlah] arᵐna se tlava se pi[nale] se qadavoti meᵐna* que traduisait la partie grecque *ἔδωκεν Πιξώδαρος Ἑκατ[όμνω Σα]νθίοις Τλωίτ[ο]ις* [*?Καδυανδεοῖς*] [*καὶ Πιναρέοις?*]. — *Pinale*, c'est-à-dire *Pinara*, se lit sur la stèle Xanthienne, à côté des autres noms de villes, face est, l. 30, *[A]rᵐna : Pinale : Tlava : vedre* probablement, «aux cités (*vedre*) de Xanthus, Pinara, Tlos.» Dans le Décret, il est employé, au lieu de *vedre*, le mot *meᵐna* qui pourrait signifier «aux gens» = ligne 11 du grec : *-σοις ἀνδράσιν καὶ* [*?γυναιξὶν*]. Quoi qu'il en soit, *qadavoti* est-il, ainsi que le pense le Dʳ Deecke, le verbe *ἔδωκεν*? (*Lyk. Stud.*, III, 282.) Une longue inscription inédite, découverte par Benndorf à Tlos, la même à laquelle il fait allusion dans l'*Anzeiger* du 20 juillet 1892, p. 12, où il annonce sa découverte de l'ex-voto bilingue, s'est chargée de répondre : nous revoyons, en effet, l. 21, le nom de Pinara et celui de Cadyanda, entre eux la cité encore à déterminer

à *avδ*, à cause de la présence virtuelle de *n*, nullement à cause de la lecture 𐊫 = *av* : la preuve, c'est que le nom de Lysandre est écrit *Luso*ᵃ*trah*ᵃ à Limyra 6, c'est-à-dire avec ᵃ devant *t*. Mais ce qui démontrera victorieusement que 𐊫 n'est pas une voyelle nasalisée, c'est le nom *Tlo*ᵃ*na* = Τλωεύς de l'ex-voto de Porpax : les trois dernières lettres -ᵃ*na*, *-evs* sont celles d'un suffixe adjectival (cf. *ebe* et *ebẽ*ᵃ*nẽ*, *vedri* et *vedrẽ*ᵃ*ni*, etc.); le radical est *Tlo*, — ou si l'on tient à plus de précision *Tlâ* —, forme contractée de *Tlava* (= Τλᾶος, Τλᾶς) qui désigne la ville de Tlos dans les inscriptions lyciennes [1].

Cette lecture *av* n'expliquerait point d'ailleurs, l'échange de 𐊫 avec O dans les mots *lado*, variante *ladu* [2]; *mohoi*, variante *muhoi*; *prᵃnavo*, variantes *prᵃnavu* et *prᵃnovu*. Choisissons au contraire *o*, et mieux *â* [3], et reconnaissons que *u* (= *ou*) est purement et simplement substitué à 𐊫 et joue son personnage. Que se passera-t-il ? *u*, représentant de *â*, correspondra avec l'alpha des Grecs dans les noms *Humrqqa* (« *Hâmrqqa* ») = Ἀμοργης ; *Urssᵐmi* (« *ârssᵐmi* ») = Ἀρσαμης (?) [4]; *Upazi* (« *âpazi* ») = Ἀβά-

qui n'était mentionnée que sur des monnaies à côté du nom d'homme *Erbbina* = Ἀρβίννας (Benndorf, p. 74, n° 52, l. 15). Voici cette petite énumération : *pinale : telebehi : qadavoti : udreci : meite*...

[1] Pour les mentions lyciennes de Tlos, voir la note précédente. Étienne de Byzance donne cette notice (p. 627, édit. Meineke) : Τλῶς, πόλις Λυκίας, ἀπὸ Τλῶ τοῦ Τρεμίλητος καὶ Πραξιδίκης νύμφης. Τὸ ἐθνικὸν ἀτικῶς καὶ Τλωεύς καὶ Τλωίτης. Ἔστι καὶ Τλῶς Τλῶος τὸ ἐθνικὸν, ἀλλα καὶ Τλώιος. Pour le géographe, Τλῶς se dirait de l'habitant; l'homme de ce nom, réputé l'ancêtre des Tloïtes, figure dans les vers de Panyasis extraits par Étienne, notice de Τρεμίλη :

> Ἔνθα δ' ἔναιε μέγας Τρέμιλος καὶ ἔγημε Θύγατρα,
> νύμφην Ὠγυγίην, ἣν Πραξιδίκην καλέουσι,
> Σίδρῳ ἐπ' ἀργυρέῳ, ποταμῷ παρὰ δινήεντι·
> τῆς δ' ὅλοοὶ παῖδες, Τλῶος, Ξάνθος, Πίναρός τε,
> καὶ Κράγος, ὅς κρατέων πάσας λητίζετ' ἀρούρας.

Tlos était, d'après Artémidore, l'une des six plus grandes villes de la Lycie. (Strabon, livre XIV, chap. III.)

[2] A Limyra 5, il n'y a pas *lada se tideimis ehbis*, comme je l'ai transcrit dans mes *Termes de parenté*, p. 453, mais bien *ladu ehbi se tideimis ehbi*[*s*]. Page 454, II, *lada*, accusatif singulier, est tout à fait douteux. On fera sagement de ne conserver que les formes *lado* et *ladu*.

[3] Uniquement pour les besoins de la démonstration; mais la transcription proposée par Savelsberg *o* est plus commode et équivaut presque en fait à *â*. C'est pourquoi je ne crois pas devoir l'abandonner. La physionomie des mots lyciens est déjà assez rébarbative pour que nous évitions d'accentuer cette étrangeté par une notation scandinave dont l'urgence ne s'impose nullement.

[4] *Urssᵐmi*, Limyra 15 (Savelsb., II, p. 90). Dans mes *Termes de parenté*, p. 458, je prends la fin de la première ligne d'ailleurs mal transcrite (il y a *Urssᵐm*[*i*?] *prᵃnaziyehi icezi*) pour « de la maison de Icezi. » Comme nous retrouvons *icezi* isolé dans l'inscription de Xanthus (Petersen, n° 10), telle que l'a relue Arkwright, *mêti prᵃnavatê Hura icezi hrppi ladi ehbi*, il vaudrait mieux interpréter *icezi* comme un titre désignant une fonction, *intendant*, par exemple.

σις[1]. Cette correspondance, en effet, 𐊠 la pratique, ainsi que le montrent les exemples *Utâna* = Ὀτάνης[2], *Milasâ*ᵃ*tra* = Μελήσανδρος, *Riyamâna* = Ariyamana, Ἱεραμενης, bien qu'on ne puisse pas dire que cette lettre soit un *a*, à cause des mots *Crzzonase* (Χερσόνησος), *Iyonis*ᵃ (Ἴωνες), *H*ᵐ*proma* (Ἑμβρομας), *Tlo*ᵃ*na* et Τλωεύς, etc.

Le dialecte crétois, lui aussi, employait un α où le grec ordinaire inscrit un *o*, dans ἄναιρος pour ὄνειρος, ἄναρ pour ὄναρ, ἀμῖξαι pour ὀμῖξαι, ἄφελμα pour ὄφελμα, et inversement un *o* pour un α dans ἀροπῆσαι = ἀραβῆσαι, ἀβλοπές = ἀβλαβές, μέσσοπα = μέσσαβος[3]. Il est clair qu'il s'agit d'une lettre particulière que les Grecs ont rendue tantôt α, tantôt *o*, un peu comme les auteurs espagnols transcrivant tantôt *u* tantôt *o*, ou tantôt *i* tantôt *e*, deux mêmes voyelles du quechua.

Deecke a transcrit 𐊯, *ö*; je préfère *ë*. En tous cas, *Triyëtezi* n'est Τριένδασις[4], *Ticeucëprë* Τισευσέμβραν, *Hëpruma* Ἑμβρομας, que parce qu'il faut suppléer Ξ ou Χ avant la dentale ou la labiale. Nous ne devons pas nous y tromper et attribuer à 𐊯 la lecture *en*. Aussi bien l'analogie entre 𐊯 et 𐊠 est curieuse : *ë* s'échange habituellement avec *e* (𐊷), comme 𐊠 avec 𐊰 (*a*); on a *sëne* et *sene*, *mëne* et *mene*; *esede*ᵃ*nevi* et *esedë*ᵃ*nevi*. M. Arkwright, frappé du fait, a établi qu'il y avait le groupe de voyelles fortes *a*, *o*, auquel fait pendant le groupe de voyelles faibles *e*, *ë*, chaque groupe occupant à l'exclusion de l'autre le radical d'un mot[5]. On a *Mrbbanada*[*h*ᵃ] et *Mrbbënedi*, mais non pas *Mrbbënodi* ou *Mrbbanedi*. Quelques noms étrangers sans doute font cependant exception, tel est le nom de la ville d'Iasos orthographié à Xanthus

[1] *Upazi* est le fondateur du tombeau de Myra (Petersen, n° 43); Schmidt, réduit au seul *Upaziyëne* de Cadyanda, comparait à la première partie de ce nom propre Ὑπάσις d'une inscription grecque, *C. I. G.*, 4315 *d* (*Essay*, p. v, 2ᵉ colonne). Deecke a eu le malheur de prendre cet *Upaziyëne* pour un substantif commun évoquant la tombe, tandis que l'omission du mot *mene* et l'emploi du verbe *pr*ᵉ*navate* par un *e* auraient dû le détourner de ce parti (*Lyk. Stud.*, IV, p. 195, n° 9). L'inscription de Cadyanda, d'ailleurs complète, a été mal restaurée par le savant allemand.

[2] Stèle de Xanthus, face nord, l. 5 (Savelsb., II, p. 210; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 134).

[3] J'emprunte ces exemples à Schmidt, la première série à son étude de la thèse de Voretzsch, *K. Z.*, XII, p. 212-222, et la seconde à l'*Essay*, p. v, 2ᵉ colonne.

[4] *Triyëtezi* est le fondateur de deux tombes près de Levissi, à Kechiler. Les inscriptions sont inédites. La forme grécisée Τριένδασις se lit sur l'inscription publiée par Benndorf, p. 93, n° 84. Nous connaissons encore un nom où figure *ë*, savoir : *Esedeplëmi* (Myra 1), datif *Esedeplëmeye* (Limyra 17), forme grécisée Σεδεπλεμις (Petersen, n° 57). Le son *e* appartient bien à notre lettre.

[5] *Vocalic harmony in Lycian*, dans le *Babyl. and Or. Record*, mars 1891, p. 49-54.

Iyaeusas : la bizarrerie de ce concours de voyelles avait fait corriger cette leçon en *Iyalusas* = Ἰάλυσος [1]; mais j'ai vu le monument et la voyelle *e* est très nette. Cette mention corrobore parfaitement d'ailleurs ma découverte du nom d'Amorgès, ce satrape rebelle dont ce fut la ville [2].

Ma transcription *ë* du caractère 𐊕 a pour but de rappeler l'affinité de 𐊕 et de 𐊖 : quant à la prononciation de cette voyelle, je l'ignore; une variante ferait croire que *mëti* se lisait *meiti* [3].

Les diphtongues *ei*, *ëi* existent, mais surtout à la fin de certains mots : ainsi les noms d'hommes *Qerëi*, *Tevinezëi* (génitif grec Τευινδσου), *Mutlëi* [4]. Les noms en *ë*, *ëi*, *i* forment leur génitif en *eh;* les finales *ih*, *ëh*, *oh* n'existent pas. L'exemple *Qerëhe* de la phrase *triyerë Qerëhe* = la « trière de Qerëi » est, je crois,

[1] Savelsberg, II, p. 221 (il corrige aussi *humrqqo* en *humaqqo* à cause du zend *hubagha*, comme s'il avait prouvé l'équation zd *b* = lyc. *m*, et quand même! II, p. 169, note 4). Schmidt a admis la correction de Savelsberg, seulement en ce qui regarde *Iyaeusas* = *Iyalusas*, *K. Z.*, XXV, p. 450.

[2] La défaite d'Amorgès (Thucydide, VIII, 28), qui eut lieu en 412/411, *est relatée sur la stèle Xanthienne*, face sud, l. 47-50; la mention du satrape est à l'accusatif, *Humrqqo* (l. 50), de même que celle d'Artembarès à Limyra 16. Ce qui a éveillé mes soupçons, après les mentions assez parlantes de *iyono*, *iyaeusas*, *crzzonase* et *mucale*, ç'a été le rapprochement tenté par Moriz Schmidt, *K. Z.*, XXV, p. 451, avec l'île d'Amorgos. L'assonance nous a joué d'assez méchants tours pour qu'on doive lui réclamer quelques compensations. L'*Amorgos* de Schmidt me fit évoquer l'ombre d'*Amorgès*. Pour Schmidt, les nombreux ethniques de ce passage fixèrent exclusivement son attention : « In *Ijono* (je remplace les mots écrits en lettres lyciennes par des mots transcrits selon sa dernière manière) hat man längst Ἴωνα erkannt, was hier, S. 48, ebenso mit den *ἐθνικοῖς krzzonase : hotahe : mukale*, d. i. dem knidischen Chersones und Mykale in Verbindung tritt, wie ein andrer Casus des Wortes O. 26-27 *se gesadrapahi*... *isi : ijonisi : sppartazi : atonaz-* mit den Ethnika von Sparta und Athen. Es dürfte daher kaum zu kühn sein, *humrggo* mit der ohnfernen Sporadeninsel (?) Ἄμοργος (äol. Ἴμοργος) zu identificiren. Wie dem sei, an unseren Stellen S. 47-48 wo *tabona* erscheint, haben wir die Accusative zweier *ἐθνικά* vor uns, einen Volksund einen Inselnamen; oben Süd 39 (O. 11) wo *tebete* stand, resp. restituirt wurde, wenigstens einen sichern Mannesnamen (remplacé S. 43 par le nom de Qerëi que Schmidt ne sait pas encore avoir désigné le fils d'Harpagus loué par l'épigrammatiste xanthien).» Voir, sur la question *Amorgès*, l'article de M. Deecke déjà cité *Zur Deutung der Stela Xanthica*, dans la *Berl. Philol. Wochenschrift*, n° du 30 juin 1888, col. 827-828.

[3] Les épitaphes de *Limyra 8* (= Savelsb., II, p. 47; Petersen, n° 139) et de *Limyra 9* (= Savelsb., II, p. 62; Petersen, n° 145) débutent, la première par les mots *ebehi qupa meiti siyëni Sbicaza*, la seconde par les mots *ebeli mëti siyëni Tele.*

[4] *Qerëi* est mentionné à la face sud de sa grande stèle, l. 13, 42, 43, et face est (au génitif), l. 23. Il a laissé de très belles monnaies. Voir mes *Formes de parenté*, p. 460. De *Mutlëi* nous avons la légende monétaire (Six, n° 85) et la forme génitive, à Rhodiapolis (Petersen, n° 172). *Tevinezëi* est à Telmessus 3. Une inscription, *C. I. G.*, 4315 *h* = Petersen, p. 68, n° 137, livre Τευινδσου.

unique. Il y a aussi *Telebehihe*[1], mais sans doute *he* est-il le génitif des noms en *hi*, car nous lisons le nom de cette cité au nominatif, *Telebehi;* voyez un autre nom en *hi* dans *Merehi*[2]. Quant au génitif d'un nom en *oi*, forme très rare, nous aurions pu le savoir si le scribe du tombeau du fils de Thoi avait cru devoir décliner ce dernier nom propre[3].

+, c'est-à-dire *h*, comme l'avait entrevu Sharpe avant que Schmidt ne déterminât scientifiquement cette lecture, dispute aux voyelles ainsi qu'aux consonnes *l*, *r*, le rang de lettre initiale : parfois elle l'emporte et exclut ses rivales, exemples : *Hl*^{m}*mideve* = Ἑλμιδαναι, **Hrppidaza* = Ἑρπιδαση; parfois elle est éliminée par la voyelle, exemples : *Eqeteiya* = Ἐκαταῖος; *Arppaquh* = Ἁρπάγου; *Urttiya* = Ὑρτιος; parfois une réconciliation les réunit, mais *h* précède : exemples, *Hura* (Xanthus, Petersen, n° 10) = Ὁρας (Termessus, *J. H. S.*, 1895, p. 12, Τριένδασις Κόνωνος καὶ Ὁρας Τριενδάσεως); *Humrqqa* = Ἀμοργης; *Hedediye; Hurttuweti* et *Hurttuveteh*[4]. Le texte milyen des faces nord et ouest de la grande stèle et du sarcophage dit de Pigrès à Antiphellus rejette les caractères + (= *h*) et ϰ (= *th*)[5].

Je me suis laissé entraîner par le sujet loin des limites que je m'étais proposées : aussi me faut-il renoncer à poursuivre l'étude, non certes de toutes les consonnes (pour la plupart de ces lettres, il n'y aurait qu'à reproduire purement et simplement le texte si

[1] Légende monétaire (Six, n° 225; Babelon, p. cii; Hill, p. 38).

[2] *Merehi* est mentionné dans Xanthus 8 (voir *Termes de parenté*, p. 470). *Telebehi* est une légende monétaire abrégée *Teleb-* sur la monnaie du dynaste Erbbina (Six, n° 227; Babelon, p. cii, fig. 54); le nom se retrouve entier dans l'inscription inédite de Tlos, dont j'ai parlé à propos de *qadavoti*, l. 21, p. 206, note 6.

[3] Encore une inscription inédite! Le fondateur du sarcophage de style ogival découvert par Diamandaras est ainsi désigné : **turigaqo thoi tideimi*, et il est rappelé qu'il était hyparque d'Harpagus : *ẽnẽ Arrppaquhe* (*sic*) *q*tavata*. Harpagus, père de Qerẽi, ou du moins un homonyme, a donc régné sur les Lyciens; jusqu'ici nous n'avons pas encore lu son nom sur une monnaie; mais il existe peut-être des monnaies de ce prince.

[4] Une des formes de *h* la fait ressembler presque à ^{m}, mais la confusion est facile à éviter : on lira *mi*taha*, *Qadaitihe* et non pas *mi*^{m}*ta*^{m}*a*, et comme M. Babelon (*Perses Achéménides*, n° 517) *Khadritiñe*. Le ^{m} demande devant une voyelle à être soutenu par *m*.

[5] Deecke transcrit ϰ par *θ*; Schmidt qui, le premier, a lu ΜΕϰΡΡΓΡΤΡ (stèle Xanthienne, *Est*, l. 16): *Mithrapata*, inaugura cette transcription grecque (*Essay*, p. v). Mais quoi! ϰ = *θ* non employé dans les mentions lyciennes d'Ἀθηναῖος (*Atonazi*) et de Θρυψις (**Crupssi*)! Tenons-nous en donc simplement à *th* : le résultat conquis sur un exemple *unique* est encore assez important. A propos de ϰϰ, un confrère qui a sans doute perdu de vue la mention *Mithrapata*, m'avise qu'il préférerait y voir plutôt deux *w* que deux *th*. Je m'empresse de lui faire connaître l'existence d'un mot *punomadi* (Tlos inédite de Benndorf, ligne 6), simple variante de Levissi, *punama* ϰϰΕ. Notre ϰ est donc bien à ranger dans le groupe des dentales.

lumineux de l'*Essay*), mais de quelques caractères, tels que *k* garanti par *Urtakiyah*ⁿ = Ὀρταxία; *c* qui a le son sifflant devant *i* et *e* (exemples : *Ticeucëprë* = Τισευσέμϐραν, *Ciyezë* = Χίαxον, forme moderne usitée à Castellorizzo Σιόμ[1]); enfin *g*, gutturale plus ferme, bien que *Qeriga* et *Qezigah* correspondent à Καρίxας[2] et Κοσσίxα : l'échange de *g*, de *c* et de *k* n'a, après tout, rien de surprenant, et un monument nous livre *Sbicaza* tout à côté de Σπιγάσα[3]; la stèle de Xanthus donne *zrigali* et *zrikali*[4].

II

Les inscriptions grecques de la région paraissent être composées sur un même canevas : le thème est d'abord un avis que le monument est la tombe construite par l'ordre d'un tel pour son usage personnel et celui des membres de sa famille; ensuite une interdiction conçue en termes précis d'apporter là d'autres morts;

[1] *Ἂμ μὲ τὸν πάρῃς, νύπνε μοῦ, τρεῖς χώραις σὲ χαρίζω*
Τρεῖς χώραις τσαὶ τριὰ χωριὰ τσαὶ τριὰ μανασl͂ήρια.
Τὴν Ἀλεξάντρα ζάχαρην, τὴ Σιὸμ μὲ τὸ μασl͂ίσι
Τσαὶ τὴν Κωσl͂αντινόπολιμ μὲ τὸ μαργαριτάρι.

(Diamandaras, dans le *Syllogos* de Constantinople, t. XXI, p. 327-328.)

Ciyezë se lit sur la stèle, face est, l. 22; c'est Savelsberg qui le premier a identifié ce mot avec Χίαxον (II, p. 217). Sa proposition est adoptée par Schmidt (*K. Z.*, XXV, p. 459-460), qui conjecture que *zë* est une désinence au génitif pluriel, et traduit *triyerë Ciyezë*, τριήρων Χιέων, et la légende monétaire *Pttarazë*, Παταρέων. Naturellement l'hypothèse de Schmidt ne pouvait être agréée par Deecke, simplement parce que, pour ce dernier, *hi* est la caractéristique du génitif pluriel; mais il admet que *trejärö Kejäzö* signifie «triere von Chios» (*Lyk. Stud.*, II, p. 328). On aurait un accusatif singulier féminin, nominatif conjecturé *trejärä*, *kejäzä*, masculin *kejäze*. Mais s'il en est ainsi, pourquoi les légendes monétaires *qeriga veh*ⁿ*tezi* et *qeriga vah*ⁿ*tezë?* — Un méfait de l'assonance à signaler : le major Conder a vu du «repos» dans *keiazü*, puisque sanskrit *śi-*, zend *çi* = «être tranquille», latin *quies*. (*J. R. A. S.*, 1891, p. 673.)

[2] Καρίxας, stèle Xanthienne, face nord, l. 32 (Κα[ρ]ίxα *γένος ἐσl͂εφάνωσεν*). Cf. mon article sur l'*Epigramme grecque de la stèle de Xanthe*, dans la *Revue des études grecques*, 1894, p. 267-275.

[3] Petersen, n° 25, à Yaghu, l'antique Cyaneæ. Les leçons Σπιγάσα et *Sbicaza* nous rendent un autre service, en montrant la relation d'ailleurs naturelle, de *b* avec π; l'équation $p = \beta$ est justifiée par *Upazi* répondant à la forme grécisée Ἀϐάσις (cf. Τισευσέμϐραν et *Ticeucëprë*). Il faut de toute nécessité que β et le *b* des textes lyciens aient été purement et simplement notre labiale *b*. La grande erreur des prédécesseurs de Schmidt, c'est d'avoir admis que le β antique se prononçait *w*, en sorte que le B lycien fut entraîné dans le gouffre avec son sosie grec, et, comme on écrivait aussi ✱ par *w*, sans compter qu'il fallait transcrire à peu près de même F, qui est le digamma, la confusion était au comble : *Trkkas* devenait *Trwwas* et *Trbbënimi*, *Trwwuneme!* B = β dans *Priyenubeh*ⁿ et Πριάνοϐα de l'ex-voto bilingue, et *Publleye* et Πυϐίλλης de Limyra 19.

[4] Stèle Xanthienne, face ouest, l. 32 (*zrikali*); face nord, l. 51-52 (*zrigali*), mal à propos écrit *zrinali* par Schmidt, *Neue Lyk. Stud.*, p. 23.

puis, au cas où il serait passé outre à cette défense, une phrase rigide énonçant que le sacrilège sera mené devant les magistrats et subira une peine pécuniaire : assez souvent le chiffre des « drachmes sacrées » est indiqué.

Si maintenant nous examinons les épitaphes directement lyciennes, nous sommes forcés de constater que rien n'est changé à ce formulaire, que la langue. Aussi Moriz Schmidt, encouragé par les solides résultats en matière de déchiffrement de l'écriture lycienne dus, comme j'ai tâché de le montrer, à sa méthode comparative, s'appliqua[1] à déterminer la traduction des mots à l'aide non de rapprochements illusoires avec le zend, le sanscrit ou l'albanais, mais d'une incessante confrontation des textes grecs, pour ainsi dire, innombrables, de l'époque impériale relevés depuis le commencement de ce siècle en Lycie.

Ce n'est pas moi qui critiquerais cette méthode. L'idée est des plus heureuses; elle est féconde, à la condition de ne pas perdre de vue la différence du génie des deux langues. Prenons l'ex-voto de Porpax[2]. Là, le contexte lycien présente tout de suite des mots au régime direct, *ebeis tucedris*... et ne mentionne qu'après le verbe *tuvetẽ* le nom propre au nominatif. La regrettable lacune de la fin de la première ligne a supprimé un mot, mais ce mot (d'après une règle constante) ne peut avoir été autre que *mene*, c'est-à-dire le pronom personnel *il* dans sa fonction de sujet abstrait. Reste une seule lettre pour compléter le mot énigmatique *qi* : supposons *qi*[*s*] afin de donner aux trois mots du début la même désinence *ebeis tucedris qi*[*s*] et admettons que cela signifie *ταῦτα ἀγαλματα χάλλισ[τα*. C'est une conjecture très gratuite à la vérité, *qis* ne se retrouvant plus ailleurs, mais elle doit être préférée à celle que j'émettais très légèrement[3], et qui, contre toutes les données, consistait à méconnaître le pronom *mene* pour appeler le nom d'Apollon au datif, et un nom commençant par *Qi*...[4]!

[1] Dans sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, publiée à Leipzig, chez Drugulin, en 1876. J'ai, page 201, note 1, rappelé l'alphabet que Schmidt a suivi pour ses transcriptions.

[2] Voir mon fac-similé dans ces *Mémoires*, VIII, p. 450.

[3] *Termes de parenté*, p. 452.

[4] Il y a des inscriptions grecques de Smyrne qui mentionnent Apollon Κισαλαυδηνός et Κισαυλοδδηνός (cf. Contoléon dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, t. XIV, p. 96). Mais c'est un nom interminable, et rien n'autorise des transplantations de ce genre en Lycie. Tout porte à croire que le nom connu des Grecs était aussi usité chez les Lyciens; en Pamphylie, le mot était Ἀπέλον (inscription barbare d'Assarkevi, l. 30, ΑΠΕΛΟΝΑΠΥΤ = *C. I. G.*, n° 4342 *c*[3], *Addenda*). Que si l'on veut absolument un nom indigène, on n'a qu'à lire le renseignement suivant fourni par Hesychius et que je découvre dans les *Neue lykische Studien* de Schmidt, l'éditeur du lexicographe byzantin, p. 29 : Ἐρεθύμιος· ὁ Ἀπόλλων παρὰ Αυκίοις, καὶ ἑορτὴ Ἐρεθύμια... Mais les monuments sont restés muets au sujet du dieu Erethymios.

Donc, à traduire mot à mot les deux premières lignes, il faudrait :

Ταῦτα ἀγαλματα κα[λλισ]α αὐτος καθιερώσεν Ὀσσύβας...

Le scribe s'exprimant en grec ne se croit plus obligé de ramper sur son texte lycien : son début est un petit coup d'État, il traduit (et ne transcrit pas) le nom du dédicateur[1], cite son père, supprime le mot « fils » ainsi que la conjonction qui donnerait un tour traînant à la phrase, englobe dans une même expression (*ἑαυτὸν*) les mots *atru* et *ehbi* qu'il eût bien pu traduire par *τὸ σῶμα αὐτοῦ*, omet le possessif après *γυναῖκα*, trouve à Πιναρείδα un équivalent moins disgracieux, et compense le non-emploi du verbe par le nom Ἀπόλλωνι qui, rejeté à la fin, éclaire tout de sa flèche d'or. La langue grecque, même sous le style d'un méchant scribe de Lycie traçant une inscription banale, ne savait pas être inélégante.

J'insiste moins sur une circonstance de fait intéressant Antiphellus 3 et Levissi : dans l'une et l'autre versions de ces épitaphes bilingues, nous relevons *presque* le même libellé, l'attestation de propriété du fondateur du monument et la menace d'une peine pour toute atteinte à ce droit de propriété. J'ai dit *presque*, car, s'adressant à un public différent, chaque rédaction adopte quant à la peine un dispositif différent. A Antiphellus[2], Iktas menace ses propres compatriotes sans doute, ceux qui comprennent le lycien, de payer l'amende « au chef de ce peuple ainsi qu'à la ville d'Antiphellus »[3]; parlant aux Grecs, qui n'ont ni domicile ni bien dans la cité, il les dévoue à la colère de Latone (*ἡ Λητὼ αὐτὸν ἐπιτρίψει* !) — Même attitude des constructeurs de la tombe de Levissi : d'après la rédaction lycienne, on payera telle amende (5 *adas*); d'après le grec, le sacrilège est désigné à la vindicte publique : *ἐξώλεα καὶ πανώλεα εἴη ἀοτῶι πάντων* ![4] De telles variantes n'ont pas pour cause la différence du génie des deux langues, mais il faut tout de même en tenir compte. Au reste je conviens très volontiers que Schmidt a raison

[1] Voir sur ce nom, outre mes *Termes de parenté*, p. 453, note 1, Savelsberg, I, p. 9. qui lisait *Ozzubāzāh*, et Deecke, *Lyk. Stud.*, I, qui donne *χzzobāzāh*, (Pinara 4), l'inscrit dans la liste des noms en *e* (= *i*) et repousse la comparaison avec Ὀσσύβας (p. 147, § 17). Mais le nom peut être décapité, comme *Pulenyda*, *Pigamona*; *Qssbezẽ* = (O)*qzzbezẽ*, d'où Ὀξύβας, plus tard Ὀσσύβας?

[2] Antiphellus 3.

[3] Voir mes *Termes de parenté*, p. 466 et 467.

[4] Voici la traduction de Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 206 : « Diesen Grabraum hier bauten sich Apolānida, des Molle'āse (Sohn) und Lapara, des Apolānida (Sohn), der Häusler des Porehemātete, (jeder) für Gattin seiner selbst und Söhne. Wer immer etwas herausthun sollte etwa aus dem Grabraum derselben, der immer möge geben zur Strafe der gesammtgemeinde Ada 5. »

de ne pas cesser de consulter les épitaphes grecques du pays; elles lui ont permis de donner de plusieurs de ces petites inscriptions lyciennes une version qui n'est pas indigne des scribes des documents bilingues. Je mentionnerai surtout sa traduction grecque de Myra 4.

Me voici enfin arrivé à cette inscription tant de fois copiée[1], et que je transcris sur l'excellente épreuve autrichienne dont je dois la communication à M. le professeur Benndorf[2] :

ebẽ⁼nẽ pr⁼navo mene pr⁼navatẽ ddakasa sttuleh
tideimi hrpi ladi ehbi se tideime : se' ëce lati ddakasa
mene ⁼tepi-toti ⁼tipa tezi se lado ehbi : cbi tice mei nipe ⁼tepi-totu
tibei nipe hl⁼mi tuvetu : hl⁼mi mei tuveti tice tibei
⁼tepi-tadi tice mene itlehi tubeiti tr⁼mili huvedri
se trkkas se mohoi huvedri.

Schmidt proposait la traduction suivante[3] :

Τοῦτο μνῆμα ὧδε κατεσκευάσατο Δανάσας Σινδύπιος
υἱὸς ἐπὶ γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις : καὶ μόνους ? βούλεται Δανάσας
ἐνταῦθα ταφῆναι Ἰνδιπάτεσιν καὶ γυναῖκα αὐτοῦ : ἕτερος τις ἔνθα
μήτε ἐγκηδεύσῃ
ἢ μήτε ὀνόματα ἐγγράψῃ : ὀνόματα ἔνθα ἐγγράψας τινὰ ἢ
ἐγκηδεύσας τινὰ ἐνταῦθα, — ὀφειλέτω Τερμιλέων κοινῷ
καὶ Τρ... καὶ Μ... δήμῳ (decst multa, e. c. ἀδαίων...)[4].

[1] L'inscription de cette tombe, qui appartient à la nécropole du sud-ouest de Myra, est reproduite dans six auteurs : Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 18; Daniell et Spratt, *Travels in Lycia, Milyas and the Cibyratis*, pl. I, n° 14; Texier, *Description de l'Asie Mineure*, vol. III, p. 239; le recueil de Schönborn, pl. III, «Myra 4»; Savelsberg, II, p. 116; Petersen, n° 42. On peut bien penser qu'avec tant de secours, et l'inscription étant l'une des plus parfaites de l'épigraphie lycienne, le texte est regardé comme entièrement sûr; c'est surtout après la copie autrichienne qu'il mérite cette confiance qu'on lui a toujours accordée.

[2] Formes de certaines lettres : *p* = la seconde variante de mon alphabet, p. 451, note 4; *o* la première variante, note 2; *ẽ* la seconde variante, note 3; mais un petit intervalle sépare le trait inférieur et l'angle, comme si l'on avait voulu écrire *o* avec *iota* souscrit.

[3] *Commentatio de nonnullis*, p. 22. Savelsberg, qui l'a connue, aurait bien fait de s'en inspirer; sa version (II, 123) est plus difficile à comprendre que l'original même. Je la livre à la curiosité du lecteur : «Dieses (Grab)gebäude baute Dawasa, Sindubi's Sohn, für seine Frau und (seine) Kinder. Und den Hausherrn schreibt der Schreiber ein, auch seine Frau (schreibt er ein). Wer etwa gegen früher Geschriebenes oder früher zum Befehl Erhobenes einen Befehl gegenerhebt oder (ein)schreibt etwa, der sei den Landesgöttern schuldig, den lykischen, wohllöblichen und heiligen, und den wohllöblichen Himmelsgöttern.» Deecke n'a traduit que les deux dernières lignes, où, par une heureuse inconséquence, il rend *mãnã* par *der*, au lieu de *hier* (*Lyk. Stud.*, III, p. 278; IV, p. 221).

[4] On lisait *s⁼tupeh* le nom du père de Ddakasa. Pour Schmidt et Savelsberg,

Il y a dans notre inscription un certain nombre de mots interprétés par les bilingues[1] : le démonstratif *ebẽⁿnẽ* = τοῦτο, τουτὶ τὸ; le substantif *prⁿnavo* qui, sous la forme *prⁿnovu* est traduit par μνῆμα; le verbe *prⁿnavatẽ* rendu par ἠργάσατο. Comme, à Levissi, le mot *prⁿneziyehi* a pour correspondant dans la partie grecque οἰκεῖοι, et qu'il existe un mot *prⁿnezi* dont la signification paraît être analogue[2], le radical de ces différents exemples se découvre comme exprimant l'idée d'« édifier », de « construire », de « bâtir une maison ». Pour les Lyciens, la « maison » par excellence, c'est la tombe : on l'élevait de son vivant, on ne laissait pas ce soin aux autres, et volontiers on eût dit : « mes arrière-neveux me devront cet ombrage ». La leçon ἐργάσατο, celle ἐποίησατο[3] révèlent que construire cette tombe était un noble travail dont on s'honorait particulièrement. A cette traduction trop peu précise, Schmidt substitue le verbe κατασκευάζω et il l'emploie à la voix moyenne, pour que l'on ne prenne pas Dakasas comme l'architecte, mais comme un Lycien opulent ayant commandé qu'on lui construise ce mausolée[4]. Le scribe des épitaphes grecques a adopté lui aussi ce verbe, mais à la voix active; ainsi à Telmessus, nous lisons : Ἑλένη ἡ καὶ Ἄφφιον Ἰάσονος τοῦ Διογένους, Τελμησσὶς, τὸ μνημεῖον κατεσκεύασεν ἑαυτῇ (C. I. G., 4206); κατεσκευάσεν τὸ μνημεῖον τοῦτο Εὐφρόσυνος... (C. I. G., 4209); τοῦτο τὸ μνῆμα κατεσκεύασεν Ἰάσων τοῦ Ἱεροκλέους, Τελμησσεύς (C. I. G., 4211). Le verbe est parfois défiguré : on trouve à Cadyanda κατεσκεύαζεν (C. I. G., 4230), à Tlos κατεσκεύασαν (C. I. G., 4232-4246], à Pinara κατεσκεύακεν (C. I. G., 4259).

le nominatif aurait été *sⁿtupi;* Deecke le rangeait, à cause de sa partie finale *upeh*, qui lui rappelait les mots terminés en *opā*, dans la liste des noms en *ā*, dont fait partie *Pāreklā;* puis il voyait dans le premier élément du nom *sịta* = sanscrit *çata-m*, lithuanien *szimtas*, ancien slave *sŭto* l'expression 100, à quoi il comparait le nom d'Ἑκατόμνας, en lycien *Ākatamla* (*Lyk. Stud.*, I, p. 139). Toute cette fumée s'évanouit. Le nom est *Sttuleh.*

[1] Il ne s'agit que d'Antiphellus 3 et Levissi; Limyra 19, Tlos 2 et l'ex-voto de Tlos ne peuvent nous servir.

[2] Xanthus 1 et 8, dans Savelsberg, II, pl. III; Pinara 2 = Sav., II, 44, et Benndorf, n° 20. Schmidt, Savelsberg et Deecke étaient persuadés, à cause de la syllabe finale qui est celle des ethniques *Atonazi*, *Sppartazi*, *Surezi*, que ce mot désignait un domestique, un οἰκεῖος. (Schmidt, *K. Z.*, XXV, p. 461; Savelsb., I, p. 25; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 148; III, p. 259.)

[3] Employée par Limyra 19.

[4] Savelsberg avait proposé de compléter ainsi la première ligne de la face nord de la stèle : *Otozisa prịna*[*vată*]... et traduit « Otozisa (architecte) construit » (II, p. 210); il est critiqué vivement par Schmidt dans sa dernière *Commentatio*, celle *de Columna Xanthica* (p. 3 et 4) : « Audacter....., etc. Denique quis unquam audivit verbum *prínafate*, de cujus vi ac potestate ex inscriptionibus bilinguibus satis constat, non tam de eo dictum esse, qui architecti opera uteretur (ædificandum curavit), quam de ipso architecto (exstruxit)? » — Deecke traduit toujours *mānā prịnavatō* par « hier baute sich ».

Les termes de parenté *tideimi*, datif pluriel *tideime*, *ladi* datif singulier, *lado* accusatif singulier, sont de vieilles connaissances. Au lieu de *hrppi*, il y a *hrpi*, c'est-à-dire le même mot que Levissi traduit par *ἐπί*, et qui se préfixe au verbe *toti*, *tadi*, de même que *"tepi*, apparemment une autre préposition marquant soit la position *auprès* d'une chose, soit la direction *vers* cette chose [1]. A la fin est un verbe *tubeiti* inscrit à Levissi, mais malheureusement non traduit : il doit dire la même chose que *ἀποτείσει* (C. I. G., 4229), *ὀφειλήσει* (C. I. G. 4246).

La note de Schmidt qu'il manque quelque chose après *huvedri* est erronée, car si, à Levissi, on a cru devoir indiquer le nombre des « adas » ou drachmes saintes [2], il n'est pas toujours ajouté un tel renseignement à la phrase *mene tubeiti itlehi tr"mili huvedri*. Une autre épitaphe de Myra, inconnue de Schmidt, suit pas à pas notre inscription et s'arrête comme elle à *muhoi huvedri* [3]. Celle d'Arneæ [4] fait de même, ses derniers mots étant : *mene tubidi trkkas se itlehi tr"mili huvedri.*

Revenons au début de notre texte : un mot que les inscriptions bilingues ne traduisent pas non plus est *mene*, variante *mei*. Ici les épitaphes grecques nous refusent leur secours et, bon gré mal gré, il faut trancher la question. Mais prenons bien garde de

[1] Schmidt, *De nonnullis*, p. 20; Savelsberg, II, 29; Deecke, *Lyk. Stud.*, III, p. 270. Ces savants lisent mal les textes : tantôt ils déchiffrent *hrppisemeitadi*, avec un *s* qu'ils substituent d'office à *y*, tantôt ils accumulent les impossibilités, par exemple, quand ils transcrivent Limyra 5, ligne 2, *tibe "tepi hrppitadi*, deux prépositions! où il y a *tibe "te ti* (= substantif au régime direct suivi du mot inexpliqué *ti* qui pourrait bien signifier « ici ») *hrppitadi* (verbe au participe présent).» Sur la stèle, nous lisons, face nord l. 15 : *"tepi Cizzapr"no* = « ? vers, ? chez Tissapherne ».

[2] On ne s'est pas encore entendu sur le mot *ada* si fréquent à la fin de nos inscriptions. Savelsberg donne ce renseignement : «Das letzte Wort *ada* ist der Name der aus Strabo (p. 657) bekannten Königin von Karien und bedeutet hier eine mit ihrem Namen bezeichnete Münze, nach der sichern Erklärung, welche mir M. Schmidt am 23. Nov. 1870 brieflich mitgetheilt hat» (I, 42). Cf. Schmidt, *De nonnullis*, 1876, p. 21, vers le bas : « *adaju*, nummorum quos Ada Cariae regina cudi jussit ». Deecke se livre à toutes sortes de calculs très compliqués, et soupçonne que l'*ada* valait 10 mines (*Lyk. Stud.*, IV, p. 238); mais parfois le chiffre des *adas* n'est pas rappelé; parfois on a des chiffres et pas le mot. Jusqu'à nouvel ordre, je penserai que *ada* et *ἀτη* (voir M. Bréal, *Mém. de la Soc. de ling.*, VIII, p. 473) sont la même expression consacrée dans un ordre d'idées particulier. Dans le commerce, il n'était probablement pas question d'*adas*, mais d'oboles, de drachmes, de statères, de sicles.

[3] Petersen, n° 43, et p. 33, note 1. Voici ce texte :

[ebē]"nē qupo mēti pr"navatē upazi mu[v]oqah tideimi... hrppi ladi ehbi se tideime | sttatiti m.... ezi se ladu ehbi (:) ebi tice mei nipe "t[e]pitotu tibei nipe hl"mi tuve | [tu : hl"mi m]ei tuveti tice tibei "tepitadi tice mēne trkas tubidi se muhoi huvedri.

[4] Inédite.

nous tromper, car ce mot est l'un des plus fréquents, et une interprétation erronée aura de la répercussion partout. Schmidt le traduit par *ὧδε*, *ἐνταῦθα*, *ἔνθα*, de sorte que dans une grande partie des épitaphes, nous serions avertis que le tombeau est bâti *ici-même*, et dans d'autres inscriptions on n'énoncerait pas une circonstance aussi insignifiante. L'insertion ou l'omission du mot n'est nullement fortuite : toutes les fois que le nom du fondateur est écrit après le verbe, 1° ce verbe est terminé par *ẽ* et non par *e* : *prⁿnavatẽ* est de rigueur; 2° non moins fatalement, *mene* ou l'une de ses nombreuses variantes orthographiques *meti*, *mẽti*, *me*, *mẽne*, surgit immédiatement avant le verbe. Quand, au contraire, on a jugé convenable d'inscrire le nom du fondateur avant le verbe qui alors devient *prⁿnavate* avec *e*, disparaît le mot *mene*. C'est une loi qui ne souffre aucune exception [1]. N'est-il pas dès lors évident que *mene* n'est pas l'adverbe de lieu? Une chose est certaine, c'est que le sujet (nom propre ou *mene*) est inscrit toujours avant le verbe; le ou les attributs dont, dans un cas, le nom-propre du fondateur du monument, se tiennent à une distance respectueuse et viennent après le verbe.

Pour un esprit non préparé, la phrase *ebẽⁿnẽ prⁿnavo mene prⁿnavatẽ ddakasa stuleh tideimi hrpi ladi ehbi se tideime* peut paraître foncièrement différente de celle-ci : *Pizziti prⁿnavate* (—↑) *Ddepⁿneveh tideimi hrppi ladi ehbi se tideime* [2]; en réalité il y a moins de dissemblance entre elles que n'importe quel début d'épitaphe grecque qui leur serait comparé, par exemple : *τὸ ἡρῷον κατεσκεύασεν Ζώσιμος Νεικητικοῦ β' τοῦ Λυσανίου, Τλωεὺς* [3], où on ne lit pas de pronom personnel à la place du nom propre, où le sujet est escorté d'une nombreuse suite d'attributs, sans qu'un verbe vienne s'interposer entre cette escorte et le sujet de la phrase.

Je traduis donc : « Ce monument *il* a construit, (l'homme appelé) Dakasas fils de Stoulis pour sa femme et (ses) fils. »

Ce n'est pas tout! *mene* est de tous les genres et de tous les nombres. Pareillement le verbe *prⁿnavatẽ*. Supprimez la phrase qui mentionne l'attribut, et rien ne viendra vous éclairer sur cette chose si simple, que le grec vous dirait tout de suite, le nombre! A Levissi, sans doute, le scribe fait usage du verbe tant soit peu modifié, *prⁿnavotẽ*, que, sur la garantie de la traduction *ἐργάσαντο*, Deecke et ses devanciers ont considéré

[1] Deecke, moins préoccupé du projet de retrouver la conjugaison lycienne (*Lyk. Stud.*, III), l'aurait constatée comme moi, au lieu de faire de *prⁿnavate οἰκίζεται* et de *prⁿnavatẽ ᾤκίζετο* (p. 263 et 264).

[2] Limyra 1 dans Savelsberg, II, p. 4.

[3] *C. I. G.*, n° 4245.

comme la 3e personne du pluriel[1]. Ils ne songent plus que *a* et *o* s'échangent[2]; ainsi *pr^{a}novu* d'Antiphellus, est *pr^{a}navu* à Xanthus[3], *pr^{a}navo* à Myra[4], sans aucune modification de sens. A Pinara *4* *pr^{a}navetẽ* est le fait d'un seul[5]; il est vrai qu'à Pinara 3, Sl^{m}meve et ses parents ont construit *mene pr^{a}nevotẽ*[6]. Par contre à Limyra 11, 12, 23 Uvẽmi, Medemudi, Er^{m}menẽni et leurs épouses relatent que leurs tombes sont érigées à frais communs : ici le verbe, malgré la pluralité du sujet, est *pr^{a}navatẽ*[7].

Lignes 2 et 3 : retour du nom propre *Ddakasa*. Schmidt y voit, avec raison, un nominatif comme précédemment; l'accusatif des noms en *a* ayant ordinairement *o* pour caractéristique. L'absence de cette voyelle *o* ne prouverait rien; et précisément je signale un nom d'homme au régime direct terminé par *a*, le mot *^{a}tipa*. Comparez au membre de phrase *mene ^{a}tepi-toti ^{a}tipa... se lado ehbi*[8], les passages suivants :

Limyra 4[9].

me ^{a}tepi-toti Zahomo se lado se tideimis ehbis.

[1] «Diese Endung (Accusativ *o*) führen wir ohne alles Bedenken auf die indogermanische Grundform *-am* zurück, wenn auch im Lykischen keine Spur von *m* sich erhalten hat, und stellen damit eine analoge Lautbezeichnung zusammen, die uns in einer Verbalendung *-oto* für *-onto* begegnet : nämlich *prẽnavoto* im Lewisü v. 1 mit der Uebersetzung *ἐργάσαντο* v. *4* kann als dritte Person Pluralis füglich nicht anders als vermittelst der indogermanischen Grundform *anta* aus einer Mittelform *anto* erklärt werden...» (Savelsberg, *Exposé de la théorie de l'éranisme du lycien fait aux philologues allemands*, 29e congrès, Innsbruck, 1874 [Leipzig, 1875]), p. 202. — Deecke institue d'abord à *pr^{a}navatẽ* et à *pr^{a}navotẽ* un augment, qu'aucun exemple ne donne, et ensuite il compare à la conjugaison indo-européenne les formes (*ă*)*prẽnavatō*, (*ă*)*prẽnavūtō*. Suivant lui, «bestätigt wird die Endung *-ūtō* durch eine Reihe andrer Verbalformen auf *-ūtō* und *-ōtō*, die als Pluralia zu deuten sind; entstanden ist sie aus *-aiōntō*, wie gr. *-ῶντο* aus *-ιοντο*...» (*Lyk. Stud.*, III, p. 262.)

[2] Deecke, *Lyk. Stud.*, II, p. 325 : «Dieser im Lykischen nicht seltene Wechsel von *a* und *ü* (= *o*)...»

[3] Xanthus *4*, dans Savelsberg, II, p. 187.

[4] Notre inscription.

[5] *ebẽnẽ qupo mene | pr^{a}navetẽ Pddoq^{a}ta | Qzzbezeh tideimi | hrppi ladi ehbi se tide | ime ehbiye* (Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 21, et Schmidt, pl. V). Cette *rock-tomb* de l'acropole inférieure de Pinara est détruite aujourd'hui.

[6] *ebẽ*[^{a}]*nẽ qupo* [*m*]*e*[*n*]*e pr^{a}nevotẽ | Sl^{m}meve P^{a}nuteh tideimi se huve tẽne* (Schmidt, pl. V, copie défectueuse; Benndorf, n° 21, p. 55; revisée par Arkwright).

[7] *Limyra* 11 dans Savelsberg, II, p. 68; *Limyra* 12 dans Savelsberg, II, p. 75; *Limyra* 23 manque dans Savelsberg = Schmidt, pl. II, et Petersen, n° 153.

[8] 3e ligne de notre inscription.

[9] Savelsberg, II, p. 7; Petersen, n° 144.

Myra 6 [1].

me ᵃtepi-toti Hriqᵐmo sey' ẽn Lusotrahᵃ sey' e[sedeᵐnevi ẽnehi Lusot]rahᵃ [2].

Limyra [3].

mei ᵃtepi-toti Hlo se tid[eimis].

Ces trois noms ont été une première fois présentés, quand il s'est agi d'avertir de la construction des tombes; ce qui nous a valu de connaître les nominatifs *Zahama*, *Hriqᵐma*, *Hla*. Les passages cités exposent clairement que « on ensevelira [lesdites personnes] avec leurs femmes ou leurs parents ».

Le pronom *me*, *mei* de ces textes n'est, on le voit, autre que le mot *mene* de Myra 4. A Limyra 5, il y a une quatrième forme : *mẽne ᵃtepi-toti Sqqutrazi se ladu ehbi se tideimis ehbis* [4]. En même temps, notre scribe, pour ne pas se répéter d'une façon fatigante, a employé tantôt *mene*, tantôt *mei*, comme Sqqutrazi qui fait usage du pronom *mẽne*, après avoir inscrit la variante *mẽti*, au sujet abstrait (= *mẽti prᵃnavatẽ*). Le sens commandé par le contexte est celui du pronom indéfini « on ».

Schmidt a traduit les quatre mots précédents : *καὶ μόνους βούλεται Δανάσας*. Limyra 14 [5] donne les mêmes termes : *me ᵃce lati Mᵐnuhe*. Ce Mᵐnuhe (le nom est bien au nominatif) a été nommé auparavant, comme tant d'autres fondateurs de tombes, Sqqutrazi, Hriqᵐma, Hla, notre Ddakasa : ce qu'il veut lui aussi, c'est : *mene ᵃteipi-tẽti*...; le reste est obscur. Toujours est-il que

[1] Savelsberg, II, p. 128; Petersen, n° 48.

[2] Je n'avais pas été assez hardi dans ma restitution (*Termes de parenté*, p. 467); en effet, M. Arkwright m'assure que la lacune a fait perdre environ vingt lettres, et si je me reporte à Myra 5, qui est sur une tombe construite par le même, mais pour ses sœurs et divers parents ou amis, je découvre, ligne 2 de la copie prise par Arkwright, la même expression *ẽnehi Hriqᵐmah*[ᵃ *ese*] *deᵐnevẽ*. Une phrase nouvelle débute par les deux mots *adi* (:) *meyẽ*, le premier verbe, le second relatif. Ailleurs on a *meyadẽ*, soit *mey adẽ*. Je m'excuse d'avoir traduit ces deux mots par un nom propre « Adimeyès ».

[3] Découverte par les savants autrichiens, inédite.

[4] Savelsberg, II, p. 26, et Petersen, n° 130. Deecke (*Lyk. Stud.*, III, p. 270) rend les deux exemples par « hier ». Savelsberg est toujours alambiqué; il flotte entre les sens de préposition et de pronom, ce qui est un sûr moyen de contenter quelqu'un : « *Monã* ist mit dem häufigern Pronomen *mãnã* bei anders gefärbtem Vocal doch identisch : gleichwie nämlich *monã* zweimal Pronomen (in Kyaneæ 2, 1, und Xanthos 2, 2) und nur hier Lim. 5, 1, Präposition ist, so kommt *mãnã* wohl achtzehnmal als Pronomen und nur dreimal als Präposition vor in *mãnã : jtãpitoti* Lim. 14, 2; 36, 1, und Myra 4, 3 « einschreiben sie ». — II, p. 27.

[5] Savelsberg, II, p. 86, et Petersen, n° 142.

ëce et *ᵉce* sont un même vocable, dont nous ne pouvons que deviner la signification : la version *μόνους* a pour elle qu'à Limyra 14, Mᵉnuhe n'admet nul autre que son propre fils déjà mentionné au début[1].

Se est très connu, en tant que conjonction : pourtant nous n'avons pas affaire à elle, dans ce passage, mais à une forme tout à fait abrégée du relatif *seiye*[2]. A Antiphellus 4, *seiye* est représenté par *sei* pris également pour la conjonction *καὶ* par Moriz Schmidt[3]. A Kechiler, on a *sene*. Ces deux passages s'éclaireront mutuellement :

Antiphellus 4.

sei piyëtë piyatu miᵉti ëtri qupa siqli aladehqqone.

Kechiler.

sene piyetë nëne ehbiye se tuhe III.

Je voudrais traduire cette dernière phrase :

« Lui-même (Triendasis) a établi (cette tombe) [pour] ses sœurs et [ses] 3 neveux »[4].

L'autre phrase, rendue assez mal par Schmidt, *καὶ προσέταξε (Ἰδαμάξας) τάκτον πρόσλιμον τῷ κάτω σηκῷ σίγλους*, pourrait

[1] L. 2 : *se tideimi ehbi Adamᵉnaye.*

[2] *Seiye* est à Telmessus (inédite, l. 5), Cadyanda, l. 3 (= Savelsb. II, p. 14); Tlos (inédite), l. 10; Xanthus 1, l. 3 (= Savelsb. II, pl. 1); Xanthus 3, l. 7 (= Sav., II, p. 186), Xanthus 4, l. 7 (= Sav., II, p. 187); Xanthus 7, l. 2 et 4 (= Sav., II, p. 204) et à la grande stèle, face est, l. 20. Deecke (*Lyk. Stud.*, IV, p. 182) admet que *sãe* (notre *sei*) est le pronom « wer », tandis que *sã* est la conjonction; « sie sind verwandt, wie lat. *-que* und *quī*; und ihre bedeutung durch die bilinguen gesichert ».

[3] Schmidt, *De nonnullis* p. 22. Antiphellus 4 est donnée par Savelsberg II, p. 155 et Petersen, n° 123.

[4] Kechiler est dans la plaine de Levissi : découverte récemment par M. Arkwright, cette inscription est inédite. Le *συγγενικόν nëne = sororibus* est déterminé par cette circonstance que, à côté de cette tombe, est celle que le même Triendasis a construite spécialement pour sa *femme et ses fils*, ou plutôt qu'ayant construite, il leur destine, *sene piyetë ladi ehbi se tideime.* Le parallélisme *γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις* et (*ἀδελφαῖς*) *αὐτοῦ καὶ ἀδελφιδοῖς γ'*, est saisissant. Aussi je retire à *zzimazi* le sens de « sœur » que, du reste, je ne conjecturais qu'avec timidité (*Termes de parenté*, p. 462). Que *zzimazi* devienne ce qu'il pourra ! A Chukur Bagh, un nommé Qudaliyë fait précéder sa qualité de fils de Muroza, des mots *Abuveteh zzimazi* : ainsi ce dernier mot n'est pas strictement féminin, peut-être signifie-t-il « affranchi » ? Je laisse ce point. Cf. Benndorf, p. 141, n° 103.

signifier : «Lui-même établit comme (amende) affectée à la *mindis*, quant au caveau inférieur (s'il est violé), (un) sicle... »[1].

Je remarque que *seiye*, *seiyeti*, *seiyene*, *sene*, *sēne*, *sei*, *sē*, *se* fait le pendant de *meiye*, *meiyene*, *mene*, *mēne*, *mēti*, *meti*, *mei*, *me*[2].

La traduction de *lati* par *βούλεται* n'a rien d'inadmissible : ce verbe est fréquent dans les épitaphes grecques de Lycie (C. I. G. 4253, 4224 c. 4216 b. 4325 c.)[3]. Malheureusement il n'est pas encore permis de faire des conjectures étymologiques, sans quoi l'on confronterait le verbe *lati* au grec *λάω*, dorien *λῶ* = *θέλω*. Cf. *λῆσις*[4].

Il veut donc, Ddakasa, que seuls encore on ensevelisse dans ce tombeau de famille Antipas et sa femme. Si je donne à *tezi* que j'isole de *ⁿtipa* la traduction «tombeau», c'est, moins parce que je constate entre les deux mots un léger intervalle qui aurait pu avoir pour cause l'état de la pierre, que par la rencontre que

[1] Ma traduction de *miⁿti* par *mindis* semblera trop naïve à force de simplicité; elle est pourtant autorisée par l'inscription suivante, découverte à Cyaneae par les Autrichiens, et publiée dans Petersen, n° 27 :

Τὸν τάφον τοῦτον κατεσκευάσεν τόν τε ἄνω καὶ τὸν κάτω Περπένηνις | Ἀπ-πάδιος ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικί· καὶ μηθενὶ ἐξέσῖω ἀνοῖξαι τὴν σορὸν οὗ ἡ [γυνὴ] ? | ἐσῖιν, τοῖς δὲ λοιποῖς τάφοις τοῖς τε ἄνω καὶ τοῖς κάτω χρήσονται πάν[τες] | οἱ συγγενεῖς· μὴ ἐξέσῖω δὲ ἀνοίγειν μηθενὶ ἄνευ τῆς μίνδιος, ἀλλὰ συνπαρα|ινέτω-σαν αὐτοὺς, εἰ δὲ μή, κύριοι ἔσῖωσαν κωλύοντες καὶ ζημιοῦντες αὐτούς.

Je suis informé de la découverte d'autres inscriptions faisant allusion à la *mindis* et à des personnages de la *mindis*.

[2] Dans une note précédente, sont rappelés les textes qui inscrivent *seiye*, avec le sens probable de «quiconque» ou «quelconque», ainsi «le spoliateur quelconque du tombeau» ou peut-être «l'ensevelisseur quelconque» (*seiye ⁿtatotē; seiye ntatetē; seiye ⁿtatadē*). On relève *seiyeti* à Limyra 36 (Sav., II, p. 100) et à Antiphellus 3 qui le rend par *τις*; *seiyene* à Limyra 12 (Sav., II, p. 75), à Antiphellus 4, l. 5, et à Myra (Petersen, n° 44); *seiyeni*, à Myra (Petersen, n° 50); *seisene*, à moins que ce ne soit *seiyene*, à Rhodiapolis (Petersen, n° 172); *sene* à Limyra 43 (Sav., II, p. 108), à Assar (Petersen, n° 100), à Kechiler (déjà citées) et sur la grande stèle, face sud, l. 2 (de l'édition de Schmidt, en réalité la ligne 7); *sēne* à Rhodiapolis, *b.*, l. 5 (Savelsb., II, pl. II; Petersen, n° 171) et Xanthus 5 *b* l. 5 (Sav., II, p. 195; il faut lire *uvete : teri* [*: s*]*ē*[*ne :*]|*iyetē*); *sē* Sidek (Benndorf, n° 100 *sē piyetē*), texte revisé.

[3] Citées dans la *Commentatio de nonnullis*, p. 20.

[4] Schmidt lisait déjà *lati*, ce qui est tout à fait exact. Savelsberg (II, 116) et Deecke (*Lyk. Stud.*, III, p. 285) convertissent le Λ très net de notre mot en *p* (!) et ne font qu'un seul mot de *ēce* et du prétendu *pati*. Cela leur donne *okēpati* = «Hausherr» et *ōkā-pate* = *ἐκφησι*, *edicit* : cette dernière solution n'empêche pas son auteur, Deecke, de traduire *ōkā* par *οἶκος* à stèle, face sud, l. 45, et Limyra 16 (*Lyk. Stud.*, IV, p. 188), en se basant sur la correspondance *ō* = grec *οι* (?).

IMPRIMERIE NATIONALE.

je fais de ce mot au début de l'épitaphe de Cyaneae I, laquelle porte :

ebẽⁿnẽ : tezi : mene prⁿnavatẽ : Qupriya...[1]
= Ce tombeau, il a construit, Aphrodisios

Après avoir rappelé les noms du fondateur et de ses parents et amis qui recevront dans cette tombe les honneurs de la sépulture, le scribe accentue le caractère de propriété privée et exclusive de ce monument. La mention de l'étranger à la famille doit se trouver immanquablement dans son texte; sur cet état d'esprit les épitaphes grecques nous renseignent admirablement: *ἄλλῳ δε μηδενὶ ἐξεῖναι ἐν τῷ πυργίσκῳ τεθῆναι μετὰ τὸ ἐνταφῆναι αὐτήν* (Ἑλένην) C. I. G. 4207;

ἑτέρῳ δὲ οὐδενὶ ἡμῶν ἐξέσῖαι συνχωρῆσαι C. I. C. 4246.
ἄλλος δὲ οὐδεὶς ἐνκηδευθήσεται εἰ [μὴ] μόνον οἱ προγεγραμμένοι C. I. G. 4300.

καὶ μηδεὶς κυριευέτω τοῦ μνημείου τούτου ἄλλος εἰ μὴ αὐτὴ καὶ τὰ τέκνα καὶ οἱ γαμϐροὶ αὐτῆς. C. I. G. 4303.

Schmidt a pensé que *ebi*, par lequel s'ouvre un nouveau paragraphe, était le correspondant de *ἄλλος* et de *ἕτερος*[2]. Ce mot est assez fréquent; un texte qui le livre, une fois *ebi* comme Myra 4, et, dans la même ligne, sous la forme *ebiyehi*, confirme parfaitement la version du savant professeur; voici ce passage :

Limyra 4.

ebi tice ti ⁿtepi-tadi atlahi tibe ebiyehi | tibete alahadi ti, mene mahoi tubeiti | [ve]dr[e]ⁿni[3].

La fin ne peut s'interpréter qu'ainsi : «il payera au sénat de la ville» : qui *il?* l'étranger qui, au mépris des droits de la parenté de Zahama formellement réservés par ce dernier à l'exclu-

[1] Je possède de cette inscription la copie très soignée qu'en a prise M. Arkwright. Voir Savelsb., II, p. 93 et Petersen, n° 38. La localité où cette «rock-tomb» est située s'appelle Tüssa et ce n'est qu'à huit kilomètres de là que se trouve Yagu, la vraie Cyaneae. — Le mot *tezi* est encore inscrit sur la grande stèle de Xanthus, face sud, l. 20 et face est, l. 41. Malheureusement cette majestueuse inscription garde jalousement son secret, aidée en cela par ses incroyables lacunes.

[2] *Commentatio de nonnullis*, p. 19-20.

[3] Il est très fâcheux que la cinquième ligne, qui ne renferme qu'un mot, soit en partie fruste; sur la copie de Petersen, n° 144, on parvient à rétablir, d'une façon certaine le mot *vedreⁿni* : seulement il y a encore un petit intervalle de deux lettres avant le *v*, et la forme adjectivale *huvedreⁿni* eût été très importante à connaître. Schmidt conjecturait [*hu*]*ve*[*dri*] (p. 19).

sion de toute autre personne, s'est permis de donner la sépulture, *tepi-tadi*, à des membres de «sa propre» (famille), *atlahi*, ou à des gens «d'une autre» (famille), *tibe cbiyehi*. L'opposition entre *cbiyehi* et *atlahi* est manifeste. Pour servir les intérêts d'autrui au lieu des siens; on n'en commet pas moins un préjudice à l'égard de la lignée de Zahama; la punition atteindra maître et serviteurs. Je m'étonne que ce sens si simple n'ait pas frappé tout le monde, Le suffixe *hi* a dérouté et Schmidt et Savelsberg et Deecke. Maintenant que nous commençons à attacher plus d'importance à la position des mots dans la phrase qu'à l'incomplète et timide déclinaison lycienne, nous isolons par la pensée la syllabe finale *hi*, quitte à rechercher le rôle qu'elle joue. A Levissi, les mots *Purihimetehe pr̃neziyehi* sont traduits Πυριμάτιος οἰκεῖοι, uniquement en raison des deux fondateurs «Dapara» et «Pulenyda» : mais supposez que le seul «Dapara» ait construit, l'expression n'aurait pas perdu une seule lettre. C'est qu'il faut entendre *pr̃neziyehi* comme «étant-de la maison», en bon français «de la maison de Purimatis». Le suffixe *hi* marque la possession[1]. A Xanthus 1, pour dire sa maison *pr̃nezi ehbi*, Ahkkadi inscrit *pr̃nezi atlahi*, littéralement «à la maison de-sa-personne»[2]. Le mot *atlahi* tout seul exige à Limyra 4, qu'on sous-entende un substantif, n'importe à quel nombre; donc il en est de même de *cbiyehi*[3].

Que peut bien signifier le mot suivant, *tice*? Il figure 50 fois dans les inscriptions lyciennes, et une fois sous les formes *ticeiti*, *ticete*, *ticeye*. Il paraît être une locution invariable. Ordinairement

[1] Ainsi que l'a parfaitement établi M. Arkwright dans son article *Some Lycian suffixes*, publié dans le n° d'août 1891 du *Bab. and Or. Record*, p. 185-191 : «In Sura, *atlahi* occurs again in an unintelligible context, but in Limyra 4 the meaning is clear enough : *another if shall bury* (*anyone*) *belonging-to-himself or belonging-to-another*. Here it is almost unavoidable (ajoute le savant anglais) to take *atlahi* and *kbiyähi* as possessive adjectives : and this view is I think proved to correct in the case of *atlahi* by the occurrence of the dative plural *atlahä* on the Xanthian stele, S. 18, and in the case of *kbiyähi* by the accusative (plural?) *kbiyähis*, Xanthus 4, and by *kbiyähädi*, decree of Pixodaros.»

[2] Voir *Termes de parenté*, p. 469.

[3] Deecke a traduit le passage de Limyra 4, en grec (*Lyk. Stud.*, II, p. 338) et en allemand (*Lyk. Stud.*, II, p. 331); voici ses traductions : ὃς ἄν τινα εἰσκομίσῃ ἑαυτῶν ἢ (ἄλλων) τινῶν... : «Wer etwa Jemand hineinthun sollte von den eigenen personen oder irgendwelchen (sc. andern) oder irgendwie beschädigen sollte etwas, der...» Que dites-vous de ce génitif pluriel ἑαυτῶν appliqué à ὅς? et de la correspondance τινῶν, ὅς attribuée à *cbiyehi* et à *cbi*, et qui n'a aucun fondement que l'assonance (*Lyk. Stud.*, I, 142; IV, 214) entre *cbi* et le latin «quis»? — Au reste, Schmidt n'est pas plus sage, avec sa traduction, dont le moindre tort est de ne pas rendre de la même façon le *hi* de *atlahi* et le *hi* de *cbiyehi* : ἑτέροις τις δὲ ἐνθεὶς αὐτὸν (!) ἢ ἑτέρους ἢ καὶ ἀνοίξας αὐτό... (p. 21).

on le trouve dans le voisinage immédiat d'un verbe, soit avant, soit après. Ce verbe est traduit dans les bilingues par le conditionnel, exemples :

Antiphellus 3.

seiyeti edi tice mẽtẽ = *ἐὰν δὲ τις ἀδικήσῃ ἢ ἀγοράσῃ τὸ μνῆμα.*

Levissi.

seiyeti 'seritadi tice ᵃtato ebehi = *καὶ ἄν τις ἀδικήσῃ τὸ μνῆμα τοῦτο.*

edi, [*e*]*seritadi* (non pas *esepitadi*, comme le veut Deecke)[1] ont la même terminaison que *ᵃtepi-tadi*, et Schmidt les regarde comme au participe présent. La conjecture est tout à fait plausible; que nos verbes ne soient pas au conditionnel, en écartant le mot *tice*, c'est démontré par Myra *h* inscrivant *tuveti* où l'on eût attendu en ce cas, *tuvedi*. Ailleurs nous relevons *tubidi* à la place de *tubeiti* = il payera, et *ttlidi* à la place de *ttleiti* = il comptera, c'est-à-dire dans un membre de phrase ne comportant aucun doute.

Arneae.

mene tubidi trkkas se itlehi trᵐmili huvedri.

Limyra[2].

mẽne tubidi hppᵃter[*us*] *mohoi se maraziya miᵃtaha*[3] = il (sera) payant ..... au sénat et aux patrons (?) de la *mindis*

Hlᵐmideve Mleyeusi Murᵃna
Helmidavas, Mlaausis, Mornas.

[1] *Lyk. Stud.*. I, p. 145, au mot *āsādāplõme;* III, p. 265, § 2, 266, 267, 268 (*āsāpe* comparé à *ṇtāpe*), 270, 271, 285; IV, p. 206, 207, 215 : mais, pour être répétée souvent, une inexactitude n'acquiert pas plus de valeur.

[2] «Rock-tomb» de la nécropole ouest; Petersen, n° 155. J'ai déjà rappelé en note 1, p. 200, que les mêmes personnages (des divinités peut-être) sont mentionnés dans une inscription grecque depuis longtemps connue (C. I. G., n° 4315 b, Petersen, n° 126).

[3] *Miᵃtaha*, c'est *miᵃti* au datif pluriel garanti par la mention des trois protecteurs; le suffixe *hi* à sens possessif a échangé sa voyelle contre celle du datif pluriel *a* de *miᵃta* (Cadyanda, ligne 4 *tasa miᵃta* = *tesi miᵃti*, Xanthus 3 et autres). Voir aussi Limyra 20, ligne 3 : *mene itlehi tubeiti trᵐmili huvedri se maraziya miᵃtaha* et Assar, dans Petersen, n° 100 *mẽne tubidi kla ebe se maliya se tasa miᵃtaha*. Sur la stèle, on lit *maraza*, Nord 4, et *marez*, Ouest 63.

Limyra 13[1].

me tlidi cbis[a]totas o[m]moma[s] klebi cert...
se tlidi trzzubi o[m]moma cbis[a]tota uva.

Myra[2].

mẽne trkas tubidi se muhoi huvedri.

En procédant par élimination, nous n'avons plus qu'un mot à expliquer dans la phrase de Levissi *seiyeti [e]seritadi tice [a]tato ebehi*, le mot *tice* : rendu par *ἄν* (*ἀδικη)σηι*, il marque l'éventualité redoutée[3].

Le miracle, c'est de le rencontrer dans un paragraphe où Ddakasa énonce une prohibition nette, précise : « Que nul étranger ne soit enseveli ici! » On se demande la raison de la présence de la conjonction conditionnelle. Y a-t-il lieu d'hésiter?

Après avoir longtemps réfléchi à ce curieux problème, je crois l'avoir résolu : en effet *tice* n'accompagne pas le verbe *[a]tepitotu*, ni le verbe *tuvetu*. Il se rapporte à l'ensemble du paragraphe, c'est-à-dire non à l'*acte* même de rendre les honneurs funèbres à un défunt, mais au *mode* d'ensevelissement. L'étranger pourrait, s'il est Lycien, déposer le corps sur la banquette; s'il est Grec, apporter l'urne renfermant les cendres chères, et prétendre par cette installation ne causer nul dommage, puisqu'il ne touche ni aux inscriptions ni à la disposition des lieux. Qu'il sache bien, cet intrus, que son entrée dans cette chambre est un crime d'impiété aussi condamnable que la dépossession brutale. En un mot, Ddakasa défend toute sépulture d'étranger, *sous quelque forme qu'elle se produise*, et l'ignorance où il est du mode de profanation, si celle-ci s'accomplissait un jour, nécessite l'emploi de la particule *tice*. Je traduis :

cbi	*tice*	*mei nipe*	*[a]tepi-totu*	*tibei*	*nipe*
= Un autre d'aventure	il	pas	soit enseveli,	ou	pas

h[m]mi *tuvetu*[4]
(son) urne soit consacrée!

[1] Dans la même nécropole (Savelsb., II, p. 78, Petersen, n° 151, revisée par Arkwright), ligne 1, il n'y a pas lieu d'admettre la *zzimaza* (fille) de Schmidt, ni la Zénobie de Deecke, mais les mots *mẽti pr[a]navatẽ Erzesinube cumaza rzzi|voti*... Le nom propre *Zénobie* n'était, d'ailleurs, pas inventé à cette époque.

[2] Petersen, n° 43 : c'est l'épitaphe d'Upazi fils de Muvoqa, que j'ai reproduite entièrement dans une précédente note.

[3] Savelsberg (I, 37; II, 16) et Deecke (*Lyk. Stud.*, II, 331) prennent *tice* comme la correspondante de *ἄν* et la traduisent par « etwa ».

[4] Le mot *nipe* que Schmidt traduit par la négation, se lit uniquement sur

Puis les derniers mots sont repris au paragraphe qui suit :

hl^{n}mi mei tuveti tice.....
= L'urne, qui consacrera d'aventure.....

A Antiphellus *4*, il y a une répétition de mots qui rappelle celle-ci : Idomaxas fixe le chiffre des sommes à payer à la *mindis*, savoir, pour la violation de la division inférieure de sa tombe un sicle, et pour violation de la partie supérieure un double sicle.

se krzzi tup^{n}me siqla
= et pour la supérieure [construction] un double sicle.

Et pourquoi un double sicle? Il va au devant de la demande, en reprenant les mots *hrzzi pr^{n}navi* : c'est que dans cette partie de la tombe, Idomaxas et sa femme doivent reposer un jour. Nous ajouterions au texte, mais non à la pensée du scribe, en traduisant : « et pour la violation de la partie supérieure un double sicle, [car] dans cette partie supérieure on ensevelira Idomaxas et sa femme » ; sans cela la phrase, *mei ^{n}tepi-toti idomaqzzo se ladu*, eût-elle été inscrite si tard[1] ?

A Myra *4*, la pensée de Ddakasa se porte spécialement sur l'acte d'introduire une urne avec les rites prescrits qui la mettent sous la garde des dieux :

« L'urne [dont il vient d'être question], quiconque la consacrera d'aventure, ou l'ensevelisseur d'aventure, celui-là payera... » Cette fois *tice* est répété après chaque verbe; en revanche *^{n}tepi-*

Myra *4* et sur l'épitaphe publiée dans Petersen, n° 43, et transcrite dans une précédente note. A Limyra 14 (= Sav., II, 86 et Petersen, n° 142), il y a l. 3 *sete nepe alahadi tice*. A Limyra 36, recopiée par M. Arkwright, on lit l. 4 *se niyepi zalatu*. Probablement *nipe*, *nepe*, *niyepi* sont le même mot. Savelsberg (II, p. 118) fait de *nipe* une préposition = « vorher » — et la réunit à *^{n}tepitotu* = *προγεγραμμένα*. Deecke ne s'aperçoit pas que *nipe* est répétée après *tibei*; aussi prend-il *mäenepä* pour un seul mot, qui serait une variante de *mänä* (*Lyk. Stud.*, III, p. 269).

[1] La première fois le mot *pr^{n}navi* étant omis, Schmidt, au lieu de reconnaître l'ellipse, cherche dans le groupe de lettres qui suit, un mot qui se rapproche de *qupa*, et il oppose à *ëtri qupa* les mots *krzzi tup^n*, en lisant *tope* le dernier vocable (*Comment. de nonnullis inscrip. Lyciis*, p. 22). Savelsberg a eu le mérite de maintenir le mot *tup^{n}me* qui a la même physionomie que *mup^{n}me* de Rhodiapolis *b*, 9. Cela fait, il s'est souvenu que *mu* en arménien signifie « eins » ; il lui a semblé convenable d'interpréter *mup^{n}me* par « einfach » et *tup^{n}me* par « zweifach » (II, 156-157). M. Deecke a ratifié ces conclusions (*Lyk. Stud.*, IV, p. 210). J'accepte seulement la traduction par « double », à cause du sens général.

tadi est traité comme un substantif, et *mei* n'est plus exprimé.

Qu'on ne m'objecte pas que l'incinération n'étant pas pratiquée en Lycie, il n'est guère vraisemblable que Ddakasa ait pensé à une urne! Ce serait argumenter sur un fait contestable. Que certains Lyciens aient réellement fait usage de la crémation, on ne saurait le nier en présence de l'exiguïté de quelques tombes incapables de renfermer même un seul corps. A Kechiler une tombe, d'après son épitaphe lycienne, est affectée à plusieurs sœurs et à trois neveux de Triendasis : on attendrait donc plusieurs banquettes, il n'y en a qu'une! Le même Triendasis s'est fait construire tout à côté une chambre où il doit reposer avec sa femme et ses fils : deux banquettes! Cette circonstance a frappé Arkwright, qui, dans son journal encore inédit, la commente en ces termes : « an additional proof that these couches are only intended for the ashes of the dead in urns, not for bodies : some tombs could not contain even one body. »

Du reste, le mot *hl^mmi* est très rare : on ne le lit que sur notre monument, sur une autre tombe de Myra appartenant à Upazi fils de Muvoqa, et sur la stèle du Tloïte Icuveti fils d'Ipresida. L'inscription d'Upazi a le même contexte que celle de Ddakasa; la Tloïte donne le mot dans des passages presque illisibles[1] : nous ne pouvons donc émettre qu'une conjecture.

J'ai été amené par la mention de *tuvetẽ* avec le sens de « dédier, consacrer » qu'il a sur les ex-voto de Tlos, à abandonner les traductions de Schmidt *ἐγγράψῃ*, *ἐγγράψας*[2] : la remarque d'Arkwright a brisé le dernier lien qui me retenait à ces traductions. On ne *consacre* pas plus des noms qu'une tombe, mais on peut avoir mis sous la garde des dieux, moyennant certains rites, des urnes contenant des cendres chères : *hl^mmi* signifiant « urne » se révélait tout naturellement, sans qu'il fût nécessaire d'évoquer le grec *ὅλμος*, toute induction par l'assonance devant être tenue pour suspecte[3]. Si les deux mots sont fondamentale-

[1] Cette inscription est inédite. — Il ne serait pas impossible que, de même que nous avons les formes *atla* et *atra* (= personne), le mot *hl^mmi* ait eu pour variante *hr^mmo* (Rhodiapolis, *b*, l. 8; Sura, l. 4 et 5); ce mot est dans un contexte peu intelligible. Savelsberg a suggéré ce rapprochement (II, p. 119) en l'agrémentant d'hypothèses vraiment étourdissantes.

[2] Il faut tenir pour non avenue ma traduction trop peu étudiée, que je livrais p. 456, note 3, de mes *Termes de parenté*.

[3] Je soupçonne que la traduction de *hl^mmi* par *ὀνόματα* chez Schmidt provient de la transcription *hlámi* qui aura paru identique au mot grec, vu l'équation *l* = grec *ν* : cf. *Ecatamla* = Ἑκατόμνας; *Cuprlli* = *Cuprini*, texte milyen de la stèle, Ouest 16, et Κύβερνις dans Hérodote, VII, 98 : . . . *καὶ* Αυκίου Κύβερνις Κοσσίνεω. . .). Voir Babelon, *Perses Achéménides*, p. XCIII; mais je n'admets plus que Κοσσίνα (il faut ainsi lire = *Qeziyah*) désigne une femme; on aurait eu en ce cas le génitif féminin Κοσσίνας; de plus, tous les personnages mentionnés à Sud, l. 25-26, sont des hommes.

ment le même terme, c'est ce que j'ignore et ce qui ne me tourmente nullement.

Lignes 5 et 6 : le dernier paragraphe, après avoir décrit l'acte sacrilège, le frappe en ces termes : *mene itlehi tubeiti trᵐmili huvedri se trkkas se mohoi huvedri.*

Schmidt attribue *mene* au premier membre de phrase et lui assigne la traduction *ἐνταῦθα*, que j'ai réfutée[1] : *itlehi*, *trkkas*, *mohoi* sont inexpliqués; le seul *huvedri* répété deux fois, d'abord après l'ethnique *Trᵐmili*, il s'aventure à le rendre par *κοινῷ*, *δήμῳ*.

Le verbe est *tubeiti* et il doit, ainsi que je l'ai dit, signifier « payer l'amende » : les mots *itlehi trᵐmili huvedri*, + *trkkas* + *mohoi huvedri* sont des datifs. Une première question (tranchée par Schmidt), c'est de savoir si *itlehi* et *mohoi* sont les substantifs, ou si c'est *huvedri ?*

Lorsque le verbe vient séparer de ses attributs le substantif au régime indirect, la règle veut que ce soit le substantif qui précède le verbe. Voici, par exemple, le sort réservé au violateur de la tombe de Medemudi :

meť ẽni kanuveti | klahi | ebiyehi[2]

= il au seigneur payera du peuple celui-ci

Mais ordinairement *ẽni* et ses attributs sont ensemble, après le verbe :

[1] Savelsberg et Deecke sont ici d'accord avec moi, ils traduisent par « der ». Aussi Schmidt, dans le compte rendu du 1ᵉʳ volume de Savelsberg (*Jenäer Litteraturzeitung* du 10 octobre 1874, p. 644-645), publie-t-il, d'après l'auteur, le mot-à-mot grec d'Antiphellus 3, soit la fin : *οὗτος ἀνὴρ* (= *mene*) *ἐξώλης ἀπόλοιτο* (= *kasttu*) *σὺν* (= *ẽni*) *τέκνοις* (*klahi*) *αὐτοῦ καὶ φίλοῖς ἐγγόνοις.*

[2] Limyra 12, dans Savelsberg II, p. 75. Cette « rock-tomb » est dans la nécropole ouest : au-dessus de l'inscription, dont les lettres sont alternativement bleues et rouges, est un bas-relief. L'inscription a cinq lignes d'une longueur inégale, et les deux dernières, très complètes pourtant, ne renferment, la quatrième que le mot *klahi*, la suivante que le mot *ebiy*[*ehi*]. Le recueil de Schmidt porte *detẽni;* la tentation d'en faire *Letẽni* qui serait le nom de Latone, était trop forte, et Savelsberg n'y sut pas résister (II, p. 77) : même parti chez Deecke, assez imprudent pour ne pas citer son devancier (*Lyk. Stud.*, IV, p. 228, n° 54). Le premier traduit : « ...so schlägt Latona sein Geschlecht »; le second : « ...Latona nimmt weg nachkommenschaft seine. » M. Arkwright, qui s'était donné la tâche de reviser sur place les inscriptions, et qui était indifférent par rôle à toute théorie, a constaté l'existence, non de *detẽni*, ni de *letẽni*, mais de *metẽni*, avec un *m* « fairly certain »; du reste, il ne s'expliquait pas un pareil mot, se contentant d'en attester la gravure. Probablement une crase a éliminé l'*i* de *meti* devant *ẽ* de *ẽni*. A Antiphellus 3, le scribe allait écrire *kastti*, mais plutôt que de mettre *kastti ẽni* ou *kastt' ẽni*, il a préféré se servir du passif *kasttu*.

Antiphellus 3.

mene kasttu ẽni klahi ebiyehi
= il sera payé (de ses biens) au seigneur du peuple celui-ci

se vedri veh"tezi
et à la ville d'Antiphellus [1].

Limyra 5.

me tlleiti puva aitota a"moma kebeliya ẽni klahi
= il comptera ? ? ? ? au seigneur du peuple

ebiyehi p"tre"ni
celui-ci Pandaréen (?) [2].

Myra.

me ttiti ahazat' adin' ẽni klahi ebiyehi p"tre"nehi [3].

De même, notre *itlehi* est réuni aux autres mots dans les textes suivants :

Rhodiapolis [4] :

mene kastti maliya vedrẽ"ni se itlehi tr"mili huwedri
= il payera aux anciens ? de la ville et à ? Lycien ?

[1] Voir sur *vedri Veh"tezi*, mes *Termes de parenté*, p. 466-467 : *Veh" tezi* est le même mot que *Veh"tezi*, et comme lui il est réuni au nom du dynaste *Qerigα* sur le statère (inédit, je crois) qui donne le portrait du satrape, assez semblable à Ddenevele et à Artembarès.

[2] «Limyra 5» est sur une *rock-tomb* de la nécropole orientale. Schmidt l'a publiée deux fois, pl. I et pl. V (comme Antiphellus 5). Voir Savelsberg, II, p. 26 et Petersen, n° 130. Deecke rend *p"tre"ni* par «dem schatzmeister» (*Lyk. Stud.*, IV, p. 211-212) : «In *pẽtrãnne*, hergestellt nach Lim. 5, 3; 11, 6, erkenne ich den dat. sg. eines ml. substantivs, abgeleitet durch-*ãne* von einem nom. ag. **pẽ-tr*—, das wohl zur wurzel lat. *pen-d*— «anhängen, abwägen, zahlen» gehört, so dass es dem gr. *ταμίας* entsprechen könnte, s. in lyk. griech. *ταμιελẽ* (Hirschfeld, p. 100 ff.)» — Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 211, n° 21. Mais depuis que je connais les formes *Tlo"na* et *Pille"ni* de l'ex voto bilingue, je soupçonne ici un nom ethnique; toutefois je n'ai aucune garantie. L'interprétation de Deecke est inadmissible, si j'ai raison de traduire par «au seigneur de ce peuple», car on ne supposera pas que c'est lui qui tient la caisse.

[3] Petersen, n° 44. Voilà, non plus à Limyra, mais à Myra, notre mot *P"tre"ni* devenu, grâce à l'attraction des désinences des mots précédents, *P"tre"nehi*, ce qui n'en dénaturait pas le sens. Le héros Pandaros était fort vénéré en Lycie, on montrait son tombeau à Pinara; son nom a pu être celui de tribus lyciennes. — Le mot *adin'* est peut-être pour *adini*; en tous cas, *nẽni* signifiant «sœur» est sans objet ici.

[4] Petersen, n° 172. (Tombeau de Xanthias, *Qese"ziya*).

Arneae.

mene tubidi trkkas se itlehi tr^mmili huvedri

= il (sera) payant à ? et à ? Lycien ?

Antiphellus 4.

mene tubeiti mohoi huvedri se itlehi tr^mmili

= il payera à ? ? et à ? Lycien. (Pas de mot *huvedri* après *Tr^mmili.*)

A Limyra 42 [1], *itlehi* précède le verbe *ko^ti*, mais après le verbe il n'y a plus que *tr^mmili*. Le texte étant complet, on voit que *huvedri* n'est pas un mot essentiel; le substantif est certainement *itlehi* ou *mohoi*.

Pour *mohoi*, je suis tenté de le traduire par «Sénat»; nous avons de ce mot les formes *mahinaza* et *mahanahi*.

Limyra 41 [2].

q^tlapone pr^navate, periclehe mahinaza ep^tibazah

= Kindalpones a construit, de Périclès sénateur, d'Apendibasos fils.

tideimi

Limyra 42.

ẽni mahanahi

= au seigneur qui est du Sénat,

Tlos 1 [3],

kriqttbili mahanahi wehi

= Riqttbili de sénatoriale race,

Une chose curieuse, c'est que le nom national des Lyciens, qui n'accompagne jamais le solitaire *trkkas*, ne se trouve pas non plus une seule fois à la suite de *mohoi*.

Deecke a, comme je le fais, vu le substantif au régime indirect dans le mot *itlehi* qu'il transcrit *etläke;* puis, dupe de cette transcription, il traduit ce mot par *ἔθνει*, se rappelant que

[1] Sur une *rock-tomb* de la nécropole ouest. Voir Savelsberg, II, p. 105 et Petersen, n° 15a.

[2] Sur une *rock-tomb* de la nécropole orientale. Voir Savelsberg, II, p. 104.

[3] Non loin de la célèbre tombe dite de Bellérophon ; Schmidt, pl. V. Voir mes *Termes de parenté*, p. 478.

parfois *l* et *n* s'échangent[1]. J'aime mieux interpréter ce mot par *ταμείῳ* : le radical de *itlehi* paraît être *itl-*, *tl-* et se trouver dans le verbe *tlesti*, *tlidi*. Deecke lui-même a fait un rapprochement entre ce radical et la racine de *τλάω*, *τάλαντα* impliquant l'idée de *peser*, puis *compter*[2]. On comprendrait alors qu'on ait constamment joint à *itlehi* désignant une grande administration chargée d'encaisser le montant des amendes, l'ethnique *Tr^mmili* : l'expression *itlehi Tr^mmili*, = au Trésor lycien, était complète; on pouvait y ajouter ou non le mot *huvedri*.

D'autre part, on ne disait pas « au Sénat » tout simplement; il fallait ce mot *huvedri*. J'ai cru autrefois que *huvedri* signifiait « très saint »; une telle épithète ne fut donnée à un pouvoir politique qu'à l'époque romaine, c'est une importation d'Italie. Renonçons-y.

Donc *itlehi tr^mmili* est analogue à *mohoi huvedri* : quel sens se cache sous ce dernier mot? *vedri* signifie « ville »[3] : peut-être *huvedri* a-t-il même origine et désigne-t-il un groupe de villes? une sympolitie? une confédération? la confédération lycienne? Si oui, la singulière expression *mohoi huvedri* équivalant à *mohoi tr^mmili* s'explique. Je me risque à refaire la version de Schmidt, *αὗτος τῷ ταμείῳ ὀφειλήσει τῆς Λυκίων συμπολιτείας καὶ τῇ Ταρχῷ καὶ τῇ γερουσίᾳ τῆς συμπολιτείας.*

[1] La première apparition de *etlâhe* est à la suite de la mention *meiitâhe* (*Lyk. Stud.*, II. p. 339, § 2, *in fine*) : « *etlâhe* ist dat. sg. vom gleichlautenden nominativ, vielleicht verwandt mit gr. *ἔθνος*. . . . ». Quelques lignes après, Deecke donne comme correctif à sa théorie que *-hi* est la désinence du génitif pluriel, précisément notre mot : « Dass nicht alle formen auf *-âhe* gen. pl. sind, zeigt das eben erwähnte *etlâhe* = *ἔθνει* ». Dans sa troisième étude, il interprète encore *etlâhe* par *ἔθνος* et assigne aux mots *mûhûe* et *hovâdre* les correspondances *βουλή* et *εὐγενής* (p. 278) : il fait état des mentions *ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ ἡ γερουσία* C. I. G. n° 4315 *n*, *ἡ κρατίστη βουλή* C. I. G. 4283.

[2] « Der stamm *ttla-* = *τλᾱ-* geht zurück auf *tel-* = griech. *τελ-*, schwach *τλ-*, *ταλ-* « heben, wägen, zahlen », s. *τελεῖν*, *τάλαντον* = lat. *tol-* (voraus gesetzt durch *tetuli*, *tollo* u. s. w). *Lyk. Stud.*, II, p. 324; IV, p. 212. Au début, ou entre une consonne et une voyelle, ou entre deux voyelles, la dentale *t* peut être redoublée, mais pas entre une voyelle et une consonne : ainsi s'explique l'apparente différence des mots *itlehi* (substantif au datif) et *tlesti*, *tlidi* (verbe).

[3] Le passage le plus probant en faveur de cette interprétation est, stèle, face Est, 30 *Ar^na : Pinale : Tlava : vedre*. D'autre part, *Veh^tezi*, quelle que soit l'origine de ce nom, désignant une cité sur les monnaies de Qeriga au nom duquel sa mention est ajoutée comme celle d'*Ar^nahe* = de Xanthus, quand sur le tombeau d'Iktas l'Antiphellite nous rencontrons et le mot *vedri* (au datif d'après le contexte) et l'ethnique *Veh^tezi*, comment éviter de traduire *« et à la ville d'Antiphellus »* ? Même si j'ai tort d'adopter l'identification de Six et de Deecke (Hill, *The Coinage of Lycia, Num. Chron.*, 1895, p. 19), le sens de *ville* pour *vedri* n'en reste pas moins debout. C'est là l'essentiel. Nous devions trouver de ce terme une forme adjectivale; les monuments nous donnent *vedre^ni* et *vedre^nehi*. (Voir Arkwright, *Some Lycian suffixes*, dans le *Bab. and Or. Rec.*, août 1891, p. 186-187.)

Le second datif serait le nom d'un dieu, le dieu Trkkas ou Tarchos : Arneae le mentionne avant *itlehi*; à Tlos, ce nom se trouve dans la petite phrase *punomadi mẽne Trkkas;* sur le tombeau d'Upazi, *Trkas* est cité non seulement le premier, mais encore avant le verbe que suit le second régime indirect *se mukoi huvedri*. Le nom est invariable, jamais suivi d'une épithète; c'est bien là une divinité protectrice des sépultures[1].

Quant à *huvedri*, de ce qu'une inscription renferme ce mot, il ne faut pas en conclure qu'elle soit postérieure à l'époque des dynastes lyciens et la rapporter au temps où florissait, sous la protection de Rome, la confédération décrite par Strabon; on recevrait un cruel démenti des monuments : en effet, Arneae qui se termine, ainsi que je l'ai rappelé, par les mots *itlehi tr*^{a}*mili huvedri*, renferme un lambeau de phrase assez déconcertant au point de vue où nous nous plaçons :

Lignes 5-6 : ẽnẽ peri.....|q^{a}*tava ta.*

Très probablement à compléter *ẽnẽ Peri*[*clehe*] *q*^{a}*tavata* = le maître (est) hyparque de Périclès.

Je m'arrête à ce renseignement, la question relevant uniquement de l'histoire, et celle-ci nous étant encore si mal connue !

J. IMBERT.

[1] Voici la réponse de M. Diamandaras que j'avais consulté à ce sujet : Πρὶν ἡ ὁμῶς ἐπιφέρω ταυτὴν (λέξιν) μή με καυίσητε, παρακαλῶ, διότι εἰ Ἕλλην ὅλα τὰ βλέπω ἑλληνικά ! Ἄλλως τε δέ καὶ Ὑμεῖς ἄλλοτε μοι ἐγράψατε ὅτι ἡ προκειμένη λέξις πιθανὸν να ἔχει τινά σχέσιν πρός τὴν ἑλληνικὴν λέξιν Ταριχεία. Ταριχεῖον σημαίνει τὸν τόπον ἔνθα φυλάττονται τὰ τεταριχευμένα σώματα, ἡ ἔνθα θάπτονται οἱ νεκροί, νεκροταφεῖον. Ταρχύω λέγεται ἰδίως ἐπὶ ἐνταφιασμοῦ καὶ κηδείας, σημαίνει δῆλα δή, ἐνταφιάζω, κηδεύω, θάπτω.

ὄφρα ἑ ταρχύσωσι κάρη κομόωντες Ἀχαιοί,
σῆμά τέ οἱ χεύωσιν ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.
Ἰλ., Η, 85.

εἰς ὅ κε δὴ Λυκίης εὐρείης δῆμον ἵκωνται,
ἔνθα ἑ ταρχύσουσι καὶ ἐγγυήτοι τε ἔται τε
τύμβῳ τε στήλῃ τε· τὸ γάρ γέρας ἐστὶ θανόντων.
Ἰλ., Π, 455.

Ἐκ τούτου παράγεται ἡ λέξις τάρχος, τάρχεα = κηδεία, καὶ παρ' Ἡσυχίῳ τάρχανον = πένθος, κῆδος, *iuferiae, exsequiae.*

VEDICA.

(2e SÉRIE.)

5. R. V. I. 191.

L'hymne bizarre qui clôt le livre Ier du Rig-Véda est dans ce recueil un morceau unique : non que les formules magiques et les incantations populaires lui soient entièrement étrangères ; mais elles affectent en général une forme plus relevée et ne s'abaissent nulle part à un objet aussi infime que la destruction de la vermine. L'Atharva-Véda, au contraire, plus rapproché par ses origines des humbles nécessités de la vie quotidienne, nous a conservé un bon nombre de conjurations contre les insectes nuisibles, et peut-être sa phraséologie accoutumée éclairera-t-elle celle de notre hymne, d'autant plus obscure que le texte mal compris et sans usage a dû subir de fortes corruptions. Mais, avant de passer à l'analyse du détail, il ne paraîtra point déplacé de résumer en quelques idées claires l'ensemble des données confuses dont pouvait se composer la « science » des conjurateurs védiques au sujet des organismes inférieurs et de leur relation avec le reste de l'univers. On y reconnaîtra, à y regarder de près, quatre thèmes de folk-lore, qui presque partout s'entrecroisent et se confondent.

A (mythique) : « le soleil et les êtres invisibles ». Les invisibles, ce sont à l'origine les ténèbres de la nuit : personnifiés, ce sont des démons qui rendent tout invisible et le sont eux-mêmes. Quand le soleil apparaît, son action sur eux peut être envisagée sous deux aspects : ou bien il les éclaire de ses rayons, les rend visibles, et alors ceux-ci épouvantés s'enfuient, regagnent leurs trous, se terrent jusqu'au soir ; ou bien il les perce de ses flèches, les brûle de ses feux, les anéantit jusqu'au dernier. C'est pourquoi on prie le Dieu lumineux, — essentiellement Agni souvent associé à Indra, — tantôt de « manifester » le démon, le sorcier, le conjurateur impie [1], — car c'est déjà avoir barre sur lui

[1] Cf. A. V. I. 7, I. 8, etc.

que de le connaître pour rompre ses maléfices, — tantôt de le consumer, de le transpercer, de le tuer, lui et toute sa postérité [1].

B (légendaire). Il y a d'autres « invisibles » que les ténèbres, les incubes et les cauchemars : il y a les reptiles et les gros insectes, rarement visibles, toujours tapis au fond d'une retraite d'où leur morsure nous guette ; il y a la vermine plus menue qu'à peine les yeux découvrent ; enfin il y a sans doute la masse des infiniment petits ou invisibles qui causent la fièvre, la consomption, la mort, ou dévorent le cadavre. Or, contre la première au moins de ces sortes d'ennemis, l'homme a un auxiliaire précieux, les oiseaux carnassiers ou insectivores. D'autre part, « le soleil est un oiseau », un grand aigle qui plane au sommet du ciel : d'où cette conséquence que c'est à titre d'oiseau qu'il menace sans cesse la création impure et invisible, serpents [2], scorpions, mouches, vers et microbes. Ceci à la lettre, à ce point que, si les découvertes récentes de l'action meurtrière de la lumière solaire sur les micro-organismes venaient à la connaissance de quelque fervent du brahmanisme, il ne pourrait manquer d'y voir une éclatante confirmation par la science moderne de l'éternelle infaillibilité des Védas. De tueur des êtres nocturnes, le soleil devient donc « tueur de monstres » tout court, plus particulièrement de cette engeance infime que l'œil ni la main de l'homme ne saurait atteindre, et les oiseaux auxquels on voit dévolu le même office pourront au besoin intervenir, à titre de substituts ou de symboles, pour l'assister dans son œuvre bienfaisante.

C (déductif). Qui peut détruire la cause en peut annuler l'effet : le soleil sera donc le guérisseur par excellence. Ce thème, si largement développé dans la mythologie grecque (Apollon, Esculape, Machaon), est relativement rare dans les parties proprement religieuses des Védas, où le rôle de Dieu guérisseur est dévolu à Rudra, d'ailleurs lui aussi, par certains côtés, personnalité solaire. Il n'en est que plus intéressant à retrouver çà et là dans les fragments qui confinent au folk-lore ou en relèvent.

D (inductif). Il est reconnu par la pratique que certaines plantes, en application ou en infusion, exercent une action salutaire contre les maladies et surtout contre les morsures venimeuses : en utilisant ces propriétés, on ne manquera donc point de les rapporter à l'être céleste qui seul les possède en réalité et

[1] Cf. R. V. X. 87 = A. V. VIII. 3, R. V. VII. 104 = A. V. VIII. 4, etc.
[2] Il est superflu de rappeler le mythe de Garuḍa.

de qui seul elles les peuvent tenir par voie de délégation ou plutôt de descendance.

Tels sont les concepts élémentaires, familiers à quiconque a tant soit peu pratiqué l'Atharva-Véda, que nous devons nous attendre à retrouver, mais plus ou moins déguisés sous le verbiage usuel et sous l'altération du texte, à la base de la composition qui nous occupe, et qui peut-être nous aideront à la restituer sous une forme relativement intelligible.

1. La première stance est tout à fait désespérée. Sâyana lui-même n'y entend rien; ou, s'il l'entend, au moins ne se fait-il pas entendre. La corruption saute aux yeux, ne fût-ce que dans le premier pâda, trop court d'une syllabe : il faut, ainsi que je l'ai dit ailleurs [1], lire *kánkato ná ca kánkato*, ou, si on le préfère, afin de maintenir la riche dasonance avec le deuxième, caractère spécifique de ces formules charlatanesques, *kánkato ha ná kánkato*. Peu importe, au surplus, pour le sens, qui se déduira d'une façon assez satisfaisante de la considération de l'ensemble, pourvu qu'on se décide à s'affranchir de la tyrannie du scoliaste.

a. Le mot *kánkata* n'a nulle part et jamais un autre sens que celui de « peigne ». Le plus récent lexique publié ne porte, lui aussi, que *kaṅkataḥ keçamārjanam* [2]. Si donc Sâyana imagine celui d'« insecte nuisible », on voit trop d'où il l'a tiré : il a substitué le sens général de la pièce à l'acception technique du mot. Il se peut bien, d'ailleurs, qu'un annelé muni de crocs ou d'appendices de locomotion ait été métaphoriquement désigné sous le nom de « peigne » ; mais c'est pour nous une raison de plus de ne pas effacer la métaphore qui fait tout le piquant de cette formule amphigourique. Nous traduirons donc à la lettre : « C'est un peigne et ce n'est pas un peigne. » Le conjurateur s'expliquera plus bas [3].

b. Le mot *satínákankata* ne se lit qu'en cet endroit, et, indépendamment de cette considération qui déjà le rend suspect, la simple symétrie avec le pâda *a* inviterait à restituer en fin de vers les deux mots *ná kánkataḥ*. On commence ainsi à entrevoir un sens possible : « Et le *satín* non plus n'est pas un peigne. » Mais le *satín*, qu'est-ce à dire? La correction d'*s* en *ç* n'est pas si rare ni si exorbitante qu'on doive se l'interdire en pareille occurrence; et, si *çatí* n'est pas, lui non plus, un nom d'insecte à notre

[1] *A. V.*, VII, p. 82 (sous l'hymne VII. 56).
[2] *Unâdigaṇasûtra* de Hemacandra (Kirste), 207.
[3] Peut-être ce vers n'est-il que le débris d'une devinette populaire passée en proverbe : « Quel est le peigne qui ne peut pas servir à peigner? — Un scorpion, un mille-pieds, etc. »

connaissance, du moins signifie-t-il « centuple » ou « qui possède cent (pieds, crocs, articulations, etc.) », signalement qui cadre à merveille avec la donnée d'un insecte nuisible assez semblable à un peigne pour qu'on soit obligé d'avertir qu'il n'en est pas un. Supposons que le mot *çatín* serve, dans la pensée de notre conjurateur, à désigner quelque myriapode : au prix de deux accents en plus et d'un insignifiant changement de lettre [1], nous aurons obtenu une idée qui s'enchaîne avec la précédente, soit « et la scolopendre non plus n'est pas un peigne ».

Si la restitution proposée n'a rien de choquant, encore est-il moins aisé de comprendre comment un texte aussi clair a pu finir par s'agglutiner en un long mot, et comment on en est venu à imaginer pour ce mot la singulière glose « hydre (peigne d'eau) ». Toutefois, si *çatí* n'était guère, comme je le pense, qu'une métaphore due à la fantaisie isolée d'un conjurateur, rien ne le protégeait contre une faute très courante de prononciation, ni à plus forte raison l'incompréhensible **satí* contre la réunion sous un seul accent avec *ná káṅkataḥ*. Une fois créé ce mot d'une toise, on s'ingénia à lui faire un sort; il le fallut bien, et les commentateurs védiques ne s'embarrassent point pour si peu. On y découvrait le mot *sát*, « bon, réel », dont on n'avait que faire comme épithète du *káṅkata* lui-même, visiblement une mauvaise bête : on pensa donc à son habitat, à l'eau qui est la bonté par excellence, et ainsi naquit la glose *satīnam ity udakanāma*, que Sâyaṇa nous a pieusement transmise.

c. Ce qui rend extrêmement vraisemblable l'interprétation de la demi-stance telle à peu près que je la conjecture, c'est qu'on ne saurait concevoir un meilleur préambule à la formule très claire et catégorique qui la suit. Pourquoi, en effet, le conjurateur insisterait-il par deux fois (*tti*) sur ce que les êtres dont il s'agit sont deux (*duaú*), deux races d'insectes (*plúṣi*), si les phrases précédentes n'avaient impliqué dans sa pensée une amphibologie possible sur le nombre et la nature des objets qu'il visait. — « Ils sont deux » dis-je (« si je parlais d'un *káṅkata*, d'un peigne, cela ne ferait qu'un seul objet »). « C'est de la vermine », dis-je, (« et non point un peigne, comme le nom vous le ferait croire »). — Tel est, si je ne me trompe, le sens intime de cet épiphonème, étrange si l'on veut, mais non pas plus étrange que maint autre spécimen du langage des sorciers conservé par l'Atharva-Véda ou par un manuel quelconque de magie plus moderne. L'énigme ne commence que si la phrase est détachée du contexte qui l'explique et la prépare.

[1] *átho çatí ná káṅkataḥ.*

d. « Les invisibles se sont évanouis », refrain répété en 4 et 3 (var.), application des thèmes A et B.

2. « Elle tue les invisibles en arrivant, et elle les tue en s'en allant, et elle les tue en les précipitant vers le bas, et elle les broie en les broyant. » Ou encore : « Celle qui vient les tue, et celle qui s'en va les tue, et celle qui expulse les tue, et celle qui broie les broie. »

A peu près sans difficulté. Sâyaṇa nous apprend qu'il s'agit de la plante magique; et en effet la mention du va-et-vient pourrait bien être une vague allusion aux frictions et aux simagrées auxquelles se livrent les conjurateurs sur le patient mordu par un serpent, en même temps que l'expression *avaghnatī* rappellerait que leur procédé curatif est censé consister à faire partir le venin « par le bas » (par la plante du pied)[1]. Mais, à y regarder de plus près, il est difficile de ne pas reconnaître une importance encore plus grande et un double sens aux mots *āyatī* et *parāyatī*, si couramment employés pour décrire les faits et gestes d'une autre entité féminine, l'Aurore[2]. C'est l'aurore, en effet, qui, en arrivant, et à plus forte raison en disparaissant (dans les rayons du soleil), tue les invisibles (les monstres nocturnes), et nous avons ici incontestablement le thème D, mais avec rappel en sourdine du thème A.

3. Ici l'obscurité s'épand de plus belle : nous avons une énumération de plantes, au nominatif pluriel, parmi lesquelles se glisse, au même cas, le mot *adṛṣṭā*, et tout cela semble régir le verbe final qui signifie « se sont évanouis ». Comme il est difficile de supposer que les plantes soient des « invisibles » et qu'on adjure les plantes de s'évanouir, on se tire d'affaire en admettant que ces termes botaniques ne sont point ici des substantifs, mais des adjectifs, et signifient respectivement « [les insectes parasites] qui vivent sur le çara, le darbha, etc. ». Cet expédient ne laisse pas de soulever quelques graves objections. — 1° Sans nier l'opportunité pratique d'exorciser la vermine qui ronge les végétaux utiles, on doit constater que pas une autre stance de l'hymne n'en évoque l'idée : il n'y est question, d'un bout à l'autre, que des parasites ou ennemis de l'homme ou du bétail; et, si l'on objecte que le morceau est fait de pièces rapportées, encore n'est-il pas mauvais que ces pièces se raccordent tant bien que mal. Or la stance précédente appelle évidemment comme suite la mention de plantes curatives, et non celle de cultures à dé-

[1] Cf. *A. V.*, X-XII, p. 61 (sur X. 4. 24).
[2] Cf. R. V. I. 113. 8, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

fendre des insectes. — 2° Si telle était l'intention du rédacteur, il devait, sans difficulté, la formuler ainsi : *parépu kúçareşu yé darbhéşu sairiéşu vā*... le reste pouvant demeurer tel quel. — 3° En effet, le sens « parasites du muñja » va très bien pour *mauñjás* (et *vairiṇás*), qui est sûrement un adjectif; mais, en supposant qu'on recule devant la facile correction *múñjās*, il y a encore, ce semble, une moindre objection grammaticale à traduire *mauñjás* par « touffes de muñja », qu'à faire, pour les besoins de la cause, des substantifs *çará*, *darbhá*, des adjectifs signifiant « issus du çara, du darbha », alors qu'une règle élémentaire exigerait la vṛddhi de la première syllabe. — 4° Il y a une choquante contradiction à prendre ici pour réceptacles du parasitisme les végétaux dont précisément nous savons d'autre part qu'ils constituent la défense la plus énergique de l'homme contre la vermine et son venin : ainsi, je l'ai déjà dit[1], *darbhéşu* A. V. X. 4. 13 ne peut signifier « gîté sous le darbha », puisqu'un peu plus haut (st. 2) « le darbha est brûlure » pour le serpent ou sa morsure; le kuça, — voir plus bas, — plante sacrée de même nature et substitut fréquent du darbha, doit participer à ses propriétés; le çara et le muñja figurent ailleurs comme plantes curatives, A. V. I. 2-3 et Kauç.-S. 25. 6. — Par toutes ces raisons, il paraît indiqué de corriger *adṛṣṭā* en *adṛṣṭān* acc., et de suppléer, comme régi par les noms de plantes, le verbe que suggèrent à la fois leurs propriétés connues et la teneur de la stance 2, soit *ghnanti*, *piṣṣanti*, etc. : « les plantes tuent les invisibles, et tous ensemble ils se sont évanouis. »

Notre nomenclature comprend, dès lors, six végétaux, dont trois nous sont déjà connus pour leurs effets salutaires. Les *sairyás* « issus de la charrue » ne peuvent être que « l'orge et le riz », si fréquemment invoqués dans la conjuration des maléfices, cf. A. V. VIII. 7. 20, XI. 6. 15, etc. Restent le vairiṇa, dérivation de *vīriṇa* (andropogon muricatus P. W.), et le kuçara, inconnu, dont on ne sait trop que dire; mais il manque une syllabe au pâda *a*, et on la lui rétablit en lisant *kuçáçarāso* altéré par haplographie. Le kuçaçara peut fort bien être une variété ou un autre nom du kuça, plante bien connue. Soit donc, au total, en dédoublant les *sairyás*, sept plantes curatives, ici désignées par leurs noms masculins, mais qui, sous leur incarnation féminine en tant qu'*óṣadhis*, doivent bien correspondre aux « sept vierges sœurs » de la stance 14. Au lecteur de juger si la cohésion ainsi obtenue du début à la fin de l'hymne est purement artificielle.

[1] Cf. *A. V.*, X-XII, p. 59. — Je profite de l'occasion pour confesser le contresens qu'un lapsus de lecture m'a fait commettre sur la stance 2 du même hymne : c'est de la fibre de roseau (*parupáśya*) qu'on applique sur la plaie.

Que si pourtant l'on répugne aux remaniements suggérés, et si l'on tient, en dépit de l'usage et sur la foi de Sâyaṇa, à accepter *çaré* et similaires pour des adjectifs, il y a encore un moyen de concilier la lettre même du texte avec l'impérieux postulat de bon sens qui exige que les plantes interviennent ici en tant que préservatifs et remèdes. Après tout, *mauñjá* et *vairiṇá* ne signifient autre chose que «relatif au *múñja*, au *vîriṇa*», par conséquent, si l'on veut, «qui en est sujet, qui en dépend, qui rentre dans le ressort de ces plantes»; bref, les *mauñjá adṛṣṭâs* peuvent être «les invisibles que détruit le muñja», et ainsi du reste. On traduira alors littéralement les «invisibles que tue le çara... tous se sont évanouis», et l'on rentrera encore dans la donnée du thème D.

Le dernier pâda contient une faute de métrique védique, d'ailleurs fréquente dans la versification des bas temps, et il n'y aurait pas même lieu de la relever, si en général notre texte ne prescrivait rigoureusement la synizèse d'*i* final et voyelle initiale. Il est d'ailleurs bien aisé de la faire disparaître en lisant *ní lipsata*, forme qu'un arrière-scrupule grammatical a surchargée de l'augment à une époque postérieure où la synizèse, devenue de règle, ne gênait plus personne.

4 = A. V. VI. 52. 2 var. (cf. 1 — 9 infra). La traduction va de soi de part et d'autre, à cela près que le pâda *a* suppose ici probablement l'ellipse de *alipsata* («les lumières se sont éteintes»), tandis que dans l'A. V., c'est plutôt *avikṣata* qu'il convient de sous-entendre[1]. Quant au fond, il est étrange, à première vue, que les invisibles soient censés s'évanouir alors que tout dort, c'est-à-dire au moment même où ils règnent seuls sur l'univers; mais il faut ici faire abstraction du thème A (démons nocturnes) et ne songer qu'aux invisibles de la seconde catégorie. Les insectes, qui peut-être voltigeaient ou rampaient à la brune (infra 5), ont gagné leurs repaires, et c'est pour cela qu'hommes et bêtes peuvent goûter la paix du sommeil.

5. — *a b* (*práti dṛçran*?): «les voilà qui se sont montrés, à la brune, comme des voleurs». C'est alors que s'élèvent, dans les vapeurs du soir, les essaims de moustiques. — *c d* (*c* = 6 *a*); il manque une syllabe, dont la restitution serait aisée, mais arbitraire. On ne voit pas au juste pourquoi Roth et Grassmann s'accordent à repousser pour *viçvádṛṣṭa* le sens «qui voit tout», donné par

[1] On pourrait se demander à quel propos «les flots des rivières cessent de couler»; mais ce n'est pas le texte de l'A. V. que nous avons en vue. Il y faut voir sans doute un simple cliché descriptif du calme de la nature endormie.

Sâyaṇa (*viçvaṃ dṛṣṭaṃ yais*), et s'en tiennent à « vu de tous ». L'un et l'autre à la fois conviennent à la forme du mot et à ses emplois. Plus bas, en 8 *b* et 9 *d*, le soleil est sûrement l'être « vu de tous » ; mais c'est sûrement aussi parce qu'il « voit tous les êtres » qu'il peut « tuer les invisibles ». En somme, tout tend à faire soupçonner que ce mot à double entente a été employé par un raffinement calculé d'expression et qu'il faudrait pouvoir lui assigner sa double valeur. Ici, mis au vocatif, on le traduirait difficilement par « ô vus de tous » : c'est bien plutôt un hommage à la vue perçante des invisibles ; mais en même temps il prépare en quelque sorte le revirement marqué par *prátibuddhās*, et, autant qu'il est licite d'insister sur un calembour, on interpréterait volontiers : « Ô invisibles qui voyez tout, [tout le monde aussi vous voit et] vous êtes devenus visibles. » Sur la semi-défaite encourue par l'invisible qui se laisse voir, on se reportera à l'une des données accessoires du thème A.

6. — Les deux demi-stances s'adressent respectivement aux plantes curatives[1] et aux insectes nuisibles. — *a*. Généalogie des plantes, cf. A. V. VIII. 7. 2, etc. Une syllabe en trop, mais *vaḥ* n'est pas indispensable. — *b*. Sôma-plante est naturellement le roi ou le frère [aîné] des plantes ; mais la mention du ciel et de la terre ne va pas sans un rappel lointain de Sôma-lune. Quant à Aditi, sœur des plantes, c'est pur verbiage. — *c* = 5 *c* var. — *d*. Adjuration qui devrait précéder le résultat constaté en 4 *d*.

7. — On exècre les invisibles, un à un, suivant leur habitat et leur signalement : — *a*. ceux qui se fixent sur les membres, sur le tronc (les épaules) de l'homme ; — *b*. les *sūcikās*, « aiguilles », c'est-à-dire ceux qui sont pourvus d'une trompe acérée, comme les moustiques ; les *prakaṅkatās* sont moins faciles à identifier ; cependant, si *káṅkata* veut dire « peigne », si *pradakṣiṇá* et *pramukha* impliquent « le côté droit du corps » ou « le visage tourné vers l'avant », etc., on voit que *prakaṅkatá*[2] revient à « tournant son peigne en avant » ; il s'agit d'un insecte qui attaque avec l'appendice en forme de peigne dont la nature l'a armé, cf. supra 1 ; — *c*. *kíṃ canehá vaḥ*, « n'importe quoi de vous » ; — *d* = 3 *d* var. ; *ní jasyata*, « succombez ! ».

8-9. — On décrit l'effet que produit sur les invisibles le soleil qui s'élève à l'orient (thème A), l'oiseau céleste qui prend son

[1] Croirait-on que Sâyaṇa les applique toutes deux aux « serpents » ? Car, à partir de 5, c'est de serpents qu'il a affaire, et son commentaire devient à peu près sans valeur. Voit-on le sôma frère des serpents ?

[2] Remarquer l'accentuation, et cf. *dákṣiṇa* : *pradakṣiṇá*.

essor (thème B). Sur *viçvádṛṣṭa*, voir sous 5. Au lieu de *viçvāni*, on lirait volontiers *viṣāṇi*, dont Sây. suppose l'ellipse. La scansion *járuan* est assez surprenante et dénonce un raffinement d'archaïsme. Le sens du mot est vague, mais ne fait point doute : il s'agit de « détruire en masse toutes choses [nuisibles] » ou de « détruire quantité de venins » ; cf. la suite[1].

10. — *a b*. Ici apparaît enfin le thème C, l'évocation du soleil guérisseur, mais accompagnée d'une image déconcertante dans sa plate et concise vulgarité, exactement « j'attache le venin au soleil, [comme une] outre dans la maison du liquoriste ». Que peut-on bien tirer de là? Sâyaṇa comprend que, de même qu'il est licite de suspendre une outre chez le liquoriste, ce n'est pas un péché de faire passer le venin dans le soleil. Il y a quelque chose de cela, sans doute, et même le principe essentiel de la physique védique justifie la comparaison latente du soleil fabricant de poisons avec le liquoriste désigné au commentaire par *surānirmātar* ; car, puisque les sucs venimeux existent comme les salutaires dans la nature, il faut bien que le Dieu solaire ait également distillé les uns et les autres[2]. Mais la comparaison est plus implicite et la pensée plus enveloppée que la glose ne le ferait supposer ; car on ne lit aucune particule signifiant « comme », et en traduction rigoureuse c'est le venin actuellement conjuré qui doit être pour le soleil une outre chez le liquoriste : il y a beaucoup d'outres chez le liquoriste, une de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire ; et de même, il y a quantité de poison dans le soleil depuis le temps qu'il en absorbe, car c'est là son office, une dose de plus ou de moins n'y changera rien, il en a vu bien d'autres, et par conséquent (*c*) il n'en mourra pas... Telle me paraît incontestablement la suite des idées.

c d e f. Séquence de petites phrases de prose hachée et cadencée, qui est tout à fait dans le ton ordinaire des conjurations magiques et se répète en refrain de 11 à 13. — « Il n'en mourra pas », c'est entendu. — « Ni nous non plus », puisqu'il nous aura guéris : « nous » désignant le patient. — « Le conducteur des chevaux bais [a écarté] » ou « [puisse-t-il écarter] au loin l'attelage de celui-ci » : très énigmatique dans sa concision apprêtée. Le verbe manque, mais ne peut être autre que le suggère *āré*[3]. La mention de l'attelage du Soleil ou d'Indra appelle allégoriquement celle du char de l'ennemi qu'il combat : or cet ennemi,

[1] 8 = A. V. V. 23. 6 var. ; 9 = A. V. VI. 52. 1 var. (respectivement 1re et 2e demi-stance).

[2] Cf. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 61.

[3] Il n'y a même plus d'ellipse si l'on fait remonter *cakāra* du pada *f*, comme le propose fort sensément Sâyaṇa.

ici, c'est «l'invisible» ou «le venin», ou tous deux; et voilà par quel abus de métaphores le venin se trouve pourvu d'un attelage. — «La [plante] douce t'a changé en douceur», cf. A. V. VII. 56. 2 et V. 15. L'adjuration s'adresse au venin [1]: la douce est presque sûrement le çara (canne à sucre), dont l'application doit métamorphoser en douce liqueur le suc venimeux absorbé par la plaie; cf. les stances 3 et 14.

11. — *a b*. Pour l'expression, la tournure et le rythme sautillant, rapprocher la jolie stance A. V. X. 4. 14. Le diminutif *iyattaka* est formé comme lat. *tantulus*. Il s'agit des petits insectivores, et le conjurateur feint de traiter la morsure par le mépris: comment craindre un poison que les oisillons mêmes absorbent sans façon en dévorant celui qui le porte?

13. — *a b*. La fin est irrémédiablement fausse: peut-être *viṣapúṣpam ajighasan*, d'abord glosé, puis remplacé par *viṣásya púṣyam akṣan*. On démêle l'intention générale: «trois fois sept petits vispulingas ont dévoré la floraison (la fleur, l'essence) du venin». Mais pourquoi «trois fois sept»? n'est-ce qu'un nombre consacré et conventionnel? Et qui sont ces vingt et un? des «jets de flamme» ou des «passereaux»? Sâyana nous laisse le choix, et il est probable que l'une et l'autre interprétation se réclame d'une tradition autorisée. La seconde s'accommoderait mieux du contexte et du rôle assigné en 11 à l'oisillon; mais la première est nettement étymologique («projetant des étincelles»), et présente l'incontestable avantage de nous ramener sur le terrain des faits par l'allusion qu'elle implique à une médication réelle dont les Védas offrent d'autres indices [2]. Il est difficile de croire que les sorciers guérisseurs n'aient pas connu le procédé de cautérisation de la morsure par application d'un tison, d'un fer rouge ou de langues de feu: sept langues de feu, appliquées trois fois chacune, sont donc censées dévorer l'essence active du venin; et, comme d'autre part l'on vient de constater que les oiseaux dévorent le poison, comme aussi rien ne semble plus naturel que de comparer les flammes vives et frétillantes à des oisillons alertes [3], les deux métaphores se fondent en une seule, toujours dominée sans doute par les données fondamentales des thèmes A et C; car, si c'est à leur nature solaire que les plantes (thème D) doivent leur vertu curative, à plus forte raison cela doit-il être vrai des flammes, visibles émanations du soleil. Plus bas (14 *a*), où

[1] En suppléant *viṣa* avant ou après *tvā*, on obtient un pâda de triṣṭubh.
[2] Cf. A. V. X. 4. 26.
[3] R. V. V. 1. 1. = A. V. XIII. 2. 46, etc.

nous retrouvons encore des oiseaux en même nombre et même distribution que nos vispulingakas, il semble que l'éclair rapide et chatoyant des aigrettes des paons avides à picorer leur proie représente à merveille le frétillement des langues de feu occupées à dévorer le poison. Ainsi, malgré le laconisme de l'expression, les deux allégories se confirment et se complètent l'une l'autre, et il ne semble pas douteux que nous n'ayons ici, comme d'ailleurs dans la plupart des pièces de même genre, l'indication d'un traitement médical réel, accompagné de cérémonies et de paroles magiques qui en exaltent et en accentuent la puissance[1].

13. — *a b*. Les finales des génitifs sont à prononcer en diérèse. La stance n'est qu'un verbiage insignifiant : les « nonante-neuf femelles qui détruisent le poison » peuvent être les rivières (Sây.), mais aussi les plantes salutaires, ou même des femelles d'oiseaux insectivores. Au fond, tout cela revient au même.

14. — *a*. Manque une syllabe, mais le vers se termine parfaitement par *mayūrîṇâṃ*. Les « femelles du paon » apparaissent ailleurs encore (A. V. VII. 56. 7), non pas, il est vrai, comme « emportant le venin », mais comme « déchirant la bête venimeuse » : nous avons vu que l'une et l'autre fonction relève du même principe. D'autre part, le plumage du paon en fait un excellent symbole de l'oiseau solaire (thème B); et enfin le nombre des paonnes concorde avec celui des langues de feu mentionnées en 12. — *b*. Sur l'identité probable des « sept vierges sœurs » et des sept plantes curatives, voir la stance 3. — *c d*. Le reste est sans difficulté.

15. — *a b*. Il est bien difficile de comprendre pourquoi Grassmann et M. Zimmer[2] contestent à Sâyaṇa le sens de « ichneumon » (*nakulá*) qu'il attribue à *kuṣumbhaká*. La structure de la proposition, sans doute, n'est pas d'une limpidité parfaite; mais, telle qu'ils la traduisent, elle ne s'explique pas le moins du monde; car, si le kuṣumbhaka était l'animal venimeux que la pierre dût fendre, la syntaxe et la logique exigeraient *iyattakâṃ kuṣumbhakâṃ* au même cas que *takâṃ*. Tout indique que *taká* seul désigne la vermine et que le kuṣumbhaka joue un tout autre rôle,

[1] Ou bien les *vispulingakâs* seraient-ils des pointes de métal rougies à blanc, ce qui s'accorderait également bien avec l'étymologie « lançant des étincelles » et avec leur représentation comme de fins becs d'oiseaux venant becqueter le venin dans la plaie? On voit que les diverses hypothèses que suggèrent les termes de notre morceau se meuvent, somme toute, dans un cercle très étroit de vraisemblances.

[2] *R. V.*, II, p. 462; *Altindisches Leben*, p. 99.

un rôle bienfaisant et auxiliaire de l'homme, comme on le verra en 16. Qu'en fait il soit ou non l'ichneumon, il est bien certain que cet office convient sans réserve à l'ichneumon, grand destructeur de vermine et gardien légendaire d'un remède végétal (A. V. VIII. 7. 23), et qu'en conséquence l'identification portée au commentaire est des plus plausibles. Quant à la construction grammaticale, il y a deux façons de la concevoir. Ou l'on isolera le pâda *a* : « l'ichneumon est tout petit », ou « voici le tout petit ichneumon » ; après quoi, le conjurateur passe à une autre idée, et cette introduction parenthétique de l'animal n'est qu'une préparation au rôle prédominant qu'on lui fera jouer dans la stance 16 et la conclusion du morceau. Ou bien — ce que je préférerais de beaucoup — l'ichneumon est le sujet de la phrase, et c'est lui qui parle, puisque le verbe est à la première personne : au pied de la lettre, la « pierre » dont il fend la bête nuisible, c'est sa dent aiguë ; mais, métaphoriquement, c'est le dard du Dieu solaire ou la foudre d'Indra (*âçman*) dont il apparaît ici comme l'allié ou le substitut[1]. — *c d.* Et par conséquent, tuant la vermine [et fournissant le remède], il est censé aussi emporter ou chasser le venin.

16. — Les conjurations du goût de celle-ci se terminent en général par une formule qu'on s'efforce de rendre aussi affirmative et péremptoire que possible, dût le mètre final en souffrir (*d*) : « le venin est parti... le serpent est mort... l'homme est guéri... », ici « le venin a perdu sa sève ». Mais la particularité de notre clausule, c'est qu'elle est mise dans la bouche du kuṣumbhaka lui-même, comme ailleurs dans celle du paidva, c'est-à-dire du cheval de Pêdu, grand tueur de serpents[2] ; et je ne pense pas, dès lors, qu'il puisse encore planer le moindre doute sur le caractère bienfaisant et tutélaire du kuṣumbhaka. Je vais plus loin, — je sais que bien peu me suivront, mais il me paraît de loyauté élémentaire de dire toute ma pensée : — de même que Paidva, le cheval blanc « qui sort de l'onde », représente incontestablement le soleil levant, de même ici je crois voir dans « l'ichneumon qui revient de la montagne » l'image du soleil qui descend le long des pentes du ciel[3]. Et ainsi la pièce se termine triomphalement sur le rappel du thème A, qui est le motif essentiel et dominant de toute cette singulière poésie.

[1] Ne pas oublier que ce petit reptile a, dans la mythologie védique, des attaches solaires très accusées, dénoncées dans la légende postérieure par la filiation de Nakula, frère jumeau de Sahadêva, issu des Açvins, et l'un des cinq Pâṇḍavas.

[2] A. V. X. 4. 4 ; cf. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 12 et 56 sq.

[3] Cf. supra 8-9 (*párvatebhias*) et le refrain de 10-13.

A titre de conclusion et de commentaire résumé, je donne ici la traduction suivie du morceau tout entier.

1. Un peigne... mais non, ce n'est pas un peigne... Et un centuple... ce n'est pas un peigne non plus... « Ils sont deux », dis-je, « deux vermines », dis-je. Les invisibles ont disparu. — 2. Celle qui vient tue les invisibles, et elle les tue en s'en allant, et elle les tue en les faisant rouler en bas, et elle les broie, la broyeuse. — 3. Le çara, le kuçara, le darbha, l'orge, le riz, le muñja et le vîriṇa ont raison des invisibles : tous tant qu'ils sont, ils ont disparu. — 4. Les vaches ont regagné l'étable, les fauves se sont gîtés, les lumières des hommes se sont éteintes, les invisibles ont disparu. — 5. Mais les voici : on les a vus rôder, à la brune, comme des voleurs; ô invisibles qui voyez tout, on vous a vus et vous êtes découverts. — 6. O plantes, le Ciel est votre père, la Terre votre mère, Sôma votre frère, Aditi votre sœur. O invisibles qui voyez tout, on vous a vus : tenez-vous cois; chut! — 7. Fixés à demeure sur le tronc ou sur les membres, dardant un fin aiguillon ou un peigne menaçant, ô invisibles, tous tant que vous êtes ici, tous tant que vous êtes, soyez anéantis! — 8. Le soleil se lève à l'orient : vu de tous, il voit tout, il tue les invisibles, oui, il broie tous les invisibles et toutes les sorcières. — 9. Il a pris son essor, ce soleil sublime, lui qui sait détruire les venins en masse, lui l'Âditya qui du haut des montagnes, vu de tous, voit tout et tue les invisibles. — 10. Ce venin, je l'attache aux flancs du soleil, comme une outre aux murs du liquoriste. Et il n'en mourra pas ; et nous serons sauvés. Le Dieu aux chevaux bais a chassé le char du venin. La douce plante, ô venin, t'a changé en douceur. — 11. Le tout petit oisillon, c'est lui qui a dévoré ton venin. Et il n'en mourra pas; et nous serons sauvés... — 12. Trois fois sept oisillons de feu ont dévoré l'essence du venin. Et ils n'en mourront pas; et nous serons sauvés..... — 13. Les nonante-neuf femelles qui détruisent le venin, j'ai invoqué leur nom à toutes. Le Dieu aux chevaux bais a chassé le char du venin. La douce plante, ô venin, t'a changé en douceur. — 14. Trois fois sept femelles de paon, sept vierges sœurs ont emporté ton venin, comme l'eau que puisent des porteuses d'urnes. — 15. « Moi, le petit ichneumon, je fends avec la pierre cette vermine, et le venin l'a quittée, s'en allant aux contrées lointaines. » — 16. C'est l'ichneumon qui l'a dit en revenant de la montagne : « Le venin du scorpion est impuissant; impuissant, ô scorpion, est ton venin. »

6. *çúna àntrâṇi pece.*

Dans son ensemble, la stance où se lisent ces mots (R. V. IV. 18. 13) peut se traduire à peu près ainsi : « Dans ma détresse je cuisis les entrailles du chien, je ne trouvai pas un Dieu qui prît pitié de moi; je vis mon épouse tombée en défaillance, et alors le faucon m'apporta la liqueur. »

Cette stance sert de clausule à un hymne attribué à Vâmadêva, qui célèbre, sous une forme assez crue bien que très obscure, la naissance et les premiers exploits d'Indra. Selon Sâyaṇa, elle se rapporte à une fâcheuse aventure arrivée à Vâmadêva, tandis que M. Pischel préfère l'entendre d'Indra lui-même. De cette dernière interprétation je ne dirai rien ici : l'analyse de M. Pischel est aussi ingénieuse que profonde quant au reste de l'hymne; mais, sur ce point particulier, il me paraît n'avoir démontré que l'impossibilité absolue d'appliquer à Indra, soit la cuisson des entrailles du chien, soit même la donnée moins insolite de « l'épouse abaissée »[1].

C'est ce dernier mot seulement qui peut laisser prise à quelque doute de traduction : le sens de *dmahiyamâna* est tout simplement « non loué, non exalté », soit donc « sans gloire » ou « sans joie »; mais la comparaison avec *dvartiâ* « par détresse » doit suffire à faire entrevoir dans cette expression exceptionnelle un euphémisme qu'on traduirait assez exactement en français, à la vulgarité près, par « qui n'en menait pas large ». Si même l'on s'en fiait à une valeur étymologique malheureusement quelque peu lointaine, il serait fort séduisant de rapprocher *dmahiyamâna* de l'allemand *ohnmächtig*, et l'on dépasserait ainsi les sens un peu ternes et vagues « erniedrigt » (Pischel) ou « freudeulos » (P. W.), pour sauter d'un bond à l'idée de « défaillance » que je viens de hasarder dans ma propre traduction.

Quoi qu'il en soit, écartons pour l'instant les éléments indécis et par présomption adventices, qui ne s'expliquent pas d'eux-mêmes et ne sauraient rien nous apprendre. Il y a dans le mythe deux traits caractéristiques : le premier et le dernier. Si nous ne possédions que le premier et le dernier vers de la stance, mis bout à bout, peut-être ne serions-nous point trop empêchés de savoir qu'en faire. Sachant désormais avec certitude, grâce à M. Bloomfield[2], que l'aigle qui apporte la liqueur est l'éclair qui précipite les eaux de la nue, nous soupçonnerions dans la cuisson un préliminaire indispensable à la chute de la pluie, et alors

[1] *Ved. Stud.*, II, p. 51.
[2] *Contrib.*, V = *J. of the Am. Or. Soc.*, XVI, p. 1 sq.

nous ne pourrions manquer de nous souvenir de la stance R. V. I. 164. 43 = A. V. IX. 10. 25, où sont décrites en ces termes les approches de l'orage : « J'ai vu se répandre entre ciel et terre une épaisse fumée : ce sont les héros (les Maruts?) qui ont fait cuire le taureau tacheté... [1]. » Le tacheté, on le sait, c'est toujours le nuage, et la fumée que dégage sa cuisson, c'est la nuée noire d'où tout à l'heure jailliront le feu et l'eau du ciel. L'allégorie est transparente, et nos deux devinettes rentrent parfaitement l'une dans l'autre en se complétant réciproquement. Mais il y a quelque chose de plus dans celle qui nous occupe en ce moment : il y a des circonstances accessoires et, si je ne me trompe, surajoutées, qui me paraissent des mieux propres à illustrer la manière dont je conçois le développement, la transformation en récit, d'une énigme naturaliste et primitive. Il va sans dire que les intermédiaires que j'imagine pourraient être multipliés.

1er stade : la devinette toute nue. — « On cuit le chien ; la fumée monte ; puis descend un grand oiseau qui apporte de la liqueur : qu'est-ce que c'est ? »

On conviendra qu'un pareil jeu d'esprit n'est hors de la portée d'aucune intelligence. Cependant, pourquoi la fumée est-elle censée procéder d'une cuisson ? parce que, dans la vie sauvage ou la vie rustique, on n'active guère le feu que pour cuire les aliments. Et pourquoi est-ce un chien que l'on cuit, plutôt que tout autre animal, ou même des légumes ? Le choix est-il tout à fait arbitraire ? Il ne semble pas : le chien hurle et le nuage tonne ; voilà le trait d'union entre les deux idées. Dira-t-on que lorsqu'on fait cuire le chien il ne hurle plus ? A la bonne heure ; mais, lorsque le bœuf est au feu, il a également cessé de mugir ; et pourtant il est bien certain que c'est à raison de ses mugissements que le nuage a été surnommé « taureau ». La vérité est que deux concepts différents se sont rencontrés et ont joué ensemble : le nuage qui monte est fumée ; le nuage qui gronde est chien ou taureau ; cela posé, il a paru piquant de dire que la fumée venait de la cuisson du taureau ou du chien. La seule objection que je prévoie, c'est que, si dans le Véda les nuées sont souvent des vaches, on ne les y trouve jamais déguisées sous la forme de chiennes [2] ; mais ce serait vraiment trop exiger d'un livre relativement aussi récent, que de vouloir qu'il nous eût conservé dans leur nudité première tous les thèmes de folk-lore qui se sont insinués dans sa trame multicolore.

2e stade : ébauche de récit. — « Un jour, un homme cuisit un

[1] Cf. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 114 et 156.

[2] Et toutefois, qu'est-ce au juste que la chienne Saramâ ?

chien; alors il vint un aigle qui lui apporta à boire.» C'est le conte populaire, tel qu'on le recueille encore de la bouche de certains illettrés, dans toute son absurdité transcendante et brute.

3e stade : vague légende pieuse. — Mais cette absurdité ne satisfait pas tous les esprits. Tel réfléchit et se demande quel rapport il peut y avoir entre la cuisson du chien et l'arrivée de la liqueur. La magie est de toutes les époques : l'opération ne serait-elle pas un sortilège? Entre temps, un culte est né, dont les rites sont sanglants : la cuisson du chien ne serait-elle pas un sacrifice? Entre temps aussi, des idées religieuses se sont développées : les Maruts, simples génies des tempêtes, sont devenus les compagnons d'un Dieu vénérable, et eux-mêmes des sacrificateurs divins : s'ils cuisent le taureau, ce doit être en holocauste, comme l'implique la clausule de la stance qui les concerne[1]. Ainsi nous dit-on explicitement que «les Dieux offrirent le chien en sacrifice»[2]; et ainsi sommes-nous irrésistiblement amenés à penser que «la cuisson du chien» est un sacrifice offert par un suppliant en détresse, comme l'implique d'ailleurs le développement ultérieur de la légende.

4e stade : récit complet et organisé. — L'imagination d'un ou plusieurs conteurs brode sur cette double donnée : un sacrifice et une prière exaucée. On enjolive et l'on dramatise la légende primitive : on donne une épouse au suppliant, on feint que les Dieux ont tardé à répondre à son appel, et le tout enfin aboutit à un conte d'une parfaite cohésion, tel qu'il semble permis de le restituer dans les grandes lignes d'après le canevas que nous fournit notre stance. «Un homme nommé Vâmadêva et son épouse étaient perdus dans le désert et en danger de mourir de soif. Il invoqua les Dieux; mais il n'avait rien à leur sacrifier. Dans cette détresse, sa foi et sa piété l'inspirèrent : il prit le chien qui l'accompagnait, et, l'ayant tué, il en fit cuire les entrailles en holocauste. Tandis que la fumée montait, il interrogeait le ciel; mais le ciel demeurait sourd à sa prière. Déjà le malheureux se désespérait; déjà son épouse défaillait sur le sol... Tout à coup, un aigle fendit la nue et leur apporta la douce liqueur qui les ranima.»

Il serait évidemment intéressant et probant de retrouver ce récit, sous une forme quelconque, dans la littérature postérieure; mais à tous risques j'avouerai que j'en suis à peu près aussi sûr que si je l'y avais lu[3].

[1] «Telles furent les lois premières» R. V. I. 164. 43 *d*.
[2] A. V. VII. 5. 5; cf. Henry, *A. V.*, VII, p. 50.
[3] La meilleure preuve, en somme, que Vâmadêva ne cuit pas le chien pour

7. *sómo ná* (R. V. V. 36. 2).

La comparaison, au premier abord, semble assez incohérente : « O héros aux chevaux bais, puisse le sôma monter jusqu'à tes mâchoires et à la jointure de ton casque [1] comme sur le flanc d'une montagne ! » Mais on a déjà fait observer ici [2] que l'incohérence du Véda ne dépend en grande partie que de la façon dont nous le traduisons.

Ainsi que l'a fait observer Bergaigne [3], la place de *ná* indique que *sómo* appartient à la fois à la proposition principale et à la comparaison : « puisse Sôma monter.... comme il gravit la montagne ! » Si dès lors on tient compte des rapports fréquents établis par la versification védique entre le sôma et la montagne, — soit parce que le sôma céleste découle de la montagne du ciel (le nuage), soit à raison de l'origine montagneuse de la plante à sôma elle-même, — on entrevoit d'une idée à l'autre un rapport admissible, quoique encore extrêmement factice. On le complétera en se souvenant de l'identification de Sôma et de la lune : *sómo*, en tant que terme de comparaison fait double sens, « ..... comme la lune émerge sur le sommet de la montagne ». On voit les rayons d'or en illuminer le faîte, comme la jaune liqueur inonde le visage d'Indra : tableau pittoresque, comparaison juste et peu banale, dont le piquant, pour le poète védique, se double d'un jeu de mots implicite.

8. *çípre* [4].

Le sens de « mâchoires (*hanū*), joues, lèvres » pour *çípre* duel, indiqué par les commentaires indigènes, est, comme on le verra dans un instant, partout inutile, et quelquefois même gênant. L'origine de cette interprétation doit sans doute être cherchée dans le fait que la mention des *çípre* d'Indra accompagne souvent celle de ses orgies de sôma ; mais cette association de termes s'explique aisément dans un tout autre ordre d'idées.

Pour *çíprās* pluriel, le sens de « coiffure » (*uṇīṣamayyaḥ*) ou mieux « armure de tête » s'impose absolument : R. V. V. 54. 11 ;

le manger, c'est qu'ensuite on lui apporte à boire : il meurt donc de soif, et non de faim.

[1] Voir plus bas l'article *çípre*.

[2] *Vedica*, 1re série, p. 10 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 106.

[3] *Syntaxe des comparaisons védiques* = *Mél. Renier*, p. 79.

[4] Cette note n'est guère que le développement et peut-être la confirmation étymologique d'une suggestion de Bergaigne (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 25, n. 13 = *Quarante Hymnes*, *ibid.*). Je la publie néanmoins parce qu'elle a été conçue et rédigée indépendamment de la sienne.

VIII. 7. 25. Il est d'ailleurs traditionnel, et probablement étymologique; car, en mettant à part κεφαλή et *kapâla*, dont on ne sait trop que penser en dehors de ce qu'en a dit M. Meillet (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 281), on voit que *çíp-rā* et *cap-ut* paraissent coïncider rigoureusement, soit pour le vocalisme, soit pour le consonantisme de la racine[1]. On doit donc présumer que la *çíprā* est une pièce d'armure de tête. Le casque peut se composer de deux pièces qu'on rabat l'une sur l'autre par devant les lèvres : ce sont les *çípre*. Ou bien il en comprend plusieurs, qui s'ajustent et s'emboîtent les unes dans les autres au sommet de la tête (*çīrṣásu*, *çīrṣán*), et ce sont les *çíprās*. Mais, quel qu'en soit le nombre, le mot ne signifie jamais que «casque», ce qu'un court examen permettra de démontrer.

A commencer par les dérivés, l'ἅπαξ *çípravān*, dont la forme supposerait un **çípra* neutre, — observer que le duel *çípre* s'en accommoderait également, — et le très fréquent *çiprín*, presque toujours épithète d'Indra, donnent un sens excellent si on les traduit par «armé d'un casque». Au contraire, si l'on part de *çipre hanū nāsike vā* (Sây.), on n'aboutira jamais qu'à «pourvu de lèvres» ou «de nez», et l'on conviendra que cela est un peu terne. C'est en forçant et relevant artificiellement l'expression que le commentaire obtient *çobhanahanûyuktaḥ* «ayant de belles mâchoires» ou «de belles joues»; et, même en y souscrivant, on peut à bon droit se demander si ces joues «brillantes» (*çobhana-*) ne sont pas précisément les lames de métal qui couvrent le visage du Dieu.

A plus forte raison, en dira-t-on autant de l'ἅπαξ *çipríṇīvān*. Car de ce dérivé quaternaire on ne saurait tirer le sens de «joufflu». Quoi que signifie *çiprín*, «ayant des joues», ou «composé de pièces de casque», il est clair que son féminin employé substantivement **çipríṇī* ne peut avoir une autre signification que celle de «casque» : d'où, *çipríṇīvān* «casqué». Et cette interprétation sûre confirme, s'il en est besoin, l'idée que nous nous faisons de la valeur de *çiprín* tout court.

Passons aux composés : *áyaḥ-çipra* et *híraṇya-çipra* signifient respectivement «au casque d'airain» ou «d'or», et les lèvres en métal sont, je pense, hors de question[2]; *hiri-çiprá* ne diffère

[1] Il est remarquable que, sous *suçiprá* R. V. II. 12. 6, Sây. glose *suçīrṣako vā*.

[2] Qu'on n'objecte pas *áyo-hanu* «à la mâchoire de fer»; car le pendant **híraṇya-hanu* n'existe pas; en d'autres termes, la nature métallique, en tant qu'elle s'applique aux *çíprās*, doit être prise à la lettre, tandis qu'elle est purement métaphorique dans *áyohanu* comme dans *áyodaṃṣṭra*. On remarquera, au surplus, que ces deux épithètes appartiennent spécifiquement à Agni, le formidable dévorant, alors qu'*áyaḥ-çiprās* se dit des Ṛbhavas, qui n'ont jamais passé pour «mordre» qui que ce fût.

point de celui-ci pour le sens, et à peine pour la forme; *suçiprá*, «au beau casque», fournit certainement un sens plus topique qu'avec l'acception de «lèvres», et *dáça-çipra* (nom propre) semble l'exclure sans restriction possible; enfin, *vṛça-çiprá*, épithète du Dâsa, ne signifie point «au mufle de taureau», mais «qui porte un casque en forme de mufle de taureau», genre de décoration animale trop commune partout, et particulièrement dans les peuplades barbares et demi-sauvages, pour provoquer la moindre surprise. Restent *viçipriya* «sans anses» (épithète d'un vase à sôma) et *viçiçipra* (nom propre d'un démon), termes trop peu clairs pour décider soit dans un sens soit dans l'autre.

Nous passons enfin aux emplois du mot *çiprā* isolé, au duel seulement, puisque le sens du pluriel n'est pas contesté.

1° R. V. I. 101. 10 : «Viens t'enivrer avec tes chevaux bais, ô Indra, [et à cet effet] *ví ṣyasva çípre*», non pas «dénoue tes lèvres», mais «dénoue les deux pièces de ton armure de tête, ouvre ou défais ton casque», comme Don Quichotte pour boire le baume de Fierabras, ou le macabre Fritz du Souper des Armures (Th. Gauthier).

2° R. V. III. 32. 1 : «O Indra, viens boire le sôma que voici, le pressurage de midi que tu aimes : (*prapruthya çípre*) écartant d'un souffle puissant les deux pièces de ton casque, enivre-toi...» Même idée : nul n'a besoin de souffler pour ouvrir les lèvres; elles s'ouvrent bien toutes seules; mais écarter les lames du casque en soufflant dessus, c'est un tour de force bien digne de l'haleine d'un Dieu.

3° R. V. V. 36. 2 : traduit sous l'article précédent. Avec le sens de «lèvres» *çípre* ne serait qu'une redondance fort plate.

4° R. V. VIII. 76. 10 : «En te dressant dans ta force, ô Indra, en buvant le sôma pressuré dans la cuve, tu as fait trembler les bajoues de ton casque» (*çípre avepayaḥ*). S'il n'avait fait trembler que ses propres mâchoires, il n'y aurait rien là d'étonnant ni d'exceptionnel, et le tableau serait plutôt grotesque.

5° R. V. X. 96. 9 : «Lui dont les cavales d'or ont pris leur essor comme deux torrents, lui dont le casque d'or se rue en avant, pour [conquérir] le butin...» Le sens de la seconde épithète *hariṇí* est précisé par le parallélisme de *hariṇí* désignant les deux chevaux bais, et précise par là même celui de *çípre*, qui d'ailleurs, dans une phrase de ce genre, ne peut s'entendre ni des lèvres, ni des narines, ni des mâchoires.

6° R. V. X. 105. 5 : «Lui qui monte les deux chevelus... (*vanóti çíprābhyām çiprínīvān*) le casqué qui conquiert au moyen de

son casque» ou «le conquérant casqué d'un casque», avec un pléonasme dont les Védas offrent maint exemple Le sens de *çiprínīvān* une fois fixé comme on l'a vu plus haut, celui du corrélatif *çíprābhyām* s'impose; et, même en le faisant dépendre de *vanóti*, on doit convenir que «conquérir avec un casque» est une expression autrement claire que «désirer avec les lèvres».

En résumé, pas un cas qui ne s'ajuste au sens de «casque», et plusieurs qui répugnent à celui de «lèvres». Qu'on y joigne l'étymologie probable : la démonstration paraît suffisante [1].

9. *jagamvân* (R. V. X, 10, 1).

Bien que M. Geldner n'attache point à la rigoureuse concordance des formes grammaticales en védique la même importance que moi, il a bien vu [2] que ce masculin ne peut tenir lieu d'un féminin, ni par conséquent s'appliquer à Yamî. Il l'applique donc à Yama, et avec grande raison; car c'est Yama qui «franchit les vastes pentes» (R. V. X. 14. 1). Seulement il traduit le participe en verbe fini et l'incise comme une proposition principale. Ce n'est pas ainsi que j'avais envisagé la question, il y a longtemps, lorsque la même idée m'était venue sans que je la publiasse. Les cas sont assez nombreux dans le Véda où il y a lieu d'admettre l'enjambement d'un pâda pair sur le pâda impair suivant, et nous en avons ici un exemple, soit donc : «Puissé-je me concilier l'amitié de mon ami! Franchissant maint océan [pour me rejoindre], ‖ daigne le sage divin procurer un petit-fils à son père et songer à se perpétuer sur la terre!»

V. HENRY.

[1] A ce sujet, mon obligeant confrère M. Meillet veut bien m'écrire : «L'étymologie de véd. *çíprā* dont vous me parliez me plaît beaucoup. Quant à *kapâla*, *caput*, j'avais des doutes sur ce rapprochement depuis longtemps : 1° parce que je ne crois pas à sk. *k* en face de lat. *c* (et non *qu*) hors de certaines conditions définies; 2° parce que les exemples de la voyelle i.-e. *a* en sk. sont infiniment rares ailleurs qu'au commencement des mots; 3° parce que, pour le sens, lat. *caput* et ags. *hēafod* répondent à sk. *çíras*, et indiquent uniquement l'idée de «tête, partie supérieure», non celle d'«écuelle» qui est primitive dans *kapâla*, ni même celle de «crâne» .....»

[2] *Gurupûjâkaumudî*, p. 19 sq.

ÉTYMOLOGIES.

Le verbe δοκέω.

Il existe chez Homère un verbe irrégulier et défectif qui a beaucoup occupé les grammairiens et sur lequel Buttmann a écrit, dans son *Lexilogus*, un de ses meilleurs articles[1]. C'est le verbe qui fait à l'aoriste *δόατο* ou *δέατο* (les manuscrits ne sont pas d'accord sur la voyelle). Le sens de ce verbe n'est pas douteux : il signifie « paraître, sembler, avoir l'air »,

> Πρόσθεν μὲν γὰρ δή μοι ἀεικέλιος δέατ' εἶναι,
> Νῦν δὲ θεοῖσιν ἐοικε...
>
> (*Od.*, VI, 242.)

« Avant il me semblait d'aspect méprisable. Maintenant il est pareil aux dieux. »

Ce *δέατο* ou *δόατο* est un ἅπαξ λεγόμενον chez Homère. Mais dans les Recueils d'Hésychius et de l'*Etymologicum Magnum*, nous trouvons deux formes apparentées :

> Δέαται · φαίνεται, δοκεῖ.
> Δεάμην · ἐδοκίμαζον, ἐδόξαζον.
>
> (Hésychius.)

On aurait pu néanmoins rester dans le doute sur ce *δέατο* si, par une heureuse rencontre, une inscription trouvée par M. Foucart en 1859, à Tégée, ne nous l'avait pas représenté jusqu'à trois fois :

Εἰ κὰν δέατοί σφεις πόλεμος ἦναι ὁ κωλύων « si la guerre leur paraît être l'empêchement »;

Ζαμιόντω οἱ ἐσδοτῆρες ὅσαι ἂν δέατοί σφεις ζαμίαι « que les magistrats chargés de l'adjudication punissent de l'amende qu'il leur semblera bon »;

εἰ δ' ἄν τις τῶν ἐργωνᾶν ἢ τῶν ἐργαζομένων ἐπηρειάζεν δέατοι ἐν τὰ ἔργα... « si quelqu'un des entrepreneurs ou des ouvriers semble faire obstacle au travail[2] ».

[1] II, p. 101.
[2] Cauer, *Delectus*, n° 457.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le sens de δέατοι dans ces trois passages n'est pas douteux : c'est celui du latin *videri*.

Mais ce même vers reparaît encore chez Homère sous une autre forme. Il a pris la désinence -αζω, -αζομαι, si usitée plus tard, déjà fréquente aux temps homériques, comme on le voit par les verbes comme μιγάζομαι « se mêler », ἀεκάζομαι « faire quelque chose à contre-cœur. » On a eu de cette façon un verbe δοάζομαι « sembler », qui revient régulièrement toutes les fois que le poète veut nous dire qu'une résolution a semblé la meilleure :

ὧδε δέ οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι[1].

Les commentateurs expliquent par ἔδοξε.

En dehors de ce vers qui revient souvent sans changement, nous en avons un autre où paraît le futur δοάσσεται. C'est Nestor qui donne des conseils à son fils Antilochus pour la course des chars (*Iliade*, XXIII, 339). Il doit tourner le but de si près qu'il ait l'air de le frôler :

ἐν νύσσῃ δέ τοι ἵππος ἀριστερὸς ἐγχριμφθήτω,
ὡς ἂν τοι πλήμνη γε δοάσσεται ἄκρον ἱκέσθαι
κύκλου σοιητοῖο.

Le scoliaste explique δοάσσεται par φανταθῇ, νομισθῇ.

A côté de δοάζομαι il y a dû avoir aussi une forme δεάζομαι ou δειάζομαι. C'est ce qui ressort de la glose d'Hésychius :

δίασθεν· ἐδόκουν[2].

Ce verbe dérivé δοάζομαι, δειάζομαι a donc remplacé un verbe plus ancien auquel appartiennent les formes comme δέατο, δέατοι, δέαμαι. Quant au sens, il est toujours le même, c'est « paraître, sembler ».

Ce verbe a-t-il disparu de la langue grecque ?

Je ne le crois pas. Il serait étrange qu'un verbe si nécessaire eût succombé. Je crois qu'au contraire il est très employé en grec.

Une chose a dû frapper le lecteur : c'est la persistance avec laquelle, dans les commentaires des scoliastes, nous voyons reparaître le verbe δοκέω. Cette synonymie est déjà un avertissement pour l'observateur.

Le κ n'a rien qui doive nous étonner. On a un assez grand nombre de verbes pour lesquels il existe deux formes, avec ou sans κ. Nous citerons seulement :

ὄλλυμι	et	ὀλέκω
ἐρύω		ἐρύκω

[1] Voir par exemple *Il.*, XIII, 458, *Od.*, V, 474.

[2] Les manuscrits donnent δίασθεν, mais l'ordre alphabétique réclame δειασθεν.

βορ-	et	βρύκω
δω-		δώκω (cypriote)
πλα-	(καταπλήσσειν)	ἔπλαχον
δέδια		δέδοικα.

Une des plus belles observations de George Curtius a été de montrer que ce *κ* est le même que nous avons dans les parfaits comme *πέπλωκα*, *λέλυκα*, ainsi que dans les aoristes *ἔδωκα*, *ἔθηκα*, *ἔηκα*.

Δοκέω appartient à cette même formation. On sait que *δοκέω* n'est pas un verbe contracte ordinaire : il fait au futur *δόξω*, à l'aoriste *ἔδοξα*, au parfait passif *δέδοκται*. Il a donné naissance à des dérivés comme *δόγμα*, *δόξα*, qui s'écartent de l'analogie des mots tirés de verbes contractes. Je suppose que l'intermédiaire entre *δοκέω* et *δέαται* est un ancien parfait *δέδοκε* « il semble », qui n'a pas survécu, mais qui a laissé un héritier très vivant dans le verbe *δοκέω*[1].

C'est ainsi que le langage ne laisse rien perdre de ce qui lui est utile; mais il remplace les anciennes formations, devenues trop irrégulières et trop malaisées, par des formations plus modernes et plus commodes.

Il resterait à trouver l'étymologie de cette famille de mots. Mais, en l'absence du témoignage des langues congénères, il est difficile de rien dire de certain. M'étant d'ailleurs renfermé jusqu'à présent dans la langue grecque, j'aime mieux ne pas en sortir. Arrivé à cette antique période de l'histoire du verbe *δέαται*, je crois qu'il faut mettre cette ligne de points par lesquels les géographes marquaient autrefois les terres inconnues[2].

Κάπραινα, λύκαινα.

Le grec forme le féminin d'un certain nombre de noms d'animaux au moyen du suffixe *-αινα* :

κάπρος	*κάπραινα*
λύκος	*λύκαινα*
ὗς	*ὕαινα*
δρόκων	*δρόκαινα*
λέων	*λέαινα*.

Il est clair qu'il doit se trouver un chef de file. Je crois, en outre,

[1] A ceux qui sont familiers avec les observations de la grammaire comparée, il n'échappera pas que c'est tout à fait l'histoire des verbes *facio* et *jacio* en latin. Comparez aussi en grec *δειδίσσομαι* « craindre » (pour *δειδίκjομαι*), dérivés du parfait *δείδοικα*.

[2] J'ai indiqué, dans mon *Dictionnaire latin*, la parenté probable avec *decet*, *decus*.

que ce chef de file qui a entraîné à sa suite ces divers noms d'animaux, doit être lui-même un nom d'animal.

On sait que l'extension des suffixes est soumise à certaines règles sémantiques. L'esprit populaire, lui non plus, ne procède point par sauts : il va de proche en proche, d'après certaines associations d'idées faciles à comprendre pour tout le monde.

Je n'ai pas besoin de dire que le point de départ ne peut être un nom comme *λέων*, *δράκων*. Ces mots, au féminin, auraient produit *λέουσα*, *δράκουσα*.

Il n'y a, à ma connaissance, qu'un seul mot grec qui réponde, pour le sens comme pour la forme, au desideratum que nous cherchons. C'est *κύων* « le chien ». *Κύων* a dû avoir anciennement un féminin *κύαινα*, comme *λάκων*, *τέκτων* ont fait *λάκαινα*, *τέκταινα*.

Le grec classique a abandonné ce féminin. Il dit *ἡ κύων*, ou bien *κυνίσκη*. Mais la formation, comme on voit, avait eu le temps de se propager.

La linguistique parvient donc ici à reconstituer (si je ne me trompe), avec une grande vraisemblance, un vocable qui ne s'est conservé nulle part.

Ἀνδράποδον.

Ce composé ne s'explique que si on le replace dans la série dont il fait partie.

Le grec avait un vocable pour désigner le sol : *δάπεδον*. Ce fut une première forme de la propriété. Une autre sorte de propriété, ce que nous appelons aujourd'hui la « propriété bâtie », c'est *οἰκόπεδον*. Enfin l'esclavage étant dans l'antiquité une troisième forme de la propriété, l'esclave s'appela *ἀνδράποδον*. Il ne faudrait donc pas expliquer ce mot en le séparant de ses compagnons, comme on a fait quand on a supposé que l'esclave était ainsi nommé : *ἀπὸ τοῦ ἀποδόσθαι* (à cause de la vente) ou : *ἀπὸ τῆς πέδης* (à cause des chaînes aux pieds[1]).

Il ressort de ces composés que *πέδον* ou *πόδον* doit être entendu au sens de « bien », comme quand nous disons « les biens meubles et immeubles ». Il ne s'est conservé qu'à la fin des composés, à peu près comme les syllabes *-tum*, *-heit*, *-schaft*, en allemand.

[1] Je cite, à titre de curiosité, l'étymologie de Prellwitz. « Der mit menschlichen Füssen versehene Teil des *πρόβατον*. »

Θωρήσσεσθαι, *Armare.*

Quand j'ai fait dériver *armare* de *armus* «épaule[1]», j'aurais dû mentionner un fait absolument semblable en grec. Le substantif Θώρηξ «poitrine» a donné Θωρήσσεσθαι, qui, déjà dans la langue homérique, signifie «s'armer» :

> Μῆτερ ἐμή, τὰ μὲν ὅπλα θεὸς ὤρεν, οἷ' ἐπιεικὲς
> Ἔργ' ἔμεν ἀθανάτων, μηδὲ βροτὸν ἄνδρα τελέσσαι.
> Νῦν δ' ἦτοι μὲν ἐγὼ Θωρήξομαι...
>
> (*Il.*, XIX, 21.)

> Οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον ἅμα λαῷ θωρηχθῆναι,
> Οὔτε λόχονδ' ἰέναι σὺν ἀρίστῃεσσιν Ἀχαιῶν
> Τέτληκας θυμῷ...
>
> (*Il.*, I, 226.)

La divergence entre les deux langues est qu'en latin *armare* a ensuite donné naissance au substantif dérivé *arma*, au lieu qu'en grec, par un procédé un peu différent, le verbe a communiqué sa signification au primitif Θώρηξ, qui, dès lors, a voulu dire, non seulement «poitrine», mais encore «cuirasse».

Ἡ ὁδός.

Parmi les mots en *os* qui, contrairement à leur désinence, sont du genre féminin, il y a ἡ ὁδός, ἡ κέλευθος, ἡ οἶμος, ἡ τρίβος, qui tous quatre expriment l'idée de chemin ou de route.

Peut-être avons-nous ici un reste de ce qu'on pourrait appeler la tendance anthropomorphique de la langue. Le même tour d'esprit qui fait qu'encore aujourd'hui nous disons «embrasser une profession, une opinion, un parti», et qui faisait dire aux Latins *amplecti dignitates, artem, virtutem*, ce même tour d'esprit a pu suggérer l'idée du féminin pour une voie ou une route qu'on choisit. Cf. en allemand : *einen Weg ergreifen.*

On demandera peut-être pourquoi les Grecs, pendant qu'ils y étaient, n'ont pas dit : ἡ ὁδή, ἡ οἰμη. Mais c'est que l'imagination a plus vite fait de changer l'idée que le langage de changer la forme. C'est ainsi que se produisent les anomalies. Quand les Romains ont commencé de se représenter l'Amour sous l'apparence d'un jeune garçon armé d'un arc et de flèches et ayant les traits de l'Ἔρως grec, ils ont changé le genre du mot latin *Cupido*. Mais ils n'en ont pas modifié le suffixe, qui est celui des mots féminins comme *libido*, *dulcedo*.

[1] *Mémoires*, IV, 82.

Fabulæ manes.

Il existe en grec deux verbes qui se ressemblent par leur forme, mais qui diffèrent notablement par le sens, l'un signifiant « parler », l'autre « paraître ». L'un est le verbe φημί, l'autre le verbe φαίνω. Le verbe φημί a une racine φη ou φα, qui se retrouve dans φήμη « la renommée », φάτις « la rumeur », φάσις « la parole », etc. D'autre part, le verbe φαίνω a une racine φαν ou φα que nous avons, par exemple, dans φανός « clair », φάσμα « apparition », φανταζω « faire paraître », etc.

Si nous cherchons en latin les représentants de ces deux racines, nous trouvons bien que la racine « parler » est représentée par *fari*, *fāma*, *fātum*, *fābula*, etc. Mais il semble que l'autre racine, celle qui signifie « paraître », n'ait rien donné.

Je crois qu'il y a en latin un survivant de cette racine : mais il a été absorbé par la famille du verbe *fāri*, dans laquelle il a rencontré précisément un homonyme. Je veux parler du mot *fabula* « apparition », qu'on a amalgamé avec *fabula* « parole, fable ».

Je rappellerai d'abord les vers d'une ode bien connue d'Horace :

> O beate Sesti,
> Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam :
> Jam te premet nox, fabulæque manes,
> Et domus exilis Plutonia...

Ce *fabulæ manes* a bien embarrassé traducteurs et commentateurs. On a généralement fait de *fabulæ* un génitif : « Les mânes de la fable. » Un commentaire latin l'explique de cette façon : *Fabulosi inferi, de quibus et poetæ et philosophi tam multa fabulantur.* Mais pour qui lit d'une venue les vers d'Horace, cette interprétation n'est pas acceptable. Le poète, qu'il soit réellement croyant ou non, admet en ce moment comme vraie la donnée mythologique : il parle des mânes, il va parler de la triste demeure de Pluton, ce n'est pas le moment d'intercaler un mot qui infirmerait ce qui précède et qui détruirait tout le mouvement de sa pensée. D'autre part, la symétrie réclame un nominatif de préférence à ce génitif d'une latinité douteuse. Orelli suppose en effet que *fabulæ* est un nominatif; il met en note : *Manes fabulosi, id est inanes.* Mais *fabulæ* ne peut se mettre à la place de *fabulosi.*

Fabulæ manes était, à ce que je crois, une expression toute faite, qui nous a conservé le vieux mot *fabula* signifiant « apparition ». La racine est ici la même que dans le grec φαίνω, d'où les substantifs φάσμα, φάντασμα. La racine sanscrite est *bhā* « paraître », d'où *bhāma-s* « apparence », *bhānu-s* (même

sens). Le suffixe est le même que dans *subula*, *pabulum*, *conciliabulum* [1].

Le même mot reparaît chez Perse (V, 152); le poète donne des conseils à un ami qui ne sait pas jouir de la vie :

> Indulge genio; carpamus dulcia; nostrum est
> Quod vivis : cinis et manes et fabula fies.

On a traduit, en forçant un peu les choses : « Tu deviendras une fable », c'est-à-dire « un mot, un vain souvenir ». Mais ici Perse, soit qu'il ait connu les deux mots *fabula*, soit qu'il ait été simplement guidé par l'usage, a voulu dire : « Tu deviendras une ombre, un fantôme. »

La pensée — et même l'expression — sont à peu près les mêmes que dans les vers de Ronsard :

> Je serai sous la terre, et *fantôme* sans os
> Par les ombres myrteux je prendrai mon repos...

Il y a, si je ne me trompe, un troisième exemple, antérieur aux deux précédents, de *fabula* employé dans ce sens. Il est dans l'*Hécyre* de Térence.

Lachès et Sostrate, ces deux vieux époux, si attachés à leur fils, si pleins de désintéressement pour eux-mêmes, croient qu'ils sont la cause du trouble survenu dans le jeune ménage de leur enfant. Pour y mettre fin ils se décident à se retirer à la campagne. Mais le fils, touché de cette abnégation, insiste pour qu'ils restent.

Pamphile.

« Quelle idée, ma mère. Quoi ! Pour complaire à un caprice vous iriez vous confiner à la campagne?... Renoncer à vos amis, à vos parents, aux jours de fête passés en commun, le tout pour l'amour de moi? Non, il n'en sera rien. »

Sostrate.

« Les plaisirs, mon fils, ne sont plus de mon âge. J'ai eu mon temps, j'en ai joui; le moment de la satiété est venu... A notre âge, on ne fraye pas avec la jeunesse. Il est sage de se tenir à l'écart. Nous ne sommes plus, pour tout dire, que des ombres (*fabulæ*), un vieillard et une vieille femme. »

> E medio æquum excedere est : postremo nos jam fabulæ
> Sumus, Pamphile, senex atque anus [2].
>
> (*Hécyre*, v. 620.)

[1] Cf. le suffixe diminutif que nous avons dans *mostellum* « apparition », venant de *monstrum*.

[2] Ces mots : *postremo nos jam fabulæ sumus*, ont été quelquefois traduits :

Cette métaphore est familière aux anciens. Elle est exprimée ailleurs par les mots *umbra* ou *effigies*[1].

Je crois donc que dans les dictionnaires on fera bien à l'avenir d'avoir deux articles *fabula*. Toutefois, comme il arrive assez souvent, il semble que l'un des deux mots ait réagi sur l'autre, et de même que le second *fabula* désigne une apparition sans réalité, le premier, qui voulait dire « parole », en est venu à marquer un discours en l'air, une invention, *une fable*.

Sterilis.

On rapproche généralement l'adjectif latin *sterilis* du substantif grec στεῖρα, qui désigne une femelle n'ayant pas encore eu de petit. Mais il y a loin de la virginité à la stérilité. En outre c'est tenir peu de cas du suffixe *-ilis*, qui ne doit pas être sans signification. Ce suffixe a ordinairement le sens passif et marque qu'une chose peut ou doit être faite (*facilis*, *fragilis*, *docilis*).

Sterilis est, selon moi, dérivé de *sternere*, et désigne proprement ce qui est bon à répandre en litière.

Sterilitas est donc un ancien synonyme de *calamitas*.

Ce dernier, comme me l'a suggéré notre confrère M. d'Arbois de Jubainville, a d'abord marqué la récolte qui, au lieu de venir en épis, vient en chaume et en paille. *Sterilitas* appartient, selon toute apparence, au même ordre d'idées. Le substantif, ainsi qu'il arrive souvent, a ensuite réagi sur l'adjectif. Virgile a employé le mot dans le sens propre, quand il a dit :

Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ.

Et Ovide :

Ceres sterilem vanescit in herbam.

Sterilis herba, c'est de l'herbe bonne à donner en litière.

Aufero, aufugio.

Parmi les formes dialectales du latin, je serais tenté de mettre les deux verbes *aufero* et *aufugio*, puisque ce n'est pas l'habitude

« Nous sommes au bout de la comédie. » Mais *postremo esse* n'est pas plus latin que ne le serait, d'autre part, *postremo fabulæ*. Il y a donc là une double impossibilité. Il faut voir dans *postremo* un adverbe signifiant « enfin, au reste, au résumé ». — Cet adverbe appartient particulièrement à la langue de la comédie. « Enfin, laissez-moi conduire cette affaire ». *Postremo id da mihi negoti*, dit dans l'*Andrienne* (v. 521) un personnage de Térence. — « Au reste, ceci me regarde. » *Postremo, edepol, ego istam rem ad me attinere intellego*, dit un personnage de Plaute (*Trinummus*, v. 591).

[1] Plaute, *Miles*, 622. — Liv. XXI, 60, etc.

du latin classique de changer *b* en *u*. La prononciation étrusque, au contraire, tend visiblement à confondre le *F* et le *V*. On peut donc supposer que *aufero* et *aufugio* ont été empruntés à quelque idiome italique voisin de la Toscane. Il y avait intérêt ici à accueillir les variantes dialectales pour éviter la confusion avec *affero*. Un autre moyen est celui qui nous est attesté par le sénatus-consulte des Bacchanales : *arfuerunt*, *arfuisse*.

L'INSCRIPTION OSQUE D'ANTINO.

ΠA·VI·ΠACVIES·MEDIS
o VESVNE·DVNOM·DED o
CA·CVMNIOS·CETVR

Cette inscription, découverte à Antinum, aujourd'hui *Cività d'Antino*, se trouve chez Mommsen, *Unteritalische Dialekte*, p. 321, et chez Zvetaieff, *Inscriptiones Italiæ mediæ*, n° 41. Elle a été l'objet de diverses interprétations, sur lesquelles il est inutile de revenir. Je crois qu'on s'est beaucoup éloigné de la vérité, qui avait été entrevue par Garrucci.

Il s'agit, comme il est aisé de le voir, d'une *dedicatio*. La première ligne donne le nom du magistrat (*medis*) : *Pa(quius) Pacuvius*, fils de *Vibius*.

Puis vient la divinité à laquelle est offert l'objet sur lequel était fixée la tablette de bronze; la déesse *Vesuna*, bien connue par les tables Eugubines.

Contrairement à toute bonne phonétique, on a voulu voir dans *cetur* le nom de nombre *quatuor*. L'un des premiers interprètes, Garrucci, était plus près de la vérité quand il traduisait par CENTVRIO. Je crois qu'en réalité il faut lire CENTVRIA.

Dans CVMNIOS on avait prétendu reconnaître le nom des objets consacrés à la déesse : mais *Cumnios* (pour *Cumniosum*) est, non pas un accusatif, mais un génitif pluriel. C'est le nom des Cominii ou anciens habitants de la ville de Cominium. Cette ville était située à peu de distance d'Antinum : détruite pendant la guerre des Samnites, elle n'a pourtant pas disparu entièrement, car Pline l'Ancien cite les *Cominii* parmi les populations de l'Italie centrale. Il n'y a donc rien d'étonnant à trouver à Antinum une centurie qui porte leur nom. Il existe encore aujourd'hui un lieu appelé Val di Cominio (près San Donato).

Reste la syllabe CA. Mais elle doit être jointe à DED, ce qui nous donne DEDCA : *dedicat*. Le *t* manque, comme il arrive assez souvent dans les dialectes italiques. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Le sens de l'inscription est donc : Paquius Pacuvius, Vibii filius, magistratus. Vesunæ donom dedicat Cominiorum centuria.

La langue de cette inscription est intéressante en ce qu'elle tient le milieu entre l'osque et le latin. A l'osque appartient en particulier le nominatif *Pacuies*. Au latin, le génitif pluriel en *orum* (l'osque a partout le génitif pluriel en *um*). On peut s'étonner de trouver *osum*, au lieu de *orum*, dans une inscription qui, à en juger par la forme des caractères, n'est pas de date très ancienne ; mais il faut tenir compte de cette circonstance que l'expression CVMNIOS·CETVR était probablement une expression toute faite, comme l'est par exemple en latin *apud ædem Castorus*. C'est dans ces expressions officielles que les archaïsmes se conservent le plus longtemps, surtout si elles sont écrites en abrégé.

La chute du *t* de *dedicat* s'explique par cette circonstance que le mot suivant commence par une consonne : dans les inscriptions pariétaires de Pompéi on a *peria*, *habia*, *valia*. En falisque : *cupa*. En ombrien : *habe*, *dida*.

Quant à l'omission de l'*n* devant *t* (*cetur*), on en a aussi bien des exemples en latin que dans les dialectes du nord ou du sud de l'Italie ; latin : *bene mereti*, *monumetum* ; osque : *set* pour *sent*, *aragetud* pour *aragentud* ; ombrien : *persutru* pour *persontro*, *furfat* pour *furfant*.

Michel BRÉAL.

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE MANDÉ.

INTRODUCTION.

DOMAINE DE LA LANGUE MANDÉ.
CARACTÈRES DISTINCTIFS DE CETTE LANGUE ET DE SES DIVERS DIALECTES.

La région soumise à l'influence française dans l'Afrique occidentale est divisée en trois zones bien distinctes, habitées par des peuplades de races et de langues tout à fait différentes. Le long de la côte de l'océan Atlantique, ce sont d'abord les pays du Cayor et du Baol. Leurs vastes plaines sablonneuses s'étendent, au nord, jusqu'au Sénégal; au sud, jusqu'à la Gambie. Cette région est habitée par les Wolof et les Sérèr.

En seconde ligne, une bande de terrain d'un caractère différent est constituée, au sud, par le massif montagneux qui forme le nœud principal du partage des eaux dans cette partie de l'Afrique, et s'étend, au nord, jusqu'au cours du Sénégal, parallèlement à la côte. La partie nord est ce qu'on appelle le Fouta sénégalais; la partie montagneuse est le Fouta Dyalon. De là descendent, au nord, la rivière Blanche (Bakhoï), qui devient ensuite le Sénégal, et son affluent, la Falémé; à l'est, le Tankiso, le principal affluent de gauche du Niger; à l'ouest, enfin, la Gambie, la Cazamance, les Scarcies. Cette région fut le berceau de la puissance africaine moderne de la race peule. C'est de là et du Masina que sont parties, dans les dernières années du siècle dernier, les bandes musulmanes qui ont pénétré dans les pays Haousa jusqu'aux bords du lac Tchad et dans le Baghirmi et l'Adamawa.

Au delà des montagnes de la Falémé et du massif du Fouta Dyalon, le terrain s'ouvre en de larges plaines, où le sol est absolument uniforme. Composé partout des mêmes grès et de la même argile ferrugineuse, il se ravine profondément au passage des eaux. De temps à autre, des blocs épars se dressent, témoins persistants des bouleversements géologiques antérieurs. C'est là,

sur une vaste étendue de pays, que s'est développée la race mandé.

Entre les Wolof et les peuples mandé, les Peuls, gagnant du terrain chez les nations voisines, ont formé de nombreuses tribus métisses. Sans chercher à résoudre la question controversée si les Wolof sont des produits croisés de Sérèrs et de Peuls, on peut affirmer qu'il existe des métis tout autour de l'îlot peul. Le Fouta sénégalais est habité par des croisés de Peuls et de Nègres, que l'on appelle Toucouleurs. Ce nom est le même que celui de Tekrour, par lequel on désignait autrefois la région nord-est du Soudan. D'après le général Faidherbe, ce mot veut dire : *convertis*[1]. Ces peuples ont été, en effet, les premiers convertis à l'islamisme. Les Toucouleurs ont la peau noire, mais leurs traits, beaucoup plus fins que ceux des Nègres, décèlent en eux le sang d'une race supérieure.

Vers l'est, dans le Wasoulou, qui borde la rive droite du Niger, de Sigiri à Kangaba; dans le Sankaran, le Kouranko, et tout le bassin du Milo, il existe une race d'hommes qui se disent Peuls, mais chez qui les traits, les mœurs révèlent une forte proportion de sang mandé, et qui parlent un dialecte mandé. Au contraire, leurs noms de famille, le grand *criterium* de la race en Afrique, sont des noms peuls, tout comme ceux des Toucouleurs. Ces hommes ont, d'ailleurs, gardé le souvenir des migrations de leurs ancêtres, qui se seraient effectuées par les routes Kourousa-Kankan et Dingiraï-Sigiri.

Au nord-est enfin, les environs du Sénégal, de Kayes à Badoumbé, sont habités par des métis de Peuls. On appelle cette région le Khaso. Ses habitants sont les Khasonké (hommes du Khaso).

De tous ces descendants de Peuls, Toucouleurs, Khasonké, Wasoulounké, Sankaranké, etc., les premiers seuls ont gardé la langue peule avec de légères modifications. Les Wolof ont une langue à part, qui a de grandes parentés avec le sérèr, d'où elle tire probablement son origine. Les autres ont adopté la langue mandé.

Nous venons de reconnaître, dans la région au sud de la ligne du Sénégal et du Niger, l'existence de trois zones distinctes, où règnent trois familles de langues bien caractérisées. La première, la plus occidentale, est la *famille sérèr*, avec un dialecte très important, le *wolof*, et quelques autres moins connus, le *sine*, le *none*, le *dyoba*. Cette famille a encore quelques représentants

[1] Ce mot se trouve actuellement en égyptien où il veut dire : «marabout soudanien». On trouve, en arabe d'Algérie, كرّار «coquille servant d'amulette», et تقرير «déclaration arrachée par écrit».

dans les rivières du Sud, où les peuplades qui parlent ces idiomes ont subi les invasions des Peuls et des Mandé.

Les langues de la *famille peule* ont pour base le *poular*, tel qu'on le parle au Fouta Dyalon et au Masina. Elles comprennent, en outre, le *toucouleur* et le *laobé*. Le toucouleur se parle dans le Fouta sénégalais, pays d'origine de la race toucouleure, d'où il s'est répandu, grâce aux conquêtes d'El hadj Omar jusque dans le royaume de Ségou. Le laobé est parlé au Fouta Dyalon, par une famille de gens de race non encore déterminée, dont la spécialité est de travailler le bois, pour faire des écuelles.

Quant à la langue mandé, elle régnait, au temps de la splendeur des rois bambara, des confins du désert jusqu'au bord de la zone boisée qu'habitent les gens de race *anyi*, le long de la côte du golfe de Guinée, et du cours de la Falémé jusqu'au Masina. Depuis lors, les Bambara ont été soumis par les Toucouleurs; mais la langue mandé subsiste encore dans les territoires conquis, où elle se parle concurremment avec la langue des conquérants.

De même que les familles sérèr et peule, la famille mandé a ses dialectes particuliers. Il y a lieu, pour bien saisir la classification de ces dialectes, de distinguer d'abord les divers groupements ethniques des peuples de race mandé.

Au XIII^e^ siècle, la région du Niger paraît avoir été divisée entre trois grands royaumes : ceux du Songhaï, de Mali, des Soso. Le royaume de Mali occupait le nord de l'emplacement actuel de Ségou. A l'est, s'étendait le royaume songhaï; à l'ouest, celui des Soso. Dès cette époque, la tribu des Mandé paraît avoir pris une grande prépondérance dans le royaume songhaï. « Les Mandé, ou Wangara, avaient sous leur autorité le pays jusqu'à Tirka et Kougha (vers Bouroum); seule, Gogo est ville indépendante[1]. » Les Mandé ont même fourni plusieurs rois. Il y eut de longues luttes entre les trois royaumes, dont les capitales, et notamment Ganata et Tombouctou, furent plusieurs fois bouleversées. Vers la fin du XV^e^ siècle, le dernier roi songhaï, Soni Ali, s'affranchit de l'autorité du royaume de Mali. Son successeur fut un usurpateur songhaï qui prit le nom de Mohammed Askya. Il persécuta, naturellement, les partisans de son prédécesseur, que l'on désigna sous le nom de Soninké (homme de Soni). Ceux-ci se retirèrent dans diverses directions, et notamment dans l'ouest, où on les retrouve aujourd'hui, aux environs de Bakel, sous le nom de *Soninké* ou *Sarakholé* (hommes rouges).

Mohammed Askya, ayant assuré son pouvoir, acheva le démembrement du royaume de Mali, qui fut partagé entre les dif-

[1] Binger, *Du Niger au golfe de Guinée.*

férentes tribus songhaï et les Sosó. On garda aux habitants dispersés le nom de *Malinké* (hommes de Mali).

A l'avènement de Mohammed Askya, beaucoup de petites peuplades se séparèrent du royaume songhaï; entre autres, les Sénou et les Bobo. A la fin du XVI^e^ siècle, le sultan du Maroc envoya une expédition contre le royaume songhaï. Les Mandé, profitant de l'occasion, voulurent reprendre l'autorité. La tribu des Bambara se mit à la tête du mouvement et poussa ses conquêtes jusqu'au bord du désert. Ainsi furent créés les royaumes bambara de Ségou et de Nyoro. Les Soso, refoulés par les Mandé, les Soninké, les Malinké et les Bambara, se retirèrent dans le sud-ouest. On retrouve aujourd'hui leur nom sur les bords de la côte, dans la Guinée française.

Bien entendu, des mélanges de races eurent lieu. Les Soninké furent croisés de Peuls et de Maures; les Soso et les Bambara, les Peuls et les Malinké, se mélangèrent également, pour donner les différentes peuplades que nous connaissons aujourd'hui. De plus, les Mandé s'étaient étendus vers le sud et avaient pénétré jusque dans la zone boisée. Là, ils avaient trouvé un grand nombre de petites tribus auxquelles ils s'étaient mêlés : les Toma, les Kisinké, etc. A l'est, vers la fin du XVIII^e^ siècle, des Mandé avaient fondé la ville de Kong.

Nous allons trouver, en conséquence, la langue mandé partagée en un grand nombre de dialectes qui ont chacun leur domaine particulier.

Au nord, le dialecte des Soninké, avec mélange de peul et de maure (arabe hasanya);
— des Khasonké;
— des Bambara de Nyoro;
— des Malinké du Bambouk.
Au centre, le dialecte des Malinké de Kita;
— des Malinké de Sigiri;
— des Bambara de Ségou.
Au sud, le dialecte des Peuls du Sankaran;
— des Peuls de Wasoulou;
— des Peuls du Konyan;
— des Bambara de Kong.
Au sud-ouest, le dialecte des Peuls du Kouranko;
— des habitants du Kisi;
— des Soso;
— des Vaï.

Les peuplades du nord ont un langage beaucoup plus dur que celles du sud. Tout le groupe septentrional abonde en gutturales et en dentales; on y remarque tout de suite la fréquence de la

gutturale *kh*. Déjà le groupe du centre a des sons plus adoucis et une bonne partie des gutturales ne sont pas aspirées. Plus au sud, les sons s'adoucissent encore. Le *kh* n'y existe pas; les dentales sont remplacées par des liquides; les gutturales par des labiales. Enfin, le dernier groupe continue l'adoucissement des sons et l'on y trouve les sons *v*, *z*, *u*, inconnus plus au nord. Cependant, il y a une exception importante à ce phénomène. Le dialecte soso a conservé toute la rudesse que l'on rencontre dans la région septrionale. Il faut se rappeler que ces pays du nord ont autrefois appartenu aux Soso et il est possible que la dureté du langage des Khasonké et des Malinké du Bambouk provienne des mêmes causes que celle du langage des Soso.

ORTHOGRAPHE.

Nous avons adopté en principe, dans notre dictionnaire, l'orthographe française. Voici les seuls points sur lesquels un lecteur français pourrait éprouver quelque doute :

g, devant *e* ou *i*, a le même son que devant *a*, *o*, *u*. Prononcer *gi* comme fr. *gui* et non comme dans fr. *givre*.

h représente une aspiration très légère, moins forte que celle de l'allemand ou de l'anglais.

kh = allemand *ch* dur (*ach*, *Nacht*).

s n'a jamais le son de *z*, mais se prononce toujours comme dans fr. *saint*, ou comme *ss* dans fr. *passer*.

w a le même son qu'en anglais (français *ou* dans *oui*, *nouer*).

y se prononce toujours comme dans fr. *yeux*, ou comme l'*i* de fr. *Dieu*.

Remarque sur les groupes *an*, *en*, *on*, *in*. — Les groupes *an*, *en*, *on* se lisent comme en français, c'est-à-dire que l'*n*, quand elle est finale du mot, ou, à l'intérieur, placée devant une consonne, indique seulement la prononciation nasale de la voyelle (*en*, dans ce cas, se prononce comme dans fr. *bien*); si l'*n* est devant une voyelle, elle se prononce comme en français dans le même cas (*tenir*). — Le groupe *in*, par contre, se prononce toujours comme dans le français *fine*, *mine*.

ABRÉVIATIONS.

Ar. = Arabe.
B. = Bambara.
Bél. = Bélédougou.
Fr. = Français.
K. = Khaso.
Kg. = Kong.
Ko. = Konyan.
Kour. = Kouranko.
M. = Malinké.
S. = Soso.
T. = Toma.
V. = Vaï.
W. = Wasoulou.

A

A. Préposition. – 1. Marquant l'attribut, *yé*, *ma* (suffixes). Donne cela à Samba, *nyi di Sambama*. Dis-lui, *a fo a yé*. – 2. Marquant le lieu, se rend par *fé* (suffixe) ou ne se traduit pas. Je vais à Médine, *m' bé takha Madinifé* ou *Madini*. Je demeure à Sanankoro, *m' bi sigila Sanankoro*. – 3. Signifiant : du côté de, se traduit par... *mafa* (suffixe). Ce chemin va à Kita, *nyi sila bé takha Kitamafa*. – 4. Marquant l'extrémité d'un parcours, d'une distance, se tourne par : pour aller, et se rend par : *ka takha* ou *ka ta*. De Médine à Kita, il y a loin, *ka bo Madini, ka takha Kita, a ka dyan*. On peut dire simplement : *Madini ni Kita tyé, a ka dyan* (entre Médine et Kita, il y a loin). – 5. Signifiant : pour, ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau à boire, *dyi di 'ma, n 'ka mi*. Voir *Pour*. – 6. Indiquant la possession, se rend par les pronoms possessifs. Ces bœufs sont à moi, *nyi nisi n 'ta lé mou*. – 7. Signifiant : dans, se traduit par *ro, to, la* (suffixes). Va chercher de l'eau au ruisseau, *takha dyi ta koro*. Voir *Dans*. – 8. Forme diverses locutions que l'on trouve aux mots correspondants.

Abaissement, *digili*.

Abaisser. ‖ S'—, *digi*.

Abandon, *boula, bla*.

Abandonner, *boula, bla; tou*. Les hommes du village ont abandonné leurs bœufs, *dougou ma, alou ka nisilou tou yé*.

Abattre. – 1. Démolir, *ti, tinya, dényé*. Il a abattu la case, *a ka boun tinya*. – 2. Couper, *tégé*. Le vent a abattu l'arbre, *fonyo ka yiri tégé*. – 3. Tuer, *fakha, fa*. Le chasseur a abattu un lièvre, *donsou ka sounsan fakha*. ‖ 4. Faire cesser, *ké ban*. Petite pluie abat grand vent, *san-dyi doromandi lé ké fonyo ba ban*. – 5. ‖ S'—, *bi* (tomber). Le cheval s'est abattu, *sou bira, sou bita*.

Abcès, *dyoli-késé* (bouton de sang).

Abdiquer, *fama-yoro boula, bla* (abandonner la place de roi).

Abdomen, *khono* (K.), *kono*.

Abdominal. C'est —, *a bé kononto* (c'est dans le ventre).

Abeille, *li-késé* (graine de miel), *di-késé, li-késo* (K.).

Abîme, *dinkaba, diméba* (grand trou); *dinka doun, dimé doun* (trou profond).

Abîmer, *tinya, ti, dényé*. La pluie a abîmé ma selle, *san-dyi ka na kirké tinya*. ‖ S'—, *tinya, ti, dényé*. Ma selle s'est abîmée à la pluie, *na kirké tinyara san-dyiro*.

Abjurer, *boula, bla*. Abjurer l'islamisme, *mori-ké sila boula*.

Aboiement, *wouloa-kouma* (parole de chien); *woulou-kasi* (cri de chien).

Abolir, *ké ban* (faire cesser).

Abominable. C'est —, *a ka dyougou ka sya, a ka dyougou kou-dyougou.*

Abondance. Voir *Abonder.* ‖ En —, *syama, a ka sya; kou-dyougou,* en mauvaise part.

Abondant. C'est —, *a ka sya;* se tourne par : beaucoup, *syama.* L'eau est abondante, *dyi ka sya, dyi syama bé.*

Abonder, se tourne par : être en abondance, *syama, a ka sya.* L'eau abonde dans le pays, *dyi ka sya dyamani kono,* ou *dyi syama bé dyamani kono.*

Abord, ‖ —s (les), accès, environs, *kéréfé.* Il y a des cultures aux abords des villages, *dougoulou kéréfé, fourou bé yé.* ‖ D'—, *folo* (premièrement); *oma, onyéro, sa nyéro* (auparavant). Va d'abord chercher de l'eau, *takha folo dyi ta.*

Aborder, *v. a.*, *takha nyokhonfé* (aller au côté de); *v. n.*, venir au bord, *takha dafé.* Aborder sur la rive du fleuve, *takha ba dafé.*

Aboutir, aller finir à, *takha fanfé, takha.... mafa.* Ce chemin aboutit à Sanankoro, *nyi sila bé takha Sanankorofanfé,* ou *Sanankoromafa.*

Aboyer, *kasi* (crier).

Abréger, *sourou-ké* (faire court); *tégé* (couper).

Abreuver, *lami* (faire boire). ‖ S'—, *mi.* Le cheval s'abreuve, *sou bé mi.*

Abri, *gwa, dougou-doula, dougou-yoro* (cachette). ‖ Être à l'—, *bé dougou.* ‖ Se mettre à l'—, *takha dougou, bo...koro* (sortir de sous). Mets-toi à l'abri de la pluie, *bo san-dyi koro.*

Abriter, *dougou* (cacher). ‖ S'—, *takha dougou, bo...koro* (sortir de sous). Je m'abrite du soleil, *m' bé dougou tiliro.*

Abruti, inintelligent, *hakilinté, fakilinté.* Sot, *fato, fali; koulou; fourouli.*

Absent. Il est—, *an té yan* (il n'est pas ici); *a tara* (il est parti); *a ma na* (il n'est pas venu).

Absenter. S'—, *takha* (partir); *ma na* (ne pas venir).

Abstinence, *doumoubali* (action de ne pas manger).

Absorber, pomper, *mi.* La terre absorbe l'eau, *dougou bé dyi mi.* Engloutir, *khounou* (K.), *kounou.*

Absurde, *fato.*

Absurdité, *fatoya.*

Abuser, se tourne par l'adverbe : trop. Il abuse de l'alcool, *a bé dolo mi a syara* (il boit trop d'alcool). ‖ —, tromper, *néné.* ‖ S'—, *fili.*

Acariâtre, *songora dyougou* (de caractère difficile).

Accabler, fatiguer, *ségé.* Je suis accablé de fatigue, *n' ségéra kou-*

imprimerie nationale.

dyougou. ‖ —, surcharger, *doni a syara sigi* (mettre un fardeau trop lourd). Il a accablé son âne sous le fardeau, *a ka faliyé doni a syara sigi ko.*

Accéder, s'approcher de, *na... fé, na nyokhonfé, takha nyokhonfé.*

Accepter, *mina; mouta; soro, sota* (K.); *son-ta, sona* (recevoir en cadeau).

Accès, *kéréfé.* ‖ — de fièvre, *farougan gosi; bongo* (K.).

Accident, *ségé; khé baré* (K.); *bono.*

Accoler, *kafou siri, kafou sigi* (attacher, placer ensemble).

Accompagner, *na nofi, takha nofi* (venir avec, aller avec); *boula nofi.*

Accord. Être d'—, *bé na.* Je suis d'accord avec mon père, *ni m' fa m' bé na.*

Accorder, *di* (donner); *ba fé* (permettre). Accorder une fille en mariage, *mousou-din ka fourou di.* ‖ S'—, avec quelqu'un, *ni... bé na.*

Accoucher, *woulou, wolo.*

Accoupler, V. Accoler. ‖ S'—, *dyouké.*

Accourir, *borito na* (venir en courant). Il est accouru, *a borito nara.* Il accourt, *a bé borito na.*

Accoutumé. Être —, *dali, déri, déla.*

Accoutumer. S'—, *dali, déri, déla.*

Accrocher, suspendre à un crochet, *den, dou, donlito sigi.* ‖ Faire un accroc, et S'—, *mouta, mouna* (prendre). L'arbre a accroché mon pagne; mon pagne s'est accroché à l'arbre, *yiri ka n' fani mouna.*

Accroître. S'—, *bounya.*

Accroupir. S'—. ‖ Être —, *dyon-koro bé; sounouri; nyoungi.* Il est accroupi, *a nyoungira.*

Accueil, *dyigiya.* ‖ Faire bon —, *dyigi kou-nyima.* ‖ Faire mauvais —, *dyigi kou-dyougou.*

Accueillir, *dyigi, mouta* (recevoir).

Accuser, *souda;* se traduit souvent par : dire, *fo.* Il accuse son frère de vol, *a bé fo doro-ké bé sounya ké.*

Acéré, *misé, mésé, méséni.*

Achat, *san, sama, sani.*

Acheminer. S'—, *takhama.*

Acheter, *san, sama, saniké.* J'ai acheté du mil à cet homme-là, *n' ka nyon sani tyé déma.*

Acheteur, *sanba, sanina, sani-kéla.*

Achevé. C'est—, *a bana, a banta.*

Achever, *ban.*

Acide, *koumou.*

Acquérir, acheter, *san;* recevoir, *soro.*

Âcre, *koumou.*
Actif, *kamalé, kamarin; sobé; syakéla* (qui travaille), *tyakéla.*
Action, *fèn, fèngo* (K.) (chose); *boko.* ‖ Une bonne —, *fèn-nyima.* ‖ Une mauvaise —, *fèn-dyougou.* ‖ L'— de, *kouroda.* L'action de parler, *fo kouroda.*
Adhérent. C'est —, *a minata.*
Adhérer, *mina.*
Adieu, *Allah i kisi* (Dieu te garde); *iniségé, inisé, inityé, iniké.*
Administrer, *makha.*
Admirer, *kanya.*
Adoucir, *lamoundi* (faire doux). ‖ Au goût, *diké.*
Adressé, *hakili, fakili khakili.*
Adroit, *hakilila, fakilila khakilila; télé.*
Adulateur, *donkilila.*
Adulation, *donkili.*
Aduler, *donkiliké.*
Adulte. Homme —, *tyé, ké, khé* (K.), *kamalé, kamarin.*
Adultère. Homme —, *dyado, dyanka, dyaro.* ‖ Femme —, *dyado mousou, dyaro-mousou.* ‖ Subst. abstrait, *dyadoya, dyaroya.* ‖ Commettre un —, *dyaroya ké.*
Adultérin. Enfant —, *nya fourou din* (enfant d'avant le mariage); *dyanka din, diankalimé.*
Adversité, *daya.*
Affable. Il est —, *a ka di; nyima.*
Affaiblir, *digi, do bo.*
Affaire, *fèn, fèngo* (K.) (chose). J'ai affaire avec toi, *n'i né ba ké.* ‖ Querelle, combat, *kélé.*
Affaisser. S'—, *digi; bi* (tomber).
Affamé. Il est —, *a bé k'onko, khonkho* (Kh.). ‖ Je suis —, *konko bé' na* (la faim est en moi).
Affection, *kanouya* (K.); *kina.*
Affectueux, *kanouba; nyima.*
Affermir, *goléké, goléya.*
Affiler, *miséké.*
Affirmer, *fo.*
Affligé. Il est —, *a bé dimi.*
Affluence. Voir *Abonder.*
Affluent d'une rivière, *ba-boulou* (bras de fleuve).
Affluer, arriver en abondance, *na syama; bé syama.*
Affranchi, *foron, horon, foré, féré, horonyola.*
Affranchir un esclave, *foron-ké, foronya, horonya* (K.); *foré; féré; khoronké.*
Affreux. C'est —, *a ka dyougou.*
Affront, *nénila.* ‖ Faire un —, *néniké.*
Affût, à la chasse, *dougou.*

Affûter, *miséké.*

Afin que. – 1. Se tourne par : ou bien, *fo*, *wala*. Appelle Moussa afin qu'il vienne, *Mousa kili*, *fo a ma na* (appelle Moussa ou il ne viendra pas). Attache-le afin qu'il ne s'en aille pas, *a siri*, *wala a bé takha* (attache-le ou il s'en ira). – 2. Souvent il ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau pour boire, *dyi di' ma n' ka mi* (que je boive).

Âge, se tourne par : années. Quel âge as-tu? *i ka san dyéli soro? moun san i ka soto?* On demande encore : depuis combien de temps as-tu pris le pantalon? *i ka koursi ta touma bé ani bi; san dyéli lé mou?* ‖ En bas —, *din*, *dé* (B.), *dingo* (K.). ‖ — mûr, *kamarinya.* ‖ — nubile, *fouroula.*

Âgé, vieux, *koro*, *koto*, *khoto* (K.).

Agenouiller. S'—, *nyoungi*, *nyonkiri.*

Agenouillé. Il est —, *a nyoungira.*

Agile. Il est —, *a ka féa*, *a féata.*

Agir, *ké* (faire), *khé* (K.). ‖ — en, *ké iko* (faire comme). Il a agi en homme de bien, *a lé ké iko kamarin*, ou bien, *a lé kamariya ké* (il a fait l'action d'un homme de bien). ‖ S'—, se tourne par : il faut, *nyanta*, ou le verbe : devoir, *kan.* Il s'agit de sortir d'ici, *nyanta alou ka bo yé*, ou *alou bé kan ka bo yé.*

Agiter, *lamakha.*

Agneau, *sakha-din*, *sakho-dé*, (K.), *sa-dé* (fils du bélier) (B.), *sa-kalima.*

Agrandir, *bounya.*

Agréable. C'est —, *a ka di; nyima*, *nyouma; béré*, *bété.*

Agréer, accepter, *mina*, *soro.* ‖ —, plaire à, *ka di.*

Agrément, plaisir, *diya.*

Agresseur, *kélékéla.*

Agression, *kélé.*

Agricole, *tyiba; sénéna.*

Agriculteur, *tyikéla* (cultivateur), *séné-kéla* (semeur), *sénola* (K.).

Agriculture, *tyiké* (culture); *séné*, *séno* (K.).

Ah! *bisimilahi! la ilah! waï! eh!*

Ahuri. Il est —, *a filita*, *a filina.*

Aide, *déméli;* l'homme qui aide, *démélilo.*

Aider, *démé.*

Aïe! *waï!*

Aïeul, *faba* (grand-père); *fakoto* (vieux père); *mama.* ‖ Aïeux (Les), *si* (race), *khabilo* (K.).

Aigle, brun, *watassa*, *wato* (K.), *nyingindyo* (K.); à tête blanche, *si gé kono* (oiseaux aux plumes blanches), *sé-gélo.*

Aigre, *koumou.* ‖ Lait —, *nono koumou.*

Aigrette, plumet, *tyo.* ‖ —, oiseau qui suit les bœufs, *koulangi; koulankhi* (K.), *gounani dyé.*

AIGRIR, *koumou*, *koumouké*. ‖ S'—, *koumou*. Le lait est aigri, *nono koumouta*.

AIGU, *misé*, *miséno*; *néné*; *bolo* (K.).

AIGUILLE, *miséli* (objet aigu); *misilo* (K.); *karali* (objet pour coudre); *ségéla*; *gwé* (Bél.).

AIGUILLON, d'un insecte, *binyé*, *byéné*.

AIGUISER, *misé-ké*.

AILE, *kama*, *kamba*, *khamba* (K.) (épaule).

AILLEURS, *doula do*, *yoro do*, *yoro géré*, *yoro wérélo* (Bél.) (en un autre endroit).

AIMABLE, *di*; *khanouba* (K.).

AIMER, *khanou* (K.). Les Bambara tournent ce verbe de deux façons : vouloir et être agréable. J'aime mon père, *m' ba faſé* (je veux mon père); *m' fa bé di n' yé* (mon père m'est agréable). ‖ — MIEUX, se tourne par être plus agréable, ou : valoir mieux, *gansa*. J'aime mieux le lait que l'eau, *m' bé nonoſé dyi yé* (je veux le lait plus que l'eau); *nono ka di dyi yé* (le lait m'est plus agréable que l'eau); *nono gansa dyi n' yé* (le lait vaut mieux pour moi que l'eau).

AINE, *kono koro* (sous le ventre); *koursi dyala yoro* (place de la ceinture du pantalon); *kéné-khoto* (K.).

AÎNÉ, fils, *din folo* (le premier fils), *dé flo* (B.). ‖ —, frère, *koto-ké*, *koro-ké* (le vieux homme), *khoton-khé* (K.). ‖ — E, fille, *din-mousou folo*. ‖ —, sœur, *koto-mousou*, *mousou-koro*, *mousou-khoto* (K.).

AINSI, par ce moyen, *ikoro*. Il est ainsi arrivé à être riche, *ikoro a ka nafoulou soro* (ainsi il a reçu la fortune). ‖ — QUE, *tou*. Ainsi que je te l'ai dit, il est venu, *n' tou ka fo*, *a nara*. ‖ — de cette façon, *té*; *o nya*. Il faut toujours agir ainsi, *i bé ké té o nya*; il ne faut pas agir ainsi, *in ta ké té o nya*. Ne fais pas ainsi, *i ka na ké té*.

AIR, élément, *kénébo*. ‖ —, vent, *fonyo*, *fyen*. Il fait de l'air aujourd'hui, *bi fonyo bé*. ‖ AVOIR L'—, *bo iko*; *nya...bé* (paraître être). Cet homme a l'air bon, *mokho nya ka di*; ou *nyi mokho bé bo iko mokho ka di*. ‖ —, chanson, *donkili*.

AIRE, *doula nonori*.

AISE. ÊTRE À L'—, *féré*; il est à l'aise, *a férènta*. ‖ IL EST BIEN —, *a bé nyakhali*; *a diyara*. Se tourne par : cela est agréable. J'en suis bien aise, *nyi kou ka di n' yé*.

AISÉ, facile (c'est), *a man goulé* (ce n'est pas difficile), *a man golé*, *a man goulé*, *a man kholé* (Kh.).

AISSELLE, *kabakoro*, *kamakoto*, *khambakhoto* (Kh.) (le dessous de l'épaule); *kamakorola*.

AJOUTER, se tourne par l'adverbe : davantage : *do di* (donner

davantage); *foraka* (Bél.). Ajoute encore un franc, *i ka tama kili do di ' ma* (donne-moi un autre franc). ‖ — FOI, *da.*

AJUSTER, *ké nyi, ké a bé na* (faire aller bien ensemble). Ajuste ces deux morceaux de fer, *i ka ké nyi négé foula alou bé na.*

ALARME, *koulon.* ‖ DONNER L'—, *koulon kasi.*

ALARMER. S'—, *dyito bé; bi sila, bi silana.*

ALBINOS, *founé, fourné.*

ALÈNE, *binyé, byéné; nagi.*

ALENTOUR, *kéréfé; fananté.* ‖ —s (Les), se tourne par : autour de. Les alentours du village sont cultivés, *dougou kéréfé fourou bé* (autour du village, il y a des cultures).

ALERTE, subs., *koulon.* ‖ —, adj., *a ka féa; a ka féata.*

ALIÉNÉ, *fato.*

ALEZAN (cheval) (*sou*) *dyoubé-oulé.*

ALIGNER, *tilin-ké; ké nyi.*

ALIMENT, *balou-fén, domo-fén* (chose à manger); *kisi.*

ALIMENTAIRE, *baloula.*

ALIMENTER, *balou.*

ALITER, mettre dans le lit, *lalanto sigi, lalangoro sigi.* ‖ S'—, *la* (se coucher).

ALLAITER, *nono sini mi* (faire boire au sein).

ALLÉGER, *doni bo* (ôter le fardeau).

ALLER. — 1. *Takha, ta.* Je vais à Kita, *m' bé takha Kita.* Où vas-tu? *I bé takha mi?* Où est-il allé? *A tara mi* ou *a takhata mi?* Va voir s'il est venu, *takha félé ni a nara.* Va, *takha, ta.* Va chercher de l'eau, *ta dyi ta.* — 2. Être sur le point de, *. . . to; bé. . . la.* Il va partir, *a takhato sa-sa* (B.), *a bé takhala sa-sa* (K.). — 3. Être en santé, *bé.* Comment vas-tu? *I bé di?* ‖ — BIEN, *bé hérato* (être en santé); *ka kèndé.* ‖ — MAL, *ma kèndé.* ‖ 4. convenir, *bènta.* Ce pantalon te va bien, *nyi koursi bènta ' ma*, ou simplement, *o koursi bé ' ma.* ‖ 5. — À LA SELLE, *bou ké.* ‖ 6. — DU VENTRE, *kono bori.* ‖ 7. — À PIED, *takhama.* ‖ — À CHEVAL, *sou-ko yélé.* ‖ — AU TROT, *sou bori.* ‖ — AU GALOP, *poroko-poroko.* ‖ — LENTEMENT, *takha mouni-mouni.* ‖ — VITE, *bori, fariya.* ‖ 8. — S'EN-, *takha; wa.* Va-t'en! *takha! a wa! ki k' wa* (B.).

ALLIANCE, amitié, *tériya.* ‖ —, mariage, *fourou.* ‖ FAIRE —, *dégé mi* (boire le dégué).

ALLIÉ, ami, *téri, téri-ké;* parent, *fourou-ké.*

ALLIER, mélanger, *kafou nyokhoma* (rassembler ensemble). ‖ —, marier, *fourou-ké.* ‖ S'—, *dégé mi.*

ALLONGER, *dyanya, bounya.*

ALLUMER, *mana.*

ALLUMETTE, *gandi; karabo.*

ALLURE, *takhama.*

ALORS. — 1. En ce temps-là, *o touma*, *o touma kono*; *o ro*; *o ro sa* (à l'instant dans ceci). Alors Omar se leva et dit, *o touma Oumar oulita*, *a ko*. ‖ 2. — DONC, par conséquent, *nyi kou a lé ké* (cette chose a fait que) ‖ 3. — QUE, quand, *ni*, *touma*. Alors qu'Omar faisait la guerre avec les Bambara, *touma Oumar ka ni Bamana kélé*. ‖ 4. —, en cette circonstance. Qu'as-tu fait alors? *I ka moun ké kou nalé?* (Qu'as-tu fait, cette chose arrivée?)

ALOUETTE, *wouléni*.

ALOURDIR, *gouléya*, *gélèya*, *kholéta* (K.).

ALTÉRÉ. IL EST —, *a bé dyi-lokho*, *a bé dyi-loua*.

ALTÉRER. 1. Donner soif, *dyi-lokho ké*, *dyi-loua*. ‖ 2. Changer, *fali*. ‖ S'—, *fali*.

AMAIGRIR. S'—, *fasa*.

AMANDE, *kourou*, *koulou* (os, noyau).

AMANT, *khanou* (K.), *dyado-ké*, *dyaro-ké*, *dyalo-ké*; *gala-ké*. ‖ — E, les mêmes mots avec *mousou* au lieu de *ké*.

AMARRE, *siri*; *dyoulou*.

AMARRER, *siri*, *siti* (K.).

AMAS, *dyouméli*; *dyoukhouma* (K.); *dyogo*.

AMASSER, *dyoumé*, *dyogo-ké*.

AMBASSADEUR, *kila* (envoyé).

AMBITIEUX, *dinyé*; *sonyola*, *sonyolila*.

AMBITION, *dinyé*, *sonyo*.

AMBLE. ALLER À L' —, *soudé*. Ce cheval va à l'amble, *nyi sou bé soudéla*.

AMBRE, *loubané*; *limbiri*, *lambiri*, *lamri*, *lambourou*; (Fr. l'ambre; Ar.). ‖ BOULE D'—, *limbiri-késé*, *limbiri-kountarou*. ‖ COLLIER D'—, *limbiri-dyoulou*.

ÂME, *ni*. ‖ RENDRE L'—, *sa* (mourir).

AMÉLIORER, *ké a ka fisa* (rendre meilleur).

AMENDE, *sara*, *salé*; *kityé*; *khakéla* (K.). Condamner à l'amende, *fo a bé salé sara*. Payer l'amende, *salé sara*. Une amende de deux barres de sel, *fardé foula salé*.

AMENER, *nati*, *nanaé*. Amène le cheval, *sou nati*. Causer, *gwa*. La guerre a amené la mort de beaucoup d'hommes, *kalé gwara*, *mokho syama sara*.

AMER. C'EST —, *a ka kouna*.

AMI, *téri*, *téri-ké*, *téri-tyé*, *khanou* (K.). C'est mon ami, *n' téri-ké dou*, *khanou n' ta dou* (K.). ‖ BONNE —E, *diniséri*; *soun kourou*.

AMICAL, *téri bâ*.

AMINCIR, *misé-ké*.

AMITIÉ, *tériya*.

AMOLLIR, *wourili-ké*. ‖ S'—, *wourili na*.

Amoncelер, *dyogo ké*, *dyoukhouna khé* (K.); *dyogo sigi* (mettre en tas).

Amorce de fusil, *kérébo*, *toulamini morso* (Fr. amorce); *ta gido* (K.).

Amour, *khanou* (K.), *diya*.

Ample. C'est —, *a ka boun*.

Amplifier, *bounya*.

Ampoule, *fonyéta*.

Amputer, *tégé* (couper).

Amusement, *toulon*, *tlon*.

Amuser. S'—, *toulon*, *toulonla*, *toulonké*, *tlonké*.

Amulette, *sébé*, *séfé*, *safé*; *basi*.

An, *san*. L'an passé, *salon*, *sanfolo tambira*, *san tambira*. L'an prochain, *san woré*, *dyari*; *san mé bé na*. Dans deux ans, *san foula bé na*; *dyari ko*. Il y a cinq ans, *san loulou a kéra*.

Ananas, *dyabibi*.

Ancêtres (Voir Aïeux).

Ancien, *koro*, *koto*, *khoto* (K.). Les anciens du village, *dougouro ma koro* (B.), *dougouro mokholou koto* (M.). Dans l'ancien temps, *korolou*.

Ancre, *landoumé*,

Âne, *fali*, *falo* (K.).

Anecdote, *tali*.

Angle, *noun*; *noungo* (K.) [nez]; *koun*, *koungo* (K.) [tête].

Anguille, *dyi-sa* (serpent d'eau).

Ânier, *fali-tigi*.

Anil, *gara-yiri*, *gara-dyiri*.

Animal, *soubou*, *sougou*, *sobo*, *sogo*.

Anneau, au bras, *boulou-kori boulou-koni*, *boulou-godi*, *boulou-godo* (K.). || — au pied, *sina-kori*, *sina-koni*; *sina-godi*, *sina-godo* (K.). || — au doigt, *deroman* (B.), *doromé*, *dorona* (K.).

Année. (Voir An.)

Annuel. C'est —, *san-o-san a bé nalé* (cela revient tous les ans).

Âne, *fali-din*, *fali-dé*.

Anse d'un vase, *kala*.

Antérieur. C'est —, *a nara folo* (c'est arrivé avant).

Antilope à poils rouges, cornes en lyre, *sisi*. || — à poil rouge, sans cornes, *makaran*. || — à cornes fuyantes, *dagé*. || — à cornes peu écartées, *mina*. || — à bosse, *tankho* (K.).

Antipathie, *ténéya*, *dyougouya*.

Antipathique, *téné*, *dyougou*.

Antique, *touma folo* (d'autrefois), *koro*.

Antiquité, *koroya*.

Anus, *dyou-da*; *bou-da*, *bo-da*.

Apaiser, *diya-ké*.

Apercevoir. S'—, *yé*, *nyé*, *dyé* (K.).

APLOMB. D'—, *télé*, *tili*.

APPARAÎTRE, *bo* (sortir), *boua*, *boé* (K.).

APPARENCE. EN —, se tourne par «avoir l'air», *nya... bé*. (Voir AIR.)

APPARTENIR, se tourne par le verbe posséder. A qui appartient ce fusil? *dyon mé ka marfa yé soro?* (Qui possède ce fusil?), ou bien *dyon ta marfa yé?* (De qui ce fusil est-il la possession?) Il m'appartient, *né ta dou* (c'est ma possession).

APPÂT, *mana*.

APPEL, *kili*.

APPELER, *kili*. || S'—, se tourne par le mot nom. Comment t'appelles-tu? *I tokho di?* (Ton nom est quoi?), ou *i tokho?* (Ton nom?)

APPÉTISSANT. C'EST —, *a doumou ka di*.

APPÉTIT, *konko*, *khonkho* (K.). || AVOIR —, *konko bé*. J'ai appétit, *konko bé' na*.

APPLIQUER, jeter contre, *fili ... fé*. || S'—, *bé hakili boulala* (abandonner son esprit).

APPORTER, *nati*, *nanaé*. Apporte le fusil, *marfa nati*. — *Sama* (tirer). Apporte-moi cela, *nyi a sama' 'ma*.

APPRÉCIER, dire le prix, *songo fo*.

APPRENDRE. 1. S'instruire, *kakha* (lire); *bé ..... ta*. Les enfants apprennent le Coran, *din misélou alou bé al koranou kakha*. J'apprends à écrire, *m' bé safé ta*. — 2. Enseigner, *digi*. Le marabout apprend le Coran aux enfants, *mori-ké bé al koranou digi din misélouma*. — 3. Entendre dire, *mé*. J'ai appris que l'almamy était malade, *n' ka mé almami ma kèndé*.

APPRÊTER. S'—, *débéri*, *bé ... na*.

APPROCHER, *na ... fé* (venir près); *na ... nyokhon*, *na ... nyokhonfé*. Etre prochain, *a bé na*, *a nato*.

APPROFONDIR, *si a ka doun* (creuser plus profond).

APPUYER. 1. Faire effort sur, *digi*. — 2. Poser contre, *tintana*, *sèmbé*, *simi*. Appuie ton fusil contre le mur, *i marfa sèmbé koubéma*. — 3. aider, *démé*. || 4. S'—, *digi*, *sèmbé* (sur, ... *ma*).

APRÈS, *ko*, *kho* (K.). Après la pluie vient le beau temps, *san-dyi ko*, *a bé nyi*. || — CELA, *o ko*. || — QUE, *ko*. Après que la colonne fut partie, les sofas sont venus, *ko kélé takhata*, *sofalou nara*. || — DEMAIN, *sini kindi*.

APTE. IL EST —, *a bé si kou nyouma* (il sait bien faire).

AQUEUX, *dyiba*.

ARACHIDE, *tiga*, *tigo* (K.). || PAILLE D'—, *tiga nyara*. || COQUE D'—, *tiga-fara*, *tigo-fata* (K.).

ARAIGNÉE, *limokho-mouta* (attrape-mouche); *tali*; *sousané*; *sabé*; *nyamankoro* (K.).

ARBRE, *yiri*, *yiro* (K.), *dyiri*, *dyéri*, *dyiro* (K.).

Arbuste, *yiri-din*, *yiri-dé*, *yiri-doromandingo* (K.).
Arc, *tou*; *khala* (K.). ‖ ——en-ciel, *san-khala* (K.), *doubou kologi*.
Archer, *khalá-tigi* (K.); *khalan-khé* (K.), *tou-kélé-bakha*.
Ardent, *gwin*.
Ardu, *goulé*, *gwélé*, *kholé* (K.).
Arête de poisson, *yégé-kourou*, *yégé-koulou*, *dyégé-koulou*.
Argent, métal, *wori*, *woro* (K.). ‖ —, monnaie, *wori*; *khalis* (wolof); *khansara* (K.). ‖ Pièce d'—, *wori-késé*, *wori-misé*, *khalis mésèngo* (K.); *dalési*.
Argile, *banko*, *bankho* (K.).
Argileux, *bankoba*.
Aride. C'est —, *a fèn-o-fèn té na* (il ne vient rien du tout).
Arme, *négé*; *marama*, *marama-fèn*.
Armée, *kélé*, *kélé-ba*, *kélo* (K.).
Armer quelqu'un, *marama di* (donner une arme). ‖ — un fusil, *toulouro ké*, *tloro ké*.
Arracher, *sé*, *désé*, *dyaga* (K.).
Arranger, *dara*, *dala*, *dla*, *dèné*; *bé*, *tobé* (K.).
Arrêter, la marche de quelqu'un, *sigi-la*, *mouta* (K.). ‖ S'—, *lo*, *do* (B.). Arrête-toi, *i lo*.
Arrière, *ko*, *kofé*, *koma*, *kho* (K.). ‖ En —, *kofé*, *koma*. ‖ —, poupe d'un bateau, *ko*. En arrière de la montagne, *tinti kofé*, *tinti koma*.
Arriver, *na*. ‖ — de, *bo* (sortir de). D'où arrives-tu? *I bora mi?* J'arrive de Siguiri, *m' bé na*, *m' bora Sigiri* (je viens, je suis sorti de Siguiri). Il est arrivé à Kita, *a nara Kita*. ‖ — par hasard, *na*; *don*.
Arrondir, *kori ké*, *moro-moro*.
Arroser, *son*; *dyi bo fourou kono* (verser de l'eau dans le champ).
Artère, *fasa*, *bigo* (K.).
Assaillir, *kélé*.
Assassin, *fakhala*, *falikéla*.
Assassinat, *fakhali*, *fali*.
Assassiner, *fakha*, *fa*; *dyara*.
Assemblée, *ladyéli*, *lédéli*, *dyéma* (Ar.).
Assembler, *ladyé*, *lédé*. ‖ S'—, *kafou*, *kafou nyokhoma*, *kafou ni kili*, *khafou nyokhokhan* (K.).
Asseoir. S'—, *sigi*. Il s'est assis, *a sigira*. Il est assis, *a bé sigila*.
Assez, *a tou té* (laisse cela ainsi); *a bana*, *a banta* (c'est fini); *a sira* (c'est arrivé). J'ai assez d'eau, *dyi sira n'yé*. ‖ Pas —, *a man sya*; *a té bo*; *a man si folo* (ce n'est pas encore arrivé). Je n'ai pas assez de lait, *nono man sya*.
Assiéger, *sigi* . . . *fé*.
Assistance, aide, *démé*. ‖ —, assemblée, *ladyéli*, *lédélé*.

ASSISTER aider, *déné.* ‖ —, être présent, *bé, na* (venir); *sigi* (être assis).

ATROCE, *dyougou a ka sya.*

ATTACHER, *siri, siti, sti* (K.).

ATTAQUE, *boun-khan, giri-giriba.*

ATTAQUER, *kébé.*

ATTEINDRE, *mouta, mina.*

ATTENDRE, *kono, khono* (K.), *khonon* (K.). Attends que je revienne, *a kono n' ka na.* ‖ —, s'arrêter, *lo, do.* Attends ici, *lo yan.* ‖ S'—, *da* (croire), *hakili ba ro* (penser).

ATTENTION, *hakili, fakili, fakli* (Ar.). ‖ FAIRE —, *hakili ba ro, hakili tou, hakili lo; don; moundi* (K.).

ATTIRER, *sama, samba, saba.*

ATTRAPER, *mina, mouta, ta.* Attrape! *A ta!*

AUBE, *dyouni-dyouni* (de très bonne heure), *dyounou-dyounou* (K.); *dountoun-kouma, dountoun-khasi to* (K.) (au chant du coq); *doumo-koumo* (Bél.).

AUBERGINE, sorte d'— rouge, ressemblant à la tomate de France, *dyakhatou.*

AUCUN, personne, *mokho té.* ‖ —, avec un nom de chose, se traduit par la répétition du nom et la négation. Il n'y a aucun arbre dans le pays, *yir'-o-yiri nté dyamani kono.* ‖ — peut se tourner par : pas un. Aucun grain de mil n'est tombé, *ani nyon késé kili ma boutou dougouma.*

AUDACE, *fariya, fatiya.*

AUDACIEUX, *fari, fati.*

AUGE, *fakha.*

AUGMENTER, *bounya; do di* (donner d'autre).

AUJOURD'HUI, *bi.* ‖ —, à l'époque actuelle, *sa nyokho touma* (au temps à côté de cet instant).

AUMÔNE, *sarakha, sakha; karandi.* ‖ FAIRE L'—, *sarakha di.*

AUPARAVANT, *touma folo, onyéro.*

AUPRÈS DE, *nyokhon, nyokhonfé, nyokhon kofé.*

AURORE, *tili oulita, tili ouléta, tilo ouléto* (K.) (le lever du soleil).

AUSSI. 1. Et, avec, en même temps, *ani, ni, i; a bé; o bé.* — 2. C'est pourquoi, *o dé ka ké* (c'est cela qui a fait que). Tu n'as pas travaillé, aussi je te punirai, *i man bakha ké, o dé ka ké m' b' i gosi.* — 3. Devant un adjectif, comparatif d'égalité, se tourne par « comme », *iko.* Je suis aussi grand que mon père, *n' ka dyan iko m' fa.* — 4. Après un pronom, *fana.* Moi aussi, *né fana.*

AUSSITÔT, *oro, ikoro, ni ... ikoro ni; ... touma ména.* Aussitôt qu'il viendra, je l'attacherai, *ni a nara, ikoro m' b' a siri,* ou *ni a nara touma ména, m' b' a siri* (au moment où il sera venu je l'attacherai).

AUTANT, comparatif d'égalité, se tourne par : c'est égal, *a bé kili, a bé kakhan.* J'aime autant mon père que ma mère, *m' fa ka di n' yé ani m' ba, a bé kakhan* (j'aime mon père et ma mère, c'est la même chose).

AUTORISATION, *dalili.* || AVOIR L'—, *dalili soro.*

AUTORISER, *bafé* (vouloir); *dalila.*

AUTOUR DE, *kéréfé, bokhofé* (K.). Autour de la case, *boun kéréfé.*

AUTRE, *do, to.* Un autre arbre *yiri do; guéré, véré* (Bél.). || L'UN L'—, *nyokhon.* || UNE — FOIS, *sinya foulana, sinya dola, doro.* || LES —S, *mokholou do, maou do* (B.). || VOUS —, *nyi.* Vous autres blancs, *nyi toubabou.*

AUTREFOIS, *folo doro.*

AUTREMENT, pas de la même façon, *a té kili, a té kakhan.* || —, sinon, *ni o té* (si ce n'est pas cela). Va-t'en, autrement je te bats, *takha, ni o té m' b'i gosi.*

AUTRUCHE, *sougouni, kono-sougouti, sogonto* (K.).

AVALER, *kounou, khounou* (K.).

AVANCE, prêt, *fouma; douna* (K.); *dyoulou-douna* (K.).

AVANCER, *takha; ma lo, ma do* (ne pas s'arrêter); *goré.*

AVANT, *nya, nyato.* Il est parti avant moi, *a tara nté nya.* || — QUE, *kabini, kamini; sadi, sani, sado* (K.). Avant de venir, lave tes mains, *sadi i bé na, i ka boulou kou.* || EN —, *da nyé, nyato.* || ——HIER, *kounou ko.* || —, proue d'un bateau, *koun.*

AVARE, *sonyola; kantéla* (K.).

AVARICE, *sonyo.*

AVARIÉ. C'EST —, *a tinyara, a tita.*

AVARIE, *tinya, tita.*

AVEC, *ani, ini, ni, i, iningo* (K.); *nofi.* Viens avec moi, *na nofi.* Va avec lui, *takha nofi.* || —, au moyen de, *ma, na, la.* Il a cassé la porte avec une hache, *a ka da ti yèndéma.*

AVENIR. A L'—, *touma bé na, o nya, o nyéro.*

AVEUGLE, *nya té; fyen té, fyon to* (K.).

AVEUGLER, *nya mouta* (prendre les yeux).

AVIDE, *sonyola, koroyé.*

AVIDITÉ, *sonyo.*

AVIS, *yili.* || DONNER SON —, *dali.* || ÊTRE DE L'— DE, *bé ... na, bé ... kakhan.* || A L'— DE, *yili ko.*

AVOIR, posséder, *ba boulou.* J'ai une femme, *mousou ba m' boulou* (une femme est dans ma main); *soro, soto* (recevoir). J'ai deux enfants, *m' ka din foula soro.* || — FAIM, *konko bé.* || — SOIF, *min-lokho bé.* || — RAISON, *tonya ba boulou, tonya bé; dyo soro.* || — TORT, *tonya té, tonya té boulou; dyo man soro.* || — PEUR, *bi sira, silana bé, dyito bé.* || — BESOIN, *makou bé.* J'ai besoin d'eau, *dyi makou bé n' yé.* || — CHAUD, *a ka gwin.* || — FROID, *a ka néné, néno bé* (K.). || — LE TEMPS, *dyen soro.* || —

à, se tourne par le futur. J'ai à te parler, *m' bé kouma fo' yé* (je te dirai une parole). || Il y a, *bé*. Il y a des villages, *dougou bé yé*. || Il n'y a pas, *té*. Il n'y a pas de puits, *kolon té yé*.

Avorter, *sigiko*, *bokhogé*.

Aventure. Dire la bonne —, *kényéla*. || Diseur de bonne —, *kényélala*.

B

Babiller, *barou*.

Badigeon, pour les caves, *nokho*.

Badigeonner, *nokholi*.

Bafouer, *dougouya*.

Bagage, *mina*, *mina-koulou*, *minanou*; *doni* (fardeau). || Plier —, *fani fourgouro ké* (mettre son linge dans sa peau de bouc).

Bagarre, *kélé*.

Bagatelle, *fén sobé nté*, *fén gansan*.

Bague, *doroman*, *doromé*, *doroma* (K.).

Baguette, *bonsa*. || — de fusil, *bayéti* (Fr.).

Bai, cheval, *sou dyoubé*, *sou dyoubé fin*, *sou dyibé*. || — brun, *dyoubé*. || — clair, *dyoubé moumou*. || — en tête et balzanes, *tyadou*.

Baie, golfe, *ba dogi*. || —, fruit, *yiri-din*, *yiri-dé*, *yiro-dingo* (K.).

Baigner, tremper dans l'eau, *dyito sigi*, *dyiro sigi*. || —, *v. n.*, être trempé dans l'eau, *dyou bé dyiro* (être le derrière dans l'eau). || Se —, *kou*. Il s'est baigné dans le fleuve, *a koura baro*.

Bailler, *yala*, *khakha* (K.).

Baillon, *da siri*, *garou*.

Baillonner, *da siri* (attacher la bouche), *garou-ké*.

Bain, *kou dyi*, *dyi mé bé kou kono* (l'eau où on se baigne).

Baiser, *subst.*, *oulila*, *da-sousou* (murmure de la bouche). || —, *v.*, embrasser, *oulila ké*, *da-sousou ké*.

Baisser. Se —, *digi*.

Bajoue, *tama* (joue), *da-fourgou* (sac de la bouche).

Balafre, *nya-dyogi* (blessure de la figure), *nya-non* (cicatrice de la figure).

Balai, *firali*, *fitala*, *fitalo* (K.).

Balance, *dya*, *souma-dya*, *soumalin-fén*.

Balancer, *lama*, *bito* (K.). || —, hésiter, *mén ké kouma lon* (ne pas savoir que faire).

Balayer, *fira*, *fita*.

Balbutier, *da-gara*.

Balle, de fusil, *marfa-négé*; *négé-din*, *négé-dé*.

Ballot, *doni*. || —, en forme de boule, en feuilles, *fousou*.

Balzane, *dyé*. Cheval à une, deux, trois, quatre balzanes, *sou dyé kili, foula, saba, nani*.

Bambou, *bo*.

Banane, *namasa, némésa; banana, baranda* (K.).

Bananier, *namasa yiri*.

Banc, *sigila* (siège).

Bande à bandage, *sirila*. || — d'étoffe de coton pour les pagnes, *fani-mougou*. || —, troupe, *boulou; kélé; kélé-boulou*.

Bandeau, *fani-sirila*. || — sur la figure, *nya fani sirila, nyana siri*.

Bander, *siri*, || — les yeux, *nya siri*.

Bannette, *sagi*.

Baobab, *sira, sita, sila, sito* (K.). || Pulpe du fruit du —, *sira-mougou*.

Barbe, *bon-si* (poils du menton). || —, favoris, *dyéméné; tamasi* (poils de joues). || — blanche, *si-dyé, si-gé, sé-gwé*.

Baril de poudre, *kolonto; mougou doun-doun*.

Barque, *kouloun*.

Barrage, *dyoubé*.

Barre de bois, *yiri-kourou, yiri-koulou, yiri-koutou*. || — de fer, *négé-kourou*. || — de sel, *fardi, fardé; bafal, bafé* (Bél.).

Barrer, *yiri-kourou ké, négé-kourou ké*. Empêcher de passer, *bali ka tambi*.

Barrière, *sansan, sinsin*.

Bas, *adj., dougouma; sourou* (petit). || En —, *dougouma*. || Là—, *yé, yéfé*. || A — prix, *songo man dyougou*. || Faire main —se, *mouta; sounya*. || Mettre —, *woulou, wolo*.

Bassin, *négé-ba, négé-kouna*.

Bastonnade, *bousa*. || Donner la —, *bousa, gosi bousama*.

Bât, *kirké, khirkhé* (K.).

Bataille, *kélé, nyokhon-boun*.

Bâtard, *nya-fourou-din, dyanka-din, dyankalimé*.

Bateau, *kouloun*. || — à vapeur, *sisi-kouloun*.

Bâtir une case, *boun ké, boun dara*.

Bâton, *béré, bélé, bré, blé*.

Battre, *gosi; bougo*. || —, vaincre, *goulé*. || Se —, *kélé ké nyokhon-boun ké*.

Bavard, *koumala, kouma-tinyala, baroula, baroulikéla*.

Bavardage, *barouli*.

Bavarder, *barou, barouli ké*.

Bave, *da-dyi* (eau de la bouche).

Baver, *da-dyi bo*.

Beau. C'est —, *a ka nyi; nyima, nyouma*. || — père, *bira, bita*. || Belle-mère, *bira-mousou, bita-mousou*. || — frère, *ni-mokho*. ||

BELLE-SŒUR, *ni-mousou.* || BELLE-FILLE, *bira-mousou.* || — TEMPS, *nyi, nyouma.* Il fait beau, *a ka nyouma.* || UN — JOUR, *loungo.*

BEAUCOUP, en comptant, *a ka sya, syama, tyama; kika* (K.); *bélé-bélé.* || —, sans compter, *a ka sya, a ka tya, syama, tyama; hali; wa.* Il y a beaucoup de bœufs, *nisi ka sya, nisi syama bé yé.* Il y a beaucoup d'eau, *dyi syama bé.* || —, devant un adjectif, *nyima, nyouma, kou-sobé.* || —, dans le sens de grand, *bounba.* || —, sans complément, *kou-sobé, kou-nyima, kou-dyougou* (en mauvaise part); *bélé, bélé.*

BEAUTÉ, *diya, diyé.*

BEC, d'oiseau, *kono da.*

BÊCHE, indigène, *daba.*

BECQUETER, *sokho, soua.*

BÉGAYER, *da gara.*

BÊLER, *kasi* (crier).

BÉLIER, *sakha, sakha-ké, sakha-tigi, sa-ké, sa-tigi, sakhon-khé* (K.); *sakho-tigi* (K.).

BÉNÉDICTION, *baraka* (Ar.), *barké, abarka* (K.).

BÉNÉFICE, gain, *tonou.*

BÉNI, *barkéla.*

BÉNIR, *baraka, barké.*

BERGER, *géla, gwéla* (Ko.), *gé, gwé* (Ko.). || — de bœufs, *nisi-gé, nisi-géla.* || — de moutons, *sakha-géla.* On dit aussi *woré-géla* (gardien de troupeau).

BERGERIE, *sakha-woré, sa-woré* (parc de moutons).

BERGERONNETTE, *nisi-kono* (oiseau des bœufs), *nisi-gonyori, nisi-gonyoro* (K. Bél.).

BESOIN, *makou.* J'ai besoin, *makou bé n' yé.* L'homme a besoin du mil, *mokho makou bé nyon la.*

BESTIAUX, *nisi* (des bœufs). || PARC À —, *nisi-woré.*

BÉTAIL, *nisi* (des bœufs). || TROUPEAU DE —, *nisi-woré.*

BÊTE, *sakha, sakho* (K.), *soubou; sogo, sougou* (S.).

BEURRE, de lait, *naré* (K.); *nisi-toulou.* || —, de karité, *sé-toulou, sé-tilou.*

BICHE, *kouloun, konloungo* (K.). || GRANDE —, *siné.* || — à cornes en lyre, *mina.*

BIEN, *nyi, nyima, nyouma; béré, bété;* c'est bien, *a ka nyi, a kha bété* (K.); *a bé n' ta.* || —, beaucoup, *syama, a ka sya.* (Voir BEAUCOUP.) || —, devant un adjectif, *kou-sobé, kou nyima.* J'ai bien dormi, *n' ka sinokho kou-sobé.* Travaille bien, *i ka bakha kou sobé.* || — QUE, *bari* (cependant). Bien que tu l'aies aidé il ne t'as pas récompensé, tournez : tu l'as aidé, cependant il ne t'a pas récompensé, *i k' a démé, bari a man sara di ' ma.* || —s, richesses, *nafoulou, naflou.*

BIENFAIT, *sarakha.*

Bienfaiteur, *sarakha-dila.*

Bientôt, *sa-sa* (K.), *si-sa* (tout de suite); *touma doron* (dans un petit temps), *doron* (dans peu), *yéna.*

Bifurcation, *sila foula, sila fla, sira foula; fara, sila-fara, silo-fara doula.*

Bijou, *masiri, masili.*

Bijoutier, *sawa-ké* (K.), *noumou-ké* (forgeron).

Bivouac, *digi-doula; dakha.*

Blâmer, *lamo.* Je l'ai blâmé d'avoir volé, *n' k' a lamo katougou a ka sounyali ké* (parce qu'il a volé).

Blanc, *khoï* (K.); *dyé, gé, gwé* (Ko.). ‖ Homme —, *toubabou; fara gé, fata goé* (Bél.). ‖ Cheval —, *sou bé dyé, sou bé da.* ‖ Cheval qui boit dans son —, *sou dafé dyé.*

Blanchir, *v. n.*, devenir blanc, *dyé na.* Ses cheveux ont blanchi, *a si dyé nara.* ‖ —, *v. a.*, rendre blanc, *dyé ké.* ‖ — le linge, *kou.*

Blessé. Il est —, *a dyogira.*

Blesser, *dyogi.* ‖ — à coups de couteau, *sokho, soua* (piquer).

Blessure, *da; souali-da, souaré-da* (à coups de couteau); *dyogi, dimi* (douleur).

Bleu, *adj.*, *tigéla; fin-ma* (noir); *fomé; gara* (indigo). ‖ —, boule pour le blanchissage, *boula* (Fr.). ‖ — et blanc, pagnes rayés de ces deux couleurs, *fani fènkhala* (pagne de couleur). ‖ — et blanc, couvertures rayées de ces deux couleurs venant de Ségou, *danpé, kosonkholo.*

Blottir. Se —, *dougou.*

Boa, *maninya, mininya, maninyan, mininya, méninga*

Bœuf, *nisi, niso* (K.). ‖ —, à bosse, *sigi.* ‖ — porteur, *tamé, témé.*

Boire, *mi.* Va faire boire le cheval, *takha ka sou mi.*

Bois, perches, troncs, *yiri.* ‖ —, branches d'arbre, *yiri-boulou.* ‖ — à brûler, *lokho, loua, douo.* ‖ — à construire, *kisé.* ‖ —, forêt, *woulo, tou-ba.* Ceci est fait en bois, *nyi bakha yiri lé mou.*

Boisson, *mi-fèn, mi-fèngo* (K.).

Boîte, *bata, bara* (Fr.).

Boiteux, *sin-kilé, sin kili.*

Bon, *nyi, nyima, nyouma, béré, bété* (K.). ‖ — à manger, *di, bété* (K.); *doumou-fèn; nyima; douma.* C'est bon, *a ka nyi, a ka di* (au goût), *a kha bété* (K.); *a bé n'ta* (cela me convient); *douma dou* (c'est bon à manger). Ce n'est pas bon, *a ma nyi, a man bété* (K.), *douma nté* (ce n'est pas bon à manger).

J.-B. Rambaud.

(*A suivre.*)

DE L'ARTICLE.

(MORPHOLOGIE ET SYNTAXE.)

La plus petite des parties du discours, celle qui semble être la moins importante et jouer le rôle le plus humble, c'est, sans contredit, l'article; nous verrons qu'il en est tout autrement en réalité et qu'il remplit, au contraire, précisément la fonction essentielle qu'ont les infiniment petits dans le monde biologique. Il imprime pour sa part à tel langage son caractère propre; il vient en aide aux autres parties du discours, étant un mot auxiliaire d'une grande puissance; il leur donne la précision de concept et la détermination qui leur manquent; il les renforce s'ils en ont besoin, les décharge de leurs concepts accessoires trop lourds, évite les heurts que les mots principaux pourraient avoir entre eux, leur ménage l'espace et permet à la lumière logique de circuler. Il mérite donc toute notre attention. Nous allons essayer ici très brièvement de retracer son origine et son évolution première, sa fonction mécanique au point de vue morphologique et ses divers emplois fonctionnels au point de vue psychologique et syntactique.

Remarquons, avant de commencer, que l'article n'est pas commun à toutes les langues, qu'il est seulement le privilège de quelques-unes, tantôt des plus anciennes, tantôt, au contraire, des plus développées et des plus parfaites; mais que souvent il fait défaut, que ce n'est pas, par conséquent, un organe indispensable du langage, mais un organe complémentaire qui s'ajoute en présence de certains besoins psychiques d'expression, lesquels sinon le créent, du moins le développent et lui donnent seuls une existence personnelle autonome.

1°. — De l'article au point de vue morphologique, de son origine pronominale, de son évolution.

Les diverses parties du discours se sont développées les unes des autres. Dans les langues qui ne connaissent pas encore le pronom prédicatif, mais qui conjuguent le verbe possessivement,

IMPRIMERIE NATIONALE.

le verbe n'est, en réalité, encore qu'un substantif; le participe conserve toujours les attaches verbales; l'adverbe n'est qu'un adjectif *sui generis;* la conjonction n'est qu'une transformation de la préposition. C'est ainsi que l'article, à son tour et plus étroitement, tire son origine des pronoms personnels, et parmi eux, du pronom de la 3e personne.

Seulement, tandis que le pronom personnel de cette personne remplace le substantif et le rappelle, de manière à éviter sa répétition, l'article se joint au substantif et, au lieu de le *remplacer*, le *corrobore* désormais.

De cette origine, on peut apporter des preuves nombreuses. Pour citer d'abord les langues connues, qui ne constaterait en grec l'étroite parenté entre le pronom relatif, d'abord personnel, et l'article, et en français la dérivation de l'article du pronom latin *ille?* Mais dans des langues beaucoup plus antiques d'allure, le pronom est encore plus frappant. Il faut citer parmi elles le nama et les langues bantou. En nama, le pronom des trois personnes se joint au substantif en s'y suffixant. Ce n'est plus seulement celui de la 3e personne qui devient un article, ce sont ceux aussi de la 1re et de la 2e.

Le *processus* devient ainsi plus transparent et l'origine pronominale plus évidente. On dit : *kχu-ta* « seigneur-moi », *au-ts* « homme-toi », *gu-b* « père-lui »; les suffixes *ta*, *ts*, *b* signifient « moi, toi » et « lui »; ce sont de vrais pronoms, et à la 3e personne on emploie de la même manière les expressions de tous les genres; masculin, féminin et neutre, *b*, *s* et *i*, qui sont aussi des pronoms.

De même, dans les langues bantou, on ne suffixe plus, mais on préfixe au substantif les pronoms, non plus des trois personnes, mais de la 3e; mais ces pronoms sont très variés : *k*, *t*, *d*, *l*, *n*, *p*, *b*, *m*, suivis de différentes voyelles et se rapportant à différentes classes d'objets; eh bien, chacun de ces pronoms se préfixe au substantif et sert d'article; en cafre : *um-tu* « il-homme », *ili-zwi* « il-mot », *in-χlu* « elle-maison », *u-dode* « elle-sœur », pour l'*homme*, le *mot*, la *maison*; il n'y a aucune différence entre le pronom et l'article, sinon la position.

L'origine pronominale de l'article est indéniable, nous allons avoir l'occasion d'en fournir de nombreux exemples en parcourant tout à l'heure les diverses langues, et nous l'expliquerons plus loin lorsqu'il s'agira du point de vue psychologique.

Mais bientôt la sensation de cette origine se perd, quelquefois même la forme pronominale qui avait été empruntée ne fait plus fonction de pronoms, n'est plus usitée comme tel, et l'article survit seul avec sa fonction propre.

L'article ainsi dérivé du pronom est désormais destiné à dé-

terminer, c'est-à-dire à individualiser; quoiqu'il ait d'autres fonctions, comme nous le verrons plus loin, c'est là celle normale. Le substantif, par exemple, a une signification indéterminée; *l'homme* en possède trois bien distinctes; il signifie *un homme quelconque*, individuel, mais non désigné, dans le sens de *ἄνθρωπός τις;* ou bien il désigne *l'homme en général*, tout homme, l'homme par opposition à d'autres êtres, ou enfin il signifie *un seul homme* qu'on veut indiquer à l'exclusion de tous autres.

Comment distingue-t-on ces différents concepts? Beaucoup de langues, la plupart, seront hors d'état de le faire: ce ne sera que le contexte qui décidera. D'autres, au contraire, distingueront soigneusement ces cas; il y aura une forme, ou plutôt un mot spécial pour la détermination. Ce mot, ce sera l'article.

Mais toutes, pour cette expression, ne procèderont pas de la même manière. Les unes, par exemple, auront un indice pour marquer la détermination et un autre pour marquer l'indétermination. C'est ce qui arrive en français où l'on dit tantôt *un homme*, et tantôt *l'homme*. Mais cela se produit rarement, d'ailleurs ce n'est pas nécessaire; il suffit qu'on marque une de ces deux situations. Si, par exemple, la détermination a un indice, il suffira que cet indice soit absent pour qu'on sache qu'on se trouve dans un cas d'indétermination; et en français au lieu de dire *l'homme*, et par opposition *un homme*, on aurait pu, si tout n'était pas involontaire et inconscient dans le langage, dire *l'homme* et par opposition *homme*. C'est à ce dernier parti que presque toute les langues se sont arrêtées, de sorte que l'article n'y marque que la détermination seule, et qu'il n'y a qu'un seul article.

Certaines autres emploient l'article, le même, qu'il y ait détermination ou indétermination: tous les substantifs en sont toujours munis; l'article devient, à ce point de vue, indifférent. Il est probable qu'il a marqué d'abord la détermination, puis, que la sensation de son rôle s'est oblitérée et qu'il s'est ensuite étendu par analogie à tous les substantifs.

Lorsque l'on veut marquer non point *tel homme* individuel, mais l'*homme collectif*, on se sert de l'article déterminé, ce qui peut paraître singulier au premier abord, mais ce qui s'explique très logiquement.

En effet, l'homme collectif devient individuel vis-à-vis de telle autre espèce zoologique. Lorsqu'on dit par exemple : « L'homme et le cheval », il s'agit, non il est vrai, de deux individus, mais de deux genres respectivement individualisés.

Si c'est le substantif, l'être, qu'il y a lieu de déterminer, et si l'article est employé à cet usage, quelquefois cependant, anormalement, il y a lieu de déterminer une autre partie du discours,

et c'est alors l'article qui est encore employé dans ce but. C'est de cette manière, comme nous le verrons, qu'il détermine quelquefois l'adjectif.

Quoique l'article soit le principal et presque exclusif instrument de détermination, nous verrons qu'il existe des anomalies; quelquefois la détermination se fait par d'autres moyens. Par exemple, la racine du substantif s'amplifie quand une forme emphatique met en relief, et c'est ce *relief qui exprime la détermination.* D'autres fois, cette racine *se dédouble* en partie, et c'est ce dédoublement qui remplit cette fonction. Quoique alors il ne s'agisse pas de l'article (quelquefois ce n'est qu'une apparence), et que ce soit un hors-d'œuvre d'en traiter ici, nous le faisons cependant pour être complet, parce qu'il y a là une anomalie et un fait tout exceptionnel.

Nous rencontrerons dans l'étude de l'article quelques difficultés. Si presque toujours son origine pronominale est claire, quelquefois elle semble un peu cachée, nous devons avec sincérité relever ces éclipses, et chercher à retrouver le fil qui peut nous manquer tout à coup.

D'autres fois, l'article disparaît complètement, et cette éclipse est plus obscure. Un substantif, au cas normal, au nominatif par exemple, et au singulier, n'en est pas accompagné. On l'appelle, il est absent. Mais il apparaît tout à coup sous le réactif d'une autre catégorie grammaticale, par exemple, du pluriel, du féminin, de l'accusatif, pour exprimer une de ces catégories qui n'a pas ou qui a perdu le mode ordinaire d'expression.

Ce cas est très curieux. La détermination fait fonction de nombre, de cas, de genre. Quelquefois ce résultat n'est que l'effet de la chute de l'article dans les autres situations.

C'est ce que nous appellerons l'*article latent.*

Que si nous revenons à l'article proprement dit, celui qui suit la formation et remplit la fonction ordinaire, nous remarquerons qu'il peut occuper auprès du substantif deux positions bien différentes.

Comme tous les autres affixes grammaticaux ou lexicologiques, il se prépose ou se suffixe. L'article suffixé est plus rare, il perd dans cette situation un peu de son caractère, et on a peine quelquefois à le dégager. Il est ordinairement préposé, quelquefois préfixé, gardant mieux ainsi son indépendance, et plus prêt à remplir à cette place les fonctions diverses qui peuvent lui être données.

D'ailleurs qu'il soit préposé ou suffixé, l'article tantôt reste invariable et toujours le même; c'est le cas, entre autres, de l'article arabe *al, el;* tantôt, et le plus souvent, il varie, suivant

le genre, le nombre, le cas, ou suivant les trois à la fois; c'est ce qu'on peut observer dans l'article grec.

Dans les langues qui comptent, non deux genres ou même trois, mais un grand nombre de genres, comme les langues bantou, l'article varie suivant qu'il s'agit de diverses catégories d'objets. Cela n'a rien d'étonnant, l'article n'étant que le pronom personnel qui a préalablement suivi toutes ces variations. Nous allons maintenant, passant de ces remarques générales à une observation concrète, examiner l'article et, plus en général, l'expression morphologique de la détermination dans les divers groupes de langues. Nous établissons dans cet examen les divisions suivantes :

1° DÉTERMINATION MARQUÉE PAR L'ARTICLE.

A. — *Détermination du substantif.*

1° De la détermination et de l'indétermination par deux articles différents;

2° Un seul article s'applique à la fois au cas d'indétermination et à celui de détermination;

3° L'article marque seulement la détermination.

a. — ARTICLE PATENT.

1° *L'article est préposé.*

a. Il reste toujours invariable.
b. Il varie suivant les genres.
c. Il varie suivant les cas.
d. Il varie suivant la classe des objets.

2° *L'article est postposé.*

a. Il est invariable.
b. Il varie suivant les genres.
c. Il varie suivant les personnes.

b. — ARTICLE LATENT.

Il apparaît sous le réactif du genre, du nombre, du cas. Il sert à les marquer.

B. — *Détermination de l'adjectif, du verbe, de l'adverbe.*

2° DÉTERMINATION MARQUÉE AUTREMENT QUE PAR L'ARTICLE.

a. État emphatique;
b. Réduplication partielle.

En ce qui concerne l'article, nous distinguerons le cas où il dérive morphologiquement du pronom et celui où il semble avoir une autre origine.

1° DÉTERMINATION MARQUÉE PAR L'ARTICLE.

Comme nous l'avons dit, c'est le procédé ordinairement employé quand on marque la détermination. Mais la plupart des langues ne la marquent pas, et cela, en effet, n'est pas nécessaire le plus souvent : si le substantif est suivi d'un autre au génitif, cela le détermine suffisamment.

Dire : *livre de Primus* serait aussi clair que de dire : *le livre de Primus*, et ce livre n'en serait pas moins *individualisé*. Il en est de même, quand on dit : *livre que vous tenez à la main*. Que si ces circonstances manquent, l'emploi d'un adjectif démonstratif ou même d'un adverbe locatif, ou même un simple geste, peuvent suffire : *livre celui-ci*, ou *livre ici*, ou *livre*, en le montrant du doigt. Telle est d'ailleurs l'origine de l'article, puisqu'il dérive du pronom.

On a dû dire d'abord par pléonasme : *ceci-livre*, le désignant ainsi de deux façons ; plus anciennement, on disait sans doute *ceci*, puis, pour plus de clarté, on a ajouté *livre*. Nous verrons plus loin dans la partie psychologique que tel est l'ordre qu'on a dû suivre.

Livre-ceci ou plutôt *ceci-livre* est devenu *ce livre*, puis *le livre*. L'article est donc un luxe, mais nous verrons que c'est un luxe très utile. Le premier article a été un geste ; on sait quel supplément celui-ci apporte au langage chez les peuples primitifs ; les plus civilisés l'atténuant ont besoin de le remplacer et le remplacent souvent par l'article.

Encore moins est-il nécessaire d'avoir deux articles, l'un pour la détermination, l'autre pour l'indétermination. Encore moins surtout est-il utile de voir déterminer l'adjectif, ce sont pourtant des phénomènes que nous allons constater.

A. — *Détermination du substantif.*

Cette détermination a lieu au moyen de l'emploi de l'article, ou par d'autres procédés.

Étudions d'abord, et cela seul est notre sujet direct, l'emploi de l'article.

1° Article double.

L'article est double, il y en a un pour la détermination et un autre pour l'indétermination dans les langues suivantes :

Tout d'abord, dans les langues indo-européennes dérivées où il existe, l'article est généralement double, par exemple, en français et en allemand. Chez nous, il se marque par *un* pour l'indétermination, par *le*, *la*, *les* pour la détermination. L'origine de ces deux articles est évidente : le premier n'est que le mot de nombre non modifié; le second est le pronom latin *ille*, *illa*, *illos*, ainsi syncopés : *il(le)*, *il(la)*, *ill(o)s*. Il en est de même en italien, en portugais, en espagnol.

Même *processus* en allemand, où l'on trouve à la fois *ein* et *das*, avec même origine; en hollandais, en danois et en suédois. En anglais l'article indéterminé est le mot de nombre modifié : *a* au lieu de *one*; le déterminé est *the*, dérivé du pronom. Il en est de même en celtique où l'on rencontre *eur* et *an*, *ar*, et en grec où, à côté de ὁ, ἡ, τό, on rencontre τις, et aussi le substantif sans aucun article.

Le roumain marque très nettement la différence entre le déterminé et l'indéterminé. Dans le premier cas, l'article qui n'est autre que le pronom se suffixe au substantif et se décline seul. *Om-ul* « l'homme », *om-ului* « de l'homme »; dans le second, le nom de nombre *un* se décline seul aussi, mais se prépose : *un pork* « un porc », *unui pork* « d'un porc », etc. Il faut noter que cette langue peut obtenir un indice de détermination renforcée en préposant *tchel*.

L'adjectif se suffixe aussi l'article de détermination : *bun-ul* « bon ».

En dehors de la famille indo-européenne, nous trouvons le double article nettement formé dans le vieil égyptien et dans le copte.

Dans la première de ces langues, le déterminé est *pa*, fémin. *ta*, plur. *na*, d'origine pronominale; nous le retrouverons plus loin; l'indéterminé est de forme invariable, et n'est autre que le mot du nombre *ua* « un » : *pa nuter* « le dieu », *ua atef* « un père ». En copte, le déterminé est *pe*, fémin. *te*, plur. *ne;* l'indéterminé est ⲟⲩ, l'origine est la même : *pi-kahi* « la terre », *u-rōmi* « un homme »; au pluriel, l'indéterminé est *han*, qui signifie « quelques-uns ».

Au contraire, les autres langues de la même famille, ou ne possèdent pas d'article, ou n'ont que l'article déterminé.

Parmi les autres langues de l'Afrique, le grebo possède aussi les deux articles. Le déterminé consiste dans le pronom de la 3ᵉ personne suffixé et redoublé *nono* [le pronom est *no*]; l'indéterminé consiste dans le pronom simple *no*.

Parmi les langues du Caucase, l'abchaze possède aussi le double article. Celui de détermination *a* est préfixé, c'est un pronom démonstratif; celui d'indétermination *k*, est suffixé : *a-pha* « le fils », *pha-k* « un fils ».

Les langues polynésiennes et les malaisiennes ont aussi les deux articles.

Dans les premières, tandis que l'article de détermination est *te, le*, suivant les langues, celui d'indétermination est *se, he; se tangata* « un homme », *le tangata* « l'homme »; *sa* n'est autre que le mot du nombre « un ». Dans les secondes, en dayak, par exemple, l'article de détermination est *ta*, tandis que celui d'indétermination est *idji*, mot de nombre.

Dans une langue mélanésienne, le nengoné, même état. L'article de détermination est *re*, donc un pronom; celui d'indétermination est *se*, le nombre « un » : *re ngome* « l'homme », *se ngome* « un homme ». Il faut remarquer que les noms propres ont une particule spéciale : *kei*.

Sans doute, quelques autres langues possèdent l'article d'indétermination, *mais ce fait est rare*.

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il peut exister, entre le cas qui appelle l'article de détermination *le* et celui qui appelle l'article d'indétermination *un*, un troisième cas, moyen entre les deux, qui appelle, même souvent dans les langues qui possèdent les deux articles, l'absence d'article ou une modification de l'un des deux. C'est ce qui arrive en français plus difficilement, parce que l'article y est devenu comme indispensable dans ce cas; l'article est conservé, mais modifié au partitif.

On peut citer les exemples suivants : *un lièvre, le lièvre*, (*que*), *du lièvre*.

Ce dernier cas est même celui de la véritable indétermination; *un lièvre* est individuel, comme *le lièvre*, et représente plutôt l'indéfini. A ce point de vue, les deux articles seraient tous les deux de détermination.

2° Article simple, mais marquant à la fois la détermination et l'indétermination.

On ne conçoit guère qu'un tel *processus* puisse être réel. A quoi bon l'article, instrument de détermination, s'il s'agit d'un substantif qu'on veut, au contraire, indéterminer? C'est agir au rebours de la fonction.

Cependant l'explication historique en est simple. L'article de détermination, surtout lorsqu'il s'est fortement agglutiné au substantif, perd de vue bientôt sa raison d'être; il devient comme un suffixe lexicologique; il s'est cristallisé et est désormais indifférent au point de vue de la détermination. Mais il ne l'a pas toujours été. Ce qui prouve que ce *processus* est exact, c'est qu'il se produit surtout lorsque l'article est suffixé ou incorporé et a perdu son autonomie.

Un tel *processus* s'observe d'abord dans les langues dravidiennes.

Dans ces langues, le nominatif, lorsqu'il s'agit d'êtres animés, se forme en suffixant les pronoms de la 3e personne qui jouent exactement le rôle d'un article : *avan*, fémin. *aval*, sous la forme abrégée *on*, *an*, *al*.

Dans la langue nahuatl, la terminaison substantive en *tli* n'est point un suffixe de dérivation, mais un indice de détermination dont la fonction a disparu. Ce qui le prouve, c'est que ce suffixe disparaît encore dans les cas indirects d'indétermination, c'est-à-dire au pluriel : *siwa-tl* « la femme », plur. *siwâ*. Il en est de même quand le substantif est accompagné d'un suffixe possessif qui l'individualise suffisamment : *teo-tl* « dieu », *no-teŭ* « mon dieu ».

Parmi les langues européennes, le nordique suffixe l'article au substantif, et il semblerait qu'il en résulte une déclinaison de détermination; mais cette fonction s'est oblitérée, et l'on peut signaler là un phénomène du même genre que ceux que nous venons de décrire; nous y reviendrons.

3° Article simple ne marquant que la détermination.

C'est le cas le plus commun; il nous retiendra quelque temps.

Nous reprendrons ici les langues que nous avons envisagées plus haut comme possédant les deux articles, l'un de détermination, l'autre d'indétermination, qu'on peut considérer tous deux à un certain point de vue comme de détermination, en les étudiant relativement à la détermination marquée par des articles et à l'indétermination absolue restant sans indices.

Au point de vue morphologique, il faut distinguer principalement l'article préposé et l'article postposé.

1° *Article préposé.*

L'article préposé forme la règle; ce n'est qu'exceptionnellement et par une certaine anomalie que l'article postposé apparaît; dans cette dernière situation il ne peut, en effet, bien remplir ses fonctions, si ce n'est celles de détermination. Il est et doit rester naturellement l'avant-coureur du substantif.

Il faut distinguer l'article restant invariable et celui qui varie suivant les diverses autres catégories grammaticales. C'est l'article variable qui est le plus normal. En effet, l'article n'est qu'un pronom détourné de ses applications ordinaires; or, le pronom varie et très énergiquement suivant le genre et le nombre.

C'est donc par lui que nous commencerons.

Article préposé variable.

Le pronom préfixé varie suivant le genre principalement, puis suivant le nombre, le cas et la classe d'objets; cette dernière n'est d'ailleurs qu'un genre *sui generis*. Dans cette première catégorie rentrent plusieurs langues indo-européennes, parmi les langues chamitiques : l'égyptien, le copte, le bedza, le somali et le galla; une langue américaine, le maya; une langue de l'Asie orientale, le khassia.

Parmi les langues indo-européennes, toutes ou presque toutes celles dérivées ont l'article variant suivant le genre et le nombre à la fois, quelquefois un second article d'indétermination variant de la même manière, et enfin, l'indétermination plus absolue. Commençons par observer le français actuel.

L'article de détermination parfaite est *le*, lequel devient suivant le genre et le nombre, *la* ou *les;* nous en avons indiqué l'origine pronominale. Cette langue possède aussi l'article de détermination imparfaite, au singulier, *un*, lequel devient au pluriel *des*, en empruntant ici le génitif du premier : *l'homme*, *les hommes; un homme*, *des hommes*. Il possède enfin l'indéterminé absolu, sous la forme de partitif: *du bœuf*, *du mouton*, en empruntant cette fois le génitif singulier du premier article. En vieux français, le substantif indéterminé dépouillé de tout article était très usité; on disait *homme*, ce qu'il ne serait plus permis de dire aujourd'hui.

En allemand moderne, et dans toutes les autres langues germaniques modernes, on suit le système du français. L'allemand, par exemple, a l'article déterminé *der*, *die*, *das*, l'article d'indétermination *einer*, *eine*, *eines*, et l'absence de toute détermination.

Les langues romanes, autres que le français, ont, à l'exception de l'albanais et du roumain qui suffixent l'article, les deux articles préposés et variant avec le substantif : *il*, *la*, *gli; el*, *los*, *las;* l'absence d'article y est inconnue, comme en français.

Les langues néo-celtiques possèdent aussi l'article, mais, comme nous le verrons, il est devenu invariable.

Les langues néo-slaves ignorent complètement l'article, sauf le bulgare qui le postpose et que nous rencontrerons dans une autre classe. Cette exclusion est très remarquable.

Les langues néo-indiennes et néo-éraniennes ignorent l'article.

Parmi les langues indo-européennes primitives, l'article n'est bien développé qu'en grec. Là il accompagne toujours le substantif lorsqu'on veut le déterminer, ce qui est le cas le plus fréquent: ὁ, ἡ, τό, et suit toutes les variations de genre, du nombre

et du cas. On le supprime lorsqu'on veut exprimer l'indétermination absolue, et l'on emploie *τις* pour la détermination indéfinie. Le développement est complet.

Au contraire, le latin ignore d'une manière absolue l'article. Ce n'est que dans la basse latinité qu'on prépose au substantif *ille*, qui donna plus tard naissance à l'article français.

Il est bien remarquable que de deux langues aussi étroitement apparentées que le grec et le latin, l'une ait donné à l'article un tel développement, tandis que l'autre l'a complètement ignoré.

Le gothique employait, au contraire, l'article, et il l'a transmis aux langues germaniques; mais cet emploi y est peu fréquent et n'a lieu que dans des situations particulières, par exemple, lorsque le substantif est déjà déterminé par un pronom relatif ou un adjectif, ou dans le cas d'apposition, ou lorsqu'il s'agit de personnes déjà connues ou mentionnées; son emploi n'est pas général comme dans les langues dérivées. Il en est de même en nordique, où nous trouvons d'ailleurs le concours d'un article suffixé, mais cristallisé à la fin des mots; beaucoup de substantifs sont employés sans article.

Les langues celtiques primitives possédaient aussi l'article préfixé, mais cet article est invariable.

Dans le vieil indien se trouvent des traces de l'article variable : *sa bimah*, *the hāsah;* cet article ne s'est pas maintenu dans le sanscrit.

Dans le zend on trouve aussi l'emploi restreint de l'article : *tam kehrpen*, *tâm wanâm*, *ho merego;* et dans le persan cunéiforme, le pronom *awa* sert souvent d'article.

L'emploi de l'article est donc loin d'être universel dans la famille indo-européenne. Outre son absence totale dans le groupe lithuano-slave et en latin, et, en sens contraire, sa pleine efflorescence en grec, on doit remarquer qu'il s'est partout ailleurs lentement développé, et qu'il n'a atteint son apogée que dans des langues très dérivées. Ces dernières tendent à l'universaliser et à en faire la règle, tandis qu'il ne fut d'abord que l'exception; il faut qu'il y ait indétermination accentuée pour qu'alors on écarte l'article. D'ailleurs, partout ici l'origine pronominale de l'article est indéniable.

La famille chamitique est celle qui offre, en ce qui concerne l'article préposé et variable, les plus riches exemplaires. Tout d'abord l'égyptien ancien. Nous en avons fait mention en ce qu'il possède le double article.

Nous n'examinerons ici que celui de plus grande détermination; il est d'origine pronominale certaine, c'est *pa*, *pe;* féminin *ta*, *te;* pluriel commun, *na*, *ne*, *nan*, *nen* : *pa-nuter* « le dieu »,

ta-nuter-t-a « la déesse », *na-nu ter-u* « les dieux », *na-nu ter-t-u* « les déesses ». Les pronoms personnels sont au masculin : *f-*, *p-* et au féminin *s-t*.

Le copte reproduit le même système : article masculin, *pe*, *pi*; féminin, *te*, *ti*; pluriel, *ne-ni* : *pi kahi* « la terre », *ti shime* « la femme », *ne-taü* « les montagnes ». Il en est de même du bedja, dans le groupe éthiopien; l'article y varie à la fois suivant le genre, le nombre et le cas : nominatif *ū*; féminin *t-ū*; pluriel masculin, *ā*; pluriel féminin, *t-ā*; accusatif masculin, *ō*; accusatif féminin, *t-ō*; pluriel masculin, *ē*; pluriel féminin, *t-ē*.

L'origine est pronominale; le pronom est en effet conforme.

L'*ū* de l'article et du pronom est la transformation du *p* égyptien; on peut cependant prétendre que cet *u* se rattache à l'*ua*, second pronom de la même langue. Un phénomène très curieux est celui-ci : l'indice de la terminaison suffit dans cette langue pour exprimer le cas accusatif, ce cas étant, comme nous venons de le voir, différent de l'article du nominatif.

Le somali et le galla ont aussi l'article variable, mais postposé. — Au contraire, le tamascheq le prépose, mais il faut ajouter qu'il ne possède pas de véritable article, ou plutôt qu'il n'en a gardé que des débris; les noms féminins non seulement sont suivis d'un *t* qui est l'indice de ce genre, mais ils sont précédés en même temps d'un autre *t* qui cette fois est l'article : *t-amgar-t* « la vieille », qui répond exactement à l'égyptien *tu-nu-ter-t* « la déesse »; c'est un article défectif et atrophié.

Il faut observer surtout dans le groupe chamitique, où nous retrouverons plusieurs autres langues : le somali, le galla, le saho, le bilin et le chamir, à propos de l'article suffixé, que l'indice de l'article se confond avec celui du masculin et du féminin, du féminin surtout dont *t* est la caractéristique. Cela est si vrai que souvent, comme en tamasheq, le *t* se trouve répété deux fois, au commencement et à la fin du mot. C'est que l'indice des genres a été pris au pronom lui-même, aussi bien que l'article; c'est le pronom qui est la source commune.

Parmi les langues américaines, le maya n'a pas d'article proprement dit, mais l'animé et l'inanimé sont exprimés en préposant : *aχ*, *χ* et *iš*, *š*, dont l'origine n'est pas bien connue et ne semble pas pronominale; on pourrait y voir peut-être un article, mais cette interprétation est hypothétique.

Dans le langage khassia, de l'Asie orientale, l'article est, au contraire, bien caractérisé, et son origine pronominale certaine, il supporte même seul l'expression du genre et du nombre, le substantif restant invariable. La forme est : *u* pour le masculin, *ka* pour le féminin, et *ki* pour le pluriel des deux genres : *briü* « l'homme », *ka um* « la maison », *ki kun* « le fils ».

Le genre des substantifs se réduit ordinairement à deux : tantôt le masculin et le féminin, tantôt et le plus souvent, l'animé et l'inanimé.

Mais dans certaines langues, les êtres se répartissent en catégories beaucoup plus nombreuses, et chacune d'elles forme un genre différent, qui n'est ni sexuel, ni vitaliste, mais beaucoup plus ramifié.

On peut citer, comme suivant ce concept, deux groupes de langues importants : celui des langues bantou, celui des langues caucasiques; puis sporadiquement, le serer, le poul et le matlasinke; il faut noter, au moins dans les deux premiers groupes, que les diverses classes d'êtres affectent d'abord le pronom de la 1re personne, puis c'est en préfixant ce pronom aux substantifs qu'on obtient des catégories variées.

C'est dans les langues bantou que le *processus* est le plus marqué.

Ces langues qui règnent dans la plus grande partie de l'Afrique australe ont un grand nombre de formes, pour le pronom de la 3e personne, formes qui varient au pluriel. Quoiqu'on ne soit pas encore bien fixé sur le sens de ces différences pour plusieurs de ces formes, on retrouve nettement le sens de classes d'objets. En ne tenant compte que de la consonne radicale : 1° *k: ka, ki, ku, ko;* 2° *t: tu* (*lo*), *tin* (*zin, sin*); 3° *d* et *l, di* (*li*), *lu;* 4° *n: n, m;* 5° *p: pa, pi;* 6° *b: ba, bu;* 7° *m: ma, mi, mu, mû, mo.* Dans la langue cafre prise comme exemple, voici comment la répartition se fait. Le pronom *mu* donne, au pluriel, *aba;* le pronom *ili, ama;* les pronoms *im, isi, ulu* ont pour pluriel commun *isi* et *isim;* le pronom *um* a pour pluriel *imi;* en dehors se trouvent les deux formes collectives, c'est-à-dire toujours plurielles, sans correspondance avec un singulier, *ubu* et *uku.* Quelles catégories représente chacune de ces formes?

Suivant M. Torrend, la classe *mu-bu* serait celle des personnes capables de position verticale et des animaux qui peuvent prendre à peu près cette posture; la classe *mu-mi* est celle des objets légers, mobiles, qui peuvent se transformer, grandir, produire; la classe *li-ma* comprendrait : 1° les personnes ou les animaux improductifs, nuisibles, au corps nu, rigide; 2° les fruits ou les parties du corps dures, nues ou plates; 3° les outils de même nature; la classe *ma* comprendrait les choses fluides; la classe *bu*, les objets qui fermentent ou qui sont couvés, etc. Ces explications sont encore incertaines dans l'état actuel de la science.

Le pronom personnel de la 3e personne se préfixe ensuite au nom, et dans cette situation devient un article. C'est ainsi qu'on dit : *um-fazi* « la femme », *i-hashè* « le cheval », *ubu-so* « le visage », *aba-ntu* « les hommes » (d'où *bantou*), *ili-zwi* « la parole », *u-bambo*

« la côte ». Jamais un substantif n'apparaît sans qu'il soit précédé de son article suffixé et variable suivant la catégorie du nombre.

Dans une autre langue africaine, le serer, on distingue l'article d'indétermination et celui de détermination, le second dérivant morphologiquement du premier. Il n'y a que deux classes primitives caractérisées par *g* et *f*, mais qui se sont développées en six classes : *ga*, *go*, *gi*, *fa*, *fo*, *fu*; dans les formes en *g*, le *g* disparaît souvent. La répartition en est faite ainsi pour l'article indéterminé : 1° *o*, plur. *a*; 2° *a*, plur. *a*; 3° *fa*; 4° *gi*, plur. *a*; 5° *fo*; 6° *o*, plur. *fu*; exemples *a tex* « pieu », plur. *a tex*; *gi χoχ* « tête », plur. *a koχ*; il faut noter que l'*é* pluriel se trouve ainsi marqué par l'article seul, le substantif restant invariable. L'article de détermination se forme de l'autre en ce sens qu'après avoir préfixé l'article, on le répète une seconde fois en le suffixant et on le fait suivre d'un pronom démonstratif : *ka*, *χo*, *na*, *la*; l'article *gi* disparaît; exemples : *o yal oχa* « le seigneur », plur. *yal wa*; *o fud o-la* « le ventre », plur. *a pud a-ka*; *fo sis o-la* « le lait doux ». Les démonstratifs suffixés sont des pronoms et leur importance n'est pas moindre pour la détermination que celle de l'article. Selon que l'on emploie l'un ou l'autre, on peut changer la signification du mot. Exemples : *bāk na*, plur. : *bak kā*, signifie : « le baobab », tandis que *bōk la*, plur. : *a bāk*, signifie : « pain d'orge ».

Dans la langue américaine matlatsinke, l'article suit aussi diverses catégories d'idées, et s'exprime par *wetu* quand il s'agit de noms propres masculins, par *ma* pour les noms propres féminins, par *we* pour les substantifs et les adjectifs communs, par *i*, *in*, *ni*, *pi*, *pu*, pour des catégories mal déterminées. Enfin l'article devient au duel *te* et au pluriel *ne*. Un moyen d'exprimer le génitif consiste même à préposer cet article à l'un des noms; ici l'origine pronominale est incertaine.

Le second groupe de langues qui emploient largement ce procédé est celui des langues caucasiques, quoiqu'il ne soit pas commun à toutes, et que dans quelques-unes que nous retrouverons plus loin, cet article n'apparaisse que sous le réactif d'une autre partie du discours, ou l'adjectif ou le verbe, ou d'une autre catégorie, le cas génitif.

Nous ne retenons en ce moment que celles de ces langues qui préposent directement l'article au substantif qu'il affecte.

Mais il peut l'affecter de deux sortes : prédicativement ou possessivement. Nous verrons plus loin, dans la partie syntactique, que la détermination peut, en effet, avoir lieu de deux manières.

Le véritable article est d'ailleurs le pronom prédicatif.

L'article prédicatif variant suivant de nombreuses catégories existe en aware, en tchentchenze.

En aware, les articles sont *u*, *i* et *b* pour le masculin, le féminin et le neutre, et *r* pour le pluriel. Il semble donc qu'il ne s'agisse ici que des trois genres, mais par la comparaison avec les autres langues du Caucase, on voit qu'il s'agit en réalité du résidu de catégories beaucoup plus nombreuses. Voici des exemples : *w-ats* « le frère », *j-ats* « la sœur ». Cet emploi s'étend : *betshedā-u*, *betsheda-i*, *betsheda-b* « riche ». Mais cette langue comprend aussi la détermination possessive, dont nous allons parler tout à l'heure.

En tchentchenze on dit de la même façon : *w-asho* « le frère », *j-asho* « la sœur », *w-oh* « le garçon », *j-oh* « la jeune fille »; on serait tenté de croire à l'existence des genres seulement, si sous d'autres rapports il n'y avait une catégorie complète que voici :

CATÉGORIES DU TUSCH.

	1	2	3	4	5	6	7
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*b*	*b*
Pluriel.....	*b*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*	*j*

CATÉGORIES DU TCHETCHENZE.

	1	2	3	4	5	6
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*d*
Plur. { 1re et 2e pers.	*d*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*
Plur. { 3e personne..	*b*	*b*	*j*	*d*	*d*	*b*

Ce qu'il faut remarquer et ce qui a une grande importance, car nous retrouverons ce procédé ailleurs, c'est que, du moins au pluriel, l'article n'est pas seulement de la 3e personne, mais aussi de la 1re et de la 2e : le pronom apparaît complet. Un homme dit : *suo-w-u* « je suis », *t χuo-d-u* « nous sommes », *sha-d-u* « vous êtes », *izuzh b-u* « ils sont ». La femme dit : *suo-j-u* « je suis »; l'enfant : *suo d-u* « je suis ». Cet exemple n'est donné ici par nous que par anticipation, car cette distinction n'est marquée que sur le verbe et sur l'adjectif.

La seconde détermination est possessive; elle se marque d'ordinaire sur le verbe et l'adjectif, et alors appartient à une autre division de notre travail, ou sur le substantif suivant au génitif et nous le retrouverons aussi ailleurs; mais dans la langue hürkane, nous le rencontrons sur le substantif indépendant, où il forme ainsi un phénomène très curieux. Les différentes classes sont marquées par *u* pour les êtres masculins doués de raison, par *d*(*r*) pour les féminins, et par *k* pour les êtres inanimés; au pluriel, on emploie *d* pour les êtres masculins et féminins à la 1re et à la 2e personne, et pour tous les êtres sans distinction à la 3e personne *v*. Remarquons encore ici cette distinction entre les

diverses personnes, distinction essentiellement pronominale. Mais ce sur quoi nous voulons appeler l'attention, c'est sur l'emploi non point prédicatif, mais possessif de l'article. Dans *w-äh* « le visage », *w* ne signifie point que visage appartient au genre masculin, mais bien qu'il s'agit du visage d'un homme; *d-äh*, qu'il s'agit du visage d'une femme; *v-äh*, qu'il s'agit du visage d'un animal. La détermination est donc possessive, mais elle se distingue de celle ordinaire que nous décrirons plus loin, et qui existe dans les langues bantou, lorsqu'il y a préposition au génitif, en ce que le substantif auquel se rapporte celui ainsi affecté n'a peut-être jamais encore été prononcé dans la phrase, de sorte qu'on ne peut traduire par « son visage ». Il importe de faire sentir cette différence. Lorsque le Cafre dit : *in-kosi y-abantu* « le capitaine du peuple », qui est au génitif, on cumule l'article de détermination prédicative qui est *ubu* et l'article de détermination possessive se rapportant au premier nom, *i* (abréviation de *in*); de sorte que la traduction exacte serait : « le-capitaine-son-le-peuple ». Au contraire, lorsque l'Hürkan dit : *w-äh*, le *w* représente l'idée d'homme, mais le mot *homme* n'est ni dans la phrase en cours, ni dans la phrase précédente; on ne peut donc traduire *w* par « son ».

En aware, à côté de la détermination prédicative se trouve aussi celle possessive. Par exemple : *w-atshi* est l'arrivée d'un homme; *j-asthi*, l'arrivée d'une femme; *b-asthi*, l'arrivée d'une chose, *r-atshi*, l'arrivée de plusieurs; mais, dans cette langue, l'expression n'est pas seulement possessive, elle est aussi objective; *w-olu* exprime l'amour dont l'objet est un homme; *j-olu*, celui dont l'objet est une femme; *b-olu*, l'amour dont l'objet est une chose; *r-olu*, l'amour s'étendant sur plusieurs.

Tels sont les cas où l'article préfixé diffère suivant les classes des objets auxquels il se rapporte. Comme on le voit, la détermination qu'il apporte est tantôt *prédicative*, tantôt *possessive*, tantôt *objective*.

Mais l'article préposé ne varie pas seulement suivant le nombre, le genre et la classe des objets; dans une langue, il varie suivant le cas : c'est en japonais. Cette langue distingue l'article indéterminé de l'article déterminé. Le déterminé se marque au nominatif par *wa* (*wa*, *ba*); au contraire, l'indétermination n'y porte pas d'indice; il en est de même aux cas obliques, mais l'article s'exprime alors par *wo*. Quant à l'indéterminé, il ne distingue pas l'accusatif du nominatif; il n'y a plus d'article, d'où la déclinaison de *fito* « homme » est la suivante : nominatif indéterminé, *fito;* nominatif déterminé, *fito-va;* accusatif indéterminé, *fito;* accusatif déterminé, *fito-wo;* mais nous nous apercevons que nous

avons anticipé et qu'il s'agit ici non de l'article préfixé, mais de l'article suffixé.

Tel est l'article préposé et variable, d'origine pronominale; nous passons à l'article toujours préposé, mais devenu invariable. Il n'a pu l'être, comme nous l'avons déjà remarqué, que par une cristallisation, par une sclérose; dérivant du pronom, il a retenu d'abord sa nature mobile et variable suivant les personnes qu'il reflète; plus tard, la mobilité s'est retirée de lui : il détermine seulement, mais ne représente plus.

Une autre cristallisation bien différente a eu lieu, et il importe de la noter, car elle nous mène à l'existence d'un article double.

Dans les langues caucasiques que nous avons observées, le pronom préfixé aux substantifs, et qui joue le rôle d'article, l'est à tous; s'il varie donc de forme, c'est suivant leurs classes, mais il n'est jamais absent dans les langues de cette famille ci-dessus décrites. Il en résulte qu'il ne sert plus à distinguer le déterminé de l'indéterminé et qu'il marque simplement le genre et le nombre, quelquefois la personne.

Comme nous le verrons, l'article a diverses fonctions psychologiques; il ne détermine pas seulement, il subjectivise; en outre, il est auxiliaire, quand il ne sert qu'à marquer le genre et le nombre sans donner l'idée de détermination : c'est qu'il ne remplit pas son premier rôle, voilà tout. Il en est de même dans les langues bantou. De sorte que dans des groupes importants l'expression de la détermination va manquer. Faisait-elle défaut dès l'origine, ou bien dans les langues caucasiques et dans les langues bantou le pronom préfixé ne s'appliquait-il d'abord qu'au substantif déterminé, tandis que l'indéterminé conservait le radical nu? C'est ce qu'il est impossible de savoir. En tout cas, le besoin de détermination vint à se manifester dans un de ces groupes : celui du bantou. Lorsqu'on voulut qu'un substantif fût actuellement déterminé, il fallait faire appel non point au pronom soudé au commencement de tout substantif et devenu rigide, mais à un pronom actuel et mobile, de manière à en obtenir un second article. Ce n'est guère là le *processus* des langues, car il suppose une intention, un fait volontaire : or ce qui les dirige, c'est l'inconscient. Aussi n'eut-on point recours à ce procédé; on n'appela point de second article; on demanda au premier de se développer par un nouvel effort et de parvenir à l'expression de la détermination. L'article premier s'accrut par bourgeonnement lorsqu'il s'agit d'exprimer ce concept, tandis qu'il restait dans sa forme ancienne lorsque l'indétermination était présente. Nous empruntons la description de ce procédé à la *Grammaire comparative des langues bantou* de Torrend.

Un des classificateurs est *mu*, *m;* si l'on veut que le substantif

IMPRIMERIE NATIONALE.

soit déterminé, on répète la voyelle finale au commencement : *umu;* de même, dans ce cas, *li* devient *ili; ba* devient *aba;* c'est ce qui est arrivé, en particulier, en cafre. Dans le bas congolais, les articles sont aussi *o, e, a;* ici il y a donc une légère modification vocalique; il y a même des exceptions à cette assimilation; l'article est *o* et *e* devant les classificateurs *ua*, *u* et *va*, tandis qu'il devrait être *a;* en ganda l'article est aussi *o* et *a*, suivant que le classificateur est *u*, *i* ou *a*. En herero, la seule des formes de l'article est *o*, excepté devant le classificateur *li*, où il devient *e*.

En angola, il n'y a plus qu'une seule forme d'article : *o*. L'évolution est facile à suivre; d'abord il y a autant d'articles différents que de classificateurs, puisque les premiers ne sont que la répétition vocalique des seconds; puis leur nombre se réduit et finit par se borner à un seul dans certaines langues; alors leur origine morphologique se trouve masquée. Quelquefois, comme en ganda, il disparaît à peu près.

L'évolution psychologique s'accomplit de la même manière. D'abord, ce second article n'est employé que quand on veut déterminer actuellement, puis il s'habitue à vivre sur le premier article, ne peut plus se détacher, et ainsi l'expression de la détermination actuelle se perd. Cependant généralement la distinction se conserve. Le cafre emploie ou laisse l'article suivant les cas; il le laisse rarement, à savoir : au vocatif, après les particules négatives, après les pronoms démonstratifs; l'expression de détermination s'est trop étendue et son idée nette s'est affaiblie. En herero, on omet l'article dans les deux premiers cas. En somme, on l'emploie presque toujours et ce nouveau mode de détermination tend à perdre son efficacité.

Mais le procédé est curieux; on voit combien facilement les formes endorment leur activité et confondent leur sens avec celui du mot auquel elles s'agglutinaient.

Le même phénomène, cette superfétation d'un article sur un article, se remarque aussi dans une des langues caucasiques : l'abchaze. Cette langue connaît deux articles, l'un déterminé, exprimé par la préfixation d'*a*, l'autre d'indétermination, exprimé par le suffixe *k*. L'origine morphologique de l'article indéterminé est inconnue, on ne le retrouve pas dans les autres langues du même pays; mais son emploi vient de ce que les indices anciens, étant toujours employés, ne suffisaient plus pour déterminer. Quant au déterminé, il est d'origine pronominale.

Un autre procédé est inverse et non moins fréquent; nous pouvons l'observer à la même occasion. Ce n'est pas le sens de la forme qui disparaît, c'est celle-ci qui, l'ayant gardé fidèlement,

disparaît elle-même, non sans avoir laissé sa trace indélébile sur quelque autre mot.

Parmi les langues du Caucase, nous n'avons pu en citer jusqu'ici que deux qui préposent un pronom personnel au substantif et se créent ainsi un article, lequel, variant suivant les classes et le nombre, peut exprimer ceux-ci. Cependant il y en a un bien plus grand nombre, et le procédé est général dans toute la famille.

Mais l'article préposé a disparu complètement dans les autres langues. Cependant, malgré cette disparition, le système n'a pas été sérieusement entamé et l'on peut en suivre la trace. Dans cette famille, comme dans celle bantou, le procédé de l'accord est dominant : il se réalise en préposant, en tout ou en partie, à l'adjectif, au génitif ou au verbe l'article du substantif au nominatif et dominant. Lorsque le substantif dominant, le sujet, a conservé son article, le procédé peut se contempler dans son plein développement. En voici un exemple :

En langue tusch : *w-asho wa* « le frère est », *j-asho-ja* « la sœur est », *w-asho wathshi* « le frère lourd », *j-asho jathshi* « la sœur lourde ».

En langue awar : *tsheera-u*, *tsheera-i*, *tsheera-b* « noir », suivant les classes; seulement il s'agit ici de suffixation.

S'il s'agit d'exprimer le génitif, on se sert de l'article, non plus dans son sens prédicatif, mais dans son sens possessif, et il est préfixé une seule fois au substantif régissant qui suit l'autre; c'est ainsi que l'on dit dans la langue tchetchenze : *tsu-steg-ing-w-ălar* « cet-homme-de son-avancer », *ts-tuda-tshu-ng j-ălar* « cette femme de son-avancer »; les préfixes *w* et *j* se rapportant alors à *homme* et à *femme*. Le sens pronominal est évident ici.

Dans la plupart des autres langues caucasiques, l'article préfixé a disparu du substantif directement déterminé, mais il s'est conservé sur les mots qui dépendent de ce substantif, soit sur l'autre substantif au génitif, soit sur les adjectifs, soit sur le verbe, quelquefois, comme nous le verrons plus loin, même sur les adverbes. Il nous faut indiquer les langues qui présentent ce phénomène.

C'est d'abord le kazikumük; il divise les noms en quatre catégories : 1° êtres raisonnables masculins; 2° êtres raisonnables féminins; 3° êtres animés non raisonnables (animaux et objets regardés fictivement comme animés comme les corps célestes, la mer, la forêt); 4° objets inanimés, phénomènes et êtres intelligents y assimilés fictivement. Les articles de ces catégories sont, pour la première : *b*, au pluriel; pour la seconde : *d*, au singulier, *b*, au pluriel; pour la troisième : *b*, aux deux nombres; pour la quatrième : *d*, aux deux nombres; mais cet article ne se préfixe point au mot qu'il détermine, quoique son sens soit nette-

Article préposé variable.

Le pronom préfixé varie suivant le genre principalement, puis suivant le nombre, le cas et la classe d'objets; cette dernière n'est d'ailleurs qu'un genre *sui generis*. Dans cette première catégorie rentrent plusieurs langues indo-européennes, parmi les langues chamitiques: l'égyptien, le copte, le bedza, le somali et le galla; une langue américaine, le maya; une langue de l'Asie orientale, le khassia.

Parmi les langues indo-européennes, toutes ou presque toutes celles dérivées ont l'article variant suivant le genre et le nombre à la fois, quelquefois un second article d'indétermination variant de la même manière; et enfin, l'indétermination plus absolue. Commençons par observer le français actuel.

L'article de détermination parfaite est *le*, lequel devient suivant le genre et le nombre, *la* ou *les;* nous en avons indiqué l'origine pronominale. Cette langue possède aussi l'article de détermination imparfaite, au singulier, *un*, lequel devient au pluriel *des*, en empruntant ici le génitif du premier : *l'homme*, *les hommes; un homme*, *des hommes*. Il possède enfin l'indéterminé absolu, sous la forme de partitif: *du bœuf*, *du mouton*, en empruntant cette fois le génitif singulier du premier article. En vieux français, le substantif indéterminé dépouillé de tout article était très usité; on disait *homme*, ce qu'il ne serait plus permis de dire aujourd'hui.

En allemand moderne, et dans toutes les autres langues germaniques modernes, on suit le système du français. L'allemand, par exemple, a l'article déterminé *der*, *die*, *das*, l'article d'indétermination *einer*, *eine*, *eines*, et l'absence de toute détermination.

Les langues romanes, autres que le français, ont, à l'exception de l'albanais et du roumain qui suffixent l'article, les deux articles préposés et variant avec le substantif : *il*, *la*, *gli; el*, *los*, *las;* l'absence d'article y est inconnue, comme en français.

Les langues néo-celtiques possèdent aussi l'article, mais, comme nous le verrons, il est devenu invariable.

Les langues néo-slaves ignorent complètement l'article, sauf le bulgare qui le postpose et que nous rencontrerons dans une autre classe. Cette exclusion est très remarquable.

Les langues néo-indiennes et néo-éraniennes ignorent l'article.

Parmi les langues indo-européennes primitives, l'article n'est bien développé qu'en grec. Là il accompagne toujours le substantif lorsqu'on veut le déterminer, ce qui est le cas le plus fréquent: ὁ, ἡ, τό, et suit toutes les variations de genre, du nombre

et du cas. On le supprime lorsqu'on veut exprimer l'indétermination absolue, et l'on emploie *τις* pour la détermination indéfinie. Le développement est complet.

Au contraire, le latin ignore d'une manière absolue l'article. Ce n'est que dans la basse latinité qu'on prépose au substantif *ille*, qui donna plus tard naissance à l'article français.

Il est bien remarquable que de deux langues aussi étroitement apparentées que le grec et le latin, l'une ait donné à l'article un tel développement, tandis que l'autre l'a complètement ignoré.

Le gothique employait, au contraire, l'article, et il l'a transmis aux langues germaniques; mais cet emploi y est peu fréquent et n'a lieu que dans des situations particulières, par exemple, lorsque le substantif est déjà déterminé par un pronom relatif ou un adjectif, ou dans le cas d'apposition, ou lorsqu'il s'agit de personnes déjà connues ou mentionnées; son emploi n'est pas général comme dans les langues dérivées. Il en est de même en nordique, où nous trouvons d'ailleurs le concours d'un article suffixé, mais cristallisé à la fin des mots; beaucoup de substantifs sont employés sans article.

Les langues celtiques primitives possédaient aussi l'article préfixé, mais cet article est invariable.

Dans le vieil indien se trouvent des traces de l'article variable : *sa bimah*, *the hāsah;* cet article ne s'est pas maintenu dans le sanscrit.

Dans le zend on trouve aussi l'emploi restreint de l'article : *tam kehrpen*, *tâm wanâm*, *ho meregō;* et dans le persan cunéiforme, le pronom *awa* sert souvent d'article.

L'emploi de l'article est donc loin d'être universel dans la famille indo-européenne. Outre son absence totale dans le groupe lithuano-slave et en latin, et, en sens contraire, sa pleine efflorescence en grec, on doit remarquer qu'il s'est partout ailleurs lentement développé, et qu'il n'a atteint son apogée que dans des langues très dérivées. Ces dernières tendent à l'universaliser et à en faire la règle, tandis qu'il ne fut d'abord que l'exception; il faut qu'il y ait indétermination accentuée pour qu'alors on écarte l'article. D'ailleurs, partout ici l'origine pronominale de l'article est indéniable.

La famille chamitique est celle qui offre, en ce qui concerne l'article préposé et variable, les plus riches exemplaires. Tout d'abord l'égyptien ancien. Nous en avons fait mention en ce qu'il possède le double article.

Nous n'examinerons ici que celui de plus grande détermination; il est d'origine pronominale certaine, c'est *pa*, *pe;* féminin *ta*, *te;* pluriel commun, *na*, *ne*, *nan*, *nen* : *pa-nuter* « le dieu »,

ta-nuter-t-a « la déesse », *na-nu ter-u* « les dieux », *na-nu ter-t-u* « les déesses ». Les pronoms personnels sont au masculin : *f-*, *p-* et au féminin *s-t*.

Le copte reproduit le même système : article masculin, *pe*, *pi*; féminin, *te*, *ti*; pluriel, *ne-ni* : *pi kahi* « la terre », *ti shime* « la femme », *ne-taŭ* « les montagnes ». Il en est de même du bedja, dans le groupe éthiopien; l'article y varie à la fois suivant le genre, le nombre et le cas : nominatif *ū*; féminin *t-ū*; pluriel masculin, *ā*; pluriel féminin, *t-ā*; accusatif masculin, *ō*; accusatif féminin, *t-ō*; pluriel masculin, *ē*; pluriel féminin, *t-ē*.

L'origine est pronominale; le pronom est en effet conforme.

L'*ū* de l'article et du pronom est la transformation du *p* égyptien; on peut cependant prétendre que cet *u* se rattache à l'*ua*, second pronom de la même langue. Un phénomène très curieux est celui-ci : l'indice de la terminaison suffit dans cette langue pour exprimer le cas accusatif, ce cas étant, comme nous venons de le voir, différent de l'article du nominatif.

Le somali et le galla ont aussi l'article variable, mais postposé. — Au contraire, le tamascheq le prépose, mais il faut ajouter qu'il ne possède pas de véritable article, ou plutôt qu'il n'en a gardé que des débris; les noms féminins non seulement sont suivis d'un *t* qui est l'indice de ce genre, mais ils sont précédés en même temps d'un autre *t* qui cette fois est l'article : *t-amgar-t* « la vieille », qui répond exactement à l'égyptien *tu-nu-ter-t* « la déesse »; c'est un article défectif et atrophié.

Il faut observer surtout dans le groupe chamitique, où nous retrouverons plusieurs autres langues : le somali, le galla, le saho, le bilin et le chamir, à propos de l'article suffixé, que l'indice de l'article se confond avec celui du masculin et du féminin, du féminin surtout dont *t* est la caractéristique. Cela est si vrai que souvent, comme en tamasheq, le *t* se trouve répété deux fois, au commencement et à la fin du mot. C'est que l'indice des genres a été pris au pronom lui-même, aussi bien que l'article; c'est le pronom qui est la source commune.

Parmi les langues américaines, le maya n'a pas d'article proprement dit, mais l'animé et l'inanimé sont exprimés en préposant : *aχ*, *χ* et *iš*, *š*, dont l'origine n'est pas bien connue et ne semble pas pronominale; on pourrait y voir peut-être un article, mais cette interprétation est hypothétique.

Dans le langage khassia, de l'Asie orientale, l'article est, au contraire, bien caractérisé, et son origine pronominale certaine, il supporte même seul l'expression du genre et du nombre, le substantif restant invariable. La forme est : *u* pour le masculin, *ka* pour le féminin, et *ki* pour le pluriel des deux genres : *briŭ* « l'homme », *ka um* « la maison », *ki kun* « le fils ».

Le genre des substantifs se réduit ordinairement à deux : tantôt le masculin et le féminin, tantôt et le plus souvent, l'animé et l'inanimé.

Mais dans certaines langues, les êtres se répartissent en catégories beaucoup plus nombreuses, et chacune d'elles forme un genre différent, qui n'est ni sexuel, ni vitaliste, mais beaucoup plus ramifié.

On peut citer, comme suivant ce concept, deux groupes de langues importants : celui des langues bantou, celui des langues caucasiques; puis sporadiquement, le serer, le poul et le matlasinke; il faut noter, au moins dans les deux premiers groupes, que les diverses classes d'êtres affectent d'abord le pronom de la 1re personne, puis c'est en préfixant ce pronom aux substantifs qu'on obtient des catégories variées.

C'est dans les langues bantou que le *processus* est le plus marqué.

Ces langues qui règnent dans la plus grande partie de l'Afrique australe ont un grand nombre de formes, pour le pronom de la 3e personne, formes qui varient au pluriel. Quoiqu'on ne soit pas encore bien fixé sur le sens de ces différences pour plusieurs de ces formes, on retrouve nettement le sens de classes d'objets. En ne tenant compte que de la consonne radicale : 1° *k : ka, ki, ku, ko;* 2° *t : tu* (*lo*), *tin* (*zin, sin*); 3° *d* et *l, di* (*li*), *lu;* 4° *n : n, m;* 5° *p : pa, pi;* 6° *b : ba, bu;* 7° *m : ma, mi, mu, mû, mo.* Dans la langue cafre prise comme exemple, voici comment la répartition se fait. Le pronom *mu* donne, au pluriel, *aba;* le pronom *ili, ama;* les pronoms *im, isi, ulu* ont pour pluriel commun *isi* et *isim;* le pronom *um* a pour pluriel *imi;* en dehors se trouvent les deux formes collectives, c'est-à-dire toujours plurielles, sans correspondance avec un singulier, *ubu* et *uku.* Quelles catégories représente chacune de ces formes?

Suivant M. Torrend, la classe *mu-bu* serait celle des personnes capables de position verticale et des animaux qui peuvent prendre à peu près cette posture; la classe *mu-mi* est celle des objets légers, mobiles, qui peuvent se transformer, grandir, produire; la classe *li-ma* comprendrait : 1° les personnes ou les animaux improductifs, nuisibles, au corps nu, rigide; 2° les fruits ou les parties du corps dures, nues ou plates; 3° les outils de même nature; la classe *ma* comprendrait les choses fluides; la classe *bu*, les objets qui fermentent ou qui sont couvés, etc. Ces explications sont encore incertaines dans l'état actuel de la science.

Le pronom personnel de la 3e personne se préfixe ensuite au nom, et dans cette situation devient un article. C'est ainsi qu'on dit : *um-fazi* « la femme », *i-hashè* « le cheval », *ubu-so* « le visage », *aba-ntu* « les hommes » (d'où *bantou*), *ili-zwi* « la parole », *u-bambo*

« la côte ». Jamais un substantif n'apparaît sans qu'il soit précédé de son article suffixé et variable suivant la catégorie du nombre.

Dans une autre langue africaine, le serer, on distingue l'article d'indétermination et celui de détermination, le second dérivant morphologiquement du premier. Il n'y a que deux classes primitives caractérisées par *g* et *f*, mais qui se sont développées en six classes : *ga*, *go*, *gi*, *fa*, *fo*, *fu*; dans les formes en *g*, le *g* disparaît souvent. La répartition en est faite ainsi pour l'article indéterminé : 1° *o*, plur. *a*; 2° *a*, plur. *a*; 3° *fa*; 4° *gi*, plur. *a*; 5° *fo*; 6° *o*, plur. *fu*; exemples *a tex* « pieu », plur. *a tex*; *gi χoχ* « tête », plur. *a koχ*; il faut noter que l'*é* pluriel se trouve ainsi marqué par l'article seul, le substantif restant invariable. L'article de détermination se forme de l'autre en ce sens qu'après avoir préfixé l'article, on le répète une seconde fois en le suffixant et on le fait suivre d'un pronom démonstratif : *ka*, *χo*, *na*, *la*; l'article *gi* disparaît; exemples : *o yal oχa* « le seigneur », plur. *yal wa*; *o fud o-la* « le ventre », plur. *a pud a-ka*; *fo sis o-la* « le lait doux ». Les démonstratifs suffixés sont des pronoms et leur importance n'est pas moindre pour la détermination que celle de l'article. Selon que l'on emploie l'un ou l'autre, on peut changer la signification du mot. Exemples : *bāk na*, plur. : *bak kà*, signifie : « le baobab », tandis que *bōk la*, plur. : *a bāk*, signifie : « pain d'orge ».

Dans la langue américaine matlatsinke, l'article suit aussi diverses catégories d'idées, et s'exprime par *wetu* quand il s'agit de noms propres masculins, par *ma* pour les noms propres féminins, par *we* pour les substantifs et les adjectifs communs, par *i*, *in*, *ni*, *pi*, *pu*, pour des catégories mal déterminées. Enfin l'article devient au duel *te* et au pluriel *ne*. Un moyen d'exprimer le génitif consiste même à préposer cet article à l'un des noms; ici l'origine pronominale est incertaine.

Le second groupe de langues qui emploient largement ce procédé est celui des langues caucasiques, quoiqu'il ne soit pas commun à toutes, et que dans quelques-unes que nous retrouverons plus loin, cet article n'apparaisse que sous le réactif d'une autre partie du discours, ou l'adjectif ou le verbe, ou d'une autre catégorie, le cas génitif.

Nous ne retenons en ce moment que celles de ces langues qui préposent directement l'article au substantif qu'il affecte.

Mais il peut l'affecter de deux sortes : prédicativement ou possessivement. Nous verrons plus loin, dans la partie syntactique, que la détermination peut, en effet, avoir lieu de deux manières.

Le véritable article est d'ailleurs le pronom prédicatif.

L'article prédicatif variant suivant de nombreuses catégories existe en aware, en tchentchenze.

En aware, les articles sont *u*, *i* et *b* pour le masculin, le féminin et le neutre, et *r* pour le pluriel. Il semble donc qu'il ne s'agisse ici que des trois genres, mais par la comparaison avec les autres langues du Caucase, on voit qu'il s'agit en réalité du résidu de catégories beaucoup plus nombreuses. Voici des exemples : *w-ats* « le frère », *j-ats* « la sœur ». Cet emploi s'étend : *betshedā-u*, *betsheda-i*, *betsheda-b* « riche ». Mais cette langue comprend aussi la détermination possessive, dont nous allons parler tout à l'heure.

En tchentchenze on dit de la même façon : *w-asho* « le frère », *j-asho* « la sœur », *w-oh* « le garçon », *j-oh* « la jeune fille » ; on serait tenté de croire à l'existence des genres seulement, si sous d'autres rapports il n'y avait une catégorie complète que voici :

CATÉGORIES DU TUSCH.

	1	2	3	4	5	6	7
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*b*	*b*
Pluriel.....	*b*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*	*j*

CATÉGORIES DU TCHETCHENZE.

	1	2	3	4	5	6
Singulier.....	*w*	*j*	*j*	*b*	*d*	*d*
Plur. { 1re et 2e pers.	*d*	*d*	*j*	*d*	*d*	*b*
Plur. { 3e personne..	*b*	*b*	*j*	*d*	*d*	*b*

Ce qu'il faut remarquer et ce qui a une grande importance, car nous retrouverons ce procédé ailleurs, c'est que, du moins au pluriel, l'article n'est pas seulement de la 3e personne, mais aussi de la 1re et de la 2e : le pronom apparaît complet. Un homme dit : *suo-w-u* « je suis », *t χuo-d-u* « nous sommes », *sha-d-u* « vous êtes », *izuh b-u* « ils sont ». La femme dit : *suo-j-u* « je suis » ; l'enfant : *suo d-u* « je suis ». Cet exemple n'est donné ici par nous que par anticipation, car cette distinction n'est marquée que sur le verbe et sur l'adjectif.

La seconde détermination est possessive ; elle se marque d'ordinaire sur le verbe et l'adjectif, et alors appartient à une autre division de notre travail, ou sur le substantif suivant au génitif et nous le retrouverons aussi ailleurs ; mais dans la langue hürkane, nous le rencontrons sur le substantif indépendant, où il forme ainsi un phénomène très curieux. Les différentes classes sont marquées par *u* pour les êtres masculins doués de raison, par *d*(*r*) pour les féminins, et par *k* pour les êtres inanimés ; au pluriel, on emploie *d* pour les êtres masculins et féminins à la 1re et à la 2e personne, et pour tous les êtres sans distinction à la 3e personne *v*. Remarquons encore ici cette distinction entre les

diverses personnes, distinction essentiellement pronominale. Mais ce sur quoi nous voulons appeler l'attention, c'est sur l'emploi non point prédicatif, mais possessif de l'article. Dans *w-äh* « le visage », *w* ne signifie point que visage appartient au genre masculin, mais bien qu'il s'agit du visage d'un homme; *d-äh*, qu'il s'agit du visage d'une femme; *v-äh*, qu'il s'agit du visage d'un animal. La détermination est donc possessive, mais elle se distingue de celle ordinaire que nous décrirons plus loin, et qui existe dans les langues bantou, lorsqu'il y a préposition au génitif, en ce que le substantif auquel se rapporte celui ainsi affecté n'a peut-être jamais encore été prononcé dans la phrase, de sorte qu'on ne peut traduire par « son visage ». Il importe de faire sentir cette différence. Lorsque le Cafre dit : *in-kosi y-abantu* « le capitaine du peuple », qui est au génitif, on cumule l'article de détermination prédicative qui est *ubu* et l'article de détermination possessive se rapportant au premier nom, *i* (abréviation de *in*); de sorte que la traduction exacte serait : « le-capitaine-son-le-peuple ». Au contraire, lorsque l'Hürkan dit : *w-äh*, le *w* représente l'idée d'homme, mais le mot *homme* n'est ni dans la phrase en cours, ni dans la phrase précédente; on ne peut donc traduire *w* par « son ».

En aware, à côté de la détermination prédicative se trouve aussi celle possessive. Par exemple : *w-atshi* est l'arrivée d'un homme; *j-asthi*, l'arrivée d'une femme; *b-asthi*, l'arrivée d'une chose, *r-atshi*, l'arrivée de plusieurs; mais, dans cette langue, l'expression n'est pas seulement possessive, elle est aussi objective; *w-olu* exprime l'amour dont l'objet est un homme; *j-olu*, celui dont l'objet est une femme; *b-olu*, l'amour dont l'objet est une chose; *r-olu*, l'amour s'étendant sur plusieurs.

Tels sont les cas où l'article préfixé diffère suivant les classes des objets auxquels il se rapporte. Comme on le voit, la détermination qu'il apporte est tantôt *prédicative*, tantôt *possessive*, tantôt *objective*.

Mais l'article préposé ne varie pas seulement suivant le nombre, le genre et la classe des objets; dans une langue, il varie suivant le cas : c'est en japonais. Cette langue distingue l'article indéterminé de l'article déterminé. Le déterminé se marque au nominatif par *wa* (*wa*, *ba*); au contraire, l'indétermination n'y porte pas d'indice; il en est de même aux cas obliques, mais l'article s'exprime alors par *wo*. Quant à l'indéterminé, il ne distingue pas l'accusatif du nominatif; il n'y a plus d'article, d'où la déclinaison de *fito* « homme » est la suivante : nominatif indéterminé, *fito;* nominatif déterminé, *fito-va;* accusatif indéterminé, *fito;* accusatif déterminé, *fito-wo;* mais nous nous apercevons que nous

avons anticipé et qu'il s'agit ici non de l'article préfixé, mais de l'article suffixé.

Tel est l'article préposé et variable, d'origine pronominale; nous passons à l'article toujours préposé, mais devenu invariable. Il n'a pu l'être, comme nous l'avons déjà remarqué, que par une cristallisation, par une sclérose; dérivant du pronom, il a retenu d'abord sa nature mobile et variable suivant les personnes qu'il reflète; plus tard, la mobilité s'est retirée de lui : il détermine seulement, mais ne représente plus.

Une autre cristallisation bien différente a eu lieu, et il importe de la noter, car elle nous mène à l'existence d'un article double.

Dans les langues caucasiques que nous avons observées, le pronom préfixé aux substantifs, et qui joue le rôle d'article, l'est à tous; s'il varie donc de forme, c'est suivant leurs classes, mais il n'est jamais absent dans les langues de cette famille ci-dessus décrites. Il en résulte qu'il ne sert plus à distinguer le déterminé de l'indéterminé et qu'il marque simplement le genre et le nombre, quelquefois la personne.

Comme nous le verrons, l'article a diverses fonctions psychologiques; il ne détermine pas seulement, il subjectivise; en outre, il est auxiliaire, quand il ne sert qu'à marquer le genre et le nombre sans donner l'idée de détermination : c'est qu'il ne remplit pas son premier rôle, voilà tout. Il en est de même dans les langues bantou. De sorte que dans des groupes importants l'expression de la détermination va manquer. Faisait-elle défaut dès l'origine, ou bien dans les langues caucasiques et dans les langues bantou le pronom préfixé ne s'appliquait-il d'abord qu'au substantif déterminé, tandis que l'indéterminé conservait le radical nu? C'est ce qu'il est impossible de savoir. En tout cas, le besoin de détermination vint à se manifester dans un de ces groupes : celui du bantou. Lorsqu'on voulut qu'un substantif fût actuellement déterminé, il fallait faire appel non point au pronom soudé au commencement de tout substantif et devenu rigide, mais à un pronom actuel et mobile, de manière à en obtenir un second article. Ce n'est guère là le *processus* des langues, car il suppose une intention, un fait volontaire : or ce qui les dirige, c'est l'inconscient. Aussi n'eut-on point recours à ce procédé; on n'appela point de second article; on demanda au premier de se développer par un nouvel effort et de parvenir à l'expression de la détermination. L'article premier s'accrut par bourgeonnement lorsqu'il s'agit d'exprimer ce concept, tandis qu'il restait dans sa forme ancienne lorsque l'indétermination était présente. Nous empruntons la description de ce procédé à la *Grammaire comparative des langues bantou* de Torrend.

Un des classificateurs est *mu*, *m*; si l'on veut que le substantif

IMPRIMERIE NATIONALE.

soit déterminé, on répète la voyelle finale au commencement : *umu;* de même, dans ce cas, *li* devient *ili; ba* devient *aba;* c'est ce qui est arrivé, en particulier, en cafre. Dans le bas congolais, les articles sont aussi *o*, *e*, *a;* ici il y a donc une légère modification vocalique; il y a même des exceptions à cette assimilation; l'article est *o* et *e* devant les classificateurs *ua*, *u* et *va*, tandis qu'il devrait être *a;* en ganda l'article est aussi *o* et *a*, suivant que le classificateur est *u*, *i* ou *a*. En herero, la seule des formes de l'article est *o*, excepté devant le classificateur *li*, où il devient *e*.

En angola, il n'y a plus qu'une seule forme d'article : *o*. L'évolution est facile à suivre; d'abord il y a autant d'articles différents que de classificateurs, puisque les premiers ne sont que la répétition vocalique des seconds; puis leur nombre se réduit et finit par se borner à un seul dans certaines langues; alors leur origine morphologique se trouve masquée. Quelquefois, comme en ganda, il disparaît à peu près.

L'évolution psychologique s'accomplit de la même manière. D'abord, ce second article n'est employé que quand on veut déterminer actuellement, puis il s'habitue à vivre sur le premier article, ne peut plus se détacher, et ainsi l'expression de la détermination actuelle se perd. Cependant généralement la distinction se conserve. Le cafre emploie ou laisse l'article suivant les cas; il le laisse rarement, à savoir : au vocatif, après les particules négatives, après les pronoms démonstratifs; l'expression de détermination s'est trop étendue et son idée nette s'est affaiblie. En herero, on omet l'article dans les deux premiers cas. En somme, on l'emploie presque toujours et ce nouveau mode de détermination tend à perdre son efficacité.

Mais le procédé est curieux; on voit combien facilement les formes endorment leur activité et confondent leur sens avec celui du mot auquel elles s'agglutinaient.

Le même phénomène, cette superfétation d'un article sur un article, se remarque aussi dans une des langues caucasiques : l'abchaze. Cette langue connaît deux articles, l'un déterminé, exprimé par la préfixation d'*a*, l'autre d'indétermination, exprimé par le suffixe *k*. L'origine morphologique de l'article indéterminé est inconnue, on ne le retrouve pas dans les autres langues du même pays; mais son emploi vient de ce que les indices anciens, étant toujours employés, ne suffisaient plus pour déterminer. Quant au déterminé, il est d'origine pronominale.

Un autre procédé est inverse et non moins fréquent; nous pouvons l'observer à la même occasion. Ce n'est pas le sens de la forme qui disparaît, c'est celle-ci qui, l'ayant gardé fidèlement,

disparaît elle-même, non sans avoir laissé sa trace indélébile sur quelque autre mot.

Parmi les langues du Caucase, nous n'avons pu en citer jusqu'ici que deux qui préposent un pronom personnel au substantif et se créent ainsi un article, lequel, variant suivant les classes et le nombre, peut exprimer ceux-ci. Cependant il y en a un bien plus grand nombre, et le procédé est général dans toute la famille.

Mais l'article préposé a disparu complètement dans les autres langues. Cependant, malgré cette disparition, le système n'a pas été sérieusement entamé et l'on peut en suivre la trace. Dans cette famille, comme dans celle bantou, le procédé de l'accord est dominant : il se réalise en préposant, en tout ou en partie, à l'adjectif, au génitif ou au verbe l'article du substantif au nominatif et dominant. Lorsque le substantif dominant, le sujet, a conservé son article, le procédé peut se contempler dans son plein développement. En voici un exemple :

En langue tusch : *w-asho wa* « le frère est », *j-asho-ja* « la sœur est », *w-asho wathshi* « le frère lourd », *j-asho jathshi* « la sœur lourde ».

En langue aware : *tsheera-u*, *tsheera-i*, *tsheera-b* « noir », suivant les classes; seulement il s'agit ici de suffixation.

S'il s'agit d'exprimer le génitif, on se sert de l'article, non plus dans son sens prédicatif, mais dans son sens possessif, et il est préfixé une seule fois au substantif régissant qui suit l'autre; c'est ainsi que l'on dit dans la langue tchetchenze : *tsu-steg-ing-w-ălar* « cet-homme-de son-avancer », *ts-tuda-tshu-ng j-ălar* « cette femme de son-avancer »; les préfixes *w* et *j* se rapportant alors à *homme* et à *femme*. Le sens pronominal est évident ici.

Dans la plupart des autres langues caucasiques, l'article préfixé a disparu du substantif directement déterminé, mais il s'est conservé sur les mots qui dépendent de ce substantif, soit sur l'autre substantif au génitif, soit sur les adjectifs, soit sur le verbe, quelquefois, comme nous le verrons plus loin, même sur les adverbes. Il nous faut indiquer les langues qui présentent ce phénomène.

C'est d'abord le kazikumük; il divise les noms en quatre catégories : 1° êtres raisonnables masculins; 2° êtres raisonnables féminins; 3° êtres animés non raisonnables (animaux et objets regardés fictivement comme animés comme les corps célestes, la mer, la forêt); 4° objets inanimés, phénomènes et êtres intelligents y assimilés fictivement. Les articles de ces catégories sont, pour la première : *b*, au pluriel; pour la seconde : *d*, au singulier, *b*, au pluriel; pour la troisième : *b*, aux deux nombres; pour la quatrième : *d*, aux deux nombres; mais cet article ne se préfixe point au mot qu'il détermine, quoique son sens soit nette-

ment prédicatif et non possessif, il ne se préfixe qu'aux mots qui dépendent du premier. Voici deux exemples : *arantal b-uri* « les hommes sont », *ninù d-uri* « la mère est », *ninu χlu b-uri* « les mères sont », *tshara-d-uri* « le cheveu est », *tsharardu d-uri* « les cheveux sont ». Il s'agit dans tous ces cas du verbe, *être;* maintenant voici le verbe auxiliaire : *ai* « faire »; même flexion, 1re personne : *ara, d-ara, b-āra*, au pluriel : *aisara, d-aisara;* 2e personne : *ai-d-ai, ai-b-ai;* 3e personne : *aisari, d-aisari, b-aisari.*

En awarе, quand l'article a un sens prédicatif, la plupart du temps, son indice fait défaut sur le substantif directement affecté, mais apparaît sur le verbe : *wats-as b-osila tshu* « frère-par il-acheté cheval »; le *b* préposé au verbe représente le substantif *tshu;* de même : *do-s b-ithana kaχat* « lui-par elle fut envoyée lettre ». *Allah-as hab-una dunial* « Dieu-par il-fut créé monde »; *kal-alda dzhani-blin tshaq tshuaχole-b b-ugu* « fleuve-dans dans-lui eau très coulante-elle elle-est », où l'on voit que l'article *b* est tantôt préfixé, tantôt suffixé, et affecte à la fois le complément circonstanciel, l'adjectif et le verbe, mais non le sujet, quoiqu'il s'accommode à la classe de celui-ci.

En artshi, le *processus* est le même; les noms se divisent aussi en quatre catégories, mais leurs indices sont marqués non sur le substantif lui-même, mais sur le verbe : *dia-u-ri* « père il est », *bua-d-i* « mère elle est », *nosh-b-i* « cheval il est », *dia-ttu bi* « pères ils sont »; l'adjectif les porte aussi : *dozu-u azdu* « grand-il frère », *dozu-r doshdur* « grand-elle sœur »; de même, le pronom possessif : *u-is lo* « mon-le fils », *b-is nosh* « mon-le cheval »; alors il y a suffixation; il en est de même du verbe *zarish : leneturlo do-χor* « moi-par fille elle est donnée », *zarish doshou bo-χor* « moi-par filles elles sont données »; la marque s'étend jusqu'au régime indirect du verbe : *dia-mu nosh bo-χo b-ez* « père-par cheval il-fut-donné il-à-moi ».

En hurkan, c'est aussi exclusivement sur les mots subordonnés que l'article du mot dominant se préfixe, et cela explique le sens purement possessif de l'article qu'on trouve préposé sur le substantif : cela signifie que l'article se prépose non seulement à l'adjectif et au verbe, au complément du verbe, mais aussi à l'objet possédé. Dans ce sens, *w-ätsh* signifie « le visage d'un homme », et *d-äh* « le visage d'une femme », *v-äh* « le visage d'un animal ». Cela suppose un mot précédent exprimé ou sous-entendu : *homme, femme,* qui ne porte pas l'indice, mais qui le fait porter par le mot *visage.* On peut suivre dans toute proposition l'exécution de la même idée : *χuli-w* « dans la maison-lui », *χuli-r* « dans la maison-elle », *w-ähul* « froid en parlant d'un homme », *d-ähul* « froid en parlant d'une femme ». Pour la formation des cas obliques, on peut noter dans plusieurs d'entre eux la suffixation

de l'indice du genre du sujet; il y a là un fait extrêmement curieux; il s'agit non des cas obliques logiques, mais des cas obliques locatifs, par exemple, de ce qui est exprimé en français par les prépositions *dans*, *vers* ou *chez*, *autour*, et aussi du comparatif. Quoiqu'il y ait alors non préfixation, mais suffixation, nous en traitons ici pour ne pas briser l'ordre d'idées qui nous occupe; le comparatif est : *wastha-ishi-w, wastha-ishi-r, wastha-ishi-v* « comme la forêt », suivant le genre du sujet de la proposition; de même au pluriel : *wasth-ur-vi-ishi-w, watsh-ur-vi-ishi-r, watsh-ur-vi-ishi-v.* Le cas d'intériorité comprend les sous-cas de « mouvement vers », de « mouvement hors de », de « mouvement le long de », de « mouvement hors de et en haut », de « mouvement hors de et en bas »; enfin « l'absence de mouvement ». Chacun de ces sous-cas suffixe ou même infixe les indices *w*, *r*, *v*, suivant le genre du sujet; cas de suffixation : *watsha li-zi-w, watsha-li-zi-r, watsha-li-zi-v* « dans le bois, sans mouvement »; cas d'infixation : *watsha-li-zi-w-sad, watsha-li-zi-r-sad, watsha-li-zi-v-sad* « hors du bois ». Ces exemples suffisent pour faire comprendre le système. Le pronom réfléchi, lequel fait fonction de verbe *être*, infixe les articles *w*, *r*, *v* au milieu de sa racine, et *sai* devient ainsi, à la 3e personne : *sa-i, sa-r-i, sa-v-i.* Voici une proposition entière : *r-urshi d-ishi d-istheli sa-r-i ava-ishi-r* « fille elle-petite elle-est mère-avec-comparée-elle = la fille est plus petite que la mère ». Ici, par exception, le genre est marqué aussi sur le sujet dans le sens prédicatif. On voit qu'il y a dans cette langue à la fois préfixation, infixation et suffixation de l'article.

Ainsi, dans la plupart des langues caucasiques, le substantif-sujet est précédé d'un article, lequel n'est autre qu'un pronom personnel de la 3e personne, variant suivant la classe de l'objet (article prédicatif) ou suivant le substantif exprimé ou sous-entendu qui domine le sujet (article possessif); et cet article se trouve répété sur les autres mots en dépendance (adjectif qualificatif ou attribut, verbe, complément circonstanciel), tantôt par préfixation, tantôt par suffixation ou infixation.

Mais quelquefois l'article manque sur le sujet et ne se retrouve que sur les mots en dépendance dont il exprime la relation. Ce dernier cas est plus rare.

On peut interpréter l'absence de l'article sur le sujet de deux manières. Ou bien l'article qui est un pronom s'est d'abord exprimé sur le verbe et a ensuite gagné l'adjectif attribut, les compléments circonstanciels et enfin le sujet, ce qui répondrait à sa nature pronominale; ou bien l'article aurait existé sur le substantif-sujet, puis se serait étendu sur les autres mots pour les subordonner.

Nous croyons que c'est ce dernier *processus* qui est le vrai; ce

qui le prouve, c'est que l'omission de l'article sur le sujet est exceptionnelle, et d'ailleurs l'analogie de ce qui se passe dans les langues bantou est en ce sens; enfin, pour que l'article se soit appliqué à l'adjectif qualificatif, il faut qu'il vienne à celui-ci du substantif et non du verbe.

En effet, les langues bantou présentent dans certains substantifs l'absence de l'article préfixé sur le sujet, et cet article ne se préfixe pas moins alors sur les mots en dépendance.

Cette idée est assez naturelle d'omettre l'expression du genre et du nombre, du genre surtout, sur le substantif directement affecté, et de l'indiquer seulement sur les mots qui en dépendent ou qui le représentent.

C'est ce qui a lieu en anglais où l'article est invariable et où, en règle générale, il n'y a aucun genre marqué sur le substantif. Le genre est indiqué sur le pronom personnel et il l'est aussi sur le possessif : *he*, *she*, *it*, *his*, *her*, *its*.

En comparant ce qui se produit dans la langue nama, comme nous le verrons plus loin, où l'on suffixe au substantif, à titre d'article, non seulement le pronom de la 3e personne, mais aussi ceux prédicatifs de la 1re et de la 2e, avec le système caucasique, on peut se demander si c'est un même phénomène auquel on a affaire. On y rencontre cette préposition, mais au possessif, et, en outre, celle du pronom de la 3e personne au prédicatif; il est probable que deux des autres personnes ont dû aussi être prépo-sées prédicativement.

Quant à l'origine pronominale de l'article, si elle est quelquefois obscure, en raison de la connaissance imparfaite des langues considérées, elle est le plus souvent très nette. Cette origine est si naturelle que nous la voyons reparaître d'une manière hystérogène dans nos langues dérivées, sinon dans la fonction de détermination, au moins dans celle d'indice du genre. C'est ainsi que d'ordinaire l'anglais ne marque pas le genre sur le substantif, mais que, lorsqu'il veut le faire, il lui prépose volontiers le pronom : *a he goat*, *a she goat* « une chèvre », lorsqu'il ne marque pas par un changement de racine : *a horse*, *a mare*.

Article invariable.

L'article est invariable dans quelques langues ; nous avons placé cet article en second lieu parce que nous croyons que son invariabilité est la conséquence d'une cristallisation et est hystérogène; cependant ce n'est qu'une supposition, il faut observer que l'article prépposé invariable a un caractère de détermination plus direct encore que celui variable.

Parmi les langues indo-européennes qui possèdent l'article et

qui le préposent, nous ne trouvons celui invariable qu'en anglais et en hollandais. Dans le premier c'est uniformément *the*. Il est bien certain que c'est l'article anglo-saxon *se*, *seo*, *dhæt*, et qu'il se rattache à l'article gothique *sa*, *so*, *thata*, variables comme ceux du grec, ce qui est à l'appui de notre hypothèse. L'article anglais n'est donc plus un auxiliaire, il ne sert plus à porter le genre et le nombre, il est seulement un instrument de détermination. Il en faut dire autant de l'article néo-celtique *ar* ou *an*, qui ne distingue plus les genres; mais dans les langues celtiques anciennes il était variable.

Dans les langues sémitiques primitives ou dérivées, sauf la forme emphatique que nous trouverons plus loin, nous ne rencontrons plus que l'article préposé invariable *al*, *el*, *l*, plus exactement *ăl*, *hal*, c'est-à-dire la syllabe *al* précédée d'une aspiration. Lorsqu'il y a lieu à l'indétermination, cet article se supprime. L'origine pronominale en paraît certaine; il suffit de rapprocher le pronom démonstratif arabe *eleh*, et l'éthiopien *elu*, *ela*.

Les langues polynésiennes, mélanésiennes et malaisiennes offrent aussi l'article préposé invariable. En polynésien, c'est *te*, tandis que l'article indéterminé a pour indice le nom de nombre *sa* «un», comme nous l'avons dit. *Te* devient, suivant les dialectes, par de simples changements phonétiques: *se* et *le*; *te tangata* «un homme». On l'emploie absolument, comme l'anglais *the*. C'est le pronom démonstratif *te-nee*, *te-na*, *te-va*, suivant le degré d'éloignement. Dans les langues mélanésiennes l'article est *na*, abrégé souvent en *a*, ou quand il s'agit d'un nom propre, *ko* qui s'abrège en *o*. Quoiqu'il soit d'origine pronominale, on le corrobore souvent en le faisant accompagner de *ya*, pronom à la 3e personne.

Dans les langues malaisiennes, l'article de détermination est en dayak *tă*, en tagala *ang*, en ilocо *ti*; il y a un article spécial pour les noms propres: *si*, qui se réduit à *i*. Cette dualité de l'article déterminé suivant qu'il s'agit de noms propres ou de noms communs est remarquable; on se demande pourquoi le nom propre veut un article de détermination, puisqu'il est déterminé par lui-même, et, en ce cas, pourquoi son indice est distinct. Peut-être a-t-on voulu précisément le distinguer de peur de confusion; on est parti de ce principe qu'il fallait marquer sa surdétermination.

La langue de Nicobar semble, au premier abord, suivre le même *processus*, mais nous verrons plus loin qu'elle emploie un autre procédé: la *mise en relief*.

Nous avons remarqué plus haut que la langue abchaze possède un article, tantôt préfixé, mais toujours invariable et qui se prépose à l'article ordinaire.

Parmi les langues ouraliennes, la langue magyare seule, sous l'influence peut-être des langues germaniques voisines, s'est créé un article déterminé qui n'est autre que le pronom démonstratif *az*, celui-là, auquel sert de contre-partie l'article d'indétermination : *egy* « un », *az ember* « l'homme », *égy ember* « un homme ». Les autres langues finnoises ne connaissent la détermination qu'au moyen d'un suffixe.

Tel est le bilan des langues à article préfixe et invariable. On voit qu'elles forment l'exception.

Nous passons à l'article suffixé.

Article suffixé.

L'article suffixé est, comme celui préposé, tantôt variable, tantôt invariable. Le premier varie suivant le genre, le nombre et les cas, quelquefois suivant les personnes.

Article suffixé variable.

Le plus remarquable est celui du nama, parce qu'il est la suffixation du pronom personnel et qu'il varie à la fois suivant le genre, le nombre, le cas et la personne; ces variations sont même pratiquement assez difficiles à appliquer; d'ailleurs, elles ne sont souvent qu'apparentes et le simple résultat de crases phonétiques.

Toutes ces variations se produisent d'ailleurs dans le pronom indépendant, puis avec celui-ci viennent affecter le substantif. Comme ce sujet est d'une extrême importance pour la théorie, nous devons en donner ici un tableau :

SUBSTANTIF MASCULIN.

1re personne.

Singulier : *au-ta* « homme-moi ; accusatif : *au-te*.
Duel : *au-khum* « homme-nous-deux » ; accusatif : *au-khum-a*.
Pluriel : *au-gye* « hommes-nous » ; accusatif : *au-gye*.

2e personne.

Singulier : *au-ts* « homme-toi ».
Duel : *au-kho* « hommes-vous ».
Pluriel : *au-go* « hommes-vous ».

3e personne.

Singulier : *au-b* « homme-lui » ; accusatif : *au-b-a*.
Duel : *au-kha* « hommes-eux-deux ».
Pluriel : *au-gu* « hommes-eux » ; accusatif : *au-gu-gû*.

SUBSTANTIF FÉMININ.

1re personne.

Singulier : *tara-ta* «femme-moi»; accusatif : *tara-te.*
Duel : *tara-im* «femmes-nous-deux»; accusatif : *tara-imi.*
Pluriel : *tara-si* «femmes-nous»; accusatif; *tara-se.*

2e personne.

Singulier : *tara-s* «femme-toi»; accusatif : *tara-s-a.*
Duel : *tara-ro* «femmes-vous-deux».
Pluriel : *tara-so* «femmes-vous»; accusatif : *tara-sô.*

3e personne.

Singulier : *tara-s* «femme-elle»; accusatif : *tara-s-a.*
Duel : *tara-ra* «femmes-elles-deux»; accusatif : *tara-rd.*
Pluriel : *tara-ti* «femmes-elles»; accusatif : *tara-te.*

SUBSTANTIF COMMUN.

1re personne.

Singulier : *tsé-ta* «jour-moi»; accusatif : *tse-te.*
Duel : *tsé-rum* «jours-nous-deux»; accusatif : *tsé-rum-a.*
Pluriel : *tsé-da* «jours-nous»; accusatif : *tsé-da.*

2e personne.

Singulier : *tsé-ts* «jour-toi»; accusatif : *tse-tsa.*
Duel : *tsé-kho* «jours-vous-deux.
Pluriel : *tsé-da* «jour-vous»; accusatif : *tsé-dā.*

3e personne.

Singulier : *tsé-i* «jour-il»; accusatif : *tsé-é.*
Duel : *tsé-kha* «jours, eux-deux»; accusatif : *tsé-khā.*
Pluriel : *tse-n* «jours-eux»; accusatif : *tse-n-a.*

On voit que le pronom se suffixe, sous une forme abrégée, aux substantifs; que ceux-ci restent invariables et que le pronom-article supporte seul tous les indices.

Ce système nama semble marquer un état très ancien du langage où le substantif se serait conjugué comme le verbe et de la même manière.

On entend par conjugaison le procédé de faire varier une catégorie grammaticale, non suivant les genres, les nombres, les cas, mais suivant les personnes. Un verbe peut être à la 1re, à la 2e personne; de même un substantif.

Mais la personne qui se trouve ainsi affecter soit un substantif,

soit un pronom, peut être, soit au prédicatif, soit au possessif.

Envisageons d'abord le verbe où le procédé est bien connu. La conjugaison consiste à le faire varier en accompagnant d'un pronom-sujet des diverses personnes; ce pronom lui est tantôt suffixé, tantôt préfixé. Ce qui nous est mieux connu et ce qui domine les langues indo-européennes, c'est le pronom-prédicatif-suffixé au verbe : *dada-mi*, *dada-si*, *dada-ti*; *ame-m*, *ame-s*, *ame-t*, *dido-mi*, *dido-si*, *dido-ti*.

Mais les verbes, au lieu de se conjuguer avec le pronom prédicatif, se conjuguent quelquefois avec le pronom possessif. Ce *processus* nous paraît singulier, vu nos habitudes; mais c'est un fait constant que dans la plupart des langues, et dans les plus anciennes, c'est la conjugaison possessive qui l'emporte, le pronom-sujet se met au génitif, ou mieux au possessif. Ce n'est que plus tard que la conjugaison prédicative se dégage. On peut citer comme se conjuguant possessivement les langues ouraliennes, les langues altaïques et les samoyèdes.

Mais à côté de la conjugaison des verbes existe celle des substantifs; dans certaines langues, on doit même relever cette anomalie qu'on peut conjuguer les prépositions (toutes les langues ouraliennes) et même quelquefois les conjonctions (langue laponne). Cette conjugaison des substantifs nous déroute un peu; c'est une association d'idées inconnue dans nos grammaires. Cependant elle existe, et sous une double forme : la prédicative et l'objective.

Tout à l'heure nous avons vu que la conjugaison normale des verbes est la prédicative, que c'est seulement dans les langues anciennes et à formes rudimentaires que la conjugaison possessive dominait. Dans les substantifs, c'est l'inverse; parmi ceux qui se conjuguent, c'est la conjugaison possessive qui domine, celle prédicative est extrêmement rare, du moins sous sa forme visible; car, sous une forme latente, elle est, au contraire, très fréquente.

Dans beaucoup de langues, les substantifs se conjuguent possessivement suivant des paradigmes très développés; parfois même, comme en nahuatl, ils ne peuvent exister sans ce renfort. Dans les langues ouraliennes on ne va pas jusque-là, mais la conjugaison possessive du substantif est usuelle. Il suffit de citer le magyare : *munka* « travail »; 1° *munka-m*, 2° *munka-d*, 3° *munka-ja*; pluriel : 1° *munk-ank*, 2° *munka-tok*, 3° *munkajok*.

Dans le nama, le substantif se conjugue aussi, mais prédicativement, suivant le paradigme que nous avons donné; il n'y a plus relation génitive, mais apposition. Nous avons déjà relevé dans une langue du Caucase l'amorce de ce système. Mais ailleurs les pronoms des deux premières personnes ont disparu de cette conjugaison prédicative: il ne reste plus que celui de la 3e, c'est

notre article. Il est heureux que nous ayons conservé la présence du nama pour nous retracer l'antique *processus*.

A côté de la conjugaison prédicative et de la conjugaison possessive, le verbe en possède une troisième, celle objective, dans laquelle le complément direct se trouve agglutiné sous une forme spéciale de pronom. Le substantif ne semble pas posséder cette conjugaison, si ce n'est dans le cas très rare du *nomen agentis*. Il s'agit du sujet qui se trouve en face du complément direct, celui-ci nécessite la position devant le sujet d'un suffixe, qui marque cette relation. Nous avons décrit ailleurs ce phénomène très curieux.

Nous croyons pouvoir conclure du cas du nama que ce sont les pronoms des trois personnes, et non seulement celui de la 3e, qui se sont affixés au substantif, et qu'il y avait ainsi un article de la 1re, un de la 2e et un de la 3e personne, puis, que les deux premiers ont disparu au cours de l'évolution, que l'article actuel n'est que fragmentaire; nous reconnaissons cependant que, pour bien appuyer cette induction, il faudrait avoir d'autres exemples que celui du nama.

L'article suffixé variable se rencontre dans plusieurs langues chamitiques, en somali et en galla. En somali, cet article est *k* pour le masculin et *t* pour le féminin; on y joint des voyelles pour obtenir le résultat de surdéterminer davantage, *a* quand l'objet est présent, *i* quand il est absent, *o* quand il est invisible; *nin-ka*, *nin-ki* «l'homme», *faras-ka*, *faras-ki* «le cheval», *bur-ta* «la colline», *ori-da* «la femme». En galla, on emploie *tsha* pour le masculin, *tti* pour le féminin : *garba* «esclave», *garbi-tsha* «l'esclave», *garbi-tti* «la femme esclave». En saho, l'affixe est, pour le masculin, *te*, *to*, et pour le féminin, *tā*, *tō*, avec accent; au pluriel, *tit*.

Au moyen d'une suffixation d'article, le bilin distingue non point le déterminé de l'indéterminé, mais l'individuel du collectif; par exemple «un seul chat» ou «des chats», dans le premier cas, *dimmu-rā*; plur. *dimmū-t*; dans le second, *dimmūm*; plur. *dimāmu*. La même distinction est faite en saho. Encore un concept particulier à ajouter à ceux que les divers peuples ont eu de la détermination.

Le thibétain a une très remarquable série d'articles suffixés; ce sont : *pa*, *pó*, *pho*, *bo*, pour le masculin; *ma*, *mo*, pour le féminin; *bod-pa* «un Thibétain», *bod-ma* «une Thibétaine», *mi-bo* «un homme», *mi-mo* «une femme». Cet article est d'origine pronominale. Les êtres inanimés sont tantôt masculins, tantôt féminins, de sorte que leur caractère de sexualité est douteux; ce qui est certain, c'est qu'on divise les substantifs en catégories

qui forment opposition entre elles. Mais la variation n'a pas lieu suivant les différents nombres.

Le souhrai possède un véritable article pour l'animé : *di;* pour l'inanimé : *ni; ni-yó-di* « ton-chameau-le ».

Mais c'est dans les langues indo-européennes dérivées que la préposition de l'article est plus à noter, en ce sens que le caractère d'article ne peut lui être contesté; en effet, c'est le même que celui qui dans d'autres langues de la même famille se trouve préposé.

C'est ce qu'on remarquera d'abord en roumain. Dans toutes les autres langues romanes, l'article dérivé du latin *ille* se trouve préposé. Dans le roumain le même se postpose. D'où vient cette interversion? Il est difficile de l'expliquer, mais elle existe. Le substantif reste invariable, l'article postposé se décline seul : *om-ul* « l'homme »; gén. *om-ul-ui*, dat. *om-ul-ui*, accus. *pre-om-ul*, voc. *om-ul-e*, abl. *de la om-ul;* plur. *oameni-i*, gén. *a óameni-lor*, *óameni-lor;* abl. *de la óameni-lor;* nom féminin : *turture-oa* « la tourterelle », gén. *a-turture-leï*, dat. *turture-lei*, accus. *pre-turture-oa;* pl. *turturele-le*, gén. *a-turturel-lor*, dat. *turturele-lor*, accus. *pre-turturele-le*. Cette déclinaison avec article suffixé, chose curieuse, s'applique même à l'adjectif : *bun-ul*, bon, gén. *a bun-ul-ui*, dat. *bun-ul-ui*, accus. *pre-bun-ul*, voc. *bun-ul-e*, ablat. *de la bun-ul;* plur. *buni-i*, gén. *a-buni-lor*, dat. *buni-lor*, accus. *pre buni-i*, voc. *buni-lor*, abl. *de la buni-i*. Il y a une oscillation quand il y a détermination : c'est le substantif ou l'adjectif qui prennent l'article; ils ne le prennent pas tous les deux à la fois, ce serait une surdétermination inutile.

Nous avons observé plus haut que le roumain possède aussi l'autre article *un*, qui répond au français *un; un :* gén. *a un-ui*, dat. *un-ui*, etc.; il possède, en outre, l'article surdéterminé qui répond au *cet* français; *tchel*, gén. *tchel-ui;* enfin il emploie le substantif sans aucun article, c'est lorsque l'article est joint à l'adjectif.

En albanais, la déclinaison a deux aspects : le *déterminé* et l'*indéterminé : mik* « ami », *mik-ou* « l'ami », auquel il faut ajouter *ua mik* « un ami ». L'indéterminé s'emploie dans les locutions analogues aux suivantes : « de la neige », « il y avait un homme », « il mendiait du pain », « oiseau de fleuve », « à travers bois », « après le soir venu »; par un autre motif et parce que la détermination est suffisamment faite par ailleurs, on emploie l'indéterminé après un mot de nombre, après l'adjectif possessif et le pronom démonstratif. Au point de vue morphologique, c'est le *t* qui est l'indice de détermination, mais ce *t* devient *n* et *s*.

Il faut mettre sous les yeux le paradigme :

Nom féminin : *blyetœ* «l'abeille».

INDÉTERMINÉ.	DÉTERMINÉ.
Nominatif : *bliétœ*.	*blyet-a.*
Vocatif : *oblyetœ*.	*o blyĕta.*
Génitif ablatif : *blyet-e*	*blyetœ-sœ.*
Datif : *blyet-e*.	*blyetœ-sœ.*
Accusatif : *blyet-œ*.	*blyetœ-nœ.*
Locatif (remplacé par l'accusatif). . . .	*ndœ, mby, mblyétœ-t.*
Pluriel.	
Nominatif : *blyetœ*.	*blyetœ-tœ.*
Vocatif : *o blyetœ*.	*o blyetœ-t.*
Génitif : *blyetœ-ve*.	*blyetœ-ve-t.*
Datif : *blyetœ-ve*	*blyetœ-ve-t.*
Accusatif : *blyetœ*.	*blyetœ-tœ.*
Ablatif : *blyetœ-ç*.	*blyetœ-ç.*
Locatif (remplacé par l'accusatif).	

Nom masculin : *kyēn* «chien».

Nominatif : *kyēn*.	*kyēn-i.*
Génitif : *kyen-i*.	*kyen-i-t.*
Accusatif : *kyēn*.	*kyēn-i-nœ.*
Locatif :	*kyen-t.*
Ablatif :	*kyen-œ.*
Pluriel.	
Nominatif : *kyen*.	*kyen-tœ.*
Génitif : *kyen-œ-ve*.	*kyen-œ-vst.*
Accusatif :	*kyen-et.*
Locatif :	
Ablatif : *kyen-ç*.	*kyen-ç.*

Ce ne sont pas les substantifs seuls qui sont soumis à l'aspect déterminé, mais aussi les adjectifs lorsqu'ils sont placés avant le substantif, et lorsqu'ils sont employés substantivement : alors ils empruntent les désinences du substantif déterminé.

Ce qui est très curieux, c'est que l'article de détermination, qui suit le substantif d'ordinaire, le précède quelquefois, mais alors il est souvent répété deux fois; il précède et suit en même temps. Ce phénomène ne se produit que dans des cas particuliers : 1° dans les noms de parenté; 2° dans l'adjectif employé comme attribut; 3° dans le même employé substantivement; 4° devant certains adjectifs pronominaux ou indéfinis; 5° devant le comparatif et le superlatif; 6° devant les noms des jours et de certaines fêtes; 7° devant les nombres cardinaux employés isolément; 8° devant les noms abstraits dérivés d'adjectifs ou de participes; enfin, et

c'est le cas le plus remarquable, devant le substantif de possession au génitif, lequel suit le nom au nominatif; par exemple : *û à ve e poulge-sœ* « un œuf de la poule ». Cet article préposé anormal prend le nom de *prépositif*.

Voici sa morphologie :

	MASCULIN.	FÉMININ.	NEUTRE.
Singulier nominatif...	*i*	*e*	*tœ*
Génitif-datif.....	*tœ sœ*	(pour tous les genres)	
Accusatif.....	*tœ*		

Pluriel (pour les cas et les genres) : *tœ*.

Singulier.

	MASCULIN.	FÉMININ.
Nominatif.....	*i çokyi* « l'époux »	*e çokya.*
Génitif datif.....	*tœ çokyi-t*	*tœ çokie-sœ.*
Accusatif.....	*tœ çokyi-nœ*	*tœ çokye-nœ.*

Pluriel.

Nominatif accusatif....	*tœ byi-ta* « le fils »	*tœ-çokye-ta.*
Génitif comparatif....	*tœ byi-ve-t*	*tœ-çokye ve-t.*

On doit remarquer l'identité de l'article postposé et de l'article préposé; l'indice est le même : *t*, *tœ*. Et l'article préposé n'est autre que le pronom démonstratif attributif qui reproduit les mêmes formes.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans observer un des emplois de l'article préposé, ou prépositif; on s'en sert entre deux substantifs, mais dans ce cas le prépositif, au lieu de prendre le genre du substantif qu'il détermine, prend, au contraire, celui du substantif précédent qu'il ne détermine pas. Singulière anomalie! Par exemple, dans l'exemple déjà cité, *nœ ve e poulgœ-sœ* « l'œuf de la poule », le prépositif *e* s'accorde non avec *ve* « œuf », mais avec *poulge-sœ* « poule », et, comme il s'analyse en démonstratif, nous pourrions traduire exactement « œuf celui poule-la ». De même, *ndœ vent tœ tiy* « dans place elle-lui » = « dans place de lui » = « dans sa place », et *ndœ vent tœ vay* « dans placé elle-elle ». Nous pouvons peut-être y découvrir l'origine de la suffixation de l'article, il suffit d'écrire *ndœ vent-tœ-tiy* à la place de *ndœ vent tœ ty*. Le nom dominant le génitif était suivi de l'article relatif au nom au génitif, mais s'accordant avec le premier; dès lors, il semble que cet article ne faisait qu'un avec celui-ci, l'article préfixé à un nom semble suffixé à un autre, et une fois l'habitude prise, on put supprimer le nom au génitif, et le suffixe resta à sa place. Tel est le *processus* curieux de l'albanais.

On peut à ce sujet et dans le même sens signaler ce qui a

lieu dans le pronom possessif; nomin : *kiéni-im* « mon chien », gén. dat. *kyenit t-im*. Pourquoi ce *t* apparaît-il au génitif devant *im*, on ne le retrouve à aucun autre cas? C'est qu'il a été évoqué par le *t* final de *kyenit*. De même, l'article préposé au génitif s'est trouvé attiré vers le nominatif.

Parmi les langues slaves, le bulgare est la seule qui fasse usage de l'article et, comme le roumain et l'albanais, elle le suffixe. Mais le substantif et l'article postposé se déclinent tous les deux; il est *t* au masculin, *ta* au féminin, *to* au neutre, et *tu* à l'accusatif féminin; au pluriel *ti*, *ty* et *ta*, accusatif *ty* : ce n'est autre chose que le pronom de la 3e personne.

En voici quelques exemples : *toi iè vidiel tsar-t i tsaritsu-tu* « il a vu l'empereur et l'impératrice », *gdie su kalcory-ty na dete-to* « où sont les souliers de l'enfant? », *orél-t ie tsar-t-na-ytitsit-tie* « l'aigle est le roi des oiseaux ».

Lorsqu'il y a un adjectif et un substantif, c'est à l'adjectif que l'article se postpose : *tchisti-t talar* « l'assiette propre », *golemii-t mu syn* « mon fils aîné ».

Quant à l'emploi, l'article est mis devant les noms propres, ceux de parenté, ceux abstraits. Enfin l'article indéterminé *odin* « un » est aussi en usage. Cet article postposé donne au bulgare une physionomie particulière parmi les langues slaves.

Il est remarquable que dans le bassin du Danube et dans les régions voisines, trois langues de famille différentes, le roumain, le bulgare, l'albanais ont un article suffixé. Y a-t-il là un effet du voisinage et cet article s'est-il étendu de l'un à l'autre?

Remarquons aussi que dans le bulgare et l'albanais l'indice de la détermination est *t* et que nous allons le retrouver dans les langues ouraliennes.

Dans les langues germaniques l'article est partout préfixé; pourtant en nordique, à côté de l'article préfixé, nous en trouvons souvent un autre (un pronom suffixé); dans ce cas le substantif et l'article se déclinent à la fois. Cet article est identique au pronom.

Voici un paradigme de la déclinaison solidaire des deux :

Substantif : *dagr* « le jour ».

Singulier.	Nominatif.	*dagr-inn.*
	Génitif.	*dags-ins;*
	Datif	*deg-inum.*
	Accusatif.	*dag-inn.*
Pluriel. . .	Nominatif.	*dagar.*
	Génitif.	*dagan-na.*
	Datif.	*dögu-num.*
	Accusatif.	*daga-na.*

Dans tous ces cas il existe un article pronominal bien caractéristique. Mais n'y a-t-il pas dans l'ensemble des langues indo-européennes un article plus général, suffixé aussi, et dont l'existence devenue cachée explique l'absence ordinaire d'article dans plusieurs branches de cette famille.

Si l'on prend pour type le sanscrit, on trouve la désinence du nominatif singulier et pluriel du masculin : *s*, *as*, *sa*, qui n'est autre que le pronom démonstratif; à l'accusatif on se sert du pronom *m* qui est le pronom neutre *am;* le même sert au nominatif neutre; le féminin seul présente le thème nu, dont il allonge la finale et semble hystérogène. Il en est de même en grec ou les suffixes *s*, *ν* jouent le même rôle, en gothique *s*, en nordique *r*, en un mot, dans toutes les langues. Cet article *s*, *m*, suffixé, l'ayant été à tous les substantifs, sa fonction de détermination actuelle n'est plus remplie; c'est pour cela que le grec, quand il veut y atteindre, prépose de nouveau *ὁ*, *ἡ*, *τό*, qui n'est que la répétition de l'article final. Il y a là des articles de deux couches différentes, comme nous l'avons observé en langues bantou. Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut, que les substantifs se conjuguent comme les verbes, même prédicativement: c'est ce qui a lieu dans *κύριο-ς*, l'*s* est la conjugaison prédicative, le substantif à la 3e personne.

Dans une langue, l'article est suffixé, mais il ne varie que suivant les cas, nous en avons parlé plus haut par anticipation: c'est le japonais.

Il est très remarquable dans le groupe ouralien, où pourtant il n'a son plein développement que dans une seule langue, le mordwin.

Celle-ci a un paradigme complet des deux déclinaisons : la *déterminée* et l'*indéterminée*.

L'indice de la détermination est partout *t*, plur. *nă*.

Paradigme : *ava* «femme».

Singulier.

	INDÉTERMINÉ.	DÉTERMINÉ.
Nominatif.	*ava*	*ava-sh.*
Génitif.	*ava-ng*	*ava-t.*
Incessif.	*ava-sa*	*ava-te-sa.*
Élatif.	*ava-sta*	*ava-te-sta.*
Illatif.	*ava-s*	*ava-t-s.*
Ablatif.	*ava-da*	*ava-te-tzda.*
Allatif.	*ava-ŭ*	*ava-te-ŭ.*
Abessif.	*ava-ftima*	*ava-te-ftima.*
Translatif.	*ava-ks*	*ava-te-ks.*

Pluriel.

Nominatif	*ava-t*	*ava-t-næ.*
Génitif	*ava-t-nen*	*ava-te-nen.*
Incessif	*ava-sa-t*	*ava-te-nene-sa.*
Élatif	*ava-sta-t*	*ava-te-nene-sta.*
Illatif	*ava-s-t*	*ava-t-nene-s.*
Ablatif	*ava-t-da*	*ava-t-nene-zda.*
Allatif	*ava-to-ŭ*	
Abessif	*ava-to-ftúna*	
Translatif	*ava-ks-t*	

L'indice *nä*, plur. *næ*, n'est autre que le pronom démonstratif à forme identique. Il faut remarquer qu'il varie au pluriel, sans sortir de la dentale. D'autre part, il se redouble souvent : *ne-ne.*

Le substantif indéterminé emprunte ses formes au génitif pluriel *nen.* Enfin, ce qui est plus essentiel, l'indéterminé au pluriel prend le *t* de détermination du déterminé singulier. Il n'y a pas, d'ailleurs, d'accusatif.

Les autres langues ouraliennes ne présentent pas ce développement; elles ont conservé seulement la déclinaison d'indétermination, mais l'autre a laissé des vestiges qu'il est intéressant de rechercher.

D'abord, l'indice du pluriel est partout *t*, tandis que celui du duel, et probablement aussi du pluriel, était *k*. Il est permis de supposer que ce *t* est le signe de la détermination transporté au pluriel; on le trouve aussi en mordwin, en ostyake, en wogul et enfin en finnois, mais seulement au nominatif.

Mais la survivance de la détermination à l'accusatif est beaucoup plus certaine. Tout d'abord, le féminin, au nominatif même, possède à la fois les deux formes, et celle indéterminée est marquée par *ta tä : silmä : silmä-ä*, pour *silmä-tä* « œil ». Puis il faut observer que dans presque toutes les langues ouraliennes l'accusatif manque; elles ne remplissent cette lacune que quand il s'agit du déterminé au singulier, en employant un indice spécial; que si le substantif est indéterminé, elles expriment l'accusatif par le signe du partitif ou le laissent sans expression. En finnois, ce déterminé existe aussi bien au nominatif qu'à l'accusatif et sonne de même manière : *wet-tæ juoksee* « de l'eau coule », *veesi juoksée* « l'eau coule ».

En magyare, l'indice a disparu au nominatif de l'indéfini; *t* est employé pour marquer l'accusatif : *keze-t* « la main ». Pour l'accusatif déterminé, au contraire, les langues ouraliennes emploient l'indice *b*, *m*, *me;* quelquefois on se sert du génitif.

Le phénomène est donc général dans ce groupe; seulement on

IMPRIMERIE NATIONALE.

peut s'étonner que l'article suffixé *t*, *ta*, qui est dans le mordwin un article de détermination, soit dans toutes les autres langues un article d'indétermination.

C'est certainement le point de vue de la langue qui présente le système complet, celui du mordwin, qui doit l'emporter. Le pronom *ta*, *tä* est bien l'article de détermination. Comment ailleurs a-t-il passé à l'expression contraire? Nous avons vu que, même en mordwin, il a envahi le pluriel du déterminé. Or le pluriel a un caractère d'indétermination. Il a pu ensuite envahir le singulier. Ce serait une cause de virement. S'il avait pénétré le singulier entier, il y aurait eu confusion : mais il n'a atteint que l'accusatif. Le *processus* serait : *l'eau*, *les eaux*, *de l'eau* (à l'accusatif). Nous ne donnons cette idée que comme une hypothèse.

Il faut signaler maintenant l'article basque. Il a pour forme *ar* qui devient *a* et est un pronom démonstratif qu'on retrouve encore comme tel dans le dialecte biscaïen. Il est suffixé et porte seul l'indice des différents nombres et des différents cas, tandis que le substantif reste invariable; au contraire, lorsqu'il n'y a pas d'article, c'est le substantif lui-même qui se décline. Au pluriel, on n'a plus le choix d'employer ou de supprimer l'article; celui-ci est toujours présent. C'est ce phénomène que nous avons déjà constaté. Il y a donc entre la détermination et le pluriel une certaine affinité. L'indice du pluriel *k* se fondant avec *ar* donne la forme *ak* pour *ark* : *gizon-en* « d'un homme », *gison-ar-en* « de l'homme », *gison-i* « à un homme », *gison-ar-a-i* « à l'homme ». S'il y a un substantif suivi d'un adjectif, c'est à l'adjectif que l'article basque est suffixé : *ur-garbi* « eau pure », *ur-garbi-a* « l'eau pure », *ur-garbi-ar-en* « de l'eau pure », *ur-garbi-a'-k*, pour *garbi-ar-k* « les eaux pures ».

La langue poul présente une grande variété de suffixes pour marquer le singulier, et ces suffixes sont des pronoms démonstratifs, ainsi que le remarque M. Frédéric Müller, ils sont nombreux et ont certainement désigné à l'origine des catégories différentes d'objets, comme dans les langues bantou. Ce sont : *ba*, *ke*, *ko*, *gal*, *ngal*, *ngel*, *ngol*, *al*, *lel*, *dol*, *ong*, *djo*, *de*, *nde*, *do*, *ndo*, *du*, *ndu*, *na*, *ne*, *nu*, *ngo*, *ra*, *re*, *ri*, *ru*, *ba*, *bi*, *bo*, *wo*, *we*; ils disparaissent au pluriel : *gor-ko* « l'homme », *dew-bo* « la femme », *lam-do* « le roi ». Au pluriel apparaissent de nouveaux suffixes qui sont des pluriels de pronoms personnels: *be*, qui est le pluriel d'*o*, et qui est encore usité comme tel; *de*, *di*, *dje*, *djë*, *le*, *li*, *e*, *i*. Le plus souvent le pluriel se forme par le rejet de l'article de détermination du singulier : *boda-re* « l'étoile », plur. *kode*. C'est donc ici le singulier qui est déterminé.

Mais tous les noms étant pourvus de suffixes classifiants, il n'en résulte pas de détermination véritable; pour l'obtenir, on a

eu recours à un second article hystérogène, préfixé cette fois; de là, une distinction entre les deux formes : le déterminé et l'indéterminé. Au pluriel, le procédé est aussi simple qu'ingénieux; il consiste à redoubler le suffixe du pluriel : *sagata-be* « jeunes gens », *sagata-be-be* « les jeunes gens », *dawā-de* « chiens », *dawa-de-de* « les chiens ». Au singulier, c'est le même système en principe : *li-ngi* « poisson », *li-ngi-ngi* « le poisson », *ketā-ne* « année », *ketā-nde-nde* « l'année », *bondu-ko* « bouche », *bondu-ko-ko* « la bouche ». On ne peut ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre ce procédé et celui des langues bantou pour se créer un second article, il s'agit toujours de la réduplication; en bantou, *bu* devient *ubu*, *ku* devient *uku;* de même, en poul, *nde* devient *nde-nde;* etc.

C'est au même système de détermination par un article pronominal suffixé qu'il faudrait rattacher celui de la langue woloff, si certains cas particuliers ne semblaient démontrer qu'à l'origine ces particules ont pris naissance du substantif lui-même, et n'en sont qu'une réduplication avortée.

Article postposé invariable.

Tandis que le nama suit un système tout particulier et original de suffixation des pronoms personnels à titre d'article, la langue des Bushman s'est formé un article dans les termes ordinaires, en suffixant la particule invariable *gen : koari-gen* « oiseau-le », *goro gen* « le cheval ». Cette détermination semble rentrer dans le système d'expression de la détermination par l'emphase, car elle se suffixe aux verbes pour mettre en relief l'action, et au pronom lui-même pour faire ressortir la personne.

Parmi les langues africaines, le basa et le grebo possèdent un article suffixé invariable. En basa, c'est le pronom de la 3e personne *o : goi-o* « l'homme ». Le grebo a, en outre, un article d'indétermination répondant au français : *un*, c'est *no*, *nó*, le pronom démonstratif, en profonde connexion, comme en égyptien, avec le verbe *être* = *ne : ngbwe-nô* « un homme »; le déterminé est *nono*, *neno*, pronom démonstratif.

En dinka, l'article est suffixé aussi sous la forme *nde*, et il n'est autre que le pronom démonstratif : *tik* « femme » : *tik nde* « la femme ».

Parmi les langues américaines, le nahuatl présente certainement un article déterminé dans la suffixation de *tl*, *tli*, lequel disparaît au pluriel ou après un possessif. Frédéric Müller reconnaît qu'il s'agit d'un suffixe d'individualisation : *koa-tl* « serpent »; *ko-koa*, *kalli* pour *ka-tli* « la maison », *no-kal* « une maison ».

Les langues dravidiennes forment, en général, leurs divers cas

par la suffixation à la racine nominale de divers indices casuels; mais souvent elles intercalent entre les deux certains éléments d'origine pronominale qui jouent le rôle d'articles; ce sont : *in* (*ni*), *adu*, *aru*, *ti*, *attu*, *a*. C'est ainsi qu'en telugu, *t'ammadu* « frère cadet » devient à l'accusatif *tammadu-ni*, en prenant ce signe de détermination, puis ce signe se rencontre aux autres cas obliques en ajoutant les suffixes casuels proprement dits : dat. *tammu-ni-ki*, instr. *tammu-ni-tsheta*, soc. *tammu-ni-to*, locat. *tammu-ni-lō*. Le suffixe d'élargissement diffère au pluriel.

Dans la langue kazikumük, ce suffixe d'élargissement existe aussi : c'est *lu* au singulier, *ru* au pluriel : *χata* « maison », gén. *χat-lu-l'*, dat. *χat-lu-n*, adess. *χat-lu-χ*.

En abchaze, nous avons déjà remarqué que, si l'article déterminé se forme par la préfixation de *a*, l'indéterminé s'exprime par la suffixation de *k*.

Dans la langue jagane, la détermination se marque par la suffixation de *ki* : *ūa* « homme », *ûa-ki* « l'homme », *ûā-pei* « deux hommes », *ūā-pi-ki* « les deux hommes », *joshōla* « chien », *joshōla-ki* « le chien ».

Tels sont les divers cas de présence continue de l'article, en cas de détermination, soit qu'il se préfixe, soit qu'il se suffixe, soit qu'il varie suivant le genre, le nombre, le cas, la personne, ou qu'il reste invariable; nous devons étudier maintenant l'article latent, c'est-à-dire celui, caché d'ordinaire, qui n'apparaît que sous l'action de divers réactifs.

Article latent.

Cet article n'apparaît qu'en présence de certains réactifs restreints.

C'est ainsi que, dans une langue américaine, l'abipone, le pluriel présente la racine nue, parce qu'il est indéterminé par sa nature; le singulier s'en forme en ajoutant l'article de détermination *k* : *yüiha* « bœufs », *yüiha-k* « bœuf », *ahöpega* « chevaux », *ahöpega-k* « cheval ».

De là, cette anomalie que le pluriel semble préexister au singulier; c'est, en réalité, l'indéterminé qui préexiste au déterminé; cependant ce n'est qu'une exception, même dans cette langue; quand la détermination n'est plus en jeu, c'est le pluriel qui dérive du singulier par une addition. Cela prouve que le *k* marque la détermination d'une manière directe, et indirectement seulement, le singulier.

Nous avons observé plus haut que dans les langues de l'oural, le déterminé et son suffixe apparaissent avec le pluriel probablement, et certainement avec l'accusatif; dans le mordwin seul la déclinaison déterminée est parfaite; sans doute, c'est que dans

ces langues il ne reste plus que des vestiges du déterminé, mais dans l'état présent il faut un certain cas, l'accusatif, et quelquefois un certain nombre, le pluriel, pour faire apparaître le déterminé.

Dans les langues turques, l'accusatif indéterminé s'exprime par la racine pure. S'il est déterminé, au contraire, on l'exprime par le suffixe *ni* (*ny*, *nu*, *nü*), lequel devient *y* (*y*, *u*, *ü*) : *balyg* « poisson », *balyg-i* « le poisson » : *agha* « père », *agha-ni* « le père ». C'est le réactif de l'accusatif qui fait seul apparaître le déterminé.

En tamasheq; le masculin a perdu son article préfixé *p*, *b*, mais le féminin a retenu le sien, *t*. La détermination oblitérée apparaît ici sous le réactif du genre.

En bari, lorsque le radical est considéré comme collectif, le singulier se forme (et alors son idée se confond avec celle de la détermination) au moyen de la suffixation de certains indices qui peuvent se réduire à l'indice *t* (*et*, *te*, *ti*, *tat*, *tot*, *tyo*, *le*, *li*).

D'autres fois, au contraire, on considère la racine comme déterminée par elle-même, et alors le pluriel (répondant à l'idée d'indétermination) s'en forme en ajoutant des suffixes variés; *re* « fer », « du fer », « les fers »; *re-at* (déterminé) « le fer », *morin* « doigts », sing. *morin-et* « le doigt ».

En bullom et en temné, le contraste entre le singulier et le pluriel, dit M. Frédéric Müller, tient à l'idée de celui du collectif à l'individuel; c'est le singulier qui est ici considéré comme un collectif, comme un indéterminé, tandis qu'au contraire le pluriel est regardé comme un individuel et, comme tel, est muni d'un préfixe qui se perd au singulier: *a-pokan* « les hommes », *pokan* « l'homme », *i-rum* « les arbres », *rum* « arbre ». Cependant ces langues ont dégagé un autre article plus semblable au nôtre et qu'il faut ranger sous la rubrique de l'article postposé, c'est le mot *tre* : *pokam-tre* « l'homme », plur. *a-pokam-tre* « les hommes ».

En haussa, l'expression du déterminé se trouve en relation étroite avec celle du génitif. Au lieu de dire, comme d'habitude, *maison*, quand ce mot est suivi d'un génitif, on doit dire : *maison-le père* = « la-maison-du-père ». Le démonstratif qui joue ce rôle est *na;* c'est si bien un article se rapportant à *maison* qu'il en prend le genre et le nombre, et non celui de *père* : *kwara-na shinakaffa* « le grain de riz », *magana-ta bakinsu* « le discours de sa bouche ».

Dans plusieurs langues du Caucase que nous avons déjà observées, entre autres, l'abchaze, le kazikumük, l'artschi, l'indice de la détermination est absent sur le substantif déterminé lui-même; mais il apparaît sur le verbe, sur l'adjectif, quelquefois même sur le complément circonstanciel; il en est de même pour

certains mots dans les langues bantou. Nous nous référons à ce qui a été dit plus haut sur ce point.

Comment se fait-il que la détermination soit ainsi défective et ne se produise qu'en présence de certains genres, de certains nombres, de certains cas, ou sur des mots autres que ceux qu'elle devrait directement affecter? Il faut, pour répondre, faire une distinction.

La détermination apparaît au pluriel, par opposition au singulier, ou au singulier par opposition au pluriel; c'est qu'il y a confusion, dans l'esprit de tel peuple, tantôt de l'idée de pluriel et de celle de détermination, tantôt au contraire de celle de cette dernière et de celle du singulier. En effet, on peut penser que le pluriel désignant plusieurs êtres d'un seul coup, l'individualisation y devient plus difficile. Mais un nouvel embarras survient. Ce n'est pas toujours le singulier qui se confond avec la détermination, mais quelquefois le pluriel, au contraire. C'est que le concept d'un autre peuple a été différent et que la liaison de ses idées est autre : il a pensé, par exemple, que *hommes* désigne des individus, tandis que *homme* pourrait bien désigner l'espèce collective.

Lorsque le réactif n'est pas le nombre, ou lorsque la détermination apparaît seulement sur les mots subordonnés à celui à déterminer, alors deux interprétations sont possibles. C'est que le pronom, devenu plus tard article, s'est attaché d'abord au verbe ou à l'attribut, puis, plus tard seulement, devenu article, au substantif, mais qu'il n'a pas toujours atteint ce point d'arrivée; ou bien c'est que l'article, parti du substantif pour envahir les autres mots, a perdu le souvenir de son point de départ et s'y est oblitéré. Nous préférons la seconde interprétation.

Que si le réactif est le genre ou la classe, c'est cette dernière interprétation qui devient certaine. Le tamasheq nous en offre un exemple frappant.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

(*A suivre.*)

DIX QUATRAINS

DE MIRZÂ ABOU'L HASSAN DJENDÂKI

DIT YÉGHMÂ,

EN DIALECTE SÉMNÂNI.

Parmi les notes que je possède sur la Perse, se trouvent dix quatrains en dialecte sémnâni composés par un poète contemporain, Mirzâ Abou'l Hassan, de son surnom poétique Yéghmâ, recueillis par Mirzâ Kérim, médecin sanitaire de Sémnân et de Damghân, et qui m'ont été transmis par M. le Dr Tholozan. Ce dialecte a certaines affinités avec ceux du Guilân, du Mazendérân et de Reï, mais certaines variations m'ont paru assez sensibles pour que j'aie cru devoir ajouter ce court document à ceux qui ont déjà été publiés dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (tome IX, p. 1 et 110).

Le texte original est accompagné d'une traduction persane interlinéaire faite par Mirzâ Kérim, qu'il m'a semblé inutile de transcrire intégralement; je me suis borné à reproduire, à la suite de la traduction française, les expressions idiomatiques avec, en regard de chacune d'elles, son équivalent persan.

Dans ses remarquables études sur certains dialectes iraniens qu'il range sous la dénomination d'idiomes *péhlévi-musulmans* [1], M. Clément Huart s'est amplement étendu sur leurs principales particularités; mais, je le répète, je ne me suis proposé que de présenter une modeste contribution aux documents, trop rares encore, que l'on a recueillis sur les patois persans, laissant à d'autres plus compétents la tâche d'en dégager les éléments d'une étude de philologie comparée.

Mirzâ Abou'l Hassan, originaire de Djendâk, dans le district de Sémnân, dépendance du Tâbâristân, sur la route de Téhérân à Méshèd, était recherché pour l'élégance de sa rédaction; il a, auprès de divers personnages, entre autres de Hadji Molla Ahmed Nérâki, occupé les fonctions de *mounshi* (secrétaire); pour se

[1] Voir *Journal asiatique*, 1886, 1888, 1889, 1895.

venger de ce dernier qui l'avait maltraité, il a composé un poème épigrammatique sanglant; il a écrit de nombreux *ghazals*, mais son *divân* n'a pas été publié; on n'en connaît aujourd'hui que des morceaux détachés. J'ignore si, outre les quatrains qui font l'objet de cette étude, il existe d'autres écrits dans le même dialecte, mais, jusqu'à présent du moins, ce sont les seuls dont j'ai eu connaissance; c'est peu de chose, il est vrai, mais peut-être ne seront-ils pas sans quelque utilité relative aux recherches sur les transformations du langage iranien.

Amédée QUERRY.

I

کَی وصف تَه یا علی مَشِی کَرد بیان
بر عالمیان بَه بِیچی مهر تو عیان
هر جا مَنَژان بهر تو ای شیر خدا
تَه اسپَه مَکَم بِین ولی ان اسپَه نِیان

Comment pourrait-on, Ali, décrire tes perfections; ta bonté est évidente; partout où je cours à ta recherche, ô lion de Dieu, je voudrais être ton chien, mais je n'en suis pas digne.

تَه, *tè* = تورا, tes (possessif). مَشِی, *mèshi* = مینوان, peut. بَه‌بِیچی, *bébitshi* = شدد, est devenu. مَنَژان, *météjan* = میدوم, je cours. اسپَه, *èspè* = سگ, chien. مَکَم بِین *mékèm bîn* = میخواهم باشم, je veux être. نِیان, *niyân* = نیستم, je ne suis pas.

II

دل بی غم و شرمندگی هرگز مَنَبُو
بی جُرم و خطا بندگی هرگز مَنَبُو
بی بُرمَه و آه دل مَناشُو هرگز
بی آتش و آو زندگی بهرگز مَنَبُو

Il n'est point de cœur sans peine et sans honte (remords); il n'est point de service sans faute et sans erreur; il n'est point de cœur sans soupirs et sans pleurs; il n'est point d'existence sans feu et sans eau.

مَنَبو, *mènèbou* = نمیشود, il n'est pas. مَنَاشو, *mènèshò*, même sens que le précédent. بُرمَه, *bourmè* = گریه, pleurs. آو, *âô* = آب, eau.

III

آ بِی کَس تو کَسِی آ بِی کس کُبَوُن
تا سُرخه وَلَه دَبُو بجا خَس کُسَوُن
با آن خط و زُلف و چَش خُمور که دار
ریحان مَنَکَم سُنبُل و نرگس کُبَوُن.

Moi sans ami, et toi, tu es l'ami; moi sans ami, que ferais-je? tant que fleurira la rose; des broussailles, que ferais-je? En présence de ces traits, de cette chevelure ondulée, de ces yeux voluptueux dont tu es douée, de fleurs, je ne veux point; de jacinthes et de narcisses, que ferais-je?

آ, *â* = من, moi. کُبَوُن, *kobévoun* = چه سازم, que ferais-je? سُورخه, *sourkhè* = سرخ, rouge. وَلَه, *vèlè* = گل, fleur. دَبُو, *débou* = باشد et بُوَدَ, soit *pour* sera. چَش, *tshèsh* = چشم, œil. دار *dâr* = داری, tu as. مَنَکَم, *mènèkèm* = نمیخواهم, je ne veux pas.

IV

مَه مُو بَهنج خنجر مَکَی ثوابی هاکَه
بَکُوا بَکُش رقیبی آی بلا مو سر پَی واکَه
تَه هنونکه شوخ مَینُون مُزنُون که هرکِه بَینِی
بهزار ناز وغمزه ژو بعشق مبتلا کَه

Ô ma maîtresse, tire ton poignard; si tu le veux, accomplis une œuvre pie; frappe et tue mon rival, délivre-moi de peine; je sais qu'avec le charme que je vois en toi, tu rendras malheureux par tes agaceries, par la passion que tu lui inspireras, celui que tu rencontreras.

مُو, *mou* = من, *possessif*; ma. بَهِنج, *bèhindj* = بکَش, tire. مَکَی, *mèkèni* = میخواهی, tu veux. هاکَه, *hâkè* = بکُن, fais! بکُوا, *bèkouâ*

= بکوب, *bats*, frappe, pile. آی *èyi* = یك, un. مُو سَر یَی, *mou ser pèyi* = مُو سَر یَی = از سر من, loin de moi (*litt.* de ma tête). یَی *appartient au persan archaïque et a cette particularité dans le dialecte de Sèmnân d'être placé après le mot dont il indique le rapport.* وا کَه, *wâ ké* = بازکن, délivre. هَنُونیکَه, *hénoûniké* = هچنانکه, de même que. مَینُون, *méyinoûn* = میبینم, je vois. مَزُونُون, *mézoûnoûn* = میدانم, je sais. بیِنی, *béyîni* = بینی, tu vois. ژو, *joû* = اورا, lui.

٧

چَه دِیَت مُویَی هر وَقت مَرسَان مَکَاردَن دِیم
نَکَوا هَنُون تغافل بَه سَر تُو مُو نیاکَه
چَه کَوی کَه از غَم تَه یَقَه نَولوی یغما
یَقَه چاك چاك بُو چَه غم نَه کَه ژُو سینه چاك چاکَه

Qu'as-tu donc vu en moi, que chaque fois que je me présente tu détournes le visage; ne me traite pas avec ce dédain, je t'adjure par ta tête, jette un regard sur moi; qu'importe si, à cause du chagrin que tu lui infliges, Yeghmâ ne déchire pas le col de son vêtement?[1] Que son col soit déchiré ou non, qu'importe! sa poitrine n'est-elle pas déjà mise en pièces à cause de toi?

Le premier vers est évidemment altéré, mais cela importe peu quant au dialecte. دِیت, *diyèt* = دیدی, tu as vu. مُویَی, *moupéy* = ازمن (voir la note du quatrain précédent). مَرسَان, *méréçân* = میرسم, j'arrive. مَکَاردَن, *mèkârdèn* = میگردانی, tu détournes. دِیم, *dîm* = روی, visage. نَکَوا, *nèkèvâ* = نکون, ne fais pas. هَنُون, *hénoûn* = همچنین, tant de, tel. بَه تَه, *bè tè* = تورا, à toi. به سر تو, formule persane d'adjuration = *par ta tête.* مُو, *mou* = مرا, moi *accusatif.* نیاکَه, *niyâ ké* = نگاه کن, regarde. چَه کَوی, *tshé kèvèyi* = چه سازد, qu'importe! (voir la note du quatrain III au mot کَبَون). نَولَوی, *nèvlèvi* = ندرد, qu'il ne déchire pas. بُو, *bou* = بُوَد et باشد, qu'il soit. ژو, *joû* = از او, de ou par lui. چاکَه, *tshâkè* = چاك است, mis en pièces.

[1] Allusion à la coutume de déchirer le col du vêtement en signe de douleur.

VI

مُو دَه باَ چَه روز بِیچِی کَه تَه غَم نَجان نَه دَر چَم
زِتَه صِی هزار فِتنَه بَه پَش و پَران نه دَر چَم
مُو دَه بات بِیشُون پَرانتَر کَه تو شوخ وبِی و فاایَی
وَلِی اَنقَدر نَواتَشُون مُو هَم آن گُمان نَدَرچَم

Dis-moi, quel jour s'est passé sans que je n'aie souffert pour toi? Par quelles épreuves de tout genre n'ai-je point passé? On m'avait dit jadis que tu étais une coquette inconstante, mais on ne m'a pas dit et moi-même je n'ai pas cru que c'était à ce point.

مُو دَه, *moû dè* = من, à moi. باَ = بگو dis! بِیچِی, *bitchi* = بوده, fut. نَدَرچَم, *nédertchèm* = نداشتم, je n'ai pas eu. ز, *zi* = از, de. صِی, *ci* = صد, cent. پَش, *pèsh* = پس, derrière. پَران, *pèrân* = پیش, devant. بات بِیشُون, *bât bishoûn* = گفته بودند, ils avaient dit. پَرانتَر, *pèrânter*, *comparatif de* پران = پیشتر, autrefois, auparavant. اَیی, *èyèyi* = هستی tu es. نَواتَشُون, *névâtéshoûn* = نگفته بودند, ils n'avaient pas dit. مُو, *mou* = من, moi.

VII

دَست ودَل ودِین وجان مَلا لی ژُو مَدُن
آه هَر چه دارُون بَیادِ گارِی ژُو مَدُن
هَر دَل کَه دُوست نِیَه نَبُو دَیتَرِیه
آن اشکَسته مُرغُنه بَعیدِی ژُو مَدُن

Mon bras, mon cœur, ma foi, ma vie, ma douleur, à elle tout je donne; moi, tout ce que je possède, je le donne en mémoire d'elle; le cœur sans ami n'en est pas plus heureux; à la prochaine fête, je lui donnerai cet œuf brisé.

ژُو, *joû* = باو, à elle ou à lui. مَدُن, *médoun* = میدهم, je donne. آه, *à* = من, moi. چَه, *tshé* = چیز, chose. دارُون, *dâroûn* = دارم,

j'ai. نِیه, *niyè* = نیست, n'est pas. دَیتَریه, *déyitèriyè*, خوبتر, plus heureux. نَبُو, *néboû* = نَبُوَد, ne peut être. اشکَستَه, *eshkèstè* = شکسته, brisé. مُرغُنُه, *mourghono* = تخم مرغ, œuf.

VIII

ان رُوز کَه کاروان جان بار کَرَن
در راه عدم قافله آبوار کَرَن
آ اُشتُر لاغرُون مو بار پَرَه
تَرسُم کَه سر صراط وادار کَرَن

Le jour où la caravane prendra l'âme en charge, qu'elle se hâte dans la voie de l'anéantissement! Je ne suis qu'un faible chameau, ma charge est trop pesante; je crains qu'elle ne m'empêche de passer le Sirath.

بار کَرَن, *bâr kèrèn* = بار کنند, ils chargent. آبوار, *âbvâr* = زود, promptement. اُشتُر, *oshtoûr* = شتر, chameau. لاغرُون, *lâghéroûn* = لاغر, maigre, faible. پَرَه, *pèrè* = زیاد, trop, excessif? (*Je ne saurais affirmer l'exactitude de la traduction de ce mot; c'est ainsi que la donne le traducteur indigène.*) تَرسُم, *tersoûm* = تَرسَم, je crains. وادار, *vâdâr* = بازدار, obstacle, action d'empêcher, d'arrêter.

IX

عالم بَه تَتُون تمام سِم و زَرِیرَه
سَرکُوشکی باتَم بَاه ونالَه کَرِیَرَه
اَتش دَوَتَم بمَرد وهِیزُم تَر بَا
وازی مَکَرَم ز غُصه خاکستَرِیرَه

J'ai parcouru le monde entier à la recherche de l'or et de l'argent; j'ai chuchoté mes plaintes à l'oreille des sourds; j'ai fait du feu, il s'est éteint : le bois était vert, et de chagrin je joue avec la cendre.

بَه تَتُون, *bététoûn* = دویدم, j'ai couru. رَه, *ré*, affixe qui, au premier vers, a le sens de برای, à *cause* de; زَرِیرَه, *pour, à la recherche de l'or;* au second, celui de به, *à*, کَرِیرَه, à *des sourds;* au

quatrième, celui de با, *avec;* خاکستَرِیرَه, *avec la cendre.* سَرکُوشَگِی, *ser goûshègui* = سرکوشی, chuchotement. بأتَم, *bâtèm* = کفتم, j'ai dit. کر *ker est persan.* دَوَتَم, *dèvètèm* = زدم, j'ai frappé (allumé). *On dit en persan* آتش زدن, *battre (allumer) du feu; dérivation probable de l'usage du briquet.* بَمَرد, *bémèrd* = بمرد, il est mort (s'est éteint). با, *bâ* = بود, il était. وازی, *vâzi* = بازی, jeu. مَکَرَم, *mèkèrem* = میکنم, je fais (*employé comme auxiliaire*), je joue = ازی مَکَرَم. خاکستر, *khâkster est persan.*

X

حَیف اُز تَه کَه تُو یار وفادار نِیَی
دَل ماگِیر و سَر مَدَی تُو دلدَار نِیَی
هَر روز میا ودَل مَبَر عالم پَی
تَه دَل بَهمان خُوشَه کَه بِی کار نِیَی

C'est grand'pitié, mais tu n'es pas une amante fidèle; tu ravis le cœur, puis tu le rebutes; non, tu ne sais pas aimer; chaque fois que tu parais, tu ravis tous les cœurs; tu n'es satisfaite que si tu es sans cesse en mouvement.

نِیَی, *niyèyi* = نیستی, tu n'es pas. ماگیر, *maguir* = میگیری, tu saisis. سَر مَدَی, *ser mèdèyi* = سر میدهی tu éloignes. میا, *miyâ* = میائی, tu viens. مَبَر, *mèbèr* = میبری, tu emportes. عالم پَی, *alem péyi* = از عالم, de l'univers (voir la note du quatrain IV, au mot پَی). خُوشَه, *khoshè* = خوشنودست, il est satisfait.

LA CONTRACTION

EN GREC MODERNE.

On a déjà fait observer (Psichari, *Essais*, II, LXIX et suiv.; Hadzidakis, *Einleit.*, 312 et suiv.) qu'en grec moderne, lorsque deux voyelles dissemblables se contractent, elles prédominent l'une sur l'autre dans l'ordre suivant : *α*, *ο*, *ου*, *ε*, *ι*, sans que, d'ordinaire, l'accent paraisse influer sur la contraction. Ex. : *τὸ ἄκουσα* ⟶ *τἄκουσα*, *τοῦ ἀρνιοῦ* ⟶ *τἀρνιοῦ*, *Θὰ ἔχω* ⟶ *Θἄχω*, *νὰ εἶχες* ⟶ *νἄχες*, *τοῦ ὀρφανοῦ* ⟶ *τὀρφανοῦ*, *χρεωστῶ* ⟶ *χρωστῶ*, *τὸ εἶπε* ⟶ *τὄπε*, *τοῦ ἔδωσα* ⟶ *τοὔδωσα*, *μοῦ εἶπε* ⟶ *μοὔπε*, *λείπει ἐκεῖνος* ⟶ *λείπ' ἐκεῖνος*, etc.

Mais on n'a pas encore, que je sache, donné l'explication de cette prédominance des voyelles l'une sur l'autre.

Elle se dégage, je crois, assez facilement du schéma que voici :

Ce schéma représente, comme on sait, les mouvements de la langue dans la production des diverses voyelles. La langue, relevée à la base pour *ου*, s'abaisse insensiblement jusqu'à l'*α*; puis, du son *α* au son *ι*, elle se relève par sa partie antérieure, en même temps qu'elle avance dans la direction des incisives.

Dire que les voyelles prédominent l'une sur l'autre dans l'ordre *α*, *ο*, *ου*, *ε*, *ι*, c'est donc dire que :

1° lorsque les deux voyelles qui se contractent sont de même nature (toutes deux postérieures ou toutes deux antérieures, *α* étant considéré comme une voyelle neutre), la contraction se fait en faveur de celle qui exige la moindre élévation de la langue;

2° lorsqu'elles sont, l'une antérieure, l'autre postérieure, la contraction se fait en faveur de cette dernière.

En d'autres termes, quand on contracte deux voyelles, on évite à la langue, d'abord, le mouvement d'élévation, en second lieu, le mouvement en avant.

Remarque. — Dans certaines parties de la Grèce *ου* + *ε* se contracte en *ο*; ex. : *τοῦ ἔδωκα* ⟶ *τὄδωκα* (au lieu de *τοὔδωκα*). Il y a donc ici, semble-t-il, une attraction exercée sur l'*ου* par l'*ε* (Hadzidakis, *Einleit.*, 319-320). Il est possible aussi que, dans les régions en question, l'*ου* ait un son plus ouvert qu'ailleurs.

Hubert PERNOT.

LES EMPHATIQUES ARABES.

I

L'alphabet arabe se compose de 28 consonnes sans voyelles, ces dernières ne s'indiquant que par des signes accessoires au-dessus ou au-dessous des consonnes.

Si l'on veut bien considérer que l'alphabet grec, défalcation faite de ses 7 voyelles, ne comporte que 17 consonnes, et que l'alphabet latin en renferme 19, on voit que l'alphabet arabe présente une grande richesse d'articulations, qui se manifeste surtout dans de nombreuses nuances : il possède en effet le *t*, l'*s* et l'*h* à deux degrés, et outre le *k* un *q* guttural, sans compter quelques lettres gutturales qui n'ont point d'analogues dans nos langues occidentales, telles que le *aïn* (ع) et le *ghaïn* (غ). En revanche, les Arabes ne connaissent pas quelques-unes de nos consonnes : le *p*, le *v* et notre *j* ou *g* doux leur sont inconnus, et la cinquième lettre de leur alphabet répondant au *guimel* hébraïque, c'est-à-dire à notre *g* devant *a*, *o*, *u*, a pris dans les États barbaresques la valeur du *g* italien devant *e*, *i*, ou du *j* anglais (*dj* français).

Les Arabes ont tout particulièrement développé la famille des dentales, dont ils distinguent beaucoup de nuances.

Leur alphabet renferme les 7 dentales suivantes :

le *ta* ت un autre *ta* ط	2 nuances de *t*.
le *dal* د le *dad* ض	2 nuances de *d*.
le *ðal* ذ le *ðа* ظ	2 nuances du ð grec ou du ð islandais (*th* anglais doux de l'article *the*).
et le *θa* ث	équivalent au *θ* grec ou au *þ* islandais (*th* anglais fort du mot *thing*).

Ces 7 lettres n'ont que deux représentants en français.

Pour distinguer les degrés de force de deux lettres analogues, les grammairiens modernes, à l'exemple d'Erpénius, si je ne me trompe, donnent le nom d'*emphatique* à celle des deux qui se pro-

nonce le plus durement. Ils disent que le ط est un *t emphatique*, le *dad* ض un *d emphatique*, le *dza* ظ un *dz* (c'est-à-dire *ð*) ou parfois un *z emphatique*.

Le même mot leur sert pour distinguer les deux *s* et les deux *k* de l'alphabet arabe :

le *sin* س = *s* comme l'*s* initiale française;

et le *çad* ص (*s emphatique* (*ss*, ou *ç* très dur);

le *kef* ك = *k*;

et le *qaf* ou *qof* ق, qu'on considère comme un *k emphatique*, ce qui n'est pas bien exact, car c'est un *k* ou *q guttural* qui n'a point d'analogue dans les langues européennes, mais que les poules pondeuses prononcent fort bien quand elles crient, non *ga-ga* comme on dit, mais bien *qa-qa* avec le *q* oriental.

Je dirai en passant que les Occidentaux qui ont emprunté leurs alphabets à une source phénicienne, ne distinguant pas les deux articulations du *kef* et du *qof*, n'en ont conservé qu'une : les Grecs ont adopté le *k*, les Latins le *q*. Les Grecs, à la vérité, avaient commencé par les admettre toutes deux sous la forme du *kappa* (κ) et sous celle du *koppa* (ϙ) qu'ils n'ont pas tardé à supprimer comme faisant double emploi, mais qu'on retrouve dans leur système de numération où il représente le nombre 90.

Je signalerai encore les deux *h* de l'alphabet arabe, le *hé* (ه) et le *ha* (ح) :

le *hé* (ه) qui est une *h* aspirée analogue à l'*h* des langues germaniques, mais toujours perceptible même à la fin des mots, comme dans *Allah* الله [1];

et le *ha* (ح) qui peut, à bon droit, être dit emphatique, car les Arabes le prononcent beaucoup plus durement que cela n'a lieu dans aucune langue européenne : ils disent, par exemple, *Mohammed* محمّد avec un *h* analogue à celui qu'on entend dans le *han* des bûcherons.

Je vous demande pardon de ces préliminaires un peu longs avant d'en arriver au véritable objet de ma communication :

Comment doit-on représenter et transcrire les lettres emphatiques pour les distinguer de leurs analogues?

Je ne me propose pas ici de donner un système de transcription des lettres arabes en caractères latins. Je l'ai fait dans une brochure qu'on trouvera à la bibliothèque de la Société[2]. C'est

[1] Ce qui fait que les Grecs modernes écrivent Ἀλλάχ, dépassant ainsi sensiblement le but.

[2] *Transcription pratique, au point de vue français, des noms arabes en caractères latins* (Mémoire présenté au Congrès de 1879 de l'*Association française pour l'avancement des sciences*).

d'ailleurs une question difficile sur laquelle on n'est pas encore parvenu à s'entendre complètement, comme on peut le voir sur les différentes cartes de l'Afrique du Nord. Je dirai seulement que si l'on tient à distinguer les deux sifflantes, on peut les transcrire par *s* et *ç*; les deux gutturales peuvent être écrites *k* et *q*; pour les deux *h*, on a souvent doublé la plus aspirée. Quant aux dentales, il est naturel de représenter le *θ* et le *δ* grecs par *th* et *dh*. Mais, je le répète, je ne viens pas vous entretenir de la transcription d'articulations qui sont bien connues et *sur la nature desquelles on est d'accord* si on ne l'est pas sur la façon de les rendre en caractères latins.

II

Mon but est de vous présenter quelques considérations de nature à détrôner le ط de sa prétention à être l'emphatique du *t* européen.

Tous les grammairiens disent que la 3e lettre de l'alphabet arabe, le *ta* ت, est l'équivalent du *t* européen. Ceci admis, le ط qui se prononce plus durement a été appelé un *t emphatique*, et dans les ouvrages didactiques on représente cette lettre de bien des manières : Glaire, dans ses *Principes de grammaire de l'arabe littéral*, Caussin de Perceval, dans sa *Grammaire d'arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie*, Bellemare qui a écrit la première grammaire de l'arabe vulgaire de l'Algérie, Hélot, auteur du premier dictionnaire de l'idiome algérien, rendent le ط par *th*, ce qui me paraît peu judicieux, car il n'y a pas trace d'aspiration dans cette articulation. Garcin de Tassy et Duveyrier dans sa belle *Étude sur les Touareg du Nord* ne distinguent pas les deux *t*; d'autres auteurs qui se sont occupés de l'arabe parlé dans notre colonie ont écrit *t'* (par exemple Pihan et Bresnier) ou *ṭ* (comme Cherbonneau et Gorguos). Mais tous ils ont admis que ت = *t*, et que ط est une nuance qui nous est inconnue. Or je pense qu'il y a là une véritable erreur. Le ط n'est autre chose que le *t* de la plupart des langues européennes, notamment de toutes les langues romanes, et le ت est un *t adouci*, analogue au *t* des Allemands. Au point de vue arabe, on peut bien dire que ط est un ت emphatique, mais non un *t* européen prononcé avec emphase, car cela conduit à en exagérer l'articulation.

Avant de vous donner les raisons de cette assertion, permettez-moi encore une digression, puisque je viens de parler du *t allemand*.

En France on s'étonne souvent de ce que beaucoup d'Allemands (et surtout les Alsaciens) qui pourtant possèdent le *d* et le *t*, le *b* et le *p*, le *g* et le *k* dans leur alphabet les confondent sans

IMPRIMERIE NATIONALE.

cesse en parlant français, ou semblent même les intervertir à plaisir. Pourquoi disent-ils : voici une *pelle belle* au lieu d'une *belle pelle?* Il y a là une erreur : ils n'intervertissent pas les lettres, mais ils les prononcent, à bien peu de chose près, l'une comme l'autre, d'une façon intermédiaire entre *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k*. Le Français qui entend un *b* ou un *d* un peu trop dur croit qu'on a prononcé un *p* ou un *t;* et quand il entend un *p* ou un *t* un peu adouci, il croit entendre un *b* ou un *d*. — Les poètes allemands font rimer *Tod* ou *Brod* avec *Noth* ou *roth;* dans les écoles primaires, le maître dira à un élève : ce mot s'écrit par un *delta* ou un *weiches d*, ou bien cela s'écrit par un *hartes t* (un *d doux*, un *t dur*) et il prononce les deux lettres à peu près de la même manière.

Une dame de nos amies demeurant *rue de la Boétie*, étant allée à Strasbourg, a donné son adresse de vive voix à un monsieur qui devait lui envoyer un renseignement à Paris. Ce monsieur, qui sans doute ne connaissait pas l'ami de Montaigne, lui adressa sa lettre *rue de la Poésie :* elle la reçut, ce qui fait honneur à la perspicacité des employés de la poste. Le même personnage pourra prendre la rue de *Ponthieu* pour le chemin du ciel. Dernièrement un Alsacien pauvre m'écrivit qu'il ne savait comment payer les *têtes* qu'il a contractées pendant sa maladie.

Mais voici qui est probant pour la prononciation des lettres en question chez les Allemands. Dans une excellente grammaire des langues rhétoromanes [1], l'Allemand Gartner dit que le *b* et le *d* rhétoromans, qui se prononcent comme en français, en italien et en tchèque, sont des lettres qu'on n'entend articuler parmi les Allemands ni au commencement ni à la fin des mots, mais seulement en certaines contrées dans l'intérieur des mots après *l*, *r* ou *n* (par exemple les mots *Erbe*, *Ende*), et que le *t* et le *p* rhétoromans sont équivalents à *d* et *b* allemands.

D'après M. Bréal, la même particularité existait dans l'étrusque qui distinguait mal les douces et les fortes qu'il rendait sans doute par un son intermédiaire entre *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k* [2].

Eh bien, pour en revenir aux lettres arabes, je pense que le prétendu *t emphatique* n'est autre chose que notre simple *t*, et que le ط est un *t adouci*, intermédiaire entre *d* et *t*.

[1] C'est-à-dire le frioulan, les dialectes romans du Tyrol et le romanche des Grisons.

[2] *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, p. 130.

III

Mais il est temps que je vous donne les raisons qui me portent à me séparer de l'opinion généralement admise par les grammairiens arabisants.

S'il ne s'agissait que de l'arabe vulgaire de l'Algérie, je crois que le fait en question ne pourrait guère être contesté. Le ت est toujours prononcé d'une façon bien plus douce que notre *t*; à Constantine on lui donne même souvent la valeur de *ts*. Dans toutes les transcriptions de mots français, les Arabes rendent notre *t* par ط et non par ت. Ils écrivent :

طابلة *tābla* «table»;

بطاطة *batāta* «pomme de terre»;

بطاش *batāch* «patache»;

نطير *notīr* «notaire»;

ميليطير *milītīr* «militaire»; transcription barbare avec trois longues (comme font les Anglais qui emploient *ee*, *oo* pour *i* et *ou*, brefs ou longs, dans beaucoup de transcriptions, notamment dans les noms de lieu de l'Inde).

Constantine s'écrit قسنطينة, *Qosenṭina*. De l'italien *fantasia*, les Arabes de l'Algérie ont fait le verbe تفنطس, *tfanṭès* «faire des embarras», où l'on voit les deux *t*, le premier qui est une flexion verbale régulière, le second remplaçant comme toujours le *t* européen.

Mais dans l'arabe ancien et oriental, c'est également le plus souvent par ط qu'on a rendu le *t* grec ou latin. En voici des exemples :

Πλάτων est transcrit par افلاطون, *Aflāṭoun*; les Arabes n'ayant pas le *p* n'ont pu le remplacer que par *b* ou *f*;

Ptolémée est devenu بطليوس, *Bṭolmious*; ici le *p* est remplacé par *b* et la terminaison *ious* répond à *os* grec;

La Palestine s'appelle فلسطين, *Filasṭīn*; de *σίδλος* on a fait اصطول, *astoūl*; *δστρολάβος* est devenu إصطرلاب, *istarlāb*; *σίτρας* «sorte de résine», est devenu إصطرك, *istourak*, de *σίπη* «étoupe» on a fait اصطُبة, *astouba*; de *stabulum* «étable» vient إصطبل, *istabl*.

Les astronomes arabes ont transcrit le grec *κῆτος* «baleine» par قيطس, *qīṭous*, et au x^e^ siècle, l'astronome Abd-er-Rahman-es-Soûfi a transcrit par ط le τ qui désigne une étoile de la jambe gauche d'Andromède.

Enfin le mot إصطلاحي, *istalāḥi*, qu'on peut traduire par «cyclique»,

vient certainement de σῶλος; il désigne la manière régulière de compter les mois musulmans alternativement de 30 et 29 jours, au lieu de la manière populaire par l'observation du croissant qui alterne moins régulièrement entre 30 et 29 jours.

Dans tous ces exemples, c'est le ط et non le ت qui répond au grec ou européen [1].

Je ne prétends pas d'ailleurs qu'on ne puisse trouver des exemples où le *t* grec aurait été transcrit par un ت; mais ils doivent être rares. Pour moi, je n'en connais qu'un: c'est le mot المجستي, *Almadjisti*. C'est sous le nom d'*Almageste* que nous a été révélé le célèbre traité de Ptolémée μαθηματικὴ σύνταξις, auquel on avait sans doute, dans les écoles, accolé le mot μεγίστη pour le distinguer d'autres traités de mathématique pure: les Arabes n'ont retenu que ce dernier mot précédé de leur article *Al*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'épithète μεγίστη ne se rencontre dans aucun des manuscrits grecs connus.

En résumé, je crois avoir établi que le ط arabe équivaut simplement à notre *t*, et que c'est plutôt le ت qu'on devrait distinguer, au besoin, par un signe diacritique.

Si je ne craignais de n'avoir que trop abusé de votre bienveillante attention, j'ajouterais que Richebé, savant professeur d'arabe classique, qui a le premier attiré mon attention sur la valeur respective des deux *t* de l'alphabet arabe, pensait que le *ṣad* (ص) n'était emphatique que par rapport au *sin* (س) et que ce dernier est plutôt un adoucissement du σ grec et de l'*s* des langues romanes. Mais je crois que cela n'est pas exact. Dans les exemples cités ci-dessus, l'*s* finale de *tsantès*, *Btolmious*, *Qitous* est le *sin;* on le retrouve dans *Qosentina* et dans *Almadjisti*. Ce qui est vrai, c'est que le س (l'*s* doux) s'associe avec le ت (*t* doux), et le ص (*s* dur) avec le ط (*t* dur) dans la combinaison *st* (ستـ ou صطـ): cela est d'ailleurs tout naturel.

Gal PARMENTIER.

[1] Les Persans et les Turks en adoptant l'alphabet arabe y ont trouvé beaucoup de lettres dont ils n'avaient que faire et qu'ils auraient simplement pu supprimer; mais l'arabe étant la langue sacrée de l'islamisme, ils ont strictement conservé l'orthographe des mots arabes qu'ils ont adoptés; mais dans le langage ils ne font aucune différence entre ط et ت, entre س et ص, ils prononcent le ث (*θ*) comme *s* et donnent au *d emphatique* (ض) ainsi qu'au *ẓ* et à son emphatique (ظ et ظ) le même son qu'au *z*. Or les Turks écrivent les mots فراط (*Furāt*) Euphrate, et سقراط (*Sokrāt*) Socrate, avec le ط; il en était donc certainement de même chez les Arabes.

DICTIONNAIRE

DE LA LANGUE MANDÉ.

(SUITE.)

BONDIR, *pan; bori kan* (courir sur), *bori san* (courir en haut). Il a bondi, *a panara, a pana.*

BONHEUR, *kouna, diya.*

BONJOUR, *iniségé, inisé, inityé, iniké; anisé, aniké.* ‖ — LE MATIN, *ini-sakhoma.* On répond : *yaouri* (K.), *m' héra ba* (je suis en santé), *ma kar' ba, m' bâ; on-on* (Ko.).

BONNET, *fougoula; bama-da* (en gueule de crocodile); *kamantyé-kouré* (nom du chef de Bouzé qui portait un bonnet spécial).

BORD, *da.* ‖ AU —, *dala.* Au bord de la rivière, *ba dala.*

BORGNE, *nya-kili, nyé-kili.*

BOSSE, *dyounou, dyanto, dyounyo, dyougo.*

BOSSU, *dyouno-tigi, dyanto-tigi; kroumo* (Bél.).

BOTTE, *tyourou, sourou.* ‖ — DE PAILLE, *bin-siri, bin-doni.*

BOUC, *ba-koro, ba-koto, ba-khoto* (K.) (vieux bouc); *ba-ké.*

BOUCHE, *da.*

BOUCHER, *v. a. tougou; da tougou;* subst. *falikéla, nisi-fakhala.*

BOUCHON, *tougoula, da-tougoula, da-tougouna.*

BOUCLE, d'une corde, *véro, vérango* (K.), *véren.* ‖ — D'OREILLE, *toulou-doroma; toulou-sanou* (or d'oreille).

BOUE, *bokho; nokho, noua.*

BOUEUX, *bokhoba.*

BOUGER, *loma.*

BOUILLIE de farine, *tou, to.*

BOUILLIR, *wouli, wouri.* L'eau bout, *dyi bé wouli.* L'eau a bouilli. *dyi wouli-ta.*

BOUILLOIRE, que les Noirs emportent avec eux, *satala, tasala.*

BOULE, *koroti, koti; kourou, koutou* (morceau).

BOURGEON, *boulouta.*

BOURRE de fusil, *sotora; toupo* (Fr.).

BOURREAU, *fakhala, falikéla, faliba.*

BOURRELIER, *garan-ké.*

BOURRER, *sousou.*

Bourse, petit sac en cuir, *nyaki*, *nyaga*; *kourbabo*.
Bout, *koun*; *dyou*. || Au — de, *koungo*. || Bout à —, *koun bé*.
Boutique, *firi-doula*, *firi-yoro*; *sani doula*.
Bouton, sur le corps, *késé*, *soumo-din*, *sourinya* (S.).
Bouvier, *nisi-gé*, *nisi-géla*, *gwéla* (Ko.).
Boyau, *nougou*, *nounkou*, *nono*.
Bracelet, *boulou-kano*, *bouloula wori* (argent de bras); *boulou-négé* (fer de bras); *godo* (K.); *yafèndou*.
Braire, *kasi* (crier).
Branche, *yiri-boulou*.
Bras, *boulou*, *bolo*, *blo*. || — de rivière, *ba-boulou*.
Brasser, *sousou*.
Brave, *fari*, *fati*.
Bravoure, *fariya*, *fatiya*, *fatinya*.
Brebis, *sakha-mousou*, *sakho-mouso* (K.).
Bride, *karafé-dyoulou* (rêne de mors). La bride complète avec le mors s'appelle simplement, *karafé*, *karfé*, *krabé* (mors). || Rendre la —, *karafé digi*.
Brillant, *dyé*; *péré*; *doungaré-kan* (semblable à un miroir), *dounyaré*.
Briller, *dyé*; *nalyégé*.
Briquet, *ta-négé* (fer pour le feu), *ta-sindyi* (mamelle du feu).
Brise, *fonyo*, *fyèn* (vent); *fonyo doromandi* (petit vent).
Briser, *ti*, *tinya*; *kari*.
Broder, *nyégé*.
Broderie, *nyégé*; *loma*, *lomansa*.
Brodeur, *nyégélo*, *nyégéba*.
Bronze, *soula*, *soura*, *sira* (cuivre).
Brouillard, *bougou*; *nkomi*; *moura*, *mouranguè*, *mounaki*, *mounta*, *minto*.
Brouiller, mélanger, *bérisa*, *brisa*.
Broussailles, *yiri-méséni*, *yiri doromandi*.
Brousse, *woulo*, *woula*; *birsa*, *boursa*. || — épaisse, *tou*.
Bru, *bira-mousou*.
Bruit, *woyo*.
Brûlant, *gwin*, *goni*; *dyani*.
Brûler, *dyani*, *dyéni*. Faire chaud, *a ka gwin*. Le soleil brûle, *tili ka gwin*. Le feu brûle la case, *tasouma bé boun dyani*.
Brûlure, *dyani-da*.
Brun, *basala*.
Bruyant, *woyolila*.
Bûche, *yiri-kourou*; *nyonso*; *falima*.
Bûcheron, *satyé*, *saké*.
Butte, petite hauteur, *tinti*, *tindi*, *toundo*.

C

Ça, ici, *yan*, *dyan*; *yan-fé*, avec mouvement. Viens çà, *na yan*, *na dyan*, *na yan-fé*. || — ET LÀ, *yani-yano*.

CABRER. SE —, *pan*. Le cheval s'est cabré, *sou pana*.

CACHER, *tougou*, *dougou*, *dogo*. L'enfant s'est caché, *din tougouta*. Le soleil s'est caché, *tili bé tougoula*.

CACHETTE, *tougou-doula*, *tougou-yoro*.

CADAVRE, *sou*. || — D'HOMME, *mokho-sou*, *ké-sou*.

CADEAU, *son*, *sounya*. || FAIRE UN —, *son di*. || RECEVOIR, ACCEPTER UN —, *son soro*.

CADENAS, *kokrani*.

CAGE, *sou* (case). || — À POULE, en forme d'ogive, *koulou-koulou*.

CAHIER, *kaï*, *kaïti* (Fr. et Wolof.).

CAIL-CÉDRA, *dyala*, *dyalo* (K.); *bono*.

CAILLE, *poro-poro*.

CAILLER, *koumou na*, *koumou*. Lait caillé, *nono koumou*. Le lait s'est caillé, *nono koumouta* ou *koumouna*.

CAILLOU, *kourou*, *krou*. || GROS —, *kaba*. || PETITS —X ferrugineux, *béré*, *bélé*, *bré*.

CAÏMAN, *bama*, *banba*, *banbo*; *fatama* (K.).

CAISSE, *kankéran*; *wakhandé*.

CALCUL, *dani*.

CALCULER, *dani ké*.

CALEBASSE, *fé*, *féli*, *félé*, *félou*.(K.); *féloungo* (K.). || GRANDE —, *félé-ba*. || PETITE —, *félé-din*, *félou-dé* (K.); *bata*. || — EN BOIS, très grande, *kouna*, *kounandi*; *félingo* (K.). || — À MANCHE, *galamo*, *kalaman*; *konsoro*. || — À LONG COL, *diba*. || — TOUTE PETITE, *koutouroutou*.

CALEÇON, *koursi*, *koulousi*.

CALICOT, *bagi-dyé*, *bagi-khoï* (K.); *sanou-dyé bagi*; *tolou dyé* (Fr.); *ninkina* (Fr.).

CALLOSITÉ, *bakha-non* (marque de travail).

CALME, subst., *mounya*, *mounyo* (K.). || Adj., *mounyaba*, *mounyélila*, *moundé*. || ÊTRE —, *mounya*. Il est calme, *a bé mounya*; *a nté sari* (il n'est pas en colère). || AVEC —, *mounya*, *moundimoundi*. || —, dans la température, *fonyo té*, *fyen té* (il n'y a pas de vent).

CALMER. SE —, *mounya*. || —, en parlant du vent, *ban* (cesser).

CALOMNIE, calomnier, *dyalaki*, *dyalaké*.

CALOTTE, bonnet, *fougoula*.

CAMARADE, *téri*, *téri-tyé*, *téri*, *ké-khanou* (K.). C'est mon camarade, *n' téri dou*.

Caméléon, *nonsi.*
Camp, *dakha*, *kélé dakha.*
Campagne, *woula*, *woulo; birsa*, *boursa.*
Campement, *digi-doulo; dakha* (campement de longue date).
Camper, *digi.*
Canaille, *mokho dyougou.*
Canard sauvage, *bourou; wandalo* (K.).
Canari, grand vase en terre pour l'eau, *dyi-dakha*, *dakha*, *da.*
Canne, *béré*, *bété; koloma* (K.).
Canon, *goubé.*
Caoutchouc, *folè-dyi; saba-dyi*, *goï-dyi.* || Arbre à —, *folé.* || Liane à —, *saba*, *goï*, *saba-goi.*
Capitaine, poisson de Sénégal, *haboré.*
Capitale, *fama-dougou*, *fama-sou*, *mansa-dougou*, *mansa-sou* (village de roi).
Capsule, *dégé.*
Captif, *dyon.* || — de guerre, *kélé-dyon.* || — de commerce, *sandyon.* || — de case, *woulosou*, *wolosou.*
Captivité, *dyonya.* || Emmener en —, *dyon tanaé.* || Être emmené en —, *dyon takha*, *takha dyon yé.* || Être en —, *dyon bé*, *bé dyon yé.*
Car, *katougou*, *katouga* Je te récompense, car tu travailles, *m'bé sara di*, *ma*, *katougou i ka bakha.* Je t'aime car tu es mon frère, *m' b' i fé*, *katougou n' doro dé yé.*
Caractère, *songora.* || Bon —, *songora ka di.* || Mauvais —, *songora ka dyougou.*
Carapace, *fara*, *kouna-fara*, *kounya.*
Caravane, *sété*, *dyaraou.*
Carême, *soun*, *soun-karou.*
Carnassier, *soubou-domo*, *soubou-domolila.*
Carpe, *baloukala; kolinsa.*
Carquois, *tou*, *toungo* (K.).
Cartouche, *késé.*
Cascade, *souroundou; faraka.*
Case, *boun*, *sou*, *bougou.* || — d'entrée, *boulou.* || Groupe de —s, appartenant à un chef, *lou.* Dans la case, *boungola.* Toutes les cases, *boung-o-boung.* Va dans ma case, *takha na boungola.* Il est dans sa case, *a bé boun*, *a bé boun kono.* Je vais dans ma case, *m' bé takha boun.*
Casser, *ti*, *tinya; kari; fakha*, *fa.* J'ai cassé mon canari, *n' ka na dakha tinya*, *fakha.* Mon canari est cassé, *na dakha tinyara*, *tita.*
Castrer, *kabali.*
Cauri, *kourou* (en moyenne 2,000 cauris valent 5 francs).
Cause, *katougala.* || Être — que, *ké.*

CAUSER, être la cause, *ké*. La guerre a causé la mort de beaucoup d'hommes, *kélé ka ké mokho syama sara* (la guerre a fait beaucoup d'hommes sont morts). || —, faire la conversation, *kouma*, *barou*, *barouli ké*. Nous allons causer, *an ka kouma*.

CAVALIER, *sou-tigi*.

CAVITÉ, *dinka*. || — DANS UN ARBRE, *wou*.

CE, CET, CETTE, CES, *nyi*. Cet enfant, *nyi din*. Cette femme, *nyi mousou*. Ces bœufs, *nyi nisilou*. || — QUE, se tourne par le nom correspondant ou par *moun*, quoi. J'ai entendu ce que tu as dit, *kouma*, *moun ka fo*, *n'ka mé* (j'ai entendu la parole que tu as dite). Vois ce que tu as fait, *a félé i ka moun ké* (vois tu as fait quoi). || — QUI, *moun* (quoi). Je ne sais pas ce qui arrivera, *ma lon moun bé na*.

CECI, *nyi*, *nyimfé*.

CÉDER, *boula*. || —, laisser à quelqu'un, *boulo tou*.

CEINTURE, *tyé-sirila*; *tyé-sirilo* (K.); *dyoulou*, *dyala*; *fala-fala*; || — DE PANTALON, *koursi-dyoulou*, *koursi-dyala*.

CELA, *nyi*, *nyimba*. Prends cela, *nyi ta*. Prends ceci et laisse cela, *nyimfé ta*, *nyimba tou yé*. || — MÊME, *fan-fan*. C'est cela même, *fan-fan dou*. C'est cela, *a té* (cela ainsi).

CÉLIBATAIRE, pas marié, *kamarin*. || —, marié sans sa femme, *tyé gana*.

CELUI-CI, *nyi*; au plur., *nyilou*. Quels hommes sont venus? Ceux-ci. *Dyon mokholou nara? nyilou*. Quel homme a crié? Celui-ci, *Dyon ka kasi? nyi dou*. || — LÀ, *nyi*. || — QUI, *mé*, *min*, *méno*; au plur., *mé*, *méou*. Celui qu'ils ont attaché s'est sauvé, *alou ka mé siri*, *a borita*. Celui qui prie ira au ciel, *mé ka sali ké a bé dou aldyana ro*. Celui qui a tué l'éléphant a vendu l'ivoire, *mé ka sama fakha*, *a ka nyi firi*.

CENDRE, *bougouri*, *bougouti*, *bougouni*, *bouri* || — BLANCHE, *bougouri dyé*. || — ALCALINE DE CERTAINS VÉGÉTAUX (*nété*, maïs, pour guère, etc.), *ségué*.

CENT, *kémé*, *kamé*, *tyémé*; *kémé ni tan foula* (B.). || DEUX —S, *kémé foula*, *kémé foula ni débé* (B.). || HUIT —S, *kémé ségi*, *bakémé* (B.) (Les Bambaras comptent 100 au lieu de 80).

CENTIÈME, *kéména*, *kaména*, *kémé ni tan foulana* (B.); *kémènyandou*.

CENTRE, *tala*, *tla*, *tama*, *témo*. || AU —, *talan tyé*, *taman tyéro*, *talan tyéro*, *témo to* (K.).

CEPENDANT, *bari*; *nkha*. Je te paye, cependant tu n'as pas travaillé, *n' ka sara di' ma*, *bari i ma bakha ké*.

CERCLE, *kori*, *koti*; *goni*; *flo*.

CERCUEIL, *sou-douli*.

CERTAIN, assuré, *dyé*, *dyéli*, *nyé*. Cela est certain, *fèn bé dyè*, *fèn bé dyéli*, *nyé*.

CERTAINEMENT, *yôô*.

CERVEAU, *koun-né.*

CESSE. SANS —, *toum'-o-touma*, *loung-o-loung.*

CESSER, *ban; boula.* Cesse de faire du bruit, *woyo boula* (laisse le bruit). Cesse de frapper, *gosi boula.*

CHACAL, *kankoulou; nasi; woulo-wouloto.*

CHACUN, tout homme, *mokho bé*, *mokh'o-mokho.* Chacun sait qu'il faut prier, *mokho bé ka lon nyanta sali ké.* ‖ —, par tête, la pièce, *kilin-kili.* Ces bœufs valent deux captifs chacun, *nyi ni-silou songo kilin-kili*, *dyon foula.*

CHAÎNE, *négé -dyeoulou* (lien en fer); *dyoloko.*

CHAIR, *soubou*, *sougou*, *sogo.*

CHAISE, *sigila*, *sigilo* (K.).

CHALEUR, du feu, *goninya.* ‖ — DU SOLEIL, *fountani*, *foumtouni*, *founti.* ‖ ÊTRE EN —, *woulila.*

CHAMBRE, *boun*, *boo*, *bongo.* ‖ — DE DEVANT, *bafé.* ‖ — DE DERRIÈRE, *boun dyou.* ‖ ANTI —, *gwa.*

CHAMEAU, *nyogoma*, *nyégémé*, *nyokhoma*, *nyamou.*

CHAMP, *fourou*, *foutou; séné* (Ko.), *séné-yoro* (endroit de semailles). ‖ FAIRE UN —, *fourou ké*, *séné ké.*

CHAMPIGNON, *bountéré*, *boumtré.*

CHANCE. AVOIR DE LA —, *bé diyato*, *bé diyaro.*

CHANCRE, *poro.*

CHANGER, *fali*, *falé*, *félé.* Changer de vêtements, *fani fali.* Changer un pagne pour un autre, *fani fali ka do ta.* ‖ SE —, *fani fali.*

CHANSON, *donkili.*

CHANTER, *v. a. donkili.* ‖ —, *v. n. donkili fo.*

CHANTEUR, *donkilila*, *donkili-daran-ké* (Bel.), *dialy.*

CHANVRE, indigène, *dafou*, *fou*, *ndadou.*

CHAPEAU, *dibiri*, *dibri; gaba*, *gaban*, *ngafa.*

CHAPELET, *korosi*, *koroson*, *tasabia*, *warwaré.*

CHAPELIER, *dibiri-darala*, *gaban-dala.*

CHAPON, *nounou*, *sisé-kobo*, *kobo.*

CHAQUE, se traduit en répétant le nom et interposant *o* entre les deux. Chaque homme, *mokh'-o-mokho.* Chaque case, *boungo-boun.* Chaque jour, *loungo-loun.*

CHARBON de bois pour forgerons, *fin-fin.* ‖ —, pour la poudre, *darsé.* ‖ —, tison enflammé, braise, *ta-késé*, *ta-kourou.*

CHARGE. — 1. Fardeau, *doni.* ‖ — D'ÂNE, *fali doni.* ‖ 2. — DE POUDRE, *marfa soni.* ‖ 3. —, fonction, *yoro.* La charge de percepteur d'impôt, *salé minala yoro.*

CHARGEMENT, *doni.*

CHARGER. — 1. Mettre une charge, *nyou*, *doni sigi.* Charger un âne, *fali-nyou.* Charger sur sa tête, *sigi koun kan.* ‖ 2. — UN FUSIL, *marfa soni.* Le fusil est chargé, *marfa bé sonila.*

CHARITABLE, *sarakha-dila*, *sara-dila.*

CHARITÉ, *sarakha-dinya*. ‖ FAIRE LA —, *sarakha di*.

CHARMANT. C'EST —, *a ka nyi kou sobé, a ka nyi syama, a ka nyi kali*.

CHARMER, *ka di*. Ce chant me charme, *nyi donkili ka di n' yé* (ce chant m'est agréable).

CHARPENTIER, *yiri désila*.

CHARPIE, *fani-kourou mésèndi*.

CHASSE, *donsouya*. ‖ ALLER À LA —, *takha ka donsou, takha ka soubou fakha* (aller tuer des animaux).

CHASSER le gibier, *donsou, soubou fakha; gwé*.

CHASSEUR, *donsou, dounsou*.

CHAT, *dyangouma; nyaro*. ‖ — TIGRE, *dyangouma-wara*.

CHÂTIER, *doroya; bèn; gosi*.

CHÂTIMENT, *doroya; gosi* (des coups).

CHATOUILLER, *nyokholi, nyokho-nyokho*.

CHÂTRER, *kobo*.

CHAUD. C'EST —, *gwin, a ka goni; gandi*. De l'eau chaude, *dyi ka gwin, dyi gandi*. ‖ AVOIR —, *gandi bé*. J'ai chaud, *gandi béna*. ‖ IL FAIT —, *a ka gwin*.

CHAUFFER, *gandi*. ‖ SE —, *dya*. Je me suis chauffé, *n 'dyara*. Je me chauffe *m'bé dya*. Il fait bon se chauffer, *dyani ka gnè* (l'action de se chauffer est bonne).

CHAUME, *bin; tyi, ti*.

CHAUSSER. SE —, *sabata dou, sabara dou, samara dou*.

CHAUSSURE, *sabata* (Ar.), *sabara, samara*. ‖ —, bottes, *tyourou*. ‖ — EN BOIS, *sokourouni, sokourni*.

CHAUVE. IL EST, *a bé koun dyé* (il est tête blanche); *si nta kouna* (les cheveux ne sont pas drus). ‖ — SOURIS, *katourouni, gantourouni; korofiné; tonso*.

CHAVIRER, *tounou*. La pirogue a chaviré, *kouloun tounouna*. La pirogue chavirera, *kouloun bé tounou*. La pirogue est chavirée, *kouloun bé tounouna*.

CHEF, *koun-tigi*. ‖ — DE FAMILLE, *lou-tigi*. ‖ — DE VILLAGE, *dougou-tigi*. ‖ — DE GUERRE, *koun-tigi; kélé-tigi; boulou-tigi* (chef de bande).

CHEMIN, *sila, sira, silo* (K.). ‖ — FAISANT. ‖ EN —. ‖ LE LONG DU —, *silaro, siloto* (K.). Prendre le chemin de Kankan, *Kankan sila dou*. Le chemin de Samankoro, *Samankoro sila*, ou mieux *Samankorota sila*. Passe ton chemin! *tanbi!* Quel est le chemin? *sila dyoma?* Laisse le chemin, *bo silaro, sila boula*.

CHEMISE. SORTE DE —, que portent les indigènes, *doroké, doloké, dourgi, drogi*.

CHENILLE, *toumou, toumbou, touro, tonbo*.

CHER. – 1. D'un haut prix. ‖ C'est cher, *songo ka dyougou, songo ka boun*. Ce n'est pas cher, *songo ma boun; songo sourou; songo*

nyouma. || 2. Aimé, *di.* Mon père m'est cher, *m' fa ka di n 'yé.*

CHERCHER, *nyini.* Aller chercher, *takha nyini.* Envoie chercher, *ki ka nati.* Envoie chercher de l'eau, *mokho ki, ka dyi nati* (qui porte de l'eau), *ka dyi ta* (qui prenne de l'eau). Envoie chercher le chef du village, *mokho ki, ka dougou-tigi kili* (qui appelle le chef du village).

CHÈRE, *balou-fèn, doumou-fèn.*

CHÉTIF. IL EST —, *fanga nta koun* (sa tête n'a pas de force).

CHEVAL, *sou, souo* (K.). || — BLANC, *sou béda.* || — NOIR, *fin,* alezan, *dyoubé-oulé.* || — BAI CLAIR, *dyoubé moumou.* || BRUN; *dyoubé.* || — POMMELÉ, *dafé fin.* || — GRIS DE FER, *bougou fin.* || — ROUAN, *dyoubé.* || — BUVANT DANS SON BLANC, *dafé dyé.* || — BAI EN TÊTE ET BALZANES, *tyadou.* || — ISABELLE, *golèmbou.* || — À DEUX BALZANES, *sou dyé foula.* || — ROSE, *sou goulou woulé.* || MONTER À —, *sou ko yélé.* || ALLER À —, *sou ko takha.* || ÊTRE À —, *sou bé yéléla.* || — RÉTIF, *sou kourou.*

CHEVELU, *siba, si ka sya.*

CHEVELURE, *si.*

CHEVEU, *si.* || — BLANC, *si dyé.*

CHÈVRE, *ba, ba-mousou.*

CHEVREAU, *ba-din, ba-dé.*

CHEZ, *bara; lou; yoro.* Va chez ton père, *takha i fa bara.* Chez Ngolo, *Ngolo bara, Ngolo lou* (dans les cases de Ngolo).

CHIEN, *woulou.* || — DE FUSIL, *kéréboudona, kérédolu; marfa woulou.*

CHIER, *bou ké.*

CHIFFON, *fani koro* (vieux linge), *fini koro, fini koto, fanou khoto* (K.); *fani kourou* (morceau de linge).

CHIQUER, *sira doumou, sira douna.*

CHOC, *gosi.*

CHOISIR, . . . *ro tomo* (ramasser dans); *sougandi.* Choisis! *ni sago ta* (prends si tu veux). Choisis un fusil, *marfaro tomo* (ramasse dans les fusils).

CHOSE, *fèn, fèngo* (K); *kou.* || QUELQUE —, *fèn-si, fèngo.* || TOUTES LES —S, *fèng'o-fèn.*

CHUTE, *bita, bira.* || FAIRE UNE —, *bi.* || — D'EAU, *sourounda; faraka.*

CICATRICE, *non; da-non; dyoli-non.* || —, d'un coup de couteau, *sokholi-non, souali-non.*

CICATRISER. SE —, *ka kèndé; ka kéné.*

CIEL, *san, san-kala; ngala; ngalo-koro.* Le ciel est sans nuage, *san dyéna.* Ciel d'orage, *kala fin.* Ciel moutonné, *tori.*

CIGALE, *kéré; kéré-kéré.*

CIL, *nya si, nya dougouma si.*

CIME, *koun* (tête); *kourou-koun, tinti-koun, toundo-koungo* (K.).

CIMETIÈRE, *sou-dou-yoro* (endroit ou on enterre les cadavres).
CINQ, *loulou*, *lourou*, *doùlou*, *dourou*.
CINQUANTE, *tan loulou; débé*, *débanta*.
CINQUANTIÈME, *tan loulouna*, *débéna*, *débantana*.
CINQUIÈME, *loulouna*, *lourouna*, *doulouna*, *dourouna*.
CIRCONCIRE, *foro tégé*.
CIRCONCIS IL EST —, *a bé foro tégéla*, *a boloko-la*, *a nyara-la*.
CIRE, *kanya*, *li-kanya; malé; fanfà*. || — EN RAYONS, *li-nyaka*, *di-nyaka*, *linyakho* (K.).
CISEAUX, *kémésou*.
CISELER, *nyégé*, *tégé*.
CITERNE, *kolon*. || —, pour l'indigo, *gara dakha*.
CITRON, *lémourou*.
CITRONNIER, *lémourou-yiri*.
CITROUILLE, *dyé*.
CIVIÈRE, *kara-kara*, *kharan-kharan* (K.); *gangéré; sansara; nakhara*.
CLAIR. — 1. *Dyé*, *gé*, *gwé* (Ko.). De l'eau claire, *dyi dyé*, *dyi gé*. Il fait clair, *a bé dyé*. Il ne fait pas encore clair, *a man dyé folo*. || — DE LUNE, *kalou dyé*, *karou dyé*. || 2. C'EST —, peu épais, *a man kouna*. || 3. C'EST —, facile à comprendre, *dyé*, *a man goulé*.
CLAMEUR, *woyo-ba*.
CLANDESTIN. C'EST —, *a bé dougoula*.
CLARTÉ, *dyé*, *karou-dyé* (clair comme la lune).
CLAVICULE, *kama-kourou*, *kama-koulou*, *khamba-kourou* (K.) (os de l'épaule).
CLEF, *koundi; kounégé*.
CLOCHETTE, quadrangulaire, employée dans les *tamtams*, *tanan*, *tlan; sébanou; yigi-yigi*, *woyo-woyo*.
CLOU, *négé-kourou*, *négé-koulou* (os de fer), *pèmpé*.
CLOUER, *pèmpé*.
COCOTIER, *nasarati*.
CŒUR, *son*, *so*. Il a bon cœur, *a son ka nyi*. C'est un mauvais cœur, *a son ka dyougou*. De bon cœur, *sagolé*. Je le fais de bon cœur, *n'sagoléro*. Je le fais à contre-cœur, *a ka dyougou n'yé* (cela m'est pénible).
COFFRE, *kankéran; wakhandé*.
COFFRET, *bata*, *bara*.
COGNÉE, *yéné*, *dyéné; yèndé*, *dyèndé*.
COIFFER, *koun dara*, *koun dala*, *koun da*.
COIFFEUSE, *koun darala*, *koun dala; kouméré* (Bel.).
COIN, *noun-khan* (comme le nez) (K.); *koun*, *kouno; dogo-dogo*, *doukhou-doukhou*.

Col. – 1. Cou, *kan*, *kango* (K.). || 2. — de montagne, *dankari* (passage).

Colère. – 1. Subst., *séli*, *sarili*. || Être en —, *séli*, *sari*. || Se mettre en —, *séli*, *sari*. || 2. Adj., *sariléla*, *séliba*.

Colique, *kono dimi* (mal au ventre); *khono dimi* (K.).

Colleter. Se —, *kélé; boula nyokhoma*.

Collier, *kan dyoulou* (lien de cou); *kan kono*, *kan kono dyoulou*, *kan bin*, *kan kori*.

Colline, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.

Colonne, expédition, *kélé*, *kélé-ba*.

Colporteur, *dyali*, *dyoula*.

Combat, *kélé bita; kélé bira; nyokhon-boun*.

Combattre, *kélé ké*, *nyokhon-boun ké*.

Combien, *dyéli*, *akhé*. Combien d'hommes, *mokho dyéli*. Combien de bœufs, *nisi dyéli*, ou *nisi akhé*. || —, en parlant de prix, se tourne par le mot : prix, *songo*. Combien le poulet? *i sisé songo* (le prix de ton poulet)? Combien vends-tu le bois? *lokho songo* (le prix du bois?).

Comble. C'est —, *a fara* (c'est plein). || De fond en —, *kono bé* (tout l'intérieur).

Combler un trou, *dyoso*.

Comestible. C'est —, *a bé douma*. Ce n'est pas comestible, *a douman té*.

Commander, *tyi*, *to; oka; sogi*.

Comme. – 1. *Iko*. Cet homme est fort comme un bœuf, *nyi mokho fanga ka boun iko nisi*, ou *iko nisi yé* (la force de cet homme est grande comme est un bœuf). || —, peut se tourner par : être égal, *kan*, ou être le même, *bé kili*. Tu es comme ton frère, *ité n'i doro-ké ka kan* (toi et ton frère c'est égal), ou *ité n'i doro-ké lé kili* (toi et ton frère c'est le même). Cet homme est fort comme un bœuf, *nyi-mokho fanga ni nisi ka kan*. || —, cela, *nyi nyokhon*. || 2. Pendant que, se tourne par : dans le temps, *touma*. Comme j'arrivais, il partait, *n'ni touma a tara* (au temps de mon arrivée il est parti). || — si, *iko*. Vous courez comme si vous aviez vu le lion, *alou bé bori iko alou ka wara nyé*.

Commencer, *folo; da-mouta*, *da-mina; dyou-ta; dyou-tégé*. Le vent commence à souffler, *fonyo folo nara*. A-t-il commencé à parler? *a ka kouma folo fo?*

Comment, *tyoukou dyoma*, *tyoko dyoma* (de quelle manière). || —, se tourne par : quoi, *di* ou *moun*. Comment t'appelles-tu? *i tokho di* (ton nom est quoi)? Comment vas-tu? *i bé dé?* Comment as-tu fait cela? *i ka nyi ké tyoukou dyoma?*

Commerçant, *dyago-kéla; samba; firi-kéla*.

COMMERCE, *dyago; san'i firi* (acheter et vendre). || FAIRE LE —, *dyago-ké, san'i firi*

COMMETTRE une faute, *khaké ké, ſlila ké.* || — QUELQU'UN, *ki* (envoyer).

COMMISSION, *kila.* || FAIRE UNE —, *kila ké.* || DONNER UNE —, *ki.*

COMMODE, agréable, *di.* || C'EST —, facile, *a man goulé, a ka nyi.*

COMPACT, *kouna.* La brousse est compacte, *tou ba kouna.*

COMPAGNIE. EN — DE, *ani, ni.* Je pars en compagnie de mon frère, *ani doro-ké m' bé takha.* || TENIR —, *takha nofi; boula nofi.*

COMPARER, *kanya.*

COMPLET. C'EST —, *a ſara* (c'est plein); *a bé moumé* (c'est tout entier); *bé* (tout); *fèngo-fèn té dabaké* (il ne manque rien).

COMPRENDRE, *mé.* Comprends-tu? *I ka mé? I ya mé?* J'ai compris, je comprends, *n' ka mé, n' ya mé.*

COMPRESSE, *ſani-kourou-sirila.*

COMPRIMER, *digi.*

COMPTE, *dani.* || RENDRE —, *ſo* (dire). || FAIRE UN —, *dan.*

COMPTER. 1. *v. a.*, *dan.* || 2. —, *v. n.*, *daniké.* || 3. — SUR QUELQU'UN, *la.*

CONCEVOIR, *woulou, wolou.*

CONCORDE, *diya.*

CONDAMNER, se rend par : dire *ſo* (K.). Condamner un homme à l'amende, *salé ſo mokho yé.*

CONDITION. 1. A — QUE, se tourne par : si, *ni.* Je te donnerai un cadeau, à condition que tu partiras, *ni bé son di' ma n' i bé takha.* || 2. —, état, *yoro.*

CONDUIRE, *nya boula.* || —, guider, *sila nya boula.* || — À, *takha . . . ſé.* Cette route conduit à Kanken, *nyi sila bé kakha Kaukan ſé.*

CONFECTIONNER, *dara, dala, da.*

CONFIANCE, *lali, dali.* || AVOIR —, *la, da, dali, bé.* J'ai confiance en mon frère, *m' bé dali n' doro-ké yé, m' bé la n' doro-ké yé.* || HOMME DE —, *lana mokho.*

CONFIER, *la, da; saouli; kalifa.*

CONFONDRE. 1. Mêler, *birisa.* || 2. —, se tromper, *fili.*

CONFUS, *maloula, malouta.*

CONFUSION, *malou.*

CONJURATION, *dyanſa.*

CONJURÉ, *dyanſa-tigi.*

CONNAÎTRE, *lon, don.* Je le connais, *n' k' a lon.* || S'Y —, *kakili bé, ſakili bé; si* (savoir faire).

CONQUÉRIR, *mouta.* Conquérir un pays, *dyamani mouta.*

CONSEIL, *dégéli; dyé.* || DONNER DES —S, *dégé.*

CONSEILLER, *v.*, *dégé; gara.*

CONSERVER, *kanta; kisi.*

CONSIDÉRABLE, *boun, boun-ba; syama, a ka sya.* || UN HOMME —, *mò-kho a ka goulé.* Un chef peu considérable, *koun-tigi a man goulé.*

CONSIDÉRER, examiner, *félé kou-sobé* (bien regarder); ...*ro yé* (voir dedans).

CONSOLATION, *dyala; manili.*

CONSOLER, *dyala-ké; mani.*

CONSPIRATEUR, *dyanfa-tigi.*

CONSPIRATION, *dyanfa.*

CONSPIRER, *dyanfa.*

CONSTATER, *félé.*

CONSTIPÉ. IL EST —, *a kono diyara* (son ventre est sec).

CONSTRUIRE, *ké; dara, dala, da.* || — une case, *boun ké, boun dara.* || — une pirogue, *kouloun dara, kouloun si* (creuser une pirogue).

CONSULTER, *dégé nyininka.*

CONSUMER; *dyani.* || —, détruire, *ti, tinya.*

CONTE, *tali, talé.*

CONTENT. IL EST —, *a diyara; a bé nyakhali.*

CONTENTER, *diya.* || SE — DE, se tourne par : seulement, *doron*, ou : être assez, *a sira.* Il se contente de patates, *a bé wousou doron doumou* (il mange seulement des patates). Il s'est contenté d'une barre de sel, *kokho fardé kili sira' yé* (une barre de sel a été assez pour lui).

CONTER, *tali fo* (dire un conte). || EN —, *fanya fo* (mentir), *kalon fo.*

CONTEUR, *tali-dala, tali-koumala.*

CONTINUEL. C'EST —, *a té ban* (cela ne cesse pas), *a ma ban* (cela n'a pas cessé).

CONTINUELLEMENT, *toum'-o-touma* (toujours); *loungo-loun* (tous les jours).

CONTRAIRE. 1. Pas la même chose, *a té kili, a té kan.* || AU —, *wo-kouma, wodou; oyéré ko.* Cet homme travaille; toi, au contraire tu dors, *nyi mokho bé bakha, oyéré ko i bé sinokho.* || 2. C'EST —, nuisible, *a ka dyougou.*

CONTRE, *nyokho, nyokhon.* Il se bat contre son frère, *a bé kélé o doro-ké nyokhon ké.*

CONTREFAIRE, imiter en se moquant, *dougouya.*

CONTRIBUTION, impôt, *sara, salé, sakhali, sagalé.*

CONTUSION, *gosi-dyogi, gosi-non.*

CONVENABLE, *nyima, nyouma.*

CONVENABLEMENT, *kou-nyouma.*

CONVENIR. 1. être convenable, *bé ta, bé té, ma, bé na.* || 2. —, être au goût de, *ka di.* Cette étoffe me convient, *nyi fani ka di n' yé.* || 3. —, être d'accord, *bé na.*

CONVERSATION, *barouli*. ‖ FAIRE LA —, *barou, barouli ké*.
CONVERTIR. SE —, *sila fali* (changer la religion).
CONVOITER, *ba fé; sago* (vouloir).
CONVOQUER, *kafou, kili* (appeler ensemble).
COPEAU, *yiri-késé; yiri-féléma*.
COPIEUX, *a ka sya, syama*.
COQ, *dountoun, dounou, dono*.
COQUE de fruit, *fara*.
COQUILLE, *koulou, kolo; kanko*. ‖ — d'œufs, de fruit, *fara*.
CORAIL, *diginé, koboro*.
CORAN, *alkoranou* (Ar.).
CORBEILLE en joncs, *sagi, ségé; korsagi, félé-félé, fédé* (S).
CORDE, *dyoulou, dyourou; fou*. ‖ — d'instruments de musique, *binyou*.
CORDEAU, cordelle, cordelette, *dyoulou-din, dyoulou dé; fou-dé*.
CORDIAL, *khanouba; di*.
CORDIER, *dyoulou-fougala, dyoulou-fougana, fou farala*.
CORDON, *dyoulou, dyala*. ‖ — de pantalon, *koursi dyoulou*. ‖ — de sabre, *masédou; fan dyoulou*.
CORDONNIER, *garanké*.
CORNE d'animal, *binyé, biéné, binyo; giri*. ‖ — à poudre, *garna*. ‖ —, instrument de musique, *boudofo*.
CORNU, *binyé-tigi*.
CORPS, *fari*. ‖ —, cadavre, *sou*.
CORRIGER un enfant, *lamo; gosi* (frapper).
CORVÉE, *bakha*.
COSSE, *fara* (écorce); *goulou* (peau).
COSTUME, *fani, fini, fanou* (les pagnes).
CÔTE. 1. Os, *galaka, gasaba; dini-kourou* (os de la poitrine). ‖ — À CÔTE, *bara*. ‖ 2. —, coteau, *tinti, tindi, toundi, toundo*.
CÔTÉ. A —, *bara, kéré, dala; koro*. A côté de moi, *m' bara*. ‖ — de toi, *i bara*. ‖ — de lui, *o bara*. Le chemin passe à côté du fromager, *sila bé tambi banan dafé*. ‖ Du — DE, *fé, fan-fé*. Du côté de l'orient, *koron-fé*. Du côté du couchant, *tili-bi-fé*. ‖ DE L'AUTRE — DE, *ko, kho, ko fé, khofé*. De l'autre côté du fleuve, *ba ko, ba kofé*.
COTEAU, *tinti, tindi, toundi, toundo*.
COTON, *kotoundi; kotoundo* (K.), *koronti, korandi, kori*.
COTONNIER, *kotoundi-yiri, kori-dyiri, kotoundi-kéla, kori-kéla*.
COU, *kan, kango* (K.).
COUCHANT, *tili-bi* (chute du soleil).
COUCHE, lit, *lalan, dalan, lalango* (K.). ‖ FAIRE SES —S, *woulou, wolo*.
COUCHER. 1. et SE —, *la, da*. Il est couché, *a lala, a bé la*. ‖

IMPRIMERIE NATIONALE.

—, *subst.* Coucher du soleil, *tili-bita*, *tili-bira*. || 3. Se —, en parlant du soleil, *bi* (tomber).

Coude, *non-kon-kourou*, *non-kon-koulou*, *noun-koun-kourou*, *non-kon-kou*; *kombéli*.

Coudée, *non-konya*; *songogna*. Long de cinq coudées, *a ka non-konya loulou dyan*. Cinq coudées de guinée, *bagi non-konya loulou*.

Coudre, *kara*, *kala*, *kali-ké*, *kalali-ké*. Il coud son pagne, *a bé fani kara*. Que fais-tu ? Je couds, *i bé moun ké ? M'bé karali ké*.

Couffin, *foufou*.

Coulant, *woyo*.

Couler, *bourou*, *woyo*. L'eau coule dans le ruisseau, *dyi bé woyo koro*. Le sang a coulé, *dyoli bourouta*. || — dans, se jeter, en parlant d'une rivière, *boula*. Le Milo coule dans le Niger, *Milo bé boula Dyalibaro*.

Couleur, *fara*; *fènkala*. Couleur rouge, *fènkala woulé*. Couleur d'indigo, *gara*, *gala*.

Couleuvre, *sa* (serpent).

Coup, *gosi*; *bongo*; *bousa*. || — de fusil, *marfa gosi*. Fusil à deux —s, *da-foula*. || Sur le —, *sa-sa*, *si-sa*. || Tout d'un —, *sinya kili*. || A tout —, *siny'-o-sinya*. || Tirer un — de fusil, *marfa gosi*. || Donner un —, *gosi*, *bougo*. || Recevoir un —, *gosi soro*. || Donner un — de main, *démé* (aider).

Couper, *tégé*. Il a coupé un arbre, *a ki yiri kili tégé*. Il s'est coupé avec son couteau, *a tégéra mourouma*.

Couple. Un — de, *foula* (deux).

Cour de cases, *lou-kono* (intérieur d'un groupe de cases). || — d'un village, *konola*, *kénéma*.

Courage, *fariya*, *fatiya*, *fatinya*.

Courageux, *fari*, *fati*.

Courant, *adj.*, *woyo*. De l'eau courante, *dyi woyo*. || En —, *borito*. Il vient en courant, *a bé na borito*.

Courbe. C'est —, *a man tili*, *a man tilin*, *a man télé*.

Courber. Se —, *digi*. Il a courbé la branche, *a ka yiri-boulou digi*. Il s'est courbé, *a digira*.

Courge, *dyé*. || — ronde, *soro*.

Courir, *bori*, *boli*, *boré*. Cours ! *I bori !*

Courroie, *goulou-dyoulou* (lien en cuir).

Court, *sourou*, *soutou*, *soro* (petit). || C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas long). Ce chemin est plus court que l'autre, *nyi sila ka tarya do yé*.

Couscous, *basi*; *fidi*, *firi*, *fouto* (K.). || —, farine, bouillie, *tou*, *to*. || Sauce du —, *nadyi*. || Piler le —, *sousou*. || Mortier à —, *kouloun*. || Pilon à —, *kouloun-kala*.

COUSIN. 1. Parent, *bènké-din*, *bènké-dé*. ‖ —E, *bènké-mousou*. ‖ —, moustique, *sousou*.

COUSSIN, *bito; dofolo; fèn-sigi*.

COÛT, *songo*, *sara*.

COUTEAU, *mourou*.

COÛTER, *dyaré*. Combien coûte ce bœuf? *nyi nisi dyaréta moun?* ‖ —, se tourne par : le prix, *songo*. Combien coûte ce bœuf? *nyi nisi songo?* (Le prix de ce bœuf?) Ce bœuf coûte trois pièces de guinée, *nyi nisi dyaréta pis saba*, ou bien *nyi nisi songo pis saba*.

COÛTEUX. C'EST —, *o songo ka dyougou*, *ka boun*.

COUTUME. 1. Habitude, *dali*, *délo* (K.), *délila*, *déri; kouké; namou*. ‖ AVOIR —, *dali*. ‖ —, impôt, *sora*, *salé*, *sakhali*, *sagalé*, *dyakka*.

COUTURE, *karali*, *kalali*.

COUVÉE, *sisé boutounou*.

COUVER, *biri kili kan* (couvrir sur les œufs).

COUVERTURE, *biti-fani*, *biti-kan; bouri-fani*, *bouri-kan; bagé*, *baggo* (K.). ‖ — de Ségou, *danpé*, *danpa; siriféba*. ‖ — du Macina, *kasi*, *kasa*.

COUVRIR. SE —, *biri*, *biti*, *bouri*, *bouti*. ‖ —, cacher, *tougou*, *togo*, *dougou*. ‖ SE —, *fani dou* (mettre des pagnes).

CRABE de terre, *bama kéré-kéré*.

CRACHAT, *da-dyi* (eau de la bouche).

CRACHER, *v. a.*, *da-dyi bo* (rejeter de l'eau de la bouche). ‖ —, *v. a.*, *bo*, *bo dala* (chasser dedans la bouche).

CRAINDRE, *sila bé*. Ne crains rien, *i kana fèngo-fèn sila*.

CRAINTE, *sila*, *sira*, *siranba*.

CRAINTIF, *silaba*, *silana*, *dyito*.

CRÂNE. 1. Os de la tête, *koun-kourou*, *kou-koulou*. ‖ 2. —, hardi, *fari*, *fati*.

CRAPAUD, *teri*, *toti*, *toto*.

CRASSE, *nokko*, *noua*.

CRASSEUX, *nokhola*, *nokhoba*, *nouaya*. C'est crasseux, *a bé nokhobé*, *a bé nokhola*.

CRÉANCIER, se tourne par le mot : avoir une dette, *dyoulou bé*. Cet homme est mon créancier, *nyi tyé dyoulou bé na* (je suis endetté envers cet homme).

CRÉATEUR, *darala*, *dala*.

CRÉDIT. PRENDRE À —, *dontoli*.

CRÉER, *dara*, *dala*, *da*.

CRÉNEAU, *folon*, *folongo*.

CRÉPIR, *no-koli*.

CRÉPUSCULE, *tili-bita; fitiri*.

Crête. 1. D'une montagne, *tinti-koun*, *kourou-koun*. || 2. — du coq, *fima*.

Creuser, *si*. Creuser un trou, *dinka si*. Creuser un puits, *kolon si*.

Creux. 1. *Subst.*, trou, *dinka*, *dényé*. || — de la main, *boulou-kono*. || 2. C'est —, *adj.*, *a ka doun*.

Cri, *kasi*, *woyo*. Le cri d'un animal, *kasi*. || Pousser des —s, *kasi*.

Criard, *woyoba*.

Crier, faire du bruit, *woyo*. || —, pousser des cris, *kasi*.

Crime, *fakhali*, *fali*.

Criminel, *fakhala*, *faliba*, *falikéla*.

Crin, *si*.

Crinière, *kan-si* (crins du cou).

Croassement, *tori kasi*.

Croasser, *kasi*.

Croc. 1. Crochet, *donli*, *dondi*, *donti*, *dogini*. || 2. —, dent d'animaux, *nyi*.

Crochet, *donli*, *dondi*, *donti*, *dogini*.

Crochu, *donlila*, *dondila*, *dontila*.

Crocodile, *bama*, *banba*, *banbo* (K.); *fatama* (K.).

Croire, *da*, *hakili bé*, *fakili bé*. Je crois qu'il est malade, *hakili bé na a ma kèndé*.

Croître. 1. Devenir plus grand, *bounya*. || 2. —, pousser, *bo*.

Croquemitaine, *sou-bakha* (qui travaille la nuit).

Crosse de fusil, *marfa-dyou*.

Crotte. 1. Boue, *bokho*; *nokho*, *noua*. || 2. —, fiente, *bou*.

Crotter. Se —, *nokho*, *noua*.

Crottin, *sou-bou*.

Croupe d'animal, *ko-koro*, *ko-koun*. || — de montagne, *tinti diginda*. || Être en —. || Monter en —, *bé tyé kofé soula* (être sur le cheval derrière un homme). Monte en croupe derrière moi, *na na kofé soula*.

Croupière, *ko-koro dyoulou* (courroie de la croupe).

Croûte, *fara*.

Croyance, *dali*.

Croyant, *dana*.

Cru. C'est —, *a ma mo*, *a ma nyo*, *a bé kéné*.

Cruche, *dakha*, *da*; *dyi-da*.

Crue d'une rivière, *dyi-ba*; *ba fara* (la rivière a été remplie).

Cruel, *féri*; *yaousé*.

Cueillir, *tégé*.

Cuiller en bois pour agiter le couscous, *sonkala*; *dyosa*; *girbé*.

Cuir, *goulou*, *gourou*, *golo*.

CUIRE, faire cuire, *tabi*, *tobi*, *toubi*. ‖ —, causer de la douleur, *dyani*, *dimi*.

CUISINE. FAIRE LA —, *tabili-ké*, *toubili-ké*. . ‖ —, chambre où l'on fait la cuisine, *tabili-sou*, *tabili-bougou*; *gwa-bougou*.

CUISINIER, *tabili-kéla*, *toubili-kéla*.

CUISSE, *wotou*, *worou*, *woutou*, *wourou*, *woudo*; *toko*, *tokho*.

CUIT. C'EST —, *a mora*, *a mona*; *finé*.

CUIVRE, *soula*, *soura*, *sira*; *danyo*. ‖ — rouge, *soula-woulé*. ‖ — jaune, *soula-dyé*, *soula-gé*.

CUL, *dyou*.

CULBUTE, *bita*, *bira*. ‖ FAIRE LA —, *bi*.

CULOTTE, *kourei*, *kourousi*, *kolosi*, *kourti*, *kourto* (K.).

CULTIVATEUR, *tyikéla*; *sénékéla*, *sénéla*.

CULTIVER, *v. a.*, *tyi*; *séné* (semer). ‖ —, *v. n.*, *tyiké*, *sénéké*.

CULTURE, *fourou*, *foutou*; *séné*, *séné-yoro*.

CURER, *dosi*, . . . *ro bo* (sortir de dedans).

CURE-DENTS, *nyiro bo* (sortir de dedans les dents).

CUVETTE, *fakha*. ‖ GRANDE — en bois, *kouna*.

D

DANGER, *sila*, *sira*.

DANGEREUX, *silaba*, *siraba*.

DANS, *ro*, *to*, *la*, *ma* (suffixe). Dans le village, *dougouro*. Dans le chemin, *silaro*, *siloto* (K.). Dans la case, *boungola*. ‖ —, à l'intérieur de, *kono*, *khono* (K.). Y-a-t-il de l'eau dans le canari? *Dyi bé dakha kono?* ‖ —, espace de temps, ne se traduit pas. Je reviendrai dans un an, *san kili m'bé sagi*.

DANSE, *don*. ‖ — des Kassouké, *sinyalo* (K.). ‖ DANSER, *donké*.

DANSEUR, danseuse, *don-kéla*. ‖ — des Bambara, *wara*. ‖ — des Mallinké, *kono*; *koro dyouga*.

DARD, *binyé*, *byéné*.

DATE, *tili* (jour). ‖ A LA — DE, *tili* (au jour de); *ni* (quand).

DATTE, *tamarou*.

DATTIER, *tamarou-yiri*.

DAVANTAGE, avec un nom, *do* (d'autres). Donnes-en davantage, *i ka do di 'ma*. ‖ —, avec un adjectif, *fisa* (meilleur). L'âne est fort, mais le bœuf l'est davantage, *fali fanga ka boun*, *nkha nisi fanga ka fisa*.

DE, signe de possession, ne se rend pas. Le couteau de mon frère, *na doro-ké mourou*. ‖ —, *partitif*, ne se traduit pas. Donne-moi de la viande, *soubou di 'ma*. ‖ — . . . à, *fon*, . . . *ani* . . . *tyé*. De Saint-Louis à Sigiri, *fon Ndara ka takha Sigiri*, ou *Ndara ni Sigiri tyé*. ‖ —, marquant la dépendance,

... *ta* (possession). La bande de Ngolo, *Ngolota boulou*. Le chemin de Sanakoro, *Sanankorota sila*. ‖ —, devant un infinitif, signifiant : que, ne se rend pas. Dites-lui de venir, *a fo ayé a ka na*. ‖ —, marquant l'extraction, se tourne par : dans, *ro*. Les gens du village, *dougouro mokholou*.

Débarquer, *yélé*, *élé* (monter).

Débile. Il est —, *fanga nta koun* (sa tête n'a pas de force).

Débiteur, *dyoulou-bé*. Je suis son débiteur, *dyoulou bé na 'yé*.

Déborder, en parlant d'une rivière, *a fara* (elle est pleine).

Déboucher un conduit, ... *ro bo* (enlever ce qui est dedans). Débouche le trou, *dinkaro bo*.

Debout. Il est —, *a woulita* (Il s'est levé). ‖ Se mettre —, *wouli*. Debout ! *wouli !* (lève-toi).

Débrider, *karafé bo*, *karfé bo*, *krabé bo*.

Débris, *késé*, *kourou*.

Deçà. En —, *nyato*, *nyafé*, *nyé*. En deçà de la rivière, *ba nyé*, *ba nyato*.

Décapiter, *kan tégé ; koun tégé*.

Décéder, *sa*.

Décence, *malou*.

Décent, *maloula*.

Décès, *saya*.

Décharge d'arme à feu, *gosi*. ‖ Faire une —, *gosi*.

Décharger, *doni bo* (ôter le fardeau). ‖ — un fusil, *gosi*.

Déchausser. Se —, *sabata bo*, *sabara bo*, *samara bo*, *samato bo* (K.).

Déchirer, *ti*, *tinya*, *dényé ; fakha*. Mon pagne est déchiré, *né fani bé fakhala*.

Déchirure, *wo*.

Décidé. Il est —, entreprenant, *a ka fari fati*.

Déclouer, *pèmpé bo ; négé-koulou bo*.

Découdre, *kari bo*.

Découvrir. 1. Oter le couvercle, *da-tougoula bo*. ‖ 2. —, s'apercevoir, *yé*, *nyé*, *dyé*.

Dedans, *ro ; kono*. (Voir Dans.)

Défaite, *kélé-nyé*, *kélé-dowé*.

Défaut. Faire —. (Voir Manquer.) ‖ A —, *ni* ... *té* (si ne pas). A défaut de perdrix je mangerai une poule, *ni woulou té, m'bé sisé doumou*.

Défendre. 1. Interdire, *ta* ... *fé* (ne pas vouloir), *bali*. Le roi a défendu de chanter, *mansa nta fé ka donkili ké*. ‖ 2. —, protéger, *démé* (aider), *kisi* (sauver).

Défendu. C'est —, *a bé balila*.

Défilé, passage étroit, *dankari*.

Dégâts. Faire des —, *ti*, *tinya*, *dényé*.

Dégraisser, *toulou bo*, *tlo bo*.

Déguiser. Se — en, *fani dou* (mettre les vêtements de). Les soldats se déguisent en sofa, *soldasilou bé sofalou fani dou* (les soldats mettent des habits de sofa).

Dehors, *ko*, *kho* (K.), *kofé*, *koma*; *bana ko*. || En —, mêmes mots.

Déjà, *sa-sa*, *si-sa*; *kélé*; *kélan*.

Delà. Au —, *kofé*, *koma*, *ko*, *kho* (K.). Au delà de la montagne, *tinti koma*, *tinti kofé*.

Délaisser, *boula*, *bla*.

Délasser. Se —, *sigi*.

Délectable. C'est —, *a ka di hali*; *a ka di syama*.

Délecter. Se — de. Je me délecte de bananes, *namasalou ka di hali n'yé* (les bananes sont délectables pour moi).

Délicat. 1. Il est —, faible, *fanga nta koun* (il n'a pas de force). || 2. —, difficile, *a ka goulé*, *golé*, *gwélé*, || 3. —, au goût, *a ka di*.

Délicieux. C'est —, *a ka di hali*, *a ka di syama*.

Délier, *siri bo*; *dyoulou bo*; *firi*, *foni*.

Délivrer, *foron-ké*, *foré-ké*, *féré-ké*, *horon-ké*, *forenya*, *horonya*; *kisi* (sauver).

Demain, *sini*. || — matin, *sini sakhoma*. || — soir, *sini wourala*. || Après —, *sini kindi*.

Demander, *nyininka*. Je ne demande pas mieux, *n'diyara* (J'en suis content).

Démarche, *takhama*.

Démarrer, *siri bo*; *dyoulou bo*; *firi*, *foni*.

Démettre. Se — de, *boula*, *bla*.

Demeurer. 1. Habiter, *sigila*. || 2. —, rester, *lo*, *do*.

Demi, *tala*. Une demi-journée, *tili tala*. || Et —e, *ani tala*. Une journée et demie, *tili kili ni tala*. || A —, *tala*. L'arbre est à demi coupé, *yiri bé tala tégéla*.

Démolir, *ti*, *tinya*, *dényé*.

Dénombrer, *dan*.

Dense. C'est —, *a bé kouna*, *a bé dournou*. L'herbe est dense, *bin ba kouna*.

Dent, *nyi*, *nyingo* (K.).

Dépêcher, *v. a.*, envoyer, *ki*, *tyi*. || Se —, *térya*, *tarya*, *talya*.

Dépendre, détacher ce qui est pendu, *siri bo*.

Dépeupler, *sigilana bo* (ôter les habitants). Le pays est dépeuplé, *mokho nté dyamani kono* (il n'y a pas d'homme dans le pays.)

Déplaire, *ma nyi*; *ka dyougou*. Le bruit me déplaît, *woyo ka dyougou n'yé*.

Déplumer, *si bo*.

Déposer, un objet, *sigi*; *ké*. || —, laisser un dépôt, *bokho boula*.

Dépôt, ce qui se dépose dans un liquide, *bokho*. || Laisser en —, *tou; boula, bla.*

Dépouille mortelle, *sou.*

Dépouiller, enlever les vêtements, *fani bo.* || —, écorcher, *goulou bo.*

Depuis, à partir d'un point, *fon; ka bo* (en partant de). Depuis Kita jusqu'ici je n'ai rien mangé, *ka bo Kita ka na yan, 'ma-fèngo-fèn doumou* (En partant de Kita, en venant ici, je n'ai rien mangé). || —, à partir d'une époque, ne se traduit pas. Depuis deux jours je n'ai rien mangé, *tili foula ma fèngo-fèn doumou.* || — que, *touma ko* (après le temps). Depuis que la pluie est venue, les bœufs sont malades, *touma ko san-dyi nara, nisilou ma kèndé.* || — quand? *Touma dyoma?* (A quel moment?) Depuis quand es-tu arrivé? *I nara touma dyoma?* || — peu, *a ma mé* (il y a pas longtemps).

Déraciner un arbre, *yiri ni lili bo, lili dési.*

Dérisoire. C'est —, *a bé dougouyala.*

Dernier, *kousan, korala.* || En — lieu, *sa-sala* (actuel).

Dernièrement, *a ma mé* (il n'y a pas longtemps); *donwo; nyinano; kou sata.*

Dérober, *sounya.* || —, cacher, *tougou.*

Déroute, *gwé, gwéya.* || Être en —, *bori.* || Mettre en —, *gouè.*

Derrière. 1. *Subst., dyou.* || 2. —, *adv., ko, kho* (K.), *kofé, koma.* Marche derrière le cheval, *takhama sou ko.* Le village est derrière la montagne, *dougou bé tinti kofé.*

Dès que, *ni ... ikoro* (quand ... tout de suite). Dès qu'il viendra, tu me le diras, *ni nara, ikoro i sa fo n'yé* (quand il sera venu, tu me le diras à l'instant). || — l'aube, *dyouni-dyouni* (de très bonne heure).

Désagréable. C'est —, *a ka dyougou.*

Désaltérer. Se —, *mi.*

Désarmer, *marama bo, marama boula.*

Désastreux. C'est —, *a ka dyougou.*

Descendre, *digi.*

Descente d'une pente, *diginya.* || —, pente, *diginda.*

Désert. C'est —, *fèngo-fèn té* (il n'y a rien); *mokho-mokhon té* (il n'y a pas d'hommes).

Déserter, *bori, boli* (se sauver).

Déserteur, *borila, boriba.*

Désespérer, *dyigibalito bé* (être dans le désespoir).

Désespoir, *dyigibali.*

Déshabillé. Il est —, *a ka fani bo* (il a ôté ses vêtements); *fan'-o-fani nté* (il n'y a pas de vêtements).

Déshabiller. Se —, *fani bo.*

DÉSHABITUER. SE —, *ma dali folo* (ne plus avoir l'habitude); *dali boula* (laisser l'habitude).
DÉSIRER, *ba . . . fé; sago; nyini.*
DÉSORMAIS, *fon bi* (à partir d'aujourd'hui).
DÉSOSSER, *kourou bo* (ôter les os).
DESSÉCHER, *diya.* || SE —, *diya.* L'étang est desséché, *dala diyara.*
DESSELLER, *kirké bo* (ôter la selle), *khirkhé bo* (K.).
DESSERRER, *siri boula dondi* (lâcher le lien).
DESSOUS. 1. *Adv.*, *koro.* || PAR —. || AU— DE, *koro.* Au-dessous du fromager, *banan koro.* || EN— DE, *koro.* || EN —, en secret, *kou tougoula.* || 2. AVOIR LE —, *fanga ka sourou, fanga ka boun doni* (être moins fort).
DESSUS. 1. *San, santo; kan; kanko.* || PAR—. || EN—. || AU— DE, *san, santo; kan; kanko.* || 2. AVOIR LE —, *fanga ka boun* (être plus fort).
DÉTACHER, *siri bo* (ôter le lien).
DÉTENTE d'un fusil, *kala.*
DÉTÉRIORER, *ti, tinya, dényé.*
DÉTERRER, *dougouro bo* (sortir de dedans la terre).
DÉTESTABLE. C'EST —, *a ka dyougou; a ma nyi.*
DÉTESTER, haïr, *ban.*
DÉTONATION d'arme à feu, *marfa gosi.*
DÉTOUR. FAIRE UN —, *takha mini-mini.*
DÉTOURNER quelqu'un de faire quelque chose, *dényé a ma fèn ké,* (conseiller de ne pas faire la chose). || — les yeux, la tête, *nyé yéléma.* || SE — de son chemin, *sila boula.*
DÉTRESSE, *daya.*
DÉTROMPER quelqu'un, *tonya fo* (dire la vérité). || SE —, *tonya nyé* (voir la vérité).
DÉTRUIRE, *ti, tinya, dényé.*
DETTE, *dyoulou, dyourou.* || AVOIR UNE —, *dyoulou bé.*
DEUX, *foula, fla.* || TOUS LES —, *foulani, flani.* || DEUX À —. || PAR —, *foula-foula.*
DEUXIÈME, *foulana, flana, foulanyandou.*
DEVANT, *nya, nyé, nyato, nyafé.* || AU—. || PAR—, *nya, nyé, nyato, nyafé.* Marche devant le cheval, *takhama sou nyato.*
DÉVASTER, *ti, tinya, dényé.*
DEVENIR, *na.* Le lait est devenu aigre, *nono koumou nara.* Il est devenu roi, *a nara mansa yé.*
DEVIN, *kényélala.*
DEVOIR. 1. *V. n.*, *kan.* L'homme doit prier, *mokho ka saliké kan.* || 2. —, dans le sens du futur, se traduit par ce temps. Mon père doit venir, *m'fa bé na* (mon père viendra). || —, en compte, *dyoulou bé.* Tu me dois mille kolas, *dyoulou b'i n'yé wourou wara kili.*

Dévorer, *doumou*, *domo*, *dou*.
Dialecte, *kouma* (langage).
Diadème, *fatara*; *koun-siri*, *koun-dyoulou*, *koun-dyala*.
Diarrhée, *kono-bori* (courir du ventre), *khono-bori* (K.). || Avoir la —, *kono bori*.
Diète, *doumoubali* (action de ne pas manger). || Être à la —. || Faire —, *man doumou* (ne pas manger).
Dieu, *allah*, *yallah*.
Diffamer, *dyala-ké*.
Différent. C'est —, *a té kili*, *a té kan* (ce n'est pas la même chose).
Différer, *té kili*, *té kan* (ne pas être la même chose).
Difficile. C'est —, *a ka goulé*, *a ka gwélé*, *a ka golé*.
Difficilement, *kou-goulé*.
Digérer, *kono bakha* (travailler du ventre).
Digue, *dyoubé*; *bili*.
Dimanche, *alhadi*, *alakadi*, *kari* (Ar.).
Dimension, *bounya*.
Diminuer. 1. Amoindrir, *souronya* (rendre plus petit); *do bo* (ôter encore).
Dire, *fo*. Que dis-tu? *I fo moun?* I *ko di?* *Ko di?* Dis-lui qu'il vienne, *a fo' yé a ka na*. Il a dit que tu viennes, *a ko i ya na*. Il dit, *a bé fo*. Il a dit, *a ko*. || Entendre —, *mé*. On dit, *a fora* (il est dit). En disant ces mots, *nyi kouma fo touma* (à l'instant de dire cette parole).
Direct, *tili*, *tilin*, *télé*, *tli*, *tlé*.
Direction, *boro*. Dans quelle direction est Kita? *Kita bé boro dyomanfé?* || —, se tourne par la préposition : vers, *fé*. Je vais dans la direction de Sanankoro, *m'bé takha Sanankorofé*.
Discussion, *kouma-kélé* (guerre de paroles); *sariya*.
Discuter, *kouma-kélé* (lutte de paroles); *sari*.
Disette, *konko* (faim), *konko ba*; *makou* (besoin).
Disparaître, *takha* (s'en aller); *ma yéla folo* (ne plus être visible).
Dispenser quelqu'un de faire quelque chose, *ba fé a ma fèn ké* (permettre de ne pas faire la chose). || Se —, *ma ké* (ne pas faire). Il s'est dispensé de faire visite au roi, *a ma dounaya ké mansa yé* (il n'a pas visité le roi).
Disperser. Se —, *bori*; *takha* (s'en aller).
Dispute, *kélé*.
Disputer. Se —, *kélé nyokhona*, *boula nyokhoma*.
Dissimuler, cacher, *tougou*, *togo*, *dougou*. || —, ne pas dire, *ma fo*.
Distance, *dyanya*.
Distant. C'est —, *a ka dyan*. Le premier village est distant de deux jours de marche, *dougou folo ka dyan tili foula takhama*.

DISTINGUER, *bo nyouana, bo nyouanga* (ôter d'ensemble).
DISTRAIT. IL EST —, *a kakilin ta ro, a fakili nta ro* (il ne fait pas attention).
DISTRIBUER, *tala, tla.*
DIVERTIR. SE —, *toulon-ké.*
DIVISER, *tala, tla.*
DIVORCE, *fourou-tégéla, fourou-boula.*
DIVORCER, *fourou tégé, fourou boula.*
DIX, *tan; bi* (Ko.).
DIXIÈME, *tana; bina* (Ko.).
DOCILE. IL EST —, *a bé baroula.*
DOCILITÉ, *barou.*
DODU. IL EST —, *a bé toulouba, a bé tloro.*
DOIGT, *koni.* ‖ — de la main, *boulou-koni.* ‖ — du pied, *sin-koni.*
DOMESTIQUE, serviteur, *koro-sigi* (qui reste à côté).
DOMICILE, *boun; sou* (la case). ‖ AU — DE, *bara* (chez). ‖ ÉLIRE —, *sigila* (habiter).
DON, *son.*
DONNER, *di.* Donne-moi de l'eau, *di di ma* (pour *dyi i ma*). Je lui ai donné un pagne, *n'ka fani di ama.* Mon père a donné un bœuf au roi, *m'fa ka nisi kili di mansama.* ‖ — en cadeau, *son di.*
DORÉNAVANT, *fon bi* (d'aujourd'hui); *o nya* (en avant de ceci).
DORMIR, *sinokho, sinoua* (Ko.), *suno* (Ko.).
DOS, *ko, kho* (K.). ‖ DANS LE —. ‖ A —, par derrière, *kofé, koma.*
DOT, *fourou nafoulou.*
DOTER, *fourou nafoulou di.*
DOUBLE, deux fois, *kou-foula, kou-fla.* Avoir en double, *foula soro.* Faire double emploi, se tourne par : avoir déjà un, *kili folo soro.*
DOUBLER, mettre le double, *foulanya ké, do kou-foulana ké* (mettre encore une seconde fois).
DOUCEMENT, *mounyo, moundi; doni-doni* (peu à peu).
DOULEUR, *dimi.*
DOULOUREUX. C'EST —, cela fait mal, *a bé dimi ké; a bé dimiba.*
DOUTE. METTRE EN — les paroles de quelqu'un, *ma da* (ne pas croire); *hakili ba ro a ka fanya fo* (croire qu'il a dit une fausseté).
DOUX. C'EST —. 1. Au toucher, *a ka bala, a ka souma.* ‖ — au goût, *a ka di.*
DOUZE, *tan ni foula, tan ni fla.*
DOUZIÈME, *tan ni foulana, tan ni flana.*
DRAPEAU, *bandari* (Ar.); *rayèt* (Ar.); *pavion* (Fr.).
DRESSER, lever en l'air, *wouli, wouri.*

— Droit. 1. *Subst.*, *dgo*, || Avoir le —, *dyo soro*, *dyo ba boulou*. || 2. —, *adj.*, *tili*, *tilin*, *télé*. || 3. —, le côté droit, *kini*; *béré* (Ko.). || 4. —, impôt, *sara*, *salé*; *sakali*, *sagalé*; *dyakha*.

Dune, *tinti*, *tindi*, *toundi*, *toundo*.

Dupe, *dolé*.

Duper, *méné*.

Dur. C'est —, *a ka goulé*, *golé*, *gwélé*, *a kha kholé* (K.). La terre est bien dure, *dougou ka goulé wa*.

Durant, pendant, *o touma*.

Durée, *touma*.

Dureté, *gouléya*, *goléya*, *gwéléya*.

Duvet, *kono din si* (plumes d'un petit oiseau).

Dynastie, *si* (graine, race).

Dysenterie, *kono-bori*; *khono-bori* (K.).

E

Eau, *dyi*, *gi*, *dyio* (K.). De l'eau, *dyi*. De l'eau fraîche, *dyi souma*. De l'eau chaude, *dyi gandi*.

Ébénier. Faux —, *goulé yiri* (bois lourd); *fara-goulé iri*.

Ébouler. S'—, *bi*; *waya*.

Ébranler, *yigi-yigi*.

Écaille, *fara*.

Écailler, *fara bo*.

Échafaudage pour palabres, *bana*, *bènta*; *kora*.

Échange, *fali*. || Faire un —, *fali ké*. || En —, *a bé nné*. J'ai pris du mil en échange de riz, *n'ka nyon ta*, *a bé nyé malouto*.

Échanger, *fali*. J'ai échangé mon cheval contre un bœuf, *n'ka né sou fali nisi yé*.

Échapper. S'—, *bori*, *boli*, *bouri* (se sauver). || — à quelqu'un, *dan-ké*. || —, sortir de, *bo*.

Échelle, *gala*, *galan-gala*.

Échine, *ko*, *kho* (K.).

Écho, *nyini*.

Éclair, *san minyako*; *méké-méké*, *méléké*.

Éclairer avec un flambeau, *dyé-ké* (faire clair).

Éclat, *dyé*, *karou-dyé*.

Éclopé. Il est —, *a sin bé dimi* (sa jambe est malade).

École, *kara-doula*, *kara-yoro*, *kala-yoro* (endroit de lecture). || Maître d'—, *kara-mokho*.

Écolier, *kara-mokho-din*, *kara-din*.

Écorce, *fara*, *yiri-fara*.

Écorcer, *fara bo*.

ÉCORCHER, enlever la peau, *goulou bo.* || —, égratigner, *poro-poro; wosa.*

ÉCOULER. S'—, en parlant de l'eau, *woyo.* || —, en parlant du temps, *tanbi; tami, témé.*

ÉCOUTER, *mé; toulou manto* (diriger l'oreille). || — avec attention, *hakili ba ro* (être dans l'attention).

ÉCRASER, *nyo-nyo; bounté.*

ÉCRIRE, *sébé, séfé, sabé, safé.* J'écris une lettre, *m'bé bataki sabé.*

ÉCRIT. C'EST —, *a sébéna.* || —, *subst., sébé, séfé, sabé, safé; nyé-nyé.*

ÉCRITURE, *sébé, séfé, sabé, safé; nyégé-tyoukou.*

ÉCRIVAIN, *sébélila, sébénéla, séfénéla; kara-mokho* (savant); *nyé-géba.*

ÉCROUER. S'—, *waya.*

ÉCUELLE en terre, *fara.* || — en bois, *bonkou.* || —, petite calebasse, *galama, kalaman; konsoro.*

ÉCUME, *dyi kanka, dyi kanya, dakha kan.* || — d'animal, *da-dyi.*

ÉCUMER, ôter l'écume, *dyi-kanka bo.* || —, en parlant d'un animal, *da-dyi bo.*

ÉCURIE, *sou-boun, sou-bougou* (case de cheval).

EFFET, hardes, *fani, fini, fanou* (K.). || EN —, *yo.*

EFFILER, *kari-bo* (ôter les fils).

EFFLANQUÉ, *fasali, fasaya, pasaya,*

EFFORT, *digi.* || FAIRE — SUR, *digi.* || SANS —, *kou man goulé.*

EFFRAYANT. C'EST —, *a bé silaba, siraba.*

EFFRAYER, *bakha-bakha; sila-ké, sira-ké.* || S'—, *sila ba ro, sira ba ro, sira, sra.*

EFFRONTÉ. IL EST —, *malou-té* (il n'a pas honte).

EFFROI, *sila, sira, sra.*

ÉGAL. ÊTRE —, *kan, kakan, khan, khakhan* (K.). Ces deux chemins sont égaux, *nyi sila foula bé kakan.* || —, être la même chose, *bé kili.* Cela m'est égal, *koun ta ro* (ma tête n'est pas là dedans).

ÉGALER, *kan, kakan, khan* (K.), *khakhan* (K.).

ÉGARD, *bounya.* || AVOIR DES —S POUR, *bounya, bounyada.* || A L'— DE, . . . *dé.* A l'égard du sofa, tu feras ce que tu voudras, *sofa dé, i bé ni sago ké.*

ÉGORGER, *kan sokho* (percer le cou).

ÉGRATIGNER, *poro-poro; wosa.*

ÉLANCER. S'—, *pan; bori* (courir).

ÉLARGIR, *bounya.*

ÉLÉPHANT, *sama, samo* (K.), *sanba, sinba; marama* (K.); *kaféli, kafli.*

ÉLEVER un enfant, *balou* (nourrir); *lamo* (faire mûrir).

Élire, choisir... *ro tomo*, ...*ro toumo*, ...*ro toumbou* (ramasser dans).

Éloignement, *dyaniya.*

Éloigné. C'est —, *a ka dyan.*

Éloigner, mettre plus loin, *ké dian.*

Éloquent. Il est —, *a bé kouma kou sobé* (il parle bien).

Embarcation, *kouloun.*

Embarquer quelqu'un, *sigi koulounto, ké kouloun kono.* ‖ S'—, *digi koulounto* (descendre dans l'embarcation).

Embellir, *nyégé.*

Emblée. D'—, *sa-sa, si-sa.*

Embouchure d'un cours d'eau, *boulinda.*

Embraser, mettre le feu, *dyani.*

Éminence de terrain, *tinti, tindi, toundi, toundo.*

Émissaire, *kila, tyila.*

Emparer. S'—, prendre, *ta, mouta;* —, voler, *sounya.*

Empêchement, *baliya.*

Empêcher, *bali... la.* Je t'empêcherai de partir, *m'b'i bali i takha la.* ‖ Ne pouvoir pas s'— de, *kan* (être obligé). Je ne peux pas m'empêcher de pleurer, *m'bé kan n'ka kasi.*

Emplacement, *doula; yoro.*

Emplir, *fa.* Le canari s'est empli, *dakha fara.* Tu as rempli le canari, *i ka dakha fa.*

Emploi, *yoro* (place).

Employer, se servir de, *digula.*

Empoigner, *mouta.*

Empoisonner un objet, *fén kounaro ké* (mettre une chose dans le poison). ‖ — quelqu'un, *kouna lami* (faire boire du poison).

Empoisonneur, *dabali-kéla.*

Emporter, enlever d'un endroit, *tanaé.* ‖ S'—, se mettre en colère, *séli ba ro* (la colère est dans). Je me suis emporté, *séli toum' ba né na.*

Empreinte, *non* (marque).

Emprunt, *fouma.*

Emprunter, *fouma; dyoulou-ké* (faire une dette).

En, signifiant : dans, vers, voir ces mots. ‖ —, de ce lieu, se traduit par là : *yé* ou *é.* J'en viens, *m'bora é.* ‖ —, de cela, ne se traduit pas. Vois-tu des oiseaux? J'en vois, *i ka konolou yé? n'ka yé.* ‖ —, comme, *iko.* Il a agi en homme de bien, *a ka ké iko mokho sobé.* ‖ —, pendant que, *o touma, touma.* En arrivant, *si-touma* (au moment de l'arrivée). ‖ —, de lui, de cela. N'en parlons plus, *an ka o boula* (laissons cela). ‖ —, dans une langue, *ro.* En bambara, *bamana koumaro.*

Enceinte, *subst.;* en terre, *gwin; tata, dandan; din;* ‖ — en

bois, *dyasa*; *san-san*; || — en roseaux, *nyon-kala* (tiges de mil); *sé-kourou*.

ENCHANTÉ. IL EST —, *a diyara*.

ENCLUME, *koula*; *gwin*.

ENCORE. — 1. Sans cesser, *a ma ban* (cela n'a pas fini). || 2. De nouveau, *kou-koura*. || 3. Davantage, *do* (autre). Mets-en encore, *do sigi*. || 4. PAS —, *ma... folo*. Il n'est pas encore venu, *a ma na folo*.

ENCRE, *sélé-dyi*; *séfé-dyi*, *sabé-dyi*, *safé-dyi* (eau à écrire); *daa-dyi* (Ar.); *douba-dyi*.

ENCRIER, *sébé-dyi-dakha* (pot à encre); *sébénéla*; *baréni*.

ENDETTÉ. IL EST —, *dyoulou bé a yé* (des dettes sont à lui).

ENDETTER. S'—, *dyoulou ké*.

ENDORMIR. S'—, *bé sinokhola*.

ENDORMI. ÊTRE —, *sinokho* (dormir).

ENDROIT, *doula*; *yoro*, *yéro*; *fan* (direction). L'endroit du crime, *fali-yoro*, *fali-doula*.

ENDUIT en terre pour les cases, *nokho*.

ENFANT, *din*, *dingo* (K.), *dé*. || —, garçon, *din-ké*. || —, fille, *din-mousou*. || PETIT —, *din-méséni*.

ENFANTER, *woulou*, *wolo*.

ENFIN, *sasala*; *alabano*! *bisimillahi*!

ENFLAMMER. S'—, *dyani*, *dyéni*.

ENFONCER, *digi*. || — un clou, *pèmpé digi*. || — en terre, *tourou*.

ENFOUIR, *tougou dougou ro* (cacher en terre).

ENFOURCHER un cheval, *sou ko yélé* (monter sur le dos d'un cheval).

ENFUIR. S'—, *bori*, *boli*, *bouri*.

ENGLOUTIR, *kounou*, *khounou* (K.).

ENGRAISSER et s'—, *toulouba na*; *toulou*; *ba kéra* (devenir gras); *toulou ta* (prendre de la graisse).

ENJAMBER un objet, *fèn san ko tanbi* (passer par-dessus une chose).

ENJOUÉ. IL EST —, *a bé toulonla*, *a bé toulonba*.

ENLEVER, ôter, *bo*. || —, emporter, *tanaé*. || —, soulever, *wouli*, *wouri*.

ENNEMI, *dyougou*.

ÉNORME, *boun-ba*.

ÉNORMÉMENT, *kou-dyougou*.

ENRICHIR quelqu'un, *nafoulou di*. || —, *nafoulou soro*.

ENSANGLANTÉ. IL EST —, *dyoli bé bo* (le sang sort).

ENSEIGNER, *digi*.

ENSEMBLE, *kafou*; *nyokhonfé*, *nyouanfé*. || METTRE —, *kafou ni kili*.

ENSEMENCER, *séné*, *séné-ké*.

ENSEVELIR un cadavre, *sou dou*.

ENSUITE, *o ko*, *o kho* [K.] (après cela); *o ko sa*, *o kho sa* (l'instant après cela).

ENTAILLER, *tégé* (couper).

ENTASSER, *tousa*; *kafou*.

ENTENDRE, *mé*. || — DIRE, *mé*. || S'— avec quelqu'un, *bé na*. J'ai entendu dire que Samori est mort, *n'ka mé Samori sara*. J'entends ce que tu dis, *n'ka kouma mé i sa fo*. Je me suis entendu avec mon père, *né ani m'fa bé na*.

ENTERREMENT, *sou dounya*.

ENTERRER un cadavre, *sou dou*.

ENTIER. TOUT —, *moumé*.

ENTOUR. A L'— de, *kéréfé*.

ENTOURER, *la mini*; *dyanpa*.

ENTRAILLES, *nougou*, *nounkou*.

ENTRAÎNER avec soi, *sama*, *samba* (tirer).

ENTRAVES d'un cheval, *gara*.

ENTRE, *tyé*. Cet arbre est entre les deux cases, *nyi yiri bé boun foula tyé*.

ENTRÉE, *da*. || CASE D'—, *boulou*.

ENTRER, *dou*. Entre! *i dou!* Fais-le entrer, *a fo a yé a ka dou*.

ENTRETENIR, *balou*. || S'—, *barou*, *barouli ké*; *kouma*.

ENTRETIEN d'une personne, *balou*, *balou-fen*.

ENTREVUE, *dounaya*.

ENVIE. AVOIR — DE, *ba*. . . *fé*; *sago*. J'ai envie de dormir, *m'ba sinokho fé*, *n'sago n'ka sinokho*.

ENVIRON, *subst.*, se tourne par: autour de, *kéréfé*. Les environs du village sont cultivés, *dougou kéréfé fouroulou bé* (autour du village il y a des cultures). || AUX —S DE, *kéréfé*, *fanfé*. Il y a environ trois jours, *a bé tili saba nya na* (il paraît trois jours).

ENVOLER. S'—, *pan*. Il s'est envolé, *a pana*, *a panara*.

ENVOYÉ, *subst.*, *kila*, *tyila*.

ENVOYER, *ki*, *tyita*.

ÉPAIS, dense, *kouna*, *dournou*.

ÉPARS. ILS SONT —, *a bé kountourou*, *kountourou-kountourou*.

ÉPAULE, *kama*, *kanba*, *kaba*, *khanba* (K.). || LA POINTE DE L' —, *kama-koun*.

ÉPERON, *sébéré* (Ar.).

ÉPERONNER, *sokho sébéréma*.

ÉPERVIER, *watasa*, *wato* (K.).

J.-B. RAMBAUD.

(*A suivre.*)

INDO-IRANICA.

I. — La forme ancienne de la nasale finale.

Le grec, l'arménien, le baltique et, autant qu'on puisse le discerner, le slave et le germanique ne connaissent, pour la nasale finale d'un mot indo-européen, d'autre point d'articulation que celui de la dentale *n*. En irlandais, on ne trouve que *n* devant une voyelle initiale suivante à la fin des nominatifs neutres, des génitifs pluriels, etc.; la particule correspondant à lat. *cum* a deux formes : l'une atone *con-*, devant la syllabe tonique qui marque un véritable commencement de mot, l'autre accentuée *com-* qui commence elle-même un mot et dont par suite l'*m*, n'étant pas finale, ne prouve pas contre la règle générale. Les langues indo-européennes s'accordent donc à ne présenter que l'articulation dentale de la nasale finale; deux groupes seulement font exception, l'italique et l'indo-iranien.

En italique, on sait que la nasale écrite *m* n'avait, à la fin des mots, qu'une articulation labiale à peine sensible (Seelmann, *Aussprache*, p. 357; Lindsay, *The latin language*, §§ 61 et 65). MM. L. Duvau (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 262) et Hirt (*P. u. Br. beit.*, XVIII, 291) ont montré de plus que toute *-n* finale latine qui ne repose pas sur *-nd* ou sur *-n-* primitivement suivie d'une voyelle peut s'expliquer par l'influence de formes voisines : ainsi *inguen* par *inguinem*, *inguinis*, etc.; *nouem* en regard de *nōnus* rend probable le passage de l'ancienne dentale finale à la labiale. Du reste, le latin présente *-m* finale même dans certains mots qui se terminaient par *-inde* et où, la voyelle *e* étant tombée, le *d* n'a pu subsister : *exim* en regard de *exinde*; *illim* repose sans doute sur **illinde* : cf. *inde*, *unde* et *utrinde* (d'où *utrinque*). — Sur *quoniam* v. Birt, *Rhein. mus.*, LI, 89 et suiv.

En indo-iranien comme en italique, l'*n* finale n'existe que là où une action analogique en pouvait assurer la conservation. Abstraction faite des formes telles que skr. 3e plur. *ábharan* et acc. plur. *áçvān* où la nasale était encore suivie d'une autre consonne à l'époque védique au moins dans une partie des cas (Oldenberg, *Die hymnen*, p. 424 et suiv.), on trouve par exemple locat. *áçman* d'après *áçmani*, vocat. *yuvan* d'après *yuvánam*, *yúnas*, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les locatifs pronominaux skr. *asmin*, *tásmin*, etc. n'admettent pas de justification de ce genre, mais, loin de remonter à l'indo-européen, ils ne sont même pas indo-iraniens : cf. zd *ahmi*, *ahmya;* leur *-n* est une addition proprement sanskrite et provient peut-être de la finale des locatifs sans désinence de thèmes en *-n-*: *-an* et *-in*.

Du reste, toutes les finales qui n'ont pas subi d'influences étrangères ont en sanskrit *-m* devant voyelle initiale d'un mot suivant ou à la pause, et en iranien *-m* dans tous les cas : skr. *ábharam*, gr. *ἔφερον*; *tám*, *τόν*; *yugám*, *ζυγόν*; *tásām*, hom. *τάων*; *bháratam*, *φέρετον*; etc. Le traitement *-m* étant constant, rien n'empêche d'admettre que *-m* tienne partout la place d'une ancienne *-n*. Peut-être l'*m* du vocatif zd *ašəum* (thème *ašavan-*) et de quelques autres exemples moins clairs (v. W. Jackson, *An Avesta grammar*, § 193, p. 59) est-elle un reste de la forme phonétique ordinairement éliminée par l'analogie et conservée dans le cas particulier du vocatif, grâce à la présence d'autres altérations phonétiques qui rompaient la régularité du paradigme. — Il y a donc lieu de rechercher si la prononciation dentale de la nasale finale, attestée par *toutes* les autres langues indo-européennes, n'aurait pas laissé de traces aussi en indo-iranien.

En face de *idám* « maintenant » on trouve une forme à voyelle longue ayant la même signification, *idā*, avec chute déjà indo-européenne de la nasale finale (cf. lat. *quandō*; gr. *ἐγώ* en regard de skr. *ahám*) et *idān-im*, où se conserve un ancien **idān* qui serait devenu **idām* s'il avait subsisté à l'état isolé. La nasale finale du suffixe est aussi conservée dans lit. *kadán-gi* (cf. Meringer, *Zeitschr. f. oest. gymn.*, 1888, p. 139). Cet exemple n'est pas probant, puisque le sanskrit n'a pas conservé **idān* sous la forme attendue **idām*.

Pour expliquer comment le génitif pluriel indo-iranien **daivān*, cf. lit. *dẽvų̃*, a été remplacé par **daivānām*, Hanusz (SW AW., CX, 42 et suiv.) a invoqué l'influence des thèmes en *-n-*; mais le génitif des thèmes en *-an-* et en *-van-* est en *-nām-* (skr. *áhnām*, *nāmnām*, *vṛṣṇām*, *grāvnām*, *maghónām*, etc.) et celui des thèmes en *-man-* est en *-anām* (*mánmanām*, *brahmáṇām*) : nulle part on n'a *-ānām* dans les thèmes en *-n-*. Hanusz admet que le génitif *mánmanām* a été coupé *mánma-nām* d'après *mánma-bhiṣ*, *mánma-su*; mais cette coupe est peu vraisemblable en regard du génitif singulier *mánman-as*, etc., et de plus on ne s'explique pas alors la longue de *-ānām*. On a, il est vrai, supposé une forme **-ānām*; mais les cinq cas où M. Lanman veut reconnaître cette quantité dans le Ṛgveda (JAOS., X, p. 352) pour des raisons

de métrique sont sans valeur parce qu'ils se trouvent dans des hymnes où la fin _ ⏑ pour des pādas de huit syllabes est admise. Quant à zd *-aŋgm* (cf. *-iŋgm*, *-uŋgm*), le v. pers. *-ānām* montre que *ā* n'y est pas ancien et qu'il s'agit d'un de ces abrègements de longues dont l'Avesta offre tant d'exemples. D'ordinaire, une longue n'est ainsi abrégée que devant une fin de mot d'au moins deux syllabes; mais précisément la finale *-ām* de l'indo-iranien est de celles qui sont le plus souvent dissyllabiques, tant dans les Gāthās que dans le Véda; on a de même le génitif féminin zd *-ayā* en face de skr. *-āyās*, v. pers. *-āyā*; or la finale *-ās* du génitif féminin est aussi l'une de celles dont la longue répond à une finale grecque périspomène. — D'ailleurs il n'y avait pas entre la flexion des thèmes en *-ă-* et celle des thèmes en *-n-* de point de contact assez important pour déterminer un changement de flexion dans le type en *-ă-*, de beaucoup le plus largement représenté des deux. Le nominatif pluriel véd. *devāsas*, zd *daēvāŋhō* suggère une explication plus satisfaisante, déjà proposée par M. Bezzenberger dans ses *Beiträge*, II, 133.

La finale indo-iranienne **-āsas* est formée de l'ancienne terminaison *-ās* = got. *-os*, augmentée de la désinence *-as* des nominatifs pluriels (v. Brugmann, *Grundr.*, II, § 314, p. 660 et suiv.). La généralisation de cette finale tient en partie à son caractère dissyllabique (cf. dat. *-ebhyas*, loc. *-eṣu*) et à sa clarté, mais surtout au fait que les thèmes en *-ă-* ont été rapprochés de ceux en *-i-* et *-u-* parce que les trois types forment de même leur nominatif et leur accusatif singuliers : **-āsas* est imité de **-ayas* et **-avas*. Or, à l'exception du type rare des thèmes à vocalisme prédésinentiel constamment sans *a* dont le génitif pluriel est conservé dans zd *kaoyąm*, *haiąm*, *raṯwąm*, *yāṯwąm*, etc., le génitif pluriel des thèmes en *-ŭ-* et *-ĭ-* était en **-avām* (cf. v. sl. *-ovŭ*, got. *-iwe*, gr. *-έϝων*) et **-ayām* (zd *ṯrayąm*, cf. v. sl. *-ьjь*); en partant de la forme indo-iranienne du génitif terminée en **-n* **daivān*, le génitif formé comme le nominatif skr. *devāsas* est **daivānān*, d'où **daivānām*, skr. *devānām*. Cette forme réagit à son tour sur les thèmes normaux en *-i-* et *-u-* dont le génitif ancien est remplacé par **-inām* et **-unām*. — L'emploi des finales **-āsas* et **-ānām* est le résultat d'une tendance générale de l'indo-iranien à rendre dissyllabiques dans les thèmes en *-ă-* toutes les finales où la voyelle thématique *-ă-* et une désinence employée dans les thèmes en *-i-* et *-u-* se sont contractées : génit. duel skr. *-ayoṣ*, zd *-ayā*, cf. v. sl. *-u* — dat. sing. skr. *-āya*, cf. zd *-āi*, gr. *-ῳ*, — instr. sing. skr. *-enă*, cf. zd *-a* — instr. plur. véd. *-ebhiṣ* (dominant dans les adjectifs seulement), prākr. *-ehi*, zd *-aēibiš*, cf. skr. *-aiṣ*, zd *-āiš* — et en prākrit loc. sing. *-amhi* (pāli), *-ammi* (māhārāṣṭrī), cf. skr. *-e*. Les thèmes en *-i-* et *-u-* et ceux en *-a-* ont

ainsi fini par avoir des flexions exactement parallèles en prākrit (v. H. Jacobi, *Ausgewählte erzählungen*, p. XXXVI).

Les génitifs en **-ānām* des féminins en *-ā-* s'expliquent aussi par une ancienne finale **-ān* augmentée de *-ām*. L'hypothèse d'une influence des thèmes en *-n-* est plus gratuite encore que dans le cas des thèmes en *-ă-*, puisque tous les thèmes en *-n-* sont masculins ou neutres, sauf quelques composés possessifs. Hanusz attribuait une grande importance au fait que l'accusatif singulier *-ām* et le génitif pluriel **-ām* se seraient confondus; mais il ne semble pas que les confusions formelles de ce genre soient évitées par les langues, et celle-ci en particulier n'avait évidemment rien de choquant; d'ailleurs ici la confusion n'est que graphique; *-ām* de l'accusatif répond à gr. *-ăν* et est toujours monosyllabique; au contraire, le génitif *-ām* répond à gr. *-ῶν* et peut, au point de vue métrique, compter dans le Véda et l'Avesta pour deux syllabes: la prononciation était donc différente. Les thèmes, non radicaux, en *-i-* et *-ū-* ont des génitifs en **-īnām* et **-ūnām* imités de ceux en **-ānām* des thèmes en *-ā-*; mais, inversement, c'est le génitif ancien en **-iyān*, **-uvān* qui a déterminé la forme dissyllabique **-ānām* des thèmes en *-ā-*; cf. au singulier **-āyās*, **-āyai* et **-ayā*, sans doute sous l'influence de **-iyas*, **-iyai*, **-iyā*; **-uvas*, **-uvai*, **-uvā*; cette action est parallèle à celle des thèmes en *-ĭ-* et *-ŭ-* sur les thèmes en *-ă-* et se produit dans les mêmes conditions.

Un cas certain d'influence des thèmes en *-n-* sur ceux en *-ă-* est le nominatif accusatif pluriel neutre skr. *yugáni* d'après *námāni*. Mais la coexistence de *námā* et *yugá* en regard de *námāni* créait pour l'analogie une situation très favorable dont l'équivalent ne se retrouve pas dans les génitifs pluriels; de plus, le fait n'est pas indo-iranien, mais seulement indien et récent dans l'Inde même, puisque, suivant leur date plus ou moins ancienne, les textes védiques ont de préférence *yugá* ou *yugáni*; le génitif *yugánām* a pu même contribuer à l'extension de *yugáni*.

Dans un autre cas où l'on serait aussi tenté de supposer une influence analogique des thèmes en *-n-*, il y a en réalité emploi indo-européen de l'élargissement *-en-*. En effet, M. J. Schmidt a rapproché (K. Z., XXV, 52, et XXVI, 17) l'*n* du génitif véd. *drúṇas* (R. V., I, 161, 1) et du locatif *dāruṇi* (avec le vocalisme du nominatif) de l'*n* de gr. *δόρϝατος*; le génitif véd. *dróṣ* (R. V., X, 101, 10), zd *draoš* est par suite une forme analogique. On a de même skr. *jáṅuni*, *jáṅunoṣ* (Lanman, JAOS., X, 413 et 414), cf. gr. *γόνϝατος* — *sánunas*, *sánuni* — *áyuni*, cf. gr. *alFέν* — *dánunas*. Ces mots présentent une anomalie commune : le mouvement vocalique de la syllabe PRÉSUFFIXALE : *dāru-* : *dru-* (cf. v. sl. *drĕvo drŭva*, gr. *δόρυ δρῦς*) — *jānu-* : *jñu-* — *sānu-* : *snu-*

— *āyu-* : **yu-* (dans zd *yave*, *yava*, *yāuš* (cf. F. de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 89, et Danielsson, *Gr. u. et. stud.*, I, 49 et suiv.); — **dnu-* seul n'est pas attesté sans doute parce que *dn-* ne pouvait subsister à l'initiale. Les autres thèmes en *-u-* dont les cas obliques ont une nasale entre l'*u* du suffixe et les désinences doivent cette nasale aux précédents. On trouve : *mádhunas* (10 fois à côté du génitif ordinaire *mádhvas* et de la forme analogique plus rare *mádhoṣ*), *mádhune* (une fois), — *vásunas* (toujours neutre en regard de l'ordinaire *vásvas* et de l'analogique *vásoṣ* qui sont masculins et neutres), — *cáruṇas* (neutre dans 4 exemples; masculin, VIII, 5, 14; dans quatre cas, on a *cároṣ*). Les thèmes *mádhu-* et *vásu-* n'ont pas l'*a* prédésinentiel même devant les désinences à initiale vocalique autres que celle du locatif singulier; *mádhunas*, qu'on lit par exemple R. V., VIII, 5, 19 — 24, 20 — 100, 2, ne peut donc être dû à l'influence de *mádhunā*, forme récente (4 fois mand. X, jamais mand. VIII) qui a remplacé l'ancien *mádhvā* (2 fois mand. VIII, 2 fois seulement mand. X). Le fait que l'extension de la nasale est limitée aux neutres à peu près exclusivement, et de plus parmi les neutres à ceux qui ont la forme anomale de génitif *mádhvas*, *vásvas*, montre que *mádhunas* et *vásunas* sont analogiques; et encore le mouvement vocalique de la syllabe présuffixale indiqué par lit. *midùs* permet-il d'expliquer *mádhunas* directement. Quant à *cáruṇas*, quatre des cinq exemples se trouvent dans un petit groupe de textes : R. V., IX, 70, 2 et 4 — 108, 4 — 110, 4, et dans la même expression *amṛtasya cáruṇaḥ* terminant un pāda : c'est sans doute une forme analogique de *mádhunas*, cf. *mádhva amṛtasya* R. V., X, 123, 3. — On retrouve le même élargissement *-en-* dans quelques mots exprimant des parties du corps : skr. *çíras*, *çīrṣṇás*; cf. gr. *κέρας* et *κράατος* (J. Schmidt, *Pluralbild.*, 366 et suiv.) — skr. *ákṣi*, *akṣṇás* — gr. *ὄψ*, *ὄπατος* (cf. got. *ausins*), qui présentent aussi des traces de mouvement vocalique dans la syllabe présuffixale : gr. *κέρας* et *κράατος*; hom. *ὄπατος*[1] et zd *uši̯bya*; gr. *ὄσσε* (avec *o*) et arm. *akn*, *aṙkh* (avec *a* issu de *o* ou de *a*). — On peut rapprocher encore le suffixe *-on-* des comparatifs grecs et germaniques (v. *Bull. Soc. ling.* n° 38 [VIII, 2], p. XCV; séance du 24 juin 1893 — Thurneysen, K. Z., XXXIII, 551).

[1] Si l'on rapproche hom. *ὄπατος*, got. *ausins* de v. sl. *ucho* (*uše*), v. irl. *ó* (*aue*) d'une part et de skr. *çíras* (au lieu de **çíras* qu'on attend), *çīrṣṇás* de l'autre, on doit supposer que l'*s* simple de ce génitif résulte de la simplification en *s* de l'ancien *-ss-* d'une forme **us-s-n-'/ₑs* ou **us-s-en-s* (cf. skr. *dsi* « tu es » gr. *εἶ*). Le nominatif got. *auso* a été fait sur *ausins* de même que le thème en *i* du baltique (lit. *ausis*, v. pruss. *ausins*) et du latin *auris* a été fait sur le nominatif duel neutre : lit. *ausi*, v. sl. *uši*, zd *uši* (supposé d'après *uši̯bya*), où *-i* est la désinence.

L'instrumental des noms indo-iraniens en *-ă-* était en *-ā* : zd *vəhrka* (cf. skr. *yajñădyajñā*); à en juger par l'opposition de zd ablat. *paskāṭ* : instr. *pasca* (v. pers. *pasā*, skr. *paçcā*), cet *-ā* ne répond pas à la finale de lit. *vilkù*, v. h. a. *wolfu*, mais à l'*-ō* de got. *hwe* et des adverbes latins en *-ē* (ancien *-ēd* avec *-d* emprunté à l'ablatif). L'instrumental des démonstratifs indo-iraniens était en *-ană*: v. pers. *anā*, gâth. *anā*, skr. *anā* (conservé en sanskrit seulement comme adverbe); v. pers. *tyanā*, *aniyanā*; gâth. *kanā*; la finale *-ană* a été remplacée en zend par celle des noms : *-ā*; en sanskrit, elle est devenue *-enă*, grâce à l'emprunt de l'*e* de *-ebhiṣ*, *-ebhyas*, *-eṣu* qui est ancien; par un parallélisme bizarre, l'instrumental singulier pronominal *tŭmi* du lituanien doit son *ŭ* à l'influence des noms, et celui du slave *těmĭ* a pris *oi* à *těmi*, *těmŭ*, *těchŭ*, ce qui a permis d'éliminer l'*s* du loc. *tomĭ* (cf. skr. *tásmin*) et du dat. *tomu* (cf. v. pruss. *stesmu*). C'est sous la forme *-enă* que la finale de l'instrumental pronominal a été étendue à l'ensemble des noms en sanskrit : *vṛkeṇă*. Ici encore, ceux des thèmes en *-i-* et *-u-* qui ont le vocalisme en *-a-* de la syllabe prédésinentielle devant les désinences à initiale vocalique suivent l'analogie des thèmes en *-a-* : zd *-i* et *-u*; skr. *-inā* et *-unā* (dans les masculins, les féminins sanskrits ayant *-ī* et *-(i)yā*, *-(u)vā* d'après les formes des thèmes en *-ā-* : *-ā* et *-ayā*).

La finale *-ană* est restée jusqu'à présent inexpliquée; car on ne peut affirmer d'aucun des adverbes en *-na* cités par M. Brugmann, *Grundr.*, II, § 421, p. 782, qu'il soit un ancien instrumental. Couper *-a-nă* et tenir *-nă* pour une particule ne conduit à rien, puisque *-ă* n'est pas une terminaison d'instrumental de thème en *-a-*; voir dans *-nă* une désinence est arbitraire, puisque cette désinence ne se retrouve nulle part. Si, au contraire, on coupe *-an-ă* et si l'on voit dans *ă* la postposition connue de l'indo-iranien avec sa double quantité, on obtient une finale *-an* qui peut être considérée comme celle d'un instrumental ayant la désinence *-n*. La forme *ană* munie de la postposition ayant seule subsisté parce qu'elle était dissyllabique comme *asya*, *asmai*, *asmin*, la nasale ne s'est jamais trouvée à la fin du groupe phonétique et par suite n'est pas devenue *-m*. La désinence (pronominale?) *-n* d'instrumental, supposée dans *-an*, répond à celle des instrumentaux letto-slaves des thèmes en *-ā-* : lit. *-ą* (lit. orient. *-u*), v. sl. *-ą* dans *-ą-jǫ* des adjectifs déterminés (Leskien, *Handbuch*[2], p. 90); v. Hirt, *Idg. forsch.*, I, 13 et suiv. (cf. *Mém. Soc. ling.*, VIII, 242 et suiv.). L'indo-iranien et letto-slave *-n* est à lit. *-mi*, v. sl. *-mĭ* ce que le loc. skr. *áçman* est à *áçmani* et la désinence secondaire *-t* à la désinence primaire *-ti*.

On pourrait enfin, mais avec beaucoup plus de réserve, tenter

d'employer le même principe de la prononciation dentale de la nasale finale à l'éclaircissement d'un troisième problème de la morphologie indo-iranienne : celui que pose la finale *-āni* de la première personne du singulier du subjonctif. Si l'on admet une ancienne première personne du subjonctif répondant à v. sl. *-ą* (à la fois indicatif et subjonctif), la coexistence des désinences primaires et secondaires aux deux autres personnes du singulier suffisait à provoquer la formation de *-āni* : sur le modèle de skr. *ásati*, gâth. *aŋhaiti* : skr. *ásat*, zd *aŋhaṭ* et de skr. *cárāti*, zd *carāiti* : skr. *cárāt*, zd *carāṭ*, on pouvait de **carān* tirer **carāni*. C'est ainsi que de la désinence de première personne du pluriel *-mas* a été formé *-masi*, qui n'a de correspondant dans aucune langue (v. irl. *-mi* repose sur **-mēs*, forme du dialecte indo-européen le plus voisin : v. h. a. *-mēs*, v. Lorentz, *Idg. forsch.*, V, 386). — Cette interprétation est purement hypothétique puisque la première personne du singulier **carān* n'est que supposée et que, du reste, il n'est pas impossible d'imaginer d'autres théories vraisemblables (v. P. Persson, *Idg. forsch.*, II, 255).

On explique d'ordinaire l'accusatif accentué skr. *imám*, zd *imąm*, par l'accusatif *im* d'un thème *i* suivi de la particule *am* : cf. *t(u)o-ám*, *vay-ám*, *svay-ám*, etc.; dans cette hypothèse on aurait une *m* finale conservée, ce qui contredit toutes les explications précédentes. Toutefois, si l'on examine l'ensemble de la flexion dont fait partie *imám*, on constate que *im-* est préfixé à toutes les formes accentuées du thème *a-* qui, sans cette addition, seraient monosyllabiques : nom. plur. skr. *im-é*, zd *im-ō*; acc. plur. skr. *im-án*, zd *im-ą*; nom. plur. neutre skr. *im-á*, zd *im-a*, etc.; il est arbitraire d'admettre que toutes ces formes soient analogiques du seul accusatif singulier. Du reste, dans les pronoms indo-européens, si le nominatif singulier masculin et féminin est emprunté à une racine ou du moins à un thème différent de celui des autres cas, l'accusatif est en principe emprunté au même thème que le génitif, le datif, etc. : nom. skr. *sá*, gr. *ὁ* : acc. skr. *tám*, gr. *τόν* — v. pers. nom. *hāuv*, acc. *avam* — zd nom. *čiš*, acc. *kəm* — lat. nom. *h-i-c*, acc. *h-un-c*, etc.

Il suit de là que, dans *imám*, la partie fléchie est *-ám* et non *im-* et qu'il n'y a nullement lieu de voir dans *im-* l'accusatif d'un thème *i-*, cf. skr. *ay-ám*, *iy-ám*, *id-ám* (neutre analogique d'après le masculin et le féminin au lieu de la forme attendue **imát*, attestée par zd *imaṭ*). De même, dans *amúm* « celui-là », l'élément fléchi et significatif est *-úm* et non *am-*; le thème *u-* est bien visible dans zd *uiti* formé comme skr. *úti*; les formes parentes v. pers. *avam* « celui-là » et v. sl. *ovŭ*... *ovŭ*... « l'un... l'autre... » indiquent nettement l'objet le plus éloigné. Les particules *im-* et

am- préposées à *-ám* et *-úm* qui sont accentués sont proclitiques, et leur nasale a le traitement *-m* des fins de mots; en effet, au point de vue phonétique, la finale des proclitiques semble avoir été traitée comme celle de tout autre mot; ainsi la chuintante finale de zd *yūš* «vous» est sonore devant la particule *-ám* dans zd *yūž-əm* (cf. skr. *yūy-ám*). Au contraire, devant l'accusatif enclitique *-am* on trouve *en-* et non *em-* dans l'accusatif atone skr. *en-am*; cf. de même *en-ām*, *en-ān*, *en-ās*. — Le proclitique *am* n'est sans doute pas différent de l'enclitique *am*; *im-* rappelle *im* de *idān-im*, arm. *-in* dans *so-yn* «le même», *andēn* (c.-à-d. **ande-in* de *and*) «là-même», etc., et peut-être *in-* dans arm. *in-khn* «lui-même».

Il résulte de ce qui précède que l'articulation dentale de toute nasale finale a dominé pendant un temps en indo-iranien comme en letto-slave, en grec, etc. et que l'articulation labiale lui a été substituée postérieurement à des innovations morphologiques exclusivement propres à ce dialecte. Dès lors, aucun témoignage ne donne plus le droit d'attribuer à la «langue commune» une *m* finale et le passage de *-m* à *-n* qui a eu lieu dans les premières personnes secondaires (cf. la désinence primaire *-mi*) et dans les instrumentaux singuliers (cf. *-n* et *-mi* en letto-slave) doit être tenu pour antérieur à l'existence séparée des dialectes historiquement connus. Bien que ce changement de place d'articulation ne soit pas rare (v. Baudouin de Courtenay, *Arch. f. sl. phil.*, X, 607), il convient de relever cette altération subie par une consonne finale en tant que finale dès l'époque indo-européenne, et de la rapprocher des autres particularités que présentent les consonnes à la fin des mots[1].

II. — Trois notes sur la phonétique des gutturales.

A. — Skr. *jmás*, *gmás*.

Des deux formes initiales supposées, l'une par gr. *χθών χθονός*,

[1] Il suffira de rappeler ici le caractère sonore des sifflantes — et sans doute aussi des occlusives — finales devant voyelle initiale d'un mot suivant, sûrement attesté en indo-iranien et en slave (v. ces *Mémoires*, VIII, 296, n.). Le *-z* final du germanique est une conséquence de cet usage. On a invoqué la loi de Verner pour expliquer cette sonore. Mais de ce que *s*, *þ*, *f*, *χ* deviennent sonores entre deux voyelles dont la première est atone, il ne suit évidemment pas que *-s* doive devenir *-z* à la fin du mot, fût-ce après une voyelle non accentuée. Du reste, il ne semble pas qu'on ait fourni un seul exemple probant de l'influence de l'accent sur la prononciation de *-s* finale en germanique; en revanche, il est impossible de poursuivre à cette place l'application de la loi de Verner en germanique occidental (Streitberg, *Urgermanische grammatik*, p. 325).

χθαμαλός, l'autre par gr. χαμαί, χαμᾶζε, zd *zā zəmō*, lat. *humus* et got. *guma*[1], — v. sl. *zemlja*, lit. *žemė*, v. pruss. *semmē*[2] étant ambigus — le sanskrit n'a que la première, c'est-à-dire un groupe « sonore aspiré » composé d'une occlusive et d'un élément spirant non déterminé (en tout cas différent de *y*), qui est représenté en védique, devant voyelle, par *kṣ-* : sing. nom. *kṣás*, acc. *kṣám*, loc. *kṣámi*; duel nom. *kṣámau*, *kṣámā*; plur. nom. *kṣámas*. Le thème est de ceux qui, en indo-iranien, n'ont pas devant les désinences de cas obliques — même commençant par une voyelle — l'*a* de la syllabe prédésinentielle, sauf au locatif singulier : le génitif zd *zəmō* est monosyllabique (Y., XI, 17 — Yt, X, 95). On trouve, il est vrai, l'instrumental skr. *kṣamā*, mais avec valeur de locatif et en parallèle avec *divi* (R. V., I, 103, 1), ce qui explique l'emploi du vocalisme du locatif *kṣámi*. En sanskrit, le groupe de consonnes initial venait donc au contact de *m* au génitif, à l'instrumental, etc. Le *kṣ-* de *kṣmás*, *kṣmayā* pouvant être emprunté aux cas forts n'est pas nécessairement phonétique; au contraire, *jmás* et *jmā* sont isolés; ils ne peuvent devoir leur *j* à d'autres formes; ils permettent donc de déterminer la règle : tandis que le groupe sourd **kš* subsistait devant nasale dans le génitif *akṣṇás* par exemple et dans *yákṣmas* (si l'on admet le rapprochement séduisant avec gr. ἐκτικός « phtisique »), le groupe sonore a, dans les mêmes conditions, perdu sa chuintante et par suite le *h* qui, suivant l'observation de M. Bartholomæ, faisait, dans ce groupe comme dans tous les autres, partie intégrante de l'articulation de l'élément final (*Grundr. der iran. phil.*, I, § 37, p. 15). Il reste alors à la forme ordinaire *jmás* une sonore simple dont l'articulation palatale ne peut surprendre, puisque, dans les dialectes du moyen indien où le groupe est resté sonore, on trouve à l'initiale *jh* devant voyelle en regard de véd. *kṣ-* (Wackernagel, *Altind. gr.*, I, § 209, p. 239).

Le doublet *gmás* n'apparaît que dans la locution du Ṛgveda : *diváśca gmáśca*; or le groupe « sonore aspiré » représenté en védique par *-kṣ-* dans *jákṣat-* (rac. skr. *has-*) l'est par *-ggh-* à l'intérieur du mot dans pāli *jagghati* « il rit », et, bien qu'on ne puisse se prononcer sur l'origine vélaire ou palatale du *h* de skr. *hásati*, la différence des traitements *jh* et *gh* ne peut guère être

[1] Il y a plusieurs exemples de doublets de ce genre, ainsi gr. χθές en regard de lat. *hesi*, skr. *hyás*; et, pour les sourdes, persan *šāx*, arm. *çax* « branche » en regard de skr. *çákhā*, lit. *šakà* et v. sl. *socha* étant ambigus — gr. κτείνω, skr. *kṣaṇóti* et gr. *κείνου* (K. Z., 31, 432, n.), v. pers. *visanāhy* « tu détruis » — skr. *kṣámate* « il endure patiemment » et *çámyati* « il est tranquille » — arm. *ci* « milan », gr. ἰκτῖνος et zd *saēna-*, skr. *çyenás*.

[2] Pour v. sl. *-ja* en regard du balt. *-ė*, cf. v. sl. *čaša* en regard de v. pruss. *kiosi* « becher » (Voc.), c'est-à-dire balt. **kyāsė* ou **kyōsė*.

attribuée qu'à la différence des positions : au commencement ou à l'intérieur du mot; le *g* de *gmás* n'est autre chose qu'un traitement *intérieur*. On lit de même R. V., I, 34, 5, *sûre duhitâ*, avec le traitement intérieur de **-azd-*.

Par suite, il n'y a pas lieu de recourir avec M. Wackernagel (*l. c.* I., p. 162) à un doublet ancien de palatales et vélaires. Du reste, les exemples sûrs de doublets de ce genre se trouvent à l'intérieur des mots : v. sl. *legŭ*, *ležati* : v. pruss. *lasinna* — v. sl. *mogą* : v. pruss. *massi* — skr. *degdhi*, *digdhás*, persan *dēg* « pot » : zd *daēza-*, v. pers. *didā* — (l'exemple skr. *bhrāj-* : *bhṛgu-* est à écarter; v. F. de Saussure, dans ces *Mémoires*, VII, p. 77). Toutes ces racines se terminent dans les dialectes occidentaux par une gutturale sans appendice labio-vélaire : gr. λέχος — got. *magan* — gr. τεῖχος; c'est sans doute par pur accident qu'on ne rencontre pas en face de gr. σλείχω une palatale orientale à côté de skr. *stighnute*, v. sl. *stignǫ*. Cf. encore par exemple skr. *áçmā* (acc. *áçmānam*), lit. *akmů*, gr. ἄκμων et les suffixes skr. *-ça-* (*yuvaçás*) et *-ka-* (*sanakás*), gr. *-κο-*.

A l'initiale, au contraire, on ne cite pas d'exemple probant. L'appendice labio-vélaire attesté dans gr. γυνή, got. *qens* interdirait de rapporter skr. *gnā*, *jániṣ* à la racine *jan-*, alors même que le sens recommanderait cette étymologie. — Le *k* de lit. *klausýti*, v. pruss. *klausiton* s'explique par une contamination avec une racine synonyme mais différente (Hübschmann, *Idg. forsch.* VI, *Anz.*, p. 33), cf. v. pruss. *kirdit* « entandre », et skr. *kárṇas* « oreille », zd *karəna-*. — Le *g* de pol. *gwiazda* en regard de lit. *žvaigždė* résulte d'une modification proprement slave; en effet, alors que devant *u* la palatale est de règle dans les dialectes orientaux (v. ces *Mémoires*, VIII, p. 291), on trouve non seulement pol. *gwiazda*, mais aussi pol. *gwiezd* et v. sl. *gvezdŭ*, cf. got. *gazds*, lat. *hasta*, tandis que la palatale attendue est conservée dans pol. *zwierz*, lit. *žvėris*, gr. θήρ; on est conduit à reconnaître que, au lieu de la palatale, le slave emploie la vélaire lorsque le mot renferme une sifflante : *gostĭ* en regard de lat. *hostis* (et non **fostis*), *gasĭ* en regard de lit. *žusis* n'attestent donc pas une ancienne vélaire, mais illustrent simplement une loi slave. — L'exemple le plus séduisant qu'on cite de l'alternance ancienne à l'initiale du mot entre les palatales et les vélaires, celui de la racine **ghel-*, n'est pas convaincant, parce que, dans les langues qui possèdent à la fois les mots à initiale g_1h- et ceux à initiale g_2h-, **$g_2$hel-* signifie exclusivement « jaune, blond » : en regard de v. sl. *zelenŭ* « vert », lit. *žolė*, v. pruss. *sālin* « kraut », lat. *(h)olus* on a v. sl. *žlŭtŭ* « jaune », lit. *geltas*, v. pruss. *gelatynan* « gelb », lat. *fuluos*, *flāuos*, *flōrus*; en lituanien les intonations mêmes diffèrent; on a *geltas* (cf. l'oxytonaison de *žùt* en serbe : *žúta*, *žúto*), *gelsvas*,

gelsti, mais *želti*, *žilti*, *želmenys*; l'intonation et le sens s'accordent pour séparer v. sl. *zlato*, russ. *zóloto*, serb. *zlâto* de v. sl. *zelenŭ*, lit. *žãlias*. Les deux racines $*g_1hel_3$- et $*g_2hel$- semblent du reste avoir été confondues de bonne heure, et le sens de « jaune, blond » se trouve non seulement dans skr. *hári*-, zd *zairi*- mais aussi dans lit. *žalà kárvė* « eine rothe kuh ».

B. — Skr. *cch*, zd *s*.

M. Wackernagel demande (*Altind. gr.*, I, p. 156) comment, dans l'hypothèse de M. Zubatý que skr. *cch* = zd *s* est le traitement normal de l'indo-iranien *sk* devant voyelle palatale, on peut rendre compte de *-çc-* de skr. *paççá*, *-sc-* de zd *ascu-*. Ces mots s'expliquent par analogie : l'*s* ayant été préservée de toute assimilation à *c* par une forme voisine où *-sk-* était devant une voyelle non palatale, le groupe **-sc-* a subsisté : skr. *paççá*, zd *pasca* sont les instrumentaux d'un mot dont l'ablatif a subsisté sous sa forme ancienne dans zd *paskāṭ*, tandis que le sanskrit en faisait *paççát* d'après *paççá*; v. pers. *pasā* (et pāli *pacchā*?) illustre encore le véritable traitement phonétique — zd *ascu-* est le résultat de la contamination des deux formes **asku-* et **ascav-* — de même zd *frascimbana-* doit la conservation de son *s-* à l'influence de *skamba-*. Inversement, c'est le *c* de *candrás* qui a maintenu *c* et par suite *-ço-* dans skr. *çcandrás* (toujours après voyelle) et dans l'intensif *cániçcadat*, si l'on accorde quelque valeur à cette graphie *çc* (v. Zubatý, K. Z., XXXI, p. 21). — Les seuls exemples de skr. *-çc-*, zd *-sc-* qui prouveraient contre la théorie de M. Zubatý sont ceux où la conservation de ces groupes ne serait explicable par aucune analogie.

Dans tous les exemples clairs, skr. *cch*, zd *s* est la forme palatalisée d'un ancien *sk*. C'est ce qui arrive notamment dans les verbes du type skr. *prcháti*, zd *pərəsaiti* et skr. *icchátí*, zd *isaiti* ainsi que l'attestent le substantif zd *pərəsa* et les verbes lit. *ẽßkóti*, v. sl. *jiskati*; les substantifs skr. class. *icchā* et *prcchā* ont été tirés des verbes *iccháti* et *prcháti* et ne sont pas anciens. Le skr. *tucchyás*, dont *tucchás* est une forme prākritisée, et le pehlvi *tuhik* répondent à v. sl. *tŭštĭ*, russe *tóščij*; le skr. *áccha* sans doute à v. sl. *jaste*, russe *jestĕ*; la racine skr. *chid-* (cf. zd *-hisidyāṭ*) est à rapprocher de lit. *skėdžiu*; le skr. *chāyá*, pers. *sāyah* de v. sl. *stěnĭ* (ancien **scěnĭ*). Le skr. *chyati*, cf. zd *-syāṭ*, paraît appartenir à la racine conservée dans lat. *dē-scisco*, *secāre* et v. sl. *sěka*, *sekyra* (cf. toutefois V. Henry, *Mém. Soc. ling.*, VIII, 357 n.); la formation est la même que dans skr. *yúdhyate*, *tṛpyati*, *vídhyati*, *sídhyati*, etc. — Tant que tous ces exemples n'auront pas été expliqués, on devra reconnaître que skr. *cch*, zd *s* représentent

un indo-iranien *sḱ* et reposent sur un groupe oriental *sk*, sans qu'on doive supposer pour cela qu'il s'agisse dans tous les cas d'un sk_2 indo-européen, c.-à-d. de *sq*[w] (v. ces *Mémoires*, VIII, p. 296 et suiv.)

La forme sanskrite *-cch-* et *ch-* prise par *sḱ* s'explique aisément au point de vue phonétique. Devant la palatale *c*, la sifflante dentale *s* a déplacé son point d'articulation de manière à être palatale elle-même; la sifflante palatale ainsi produite est alors devenue occlusive, comme le *c* qu'elle précédait, dans tous les cas où elle n'a pas été maintenue par l'analogie; cette assimilation, de même que celle de *-st-* en *-tth-* du moyen indien, provient de ce que, dans un groupe **-aṣca-* ou *-asta-*, la première syllabe ne se terminait pas par la sifflante, mais par l'implosion de l'occlusive suivante *c* ou *t*, soit *-aṣᶜca-*, *-asᵗta-*. L'assimilation s'est produite plus tôt pour *-ṣc-* que pour *-st-* parce que la palatale *c* comprend un élément spirant et que par suite *ç* était plus voisin de *c* que *s* ne l'était de *t*. Quant à l'aspiration, M. Zubatý (K. Z., XXXI, p. 9) en a rendu compte par le rapprochement du traitement prākrit *-kkh-* de skr. *-sk-*; en sanskrit même, le groupe *-tç-* ne donne pas *-cc-* mais *-cch-* (cf. prākr. *kkh* de *kṣ*), bien qu'aucun des deux éléments du groupe *-tç-* ne renfermât d'aspiration. Du reste, le passage de *-ṣc-* à *-cch-* a un parallèle exact dans celui de **-zj-* à *-jj-* (Wackernagel, *Altind. gr.* I, § 139 a, p. 162): skr. *májjati*, cf. *madgúṣ* et lit. *mazgóju*, lat. *mergi* — skr. *majján-*, cf. zd *mazga-*, v. sl. *mozgŭ*. Le traitement skr. *cch* de l'indo-iranien *sḱ* est donc celui que fait prévoir *a priori* le parallélisme.

En iranien, le traitement phonétique de *sč* se confond avec celui de k_1; il y a eu comme en sanskrit assimilation, mais dans le sens de la sifflante; la consonne est simple parce que l'iranien n'admet pas de consonnes doubles. On ne saurait, en l'absence de tout témoignage, préciser davantage les intermédiaires entre **sč* et zd *s* (v. pers. *p̄* et *s*).

C. — Des gutturales devant *n̥*, *m̥*.

Il n'est pas évident *a priori* que, devant *a* (et *an*) issu de *n̥*, *m̥*, l'indo-iranien doive présenter les gutturales *k*, *g*, *gh* plutôt que les palatales skr. *c*, *j*, *h*, zd *c*, *j*; car cet *a* peut reposer en indo-iranien sur la dénasalisation d'une ancienne voyelle nasale brève de timbre *e* (cf. le traitement latin *en*) aussi bien que d'une voyelle nasale de timbre *o* (cf. germ. *un*) ou *a* (cf. arm. *a*, *an*; gr. *α*). D'autre part on ne cite pas de cas complètement isolé qui détermine sans aucun doute possible le traitement; tous les

exemples se trouvent dans des familles de mots et sont par suite suspects d'influences analogiques.

La palatale qu'on trouve dans les accusatifs pluriels tels que skr. *vácas*, zd *vāčō* ou les troisièmes personnes du pluriel telles que skr. *yuñjáte* n'est pas probante, parce que, dans les types de flexion auxquels appartiennent ces formes, la gutturale n'a subsisté que devant les désinences à initiale consonantique et que la palatale a été généralisée devant toutes les désinences à initiale vocalique, quelle que fût l'origine de la voyelle. Si la palatale est phonétique devant *n̥*, skr. *vácas* et *yuñjáte* contribuent avec le nominatif pluriel *vā́cas* et la 3e pers. plur. act. *yuñjánti* par exemple à rendre compte de l'usage exclusif des palatales devant toutes les voyelles; si la gutturale est le traitement régulier, *c* et *j* sont des conséquences de la règle générale.

La même règle s'applique aux formes verbales et aux noms verbaux de la racine indo-iranienne **ghan-* «frapper»; on y trouve skr. *h*, zd *j* devant *a* issu soit de *e*, soit de *n̥*, et skr. *gh-*, zd *g-* devant *n* consonne seulement. On a donc 3e sing. prés. skr. *hánti*, zd *jainti*; subj. skr. *hánati*, zd *janaiti*; skr. *hántar-*, zd *jantar-*; accusatif skr. *vr̥trahán̥am* (avec *ā* issu de *e*), zd *vərəθ̌rajanəm*, mais aussi skr. *hanmás*, *hathá*, *hathás*, *hatás*; optat. skr. *hanyā-*, zd *janyā-*; passif skr. *hanyáte*; impérat. skr. *jahí*, zd *jaiδi*; aoriste skr. *ahata*, v. pers. *-ajatā*; et, comme formes nominales, skr. *hatá-*, zd *jata-*; skr. *hátha-*; skr. *-hati-*, zd *-jaiti-*. A part les cas où *n* est consonne (skr. *ghnánti*) et les formes à redoublement (parf. skr. *jaghā́na*, intensif skr. *jaṅghanti*), il n'existe plus dans cette racine de *gh-* que devant *ā* issu de *o* du substantif skr. *ghanás* et encore la palatale a-t-elle été introduite par l'influence du verbe dans le composé skr. *suhánas* et dans zd *jana-*. L'oxytonaison de *ghanás*, justifiée par le sens «ce qui sert à frapper, massue», ne suffit pas à légitimer l'hypothèse d'un primitif **g₂h°no-*: cf. le traitement de **n*, **m* dans skr. *simás*, got. *sums*, gr. *ἁμο-* et skr. *múniṣ*, got. *muns*. Par suite, le *gh* de *ghanás*, étant contraire à la règle générale de l'emploi de la palatale devant voyelle dans cette famille de mots, *établit* l'origine *ŏ* de l'*ă*; cet exemple n'est pas moins probant contre l'hypothèse de M. Brugmann que skr. *gáyas*, zd *gayō*, cf. serbe *gȏj* [1].

Mais on ne saurait conclure de la conservation de *gh* dans *ghanás* que le *h* du participe *hatás* soit phonétique; en effet, les

[1] Contre la «loi» de M. Brugmann on peut noter aussi skr. *kárakas* «cruche», cf. v. sl. *koryto*, en regard de skr. *carúṣ*, v. isl. *huerr*. — De plus, dans les intensifs à redoublement dissyllabique, une gutturale initiale est redoublée par une gutturale et non par une palatale : skr. *ghánighnat-* en face de *jáṅghanat-*; la voyelle *ă* du redoublement y représente donc i.-e. *o*; cf. gr. *μορμύρω*, *ποιπνύω* (de **πουπνύγω*), *μοιμύλλω*.

adjectifs en *-ta-* ont un caractère verbal beaucoup plus prononcé que les thèmes en *-a-* : on sait, par exemple, que la palatale des verbes tels que skr. *çócati* n'a pas prévalu — au moins en indo-iranien et encore en védique — contre la gutturale phonétique des noms tels que skr. *çókas*. Quant aux formes verbales elles-mêmes, comme l'indo-iranien a dans tous les cas de ce genre fait choix soit de la gutturale, soit de la palatale dans chaque type de flexion, l'extension du *k* de *hánti* à *hathá* serait exactement semblable à celle du *c* de *uvóca* à *ūcúṣ*; et par suite *hathá* est sans aucune valeur probante, d'autant plus que l'indo-iranien tend en principe à généraliser les palatales devant les voyelles dans toute la flexion.

En sanskrit, la racine *gam-* présente *g* dans toutes ses formes non seulement devant *m* consonne ou devant *a* issu de *o* (*gắmayati*, *-gama-*), mais aussi devant *a* issu de *ṃ* (*gácchati*, *ágata*, optat. *gamyắt*; formes nominales *gatá-*, *gáti-*) et devant *a* issu de *e* (*gámanti*, *ágan*; formes nominales : *gántar-*, *gámiṣṭha-*); cette extension du *g* s'explique par l'influence de *gā-* = dor. *βᾱ-* (skr. *ágāt*, cf. gr. *ἔβη*) sans qu'il soit nécessaire de supposer que *g* soit phonétique devant l'*ṃ* de *gácchati*, etc. Et, en effet, on trouve en zend, où *gā-* est en voie de disparition, non seulement *jamaiti* et l'impératif *jantū*, mais aussi *jasaiti* et l'optatif *jamyāṭ* à côté de l'impératif gâth. *gaiδi* « viens » et des formes nominales *gaṭa-* et *-gaiti-* : le *j* de *jasaiti* s'explique bien par celui de *jamaiti*, mais le *g* de *gaiδi* peut être à la rigueur tenu pour analogique de l'aoriste gâth. *gāṭ* et le *g* de *aiwigaiti-* pour analogique de celui de *aiwigāta-*. Ici encore, aucune forme n'est concluante, bien que l'ensemble paraisse témoigner en faveur du traitement *g* devant *ṃ*.

Le skr. *gabhīrás* peut devoir son *g* à *gambhīrás* (cf. v. sl. *glqbokŭ*). Les mots iraniens correspondants n'ont pas à la fin de la racine *b*, qui répondrait à skr. *bh*, mais *f*, sans doute issu de *ph* : cf. v. pers. *kaufa-* en regard de skr. *kukúbh-* (cf. J. Leumann, *Et. wört. der sanskrit-sprache*, p. XI et suiv.). L'*a* de zd *jafra-* « profond », pehlvi *zafr* repose sur *ṇ*, comme le montre le substantif zd *jafnu-* « profondeur »; on n'a aucun droit de poser une racine $*g_2ebh-$ (resp. $*g_2eph-$); v. isl. *kuefia*, *kóf* suppose $*g_2ābh-$, $*g_2ōbh-$, $*g_2əbh-$ en regard de $*g_2embh$ comme v. irl. *bdidim* et gr. *βῆσσα*, *βυθός* supposent $*g_2ādh$, $*g_2ədh-$ en regard de $*g_2endh-$ (*βένθος*, *βαθύς*); l'*α* de gr. *βάπλω*, *βαφῆναι* est ambigu; le groupe *-πλ-* est issu de *-φy-* (cf. *σσ*, *ττ* de *χy*) comme dans *θάπλω* (*ταφῆναι*), *κρύπλω* (*κρυφῆναι*), *ἑρέπλω* (*ἔρεφον*), *σκάπλω* (*σκάφος*, cf. got. *skaban*, lit. *skabù*), etc. Quant à *βόθρος*, *βόθυνος*, on y a reconnu depuis longtemps une déformation de $*\varpi όθρος$, $*\varpi όθυνος$ (cf. lat. *fodiō*, *fossa* : lette *bedre* « grube, gruft ») sous l'influence de *βαθύς*.

Le *j* de *ja̧fnu-* suffit à expliquer celui de *jafra-*; toutefois ce dernier mot a peut-être un peu plus de force probante que les autres; il semble en effet que, si la palatale de *ja̧fnu-* a réagi sur l'initiale des mots de même famille, l'adjectif dont le vocalisme répond à celui de skr. *gambhirás* aurait dû être atteint autant et plus que celui qui répond à *gabhirás*. Or on trouve en zend une forme **ga̧fra-*, dissimulée sous la fausse graphie *gufra-*. — En effet l'*u* de *gufra-* ne peut représenter *m̥*, comme on l'a supposé (v. à ce sujet *Grundr. der iran. phil.*, I, § 61 n., p. 25); et d'autre part on ne saurait douter que, au moment où le texte de l'Avesta a été transcrit de l'ancien alphabet pehlvi dans un alphabet plus complet et pourvu de voyelles, de nombreuses erreurs ont été commises. L'une des plus graves a été provoquée par l'identité des signes de *v* et de *n*, pehlvi [illegible] : les rédacteurs ont été conduits à écrire la voyelle [illegible] là où ils auraient dû employer [illegible]; on trouve ainsi *puxδa-* « cinquième » au lieu de **pa̧xδa-* — le génitif *hū* en regard de gâth. *hvəng* doit être lu **hva̧* : comme dans beaucoup d'autres cas, le signe [illegible] signifiant *n* dans l'ancienne écriture sans voyelles a été confondu avec un [illegible] précédent qui notait *v* (ici le *v* du groupe *hv-*) — *framrū* (ou *framru*?) est à lire *framruva̧*, ainsi qu'il résulte du participe voisin *jaiδya̧* : Vd, III, 1, *vaca framrū miþrəmca vourugaoyaoitīm jaiδya̧* (v. les variantes dans l'édition Geldner); la tradition a reconnu dans les deux formes des participes symétriques et traduit *framrū* par [illegible] et *jaiδya̧* par [illegible]. L'accusatif pluriel [illegible] ou [illegible] renferme de même un [illegible] ou [illegible] que les transcripteurs ont employé par erreur au lieu de l'*n* de l'accusatif pluriel. — Ces faits justifient la lecture **ga̧fra-* au lieu de *gufra-*. On a donc *ja̧fnu-*, **ga̧fra-* et *jafra-*, et, dans cet ensemble, la forme *jafra-* parle en faveur du caractère phonétique de *j* devant *a* issu de *m̥*. — Le *j* de *jaiwi-*, dans *jaiwivafra-* « aux neiges épaisses » du fragment versifié cité Vd, VII, 27, serait d'un grand poids si l'on pouvait avoir pleine confiance dans cet *ἅπαξ εἰρημένον*.

Le *k* de skr. *skabhnā́ti*, *skabhāyáti* peut s'expliquer par celui de *cāskámbha*, *skambháthuḥ* et surtout de *skambhás*, cf. zd *skəmbō*.

En revanche le *ch-* du skr. *chadayati*, cf. zd *sadayeiti*, v. pers. *þadaya-*, peut être dû à la rigueur à des formes telles que skr. *chantsi*, *ácchān*.

Le zd *jaiti-* qui paraît signifier « famille » dans le seul passage où on le rencontre (Yt, XVIII, 3-4) appellerait un rapprochement avec lit. *gimìnė* et *gimtìs* (?). Mais, d'un autre côté, le mot anomal *vāghát-* ne semble explicable que par le traitement guttural devant *n̥*; car l'hypothèse d'un ancien *e* est exclue par le *gh* et celle d'un ancien *o* ne se concilie pas avec la brève du nomi-

natif singulier *vāghát* et du nominatif pluriel *vāghátas* (v. Streitberg, *Idg. forsch.*, III, 361, et cf. ces *Mémoires*, IX, 147); autrement il faudrait admettre une influence des participes, que la flexion anomale de *vāghát-* ne rend guère vraisemblable.

En résumé, il ne semble pas exister d'exemple qui permette de déterminer avec certitude le traitement des gutturales indo-iraniennes devant *a* (resp. *an*, *am*) issu de *n̥*, *m̥*.

A. MEILLET.

DE L'ARTICLE.

(MORPHOLOGIE ET SYNTAXE.)

DEUXIÈME PARTIE.

B. — Détermination du verbe, de l'adjectif, de l'adverbe.

Nous avons peine à sortir des idées étroites qui nous ont été inculquées par les grammaires empiriques de nos langues classiques indo-européennes. Ce phénomène, au fond si simple, mais si nouveau pour nous, de la conjugaison des substantifs nous a été révélé par des langues éloignées sous la forme possessive, et sous la forme prédicative on ne le trouve nettement que dans le Nama. De même, l'article ne nous semble pas devoir sortir du substantif. Cependant, quand on a bien constaté son origine pronominale, on n'a pas de peine à découvrir qu'il accompagne aussi le verbe prédicativement, que c'est même là un fait presque universel; c'est lui qui le conjugue. Presque partout, le pronom personnel des trois personnes se préfixe ou se suffixe au verbe d'une manière pléonastique, puisque le substantif sujet est exprimé par ailleurs; n'est-ce pas bien là le caractère de l'article? Dans *δίδω-μι*, *δίδω-ς*, *δίδω-σι*, les trois pronoms suffixés, celui de la 3e personne d'une manière plus apparente, sont de véritables articles; nous voyons, sans quitter la langue grecque, que quelquefois ils deviennent moins apparents (*λύ-ω*, *λύ-εις*, *λύ-ει*) ou disparaissent, et qu'à côté d'une conjugaison avec article on en a une autre sans article; à côté de la déterminée, l'indéterminée. Le même phénomène apparaît en hongrois, mais seulement l'idée de pronom-objet y remplace celle de pronom-sujet; à côté de *var-om*, *var-od*, *var-ja*, on trouve *varo-k*, *var-asz*, *var*.

Il est donc certain que le verbe reçoit l'article, un article qui lui est propre, le pronom personnel suffixé.

De même, la conjonction peut se conjuguer de la même manière, en se suffixant les divers pronoms personnels qui y jouent le rôle d'article; par exemple en lapon, *atja-p* «que je», *atja-t* «que tu», *atja-s* «qu'il», *atja-pe* «que nous», *ap-ma-m* «que je pas», *ap-ma-ta* «que tu pas», etc.

De même, les prépositions se conjuguent dans la plupart des

IMPRIMERIE NATIONALE.

langues ouraliennes; par exemple en lapon, conjugaison possessive : *mo-kum* « avec moi », *to-kum* « avec toi », *so-kum* « avec soi », etc.

Mais ce n'est pas tout : quelquefois le verbe, l'adjectif, l'adverbe reçoivent l'article qui leur vient du substantif pour se tenir en parfaite harmonie avec lui.

Parmi les langues indo-européennes, le tchèque et le vieux slavon ont l'adjectif déterminé et l'adjectif indéterminé. Le déterminé se distingue de l'autre, en suffixant le pronom personnel de la 3e personne à titre d'article.

Lithuanien : sing. nom. *jis*, accus. *ji*, gén. *jō*, dat. *jam*, instrum. *jumi*, loc. *jame*. On ajoute cet article à l'adjectif qui se décline ainsi : *géras* « bon » devient nom. *géras-is* qui se contracte en *gérō-ji*, accus. *gerą-ji* = *gérą-jį*, gén. *gerō-jō* = *gerôs-iôs*, datif *géram-jam* = *gérai-jei*; instrum. *géru-ju* = *géra-je*, loc. *geramjame* = *géro-joje*.

Nous avons, dans les langues du Caucase, observé que l'article préfixé au substantif-sujet se répétait sur le verbe et sur l'adjectif; nous devons rappeler ici le procédé plus complet de l'aware. L'adverbe lui-même est atteint dans cette langue, ainsi que les prépositions; ils portent la marque du sujet en prenant son article, parce qu'ils ont été d'abord les locatifs d'un substantif : *hani* signifie *ici*, et subit les variations *hani-u*, *hani-i*, *hani-b*, *hani-r*, suivant la classe à laquelle le sujet appartient; de même *doa* « là » varie suivant le même système; il le fait même d'une manière plus curieuse, puisque, au lieu de suffixer les articles, il les infixe et devient *do-w-a*, *do-j-a*, *do-b-a*, *do-r-a*. Le même système apparaît dans les compléments circonstanciels. On dit *roqo-u*, *roqo-w-e* « dans la maison à lui », *roqo-j-e* « dans la maison elle », *roqo-b-e* « dans la maison cela ». Les participes portent deux fois l'article du sujet : *izara* « créé » donne *w-izara-u*, *j-izara-i*, *b-izara-b*; *r-izara-l*.

Nous avons déjà remarqué en hürkan *watsha* « le bois », *watsha-li-zi* « dans le bois » qui devient *watsha-li-zi-w*, *watsha-li-zi-r*, *watsha-li-zi*.

Telle est la morphologie de l'article dans sa fonction de la détermination et de la classification, et dans celle de la liaison de la proposition. Mais ses fonctions, en particulier celles de détermination, ne sont-elles pas quelquefois remplies par un autre mot?

DÉTERMINATION MARQUÉE AUTREMENT QUE PAR L'ARTICLE.

Nous avons relevé dans les diverses langues deux autres moyens de marquer l'indétermination : l'un indirect, l'état emphatique ou

la mise en relief, ou au contraire la dépression; l'autre direct, la réduplication avortée. Nous commencerons par le second.

La réduplication avortée, du moins c'est ainsi que nous interprétons le phénomène, est un *processus* qui ne se rencontre que dans le woloff.

Dans cette langue, lorsque le substantif doit être déterminé, on suffixe sa première syllabe, ou sa première consonne initiale.

Kar «maison», *kar-ga* «la maison», *gar* «homme», *gar-ga* «l'homme», *fas* «cheval», *fas-wa* «le cheval», *mbinde* «écriture», *mbinde-ma* «l'écriture», *paka* «couteau», *paka-ba* «le couteau».

Que si, dans certains cas, on veut déterminer davantage, on répète deux fois cette initiale; c'est ce qui arrive dans l'exemple suivant : *mer u-m yalla ma*, «la colère de Dieu»; l'initiale de *m* se trouve répétée après le conjonctif génitif *u*, et une seconde fois à la fin.

Il y a certainement là un procédé acrologique ou de réduplication partielle; or la réduplication partielle n'est qu'une réduplication totale avortée; pour déterminer, on aura d'abord répété deux fois le substantif, ce qu'on fait dans d'autres langues pour former le pluriel; puis, on n'en aura plus répété que la première syllabe. Dans ces conditions, il y a bien un article, seulement il ne tire plus son origine du pronom, mais des entrailles du substantif lui-même.

Mais il faut ajouter cependant que ce suffixe n'est pas toujours l'initiale du substantif, ce qui semble faire brèche à cette théorie, l'*x* appelle quelquefois le suffixe *b*, — l'*ng* = *m* ou *w*; le *t* appelle *b* ou *w*, — l'*u* un *w*, — *l* et *r* un *x* ou un *b*. Comment expliquer ces anomalies? Pour certains de ces phonèmes il y a affinité, par exemple, entre *ng* et *w*, mais il n'y en a pas entre *t* et *b*. Il est probable, mais cela est invérifiable, que toutes les initiales ont été reproduites à l'origine, mais qu'une lutte s'est établie entre elles, que quelques-unes étaient plus emphatiques et que les autres ont été éliminées.

Le second procédé est l'emphatisme ou la dépression; nous observons l'un et l'autre dans les langues sémitiques : l'araméen exprime la détermination, non point par la préfixation de l'article *l*, mais par la suffixation d'*a* qui a fini par se cristalliser et demeurer, même lorsqu'il n'y a pas lieu à détermination actuelle : *dehabh* «or», *dabha* «l'or», *melek* «roi», *malk-a* «le roi». La même forme se retrouve en assyrien. Le mot *sar*, sous sa forme déterminée, donne au nominatif *sarr-u*, accus. *sarr-a*, gén. *sarr-i*.

L'arabe a, au contraire, l'emploi de l'article préposé, mais dans ce cas il modifie sa déclinaison et emploie pour finale, suivant les cas, *u*, *a*, *i*, au lieu de *un*, *an*, *in*; en d'autres termes,

il se dépouille de sa nasale finale, il y a là une question de centre de gravité.

Enfin l'hébreu, lorsque le substantif est déterminé par un autre substantif employé au génitif, le met à l'état construit, c'est-à-dire l'abrège.

En nama, lorsqu'on veut obtenir une détermination à la 2e puissance, on ajoute un *a* qui rend le substantif emphatique et marque ainsi l'accusatif par une surdétermination.

Tel est l'article au point de vue morphologique, nous venons de donner les autres moyens, quelquefois employés, pour exprimer l'indétermination. Peut-être y aurait-il possibilité de les réduire en dernière analyse à l'article, en particulier les indices de l'emphatique, mais nous ne voulons pas nous livrer à des hypothèses.

Nous avons maintenant à entrer dans un autre ordre d'idées, le psychologique, et à rechercher : 1° ce qu'est l'article en lui-même, ainsi que l'idée de détermination à laquelle il répond principalement; 2° quelles sont ses diverses fonctions.

II. — De l'article au point de vue psychologique.

A ce point de vue, deux objets se présentent à l'étude : 1° la nature de l'article comme concept, et celle de la détermination elle-même comme catégorie grammaticale; 2° la fonction de l'article.

1° *De la nature de l'article, de la détermination et des différents degrés de celle-ci.*

Comme nous le verrons, la détermination est loin d'être la seule fonction de l'article, mais c'est la fonction normale et principale. Il importe de rechercher ce qu'est au juste la détermination, s'il y en a plusieurs, quelle est son affinité avec les autres concepts grammaticaux.

La détermination est, au fond, l'individualisation. Or celle-ci consiste à désigner un seul être au regard de tous les autres, ou au moins quelques-uns vis-à-vis de tous autres, ou une classe d'êtres entière vis-à-vis d'une autre classe. Elle est plus parfaite lorsqu'elle ne désigne qu'un seul individu; elle est plus parfaite encore lorsqu'elle le désigne sous un nom propre complet.

On peut noter dans la détermination les degrés suivants que nous rendrons mieux sensibles par des exemples :

1° *Homme, hommes, ἄνθρωπος*, dans les langues où l'article tantôt est employé, tantôt est supprimé; lorsque ce mot est employé comme attribut, alors il devient presque un adjectif; par exemple, dans cette proposition en français : *il est homme.* C'est

le plus grand degré d'indétermination. L'être devient une qualité et une qualité est essentiellement générale; c'est comme si l'on disait : *il est humain* ou *il est bleu.*

2° *Du bœuf, du cheval.* L'indétermination est aussi très grande, quoique moindre. Il s'agit d'un bœuf quelconque, d'un cheval quelconque; même pas dans sa généralité par opposition à un autre animal ou dans son individualité. C'est le cas de l'article partitif.

3° *Un homme, des hommes;* c'est la même expression au singulier et au pluriel. C'est le cas d'indétermination normale, tandis que les précédents sont des cas de surindétermination. On ignore absolument de quel homme il s'agit. En grec on exprime tantôt par *ἄνθρωπος*, tantôt par *ἄνθρωπός τις*. On sait seulement qu'il s'agit de l'individu et non de l'espèce.

4° *Un homme*, par opposition à *deux hommes, trois hommes;* l'indétermination est la même, seulement elle est un peu diminuée par une détermination numérique.

5° L'*homme*, en général par opposition au bœuf, au cheval, etc., c'est l'homme zoologique; l'opposition peut disparaître; au moins expresse. Mais alors l'expression s'applique au genre entier. Il y a donc indétermination dans un sens, mais détermination dans l'autre, indétermination entre les individus de l'espèce, mais détermination parfaite vis-à-vis des autres espèces. Aussi, suivant les langues, tantôt on emploie l'article, tantôt on ne l'emploie pas.

6° L'*homme* (*aimable, cruel, bon*, etc.); alors l'homme est restreint à une catégorie d'hommes; il y a encore indétermination, mais restreinte.

7° L'*homme d'Europe;* voilà encore la signification d'homme restreinte, et par conséquent l'être déterminé davantage.

8° *Le fils de Primus;* si Primus n'a qu'un fils, la détermination est parfaite; s'il y en a plusieurs, elle est imparfaite, puisqu'elle peut s'appliquer à un individu ou à tel autre.

9° *L'homme qui est venu chez moi hier;* voilà une détermination, puisqu'il ne s'agit que d'un seul individu; mais l'auditeur ne sait pas encore duquel.

10° *Cet homme* ou *l'homme celui-ci;* il ne peut plus y avoir de doute sur l'identité, la désignation est parfaite, l'expression suppose qu'on montre en même temps l'individu d'un geste.

11° *Homme-moi, homme-toi, homme-il;* la détermination est plus grande, mais en même temps anormale; elle ramène la désigna-

tion à la personnalité, elle est subjective et prédicative. On compare tout au *moi*, mais il reste une obscurité quand il s'agit de la 3e personne; on ne sait de quel individu il s'agit; aussi corrobore-t-on la désignation en disant à quelle classe l'individu appartient. Dans les deux cas, il y a système subjectif et concret : le premier a été relevé par nous chez les Namas, le second chez les Cafres.

12° *Son fils*, *son père;* lorsque le mot *fils*, le mot *père* ne peuvent s'employer seuls. Alors il y a encore détermination anormale, surdétermination. On ne peut exprimer un être si on ne l'individualise pas.

13° *Primus*, *Secundus;* alors la détermination est non seulement complète, mais elle est absolue; en ajoutant les noms patronymiques et les prénoms, on arrive à l'indication d'un individu unique.

Tous ces degrés de détermination ou d'indétermination ne sont pas fournis par l'article, mais il en produit un grand nombre et concourt souvent à exprimer les autres. Dans la détermination absolue (n° 13), aucun adjuvant n'est nécessaire. Dans celle du n° 10, l'article est remplacé par l'adjectif démonstratif, mais cet article n'est souvent que la réduplication de l'article. Dans le cas n° 9 (*l'homme qui*), la détermination est donnée par le pronom conjonctif, mais dans beaucoup de langues l'article sert d'adjuvant, et dans d'autres le pronom relatif n'est que la répétition de l'article : on peut citer l'allemand, *der mann der*, *die frau die*...

Dans les autres cas, à moins d'indétermination absolue (alors il n'y a pas besoin d'indice), l'article apparaît sous une double forme : celle d'indétermination *un*, *des*, et celle de détermination *le*. Nous avons vu que dans certaines langues, l'article perd son sens primitif et accompagne tous les substantifs, mais alors on y joint un article de détermination actuelle.

Telle est la nature psychologique de l'article, c'est un mot qui sert principalement à exprimer la détermination.

Quant à la détermination dont le domaine est plus vaste, elle forme avec le genre, le nombre, une troisième catégorie grammaticale affectant le substantif. Les concepts substantifs accessoires sont le genre, le nombre, la détermination. Les cas n'appartiennent plus au même ordre d'idées, ils ne s'appliquent pas aux êtres pris isolément, mais à ceux en relation logique avec les autres de la proposition.

Pour mieux faire connaître la nature de l'article, il importe d'indiquer quelle est son origine logique, c'est-à-dire de quelle autre partie du discours il procède et quelle est sa ressemblance

ou ses différences, enfin ses affinités, avec les catégories du genre, du nombre et des cas.

L'origine morphologique de l'article est, comme nous croyons l'avoir démontré, le pronom personnel. Il en est de même de sa source psychologique. On a dit *homme celui-ci* ou *homme-il* avant de dire *l'homme* et dans le même sens. Le pronom personnel est devenu adjectif pronominal, puis article. Du reste, l'origine morphologique est ici un sûr révélateur de l'origine psychologique. Une preuve plus certaine est le système de la langue nama; on y dit : *homme-moi*, *homme-toi*, *homme-il*, et cette dernière expression est identique à *il-homme* et à *l'homme*. L'idée répond ici complètement à la forme. Le pronom n'est qu'une dérivation d'un adverbe de lieu, *ici*, *là*, *plus loin;* le plus proche, correspondant au *moi*, est *ici*, le moins proche, correspondant au *toi*, est *là*, le plus éloigné, correspondant à *lui*, est *là-bas*. De même, l'article est une désignation du lieu. La locativité domine toute la genèse de l'expression grammaticale.

L'adverbe de lieu est un grand générateur de formes, il donne d'abord naissance au pronom, à celui des trois personnes, surtout celui de la troisième, essentiellement démonstratif.

Le pronom, à son tour, a les fonctions les plus multiples et les plus délicates à la fois. Ce qui nous intéresse ici, il devient soit adjectif démonstratif (*cet homme*), soit article (*l'homme*); mais il a d'autres transformations, il joue le rôle de pronom relatif; celui-ci, quand il n'est pas emprunté au pronom interrogatif, l'est presque toujours à l'article : nous venons d'en citer un exemple tiré de l'allemand; en outre, il remplace le verbe abstrait, le verbe *être;* celui-ci est exprimé par un pronom-article.

Telle est l'origine de l'article. Quelles sont maintenant ses affinités avec les autres concepts accessoires du substantif : le genre, le nombre et le cas, ou avec leurs modes d'expression?

L'affinité de l'article ou de la détermination, en général, avec le genre est sensible d'après les exemples que nous avons empruntés aux langues bantou et à celles du Caucase. Les différents genres ne sont pas exprimés par les substantifs eux-mêmes, mais par les pronoms, devenus articles, qui y sont préposés. Ces genres, par leur quantité, sont d'ailleurs des désignations de catégories, des classificateurs. En cafre, il y a autant d'articles différents que de catégories d'objets, et la détermination se confond entièrement avec le genre.

L'affinité de la détermination avec le nombre existe dans les langues où le pluriel par définition est considéré comme indéterminé, et au contraire, le singulier comme déterminé : de telle sorte que, contre l'idée ordinaire, c'est le singulier qui dérive du pluriel, ou bien, au contraire, c'est le pluriel qui est dé-

terminé; en tous cas, la détermination et l'indétermination se lient avec la différence des nombres. Le premier cas a lieu dans la langue bari où le pluriel est le point de départ, et par conséquent l'indéterminé, et où le singulier qui est déterminé, adjoint, comme tel, un préfixe. Au contraire, en bullom et en temné, c'est le singulier qui est considéré comme un collectif, par conséquent, comme indéterminé, tandis que le pluriel est considéré comme individuel, et comme tel, muni d'un préfixe.

De même, dans les langues de l'Oural (sauf dans le mordouin qui a les deux déclinaisons complètes) la détermination apparaît pour la première fois avec le pluriel et se confond avec lui.

L'affinité de la détermination avec les cas existe d'une manière certaine dans plusieurs langues, en particulier, dans les langues ouraliennes. Comme nous l'avons vu à l'origine, en finnois, l'accusatif n'a pas d'indice; on l'exprime plus tard par le signe de la détermination.

Puisqu'il y a eu autrefois dans ces langues des paradigmes complets de déterminé et d'indéterminé, c'est plutôt de la survivance du déterminé à l'accusatif qu'il s'agit.

Ce ne sont pas là de purs accidents morphologiques. La détermination emporte celle par classes et par genres, aussi bien que celle par individus; ce ne sont que des degrés différents de la même idée. De même, le pluriel est plutôt indéterminé, puisqu'il n'individualise pas. Enfin, l'accusatif, qui représente le patient, a besoin d'une individualité moins nette que l'agent, ce qui est d'autant plus juste que l'agent lui-même, quand le verbe est intransitif, ne porte pas, lui non plus, le signe de détermination.

Il y a entre les divers concepts accessoires un lien psychique, naturel et nécessaire, dont la morphologie que nous avons observée plus haut est le révélateur.

2° *Fonctions psychologiques de l'article.*

Nous avons dit que la fonction psychologique de l'article est la détermination, mais que ce n'est pas la seule; il faut ajouter que ce n'est pas l'originaire, ni non plus l'hystérogène : ce n'est qu'une *fonction intermédiaire dans l'évolution.*

Les fonctions de l'article sont au nombre de quatre chronologiquement dans l'ordre suivant : 1° fonction de *concrétisme* ou de *surdétermination;* 2° fonction de *détermination normale;* 3° fonction d'*auxiliaire;* 4° fonction de *relation.*

a. — Fonction de concrétisme.

L'homme dans son premier état d'esprit ne conçoit que l'indi-

viduel; l'abstraction, la systématisation lui est étrangère; si un être non individuel veut être exprimé, il doit d'abord, par des artifices, le convertir en individuel. Dans ce but, il emploie divers procédés. Tantôt il exprime par des racines entièrement différentes des idées cependant rapprochées : c'est le procédé le plus énergique. Tantôt il approche fortement l'idée objective de sa personnalité et la rend subjective, sensible, rapprochée dans l'espace de celui qui parle. C'est dans ce but qu'il emploie le pronom et l'article. Les expressions du nama *homme-moi*, *homme-toi*, *homme-lui*, celles du cafre *homme-* (objet de 1re classe), *chêne* (objet de 2e classe), etc., chaque classe étant désignée par un article différent, rentrent dans ce système. Quelquefois, ce n'est pas d'une manière *prédicative*, mais d'une manière *possessive*, qu'il y a *concrétisme*. Le sauvage algonquin ne peut dire *oncle*, mais doit dire *oncle de moi* ou *de toi* ou *de lui* : c'est le pronom possessif qui sert à individualiser; c'est toujours le pronom transformé, mais ce n'est pas l'article; celui-ci est un déterminant subjectif concret prédicatif. C'est dans ce seul but de concrétisme que l'article a d'abord été employé. On ne songeait pas à déterminer; ce qui le prouve, c'est qu'on n'alternait pas entre la détermination et l'indétermination; on déterminait toujours, ce qui est la négation de la détermination actuelle. La détermination peut manquer et elle manque en effet dans beaucoup de langues, même très cultivées; le latin en est un éclatant exemple. Elle a donc pu faire défaut à l'origine. Le genre aussi manque souvent totalement. Ce qui, au contraire, semble nécessaire à l'esprit des premiers hommes, c'est une idée concrète, les idées abstraites leur étant inabordables. D'ailleurs, l'idée concrète conduit à la détermination précisément par la surdétermination que le concrétisme entraîne. Quand, au lieu de dire l'*homme*, on dit *homme-toi*, voilà l'homme devenu concret, attaché à la réalité, mais en même temps le voilà surdéterminé, complètement individualisé; si au lieu de dire *la lèvre*, je dis *sa lèvre*, le même résultat a lieu par le pronom possessif. L'expression concrète et la surdétermination coïncident ainsi. Mais ce qui a été d'abord en vue a été le concrétisme, la détermination n'est que le résultat indirect et plus conscient.

Nous avons, dans des études spéciales, relevé le phénomène du concrétisme et ses divers modes d'expression, en particulier, par le pronom et par l'article.

b. — Fonctions de détermination.

Nous ne rappelons ici ces fonctions que pour ordre; ce sont celles qui dominent dans l'histoire de l'article, et que montrent tous les exemples morphologiques que nous avons cités.

Il ne s'agit plus là d'ailleurs de surdétermination, mais de détermination simple.

Rappelons que cette détermination peut être à une foule de degrés dont nous avons établi la progression. Elle semble être parfois une indétermination, de sorte que l'article aurait à la fois une fonction d'indétermination et une de détermination : par exemple, lorsqu'il s'agit de l'article *un* ou de l'article *le*. En réalité, ce sont des degrés de détermination; l'absence totale de celle-ci s'exprime par l'absence d'indices. Ce qu'il faut admirer, c'est l'application ici d'un principe que nous avons souvent énoncé, à savoir que ce qui a été plus tard fonctionnel, instinctif ou volontaire, a été d'abord purement mécanique; il faut y ajouter que les fonctions changent souvent aussi, qu'il y a virement de l'une à l'autre; celle de concrétisme s'est convertie en fonction de détermination.

c. — Fonction d'auxiliaire.

Ici nous pouvons observer un nouveau *virement de fonctions*. Celle de détermination s'est changée en fonction d'auxiliaire. Voici comment. D'ailleurs, la fonction d'auxiliaire elle-même a eu deux moments successifs.

Lorsque le pronom devenu article s'est agglutiné au substantif, il n'en a pas moins, dans les langues à flexions, continué à se décliner comme pronom, et comme le substantif continuait à aussi se décliner, il en est résulté que la même relation et les mêmes concepts du genre et du nombre se sont exprimés deux fois pléonastiquement. C'est ce qui a lieu en grec : *ὁ ἄνθρωπος, τὸν ἄνθρωπον, οἱ ἄνθρωποι*; de sorte que l'article corrobore l'expression de tous ces concepts. Il en résulte un peu de monotonie, mais de grands avantages. C'est comme si l'on frappait deux fois de suite une note. D'autant plus que, les moyens morphologiques de déclinaison étant les mêmes, on obtient, en outre, une sorte de rime : *τοῖς ἀνθρώποις, τοὺς ἀνθρώπους*. Il y a là une déclinaison pléonastique.

C'est une première manière d'être auxiliaire; en voici une seconde.

On s'aperçoit qu'il n'y a pas besoin d'exprimer le genre, le nombre, le cas, deux fois; une seule suffit, ou plutôt on ne fait pas ce raisonnement, car on ne raisonne jamais en grammaire; le mécanisme du langage, l'instinct fait tout. Mais d'elles-mêmes les formes inutiles s'éliminent. Des causes purement phonétiques concourent aussi. Dans les substantifs, l'accent, quand il n'est pas oxyton, tend à faire tomber la voyelle finale. Sous cet effort continu, cette voyelle finit par succomber, et voici la finale détruite;

au contraire, l'article dépourvu d'accent tonique et enclitique se conserve à cause de son rôle grammatical et aussi précisément pour remédier à la chute des désinences du substantif.

Dans les langues comme le latin, où il n'y a pas d'article, lorsque les désinences du substantif s'effacent par instinct de conservation, un pronom démonstratif avec ses désinences plus facilement conservées à cause du manque d'accent tonique vient se préposer au substantif et exprime pour lui le genre, le nombre et le cas; c'est ce qui arrive dans les langues romanes.

Voilà désormais un substantif inerte, le substantif français n'exprimant d'une manière nette ni le genre, ni le nombre, ni le cas; mais l'article qui le précède exprime tout cela. C'est un mot devenu tout à fait auxiliaire; il ne tend plus seulement à corroborer le substantif et à l'aider à porter les concepts accessoires, il le remplace tout à fait dans cette tâche. La force auxiliaire est encore plus grande, si l'on ne tient pas compte des sons figurés dans l'écriture, mais qui ne se prononcent pas; par exemple, dans *l'homme*, *les hommes*, la prononciation du mot *homme* est la même, à moins que le mot suivant commençant par une voyelle ne fasse réapparaître l'*s* final d'*hommes*.

Le même phénomène a lieu dans le verbe par la perte de ses désinences et l'apparition devant lui du pronom personnel : *j'aime*, *tu aimes*, *ils aiment*; partout le verbe se prononce de la même manière, et le pronom exprime seul la personne, le genre et le nombre. Il est auxiliaire.

Enfin des verbes eux-mêmes sont auxiliaires : *être*, *avoir*. Ils expriment seuls les temps et les modes, et débarrassent de ces concepts accessoires la racine verbale. Il en est de même de l'auxiliaire *faire* en anglais et en celtique, des auxiliaires *être* et *avoir* en basque, qui sont auxiliaires à un plus fort degré, puisque eux seuls se chargent d'exprimer les concepts de personne, de nombre, de mode et de temps.

On pourrait donc définir dans certaines langues, en français par exemple, l'article aussi bien : *mot auxiliaire* que *mot déterminant*. Cette fonction plus ample le caractériserait même mieux.

Le résultat de cette fonction d'auxiliaire mérite d'être remarqué. Il conduit à une analyse plus grande et à un caractère plus abstrait du langage.

Les concepts accessoires de nombre, de genre, de relation étant détachés du substantif se trouvent exprimés avant lui et à part. C'est comme si, avant de prononcer le mot *homme*, *hommes*, *de l'homme*, on disait *génitif*, *masculin*, *singulier*, *hommes*, prenant d'abord à part tous les concepts accessoires. Quoi de plus abstrait qu'un pareil ordre! Ceci nous conduit à une autre fonction de l'article, à sa fonction d'abstraction.

d. — Fonction d'abstraction.

C'est la *résultante* de la fonction d'auxiliaire que nous avons décrite. Le substantif apparaît nu, tous ses vêtements ont été revêtus par l'article; or ces vêtements, c'est précisément le nombre, le genre, le cas; ces concepts sont des concepts abstraits; si on les fond avec le substantif lui-même, cette abstraction ne paraîtra plus; le substantif les absorbera dans sa masse; mais si on les détache, si on les met en vedette, avant le substantif, l'abstraction éclatera, l'élément formel et grammatical viendra isolé avant l'élément ontologique. Ce rôle de l'article contribue beaucoup à donner ce caractère aux langues civilisées modernes, en particulier à la nôtre; elle lui apporte cette précision que désire l'écrivain, surtout en matière scientifique. L'article est l'âme des langues dérivées, privées d'ailleurs de flexions, comme le pronom a été l'âme des langues primitives, tandis que celles des langues chronologiquement moyennes, des langues à flexion, ont pu s'en passer. On ne saurait trop mettre en relief cette fonction de l'article, tout à fait directe, mais la plus importante.

Ce rôle est d'ailleurs partagé par lui avec le pronom; on peut dire que les deux concourent à la clarté de la langue et en même temps à sa vitesse.

S'il fallait répéter tous les substantifs que le pronom remplace, on obtiendrait le style le plus lourd; de même, s'il fallait supprimer l'article et le remplacer par des désinences du substantif bien marquées et suivant l'accent, le langage serait entravé dans sa marche; l'article le dégage à son tour, décharge les mots de substance de leur poids, et comme il est très léger, il le porte allègrement et sans fatigue. L'article est un des ressorts les plus souples du langage, et l'on ne saurait le supprimer sans en altérer l'économie et en retarder la vitesse.

e. — Fonction de relation.

Exceptionnellement et dans certaines langues seulement, l'article joue un rôle beaucoup plus élevé : il accomplit à lui seul ou avec le concours du pronom les fonctions de relation.

Non seulement il exprime, au lieu et place du substantif, les catégories du nombre et du genre, non seulement il détermine et classifie, mais il exprime seul la relation génitive et adjective et celle du pronom relatif, et dans sa forme pronominale, celle de l'accusatif, du nominatif et du datif. Il serait trop long de décrire ici ce procédé. Il suffit d'ailleurs de se référer à ce que nous avons dit dans la partie morphologique de la présente étude re-

lativement au système des langues bantou et de celles du Caucase.

L'article qui marque, préfixé au substantif, le genre et le nombre de celui-ci, se répète, plein ou abrégé, sur le substantif en dépendant et en relation génitive; il se répète aussi sur l'adjectif qui qualifie, et ainsi le lien se trouve établi par un moyen tout à fait inconnu de nos langues européennes; par la même répétition il exprime, mais cette fois sans s'affixer à aucun substantif, le pronom relatif et les divers cas obliques. De telle sorte que les cas locatifs sont seuls exprimés par des mots vides, les cas logiques le sont tous par un moyen uniforme : la répétition de l'article. On voit quelque chose d'analogue à cette répétition en allemand, en ce qui concerne le pronom relatif.

Il y a dans ce cas souvent superposition de deux articles. C'est même cette superposition qui sert à expliquer le procédé.

Dans la relation génitive, par exemple, le mot qui dans nos langues serait au génitif se trouve affecté d'abord de l'article prédicatif qui lui convient d'après son genre et son nombre; mais ce substantif n'étant pas indépendant doit porter aussi l'article qui convient au substantif principal dont il dépend, il aura donc deux articles et deux différents : le plus proche, le sien; le plus éloigné, celui du substantif dominant. L'adjectif n'a pas d'article propre, il revêtira celui du substantif dominant seul. C'est le système qui a pour point de départ le double article : *in-kosi i-abantu* « le capitaine du peuple »; *i* est l'article du premier substantif, *aba* celui du second; mais l'article du premier se répète d'abord sur le second dans la forme *i*.

Telle est la nature, telles sont les diverses fonctions de l'article au point de vue psychologique.

Tant à ce point de vue qu'au point de vue morphologique, ce petit mot, rejeton du pronom personnel, qui lui-même est issu de l'adverbe à la fois locatif et subjectif, est très remarquable, il donne à un langage, suivant l'extension de son emploi, un aspect tout particulier; il se développe avec la civilisation elle-même, domine les langues dérivées, est un des plus puissants instruments d'analyse, d'abstraction et de clarté tout à la fois. Cependant on le trouve dans les langues qui semblent les plus anciennes y jouant un tout autre rôle, celui de concrétisme, et le jouant avec autant de force, quoique ce rôle soit contraire.

A toute époque, sauf dans les temps intermédiaires où il s'est affaibli, il pénètre la grammaire. Il domine aussi la stylistique et la phonétique, créant entre les mots des écarts nécessaires qui en assurent l'équilibre, contrebalançant par des enclitiques la puissance trop pressante des accents toniques, permettant à la pensée de se former entre les moments d'expression des idées

d'action et de substance. Il triomphe par sa faiblesse même, et il a poussé dans les interstices de la phrase, comme un lierre vivace, mais au lieu de l'ébranler, il la remplit et la soutient.

Nous avons essayé d'en décrire le caractère au moyen d'exemples partout recueillis, et d'en raconter l'évolution.

Raoul DE LA GRASSERIE.

LA LINGUISTIQUE HONGROISE.

Dans le tome III de ces *Mémoires* [1], M. O. Donner, professeur à l'université de Helsingfors, a rendu compte des recherches faites dans le domaine des langues ougriennes et mentionné les principaux ouvrages antérieurs à 1876. Depuis, en Hongrie, la linguistique a fait beaucoup de progrès. Le mouvement intellectuel qui se manifeste dans toutes les branches de notre littérature n'est peut-être nulle part plus vif que dans cette science et dans son annexe, la philologie finno-ougrienne. Je vais tâcher de donner un aperçu des productions des dernières années, complétant ainsi l'article de M. Donner, et me bornant à signaler les principaux ouvrages qui traitent spécialement du magyar.

Je commence par rappeler que l'importante question de la parenté de la langue hongroise qui a occupé longtemps une foule de savants hongrois et étrangers, peut être considérée comme résolue. La théorie dite *turque*, représentée surtout par M. Vámbéry, professeur à l'université de Budapest, théorie d'après laquelle la plus étroite affinité unirait le magyar aux dialectes turcs, a été complètement supplantée par la théorie dite *finno-ougrienne*, qui considère les langues ougro-finnoises (c'est-à-dire le vogoul-ostiak, le syriène-votiak, le tchérémisse, le mordvine, le finnois-esthonien et le lapon) comme les proches parentes du hongrois, tout en reconnaissant l'influence turque sur le magyar dans sa période la plus ancienne. Cette théorie a eu pour principal défenseur Joseph Budenz († 1893), puis a été définitivement établie par les linguistes groupés autour de lui. Leurs travaux nombreux ont fait accomplir une évolution rapide à la philologie hongroise, et les résultats de leurs recherches viennent d'être utilisés dans des ouvrages remarquables publiés pour la plupart par l'Académie des sciences de Budapest.

C'est à J. Budenz surtout qu'il faut, avec M. Donner, rendre hommage du développement des études de linguistique en Hongrie. C'est lui qui, devenu professeur à l'université de Budapest,

[1] *Revue de la philologie ougro-finnoise*, années 1873-1875 (*Mém. Soc. Ling.*, t. III, p. 81).

a éveillé chez les philologues, par ses ouvrages sur la linguistique ougrienne, le goût de la comparaison des langues ougro-finnoises. Parmi ses écrits, je ne mentionne que son *Dictionnaire comparatif hongrois-ougrien*[1] et sa *Grammaire comparée des langues ougriennes*[2], qui serviront encore longtemps de guide dans les études d'étymologie magyare-ougrienne.

L'œuvre laborieuse commencée par Budenz, d'autres linguistes, dignes de lui par leur ardeur infatigable, l'ont continuée et complétée. Citons Gabriel Szarvas († 1895) qui a beaucoup contribué aux progrès de la philologie hongroise par ses travaux consciencieux et surtout par sa revue bi-mensuelle *Le gardien de la langue hongroise*[3]. Szarvas s'est attaché à enrichir la langue littéraire en mettant à profit les trésors du parler populaire, et à la purifier des tournures étranges, des mots de formation irrégulière, des nombreux germanismes et latinismes introduits par certains écrivains novateurs.

M. Bernard Munkácsi et M. Ignace Halász, professeur à l'université de Kolosvár, se sont fait connaître par leurs nombreux travaux dans le domaine des langues ougriennes et de la linguistique altaïque. M. Joseph Szinnyei, professeur à l'université de Budapest, outre des ouvrages sur la langue et le peuple finnois, a publié des études approfondies sur des questions de philologie magyare. Il dirige la publication du *Dictionnaire des dialectes hongrois*[4] et des *Communications linguistiques*[5].

Nous ne devons pas oublier le Nestor des savants hongrois, M. Samuel Brassai, qui s'est acquis, comme philologue, un renom mérité, surtout par ses articles sur *l'ordre des mots*, question qui a été et qui est encore l'objet de beaucoup de controverses. M. Georges Volf s'est signalé par l'édition la plus soigneuse des monuments manuscrits de la langue hongroise[6] et par des études sur l'histoire de l'orthographe hongroise, et M. Aron Szilády par une édition complète, avec commentaire, des anciens poètes hongrois.

Parmi les jeunes adeptes de la linguistique, je ne cite que M. Joseph Balassa, dont je reparlerai, et M. Jules Zolnai, qui récemment encore a écrit un volume de grande valeur, intitulé : *Nos monuments linguistiques jusqu'à l'époque de l'imprimerie*[7].

[1] *Magyar-Ugor Összehasonlító Szótár* (Budapest, 1881).
[2] *Az Ugor Nyelvek Összehasonlító Alaktana* (Budapest, 1884).
[3] *Magyar Nyelvőr;* depuis 1872; rédigée à présent par M. S. Simonyi, dont je parle plus loin.
[4] *Magyar Tájszótár*, édité sous les auspices de l'Académie.
[5] *Nyelvtudományi Közlemények*, dirigées d'abord par Budenz, puis, jusqu'en 1895, par M. Simonyi.
[6] *Nyelvemléktár* (Budapest, 1873, 13 volumes).
[7] *Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig* (Budapest, 1894).

J'ai omis jusqu'à présent, à dessein, le nom du premier linguiste hongrois contemporain, celui de M. Sigismond Simonyi, professeur à l'université de Budapest. On ne sait vraiment, en appréciant son labeur immense, ce qu'on doit admirer le plus, de sa fécondité, de sa vaste et profonde érudition ou de l'excellence de sa méthode. On trouverait difficilement une question de linguistique qu'il n'ait point traitée.

Il s'est beaucoup occupé des monuments anciens de notre langue, mais son principal titre de gloire, ce sont ses recherches grammaticales. Il a publié, pour ne citer que ses œuvres les plus remarquables, deux grands volumes : l'un sur *Les conjonctions en magyar* [1], l'autre sur *Les adverbes magyars* [2]; il a rédigé avec Szarvas le *Dictionnaire historique de la langue hongroise* [3], ouvrage indispensable à quiconque étudie notre idiome.

Nous devons une mention spéciale à son livre intitulé : *La langue hongroise* [4] (en deux volumes. Tome Ier : *La vie de la langue hongroise;* tome II : *Le système de la langue hongroise*). Ce travail, qui jouit d'une grande popularité dans notre pays et dont une traduction allemande se prépare, est un véritable chef-d'œuvre de linguistique. La clarté et l'élégance du style en rendent la lecture attrayante même à des profanes. Si cet ouvrage modèle était traduit en français, il pousserait, je crois, beaucoup de philologues français à l'étude de notre langue, surtout si l'on adaptait concurremment une des grammaires du même auteur.

Je mentionne encore ses *Locutions allemandes et hongroises* [5], ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Budapest, et qui sert de complément aux dictionnaires allemands-hongrois, et je passe à son œuvre capitale, la *Grammaire hongroise détaillée* [6], en cours de publication. Cette grande entreprise dont les débuts ont été très favorablement accueillis en Hongrie et à l'étranger [7], a pour objet d'ordonner en système, d'après une méthode historique rigoureuse, les résultats des recherches grammaticales faites sur les documents littéraires et sur le parler populaire.

Le volume (p. 734, gr. in-8°) qui vient de paraître, contient la phonétique et la morphologie du hongrois; deux autres tomes traiteront de la sémantique et de la syntaxe. La partie relative à la phonétique, comprenant la description exacte des sons du

[1] *Magyar Kötőszók* (Budapest, 1881-1882).
[2] *Magyar Határozók* (1888-1895).
[3] *Magyar Nyelvtörténeti Szótár* (1890-1893).
[4] *A Magyar Nyelv* (1889).
[5] *Német és Magyar Szólások* (1895).
[6] *Tüzetes Magyar Nyelvtan* (1895).
[7] Voir l'article de M. H. Schuchardt, *Litterarisches Centralblatt*, 1895, n° 51.

IMPRIMERIE NATIONALE.

hongrois et l'histoire des changements phonétiques survenus en cette langue, a été élaborée par M. Joseph Balassa, linguiste fort distingué, qui s'est fait connaître surtout par des travaux sur la phonétique et par son ouvrage intitulé : *Les dialectes hongrois* [1].

La morphologie renferme l'histoire détaillée des racines des noms et du verbe, un long chapitre sur la composition des mots (par M. J. Balassa), une étude très minutieuse sur la formation des mots; enfin l'exposé de la conjugaison et de la déclinaison. Chaque règle est accompagnée de nombreux exemples tirés des classiques et du langage du peuple; la littérature linguistique est partout mentionnée et mise à profit. Un style net et concis distingue la *Grammaire*, comme du reste tous les ouvrages de M. Simonyi.

Résumant mon appréciation, je crois pouvoir affirmer, sans exagérer, que la *Grammaire hongroise détaillée* marquera une époque dans l'histoire de la linguistique. Nous ne devons pas oublier cependant que M. Simonyi a eu un précurseur : je veux parler de Nicolas Révai qui fit paraître, en 1806, sa *Grammatica elaboratior*, où il devança l'Allemand Grimm dans l'emploi de la méthode historique. Mais son travail était resté incomplet. Ce n'est que de nos jours que le savant Simonyi a pu enfin, tout en utilisant l'œuvre de ses prédécesseurs, doter la Hongrie et la science d'un ouvrage où l'on trouve une image fidèle et complète de la langue magyare, depuis ses commencements jusqu'à nos jours.

Paris, avril 1896.

Guillaume HUSZÁR.

[1] *A Magyar Nyelvjárások Osztályozása és jellemzése* (1891).

SUR

UNE FORMULE MAGIQUE DE GUÉRISON.

Dans les *Anecdota græco-byzantina*[1], de A. Vassiliev, se trouve un texte curieux sur lequel mon attention a été appelée par M. R. Basset. Les observations que l'on va lire eussent sans doute beaucoup gagné à être présentées par le savant orientaliste lui-même, qui en a conçu la première idée. Il en est plusieurs que je dois à l'obligeance de M. H. Pernot.

Le fragment, que l'on voit à la page 336 des *Anecdota*, contient des formules magiques qui doivent amener la guérison d'une certaine maladie. Il est, pour la plus grande partie, rédigé en un grec de basse époque (le manuscrit est de l'an 1497[2]), tandis que certains membres de phrase le sont en latin à l'aide de caractères grecs.

Cette anomalie n'est pas sans exemple. La *Tabella devotionis*, découverte en 1889 par M. Hannezo dans un des cimetières antiques d'Hadrumète et transcrite par M. Bréal[3] en fait foi :

Αδ(ιουρο τε...) περ μαγνουμ δεουμ...
Ad(juro te) per magnum deum...

Quelquefois c'est l'inverse qui a lieu : des mots grecs sont figurés par des caractères latins :

HORCIZO SE DAEMONION PNEVMA...
Ὁρκίζω σε δαιμόνιον πνεῦμα...[4].

[1] *Anecdota græco-byzantina*, pars prior collegit A. Vassiliev. Mosquæ, 1893.
[2] «Ex egregio codice Barberin. III. 3 anni 1497.» *Anecdota*, p. LXIX.
[3] Voir *Bibl. égyptol.*, par G. Maspero. Paris, 1893, p. 297.
[4] *Id.*, p. 304.

Voici d'abord la reproduction intégrale du manuscrit d'après les indications de Vassiliev :

(I) ιβ'. Περὶ τοῦ ἀδελφικοῦ ὅταν ϖιάσῃ τὸν ἄνθρωπον.
(II) Ὠφείλεις ϖοιεῖν εἰς τὴν αὐτὴν διάταξιν λειτουργίαις ε' εἰς λεῖψιν σελήνης τῇ ε' καὶ τῷ σαββάτῳ (III) καὶ νὰ τὸ λέγῃ εἰς ϖᾶσαν λειτουργίαν ἀϖάνω εἰς τοῦ ϖάσχοντος (IV) καὶ νὰ τὸν ῥίπτῃ εἰς τὰ ἅγια καὶ εἰς τὴν ὅλου ἐξυσλερινῆν λειτουργίαν (V) νὰ τὸ γράφῃ εἰς χάρτα δεβριανῶν καὶ νὰ τὸ δένῃ εἰς τὸν αὐχένα τοῦ ϖάσχοντος ταῦτα.
(VI) Σοδονόρ. σαφιλ. μοδόχ. χοχοηλ. βολοτρόρ. δβιάλ. δοναέ. σκοποόρ. γολγόλ. ἀπειάθ. νοσοβούρ. μοθοόρ. ἐκλιόβ. ἀμηνάθ. θονοβόλ. Θαναβίλ. τὸν τραμόρβουμ καὶ δουκαμβλιόβ. φαμούλ. φαμούλ. δὲ ἡνόμει. (VII) Κάσπαρ, Μελχιώρι, Βαλτασάρ, ἅγο Θεὸς, ἰσχυρὸς, ἅγιος ἀθάνατος, ὠσαννά, Σουσανὰ ἀγαθὴ, Λατζίακος, Μενέθ, Λαμιανὸς, Λίνα, Σκέλπους, Τζιπριάνους.
(VIII) Δόμινε Τζεσοὺμ Κρίσλε, φιλίκους δεκριαλτησὴμ τουμ.
(IX) Λιπέρα δὲ ἰσλομορβὸρ ϖερμέρτι μπέα ταβέρτους ἐγλυ-

COMMENTAIRE.

II. Οφείλεις — λειτουργίας, ou λειτουργίες, accusatif pluriel en grec moderne. Voir J. Psichari, *Essais de gram. histor. néo-grecque*, I, 83 sqq. — En grec classique ἐκλειψις. Voir Sophocles, *Greek Lexicon of the roman and byz. Periods from B. C. 146 to a. d. 1100.*

III. ἵνα — τὸ = αὐτό, en passant par l'intermédiaire ἀτό. Cf. ἀτός, ἀτοῦ, etc. Meisterhaus p. 48, § 18, 3; p. 121, § 59, 51, note 1097; p. 122, § 59, c. 11 — ἀπάνω = ἐπάνω = ἐπί, ἄνω. Le premier α s'explique soit par l'influence de ἀπό, soit par une assimilation avec l'α de la deuxième syllabe : cf. *Les inscriptions de Paros*, par H. Pernot, dans J. Psichari, *Études de philologie néo-grecque*, 1892, p. 47 — εἰς τὸν ϖασχοντα.

IV. Τὸν = αὐτόν — ῥίπτῃ = ῥίπτῃ, cf. Thumb, *Handbuch der neugr. Volksspr.*, § 202, 1 — τὴν ὅλον ἐξυσλερινήν (= ὑσλέραν), cf. Vassiliev, notes.

V. Χάρτα = χάρτην. Vassiliev : χάρτο(ν) βεβραινὸν, cf. *Byz. zeitschr.*, Bond I, p. 557 sqq. Δεβριανῶν = δὴ βριαρὸν (?), un papier fort, solide, un parchemin.

VI. Ἡνόμει de νόμος?

VII. Μελχιωρι. Vassiliev : Μελχιωρ. Vassiliev : ἁγ(ι)ο(ς), Θεὸς, (ἅγιος) ἰσχυρος, Σουσαν(ν)ά. Vassiliev : Τζιπριάνους = «Ciprianus» italo-lat. Vassiliev. ἐ(θ) = et.

VIII. «Domine» — «Jesum» (p. *Jesu*) — «Christe» — «filius» (?) pour *fili* — «decorio altissimum» (η = ι).

IX. «Libera de isto morbum», pour *morbo* — ισλο μορβορ = ισλο μορβουμ? — «per merita beata virtuosa et gloriosa» — H. Pernot «per Ma-

ριοῦζα ἔθ πέρσου Φραγο ἀποσΤολροὺν πετρὸ ἔθ παῦτα ἔθαν τοῦ δόνατη, ἀλλὰ ἐδώμ, ἄμεν.

(x) Ἀπράαμ, Ἀπράαμ, καὶ ἀπραγμούς Φάκει, σάκει, μινιάκει, καὶ τὸ πάτερ ἡμῶν γ' Φορᾶς. ἐδυδύ, ἐζαρώτ, ἐζαρέτ.

(xi) ΧρισΤέ, ἐλέησον. Κύριε, ἐλέησον τὸν δοῦλόν σου ὀδεῖνα ἀπὸ τὸ δαιμονιακὸν σκίον ὅπου ἔχει. καὶ εἰπὲ αὐτῷ εἰς τὸ δεξιὸν αὐτοῦ ὠτιόν.

---

ria» (?) — Basset : «liberate istum morbum per matrem beatam, virtuosam et gloriosam» (?) *Apocryph. éthiopiens*, p. 6 — «per suffragium apostolorum Petro (p. *Petri*) et Paulo (p. *Pauli*)» (?) — Vœssil. : *ἐθ παύλῳ ἔθ ἀντουδόνατι* — et *παντου* (p. *παντός*) *δυνατοῦ* (?) «du Tout-Puissant» — «edoma (morbum) (?) amen».

x. Ἀπραγμούς «Abraamus»; *σάκει* «Isaac»?

xi. Τὴν δαιμονιακὴν σκιάν (?) — ὀδεῖνα accusatif. Cf. Prodrome (xiie siècle) dans Legrand, *Biblioth. gr. vulg.*, I.

On peut essayer de restituer le texte primitif de la façon suivante[1] :

(i) ιϚ. Περὶ τοῦ ἀδελΦικοῦ, ὅταν πιάσῃ τὸν ἄνθρωπον.

(ii) Ὠφείλεις ποιεῖν εἰς τὴν αὐτὴν διάταξιν λειτουργίαις ε' εἰς λεῖψιν σελήνης, τῇ ε' καὶ τῷ σαββάτῳ· (iii) καὶ νὰ τὸ λέγῃ εἰς πᾶσαν λειτουργίαν ἀπάνω εἰς τοῦ πάσχοντος· (iv) καὶ νὰ τὸν ῥίκτῃ εἰς τὰ ἅγια καὶ εἰς τὴν ὅλου ἐξυσΤερινὴν λειτουργίαν· (v) νὰ τὸ γράΦῃ εἰς χάρτα δὴ βριαρὸν, καὶ νὰ τὸ δένῃ εἰς τον αὐχένα τοῦ πάσχοντος ταῦτα.

(vi) — — — — — — — — — — νοσοβοόρ — — — — — — τὸν τραμόρβουμ καὶ — — — δὴ ἠνόμει.

(vii) Κάσπαρ, Μελχίωρι, Βαλτασάρ, ἅγιος Θεὸς, ἅγιος ἰσχυρὸς, ἅγιος ἀθάνατος, ὡσαννά, Σουσανὰ ἀγαθῇ, Λατζίακος, Μενέθ, Λαμιανὸς, Λίνα, Σκέλπους, ἔθ Τζιπρίανους.

(viii) Δόμινε Τζεσοὺμ ΚρίσΤε, Φιλίκους, δεκύριο ἀλτήσημουμ (ix) λιπέρα δὲ ἴσΤο μορβουμ πὲρ μέριτα μπέατα βερτύουσα ἔθ γλυρίουζα ἔθ πὲρ σούΦραγιουμ ἀποσΤόλορουμ πέτρο ἔθ παυλο ἔθ παντοῦ τοῦ δυνατοῦ, ἀλλὰ ἐδώμα, ἄμεν.

(x) Ἀπράαμ, Ἀπράαμ, καὶ ἀπράαμους —, ἰσαακει, — καὶ τὸ πάτερ ἡμῶν γ' Φορᾶς. — — —.

(xi) ΧρισΤέ, ἐλεήσον. Κύριε, ἐλέησον τὸν δοῦλόν σου ὀδεῖνα ἀπὸ τὸ δαιμονιακὸν σκίον ὅπου ἔχει, καὶ εἰπὲ αὐτῷ εἰς τὸ δεξιὸν αὐτοῦ ὠτίον.

[1] Chaque mot qui, figurant dans le manuscrit, est omis ici comme inintelligible, est remplacé par un trait (—).

Les incorrections et les altérations du manuscrit doivent être attribuées à deux causes : l'ignorance du pur idiome grec, de la part de l'auteur, et la négligence ou l'inintelligence de la part des copistes. On s'est appliqué, dans les notes qui précèdent et dans les remarques qui suivent, à relever toutes les fautes, qu'elles soient imputables aux scribes ou à l'auteur. Mais, en essayant de restituer le texte primitif et authentique, il a paru bon de faire une différence entre ces deux sources d'imperfection. Ramener le texte à une forme aussi correcte que possible, c'eût été le défigurer encore, puisque l'auteur, étant de l'époque byzantine (il était d'une époque antérieure nécessairement, et peut-être antérieure de beaucoup, à la date du manuscrit, qui est de 1497) et écrivant des formules populaires d'incantation, devait être étranger à la connaissance du grec classique et accoutumé aux locutions vicieuses qui étaient en usage de son temps. Il s'est donc agi, dans notre essai de restitution, de supprimer seulement les leçons fautives et les altérations que les copistes avaient pu introduire dans le texte parce qu'ils étaient distraits ou qu'ils ne comprenaient pas. Tout le reste, correct ou incorrect, devait être respecté. En général, les fautes de langue proprement dites, les formes et locutions byzantines ont été considérées comme venant de l'auteur et maintenues; les défigurations, les démembrements et les sutures des mots ou du texte ont paru être du fait des copistes et ont été autant que possible réparés. Encore se peut-il fort bien que, dans ce choix à faire entre les taches à conserver et celles à effacer, nous en ayons par erreur enlevé qui étaient de l'auteur et laissé subsister qui émanaient des copistes.

Ἀδελφικοῦ (I) étant un adjectif qui signifie fraternel, doit se rapporter à un substantif sous-entendu, peut-être πάθους. Il s'agirait alors d'une affection physique ou morale, d'une maladie ou d'une mauvaise passion — (II) τῇ ε'=τῇ πεμπτῇ ἡμέρᾳ. Dans ῥίπτῃ (voir IV) il convient de voir une forme de ῥίπτω (ῥίπῃ) je porte à, je pousse à. Cf. Plutarque : ῥίπτειν εἰς ἐλπίδας ἀπόρους. Cf. la grammaire de Simon Portius, éd. W. Meyer, p. 187. Quant à ἐξυστερινήν (IV), ce mot semble être une forme dérivée à la basse époque de ὑστέραν.

Dans δέντῃ (V) de δένω, «je lie», en grec moderne (en grec classique δέω), le ν est analogique, cf. φθά-ν-ω. La coutume d'attacher ou de suspendre au cou des amulettes, des médailles, des scapulaires, ou un objet quelconque de piété n'a rien qui doive étonner.

Les mots magiques (Σοδονόρ, σαφίλ, μοδόχ, etc., voir VI) n'appartiennent ni à la langue grecque ni à la langue latine, ni,

suivant toute apparence, à aucune langue. Leur chercher un sens, ce serait sans doute peine perdue. L'un d'eux cependant, *νοσοβόρ*, est peut-être le mot *νόσος* (VI) suivi d'un suffixe de fantaisie, et *τρσμόρβουμ* (VI) pourrait être un composé de mots latins *trans* et *morbum*.

Ces mots, qui doivent agir sur la volonté de la divinité, présentent certains artifices de son et certaines similitudes de lettres, sans doute afin de frapper davantage l'oreille et l'esprit. « Les syllabes, dit M. Maspero, (dans les mots magiques) sont choisies de manière à faire sonner la voix qui les énonce et à la porter au loin... Les mots magiques sont composés... sur un plan tel que les intonations successives, au lieu de se contrarier, s'appuient et se développent progressivement, jusqu'à donner à la voix du magicien son maximum d'intensité et de puissance, jusqu'à la porter à travers l'espace aux êtres qu'elle doit évoquer[1]. » C'est ainsi que l'on peut noter le retour persistant dans un petit nombre de lignes, des sons *o* et *op* qui sont sonores : *σοδονόρ*... *μοδόχ. χοχόηλ. βολοτρόρ*... *σκοποδόρ. γολγόλ*... *νοσοβόρ. μαβόρ.*, etc. (voir VI); la tendance à répéter la même lettre au commencement de deux syllabes consécutives : *χοχόηλ*, *γολγόλ* (VI), *ἐδυδύ* (X); à reprendre le même mot sans changement ou bien avec un léger changement, dans les voyelles de préférence : *Φαμούλ*, *Φαμούλ* (VI); *ἅγιος* répété par trois fois (VII); *Ἀπράαμ*, *Ἀπράαμ Ἀπρααμούς* (X); *Θονοβόλ*, *Θαναβίλ* (VI); *ἐζαρώτ*, *ἐζαρέτ* (X); à juxtaposer des mots de terminaisons semblables : *φάνες*, *ισαάνες*, *μνιάνες* (X); à produire des allitérations ou des paronomases : *ὡσαννά*, *Σουσανά* (VII).

D'autre part, ces similitudes et ces analogies de sons et de mots obligeaient celui qui prononçait la formule à une minutieuse attention pour qu'aucune erreur de prononciation ne se produisît. La moindre interversion, la moindre omission détruisaient le charme, qui, sans ces manquements, eût été irrésistible pour la divinité. Cf. *Bibl. égyptolog.*, p. 299. C'est ce qui fournissait toujours une explication plausible aux magiciens toutes les fois qu'une incantation était restée sans effet.

Les mots *Δόμινε Τζεσοὺμ Κρίστε* (VIII) et suivants, selon toute apparence, sont des mots latins écrits en caractères grecs, *Κρίστε* par un K répond au latin Christe et non au grec *χριστέ* (XI). Il faut noter l'accusatif incorrect *Jesum* (*Τζεσοὺμ*) avec le vocatif *Christe*, et si l'on admet la leçon *decurio altissimum*, l'accusatif ou le vocatif neutre du superlatif qui se rapporte au vocatif du substantif masculin *decurio*. Si *δεκριαλτησ*)*μ τούμ* doit se lire *decurio altissimum*, *decurio* sera devenu *δεκρι* par la disparition (suppres-

[1] *Bibl. égyptol.*, p. 303.

sion ou bien oubli) de l'*u* et l'élision de l'*o*, devant l'*a* de *altissimum*. Ce qui milite en faveur de cette explication, c'est que le mot *decurio* qui semble assez bien révélé par *δεκρι* donne un sens acceptable. Ce nom de *decurio* était parfois attribué à un dieu, comme le prouve le texte suivant de Tertullien : «Satis rideo etiam Deos *decuriones* cujusque municipii, quibus honor intra muros suos determinatur.» Tert. 2 *ad Nat.* 8., v. Forcellini, *decurio*. Quelquefois certains mots ont été séparés en deux tronçons dont le premier a été soudé tant bien que mal au mot précédent, tandis que l'autre est resté isolé. Des sections et des soudures de ce genre ainsi que des suppressions ou des interversions de lettres ont été opérées sur les mots : *ϖερμέρτι μπέα ταβέρτους ἐγλυριοῦζα* (IX) = *ϖερ μεριτ(α) μπεατα βερτ(υ)ουσ(α) ε(θ) γλυριουζα* = *per merita beata virtuosa et gloriosa*. Le *π* et le *β* grecs représentent le *b* et le *v* latins. De même *ϖέρσου Φράγο* (IX) = *ϖερ σουφραγ(ι)ου(μ)* = *per suffragium*. *Λιπέρα δὲ ἰσ7ομορβὸρ* semble bien mis pour *libera de isto morbo* ou : *libera de isto morbum* pour *morbo*. Si *ἀλλὰ ἐδώμ*, *ἄμεν* (IX), peut être transcrit par *ἀλλὰ edom(a)*, amen, en sous-entendant *morbum* avec *edoma* (ce qui n'est nullement certain), on a un entrelacement et comme une guirlande de mots grecs, latins, hébreux. La dernière partie du morceau (voir XI) est, comme la première, écrite en un grec peu correct, mais à peu près intelligible.

Voici, sous toutes réserves, la traduction française des parties qui semblent de nature à être traduites :

(I) 12. Pour le mal fraternel (?), lorsqu'il tourmente le patient.

(II) Tu dois faire dans le même ordre des prières au nombre de cinq à l'époque d'une éclipse de lune, le cinquième jour et le jour du Sabbat; (III) et fais en sorte pour chaque prière de parler au-dessus du patient, (IV) et de porter son esprit aux choses saintes et à ces prières, jusqu'à la toute dernière, (V) et d'écrire ces paroles sur parchemin, et de les attacher au cou de celui qui est atteint de ce mal.

(VI) ....

(VII) Kaspar, Melchior, Baltasar, Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, hosanna, Susanne la bonne, Lejiacos, Meneth, Damianos, Lina, Skelpos et Ciprianos.

(VIII) Seigneur Jésus-Christ, le Fils, chef suprême (IX), délivre (-le) de cette maladie par tes mérites bienheureux, vertueux et glorieux et par le suffrage des Apôtres Pierre et Paul et du Tout-Puissant, mais dompte (la maladie), amen.

(x) Abraam, Abraam et Abraam..... Isaac..... et le « notre père » trois fois...

(xi) Christ, aie pitié, maître, aie pitié de ton esclave, un tel, pour le tirer de ces ténèbres diaboliques où il est; et parle-lui dans l'oreille droite.

A. Fournier.

DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE MANDÉ.

(FIN.)

ÉPI, *kourou* (pierre), *koulou.*
ÉPIDERME, *goulou, gourou, golo.*
ÉPIER, *bélémi.*
ÉPINE, *woni.* ‖ —, pointe de bois, *yiri misé.*
ÉPOQUE, *touma.* ‖ A L'—, *o touma.*
ÉPOUSE, *mousou; fouroula.*
ÉPOUSER, *fourou.* ‖ S'—, *fourou ké.*
EPOUVANTABLE. C'EST —, *a ka dyougou hali.*
EPOUX, *ké; fouroula.*
ERGOT, *dountoun kourouni.*
ESCLAVAGE, *dyonya.* ‖ EMMENER EN —, *tanaé dyon yé.* ‖ ÊTRE EN —, *dycn bé.*
ESCLAVE, *dyon.* ‖ ÊTRE —, *dyon bé.*
ESPÉRER, *dyigi bé... ro; kono* (attendre).
ESPION, *dyanfa-tigi; galadida; tégéré.*
ESPIONNAGE, *gala, dodoli.*
ESPOIR, *dyigi.* ‖ AVOIR L'—, *dyigi bé ro; kono* (attendre).
ESPRIT, âme, *ni.* ‖ —, habileté, finesse, *hakili* (Ar.), *fakili.*
ESSAIM, *li-baya, di-baya.*
EST, *koron.* ‖ A L'—, *koronfé, koronamafa, korona, korono.* Je vais à l'Est, *m'bé takha koronamafa.* Kankan est à l'est de Kouroussa, *Kankan bé Kouroussa koronfé.*
ESTOMAC, *dousou, dousou-disi.*
ET, *ani, ni, i.* Mon père et mon frère, *m'fa ni n'doro-ké.* ‖ —, entre deux phrases ne se traduit pas. Il m'a vu et il s'est sauvé, *a ka n'yé a borita.*
ETABLE, *wéré, woré.*
ÉTALON, *sou-nké, sou-ké.*
ÉTAT, empire, *dyamani.* ‖ —, métier. Quel est l'état de ton père? *i fa bé bakha moun ké* (quel travail fait ton père)?
ÉTEINDRE du feu, *tasouma fakha* (tirer le feu); *tasouma-fa.*
ÉTEINT. LE FEU EST —, *tasouma sara* (le feu est mort); *a bé fakhala.*

ÉTENDRE, allonger, *féné*, *foni*. ‖ —, agrandir, *bounya*; du linge, *dobé*.
ÉTERNEL. C'EST —, *a té ban* (cela ne finira pas).
ÉTINCELLE, *kara*.
ÉTOFFE, *fani*, *fini*, *fanou* (K.), *fono* (K.), *gisé*.
ÉTOILE, *lolo*, *dolo*, *dali*. ‖ —, filante, *lolo borila*.
ÉTONNÉ. ÊTRE —, *bé fili*.
ÉTONNER. S'—, *bé fili*.
ÉTOUPE, *fou*, *fou-mougou*.
ÉTRANGER, *douna*, *dounan-ké*; *nabado*; *nwana*, *ngana* (Bel.).
ÉTRANGLER, *kan siri*, *kan sama* (serrer le cou).
ÊTRE. — 1. Se trouver, *bé*. Où es-tu? *i bé mi*. Au passé, on emploie *touma* (autrefois) abrégé en *toum'* ou *tom'*. Tu étais là, *i toum' bé yé*. Il n'est pas là, *a nté yé*. Il n'était pas là, *a toum'té yé*. ‖ 2. —, auxiliaire, *bé* ou *ka*, *kha* (K.); ou le prétérit des verbes neutres ou réfléchis. Il est mort, *a sara*. ‖ 3. —, comme verbe ayant un nom pour attribut, *yé*... *yé*. Je suis roi, *n'yé fama yé*. ‖ 4. C'est, *dé*, *dou*, *lé mou*, *dé oé*. C'est moi, *né dou*. C'est toi qui es le chef? *i koun-tigi dé*. ‖ 5. NE PAS —, *té*, *nté*. N'est-ce pas? *ko di* (qu'as-tu dit)? Qu'est-ce que c'est? *moun la?* Qui est là? *dyoman bé yan?* ‖ 6. Appartenir, *bé*... *fé*;... *ta* (possession). Ce cheval est à moi, *gni sou n'ta lé mou* (ce cheval c'est ma possession) ou *nyi sou bé né fé*.
ÉTRIER, *négé-sin*, *négé-sé*, *négé-singo* (K.).
ÉTRIVIÈRE, *négé-sin-dyoulou* (courroie d'étrier).
ÉTROIT. C'EST —, *a man dyan*, *a ma boun* (ce n'est pas large); *a ka fara*; *a ka doua*, *a ka doro*.
EUROPÉEN, *toubabou*, *fara-dyé* (couleur blanche).
ÉVADER. S'—, *bori*, *boli*.
ÉVEILLER, *lawouli*. ‖ S'—, *wouli*, *man sinokho folo* (ne plus dormir).
EXACT, vrai, *tonya*, *tléna*.
EXAMINER, ...*ro dyé*, ...*ro yé*, ... *ro nyé* (voir dedans).
EXCEPTÉ, *fon*; *témininkho*; *famaké*.
EXCRÉMENT, *bou*.
EXCUSE, *daro*, *golóya*.
EXCUSER. S'—, *bakhatou*.
EXPIRER, *sa* (mourir).
EXPRÈS. FAIRE —, *karaba*. Qui est fait exprès, *karbalé*.
EXTRÉMITÉ, *koun* (tête); *dyou* (derrière).

F

Fable, *tali; nsiri.*

Fabriquer, *dara, dala, da.* Fabrique-moi un sabre, *i ka fan dara n'yé.*

Face, figure, *nya, nyé-da, nyénéno.* ‖ En — de, *nya.*

Fâché. Il est —, *a ka séli.*

Fâcher. Se —, *séli ké, séli.*

Facile. C'est —, *a ka nyi, nyouma, a man goulé* (ce n'est pas difficile).

Façon. De cette —, *nyi, nyokhon.* ‖ En aucune —, se tourne par : pas du tout. Voir *Tout.*

Façonner, *dara, dala, da.*

Factionnaire, *sakélala.*

Fagot, *lokho siri, lokho doni, nyonso.*

Faible. Il est —, *a man fanya* (il n'est pas fort); *fanga nté koun* (la force n'est pas en lui); *a ka finyé.*

Faim, *konkho, khonkho* (K.). J'ai faim, *konko bé, na* (la faim est en moi).

Fainéant, *salaba.*

Faire. — 1. *ké.* ‖ 2. Devant un verbe se traduit par le préfixe *la.* Il a fait tuer, *a lafa.* ‖ 3. — ses besoins, *bou kè.* ‖ 4. Se —, *kè.* Comment se fait-il que? *moun kéra* (qu'est-ce qui s'est fait)? ‖ 5. — beau, mauvais temps, *a bé nyi, a ma nyi.* ‖ 6. Finir, *ban.* C'est fait, *a bana, a banta* (K.).

Falaise, *mana.*

Falloir, se tourne par : être obligé, *kan.* Il faut que tu partes, *i bé ban ka takha.* ‖ S'en —, se tourne par : ne... pas encore. Il s'en faut que tu aies fini, *i ma ban folo.* Il s'en faut de peu que, se tourne par : presque. Voir ce mot.

Famille, *baléma, badéma, badélou, badéoudou; lou* (case). ‖ —, race, *si.* ‖ Nom de —, *dyamou; si-tokho.*

Famine, *konko; makou.*

Fange, *bokho; nokho, noua.*

Fangeux, *bokhoba; nokhoba, nouaba.*

Fantassin, *sinama.*

Faon, *sina-din, sina-dé.*

Fardeau, *doni.*

Farine, *mougou.* ‖ — de mil, *nyon mougou.*

Fatigant. C'est —, *a bé ségéba.*

Fatigue, *ségéli.*

Fatiguer, *ségé.* Je suis fatigué, *n'ségéna, n'ségéra.*

Faucille, *woloso.*

Faute, *tonyo; khaké; fila.*

FAUX, *adj.*, *fanga*; *tonya nté* (pas vrai). ‖ —, pas sincère, *kalon-tigi*, *kalon-fola*.

FAVORI. — 1. *koro-sigi*. ‖ 2. Barbe, *tama-si* (poils de la joue).

FÉCOND, *douma*.

FÊLER, *fakha*, *fa*. Il a fêlé le canari, *a ka dakha fa*. Le canari est fêlé, *dakha fala*.

FEMELLE, *mousou*, *mouso* (K.).

FEMME, *mousou*, *mouso* (K.). ‖ — mariée, *mousou fouroula*. ‖ JEUNE —, *sina mousou*.

FENDRE, *tégé* (couper); *atyi*.

FENTE, *wo*; *folo*.

FER, *négé*, *négo* (K.).

FERMER, *tougou*, *toutoro*; *dyoso* (Bél.). Ferme ta porte, *da tougou*; *koun tougou*.

FESSE, *dyou-kouna*. ‖ LES —S, *dyou*.

FESSÉE, *dyou-gosi*. ‖ DONNER UNE —, *dyou gosi*.

FÊTE, *sali*, *sali-ba*.

FÉTU de paille, *bin kisi*.

FEU, *tasouma*, *taséma*; *ta*. ‖ — de cuisine, *gandi*, *gadi*, *goni*. Allumer du feu, *tasouma mana*. Éteindre le, *tasouma fakha* (tuer le feu). Le feu est éteint, *tasouma sara* (le feu est mort); *tasouma bé fakhala* (le feu a été tué).

FEUILLE, *fira*, *fita*.

FEUILLU, *firaba*, *fitaba*.

FIL *tyia*.

FICHER en terre, *tourou*.

FICUS à gros fruits, *tourou*, *toro*; à petits fruits ronds et à feuilles peu charnues, *doubalin*, *doubalé*.

FIEL, *kounou*, *kono*, *kouna*.

FIENTE, *bou*.

FIÈVRE, *gwin*, *fari-gwin* (chaleur du corps); *farouga*; *mbalou*.

FIGUE, *tourou din*.

FIGURE, *nyénéno*, *néno*, *nano*.

FIL. — 1. *kari*, *gari*, *gara*, *garo* (K.). ‖ 2. LE — de l'eau, *dyi di-ginda*.

FILAMENT de végétaux que l'on tresse, *fou*.

FILER, *wourindi*.

FILET pour la pêche, *dyou*, *dyo*. ‖ — pour transporter les effets, *yélo*, *yéton*.

FILLE, *din-mousou*, *dé-mousou*, *dingo-mouso* (K.). ‖ JEUNE —, *soun-kourou*.

FILS, *din-ké*, *dé-nké*, *dingo-khé* (K.). ‖ ARRIÈRE-PETIT-—, *mo-din*, *mo-dé*.

FIN. — 1. *Subst.*, *laban*; *tlara*; c'est la fin, *a bana*. ‖ 2. *Adj.*, *mésé*, *misé*, *miséma*, *méséni*. ‖ 3. Spirituel, *niba*.

Finir, *ban*. Il a fini de travailler, *a ka bakha ban*. C'est fini, *a bana, a banta*. Ce n'est pas fini, *a ma ban*.

Flageller, *gosi dyoulouma* (frapper avec une corde).

Flageolet, *fouli, fli*.

Flairer, *souma ; dayiké*.

Flèche, *binyé, byéné, byen*. Lancer une flèche, *binyé bo*.

Fleur, *firi, fyéré, yiri fou-dyé*. || Bouton de —, *firi koun*. || En —, *firiba*.

Fleuve, *ba*. || Bras d'un —, *ba-boulou*.

Flotter, *féléfala*.

Flûte, *foulé, flé*. || — en bambou avec deux calebasses aux bouts, *fabéré soro*.

Foie, *binyé, byéné, byen*.

Foin, *bin, bin a dyara* (de l'herbe sèche).

Fois, *sinya*. Combien de fois ? *sinya déli ?* Deux fois, *sinya foula*. Une autre fois, *sinya dɔla*. Toutes les fois que, *siyni-'o-sinya*. La première fois, *sinya folo*. La dernière fois, *sinya kourala*. A la fois, *nyokhonfé, nyouanfé* (ensemble).

Folie, *fatoyé, faé*.

Fond, *dyou, dyou-kouma*. Au fond du fleuve, *dyi dyouro*.

Fonder, *dou*.

Force, *sanba, sanbé ; barké, barka, fanga, fanya*.

Forcé. Il est —, *a bé kan*.

Forcément, *ni fanga, ni fanya*.

Forcer quelqu'un à faire quelque chose, *digi ; diakouya, fanya, fékha*.

Forêt, *kone ; tou, tou-ba*.

Forge, *noumou-yoro*.

Forger, *dara, dala, da ; négé, dara*.

Forgeron, *noumou, noumou-ké ; négé-darala, négé-dala*.

Fort, *fanya ; sanbé-tigi ; barké-tigi*.

Fortune, *nafoulou, naflo, nafourou*.

Fosse, fossé, *dinka, dényé ; wourou-wourou*.

Fossoyeur, *salé-dinka-sina* (celui qui creuse les fosses des morts).

Fou, *fato*.

Foudre, *san-ta* (le feu du ciel).

Fouet, *bwéné ; gényé, ganya ; bisa*.

Fouetter, *dyou gosi*.

Fouine pour la pêche, *masaka*.

Foule, *mokho syama*.

Fouler, *takhama*.

Fourbe, *kalon-tigi, kalonla, kalon-fola*.

Fourche, *darama, tourouma, soroma*.

Fourmi, *méné-méné, dougou-méné ; gololi*. || —-cadavre, *kélé-kélé*.

‖ Petite — rouge, *manyan woulé.* ‖ Petite — noire, *manyan.* ‖ Grande — rouge, *limyo.*

Fourmilière, *dougou-méné-boun, méné-boun.*

Fourneau à fer, *gwansou, ganso; banbé.*

Fourreau, *tan, fan-tan; gwa, gwana.*

Foyer, *gandi-yoro.* ‖ — de forge, *banbé.*

Fracas, *woyo-ba.*

Fragile. C'est —, *a bé fakkala kou man goulé* (cela se casse facilement).

Frais. C'est —, *a ka fyé; souma.* De l'eau fraîche, *dyi souma.*

Franc. — 1. *Adj., tonya; sobélé.* ‖ 2. *Subst., tama* (K. B.). Cinq francs, *dalési, dalésina* (B.).

Franchir, *pan kofé, koma.*

Frapper, *gosi, bougou, bogo; fenta.* ‖ — à la porte, *fo ka dou.*

Frère aîné, *koro, koto, koron-ké, koto-ké, balima, balimé.* ‖ — cadet, *doro, doré-ké, doua, douani.*

Froid, *adj., souma; nénéba.* J'ai froid, *néné bé na.* ‖ Saison —e, *fou néné.*

Fromager, arbre, *banan, bantan.*

Fronde, *dyokourou, tou faran, tou fran.*

Front, *fon, fon-da, fon-koun.*

Frotter, *sousou.*

Fruit, *yiri-din, yiri-dé* (enfant d'arbre).

Fuir, *bori, boli, bouri.*

Fumée. *sisi, siso* (K.).

Fumer, 1. Faire de la fumée, *sisi ké; mina.* ‖ 2. — du tabac, *dyamba mi.* Tabac à fumer, *dyamba.* ‖ 3. Mettre du fumier, *dyangi sigi.*

Fumier, *dyangi; bou.*

Furieux. Il est —, *a bé séli kou-dyougou.*

Fuseau, *gènda.* ‖ Lest du —, *gènda-koro, gènda-koto* (K.).

Fusil, *marfa, morifa* (Ko.), *mourfa* (Kour); *gidi; négé* (Ségou); *founkaro* (Ko.). ‖ — à pierre, *kérébou marfa.* ‖ Pierre à —, *kérébou, kerbo.* ‖ — à deux coups, *da fenla.* ‖ Coup de —, *marfa gosi.*

Fusiller, *marfa gosi, marfa tyala.*

Futur, *a bè na* (qui arrivera).

G

Gage. — 1. Solde, *sara.* ‖ 2. Garantie, *kérésa.*

Gagner, *soro* (recevoir). ‖ — au jeu, *no.*

Gai. Il est —, *toulouba, tlonba.*

Gale, *manya, nganya; mporo.*

Galette de farine, *nyomi*, *nkomi*, *ngoumi*.
Galeux, *manya-tigi*, *manyaba*.
Galoper, *sou-bori*, *poroko-poroko*.
Garçon, *din-ké*. ‖ Petit —, *din-misé*, *di-misé*; *tyé-gana*. ‖ Jeune —, *bila-koro*. ‖ Bon —, *kamarin*, *kamalé*.
Garde. — *Subst. fém.*, *saké*. ‖ 2. *Subst. masc.*, *sakélala*. ‖ Avoir la — de, *kanta*, *dodo*.
Garder de, veiller sur, *kanta*, *dodo*, *kolési*. ‖ —, monter la garde, *sakéla*, *sakéla-ké*.
Gardien, *kantalila*, *dodokila*, *kaninala*, *sakélala*.
Gauche, *nouma*. La main gauche, *nouman-boulou*, *boulou nouma* (Ko.).
Gencive, *yéli-nyi*.
Gendre, *bita*, *bira*, *bitan-ké*, *biran-ké*.
Gêné, *félé*.
Généreux, *saraka-dila* (qui donne l'aumône).
Génisse, *nisi-din-mousou*, *nisi-dé-mousou*, *nisi-yéré*, *nisi-gré*.
Genou, *kambarin-koun*, *kimbré-koun*, *koumbélé*. ‖ Se mettre à —, *nyonki*. Il est à genoux, *a nyonkira*.
Gens, *mokholou*; *maou* (B.).
Gentil. Il est —, *a ka nyi*.
Gerbe, *bin-siri*.
Geste, *boulouta*, *bolota*.
Gibier, *soubou*, *soubou mé bé woulo to*, *sougou*, *sogo*.
Gigot, *woutou*, *woro*, *sa-woro*.
Girofle, *bana fousi*, *bana fountyé*, *korampolé*.
Glace, miroir, *doungaré*, *dounkaro* (K.), *yayéla* (Ko.).
Gland, ornement en cuir, *toundou*.
Glapir, *kasi*.
Glisser, *kombo*.
Gloire, *dyaya*.
Glorieux, *dyayala*.
Goitre, *kan-fourou*.
Goitreux, *kan-fouroula*.
Gombo, plante, *gan*, *khandyo* (K.).
Gomme, *kambari*, *mana*.
Gommier, *barakaté*.
Gonfle, *fonyéta*.
Gonfler, *founou*.
Gorge, *kan*, *kango* (K.), *kouni*. ‖ — de montagnes, *kourou-wou*.
Gosier, *kan*.
Gourde, *bolé*, *bodin*, *foroko dingo* (K.).
Gourmand, *domoliba*.
Gourmander, *lamo*.
Gourmette, *boumou*.

GRACIEUX, *douaba.*
GRAIN, GRAINE, *si, khési.*
GRAISSE, *toulou, tlo.*
GRAND. — de taille, *dyan.* ‖ — dans toutes les dimensions, *ba* (suffixe), *boun.*
GRANDIR, *bounya.* Il a grandi, *a bounyana.*
GRAS, *toulouba, tloba.*
GRAVE. MALADIE —, *goulé.*
GRAVIER, *béré, bélé.*
GRAVIR, *yélé, élé.*
GRÉ. BON GRÉ, MAL —, *ni bafé; fé i nta fé.*
GRÊLE, *fasalin, fasalé.*
GRENIER en paille, *dyouginé.* ‖ — en forme de case, *boutou. bounou, bano.* ‖ — monté sur des pierres, *kourou-koro bounou.*
GRENOUILLE, *tori, toti, toto* (K.).
GRENU, *késéba.*
GRIFFE, *soni; wasa.*
GRILLER, *dyani.*
GRILLON, *kéré.*
GRIMPER, *yélé, élé.*
GRIOT, *dyali, dyali-ké, dyali-mousou.*
GRIS, *si-dyé* (poils blancs), *si-gé, sé-gé.*
GRIS-GRIS, *basi, boli* (de fétichistes); *safé, séfé* (écrit). ‖ — fait avec une queue de cheval, *toura-kou.*
GROGNER, *kasi.*
GRONDER, *kélé; la-mo.*
GROS. IL EST —, *a ka boun.* ‖ —, *ba* (suffixe).
GROSSESSE, *konoma.*
GROSSIR, *bounya.*
GROTTE, *kolou-boun; fanfan.*
GRUE couronnée, *kouma-kono* (l'oiseau qui parle).
GUÉ, *dyoubé; dankari.*
GUÉABLE, *tégéba* (qu'on peut traverser).
GUENILLE, *fani-koro, fano khoto* (K.).
GUENON, *gon-mousou.*
GUÊPARD, *dyokholon-din.*
GUÊPE, *dounou kérènté.*
GUÉRIR. Il est guéri : *a ka kèndé;* il guérira, *a bé kèndé.* Le médecin te guérira, *basikéla b'i kèndé-ké.*
GUERRE, *kélé.*
GUERRIER, *kélébakha, kéléla; sofa.*
GUETTER, *félé, flé.*
GUEULE, *da.* ‖ — TAPÉE (lézard), *kanan, kana-kana.*
GUIDE, *sila nya-boulala.*
GUIDER, *sila nya-boula.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Guinée (étoffe bleue), *bagi-fin.*
Guitare à une ou trois cordes, *koni, goni; kountingo* (K.). ‖ — à quatre cordes, *kora, dyali-koni, koni-bakha-ba.* ‖ — à six cordes, *donba* (B.), *dan* (M.).

H

Habile, *hakilila, fakilila, khakilila.*
Habiller. S'—, *fani dou* (mettre un pagne).
Habitant, *sigila mokho, sigila maou* (B.). Les habitants du village, *souro mokholou, dougouro maou* (B.).
Habitation, *sigi-yoro; boun* (case); *bara* (chez).
Habiter, *sigi, sigila.*
Habitude, *dali, délo, délila, déri, mamou.* ‖ Prendre l'— de, *folo dalili.* ‖ Perdre l'— de, *ma dalili filo.* ‖ Avoir l'— de, *dalili.*
Habituel, *dalila, dérila; namoula.*
Habituer, *dalita.* Être habitué, *dalili, déla.*
Hache, *dyèndé, yèndé, yéné; dyélé; tégéla.* ‖ — de forgeron, pour travailler le bois, *léséli, déséli.*
Haie, *sansan, sinsan.*
Haine, *ténéya; bana, bano* (K.).
Haïr, *téné, ban.*
Haleine, *da-fonyo, da-fyen.*
Haler, tirer, *sama.*
Halte! *i lo!*
Hamac, *dyou, dyo* (filet).
Hameçon, *doli, doni, dondi; kori.*
Hanche, *toko; solo.*
Hangar pour palabres, *gwa; boulou; banan; béra.*
Hardi, *fari, fati, féré.*
Hardiesse, *fariya, fatiya.*
Haricot, *soso.* ‖ Gros —, *so-ba.*
Harpe à vingt et une cordes, *kora; sorombata; simbi.*
Harpon, *soula.*
Haut. — 1. *Adj.*, *dyan* (long); *san-dyan.* ‖ 2. *Adv.* (En —), *santa, sanro, sano.*
Hauteur, *san-dyana.*
Hé! *o!* (suffixe) Hé! Samba, *Samba o!* Hé l'homme! *tyéo!*
Hélas! *waï!*
Henné, *dyabé woulé.*
Hennir, *kasi.*
Herbe, *bin.* ‖ —s hautes, *bin-kala.*
Hérisson, *bala; dyougouni; kouroumi, kouloukari.*
Héritage, *tinyé, tyéné, tyen.*

Héritier, *tinyé ta.*
Héritier, *tinyé taba; nyako.*
Herménette, *sanpé; kobili; kosi.*
Hernie, *kérén-kéré, kéyé-kéyé.*
Heure. De bonne —, *dyouni, dyono* (K.). ‖ Tout à l'—, *tara-linyan.* ‖ Sur l'—, *sa-sa, si-sa.* 2 heures, *sali-fana.*
Heureux. Il est —, *n bé wordi.* ‖ C'est —, *a ka di.*
Heurter, *gosi.*
Hier, *kounou.* ‖ Avant-—, *kounou-ko; khounou-ko* (K.).
Hippopotame, *malí, mani.*
Hirondelle, *nokho-nokholin, nakha-nakhano* (K.), *nanano.*
Histoire, *tali.*
Hivernage, *saninya, sénya.* ‖ Pendant l'—, *saninyaro.* ‖ Fin de l'—, *wou.*
Homicide. — 1. Crime, *mokho-fakhali, ma-fali.* ‖ 2. Auteur du crime, *mokho-fakhala, ma-falikéla.*
Homme, *ma* (B.); *mokho* (K. M.). ‖ — adulte, *tyé, ké, khé.* ‖ Jeune —, *kamarin, kamaréba; ga.* ‖ — âgé, *tyé-mokho.* ‖ — blanc, *toubabou, toubalé, mokho-dyé; fara gwé, fata dyé.* ‖ — noir, *mokho fin.* ‖ — libre, *foro, horon.*
Honnête, *nyi, nyima, nyouma.*
Honte, *malou.*
Honteux, *maloula, malouta.*
Hoquet, *yégéré, yigirou; sokouti.*
Horreur, *dyougouya.*
Horrible. C'est —, *a ka dyougou hali.*
Hospitalité, *diya, diya-tigi.* ‖ Donner l'—, *dyigi* (accueillir). ‖ Recevoir l'—, *diya mouta, diya soro.*
Hôte, qui reçoit, *diya-tigi.* ‖ —, qui est reçu, *diya-moutala.*
Houe, *daba.*
Huile, *toulou, tlo.*
Huit, *ségi.*
Huitième, *ségina.*
Huître d'eau douce, *gonala; kaya; kiba.*
Humble, *maloula, malouta.*
Humide. C'est —, *dyi ba ro* (il y a de l'eau); *a nyigira* (c'est mouillé); *a soumara.*
Humilité, *malou.*
Huppe (oiseau), *tourou, tlo.*
Hurler, *kasi.*
Hyène, *nama, nama-koro, souroukou.*
Hypocrite, *fyéma.*

I

Ici, *yan*, *yanfé*, *dyanfé*. Viens ici, *nayan*, *na dyan*; *dyani*, *yano*. Il a passé par ici, *a ka tanbi yan*. Sors d'ici, *bo yano*.
Idiot, *fato*.
Igname, *kou*.
Ignorance, *lon baliya*, *don baliya*.
Ignorant, *fasani*, *fasané*, *lon-balila*, *don-balila*.
Ignorer, *ma lon* (ne pas savoir). Je l'ignore, *ma lon*; *'ma nyi lon* (pour *né ma lon*, je ne sais pas).
Iguane d'eau, *kana*. ‖ — de terre, *kouto*.
Il, *a*. Il est venu, *a nara*. ‖ —s, *alou*, *nyimbé* (K.).
Île, *gongo*; *disé*.
Îlot, *gongo din*; *gongo misé*.
Image, *mimi*.
Imbécile. C'est un —, *a ka fou yé lon* (il ne sait rien). Imbécile ! *fou yé lon* (tu ne sais rien) !
Imiter, *adou*.
Immaculé, *nadali*.
Immédiatement, *sa-sa*, *sa-yéré*. Il va venir immédiatement, *a bé na sa-sa*.
Immense, *boun-ba*.
Immerger, *boula dyiro* (mettre dans l'eau).
Imminent, *a bé na sa-sa* (qui va arriver tout de suite).
Immobile. Il est —, *a ka mounyo*.
Immortel. Il est —, *a nté sa* (il ne mourra pas); *sabali*.
Impatient. Il est —, *a ma mounyo* (il n'est pas calme).
Impénétrable. C'est —, *mokho nté dou* (l'homme n'y entrera pas).
Imperceptible. C'est—, *mokho nté yé* (l'homme ne le voit pas).
Imperméable. C'est —, *dyi nté dou* (l'eau n'entre pas).
Impertinent. Il est —, *a bé néniba*.
Impie, *kafri* (Ar.).
Impitoyable. Il est —, *makari nta'ro* (la pitié n'est pas en lui).
Impoli. Il est —, *a ma lébélé*.
Important. C'est —, *boun-ba*, *a ka golé*. ‖ Un chef —, *koun-tigi a ka golé*.
Importer; cela m'importe, *né koun a ro* (ma tête est là-dedans); cela ne m'importe pas, *né koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
Impossible. Cela m'est impossible, *ma sé* (je ne puis pas).
Impôt, *sara*, *salé*.
Imprudent. Il est —, *malo ta ro* (la honte n'est pas en lui).
Inanimé. Il est —, *a sara*, *a sale*.
Incandescent. Il est —, *tasouma aro* (le feu y est).

INCESSANT. C'EST —, *a nté ban* (cela ne finit pas).
INCOMPRÉHENSIBLE. C'EST —; on tourne par : *ma mé* (ne pas comprendre).
INCRÉDULE, *dabalila*, *danabalila*.
INDÉCIS. IL EST —, *a ma lon a ka moun ké* (il ne sait que faire).
INDIFFÉRENT. C'EST —; CELA N'EST —, *'koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
INDIQUER, *non*; *manto*.
INDULGENCE, *toli*.
INDULGENT. IL EST —, *a bé toliba*.
INDUSTRIEUX, *dabari-tigi*; *kéou* (habile).
INÉGAL. Ces cases sont inégales, *nyi boun té kan*.
INEXACT, faux. C'EST —, *tonya nté* (ce n'est pas vrai), *fanya dou*.
INFAILLIBLE. IL EST —, *a nté fili* (il ne se trompe pas); *fili-balila*.
INFINI. C'EST —, *a nté ban* (cela ne finira pas).
INFIRME, *fyénina*, *fyentala*.
INHABITÉ, *sigila nté yé* (il n'y a pas d'habitant).
INHUMAIN. IL EST —, *a ka féri*.
INHUMER un cadavre, *salé dou*.
INIQUE. IL EST —, *a man kiti*; *a man kényé*.
INJURE, *néni*; *dyala*, *nyani*.
INJURIER, *néniba*; *dyala-kéba*; *nyani-kéla*.
INJURIEUX, *néniba*; *dyala-kéba*; *nyani-kéla*.
INNOMBRABLE, *dan balila*.
INONDATION, *dyi-ba*.
INONDER, *dafidi*.
INQUIET. IL EST —, *a ka nyani*.
INSECTE, *dyenbéré*.
INSOLENCE, *néni*, *nyani*; *dyala*.
INSOLENT. IL EST —, *néniba*, *nyaniba*, *dyala-kéla*.
INSTANT, *sa*; *ita*. || A L'—, *sa-sa*, *sa-yéné*.
INSULTE, *néni*, *nyani*; *dyala*.
INSULTER, *neni-ké*, *nya-ké*; *dyala ké*.
INSULTEUR, *néni-kéla*, *nyani-kéla*; *dyala-kéla*.
INTELLIGENCE, *hakili*, *fakili khakili*; *ni* (esprit).
INTELLIGENT, *hakilila*, *fakilila khakilila*, *a ka kéou*.
INTÉRIEUR, *adj.*, *kono* (dans). || A L'—, *kono*, *ro* (dans). A l'intérieur de la case, *boun kono*.
INTERPRÈTE, *dalaminala*.
INTERPRÉTER, *dalamina*.
INTERROGER, *nyininka* (demander).
INTESTINS. LES —, *nougou*.
INTRÉPIDE. IL EST —, *a ka fari*.
IRRITÉ. IL EST —, *a ka séli*, *a ka sari*.
ISLAMISME, *Mohamadou sila*.

Isolé. Il est —, *a bé kili.*
Ivoire, *sama nyi*, *kaflé nyi* (dent d'éléphant); *sama nyingo* (K.).
Ivre. Il est —, *a bé fonyoto; a bé dolo-miba.*
Ivrogne, *dolo-miba* (qui boit du dolo); *dlo-miba; dlo-bélaba.*

J

Jadis, *folo; touma folo; touma.*
Jaillir, *bo.*
Jalousie, *nangouya.*
Jaloux. Il est —, *a bé nangouyaba; a bé nangouya ké.*
Jamais, *abada* (Ar.), *abara.* Je ne l'ai jamais vu, *'ma o toum-'o-touma yé.*
Jambe, *sin-koulou*, *sin-kourou*, *sana-koulou*, *singo-kourou* (K.). ‖ Croiser les —s, *sin-gwasi.*
Japper, *kasi* (crier).
Jardin, *nyokho*, *nafé.* ‖ — au bord d'un ruisseau, *nako.*
Jardinier, *nafé-tigi*, *nafé-tyikéla* (l'homme qui travaille au jardin).
Jarre, canari à eau, *dyi-dakha-ba;* grand vase en terre, *finyé.*
Jarret, *nambiri*, *toukoulou.*
Jatte en bois, *kouna.*
Jaune, *basi-gé* (M.), *basi-khoi* (M.). ‖ — brun, *sisi-gé* (couleur de fumée), *sisi-basi.*
Javelot, *tama*, *tanba*, *tanbo* (K.); *narama.*
Je, *nté*, *né*, *n'*, *m'*.
Jeter, *fili*, *failo* (K.), *ti.* ‖ —, laisser de côté, *boula*, *bla* (B.), *tou.* ‖ — des pierres, *kourou sin.*
Jeu, *toulon*, *tlon*, *dlon*, *tlo* (B.).
Jeudi, *alkhamsa*, *alakamésa* (Ar.).
Jeun. Être en —, *souna.*
Jeûne, *subst.*, *souna* (jeûne des Musulmans); *souna-kalou* (le mois du jeûne).
Jeune, *adj.*, *koura*, *kouta.* ‖ — homme, *ga*, *kamalé*, *kamarlin.*
Jeunesse, *kamarinya.*
Joie, *nyakhali; dika*, *dina.*
Joli. Il est —, *a ka nyi*, *a ka di.*
Joue, *tama*, *da-fourgou* (le sac de la bouche); *da-goulou* (la peau de la bouche); *tya.*
Jouer, *toulon-ké; dlon-ké.* ‖ — d'un instrument, *fo* (parler).
Joueur, *toulonba*, *toulonkéla*, *tlonba*, *tloba.*
Jour, *tili*, *télé*, *tlé* (soleil); *loun*, *lon*, *don*, *doo* (espace de vingt-quatre heures). ‖ Un —, *loungo.* ‖ L'autre —, *loungo.* ‖ Tous

LES —S, *loungo-loun*. ‖ FAIRE —, *dougou-gé*; il fait jour, *a dougou-géra*.

JOURNELLEMENT, *loungo-loun*.

JOYEUX, *nyakhali*; *dikaba*, *dinalé*.

JUGE, *kélé-tégéla*, *kiri-tégala*, *kiti-tégélo* (K.); *sarya-tégéla*.

JUGER, *kélé tégé*, *kiri tégé*, *kiti-tégé*; *saria tégé*.

JUMEAUX. DES —, *foulani*, *flanyou*.

JUMENT, *sou-mousou*, *souo-mouso* (K.).

JURER, *kali-fo*.

JUSQU'À, *bé*; *ka takha*, *ka ta*; *to*. Jusqu'où vas-tu? *i bé takha fo mi?* De Kankan à Kita, *ka bo Kankan ka takha Kita*. Jusqu'à demain, *bé sini*. ‖ — CE QUE, ne se traduit pas. Attends jusqu'à ce que je vienne, *a kono m'bé na* (attends, je vais venir).

JUSTE, *kiti-kéla*; *kényé* (droit). ‖ —, préciséement; *adv.*, *tonya*.

K

KARITÉ (mot wolof), *sé*. BEURRE DE —, *sé-toulou*, *sé-tlo*, *sé-dlou*.

KOLA (mot wolof), *wourou*, *woro*.

L

LÀ, *adv.*, *yé*, *yanfé*, *dé*, *dyanfé*. ‖ DE —, *foufé*, *yani*, *yano*. ‖ AU DE—, se tourne par: plus loin, *dyan*. Il y a un village au delà de la montagne, *dougou a ka dyan kourou yé*, ou *kourou la*. ‖ ——BAS, *dyanfé*. ‖ ——DESSUS, *kango*, ‖ DE —, de cette chose, *nyi kou lé ka ké* (c'est ce qui a fait). ‖ CE... —, *nyi*. Cet homme-là, *nyi tyé*; *tyé déma*.

LAC, *dala*, *dla*, *dala-ba*.

LÂCHE, peureux, *dyito*, *sllana*, *sirana*. ‖ —, pas tendu, *a man tili*; *tlé*. ‖ AVOIR LE VENTRE —, *kono bori*, *boli*.

LÂCHER, laisser aller, *boula*, *bla* (B.). ‖ —, détendre, *fili dondi*, *boula dondi*; *digi*. ‖ — PIED, *bi* (tomber); *bori* (s'enfuir). ‖ — la bride à un cheval, *karfé digi*.

LÂCHETÉ, *dyitoya*.

LADRE, *dyougou*.

LADRERIE, *dyougouya*.

LAID. IL EST —, *a ma nyi*, *a ka dyougou*.

LAIE, *lé-mousou*.

LAINE, *sakha-si*, *sa-si*. ‖ — du Dyenné, *kasa*.

LAISSER, *boula*, *bla* (B.); *tou*. ‖ —, léguer, *boula*; *tou*. Laisse-moi passer, *a tou n'ka tanbi*. Laisse-moi tranquille, *m'bla*; *a tou*.

LAIT, *nono*. ‖ — de vache, *nisi-nono*. ‖ — de chèvre, *ba-non*. ‖ — de brebis, *sakha-nono*, *sa-nono*. ‖ — frais, *nono kèndé*,

nono kéné. || — caillé, *nono kounou*, *nono koumo* (Kh.). || — de la veille, *nono mé sinokhota* (du lait qui a dormi). || Petit —, *nono-dyi* (l'eau du lait). || Frère de —, *balou-din.* || Cochon de —, *fali din.*

Laiton, *soula gé.*

Lambeau, *kourou*, *koulou*, *krou.* || Mettre en —, *fakha.* || Être en —, *bé fakhala.*

Lame, *késé.* || — de couteau, *mourou késé.*

Lamentation, *mountoya.*

Lamenter (Se), *kasi*, *mounto.*

Lamentin, *ma.*

Lampe, *firina*, *firiné.* || — godet en fer avec manche, *goni.*

Lamper, *mi nko woulou* (boire comme un chien).

Lance, *tanba*, *tama*, *tanbo* (Kh.).

Lancer, *fili*, *failo* (Kh.); *ti.* || — des pierres, *kourou sin*, *fili.* Il m'a lancé des pierres, *a ka kourou fili n'kan.*

Langage, *kouma*, *kan.*

Langue, *né*, *nèn.* || Mauvaise —, *mokho a ka dyougou.* || —, idiome, *kouma.* || Tirer la —, *dawakha*, *né bo* (sortir la langue).

Languissant. Il est —, *a nyouna.*

Lanière, *goulou-dyoulou.*

Lapin, *gélé.*

Larcin, *sounyali.*

Large. Il est —, *a ka boun.* Cette case est large, *nyi boun a ka boun.* Cette rivière est large de cent coudées, *nyi ba kono ka nonkonya kémé bo.* || —, *boun-ba.*

Largeur, *bounya.*

Larme, *nya-dyi*, *nyé-dyi*, l'eau des yeux. || Verser des —, *kasi*, pleurer.

Larron, *sounyalila*, *sounyalikéla.*

Las. Il est —, *a ségéra*, *a ségéla.*

Lasser, *ségé.* || Se —, *ségé*, *v. n.*

Lassitude, *ségé.*

Latrine, *bou-yoro*, *bou ké doula.*

Laver, *kou*, *ko.* || Se —, *kou*, *ko*, *v. n.*

Laxatif, *kono-bori-kéla* (qui fait fuir le ventre).

Le, la, les, *nyi*; *a*, *alou*; *nyilou.*

Léger. Il est —, *a ka*, *féri*, *féré*, *a man goulé.*

Légèrement, *doni*, *dondi.*

Légitime. Enfant —, *fourou din* (enfant du mariage).

Léguer, *tou* (laisser); *tou*... *boulou* (laisser dans la main).

Lent. Il est —, *a ka souma*, *a ka mounyo.*

Lentement, *souma*; *mounyo*; *mounyo-mounyo*, *moundi*; *moundi-moundi.*

Lenteur, *soumaya.*

Lèpre, *kaba*; *kouna*, *kouni.*

Lépreux, *kaba-tigi; kouna-tigi.*
Lequel, laquelle, *pr. relatif, mé, min.* Voir *qui.* — *Pr. interrogatif, dyon? dyoma? dyoman?*
Leste. Il est —, *a ka féa, a féata.*
Lettre, *sébi, safé, séfé; bataki, bataké.* || Écrire une —, *bataki sébi.* || Lire une —, *bataki kara.*
Lettré, *kara-mokho* (un homme qui lit).
Levant, *tili-woulita* (le lever du soleil); *tili-bo* (le soleil sort); *koron.* || Au —, *korona, koronfé.*
Lever, soulever, *koro ta.* || Se —, *wouli.* || — *subs.*, *woulita.* || Le moment du lever, *wouli touma.* || — du soleil, *tili-woulita.* Levez-vous! *wouli! alou wouli!* Le vent se lève, *fyen bé na folo* (le vent vient en commençant).
Lèvre, *da-goulou, da-goulo, da-wolo.*
Lézard, *basa, lasa; mouloukou.*
Liane, *nonbo, nonfon.* || — à caoutchouc, *saba.*
Liberté, *foroya, koronya.*
Libre (un homme), *mokho foro, horon.*
Licou, *falamou, kalamou.*
Lien, *sirila; dyoulou; dyala; nyama.*
Lier, *siri.*
Lieu, *yoro; doula.* || Au — de, *a bé nyé... to.* J'ai pris du mil au lieu du riz, *n' ka nyon ta a' bé nyé malou to.* || Au — de avec un verbe, *hali, sani.* Au lieu de courir, il s'assied, *hali a ka bori a bé sigi.* || Au — que, *o touma* (pendant ce temps).
Lièvre, *sounsan.*
Ligne à pêche, *dolin-dyoulou* (ficelle à hameçon).
Limaçon, *koto; koto-koto; kourou-kotoba.*
Lime, *kaka, khakha* (K.).
Limer, *kaka, khakha* (K.).
Limon, *bokho; dengaïno* (K.).
Linge, *fani, fanou, fano* (K.). || Un morceau de —, *fani-kourou, fani-kéré.*
Lion, *wara-ba, waran-ba, dyara.*
Lionceau, *wara-ba-din.*
Lionne, *wara-ba-mousou.*
Lire, *kara, kala, kran* (B.), *krango* (K.).
Lisse. C'est —, *a ka nouga.*
Lit, *lala, lalan; tara, talan, kalaka.* || — d'une rivière, *ba dinka.*
Livrer, remettre, *di* (donner). || —, trahir, *dyanfa-ké.*
Local, *yoro; doula.*
Localité, *yoro; doula.* || —, village, *dougou* (B.); *sou* (M.).
Logement, *sigi-yoro.*
Loger, *sigila.*
Loi, *namou.*

Loisir, *dyen*, *nyen*. || Avoir le —, *dyen soro*.

Loin. C'est —, *a ka dyan*. Y a-t-il loin d'ici à Bafoulabé? *Ka bo yano, ka takha Bafoulabé a ka dyan? Ani Bafoulabé tyé a ka dyan?* Cest très loin, *a ka dyan hali; a ka dyan kou dyougou*. Ce n'est pas loin, *a ma dyan*. || Bien — de, *hali*. Bien loin de courir, il s'arrête, *hali a ka bori, a bé lo*.

Long. Il est —, *a ka dyan*. || Tout le —, *frrou*.

Longtemps, *touma-ba*. Il y a longtemps, *a ména*. Il n'y a pas longtemps, *a ma mé*.

Longueur, *dyanya*.

Loque, *fani-kourou*. || Mettre en —s, *fakha*. || Être en —s, *bè fakhala*.

Lors de, se tourne par: lorsque, avec le verbe.

Lorsque, *ni*, avec le subjonctif. Lorsqu'il partit, il pleura, *ni a tara, a ka kasi*.

Louange, *dyaya*.

Loucher, *nyépéri*.

Louer, faire l'éloge, *fouma; dyaya ké*.

Loup, *namakoro*.

Lourd. Il est —, *a ka goulé, golé, gwélé, khouti*.

Louve, *nama-koro-mousou*.

Louveteau, *nama-koro-din*.

Lueur, *nokho-woulé, noua-woulé* (tache rouge).

Lui, *a*. || — -même, *a-fan*.

Lumière, *kalou-gé*, clair de lune.

Lumineux, *kalou-gé*.

Lunaison, *karou, kalou, kalo*.

Lundi, *tiné, téné* (Ar.).

Lune, *karou, kalou, kalo*. || Clair de —, *karou-gé*. || Nouvelle —, *karou-dibé*. || Pleine —, *karou-gé*. || Lever de —, *karou woulita*. || Coucher de —, *karou bita*.

M

Mâcher, *nyi-mi*.

Mâchoire, *da-koro-kourou* (l'os de sous la bouche).

Maçon, *banko-dala* (l'homme qui travaille avec la terre).

Magasin, *sani-doula, sani-yoro* (endroit de vente).

Mahométan, *mori*.

Maigre, *fasa, pasa, fasalé*.

Maigreur, *fasaya*.

Maillet, pour battre le linge, *koutoundo*.

Main, *boulou, bolo, blo* (B.). || Battre des —s, *sokho ka fo, tégé ka fo*. || Serrer la —, *boulou mina*. || Tendre la —, *boulou ma-*

khana. ‖ LEVER LA — SUR, *boulou ta ka gosi.* ‖ CROISER LES —S, *boulou biri nyokhona.* ‖ LE DOS DE LA —, *boulou ko.* ‖ LA PAUME DE LA —, *boulou kono.* ‖ EN VENIR AUX —S, *boula nyokhonfé.*

MAINTENANT, *sa-sa; sa-wa* (à la fin de la phrase).

MAIS, *bari, nka, nkha* (K.).

MAÏS, *kaba* (M.), *manyo, maka* (B.). ‖ GALETTE DE —, *ngomi, nyomi.*

MAISON, *boun, boungo, sou.*

MAÎTRE, se traduit par : père, *fa.* ‖ — d'esclave, *dyou-tigi; mari-tigi.* ‖ — d'école, *kara-mokho, karalila; dyakatala.* ‖ — professeur, *digiba.*

MAL, *subst. dimi.* ‖ FAIRE —, *dimi.* Mon ventre me fait mal, *n' kono bé dimi.* ‖ *Adv.* C'est mal, *a ma nyi, a man bété.*

MALADE. IL EST —, *a ma kèndé* (il n'est pas bien portant), *a ma kéné; a gwana.*

MALADIE, *gwa, nso, dimi.*

MALAISÉ. C'EST —, *a ka goulé, golé, gwélé.*

MALÉDICTION, *dangala.*

MALGRÉ, *bana.* ‖ — LUI, *banama.*

MALHEUR, *daya, gaké, nyèmba.*

MALHEUREUX. IL EST —, *a bé dayato* (il est dans le malheur), *a bé nyèmbato.*

MALICIEUX. IL EST —, *a ka kéou.*

MALLE, *kankéran* (W.).

MALPROPRE, *nokhoba, nokholé, nouaba, noualé.*

MALPROPRETÉ, *nokho, noua.*

MAMAN, *ba.*

MAMELLE, *sin.*

MAMELON, pointe de la mamelle, *taté.* ‖ —, petite colline, *tinti, toundi, toundo.*

MANCHE d'outil, *kala, koun* (tête). ‖ — de couteau, *mourou-koun.*

MANDIBULE, *nya-sin.*

MANGER, *doumou, dou, domo; domoli-ké; mi,* boire. ‖ SE —, être bon à manger, *a ka di, ka doumou.* J'ai mangé mon couscous, *n'ka basi dou.* J'ai mangé ce matin, *n'ka domoli-ké bi sakhoma.*

MANIÈRE, *tyoko; nyami.* A la manière des Blancs, *toubabou tyoko.*

MANIOC, *bananinkou, banankou;* amer, *bara.*

MANQUER, faire défaut, *té yan, té dyan* (n'être pas là); *dobobé.* ‖ — ne pas atteindre, *dadyé.* ‖ — DE, ne pas faire, *fili* (oublier). ‖ —, être fini, *a bana* (il est fini), *a banta.* ‖ — de parole, *kouma bo* (retirer sa parole).

MARABOUT, *mori.* ‖ —, oiseau, *douba, doubon.*

MARAIS, *dala, dla, fara; lé.*

MARCHAND, *dyoula, firikéla.*

MARCHANDISES, *nafoulou, naflou, nafourou.*

Marché, *déba; sani-yoro, san'-i-firi-yoro; lokho, lokhofé.* || Bon —, *songo man dyougou.*
Marcher, *takhama.*
Marcheur, *takhamala.*
Mardi, *talata, tlata* (Ar.).
Mare, *lé.*
Marécage, *bokho-dala, bokho-lé.*
Marécageux, *bokhoba, dèngaino* (K.).
Margouillat, *lasa, basa.*
Mari, *tyé, ké, khé* (K.).
Mariage, *fourou.*
Marier. Se —, *fourou.*
Marmite, *négé-dakha, da* (vase en fer).
Marque, *non; syen.*
Marquer, *nonké, nono, nyonyo; syen boula... ro.*
Marteau, *mantarké; foulouma.* || — de forgeron, *toli; négé-gosila.*
Martin-pêcheur, *dyiro kono* (l'oiseau qui est dans l'eau).
Massacrer, *fakha, fa.*
Massue, *béré-koun-ba* (grosse tête de bâton); *gérégiké.*
Matelassure de la selle, *dyou bougou* (emplacement des fesses).
Matin, *sakhoma, sokhoma, soukhouma; kona.* De 2 à 3 heures, *dyouni-dyouni, dyouna-dyouna, dyouno-dyouno* (K.). Au chant du coq, *dountoun kouma; douno kouma* (K.). Le lever du soleil, *tili woulita.* A 9 heures, *tili tléma* (le soleil est au milieu). Entre 6 heures et midi, *ni tili nara koun tléma* (quand le soleil sera venu à moitié du zénith). || Ce —, *bi sakhoma.* || Tous les —s, *sakhom'-o-sakhoma.*
Matinée, *sakhoma, sokhoma, soukhouma.*
Matrice, *din-sou* (la maison des enfants).
Maturité, *moya.* || Epoque de la —, *moya touma.* On commence à faire les cultures à la maturité du dougoura, *mokholou bé séné-ké folo dougoura moya touma la.*
Maudire, *danga, dagna; falaki.*
Maudit, *danyato; bokho-bona* (celui qui est sorti du foyer).
Maure, *soulan-ké* (l'homme de cuivre), *souraka, souraka, sou-rako* (K.).
Mauvais. Il est —, *a man bété; a ka dyougou.*
Méchant. Il est —, *a ka dyougou.*
Mèche de lampe, *firina.*
Médecin, *basi-kéla; basi-tigi.*
Médecine, *basi.* || Prendre une —, *basi mi.*
Médicament, *basi.*
Médius, troisième doigt, *bantan.*
Meilleur. Il est —, *a ka fisa.*
Mêler, *birisa.*

MELON, *sara.*
MÊME, après un pronom, *fan, fana; yéré.* ‖ C'EST LA — CHOSE, *a bé kélé, a bé kan.* ‖ QUAND —, *koni.*
MÉMOIRE, *mindaya.*
MENACER, *dougou.*
MENDIANT, *sara-minala; nyiniba.*
MENER, *nya boula* (marcher devant).
MENSONGE, *kouma fanya* (parole fausse); *kalon.*
MENTEUR, *kalon-tigi, kalon-fola.*
MENTIR, *fanya fo; kalon fo.*
MENTON, *bon, bonbo, bomo.*
MÉPRISER, *dyolé, tigéri.*
MERCI, *barka, abarka, borka* (Ar.), *iniségé, inisé; m'bâ.*
MERCREDI, *arba, alaba* (Ar.).
MERDE, *bou, bo.*
MÈRE, *ba.*
MÉRITER, *no.*
MERLE, *motane.*
MESURE POUR LES GRAINS, *mouro, mouré*, d'où : moule = 2 kilogrammes de mil; *souma.*
MESURER, *souma, sama, sibira.* ‖ — à la coudée, *notikona dyan* (compter les coudées). ‖ — au moule, *mouré dan* (compter les moules).
METTRE, *ké* (faire); *ségi; boula, bla.* ‖ — un vêtement, *dou.* ‖ — BAS, *woulo.*
MEURTRE, *fakhali, fali.*
MEURTRIER, *fakhala, fala, fakhali-kéla, fa-kéla.*
MIAULER, *kasi* (crier).
MIDI. IL EST —, *tili sira koun* (le soleil est arrivé au zénith). ‖ A —, *ni tili sira koun* (quand le soleil sera arrivé au zénith). ‖ APRÈS —, *wourala* (dans la soirée).
MIEL, *li, di, lio* (K.).
MIEN. LE —, *n'ta.*
MIETTE, *késé; kourou.*
MIEUX. C'EST —, CELA VAUT —, *a ka fisa.* ‖ TANT —, *a ka fisa, a bè na.*
MIGRAINE, *koun dimi.* J'ai la migraine, *n'koun bé dimi.*
MIL, *nyon, nyo.* ‖ PETIT —, *sanyo souma.* ‖ GROS —, rouge, *bimbiri; kindi; gédi; doroko.* ‖ GROS —, blanc, *nyoli fin.* ‖ GROS —, donnant des cendres alcalines, *gadyaba.* ‖ MORTIER À —, *kouloun.* ‖ PILON À —, *kouloun-kala.* ‖ PILER LE —, *nyon soussou.*
MILIEU, *tala, tla, téma.* ‖ AU —, *talan tyé, talan tyéro, tlan tyéro, témoto.*
MILLE, *ba* (M.), *bakémé ni kéméfoula ni débé* (B.).
MILLET, *fini, founi, founyo.*

Mince, *misé*, *mésé*, *miséma*.
Mine, *dinka*; *danba*, *kolon* (puits).
Minuit, *sou tléma* (le milieu de la nuit), *sou tala*, *sou téma*. ‖ A —, *sou talala*.
Miroir, *doungari*, *douabé*; *yayéla* (Ko.).
Modération, *soumaya*.
Modeste. Il est —, *nyouma*, *nyima*; *finyé*; *souma*.
Moelle, *sémé*. ‖ Qui a de la —, *séméba*.
Moi, *nté*, *né*, *n'*, *m'*. ‖ — -même, *né fana*.
Moineau, *gérèn-kono*.
Moins, se traduit par un comparatif; — ou se tourne par : pas autant, *nté iko* (pas comme). ‖ Au —, *této*.
Mois, *karou* (lune), *kalou*, *kalo*.
Moisir, *koumou*.
Moisson, *nyon tégé*. ‖ Faire la —, *tégé* (couper).
Moissonner, *tégé* (couper).
Moitié, *tala*, *tla*, *téma*. ‖ A —, *talan tyé*, *tlan tyé*, *témato*.
Mollet, *sin-kala* (le manche du pied).
Moment, *sa*; *touma*. ‖ Au —, *ni* (quand); *touma*. ‖ Dans un —, *sa-sa*; *taralinyan*.
Monde, *aldyouni* (Ar.). ‖ Venir au —, *woulou*. ‖ Tout le —, *mokho bé* (tous les hommes), *mokh'-o-mokho*.
Monnaie en fer usitée dans le Sud, *genzé*.
Montagne, *kourou*, *krou*; *tinti*, *tinti-ba*. ‖ Le sommet de la —, *tinti koun*. ‖ Le pied de la —, *tinti sin*.
Monter, *yélé*, *élé*. ‖ — à cheval, *sou-ko yélé*, *sou yélé*.
Montrer, *non*; *dyira*, *dyiri*. ‖ Se —, paraître, *bwa*. ‖ — du doigt, *bouloulo*.
Moquer. Se —, *dougouya*; *ladégé*. Je m'en moque, *n'koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
Moquerie, *ladégéli*.
Moqueur, *ladégéla*.
Morceau, *késé*; *kourou*. Un morceau de bois, *iri-kourou*. Un morceau d'étoffe, *fani-kourou*.
Mordre, *kin*, *kinyi*, *kinyiké*.
Mors, *karafé*, *karabé*, *krabé*, *karbé*; *bomo négé*. ‖ Faire sentir le —, *karafé méta*. ‖ Mettre le —, *karafé dou*. ‖ Ôter le —, *karafé bo*.
Morsure, *kinyi*.
Mort, *subst.*, *saya*. ‖ Il est —, *a sara*, *a salé*. Un homme mort, *mokho salé*.
Mortel.
Mortier, de terre, *banko*. ‖ — à mil, *kouloun*. ‖ Enduire de —, *nokho bankoma*.
Morve, *noun-dyi* (l'eau du nez). ‖ — Maladie des animaux.

Mosquée, *misiri* (Ar.), *mousiré; sali-yoro.*
Mot, *kouma.*
Motif, *dyo.* ‖ Avoir un —, *dyo soro.*
Mou, *wourilé, ma.* ‖ — de caractère, *mounyo, moundi.*
Mouche, *limokho, dimokho; gélé, glé, blé.* ‖ — à miel, *li-késé.*
Moucher. Se —, *noun fyé* (nettoyer le nez).
Mouillé. Il est —, *a nyigira.*
Mouiller. Se —, *nyigi.*
Mourant. Il est —, *a bé sayato.*
Mourir, *sa.* Il est mort, *a sara, a salé.*
Mousse, herbe, *kannya.* —, écume, *dyi kanka, dyi kanya.*
Mousseline, *sasi, sangé.*
Moustache, *da-si* (les poils de la bouche).
Moustique, *sousou.*
Mouton, *sakha, sakho, sa; kolosé.* ‖ — châtré, *kolobo, kobo sakha; sakha mouno.*
Mouvoir. Se —, *loma.*
Moyen, *kékouda; damali; dabali.* ‖ Au — de, . . . *ma, dabaryaro.* ‖ Trouver le — de, *damaliké, dabaliké.*
Muet, *boubou, bobo.*
Mugir, *kasi,* (crier).
Mulet, *sou-fali, fali-ba.*
Multitude, *dyama, dyamadyé.*
Mur, *gwin.* ‖ — d'un village, *dandan, tata; din; koubé, koubéla.*
Mûr. C'est —, *a mora, a mona.* Ce n'est pas mûr, *a ma mo.* ‖ Âge —, *kamarinya.*
Mûrir, *mo.*
Murmure, *da koro kouma* (parole de dans la bouche); *sousou.*
Musc, *sounka.*
Muscle, *fasa, pasa.*
Musicien, *dyali; bourou fola; boudo fola; kounti fola.*
Musique, *foli.* ‖ Faire de la —, *fo.*
Musulman, *mori, moriké.*

N

Nabot, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).
Nage, *néouli.* ‖ Être en —, *wosi.*
Nageoire, *dyégé sin* (pied de poisson).
Nager, *néou, néon, néouliké.*
Nageur, *néou sila* (celui qui sait nager), *néouba, néonba.*
Naguères, *o touma* (autrefois); *o loun* (un jour), *o doo; loungo, donwo.*
Nain, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).

NAÎTRE, *wolo, wolola.*
NARINE, *noun-da* (l'ouverture du nez).
NARRATION, *tali.*
NARRER, *tali fo.*
NASEAU, *noun* (nez); *da* (visage).
NASSE, *dyon* (filet).
NATAL. PAYS —, *wolo dougou.*
NATTE, *bilali, blali; gourali, guéradé; déla; nyantan; baran, balan.*
NAUFRAGE, *kouloun filila, kouloun firéla; tounouma.* || FAIRE —, *tounou.* La pirogue a fait naufrage, *kouloun tounouna.*
NAVETTE, de tisserand, *kouloun, kouloun-din.*
NE... PAS, *té, nté* (au présent et au futur); *ma* (au passé).
NÉ. IL EST —, *a wolota.* || PREMIER —, *din folo.*
NÉANMOINS, *bari; nkha.*
NÉCESSITÉ, *makou, woulou.*
NÉGLIGER, *fili, fli.*
NÉGOCE, *dyago.*
NÈGRE, *mokho fin, tyé fin, fara fin.*
NERF, *fasa, pasa.*
NET, *dyé, gé.*
NETTOYER, avec de l'eau, *kou, ko* (laver). || — avec un balai, *fra, fita* (balayer). || — en général, *dyéké, géké.*
NEUF, *adj., koura, kouta.* Nom de nombre, *kononto, khononto.*
NEUVIÈME, *konontona.*
NEVEU, *bari-din, baréni, bènké-din.*
NEZ, *noun, noungo* (K.).
NID, *kono-sou, kono-boun* (case d'oiseau), *nya.*
NIER, *ladyé.*
NOBLE, *fama-si* (race de roi); *mansa-si.*
NOCE, *fourou.*
NOCTURNE, *sou ro, sou to* (de nuit).
NŒUD, *kourou; sirila.* || — du bois.
NOIR, *fin, finma.*
NOIX de Kola, *wourou, woro; gourou.*
NOM, *tokho, twa.* || — de famille, *dyamou.* Avoir nom, *o tokho* (son nom).
NOMBRE, *dana.*
NOMBREUX, *syama; a ka sya; kika* (K.).
NOMBRIL, *bara.*
NON, *en-en, nté.*
NORD, *kokho-dougou; sakhèli.*
NOTRE, *an; ntélou* (K.); *oun.*
NOURRIR, *balou, labalou.*
NOURRISSON, *balou-din; sin-miba.*
NOURRITURE, *balou fen.*

NOUS, *an*, *oun*; *ntélou* (K.).
NOUVEAU, *koura*, *kouta*.
NOYAU, *kourou*, *koulou*.
NOYER. SE —, *digi dyi kono*.
NU, *bala*, *fétoto*.
NUAGE, *kaba-koun*, *kaba*; *nokho*; *san-fin* (ciel noir).
NUBILE, *fouroulé*.
NUIRE, *tyen*.
NUISIBLE. IL EST —, *a ka dyougou*.
NUIT, *sou*. ‖ DE —, *souro*, *souto*. ‖ LA — PROCHAINE, *bi souro*. ‖ LA — PASSÉE, *kounou souro*, *sou tambi bara*.
NUITAMMENT, *souro*, *souto*.
NUL, aucun, *mokho té*; *mokho ma*, etc. Voir *Aucun*.

O

OBÉIR, *batou*, *naro*; *kouma mouta* (prendre la parole).
OBÉISSANCE, *batouya*, *baroya*.
OBÉISSANT, *batouba*, *baroba*.
OBJET, *féri*.
OBLIGER, forcer, *kan*; *digi*; *dyakouya*; *fanya fékha*; aider, *démé*. Je suis obligé de partir, *n'ka kan ka takha*.
OBSCURITÉ, *dibi*.
OBTENIR, *soro*.
OCCIDENT, *tilibi* (chute du soleil), *tlibi*, *tilibita*, *térébi*.
ODEUR, *souma*; *wousoula*. ‖ UNE BONNE —, *souma ka di*. ‖ UNE MAUVAISE —, *souma bala*; *souma ka dyougou*.
ODORANT, *soumaba*.
ŒIL, *nya*, *nyé*. S'essuyer les yeux, *salon nyé la*. Fermer les yeux, *sinyi*.
ŒUF, *kili*. Œuf de poule, *sisé-kili*.
OFFENSE, *bakha*; *tonyo*.
OFFENSER, *bakhaké*; *tonyo*.
OFFRIR, *dyé*.
OIGNON. PETIT —, *dyaba*.
OISEAU, *kono*, *khono* (K.). ‖ — pêcheur, *tintan*.
OISELEUR, *kono-moutala* (celui qui prend les oiseaux).
OISIF, *koké*.
OMBRAGE, *souma*.
OMBRE, *souma*; *loulé*, *doulé*, *dlé*. ‖ A L' —, *souma la*.
ON, se traduit par : les hommes, *mokholou*.
ONCLE paternel, *barinké*, *bènké*. ‖ — maternel, *dokhoni*, *dwani*.
ONGLE, *soni*, *sani*.
ONZE, *tan ni kili*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Opposer. S' —, *siné.*
Opulence, *nafoulou, naflou.*
Opulent, *nafoulou-tigi.*
Or, *sanou, sano* (K.). ‖ Puits d' —, *sanou kolon.* ‖ Un gros d' —.
Orage, *san fin* (ciel noir), *dougou-dougano.*
Orageux, *san finma* (ciel noir).
Orange, *lémourou-ba.*
Oranger, *lémourou-yiri.*
Orbite de l'œil, *nya-kourou, nyé-koulou* (os de l'œil).
Ordonner, *tyi, to; sogi; oka.*
Ordre, commandement, *déné.* ‖ —, arrangement.
Ordure, *bou, bo; nokho, noua; nyama.* ‖ Faire des — s, *bou ké.*
Oreille, *toulou, tolo, tlo* (B.). ‖ Se curer l' —, *toulouto bo* (ôter ce qui est dans l'oreille). ‖ Boucle d' —, *toulou géré, toulou-sanou* (or d'oreille). ‖ Prêter l' —, *kouma mouta.* ‖ Perce —, *sani mélé-mélé.*
Oreiller, *biti; koun-dousila, koungoro douna* (où l'on entre sa tête).
Orgueil, *mafa, dyago, finyéya.*
Orgueilleux, *mafalé; dyagoba, finyé, finyéto; gana-gana.*
Orient, *koron; tili-bo* (où le soleil sort). ‖ A l' —, *koronfé, korona-mafa, korona, korono.* Kankan est à l'Est de Kouroussa, *Kankan bé Kouroussa koronfé.*
Originaire. Il est — de, *abanti.* Se tourne par : le lieu de naissance, *woulo-yoro.* Il est originaire de Sankaran, se tourne : le Sankaran est son lieu de naissance, *o woulo-yoro Sankaran lé mou.*
Origine, se rend par : race, *si;* lieu de naissance, *woulo-yoro;* ou par : sortir, *bo.* Il est d'origine royale, *a fama-si dé.*
Ornement, *nyégéli, tyénna, kénya.*
Orner, *nyégé, tyénya, kénya.*
Orphelin, *ferita, falalé, falalin.*
Orteil, *sin-koni, sé-koni.*
Os, *kourou, koulou, kolo.*
Oseille. Sorte d' — indigène, *da.*
Otage, *nomada.*
Ôter, *bo* (sortir); *ta* (prendre).
Ou, ou bien, *fo; wala.* Est-ce un rat ou un iguane? *nyima dé fo kouti?*
Où ?, *mi, minto, mintofé.* Où vas-tu ? *i bé takha mi?* Où est-il parti ? *a tara mintofé.* D'où viens-tu ? *i bora mi?* ‖ Par —, *mi, mintofé, minfé.* Par où a-t-il passé ? *à ka tanbi mintofé.*
Oublier, *nyényéma, nyima, fili.*
Ouest, *tili-bi, tili-bita* (la chute du soleil) *tlé-bi, téré-bi* ‖ A l' —, *tili-bi-fé.*
Oui, *yô.*

OUTARDE, *toga*, *tonka*.
OUTIL, *tyakéla*, *tyékélou*, *sakéla*.
OUTRAGE, *dyala*.
OUTRAGER, *dyalaké*.
OUTRE, *subsi*, *fourgou*, *fourgo*, *fouroukou* || EN —, *wako*, *wokho* (*k*); *ni* (et).
OUVERTURE, *da*.
OUVRIER, *tyaké*, *saké*.
OUVRIR, *yélé*, *élé*. Ouvre la porte, *da yélé*, *koun yélé*. Sa porte est ouverte, *da bé yéléta*, *da bé yéléla*.
OVIPARE, *kiliba*.

P

PACIFIQUE, se tourne par : qui ne fait pas la guerre. Ce roi est pacifique, *nyi mansa nté kéléké*. Ce fut un chef pacifique, *a ma kéléké*.
PAGAYE, *dyakala*, *dyagandé*, *dyégala*; *dyoubalila*, *dyoufi*.
PAGNE, *fani*, *fanou*, *fano* (K.) || BANDES DE —, *fani-mougou*.
PAIEMENT, *sara*.
PAILLASSON, *karta*, *baloudéla*. — pour les portes, *soloungo*.
PAILLE, *bin* || GROSSE —, *tyi*, *ti*. || TIGES DE —, *bin-kala*, *ti-kala*, *kala*. — d'arachide, *tiga-nyara* || BRIN DE —, *bin késé*.
PAILLETTE d'or, *sanou-mougou*.
PAIN de froment, *bourou*. (W). || — de singe, *sita-mougou*; *sita-din*. || — de sucre, *soukrou-koun*. || SORTE DE —, fait avec du miel ou maïs en boules, *dégé*.
PAIRE, se rend par : deux, *foula*, *fla* (K.).
PAÎTRE, *doumou*, *domoliké*, *dou*; *géli*.
PAIX, *dya*, *héra*. Paix ! *i dé!* (tais-toi); *makou!*
PAL, *koloma*.
PALABRE, *korofa*.
PALANQUEMENT, *dyasa*.
PÂLIR, *éléma*. Il a pâli, *a élémata*.
PALISSADE, en bois, *san-san*, *sin-sin*, *sin-san*; *dyasa*, *sayné*. (W.). || — en roseau, *sin-sin*, *san-san*.
PALMIER, *ban*, *bango*. (K.). || — dattier, *tamarou*, *tamaro*. (K.). || — à vin, *toulou*. || — à huile, *nté*. Vin de palme, *bwin*.
PANIER, *sagi*, *ségé*; *siso*; *félé-félé*. || — rond en feuilles, *foufou*.
PANSE, *kono*, *khono*. (K.).
PANSEMENT, *dyarali*.
PANSER, *dyara*.
PANSU, *kono-ba*, *khono-ba* (K.).
PANTALON, *koursi*, *kourti*, *kourto*; *sarabou*.
PANTHÈRE, *warani*, *wara-kala*, *warani-kala*; *dyokholo*,

Loisir, *dyen, nyen.* || Avoir le —, *dyen soro.*

Loin. C'est —, *a ka dyan.* Y a-t-il loin d'ici à Bafoulabé? *Ka bo yano, ka takha Bafoulabé a ka dyan? Ani Bafoulabé tyé a ka dyan?* Cest très loin, *a ka dyan hali; a ka dyan kou dyougou.* Ce n'est pas loin, *a ma dyan.* || Bien — de, *hali.* Bien loin de courir, il s'arrête, *hali a ka bori, a bé lo.*

Long. Il est —, *a ka dyan.* || Tout le —, *frrou.*

Longtemps, *touma-ba.* Il y a longtemps, *a ména.* Il n'y a pas longtemps, *a ma mé.*

Longueur, *dyanya.*

Loque, *fani-kourou.* || Mettre en —s, *fakha.* || Être en —s, *bè fakhala.*

Lors de, se tourne par: lorsque, avec le verbe.

Lorsque, *ni*, avec le subjonctif. Lorsqu'il partit, il pleura, *ni a tara, a ka kasi.*

Louange, *dyaya.*

Loucher, *nyépéri.*

Louer, faire l'éloge, *fouma; dyaya ké.*

Loup, *namakoro.*

Lourd. Il est —, *a ka goulé, golé, gwélé, khouti.*

Louve, *nama-koro-mousou.*

Louveteau, *nama-koro-din.*

Lueur, *nokho-woulé, noua-woulé* (tache rouge).

Lui, *a.* || — -même, *a-fan.*

Lumière, *kalou-gé*, clair de lune.

Lumineux, *kalou-gé.*

Lunaison, *karou, kalou, kalo.*

Lundi, *tiné, téné* (Ar.).

Lune, *karou, kalou, kalo.* || Clair de —, *karou-gé.* || Nouvelle —, *karou-dibé.* || Pleine —, *karou-gé.* || Lever de —, *karou woulita.* || Coucher de —, *karou bita.*

M

Mâcher, *nyi-mi.*

Mâchoire, *da-koro-kourou* (l'os de sous la bouche).

Maçon, *banko-dala* (l'homme qui travaille avec la terre).

Magasin, *sani-doula, sani-yoro* (endroit de vente).

Mahométan, *mori.*

Maigre, *fasa, pasa, fasalé.*

Maigreur, *fasaya.*

Maillet, pour battre le linge, *koutoundo.*

Main, *boulou, bolo, blo* (B.). || Battre des —s, *sokho ka fo, tégé ka fo.* || Serrer la —, *boulou mina.* || Tendre la —, *boulou ma-*

khana. ‖ LEVER LA — SUR, *boulou ta ka gosi.* ‖ CROISER LES —S, *boulou biri nyokhona.* ‖ LE DOS DE LA —, *boulou ko.* ‖ LA PAUME DE LA —, *boulou kono.* ‖ EN VENIR AUX —S, *boula nyokhonfé.*

MAINTENANT, *sa-sa; sa-wa* (à la fin de la phrase).

MAIS, *bari, nka, nkha* (K.).

MAÏS, *kaba* (M.), *manyo, maka* (B.). ‖ GALETTE DE —, *ngomi, nyomi.*

MAISON, *boun, boungo, sou.*

MAÎTRE, se traduit par : père, *fa.* ‖ — d'esclave, *dyou-tigi; mari-tigi.* ‖ — d'école, *kara-mokho, karalila; dyakatala.* ‖ — professeur, *digiba.*

MAL, *subst. dimi.* ‖ FAIRE —, *dimi.* Mon ventre me fait mal, *n' kono bé dimi.* ‖ *Adv.* C'est mal, *a ma nyi, a man bété.*

MALADE. IL EST —, *a ma kèndé* (il n'est pas bien portant), *a ma kéné; a gwana.*

MALADIE, *gwa, nso, dimi.*

MALAISÉ. C'EST —, *a ka goulé, golé, gwélé.*

MALÉDICTION, *dangala.*

MALGRÉ, *bana.* ‖ — LUI, *banama.*

MALHEUR, *daya, gaké, nyèmba.*

MALHEUREUX. IL EST —, *a bé dayato* (il est dans le malheur), *a bé nyèmbato.*

MALICIEUX. IL EST —, *a ka kéou.*

MALLE, *kankéran* (W.).

MALPROPRE, *nokhoba, nokholé, nouaba, noualé.*

MALPROPRETÉ, *nokho, noua.*

MAMAN, *ba.*

MAMELLE, *sin.*

MAMELON, pointe de la mamelle, *taté.* ‖ —, petite colline, *tinti, toundi, toundo.*

MANCHE d'outil, *kala, koun* (tête). ‖ — de couteau, *mourou-koun.*

MANDIBULE, *nya-sin.*

MANGER, *doumou, dou, domo; domoli-ké; mi*, boire. ‖ SE —, être bon à manger, *a ka di, ka doumou.* J'ai mangé mon couscous, *n'ka basi dou.* J'ai mangé ce matin, *n'ka domoli-ké bi sakhoma.*

MANIÈRE, *tyoko; nyami.* A la manière des Blancs, *toubabou tyoko.*

MANIOC, *bananinkou, banankou;* amer, *bara.*

MANQUER, faire défaut, *té yan, té dyan* (n'être pas là); *dobobé.* ‖ — ne pas atteindre, *dadyé.* ‖ — DE, ne pas faire, *fili* (oublier). ‖ —, être fini, *a bana* (il est fini), *a banta.* ‖ — de parole, *kouma bo* (retirer sa parole).

MARABOUT, *mori.* ‖.—, oiseau, *douba, doubon.*

MARAIS, *dala, dla, fara; lé.*

MARCHAND, *dyoula, firikéla.*

MARCHANDISES, *nafoulou, naflou, nafourou.*

MARCHÉ, *déba; sani-yoro, san'-i-firi-yoro; lokho, lokhofé.* ‖ BON —, *songo man dyougou.*
MARCHER, *takhama.*
MARCHEUR, *takhamala.*
MARDI, *talata, tlata* (Ar.).
MARE, *lé.*
MARÉCAGE, *bokho-dala, bokho-lé.*
MARÉCAGEUX, *bokhoba, dèngaino* (K.).
MARGOUILLAT, *lasa, basa.*
MARI, *tyé, ké, khé* (K.).
MARIAGE, *fourou.*
MARIER. SE —, *fourou.*
MARMITE, *négé-dakha, da* (vase en fer).
MARQUE, *non; syen.*
MARQUER, *nonké, nono, nyonyo; syen boula... ro.*
MARTEAU, *mantarké; foulouma.* ‖ — de forgeron, *toli; négé-gosila.*
MARTIN-PÊCHEUR, *dyiro kono* (l'oiseau qui est dans l'eau).
MASSACRER, *fakha, fa.*
MASSUE, *béré-koun-ba* (grosse tête de bâton); *gérégiké.*
MATELASSURE de la selle, *dyou bougou* (emplacement des fesses).
MATIN, *sakhoma, sokhoma, soukhouma; kona.* De 2 à 3 heures, *dyouni-dyouni, dyouna-dyouna, dyouno-dyouno* (K.). Au chant du coq, *dountoun kouma; douno kouma* (K.). Le lever du soleil, *tili woulita.* A 9 heures, *tili tléma* (le soleil est au milieu). Entre 6 heures et midi, *ni tili nara koun tléma* (quand le soleil sera venu à moitié du zénith). ‖ CE —, *bi sakhoma.* ‖ TOUS LES —S, *sakhom'-o-sakhoma.*
MATINÉE, *sakhoma, sokhoma, soukhouma.*
MATRICE, *din-sou* (la maison des enfants).
MATURITÉ, *moya.* ‖ EPOQUE DE LA —, *moya touma.* On commence à faire les cultures à la maturité du dougoura, *mokholou bé séné-ké folo dougoura moya touma la.*
MAUDIRE, *danga, dagna; falaki.*
MAUDIT, *danyato; bokho-bona* (celui qui est sorti du foyer).
MAURE, *soulan-ké* (l'homme de cuivre), *sourakha, souraka, sou-rako* (K.).
MAUVAIS. IL EST —, *a man bété; a ka dyougou.*
MÉCHANT. IL EST —, *a ka dyougou.*
MÈCHE DE LAMPE, *firina.*
MÉDECIN, *basi-kéla; basi-tigi.*
MÉDECINE, *basi.* ‖ PRENDRE UNE —, *basi mi.*
MÉDICAMENT, *basi.*
MÉDIUS, troisième doigt, *bantan.*
MEILLEUR. IL EST —, *a ka fisa.*
MÊLER, *birisa.*

MELON, *sara.*
MÊME, après un pronom, *fan, fana; yéré.* ‖ C'EST LA — CHOSE, *a bé kélé, a bé kan.* ‖ QUAND —, *koni.*
MÉMOIRE, *mindaya.*
MENACER, *dougou.*
MENDIANT, *sara-minala; nyiniba.*
MENER, *nya boula* (marcher devant).
MENSONGE, *kouma fanya* (parole fausse); *kalon.*
MENTEUR, *kalon-tigi, kalon-fola.*
MENTIR, *fanya fo; kalon fo.*
MENTON, *bon, bonbo, bomo.*
MÉPRISER, *dyolé, tigéri.*
MERCI, *barka, abarka, borka* (Ar.), *iniségé, inisé; m'bâ.*
MERCREDI, *arba, alaba* (Ar.).
MERDE, *bou, bo.*
MÈRE, *ba.*
MÉRITER, *no.*
MERLE, *morane.*
MESURE POUR LES GRAINS, *mouro, mouré*, d'où : moule = 2 kilogrammes de mil; *souma.*
MESURER, *souma, sama, sibira.* ‖ — à la coudée, *notikona dyan* (compter les coudées). ‖ — au moule, *mouré dan* (compter les moules).
METTRE, *ké* (faire); *ségi; boula, bla.* ‖ — un vêtement, *dou.* ‖ — BAS, *woulo.*
MEURTRE, *fakhali, fali.*
MEURTRIER, *fakhala, fala, fakhali-kéla, fa-kéla.*
MIAULER, *kasi* (crier).
MIDI. IL EST —, *tili sira koun* (le soleil est arrivé au zénith). ‖ A —, *ni tili sira koun* (quand le soleil sera arrivé au zénith). ‖ APRÈS —, *wourala* (dans la soirée).
MIEL, *li, di, lio* (K.).
MIEN. LE —, *n'ta.*
MIETTE, *késé; kourou.*
MIEUX. C'EST —, CELA VAUT —, *a ka fisa.* ‖ TANT —, *a ka fisa, a bè na.*
MIGRAINE, *koun dimi.* J'ai la migraine, *n'koun bé dimi.*
MIL, *nyon, nyo.* ‖ PETIT —, *sanyo souma.* ‖ GROS —, rouge, *bimbiri; kindi; gédi; doroko.* ‖ GROS —, blanc, *nyoli fin.* ‖ GROS —, donnant des cendres alcalines, *gadyaba.* ‖ MORTIER À —, *kouloun.* ‖ PILON À —, *kouloun-kala.* ‖ PILER LE —, *nyon sousou.*
MILIEU, *tala, tla, téma.* ‖ AU —, *talan tyé, talan tyéro, tlan tyéro, témoto.*
MILLE, *ba* (M.), *bakémé ni kéméfoula ni débé* (B.).
MILLET, *fini, founi, founyo.*

MINCE, *misé*, *mésé*, *miséma*.
MINE, *dinka; danba*, *kolon* (puits).
MINUIT, *sou tléma* (le milieu de la nuit), *sou tala*, *sou téma*. || A —, *sou talala*.
MIROIR, *doungari*, *douabé; yayéla* (Ko.).
MODÉRATION, *soumaya*.
MODESTE. IL EST —, *nyouma*, *nyima; finyé; souna*.
MOELLE, *sémé*. || QUI A DE LA —, *séméba*.
MOI, *nté*, *né*, *n'*, *m'*. || — -MÊME, *né fana*.
MOINEAU, *gérèn-kono*.
MOINS, se traduit par un comparatif; — ou se tourne par : pas autant, *nté iko* (pas comme). || AU —, *této*.
MOIS, *karou* (lune), *kalou*, *kalo*.
MOISIR, *koumou*.
MOISSON, *nyon tégé*. || FAIRE LA —, *tégé* (couper).
MOISSONNER, *tégé* (couper).
MOITIÉ, *tala*, *tla*, *téma*. || A —, *talan tyé*, *tlan tyé*, *témato*.
MOLLET, *sin-kala* (le manche du pied).
MOMENT, *sa; touma*. || AU —, *ni* (quand); *touma*. || DANS UN —, *sa-sa; taralinyan*.
MONDE, *aldyouni* (Ar.). || VENIR AU —, *woulou*. || TOUT LE —, *mokho bé* (tous les hommes), *mokh'-o-mokho*.
MONNAIE en fer usitée dans le Sud, *genzé*.
MONTAGNE, *kourou*, *krou; tinti*, *tinti-ba*. || LE SOMMET DE LA —, *tinti koun*. || LE PIED DE LA —, *tinti sin*.
MONTER, *yélé*, *élé*. || — à cheval, *sou-ko yélé*, *sou yélé*.
MONTRER, *non; dyira*, *dyiri*. || SE —, paraître, *bwa*. || — du doigt, *bouloulo*.
MOQUER. SE —, *dougouya; ladégé*. Je m'en moque, *n'koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).
MOQUERIE, *ladégéli*.
MOQUEUR, *ladégéla*.
MORCEAU, *késé; kourou*. Un morceau de bois, *iri-kourou*. Un morceau d'étoffe, *fani-kourou*.
MORDRE, *kin*, *kinyi*, *kinyiké*.
MORS, *karafé*, *karabé*, *krabé*, *karbé; bomo négé*. || FAIRE SENTIR LE —, *karafé méta*. || METTRE LE —, *karafé dou*. || ÔTER LE —, *karafé bo*.
MORSURE, *kinyi*.
MORT, *subst.*, *saya*. || IL EST —, *a sara*, *a salé*. Un homme mort, *mokho salé*.
MORTEL.
MORTIER, de terre, *banko*. || — à mil, *kouloun*. || ENDUIRE DE —, *nokho bankoma*.
MORVE, *noun-dyi* (l'eau du nez). || — Maladie des animaux.

Mosquée, *misiri* (Ar.), *mousiré; sali-yoro.*
Mot, *kouma.*
Motif, *dyo.* ‖ Avoir un —, *dyo soro.*
Mou, *wourilé, ma.* ‖ — de caractère, *mounyo, moundi.*
Mouche, *limokho, dimokho; gélé, glé, blé.* ‖ — à miel, *li-késé.*
Moucher. Se —, *noun fyé* (nettoyer le nez).
Mouillé. Il est —, *a nyigira.*
Mouiller. Se —, *nyigi.*
Mourant. Il est —, *a bé sayato.*
Mourir, *sa.* Il est mort, *a sara, a salé.*
Mousse, herbe, *kannya.* —, écume, *dyi kanka, dyi kanya.*
Mousseline, *sasi, sangé.*
Moustache, *da-si* (les poils de la bouche).
Moustique, *sousou.*
Mouton, *sakha, sakho, sa; kolosé.* ‖ — châtré, *kolobo, kobo sakha; sakha mouno.*
Mouvoir. Se —, *loma.*
Moyen, *kékouda; damali; dabali.* ‖ Au — de, . . . *ma, dabaryaro.* ‖ Trouver le — de, *damaliké, dabaliké.*
Muet, *boubou, bobo.*
Mugir, *kasi,* (crier).
Mulet, *sou-fali, fali-ba.*
Multitude, *dyama, dyamadyé.*
Mur, *gwin.* ‖ — d'un village, *dandan, tata; din; koubé, koubéla.*
Mûr. C'est —, *a mora, a mona.* Ce n'est pas mûr, *a ma mo.* ‖ Âge —, *kamarinya.*
Mûrir, *mo.*
Murmure, *da koro kouma* (parole de dans la bouche); *sousou.*
Musc, *sounka.*
Muscle, *fasa, pasa.*
Musicien, *dyali; bourou fola; boudo fola; kounti fola.*
Musique, *foli.* ‖ Faire de la —, *fo.*
Musulman, *mori, moriké.*

N

Nabot, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).
Nage, *néouli.* ‖ Être en —, *wosi.*
Nageoire, *dyégé sin* (pied de poisson).
Nager, *néou, néon, néouliké.*
Nageur, *néou sila* (celui qui sait nager), *néouba, néonba.*
Naguères, *o touma* (autrefois); *o loun* (un jour), *o doo; loungo, donwo.*
Nain, *sourou-mani, soutou-mani* (un petit homme petit).

NAÎTRE, *wolo, wolola.*
NARINE, *noun-da* (l'ouverture du nez).
NARRATION, *tali.*
NARRER, *tali fo.*
NASEAU, *noun* (nez); *da* (visage).
NASSE, *dyon* (filet).
NATAL. PAYS —, *wolo dougou.*
NATTE, *bilali, blali; gourali, guéradé; déla; nyantan; baran, balan.*
NAUFRAGE, *kouloun filila, kouloun fréla; tounouma.* ‖ FAIRE —, *tounou.* La pirogue a fait naufrage, *kouloun tounouna.*
NAVETTE, de tisserand, *kouloun, kouloun-din.*
NE... PAS, *té, nté* (au présent et au futur); *ma* (au passé).
NÉ. IL EST —, *a wolola.* ‖ PREMIER —, *din folo.*
NÉANMOINS, *bari; nkha.*
NÉCESSITÉ, *makou, woulou.*
NÉGLIGER, *fili, fli.*
NÉGOCE, *dyago.*
NÈGRE, *mokho fin, tyé fin, fara fin.*
NERF, *fasa, pasa.*
NET, *dyé, gé.*
NETTOYER, avec de l'eau, *kou; ko* (laver). ‖ — avec un balai, *fira, fita* (balayer). ‖ — en général, *dyéké, géké.*
NEUF, *adj., koura, kouta.* Nom de nombre, *kononto, khononto.*
NEUVIÈME, *konontona.*
NEVEU, *bari-din, baréni, bènké-din.*
NEZ, *noun, noungo* (K.).
NID, *kono-sou, kono-boun* (case d'oiseau), *nya.*
NIER, *ladyé.*
NOBLE, *fama-si* (race de roi); *mansa-si.*
NOCE, *fourou.*
NOCTURNE, *sou ro, sou to* (de nuit).
NŒUD, *kourou; sirila.* ‖ — du bois.
NOIR, *fin, finma.*
NOIX de Kola, *wourou, woro; gourou.*
NOM, *tokho, twa.* ‖ — de famille, *dyamou.* Avoir nom, *o tokho* (son nom).
NOMBRE, *dana.*
NOMBREUX, *syama; a ka sya; kika* (K.).
NOMBRIL, *bara.*
NON, *en-en, nté.*
NORD, *kokho-dougou; sakhèli.*
NOTRE, *an; ntélou* (K.); *oun.*
NOURRIR, *balou, labalou.*
NOURRISSON, *balou-din; sin-miba.*
NOURRITURE, *balou fen.*

Nous, *an*, *oun*; *ntélou* (K.).
Nouveau, *koura*, *kouta*.
Noyau, *kourou*, *koulou*.
Noyer. Se —, *digi dyi kono*.
Nu, *bala*, *fétoto*.
Nuage, *kaba-koun*, *kaba*; *nokho*; *san-fin* (ciel noir).
Nubile, *fouroulé*.
Nuire, *tyen*.
Nuisible. Il est —, *a ka dyougou*.
Nuit, *sou*. ‖ De —, *souro*, *souto*. ‖ La — prochaine, *bi souro*. ‖ La — passée, *kounou souro*, *sou tambi bara*.
Nuitamment, *souro*, *souto*.
Nul, aucun, *mokho té*; *mokho ma*, etc. Voir *Aucun*.

O

Obéir, *batou*, *naro*; *kouma mouta* (prendre la parole).
Obéissance, *batouya*, *baroya*.
Obéissant, *batouba*, *baroba*.
Objet, *féri*.
Obliger, forcer, *kan*; *digi*; *dyakouya*; *fanya fékha*; aider, *démé*. Je suis obligé de partir, *n'ka kan ka takha*.
Obscurité, *dibi*.
Obtenir, *soro*.
Occident, *tilibi* (chute du soleil), *tlibi*, *tilibita*, *térébi*.
Odeur, *souma*; *wousoula*. ‖ Une bonne —, *souma ka di*. ‖ Une mauvaise —, *souma bala*; *souma ka dyougou*.
Odorant, *soumaba*.
Œil, *nya*, *nyé*. S'essuyer les yeux, *salon nyé la*. Fermer les yeux, *sinyi*.
Œuf, *kili*. Œuf de poule, *sisé-kili*.
Offense, *bakha*; *tonyo*.
Offenser, *bakhaké*; *tonyo*.
Offrir, *dyé*.
Oignon. Petit —, *dyaba*.
Oiseau, *kono*, *khono* (K.). ‖ — pêcheur, *tintan*.
Oiseleur, *kono-moutala* (celui qui prend les oiseaux).
Oisif, *koké*.
Ombrage, *souma*.
Ombre, *souma*; *loulé*, *doulé*, *dlé*. ‖ A l' —, *souma la*.
On, se traduit par : les hommes, *mokholou*.
Oncle paternel, *barinké*, *bènké*. ‖ — maternel, *dokhoni*, *dwani*.
Ongle, *soni*, *sani*.
Onze, *tan ni kili*.

imprimerie nationale.

Opposer. S' —, *siné.*
Opulence, *nafoulou*, *naflou.*
Opulent, *nafoulou-tigi.*
Or, *sanou*, *sano* (K.). ‖ Puits d' —, *sanou kolon.* ‖ Un gros d' —.
Orage, *san fin* (ciel noir), *dougou-dougano.*
Orageux, *san finma* (ciel noir).
Orange, *lémourou-ba.*
Oranger, *lémourou-yiri.*
Orbite de l'œil, *nya-kourou*, *nyé-koulou* (os de l'œil).
Ordonner, *tyi*, *to; sogi; oka.*
Ordre, commandement, *déné.* ‖ —, arrangement.
Ordure, *bou*, *bo; nokho*, *noua; nyama.* ‖ Faire des — s, *bou ké.*
Oreille, *toulou*, *tolo*, *tlo* (B.). ‖ Se curer l' —, *toulouto bo* (ôter ce qui est dans l'oreille). ‖ Boucle d' —, *toulou géré*, *toulou-sanou* (or d'oreille). ‖ Prêter l' —, *kouma mouta.* ‖ Perce —, *sani mélé-mélé.*
Oreiller, *biti; koun-dousila*, *koungoro douna* (où l'on entre sa tête).
Orgueil, *mafa*, *dyago*, *finyéya.*
Orgueilleux, *mafalé; dyagoba*, *finyé*, *finyéto; gana-gana.*
Orient, *koron; tili-bo* (où le soleil sort). ‖ A l' —, *koronfé*, *korona-mafa*, *korona*, *korono.* Kankan est à l'Est de Kouroussa, *Kankan bé Kouroussa koronfé.*
Originaire. Il est — de, *abanti.* Se tourne par : le lieu de naissance, *woulo-yoro.* Il est originaire de Sankaran, se tourne : le Sankaran est son lieu de naissance, *o woulo-yoro Sankaran lé mou.*
Origine, se rend par : race, *si;* lieu de naissance, *woulo-yoro;* ou par : sortir, *bo.* Il est d'origine royale, *a fama-si dé.*
Ornement, *nyégéli*, *tyénna*, *kénya.*
Orner, *nyégé*, *tyénya*, *kénya.*
Orphelin, *ferita*, *falalé*, *falalin.*
Orteil, *sin-koni*, *sé-koni.*
Os, *kourou*, *koulou*, *kolo.*
Oseille. Sorte d' — indigène, *da.*
Otage, *nomada.*
Ôter, *bo* (sortir); *ta* (prendre).
Ou, ou bien, *fo; wala.* Est-ce un rat ou un iguane? *nyima dé fo kouti?*
Où ?, *mi*, *minto*, *mintofé.* Où vas-tu ? *i bé takha mi?* Où est-il parti ? *a tara mintofé.* D'où viens-tu ? *i bora mi?* ‖ Par —, *mi*, *mintofé*, *minfé.* Par où a-t-il passé ? *à ka tanbi mintofé.*
Oublier, *nyényéma*, *nyima*, *fili.*
Ouest, *tili-bi*, *tili-bita* (la chute du soleil) *tlé-bi*, *téré-bi* ‖ A l' —, *tili-bi-fé.*
Oui, *yô.*

OUTARDE, *toga*, *tonka*.
OUTIL, *tyakéla*, *tyékélou*, *sakéla*.
OUTRAGE, *dyala*.
OUTRAGER, *dyalaké*.
OUTRE, *subst*, *fourgou*, *fourgo*, *fouroukou* ‖ EN —, *wako*, *wokho* (*k*); *ni* (et).
OUVERTURE, *da*.
OUVRIER, *tyaké*, *saké*.
OUVRIR, *yélé*, *élé*. Ouvre la porte, *da yélé*, *koun yélé*. Sa porte est ouverte, *da bé yéléta*, *da bé yéléla*.
OVIPARE, *kiliba*.

P

PACIFIQUE, se tourne par : qui ne fait pas la guerre. Ce roi est pacifique, *nyi mansa nté kéléké*. Ce fut un chef pacifique, *a ma kéléké*.
PAGAYE, *dyakala*, *dyagandé*, *dyégala*; *dyoubalila*, *dyoufi*.
PAGNE, *fani*, *fanou*, *fano* (K.) ‖ BANDES DE —, *fani-mougou*.
PAIEMENT, *sara*.
PAILLASSON, *karta*, *baloudéla*. — pour les portes, *soloungo*.
PAILLE, *bin* ‖ GROSSE —, *tyi*, *ti*. ‖ TIGES DE —, *bin-kala*, *ti-kala*, *kala*. — d'arachide, *tiga-nyara* ‖ BRIN DE —, *bin késé*.
PAILLETTE d'or, *sanou-mougou*.
PAIN de froment, *bourou*. (W). ‖ — de singe, *sita-mougou*; *sita-din*. ‖ — de sucre, *soukrou-koun*. ‖ SORTE DE —, fait avec du miel ou maïs en boules, *dégé*.
PAIRE, se rend par : deux, *foula*, *fla* (K.).
PÂITRE, *doumou*, *domoliké*, *dou*; *géli*.
PAIX, *dya*, *héra*. Paix ! *i dé!* (tais-toi); *makou!*
PAL, *koloma*.
PALABRE, *korofa*.
PALANQUEMENT, *dyasa*.
PÂLIR, *éléma*. Il a pâli, *a élémata*.
PALISSADE, en bois, *san-san*, *sin-sin*, *sin-san*; *dyasa*, *sayné*. (W.). ‖ — en roseau, *sin-sin*, *san-san*.
PALMIER, *ban*, *bango*. (K.). ‖ — dattier, *tamarou*, *tamaro*. (K.). ‖ — à vin, *toulou*. ‖ — à huile, *nté*. Vin de palme, *bwin*.
PANIER, *sagi*, *ségé*; *siso*; *félé-félé*. ‖ — rond en feuilles, *foufou*.
PANSE, *kono*, *khono*. (K.).
PANSEMENT, *dyarali*.
PANSER, *dyara*.
PANSU, *kono-ba*, *khono-ba* (K.).
PANTALON, *koursi*, *kourti*, *kourto*; *sarabou*.
PANTHÈRE, *warani*, *wara-kala*, *warani-kala*; *dyokholo*,

PANTOUFLE, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samata*, *samara*, *samato* (K.); || — avec dessus, *mouké*.

PAPA, *fa*.

PAPAYE, *mandyé*, *manandyé*.

PAPIER, *sabé*, *sébé*, *safé*, *séfé*, *kartas* (Ar.); || FEUILLE DE —, *sébé-fira*, *sébé-fita*.

PAPILLON, *féré-féré*, *péré-péré*; *férini*.

PAQUET, *doni*; *siri*; *fousou*. Faire un paquet, *doni siri*, *doni dara*.

PAR, se traduit par une tournure. || — ce que, *moun ka tou*, *mémau*. || — Dieu, *billahi*. Il a fait cela par crainte, *a la yé ké a dyito*. Il a un franc par jour, *a bé tama kili soro tilila*. Ranger par catégories, *dara kilin-kilina ma*. Il l'a pris par le pied, *a la nina a sinma*. En t'en allant, passe par Kita, *i taro*, *i ka bo Kitala*; *i bita*, *i ka tanbi Kitala*. Cette lettre est venue par un courrier, *nyi baraki nala courrier-boulou*.

PARALLÈLE, *douo keréfé*.

PARALYTIQUE, *nabara*.

PARASOL, *libiri-ba*, *dibiri-ba*. Un grand chapeau, *gandourou*.

PARC à bestiaux, *woré*, *véré*, *wadé*, *wouréla* (W.).

PARCE QUE, *moun ka tou*, *ka tougou*, *ka touga*; *koma*. Je ne suis pas venu parce que je n'ai pas entendu, *'ma na ka touga 'ma mé*.

PARDON, *toubi*; *khakétoya*.

PARDONNER, *toubi ta*; *khakéto*.

PAREIL. IL EST —, *a bé kili*, *a bé kan*, *a bé kakan*, *a bé kakhan* (K.).

PARENT, *balima*.

PARESSE, *salaya*.

PARESSEUX, *salabato*, *sala*.

PARFOIS, *doni sa*.

PARFUM, *souma*, *sounka*, *wousoula*.

PARFUMER, *sounkaba*; *ousoulaba*.

PARJURE, *sosoli*.

PARLER, *kouma*; *koumafo*, *ko*, *kho* (*K.*). Les gens de Kita parlent malinké, *Kita mokholou bé malinka kouma fo*. || PARLE! *a fo*.

PARMI, se tourne par : dans... *ro*; *kono*.

PAROLE, *kouma*.

PART, *tala*, *tla*. || QUELQUE —, *yoro-fo*. || AUTRE —, *yoro dola*. || NULLE —, *yorosi*, *yor'-o-yoro nté*. Il coupa la papaye en trois parts, *a ka mandé tégyé tala sabala*.

PARTAGER, *tala*, *tla*.

PARTIR, *takha*; *bo*. Quand pars-tu? *I bé takha touma dyoma?* Allons! partons! *an ka takha!* || A — DE, *ka bo*. A partir d'ici jusqu'à Siguiri, *ka bo yan*, *ka takha Sigiri*.

PARTOUT, *doula-o-doula; yoro-bé; fan-o-fan.*
PARVENIR, *dafa.*
PAS. ‖ NE —, au présent et au futur, *té, nté;* au passé, *ma* ‖ ENCORE —, *ma... folo.* Il n'est pas encore venu, *a ma na folo.* ‖ — *subst., sago, sin, sé.* ‖ FAIRE UN FAUX —, *bi.* ‖ REVENIR SUR SES —, *sagi, sagi ko.* ‖ À — de loup, *strounyo, mounyo.* ‖ ALLER AU —, en parlant d'un cheval, *takhama.*
PASSAGE, *tanbi-yoro, tan'bi-doula.*
PASSER, *tanbi, témé, tami.* Par où as-tu passé? *i ka tanbi sila dyo-mana.* ‖ POUR —, *féléla, fléla.* ‖ SE —, arriver, *na.* ‖ SE —, n'avoir pas besoin de mil, *nyon makou nté n'yé.* ‖ — traverser, *tégé.*
PATATE, *wousou, wisé*; *konkyo.*
PATIENT. IL EST —, *a ka mounyo.*
PÂTIR, *dimi.*
PATRIE, *fa-dougou* (pays du père); *woulo-yoro* (lieu de naissance); *dinbaya.*
PATTE, *sin, sé.*
PÂTURAGE, *gwéni-yoro.*
PÂTURER, *gwéni.*
PAUME de la main, *boulou-kono, boulou-tégé; blo-togo* (B.).
PAUPIÈRE, *nya-goulou* (la peau de l'œil), *nya-woulou; bawa.*
PAUSE, en marche, *sara.* Le campement est à deux pauses d'ici, *dakha ka sara foula dian.*
PAUVRE, *nyéni, nyénibato.*
PAYEN, *kafri, sama-din*; *toun-tigi.*
PAYER, *sara.*
PAYS, *dyamani* (B.M.), *dyamano* (K.); *dougou* (W. kour.).
PEAU, *goulou, goulo, woulo, wolo.* ‖ — de bouc, *soumalo; fourgou, fourgo* (K.).
PÊCHE, *moli.*
PÊCHER, *mo, moliké; dyégé-mouta* (prendre du poisson).
PÊCHEUR, *somono* (B.); *molikéla, molila, yégé-moutala* (qui prend du poisson).
PÉDALE, *sin-kalama.*
PEIGNE, *sanila, koun-sanila.*
PEIGNER, *sani, soni.*
PEINE, *dimi.*
PÊLE-MÊLE, *nyougou, nyougo.*
PELOTE de fil de tisserand, *dourou.*
PELURE, *fara.*
PENDANT, *o touma.* ‖ — QUE, *o touma, a bé.* Pendant que je parlais tu dormais, *o touma n'ka kouna, i toun' bé sinokholé.*
PENDRE, *siri, siti, sti* (K.). ‖ —, *v. neutre, dolon, dlon.*
PENSÉE, *miri; kono tasé; nourou.*

PENSER, *miri; konoto miri; yili; nina.* ‖ — croire, *da.* ‖ — réfléchir, *tasi.*

PENTE, *diginda.* La pente de la montagne, *kourou diginda.* Le terrain va en pente, *dougou bé digi.*

PÉPIN, *kourou, koulou; si.*

PERCER, *sokho, soua, sya.* Perce-oreille, *sani mélé-mélé.*

PERCHE, gaule, *sembéré.*

PERCHER, *sigi yiri kan* (être sur un arbre).

PERDRE, *fili; tounou; tounounda; sankouran; bono.* ‖ — au jeu, ‖ SE — s'égarer.

PERDRIX, *woulo, woulo-sisé.*

PÈRE, *fa.* ‖ GRAND- —, *mama, bèmba.*

PERLE, *kono.*

PERMETTRE, *bafé* (vouloir); *tou, to* (laisser).

PERMISSION. ‖ DONNER LA —, *bafé* (vouloir); *tou, to* (laisser).

PERROQUET. *souloun-ba; kyoro; koulé.*

PERRUCHE, *souloun, solo.*

PERSONNE, (*subst.*) *mokho.* ‖ *Adj. indéf., mokho té* ou *ma.* Personne n'est venu, *mokh'-o-mokho ma na.* Je ne vois personne, *ma mokho yé.*

PERVERS, *yaousé.*

PESANT. C'EST —, *a ka goulé, golé, gélé.*

PESER, *v. actif, dya, souma dya; v. n.*, se tourne par être pesant.

PET, *toné, toni.*

PETER, *toné toni.*

PETIT, *mésé, méséni; doromandi.* ‖ —, se rend par les diminutifs : *...ni, ...lé, ...lin.* ‖ IL EST —, *a ka sourou, soutou.* ‖ —, d'un animal, *din, dé.* Un petit enfant, *din mésé.* Un petit homme, *tyéni, kéni.*

PEU, *doni, dondi; man sya* (pas beaucoup). ‖ UN —, *doni, dondi.* ‖ À — près, *a bé nyanya, a doro.* Attends un peu, *a kono dondi.*

PEUR, *sila, sira, sran.* ‖ FAIRE —, *silanya.* ‖ AVOIR —, *bé silana; sila bé na* (être dans la peur; la peur est dans lui). L'homme a peur du lion, *mokho bé wara-ba silana.* Le lion fait peur au lièvre, *wara-ba bé sounsan silanya.*

PEUREUX, *silana, silaba, siraba.*

PEUT-ÊTRE, *a doro.*

PIÈCE de guinée, *pis, bagi pis.* (Fr.) ‖ — de 5 francs, *doromé, daroma* (W.). ‖ — de 1 franc, *tama.* ‖ LA —, chacun, *kilin-kili.* Les kolas coûtent deux sous pièce, *woro koparo kilin-kili songo.*

PIED, *sin, sé, singo* (K.). ‖ PLANTE DU —, *sin-tégé.* ‖ FOULER AUX —, *sin daka.* ‖ ALLER À —, *sin takhama.* ‖ TRACE DE —, *sin, sé, singo.* ‖ —, mesure, *sabiri, sibiri.* ‖ —, d'une montagne, *kourou sin.*

PIÈGE, *boſé*, *pouro*. ‖ — à oiseaux, *san-san*, *kono-minala* (ce qui prend les oiseaux). ‖ — à poissons, *yégé-minala* (ce qui prend les poissons). ‖ —, filet, *dyou*.

PIERRE, *kourou*, *krou*, *koulou*. ‖ —, gros cailloux, *kaba*. ‖ — petits cailloux ferrugineux, *béré*, *bélé*. ‖ — à fusil, *kérébou*.

PIERREUX, *kourouba*; *kababa*.

PIEU, *bolo*; *tourou*, *trou*; *koloma*. ‖ ENFONCER UN —, *koloma tourou*.

PIEUX, *dali*, *dalila*.

PIGEON, *biti*; *dyéné-touba*, *dyéné-touſa*. ‖ — vert, *boro-boro*, *péré-péré*.

PILER, *sousou*.

PILEUR, *sousoulila*.

PILLAGE, *tégéréya*, *téſéréya*.

PILLARD, *tégéréla*, *téſéréla*.

PILLER, *tégéré*, *téſéré*.

PILON, *kouloun-kala*, *yiri-kala*.

PIMENT, *foronto*, *fourondo*.

PINCE, *bala*, *baran*, *balan*.

PINCER, *fodi*; *nyogi*.

PINTADE, *kami*, *kémé*, *khamo* (K.).

PIOCHE indigène, *daba*.

PIPE, *dyamba-dakha* (pot à tabac); *dyama-dakha*, *dyama-da*, *di-dakha*, *di-da*, *di-ra*.

PIQUER, *sokho*, *soua*; *mbou*. ‖ SE —, *sokho*, *soua*. Je me suis piqué la main, *m'bi boulou sokho*.

PIQUET, *bolo*; *koloma*.

PIQÛRE, *soua-da*, *sokho-da*.

PIROGUE, *kouloun*.

PIROGUER, *kouloun-tigi*.

PIS, *subst.*, *taté*; *sin-noun*. ‖ *Adv.* TANT —, *né koun ta ro* (ma tête n'est pas là-dedans).

PISSER, *souna*, *nyénygé*.

PISTACHE de terre (arachide), *tiga*.

PISTOLET, *kabousi* (Ar.).

PITIÉ, *makari*. ‖ AVOIR —, *makari*.

PLACE, *doula*; *yoro* (lieu); *lo*, *no*. A ta place, *i noro*. ‖ A LA —, DE, au lieu de, *a bé gé*. ‖ FAIRE —, *sila boula*.

PLACER, *ké*. ‖ FAIRE —, *sigi*; *boula*. ‖ LAISSER —.

PLACE, *dyogi-da*; *da*.

PLAINDRE. SE —, *nyouna*.

PLAINE, *fouka*, *foka*, *fougou*, *foukha*; *kéna*; *fara*; *soko*.

PLAIRE, *déa*. Se rend par : être agréable, *ka di*, *nyima*, *nyouma*.

PLAISANTER, *toulon*, *tlon*; *ſila*; *ladi*.

PLAISIR, *diya*. ‖ PRENDRE — À, se tourne par : être agréable, *a ka di*. ‖ FAIRE —, *ka di*. Cela me fait plaisir, *a ka di n'yé*.

PLANCHE, *koun*, *koun-kourou*.
PLANTE, *fira*, *fita*; *tourou*. ‖ — du pied, *sin-tégé*, *singo-togo*.
PLANTER grain à grain, *dan*. ‖ — une branche, un pieu, *tourou*, *trou*.
PLANTEUR, *sénékala*; *tyikéla*; *syakéla*.
PLAT, *subst.*, *fakha*. ‖ *Adj.*, *fa*; *wouyou*.
PLATEAU d'osier, *nyoroko*.
PLEIN, *falé*. ‖ ÊTRE —, *fa*. C'est plein, *a fara*. ‖ — E LUNE, *karou gé*, *kalou gé*.
PLEUR, *nya-dyi*, *nyé-dyi* (l'eau des yeux). ‖ ÊTRE EN — S, ‖ S, VERSER DES —, *kasi*.
PLEURER, *kasi*, *kasé*, *kisi*.
PLEUVOIR. Il pleut, *san-dyi bé bi* (l'eau du ciel tombe); *san-dyi bé na* (l'eau du ciel vient).
PLOMB, *négé-kèndé*, *wori-kèndé*. ‖ — de chasse, *miriso*, *mirson*.
PLONGEON, *tournou*. ‖ —, oiseau, *ba-kono*.
PLONGER, *tournou*, *tounou*.
PLOYER, *v. n. digi*.
PLUIE, *san-dyi* (l'eau du ciel); *walaka*, ‖ — qui dure toute la journée, *toutou*. ‖ FIN DE LA —, *ou*. ‖ SAISON DES — S, *saninya*, *sénya*.
PLUME d'oiseau, *si*.
PLUMER, *si bo* (enlever les plumes).
PLUS, *do* (autre). ‖ DE —, en plus, *fisa-o-fisa*. ‖ NE —, *té*, *nté*. Il ne viendra plus, *a nté na*.
PLUSIEURS, *syama*; *a ka sya*; *kika* (K.).
PLUTÔT, *o ka fisa*. Plutôt la mort que l'esclavage, *saya ka fisa dyonya yé*.
POCHE, *difa*; *giba*.
POIDS, *souma*.
POIGNARD, *tama-mourou*; *mourou-ba* (grand couteau).
POIGNÉE d'objets, *koun*, *koungo* (tête); *kala* (manche). ‖ — de fusil, *marfa kan* (cou du fusil).
POIGNET, *boulou-kala* (manche de la main), *blo-kana*; *boulou-kourou*, *kourou*.
POIL, *si*.
POILU, *siba*.
POINÇON, *sono*.
POING, *boulou-kourou*; *kourou*.
POINTE, *né*; *sokho*, *sousa*; *misé*, *mésé*; *noun*.
POINTU, *nésa*; *misé*, *mésé*.
POINT. ÊTRE SUR LE —, de, se tourne par : tout de suite, *sa-sa*. Je suis sur le point de partir, *m' bé takha sa-sa*. ‖ LE — du jour, *dyouna* (de bonne heure).
POIS. SORTE DE — rond, *tiga goulé* (grosse arachide).

Poison, *dabali*, *donkono*; *kouna*, *bara*.
Poisson, *yégé*, *dyégé*, *nyégo* (K.).
Poitrine, *diri*.
Poivre, *féfé*. || — de Ségou, *kani fin*, *khani fingo*.
Polir, *nougouya*; *tilinké*.
Polisson, *kakala*.
Poltron, *dyito*, *silaba*.
Pommeau de selle, *nyé-toulou* (oreille de devant). || — de sabre, *fan-koun*.
Pondre, *kili ké* (faire un œuf).
Pont, *sin*, *singo*; *sala*; *bilé*.
Porc, *fali*; *lé-fali*. || — épic, *bala*.
Porte, ouverture, *da*. || —, ce qui sert à fermer l'ouverture, *koun*. || Fermer la —, *da tougou*. || Ouvrir la —, *da yélé*.
Porter, *doni-ta*; *tanaé* (B.); *nani*. || Se — bien, *ka kèndé*. || Se — mal, *ma kèndé*.
Porteur, *doni-tala*; *tanaéba*.
Poser, *ké*, *sigi*; *boula*.
Postérité, *bouson*.
Pot, *dakha*, *da*; *barma*.
Poteau, *koloma*.
Potier, *dakha-kéla*; *dakha-darala*, *da-darala*.
Potiron, *dyé*.
Pou, *nyini*, *nyamou*; *folé*.
Pouce, doigt, *boulou-koni-ba* (le gros doigt), *boulou-koun-ba*.
Poudre, *mougou*; *moumé*; *bouna*.
Poulailler, *koulou-koulou*; *sisé-sou*; *sisé-boun*; *sisé-sansan*.
Poulain, *sou-din*, *sou-dé*.
Poule, *sisé*, *syé*. || — de rocher, *kourou-sisé*.
Poulet, *sisé-din*, *syé-dé*.
Poumon, *fougou*, *nila*, *nilé*.
Pour, *mémo*. En général, ne se traduit pas. Donne-moi de l'eau pour boire; tournez : donne-moi de l'eau que je boive, *dyi di' ma*, *n' ka mi*. Je te donne ce pagne pour ta femme; tournez : je donne ce pagne à ta femme, *m'bé nyi fani di i mousou ma*.
Pourpier, *sérindi*, *kounbali*; *meskoubélé*.
Pourquoi ? se tourne par : qu'est-ce qui fait ?, *moun la ké*, *moun ka tou*, *moun kéra* (qu'y a-t-il eu ?); *mou na* (pour quoi ?). Pourquoi n'es-tu pas venu ? *moun la ké i ma na ?* Pourquoi es-tu venu ? *i nara mou na ?* || C'est —, *o dé ka ké* (c'est ce qui a fait).
Poursuivre, *bori ko* (courir derrière).
Pourtant, *katougou*. Voir *Cependant*.
Pourtour, *kéré*; *kéréfé*.
Pourvu que, *dyakha*; *ni* (si).
Pousser, *nyori* (K.); *digi*, *falé*. Il l'a poussé dans l'eau, *a ka o*

falé dyiro. Pousse! *digi.* ‖ —, croître, *modya*, *nyoni.* ‖ — du pied, *digi sinma.*

Poussière, *bougouri*, *bougouni.* Il fait de la poussière, *bougouré woulita.*

Poussif, *nila kili* (qui n'a qu'un poumon).

Poussin, *sisé din.*

Poutre, *tourouma*, *toulouma*, *toloma*; *boungo-yiri* (arbre pour case).

Pouvoir, *né*, *sé.* Je ne peux pas, *n'té sé* ou *'ma sé.* Je ne peux pas marcher, *n' té sé ka takhama.* ‖ —, *subst.*, *séma.* ‖ N'en — *ségé bé na* (la fatigue est dans).

Précéder, *takhama nyé*, *boula nya*, *nyé bo.* Précède-moi sur le chemin, *i ka sila nya boula.*

Précipice, *dinka-ba* (grand trou); *diné-ba.*

Précipiter, *fili* (jeter); *digi* (pousser).

Prédiction, *bago-foya.*

Prédire, *bago-fo*; *nyinyi.*

Préférer, se tourne par : *gansa*, valoir mieux. Je préfère le riz, tournez : le riz vaut mieux pour moi, *malo bé gansa n'yé.*

Premier, *folo*, *kilina.*

Prendre, *ta*, *mouta*, *mina.* Prends! *a ta! a mina!*

Préparer, *débé*; *siri-ké*; *dara*, *dala*, *da.*

Prépuce, *foro-noun*, *foro-da*; *foto-noun* (K.); *foto-da.*

Présence. En — de, *nya*, *nyé*, *fé.*

Près. C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas loin); *a ka sourou* (B.); *soutou* (K.); *nyokhonfé.*

Présent. Il est —, *a bé yé* (il est là). ‖ A —, *sa-sa*, *si-sa.* ‖ —, cadeau, *son.* Donner en présent, *son-di.*

Presque, *doni sa.*

Presser, *bisi*; *sousou.* ‖ Se —, *tarya*, *térya*, *talya.*

Prêt. C'est —, *a bé na*; *a bana* (c'est fini). ‖ *Subst.*, *donoli.*

Prêter, *fouma*, *sinka*, *dono* (K.), *donoli-ké.* ‖ — serment, *khali.*

Prêteur, *donoba*, *donolila.*

Prévenir, *fouga.*

Prier, *sali*, *sali-ké*; *dali*, *déli*, *duli-ké.*

Prière, *sali*; *dali*, *déli.* ‖ L'heure de la —, *salifana.* ‖ — de 2 heures chez les Musulmans, *sali.* ‖ — de 4 heures, *lansana.*

Prix, *songo.* Quel est le prix de ceci? *o songo?*

Proche. C'est —, *a ma dyan* (ce n'est pas loin); *a ka sourou*, *soutou* (K.); *a souryara.*

Prodigalité, *tyana.*

Prodigue, *nafoulou-tyana.*

Produire, se tourne par : sortir de, *bo nya.* La plaine produit du riz, tournez : le riz sort de la plaine, *malo bé bo foka nya.*

Professeur, *kara-mokho*, *digiba.*

PROFOND. C'EST —, *a ka doun, dino.* Le puits est profond de vingt coudées, *kolon ka doun nonkonya mouga.*
PROFONDEUR, *dounya.*
PROMENADE, *takhama; yala.*
PROMENER. SE —, *takhama; yala.* Je vais me promener, *m'bé takha takhamala* ou *takha ka takhama.*
PROMETTRE, *dégé; fo* (dire).
PROMPT, *térya.*
PROMPTEMENT, *térya.*
PROPHÈTE, *kila* (envoyé).
PROPRE, *dyé, gé; sénoua.* L'eau est-elle propre? *dyi ka sénoua.*
PROPRETÉ, *dyéli; fi.*
PROSTERNER. SE —, *nyounki.*
PROSTITUÉE. FEMME —, *dyado mousou.*
PROTECTEUR, *déméba, démélila.*
PROTECTION, *démé* (aide).
PROTÉGER, *démé; magé; tanga.*
PROVISIONS de bouche, *fanda.* || — pour la route, *sila-fanda.*
PRUNELLE de l'œil, *nya-din, nyé-din.*
PUANTEUR, *souma bala* (odeur mauvaise).
PUBERTÉ, *fourou-touma* (le moment du mariage).
PUCE, *gara.*
PUCELLE, *mousou a ma dyou-ké folo.*
PUDEUR, *malo, maloya.*
PUER, *souma bala* (sentir mauvais); *séma.*
PUIS, *o ko, o kho* (K.) (après cela).
PUISER, *sori.*
PUISSANCE, *sanba, sanbé.*
PUISSANT, *sanba-tigi; séba.*
PUITS, *kolon, kolongo.* || CREUSER UN —, *kolon si.*
PULPE, *fourou.*
PUNAISE, *tinifé; samakourou.*
PUNIR par des coups, *gosi, housa.*
PUR, *dyé, gé, gwé* (Ko.); *délé; dama.*
PURGE, *basi; kono bori basi.*
PURGER. SE —, *basi mi.*
PUSTULE, *gounou, sourinya* (S.).
PUTOIS, *sisé-mina-wara* (la bête qui prend les poules); *dyankouna* (chat).

Q

QUADRUPLE, se tourne par quatre fois, *kou nani, sinya nani.*
QUAND, *ni; touma* (au moment de). Tu n'es pas venu quand je t'ai appelé, *i ma na ni n'ka kili.* Quand tu es venu, il est sorti,

i na touma a bora. ‖ — ? *interrog.*, *touma mé*, *touma ména?* Quand es-tu parti?, *i tara touma ména.* ‖ — même, *koni; hali* (quoique). Les Sofas prirent le village, il s'échappa quand même, *a borita*, *hali sofalou ka dougou mouta.*

Quantité. Une grande —. ‖ En grande —, *syama*, *a ka sya; kika* (K.); *bélé-bélé.* Il y a une grande quantité de mil dans le grenier, *nyon syama bé bounou kono.*

Quarante, *débé*, *tan nani.*

Quarantième, *débéna.*

Quart, *naninya*, *talata tala.*

Quartier, morceau, *késé* ‖ — de la selle, *léfa.*

Quatorze, *tan ni nani.*

Quatorzième, *tann i nanina.*

Quatre, *nani.*

Que, entre deux verbes, ne se traduit pas; on emploie le subjonctif. Dis-lui qu'il vienne, *a fo a yé*, *a ka na.* Donne-moi de l'eau que je boive, *dyi di 'ma*, *n'ka mi.* ‖ — devant le complément d'un comparatif, se traduit par la préposition *yé.* Le lait est meilleur que l'eau, *nono ka fisa dyi yé.* Samba est plus grand que Kali, *Samba ka dyan Kali yé.*

Quel? *dyoma*, *dyoman*, *dyomana*? Quel homme est venu? *mokho dyoma nara?* Par quel chemin es-tu venu? *i nara sila dyomana.*

Quelconque, *mokh'-o-mokho*, *mokho bé* (tous les hommes).

Quelque, *nouno; do.* ‖ — 'un, *mokho*, *ma* (B.) un homme. ‖ — part, *yoro kili; doula kili.* ‖ — fois, *mounya do; sinya do; doun do.*

Quenouille, *dyéné*, *dyéné-koulou*, *dyéné-kolo; wènda* (W.).

Querelle, *kélé*, *kiri; woyo* (du bruit).

Quereller. Se —, *kélé.*

Querelleur, *kéléla*, *kiriba.*

Question, *nyinika.*

Questionner, *nyinika.*

Queue, *kou.*

Qui, relatif, *mé*, *min;* ou ne se traduit pas. J'ai vu un homme qui a volé du riz, *n'ka mokho yé*, *a ka malou sounya.* Le père qui corrige son fils est bon, *fa mé bé din lamo*, *a ka nyi.* La poule que tu as prise est petite, *i ka sisé mé mouta ka sourou.* ‖ — ? interrogatif, *dyon*, *dyoma*, *dyoman*? Qui est là? *dyon bé yan? dyoman bé yan?* Qui es-tu? *i dyon dou?* Qui est-ce? *dyon dou?* Avec qui es-tu? *i bé dyon fé?*

Quinze, *tan ni loulou.*

Quinzième, *tan ni loulouna.*

Quitter, *tou*, *to*, *boula*, *bla* (laisser); *bo* (sortir de).

Quoi? *mou, moun; di.* Que dit-il? *a ko mou? a ko di?* Qu'y a-t-il? *moun la?* Que fais-tu? *i bé moun ké?*
Quoique, *hali.*

R

Raboteux, *nyiningo* (K.).
Race, *si* (graine); *baléma* (famille); *dyala.*
Racine, *lili, dili, déli, dli* (B.).
Raconter, *tali fo, tali bo; da.*
Rafraîchir, *yé-ké.*
Rage, maladie, *géné-géné.* ‖ —, fureur, *sili, sali, sari.*
Raison. Il a —, *tonya ba boulou* (la vérité est lui). ‖ —, motif, *dyo.* Avoir une raison, un motif, *dyo soro.*
Raisonnable, *hakili, hakilina, fakili, khakili.*
Ralenti, *souma, moundi, mounya.*
Ralentir, *soumaya; mounya.*
Ramasser, *toumbo, tombo, tomo, tyé.*
Ramener, *yeléna.*
Ramper, *fofo, fori; sougati, sougato* (K.).
Rançon, *koun-sara* (le rachat de la tête).
Rancune, *sana.*
Rancunier, *sanaba.*
Rapide. Il est —, *a ka tari.*
Rapidité, *tarya.*
Rappeler, *kili ka sagi* (appeler pour qu'il revienne). ‖ Se —, *hakili sigi.*
Rapporter, *sagi.*
Rare. C'est —, *a ka goulé, golé, gélé, kholé; doni, dondi.*
Raser, *si tégé* (couper les poils).
Rasoir, *sirifé.*
Rassasié. Il est —, *a fara, a fata* (il est plein) *kono fara, khono fata* (K.) (le ventre est plein).
Rassasier, et Se —, *fa* (remplir).
Rassembler, *kafou; ladyé; lédé; kafou nyokhonfé, kafou nyorkhona.* ‖ Se —, *ladyé; kafou; kafou nyokhonfé.*
Rat, *gina, giné.* ‖ — sauvage, *kansoli.* ‖ —, palmiste, *géré, kérin, kérango* (K.).
Rate, *faranyéré.*
Ratière, *nyina dyon* (filet à rats).
Ravager, *ti, tinya, dényé; tégéré.*
Ravin, *foulou; dinka; tinti-dinka.*
Rayon de miel, *li-nyakho, li-wa.*
Rebelle. Il est —, *a ka koungo-golé* (il est dur de tête).
Recéler, *dougou, tougou* (cacher); *togo.*

Recéleur, *tougouba, togoba, dougouba.*
Récemment, *touma ma mé* (il n'y a pas longtemps).
Récent. C'est —, *a ma mé.*
Recevoir, *soro, soto, sota.* || —, accueillir, *dyigi.*
Réclamer, *déli.*
Récolte, se forme par : coupe, prise, *tégé, ta.* La récolte du mil, *nyon-tégé, nyon-ta.* || — d'arachide, *tigalido.*
Récolter, *tégé* (couper); *ta* (ramasser). On a récolté tout le mil, *nyon bé tégéla.*
Récompense, *sara; bounya; lédilé.*
Récompenser, *sara; saradi; lédi.*
Reconnaissant, *barakala, barikala.*
Réconcilier et Se —, *sourou nya* (rapprocher); *ké siga* (faire la paix).
Recoudre, *kara kou-koura* (coudre une nouvelle fois).
Recuire, *dyani kou-koura* (cuire une nouvelle fois).
Reculer, *sagi ko; takha kofé, ko loma.*
Réel, *tonya.*
Réfléchir, *tasi.*
Réfugier. Se —, *térou.*
Refuser, *ta fé* (ne pas vouloir); *bali* (empêcher). Il a refusé de me recevoir, *a nta fé ka n' dyigi.*
Regard, *féléli, fléli.*
Regarder, *félé, flé.* || — fixement, *nya lo..... fé.* || — çà et là, *nya nakala.*
Règne, *famaya, mansaya.* Sous le règne de Mahmadi, *o touma Mahmadi toum' bé famaya yé*
Rein, *souroun.*
Reine, *fama mousou; mansa mousou.*
Rejoindre, *na..... fé* (venir vers). || — deux choses, *ké gé.*
Réjouir. Se —, *bé nyakhali.*
Réjouissant, *nyakhalibe.*
Religion, *sila; sira* (chemin). La religion musulmane, *morikè sila.* La religion chrétienne, *Aïssata sila.*
Remarier. Se —, *fourou kou-koura, kou-foula, kou-fla.*
Remarquer, *félé, flé.*
Remède, *basi.*
Remercier, *tando, tanou.*
Remettre à sa place, *syé.*
Remplacer, *gononta.*
Rempli. Il est —, *a fara, a bé falé.*
Remplir, *fa.*
Remuer, *loma.* || — le couscous dans le canari, *mourou, namourou.*
Renard, *mina.*

RENCONTRER, *na nyokhonfé.*
RENDRE, *sagi, syé.* ‖ — la bride, *karfé digi.*
RÊNE, *karfé-dyoulou, karbé-dyala.*
RENONCER, *soso; boula, bla; tou.*
RENTRER, *dou, sagi ko.* Rentre dans la case, *i ka boun dou.*
RENVERSER, *bona.*
REPAS, *fanda, fana; kouna.*
REPASSER le linge, *témina.*
REPENTIR. SE —, *toubi; mounto.*
RÉPÉTER, *kouma, fo kou-foulana; khouma khan.*
REPLACER, *syé; sagi o noto* (remettre à sa place).
REPLIER, *mini.*
RÉPONDRE, *dyabi.*
RÉPONSE, *laména.*
REPOS, *sigila.* ‖ —, à l'ombre d'un arbre, *yiri-fonyo, yiro-fyen* (K.) (au vent de l'arbre).
REPOSER. SE —, *nyonyo; sigi.*
RÉPRIMANDÉ, *lamoli; dyala.*
RÉPRIMANDER, *lamo; dyala-ké; nafounou.*
RÉSERVE d'armée, *dyon-koro-boulou.*
RÉSIDENCE, *sigi-yoro.*
RÉSIDER, *sigi.* Se tourne par : être habitant. Il réside à Kankan, *a 'bé kankan-ta sigila.*
RÉSISTER, *ban.*
RÉSOLUTION, *giri;* (prendre une) *giri.*
RESPECT, *bounya, héra, héré.*
RESPECTER, *bounya.*
RESPIRER, *nila kili* (appeler avec les poumons), *nyo.*
RESSEMBLER, *boua, bo..... fé.*
RESTE, *dorako, dodo, toto.*
RESTER, *tou* (laisser), *sigi* (être assis); *kono* (attendre). Il reste du tabac, *sira toura.* ‖ —. Reste ici, *sigi yan.*
RETENTIR, *fyé.*
RÉTIF, *kéré.*
RETIRER, *bo* (sortir). ‖ SE —, *takha* (s'en aller); *bo* (sortir); *sagi* (retourner).
RETOUR, *sagi, ségé.*
RETOURNER, *sagi, sagi ko, ségé.* ‖ SE —, *yéléna, dyéléma.*
RÉUNIR, *ladyé, lédé; kafou, kafou nyokhona.* ‖ SE —, *ladyé, lédé; kafou nyokhona, kafou ni kili.*
RÉUSSIR, *ban bété* (finir bien); *ka di.*
RÉVÉLER, *bakhi.*
REVENIR, *sagi, sagi ko, ségé.*
RÊVE, *sinokhora, sokhora, songo.*
RÊVER, *sinokhora, sokhora, songo.*

Revêtir, et Se —, *dou*, *do*.
Révolter. Se —, *woulé*, *wouri* (se lever).
Rhume, *moula*, *moura*. J'ai un rhume, *moula bé 'na*.
Riche, *nafoulou-tigi*.
Richesse, *nafoulou*, *naflou*.
Ricin, *sou-bakha-banan*; *sou-bakha-mana* (l'arbre du croque-mitaine).
Ride, *sama*. || — du front, *fonda sama*.
Rien, se traduit par : pas une chose, *fèn té*, *fèn ma*. || — du tout, *fèngo-fèn té*, *fèngo fèn ma*. Il ne dit rien, *a fèngo-fèn té fo*. Je n'ai rien vu *'ma fèngo-fèn yé*.
Rieur, *yéléla*, *dyéléla*.
Rincer, *kou* (laver); *dyi si*, *dyio si* (K.).
Rire, subst., *yélé*, *dyélé*, *dyélo* (K.); *v.*, *yélé*, *dyélé*, *dyélo* (K.). || Se — de, *dougouya* (se moquer de).
Rivage, *ba da* (bord du fleuve); *da* (bord).
Rival, *sina*.
Rive, *da*, *ba da* (bord du fleuve).
Rivière, *ba*, *dyi-ba*, *koba* (grand ruisseau).
Riz, *malou*, *malo* (Wolof), *mano*.
Rizière, *malou fourou*, *malo foutou*.
Roche, *kourou*, *krou* (K.). || — plate, *fara*, *fata*, *fala*. || — ferrugineuse, *béré*, *bélé*. Le ruisseau aux roches plates, *fara-ko*, *fata-ko*.
Rocher, *kourou* || —, grosse pierre, *kaba*.
Rognon, *ko-kili*.
Roi, *fama*, *mansa*, *masa*.
Rond, *kori*, *korindi*, *korini*, *koni*, *goni*, *godi*.
Ronfler, *koron*, *khôron* (K.).
Ronger, *nyi-mi* (manger avec les dents).
Rônier, *sibi*, *sibo* (K.).
Roseau, *kala* (tige); *wa*, *wo*. || —, pour écrire, *kalam*, *khalam* (Ar.). || —, pour les nattes, *solingo*. || Enceinte en —, *sékourou*
Rosée, *kombi*, *komi*, *khombo* (K.).
Rotin, *tambi*.
Rôtir, *dyani*, *dyéni*.
Rouge, *woulé*, *blé* (B.), *wouléma*.
Rougir, *woulé na* (devenir rouge). || —, avoir honte, *malou*. || Faire —, *malouya*.
Rouille, *nokho*, *noua*.
Rouillé, *nokhola*, *nokhoba*.
Rouiller. Se —, *nokho*.
Rouler, *la mini* (être couché tout le tour); *koulo-koulo*.

Route, *sila*, *sira*, *siro* (K.). || En —, *silaro*, *siloto* (K.). || Faire —, *takha* (aller), *takhama* (marcher).
Royaume, *dyamani*, *dyamano* (K.) (pays); *dougou* (Ko.) (pays).
Rugir, *kasi* (crier).
Rugissement, *wara kasi*, *wara-ba kasi*.
Ruine, *toumbo*, *tombo*; *bono*.
Ruiner, *bono*.
Ruisseau, *ko*. || —, à fond de sable, *kényé-ko*; à fond de roches plates, *fara-ko*, *fata-ko*. || — vaseux, *bokho-ko*. || — embarrassé de racines, *lilin-ko*, *lin-ko*. || — torrentueux, *wasa-ko*. || Petit —, *kolé*, *koni*. || Grand —, *koba*.
Ruisselet, *kolé*, *koni*, *ko-din*, *ko-dingo*.
Ruminer, *doumou kou-koura*, *doumou kou-foula* (manger deux fois).
Rusé, *kékou*, *kéou*; *khabi-khali*.

S

Sable, *kényé*, *kyen*, *tyen*; ruisseau à fond de sable, *kényé-ko*, *tyen-ko*.
Sabre, *fan*, *pan*, *fango* (K.); *mourou-ba* (grand couteau). || Cordon de —, *masédou*.
Sac, *boro*, *boto*, *bouéré*.
Sage, *mouma*, *mounyo*, *manyou*, *moundi*; *naloma*.
Saigner, *dioli bé bo* (le sang sort).
Sain. Il est —, *a ka kèndé*, *a ka kéné*.
Saison sèche, *fou-néné*, *tilima*, *tléma*. || — des pluies, *taratili*; *saninya*.
Sale. Il est —, *a ka nokho*, *a bé nokhoba*, *a bé nouaba*.
Saler, *kokho ké*, *sigi kokhoto*.
Saleté, *nokho*, *noua*.
Salive, *da-dyi* (l'eau de la bouche).
Saluer, *fou*; *khonto* (K.).
Salut, *fou*. Salut! *Iniségé! inisé! anisé! anityé! aniké!*
Samedi, *sibiri*, *sibili*.
Sandales, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samara*, *samato* (K.). || — couvertes, *mouké*.
Sang, *dyoli*, *dyélou*.
Sanglant, *dyolila*, *dyéloula*.
Sangler, *siri* (lier). || — un cheval, *kirké siri* (attacher la selle).
Sanglier, *lé*, *dé*.
Sangsue, *nouti*, *nori*.
Sans, *ntan*; *a man ta* (il n'a pas pris); *a ka tou* (il a laissé). Il est parti sans ses kolas, *a tara a man wourou ta* || —, devant un infinitif, se traduit par la négation. Il est sorti sans mettre ses savates, *a bora*, *a ma samara dou*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Santé, *héra, héré.* Comment est votre santé? *i bé di* (comment es-tu)? || Être en bonne —, *ka kèndé, ka kéné.* || En mauvaise —, *ma kèndé, ma kéné.*

Sarakholé, *marka.*

Sauce, *na-dyi.*

Sauter, *pan.*

Sauterelle, *ton, to.*

Sauvage (bête), *soubou; wara*; *woulo-sakha.*

Sauver, *kisi.* || Se —, *bori, boli, bouri.*

Sauveur, *kisila.*

Savant, *kéou; kara-mokho* (qui sait lire); *mori* (marabout).

Savate, *sabata* (Ar.), *sabara, samara, samato* (K.).

Savoir, *lon.* || Faire —, *sé* (pouvoir). Je ne sais pas faire, *n 'té sé.*

Savon, *safouna* (Fr.). *safina, safiné.*

Scie, *kaka, kakéla.*

Scier, *tégé kakama* (couper avec une scie).

Sciure de bois, *yiri-mougou* (poussière de bois).

Scorpion, *bountani.*

Seau, *dakha; dyourou, satalé.*

Sec. C'est —, *a dyara.* Saison sèche, *tilima, tlaminya.*

Sécher, *dya.*

Second, *foulana, flana* (B.), *foulanyandou.*

Seconder, *démé* (aider).

Secouer, *goudyou-goudyou.*

Secourir, *démé* (aider).

Secours, *déméli* (aide).

Secret. En —, *dougouro.* || —, subst., *dougou-kouma* (parole cachée); *moun té fo* (ce qu'on ne dit pas.)

Séditieux, *dyanfala.*

Sédition, *dyanfa.*

Seize, *tan ni woro.*

Seizième, *tan ni worona.*

Sel, *kokho, koua* (B.).

Selle, *kirké; khirkhé* (K.).

Seller, *kirké la sou ko* (mettre la selle sur le dos du cheval).

Sellier, *garan-ké.*

Semaine, *lokho, lokho-koun, loua-koun, doua-koun.*

Semblable. Il est —, *a bé nyokhon.* Semblable à cela, *nyi nyokhon.*

Semblant. Faire —, se tourne par : paraître, *yé.* Il a fait semblant de s'enfuir, *a yéra bori* (il a paru fuir).

Semence, *si; dani.*

Semer graine à graine, *dan.* || — à la volée, *sari.*

SENSÉ, *naloma.*

SENTIER, *sali ka doro* (un chemin étroit), *sila ka doua* (B.), *sila doromandi.*

SENTINELLE, *sakélala.*

SENTIR, *souma, soumbou.* || —, au moral, *miri, mourou.*

SÉPARER, *bo nyokhona, bo nyouana* (B.) (sortir d'ensemble).

SEPT, *woron woula, woro-gla* (B.).

SEPTIÈME, *woron-woulana.*

SERMENT, *khali, syéné.* Prêter serment, *khali fo.*

SERPENT, *sa, dougouma-si, dougouma-fèn.*

SERRÉ, dense, *kouna; dournou.*

SERRURE, *da-nyi* (dent de la porte); *kankéran-nyi* (dent de la caisse); *da-koun-négé* (fer de la porte).

SERVIABLE, *déméba.*

SERVICE. RENDRE —, *démé* (aider); *kisi* (sauver).

SEUL, *kéli.*

SI, *ni.* S'il y a des bananes j'en apporterai, *ni n 'ka namasalou yé, m 'bé nati.*

SIÈGE pour s'asseoir, *sigila.* || —, taillé dans un morceau de bois, *kourou, koutou;* en côtes de feuilles de palmier, *ban.*

SIFFLER, *foulé, flé.*

SIFFLET, *foulé, flé.*

SIGNE, *ti; syen; non.* || FAIRE —, *tiga.*

SILENCE. FAIRE —, *dé, ma kou, da mouta.* Silence! *i dé! ma kou! da mouta!*

SINGE, *gon, gongo* (K.). || — VERT, *wara.* || — NOIR, *gongo.*

SINON, *ni o nté, n 'onté* (si cela n'est pas). Travaille, sinon tu ne mangeras pas, *i ka bakha ké, ni o nté i nté domoliké.*

SITUÉ. ÊTRE —, *bé* (être). Où est situé le village, *sou bé mi.*

SIX, *woro.*

SIXIÈME, *worona.*

SOBRE. IL EST —, *a nté mi* (il ne boit pas).

SOBRIÉTÉ, *moya.*

SŒUR, *baléma-mousou; tata; ma-mousou.*

SOIE, *hariri; handiki; nasara; serki.*

SOIF, *dyi-lokho* (besoin d'eau). J'ai soif, *dyi-lokho bé 'na,* ou *m 'bé dyi lokhoto* (je suis dans la soif).

SOIR, *woura, woula.* || LE —, *woura la.* || DEMAIN —, *sini woura la.*

SOIRÉE, *woura woula.* || DANS LA —, *wourala; sou koro* (vers la nuit); *soumala* (au frais).

SOIXANTE, *tan woro, mantémé.* || — DIX, *tan woro-woula.* || — DIXIÈME, *tan woron-woulano.*

SOIXANTIÈME, *tan worona.*

Sol, *dougou*. ‖ — d'une case, *dougou-kourou*, *dougou-koulou*; *bougou-sou*.
Soleil, *tili*, *tlé* (B.), *tilo* (K.).
Solide, *goulé*, *golé*, *gélé*.
Solidité, *gouléya*.
Solliciter, *nyininka*.
Sombre, *dibi*.
Sommeil, *sinokho*, *suno* (Kour.). J'ai sommeil, *sinokho bé 'na*, ou *m 'bé sinokhoto*.
Sommet, *koun* (tête).
Son du mil, *nyon-bou*.
Songe, *sinokhora*, *sokhora*, *songo*.
Sonner, *yigi-yigi*.
Sonnette, *talan*, *tlan*; *yigi-yigi*.
Sorcier, *sou-bakha* (qui travaille la nuit); *mama*.
Sorte. Faire en — que, *dabali-ké*; *dabari-ké*; *damali-ké*.
Sortir, *bo*; *wa* (s'en aller).
Sot, *fato*; *fali* (âne); *fabiro*.
Sottise, *fatoya*.
Soudain, *sanyi*, *sa-sa*.
Souffle, *fonyo*, *fyen*.
Souffler, *fonyo ké*; *boun*; *fyen*, *fyé*.
Soufflet de forge, *fan*. ‖ Peau du —, *fan-goulou*. ‖ —, coup, *tyaro tégé* (couper la joue).
Souffleter, *tyaro tégé*.
Souffrir, *ségé*, *dimi*. ‖ Faire —, *dimi*.
Soufre, *timbiriti*.
Souiller, *nokho*, *noua*.
Souillure, *nokho*, *noua*.
Soulever, *korota*.
Soulier, *sabata* (Ar.), *sabara*, *samara*, *samato* (K.).
Soupçon, *yili*.
Soupçonner, *yili*.
Souper, *subst.*, *souro fanda*, *souto fanda* (K.); *v.*, *souro domoliké* (manger pendant la nuit).
Soupirer, *nilé kili* (appeler du poumon).
Source, *dyi-dinka* (trou d'eau); *ba-koun* (tête de rivière). ‖ — d'un cours d'eau, *koun* (tête).
Sourcil, *nya-si* (poils des yeux).
Sourd. Être —, *toulou ma mé* (l'oreille n'entend pas), *toulou goulé* (oreille dure), *toulou golé*, *tlo golé*.
Souris, *nyina din*, *nyiné din*, *nyine dé*.
Sous, *koro*, *koto*, *khoto* (K.). Sous les fromagers, *banan koro*.
Soutenir, *korota*.

Souvenir, *mindoya.* ‖ Se —, *munda ; hakili ba ro.*
Souvent, *sinya syama, kou syama.*
Squelette, *sou-kourou, sou-koulou* (os de cadavre).
Stagnant, *sigila, sigi-yoro.*
Stérile, *bork.*
Sucer, *bosi, sousou.*
Succéder, *tyen.*
Sucre, *soukra, soukro* (Fr.).
Sud, *woro-dougou* (le pays des Kolas) ; *kanyaga, ganyaka, banyaka.* ‖ Au —, *woro-dougou fé.*
Suer, *wosi.*
Sueur, *wosi.*
Suffire, se tourne par : assez. Cela suffit, *a sira, a tou té ; wasa.*
Suffisamment, *kou wasala.*
Suffisant, *waṣala.*
Suite. A la —, *ko, ko fé, kho* (K.) [après]. ‖ Tout de —, *sa-sa, sa-yéré ; si-sa.* Il va venir tout de suite, *a bé na sa-sa.*
Suivre, *takhama . . . ko* (marcher derrière), *dɔano ké ; noména.*
Supérieur. C'est —, *a ka fisa* (c'est meilleur), *a bé sigi santo* (c'est situé plus haut).
Sur, *kan, kanto ; koun, ro, to, la na* (dans). Sur la montagne, *tinti kan.* Sur la rive du fleuve, *ba dala.*
Sûr, dont on est certain, *tonya.*
Surnager, *dyi kan la* (rester sur l'eau).
Surnom, *tokhoma.*
Surpasser, *tanbi ; tami, témi.*
Surprendre à l'improviste, *téléna.*
Surtout, *o bé ko* (tout derrière cela). Surtout ne le tue pas, *i ka na ſakha o bé ko.*
Surveillant, *géla, génila.*
Surveiller, *kanta, gé, géni.*
Survenir par hasard, *na ; dou.*
Suspendre, *donli dou ; siri.*
Syphilis, *da ; mporo.*

T

Tabac, plante, *sira, sara.* ‖ — à priser, *sira, sara.* ‖ — à fumer, *dyamba, dyama.*
Tabatière, *sira-bata, sira-bara.*
Tablette pour écrire, *walaka.*
Tabouret, *sigila.* ‖ — taillé dans un bloc de bois, *kourou, koutou.* ‖ — fait en côtes de palmier, *ban.*

Tache, *nokho*, *noua*.
Taché. Il est —, *a nokhota*, *nokholé*, *nouaba*.
Tacher, *nokho*, *noua*.
Taille, *dyanya*.
Tailler du bois, *tégé*, *désué*, *disé*.
Tailleur, *karan-ké*, *garan-ké* (l'homme au fil); *dyéné-ké*.
Taire. Se —, *dé*, *da mouta* (tenir sa bouche); *ma kou* (ne pas parler). Tais-toi, *i dé*, *ma kou*, *da mouta*.
Talon, *sin-noun* (le nez du pied), *sin-noungo*; *tonto*, *sin-tonto*, *tontoli*.
Talus, *konko*.
Tamarinier, *tonbi*, *tonba*, *timbingo* (fruit), *tanba koun*.
Tambour, *dounou*, *dnou*. ‖ — de guerre portatif, *tabala*. ‖ — de danse portatif, *tan-tan*, *tan-tango*. ‖ — à cordes, *tama*. ‖ — à pied pour dames, *tabala*, *taboulo* (K.).
Tamis en osier, *nyoroko*.
Tam-tam. Voir *Tambour*. ‖ Faire —, *fo* (dire, chanter). ‖ —, fête, *foli*.
Tandis que, *o touma kono*; *o yéré sa*.
Tant que, *ni* (quand).
Tante, *nandi*; *mama*. ‖ — paternelle, *ben-mousou*. ‖ — maternelle, *doua-mousou*.
Tantôt, tout à l'heure, *taralinyan*, *sa-sa*. ‖ —, auparavant, *folono*. ‖ —, répété, *touma dola*.
Taon, *niti*, *noto*, *noro*.
Tapade, *saman*, *sin-sin*; *désa*; *sé-kourou*.
Tapage, *woyo*.
Tapageur, *woyaba*.
Taquiner, *toro*; *ganya*.
Tard. C'est —, le soir, *souro* (pendant la nuit), *souto*, *sou koro*, *sou koto*, *sou khoto*.
Tarder. Il tarde à venir, *a nté na*, *a bé na souma*.
Tas, *toufa*; *tou*; *kabalé*.
Tata, *din*; *dan-dan*; *gwin*.
Tater, *lama*.
Tatouage, *téné non*; *tamanki*.
Taureau, *nisi-nké*; *toura*.
Teindre, *souké*. ‖ — à l'indigo, *gara*.
Teinture brune, *kérkéto* (K.), *basala*. ‖ — rouge, *dyabé*. ‖ — d'indigo, *gara*, *gala*.
Teinturier, *garaba*, *galaba*.
Téméraire, *fari*, *fati*.
Témérité, *fariya*, *fatiya*.
Témoignage, *doli-ké*; *sédé*, *séré*.

Témoigner, *doli; sédéli, séréli.*
Témoin, *dolila, sédéla, séréla.*
Temps, *touma.* || —, température, *san.* Il fait beau temps, *san ka nyi.* Il fait mauvais temps, *san ka dyougou.* || De — en —, *doni-sa.* || —, loisir, *dyen.* Avoir le temps, *dyen soro.*
Tenailles, *bala.*
Tendre, *adj.* C'est —, *a ka finyé, a ka souma.* || —, *v. tili sama* (tirer droit).
Ténèbres, *dibi.*
Ténébreux. C'est —, *a dé dibiba.*
Tenir, *mouta; mouna; ta.* Tiens! *a ta!*
Terminer, *ban, laban.*
Termite, *bakha-bakha.*
Termitière, *bakha-bakha boun, sou.*
Terre, *dougou; banko, bamo.* || — glaise, *banko.* || A —, par —, *dougouma.* || — ferme, *géré.*
Testicule, *foro-kili, foto-kili.*
Tête, *koun, koungo.*
Teter, *sin-mi; sousori.*
Teton, *sin-noun* (le nez du sein); *taté.*
Tiers, *sabana tala, sabana ta.*
Tige, *kala, khala* (K.).
Timide. Il est —, *a bé malouta, a bé silana.*
Tirer, *sama, saba.* || — un coup de fusil, *marfa gosi.*
Tison, *ta-kourou, ta-késé.*
Tisser, *gisé dara, gisé da.*
Tisserand, *gisé darala, gisé dala.*
Toile de coton indigène, *gisé.* || — des Vosges, *bagi dyé.*
Toit de case, *ti, ti-ba, boun-ti.*
Tomate. Petite —, *koyo.*
Tombe, *dinka, sou-dinka; salé, sari.*
Tomber, *bi, bouton.*
Tondre, *si tégé* (couper les poils).
Tonner, *géni; giri-giri.*
Tonnerre, *san-kourou, san-kalima.*
Tordre, *bisi; mosi.*
Tornade, *san-fonyo-ba* (grand vent), *san fin* (ciel noir), *dougou-dougano.*
Torrent, *wasa.*
Tortu. C'est —, *a bé la mini.*
Tortue, *kounya, kouta.* || Petite —, *soula, soda.*
Tôt, dans peu de temps, *taria, téria.*
Toucher, *mara, mala.*
Touffu, *firaba* (feuillu).

Toujours, *toum'-o-touma*, *loungo-loun* (tous les jours), *don-o-don*.
Tour. Tout le —, *rrou*. ‖ Faire le —, *takha mini-mini*.
Tourmenter, *toro*; *ganya*.
Tourner. Se —, *yéléma*, *dyéléma*. ‖ —, en parlant du lait, *koumou*.
Tourterelle, *tousa*, *touga*, *touba*.
Tousser, *sokho-sokho*.
Tout, *bé*, après le nom; ou bien on répète le nom en intercalant *o*. Tous les hommes sont là, *mokho bé bé yé*. Tous les jours, *loungo-loun*. Tous les villages, *sou-o-sou*.
Tout, *sokho-sokho*.
Trace, *non*. ‖ — de pas, *sin*, *singo*, *sin-non*, *sé-non*. ‖ Suivre les —s, *sin-non bo*.
Traducteur, *dala-minala*.
Traduire, *dala-mina*.
Trahir, *dyansa ké*.
Trahison, *dyansa*.
Traîner, *sama*, *saba*.
Traité, *santi*; *lahadi*.
Traître, *dyansa-tigi*.
Tranquille. Il est —, *à ka mounyo*. ‖ Être —, *mounya*.
Transpercer, *sokho*, *soua*, *sya*.
Transpirer, *wosi*.
Travail, *bakha*, *bakho* (K.), *tya*.
Travailler, *bakha ké*; *tya ké*, *sya ké*.
Travailleur, *bakha-kéla*; *tya-kéla*, *sya-kéla*.
Travers. En —, *sya*. ‖ A —, *sya*; *dyala*.
Traverser, *tanbi*, *tami*, *témé*. ‖ — une rivière, *tégé*.
Treize, *tan*; *saba*.
Treizième, *tani sabana*.
Trembler, *yéré-yéré*, *dyari-dyari*.
Tremper, *nyigi* (mouiller).
Trente, *tan saba*; *mouga ni tan*.
Trentième, *tan sabana*.
Très, *hali*; *wa*; *kou-sobé*, *kou-dyougou*; *a ka sya*. Voir *Beaucoup*.
Tresse en paille, *tourou*; *saraba*; *fouga*.
Tresser, *fouga*. ‖ — une corde, *dyoulou fouga*.
Tribu, *si* (race); *géri*.
Tripes, *nougou*.
Triple, *kou saba*.
Triste, *dosisila*. ‖ Il est —, *a ka fyen*, *a fyèna*; *a ka nyani*; *nyé tougoura* (les yeux sont fermés).
Trompe d'éléphant, *sama boulou*, *kafli bolo*. ‖ — de guerre, *bourou*.
Trois, *saba*.
Troisième, *sabana*.

Tromper, *néné*, *négé*; *fili*. ‖ Se —, *fili*. ‖ Être —, *bé fililé*, *bé fililé*.
Trompette en corne, *bourou*.
Tronc, *kou*. ‖ — d'arbre, *yiri-kala*.
Trop. C'est —, *a siyara*, *a siyata*. ‖ —, avec un adjectif, se rend par le verbe neutre en ajoutant *ya* à l'adjectif, au passé. C'est trop loin, *a dyayara*. C'est trop petit, *a sourouyara*.
Troquer, *fali*.
Trou, *dinka*, *dényé*; *wo*. ‖ — dans une selle : les six des panneaux, *téfé siri-yoro*; les deux gros, *touwaro*. ‖ —, ouverture, *da*.
Troupe, *kélé*, *kélé-boulou*.
Troupeau, *woré*.
Troussequin, *ko-toulou* (l'oreille de derrière).
Trouver, apercevoir, *yé*, *nyé*, *dyé*. ‖ —, ramasser, *tonbo*, *tomo*. ‖ Se —, *bé*; *sigi*.
Tuer, *fakha*, *fa*, *fakhali-ké*, *fali-ké*.
Tumeur, *sama*.
Turbulent, *woyoba*.
Tuyère de forge, *tondo*.

U

Ulcère, *dyoli-késé* (bouton de sang).
Un, *kili*, *kili*.
Unanime, se tourne par : tous, *bé*.
Unir, réunir, *siri nyokhonfé*, *siri nyokhona*, *nyouana*.
Urine, *nyégéné-dyi*.
Uriner, *nyégéné*; *souna*; *sounou*.
Utile, *nafalé*.
Utilité, *nafa*.

V

Vache, *nisi-mousou*, *nisi-mouso*.
Vacher, *nisi-géla*; *nisi-gwéla*.
Vagin, *byé*.
Vaillance, *fariya*, *fatiya*.
Vaillant, *fari*, *fatié*.
Vaincre, *gwé*.
Valeur, prix, *songo*, *songno*.
Vallée, *kourou-da*, *kouro-wo*.
Valoir. Ne — rien, *a ma nyi*. ‖ — mieux, *ganta*.

VAN, *nyonro-kou* (on y lave le miel); *ségéré; lafa, loufa, défé.*
VANNEAU, *témé-témé.*
VANNER, *lafa, loufa, défé.*
VANNIER, *sagi-darala.*
VANTARD, *fé, féma.*
VAPEUR, *sisi, siso.*
VASE, pot, *dakha, da.* || —, boue, *bokho.*
VASEUX, *bokhola, bokholé, bokhoba.*
VASTE, *boun, boun-ba.*
VAUTOUR, *douga.*
VEAU, *nisi-din, nisi-dingo, nisi-dé.*
VEDETTE, *sakélala.*
VÉHÉMENT, *sali, séli, séri* (en colère).
VEILLE. LA — d'un jour, *soli, solé.*
VEILLER, *sinyana, sinyéna; dolo, dono.* || — sur quelque chose, *sakéla.*
VEILLEUR, *sinyanala; doloba; dololila.*
VEINE, *fasa, pasa.*
VELU, *si ka sya, si syama.*
VENDEUR, *firila.*
VENDRE, *firi; san.* || A —, *a bé sana.*
VENDREDI, *ardyouma* (Ar.).
VÉNÉNEUX, *kounaba.*
VENGEANCE, *ta-nyokho, ta-uyoua, saraya.*
VENGER. SE —, *sara; ta-nyokho; ta-nyoua.*
VENIN, *kouna; dangala.*
VENIR, *na.* || — DE, *bo.* D'où viens-tu? *i bora mi?* Viens, *na; i ka na; ki ka na.* || — DE, *sa-sa.* Il vient de partir, *à takhata sa-sa.* || A —, *a bé na.*
VENT, *fonyo, fyen, finyé.*
VENTRE, *kono, khono* (K.).
VER, *toumbou, toumou.* || — de Guinée, *ségélé.* || — solitaire, *torogé.*
VERGE, baguette, *bousa.* || PASSER PAR LES —S, *bousa.* || —, partie génitale de l'homme, *foro, foto.*
VÉRITABLE, *tonya.*
VÉRITÉ, *tonya.*
VERRUE, *sourinya.*
VERS, *fé, fan fé.*
VERSER, *fili; bo.* || — des pleurs, *kasi.*
VERT, *sisé kolosi; nyougou dyi.* || —, pas mûr, *a ma mo.*
VESTIGE, *non; tou.*
VÊTEMENT, *fani, fanou, fano.*
VÊTIR et SE —, *fani dou; biri* (couvrir), *bité.*

VEUF, *datikéla.*
VEUVE, *kosaba.*
VIANDE, *soubou*, *soubo*, *sogo.*
VICTOIRE, *gwé.*
VIDE. C'EST —, *fèn ta kono* (il n'y a rien dedans).
VIDER, *bo* (sortir). Vide l'eau de la cruche, *dyi bo dakha kono.*
VIE, *balou.* ‖ ÊTRE EN —, *balou.* ‖ SAUVER LA —, *kisi.*
VIEILLARD, *tyé-koro.*
VIERGE. ELLE EST —, *a ma dyou-ké folo.*
VIEUX, *koro*, *koto*, *khoto* (K.).
VIF, *kéré.*
VILAIN. C'EST —, *a ka dyougou.*
VILLAGE, *dougou* (B.), *sou* (M.), *galo* (K.). Les habitants du village, *dougou maou* (B.), *sou mokholou* (M. R.). ‖ PETIT —, *bougou*; *dougouni.* ‖ — de culture, *tougouda* (M.); *konko-sou* (B.).
VIN de palme, *ban-dyi.*
VINGT, *tan foula*, *mouga* (M. K.); *tan foula ni foula* (B.). ‖ ——un, *tan foulani kili.* ‖ QUATRE-——S, *tan ségi* (M. A.), *kémé*, *tyémé* (B.). ‖ QUATRE-——DIX, *tan kononto* (M. K.); *kémenta* (B.).
VISAGE, *nya.*
VIS-À-VIS, *nyato.*
VISER, *souma nyé.*
VISIÈRES. LES —, *nougou.*
VISITE, *dounaya.*
VISITER, *konto*, *khonto*; *dounaya ké.* ‖ —, examiner, *ro nyé.*
VITE, *tarya*, *térya.*
VITESSE, *tariya.*
VIVANT, *baloula.*
VIVRE, *balou.* ‖ —, *subst.*, *fanda*, *fana.*
VOICI, *félé* (vois).
VOIE, *sila*, *sira.*
VOILÀ, *félé* (vois).
VOILE de femme, *koun fani.*
VOIR, *yé*, *dyé*, *nyé.* J'ai vu un homme, *n'ka mokho yé.* ‖ ALLER —, *takha yé.*
VOISIN, *nyokho sigilala.*
VOL, *sounyali.*
VOLAILLE, *sisé* (des poules).
VOLER, *sounya*, *sounyali ké.*
VOLEUR, *sounyaba*, *sounyalila.*
VOLONTÉ, *sokho.*
VOLONTIERS, *diya a ro* (il y a du plaisir).
VOMIR, *fonyo*, *fono.*
VORACE, *domolila-ba.*

VOULOIR, *ba fé; sago; nyini.* Je veux bien, *m'ba fé.*
VOYAGE, *takhama, tama.*
VOYAGEUR, *takhamala, tamala.*
VRAI, *tonya.*

Y

Y, *yé, yan, yan fé.*
YOUYOU, *souloun.*

J.-B. RAMBAUD.

LES ÉTYMOLOGIES

DU PHILOSOPHE NIETZSCHE.

Pour faire dire aux mots ce qu'ils contiennent, pour en tirer les renseignements que nous désirons, il faut, comme en toute chose, quelque précaution et quelque méthode. Ce n'est pas une source qui s'ouvre au premier appel; surtout il n'y faut pas venir avec des idées préconçues. A toute époque, philosophes, moralistes, politiques ont voulu mettre le langage dans leur parti, de leur côté. Mais presque toujours, leur siège étant fait à l'avance, ils n'ont emporté de ces consultations que l'écho de leur propre pensée.

Un des derniers exemples qui nous montrent, en ce genre, le même homme faisant à la fois la question et la réponse, nous est fourni par le philosophe allemand Nietzsche, lequel a jugé bon de trouver dans des étymologies la preuve de son système de morale[1]. Malheureusement ses étymologies sont fausses — non pas plus, mais autant que le système.

On sait quelles sont ses idées. La morale est une imposture : il n'y a ni bien ni mal. Ce que nous appelons *bien*, *vertu*, *droit*, est une invention malicieuse des petits, des faibles, des humbles, qui ont su, par ruse, persuader des billevesées aux grands et aux forts. Les grands et les forts n'avaient originairement aucune idée de cette soi-disant morale. Ils appelaient *bien* (*gut*) ce qui était à leur convenance, tout ce qui ajoutait quelque chose à la plénitude de leur existence; ils appelaient *mal* (*schlecht*) ce qui répugnait à leur instinct de noblesse, ce qui leur déplaisait. En quoi ils étaient dans le vrai.

De tout ceci, le langage fournit la preuve. En effet, le mot *schlecht* n'implique aucune idée morale. Il désigne ce qui est simple (*schlicht*), ce qui est ordinaire, ce qui est vulgaire : autrement dit, ce qui vient de la plèbe. Au contraire, le mot *gut* pourrait bien être parent de *Gott*, car les grands se considéraient, non sans une apparence de raison, comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre. Il se pourrait même que le nom

[1] *Genealogie der Moral.* Leipzig, Naumann, 1894.

IMPRIMERIE NATIONALE.

des *Goths*, ces purs représentants de la famille âryenne, fût identique avec *gut*.

Mais la race astucieuse des petits, des prêtres, des dévots, est venue changer tout cela. Elle a inventé un autre *bien* qu'elle a prétendu être le bien moral; tout ce qui y était opposé, elle l'a appelé *mal* (*bös*). Ainsi ces deux mots qu'on pourrait croire à peu près synonymes — *bös* et *schlecht* — sont les résidus de deux systèmes contraires. Tandis que *schlecht* révèle encore, par son sens originaire, de quelle noble manière les grands envisageaient autrefois le monde et ses œuvres, *bös* est dû à la cuisine infernale de la haine.

Les autres langues confirment ce que nous apprend l'allemand. Le sanscrit *ârya* désigne les riches, ceux qui possèdent. Le grec ἐσθλός signifie proprement celui qui est, car le puissant seul a une existence réelle; celle du peuple n'est qu'un semblant et un mensonge. Les mots κακός et δειλός désignent le peuple par sa lâcheté, au lieu que ἀγαθός réunit en un seul terme la noblesse de naissance et le courage. Le latin *malus* est apparenté au grec μέλας : l'homme du peuple a le teint foncé, les cheveux noirs, à la différence du conquérant aux cheveux blonds et au teint clair. C'est ce que nous voyons aussi par le gaélique *fin* (par exemple dans le nom propre *Fin-Gal*), qui signifie à la fois « blond » et « noble ». Car les Celtes étaient blonds; les populations allemandes chez lesquelles on trouve des cheveux noirs ne sont pas, comme on le dit, des Celtes, mais les restes d'une race d'esclaves antérieurs aux Âryens. Cette race a fini par prendre le dessus, non pas seulement pour la couleur, pour la forme du crâne, mais aussi pour les instincts intellectuels et sociaux. Qui nous dit que la démocratie moderne n'est pas due à l'atavisme? La race âryenne serait-elle en danger de disparaître?

Le latin n'est pas moins instructif à cet égard que l'allemand. *Bonus* se disait anciennement *duonus*, comme *bellum* se disait *duellum*. *Duonus* et *duellum*, ce sont deux mots apparentés : l'homme de bien, c'est l'homme du duel, l'homme du combat. On voit ce qui constituait la *bonté* dans la vieille Rome. Nous sommes loin de cette misérable et ignoble bonté inventée par des malheureux (δειλός, δείλαιος, πονηρός, μοχθηρός), qui prêche le pardon des injures, mais qui au fond n'est que venin et perfidie.

Telles sont les étymologies qui servent à étayer le nouveau système de morale. L'auteur en paraît si satisfait, que dans une note il propose qu'une Faculté de philosophie mette au concours cette question : « Quelles indications la linguistique, et en particulier l'étymologie, donne-t-elle sur l'histoire du développement

des idées morales? » Probablement pour donner un spécimen des découvertes qu'on peut faire en ce genre, il donne l'étymologie du mot « homme ». *Manas* « l'homme » (*sic*) vient de la racine *mā* « mesurer », parce que l'homme est l'être qui mesure les choses (*Das abschätzende Thier an sich*). La morale et le droit ne sont que des questions d'offre et de demande. Toute chose a son prix, tout peut se payer. Les idées de faute et de peine se ramènent à des dommages et des réparations.

Les rapprochements que nous venons de résumer laissent entrevoir que Nietzsche, avant de s'adonner à la philosophie, avait été quelque peu linguiste. C'est ce que révèle aussi le titre d'un autre de ses ouvrages : *Ainsi parla Zarathustra*. Malheureusement il ne paraît pas avoir poussé bien loin ses études en ce genre, car ses étymologies sont vraiment un peu faibles. Je craindrais de faire perdre leur temps à mes confrères en m'arrêtant à les discuter. Il est certain que le changement de sens qui a eu lieu en Allemagne au XVII^e^ siècle pour le mot *schlecht* mérite d'être remarqué; il ne donne pas, à notre avis, une idée favorable de la société allemande au temps de la guerre de Trente ans : toutefois, comme les fondements de la morale étaient déjà posés à cette époque, nous ne voyons pas ce que peut démontrer, pour la thèse de l'auteur, cet exemple tardif. C'est ainsi qu'en français *bonhomme* est devenu quelquefois synonyme de « niais » ou de « dupe », sans qu'on ait le droit d'en rien conclure au sujet des bases de la morale. Quant aux autres étymologies, il vaut mieux n'en point parler. Sans doute Nietzsche a bien fait de renoncer à la philologie : il n'avait pas la vocation. Avec une virtuosité de style rare chez nos voisins, avec des idées à rebrousse-poil des idées reçues, une rare puissance d'invective, des vues géniales sur l'avenir et sur le passé, il avait ce qu'il faut pour réussir dans la carrière de philosophe-pamphlétaire qu'il a si brillamment parcourue. Mais ses souvenirs du latin, du grec, du sanscrit et du zend sont d'un écolier de première année, et ne peuvent en imposer qu'à un public crédule ou convaincu d'avance.

Michel Bréal.

LA LANGUE MANDÉ.

I

Dans l'*Introduction* de notre *Dictionnaire* (*Mém. Soc. Ling.*, t. IX, p. 263), nous avons indiqué les limites géographiques de la langue mandé et les caractères principaux de ses dialectes. Nous nous proposons, dans le présent travail, d'étudier le détail de la structure du mandé.

Nous nous bornerons à la langue mandé proprement dite, comprenant les dialectes des Bambara, des Malinké et des Khasonké. Nous n'aurons recours aux dialectes des Soninké, des Soso et des Vaï que dans certains cas, quand nous rencontrerons chez ces tribus des analogies phonologiques avec le mandé. Notre étude portera donc sur les dialectes :

des Khasonké;
des Bambara, de Nyoro, Ségou et Kong;
des Malinké du Banbouk (très voisin de celui du Khaso);
des Malinké de Kita, de Sigiri;
des Peuls (métis de Malinké et de Peuls) du Wasoulou, du Sankaran, du Konyan et du Kouranko.

Nous les grouperons par régions, de la façon suivante :

Le groupe du Nord : Khaso, Banbouk, Kaarta (Nyoro), langage dur;

Les groupes du Centre : régions de Kita, Sigiri, Ségou, Wasoulou, Sankaran, langage adouci;

Le groupe du Sud : Konyan, Kouranko, pays de Kong, langage très doux.

Les abréviations employées dans cette esquisse de la grammaire mandé ont été expliquées dans l'*Introduction* à laquelle nous renvoyons plus haut.

II

BIBLIOGRAPHIE.

Les ouvrages linguistiques sur la langue mandé sont assez peu nombreux. Les principaux sont, par ordre chronologique :

DARD, *Dictionnaire wolof et bambara*, Paris, 1825, Imp. royale, in-8°; et Dakar, 1855.

African lessons, mandingo and english, Londres, 1827, in-8°; 57 pages.

DWIGHT, *Remarks on the Sereculehs* (*American Annals of education*, Oct. 1830, p. 451).

WILSON, *Comparative vocabularies of the negro dialects of Africa* (*Journal of the American Oriental Society*, t. I, p. 337, 1849).

KÖLLE, *Polyglotta Africana*, Londres, 1854, in-folio.

BARTH, *Collection de vocabulaires des langues de l'Afrique centrale*, Gotha, 1862-1866. 3 parties in-4°, CCCXXIV et 295 pages.

STEINTHAL, *Die Mande Neger Sprache*, gr. in-8° de XXIV et 344 pages. Berlin, Dümmler, 1867.

CUST, *Les langues d'Afrique*, in-16, Paris, Leroux, 1885.

BINGER, *Essai sur la langue bambara*, in-8°, 133 pages. Maisonneuve, 1886.

Gᵃˡ FAIDHERBE, *Langues sénégalaises*, in-12, 266 pages. Paris, Leroux, 1887.

Dʳ TAUTAIN, *Notes sur les langues soninké, banmana et mallinké* (*Revue de linguistique et de philologie comparées*, 1887, p. 130).

MAC BRAIR, *A Grammar of the mandingo language*, in-8°, Londres, s.d.

MISSIONS AFRICAINES, *Grammaire de la langue bambara*, in-8° de VII et 218 pages, Saint-Joseph de Ngazobil, impr. de la mission, 1887.

Capitⁿ PÉROZ, *Vocabulaire de la langue mandingue*, in-16, 1890.

De ces ouvrages, plusieurs ne se trouvent plus dans le commerce. Ceux qu'il y aurait intérêt à consulter, à raison de leur date ancienne, ne présentent que des vocabulaires arides. Le seul qui offre une étude réellement scientifique de la langue est celui de Steinthal. Mais l'auteur n'a jamais connu par lui-même la langue qu'il étudie. Les sources auxquelles il se reporte sont : Dard, *op. cit.*, 1825; — *African Lessons*, 1827; — Mac Brair, s.d; — Kölle, 1854, puis des traductions d'évangiles faites par les missionnaires.

Le premier Européen qui ait pénétré au cœur du domaine de la langue mandé est René Caillié, après lui le major Laing; les autres n'ont parcouru que la région le long de la côte; en particulier, Kölle, qui fut évêque à Freetown. Steinthal n'a donc pu avoir que fort peu de renseignements sur la langue mandé pro-

prement dite. Il n'a été bien renseigné que sur les dialectes vaï, soso et le malinké de la côte.

Depuis lors, le Soudan a été parcouru dans tous les sens, et le domaine de la langue mandé est actuellement parfaitement connu. Mais la plupart des travaux récents consistent uniquement en vocabulaires; tels sont les ouvrages du capitaine Péroz (presque exclusivement le dialecte du Khaso); — de M. Binger (presque exclusivement le dialecte du Kaarta et de Bélédougou); — du général Faidherbe (très peu de renseignements). Presque partout la partie grammaticale est négligée; la *Grammaire des missions* ne se rapporte qu'au pays de Kita. Il nous a donc paru bon de reprendre l'œuvre de Steinthal, d'après les résultats des derniers voyages et nos propres études faites dans le pays.

III

SONS ÉLÉMENTAIRES.

L'alphabet français est celui qui convient le mieux à la transcription de la langue mandé. Le français possède tous les sons du mandé, sauf la gutturale *kh* et les sons yodisés.

L'arabe, dont les indigènes se servent pour écrire leur langue, ne leur fournit ni les sons yodisés, ni le *g* dur, ni les voyelles nasales, ni le son *é* fermé. Quant à l'anglais, la transcription des voyelles y est très difficile : ainsi Forbes écrit *ah-woo* pour *a-ou*, et *ai-ee* pour *èï*.

Nous adopterons donc, dans la transcription du mandé, l'alphabet français, en le complétant, mais en le compliquant le moins possible : nous renvoyons sur ce point encore à l'*Introduction* de notre *Dictionnaire*.

§ 1. — *Voyelles et diphtongues.*

Les sons vocaliques sont les suivants :

Voyelles simples : *a*, *i*, *ou*; *é*, *o*, *u*;
Voyelles nasales : *an*, *en*, *on*.

Les sons représentés par *a*, *i*, *ou*, *u* sont les mêmes qu'en français. Le son *é* est fermé; on trouve quelquefois l'*è* ouvert, quelquefois aussi un son *eu* très faible (fr. *je*). Le son *o* est plus souvent fermé; dans le Sud, il est souvent pris pour *ou*; il est alors très ouvert.

Les voyelles simples et les voyelles nasales se remplacent souvent entre elles. Il arrive par exemple que, dans les finales des mots, on entende *a* ou *an*, *o* ou *on*. Les voyelles nasales sont

représentées par *an*, *on*, prononcées comme en français (*pan*, *bon*) et par *en* prononcé comme en français *bien*.

A côté des voyelles nasales on trouve les sons : *in*, qui représente le son *i* suivi de *n* et se prononce comme *ine* du mot « cuisine », ou mieux le son *ing* final des participes présents en anglais; et *oun* qui représente le son *ung* final de certains mots allemands. Ces sons se trouvent parfois en finale des mots.

Les diphtongues sont peu fréquentes.

§ 2. — *Consonnes.*

Les sons consonnantiques peuvent se classer de la façon suivante :

	OCCLUSIVES		FRICATIVES	
	sourdes	sonores	sourdes	sonores
	—	—	—	—
gutturales.....	*k*	*g*	*kh*	
dentales.....	*t*, *ty*	*d*, *dy*	*s*	*z*
labiales.....	*p*	*b*	*f*	*v*
liquides.....	*l*, *r*;			
nasales.....	*m*, *n*, *ny*;			
spirantes.....	*h* (et *kh*).			

On remarquera l'absence de sons correspondant à ceux de nos lettres *g* doux, *j*, *ch*.

Dans les mots étrangers qu'ils ont adoptés, les Mandé ont remplacé le *ch* par *s*. Il n'existe qu'un mot où il semble se rencontrer le son *ch* : c'est le mot *siti* « attacher » que les Khasonké abrègent en *sti* et prononcent *chti*.

Gutturales. — La notation *kh* représente un son analogue au *ch* dur, allemand (*bach*). Nous avons adopté le groupement *kh* pour représenter ce son, parce qu'il a déjà été employé par les orientalistes.

Le son *kh* est trés fréquent dans le groupe mandé du Nord. On n'y entend presque jamais l'occlusive sourde *k*, mais bien la spirante *kh*. Les gens du Sud emploient plutôt le *k*.

L'occlusive sourde *k* est très fréquente dans le groupe du Centre.

L'occlusive sonore *g* se rencontre aussi très souvent dans les pays de langue mandé. Vers le Sud, les sons *g* et *k* sont peu employés. On trouve à leur place les sons *gw* et *kw*.

Le *g* devra toujours se prononcer dur.

Dentales. — Les sons *t*, *d*, *s*, sont fréquents.

Le son *z* ne se trouve que tout à fait dans le Sud. La langue des Toma en fournit de fréquents exemples.

Les notations *dy*, *ty*, représentent un *d* et un *t* mouillés. On représente souvent ce son par *dj* dans les transcriptions européennes; mais cette manière d'écrire donne lieu à une erreur fréquente. Les mots *Fouta Djalon* et *Djenné*, par exemple, ne doivent pas se prononcer comme ils sont écrits et comme on le fait souvent, mais bien *Fouta Dyalon*, *Dyèné*. Les indigènes, quand ils écrivent, emploient le *djim* arabe; mais nous avons déjà eu occasion de dire que le son du *j* français et, par suite, celui du *dj* arabe n'existent pas en mandé.

La prononciation est celle de *d* et *t* suivis de *yod*. Pour transcrire cette prononciation, deux manières se présentent. On peut écrire *d-ya*, *t-yé*, on aura alors les sons *d*, *t*, que l'on connaît, puis des voyelles yodisées *ya*, *yé*, analogues à celles que l'on rencontre en russe. Nous préférons écrire *dy-a*, *ty-é*, avec *d* et *t* mouillés, parce que ces consonnes permutent avec d'autres et paraissent ainsi avoir une existence propre. On trouve, par exemple, *tyé* ou *ké* « homme », *dyi* ou *gi* « eau ». Dans ces deux cas, les sons *k* et *g* ont permuté avec les sons *ty* et *dy*; la mouillure paraît donc devoir être rattachée à la consonne, non à la voyelle.

Labiales. — L'occlusive sonore *b* et la fricative sourde *f* sont fréquentes.

L'occlusive sourde *p* ne se rencontre que dans le groupe du Sud.

La fricative sonore *v* ne se rencontre que dans l'Extrême-Sud (Toma, Vaï).

Liquides. — Les sons représentés par *l* et *r* se confondent dans la plupart des cas. On peut remarquer que le son *r* n'est jamais initial, sauf dans une particule qui joue le rôle de suffixe, *ro* « dans », et qui par suite ne commence jamais un mot.

Nasales. — Les sons *m* et *n* se rencontrent très souvent. La notation *ny* représente la nasale *n* mouillée, c'est l'équivalent de notre son *gn* dans le mot *rogner*. Nous l'écrivons *ny* au lieu de *gn*, par analogie avec les consonnes *dy*, *ty*.

Spirantes. — Les spirantes sont *h*, *f*, *kh*. Nous reviendrons sur ces sons à propos des mutations de consonnes;

h représente une aspiration très faible;

y représente le *yod*, soit seul devant une voyelle, soit après une consonne;

w a le son du *w* anglais.

Consonnes doubles. — Nous n'appelons pas ainsi les consonnes *dy*, *ty*, *ny*, qui sont des consonnes simples mouillées, ni *kh* qui représente un seul son bien défini.

Quelques auteurs ont voulu voir des consonnes doubles en bambara, dans certains mots. Binger cite, par exemple, *banba* ou *bamma* « caïman », et il dit que l'on doit mettre deux *m* parce que le *b* de *banba* se change en *m*. Cela n'est aucunement justifié dans la prononciation, où l'on entend parfaitement *ba-ma* et non *bam-ma*. C'est accorder une existence propre à la lettre *n* de *banba* qui, en réalité, n'en a pas. Le mot *banba* n'est pas autre chose que le mot *bama* où le son *a* est nasalisé et devient *an* et le son *m* devient *b*. Ces deux mots s'expliquent donc ainsi :

b-a-m-a ⟶ *b-an-b-a;*

et non :

bam-ba ⟶ *bam-ma.*

On peut donc affirmer que *la langue mandé ne présente pas de consonne double.* Quelques exceptions apparentes à cette règle seront expliquées dans la suite.

IV

CONSTITUTION DES SYLLABES ET DES MOTS.

Les mots de la langue mandé ont une, deux ou plusieurs syllabes, mais les monosyllabes et les dissyllabes sont de beaucoup les plus fréquents.

En mandé, *toute syllabe est formée d'une consonne suivie d'une voyelle.* La consonne peut être :

1° Une consonne simple;
2° Une consonne yodisée;
3° La spirante *h.*

La voyelle peut être :

1° Une voyelle simple;
2° Une diphtongue (rare);
3° Une voyelle nasale.

Exemples : *ba-ma* « caïman », *ban-ko* « argile », *tyé* « homme », *dyi* « eau », *yé-gé* « poisson », *bou-lou* « main ».

Cette règle est absolument générale et ne présente que deux exceptions.

La première est un démonstratif : *o* « celui-ci ».

La deuxième est faite par les vocables qui désignent les personnes, correspondant à un pronom personnel de la 2e et 3e personne :

2e personne, *i* « toi »;
3e personne *a*, *o* « lui »,
et leur pluriel *alou* « vous, eux », *an* « nous ».

Nous verrons même plus loin que ces exceptions gênent souvent les Noirs, qui y remédient en ajoutant une consonne devant ces voyelles isolées.

On trouve encore quelques cas où cette règle semble tomber en défaut. Ce sont des mots dans lesquels on trouve deux consonnes de suite, comme *sra* « avoir peur », *bla* « laisser », *sti* « attacher », *fla* « deux », etc. Il ne faut y avoir, en réalité, que des produits de l'élision d'une voyelle située entre deux consonnes, ainsi que le prouvent les mots complets qui existent parallèlement à ceux-là. Les dialectes bambara surtout font grand usage de ces élisions, assez peu usitées dans les autres.

Exemples :

siti, *sti* « attacher »;
boula, *bla* « laisser ».
boulou, *blo* « main »;
foula, *fla* « deux »;
sira, *sran* « avoir peur ».

Ces élisions ont lieu surtout quand la seconde consonne est une liquide ou un *t*.

De la règle indiquée plus haut, il résulte :

1° *Que la syllabe, en mandé, est toujours fermée;*
2° *Qu'il n'y a jamais deux consonnes de suite dans un mot;*
3° *Qu'un mot est toujours terminé par une voyelle.*

Cette voyelle est surtout *o* dans les dialectes du Nord, *i* ou *ou* dans ceux du Centre et du Sud.

Exemples :

« pagne », Nord *fano;* Centre *fanou;* Sud *fani;*
« main », — *boulo;* — *boulou;* — *boulou;*
« femme », — *mouso;* — *mousou;* — *mousou.*

Cependant, dans quelques pays du Sud, mais non du Sud-Ouest, on trouve le son final *o* au lieu de *ou*, particulièrement

dans le Nafana. Mais c'est alors un *o* ouvert et bien différent de l'*o* fermé des Khasonké.

Les Noirs obéissent à cette règle, imposée par leurs organes, lorsqu'ils adaptent en leur langue des mots étrangers. Ils terminent toujours par une voyelle un mot terminé en français par une consonne ou un *e* muet, et ils intercalent une voyelle entre deux consonnes consécutives.

Par exemple, le mot *soupe* devient *soupo* ou *soupi; bouteille = boutèyo* ou *boutèyi; table = tabalo; plume = pilimo.*

Une autre exception paraît être formée par la lettre *n* initiale servant à indiquer la 1re personne. Mais ce pronom, dans sa forme simple, est *né*, et l'*n* isolée provient d'une élision.

V

PHONÉTIQUE.

Les principaux modes de transformation du langage mandé sont :

1° La nasalisation des sons;
2° La répétition des consonnes;
3° La suppression des sons;
4° La mutation des sons.

§ 1. — *Nasalisation.*

Nous avons déjà parlé de la nasalisation des voyelles et de l'alternance fréquente de *a* et *an*, *o* et *on*.

Quand un mot commence par *g*, *k*, *kh*, *d*, *t* (c'est-à-dire par une dentale ou une gutturale) la voyelle qui termine le mot précédent se nasalise presque toujours. Cela a lieu, mais moins fréquemment avec les mots commençant par *b*, *p*, *f*. Par exemple on dit *garan-ké* pour *gara-ké* « teinturier en indigo, cordonnier »; *Toman-ké* pour *Toma-ké* « homme du pays de Toma »; *Khason-ké* « homme du Khaso »; *nouman-boulou* pour *nouma-boulou* « main gauche »; *kinin-boulou* pour *kini* ou *kéné-boulou* « main droite ».

La consonne *y* se nasalise souvent quand elle est initiale, et devient *ny;* mais la nasalisation ne se porte jamais sur la voyelle précédente. Exemples : *yégé* ou *nyégé* « poisson »; *ba-nyégé* « le poisson de la rivière » et non *ban-yégé.*

§ 2. — *Répétition des consonnes.*

Nous avons vu que le vocable qui correspond à notre pronom

personnel de la 2e personne est *i*. Ce son isolé constitue une difficulté pour les indigènes dans certains cas.

Nous verrons, par exemple, que l'idée de commandement se rend par l'addition d'une particule *ka* devant le mot qui rend l'idée du verbe : « viens » se traduira donc par *i-ka-na*. Mais il arrive souvent que le Noir répète devant la première syllabe la gutturale de la seconde, et l'on entend très souvent *ki-ka-na*.

De même : *ki ka na* « va-t'en »; *ki ka lo* « arrête-toi »; *ki ka dou* « entre ».

Notons tout de suite que, dans le Nord, la particule est *kha* et que les phrases précédentes sont : *khi kha na*, *khi kha lo*, *khi kha dou*, etc.

§ 3. — *Suppression de sons.*

Les suppressions de voyelles (élisions) peuvent porter sur des voyelles finales ou sur des voyelles dans le corps d'un mot. Nous avons déjà vu que certains dialectes laissent tomber la première voyelle d'un mot de deux syllabes. Ce phénomène s'observe surtout quand la consonne de la seconde syllabe est une liquide et celle de la première syllabe une labiale.

Une voyelle finale peut s'élider devant une autre voyelle. Cela arrive quand le mot suivant est un pronom personnel. On dit ainsi : *m'b' i gosi* « je te frapperai, pour *m' bé i gosi*;- *n' k' i kili* « je t'ai appelé » pour *n'ka i kili*. Cette élision se produit presque toujours avec le pronom *i*, mais elle n'est pas nécessaire avec le pronom *a*. On entend très bien *a fo a-yé* « dis-lui ».

L'élision de la voyelle finale se produit aussi avec le pronom de la 1re personne, *né* « moi ». Cela a lieu très fréquemment. Devant les labiales, on entend alors *m* au lieu de *n*. Exemples : *m' b' i gosi* pour *m' bé i gosi*; *n' tokho* « mon nom » pour *né tokho*; *m' fa* « mon père » pour *né fa*; *n' kono* « mon ventre » pour *né kono*.

La consonne *kh* tombe quelquefois quand elle est placée entre deux voyelles identiques. Ces voyelles peuvent alors se modifier ou se contracter en une seule. Par exemple, le mot *lokho* des dialectes du Nord et de l'Ouest, se trouve, chez les Bambara, modifié de la façon suivante :

lokho = (*lo-o*) = *lou-a* « bois à brûler »;
tokho = (*to-o*) = *tou-a* « nom »;
kokho = (*ko-o*) = *kou-a* « sel ».

Dans les mots suivants, il y a contraction des deux voyelles :

takha = (*ta-a*) = *ta* « aller »;
fakha = (*fa-a*) = *fa* « tuer »;
sakha = (*sa-a*) = *sa* « mouton ».

Mais il peut y avoir lieu de considérer plutôt dans ces mots les syllabes *kha*, *kho* comme des sortes de suffixes qui tombent dans certains dialectes. Si les Bambara disent *kou-a*, *lou-a*, *tou-a*, au lieu de *kokho*, *lokho*, *tokho*, les Mandé du Sud prononcent simplement *ko*, *lo*, *to*. Ils disent encore *mo* pour *mokho* « homme », et ce mot se retrouve en soso sous la forme *mou-khé*.

De même, dans d'autres cas, il semble que la particule additionnelle soit tombée :

dougou « pays », dans le Sud = *dou*;
sigi « s'asseoir », en vaï = *si*;
sinokho « dormir », dans le Kouranko = *suno*, en vaï = *sino*;
en soso *dyigé* « eau », en mandé = *dyi*;
dyougou, tout ce qui est « désagréable », en soso = *dya*.

Cette racine *dya* se retrouve dans les autres dialectes sous la forme *dyanfa* « trahison ». Il semble donc qu'il y ait là chute d'un affixe.

§ 4. — *Mutations.*

On retrouve souvent le même mot avec des voyelles différentes, surtout la voyelle finale, d'après l'euphonie. Le plus souvent, cette voyelle s'assimile à la suivante.

La voyelle qui est le plus souvent changée est *é*. Elle s'affaiblit en *i* devant les syllabes dont la voyelle est *i*, et est remplacée ordinairement par *a* avant les syllabes en *a* ou *o*. Ce qui est dit ici des voyelles doit s'entendre également des voyelles nasalisées.

On dira, par exemple :

m' bi sigi pour *m' bé sigi* « je suis assis »;
na lon pour *né lon* « je sais »;
na lo pour *né lõ* « je suis arrêté ».

Les consonnes présentent, suivant les régions, ou suivant les individus, plusieurs alternances, dont les principales sont les suivantes, avec leurs réciproques.

1. Les liquides entre elles, *l* et *r*; *l*, *m*, *n*, *r* entre elles;
2. Les continues entre elles, *kh*, *h* et *f*;
3. Les dentales fricatives entre elles, *s* et *z*;
4. Les gutturales avec les labiales, *g* et *b*, *k* et *p*, *kh* et *f*;
5. Les fricatives sourdes et les occlusives sourdes, *kh* et *k*, *f* et *p*;
6. Les liquides et les dentales, *l* et *d*, *r* et *t*;
7. Les dentales mouillées et les gutturales, *dy* et *g*, *ty* et *k*;

8. La nasale mouillée *ny* et la dentale mouillée *dy* et la gutturale nasalisée *ng*;

9. La dentale *dy* et la dentale sifflante *s*.

1° Les sons *l* et *r* sont tellement peu distincts qu'on les confond souvent. Le son *r* cependant n'est jamais initial[1].

On trouve encore fréquemment les sons *n* et *r* à la place l'un de l'autre, surtout dans les suffixes verbaux. De même, *m* pour *l* ou *r*.

2° Le remplacement des spirantes entre elles a le plus souvent lieu au commencement des mots. Le mot qui signifie « habile, attentif » possède les trois formes : *khalili* (Nord), *ʃakili* (Centre et Est), *hakili* (Sud).

3° Le son *z* ne se trouve que tout à fait dans le Sud, à hauteur de Mousadougou et des pays Toma. Il équivaut à un son *s* dans les dialectes du Nord. Mandé : *sou* « case », T. *zo*; *sa* « instant », T. *za*.

4° Les gutturales sont difficiles à prononcer pour les gens du Sud. Aussi on entend les sons *ʃ*, *p*, *b*, tandis que dans le Nord les mêmes mots sont articulés avec *kh*, *k*; *g*. M. Binger a déjà fait remarquer que le nom de la ville de *Kong*[2] se prononce, dans le pays, *Pong*. On peut citer d'autres exemples : *gé*; *bé* « blanc »; *goulou*, *boulou* « peau, cuir »; *kholé*, *golé*, *gwélé*, *boulé*, *bolé* « lourd ». Le pays de Sanankoro s'appelle *Gonon* ou *Bonon*.

Dans quelques régions, le Konyan par exemple, tantôt on trouve les mêmes mots prononcés avec *p* et *b*, tantôt les gutturales s'accompagnent du son *w*. Ce son s'intercale soit après les labiales, soit après les gutturales. M. Binger écrit *Pabya*, un nom de village que d'autres voyageurs avaient entendu *Kwabya*. On trouve encore : *kili* « appeler » et *gwiro* (T.) « chanter »; *gé* « blanc » et *gwé* (Ko.).

5° Le *kh* n'existe guère que dans les dialectes du Nord. A hauteur de Kita et surtout de Sigiri, on ne l'entend presque plus; on n'entend plus que le son *k*. Quant à la spirante *ʃ*, elle alterne avec *p*. Cette dernière forme se trouve dans le Sud. Exemples : *ʃéréʃéré* ou *peripéri* « papillon ».

[1] La grammaire de Binger donne quelques mots qui semblent faire exception. On y voit, entre autres, *rotomo* voulant dire « choisir, élire », et *robo* « nettoyer, curer ». C'est le résultat d'une analyse inexacte de la phrase. On dit : « choisir un fusil » *marafarotomo*, « se nettoyer les dents » *nyirobo*, que Binger divise en : *marafa rotomo* « fusil choisir », *nyi robo* « dents nettoyer », tandis qu'il faut analyser ainsi : *marafaro tomo* « fusil-dans prendre, prendre parmi les fusils »; *nyiro bo* « dent dans sortir, ôter de dans les dents ».

[2] Ce nom est, dans le pays, *kongo*, le *o* final très bref.

6° Les liquides *l* et *r* équivalent aussi à *d* et *t*. Les dentales sont plus usitées dans le Nord et le Centre; les liquides se rencontrent plus fréquemment dans les dialectes du Sud. Les exemples sont nombreux :

lo, *do* « s'arrêter » (gbézé, *to*);
sounkourou, *sounkoutou* « jeune fille »;
koro, *koto*, *khoto* (Kh.) « âgé »;
koura, *kouta* « jeune »;
le suffixe *ro*, *to* « dans »;
le suffixe verbal *ra*, *ta*;
lili, *dili*, *dli* (B.) « racine »;
le mot arabe *sadaqa* « aumône » donne (M.) *saraka*, (K. S.) *sarakha*, (V.) *sara* « aumône »;
le mot français « boîte » donne *bata*, *bara*;
siri, *siti*, *sti* « attacher »;
le mot arabe *sabata* « pantoufle », donne *sabato* (K.), *samato* (M), *sabara*, *samara* (B.).

7° Les dentales mouillées alternent avec les gutturales. Ce changement est également un des plus fréquents, mais il n'a lieu que devant *é* ou *i*, jamais devant *a*, *o*, *ou* :

dyi, *gi* « eau »;
tyé, *ké*, *khé* (K.) « homme »;
kényé, *tyen* (B.) « sable ».

8° Le son *y* initial se nasalise souvent. Il alterne avec la dentale mouillée *dy* : *yégé*, *dyégé*, *nyégo* (K.) « poisson »; *yiri*, *dyiri* « arbre ».

A son tour la dentale *dy* alterne avec *g*, comme il a été expliqué; la nasalisation reste et le son entendu est *ng*. Un nom de village qu'Anderson écrit *Binya* (c'est-à-dire *Baïnya*) se prononce aussi bien *Baïnga*.

9° On rencontre quelques exemples d'équivalence de *dy*, *ty* en *s*. La forme *s* se trouve surtout dans le Sud. Comme *ty* et *k* sont équivalentes, on trouve aussi des exemples d'équivalence de *k* et de *s* et, dans certains dialectes, de *z*. Quelquefois l'*s* est mouillée :

dyi « eau », *zi* (T.);
tyiké « travailler », on entend fréquemment *syaké*, *soké* (V.);
tya « beaucoup » (rare); *sya* (fréquent);
sisé, *syé* « poule »; *tyé* (V.);

10° La labiale *b* équivaut encore à *m*, surtout dans un mot

dissyllabe où les deux voyelles sont les mêmes. De même *t* et *n*; la première voyelle est alors nasalisée :

bama, *banba* « caïman »;
tama, *tanba*, *tanbo* (Kh.) « lame »;
kama, *kanba*, *khanba* (Kh.) « épaule ».

VI

VOCABULAIRE.

Pour éclairer par des exemples ce qui a été dit du paragraphe précédent, nous réunissons ici un certain nombre de mots dont la parenté ne fait pas de doute :

(M.) *kili* « œuf »; (V.) *kéri*; (S.) *khilé*;
(M.) *goulou* [Nord] « peau, cuir »; (M.) [Sud] *boulo*; (V.) *gbouro*; (S.) *gbouni*;
(M.) *sigi* « s'asseoir »; (V.) *si*; (S.) *sikhi*;
(M.) *sisé*, *syé* « poule »; (V.) *tyé*; (S.) *tyokhé*;
(M.) *siri*, *siti*, *sti* « attacher »; (V.) *kiri*, (S.) *kiti*. A rapporter encore à cette racine le mot mandé *dyoulou* « lien, corde », par changement de *s* en *dy* et addition de particule *lou*;
(V.) *dya* « tout ce qui est mauvais »; de là, *dyougou* « mauvais »; *dyanfa* « trahison »;
(M.) *fa* « remplir »; (V.) *fa*; (S.) *foukha*;
(M.) *folo* « premier »; (V.) *péné*;
(M.) *boulou* « main »; (B.) *blo*; (V.) *boro*;
(M.) *sokhoma*, *sakhoma* « matin »; (Kour.) *soma*; (V.) *sama*;
(M.) *korondi* « coton »; (Kour.) *kodondi*; (V.) *koyondi*;
(M.) *tanbi* « passer »; (B.) *témé*;
(M.) *dountoun* « coq », (B.) *douno*.

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.
Peau	*goulou*, *boulou*	*fateï*, *kiri*	*gbourou*	"
Tête	*koun*	*koun*	*koun*	*moun*
Cheveu	*kounsi*	*kounsakhé*	*koundi*	*moundé*
Cou	*kan*	"	"	*kwagi*
Épaule	*kama*, *kamba*	*fangé*	"	"
Bras	*boulou*, *blo* (B)	*bélakhé*	*bouro*	"
Main	*boulou*, *blo* (B)	*bélakhé*	*bouro*	"
Coude	*nounkoun*	"	"	"
Fesses	*dyou*	"	"	"
Cuisse	*woro*	"	"	"
Genou	*kamarinkoun*, *kounbéré*	*khimbi*	*kounbéré*	"

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.
Pied....	*sin*	*san*	*ken*	"
Veines..	*fasa*	*fasa*	"	"
Cœur...	*sou*	"	"	*zi*
Œil....	*yé, nyé, dyé*	*nya*	*dya*	"
Oreille..	*toulou*	*touli*	*toro*	"
Bouche..	*da*	*dé*	*da*	"
Dent...	*nyi*	*nyi*	*nyi*	*ningé*
Langue .	*nèn*	*nèn*	*né*	*né*
Visage..	*nyé, nya*	*nya*	*dya*	"
Doigt...	*koni, koundi*	"	"	"
Os.....	*kourou, koulou*	*kalé, wari*	*kourou, soulou*	"

VII

FORMATION DES MOTS.

On trouve en mandé des éléments auxiliaires ayant gardé leur sens propre et agissant d'autre part comme éléments principaux, et d'autres qui n'ont aucun sens par eux-mêmes et ne s'emploient qu'en juxtaposition avec des éléments principaux. Par exemple, le mot *kono* veut dire « ventre » et s'emploie comme élément auxiliaire dans le sens de « *à l'intérieur de* ». On dira *ba-kono* « dans la rivière ». Mais, d'autre part, on dit aussi *baro*, où l'élément *ro* n'a aucun sens propre et s'emploie seulement en composition avec un sens correspondant à celui de la préposition « dans ».

Nous avons vu que le plus grand nombre des éléments de la langue mandé sont dissyllabiques ou monosyllabiques. Mais beaucoup d'éléments monosyllabiques proviennent de contraction de dissyllabes, et beaucoup d'éléments dissyllabiques sont déjà en eux-mêmes des composés.

La langue mandé présente un grand nombre d'homonymes. Les uns sont réellement des homonymes ayant un sens différent; d'autres proviennent de contractions. Dans le premier groupe, nous rangerons :

ba « mère, chèvre, grand, rivière »; — *ko* « ruisseau, dos »; — *fé* « calebasse, vers ».

D'autre part, on a :

ta « prendre » et *ta*, contraction de *takha* « aller »; — *da* « bouche » et *da*, contraction de *dakha* « pot »; — *fa* « père, plein » et *fa*, contraction de *fakha* « tuer »; — *ko* « ruisseau, dos » et *ko*, contraction de *kokho* « sel »; — *bé* « être », particule de l'aoriste, et *bé*

IMPRIMERIE NATIONALE.

« tous », qui est la contraction d'une racine que l'on retrouve en vaï sous la forme *péné*, et en soso sous la forme *bïri*.

Une méthode de composition fréquente est le redoublement de l'élément simple. Ce phénomène se rencontre dans un certain nombre de noms d'animaux : *kosokoso* « vipère »; *dountoun* « coq »; *ménéméné* « fourmi »; *banba* « caïman »; *maninya* « boa ».

Ce redoublement sert encore à rendre les onomatopées : *dandan* « tambour »; *talantalan* « cloche, cymbale »; *sousou* « moustique »; *dondon* « bourdonnement, guêpe ».

Avec les éléments ayant le sens d'adjectifs, le redoublement exprime la qualité à un haut degré. *Bérébéré* « très bien, beaucoup »; *dindin* « tout petit »; *dondidondi* « très lentement »; *moundimoundi* « tout doucement »; *sasa* « à l'instant », du mot arabe *sa* « heure ».

Du mécanisme grammatical du mandé, il suit que le même radical a plusieurs significations se rapportant toutes à la même idée, lesquelles se distinguent dans les langues plus avancées par des phénomènes différents. Ainsi la racine *si* veut dire « arriver, arrivée, lieu d'arrivée »; *folo* signifie « premier, d'abord, commencer, commencement »; *kélé* « guerre, rixe, se battre, combat, troupe »; *séné* « champ, culture, semer ».

D'autres fois, au contraire, la modification de la racine se fait par juxtaposition d'un élément auxiliaire, comme nous le verrons plus loin. Ces éléments auxiliaires ont tout à fait l'allure de nos préfixes et suffixes. En examinant de près certains mots, on s'aperçoit qu'une partie ne fait pas réellement partie intégrante de la racine, mais paraît être un suffixe qui y a été incorporé. Par exemple, *kouma* « parler, parole » provient de l'adjonction d'une particule *ma* à la racine *kou* que l'on retrouve dans *ko* « dire »; *dougouma* « bas, par terre », de la même particule ajoutée à *dougou* « terre, sol »; *doroma* « petit » provient également d'un élément primaire que l'on retrouve en vaï sous la forme *dori* « petit »; *takhama* « marcher, marche », de *takha* « aller ».

D'autres éléments paraissent avoir perdu un suffixe. On peut rapprocher le mandé *boulou* « bras » du soso *balakha*, *balakhé*; « eau » se dit, en mandé, *dyi*, en soso, *yigé*; « poisson » (M.) *yégé*, (V.) *nyé*, en enlevant le suffixe *gé*, (S.) *yakhé*; « poule » (S.) *toukhé*, (V.) *tyé*, (M.) *syé*, *sisé*.

VIII

NOMS DE NOMBRE.

Les noms de nombre sont les suivants :

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.	BÉRÉSÉ.
1 . .	*kili*	*kiri*	*dondo*	*kila*	*tani*
2 . .	*foula*	*firi*	*féra*	*firi*	*firé*
3 . .	*saba*	*sékoun*	*sagba*	*saba*	*dzaba*
4 . .	*nani*	*nani*	*nani*	*nani*	*nani*
5 . .	*loulou*	*sounì*	*sorou*	*loulou*	*loulou*
6 . .	*woro*	*séni*	*soun dondo*	*dosita*	*méhita*
7 . .	*woron woula*	*soulifiri*	*soun féra*	*dofira*	*méhiré*
8 . .	*ségi*	*soulimasékoun*	*soun sagba*	*dosaba*	*mé-saba*
9 . .	*kononto*	*soulimanani*	*soun nani*	*tavou*	*ménan*
10 . .	*tan*	*fou*	*tan*	*pou*	*pou*
20 . .	*tan foula manga*	*makhonga*	*mo bandé*	*pou fourougo*	*pou firé*
30 . .	*tan saba*	*tonga sékoun*	*mo bandé akotan*	*pou saba*	*pou dzaba*
40 . .	*tan nani*	*tonga nani*	*mo féra bandé*	*pou nani*	*pou nani*
50 . .	*tan boulou, débé*	*tonga souli*	»	*pou loulou*	*pou loulou*
00 . .	*kémé*	*kémé*	*mo sourou bandé*	*mougiré*	*wourou*

Parmi les mots qui expriment le nombre « un », les trois formes *kili*, *kiri*, *kila* sont identiques, aux changements phonétiques près. Il reste les trois formes : *kili*, *dondo*, *tani*.

Les nombres « deux, trois et quatre » ont la même forme partout.

Le mot *nani* « quatre » est à rapprocher du wolof *nyanenti* et du poular *nahi*, qui ont la même signification.

Le mot « cinq » a deux formes : *loulou* et *soli*.

Dans le groupe mandé, le bérésé et le toma comptent par cinq. En soso, « six » se dit *séni*; cela peut être pour *souli-ni*, « cinq et . . . » En toma, « neuf » se dit *tavou*. Le mandé paraît faire exception. Mais il faut remarquer que les mots *ségi* et *kononto* ont évidemment été inventés après coup. *Kononto* veut dire « dans le ventre ». Il se pourrait que ce mot ait été adopté par allusion au nombre de mois que dure la grossesse.

Pour « dix », les noms se réduisent à deux : *tan* et *pou*. Au premier se rapporte le mot soninké *tamou*, et au second le mot wolof *fouka* avec la particule *ka*. Il faut y ajouter un mot employé dans les pays malinké pour indiquer les dizaines : *bi*.

Les dizaines s'expriment par des composés du mot dix. Trente se dit : « trois dizaines » *tan saba*, etc. Il faut remarquer quelques

mots particuliers. Le vaï dit, pour « vingt », *mo bandé* « un homme entier », c'est-à-dire à qui on a compté les doigts aux pieds et aux mains. « Quarante » s'y dit *mo féra bandé* « deux hommes entiers. « Cent », *mo soroo bandé* « cinq hommes entiers ». On peut expliquer d'une façon analogue le mot soso *makhonya* « vingt », en y dégageant la racine *mokho* « homme ». Il faut en rapprocher le mandé *mouga*, *moukha*. Le mot mandé *débé* veut proprement dire « natte ». On l'a pris pour signifier « quarante » parce que les nègres s'assoient à deux sur une natte. Le mot *débé* rend donc la même idée « deux hommes » que le vaï : *mo foula bandé*.

Les Bambara comptent comme les autres Mandé, jusqu'à 80. Mais ils emploient le mot *kémé* dont la signification générale est « cent » pour dire « quatre-vingts ». Ils continuent ensuite, de sorte que *kémé ni tan* veut dire « quatre-vingt-dix », *kémé ni tan foula* « cent », *kémé ni tan saba* « cent dix », etc.

Les Mandé seuls ont des mots pour rendre l'idée du nombre ordinal. Ils l'expriment par la particule *na* ajoutée au nombre cardinal. *Foulana* veut dire « second », *sabana* « troisième », etc. Ils emploient aussi le suffixe *nyan* ou même *nyandou*, et ils disent : *foulanyan*, *foulanyandou*; *sabanya*, *sabanyandou*.

Les multiplicatifs se rendent par le mot *sinya* « fois ». « Deux fois », *sinya foula*; « trois fois », *sinya saba*.

Pour indiquer la distribution, on répète le radical numéral : « Deux à deux » se dit *foula-foula*, « trois par trois » *saba-saba*.

IX

PRONOMS.

Les pronoms sont les suivants :

		MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.	TOMA.
Sing.	1re pers.	*né*	*n*	*n*	*na*
	2e —	*i*	*i*	*i*	*yavé*
	3e —	*a*	*a*	*a*	*a*
Plur.	1re pers.	*an*	*moukou*	*mou*	»
	2e —	*alou*	*wo*	*wou*	»
	3e —	*alou*	*i*	*a*, *anou*	»

En mandé, *lou* est la marque du pluriel. Donc *alou* est le pluriel de *a* et, par mutation de voyelle, remplace aussi *ilou*, qui serait le pluriel de *i*. Le mot *moukou* ne diffère de *mou* que par l'adjonction de la particule *kou*. Enfin le mot vaï *anou* est le même que le mandé *alou*.

Il faut remarquer que le *ou* final de ces pluriels s'altère en *i*

devant le y du suffixe *yé*. On dit : « dis-leur » *afo aliyé*, et non *afo alouyé*.

La personnalité s'indique par le suffixe *fan*, *fana* ou *béré*; « toi-même » *yfana*, *ibéré*. Ces suffixes sont, en soso, *kan*; en vaï, *wanga*.

Ces mots servent à rendre les pronoms et adjectifs possessifs. Pour les pronoms possessifs on emploie le suffixe *ta*, dont le sens propre est « part », et l'on dit : *n'ta* « ma part, le mien »; *ita*, etc.

Les démonstratifs sont :

	MANDÉ.	SOSO.	VAÏ.
Pour une chose rapprochée.....	*o*	*na*	*ké*
Pour une chose éloignée.....	*nyi*	*i*, *yi*	*mé*

Les démonstratifs *mé* et *ké*, en vaï, s'emploient isolés ou accolés. *Demmé*, *demméké* « cet enfant ».

Il y a d'autres démonstratifs indiquant le lieu : « ici » (M.) *yan*, (V.) *nyé*; « là » (M.) *yé*, (V.) *nou*.

Dans tous ces démonstratifs, la consonne dominante est le y, avec ses modifications : *ny*, *dy*, *ty* = *k*.

X

ÉLÉMENTS AUXILIAIRES.

Nous avons dit que certains de ces éléments existent réellement et expriment des idées propres; les autres, au contraire, ont perdu leur sens primitif et servent seulement à indiquer les rapports de l'idée principale avec les autres idées de la phrase, rapports qui sont indiqués dans d'autres langues par les terminaisons de la déclinaison et de la conjugaison, par les prépositions, etc. La plupart de ces éléments auxiliaires sont employés comme suffixes. Quelques-uns seulement sont préfixés.

§ 1. PARTICULES AYANT UNE EXISTENCE PROPRE.

1. Parmi ces mots sont ceux qui servent à indiquer le genre. La distinction ne se fait que pour les animaux. On indique leur sexe en faisant suivre le nom de l'espèce du mot qui signifie « homme, mâle », ou de celui qui signifie « femme, femelle ». Ce sont :

(M.) *ké*, (S.) *kamé*, (V.) *kaima*, (T.) *zouni* « mâle, homme »; (M.) *mousou*, (S.) *gilé*, (V.) *mousouma*, (T.) *kanzani* « femme, femelle ».

Par exemple « fils ou fille » se dit au moyen du mot « enfant ».

(M.) *dinké* « fils », *dinmousou* « fille »; — (S.) *dikamé*, *digilé*; — (V.) *dènkaïma*, *dènmousouma*.

La racine pour l'un des mots est la même dans tous les dialectes : *ké*, *ka*, *kai*. Pour l'autre, le soso *gilé* diffère de la racine commune aux deux autres : *mousou*.

2. D'autres mots servent à indiquer les rapports d'idées que nous rendons par les noms d'agents, noms d'actions, noms d'instruments, etc. Les plus employés sont :

(M.) *mokho*, (S.) *moukhé*, (V.) *mo* « homme »; — (M.) *fèn*, (S.) *fé*, *sé*; (V.) *fèn* « chose »; — (M.) *kou*, (V.) *ko* « chose »; — (M.) *bakha* « travailler, celui qui travaille »; — (M.) *tigi* « maître »; — (M.) *ké* « homme ».

Les racines *bakha*, *mokho*, *ké* indiquent les noms d'agents. On dit : *kélé* « guerre », *kélébakha*, *kélémokho* « guerrier »; — *gara* « fil », *garanké* « bourrelier »; — *noumou* « forger », *noumouké* « forgeron ».

La racine *ké* s'ajoute notamment aux noms de pays pour indiquer leurs habitants.

La racine *tigi* indique l'homme qui a la qualité indiquée par la racine principale. Le mot *tigi* veut dire proprement « maître ». C'est l'analogue du *bou* de l'arabe vulgaire. *Dougou* « village », *dougoutigi* « chef de village »; — *lou* « case », *loutigi* « chef de case »; — *dyanfa* « trahison », *dyanfatigi* « traître »; — *samba* « force », *sambatigi* « fort ».

La racine *fèn* indique la chose qui sert à l'action du verbe. *Balou* « nourrir », *baloufèn* « nourriture ».

La racine *kou* s'emploie en préfixe. Elle indique le rapport d'idée exprimé par nos adverbes. *Sobé* « bon », *kousobé* « bien »; — *dyougou* « désagréable », *koudyougou* « mal ».

3. Le mot *din* « enfant », sert à former des diminutifs. Il sert aussi, avec les noms d'arbres, à indiquer les fruits. *Yiri* « arbre », *yiridin* « fruit »; — *tamarou* « dattier », *tamaroudin* « datte »; — *konko* « talus », *konkodin* « petit talus ».

4. Certains adverbes de lieu et de position expriment des rapports qui sont rendus en mandé au moyen de noms de parties du corps. Ainsi *kan* veut dire « cou » et « en haut »; — *ko* « dos » et « derrière, en arrière de »; *kono* « ventre, à l'intérieur de, dans »; — *nya* « œil, visage » et « devant ».

Tinti « montagne », *tintikan* « en haut de la montagne »; — *ba* « rivière », *bako* « derrière la rivière, de l'autre côté de la rivière »; — *boun* « case », *bounkono* « dans la case »; — *sou* « cheval », *sounya* « devant le cheval ».

Dans le même sens de « sur, au-dessus de », on trouve employé le mot *san* « ciel » et *santo* « dans le ciel » pour signifier « dessus ».

Enfin le mot *yé* « là » sert à préciser le démonstratif. *Nyi mousou yé* « cette femme-là » ; *nyi yiri yé* « cet arbre-là ».

5. Une autre racine *ké*, dont le sens propre est « faire », sert à construire des verbes neutres. *Séné* « champ », *sénéké* « cultiver » ; — *don* « danse », *donké* « danser » ; — *domoli* « repas », *domoliké* « manger » (faire son repas).

§ 2. PARTICULES N'AYANT PAS UNE EXISTENCE PROPRE.

A. — *Particules nominales.*

1. On trouve certaines particules fréquentes dans les noms et qui n'ajoutent pas une idée particulière à la racine principale. Ce sont : *kha*, *khé*, *kho*, *ga*, *gé*, *gi*, *go*. M. *mokho*, S. *moukhé*, V. *mo* « homme » ; élément principal, *mo*. S. *toukhé*, V. *thyé*, M. *sisé*, *syé* « poule » ; — S. *yigé*, V. M. *yi*, *dyi* « eau » ; — *dougou*, *dou* « village ».

La particule *go* s'ajoute souvent par euphonie à certains mots terminés en voyelle nasalisée. *Boun* « case », *boungola* « dans la case » ; *loun* « jour », *loungo loun* « tous les jours » ; — *lalan* « lit » ; K. *lalango* ; — *din* (M.), *dingo* (K.), *dé* (B.) « enfant ».

La particule *ma* est également très fréquente. *Ko* « dire », *kouma* « parole, parler » ; *takha* « aller », *takhama* « marche, marcher ». Elle se trouve dans les mots vaï : *kaïma* « homme », *mousouma* « femme » ; — *dou* « entrer », *doumo* « faire entrer, manger ». Il semble subsister là un reste d'un mot *ma* « faire », qui se retrouve avec ce sens en vaï, mais perdu en mandé.

2. Le suffixe *lou* indique l'idée de pluriel. *Nisi* « bœuf », *nisilou* « des bœufs ». Il ne s'emploie jamais avec un nom de nombre. Il semble venir du mot *lou*, qui veut dire « réunion de cases où habite une famille ». *Nisilou* voudrait dire « famille de bœufs ».

Cette particule s'ajoute également à un certain nombre de mots dont le sens correspond non à celui de nos substantifs, mais à celui de nos adjectifs. Dans ce cas, le mot qui correspond au nom ne prend pas le pluriel. Ces mots sont ceux qui s'emploient seuls, sans aucune particule en préfixe. Ils sont en petit nombre et expriment les couleurs, les sensations principalement. *Ko* « ruisseau », *kolou* « des ruisseaux », *ko woyo* « un ruisseau rapide », *ko woyolou* « des ruisseaux rapides ».

Elle s'ajoute également aux démonstratifs employés seuls,

c'est-à-dire correspondant à nos pronoms. *Nyi* « celui-ci, *nyilou* « ceux-ci ».

3. La particule *la* (et *na*) indique le nom d'auteur. *Nisigéla* « le gardien de bœufs », de *nisi* « bœuf », et *gé* « soigner »; *sakélala* « la sentinelle », de *sakéla* « garde »; — *takhama* « marcher », *takhamala* « voyageur »; — *sénékala* « cultivateur », de *séméka* « cultiver »; — *donkili* « chanter », *donkilila* « chanteur »; *fakha* « tuer », *fakhala* « celui qui tue ». Elle indique également l'instrument : *sigi* « s'asseoir », *sigila* « siège ». — *La* « être couché », *lala* « lit »; *tégé* « couper », *tégéla* « hache ».

On trouve aussi le suffixe *ba* pour indiquer le nom d'auteur. C'est probablement un abrégé de *bakha*.

4. Deux racines auxiliaires rendent l'idée de nos noms abstraits et de nos noms d'action. Ce sont *li* et *ya* ou *nya*. *Domo* « manger », *domoli* « le repas »; — *di* « ce qui est agréable », *diya* « plaisir ».

5. La racine *nda* indique les accidents de terrain. *Digi* « descendre », *diginda* « la descente, la pente »; — *tégé* « traverser », *tégénda* « le passage »; — *boula* « finir » (en parlant d'une rivière); *boulanda* « le confluent »; — *yélé* « monter », *yélénda* « la montée, la rampe ».

B. — *Particules adjectives.*

1. Nous indiquerons d'abord celles qui servent à former des augmentatifs et des diminutifs.

Augmentatifs : *ba*.

Diminutifs : *di* (*din* « enfant »), *lé*, *ni*.

Nous avons déjà signalé l'emploi du mot *din* « enfant », comme diminutif :

Kono « ventre », *konoba* « gros ventre »; — *tinti* « colline », *tintiba* « montagne »; — *ba* « rivière », *balé*, *bali*, *bani* « petite rivière »; — *boun* « ample », *bounba* « grand, spacieux, beaucoup »; — *méné* « petit », *méséni* ou *méséndi* « tout petit »; — *fé* « calebasse », *féli* « petite calebasse »; — *doromandi* « petit », de la racine *do* avec les particules *ro*, *ma*, *di*.

2. Nos participes passés et présents se rendent par les suffixes *ro*, *to*, *la*, qui ont le sens de « dans », pour le participe présent, et *la*, *lé*, pour le participe passé ou l'adjectif verbal. *Minlokho* « avoir soif », *minlokhoto* « ayant soif » (dans la soif).

Tambi « passer », *tambito* « en passant ».

Fakha « briser », *fakhala*, *fakhalé* « brisé, mort ».

3. Beaucoup d'adjectifs se rendent par les racines *rin*, *ré*, *lé* et *ba*, placées en suffixes. *Fasa* « veine », *fasalé* « maigre »; *kama* « épaule », *kamarin* « homme fait »; *domoli* « repas », *domoliba* « mangeable ».

4. La racine *ta*, qui a le sens de « part » et d'où vient *tala* « partager », sert à rendre les pronoms possessifs, ainsi que nous l'avons vu.

5. Un grand nombre de racines se combinent avec la particule *ka* ou *kha* en préfixe et prennent des sens correspondant à ceux de nos adjectifs qualificatifs. *Di*, idée de « chose agréable », *a ka di* « c'est agréable »; *dyan*, idée d'« éloignement », *a ka dyan* « éloigné »; *sourou*, idée de « petitesse », *a ka sourou* « petit ».

Il est à remarquer que ces racines ne s'emploient jamais isolées. Pour dire « un homme bon », on dit « un homme il est bon » *mokho a ka nyi*; — « le village éloigné » *dougou a ka dyar*, « le village il est éloigné »; — « la rivière large » *ba a ka boun*.

C. — *Particules circonstancielles.*

Elles répondent à peu près à nos prépositions. Les principales sont :

Fan, *fana* « à côté de », chez »; *fé* « vers »; *ro*, *to*, *la*, *ma* « dans »; *ma* « avec »; *tyé* « entre »; *yé* « à ».

Tinti « montagne », *tintifé* « vers la montagne »; — *ba* « rivière », *baro* « dans la rivière »; *bada* « la rive », *badala* « sur la rive »; — *yèndé* « hache », *yèndéma* « avec la hache »; — *tala* « partage », *talantyé* « au milieu », *tyéma* « le milieu », *tyémoto* « au milieu »; — *afo mousouyé* « dis à la femme ».

Le suffixe *yé* s'emploie ordinairement dans le même sens que notre datif. Mais, avec le verbe *di* « donner », on emploie *ma*; *adi mousouma* « donne à la femme ».

Les particules *ro*, *to*, *ma* s'ajoutent également aux mots qui expriment les mêmes rapports que nos adverbes, et dont nous avons parlé plus haut. *Ko* « derrière » donne *koro*, *koto* « derrière », et par extension, « sous »; *kofé* « derrière », avec mouvement, et *koma* « de derrière »; — *bankoro* « sous les palmiers » *tintikofé* « derrière la montagne », *tintikoma* « de derrière la montagne ».

De même, *san* « dessus » donne *santo* « sur »; — *nya* « devant » donne *nyato* « en avant de »; — *dougou* « terre » fait *dougouma* « en bas ».

Fé forme un certain nombre de locutions ayant l'idée de « direction ». *Ko* « derrière », *kofé* « derrière »; — *fan* « direction », *fanfé* « du côté de »; — *kéré* « tout le tour », *kéréfé* « autour de ».

D. — *Particules verbales.*

Les particules verbales sont les suivantes : *bé*, *ka* ou *kha*; *ra* ou *ta*. Les deux premières se placent en avant du corps de la racine verbale; la dernière se place en suffixe.

1. *Bé.* La particule *bé* s'emploie dans les mêmes cas que notre présent et notre futur. Elle caractérise donc l'analogue du temps aoriste de l'arabe. Devant cette particule, le pronom de la 1re personne s'élide et devient *m'*. Devant le pronom de la 2e ou de la 3e personne, cette particule s'élide. Il arrive que sa voyelle se modifie euphoniquement, en rapport avec celle de la 1re syllabe de la racine principale. On a alors les formes *ba* ou *bi*. *Na* « venir », *a bé na* « il vient »; — *gosi* « battre », *m'bé gosi* « je bats » ou « je battrai », *m'b'i gosi* « je te battrai »; — *sigi* « être assis », *m'bi sigi* « je suis assis ».

Bé s'emploie avec les mots formés avec le suffixe *la*, *lé*, *ba*, et ayant un sens analogue à nos participes ou à nos adjectifs qualificatifs. *Domoliba* « glouton », *a bé domoliba* « il est glouton »; — *fakha* « casser », *fakhala* « cassé », *a bé fakhala* « il est cassé ». On retrouve là le sens propre de *bé*, qui veut dire « être, se trouver ».

2. *Ka* ou *kha*. Cette particule a des usages très différents. Elle répond d'abord à l'idée de passé dans les verbes transitifs. *Si* « creuser », *a ka si* « il a creusé »; — *tégé* « couper », *a ka tégé* « il a coupé ».

En second lieu, elle rend l'idée de commandement. L'impératif peut s'exprimer, d'ailleurs, en énonçant simplement l'élément principal, quand il s'agit d'une seule personne. Dans ce cas, cette racine est précédée souvent du pronom de la 2e personne, qui se change fréquemment en *a*. Quand on s'adresse à plusieurs personnes, on emploie *ka* ou non, mais on fait toujours usage du pronom *alou*. *Na* « venir », *na*, *a na*, *i ka na* « viens »; *alou ka na* « venez »; — *beri* « courir », *iberi* « cours ».

Cette même forme sert à la première personne du pluriel. *An ka takha* « allons », de *takha* « aller ».

Enfin la même particule *ka* marque la subordination de deux actions. *Afo a yé a ka na* « dis-lui qu'il vienne ».

3. *Ra*, *ta*, se place en suffixe et rend l'idée du passé dans les

verbes intransitifs. *Na* « venir », *a nata* « il est venu »; — *sigi* « s'asseoir »; *a sigita* « il s'est assis »; — *takha* ou *ta* « s'en aller », *a takhata* ou *a tara* « il s'en est allé ».

Quand la dernière voyelle de la racine principale est nasalisée, il s'introduit un *a* euphonique. — *Pan* « voler » (en parlant des oiseaux); *a panara* « il s'est envolé ». Ou bien *ra* se change en *na* par mutation de liquide, et la voyelle nasalisée devient simple. *Ban* « finir », *a banta*, *abana* « il a fini ». *Mo* « cuire, mûrir »; *a mona* « il a mûri, il est mûr ».

La distinction entre les verbes actifs et neutres au point de vue de l'emploi de *ka* et *ra* est rendue sensible par le rapprochement que l'on peut faire d'une même racine employée dans les deux sens. Ainsi, on dit:

Kou « laver », *a ka fani kou* « il a lavé son pagne », *a koura* « il s'est lavé »;

Bo « sortir », *a ka dyi bo* « il a vidé l'eau », *a bora* « il est sorti »;

Fa « remplir », *a ka dakha fa* « il a rempli la cruche »; *dakha fara* « la cruche a été remplie ».

E. — *Particules négatives.*

Les particules négatives verbales sont: *té*, *ma* ou *man* et *kana*. *Té* s'emploie dans les cas où l'on emploierait *bé* s'il n'y avait pas de négation. *Ma* s'emploie dans les cas où l'on emploierait *ka* ou *ra*. Il y a exception pour l'impératif, dont la particule négative est *kana*.

Ainsi, on dit:

Takha « s'en aller », *n'bé takha* « je m'en vais », *n'té takha* « je ne pars pas », *a takhata* « il est parti », *a man takha* « il n'est pas parti », *i kana takha* « ne pars pas ».

Kou « laver », *a bé kou* « il lave » ou « il lavera », *an té kou* « il ne lave pas » ou « il ne lavera pas », *a ka kou* « il a lavé », *a koura* « il s'est lavé », *a ma kou* « il n'a pas lavé, il ne s'est pas lavé », *i kana kou* « ne lave pas ».

La particule *ma* s'emploie comme correspondante de *ka* comme racine auxiliaire d'adjectif. *A ka nyi* « c'est bon », *a ma nyi* « ce n'est pas bon »; *a ka golé* « c'est difficile », *a man golé* « c'est facile ».

La particule *bali* ou *bari* rend l'idée de « privation » et correspond à des adjectifs. Elle traduit également notre préposition *sans* avec un nom. *Lon* « savoir », *lonbali* « ignorant, sans science ».

F. — *Diverses.*

O; s'emploie avec un mot répété pour rendre l'idée de totalité absolue. *Mokho* « homme », donne *mokh'o-mokho* « tout le monde »; *dougou* « village », *dougou-o-dougou* « tous les villages »; *touma* « temps », *toum'o-touma* « tout le temps ».

Cette idée se rend encore par le mot *bé : mokho bé* « tous les hommes »; *alou bé ka na* « venez tous ».

Lé, lémou, dou; ces particules servent à insister sur l'idée. Par exemple, on dit: « je suis roi » *né fama;* mais on dira : *né fama dou* « c'est moi qui suis le roi »; — « c'est à moi ces bœufs » *nyi nisi n'ta lémou*; — « qui est-ce? (qui est-là »?) *dyon la?*

Yé; cette particule a le sens de « à, vers »; elle rend une idée qui correspond à notre datif. « Je lui ai dit » *n'ka fo ayé.* Elle s'emploie aussi dans un sens assez rapproché de celui-là contenant l'idée de « parvenir ». « Je suis roi » *né fama yé*, ou même *n'yé fama yé* « je suis devenu roi ».

Pour exprimer la même idée au passé, on emploie le mot *touma* « temps », abrégé en *toum'*. « J'ai été » *n'toum' bé*; « j'ai été roi » *n'toum'bé fama yé;* — « qui était là? » *dyon lé touma?*

Quand l'idée se rapporte à un état futur, on emploie le mot *ké*, dont le sens propre est « faire, devenir ». « Je serai roi » *né fama ké*, ou *n'ké fama yé.*

XI

DE L'ORDRE DES MOTS.

Nous avons vu que les éléments auxiliaires permettent d'indiquer un certain nombre de nuances de la pensée, notamment :

Les rapports de lieu ou de position;

Les rapports de temps ou de cause;

L'imminence ou l'accomplissement de l'action.

Il n'y a pas de racines exprimant les rapports des idées dans la phrase. On trouve bien quelques démonstratifs et pronoms et aussi la racine *ta* qui sert à former les pronoms possessifs et paraît un premier pas vers le génitif. Mais il n'y a rien qui distingue nettement dans une phrase le sujet et le complément. On ne peut les reconnaître qu'à leurs places dans la phrase. La construction est tout pour le sens.

La phrase se construit de la façon suivante :

1° En premier lieu, le sujet;

2° Les particules verbales préfixes;

3° Le complément direct;
4° Le verbe avec les particules verbales suffixes;
5° Les compléments circonstanciels.

Exemples :

« La mère lave » *ba bé kou;*
« La mère lave le pagne » *ba bé fani kou;*
« La mère s'est lavée » *ba koura;*
« La mère lave le pagne dans l'eau » *ba bé fani kou dyiro.*

Quand il y a plusieurs sujets, on en met un au début de la phrase, les autres à la fin. « Le père, la mère et l'enfant viendront » *fa bé na ani ba ani din* « le père viendra et la mère et l'enfant ».

Les mots qui correspondent à nos adjectifs qualificatifs se placent après ceux qui correspondent à nos substantifs. Mais il faut remarquer qu'ils se rendent par une phrase tout entière : *mokho ka nyi* « un homme bon » (un homme qui est bon). Ceux qui modifient l'idée du verbe (adverbes) se placent après le verbe. « La vieille mère lave le pagne » *ba koro bé fani kou.* « La vieille mère lave le pagne rouge » *ba koro bé fani woulé kou.* « La vieille mère lave bien le pagne rouge dans l'eau » *ba koro bé fani woulé kou kousobé dyiro.*

Il y a exception pour les particules négatives qui se placent en préfixes et pour les démonstratifs qui précèdent le nom.

Le nom qui modifie un autre nom se mettra immédiament après lui. « Le parc à bœufs » *nini woré* (bœuf parc). « La pioche du cultivateur » *sénékéla daba* (cultivateur pioche). « Le chef de village » *dougou tigi.* De même, les pronoms personnels, dans le cas où ils indiquent des sujets de possession, se placent avant le nom de l'objet possédé. *M'fa* « mon père » (le père de moi); *i ba* « ta mère » (la mère de toi); *né boun kono* « dans ma case ».

Cela explique pourquoi les mots qui expriment les rapports de position, comme *kan, ko, kono, nya,* se placent en suffixe; et aussi les particules sans signification propre indiquant des rapports de circonstance.

Le complément direct se distingue simplement par sa position dans la phrase; il n'est accompagné d'aucune particule. Les particules, au contraire, distinguent les compléments circonstanciels.

Le rapport d'attribut se marque de différentes façons : quand l'attribut est un substantif, il est joint au sujet, en général, par simple apposition : *n'tokho Mahmadou* « mon nom est Mahmadou », *i mokho béré* « tu es un homme bon ».

Quand l'attribut n'est pas un substantif, il est accompagné des particules *bé* ou *ka*. « L'eau courante » *dyi woyo*, « l'eau est courante », *dyi bé woyo*.

Le plus souvent, les idées correspondant à nos adjectifs qualificatifs sont rendues par des mots liés au substantif par le rapport d'attribut. *Nyi* « bon », *mokho nyima* « un homme bon », *mokho a ka nyi* « un homme bon », littéralement « un homme il est bon ». « La cruche est cassée » *dakha bé fakhala*, « mon pagne est sali » *n'fani bé nokhoba*, « une grande montagne » *tinti ka boun*, « un village éloigné » *dougou ka dyan*.

En règle générale, la particule *bé* s'emploie :

1° Pour signifier « se trouver » ; *a bé yan* « il est là » ;
2° Avec les mots formés par l'adjonction des suffixes *ba*, *la*, jouant le rôle de nos participes ;
3° Comme particule de l'aoriste.

La particule *ka* s'emploie :

1° Comme particule du passé et du subjonctif ;
2° Comme particule attributive dans la plupart des cas.

Le verbe fait, comme nous l'avons vu, des distinctions pour l'aoriste, le passé, le subjonctif, l'infinitif.

XII

RELATIONS DE LA LANGUE MANDÉ AVEC LES LANGUES VOISINES.

La langue mandé, avec ses ramifications, forme un idiome bien nettement séparé des langues voisines. On y reconnaît un très petit nombre d'emprunts, qui viennent, le plus souvent, de l'arabe et du poular. A l'arabe, le mandé a pris les mots qui indiquent une certaine civilisation : les noms des jours de la semaine, certains noms d'objets importés, de harnachement, de culture intellectuelle. Du poular viennent des noms d'animaux dont les Pouls font l'élevage et qu'ils exportent chez les Mandés. On ne trouve pas d'emprunts faits aux langues orientales, telles que le haoussa.

Parmi toutes ces langues, on peut remarquer la pauvreté du mandé. Les animaux se désignent par le nom de l'espèce, auquel on ajoute « mâle », « femelle » ou « petit » suivant l'individu que l'on veut désigner. Le poular, au contraire, et le wolof ont des mots spéciaux pour chacun d'eux. De même, les fruits n'ont pas

de noms particuliers; on les désigne par le nom de l'arbre qui les produit. Et ainsi de suite. On ne remarque guère de richesse dans la langue des Mandé que pour désigner les différentes calebasses dont se compose leur batterie de cuisine et surtout pour les diverses espèces de mil, qui constituent leur aliment principal.

J.-B. Rambaud.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LE RÔLE DU LARYNX

DANS LES CONSONNES SOURDES ET SONORES.

(VOIX HAUTE, VOIX CHUCHOTÉE, VOIX RESPIRATOIRE.)

J'avais montré autrefois, au moyen de tracés graphiques[1], que le bruit qui accompagne les consonnes sonores est produit par des vibrations du larynx identiques aux vibrations des voyelles, et j'en avais conclu que la présence ou l'absence de ces vibrations constitue le caractère distinctif des *sourdes* et des *sonores*.

Mais on avait objecté à cette manière de voir que les sonores se distinguent aussi des sourdes dans la voix chuchotée, dans laquelle les vibrations laryngiennes font cependant défaut; de là une certaine hésitation à accepter l'action du larynx, même dans la parole à haute voix, qui m'avait engagé à entreprendre des observations et des expériences plus concluantes.

Ces recherches ont mis en évidence les faits suivants:

1° Dans la voix haute, non seulement le larynx fournit des vibrations pendant les consonnes sonores comme pendant les voyelles, mais ces vibrations comme dans les voyelles peuvent se produire à différentes hauteurs de l'échelle musicale. La glotte garde la même disposition pendant les consonnes sonores que pendant les voyelles: elle change au contraire d'aspect pour les consonnes sourdes;

2° Dans le chuchotement, les vibrations laryngiennes sont remplacées par un bruit d'une autre nature, mais également d'origine laryngienne, et qui, comme les vibrations de la parole à haute voix, reste identique à lui-même dans les consonnes sonores et dans les voyelles;

[1] Rosapelly, *Inscription des mouvements phonétiques.* (*Travaux du laboratoire de M. Marey.* Paris, Masson, 1876.)

3° Enfin il existe un troisième type de parole qu'on peut appeler *parole respiratoire* ou *voix respiratoire*. Dans cette manière de parler, d'ailleurs exceptionnelle, la glotte garde toujours le même aspect, et toute différence entre les sourdes et les sonores est effacée.

§ 1. VOIX HAUTE.

A. *Comparaison entre les vibrations des consonnes sonores et celles des voyelles.*

Deux tracés simultanés sont nécessaires pour étudier cette question: le tracé des mouvements des lèvres, et celui des vibrations laryngiennes. Le tracé inférieur indique les mouvements des lèvres; sa ligne descend au moment de l'occlusion buccale, reste abaissée tant que cette occlusion persiste, et se relève quand les lèvres se rouvrent: elle marque par conséquent le commencement, la durée et la fin de la consonne. Le tracé supérieur donne les vibrations du larynx inscrites au moyen de l'instrument actionné par l'organe lui-même. Les tracés originaux ont été reproduits après agrandissement photographique de $\frac{8}{1}$, de sorte qu'une seconde est représentée par une longueur de 8 centimètres de tracé.

Fig. 1. — ABA. Vibrations laryngiennes pendant la durée de la consonne.

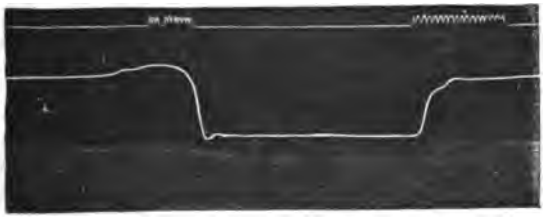


Fig. 2. — APA. Interruption des vibrations laryngiennes pendant la consonne.

Non seulement on voit que ces vibrations persistent pendant la consonne sonore : *aba*, tandis qu'elles s'interrompent pendant la durée d'une sourde : *apa;* mais, si à l'aide d'une loupe, on

IMPRIMERIE NATIONALE.

compte combien il y en a dans 2 centimètres de longueur (ce qui, avec la vitesse de rotation du cylindre enregistreur et l'agrandissement des images, correspond à un quart de seconde), on voit que ces vibrations ne sont pendant les consonnes ni plus ni moins fréquentes que pendant la voyelle associée : elles correspondent à la même hauteur de son.

Fig. 3. — ABBA. 88 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 4. — ABBA. 120 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 5. — ABBA. 144 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 6. — ABBA. 168 vibrations doubles à la seconde.

J'ai prononcé les groupes syllabiques *abba*, *obbo* (c'est-à-dire composés d'une consonne redoublée sonore entre deux voyelles) successivement sur quatre notes auxquelles j'ai cherché à don-

Fig. 7. — OBBO. 80 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 8. — OBBO. 112 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 9. — OBBO. 128 vibrations doubles à la seconde.

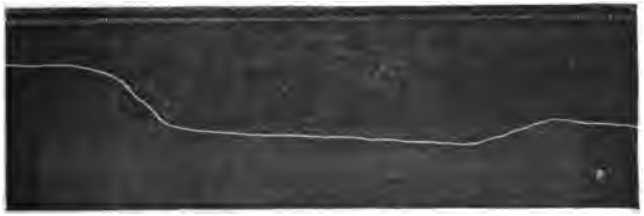


Fig. 10. — OBBO. 176 vibrations doubles à la seconde.

ner la hauteur des quatre notes d'un accord parfait; et, si je compte à la loupe le nombre de vibrations ainsi produites, je

trouve pour *abba* les chiffres de 22, 30, 36, 42 vibrations par quart de seconde; l'accord parfait demanderait les chiffres 22, 27,5, 33, 44, qui auraient été obtenus avec une voix plus juste que la mienne; mais le point important est que le nombre des vibrations a toujours été le même pendant une consonne que pendant la voyelle associée : le larynx chante pendant les consonnes sonores comme pendant les voyelles.

Quant à l'amplitude des vibrations, elle n'est pas moindre pendant les consonnes sonores que pendant les voyelles. Il est même remarquable que sur beaucoup de tracés les vibrations des consonnes sont très nettement inscrites, tandis que celles des voyelles font défaut. Cela ne veut pas dire que le larynx vibre plus fort pendant la consonne; ses vibrations se transmettent seulement mieux aux parois du cou, et par elles aux instruments inscripteurs, quand la masse d'air en vibration est enfermée que quand elle communique librement avec l'extérieur. Il n'en est pas moins intéressant de constater que c'est pendant la consonne, où leur présence a été contestée, que les vibrations laryngiennes s'inscrivent le mieux.

Mon explorateur du larynx ne donnant pas les différences d'amplitude des vibrations, j'ai essayé de prendre les vibrations venant du larynx en introduisant dans la bouche l'extrémité ouverte d'un tube fin de caoutchouc, muni à son autre extrémité du tambour à levier enregistreur, j'ai obtenu pour *adda*, chanté successivement sur les notes de l'accord parfait le tracé suivant qui montre que l'amplitude est généralement plus grande pendant la consonne. J'ai fait la même expérience avec *ibbi*, *iddi*, *oubbou*, etc., et j'ai été amené à choisir, pour les expériences ultérieures au moyen de cet appareil, des voyelles à diamètre ou à orifice rétréci, de préférence aux voyelles ouvertes qui n'impressionnent pas aussi facilement les instruments graphiques, la vitesse de translation de l'air étant d'autant plus grande que les points traversés par lui sont plus rétrécis.

Fig. 11. — ADDA. 88 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 12. — ADDA. 104 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 13. — ADDA. 128 vibrations doubles à la seconde.

Fig. 14. — ADDA. 160 vibrations doubles à la seconde.

Je pense que ces expériences plusieurs fois répétées, toujours avec le même résultat, ne laissent subsister aucun doute sur la nature du bruit des consonnes sonores à haute voix : il est le résultat de vibrations laryngiennes identiques à celles des voyelles.

B. *Identité d'aspect de la glotte pendant les voyelles et pendant les consonnes sonores.*

A cette identité d'action du larynx correspond une identité d'aspect.

Il n'est pas aisé de voir le larynx pendant les consonnes puisque celles-ci exigent l'occlusion plus ou moins complète de la bouche. J'ai pu toutefois y réussir, en usant d'un subterfuge. Si l'on commande à une personne un mouvement d'ensemble dont on empêche partiellement l'exécution, les parties du mouvement auxquelles on ne fait pas obstacle s'exécutent néanmoins; si, par exemple, on commande de fermer la main tout en retenant un doigt, les doigts restés libres se fermeront.

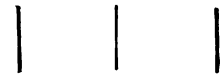
Chez plusieurs sujets dont je voulais examiner la glotte au laryngoscope[1], j'ai placé entre les mâchoires des bouchons de liège destinés à les empêcher de se rapprocher; en même temps je maintenais leur langue comme pour l'examen laryngoscopique ordinaire. Puis je leur commandais de prononcer des groupes phonétiques tels qu'*èbè*, *èpè*, etc., c'est-à-dire composés d'une consonne entre deux voyelles. L'occlusion de la bouche étant empêchée, la consonne était assurément fort altérée, remplacée par un son inarticulé; mais les sujets faisaient effort pour la prononcer, et rien ne s'opposait à ce que leur larynx s'acquittât alors comme dans les circonstances normales du rôle qui lui incombe dans la prononciation de chaque consonne.

En effet, dans les groupes à consonnes sourdes, comme *âpâ*, *épé*, entre deux voyelles, pour lesquelles la glotte se réduit à une fente linéaire, j'ai vu les cordes vocales s'écarter largement pendant la consonne comme pour la respiration silencieuse.

Fig. 15.

Au contraire, dans les groupes à consonnes sonores, comme *aba*, *ébé*, la glotte reste, pendant la consonne, exactement semblable à ce qu'elle est pendant la voyelle antécédente et la voyelle suivante.

Fig. 16.



On constate facilement par l'oreille, dans ces expériences, le bruit des sonores et le silence des sourdes.

§ 2. VOIX CHUCHOTÉE.

Rôle du larynx dans la voix chuchotée.

Le larynx fournit à la voix chuchotée un souffle qui y joue exactement le même rôle que les vibrations musicales dans la voix haute. Je croyais avoir été le premier à observer ce fait,

[1] Ces expériences ont été faites en collaboration avec mon ami le Dr Coupard.

mais notre président, M. Psichari, a bien voulu me signaler le travail de Brücke[1] où il est déjà constaté. Notre confrère M. Raillard a eu l'obligeance de me communiquer cet ouvrage.

Voici la traduction *in extenso* de ce que dit Brücke (*loc. cit.*, p. 5) : « Il est aussi en notre pouvoir de ne donner à la fente vocale ni l'étroitesse nécessaire pour produire des sons musicaux, ni une ouverture assez large pour que l'air s'en échappe tout à fait librement. Nous pouvons la rétrécir de telle sorte, qu'à la vérité les cordes vocales n'entrent pas en vibrations musicales, mais que l'air en les franchissant produise un bruit de frottement léger, mais appréciable. C'est ce bruit par lequel nous remplaçons, dans le chuchotement, le son musical de la voix, de façon à distinguer, même dans la voix basse et tout à fait dépourvue de son musical, les lettres qui, dans la voix haute, possèdent ce son de celles où il n'existe pas; car, même dans le chuchotement, nous distinguons *s* dur et *s* doux, *f* et *w*, *j* et *ch*, etc. »

Cette description est exacte[2]; mais, en la confirmant, je crois pouvoir ajouter quelques détails intéressants aux observations laryngoscopiques de Brücke, et aussi indiquer des moyens de contrôle d'un emploi plus facile que le laryngoscope.

A. *Examen laryngoscopique.*

Bien que Brücke affirme que c'est le souffle produit dans la glotte semi-ouverte qui permet de distinguer des sourdes les consonnes sonores, il paraît n'avoir observé le souffle et examiné le larynx que dans l'émission des voyelles, et n'avoir conclu que par induction à son existence dans les consonnes. Grâce à l'artifice décrit plus haut, j'ai pu observer le larynx pendant l'émission des consonnes elles-mêmes.

La figure 17 représente ce que l'on voit sur un sujet qui pro-

Fig. 17.

nonce *apa* en voix chuchotée : pendant les *a*, la glotte forme non

[1] *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute*, von Ernst Brücke, 2ᵉ Auflage. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1876.

[2] Certains observateurs disent avoir vu la glotte largement ouverte dans le chuchotement. C'est évidemment qu'à leur insu et au sien le sujet observé a fait usage non de la voix chuchotée, mais de ce qui sera décrit plus loin sous le nom de *voix respiratoire*.

plus une simple fente linéaire, comme dans la voix haute, mais un triangle à base étroite; pendant la consonne sourde *p*, elle s'ouvre complètement et prend le même aspect que pendant la même consonne prononcée à haute voix. La comparaison de cette figure avec la figure 15 (p. 494) montre que la glotte en triangle étroit tient, dans le chuchotement, la même place que la glotte linéaire dans la voix haute.

La figure 18, qui devra être comparée avec la figure 16 (p. 494), représente ce que l'on voit quand la consonne du mot chuchoté

Fig. 18.

a *b* *a*

est sonore. Alors, au lieu de former comme dans la voix haute une fente linéaire, elle forme le triangle étroit ci-dessus décrit comme caractéristique du chuchotement, c'est-à-dire que, comme dans la voix haute, elle garde pendant la consonne sonore exactement le même aspect que pendant les voyelles antécédente et suivante.

B. *Observation au moyen de l'oreille, nue ou aidée du stéthoscope.*

Le souffle du chuchotement pendant les consonnes sonores peut être entendu par la personne même qui l'émet, pourvu qu'il règne autour d'elle un silence parfait. Si elle est entourée de bruit, il devient utile qu'elle se bouche avec soin les oreilles. Elle peut le faire avec les doigts, mais le frémissement des muscles de l'avant-bras et des mains peut troubler l'observation; on se place dans de meilleures conditions en fermant les oreilles avec du coton, et surtout avec de la cire. Si, dans ces conditions, on prononce successivement *appa* et *abba*, *atta* et *adda*, *akka* et *agga*, on entend pour les consonnes sourdes les deux bruits implosif et explosif séparés par un silence; pour les consonnes sonores, les deux mêmes bruits réunis par un bruit soufflant.

Un autre moyen d'observer le souffle laryngien est d'ausculter, pendant la parole chuchotée, soit son propre larynx, soit celui d'une autre personne. Dans ce dernier cas, le stéthoscope ordinaire suffit; pour ausculter son propre larynx, le meilleur instrument est le stéthoscope bi-auriculaire, composé d'un entonnoir très petit dont on applique sur la région à ausculter l'extrémité évasée; de l'extrémité effilée partent deux tubes de caoutchouc

dont on introduit l'autre bout dans les oreilles. On peut n'adapter à l'entonnoir qu'un seul caoutchouc; alors on bouche l'oreille inutile.

Quand la personne dont on ausculte le larynx respire sans parler, on entend un souffle très net, mais peu intense, à moins qu'elle ne respire fortement. Si elle se met à parler en voix chuchotée, le souffle prend une intensité plus grande; il est plus rude et semble plus près de l'oreille. Dans les deux cas, le maximum d'intensité du souffle se trouve au niveau du cartilage cricoïde, c'est-à-dire au niveau même des cordes vocales.

Le souffle du chuchotement s'entend dans les voyelles et dans les consonnes sonores; il ne s'entend pas dans les sourdes. Il est aisé à percevoir dans les sonores occlusives; dans les semi-occlusives, il faut quelque attention pour les distinguer du souffle buccal qui s'y surajoute, mais on arrive à faire cette distinction en comparant *affa* avec *avva*, *assa* avec *azza*, etc., c'est-à-dire la sourde qui n'a que le souffle buccal avec la sonore correspondante qui a ce même souffle et le souffle laryngien.

C. *Sensation du travail laryngien pendant l'émission du souffle du chuchotement.*

Comme le son vibratoire de la voix haute, le souffle du chuchotement s'accompagne d'une sensation de travail laryngien qui n'existe pas dans la respiration silencieuse, ni dans ce qui sera décrit plus loin sous le nom de *parole respiratoire*.

D. *Monotonie du souffle du chuchotement.*

Le souffle du chuchotement est *monotone*, au sens étymologique du mot: il n'a qu'une note, et par conséquent ne se prête ni au chant ni à la vocalise.

Il n'est cependant pas impossible de donner, en chuchotant, des notes variant dans une certaine étendue; mais une observation attentive montre que ces modifications sont dues non au larynx, mais à la langue, dont les mouvements modifient la forme du résonnateur buccal, et par conséquent la résonnance, ou, en d'autres termes, la voyelle émise.

Quant au larynx, tout au plus peut-on, en poussant l'air plus fortement, lui faire rendre une note un peu plus élevée.

Conclusion. — Enfin on peut résumer toutes les données précédentes en disant qu'une phrase, qu'elle soit prononcée à voix chuchotée ou qu'elle soit prononcée à haute voix, s'exécute par

des mouvements identiques des organes phonétiques; la seule différence réside dans le rapprochement des cordes vocales, plus complet à haute voix, moins complet dans la parole chuchotée.

Au point de vue des consonnes, qui nous intéressent particulièrement dans ce travail, les sonores possèdent, dans la voix chuchotée comme dans la voix haute, un bruit laryngien identique à celui des voyelles; et les sourdes, dans la voix chuchotée comme dans la voix haute, sont dépourvues de ce bruit.

J'ajoute pourtant que, si l'oreille distingue ces deux ordres de consonnes, c'est, surtout dans la voix chuchotée, moins à cause de la présence du souffle laryngien dans les sonores, qu'à cause de la plus grande intensité du souffle buccal dans les sourdes: plus grande intensité qui a fait donner aux sourdes le nom de consonnes *dures*, et qui est due à ce qu'alors la glotte est largement ouverte et laisse passer une plus grande quantité d'air.

§ 3. VOIX RESPIRATOIRE.

Quand la glotte est ouverte, comme lorsque l'on respire sans parler, l'air la traverse généralement sans produire de souffle appréciable, si ce n'est à l'aide du stéthoscope appliqué sur le larynx. Toutefois, si la respiration est énergique, comme lorsqu'elle prend le type haletant, le souffle respiratoire devient perceptible à l'oreille.

A la vérité, ce bruit n'est pas exclusivement laryngien. Il résulte du frôlement de l'air sur toute l'étendue des voies respiratoires, ainsi qu'on peut le vérifier en appliquant successivement le stéthoscope depuis la base des poumons jusque sur la paroi de la bouche et du nez; mais la glotte qui, même ouverte, constitue un rétrécissement auquel fait suite une partie plus large, est l'endroit où ce souffle complexe se produit principalement.

Les cavités supérieures lui impriment les mêmes modifications qu'au son laryngien musical de la haute voix et au souffle du chuchotement; elles en font des phonèmes. Il existe donc une manière de parler qui mérite le nom de *voix respiratoire*.

Mais cette manière de parler est à peu près inusitée. Elle s'entendrait fort mal et fatiguerait très vite, à cause de l'énorme quantité d'air qu'elle dépenserait. On la rencontre pourtant, à l'état exceptionnel et pour de courtes phrases, chez des personnes essoufflées, c'est-à-dire chez celles qu'un état maladif ou un travail musculaire exagéré obligent à accélérer leur respiration et à tenir leur glotte largement ouverte. C'est quelquefois de cette parole respiratoire que font usage, à la fin des phrases, les per-

sonnes qui laissent tomber les finales. Enfin l'*e* muet terminal est souvent purement respiratoire.

Dans la voix respiratoire, les consonnes sonores ne se distinguent pas des sourdes. En réalité, dans cette manière de parler, tous les phonèmes sont sourds, sans excepter les voyelles.

Dr Rosapelly.

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Caractère inconscient des phénomènes du langage, 287, 301, 390. — Le geste, son importance chez les peuples primitifs, 28, 290. — Discours direct ou indirect, 28, 29. — Les idées changent plus vite que la langue, de là les anomalies, 257. — Archaïsmes conservés dans le langage technique, 41 ; dans des expressions officielles, surtout écrites en abrégé, 263. — Rajeunissement des éléments du langage, 255. — Langues littéraires, 179. — Le peuple aime les grands mots, les termes abstraits, 32. — Grimoire magique, 236; ses caractères physiques et moraux, 400-403.

Le rôle du larynx dans les consonnes sourdes et sonores, 488-499: voix haute, 488, 489; chuchotement, 488, 494; monotonie du souffle du chuchotement, 488, 497; voix respiratoire, 489, 498; comparaison entre les vibrations des consonnes sonores et celles des voyelles, 488, 489; identité d'aspect de la glotte pendant les voyelles et pendant les consonnes sonores, 493.

Mode d'action des faits de phonétique et d'analogie, 149. — Assonances fortuites, 209, 211, 212, 214, 215, 223, 226, 227, 229. — Altérations amenées par la fréquence d'emploi, 25, 31. — Emphase contribuant à allonger les sons, 27. — Mots hypocoristiques ou abrégés, par le moindre effort, ou la paresse, 191. — Ellipse, ses avantages, 26; peut changer une préposition en verbe, 178-180; donner lieu à des acceptions nouvelles, 167 ; son abus en étymologie, 30. — Utilisation des variantes dialectales, 261.

Constance des actions analogiques, 148 ; leurs applications successives, 171. — L'esprit populaire ne procède point par sauts, 256. — Analogie dans la dérivation, 38, 39. — Nuances de sens ajoutées par le contexte, 29. — Réaction mutuelle des homonymes, 260.

L'étymologie ne doit pas être interrogée sans méthode, ni sollicitée en faveur d'un système préconçu, 457, 459.

Sémantique, 141, 257, 457-459; son importance pour l'histoire du langage et des modes populaires de la pensée, 33. — Tendance anthropomorphique de la langue, 160, 257. — Liaison ou confusion d'idées, 86, 161-163, 165. — Opposition, 151. — Restriction, 42. — Sens péjoratif, 164. — Métaphore, source importante du vocabulaire, 163; cf. 160, 161, 169, 235, 260; métaphores d'origine

technique, 168. — Métaphores injurieuses, produisant le changement du substantif en adjectif, 33, 37, 38.

L'honneur national et les emprunts linguistiques, 94. — La détermination, sa définition, 384; ses degrés, 384-386; ses différents modes, 287, 288; son affinité avec le genre, 387; avec le nombre, 322, 387, 388; avec les cas, 388. — Détermination spéciale des noms propres dans les langues malaisiennes, 307. — Détermination marquée autrement que par l'article, 382-384; par l'emphase, dans les verbes et pronoms de la langue des Bushman, 319; par réduplication avortée, ou redoublement brisé, en wolof, 383; par suffixation, en araméen, 383; par dépression : l'état construit, en hébreu, 384. — Détermination prédicative, possessive, objective, 299, 300.

Catégories diverses formant des genres dans les langues bantou, caucasiques, en serer, en matlatsinke, etc., 297-300.

Adverbe de lieu, son importance comme générateur de formes, 387.

Pronom, son origine, ses fonctions, ses transformations, 387; son importance, 392.

Article, son origine psychologique et morphologique, 387; remplace le geste des peuples primitifs, 290. — Identique aux pronoms des trois personnes, en nama, 286, 311; aux pronoms de la 3e personne, sauf sa place, en bantou, 286; son origine pronominale en grec, en français, etc., 285, 286. — Ses fonctions diverses, 286, 287, 301, 393, 394; leur importance dans le langage, 285; fonctions psychologiques: de concrétisme, 388, 389; de détermination, 389, 390; d'auxiliaire, 390, 391; d'abstraction, 392; de relation, 392, 393. — Est un luxe utile, 290; fait souvent défaut plus ou moins complètement (latin; langues letto-slaves, sauf le bulgare; langues néo-indiennes et néo-iraniennes, etc.), 285, 288, 291, 294, 295. — Divisions d'une étude générale sur l'article, 290.

Article double, de détermination et d'indétermination, dans la plupart des langues indo-européennes dérivées: français, allemand, italien, espagnol, portugais, hollandais, danois, suédois, anglais, breton, grec, 290, 291; particularités des articles roumains, 291; double article en égyptien, en copte, en grebo, en abchaze, dans les langues polynésiennes et malaisiennes, en nengoné, etc., 291, 292.

Cas intermédiaire entre la détermination et l'indétermination, 292. — Dédoublement de l'article, en bantou, 301, 302; en abchaze, 302. — Réduction du nombre des articles, 302. — Article méconnu, ayant perdu son économie et sa fonction (langues dravidiennes, nahuatl, nordique), 292, 293; article latent, en abipone, en turc, etc., 321; traces d'article disparu, dans les langues du Caucase et en bantou, 302-306. — Omission de l'article, 302.

Places de l'article, 288; normalement, il est préfixé et variable (plusieurs langues indo-européennes et chamitiques; en maya, en khassia), 293, 294; divers degrés de variation, 287, 288. — Article

préfixé invariable (anglais, hollandais, néo-celtique, langues sémitiques, polynésiennes, mélanésiennes, malaisiennes, etc.), 288, 306, 307. — Article suffixé variable en nama, 308, 309; dans plusieurs langues chamitiques, 311; avec déterminations diverses, en somali, en bilin, en thibétain, etc., 311, 312. — Article postposé invariable en langage des Bûshman et autres idiomes d'Afrique, en nahuatl, dans les langues dravidiennes, etc., 319, 320.

Article en français, 294, 295; allemand, albanais, roumain, néo-celtique, bulgare, 294; grec, 294, 295, 316; bas latin, gotique, nordique, celtique, vieil indien, zend, vieux persan, 295; famille chamitique, maya, khassia, 295, 296; japonais, 300, 301, 316; magyar, 308; roumain, 312, 315; albanais, 312-315; bulgare, langues ouraliennes, nordique, 315; dans la déclinaison indo-européenne, 316; en bantou, 316, 319; dans les langues ouraliennes, 316, 318; en basque, 318; poul, 318, 319; wolof, 319.

Article reçu du substantif par l'adjectif, le verbe, l'adverbe, 382; article avec l'adjectif en tchèque, vieux slave, lituanien, 382; avec le verbe (grec, magyar), 381; avec la conjonction (lapon), 381; avec la préposition (langues ouraliennes), 381, 382; avec l'adverbe, etc., (avare), 382.

Conjugaison prédicative (langues indo-européennes), et possessive (langues ouraliennes, altaïques, samoyèdes) du verbe, 310; conjugaison objective du verbe et du nom, 311; conjugaison possessive et prédicative du nom (nama, nahuatl, langues ouraliennes), 308-311, 381; conjugaison des prépositions (langues ouraliennes); des conjonctions (lapon), 310.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Vocalisme, 150, 151; la quantité et le timbre, 142. — Gutturales, 372-380; *kh*, 153. — *S*, 151; de *-ss-*, 369. — *-wy-*, 151, 152. — Assimilation de consonnes, 152, 153. — Consonnes finales, 372; nasale finale, 365-372. — Accent, 152.

Masculins en *-ā-* et en *-ī-*, 153. — Neutres ayant au nominatif une longue, 147. — Influence du vocatif sur les noms ou les épithètes des êtres divins, 100. — Instrumental, 153.

Comparatifs en *-on-*, 369. — Pronoms, 371. — Le nombre *quatre*, 158; le nombre *cinq*, 157, 158.

Verbes perfectifs et imperfectifs, 150. — Désinence primaire *-mi*, secondaire *-n*, 372. — Augment, 150. — Aoriste, 57. — Vocalisme du parfait, 148.

Suffixe *-en-* 368, 369; *-tero-*, *-tro-*, 141, 142; *-tlo-*, 151; *-yo-*, 142.

Composés séparables et inséparables, 49. — Confusion des racines *g'hel-* et *g'hel-*, 375.

GREC ANCIEN.

Alphabet de Gortyne, 25; écriture onciale, 48; quantité négligée, en Lycie, 201; caractères latins, 399.

Nuances de prononciation, 27, 28; calembour du IIIe siècle avant notre ère, supposant αι = ε, ει = ι, λλ = λ, quantité et accentuation négligées, 47, 48; β, 211; son intermédiaire entre *n* et *m*, 25, 26.

Épenthèse de l'*i*, 24; ι parasite devant ρ, 28, 161; effacement de *y* après une nasale, 28. — υ de ε et *o* devant *q* fermant la syllabe, 136, 137; dissimilation de υ en ι, 136, 137, 159; moins ancienne que l'aspiration d'υ initial, 136, 137. — Traitement de *y* après labiale, quand la syllabe suivante a une voyelle de timbre *o*, 51.

K_2 de K_1 devant *w*, 136. — Traitement du τ final de préposition, dans les composés, 49. — -ϖϝ- de φϝ, 378. — μ de ν intervocalique, 24, 25. — Assimilation du ν final à la consonne suivante, 25, 26; de ρ à un ν suivant, 27, 28.

Première partie d'un juxtaposé devenue indéclinable, 25; vocatif remplaçant une flexion entière, 100. — Féminins en -ος, 160, 257. — Datif -φι, 367. — Gén. plur. -ϝ(F)ων, 367.

Suffixes de comparaison -τερος, 37; -ιο-, 139; -ίων, 37; changement d'un nom en adjectif par le comparatif 36, 37; superl. -ιϝτος, 37. — Le nombre *quatre*, 158, 159. — Répétition de mots pronominaux, 26.

Préfixe dans les verbes, 57. — Itératifs, 145. — Conjugaison, 57. — Redoublement avec voyelle α, 27. — Voyelle *o* du participe présent, 30, 31. — -κ- dans la conjugaison, 254, 255; conjugaison nouvelle issue d'aoristes ou de parfaits en -κα, 36; parfaits en -ω-κα, 36. — Indicatif du verbe *être*, 170; éclipse de ce verbe, 178, 179.

Suffixes -άζω, άζομαι, 254; -αινα, 255, 256; -θα, 157; -ιζε-, 145; -ιο-, 28; -ι-τός, 38; -κο-, 374; -μνο-, 160; -ω-, 38, 39; -ων, 256; -ωσις, 38, 39.

Tendance à éliminer le degré long des racines, 148. — Composés de termes abstraits en -σις, 32, 33. — Analogie, 24; étymologie populaire, 50.

Élégance, qualité essentielle de la langue grecque, 213. — Crétois, 196, 200; a subi l'influence d'un idiome barbare, 195; son particulier, rendu tantôt α, tantôt *o*, 208. — Le mot κατεσκεύασεν défiguré en Lycie, 215. — Mots grecs passés en arabe, 335, 336.

ἀ-, ἀμ-, 50, 51.
ἀγαθός, 458.
Ἀγησίλαος, 33.
ἀγκύλωσις, 38.
ἀγρός, 150.
ἀγρότερος, 36.
δεκάζομαι, 254.
δελλα, 152.
ἀέριος, 28.
αἰέν, 368.
αἴνυμαι, 161.
αἰτός, 136.

αἰσχισ7ος, 37.
αἰσχίων, 37.
αἰσχρός, 37.
αἰχμή, 150.
ἄκμων, 374.
ἄλγος, 156.
Ἀλέξανδρος, 33.
ἀλεξίκακος, 32.
ἀλιφθερώκει, 36.
ἀλλότριος, 141.
ἄλοχος, 50.
ἅμα, 51.
ἅμαξα, 38, 50.
ἁμαξαῖος, 38.
ἀμαξαῖος, 38.
ἀμαξιτός, 38.
ἀμεψίχροος, 32.
ἀμο-, 377.
Ἄμοργος, 209.
ἄμπελος, 160.
ἀμφι-, 156.
ἀμφίπολος, 143.
ἀν, 51.
ἀνά, 42, 51, 157.
ἀναίνομαι, 27, 28, 161.
ἀνδρακάς, 51.
ἀνδράποδον, 256.
ἀνδρός, 151.
ἀνήρ, 151.
Ἀνθίππος, 137.
ἀννίοιτο, 27.
ἀντί, 157.
ἄνω, 28, 51, 157.
ἅπας, 26, 50.
ἄπιος, 160.
ἀποδόσθαι, 256.
Ἀρίσ7ιππος, 136.
ἀρνέομαι, 27, 161.
ἄρνυμαι, 161.
ἄρσενα, 147.
ἄρχω, 39.
ἀταρπιτός, 38.
ἄτερος, 50.
ἄτη, 216.
αὖ, 52.
αὖρα, 152.
αὔριος, 52.
αὖτως, 28, 29.
ἀφέωκα, 36.

βαθύς, 378.
βαμβαίνω, 27.
βάπ7ω, 378.
βάτος, 160.
βαφῆναι, 378.
βέλεμνον, 160.
βέλος, 160.
βένθος, 378.
βῆσσα, 378.
βόθρος, 378.
βόθυνος, 378.
-βοιο-, 152.
βολή, 146.
βόλος, 146.
βροτός, 151.
βρύκω, 255.
βυθός, 378.
βυσσοδομεύω, 160, 161.
βῶλος, 146.
βωμός, 145.
βῶροι, 146.

γαργαίρω, 27.
γέγονα, 148.
γέγονε, 148.
γέγωνε, 148.
γηθοσύνη, 158.
γηθόσυνος, 158.
γίγνομαι, 41, 42.
γλυκόεις, 30.
γλυκύς, 30.
γόνυ, 147.
γούνατος, 368.
γράφεις, 171.
γυῖα, 160.
γυμνός, 136, 160.
γυνή, 159, 374.

Δαμάσιππος, 33.
δάπεδον, 256.
δεδμην, 253.
δέαται, 253-255.
δέατο ou δόατο, 253, 254.
δέατοι, 253, 254.
δέδια, 255.
δέδοικα, 36, 255.
δεδοίκω, 36.
δέδοκται, 255.
δ(ε)ίασθεν, 254.
δειδίσσομαι, 255.
δείδοικα, 255.
δείλαιος, 458.
δειλός, 458.
δέκα, 158.
δέλλω, 143.
δεξιτερός, 141.
δῆμος, 37.
δῆρις, 146.
διά, 51.
δίδωμι, 381.
δίδως, 381.
δίδωσι, 381.
διεμαι, 36.
διώκω, 36.
δοάζομαι, 254.
δοάν, 154.
δοάσσεται, 254.
δόγμα, 255.
δοκέω, 253-255.
δόμος, 142.
δόξα, 255.
δόξω, 255.
δόρυ, 147, 368.
δούρατος, 368.
δράκαινα, 255.
δράκων, 255, 256.
δρῦς, 368.
δώκοις, 36, 255.
δῶμα, 147.

ἐάλωκα, 36.
ἑαυτῶν, 201.
ἑάρτερος, 37.
ἕδη, 378.
ἔγραφες, 171.
ἐγώ, 366.
ἔδοξα, 255.
ἔδωκα, 36, 255.
ἕηκα, 255.
ἔθηκα, 51, 255.
ἔθνος, 230, 231.
ἔθος, 148.
ἔθων, 148.
εἶ, 170, 171, 369.
εἶαρ, 147.
εἶναι, 177.
εἰκεῖν, 136.
εἶρος, 161.
εἰρύω, 161.
εἰς, 171.
εἷς, 24.
εἰσί, 178, 185.
εἴσω, 51.
εἰωθε, 148.
ἐκεῖνος, 154.
ἐκσαννεσέται, 27.
ἐκτικός, 373.
ἐλαφρός, 56.
ἐλάχεια, 56.
ἐλέγχισ7ος, 37.
ἔλεγχος, 37.
Ἐλείθυια, 136.
Ἐλενθώ, 136.
ἐλκεσίπεπλος, 32.
ἐν, 156, 177-181.
ἐνεισι, 177.
ἐνεσαν, 179.
ἐνεσ7ι, 177-180.

ἐνί, 177.
ἔνι, 177-181.
ἔνιοι, 179.
ἐνίοτε, 179.
ἔντερα, 156.
ἐντός, 155.
ἔξω, 28, 51.
Ἐοἐώλο, 201.
ἐπί, 178.
ἔπλακον, 255.
ἐρεμβίτοιχος, 32.
ἐρέπλω, 378.
ἔρεφον, 378.
ἔριον, 161.
Ἑρμῆς, 201.
ἐρράγην, 142.
ἔρρωγα, 148.
ἐρύκω, 254.
ἐσθλός, 458.
ἐρύω, 161.
ἑσμέν, 174.
ἐσλέ, 174.
ἔσλικα, 36.
ἐσλί, 177-181.
ἔσω, 28.
ἑτίθης, 171.
εὐέθωκα, 36.
εὐρύοπα, 100.
ἔφερον, 366.
Ἐφιππος, 137.
ἐχῖνος, 54.

ζυγόν, 366.

ἡμέτερος, 37.
ἦπαρ, 147.
ἠώς, 147.

θάπλω, 378.
θερμός, 157.
θυγάτηρ, 151.
θώρηξ, 257.
θωρήσσεσθαι, 257.

ἵα, 24, 25.
ἰκάνω, 153.
ἰκνέομαι, 153.
Ἵππος, 137.
ἰκτῖνος, 373.
ἵκω, 153.
ἰός, 24.
ἱππός, 137.
ἱπποπόταμος, 28.
ἵππος, 136, 137.
ἶφι, 28.
ἴφιος, 28.

καγχόνυ, 49.
κἀδ δέ, 49.
καθίζω, 51.
καίνω, 373.
κακός, 458.
κάλυξ, 136.
καλύπλω, 136.
κἀμ μέν, 49.
καμψίπους, 32.
καπηεδίον, 49.
κάπραινα, 255.
καρρέξαι, 49.
κάς, 52.
-κας, 51.
κατ-, 49-51.
κατά, 49-52.
κατακτήτην, 255.
κατἰδδε, 49.
κάτω, 28, 51.
καυFάξαις, 49.
κεῖνος, 154.
κέλευθος, 257.
κέρας, 369.
κέρδιον, 37.
κερδίστος, 37.
κέρδος, 37.
κεφαλή, 250.
κήδιστος, 37.
κῆδος, 37.
-κλεέα, 148.
κομέω, 145.
κομίζω, 145.
-κοντα, 153.
κράατος, 369.
κρηπίς, 146.
κρύπλω, 136, 378.
κρυφῆναι, 378.
κρυψίνοος, 32.
κτείνω, 28, 373.
κτέννω, 28.
κυέω, 26, 27.
κύκλος, 136.
κύκνος, 136.
κύλη, 136.
κυλίξ, 136.
κυλίω, 159.
κυνάγχη, 50.
κυνηγός, 50.
κυνίσκη, 256.
κύων, 147, 256.
κῶμος, 146.
κωφός, 146.

λάκαινα, 256.
λάω, 221.
λέαινα, 255.
λέλοιπα, 148.
λέλυκα, 255.
λεόκοις, 201.
Λεύκιππος, 136.
λευκός, 30.
λέχος, 374.
λέων, 255, 256.
λῆσις, 221.
λόγος, 146.
λοιγός, 136.
λοξός, 30.
λόχος, 146.
λύει, 381.
λύεις, 381.
Λύκαινα, 255.
λυσιτελής, 32.
λύω, 381.

μαῖτυς, 27, 28, 161.
μάρτυς, 27, 161.
μέλας, 458.
μετά, 51, 54, 178.
μηδείς, 24.
μηδεμία, 24.
μητίετα, 100.
μηχανάω, 161.
μία, 24.
μεγάζομαι, 254.
μοιμύλλω, 377.
μορμύρω, 377.
μοχθηρός. 458.
μῶλυς, 146.

νύξ, 136.
νυός, 151.

ξύν, 49, 50.

ὁ, 371.
ὁδός, 257.
ὄθομαι, 145.
οἰκόπεδον, 256.
οἶμος, 257.
οἴνη, 150.
ΟΙΤΙΝΕΣ, 25.
ὀλέκω, 254.
ὅλμος, 227, 228.
ὀλότης, 143.
ὁμοῖος, 28.
ὄνομα, 147.
ὄνυξ, 136.
ὀπίσω, 28.
ὅπλον, 37.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ὁπλοτάτη, 37.
ὁπλότερος, 37.
ὁποῖος, 26.
ὀπός, 148.
ὁπόσος, 26.
ὀρέστερος, 37, 141.
ὀρνιθοθήρας, 153.
ὄρτυξ, 136.
ὅς ῥα, 53.
ὄσσε, 369.
ὅστις, 25.
OTIMI, 25.
OTINI, 25.
οὔατος, 369.
οὐδείς, 24, 25.
οὐδεμία, 24-26.
οὐδέν, 25, 26.
οὖρος, 152.
οὖς, 369.
ὀφείλω, 28.
ὀφέλλω, 28.
ὀχ', 143.
1. ὄχος, 145.
2. ὄχος, 145.
ὀχυρός, 143.

παιδοτρίβης, 153.
πάλνης, 56.
παμφαίνω, 27.
παντάπασι, 26.
παπταίνω, 27.
πάρ, 51.
παρά, 51, 178.
πᾶς, 26, 27.
πατέρα, 147.
πατήρ, 151.
Πάτριππος, 136.
πέδα, 54.
πέδη, 256.
-πεδον, 256.
Πεισίστρατος, 33.
πέντε, 157, 158.
πεντήκοντα, 158.
πεπνυμένος, 41.
πέπτωκα, 36, 255.
πέτασσα, 158.
πεύθεται, 139.
πέφυκα, 153.
πίσυνος, 158.
πίσυρες, 158, 159.
πίτναμαι, 158.
πλανάω, 56.
πλάνης, 56.
πλόκος, 146.
πλωΐζω, 145.
ποδ-, 148.
πόθεν, 26.
πόθος, 146.
ποῖ, 26.
ποῖος, 26.
ποιπνύω, 377.
πονηρός, 458.
πόρσω, 51.
πός, 149.
πόσις, 142.
πόσος, 26.
πότε, 148.
πότερος, 26, 143.
ποτί, 149.
ποῦ, 26.
Πραξιτέλης, 33.
πρόβατον, 256.
πρός, 149.
πρόσσω, 51.
πρόσω, 28, 51.
πρότερος, 142.
προτί, 149.
πωλέομαι, 145.

ῥα, 53.
ῥήγνυμι, 142.
ῥήσσω, 142.
ῥόδον, 51.
ῥώξ, 142.

σκάπτω, 378.
σκάφος, 378.
σκέδασσα, 158.
σκίδνημι, 158.
σκῶλος, 146.
σορός, 146.
σπουδή, 154.
στείβω, 154.
στεῖρα, 260.
στείχω, 374.
στήκω, 36.
στύλος, 336.
συκάμινος, 160.
σύμπας, 50.
σύν, 49, 50.
συνάγχη, 50.
συνθήκη, 49.
σφέτερος, 37.
σωρός, 146.
σωσίπολις, 32.

τάκω, 154.
ταλαίπωρος, 146.
τάλαντον, 231.
ταῦτα, 201.
ταράξιππος, 32.
ταριχεῖον, 232.
τάρχανον, 232.
ταρχεύω, 232.
τάρχος, 232.
ταφῆναι, 378.
τάφος, 158.
τάχα, 143.
ταχύς, 143.
τάων, 366.
τε, 157.
τέθριππος, 137.
τεῖχος, 374.
τέκταινα, 256.
τέρψις, 32.
τερψίχορος, 32.
τέτορες, 158.
τί, 53.
τίθης, 171.
τλάω, 231.
τλήμων, 162.
τόκος, 146.
τόλμα, 163.
τολμάω, 161-163.
τόλμη, 162.
τολμηρός, 163.
τόν, 366, 371.
τόρος, 145.
τορός, 145.
τράπεζα, 158.
τρίβος, 257.
τρόπις, 146.
τρόχις, 146.
τύπτω, 154.

ὕαινα, 255.
ὑμεν-, 50.
ὑμέτερος, 37.
ὑπείρ, 161.
ὑπέρ, 161.
ὑπερῷον, 28.
ὑπό, 178.
ὑψηλός, 136.
ὕψος, 55.

φαγεῖν, 56, 143.
φαεινός, 140.
φαίνω, 258.
φανός, 258.
φαντάζω, 258.
φάντασμα, 258.
φάος, 140.
φάσις, 258.
φάσμα, 258.
φάτις, 258.
φεόγειν, 201.
φέρετον, 366.
φερόμενος, 147.

φέρομες, 147.
φήμη, 258.
φημί, 258.
φής, 171.
φθισίμβροτος, 32.
φθίσις, 32.
φιλησίμολπος, 32.
φλέγω, 56.
φόρος, 145.
-φόρος, 153.
φρουρά, 146.
φρουρός, 146.
φυτεύω, 161.
χαμᾶζε, 373.
χαμαί, 373.
χάρις, 54.
χείρ, 161.
χέρνιψ, 161.
χεροῖν, 161.
χερόπληκτος, 161.
χερός, 161.
χερσί, 161.
χέω, 54.
χθές, 373.
χθόνιος, 28.
χθονός, 372.
χθών, 372.
χιών, 54.
χλωρός, 62.
χόανος, 54.
χράομαι, 161.
χωλός, 146.
χώρα, 146.
χῶρος, 146.
ὠθέω, 145.
ὥτινι, 25.
ὥρα, 146.

GREC MODERNE.

Hypothèse de survivances dialectales, 171. — Formes savantes et archaïques, 172, 173, 181, 184; style solennel, 173. — Versification, 173.

Lois de la contraction des voyelles; leur explication, 330. — Chute d'ι entre consonnes, 182. — Phonétique des consonnes, 174.

Datif, 173; accus. plur. -ες, 183.

Analogie dans le verbe, 171, 175-177, 182, 186-188, 402; syntaxe, 186, 187. — Indicatif présent du verbe *être*, 170-188. — Terminaisons -ασαε, -μεθα, -μεθεν, 176. — Augment, 176, 177.

Texte, 400, 401, traduction, 404, 405.

ἀγαπούμεσθεν, 176.
ἀδελφικοῦ, 400-402.
Ἀλλάχ, 332.
γελούμεσθεν, 176.
γράφεις, 171.
γράφεσθε, 176.
γράφομαι, 176.
γραφόμασαε, 177.
γραφόμεθα, 176.
γραφόμεθεν, 176.
γράφομεν, 176.
γραφόμεσθεν, 176.
γραφόμεσαα, 176.
γραφόμεσαεν, 176.
γραφόσασαε, 177.
γραφούμεσθεν, 176.
δὲν, 174.
δέντη, 400-402.
(ἐ)βρεχόμανε, 176.
(ἐ)βρεχόμασαε, 176, 177.
(ἐ)βρεχόντανε, 176, 177.
(ἐ)βρεχόσανε, 176.
(ἐ)βρεχόσασαε, 176, 177.
(ἐ)βρεχότανε, 177.
ἔγραφες, 171.
(ἐ)γράφεσθε, 176.
ἐγράφθημεν, 176.
(ἐ)γραφόμεθα, 176.
ἔγραψας, 171.
ἐδέξασθε, 177.
εἶμαι, 170, 172, 174-177.
εἰμασαε, 170, 176, 177.
εἴμεθα, 174-176.
εἴμεθεν, 175, 176.
εἴμεσθεν, 175.
εἰμεσαα, 176.
εἰμεσαεν, 175, 176.
εἰμί, 172, 174, 175, 183.
εἶναι, 170, 177, 182, 184-188.
εἶναιν, 185.
εἶνι, 188.
εἶς, 170-172.
εἶσαι, 170-172, 174-177.
εἴσασαε, 176, 177.
εἶσθαι, 177.
εἶσθε, 174-176.
εἰσί, 185, 186.
εἶσαε, 170, 174-176.
ἐκείμην, 171.
ἐν, 181-184.
ἐν', 181, 182, 184.
ἔναι, 182-188.
ἔναιν, 182-185.
ἔνι, 177, 181-188.
ἐξυσαεριτήν, 400-402.
ἐρχόμανε, 177.
ἐρχόμασαε, 176.
ἐρχόντανε, 176.
ἐρχόσανε, 177.
ἐρχόσασαε, 176.
ἐσμέν, 175, 183.
ἔσομαι, 171.
ἐσαέ, 175.
ἐσαί, 181-184.
ἤμεθα, 171, 175.
ἤμεθεν, 175.
ἡμέρες, 183.

ἤμεσθεν, 175.
ἦμην, 171.
ἤμουν, 171.
ἤρξασθε, 177.
ἦσαν, 171.
ἦσθα, 171.
ἦσουν, 171.
ἦταν, 186.
ἦτανε, 186.
ἦτον, 171.

κάιγε, 184.
κεῖσαι, 171.
κείσομαι, 171.
κράτος, 173, 174.

'ναι, 184, 185.
'ναιν, 184.
νᾶναι, 183-185.
νάναιν, 184, 185.
νᾶσαι, 174.
νᾶσθε, 175.
'νε, 184, 185.

οἱ, 183.
οἵτινες, 173.
ὀποῦναι, 184.
ὀποῦναιν, 185.
ὀποῦσθε, 175.
ὀπῶ'νε, 183.
ὅσοι'σἴε, 175.
οὐδέν, 174.
οὐ(κ), 174.

πατειούμεσθεν, 176.
περιπατεῖ, 182.
περπάτει, 182.
πού̃ν, 184.
πούναι, 185.
πούναιν, 185.
πούναιν, 184.
πώναιν, 184.

ῥίκτη, 400-402.

Σιόμ, 211.
σμερνός, 182.

τές, 183.
τόδωκα, 330.
τοὔδωκα, 330.
τῷ, 173.

ὧσιν, 172.

LANGUES ITALIQUES.

o indistinct devant *n* + dentale, 31.

d de *n*, après *n*, 31. — *m* final peu sensible, 365. — *n* omis devant *t*, 262. — *t* final tombé devant consonne, 262.

OSQUE.

Mélangé au latin, 261, 262.

anasaket, 45.
Bansa, 45.
cetur, 261.
Cumnios, 261.
dedca, 261.
dunom, 261.
medis, 261.
Pacuies, 261.
sent, 31.
upsannum, 31.
Vesuna, 261.

OMBRIEN.

h initial tombé, 34.

Postpositions, 47. — Construction paratactique, 34, 35.

ander, 49.
anovihimu, 142.
arves, 34.
arvia, 33, 34.
-co, 42.
Çerfia, 45.
pelsanu, 34, 35.
tuplak, 56.

SABIN.

ausum, 63.

PÉLIGNIEN.

aisis, 44, 45.
Anaceta, 44, 45.
Ceria, 45.
-essa, 45.
et, 45.
Musesa, 44, 45.
Saluta, 44, 45.
sato-, 44-46.

LATIN.

Transcription grecque, 399-401, 403, 404. — Chute de l'*i*, 46; *ī* de *ē* en syllabe intérieure sous l'influence d'un *i* suivant, 55. — *-us* et *-es-t-*, 40. — Prononciation intermédiaire entre *s* et *m*, 26; *s* final rétabli par analogie, 365. — Chute de *y* dans *-owy-*, 142; de *h-*, 34; syncope, 141, 157. — Formes dialectales, 260, 261.

Noms féminins en *-us*, 160. — Datif sans *i*, 45. — Ablatif avec sens de sociatif, 44. — Comparatif neutre en *-ius*, 139. — Première partie d'un juxtaposé devenue invariable, 25; juxtaposés pris pour des composés, et donnant lieu à des dérivés, 32. — Répétition de mots pronominaux, 26.

Verbes déponents, 40-42; dénominatifs, 143; causatifs, 143; itératifs, 55-57, 143; perfectifs et imperfectifs, 54, 55, 57. — Préfixe dans les verbes, 57. — Impératif en *-tor*, 165. — Participe présent, 30, 31, 40-42, 46; participe en *-dus*, 31, 40; participes devenus adjectifs, 30.

Suffixes : *-āc-*, 56; *-ago*, *-igo*, *-ugo*, 164; *-antia*, *-entia*, 30; *-arius*, 30; *-bula*, *-bulum*, 258, 259; *-culus*, 141; *-ē*, *-ēd*, 370; *-elis*, 55; *-esimus*, 46; *-ia*, 30; *-icus*, 166; *-icus*, 165; *-iens*, *-ies*, 46; *-ilis*, 260; *-io*, *-ium*, 56, 142; *-ius*, 166; *-or-ius*, 46; *-tare*, 55; *-tas*, 30; *-ter*, 141; *-tio*, 56; *-umnus*, 31. — Analogie dans la dérivation, 39, 40, 46, 55, 141, 142.

Postpositions, 42. — Construction paratactique, 34, 35. — Étymologie populaire, 57. — Trois anciennes couleurs, 81.

Langue du droit, 32. — Langue médicale, pleine de termes d'origine grecque, 38, 39. — Composés savants, imités du grec, 32, 33.

absens, 30.
adamare, 165.
ægrotus, 38, 39.
æruugo, 164.
affero, 261.
agere, 56, 164, 167.
algere, 156.
alius, 142.
alter, 142.
alteruter, 25.
amare, 165.
amb-, 156.
ambages, 56.
ambire, 157.
ambulare, 31.
amicire, 157.
amicus, 165.
amita, 141.
amplecti, 257.
anculus, 35, 45, 143.
Angitia, 45.
animans, 41.
ansa, 150.
ante, 157.
anticus, 165.
appellantor, 165.
aquilus, 81.
aratrum, 149.
arfuisse, 261.
arma, 257.
armare, 257.
armus, 257.
aruspex, 34.
arvilla, 34.
arvina, 34.
arvum, 34.
assentari, 57.
assentire, 57.
aufero, 260, 261.

aufugio, 260, 261.
auriga, 153.
auris, 369.
aurora, 147.
aurugo, 164.
aurum, 63, 91.
aut, 52.
avere, 55.
avonculus, 141.
avos, 142.

bellum, 458.
bessis, 46.
biduom, 142.
biennium, 142.
binoctium, 142.
bonus, 458.

cælicus, 166.
calamitas, 260.
calare, 56.
caput, 250, 252.
carrago, 164.
Castorus, 262.
cavos, 139.
celare, 55.
cerasus, 160.
citrago, 164.
civitas, 30.
clandestinus, 39, 40.
com-, con-, 44, 50, 51.
comburere, 50.
compellare, 57.
compellere, 57.
compulsare, 55.
conciliabulum, 259.
conficere, 50.
consentes (Dii), 30.
consĭdere, 51.
consiva, 56.
consivia, 56.
consivius, 55.
conspicari, 57.
conspicere, 57.
consternare, 55.
consternere, 55.
contactus, 56.
contagio, 56.
contagium, 56.
contio, 50, 56.
conventus, 50.
convicium, 55.
cubare, 56.
cum, 42-44, 50, 54.
Cupido, 257.

decet, 255.
decies, 46.
decurio, 403, 404.
decus, 255.
deficere, 167.
delinire, 55.
desciscere, 375.
dexter, 141.
dicax, 56.
dicere, 55.
dis-, 51.
docere, 143.
docilis, 260.
ducere, 55.
dudum, 154.
duellum, 458.
dulcedo, 257.
duplex, 56.
durare, 154.

educare, 55, 57.
educere, 57.
egens, 30.
egestas, 30.
endo, 156, 157.
equos, 136.
erudire, 33.
et, 45.
euntis, 30, 31.
evidens, 42.
excludere, 93, 94.
exclusa, 93.
exclusor, 93.
excurtiare (bas lat.), 94.
exim, 365.
exinde, 365.
expendere, 93.

1. fabula, 258-260.
2. fabula, 259, 260.
fabulæ manes, 258-260.
facere, 51, 166, 167, 255.
facilis, 260.
factio, 167.
fama, 258.
fari, 258.
farrago, 164.
fatum, 258.
favilla, 158.
fendere, 32.
ferundus, 31.
ficus, 160.
fidelis, 55.
fides, 55.
Fisica (Venus), 166.

flagrare, 56.
flavos, 374.
flexanimus, 32.
φλεξεντής, 31.
flexipes, 32.
flexumines, 31.
flexuntes, 30, 31.
florus, 374.
fluxipedus, 32.
fodere, 378.
follis, 169.
forum, 146.
fossa, 378.
fovere, 143, 158.
fragilis, 260.
frangere, 56.
frustum, 33.
fulvos, 374.

genus, 42.
gignens, 41.
gignere, 42.
gratis, 54.

halare, 55.
haru, 34.
hasta, 374.
haurire, 55.
havere, 55.
hebes, 146.
heri, 373.
hiare, 56, 137.
hic, 371.
(h)olus, 374.
homo, 151.
hostis, 374.
humus, 373.
hunc, 371.

iens, 30.
illim, 365.
imago, 164.
imitari, 164.
imminere, 157.
impedire, 143, 156.
imperator, 156.
impetigo, 164.
implicare, 56.
implorare, 157.
in, 42, 156, 157.
inciens, 26.
incola, 153.
indagare, 56, 156.
indaudire, 156.
inde, 365.
indicare, 55, 57, 156.

indicere, 57.
indicium, 55.
indigena, 153, 157.
indigere, 156.
Indigetes (Dii), 42.
indipisci, 156.
indoles, 157.
indu, 161.
induere, 49, 142, 156.
indulgere, 156.
indupedire, 156.
induperator, 156.
industrius, 161.
indutiæ, 157.
ingens, 42.
ingenuus, 74.
inguen, 365.
inicere, 157.
inigere, 157.
inire, 157.
injicere, 157.
inserere, 157.
insistere, 157.
inspicere, 157.
instare, 157.
insternere, 157.
interdum, 40.
intestinus, 40.
intus, 40.
itidem, 40.

jacere, 255.
Jovia, Jovius, 166.
jus, 52.
juvencus, 52.

labare, 55.
labi, 55.
legare, 56.
levis, 56.
libertas, 30.
libido, 257.
licinus, 30.
liquare, 56.
liqui, 56.
lucuns, 30.
lumbago, 164.
luxare, 30.
luxus, 30.

mălus, 458.
mālus, 160.
manceps, 32.
manifestare, 32.
manifesto, 32.
manifestus, 32.
mansuetus, 32.
mantile, 55.
manu, 32.
manufactus, 32.
manufestus, 32.
manumissus, 32.
mater, 141, 163.
materies, 163.
matertera, 141.
Matuta, 45.
matutinus, 39.
mergi, 376.
minor, 46.
modus, 146.
monere, 143.
monstrum, 259.
mostellum, 259.

necare, 56.
necessarius, 30.
necopinus, 56.
nidus, 51.
nobilitas, 30.
nocere, 143.
nomen, 147.
nonus, 365.
noster, 37, 141.
novem, 365.
nudus, 160.

occipere, 57.
occulere, 55.
occultare, 55.
occupare, 57.
omnis, 27.
operandum, 31.
operire, 56.
opinari, 56.
opinio, 56.
oportere, 56.
oriundus, 40.

pabulum, 259.
palari, 56.
pangere, 56.
parare, 56.
patere, 158.
patiunto, 165.
patruos, 141, 142.
ped-, 148.
pellere, 145.
pendĕre, 56.
pendēre, 56.
persona, 145.
Picumnus, 31.
Pilumnus, 31.
placare, 56.
placere, 56.
plectere, 56.
plumbago, 164.
pomus, 160.
populabundus, 40.
posticus, 165.
postremo, 259, 260.
potens, 30.
potestas, 30.
præ, 42.
præditus, 42.
prægnans, 41, 42.
præsens, 30.
præstolari, 57.
precari, 56.
propagare, 56.

quando, 366.
quattuor, 158.
-que, 157.
queuntis, 30, 31.
quid, 53.
quiens, 30.
quinque, 157.
quoniam, 365.
quoquo modo, 26.
quotiens, quoties, 46.
quotquot, 26.

recens, 46.
rego, 39.
repetundus, 31.
rogare, 56.
rubia, 80.
rubigo, 164.
1. rudis, 33.
2. rudis, 33.
ruditas, 33.

sæpire, 143.
salsugo, 164.
scelestus, 40.
scobis, 146.
secare, 375.
secundus, 40.
secus, 51.
sedare, 56.
semestris, 141.
-sens, 30.
sequester, 51.
sextans, 46.
simplex, 24.
sinister, 141.
solari, 56.
solere, 56.

sons, 30.
sopire, 143.
soror, 147.
stabulum, 335.
sterilis, 260.
sterilitas, 260.
sternere, 260.
strages, 39.
stringere, 39.
struere, 161.
studere, 154.
stupere, 154.
subtilis, 55.
subula, 259.
suffragari, 55, 56.
suffragium, 55, 56.
sunt, 31.
surripere, 57.
suspicari, 55.
suspicax, 56.
suspicere, 55.
tagam, 56.
tagax, 56.
tangere, 56.
tantulus, 242.
tempestas, 30, 40.
tetuli, 231.
toga, 143.
tollo, 231.
totiens, 46.
totus, 26, 27.
tressis, 46.
trixago, 164.
tuento, 165.
tundere, 154.
uncus, 150.
unire, 143.
usurpare, 57.
uter, 141.
utrinde, 365.
utrinque, 365.
uxor, 50.
venari, 55, 56.
verecundus, 40.
versicolor, 32.
versiformis, 32.
versipellis, 32.
Vertumnus, 147.
vespertinus, 39.
vester, 37, 141.
vicesimus, 46.
virago, 164.
vocare, 56.
volare, 56.
volens, 30.
volo, volonis, 30.
voluntarius, 30.
voluntas, 30.
volutans, 41.
volvendus, 40.
volvens, 40.
vomit, 143.
vortere, 56.
vox, 148.

LANGUES ROMANES.

ROUMAIN.

îmbla, umbla, 31.

ANDALOUS.

Chute de l'*r* devant *i* parasite, 28.

ITALIEN.

andar, annar, 31. fantasia, 335. scorciare, 94.

PROVENÇAL.

allar, 31.

FRANÇAIS.

Substantifs changés en adjectifs au comparatif, 37. — Survivance du gérondif à l'ablatif et à l'accusatif, 95, 168, 169.

Formations analogiques en *-erie*, 96; suffixe *-ose*, 39.

Comparaisons familières, 33; surnoms emphatiques, 32. — Termes médicaux, grecs ou colorés de grec, 39. — Voir 275, 276, 281, 284, 337, 339, 359, 434, 446, 449, 464, 468.

Avrolles, 191.
bondieuserie, 96.
bonhomme, 459.
brouette, 90.
carême-prenant, 95.
cheveux (en —), 160.
comme ça, 29.
compagnon, compain, 155.
Condac, 191.
Condom, 191.
défection, 167.
défendant (à son corps —), 95.
embrasser, 257.
escorcier (v. fr.), 94.
escorsure (v. fr.), 94.
fable, 260.
faisant (chemin —), 95.
fendant, 169.
fou, 169.
frost, froust (v. fr.), 33.
froutis (v. fr.), 33.
fruste (n. et adj.), 33.
gardant, 95.
il est, 179.
il y a, 179, 180.
image, 164.
imiter, 164.
Juillac, 191.
Juillé, 191.
Juilly, 191.
Juliers, 191.
Jully, 191.
large, 246.
madre, 168.
madré, 168.
mercerie, 96.
mère, 163.
merrain, 163.
Neuvy, 191.
Nimègue, 191.
notre, nôtre, 27.
Noyon, 191.
orfèvrerie, 96.
quant (v. fr.), 26.
retors, 168.
saint, 45.
Ternay, 191.
tolérance, 163.
Tonnerre, 191.
Tournai, Tournay, 191.
Tournon, 191.
tramer, 161.
venimeux, 24-26.
venin, 25, 26.
Yverdun, 191.

LADIN.

amnar, 31.

LANGUES CELTIQUES.

Traitement de *s*, 151. — Noms hypocoristiques, 189-191. — Suffixe *-āco-*, 189-191.

La 1re pers. pl. *-mi*, en vieil irlandais, 371.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

amb-, 156.
Andecavi, 190.
Andes, 190.
Bodiognatus, 189.
Camulogenus, 189.
Camulognata, 190.
Camulorix, 190.
-cennos, 190.
Condacus, 191.
Condomagus, 191.
Cunocenni, 190.
Dubnotalus, 190.
Dubnovellaunus, 190.
Dumnacus, 190.
Dumnorix, 190.
Dumnotalus, 190.
Dumnovellaunus, 190.
Eburacus, 191.
Eburobriga, 191.
Eburodunum, 191.
Flaviacus, 191.
Flaviobriga, 191.
Juliacus, 191.
Juliobona, 191.
Nemetacum, 190.
Nemetocenna, 190.
Noviacus, 191.
novio-, 152.
Noviodunum, 191.
Noviomagus, 191.
Senacus, 190.
Senocondus, 190.
Senognatus, 190.
Senomaglus, 190.
Senourus, 190.
Senoviros, 190.
Sumelocenna, 190.
Tegernacus, 190.
Tegernomalus, 190.
Turnacus, 191.
Turnodurus, 191.
Turnomagus, 191.

VIEIL IRLANDAIS.

aue, 369.
báidim, 378.
Berach, 189.
Buadach, 189.
Camelacus, 189.
Camulacus, 189.
celim, 55.
cétbuid, 51.
cethir, 158.

cóic, 157.
cóicer, 157.
com-, 365.
con-, 365.
ech, 136.
fer, 151.
finn, 458.
ó, 369.
rosíacht, 153.
sech, 51.
Senachus, 189, 190.
Tigernach, 190.
triar, 157.
tuilim, 154.
uasal, 55.

GALLOIS.

Buddfawr, 189.
Bud-Gualan, 189.
Budoc, 189.
canfod, 51.
Concen, 190.
ewythr, 142.
hep, 51.
Teyrnoc, 190.

VIEUX BRETON.

Bududoret. 189.
euontr, 142.
Tiarnmael, 190.
Tiarnoc, 190.

LANGUES GERMANIQUES.

Les finales et la loi de Verner, 372. — *D* pour *n* après *n*, 31. — Causatifs, 143; confusion avec les itératifs, 145.

Gotique : nom. plur. *-os*, 367; gén. *-iwe*, 367.

Anglais : le genre, 306. — Formations analogiques, le suff. *-eries*, 95, 96.

Vieux haut-allemand : 1re pers. plur. *-mēs*, 371.

Allemand : confusion des sonores et des sourdes, 333, 334. — Verbes forts d'origine latine, 93. — Anciens composés devenus dérivés, 256.

GOTIQUE.

ana, 157.
and, 155, 156.
auhns, 137.
auk, 52.
ausins, 369.
auso, 369.
biuhts, 51.
dauhtar, 151.
diwan, 144.
figgrs, 157.
ga-, 54.
gageigan, 54.
gahlaiba, 155.
gaqumþs, 56.
gazds, 374.
gods, 146.
goljan, 145.
guma, 151, 373.
handugs, 51.
hwan, 148.
hwaþar, 143.
hwe, 370.
iup, 55.
ju, 52.
magan, 374.
muns, 377.
namo, 147.
niujis, 152.
qeus, 374.
salt, 149.
sidus, 148.
skaban, 378.
staiga, 143.
stautan, 154.
sums, 377.
und, 155, 156.
wairs, 151.
-wardjan, 145.
wars, 146.
wenjan, 55.
wens, 55, 56.

VIEIL ISLANDAIS.

áe, 141.
amma, 141.
ausa, 55.
fingr, 157.
gala, 145.
gól, 145.
huerr, 377.
kóf, 378.
kuefia, 378.
mót, 146.
þak, 146.

VIEUX SUÉDOIS.

sôva, 143.

ANCIEN FRISON.

slûta, 93.

NÉERLANDAIS.

sluiten, 93.

VIEUX SAXON.

the, 154.

ANGLO-SAXON.

brók, 145.
eoh, 136.
hēafod, 252.
hí, 139.
ôð, 155, 156.
þé, þe, 154.
wén, 56.

ANGLAIS.

Colinderies, 95, 96.
fisheries, 95.
floweries, 95.
healtheries, 95.
mother, 163.
York, 191.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

bruoh, 145.
eiskōn, 151.
faran, 143, 145.
fingar, 157.
fior, 158.
fuolen, 145.
fuor, 145.
fuoren, 143, 145.
fūst, 157.
grab, 146.
gruoba, 146.
hëlan, 55, 136.
hulsa, 136.
igel, 54.
lam, 146.
lungar, 56.
luog, 146.
nëst, 51.
nidar, 51.
sliozan, 93.
slôz, 93.
sluzzil, 93.
ūf, 55.
unt, 155.
wān, 56.
wara, 146.
wolfu, 370.

ALLEMAND MODERNE.

bōs, 458.
Deckel, 93.
ein, eîn, 27.
ergreifen, 257.
Flosz, 93.
Flügel, 93.
Geduld, 163.
Gothe, 458.
Gott, 457.
gut, 457, 458.
Jülich, 191.
Mann, 459.
Mutter, 163.
Neumagen, 191.
ohnmächtig, 246.
preisen, 93.
schlecht, 457-459.
Schleuse, 93.
schlicht, 457.
schlieszen, 93, 94.
Schlosser, 93.
Schlosz, 93.
Schlüssel, 93.
Schosz, 93.
schreiben, 93.
Schürze, 94.
schürzen, 94.
spenden, 93.

LANGUES LETTO-SLAVES.

Instrumental, 370, 372. — Itératif, 56, 57; accent des itératifs et des causatifs primaires, 144.

I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

Lituanien : accent, 144. — Instrumental, 370.

VIEUX PRUSSIEN.

an-, 49.
ausins, 369.
awis, 142.
en-, 49.
ganna, 49.
gelatynan, 374.
gerdaut, 150.
grumins, 50.
gunnimai, 50.
kiosi, 373.
kirdit, 374.
klausiton, 374.
lasinna, 374.
massi, 374.
sālin, 374.
sammai, 49.
semmē, 373.
sen, 49.
stesmu, 370.
tusnan, 154.

LITUANIEN.

akmů̃, 374.
añt, 155, 156.
ąsà, 150.
asznà, 137.
ausì, 369.
ausis, 369.
ausrà, 52.
avýnas, 142.
ažu, 55.

bet, 154.
blizgù, 56, 154.
bukùs, 150.

dár, 150.
dārą̃s, 144.
darýti, 144.
dāro, 144.
degù, 158.
dēvů̃, 366.
dukt̃ė̃, 151.
dů̃ti, 150.
eřdvas, 150.
ẽszkau, 150, 151.
ẽszkóti, 375.
ẽszmas, 150.
ežỹs, 54.

garszus, 151.
gelmė̃, 150.
gel̃sti, 375.
gel̃svas, 374.
gel̃tas, 374.
gesù, 143.
gilùs, 150.
giminė̃, 379.
gimtìs, 379.
gõdas, 146.
grobė, 145.
grumẽna, 50.

į, 50.
įmānąs, 144.
iñt, 156.
įvoda, 146.

jaũ, 52.
jáunas, 52.
jaunyn eĩti, 142.
jóti, 140, 150.

kadángi, 366.
kasù, 143.
katrà̀s, 141.
klausaũ, 151.
klausýti, 374.
kúmstė, 157.

laũkas, 150.
laukė, 150.
láužyti, 144.
láužo, 144.
lomà, 146.

mãras, 146.
mazgóju, 376.
midùs, 369.

naũjas, 152.
nóras, 146.
nù-, 157.
nů̃, 157.
nũgas, 146.

pas, 149.
pāskui, 149.
pelenaĩ, 143.
pravoža, 145.

romùs, 146.

sākąs, 144.
san-, 50.
sánoszai, 50, 146.
sąžinė, 50.
seseryjė̀, 147.
sesů̃, 147.
skabù, 378.
skalà, 143.
skẽdžu, 375.

skeliù, 143.
spiáuju, 139.
stẽgiu, 150.
stógas, 146, 150.
su, 50.
sùnesxu, 50.
susižinaũ, 50.
szakà, 373.
szeszuras, 152.
szl, 139.
szimtas, 50.
szis, 139.
szů, 147.

-t, 154.
te, 154.
tílti, 154.
tuz[illegible]
tůmi, 370.

už, 55.
užiot, 154.

vẽszas, 150.
vẽnas, 150.
vilkù, 370.
virszùs, 151.
výras, 151.

žalà kárvė, 375.
žãlias, 375.
žąsis, 374.
žélmenys, 375.
žélti, 375.
žemẽ, 373.
žeřti, 146.
žilti, 375.
žiójս, 137.
žmogùs, 151.
žolẽ, 374.
žvaigždẽ, 374.
žvẽris, 374.

LETTE.

aiz, 55.
atwars, 146.
bedre, 378.
grabas, 145.

lãms, 146.
mẽtãt, 55.
metu, 55.
tumst, 50.

uz, 55.
warde, 150.
wãrs, 146.
wilt, 150.

II. LANGUES SLAVES.

Vocalisme, 137-140; jodisation, 137-140. — Palatales et vélaires, 374, 375.

Vieux slave : *ė*, 138, 139; pour *a* dans des emprunts au grec, 138: *ja* = balt. *ẽ*, 373; de *jė*, 138; *j* tombé devant *a*, 52. — *z* de *s* devant voyelle, 49. — *r-* de *vr-*, 142. — Accent, 144. — Dissimilation, 139, 140. — Instrumental, 370; gén. plur., 367; gén. duel, 267. — Comparatifs, 139-141. — Préfixes verbaux, 49, 50. — 1re pers. *-ą*, à l'indicatif et au subjonctif, 371. — Itératifs et causatifs, 143, 144; dénominatifs, 144. — Suff. *-tel-*, 150, 151. — Contamination, 51, 52.

Serbe : *-iti*, 144.

VIEUX SLAVE.

aky, 52.
alavěstrŭ, 138.
avě, 52.
azŭ, 52.
ą- 49.
achati, 55.
ątrí, 49.

blĭsnąti, 56.
bljudetŭ, 139.
bogŭ, 142.
buditŭ, 139.

čaje-, 139.
čaša, 373.
češą, 143.
-čezną, 144.
čĭto, 53.
choditi, 143.
chošta, 153.
choštetŭ, 156.
chŭtěti, 50, 153.

davě, 154.
daviti, 144.
dĭbrĭ, 158.
dlĭgota, 143.
dobrějĭ, 139.
dravŭ, 142.
drěvo, 368.
drŭva, 368.
dŭma, 50.
dŭšti, 151.
dvorŭ, 146.

-gasati, 143.
gasiti, 143.
gasĭ, 374.
gląbokŭ, 378.

godŭ, 146.
goniti, 143.
gorjljï, 150.
gostï, 374.
grabiti, 143.
grïměti, 50.
gŭnati, 50.
gvozdï, 374.

jaky, 52.
javě, 52.
jazŭ, 52.
ješte, 375.
jiskati, 375.
jiską, 151.
jizgaga, 146.
jizbava, 144, 145.
jizbaviti, 144.
jizneinogą, 50.
ju, juže, 52.
jucha, 52.
jugŭ, 52.
junïcï, 52.
junŭ, 52.
jutro, 52.

kaditi, 144.
kaniti, 144.
kaza, 144.
kaziti, 144.
konję, 140.
koryto, 377.
kose, 143.
kŭ, kŭn, 49, 50.
kŭto, 53.

-lazŭ, 144.
legŭ, 374.
ležati, 374.
lěją, 139.
lězą, 144.
lĭgŭkŭ, 56.
lĭją, 139.
-logŭ, 144.
ložiti, 144.

malŭ, 146.
metą, 55.
mękŭčajï, 139.
mětati, 55.
mogą, 374.
moriti, 144.
morŭ, 144, 146.
mozgŭ, 376.
mytarjï, 139.

na, 157.
nadŭ, 157.
nadymati, 50.
nagŭ, 146.
naricati, 56.
nesomŭ, 147.
nicï, 51.
nizŭ, 51.
nogŭtï, 156.
nositi, 143.
novějï, 139, 140.
novějïša, 140.

o-, 156.
ob-, 156.
ognjï, 156.
on-, 49.
onuša, 49.
oriti, 143.
ostrovŭ, 156.
ovŭ, 371.

pa-, 50.
paliti, 143.
pasti, 50.
pažitï, 50.
pepelŭ, 143.
pestï, 157.
petï, 158.
planati, 143.
plaviti, 143, 144.
plavï, 144.
pljują, 139.
po-, 50.
pojiti, 144.
-pojï, 144.
poléti, 143.
pra-, 50.
prijateljï, 139.
pro-, 50.
prositi, 143.
protivŭ, 149.

ratajï, 139.
-razŭ, 142, 144.
raka, 143.
rěčï, 146.
rěją, 139.
rězą, 142, 144.
rïci, 56.
rosa, 142.
rota, 142.

saditi, 144.
sa-, 49, 50.
sadiji, 153.

asdŭ, 49.
salogŭ, 49, 50.
samïněnïje, 51.
samïněti, 51.
sasědŭ, 49.
seję, 139.
sekyra, 375.
sěka, 375.
si, 139.
sï, 139.
skandělŭ, 138.
slava, 144, 146.
slaviti, 144.
slaždïjï, 139, 140.
slaždïša, 140.
sluga, 153.
slyšati, 51.
směją, 139.
snŭcha, 151.
socha, 373.
solï, 149.
staviti, 144.
stěnï, 375.
stigną, 374.
stogŭ, 146.
stryjï, 142.
sujï, 139.
suljï, 139.
suljïti, 140, 141.
suljïšï, 141.
sŭ, sŭn, 50, 52.
sŭ-, sŭn-, 49-51.
sŭbïrati, 49, 50.
sŭbljusti, 51.
sŭchoditi, 50.
sŭdělati, 50.
sŭdravŭ, 51.
sŭdrŭžati, 52.
sŭkryti, 50.
sŭložiti, 52.
sŭmïněnïje, 51.
sŭmïněti, 51.
sŭmrŭtï, 51.
sŭneti, 52.
sŭnĕsti, 52.
sŭniti, 52.
sŭnïmati se, 52.
sŭpasti, 51.
sŭsędŭ, 51.
sŭto, 50.
sužešti, 50.
šujï, 139.
šujï, 139, 152.

tajati, 154.
talŭ, 154.

tatĭ, 150.
těchŭ, 370.
těmi, 370.
těmĭ, 370.
těmŭ, 370.
tĭma, 50.
točiti, 144.
toju, 148.
tokŭ, 144.
tomĭ, 370.
tomu, 370.
topiti, 144, 154.
toplŭ, 144.
trava, 144.
traviti, 144.
trovą, 144.
tunje, 154.
tŭštĭ, 154, 375.
tvarĭ, 146.

u, uže, 52.
ubo, 52.
ubogŭ, 145.
ucho, 369.
udarĭ, 146.
ujĭ, 142.
uněje, 140, 141.
unje, 140.
unjĭšĭ, 141.
ustro, 52.
ušese, 369.
uši, 369.
uto, 52.
utoliti, 154.

vabiti, 144.
vaditi, 144.
valiti, 144.
valŭ, 144.
variti, 144.
věja, 146.
věsŭ, 148.
voditi, 143.
voliti, 143.
-vorŭ, 146.
voziti, 143.
vozŭ, 145.
vratiti, 145.
vrŭchŭ, 151.
vrŭtěti, 56.
vŭ, vŭn, 49, 50.
vŭtorŭ, 50.
vŭzdi, 140.
vŭz(ŭ), 55.
vysiti, 144.
vysokŭ, 55, 144.
vyšljĭ, 139.

za, 52, 54, 55.
za-, 54.
zelenŭ, 374, 375.
zemlja, 373.
zemljĕ, 140.
zěją, 137, 139.
zlato, 375.
znajĕ, 140.
zvonŭ, 145.
žalĭ, 146.
žegą, 158.
žena, 154.
žĭgą, 158.
žlĭtŭ, 374.

SERBE.

bâviti, 144.
dâviti, 144.
dâvī, 144.
gâsiti, 144.
gâsī, 144.
gôj, 377.
grâbiti, 144.
grâbī, 144.
jahati, 140.
jezditi, 140.
jur, 52.
lòžī, 144.
mòrī, 144.
nâga, 146.
nâgo, 146.
nòsiti, 144.
nôsī, 144.
pâliti, 144.
pâlī, 144.
plâviti, 144.
pòjī, 144.
s, 51.
slâviti, 144.
ter, 154.
tòčī, 144.
tòpī, 144.
tuliti, 154.
vâditi, 144.
vâliti, 144.
vôdī, 144.
zlâto, 375.
žût, 374.
žúta, 374.
žúto, 374.

TCHÈQUE.

čtyři, 158.
řku, 56.

POLONAIS.

cienki, 50.
chcć, 153.
dwanaście, 158.
grzmieć, 50.
gwiazda, 374.
gwizd, 374.
już, 52.
pa-, 50.
po-, 50.
rznę, 142.
sowity, 140.
też, 154.
tulić, 154.
z, 51.
zwierz, 474.

RUSSE.

var, 146.
vódit, 144.
gásit, 144.
gasít, 144.
gasít', 144.
gašú, 144.

góda, 146.
gremêt', 50.
dvádcat', 158.
dvénádcat', 158.
-dorov, 142.
zóloto, 375.
ješčé, 375.
jědu, 140.
morít, 144.
nagá, 146.
nágo, 146.
nósit, 144.
nosít', 144.
ochóta, 55.
palít, 144.
palít', 144.
paljú, 144.
povar, 146.
pojít, 144.
pjátero, 157.
s, 51.
tóščij, 375.
trídcat', 158.
tŭnŭkŭ, 50.

LANGUE ARMÉNIENNE.

Vocalisme, 150-152, 156. — Prothèse de *a-*, 151. — *e* conservé, 157, 158; *o* conservé, 54. — Accent, 152. — Consonnes, 153, 154; traitement de *-wy-*, 151, 152; *z* de *g*, *h*, 54; de *s*, 151; *th* de *t*, 154. — Analogie, 54.

Nomin. plur. *-kh*, 158.

Conjugaison, 53, 54, 150; aoriste, 150, 153.

Suffixes, *-own*, 147; *-l-*, 150; *-r*, 157.

A subi des altérations profondes, 149. — Sa position dialectale, 149-155. — Affinités du vocabulaire, 149-151. — Emprunts à l'iranien et à l'araméen, 54.

Arménien moderne, 53, 152.

aλ, 149.
aλt, 149.
akn, 369.
amboλj, 156.
amenakal, 153.
amowsin, 50.
aynosik, 158.
aynorik, 158.
aynokhik, 158.
ayns, 158.
aynr, 158.
aynç, 158.
aynkh, 158.
ayr, 151.
ayç, 150.
ayçanem, 151.
angēt, 53, 153.
angitaw, 153.
angiti, 153.
and, 372.
andēn, 372.
anmoṙaç, 153.
anown, 53, 147.
aṭkh, 369.
Astowac, 152.
astowacoç, 152.
Astowcoy, 152.
awazak, 150.
awr, 151.
aramb, 151.
aranç, 151.
arawr, 149.
arthnown, 53.
ars, 151.
art, 150.
arkh, 151.
aṙ imē, 52.
aṙn, 151.
bazowm, 54.
bekanel, 142, 143.
ber, 150.
bowth, 150.
bowsaw, 153.
gaλt, 150.
garšel, 151.
gaṙn, 151.
getoç, 158.
geresçes, 54.
glel, 144.
gnal, 153.
gnaç, 153.
gnaçeal, 153.
goλ, 150.
gorceal, 153.
gorçeaç, 153.
gorcel, 153.
gortiw, 150.
deṙ, 150.
dēz, 54.
dowstr, 151.
ebek, 153.
ethe, 154.
ekaç, 153.
ehat, 153.
es, 54.
ewthnerord, 157.
eteλ, 53.
erir, 157.
erkayn, 150.
erkar, 150.
errord, 157.
ēr, 53.
əmpem, 155.
ənd, 155-157.
ənderkh, 156.
əndēr, 155.
əndhat, 153.
əndownel, 155.
ənkalay, 155.

ənker, 153, 155.
ənkeraw, 153.
ənkeri, 153.
ənklay, 150.
ənklnowm, 150.
əntani, 155.

z-, 52, 55.
zan, 54.
zangitel, 53.
zawr, 54.
zatanel, 53.
zarthnowl, 53.
zeteλil, 53.
zēn, 54.
zi, 53, 54.
zkni, 54.
zhet, 54.
zmē, 52, 54.
zqvanal, 53.
zoyg, 54.

thagawor, 153.
thathawel, 154.
thanal, 154.
thanjr, 154.
tharšam, 154.
the, 154.
thekhem, 154.
thmbir, 154.
thmbrel, 154.
thndal, 154.
thndel, 154.
thndowmn, 154.
thoλ, 154.
thoλowl, 154.
thoyl, 154.

i-, 53.
ibr, 53.
imē, 152.
inkhn, 372.
inkhnaboys, 153.
inkhnakaç, 153.
is, 54.
iw, 53.
iwikh, 53.
iwr, 53.
ikh, 157.

lezow, 53, 54.
loway, 151.

xand, 153.
xind, 153.
xndal, 153.
xndir, 153.

cnawλkh, 150.
cownr, 147.

kal, 153.
kalay, 155.
kalaw, 153.
kamagnaç, 153.
kardam, 150.
kaçeal, 153.
kin, 154.
kogi, 152.
kornčim, 150.

hayr, 151.
han-, 50.
haw, 142.
hatanel, 53.
hars, 151.
harkh, 151.
het, 54.
hing, 157.
hinger-, 157.
hingerord, 157.
hngetasan, 157, 158.
hov, 53.

jayn, 54.
jgel, 54.
jew, 54.
jeřn, 54.
ji, 54.
jig, 54.
jiown, 54.
jir, 54.
jmeřn, 54.
joyl, 54.
jowkn, 54.
jri, 54.

mard, 151.
mez, 54.
mi berer, 150.
mořanal, 153.
mořaçaw, 153.
mořaçeal, 153.

yisown, 158.

nist, 51 151.
nkown, 54.
nosa, 158.
now, 151.
nora, 158.
nokha, 158.
nstim, 51.
šown, 147.

o, ov, 53.
ogi, hogi, 152.
ozni, 54.
oyr, 53.
oč, 156.
ownel, 155.
owtem, 152.
or, 53.
okh, 157.

čē, 156.
čorekhean, 158.
čorekh-hariwr, 158.
čorekhtasan, 158.
čorkh, 158.

jerm, 157.

skesowr, 152.
skizbn, 153.
sksanim, 153.
soyn, 372.
-sown, 153.
stēp, 154.
srtabek, 153.

vard, 51.
veštasan, 157.
veç, 157.
veçerord, 157.

tasn, 158.
tesanel, 152.
tew, 154.

-r, 53.

ç, 156.
çax, 373.
çin, 373.

phoyth, 154.

-kh, 157.
kharšel, 151.
khirtn, 151.
khoyr, 147.
khors, 151.
khorkh, 151.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

L'indo-iranien distinguait *ɣ a* (de *e*), et *a* (de *o*), 147; a développé les oppositions quantitatives, 147. — Traitement de *o*, 142-149. — *ā*, 143-149. — *-ām* dissyllabique, 367, 368. — Le rythme de la langue était iambique, 147.

Gutturales devant *o*, 143; devant *n*, *m*, 376-380. — Traitement de *k,t*, 157; de *-s*, 49; *sk'*, 375, 376; *-n*, 365, 366.

Thèmes en *a*, *i*, *u*, 367, 368. — Tendance à rendre dissyllabiques les désinences des thèmes en *a*, 367, 370. — Instrumental en *-ană*, 370; en *-n*, 370; gén. plur., 366-368. — Noms ayant *a* et *ā*, 145, 146.

Causatifs et itératifs, 143. — 1ère pers. du subj. *-āni*, 371. — Analogie dans la conjugaison, 378.

Proclitiques, 370, 371. — Postposition *ă*, 370. — Longues des deuxièmes termes de composés, 146. — Généralisation de *k* et de *c* dans les deux racines *kar* et *car*, 143.

Mythologie, 105, 106.

ni-, *niṣ-*, 157; *tāyu-*, 150.

Le védique ayant été une langue vivante était, comme les autres, sujet aux méprises, 99. — Le Véda peut renfermer autre chose que des concepts indous, 109. — Traduction d'un texte, 245. — Les Védas considérés au point de vue littéraire, 106-109; systèmes d'interprétation, 97, 98. — Associations d'idées, 249; antithèses, 108, 109; allégorie, énigme naturaliste, 246, 247; figures de rhétorique, 102, 103; métaphores, 241-243; ellipse, 239, 241. — Folklore, 104, 105; conte populaire, 247, 248; étymologie populaire, 98, 99, 101; calembour, 99, 240. — Le nombre *sept*, 242, 243. — Médication, 242, 243; le soleil guérisseur, 233-235, 241; conjurations contre la vermine, 233. — Assonance dans les formules de conjuration, 235; métrique, 239, 240, 366, 367; enjambement, 252. — Place de l'adjectif de détermination, 99.

Sanscrit : extension de l'*ā* de *svásā*, etc., pour une raison phonétique, 147; accent, 145, 240; *k*, 252; *cch*, 375, 376; palatales, 375; assimilation, 376; aspiration, 376.

Analogie dans la déclinaison, 367, 368, 370; thèmes en *ā*, *ī*, 370; en *u*, 369; en *-n-*, 366-368. — Vocatif, son accentuation, 105, 106; donnant lieu à une flexion nouvelle, 100. — Gén. fém., 367; dat. sing., 367; locatifs, 366, 367; instrum., 367, 370; gén. duel, 367; plur., 366, 367; dat., 367, 370; locat., 367, 370; instrum., 367, 370. — Suff. *-īyas-*, *-yas*, 139; *-tara-*, 141; pronom *sma*, 25. — Participes *-āna-* et *-māna-*, 147.

Analogie dans la conjugaison, 147. — Causatifs, 143. — Désinences *-ti* et *-t*, 370: 1ère pers. plur., 147, 371.

Suff. *-ka-* et *-ça-*, 374.

Prâcrit : *kkh*, 376; locat. sing., 367; instr. plur., 367. — Voir 375.

Iranien : traitement de *sk*, 375, 376. — *Pati*, 149.

Zend : fautes provenant de l'ancienne transcription de l'Avesta, 379. — Palatales, 375; *s*, 375, 376.

Génitif fém., 367; dat. sing. 367; instrumental, 367, 370; gén. duel, 367; plur., 367; instrum., 367. — Optatif, 147.

Vieux perse : transcription de noms en lycien et en grec, 198. — Gén. fém., 367; gén. pl., 367.

Persan : prononciation dialectale *oũn* pour *dn*, 124. — Voir 3-22, 61.

Dialecte de Nâyîn, 110-124; conjugaison, 122-124.

Dialecte sémnâni, textes traduits, avec relevé des expressions idiomatiques, 323-329.

Dialecte guerrouci, éléments divers qui le composent, 1; pronoms, 23; affixes pronominaux du verbe, 19, 20: conjugaisons, 20-23; aoriste, 20; conditionnel, 21; infinitif, 19; négation et défense, 20. — Voir 3-23, 120.

Kurde, voir 14.

SANSCRIT.

ákṣi, 369.
akṣnás, 369, 373.
ágata, 378.
ágan, 378.
ágāt, 378.
acucyavīt, 147.
áechă, 375.
áccbān, 379.
áchă, 156.
ájījanat, 147.
átha, 156.
adṛṣṭā, 237-239.
ádha, 156.
adhás, 156.
ádhi, 155, 156.
ádhivaste, 156.
adhiṣṭhā-, 157.
adhrigo, 100.
anu, 157.
anucarás, 143.
ánti, 157.
ábūbudhat, 147.
ábharan, 365.
ábharam, 366.
abhítas, 156.
am-, 370, 371.
-am, 371, 372.
amáras, 146.
ámahīyamāna, 246.
amā, 165.
amā kṛ, 165.
amātja, 165.
amāvasjā, 165.
amúm, 371.
ayám, 371.
áyahçipra, 250.
áyodaṃṣṭra, 250.
áyobanu, 250.
arbhaké, 106, 107.
avaghnaṁ, 237.
ávartiā, 246.
ávas, 140.
avāṭ, 148.
áçiçvitat, 147.
áçman, 244, 365, 370.
áçmani, 365, 370.
áçmā, 374.
áçmānam, 374.
açvatarás, 141.
áçvas, 136.
áçvān, 365.
ástáu, 157.
ásat, 371.
asati, 371.
ási, 369.
ásṛk, 147.
asmin, 366.
ahata, 377.
ahám, 366.
áhnāṃ, 366.
āyaṁ, 337.
āyu-, 368, 369.
āyuni, 368.
ārya, 458.
iccháti, 375.
icchā, 375.
icháti, 151.
íti, 371.
idám, 366, 371.
idā, 366.
idānīm, 366, 372.
im-, 371, 372.
imám, 371.
imā, 371.
imān, 371.
imé, 371.
iyattaká, 242.
iyám, 371.
īrmā, 104.

ŭ, 52.
ukhā, 137.
uttaravedināṃbhi, 109.
uvāca, 378.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

L'indo-iranien distinguait *ɣ a* (de *e*), et *a* (de *o*), 147; a développé les oppositions quantitatives, 147. — Traitement de *o*, 142-149. — *ā*, 143-149. — *-ām* dissyllabique, 367, 368. — Le rythme de la langue était iambique, 147.

Gutturales devant *o*, 143; devant *n̥*, *m̥*, 376-380. — Traitement de *k,t*, 157; de *-s*, 49; *sk'*, 375, 376; *-n*, 365, 366.

Thèmes en *a*, *i*, *u*, 367, 368. — Tendance à rendre dissyllabiques les désinences des thèmes en *a*, 367, 370. — Instrumental en *-anā̆*, 370; en *-n*, 370; gén. plur., 366-368. — Noms ayant *a* et *ā*, 145, 146.

Causatifs et itératifs, 143. — 1ère pers. du subj. *-āni*, 371. — Analogie dans la conjugaison, 378.

Proclitiques, 370, 371. — Postposition *ă*, 370. — Longues des deuxièmes termes de composés, 146. — Généralisation de *k* et de *c* dans les deux racines *kar* et *car*, 143.

Mythologie, 105, 106.

ni-, *niš-*, 157; *tāyu-*, 150.

Le védique ayant été une langue vivante était, comme les autres, sujet aux méprises, 99. — Le Véda peut renfermer autre chose que des concepts indous, 109. — Traduction d'un texte, 245. — Les Védas considérés au point de vue littéraire, 106-109; systèmes d'interprétation, 97, 98. — Associations d'idées, 249; antithèses, 108, 109; allégorie, énigme naturaliste, 246, 247; figures de rhétorique, 102, 103; métaphores, 241-243; ellipse, 239, 241. — Folklore, 104, 105; conte populaire, 247, 248; étymologie populaire, 98, 99, 101; calembour, 99, 240. — Le nombre *sept*, 242, 243. — Médication, 242, 243; le soleil guérisseur, 233-235, 241; conjurations contre la vermine, 233. — Assonance dans les formules de conjuration, 235; métrique, 239, 240, 366, 367; enjambement, 252. — Place de l'adjectif de détermination, 99.

Sanscrit : extension de l'*ā* de *svásā*, etc., pour une raison phonétique, 147; accent, 145, 240; *k*, 252; *cch*, 375, 376; palatales, 375; assimilation, 376; aspiration, 376.

Analogie dans la déclinaison, 367, 368, 370; thèmes en *ā*, *ī*, 370; en *u*, 369; en *-n-*, 366-368. — Vocatif, son accentuation, 105, 106; donnant lieu à une flexion nouvelle, 100. — Gén. fém., 367; dat. sing., 367; locatifs, 366, 367; instrum., 367, 370; gén. duel, 367; plur., 366, 367; dat., 367, 370; locat., 367, 370; instrum., 367, 370. — Suff. *-iyas-*, *-yas*, 139; *-tara-*, 141; pronom *sma*, 25. — Participes *-āna-* et *-māna-*, 147.

Analogie dans la conjugaison, 147. — Causatifs, 143. — Désinences *-ti* et *-t*, 370: 1ère pers. plur., 147, 371.

Suff. *-ka-* et *-ça-*, 374.

Prâcrit : *kkh*, 376; locat. sing., 367; instr. plur., 367. — Voir 375.

Iranien : traitement de *sk*, 375, 376. — *Pati*, 149.

Zend : fautes provenant de l'ancienne transcription de l'Avesta, 379. — Palatales, 375; *s*, 375, 376.

Génitif fém., 367; dat. sing. 367; instrumental, 367, 370: gén. duel, 367; plur., 367; instrum., 367. — Optatif, 147.

Vieux perse : transcription de noms en lycien et en grec, 198. — Gén. fém., 367; gén. pl., 367.

Persan : prononciation dialectale *oũn* pour *dn*, 124. — Voir 3-22, 61.

Dialecte de Nâyîn, 110-124; conjugaison, 122-124.

Dialecte sémnâni, textes traduits, avec relevé des expressions idiomatiques, 323-329.

Dialecte guerrouci, éléments divers qui le composent, 1; pronoms, 23; affixes pronominaux du verbe, 19, 20: conjugaisons, 20-23; aoriste, 20; conditionnel, 21; infinitif, 19; négation et défense, 20. — Voir 3-23, 120.

Kurde, voir 14.

SANSCRIT.

ákṣi, 369.
akṣnás, 369, 373.
ágata, 378.
ágan, 378.
ágāt, 378.
acucyavīt, 147.
ácchā, 375.
ácchān, 379.
áchā, 156.
ájījanat, 147.
átha, 156.
adṛṣṭā, 237-239.
ádha, 156.
adhás, 156.
ádhi, 155, 156.
ádhivaste, 156.
adhiṣṭhā-, 157.
adhrigo, 100.
anu, 157.
anucarás, 143.
ánti, 157.
ábūbudhat, 147.
ábharan, 365.
ábharam, 366.
abhítas, 156.
am-, 370, 371.
-am, 371, 372.
amáras, 146.
ámahīyamāna, 246.
amā, 165.
amā kṛ, 165.
amātja, 165.
amāvasjā, 165.
amúm, 371.
ayám, 371.
áyahçipra, 250.
áyodaṃṣṭra, 250.
áyohanu, 250.
arbhaké, 106, 107.
avaglnatī, 237.
ávartiā, 246.
ávas, 140.
avāt, 148.
áçiçvitat, 147.
áçman, 244, 365, 370.
áçmani, 365, 370.
áçmā, 374.
áçmānam, 374.
açvatarás, 141.
áçvas, 136.
áçvān, 365.
ástáu, 157.
ásat, 371.
asati, 371.
ási, 369.
ásṛk, 147.
asmin, 366.
ahata, 377.
ahám, 366.
áhnāṃ, 366.
āyatī, 337.
āyu-, 368, 369.
āyuni, 368.
ārya, 458.
icháti, 375.
icchā, 375.
icháti, 151.
íti, 371.
idám, 366, 371.
idā, 366.
idánīm, 366, 372.
im-, 371, 372.
imám, 371.
imā, 371.
imān, 371.
imé, 371.
iyattaká, 242.
iyám, 371.
īrmā, 104.

ī, 52.
ukhā, 137.
uttaravedināṃbhi, 109.
uvāca, 378.

uvāha, 148.
uṣás, 147.
uṣásam, 147.
usrā́, 52.
ūcúṣ, 378.

ṛṣváḥ, 108, 109.

enam, 372.
enān, 372.
enām, 372.
enās, 372.
ósadhīs, 238.

kakúbh-, 156, 378.
kakuhás, 156.
kaṅkata, 235, 236, 240.
katarás, 143.
kati, 46.
kadā́, 148.
kanīnakeva, 106-108.
kapāla, 250, 252.
kám, 49, 50.
kárakas, 377.
-karas, 143.
kárṇas, 374.
kalaças, 136.
kalá, 143.
kás, 53.
-kásati, 143.
kuçáçarāso, 238.
kuṣumbhaká, 243, 244.
kṣaṇóti, 373.
kṣámate, 373.
kṣámi, 373.
kṣamā́, 373.
kṣā́m, 373.
kṣā́mas, 373.
kṣā́mā, 373.
kṣámau, 373.
kṣās, 373.
kṣmayā́, 373.
kṣmás, 373.

gácchati, 378.
gatá-, 378.
gáti-, 378.
gántar-, 378.
gabhīrás, 378, 379.
-gama-, 378.
gámanti, 378.
gā́mayati, 378.
gamas, 145.
gámisṭha-, 378.
gambhīrás, 378, 379.
gamyát, 378.
gáyas, 377.
galati, 143.
gávya-, 152.
gnā́, 374.
gmás, 372-374.
grábhas, 145.
grā́bhas, 145.
grávnām, 366.
grāhayati, 143.
grā́hiṣ, 146.
ghanás, 377.
ghánighnat-, 377.
ghāsás, 146.
ghnánti, 377.

-ca, 157.
catvāras, 158.
cániçcadat, 375.
candrás, 375.
cárāt, 371.
cárāti, 371.
carúṣ, 377.
cā́roṣ, 369.
cā́ruṇas, 369.
cāskámbha, 379.
cit, 53.
chadayati, 379.
chantsi, 379.
chāyá, 146, 375.
chid-, 375.
chyati, 375.

jákṣat-, 373.
jaganvā́n, 252.
jaghā́na, 377.
jáṅghanat-, 377.
jaṅghanti, 377.
jajāna, 148.
jajā́na, 148.
jani-, 374.
jánis, 374.
jabí, 377.
jā́nu, 147.
jánuni, 368.
jā́nunos, 368.
jū́ruan, 241.
jñu-, 368.
jmás, 372, 373.
jmā́, 373.

taká, 243.
tám, 366, 371.
távos, 148.
táras, 145.
tásmin, 366, 370.
tā́ras, 145.
tāsām, 366.
tīkṣṇás, 140.
tucchyás, 375.
tuchyás, 154.
tuñjati, 154.
tudáti, 154.
tūṣṇīm, 154.
tṛ́pyati, 375.
téjas, 140.
tvám, 371.

dákṣiṇa, 240.
dámas, 142.
darbhá, 238.
darbhéṣu, 238.
dáça, 158.
Dáçaçipra, 251.
dásrā, 105, 106.
dábati, 158.
dā́nunas, 368.
dā́ru, 147.
dā́runi, 368.
dāvás, 145.
digdhás, 374.
divyá-, 152.
dīrghatā, 143.
dubilā́, 151.
dūṇā́cas, 146.
degdhi, 374.
devā́nām, 367.
devā́sas, 367.
drádhas, 107.
drúṇas, 368.
drupadé, 106, 107.
dros, 368.
dvā́r-, 146.
dvāram, 146.
dharúṇas, 142.
dharúṇahvaras, 145.
-dhí, 98, 101.
dhrājiṣ, 146.

ná, 105.
nakhás, 156.
nagnás, 136, 160.
náyas, 145.
nár-, 151.
návedas, 105.
návyas, 142, 152.
nādás, 145.
nābhā, 108.
nábhiṣ, 156.
nāma, 147.
nā́mā, 368.
nā́māni, 368.
nā́mnām, 366.

nāyás, 145.
nāvás, 145.
nāsatyā, 105, 106.
ni-, 51.
nitarām, 51.
nidāghás, 146.
nídhruvis, 51.
nípāti, 51.
nibodhati, 51.
nicāt, 51.
nīlás, 151.

paṅktís, 157.
paçcā, 370, 375.
paçcāt, 375.
páñca, 157, 158.
pañcāçát-, 158.
patáyati, 143.
páti-, 142.
padám, 54.
parāyatī, 237.
paruṣásya, 238.
pālāyati, 143.
pitáram, 148.
pítṛvyas, 142.
píbati, 155.
púramdhi, 97-105.
Puramdhi, 101-103.
púras, 104.
púr andhā, 98-100, 104, 105.
púr andhī, 99-101.
pūrvyás, 142.
pṛcchāti, 375.
pṛcchā, 375.
prakaṅkatá, 240.
praghasas, 146.
práti, 149.
prátibuddhās, 240.
pradakṣiṇá, 240.
prabhavás, 145.
pramukha, 240.
plāvayati, 143, 144.

bhágas, 142, 145.
bháratam, 366.
bharatha, 147.
bháramāṇas, 147.
bháras, 145.
bhárasi, 147.
bhárāma, 147.
bhárāmas(i), 147.
bhárāmi, 147.
bhāgas, 145.
bhānus, 258.
bhāmas, 258.
bhāras, 145.
bhāváyati, 144.
bhāvás, 145.
bhíkṣate, 56.
bhṛgu-, 374.
bhrahmáṇām, 366.
bhrāj-, 374.

maghávan-, 143.
maghónām, 366.
májjati, 376.
majjan-, 376.
madgús, 376.
mádhunas, 369.
mádhunā, 369.
mádhune, 369.
mádhos, 369.
mádhvas, 369.
mádhvā, 369.
mánmabhis, 366.
mánmanas, 366.
mánmanām, 366.
mánmasu, 366.
mártas, 151.
mā-, 459.
Māras, 146.
múñjās, 238, 239.
múnis, 377.
mauñjās, 238, 239.

yákṛt, 147.
yákṣmas, 373.
yajñāyajñā, 370.
yáti, 140.
yugám, 366.
yugā, 368.
yugānām, 368.
yugáni, 368.
yuñjáte, 377.
yuñjánti, 377.
yúdhyate, 375.
yuvan, 365.
yuvaçás, 374.
yuvánam, 365.
yúnas, 365.
yūyam, 372.

raghús, 56.
rathís, 153.
rasā, 142.
rājis, 146.
rāmás, 146.

lubdhakas, 55.

vatsatarás, 141.
vatsás, 141.
vánate, 55.
vámiti, 143.
vayám, 371.
vayá. 146.
vartákas, 136.
vartayati, 145.
vas-, 28.
vásunas, 369.
vásos, 369.
vásvas, 369.
váhas, 145.
vākás, 145.
vāghát-, 379, 380.
vāghátas, 380.
vācas, 377.
vāráyati, 144.
vári, 147.
vāsás, 145.
vāhás, 145.
vidradhé, 106, 107.
vídhyati, 375.
vivāhás, 146.
viçáti, 153.
vícipriya, 251.
Viçiçipra, 251.
viçvádṛṣṭa, 239-241.
viṣáṇi, 241.
viṣpuliṅgakās, 243.
vīrá-, 151.
vīriṇa, 238, 239.
vairiṇás, 238, 239.
vṛkeṇă, 370.
vṛtraháṇam, 377.
vṛṣaṇam, 148.
vṛṣaçiprá, 251.
vṛṣṇām, 366.
vratám, 142.

çatī, 235, 236.
çamāyáte, 145.
çámī, 146.
çará, 238, 239.
çávīras, 140.
çākás, 145.
çákhā, 373.
çámyati, 373.
çípravān, 250.
çíprā, 250-252.
çiprās, 249, 250.
çiprín, 250.
çiprínīvān, 250, 252.
çípre, 249-252.
çiras, 369.
çirṣṇás, 369.

çókas, 378.
çócati, 378.
ççondrás, 375.
çvenás, 373.
-çraya-, 145.
çrávas, 146.
-çravasam, 148.
çrāyás, 145.
çrāváyati, 144.
çróṣati, 51.
çvaçrūṣ, 152.
çvā, 147.
çvánam, 147.

sá, 371.
sa-, 50.
sakṣít, 50.
sat, 236.
satátī, 107.
sanakás, 374.
sányas-, 142.
saptáçīrṣāṇam, 108, 109.
sam-, 49-52.
sarvátat-, 143.
savyás, 139, 152.
sáhas, 145.
sáhuris, 143.
sámkṣeti, 50.
sámgatis, 50.
samgamas, 50, 145.
samsád-, 49.
sādáyati, 144.
sādás, 145.
sānu, 147, 156.
sánunas, 368.
sánuni, 368.
sāvás, 145.
sāhás, 145.
sídhyati, 375.
simás, 377.
supārás, 146.
surānirmātar, 241.
suçákas, 145.
suçiprá, 250, 251.
suhánas, 377.
sūcīkās, 240.
súre duhitá, 374.
soma, 249.
soiryās, 238.
skabhāyáti, 379.
skabhnāti, 379.
skambháthus, 379.
skambhás, 379.
stighnute, 374.
snu-, 368.
snusá, 151.
svadhá, 148.
svanás, 145.
svayám, 371.
svásari, 147.
svásā, 147.
svásāram, 147.
svānás, 145.
svāpáyati, 143.

hatás, 377.
-hati-, 377.
hathá, 377, 378.
hátha-, 377.
hathás, 377.
hánati, 377.
hántar-, 377.
hánti, 377, 378.
hanmás, 377.
hanyáte, 377.
hanyá-, 377.
hárati, 146.
hári-, 375.
hariṇī, 251.
hásati, 373.
hāras, 146.
hiraṇyaçipra, 250.
hiriçiprá, 250.
hyás, 373.
hvalá, 145.
hvā, 54.
hvārás, 145.

PÀLI.

jagghati, 373.

dibba-, 152.

pacchā, 375.

ZEND.

ana, 157.
anu, 157.
aṅhaṭ, 371.
arštan-, 151.
avō, 140.
aŝāum, 366.
aŝta, 157.
ascu-, 375.
aspō, 136.
ahmi, 366.
ahmya, 366.
āχtūiryō, 158.
aolō, 53.
ima, 371.
imaṭ, 371.
imą, 371.
imōm, 371.
imē, 371.
isaiti, 151, 375.

uiti, 371.
ušibya, 369.
kaoyąm, 367.
karəna-, 374.
-karō, 143.
kəm, 371.
-gaiti-, 378.
gayō, 377.
gaia-, 378.
gāmō, 145.
gufra-, 379.
yaþwąm, 367.
yava, 369.
yave, 369.
yāuš, 369.
yākarə, 147.
yūš, 372.
yūžəm, 372.
caiti, 46.
carāṭ, 371.
carāiti, 371.
čiš, 371.
jata-, 377.
jafra-, 378, 379.
jana-, 377.
janaiti, 377.
janyā-, 377.
jantar-, 377.
jantū, 378.
jamaiti, 378.
jamyāt, 378.
jasaiti, 378.
jąfnu-, 378, 379.
jaiti-, 379.
-jaiti-, 377.
jaiδi, 377.
jaiδya, 379.
jainti, 377.

jaiwivaſra-, 379.
daēvâûbô, 367.
daūza-, 374.
draoš, 368.
dvara-, 146.
pancāsat-, 158.
puskāṭ, 370, 375.
pasca, 370, 375.
pərəsaiti, 375.
pərəska, 375.
puxδa-, 379.
ſramrū, 379.
ſrascimbana-, 375.
Naoṅhaityo, 105.
ni-, 51.
nipāiti, 51.
maṭ, 51.
mayavan-, 143.
mazga-, 376.
raþwąm, 367.
rauχšnō, 140.
rnocō, 140.
vǎcō, 148, 377.
vāχš, 148.
vərəþrajanəm, 377.
vəhrka, 370.
vairi, 147.
sadayeiti, 379.
saēna-, 373.
skəmba-, 375.
skəmbō, 379.
-syūṭ, 375.
srāvayeiti, 144.
sû, 373.
zairi-, 375.
zəmō, 373.
haca, 51.
hañjamanem, 30.
hašąm, 367.
haurvatāt-, 143.
haoya-, 152.
hārō, 146.
-hisidyāṭ, 375.
hunara-, 146.
hū, 379.
hvasura-, 153.

GÂTHIQUE.

aṅhaitī, 371.
kadā, 148.
kanā, 370.
gāṭ, 378.
gaidī, 378.
cōrəṭ, 143.
dugδdā, 151.
mada, 146.
hvəng, 379.

VIEUX PERSE.

-ajatā, 377.
aniyanā, 370.
avam, 371.
kaufa-, 156, 378.
cartanaiy, 143.
tyanā, 370.
þadaya-, 379.
didā, 374.
duvara-, 146.
niyašādayam, 51.
pasā, 370, 375.
baga, 142.
-bara-, 145.
bājiš, 146.
visanāhy, 373.
hāuv, 371.

PERSAN MODERNE.

astar, 141.
bār, 145.
pišik, 5.
sāyah, 375.
dāγ, 146.
dēg, 374.
nāf, 156.
šāx, 373.
gul, 51.
mard, 151.
mār, 146.

PEHLVI.

tuhīk, 375.
n(i)šastan, 51.
mar, 146.
sūyak, 146.
zafr, 378.

B. LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

LANGUES SÉMITIQUES.

Ancienne prononciation chuintante, 131. — Racines OURK', RK'. 91.
Arabe : alphabet, 2, 331 : transcription, 331, 332; adaptation au per-

san, au turc, etc., 2, 336; sons exprimés par le *vâv*, 2; lettres emphatiques, 331-336; prononciation des deux *t*, 333-336; des sifflantes, 336; *z* de *ç*, en arabe et en berbère, 65, 66. — Étymologie populaire arabe d'un mot berbère, 72, 73. — Mots venus du français, 335. — Voir 7, 8, 10-13, 16-19, 64, 66-70, 72, 75, 77-80, 82, 83, 86, 87, 89-91, 111-117, 121, 122, 264, 266, 275, 278, 279, 307, 349, 358, 359, 363, 364, 406, 418, 422, 424-427, 432, 444, 446, 448, 454, 468, 471, 475, 483.

Dialectes néo-araméens, leur importance; leur division en trois groupes, 125; sources, 125-127. — Vocalisme, 133, 134. — Mouillement des consonnes, 130; aspiration des muettes, 127; *t* et *th*, 127-130; *ch*, *tch* de *t*, 128; *th* élidé, 128, 130; *l* de *th*, 128, 129; *s*, *š* de *th*, 128, 129; *d* de *th*, 130; *s*, *ch* de *th*, 131; *l* de *dh*, 130; prononciation du *th*, 131, 132; *h* de *th*, 131, 132; addition de *h* final, 133; de *h* final et intérieur, 133; de *g*, 133, 134; *v*, *f* de *h*? 134, 135. — Suffixes pronominaux, 134.

Phénicien : voir 68.

Himyarite : voir 65, 66.

ARABE.

Abid, 89.
Aflâtoun, 335.
astouba, 335.
istabl, 335.
istarlâb, 335.
istourak, 335.
istalâhi, 335.
astoûl, 335.
achk'er 78.
açfar, 75.
al, 336.
elfet't'a, 65.
Allah, 332.
Almadjisti, 336.
Btolmious, 335, 336.
Benou'l Ahmar, 75.
tfantès, 335, 336.
toutia, 68, 69.
didi, 80.
zendjar, 69.
Filastîn, 335.
Qosentina, 335, 336.
qîtous, 335, 336.
Mohammed, 332.
mour, 80.
ouçif, 89.
iarek'an, 61.

NÉO-ARAMÉEN.

-av, 134, 135.
bar, 128, 130.
baito, 128.
biya, 128, 130.
-ev, -ef, 134, 135.
malkouva, 130.
mâ, 128, 130.
mâha, 128, 130.
medih, 133.
-o, 134.
-ou, 134.
pâ, 128, 130.
pâha, 128, 130.
šenda, 130.
ṭlaha, 132.

DIALECTES BERBÈRES.

Ou redoublé devenant *b*, 75, 76; *g*, 76, 77. — *K* changé en *χ*, *ch*, 85; *tch*, 85, 88; *g* en *g'*, 76; *j*, *r'*, 88. — *Ch* changé en *j*, 88; *j* en *dj*, 88; *ç* en *z*, 65; *s* en *z*, 85, *ch*, 86, 88; *z* en *j*, 75, 76, *ch*, *h*, 76, 78; *t'* en *t*, 86; *dh* en *t'*, 86. — Échange de *r* et *r'*, 75; *r* changé en *h'*, 85; *r'* en *h*, 77; *l* en *r*, *d*, *dj*, *j*, 74. — Chute de *ou*, 81, 82; de *r'*, 75, 76; de *s*, 88; suffixes tombés, 59. — Addition de *ch-*, 72, 74; de *h-*, 80; de *d'*, *s*, 87.

Adjectifs et verbes exprimant les couleurs, 59; verbes d'état, ou qualificatifs, 58-60. — Prélixes et suffixes, 59.

Confusion du bleu et du vert, 81. — Parenté hypothétique avec le basque, 90, 91.

Argot des colporteurs zouaouas, voir 84. — Voir 90-92.

aberchi, 85.
aberzigzaou, 77, 81.
acheggar, 78.
achemrar, 74.
achgar, 78.
achlemb, 80.
ademdam, 80.
Aïth Berkath, 84.
Aïth Istourar', 63.
Aklan, 89.
alloun, 69.
Aman imelloulin, 71.
amelal, 72, 74.
amellal, 71, 73, 90.
anouk'orth, 66.
aourar', 91.
Aourir', 62.
asedhif, 85.
asmaoui, 82.
asmər, 80.
asouar', 83.
azeggâbour, 76, 77.
azendjar, 69.
azerdekhani, 80.
azerk'ak', 91.
azger, 77.
azigzaou, 81.
azizao, 70.
azot't'af, 83, 86.
azref, 90.
àoldj, 83.
àzizou, 82.

barboth, 83.
beidedjen, 83.
beid'ek, 83.
bek'em, 80.
Berkani, 84.
Berkân, 84.
berrik, 90.
BHOU, 83.
BNZ'R, 84.
bouset't'af, 86.
Bout'aleb, 70.
Bou Zegza, 81.
Braknas, 84.
BRK, 84-86.

chemlal, 72, 74.
chib, 83.

DHL, 83.
DL, 83.
DNK, 82.

ederi, 83.
elh'amra, 79.

Fabs Imelellou, 71.
FNS, 78.

GN, 59, 86, 87.
GR, 59.
Guinée, 87.

haras, 91.
h'addad, 68.
h'adidah, 68.
h'ammer, 79.
h'immireh, 80.

I, 89.
Iberkanen, 84.
Icheggar, 78.
ierar'en, 61.
igeri, 70.
ikaouelen, 89.
ikiri, 70, 90.
ikhfif, 70.
ilfadh, 91.
ilour', 91.
imellen, 74.
Imezouer', 75.
imouchchan, 88.
inidh, 68.

jobba, 78.

kamzar, 75.
KL, 88, 89.

LDN, 69.
lemmâ, 80.
lk'echmoun, 68.
lk'ezdir, 69.

LL, 74.

Melil, 71.
Mellal, 73.
Mellala, 72.
melloul, 70, 71.
MLL, 70-74.
modjich, 83.
MZI, 80.

nah'as, 69.

Ourar', 62.
Ourighah, 62.
OURK', 63.
ourrar', 61.
OURR', 62-64.
ouzzal, 67, 68, 90.

reçaç, 70.
reggel, 88.
RG, 60.
RGL, 88.
RJ, 60.
RK', 60.
RR', 60-64, 68, 69, 75, 82.
RS, 80.
RZG, 59.

S, 77, 78.
SDHF, 85, 86.
semlil, 70.
Sétif, 86.
Sitifis, 86.
SKI, 88.
SMG, 87, 88.
SN, 59.

Tagnanaït, 87.
taia, 89.
taklit, 89.
taoutia, 68.
Tarr'ah, 61.
Tarr'in, 61.
tasedalt, 72.
tchoullekh, 90.

temanast, 90.
tesaouaten, 70.
Tiklat, 89.
Timmelel, 73.
thabrouet', 90.
thamellalt, 72.
thamilla, 74.
tharoubia, 80.
thazouggarth, 77.
thimdjarin, 74.
Thoumelilt, 71.

Ζαύηκες, 75.
ZGR, 59, 77-79.
ZGR', 78, 81.
ZGZ, 81, 82.
ZIZ, 82.
ZL, 67, 68.
Zouagha, 75.
ZOUR, 59, 75-77.
ZOUR', 75-77.
ZRF, 64-66.

LANGUE LYCIENNE.

Alphabet lycien, histoire de son déchiffrement, 194-197; ressemblances de certaines lettres avec des caractères grecs, 197. — Lycien primitif; les hiéroglyphes crétois, 199. — Transcription, 192-194, 200-203, 206-211, 214. — Noms transcrits du grec, 208, 210; du perse, 198, 208, 210; du carien, 198. — Méthode d'interprétation, 212. — Texte inédit, 204; textes, 214, 216-220, 222, 224-226, 228-230.

Vocalisme, 218; voyelle intercalée dans la prononciation, 205; harmonie vocalique, 208, 209. — Lettres initiales, 210; consonnes, 210, 211; leur redoublement, 204, 205, 231. — Équivalence de ᵉ et ᵉ, 204.

Déclinaison, 223; nominatif, 218, 219; génitif, 209, 210; génitif-accusatif, 193, 194; datif, 228, 231; datif hellénisant, 200; accusatif, 218; datif pluriel, 224; suffixe *-hi*, 223, 224, 231. — Conjugaison, 224.

Numismatique, 195, 196, 202-204, 206, 207, 209, 210, 231.

Origine crétoise des Termiles de Lycie et des Philistins, 201.

Noms d'Apollon en Asie Mineure, 212.

Milyen : voir 205, 210, 227.

Ἀδάσις, 207, 208, 211.
ada, 213, 216.
adi meyë, 219.
adin', 229.
aladehqqone, 220.
Ἀρβίννας, 207.
Arᵉna, 196, 205, 206, 231.
Arᵉnahe, 231.
Ἄρνα, 196, 202, 205.
Ἀροανδίασις, 206.
Arppaquh, 196, 197, 210.
Arrppaquhe, 210.
Ἀρσαμης, 207.
Ἀρσασιν, 194.
Arttuᵉpara, 202.
[A]rtuᵉpari, 204.
Aruvotiyesi, 206.
atla, 227.
atlahi, 222, 223.
Atonazi, 205, 210, 215.
atru, 213, 227.

Βισιναρίς, 194.

cbi, 222, 223, 225.
cbiyehi, 222, 223.
Ciyezë, 211.
Cizzaprᵉna, 198.
Cizzaprᵉno, 216.
Crup[sseh], 201.
Crzzonase, 208, 209.
Cuprlli, 227.

Ddakasa, 217, 218.
ebe, 207.
ebeis, 212.
[eb]eᵉnë, 206.
ebëᵉnë, 207, 215, 217, 222.
ebiyehi, 228, 229.
Ecatamla, 227.
Ecat[amlah], 206.
edi, 224.
ehbi, 213, 217, 218, 223.
ehbis, 218.
ehbiye, 220.
Ἐμβρομου, 203, 208.
Ἐνβρόμου, 203.
Epᵉtibazah, 230.
Eqeteiya, 197, 210.
Erbbina, 207, 210.

Ἐρεθύμιος, 212.
Erzesinube, 225.
esede"nevi, 208.
Esedeplēmeye, 200, 208.
Esedeplēmi, 208.
esedē"nevi, 208.
(e)seritadi, 224.
ēce, 220, 221.
ēnē, 232.
Ēnēbineri, 194.
ēni, 228-230.
ētri, 220, 221.

Hanadaza, 206.
Helediye, 210.
Ἑλμεδαίαι, 200, 206, 210.
Ἑρτιδαση, 206, 210.
Hēpruma, 203, 208.
Hla, 219.
hl"mi, 225-227.
Hl"mideve, 200, 206. 210, 224.
H"mproma, 200, 203, 208.
Ὁρας, 210.
hpp"ter[us], 224.
Hriq"ma, 219.
Hriqtbili, 230.
hr"mo, 227.
hrpi, 216, 217.
hrppi, 205, 206, 216.
Hrppidubeh, 206.
hrppitadi, 216.
hrppiy, 200.
hrzzi, 226.
Humrqqa, 207, 210.
Humrqqo, 205, 209.
Hura, 210.
Hurttuveteh, 210.
Hurttuveti, 210.
huvedri, 216, 228-232.

icezi, 207.
Idazzala, 198.
Idomaqzzo, 226.
Ἴκτας, 197.
Ἰμβραμος, 203.
Ἴμβρανος, 203.
Iqtta, 197.
itlehi, 228-231.
Iyaeusas, 208, 209.
Iyetrukle, 197, 200.
Iyonis", 197, 205, 208.
iyono, 208.

Καδύανδα, 206.
kanuveti, 203, 228.
ka"ti, 203.
kastti, 228, 229.
kasttu, 228, 229.
Κινδάνυδου, 202.
klahi, 228, 229.
ko"ti, 203, 230.
Κοσσίκα, 227.
koti, 203.
Κύθερνις, 227.

ladi, 216, 217.
lado, 207, 216.
ladu, 207.
lati, 221.
Luso"trah", 193, 203, 207.
Lusotrah", 203.

mahanahi, 230.
mahinaza, 230.
maliya, 229.
maraza, 224.
maraziya, 224.
maroz, 224.
me, 217, 219, 221, 229.
mei, 216, 217, 219, 221, 225-227.
meiti, 209.
meiye, 221.
meiyene, 221.
mene, 208, 212, 216-219, 221, 222, 228-230.
me"na, 206.
Merehi, 210.
met', 228.
metēni, 228.
meti, 217, 221, 228.
mey adē, 219.
mēne, 208, 217, 219, 221, 224.
mēti, 209, 217, 219, 221.
Milaso"tra, 208.
Milaso"tro, 202.
μυνδις, 221.
mi"ta, 224.
mi"taha, 210, 224.
mi"ti, 220, 221, 224.
Mithrapata, 198, 210.
Mizu, 198.
Μλαυσει, 200.
Mleyeusi, 200, 224.
M"nuhe, 219.
mohoi, 207, 222, 224, 228, 230, 231.
Μολλίσιος, 200.
Μόρναι, 200, 201.
Mrbbanada[h"], 208.
Mrbbēnedi, 208.
mucale, 209.
muhoi, 207.
Mulliyeseh, 200.
mup"me, 226.
Μυρνος, 201.
Mur"na, 200, 201, 224.
Mutlēi, 209.

Ναρις, 194.
nepe, 225, 226.
nēne, 220,
nipe, 225, 226.
niyepi, 225, 226.
"ce, 220.
-"na, 207.
"tataḍē, 221.
"tateṭē, 221.
"tatoṭē, 221.
"te, 216.
"tepi, 216.
"tepitadi, 222-224, 226, 227.
"tepitoti, 194, 218, 219.
"tepitotu', 225, 226.
"tipa, 218, 221.

Ὀρτακία, 193, 198, 201, 211.
Ὀσσύβας, 213.

Padr"ma, 204.
Padroma, 204.
Parza, 205.
Parzza, 205.
Pericle, 196, 197.
Pericleh, 194.
Periclehe, 230, 232.
Pille"ni, 229.
Pinale, 206, 207, 231.
Πίναρος, 207.
Piqedar', 206.
Piqedare, 198, 200.
Πισέδαρος, 200.
Πιξώδαρος, 200, 206.
Πιξώδωρου, 198.
piyatu, 220, 221.
piyetē, 220, 221.
piyētē, 220, 221.
Plezziyeheye, 200.
P"tre"nehi, 229.
P"tre"ni, 229.

Πριάνοβα, 198, 200, 201, 211.
Priyenubeh, 201.
Priyenubeh", 198, 200, 211.
pr"navate, 217, 230.
pr"navatë, 215, 217, 218, 222.
pr"navetë, 218.
pr"navi, 226.
pr"navo, 207, 215, 217, 218.
pr"navotë, 217.
pr"navu, 207, 218.
pr"nevotë, 218.
pr"nezi, 215, 223.
pr"neziyehi, 215, 223.
pr"novu, 207, 215, 218.
Przë, 205.
Przis, 205.
Przze, 205.
Przzidi, 205.
Pttarazë, 211.
Πυβίλλη, 193, 200, 211.
Publleye, 200, 211.
Pulenyda, 200, 213.
punama, 210.
punomadi, 210.
Πυριβάτους, 198, 201.
Purihimetehe, 197, 198, 201, 223.
Πυριμάτιος, 197.

Qadaitihe, 210.
Qadavoti, 206, 207, 210.
Qerëhe, 209.
Qerëi, 209.
Qeriga, 211, 229.
Qezigah, 211, 227.
qi..., 212.
Q"taburah", 193.
q"tavata, 210, 232.
Q"tenubeh, 202.
Q"tlapone, 230.
qssadrapahi, 205.
Qs"bezë, 213.
qupa, 220, 221.
qupo, 193.
Qupriya, 222.
Quvataye, 200.

Riyamona, 198, 208, 213.

Σαλάμου, 206.
Σαρπηδών, 205.
Sbicaza, 198, 211.
se, 205, 206, 217, 220, 221, 224, 226, 229, 230.
Σεδεπλεμις, 208.
sei, 194, 220, 221.
seiye, 220, 221.
seiyene, 220.
seiyeni, 221.
seiyeti, 221.
sene, 208, 220, 221.
së, 221.
sëne, 208, 221.
Σιδάριος, 197, 200.
Sideriya, 197, 200.
siqla, 226.
siqli, 220, 221.
Sl"meve, 206.
Σπιγάσα, 198, 211.
Sppartazi, 205, 215.
Sttuleh, 214, 215, 217.
Surezi, 215.

tadi, 216.
Telebehi, 207, 210.
Telebehihe, 210.
Τερμίλαι, 195, 196, 202.
Τερμίλης, 202.
Τερμιλῆς, 202.
Τευινάσου, 209.
Tevinezëi, 209.
tezi, 221, 222.
Θαλάμειν, 194.
Thoi, 210.
ti, 216.
tibe, 216, 223.
tibei, 225, 226.
tice, 223-226.
ticeiti, 223, 224.
ticete, 223, 224.
Ticeucëprë, 198, 200, 203, 204, 208, 211.
ticeye, 223, 224.
tideime, 216, 217.
tideimi, 216, 217, 230.
Τισευσέμβραν, 198, 200, 208, 211.
Tlava, 206, 207, 231.
Tlo"na, 207, 208, 229.
Τλωεύς, 207, 208.
Τλῶς, 206, 207.
toti, 216.
Trbbëninni, 202, 211.
Τρεμιλεῖς, 202.
Τρεμίλη, 202.
Τρεμίλης, 207.
Τρέμιλος, 207.
Τριένδασις, 208.
Τριμιλίς, 202.
triyerë, 209, 211.
Triyëtezi, 208.
Trkas, 231, 232.
Trkkas, 211, 228, 230-232.
Tr"mili, 196, 205, 228-230.
Τροκονδιν, 194.
tlleiti, 229, 231.
tllidi, 224, 231.
tubeiti, 216, 222, 228, 230.
tubidi, 224, 230.
tucedris, 212.
tuhe, 220.
tuhes", 194.
tup"me, 226.
tuvetë, 212, 227.
tuveti, 224, 226.
tuvetu, 225.

Upazi, 207, 208, 211.
Urss"mi, 207.
Urtakiyah", 193, 201, 211.
Urttiya, 210.
Utona, 208.
uvehi, 230.

Vah"tezë, 211, 229.
vedre, 206, 231.
vedre"nehi, 231.
vedre"ni, 222, 231.
vedrë"ni, 207, 229.
vedri, 207, 229, 231.
Veh"tezi, 211, 229, 231.
Vidr"na, 198.
Vizttasppar", 198.

Zahama, 219.
Zetineri, 194.
Ziskka, 198.
zrigali, 211.
zrikali, 211.
Zrppeduni, 205.
Zrppudeine, 205.
Zzayaah, 193.
zzimazi, 220.

LANGUE ÉTRUSQUE.

Confusion des sonores et des sourdes, 261, 334.

fler, 35.
flereri, 35.
θesan, 35, 36.
θezan, 35, 36.
θezi, 35, 36.
θeznin, 35, 36.
Lasa, 35.
Menrva, 35.
vacl, 35, 36.
Vecl, 35.

LANGUE BASQUE.

arre, 91.
beltz, 90.
berun, 90.
burdi, 90.
burdin, 90.
hori, 91.
illun, 91.
likhitz, 91.
menast, 90.
ubel, 90.
urdiñ, 91.
zillar, 90.
zirraida, 90.
zohardi, 91.
zuri, 90.

LANGUE TURQUE.

Voir 5, 6, 8, 11-13, 15, 17, 112, 114.

LANGUE MAGYARE.

Progrès de son étude linguistique; derniers travaux à ce sujet, 395-398. — Ses affinités, 395.

LANGUE MANDÉ.

Son domaine, 263-265; dialectes, 265-267, 460; vocabulaire comparé, 472, 473; dictionnaire français-mandé, 268-284; 337-364; 406-456. — Pauvreté du mandé; ses relations avec les langues voisines, 486, 487.

Bibliographie, 461, 462; transcription, 462; prononciation, 267. — Voyelles et diphtongues, 462, 463; consonnes, 463-465; constitution des syllabes, 465-467. — Nasalisation, 467; répétition des consonnes, 467, 468; suppression de sons, 468; mutations, 469-472.

Formation des mots, 473; homonymes, 473, 474; redoublement, 474, 476; pluralité de sens, 474; éléments auxiliaires, 474, 477-484. — Noms de nombre, 475, 476. — Ordre des mots, 484-486.

LANGUE QUECHUA.

Transcription espagnole, 208.

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Arbois de Jubainville (H. d'). — Les noms hypocoristiques d'homme et de lieu en celtique..... 189

Basset (René). — Les noms des métaux et des couleurs en berbère..... 58

Bréal (Michel). — Étymologies : 1. Εἷς, μία, ἕν. 2. Πᾶς, πᾶσα, πᾶν. 3. Ἀρνέομαι, ἀναίνομαι. 4. Ὑπερώτον. 5. Ἱπποπόταμος. 6. A propos de l'adverbe *αὖτως*. 7. La voyelle du participe présent en latin. 8. *Nn* changé en *nd*. 9. *Manifestus*. 10. *Versicolor, fluxipedus*. 11. Substantifs devenus adjectifs : *rudis*. 12. L'ombrien *arvia* «les entrailles». 13. L'étrusque *vael*. 14. Διώκω «poursuivre». 15. Un emploi particulier du comparatif. 16. Ἀμαξιτός. 17. *Ægrotus*. 18. *Strages*. 19. *Rego*, ἄρχω. 20. *Clandestinus*. 21. *Volvendus*. 22. Anciens verbes déponents latins : *gignens, animans, prægnans, ingens, evidens*. 23. La particule latine *cum*. 24. Inscription pélignienne..... 24

Varia : 1. L'allemand *schliessen* = latin *excludere*. 2. Allemand *schürzen* = latin *excurtiare*. 3. L'accusatif du gérondif en français. 4. Un produit de l'analogie : le mot anglais *Coinderies*..... 3

Étymologies grecques et latines : 1. Γυμνός. 2. Ἡ ἄμπελος. 3. Semantica. 4. *I* parasite devant un *r* en grec. 5. Τολμάω. 6. *Materies*. 7. *Virago*. 8. *Imago*. 9. Encore le passif latin. 10. *Amare*. 11. *Venus fisica*. 12. Un sens spécial du verbe *facio*..... 160

Le français *madré*..... 168

Étymologies : 1. Le verbe δοκέω. 2. Κάπραινα, λύκαινα. 3. Ἀνδράποδον. 4. Θωρήσασσθαι. 5. Ἡ ὁδός. 6. *Fabulæ manes*. 7. *Sterilis*. 8. *Aufero, aufugio*. 9. L'inscription osque d'Antino..... 253

Les étymologies du philosophe Nietzsche..... 457

Darmesteter (James). — *Quotiens, quoties*..... 46

Duval (Rubens). — Notice sur les dialectes néo-araméens..... 125

Fournier (A.). — Sur une formule magique de guérison..... 399

Grasserie (Raoul de la). — De l'article (morphologie et syntaxe)..... 285, 381

HENRY (V.). — Vedica : 1. *Púraṃdhi*. 2. *Nâsatyâ*. 3. *Kanînakeva*. 4 *Saptáçîrṣâṇam*..... 97
(2e série) : 5. R. V. 1. 191. 6. *çúna ântrâṇi pece*. 7. *sómo-ná* (R. V. v, 36.2). 8. *çípre*. 9. *jaganvân* (R. V. x, 10.2).. 233
Fr. *fous*, *fol* = lat. *follis*, *follem*..... 169

HUSZÁR (Guillaume). — La linguistique hongroise..... 395

IMBERT (J.). — Une épitaphe lycienne (Myra 4)..... 192

LE FOYER (Henri). — De la survivance du gérondif en français.. 168

MEILLET (A.). — Étymologies slaves : 1. *sŭ*. 2. *uže*. 3. *za*..... 49
Latin *uenari*..... 55
Varia : 1. Ἵππος. 2. V. sl. *zèaj*. 3. Latin *auonculus*. 4. Le traitement de i.-e. *o* en indo-iranien. 5. Position dialectale de l'arménien. 6. Arm. *ond*. 7. Arm. *hngetasan*, *čorekhtasan*. 136
Indo-iranica. I. La forme ancienne de la nasale finale. II. Trois notes sur la phonétique des gutturales : *A*. skr. *jmás*, *gmás*. *B*. skr. *cch*, zd *s*. *C*. Des gutturales devant *n*, *m*..... 365

PARMENTIER (Général). — Les emphatiques arabes..... 331

PERNOT (Hubert). — L'indicatif présent du verbe «être» en néo-grec..... 170
La contraction en grec moderne..... 330

QUERRY (Amédée). — Le dialecte guerrouci..... 1
Le dialecte persan de Nâyîn..... 110
Dix quatrains de Mirzâ Abou'l Hassan Djendâki, dit Yéghmâ, en dialecte sémnâni..... 323

RAMBAUD (J.-B.). — Dictionnaire de la langue mandé.. 263, 337, 406
La langue mandé..... 460

ROSAPELLY (Dr). — Nouvelles recherches sur le rôle du larynx dans les consonnes sourdes et sonores..... 488

TOURNIER (Éd.). — Un calembour intéressant pour l'histoire de la prononciation du grec..... 47

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME DIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1898

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 20 NOVEMBRE 1898

MEMBRES DONATEURS

MM. ASCOLI, Prince Alexandre BIBESCO, † James JACKSON.

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Abeille.
Alexandrowski.
Ascoli.
Barbelenet.
Baudouin de Courtenay.
Berger.
Bibesco (Le prince).
Blanc.
Bonnardot.
Boutroue.
Boyer.
Bréal.
Colinet.
Cousin.
Delaire.
Derenbourg.
Donner.
Durand-Gréville.
Ernault.
Finot.
Gonnet.
Guimet.
Haverfield.
Havet.
Henry.
Hériot-Bunoust (L'abbé).
Joret.
Kirste.
Laborde (Le marquis de).
MM. Laray.
Lecocq.
Leger.
Meillet.
Melon.
Meyer (Paul).
Oltramare.
Paris.
Parmentier (Le général).
Passy.
Peñafiel.
Rhŷs.
Roger.
Rolland.
Rosapelly.
Sacleux (Le R. P.).
Sayce.
Schlumberger.
Sébillot.
Senart.
Sénéchal.
Storm.
Sudre.
Tegnér.
Thomsen.
Vogüé (Le marquis de).
Wilbois.
Wimmer.
Le *British Museum*.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abeille (Lucien), professeur de langue latine au Collège national, Casilla del Correo, 1162, Buenos-Ayres (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891; membre perpétuel.

Adam (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

Adjarian (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, couvent arménien, Etchmiadzin (Caucase), Russie. — Élu membre de la Société le 27 février 1897.

ALEXANDROWSKI (Alexandre), licencié ès lettres, 94, boulevard de Port-Royal, Paris. — Élu membre de la Société le 28 mai 1892; membre perpétuel.

ANIART (Jules), professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (*Marie*-Henry D'), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.

ARRÒ (Alessandro), professeur au Lycée, Aoste (Italie). — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

ASCOLI (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.

AUDOUIN (Édouard), maître de conférences à l'Université, 1 *bis*, rue de Puygarreau, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

10. AYMONIER (Le commandant Étienne-*François*), directeur de l'École Coloniale, 2, avenue de l'Observatoire, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882; vice-président de 1892 à 1895.

BADAREŬ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École pratique des hautes études, 36, strada Pecurarĭ, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.

BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.

BAIZE (Louis), professeur au lycée Condorcet, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.

BARBELENET (Daniel), professeur au Lycée, 6, rue du Bourg, Laon (Aisne). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

BARON (Charles), maître de conférences à l'Université, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.

BARTH (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 10, rue Garancière, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

BARTHÉLEMY (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

BASSET (René), directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

20. BAUDISCH (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

BAUDOUIN DE COURTENAY (J.), membre de l'Académie des Sciences, 13, rue

Radziwill, Cracovie (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

Beljame (Alexandre), professeur-adjoint de langue et littérature anglaises à l'Université, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Benloew (Louis), ancien doyen de faculté, 48, rue Copernic, Paris. — Membre de la Société depuis 1868.

Berger (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris. — Élu membre de la Société le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; vice-président en 1890 et en 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).— Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris.— Élu membre de la Société le 6 juin 1874 ; vice-président en 1893, président en 1894 ; membre perpétuel.

30. Bikélas (D.), 4, rue de Babylone, Paris. — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, 25, rue Jeu-de-Mail, Cette (Hérault). — Élu membre de la Société le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Blochet (Edgard-*Gabriel-Joseph*), élève diplômé de l'École des langues orientales, attaché à la Bibliothèque Nationale, 35, rue de l'Arbalète, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Blonay (Godefroy de), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, château de Grandson (canton de Vaud), Suisse. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, 23, quai Conti, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Bonnardot (François), archiviste du service des travaux historiques de la ville de Paris en retraite, conservateur de la Bibliothèque municipale de Verdun, les Charmettes, Verdun (Vosges).— Admis dans la Société en 1868 ; vice-président de 1887 à 1889 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Bossert (A.), inspecteur général de l'Instruction publique, 51, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite, 16, place Saint-Pierre, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.

40. Boutroue (Alexandre-*Antoine*), 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Elu membre de la Société le 30 juin 1894; vice-président en 1896; président en 1897; membre perpétuel.

Bovier-Lapierre, professeur honoraire de l'Université, 2, rue de l'Asile, quartier de Bel-Air, Mâcon (Saône-et-Loire). — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1er janvier 1879.

Boyer (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 52, rue de Bourgogne, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier de 1892 à 1894; membre perpétuel.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Membre de la Société en 1867; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel.

Brun (Charles), agrégé de l'Université, 9, rue Blainville, Paris. — Élu membre de la Société le 16 décembre 1893.

Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.

Calloianu (Michel *B. C.*), docteur ès lettres, professeur au lycée, 30, maneu Brutaru, strada Fantanei, 14, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Carrière (Auguste), directeur d'études pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-président en 1875 et 1876.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1894.

50. Chabaneau (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

Chabot (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1895.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.

Chilot (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 23, rue Monge, Paris. — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Comte (Charles), professeur au lycée Condorcet, 83, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Conrotte (*Joseph*-Edmond), docteur en philosophie et lettres, professeur au séminaire, Bastogne (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1896.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmgasse, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

60. Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.

Cuny (Albert), licencié ès lettres, 6, Apfelgasse, III St., Th. 15, Vienne IV (Autriche). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.

David (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

David-Beguiantz (Sergius), élève de l'École pratique des hautes études, 51, rue Gay-Lussac, Paris. — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

Delaire (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Delphin (Gaëtan), directeur de la Médersa, Alger (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe, l'islamisme et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.

Dianu (Jean *N.*), licencié ès lettres, professeur au séminaire central, Bucarest. — Élu membre de la Société le 7 février 1891.

70. Dihigo (Dr Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Donner (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869; membre perpétuel.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur-adjoint à l'Université, 10, rue du Thabor, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu membre de la Société le 1er avril 1882; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur de langue et de littérature araméennes au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886.

Duvau (Louis), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1er janvier 1892.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

Elliott (Richard-*T.*), professeur à Trinity College, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Étienne (E.), professeur au lycée, chargé de cours à l'Université de Nancy, 79, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

Fay (Dr Edwin W.), professeur à Washington and Lee University, Lexington (Virginie, États-Unis). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.

Fécamp (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

Finot (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, 49, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 25 juin 1892 ; trésorier depuis le 1er janvier 1895 ; membre perpétuel.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha-Alger (Algérie). — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880 ; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée Faidherbe, 5, square Jussieu, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

Gauthiot (Robert), agrégé de l'Université, 63, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1897.

Gellée (*Narcisse-Maximilien*-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Bazancourt, par Songeons (Oise). — Élu membre de la Société le 29 mai 1897.

Gilliéron (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.

Gohin (Ferdinand), professeur au Lycée, 8, rue de Carentan, Coutances (Manche). — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Graffin (Mgr R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

Grammont (Maurice), maître de conférences à l'Université, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), juge au Tribunal, correspondant du Ministère de

l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

Gréard (Octave), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur au Collège communal, Tirlemont (Belgique).— Élu membre de la Société le 15 février 1896.

Guimet (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

100. Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreegatan, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris.— Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.

Harlez (Mgr C. de), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

Hasdeŭ (Bogdan-*Petriceicŭ*), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traïanŭ*, rue Mihaïuvodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris.— Élu membre de la Société le 1er février 1873.

Hauvion, 40, rue des Écoles, Paris.— Élu membre de la Société le 20 nov. 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne), — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris, 10, rue de Penthièvre, Sceaux (Seine). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis), 2, vicolo del Villano, Rome (Italie). — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

110. Hermann (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Elu membre de la Société le 3 décembre 1892.

Holban (Michel G.), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève, Suisse). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Holleaux (Maurice), professeur à l'Université, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [gare de Beaujeu]. — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Jedlička (Dr Jaromir), k. k. Studienbibliothek, Olmütz (Autriche). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Job (Léon), docteur es lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.

Joret (Charles), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Université, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1874 ; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

120. Kugener (Marc-Antoine), docteur en philosophie et lettres, 27, rue Lambinon, Liège (Belgique), et 5, rue des Carmes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1896.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lambert (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'Université, 7, rue de l'École de Droit, Dijon (Côte d'Or). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.

Lamouche (Léon), capitaine au 2e régiment du génie, 32, avenue Bouisson-Bertrand, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 29 février 1896.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.

Leger (Louis-*Paul*), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris. —Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, vice-président en 1880 et en 1881 ; président en 1882; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890; vice-président en 1896 et en 1897; président en 1898.

130. Le Nestour (Paul), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études, 49, boulevard de Port-Royal, Paris. — Élu membre de la Société le 18 janvier 1896.

Lévi (Sylvain), professeur de sanscrit au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanscrite à l'École pratique des hautes études,

9, rue Guy-de-Labrosse, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885; vice-président en 1891 et en 1892; président en 1893.

Liétard (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.

Lindsay (W.-M.), fellow of Jesus college, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), professeur à l'Université, doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.

Marissiaux (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879; président en 1880.

Massieu de Clerval, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.

Meillet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

140. Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mendez (Mario), professeur à l'Institut, Luna, 34 prl, Madrid (Espagne). — Élu membre de la Société le 23 avril 1898.

Merwart (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du IIe arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, l'un des directeurs de la *Romania*, 16, avenue de Labourdonnais, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.

Mohl (Dr George), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, II, Ječná ulice, č. 41 n., Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

Montague, professeur à Amherst College, Amherst (Massachussets, États-Unis d'Amérique); et à Paris, 14, rue Leconte de Lisle. — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Montalk (*J.-W.* E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu membre de la Société le 18 juin 1898.

150. Montmitonnet (Jacques-R.), élève interprète à la Légation de France Bangkok (Siam); et 6, rue de Fürstemberg, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.

Morteveille (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.

Mowat (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris.— Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.

Niedermann (Max), docteur en philosophie, 30, Oberer Graben, Winterthur (Suisse). — Élu membre de la Société le 12 juin 1897.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 25, Mönchhofstrasse, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu membre de la Société le 8 juin 1895.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Romania*, Collège de France, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel.

Parmentier (Léon), professeur à l'Université, 55, quai des Pêcheurs, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.

Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), président de l'Alliance française, 5, rue du Cirque, Paris; et Malzeville (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883; vice-président en 1897 et en 1898; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, Paris. — Admis dans la Société en 1886.

160. Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), licencié ès lettres, répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 151 bis, rue Saint-Jacques, Paris. — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Pierret, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Pognon (Henri), consul de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

Polívka (Jiří), professeur à l'Université, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.

Psichari (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Querry (Amédée), consul général de France en retraite, 130, boulevard de Caudéran, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 1er décembre 1894.

Raillard (Raoul), professeur au lycée Janson de Sailly, 37, rue de la Tour, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1895.

170. Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine d'artillerie de la marine, détaché à l'École supérieure de guerre, 22, rue Duroc, Paris. — Élu membre de la Société le 7 décembre 1895.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur-adjoint des musées nationaux, 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.

Rhŷs (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Riabinin (Michel), Zabalcanski, 59, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu membre de la Société le 24 juin 1893.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris. — Élu membre de la Société le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Rolland (Eugène), château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876, vice-président en 1898; membre perpétuel.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894, président en 1895.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

Sacleux (Le R. P.), missionnaire apostolique à Zanzibar (Côte orientale d'Afrique, viâ Marseille). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

180. Sanchez Moguel (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne).— Élu membre de la Société le 5 février 1887.

Sandfeld-Jensen (Kr.), docteur en philosophie, Grundtvigs højskole, Lyngby (Danemark). — Élu membre de la Société le 7 mai 1898.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, avenue d'Antin, Paris. — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Schwob (Marcel), 26, rue Vaneau, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François I^er^ — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

190. Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 7, rue Cochin, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1^er^ février 1870.

Sourdille (Camille), agrégé de l'Université, 48, rue Monge, Paris. — Élu membre de la Société le 15 mai 1897.

Specht (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.

Speijer (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sturm (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas, 24, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Svrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

200. Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.

Tchernitzky (M^lle^ Antoinette de), 9, rue Le Goff, Paris. — Élue membre de la Société le 27 avril 1895.

Tegnér (Esaias-Henrik-Wilhelm), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

Thomsen (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Tournier (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.

Tourtoulon (Le baron Charles de), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.

Vendryès (Joseph-*Jean-Baptiste*), agrégé de l'Université, 90, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 21 mai 1898.

Verrier (Paul), professeur au Lycée Carnot, 3, rue Robert Lecoin (rue du Ranelagh), Paris. — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.

Vogüé (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris. — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

210. Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Niederschönthal, près Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

Watel, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.

Webster (M^lle^ Hélène), professeur à Wellesley College, Wellesley (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élue membre de la Société le 28 décembre 1889.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.

Wimmer (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.

Winkler (Le Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Witkowsky (M^lle^ Esther), fellow de l'Université, 2802, Prairie Avenue, Chicago (Illinois, États-Unis d'Amérique). — Élue membre de la Société le 15 mai 1897.

Zubatý (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova třida, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), maître de conférences à l'Institut catholique, 2 bis, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 12 juin 1897.

Zvetaiev (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

220. Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser: à M. Le Soudier, libraire, 174, boulevard St-Germain, Paris. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890; membre perpétuel.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1864.

	MM.
1864-65.	† D'ABBADIE.
1866.	† EGGER.
1867.	† RENAN.
1868.	† BRUNET DE PRESLE.
1869.	† BAUDRY.
1870-71.	† EGGER.
1872.	† THUROT.
1873.	GASTON PARIS.
1874.	† PLOIX.
1875.	† VAÏSSE.
1876.	† EGGER.
1877.	† BENOIST.
1878.	MOWAT.
1879.	† BERGAIGNE.
1880.	MASPERO.
1881.	GAIDOZ.
1882.	LEGER.
1883.	D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1884.	† GUYARD.
1885.	DE CHARENCEY.
1886.	RUBENS DUVAL.
1887.	† JAMES DARMESTETER.
1888.	HALÉVY.
1889.	† PLOIX.
1890.	BONNARDOT.
1891.	† DE ROCHEMONTEIX.
1892.	PHILIPPE BERGER
1893.	SYLVAIN LÉVI.
1894.	PRINCE ALEXANDRE BIBESCO.
1895.	P. ROUSSELOT.
1896.	PSICHARI.
1897.	BOUTROUE.
1898.	PAUL LEJAY.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

ABBADIE (Antoine-*Thomson* D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

BAISSAC (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

BENOIST (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

BERGAIGNE (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

BRUNET DE PRESLE (Wladimir), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

CHASSANG (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

CHODZKO (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

DARMESTETER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École normale de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

DARMESTETER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Paris*. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, directeur d'études pour l'hébreu talmudique et rabbinique à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

DEVIC (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

DIDION (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

DIDOT (Ambroise-Firmin). —Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

DOSSON (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.— Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris.— Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.

EICHTHAL (Gustave D'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. — Élu membre de la Société le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

FLORENT-LEFÈVRE. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

GEORGIAN (Professeur Dr C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

GODEFROY (Frédéric). — Élu membre de la Société le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

GOULLET.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.

GRAUX (Charles-*Henri*), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes.* — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

GRIMBLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

GUIEYSSE (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études, correcteur de la typographie orientale à l'Imprimerie nationale, l'un des directeurs de la *Revue Critique d'histoire et de littérature.* — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

HALLÉGUEN (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

HANUSZ (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

HEINRICH (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

HERVÉ (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

HOVELACQUE (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

JACKSON (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; membre donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

JOZON, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

LA BERGE (Camille DE), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, l'un des directeurs de la *Revue Critique d'histoire et de littérature.* — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

LACOUPERIE (Docteur Albert TERRIEN DE), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College de Londres, directeur du *Babylonian and Oriental Record.* — Élu membre de la Société le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

LAMBRIOR, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

LENORMANT (*Charles*-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Biblio-

thèque nationale. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Le Saint (François), ancien officier. — Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Lœb (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1867; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien suppléant au Collège de France, ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1873 et en 1888; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes.* — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadrons de cavalerie en retraite. — Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France.—Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu membre de la Société le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut (Académie des Sciences), et de l'Académie de médecine, premier médecin de S. M. le Chàh. — Élu membre de la Société le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes.* — Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

TODD (*J. Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

VAÏSSE (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

VALLENTIN (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

WHARTON (Edward-Ross), Fellow and Lecturer of Jesus College, Oxford. — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

DES LOIS PHONIQUES[1].

À PROPOS DE LA CRÉATION DU LABORATOIRE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE AU COLLÈGE DE FRANCE.

Au moment où la création d'un laboratoire de phonétique expérimentale va ouvrir une voie nouvelle à cet ordre de recherches, il n'est pas hors de propos que nous échangions quelques idées sur un sujet qui a donné lieu à tant de controverses : *les Lois phoniques*. Je ne sais si les idées que je vais vous exposer seront toutes d'accord avec les vôtres : il s'est dit là-dessus beaucoup de choses qui me paraissent aussi contestables dans le fond qu'elles sont tranchées et absolues dans la forme. Il est temps que l'observation des faits succède au règne de la théorie. Rien ne sera plus propre que la nouvelle fondation à amener cet heureux changement.

Les lois de la phonétique sont fatales, sont aveugles.

On rapporte ordinairement à M. Osthoff cet axiome, quoique bien antérieurement Schleicher eût déjà dit quelque chose de semblable. Les mots de M. Osthoff sont : *Die Lautgesetze wirken blind, mit blinder Nothwendigkeit.* « Les lois phoniques sont aveugles. Elles exercent leur empire avec une aveugle nécessité. »

Que faut-il penser de cet axiome?

Si le savant professeur de Heidelberg s'était contenté de dire que ces lois sont constantes, attendu qu'elles sont l'effet de nos habitudes, et que nos habitudes, quand rien ne vient les contrarier, se manifestent d'une manière régulière et uniforme, il eût émis un principe incontestable. Mais nous ne pensons pas que ces lois soient ni fatales, ni aveugles.

Les changements phoniques partent *d'une* personne. Quand ils ne trouvent pas d'accueil, ils restent sans effet et sont vite oubliés. Catulle se moque[2] d'un personnage nommé Arrius qui, au lieu

[1] Sur la demande de quelques auditeurs, nous publions ces réflexions, qui ont formé, cette année, la première leçon du cours de Grammaire comparée.

[2] LXXXV.

de *commoda*, disait *chommoda*, et changeait pareillement tous les *c* en *ch*. C'était le commencement de la substitution des consonnes : mais au lieu de changer l'aspect de la langue latine, cette prononciation, ne trouvant pas d'imitateurs, ne fit qu'attirer des railleries à son auteur. C'est ce qui donne de l'intérêt aux défauts de prononciation : on ne sait pas si l'on n'est pas au début d'une loi du langage. L'*Appendix ad Probum* corrige comme fautives certaines habitudes qui ont pris force de loi dans les langues romanes.

A une époque comme la nôtre, avec une tradition solidement assise, avec nos écoles et nos académies, l'individu a peu de pouvoir. Mais il n'en est pas toujours et partout ainsi. Supposons un peuple barbare : un homme ayant quelque autorité, quelque influence, émet certaine articulation d'une façon particulière, soit par un vice de conformation, soit pour quelque autre cause. Il est imité, d'abord dans sa famille, ensuite par ses proches. La particularité de prononciation se propage, elle augmente en se propageant, car il est naturel qu'une habitude partagée se fortifie. Si rien ne vient se mettre à la traverse, un changement phonique est réalisé. Mais où y a-t-il là quelque chose de fatal ? Il en est de ce changement comme de ceux qui s'opèrent dans le costume, ou dans l'armement, ou dans l'habitation : fait historique, n'ayant ni plus ni moins que les autres faits historiques le caractère de la fatalité. Il est vrai qu'en allant à la cause initiale nous trouvons en dernière analyse un mouvement des organes vocaux : mais à quel acte de notre vie nos organes ne sont-ils pas la raison dernière ? Pour admettre la fatalité, il faudrait supposer qu'à un jour donné, chez tous les individus d'une même agglomération, les organes de la parole se soient trouvés modifiés de la même manière [1].

Il y a un motif pour que les phénomènes du langage soient tout particulièrement matière à imitation. Étant un moyen de communication, le langage manquerait à sa condition essentielle s'il variait d'un individu à l'autre : il y perdrait sa raison d'être. De là, nécessité d'une prononciation uniforme. Mais il est clair qu'il s'agit d'une nécessité sociale, non d'une fatalité physique.

Un changement phonique peut être adopté : mais il peut aussi être rejeté, après une lutte plus ou moins longue. C'est qu'un peuple se compose d'individus qui ne sont pas tous du même âge, ni du même sexe, ni de même éducation et de même situation sociale. On sait qu'au XVI^e^ siècle les Parisiens se mirent à prononcer les *s* comme des *r* et inversement les *r* comme des *s* :

[1] Voir des idées analogues exposées avec force par notre confrère M. Victor Henry, dans sa récente brochure : *Antinomies linguistiques*.

Paris devint *Pazis*, *mari* devint *mazi*, et d'autre part *un oiseau* devint *un oireau; je suis bien aise* se dit *je suis bien aire*. Le poète Marot en fit la matière d'une satire. Mais cette habitude fut combattue comme une affectation et un ridicule. Elle disparut, non sans laisser çà et là quelques traces [1].

Le grasseyement des incroyables du Directoire est un autre exemple d'une mode qui n'a pas duré.

Ces fluctuations nous expliquent un fait qui autrement serait incompréhensible : les variations de la carte géographique des patois. Si l'on faisait la carte linguistique de la France au XII^e^ siècle, au XIII^e^, au XIV^e^ ou au XVI^e^, on verrait les frontières se déplacer, telle province grandir, telle autre se réduire, pour regagner à l'époque suivante ce qu'elle avait précédemment perdu. Il en est de l'influence linguistique comme de la puissance politique : souvent, mais non toujours, les deux choses coïncident.

Les changements phoniques peuvent donc être suivis à la trace. Celui de *z* en *r*, dont nous venons de parler, est parti du Roussillon, monta lentement du Sud au Nord par le Languedoc, la Basse-Auvergne, l'Orléanais, gagna l'Ile-de-France et finit par s'étendre jusqu'aux îles normandes [2]. La seconde substitution des consonnes germaniques, celle qui a établi une différence profonde entre le haut-allemand d'une part et le bas-allemand, l'anglais, le scandinave de l'autre, est allée du Sud au Nord, jusqu'au 51^e^ et 52^e^ degré de latitude.

Ainsi s'explique ce fait que les classifications de la linguistique sont ordinairement en harmonie avec les données de la géographie. Le pushtoo forme le milieu entre l'indien et l'iranien. Le dialecte arcadien sert de lien entre les trois dialectes éoliens. Le grec occupe un point intermédiaire entre le perse et les langues de l'Europe. Le sarde est à moitié chemin entre l'italien et l'espagnol [3].

Il n'y a pas de dialecte absolument pur. Toute population est mélangée, a des rapports avec ses voisins, reçoit des immigrations du dehors. Une nation n'est jamais isolée, une province non plus. Un village ne l'est pas davantage : au contraire, plus les limites se resserrent, plus les rapports extérieurs sont fréquents, les distances à franchir étant moindres et les moyens de

[1] Une *chaise* (au lieu d'une *chaire*), des *besicles* (au lieu de *berycles*, du latin *beryllus*). Il y a encore des endroits qui s'appellent *Baroche* au lieu de *Bazoche* (*Basilica*); *Ozoir*, *Ozouer* au lieu de *Oroir* (*Oratorium*).

[2] Un *r* voisin de *z* existe encore aujourd'hui dans le patois normand de la Hague. — Sur le même phénomène, dans le midi de la France, voir Alphonse Blanc, *Revue des langues romanes*, 1897, p. 49.

[3] J. Schmidt, *Vokalismus*, II, 182 et suiv.; Schuchardt, *Vulgärlatein*, III, 32.

se faire comprendre plus aisés. L'unité ne se trouve même pas dans la famille, dont les membres sont en contact avec le dehors, mais non pas tous au même degré. Enfin, arrivés à l'individu, nous constatons que l'unité de prononciation et de phonétique ne s'y trouve pas davantage, car nous ne parlons pas, nous ne prononçons pas de la même manière en parlant à un seul ou à plusieurs, quand nous sommes de sang-froid ou sous l'empire de quelque passion, dans la plénitude de nos forces ou au bout d'une journée de travail. Nous ne parlons, nous ne prononçons pas de la même manière en nous adressant à un supérieur ou à un égal, car le langage est essentiellement une œuvre en collaboration, et notre interlocuteur y a toujours sa part. Ne dit-on pas de quelqu'un « qu'il sait parler à beaucoup de monde » ? Toutes ces circonstances changent la prononciation [1]. Il faut donc compter la pureté phonétique des dialectes parmi les chimères de la linguistique.

C'est ce qu'un examen un peu attentif fait chaque fois reconnaître. Les félibres ayant composé une langue à laquelle tous les dialectes du Midi ont contribué, il s'éleva des protestations de différents côtés : Montpellier, en particulier, réclama, et l'un des poètes montpelliérains, pour affirmer les droits de son dialecte, composa une sorte de Marseillaise, chant national intitulé : *Lou cant dou Clapas* [2]. On devait supposer que la pureté en était absolue, mais un critique du cru y releva, non sans une certaine aigreur, bon nombre de « cévenolismes » et de « provençalismes ».

Tous les mots d'un même dialecte n'obéissent pas exactement aux mêmes lois phoniques. Une part doit être faite *au principe de la fréquence* : les mots que nous avons l'occasion de prononcer plus fréquemment, nous les prononçons par cela même avec plus de facilité (car il en est des mouvements des organes vocaux comme de tous les autres) : les prononçant plus facilement, nous y mettons moins d'attention et d'effort. C'est ainsi qu'ayant à signer notre nom une dizaine de fois, la dixième signature est ordinairement la moins lisible. Les mots prononcés à toute heure du jour sont ceux qui s'altèrent le plus vite. En espagnol, *vestra merced* est devenu *usted*. Chez nos soldats, *maréchal des logis* devient *marchi*. En allemand, *guten morgen* s'est abrégé en *g'morg'n*. *S'il vous plaît* sonne souvent à nos oreilles *s'plaît* [3].

L'altération a d'autant plus de prise sur un mot que nous fai-

[1] On le sait bien au théâtre : il y aurait beaucoup à apprendre des acteurs sur ce chapitre.

[2] Clapas est le nom familier de Montpellier en patois local.

[3] Les noms de lieu et de personne, les exclamations, les jurons en peuvent fournir d'autres exemples.

sons moins attention au sens des différents éléments dont il est formé. Aussi longtemps que nous percevons clairement la signification des deux parties d'un composé, ce composé reste intact : *porte-drapeau*, *garde du corps*. Mais la fréquence amène à sa suite un relâchement de l'attention, ou plutôt les différentes parties cessant d'être distinctes pour l'esprit, l'ensemble prend la valeur d'un simple signe : dès lors l'altération phonique fait sentir librement son action.

Ce qui est vrai pour les différentes parties d'un composé l'est également pour les suffixes : nous sentons la présence d'un suffixe abstrait *-isme* dans *égoïsme*, *héroïsme;* aussi ces mots sont-ils, malgré l'hiatus, préservés de l'altération. La présence de mots nombreux formés de la même façon, tels que *pessimisme*, *fanatisme*, *athéisme*, *socialisme*, empêchera toujours la contraction.

Les langues agglutinatives, comme le hongrois, le finnois, sont moins exposées à l'altération que les langues flexionnelles, chaque élément ayant une valeur distincte qui reste présente à l'esprit. Il est vrai que les langues flexionnelles ont dû débuter par un état analogue : mais leur système d'agglutination ayant été troublé par suite de causes diverses, les mots ont cessé d'offrir la même résistance.

Ce serait d'ailleurs se tromper que de juger de la perfection d'une langue par le plus ou moins de conservation des éléments constitutifs du mot. Le langage rend d'autant plus de services qu'il est plus dégagé de ses origines premières. La perfection d'un mot est d'arriver à l'état de signe simple, laissant clairement voir l'idée sans trouble ni réfraction.

Pour toutes ces raisons, les lois de la phonétique ne sont pas aveugles. On peut remarquer, par exemple, que les substantifs s'altèrent plus vite que les adjectifs, participes ou adverbes, parce que le substantif passe plus promptement à l'état de simple signe. On peut comparer, sous ce rapport, le substantif *dorsum* avec *deorsum* ou *deversum*, le substantif *prosa* avec *prorsus*. On peut comparer encore *contio* et *convenire*, *prætor* et *prœire*, etc.

Est-il vrai que le changement de prononciation atteigne les organes avant d'atteindre les mots ?

C'est ce qu'a affirmé M. Brugmann[1], mais ce qu'il nous paraît impossible d'admettre, sauf un seul cas : « L'altération pathologique. »

Supposons un enfant qui naisse avec un défaut des organes. Au lieu de *café* il dira, par exemple, *tafé;* ou au lieu de *châtaigne* il dira *fataigne;* ou au lieu de *soldat* il dira *holdat*. C'est ce qu'on

[1] *Die Bewegung beginnt bei den Sprachorganen selbst.* (Journal de Kuhn, XXIV, 4.)

peut appeler l'altération pathologique : non seulement il ne pourra prononcer les sons, mais à l'audition il ne les percevra point. Mais ce défaut, du moment qu'il est le résultat d'un vice de conformation bien avéré, n'est d'aucune influence sur le développement du langage : soit qu'on le corrige, soit qu'on le laisse passer, il est sans importance; personne ne l'imite.

Au contraire, les changements minimes, qui modifient d'abord si légèrement les articulations qu'on peut à peine en constater l'influence, ce sont là les changements importants, parce qu'ils sont contagieux et vont toujours grandissant. C'est par une série de petites modifications de ce genre, continuées et augmentées de siècle en siècle, que *capra* est devenu *chèvre*, que *sanctum* est devenu *saint*, que *frigidum* est devenu *froid*. Nulle part, on ne voit mieux ce qu'un écrivain moderne appelle « les petites forces » : ce sont ces petites forces, agissant durant des siècles, qui ont rendu étrangers l'un à l'autre les deux mots *quatre* et *vier*, quoiqu'il soit indubitable qu'ils dérivent d'un seul et même vocable.

Mais ces changements ont-ils leur cause première dans une modification des organes? — S'il en était ainsi, il faudrait que les sons ainsi transformés disparussent de la langue. Or nous voyons que les mêmes sons qui se transforment régulièrement dans la généralité des mots se maintiennent cependant en quelques-uns. Ainsi nous avons *cheval* et *cavalier*, *chef* et *capital*. Vainement on dira que ce sont des mots savants; nous parlons ici, non des éléments divers du vocabulaire, mais des organes, et ce sont bien les mêmes organes qui servent à prononcer les uns et les autres. Bien plus : pendant que ces sons se modifient d'une part, nous constatons que d'autre part ils se reforment, comme sur nouveaux frais, grâce à de nouvelles combinaisons de lettres. Le son du *k* ou *c* latin reparaît dans *quatre* et ses dérivés, comme *carême*, *carrière*, *quartier*, *carrefour*, dans *qualité*, *quand*, etc. La cause de ces changements ne doit donc pas être cherchée dans une modification des organes. C'est toujours la même lettre *k* que nous prononçons avec les mêmes organes depuis l'époque romaine, quoique les mots latins qui avaient cette gutturale, il y a vingt-cinq siècles, en aient fait d'abord *kj*, puis *tj*, puis *ch*, puis *ç*.

Quelle est donc la cause des modifications phoniques? Encore qu'elle soit vieille, la comparaison avec l'écriture reste toujours juste.

Sur les plus anciens monuments égyptiens, les hiéroglyphes sont de véritables dessins : nous y trouvons un ibis, une couleuvre, une tête de chien, un homme accroupi, un homme qui étend le bras, toutes figures gravées avec soin et d'une parfaite correction. Sur les monuments modernes les mêmes signes se

retrouvent, mais tracés comme en courant; à peine le graveur ou le scribe en indique-t-il les contours. Croirons-nous que la main des scribes s'est modifiée? que la vue des Égyptiens n'était plus la même? Il est bien évident que non. Encore moins dirons-nous que les hiéroglyphes s'étaient usés. La vraie, la seule cause, c'est qu'avec le temps les intelligences s'étaient de plus en plus habituées à ces caractères, et qu'il suffisait, pour les lire, d'une indication abrégée. On trouva dès lors inutile de reproduire le détail de ces figures : tout ce qui n'était pas essentiel fut omis. Et s'il s'agissait d'une suite de caractères présentant un texte toujours identique, une de ces formules invariables comme il y en a dans toutes les langues, les abréviations du dessin étaient encore plus fortes. La main et les yeux pouvaient courir sur ces lignes dont le contenu était connu à l'avance.

C'est donc dans l'intelligence, dans le cerveau, qu'il faut chercher la cause première des changements phoniques. Le mot est une sorte d'image vocale imprimée dans la mémoire et dont la reproduction plus ou moins complète est confiée à nos organes. L'esprit peu à peu se familiarise avec cette image. Il finit par ne plus se donner autant de peine, étant sûr d'être compris, comme on dit, *à demi-mot*. La volonté cessant de surveiller les organes, ceux-ci obéissent à leurs propensions. Mais de ces propensions il y a si loin à des nécessités, qu'un peu d'attention, un léger retour de volonté suffit pour remettre les choses au point. Les anciennes consonnes reparaissent, les syllabes contractées se reforment, le mot sonne à notre oreille en son intégrité première. Il n'est donc pas exact de dire que le changement de prononciation atteint les organes avant d'atteindre les mots.

Nous avons pris la comparaison des hiéroglyphes. Mais tout mouvement dirigé par la volonté aurait pu fournir une comparaison analogue. Si nous faisons vingt fois de suite le même geste, par exemple le geste pour saluer, il est probable que la vingtième fois il sera moins accusé que la première. Qui prétendra que le geste s'est usé?

Le *w*, cette articulation assez difficile à émettre, et que le grec a fini par éliminer, n'a pas disparu à la même heure de tous les mots : ce sont les mots les plus connus, les plus usités qui ont commencé. Sur les Tables d'Héraclée, où il est encore marqué exactement, le mot *οἶκος* (pour *Foῖκος*) « maison » en est déjà privé.

De changement insensible en changement insensible, il peut arriver cependant que certains sons disparaissent tout à fait de la langue, comme cela est arrivé par exemple en zend pour la liquide *l*, qui s'est confondue avec *r*. Si les organes se montrent alors inhabiles, ce n'est pas qu'ils soient autres, mais c'est que

l'éducation leur a manqué. Faites élever une jeune Parisienne par une gouvernante anglaise : elle risque d'avoir l'accent anglais en parlant français. Cela ne prouve pas qu'elle eût une conformation particulière des organes. Cela prouve que le langage fait les organes au moins autant que les organes font le langage.

Un troisième axiome est *qu'on ne remonte jamais l'échelle des sons*, c'est-à-dire qu'une articulation s'étant une fois modifiée, la langue ne la restitue plus dans sa pureté première. Nous avons encore une fois ici cette sorte d'anthropomorphisme qui consiste à présenter le son comme ayant une existence personnelle, au lieu d'envisager la seule chose qui ait une réalité, savoir : les hommes qui prononcent et qui parlent. Le nom de la ville d'*Orléans* était devenu au moyen âge *Olliens*[1] ; cependant la forme la mieux conservée a fini par prévaloir. Ce n'est pas — on le pense bien — *Olliens* qui est retourné en arrière : c'est la prononciation des classes instruites qui l'a emporté sur celle des illettrés.

L'habitude de la langue latine est de resserrer les mots : cependant *domnus* est au moins aussi ancien que *dominus*, *Hercles* que *Hercules*, *valde* que *validus*, *libra* que *deliberare*. Sur des inscriptions du temps de l'empire nous trouvons *discipulina* pour *disciplina*, *tempuli* pour *templi*, *Liberitas* pour *Libertas*, *magenæ* pour *magnæ*, *infera* pour *infra*[2].

Le changement de *s* en *r* est une des règles les plus générales de la langue latine. Mais ce changement n'a pu, de longtemps, s'imposer à certains noms propres, qu'un désir de fidélité ou une recherche d'archaïsme a maintenus en leur forme primitive : c'est ainsi qu'on a eu les *Numisii*, *Papisii*, *Fusii*. Est-ce l'*r* qui est retourné en arrière? est-ce l'*s* qui s'est arrêté en son évolution? Si nous voulons parler sans métaphore, nous dirons qu'on a évité de prononcer ces noms avec le même laisser-aller que le reste de la langue.

La loi de substitution des consonnes germaniques, qu'on prend ordinairement comme le type et le modèle des lois phoniques, n'est pas sans présenter des exemples de « retour en arrière ». M. Noreen cite *tausend* en regard du gothique *thusundi*[3]. On peut citer *haben* en regard du latin *habere*.

Mais puisque nous venons de mentionner cette loi, nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter un instant pour dire ce que nous en pensons.

C'est, selon nous, une erreur de présenter la substitution des consonnes germaniques comme un fait qui s'est réalisé à un

[1] De là le *cresson olénois* ou cresson d'Orléans.
[2] *C. I. L.*, X, 26, 1578, 1587, 2151, 5807.
[3] *Indogermanische Forschungen*, I, p. 102.

moment donné dans l'histoire des langues indo-européennes, et dont la durée peut être circonscrite entre deux dates. La substitution a duré pendant tout le moyen âge, comme on le voit par la façon dont les mots latins sont écrits en allemand [1], et elle dure encore aujourd'hui, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir en écoutant un Bavarois ou un Wurtembergeois parler français. Cette fois ce sont bien les organes qui en sont la cause. Habitués par l'usage de la langue allemande à une certaine façon de prononcer les explosives, ils transportent la même prononciation partout.

Mais comment doit-on se représenter le commencement de ce phénomène? Je dirai à ce sujet l'hypothèse qui, depuis longtemps, s'est offerte à mon esprit, et qui me paraît de plus en plus vraisemblable.

Il n'est guère croyable qu'une population se soit complu à défigurer les sons de sa langue, substituant comme à plaisir des fortes aux douces, des spirantes aux fortes, des douces aux aspirées. Ce que l'on comprend beaucoup mieux, c'est qu'un peuple allogène, en adoptant une langue indo-européenne, y ait apporté les habitudes de sa prononciation native. Si l'on suppose une aristocratie d'Aryens qui se soit soumis et assimilé une race à qui les consonnes indo-européennes fussent étrangères, ce grand phénomène linguistique de la *Lautverschiebung* trouve son explication la plus naturelle. Une telle supposition aurait probablement été produite depuis longtemps, si de fausses idées de noblesse ou de pureté de la race n'avaient hanté les esprits.

Ce que nous savons sur l'histoire du phénomène n'a rien qui contredise cette explication. La seconde substitution de consonnes, qui, comme on le sait, remonte du sud de l'Allemagne vers le nord, correspond probablement à un nouvel afflux de population étrangère — mettons, pour fixer les idées, et sans rien vouloir garantir, de population finnoise — laquelle, appliquant les mêmes habitudes de prononciation à un idiome déjà une première fois transposé, a déplacé les consonnes d'un nouveau degré, mais toujours dans le même sens. Ainsi se trouve expliquée la différence entre le haut-allemand et les idiomes bas-allemands et scandinaves, sur la frontière desquels est venue expirer cette nouvelle invasion.

Nous arrivons enfin à un quatrième et dernier principe, selon lequel *les changements de phonétique s'effectueraient toujours selon la loi du moindre effort.*

Il est certain que, dans la plupart des cas, en raison même

[1] Lat. *bedellus*, all. *Pedell* ou *Büttel;* ital. *boccale*, all. *pokal;* fr. *bannière*, all. *Panier;* fr. *buisine* (lat. *buccina*), all. *Posaune*, etc.

des causes que nous avons exposées précédemment, la tendance du langage est d'économiser l'effort, par conséquent de remplacer les sons qui exigent quelque énergie par des sons plus faibles. C'est ainsi que les labiales latines *p* et *b* aboutissent en français à un *v*, que certaines lettres cessent d'être prononcées, que des assimilations se font dans les groupes de consonnes, etc. Si nous entendions un Romain du II^e^ ou du III^e^ siècle de Rome, nous serions probablement étonnés de l'énergie de sa prononciation, de l'intensité de ses articulations. Mais il ne serait pas exact d'y voir une règle constante. Le raccourcissement et l'allègement des mots n'ont pas toujours pour conséquence une diminution d'effort. A mesure que les mots s'altèrent, il se fait de nouveaux groupements de consonnes qui n'exigent pas moins de dépense, qui souvent même en exigent plus. Ainsi le français moderne présente des associations de lettres, telles que : *vl*, *ls*, *sp*, *sc*, *zc*, *sd*, *nt*, *jt*, *dp*, etc., devant lesquelles le vieux français et le latin auraient reculé, et que les livres de phonétique déclarent impossibles. L'économie de temps a eu pour contre-partie une augmentation d'effort[1].

Il y a enfin toute une catégorie d'observations qui échappent aux règles ordinaires d'assimilation ou d'affaiblissement, et qui, mieux que tout le reste, montrent que le véritable siège des faits de phonétique doit être placé dans l'intellect. Ce sont les erreurs de langage récemment étudiées dans le livre de Meringer et Mayer[2], telles que métathèses, contaminations, anticipations, etc., erreurs qui font dire, par exemple, *char de cosse* au lieu de *cor de chasse* ou *polissaire de comice* au lieu de *commissaire de police*. Ces faits, quand ils se produisent dans un idiome sans littérature et sans enseignement, sont tout aussi contagieux que les autres : c'est ainsi qu'en grec la racine *spek*, qui a donné le latin *spec-tare* et le sanscrit *spaç*, est devenu σκεπ (d'où σκέπ̓ομαι, σκοπός, σκοπέω) et qu'en français le latin *scintilla*, qui aurait dû faire *échintelle*, a donné *étincelle*. L'image vocale a été renversée.

Si le cerveau n'était pas la cause principale des faits de phonétique, nous ne verrions point la première consonne modifiée par la seconde (*dotto* venant de *doctus*) plus souvent que la seconde consonne modifiée par la première. On ne s'expliquerait pas davantage le phénomène de l'épenthèse (zend *pairi* pour *pari*), non plus que celui de l'*umlaut*. Comment un son qui n'est pas encore prononcé pourrait-il en influencer un autre qui le précède, si

[1] *Env'lopper, v'lours, sans l'sou, ç'pendant, s'cous-le, c'est la s'cond' fois, un pass'droit, n't'en va pas, n'te presse pas, j'tez-le dehors, j'te l'dis, d'puis midi, etc.* Voir Grammont, dans ces *Mémoires*, VIII, p. 55.

[2] *Versprechen und Verlesen*. Stuttgart, 1895.

l'idée du mot n'était pas présente à l'esprit et ne dirigeait tout le mouvement de l'appareil vocal?...

Telles sont quelques-unes des idées que je tenais à vous communiquer, et que je livre à vos réflexions, au moment où la création d'un Laboratoire de linguistique, annexé à cette chaire, et confié à l'homme le plus compétent, va faire entrer cet ordre d'études dans une phase nouvelle. Vous savez que déjà, il y a quinze ou vingt ans, les premiers pas dans la voie de la recherche expérimentale ont été faits à Paris, sous les auspices de la Société de linguistique, par MM. Louis Havet et le docteur Rosapelly. Vous connaissez d'autre part les beaux travaux et les ingénieuses inventions de l'abbé Rousselot, le futur préposé au Laboratoire. La phonétique, grâce à cette direction toute scientifique, va enfin noter les faits, au lieu d'énoncer des principes *a priori*. On cessera de faire de la phonétique à vide, avec grand renfort de termes techniques sans doute très savants, mais n'offrant que des idées inexactes ou vagues. Beaucoup d'axiomes que l'on prétendait inattaquables vont être jugés à la lumière de l'observation. Au lieu de raisonner sur des hypothèses telles que *les vélaires primitives* ou *le j indo-européen*, on verra ce que sont les articulations de tel ou tel individu dans le moment où elles se produisent dans sa bouche : grâce aux instruments d'Edison et de Marey, on pourra écrire les sons, ou plutôt ils s'écriront eux-mêmes, en sorte qu'on offrira à l'examen minutieux et librement prolongeable de la vue ce que l'oreille percevait de façon nécessairement confuse et fugitive. Il y a là tout un ordre de recherches et de découvertes qui s'offre aux linguistes, pour peu qu'ils aient aussi le goût de la physique et des sciences naturelles. Je ne doute pas que cette création, dont notre pays aura eu l'initiative, ne soit bientôt imitée ailleurs. Il n'est que juste d'en reporter avant tout l'honneur au nouvel administrateur du Collège de France, M. Gaston Paris. Des remerciements sont dus également aux professeurs du Collège de France qui ont demandé la création de ce laboratoire, au Ministre qui l'a proposée et aux Chambres qui l'ont votée. A la première nouvelle d'un laboratoire de phonétique expérimentale, beaucoup de personnes se sont étonnées : « A quoi cela pouvait-il bien servir? » Eh bien, je ne crains pas de le dire, dans une vingtaine d'années nos successeurs s'étonneront encore plus, quand on leur dira qu'il y a eu un temps où l'on faisait de la phonétique, où l'on en raisonnait, où on l'enseignait sans instruments et sans laboratoire.

Michel Bréal.

NOTES

DE

LEXICOGRAPHIE GÉORGIENNE.

EXAMEN DU MATÉRIEL EMPRUNTÉ.

Dans la présente étude je me propose d'analyser quelques éléments empruntés : la tâche que j'assume m'oblige à remarquer qu'il me sera impossible de borner strictement mes discussions au domaine ivérien. Si, en examinant une certaine partie du matériel lexicographique géorgien, nous avons pour but principal de signaler les faits qui intéressent spécialement cette langue, nous aurons aussi à examiner les influences étrangères qui se sont fait sentir, d'une manière générale, sur le terrain du Caucase.

L'histoire de la Géorgie, connue de nous dans sa marche générale, aussi bien que la situation géographique de la contrée peuvent nous fournir d'avance quelques renseignements positifs sur le caractère des influences auxquelles elle a été successivement soumise. Mais, comme je n'ai pas pour but de faire ici l'histoire de la civilisation ivérienne, il suffira de rappeler que parmi les influences anciennes les plus puissantes il faut mentionner l'influence grecque (byzantine), l'influence persane et, la plus ancienne de toutes, l'influence sémitique qui n'a pris fin qu'avec les Arabes. Je ne parle pas ici de l'Arménie, car les conditions de la vie historique des deux peuples voisins étaient à peu près pareilles, ne différant que par le rôle assez actif d'intermédiaire que jouait l'Arménie pour toute nouveauté venant du Sud.

Le grand prestige que le Bas-Empire avait en Orient était dû, à un certain point, aux relations religieuses, qui vont en se développant depuis l'introduction du christianisme, propagé par ses moines et ses prêtres.

Il est évident que tout événement historique de grande portée devait avoir assez de puissance pour produire quelques change-

ments dans la composition du lexique : et un fait aussi important que la réception de la religion nouvelle ne pouvait rester sans conséquences pour la langue. Cette religion étant reçue de Byzance, la Géorgie entra, comme la Russie plus tard, dans la sphère de l'église grecque-orientale, ce qui fait comprendre que tous les termes relatifs à la religion et au nouveau rituel ont été puisés à la même source grecque. En outre, sous l'influence de la littérature théologique aussi bien que des belles-lettres byzantines, le géorgien a reçu dans son lexique un nombre de mots d'une signification moins spéciale, et sans rapport particulier avec le culte. Exemples : იადონი *iadoni* « rossignol » = gr. *ἀηδών*; მარგალიტი *margaliti*[1] = gr. *μαργαρίτης*; ია *ia* « violette » = gr. *ἴον*; ლამპარი *lampari* « lampe » = gr. *λαμπάς*.

Il est à noter cependant que ces emprunts venaient toujours exclusivement par la voie littéraire, de sorte qu'il ne peut pas même être question de leur introduction directe dans le langage populaire. Le fait est d'autant plus étrange qu'il y a ailleurs une foule de termes byzantins popularisés.

Pour faciliter nos recherches, nous avons recouru à des langues où nous pouvons constater la présence d'exemples marqués du cachet populaire, ces spécimens vulgarisés ayant ce genre d'intérêt de nous forcer de rechercher dans le géorgien l'existence de faits comparables. J'entends parler des exemples comme fr. *église*, ital. *chiesa*, arm. եկեղեցի *ekeyeci* = gr. *ἐκκλησία* (géorg. ეკკლესია est un terme des lettrés); fr. *évêque*, ital. *vescovo*, esp. *bispo*, allem. *bischof* (angl. *bishop*), pol. *biskup* (gr. *ἐπίσκοπος*); russe известь *izvesti* « chaux » = gr. *ἄσβέστος*; russe уксусъ *uksus* « vinaigre » = gr. *ὄξος*; russe корабль *korabli* = byz. *χάραβος* (cf. lat. *carabus* et arm. կարապ *karap* « cygne »); gr. *κράββατος* = russe кровать *krovati* « lit », arm. քարավոտ *kharavot* (géorg. კრავატი *kràvati* semble un emprunt fait récemment au russe).

Toutes les œuvres de la littérature géorgienne démontrent la reproduction soigneuse de mots grecs peu usités et qui n'étaient défigurés que par l'ignorance des copistes. Donc, tout en reconnaissant la valeur de la voie littéraire, il faut avouer qu'elle n'était pas seule, et quelques mots ont pénétré dans le géorgien, à ce qu'il paraît, par l'intermédiaire du syriaque et de l'arabe. Ainsi nous trouvons dans l'Apocalypse, xxi, 20, le syriaque ܒܪܘܠܐ *brûla* reproduisant le grec *βήρυλλος* et correspondant au géorgien ბრილი *broli*, d'un usage si fréquent dans les poèmes.

Mais le passage contenant le revêtement syriaque d'une dizaine

[1] Il y a aussi un *margariti*; cf. arménien մարգարիտ *margarit*, gen. *margartaj*.

de termes grecs est si instructif pour notre objet, que je le citerai volontiers en regard des versions géorgienne et arménienne :

ܗܘ ܩܕܡܝܬܐ ܐܝܣܦܝܣ. ܗܘ ܬܪܝܢܝܬܐ ܣܛܦܝܪܘܣ. ܗܘ
ܬܠܝܬܝܬܐ ܟܠܟܝܕܘܢ. ܗܘ ܪܒܝܥܝܬܐ ܣܡܪܓܕܐ (20) ܗܘ ܚܡܝܫܝܬܐ
ܣܪܕܘܢܟܘܣ. ܗܘ ܫܬܝܬܝܬܐ ܣܥܪܕܝܢ. ܗܘ ܫܒܝܥܝܬܐ
ܟܪܝܣܘܬܠܝܠܘܣ. ܗܘ ܬܡܝܢܝܬܐ ܒܪܘܠܐ. ܗܘ ܬܫܝܥܝܬܐ ܛܘܦܕܝܘܢ.
ܗܘ ܥܣܝܪܝܬܐ ܟܪܝܣܘܦܘܣܝܘܣ. ܗܘ ܚܕܥܣܪܝܬܐ ܗܘܐ ܗܘܝܩܢܬܘܣ.
ܗܘ ܬܪܬܥܣܪܝܬܐ ܐܡܘܬܝܣܛܘܣ.

(ὁ θεμέλιος) ὁ πρῶτος ἴασπις, ὁ δεύτερος σάπφειρος, ὁ τρίτος χαλκηδών, ὁ τέταρτος σμάραγδος, ὁ πέμπτος σαρδόνυξ, ὁ ἕκτος σάρδιον, ὁ ἕβδομος χρυσόλιθος, ὁ ὄγδοος βήρυλλος, ὁ ἔνατος τοπάζιον, ὁ δέκατος χρυσόπρασος, ὁ ἑνδέκατος ὑάκινθος, ὁ δωδέκατος ἀμέθυστος.

(საფუძველი) ერთი იასპი, მეორე საფჳრონი, მესამე ქალკიდონი, მეოთხე სამარაგდე. (20) მეხუთე სარდონიქს, მეექუსე სარდიოს, მეშჳდე ოქროჲქუა, მერვე ბჱრილი, მეცხრე ტობაზიონ, მეათე ხრისოპრასოს, მეათერთმეტე იაკანთე, მეათორმეტე ამეთჳსტო.

(Հիմն) առաջին (պատուական) յասպիս, երկրորդն շափիղայ, երրորդ-ողնձագոյն, չորրորդն զմրուխտ, հինգերորդն եղեգնաքար, վեցերորդն սարդիոն, եօթներորդն ոսկեքար, ութերորդն բիւրեղ, իններորդն տպազիոն, տասներորդն քրիսոպրասոս, մետասանն յակինթ, երկոտասանն ամէթուս.

Il est aisé de voir qu'il y a dans les trois versions des coïncidences parfaites, quelques noms grecs étant reproduits d'une manière à peu près servile.

Syr. *iyaspîs*, géorg. *iaspi*, arm. *jaspis*; syr. *ṭôpadiyôn*, géorg. *tobazion*, arm. *tpazion* (de *tupazion*); syr. *sa'rîdôn*, géorg. *sardios*, arm. *sardion*; syr. *huiyaqînthôs*, géorg. *iakanthe*, arm. *jakinth*; syr. *amûthisṭôs*, géorg. *amethv'sto*, arm. *amethous*; syr. *smaragda*, géorg. *samaragde*; syr. *sardônkôs*, géorg. *sardonikhs*.

Dans quelques cas, le géorgien a mieux conservé les formes grecques que le syriaque ou l'arménien : syr. *saṭphîrôs*, géorg. *saphv'roni* (arm. *šaphiya* semble bien être popularisé); syr. *khalkîdôn*, géorg. *khalkidoni*, syr. *khrisôpûsiyôs*, géorg. *xrisoprasos* (arm. *khrisoprasos*).

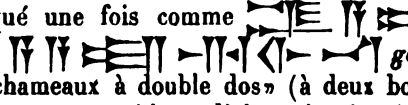
Dans d'autres cas, très rares, il recourt à la traduction: syr. *khrisôthilôs* (au lieu de *khrisôlithôs*), géorg. *okhroï khüa*, arm. (de

même traduit) *voskekhar*, l'arménien traduisant aussi χαλκηδών et σαρδόνυξ par *pynǯagayn* et *eyegnakhar*.

Le géorg. *biriti* en face de l'arm. *biurey* semble un peu défiguré par le remplacement de *l* par *i*, et syr. *brûla*, passé au géorgien sous la forme de *broli*, nous fait remonter à la lecture *berûl* (βηρυλ).

Nous trouvons la preuve de notre opinion sur l'existence d'une voie particulière par laquelle les mots grecs venaient s'assimiler au géorgien en examinant les doublets géorgiens du grec ὑάκινθος : l'un *iakanthe*, arm. *jakinth*, syr. *hu'iyaqinthós*, tous venus par la voie littéraire; l'autre იაგუნდი *iagundi*, qui se compare à l'arabe ياقوت *yâqût*, russe яхонтъ *yaxont*. La version arménienne du passage cité plus haut remplace le syr. *smaragda* et géorg. *samaragde* par un ձմրուխտ, nom d'origine vulgaire, identique au doublet géorgien (du même caractère) ზურმუხტი *zurmuxti* (avec la métathèse) et qui se compare au n. pers. زمرّد *zumurrud* (d'où russe изумрудъ *izumrud*). La métathèse du géorg. *zurmuxti* consiste en ce que le groupe *mr* s'est changé en *rm*, et comme l'arménien suppose la phase antérieure *zumruxt* (d'où *ձմրուխտ* d'après la loi phonétique spéciale), la coïncidence des deux noms est parfaite et nous devons les expliquer par le grec σμαραγδ- pareillement défiguré.

Aussi bien géorg. ნამუსი *namusi* « conscience, honneur », qui reflète le mot grec νόμος, est en rapport avec l'arabe ناموس *nâmûs* et même avec le syriaque ܢܰܡܽܘܣܳܐ *namûsa*.

Mais le nom de chameau აქლემი *akhlemi* que nous rapprochons du grec κάμηλος semble contredire notre théorie en ce qu'il paraît avoir été emprunté directement au grec. Il est curieux d'y voir une permutation aussi complète de sons, semblable à celle que nous observons dans le votiaque *azbar* = n. pers. *bâzâr*. Passé au mingrélien, il a régulièrement donné *alkhemi*, puisque le groupe géorgien *consonne* + *l* y subit habituellement la métathèse. Il est intéressant de noter le grec κάμηλος en géorgien en face de l'arm. ուղտ (de *ուտլ), nom d'origine iranienne, à ce qu'il paraît. Je le rapprocherais volontiers de l'assyrien *udru*, *uduru*, pl. *udré*, *udurē*, expliqué une fois comme  *gammalé ša šunâ širiina* « les chameaux à double dos » (à deux bosses), le nom est évidemment emprunté à un dialecte iranien (peut-être vieux perse); cf. zd. *uštra*, n. pers. اشتر *uštur*.

Les traces de l'influence persane sont nombreuses et considérables, et il nous en reste une foule de mots de signification très variée. Les plus récents d'entre eux appartiennent au commen-

cement de l'époque moderne et à la fin de la période moyenne, comme cela est indiqué par la présence des aspirées, qui se montrent même dans les mots arabes venus par l'intermédiaire du persan.

Géorg. ბალი *bayi* « jardin » = n. pers. باغ *bâγ*; — ლაშქარი *laškhari* « armée » = n. pers. لشکر *läškär*; — ხარო « cyprès » = n. pers. سرو *särû*; — ქისა *khisa*, ყანა *khesa* « bourse, group » = n. pers. کیسه *kisäh*; — პასუხი *pasuxi* « réponse » = n. pers. پاسخ *pâsux*; — ფული *phuli* « monnaie de cuivre » = n. pers. پول *pûl*; — ქანი *khani* « mine, gisement » = n. pers. کان *kân*; — ქუში *khuši* « peine, labeur » = n. pers. کوش *kûš* (cf. le verbe کوشیدن *kûšidän*); — ხუბური *subukhi* « léger » = n. pers. سبك *subuk*; — ჯიბე *ǧibe* « poche » = n. pers. جیب *ǧîb* (cf. magyare *zseb*; mot arabe de la racine جاب); — დუქანი *dukhani* « boutique » = arabe دكّان *dukkân*; — ქირა *khira* « louage » = arabe کرآء *kirâ'*.

Bien que la plupart des mots empruntés au phlevi soient communs au géorgien et à l'arménien et se montrent souvent sous des formes parfaitement semblables, on n'a pas à admettre nécessairement l'échange réciproque entre les deux langages, parce qu'il est aisé d'expliquer tous les cas par l'identité de la composition phonétique des deux alphabets.

Géorg. გამეში *gameši* « buffle » = arm. գոմէշ *gomeš* = n. pers. گاومیش *gâvmîš* (composé de *gâv* « bœuf » + *mîš* « brebis »); cf. arabe emprunté جاموس *ǧâmûs* (suppose peut-être le second élément موش *mûš* « souris » au lieu de میش *mîš*); — géorg. განძი *ganzi* « trésor » = arm. գանձ *ganz* = n. pers. گنج *gänǧ*; cf. arabe emp. كنز *kanz* (au lieu de *ǧanz*) et magyar *kincs*; — géorg. *ambux* dans ამბუხება *ambux-eba* « tumulte » = arm. ամբոխ *ambox* « foule » = n. pers. انبوه *änbûh* « nombreux, multitude »; — géorg. *zor* (dans ხატრავი *sa-zor-avi* « autel ») « victime, offrande » = arm. զոհ *zoh* = pehlvi **zohr*, zd. *zaoθra* « offrande »; — géorg. ნავი *navi* « bateau » = arm. նաւ *nav* = pehlvi *nāv* (cf. n. pers. ناخدا *nâxudâ* de ناوخدا *nâv-xudâ* « maître de bateau »); — géorg. ბევრი *bevri* « beaucoup » = arm. բիւր *biur* (qui vient régulièrement d'un plus ancien բէւր *bēvr* = osset. *beurä* = zd. *baevare-* = pehlvi **bēvar*; — géorg. პატივი *pativi* « honneur » = arm. պատիւ *pativ*, cf. v. pers. *pātuv* « (il) défend » dans une des inscriptions de Persépolis (H, 15, 16) : *imām dahyāum Auramazdā* = *pātuv* « A. défend (protège) ce pays »; — géorg. ტურა *tura* « chacal » = pehlvi *tûrak* = n. pers. تورك *tûräk*; — géorg. ქუდი *khudi* « casque » = pehlvi *khôd*, *khûd* (cf. zd. *χaoδa*, v. perse *khauda*) = n. pers. خود *xûd*; — géorg. ეშმაკი *ešmaki* « esprit méchant, diable » = zd. *aešma* (*daeva*) = pehlvi **ešmak*; — géorg. ხვეტი

spetaki « blanc » = arm. *սպիտակ spitak* (de **spētak*) = pehlvi *spēt* et *spētak* = n. pers. *سفید sifid*.

La désinence pehlvie *ak* n'est pas rare, et nous la trouvons souvent, dans bien des cas, dans des variantes de formes en *a*, que le géorgien préfère : géorg. ჰასაკი *hasaki* « taille, âge » = arm. *հասակ hasak*; — géorg. მუშა *muša*, მუშაკი *mušaki* « ouvrier » = arm. *մշակ mšak*; — géorg. დანა *dana* « couteau » = arm. *դանակ danak*; — géorg. დორა *dora*, დორაკი *doraki* « mesure de capacité (6 thoung) » = arm. *դորակ dorak*; — géorg. აგარაკი *agaraki* « champ » — arm. *ագարակ agarak*; — géorg. ზუარაკი *zŭaraki* « bœuf » = arm. *զուարակ zûarak*.

Les correspondances arméniennes semblent indiquer que, dans les cas de ce genre, nous avons à admettre l'origine pehlvie, sauf pour quelques exemples dont l'origine est incertaine, faute de preuves historiques. Tels sont : géorg. გლახა *glaxa*, გლახაკი *glaxaki* « mendiant »; géorg. ბურნა *burna*, ბურნაკი *burnaki* « moustique »; ou géorg. ვაცი *vaci*, ვაცეკი *vaciki* « bouc ».

Il y a aussi des exemples en *ag*; cf. géorg. ამხანაგი *amxanagi* « compagnon » qui se compare à n. pers. هم *häm* + خانه *xânäh* « maison » (sous sa forme ancienne *ham* + *xânak* ou *xânag*, que je préfère à la forme *xânagî* qui existe encore en persan moderne comme adjectif; cf. géorg. ამქარი *amkhari* « artisan » = n. pers. همکار *häm-kâr*; — ou les noms persans tels que همسایه *häm-sâyäh* « voisin » (composé de *häm* + *sâyäh* « ombre »); — همقطار *hämqāṭâr* « collègue », etc.

Observation. — Il est évident qu'en dehors des désinences typiques *ak*, *ek*, le pehlvi avait aussi *ag*, *ax* et même *ah*, ce qui explique les différences dans le traitement de la finale pehlvie en géorgien, en arménien et en arabe, si nous admettons en principe leur alternance mutuelle. Ainsi, nous voyons que l'équivalent pehlvi du n. pers. گناه *gunâh* « péché » fut d'abord *vunâh* (cf. arm. *վնաս vnas*), puis *gunâh* ou *gunâx* (cf. arabe جناح *ǧunâḥ*); l'équivalent pehlvi du n. pers. کستاخ *gustâx* « hardi » était *vustah* (cf. arm. *վստահ vstah* et peut-être *vustâx* (cf. parsi *vastax*); celui du n. pers. چراغ *čerâγ* « lampe, éclaire » était *čirag* (cf. arm. *ճրագ čṛag* et arabe سراج *sirâǧ*). De même on peut croire qu'il y avait en pehlvi à côté de *pambak* (n. pers. پنبه *pämbäh*) une forme *pambag*, d'où arabe بمباج *bambâǧ*, et il est nécessaire d'admettre que l'arabe *ǧ* reproduit régulièrement le pehlvi *g*; cf. arabe بنج *baně* « hanebane » (*Hyoscyamus niger*) et n. pers. بنگ *bäng*, ou arabe شطرنج *šiṭreně* « échecs » et pehlvi *čatrang* qui peut-être provient du sanscr. *čatur-aṅga* « tétragone » (échiquier).

Des autres emprunts au pehlvi, nous pouvons citer géorg.

კლიტე *klite* « clef », cf. n. pers. كليد *kilîd*, syr. emprunté ܩܠܝܕܐ *qlîdą* dont la ressemblance avec le grec κλειδ- est due à la parenté du persan avec le grec.

De même, géorg. ǧoǧox- dans ჯოჯოხეთი *ǧoǧoxethi* « enfer » est identique à l'arm. դժոխ *dżox-* dans դժոխք *dżoxkh* (plurale tantum, même sens), produit d'un plus ancien *dẹżox* (cf. *Matth.*, xvi, 18, դրունք դժոխոց *drûnkh dẹżoxoc* « les portes de l'enfer »), auquel correspond le n. pers. دوزخ *dûzäx*. En vue du n. pers. et de l'arménien nous conjecturons le pehlvi **dužux* qui pourrait dériver du zd. *dužuχta* « vœu méchant, malédiction ».

Le géorgien *ǧoǧox-* s'est formé immédiatement de *doǧox*, où *d* influencé par *ǧ* a passé à *ǧ* de la même manière que géorg. ცეცხლი *cecxli* « feu » est venu de **tecxli*, où *t* s'est assimilé à *c*, ce qui est bien attesté par la comparaison avec mingr. *dačxiri*.

L'origine pehlvie est aussi évidente dans le géorg. ვაჭარი *vaçari* « marchand » = arm. վաճառ *vaçaṙ*, auxquels en pehlvi devrait répondre un **vāčar*. En effet, cette hypothèse est confirmée par le vieux perse; cf. l'inscription de Behistûn I, 64-66, où nous lisons : *āyadanā tya gaumāta hya maguš viyaka adam niyarᶜārayam kārahya abāčariš gaiϑamčā māniyamčā viϑibiščā tyādiš gaumāta hya maguš adina* « les lieux d'adoration que G. le mage détruisit, les pacages, les troupeaux, les habitations qu'il leur avait ôtés, je les ai rendus au peuple (et je les ai répartis) selon les clans ». Fr. Müller (dans la *Wiener Zeitschrift f. d. K. des Morg.*, Bd., I, 2 Heft, 87) traduit *abāčariš* par « Weideplätze, Marktplätze » et établit sa parenté avec n. pers. بازار *bâzâr;* par conséquent nous avons tout droit d'insister sur notre rapprochement, d'autant plus que l'arménien nous a conservé pour le mot en question le sens primitif : cf. *Matth.*, xxii, 5, ՚ի վաճառս իւր *εἰς τὴν ἐμπορίαν αὐτοῦ.*

Pour l'*a* initial du vieux perse *abāčari* absent dans le nouveau persan, cf. arm. emprunté աշակերտ *ašakert* = n. pers. شاگرد *šâgird* « disciple », ou v. perse *aϑaga* = n. pers. سنگ *säng* « pierre ». Le passage de *č* en *z* se retrouve dans pehlvi *pîrôči* = n. pers. فيروز *fîrûz* « victoire ».

Le *č* persan est souvent rendu en arménien et en géorgien par l'emphatique; cf. arm. ճրագ *çrag* = n. pers. چراغ *čerâγ*; — géorg. ჭაბუკი *çabuki* « jeune » = n. pers. چابك *čâbuk* « vif, prompt »; — ou géorg. ჭეშმარიტი *çešmariti*, arm. ճշմարիտ *çšmarit* « vrai », dont je rapproche le premier élément du n. pers. چشم *češm* « œil ». Cette manière de traiter le *č* persan rappelle celle des Arabes de rendre les *s*, *t*, *k* étrangers par leurs emphatiques.

Le pehlvi **vāčar* est connu même dans le magyar sous la forme *vásár*. Cette forme si antique, présente un beau spécimen

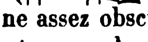
des emprunts qui attestent les relations des Magyars avant Árpad avec la civilisation persane de la période moyenne.

Parmi les exemples les plus frappants, il faut citer encore *híd* «pont» dont le caractère iranien est le mieux assuré par ossète *xed* = zd. *haetu* (skr. *sêtu*) et qui a passé au géorgien sous la même forme *xid-i*[1].

De plus, magy. *jég* «glace» (cf. votiaque *yö*) correspond à l'ossète *yex*, n. pers. یخ *yex;* magy. *szaru*, *szaro* «corne» = n. pers. سرو *särv;* cf. de même magy. *csillag* «étoile» au pers. *čirâg* dont nous avons parlé plus haut et tsigane *čergané* (ayant le même sens que le mot magyar), sans rien dire de tels mots que magy. *szaz* «cent» = n. pers. صد *säd;* — magy. *ezer* «mille» = n. pers. هزار *häzâr* (arm. emprunté հազար *hazar*), afgh. *zâr*.

Le même fait est constaté dans beaucoup d'autres langues ougro-finnoises, où nous trouvons de nombreux reflets de la civilisation iranienne.

Outre le rôle possible d'intermédiaire, les tribus ougro-finnoises jouaient un rôle tout particulier et exercaient elles-mêmes une influence sur la civilisation des peuples caucasiques, ce qui est assez bien démontré par les noms ossètes de quelques métaux usuels, dernièrement examinés de nouveau par le professeur V. Miller dans ses *Études ossètes* (III, p. 11-12). Ainsi, je citerai ici comme emprunté à une langue finnoise le nom mingrélien de «chien» *phinie*, qui se compare aisément à mordvin *pine*, votiaque *pęnę*, esth. *peni*, etc. Il est aussi possible que géorg. (et mingr.) ქვა *khva* «pierre» (souane *kka*) correspondent aux finnois *kiwi*, magyar (thème) *köv-*, tchouvache *kü*, etc.

En traitant la question des emprunts caucasiques au finnois, nous devons nous arrêter un peu sur le nom arménien de l'or ոսկի *voski*. Je ne pense pas qu'il soit possible de le confronter d'une manière décisive (comme l'a fait Lagarde, *Gött. Nachr*, 1882, p. 164) avec le sumérien  *ovš* KIN. L'état scientifique de la question sumérienne assez obscure jusqu'à présent n'offre pas de données satisfaisantes pour les déductions probantes. Pour ma part, je suis porté à tirer le mot arménien du finnois *vaski*, esth. *wask* «cuivre», étymologiquement identique au magy. *vas* «fer».

Bien que O. Schrader, dans sa *Sprachvergleichung und Ur-*

[1] Il est intéressant de noter l'absence de ce mot en arménien, son կամուրջ *kamûrğ* étant d'une origine obscure. Le mot arménien typique հուն *hün*, dans lequel nous pouvons voir le reste de i. e. **pântâ* (lat. *pons*), a le sens de «gué» en rappelant au sens du v. sl. *putĭ* et ossète *fändag* «voie, chemin», lequel est apparemment primitif. Le changement de sens serait pareil à celui que nous constatons entre allem. *furt*, angl. *ford* «gué» et n. pers. پل *pul* «pont» dont le rapprochement est très admissible.

geschichte, considère comme inadmissible cette opinion, qui a été énoncée pour la première fois par A. Pictet, je la regarde comme fort vraisemblable en raison de ce que ce mot est connu dans le magyar avec la signification qui fait conjecturer que le mot *vaski* désignait primitivement le métal en général (cf. indo-europ. **ayas*) et a passé en Arménie comme nom du cuivre et puis de l'or (cf. yakoute *altun* « cuivre » en face du turc *altûn* « or », et arabe صفر *ṣufr* « cuivre jaune, or »[1]).

Encore moins pouvons-nous tomber d'accord avec O. Schrader dans son opinion que l'arménien *ոսկի voski* est apparenté avec géorg. ოქრო *okhro* : sa forme contredit ce rapprochement. Il a, il est vrai, en mingrélien la forme *orkho*, mais la métathèse mingrélienne est sans doute un phénomène tardif, comme il est prouvé par des changements de quelques mots empruntés.

Il y a, en effet, tout lieu d'admettre l'élément arménien dans le géorgien, et le grand nombre de mots communs aux deux langues et qui sont sans aucun rapport avec l'iranien doit le représenter en abondance. Mais un obstacle se présente dans cette étude, c'est le manque d'un critère positif pour pouvoir traiter scientifiquement le matériel arménien dans son ensemble. Malgré le progrès des recherches linguistiques, les travaux même les meilleurs étant bornés nécessairement aux rayons les plus étroits du matériel très pauvre, purement arménien, ne sont pas capables de rendre à clarté bien des faits d'une importance essentielle pour notre objet. Ainsi il existe une foule de spécimens d'une origine indéterminée et dont nous ne pouvons rien dire de sûr.

Tels sont : géorg. ერდო *erdo* « cheminée, toit » = arm. *երդ erd*; — ქალაქი *khalakhi* « ville » = arm. *քաղաք khałakh*; — géorg. (racine du verbe) შენ- *šen-* « construire » = arm. *շէն šēn*; — géorg. მაწონი *maçoni* « lait caillé, caillebotte » = arm. *մածուն maçûn*; — géorg. არწივი *arçivi* « aigle » = arm. *արծիւ arçiv*[2]; — géorg. ბოროტი *boroti* « mauvais » = arm. *բորոտ borot* « lépreux »; — géorg. გუთანი *guthani* « charrue » = arm. *գութան gûthan*; — géorg. ტაძარი *taʒari* « temple » = arm. *տաճառն taçarn*[3]; — géorg. ბოლოკი *boloki* « rave » = arm. *բոլկ bolk* (cf. ossète *bulk*).

Le dernier exemple a ce genre d'intérêt qu'il nous fournit aussi le correspondant ossète *bulk*, lequel est apparemment un emprunt fait au géorgien comme le sont bien d'autres noms de fruits et de légumes, dont les plus saillants ne laissent aucun

[1] Le sens habituel de la racine arabe est « jaune » (cf. fr. pop. *jaunet*). Nous constatons le même fait dans un dicton turc : صبر توی صاری الٹون *sabr tübü sarı altûn* « la fin de la patience, c'est de l'or jaune ».

[2] Voir, cependant, H. Hübschmann, *Arm. Stud.*, s. v.

[3] Ce mot adhère, du reste, au v. perse *tacara* « salle, palais ».

doute : « pastèque » — ossète *zazantro*, géorg. ზაზამთრო *sazamthro*; « menthe » — ossète *betina*, géorg. პიტნა *pitna*; « prune » — ossète *čilaŭi* ou *cilaŭi*, géorg. *kliavi*.

Cependant, si nous cherchions à trouver des cas inverses et à en signaler la présence en ossète, nous en pourrions voir, par ex., dans le géorg. *ǧogi* « troupeau », lequel se compare aisément à l'ossète *žūg*, *žog* (même sens) et que je considérerais volontiers comme proprement ossète (voir l'opinion contraire dans *Études ossètes*, III, 152) avec *ž* initial parallèle au grec ζ dans ζυγόν. Il est vrai, pourtant, qu'il y a encore une tentation de le rapprocher de l'arabe زوج *zauǧ*, *zûǧ* « paire, couple » ou syr. ܙܘܓܐ *zauga* « joug » qui a évidemment passé en arménien sous la forme ղուգ *zûg*. Dans ce cas, si le géorgien a pris le mot ossète, le *ǧ* initial peut s'expliquer de même manière que *ś* dans géorg. შავი *śavi* « noir », qui représente, à ce qu'il semble, l'ossète *sau* (même sens).

Toutefois il faut avouer que la conjecture de l'emprunt à l'ossète ne s'impose pas, et il est aussi loisible de rapprocher le mot géorgien du n. pers. جوغ *ǧûγ* « joug ». Le changement de sens est ici pareil à celui qu'a éprouvé n. pers. جفت *ǧuft* « paire » après son passage dans le turc, où چفت *čift* désigne « couple (deux bœufs) » et چفتلك *čiftlik* (le même mot, pourvu du suffixe *lik*, veut dire « champs labourés, ferme, métairie »).

Quelques mots géorgiens ont été empruntés par l'arménien. Du moins, il est possible de l'admettre pour géorg. ვეშაპი *vešapi*, arm. վիշապ *višap* « dragon, monstre », qui est connu en géorgien encore sous la forme გველეშაპი *gvelešapi*, composé de გველი *gveli* « serpent » et de *šapi* (sens obscur), d'où aurait pu aisément résulter *vešapi* par l'intermédiaire de *gvešapi*.

Avec plus de raison encore, nous pouvons croire emprunté arm. ճանճ *čanč* « mouche », qui correspond au mingr. *çandi*, *çanǧi* (même sens). Par la comparaison du géorgien, nous savons qu'aux noms mingréliens terminés en *di* alternant avec *ǧi* correspondent les noms géorgiens en *ri*. Ainsi, par exemple, mingr. *cunǧi* « rosée » = géorg. ცვარი *cvari*; mingr. *ǧinǧi* = géorg. ძირი *ziri* « racine »; mingr. *cxvindi* « nez » = géorg. ცხვირი *cxviri*. D'après ces correspondances, je crois juste d'identifier mingr. *çanǧi* avec géorg. ფუტკარი *mçeri* « mouche » où *m* est prothétique et ç correspond régulièrement au mingr. *ç*. De là il s'ensuit que l'arménien a emprunté le mot au mingrélien et non pas au géorgien. Le fait, assez inattendu, doit être noté.

En abordant l'examen de l'élément sémitique, notre objet principal est de traiter le matériel ancien dans son ensemble. L'examen critique nous montre que la majeure partie du maté-

riel en question est d'origine syriaque, et quelques mots assyriens que nous y constatons ont été transmis, sans doute, par l'intermédiaire de l'araméen. Le fait indiqué est assez bien assuré par la fréquente apparition de *g* qui prouve contre l'hypothèse d'un intermédiaire arabe.

Des exemples les plus intéressants, on peut citer :

Géorg. თორნე *thorne* (de **thonre*) «four»; cf. syr. ܬܢܘܪܐ *thanûra* (zd. *tanūra*), hébr. תנור *thannûr*, arabe تنّور *tannûr*, assyr. *tinnûru*; — géorg. ზეთი *zethi* «olive, huile d'olive» = arm. ձէթ *ẑēth*; syr. ܙܝܬܐ *zaytha*, hébr. זית *zayith*, arabe زيتون *zaytûn*; — géorg. გუნდი *gundi* «légion, armée» = arm. գունդ *gûnd*; cf. arabe جند *ǧund*, pehlvi *gund* (du reste, ce mot est d'origine iranienne); — géorg. კუპრი *kupri* «bitume» = arm. կուպր *kupr*; cf. assyr. *kupru* (hébr. כפר *kopher*); — géorg. აგური *aguri* «brique» = assyr. *agurru*; cf. syr. ܐܓܪܐ *egara* «toit»; — géorg. მური *muri* «myrrhe» = arm. մուռ *mûř*, syr. ܡܘܪܐ *mûra*, hébr. מור *môr*; — géorg. გირგალი *girgali* «tourbillon, ouragan», que je compare à hébr. גלגל *galgal* «tourbillon, cyclone», par exemple Ps. LXXVII, 19 : קול רעמך בגלגל *qôl ra'amka bagalgal* «la voix (bruit) de ton tonnerre (retentit) dans le tourbillon (cyclone)»; cf. syr. ܓܝܓܠܐ *gîgla* «roue» et géorg. გრგოლი *grgoli* «cercle», გრგჳალი *grgŭali* «rond»; — géorg. მეხი *mexi* «orage» que je rapprocherais de l'assyr. [cuneiform] *mehû* (idéog. MIR). Bien que cette supposition puisse paraître un peu étrange, l'emprunt n'en est pas moins probable, surtout si l'on songe que le mot précédent, dont le sens en est à peu près semblable, est indubitablement emprunté.

Il faut avouer que l'élément sémitique ancien en question est plus richement représenté dans l'arménien, où nous retrouvons bien des exemples dont les correspondances manquent au géorgien; cf. քահանայ *khahanaj*, դպիր *dpir*.

Entre autres est digne d'attention arm. մաշկ *mašk* «peau, outre», dont la forme nous reporte à l'assyr. *mašku* «peau»; le rapprochement est bien vraisemblable, à cause du syr. ܡܫܟܐ *meška* et de l'arabe مسك *mask*.

Depuis la conquête musulmane sous les Omayades, on constate un considérable afflux de mots arabes qui, pour la plupart, restent dans une sorte de collection lexicographique commune à tous les peuples qui se sont trouvés sous l'influence immédiate de l'islam.

Tels sont : géorg. ბარათი *barati* «lettre, passeport» = arabe براءة *bara'at* «brevet, diplôme»; — géorg. თათბირი *thathbiri* «administration, politique» = arabe تدبير *tadbîr* «ordonnement, dis-

position »; — géorg. ხაბაზი *xabazi* « boulanger » = arabe خبّاز *ḫabbâz*; — géorg. ამაყი *amaqi* « sot » = arabe احمق *'aḥmaq* « stupide »; — géorg. ხატი *xati* « image, visage » = arabe خطّ *ḫaṭṭ* « écriture, trait »; — géorg. სალამი *salami* « salut, congé » = arabe سلام *salâm*; — géorg. ტაბრი *tabli* « tambour » = arabe طبل *ṭabl*.

Ce dernier mot a une ressemblance remarquable avec géorg. ტაბლა *tabla* « table », mais je pense qu'il serait vain de les identifier et que le nom géorgien pour la *table* est un emprunt fait à l'Europe peut-être pendant les croisades (cf. arm. սեղան *selan*, qui a une ressemblance avec l'hébreu שלחן *šulḥan*).

Avec la domination turque, le géorgien a reçu quelques mots turcs, par ex. : გემი *gemi* « navire » = turc گمی *gemî*; — géorg. შაბი *šabi* « alun » = turc شاب *šab*; — géorg. კოშკი *koški* « une tour » = turc كوشك *köšk* « tourelle, *kiosque* ».

De même, à une époque toute récente, il s'est assimilé quelques termes russes, par ex. : géorg. ბოჩკი *bočki* « tonneau » = russe бочка *bočka*; — géorg. ბლუტი *pluti* « fourbe, fripon » = russe плутъ.

Un mot particulièrement intéressant est géorg. ბეჭედი *beč̣edi* « sceau », qui rappelle un peu le russe печать *pečatĭ* (même sens). Le rapprochement est d'autant plus admissible que *beč̣edi* n'a aucune étymologie géorgienne satisfaisante, car l'expliquer par la racine ჭედ *č̣eda* « forger » qui serait la seule convenable à cet effet, est impossible grammaticalement.

Si notre conjecture est exacte, il faut admettre que l'emprunt a eu lieu à une époque reculée, peut-être à une source commune, d'où est issu aussi le mot russe qui a lui-même un air étranger.

Michel Riabinin.

DE

QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES.

1re PARTIE.

MM. Heberdey et Kalinka, les distingués compagnons du professeur Benndorf dans son exploration du sud-ouest de l'Asie Mineure, retournèrent en Orient dans l'automne de 1894 et le printemps de 1895. L'objet de leur mission était de reviser sur place, pour le compte de la Commission du *Corpus* projeté par l'Académie impériale de Vienne[1], les inscriptions copiées en Lycie, depuis Beaufort et Cockerell (1812, éditées en 1820), jusqu'aux savants autrichiens eux-mêmes[2]. Tout en poursuivant cette tâche ingrate, MM. Heberdey et Kalinka découvrirent une foule de monuments nouveaux, quelques-uns du plus haut prix pour l'histoire de ce curieux pays. Ces inscriptions inédites devaient-elles attendre le jour peut-être lointain de la publication du *Corpus?* L'Académie impériale ne le pensa pas. Aussi le premier fascicule du tome XLV des *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Classe* (Carl Gerold's Sohn [1896]), qui a pour sous-titre *Bericht über zwei Reisen im Südwestlichen Kleinasiens ausgeführt... von Rudolf Heberdey und Ernst Kalinka*, et nous fait visiter les localités de Cibyra....., Limyra, Myra, Sura, Isinda, Apollonia[3], ainsi que Lissae, « Macri », Pinara, Tlos, Patara, Candyba, « Tüssa », « Bellenkli », Cyaneae, Olympos, Termessus, Balbura, Boubon, Oinoanda et Cadyanda[4], renferme-t-il les plus importantes de ces pièces inédites. Comme l'épigraphie lycienne y est représentée par

[1] Sur ce *Corpus inscriptionum Asiae Minoris* en préparation, voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 472 (*Post-scriptum*).

[2] Voir *Muséon*, VIII, p. 319 et suiv., 617 et suiv.; IX, p. 484 et suiv.; *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 453, note 2, 452, notes 1 et 4; Savelsberg, I, 1-3.

[3] Premier voyage, du 11 septembre au 10 novembre 1894 : sont publiées (p. 1-19) 60 inscriptions relevées durant cette visite.

[4] Second voyage, du 1er avril au 6 juillet 1895 (p. 19-56) : 81 inscriptions.

quinze inscriptions, je n'ai eu garde de négliger l'étude de ces monuments et je crois être arrivé par eux à certains résultats utiles à l'intelligence de la langue. Qu'on me permette de présenter ici la transcription des nouveaux textes lyciens,

1

= H. et K., p. 13, n° 42, à Limyra : « Nekropole im äussersten Osten. Einfaches Felsgrab. Inschrift unter den Rundbalken. rechts abgebrochen. »

ebẽⁿnẽ : qup[*o*] *mẽti*. . . . . .
hrpp[*i*] *ticⁿ*. . . . *e*. . . . . .
ladi : ehbi. . . . . .

2

= H. et K., p. 14, n° 43, à Limyra : « Nekropole westlich vom Theater, etwa in halber Höhe des Berges. Einfaches Felsgrab. Inschrift unter den Rundbalken. »

Midah.

C'est le nom de Midas au génitif; quelques inscriptions consistent ainsi en un nom seul d'homme, comme Limyra 33 : *Hlah*, et Limyra 34 : *Ddepⁿneveh*. Le nom de Μίδας se lit encore à Olympos, *Bulletin de correspondance hellénique*, XVI, 224, n° 73. H. et K. nous livrent les mentions non moins exotiques d'un Κροῖσος [1], d'un Ἀγαμέμνων [2], d'une Γῆ [3].

3

= H. et K., p. 14, n° 44, à Limyra : « Nekropole westlich vom Theater, hoch oben. Einfaches Felsgrab. Inschrift über der Thür. »

ebẽⁿnẽ : [q]up[*o*] *: meti prⁿnavatẽ v*(?)*ekadetu : ⁿteri :*

[1] Ἀμμίας | Κροίσου, p. 43, col. II, 8|9; ὑπὸ ἀ|γωνοθέτου Σιμωνίδου | Κροίσου Τληπολέμου δίς, p. 50, n° 67, 11|13; ὁ ἡλευθερωμένος οἰκὸ | Ἀμμιανοῦ Κροίσου, p. 52, n° 73, 2|3; ἐπὶ ἀγω|νοθέτου Αὐρηλίου | Κροίσου Σιμωνίδου | Κροίσου Τληπολέμου, p. 49, n° 64, 6|10.

[2] Γραμματεύοντος σεβαστῆς | πλατείας Αὐρ. Θεοδώρου β' Κλαυδίου | Ἀγαμέμνονος, p. 16, n° 50, l. 4, 5, 6.

[3] H. et K., p. 3, n° 7, Γῆν Νεάρχου, l. 2 et 7 (à Cibyra); p. 46, Γῆ Ρωμαία; p. 54, n° 78, Γῆν Κδαμόου τὴν μητέρα | ἱέρισσαν θεοῖς; p. 45, l. 47, Αἰκιννία Γῆ καὶ Λυκία; l. 70, ἡ Γῆ ἡ καὶ | Λυκία.

4

= H. et K., p. 14, n° 45 : « Am Südrande der Berge zwischen dem Arykandos und dem Thale, in welchem der Weg nach dem Dorfe Aladschadagh führt. Abgebildet Reisen II Taf. XIII rechts. Inschrift auf der daselbst sichtbaren Langseite des Kastens.

« Ueber dem Längsbalken :

Κοδάρας Ὁσαιμιος

« Darunter » :

ebē"në : "tatu : mëti pr"navatë : qudara : u. . . [l]adi : ehbi : "miye : se tideime : ehbiye
se piy[. . .] mlo : "nazi : ebē"në : "tatu : ptlezeye
se ladi e[h]bi ma"mahaye : cbatri : ehbi : se tideime : ehbiye.

La forme de l'*ë* est curieuse par le prolongement du trait vertical au-dessous des deux angles du caractère *q*.

Remarquez aussi *cbatri* = Θυγατρί[1].

5

« Limyra 29 » = H. et K., p. 14, n° 46.

ddad:

Ailleurs :

araqa *q"tab[u]ra* *q[u?]laqa.*

Ce sont probablement trois noms propres : le second est à Limyra 6 (*q"taburah"*); cf. Benndorf, n° 82 (page 93), Κινδα-Θυρις.

6

= H. et K., p. 17, n° 51, à Kekowa : « Felsgrab, bestehend aus einer umrahmten Thür, über welcher Rundhölzer und Deckbalken liegen. Auf den Deckbalken eine epichorische Inschrift. »

ebē"në qupo : mëti : pr"navatë : ar"pp(?)lis(?)qa : s(?)qu(?)h
tidemi : hrppi ladi : ehbi : se tideime.

La gravure est des plus défectueuses; le nom du fondateur de

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 455. Le datif *cbatri* est encore à Limyra, nécropole est = Petersen, n° 154 (*ebē"ni : qupo : mëti pr"nav|atë : uvihairi : cbatri : ehbi : plezziyeh|eye*).

la tombe commence comme *Ar^{m}pa* d'Yaghu = Petersen n° 24 (*Ipresida* ◇ *Ar^{m}pa* ◇ | *tideimi tubure* ◇). Voir la désinence *-σχος* dans H. et K., p. 15, n° 48, à Myra : Παρμενίσχος ὁ καὶ | Ἡραΐσχος, Ἀθηναγόρας ὁ καὶ Παρμενίσχος |..... Εἰρηναῖος Ἡραΐσχου, l. 18-20; *ibid.*, p. 16, n° 50, l. 14, Λεοντίσχος | Ζωσίμου; C. I. G., III, n° 4269^{d} (p. 1124), l. 7, Ἑρμαΐσχος Ἀπολλωνίου Λαοδικεύς, à Xanthus; et dans Hérodote, VII, 98, Κυβερνίσχος qui pourrait être maintenu = *Cuprlli*, Κύβερνις, à la condition de restaurer le nom suivant [Κοσ]σίκα, soit donc Κυβερνίσχος [Κοσ]σίκα : un très ancien copiste aura cru que la répétition de la syllabe *xos* était une faute et gardé seulement la désinence du premier nom[1].

7

= H. et K. [deuxième voyage], p. 20, n° 2 : « Pinara, Südwestabhang des Bachthales. Felsgrab im Holzbaustil, eine Thür mit einfacher Umrahmung, Inschrift unter der Rundhölzerdecke. In den Buchstaben vielfach Roth erhalten. »

ebẽ^{n}n[ẽ :] qupo : mẽti : pr[^{n}na]va[tẽ]...
emi hrppi : ladi ehbi : [se t]id[e]ime alad[ah] ali
avahari c....[a]day[ẽ?]

8

= H. et K., p. 22, n° 8 : « Tlos. In der verfallenen Moschee des Dorfes Düwer vermauert, jetzt in das Museum von Constantinopel überführt. Giebelstele aus Kalkstein, oben abgearbeitet, unten Bruch, Ränder etwas verstossen. Noch 0,44 m. hoch, 0,29 m. breit, 0,15 m. dick. — Das erste bisher bekannt gewordene Beispiel einer Grabstele mit lykischer Schrift. »

meqisttẽnẽ : ep-
tuvete : atli : eh
bi : sqquliyah : ti
deimi : sa ladi
ehbi : merimavay-
petẽnẽneh : tide
imi : se tideimi
ehbi : sqquliye.

[1] Voir sur *Cuprlli*, Babelon, *Perses Achéménides*, p. XCIII (au bas) et p. XCIX, et *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 461, et IX, 527, note 3. Kretschmer (*Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896) compare, d'autre part, *Koprlli*, c'est-à-dire *Cuprlli*, avec le Pisidien Κωβέλλις = Sterrett, II, 55, 59, 80, 41, en supposant que λλ sont pour ρλ par assimilation de ρ (p. 327, 298). Je n'en maintiens pas moins l'identité entre le chef lycien du temps de Xerxès, Κύβερνις ou Κυβερνίσχος, et le *Cuprlli* de la stèle xanthienne.

L. 4 : Il y a bien *sa*, au lieu de *se*, forme habituelle de la conjonction et qui se lit à l'avant-dernière ligne.

Les lettres sont bien gravées : le *s*, le *n*, le *q* sont ceux de l'ex-voto bilingue (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 450); le *m* est plus anguleux, de même le *p*. Le *ẽ*, à la première ligne, est la lettre de Myra 4, à la sixième ligne celle de l'ex-voto bilingue.

Je réserve l'étude de ce curieux texte auquel il ne manque que peu de chose, à l'une des sections de la seconde partie de ce mémoire.

9

= H. et K., p. 29, n° 30, sur le plateau de Cyaneae : « Längs des oberen Randes des Sarkophagkastens verläuft unter einem sorgfältig ausgearbeiteten Eierstabe in einer langen Zeile eine lykische Inschrift, welche, völlig in der Erde versteckt, den bisherigen Reisenden entgangen war. »

ebẽ[n]nẽ : ʇezi : mene : [n]te : tuvetẽ : qudali
yẽ : murozah (:) tideimi : hrppidem.

10

= H. et K., p. 29, n° 31, au même lieu : trois lignes où revient deux fois la lettre particulière *ʇ* que j'étudierai plus loin. Ce texte est incomplet et illisible; le début peut avoir été *e[bẽ[n]]ni qu[pa] [m]en adẽ.....*

11

H. et K., p. 30, n° 33 : « In der Ebene nahe dem Dorfe [Bellenkli] im Gestrüppe. Felsgrab im Holzbaustil, zweitheilig, eingeschossig, Inschrift auf dem Hauptbalken unter der Rundhölzerdecke. »

unuvẽmiti pr[n]navate
purihimrbbeseh tideimi
hrppi : ladi se tideime.

L. 2 : Les deux *b* n'ont pas de boucle supérieure; le *s* a la forme de la première variante, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 451, note 9, et le *p*, de la seconde variante (note 4).

12

= H. et K., p. 30, n° 34, toujours près de Bellenkli : « Auf

der Höhe des Berges. Ionisches Felsgrab, die Inschrift auf geglättetem Fels über der Façade, stark verwaschen.»

maqutav[a] pr"navate [s?]ppeseh :
"tato : atli : se ladi : se tideime.

13

= H. et K., p. 30, n° 35 : «Ebenda. Felsgrab im Holzbaustil, zweitheilig, einstöckig, von der Inschrift auf dem Hauptbalken über den beiden Thüren nur geringe Reste erhalten.»

[ebẽ"nẽ : pr]"navo :...

Autre fragment :

...rtu : mizrpprtahe.

Bien que l'*u* soit faiblement dessiné, je ne puis y voir un *a* et, convertissant le *r* de *rtu* en *a*, lire *[q"tav]ata*, comme on me l'a suggéré. Abandonnons l'espoir de connaître là un hyparque de *Mithrapata*. Je sais bien que parfois des noms propres étrangers ont été écrits diversement, et nous avons pour le dynaste Artembarès les formes *Arttu"para*, *Ertu"pari*[1], et le dynaste Spp"taza les formes *Spp"taza*, *Asp"taza*, à côté de l'orthographe habituelle suivie par Telmessus 3 et les légendes monétaires[2]. Ainsi *Mizrppatahe*, s'il était permis de lire de la sorte, n'aurait rien d'inacceptable et offrirait une correspondance digne d'attention de *th* = *z*. M. Krestchmer estime que le *θ* perse de *čiθra* a pu passer dans l'écriture lycienne en se transformant en *zz* : «ci*θ*afrana» est devenu *Cizzapr"na*[3], Τισσαφέρνης. D'ailleurs Ξανθίας est devenu en lycien non *Qssẽ"thiya*, mais *Qssẽ"ziya* (Rhodiapolis dans Petersen, n° 172), *qssẽ"ziya | q"tlapah : tideimi..... qssẽ"ziyaye*

[1] Sur Artembarès, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 2, et 204, note 3. M. Six m'a signalé l'existence d'un statère portant non pas *[A]rtu"pari*, mais *Ertu"pari*, avec un *e* parfaitement clair.

[2] Telmessus 3 est une *rock-tomb* dont la situation est inconnue. Savelsberg ne l'a pas publiée; Deecke l'a étudiée, *Lyk. Stud.*, IV, p. 197, n° 11. Le maître du tombeau est *Te|vinezẽi : Spp"tazah : asavozala | tideimi :*, l. 1, 2, 3. *Asp"taza* est une légende monétaire inédite. *Spp"taza*, par un *S* de forme particulière, est dans Hill, *Numism. Chronicle*, 1895, p. 27 et 28. *Spp"teza* est dans *Monnaies lyc.* de Six, n"s 119-122, et Babelon, *Perses Achéménides*, n"s 468, 469 et 470.

[3] «Das erste Glied dieses Namens ist bekanntlich altpers, *čiθra-*, avest. *čiθra-*, Nachkommenschaft. Die Lykier haben also den iran. Palatal mit ihrem *k* (= *c*), den altes *tr* vertretenden dentalen zischlaut ähnlich den griechen mit *zz* umschrieben.» (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 313, note 1.) Sur *Cizzapr"na* = Tissapherne, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 198, note 9.

l. 1 et 8), et à Myra 7 : *qllpasi qsseⁿziyah tid[eimi]*; l. 1 (= Petersen, n° 50)[1].

14

= H. et K., p. 32, n° 39 : « ... Felsgrab in der Tschindam genannten Hügellandschaft südwestlich von Baghlydscha..... » Η *σαρκοφάγος αὐτὴ κεῖται ἐν μικρᾷ κοιλάδι καλουμένῃ παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις* (*τοῖς* Τούρκοις) Τζίντα· *παρὰ ταύτην εὑρίσκεται καὶ ἄλλη μικρὰ πεδιάς, ἥτις ὀνομάζεται* Γελῆ-μερι *ἐπὶ τοῦ ὄρους* Κράν-νταγ. Η *συντομωτέρα ὁδὸς ἵνα φθάσῃ τις εἶνε ἀπὸ τοῦ ὅρμου τοῦ* Σεβέδου· *ἀναβαίνει τις ἐντεῦθεν εἰς τὸ χωρίον* Παϊντήριον (Φελλός) *μετὰ μιᾶς περίπου ὥρας πεζοπορίαν ἐκ* Παϊντηριου *εἰς* Πελεγκλῆ *μία ὥρα καὶ ἐκ* Πελεγκλῆ *εἰς* Τζίνταν *μία καὶ ἡμίσεια ὥρα.* Η *αὐτὴ ἀπόστασις εἶνε καὶ ἐξ* Ἀντιφέλλου *διὰ τοῦ χωρίου* Αὐλή, *καὶ μάλιστα συντομωτέρα ἄλλη ὁδὸς εἶνε δύσβατος καὶ ἀνωφερής* (Diamandaras[2]).

ebeⁿnë : prⁿnavo meti prⁿnav ⁝
atë : ⁿturpigaqo : thoi : tideimi ⁝ *ënë· arrppaqühe :*
hrppi : ladi : ehbi : se tideime : ehbiye ⁝ *qⁿtavata :*

L. 2. J'ai suivi H. et K. pour la mention *ⁿturpigaqo* au lieu de *ⁿturigaqo*, que me donnait Diamandaras : le *p* est dans le premier interligne; peut-être était-ce une lettre oubliée qu'on a cherché à insérer après la gravure?

La fin de la ligne est dans la copie de H. et K., *arpppaquhe*, j'aime mieux Diamandaras qui a deux *r* et deux *p*[3].

Il n'a pas échappé aux éditeurs que *ënë arrppaqühe qⁿtavata* des lignes 2 et 3 composait une phrase qui n'a de changé que le nom propre. Nous connaissions déjà les passages suivants :

b. Xanthus 8, l. 2.

merehi... | *ënë : qⁿtavata : qerigehe* = le maître (étant) hyparque de Karikas.

[1] Myra 7 est incomplète dans Schmidt et par conséquent Savelsberg, II, p. 129, qui l'intitule *Kleines Bruchstück von Myra*. Le fragment auquel appartient le nom propre et qui complète si bien cette épitaphe, sert aujourd'hui de pierre tombale dans un cimetière turc où il fut retrouvé.

[2] C'est par M. Diamandaras que H. et K. furent renseignés (mai 1895) sur ce monument; le savant grec me fit l'honneur de m'adresser du site même, le jour de la découverte du sarcophage, en octobre 1894, une hâtive copie de l'inscription dont il saisit très bien l'importance historique : *Σᾶς γράφω ἐκ Κυανέων (τῶν μεσογείων)*, me mandait-il; *ἀμφιβάλλω δὲ ἂν λάβετε τὸ παρὸν δελτάριον, δι' οὗ ἀνακοινῶ ὑμῖν τὴν παροῦσαν λυκιακὴν ἐπιγραφὴν..... ἐν ᾗ μνημονεύεται ὕπαρχος τις τοῦ Ἀρπάγου*. Plus tard, il m'en offrit le dessin, c'est une tombe isolée en chapelle gothique. La copie de l'inscription n'a presque pas de différence avec la copie autrichienne.

[3] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 196 note 3, et 210 note 3.

c. Arneae (inédite), l. 5 et 6[1].

[Anonyme] *ënë peri...| q^tavata.*

Limyra 38 ou Tristomo (= Petersen, n° 112), l. 2.

qluvonimi...| ënë pericleh q^tavata.

Limyra 40 (nécropole est, l. 1 et 2).

qudrehila... ënë : pericleh | q^tavata[2].

Limyra 6, l. 3[3].

zetineri...| ënë : pericleh q^tavata = le maître (étant) hyparque de Périclès.

d. Port Sevedo (inédite), l. 2.

sbiceziyëi...| ënë : q^tavata : vataprddatehe = ...le maître [étant] hyparque d'Autophradate[4].

Le nom de *Thoi* suivi de *tideimi* (l. 2) devrait avoir la désinence du génitif; quelques inscriptions omettent de décliner certains génitifs : ainsi à Yaghu (= Petersen, n° 24), *Ar^pa | tideimi;* à Antiphellus (inédite[5]), *Uveze tideimi;* à Limyra 31, *Ep^quqa tideimi;* enfin H. et K., p. 17, n° 56; Ἐμβρόμου δὶς τοῦ Νηνιοις[6].

15

= H. et K., p. 33, n° 41, près de Dere-Agassy, à l'entrée nord de la vallée de Dembré, Lycie orientale : « Etwa 15 m., über dem Boden an senkrechter Felswand, zweitheilig; zweigeschossig. Inschrift unter der Rundhölzerdecke, die Buchstaben abwechselnd roth und farblos. Da bei der ungünstigen Lage der Inschrift ein Papierabdruck nicht herstellbar war, und dieselbe in unbequemer Lage mit dem Glase gelesen werden musste, sind uns trotz mehrstündiger Bemühung einzelne Buchstaben fraglich ge-

[1] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 232.
[2] Le dernier mot, bien que très effacé, a été lu par M. Arkwright.
[3] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 193 et 194.
[4] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 465 et 466.
[5] Communiquée par M. Diamandaras.
[6] A Siména. Puisque la mention d'Ἐμβρόμου m'en fournit l'occasion, j'en profite pour constater que ce nom est plusieurs fois cité dans les inscriptions de H. et K. : le nominatif était Ἔμβρομος et non pas Ἐμβρομας, comme je le disais (*Mém. Soc. Ling.*, IX, 203, note 3) : Ἐμβρόμος β' ὁ καὶ | Ζώσιμος, p. 16, n° 49, l. 12; Ἔμβρομος Εὐτυχέους, p. 16, n° 50, l. 17 (à Sura).

blieben; die Interpunktionen zumal liessen sich nur in wenigen Fällen bestimmt erkennen.»

ebeⁿnẽ : qupo : mene prⁿnavatẽ qacbiya hrppi ladi ehbi se tide[i]|me : seine ⁿtepitotu tiyenede quvati tice mei mene | [trk]kas tubidi se maliya eriyup(?)ama.

Sur la grande stèle il est fait mention de *qocbiya* (Est, 54), que M. Deecke regardait comme un nom propre, ou plus exactement comme le nom de *Qocbi* (Est, 7, 49) augmenté d'une désinence d'adjectif *-ya*. Ce savant traduit : *qocbiya : cumeziya* par *die Gaumannschaft von Chükbe.* (*Lyk. Stud.*, II, 329.) *Qocbiya* ou *Qacbiya*, c'est le même nom.

Les noms d'homme en *iya* sont assez nombreux, nous avons : *Qssẽⁿziya* de Rhodiapolis, *Sideriya* de Limyra 19, *Eqeteiya* de Limyra 26, *Urttiya* de Myra 8, *Sqquliya* de Tlos, *Qupriya* de Cyaneae 1, *Qisteriya* de Pinara (inédite).

SECONDE PARTIE.

Mon but n'est pas de reprendre un à un les quinze textes que j'ai transcrits; il suffira de faire porter la discussion sur quelques-unes de ces inscriptions, afin d'en obtenir des informations intéressantes pour le déchiffrement général. Au reste je veux même revenir sur certains points insuffisamment traités dans mes deux derniers mémoires. Les sections de cette dissertation formeront autant de petites études séparées et sans lien entre elles.

Commençons par le déchiffrement d'une lettre.

I

La ressemblance des lettres 𐊗 et 𐊘 les a fait confondre par tous mes prédécesseurs : Schmidt substitua sans la moindre hésitation le second caractère au premier dans ses listes de mots[1]; Savelsberg, bien plus attentif à calquer sur l'original les inscriptions qu'il étudie, n'a vu dans 𐊗 qu'une simple variante graphique 𐊘[2]. Et pourtant la grande stèle et Xanthus 1, qui ont fait usage simultanément des deux lettres, sont très franches. Dès qu'il s'agit de certains mots, la stèle abandonne 𐊘 et inscrit nettement

[1] *Neue lykische Studien*, 1869, p. 62, 63, 72.
[2] *Beiträge*, I, 22.

𐊫. Le dessin ne permet pas de s'y tromper. Mais, pour nous convaincre de la réalité du fait de deux lettres distinctes, 𐊫 et 𐊬, nous avions besoin d'autres monuments; H. et K. nous les donnent, ce sont nos numéros 9 et 10.

Le n° 9 débute par les mots *ebẽⁿnẽ* : 𐊫*ezi* que, d'après mon alphabet (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, 451), on ne lirait plus *ebẽⁿnẽ* : *ẽezi*, mais *ebẽⁿnẽ* : *fezi*. Cette valeur de *f* n'est, je me hâte de le dire, garantie sur rien : peu éclairé alors, je n'avais qu'un souci, distinguer les deux lettres, l'une voyelle, l'autre (celle-ci) consonne, mais je n'osais m'éloigner de la première et il me semblait qu'une soufflante pouvait être le développement consonnantique de *ẽ*. Ma solution reposait ainsi sur une conjecture, à savoir que *ẽ* = *eu*[1]. Puis une simple soufflante, comme le montre l'ombrien, termine le mot, tandis que 𐊫 suivi de *e* dans tous les exemples connus compose la syllabe initiale. D'autre part, un *φ* ou le *f* latin sont tout aussi inacceptables, car nous lisons *Cizzaprⁿna* et nullement *Cizza*𐊫*rⁿna* (Tissapherne), *Sppⁿtaza*, *Aspⁿtaza* (Sphendasas), et jamais *S*𐊫*ⁿtaza*.

Toute seule, la nouvelle inscription ne nous donnerait pourtant qu'un exemple de plus d'un mot dont la première partie est 𐊫𐊰; mais ce mot est 𐊫𐊰*zi* qui semble être un doublet de T𐊰*zi* (= tombeau, dans Cyaneae 1[2]). Donc nous soupçonnons que 𐊫 est un « t » *sui generis*. Remplaçant *fezi* par *ţezi*, nous retirons de notre nouvelle transcription un premier avantage qui est de constater que les six exemples de la stèle xanthienne ne sont pas du tout des mots isolés : ils sont à d'autres orthographiés avec T, ce que 𐊫*ezi* est à T*ezi*. En voici le relevé :

A. Face est, l. 2 et 3 : *ţeyesttebeli* : *punam*|. . . *ţereţere*[3].
= Tlos [Izraza], l. 5-7 : *seine* : *ti*. . .| *izraza tibei terⁿter*ⁿ. . .| *punomadi*. . .[4].

B. Même face, l. 4 : *seţeţeris* = Rhodiapolis *b*, l. 7 : *seteteri* : *uhazata* :

C. Face sud, l. 42 : *qerëi* : *kastte ţerⁿ* : *tlahⁿ* : *erbbedi* :
= Tlos [Icuveti], l. 3 : *se ⁿtemlë kastte* : *teli* : *erbbe* :[5], où *teli* est un doublet de *ţerⁿ*, comme *atru*, *atro*, de *atla* (= personne).

[1] Sur la possibilité de la lecture *ei*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 209, note 3.
[2] Sur *tezi*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 222.
[3] Le dernier mot est sur un des nombreux fragments encore inédits et conservés au British Museum. On lit sur la même face, cette fois dans l'édition de Schmidt, l. 51, le mot *ţereţere* du début.
[4] Il s'agit de la longue inscription inédite communiquée par Benndorf et où j'ai déjà déchiffré les mentions de Pinara et de Cadyanda. Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 206, note 6.
[5] Sur la stèle d'Icuveti, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 2.

D. Nous lisons encore *ţer* à la fin de la ligne 13, face nord (*erbbedi *tube ţer*) et de la ligne 33, face est.

Par notre transcription *ţ*, nous restons en deçà de la vérité; mais comment se lisait cette lettre, c'est ce que nous pouvons seulement conjecturer, en admettant que *ţ* ne soit autre que le T d'Halicarnasse = σσ, ττ, — le Ψ de Perga = σσ, — le *tsade* des Phéniciens interprété par l'oreille grecque, tantôt σ (Σιδών), tantôt τ (Τύρος).

Ce qui rend la question de *ţer*^{a} plus intéressante, c'est qu'il existe de ce mot un homophone dont le sens est (ou paraît être) tout autre; je veux parler de *ter*^{a} employé assez souvent par la stèle xanthienne, autant qu'il est possible de le savoir, avec l'acception d'« armée »[1]. Notre ignorance du lexique lycien nous empêche d'établir entre *ţer*^{a} et *ter*^{a} de ce même monument une relation telle qu'un helléniste pourrait le faire entre σωρός (« monceau », au figuré « multitude ») et σορός (« urne où l'on *rassemble* les os des morts »). Toutefois, le scribe xanthien s'applique visiblement à distinguer deux homophones, tandis que, n'ayant pas à parler des deux choses, le scribe du monument d'Izraza écrit simplement *ter*^{a} sans adopter le *ţ* de son collègue.

Pourtant il y avait *ter*^{a} et *ter*^{a}, comme en français il y a les *fils* (de tel homme) et les *fils* (d'une trame). Le lecteur ne s'y trompait guère. Le *ter*^{a} de la grande stèle est si peu un mot nouveau que nous le revoyons à Pinara 2 à côté de l'ethnique *Tr*^{m}*mis*^{a}. Schmidt doit à cette dernière mention sa découverte de l'adversaire du roi Périclès, à savoir Artembarès, commandant des forces telmessiennes qu'il parvint à réduire; et quand, à Limyra 16, l'éminent savant relève la phrase : *ese pericle tebete arttu*^{m}*paro*, il admet que le verbe *tebete* signifie « a vaincu, a mis en déroute[2] ».

Mais *tebete*, sur la stèle, précède *ter*^{a} : ainsi, face sud, l. 39-40, *ese trbbënimi tebete ter*^{a} *se* | *milaso*^{a}*tro*, que Deecke traduit « und Trbböneme schlägt das Heer und den Melasuntra (etwa Μελησανδρος)[3] ».

A la réserve du temps qu'il donne au verbe et de ses transcriptions de noms propres, je n'ai rien à objecter contre sa version.

[1] C'est aussi l'avis de Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 227.

[2] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 194, note 3. « Wir sind natürlich noch ausser Stande zu sagen, welche *engere* Bedeutung *teb* gehabt habe, wagen aber zu behaupten, dass ihm die *weitere* Bedeutung des *superare* innewohne, und einen Act bezeichne, an dem der Sieger Besiegten gegenüber kenntlich ist. . . . . » (Schmidt, *König Perikles*, dans K. Z., XXV, 451.)

[3] *Lyk. Stud.*, IV, 187. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 5.

La même face sud, l. 43-44, porte : *ese qerëi tebete ter*^{n} | *se vaqsse pdd imi ëti zehi hboti CII uva.* Deecke traduit : « Und Chäroe schlägt das Heer und den Vaχssäpddeme, wobei am Tage (?) er tödtet 7 Leute », parce que CII lui rappelle le nombre d'hoplites (sept) terrassés en un jour par le fils d'Harpagus, selon son épigrammatiste (dixième vers grec)[1].

L'identité qu'établit Deecke entre *se*, conjonction traduite par les bilingues, et *ese* me paraît très douteuse; lui-même rend Limyra 16, *ese pericle tebete arttu*^{m}*paro*... par « als Perikles schlägt den Arttompara...[2] », suivant d'ailleurs l'exemple de Schmidt, dont voici la version : « nachdem als Perikles unterwarf den Artembares...[3] ». L'imparfait de l'indicatif, ou même le prétérit, est nécessité par le sens général, et je n'accepte pas l'idée que Tebursseli se construit une tombe, cependant que Périclès bataille contre Artembarès qu'il mettra tout à l'heure en déroute.

II

Le fondateur du monument découvert par H. et K. (mon n° 9) était un certain *Qudaliyë*, fils de Muroza. On peut se demander s'il ne serait pas le même que le personnage qui a acheté (?), *seyëni*[4], à Chukur Bagh une *tucedriya* (= Benndorf, p. 141, n° 103). Les noms en *ë* sont assez rares, il y a *Qesbezë* sur l'ex-voto bilingue, et *Utevë*, légende monétaire[5] : au génitif, *Qudaliyë* est *Qudaliyeh* (Chukur Bagh, l. 3). Voilà pour le sujet de la phrase, ou plutôt le déterminatif du sujet abstrait, *mene.*

Le verbe est naturellement terminé par *ë* = *tuvetë.* Ce mot était encore si rare en 1894 que j'écartais l'idée de son emploi au lieu et place de *pr*^{n}*navatë*[6]. Mais aujourd'hui nous lisons ce verbe neuf fois, ici, au n° 8, sur l'ex-voto bilingue, sur l'ex-voto de Putinezi[7], à Myra 4, à Myra de Petersen, n° 43, enfin sur la

[1] *Lyk. Stud.*, IV, 227. Cf. *Revue des Études grecques*, VII, 1894, p. 271, note 3. Voir, sur le nombre CII = VII, le présent mémoire, p. 56.

[2] *Lyk. Stud.*, IV, 188.

[3] *Kõnig Perikles*, 451.

[4] C'est une hypothèse de Schmidt que *seyëni* (il écrit *sejuni*) signifie *ἐωνήσατο*. Venant de citer *C. I. G.*, 4303 *h*[10] (*τὸν τάφον ἐωνήσατο Λαὶς*...), il dit : « Accedit quod in titulo Limyr. 8, 1 vocabulo *sejuni* vicinus est nominis *miitehi* (h. e. *πρόσθιμον, τιμή*) numerus plurativus, qui ultro nobis in memoriam redigit imprecandi formulam usitatissimam *ἐὰν δέ τις ἀγοράσῃ τὸ μνῆμα.* » Ceci pour justifier la proposition émise à la même page : « in quibus titulis aedificandi verbo *prînavatu*, ni fallor emendi verbum *sejuni* substitutum est. » (*Comment. de nonnullis*, p. 8.)

[5] Babelon, *Perses Achéménides*, n° 467.

[6] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456.

[7] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456.

stèle xanthienne, face est, 51. Il doit, au n° 9, correspondre à *ἀνέθηκεν*. L'objet du verbe *ἀνέθηκεν* est *σῆμα* (stèle xanth., face nord, 22) ou *σωματοθήκην*, *C. I. G.*, 4190. Ici *tezi*, précédé du démonstratif *ebẽ"nẽ*, et non pas *"te*, est l'objet de *tuvetẽ*. Schmidt a constaté que, lorsque au début d'une épitaphe, est inscrit le nom au régime direct, le démonstratif précède : l'inverse a lieu si ces mots suivent le verbe[1]. La présence du substantif *tezi* et du pronom démonstratif qui le précède dans le premier membre de phrase, prouverait à elle seule le bien fondé de mon assertion, à savoir que *ebẽ"nẽ tezi* est le régime de *tuvetẽ*.

Que signifie donc le petit mot *"te?*

Première surprise : c'est un substantif désignant la tombe; et deuxième surprise : contrairement à la loi de Schmidt, le pronom démonstratif, dépouillé de la désinence *"n*, précède ce substantif, alors que la position des mots après le verbe exigerait le contraire. Ceci a lieu dans Antiphellus 4, l. 6 et 7 : *mene tubeiti | mohoi huvedri tr"mili : ebid alahadi ti ebei "te.*

Limyra 5, ligne 2, laisse voir que *"te* est bien un substantif, objet d'une phrase : ...*ti "te hri-alahadi : tibe "te ti : hrppi-tadi tice*...

Je retire ma conjecture[2] que *ti* est l'adverbe de lieu; il vaut mieux y voir le pronom indéfini pris au grec et équivalent à *cbi mei* = quiconque autre; de là sa répétition avant chaque verbe (*hri-alahadi*, *hrppi-tadi*). Cette fois *"te* surgit dans les deux circonstances comme objet de la phrase. Ce n'est nullement dépasser les limites permises que de songer à identifier ce *"te* à *"tata*, *"tato*, *"tatu* des autres monuments, lequel mot désigne tout ou partie de la tombe.

Or Levissi traduit ainsi les trois premières lignes de son texte : (= l. 4-5).

ebẽ"nẽ "tato mene pr"navotẽ pulenyda... se dapara ...
τοῦτο τὸ μνῆμα ἐργασάντο Ἀπολλωνίδης καὶ Λαπάρας

seiye ti [e]*seritadi tice "tato ebehi...*
καὶ ἄν τις ἀδικήσηι τὸ μνῆμα τοῦτο

D'autres variantes de *"te* sont *"tene* (Tlos = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456), *"tenẽ* (Sura, l. 5), *"tënẽ* (grande stèle, sud 8), enfin

[1] « Quando enim verbum, e quo sunt suspensa, praecedunt (pronomina *ebuínu* et *ebeija*), simul et ipsa nomen praecedunt, cui adjuncta sunt (e. c. *ebuínu gopu prínavatu*); quando autem subsequuntur, etiam nomini suo postponantur necesse est (e. c. *prínavatu gopu ebuínu*). Eandem legem etiam tertia observat pronominis demonstrativi forma *ebehi*... » (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 8.)

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 216, note 1.

"teto, s'il faut ainsi lire plutôt que *"tato* à notre numéro 12, le mot étant effacé.

Prenons au mot le scribe de Levissi que *"tato* = *τὸ μνῆμα*. Un certain nombre d'épitaphes grecques intitulent la tombe ainsi, ou bien *μνημεῖον*, littéralement « mémorial »; non seulement elles le font, mais encore elles inscrivent la phrase *μνείας χάριν*, *μνείας ἕνεκα*, *μνῆμης χάριν*, *μνῆμης ἕνεκεν*, par exemple *C. I. G.*, 4220, 4252 *c*, 4285, 4289, 4291, 4294, 4296, 4329; H. et K., p. 6, n° 17, et 26, n° 23.

Reproduisons H. et K., p. 6, n° 17, l. 18 = l. 4 (c'est une inscription bilingue) :

κατεσκεύασε τὸ μνημεῖ|ον καὶ τὸν ἀνδριάντα μνείας | χάριν.
= *instruxit mo|nimentum et statuam me|moriae causa.*

Et maintenant nous pouvons revenir à notre n° 9 : le mot *"te* devant *tuvetẽ* est probablement employé adverbialement; ce sera le *μνείας χάριν* des épitaphes grecques : *"te* est repris dans sa notion primitive de *mémoire* pour donner plus de force à *tuvetẽ*, car il y a lieu d'admettre que ce n'est pas son propre monument qu'élève Qudaliyẽ, mais celui en l'honneur de *Herpidémi* (*Hrppidem*[*eye*]?).

Si cela est fondé, *ẽce* de Myra 4, qui précède le verbe *lati*, est aussi le mot *"te* pris adverbialement = Limyra 14, *"ce* et ne peut se prêter à la traduction par *μόνους*[1]; Limyra 16, où *ẽce* est inscrit, signifierait sans doute : *Tebursseli a construit* [*le trophée?*] *en mémorial, quand Périclès eut défait Artembarès et d'Embarès* [*le corps de mercenaires*[2]].

Cette curieuse inscription et deux autres encore plus courtes sont gravées au-dessous d'un tableau de bataille, morceau de sculpture fort remarquable. Dix guerriers en tout prennent part à l'action, casque en tête et lance au poing. Le héros est un jeune homme représenté dans l'attitude la plus martiale et se couvrant d'un bouclier rond plus grand que ceux des autres combattants[3].

La tombe (= Limyra 6)[4] est à une rangée inférieure, à côté de Limyra 1.

[1] Je ne l'avais admise (*Mém. Soc. Ling.*, IX, 220) qu'à défaut de meilleure indication.

[2] *tebursseli pr"navate | gasabala : ẽce : ese : pericle | tebete : arttu"paro se "parahe telẽziyo.* Cf. Savelsberg, II, 40 : « Die obere Täbursäli-Inschrift. »

[3] Voir la planche contre la page 207 dans Fellows, *Lycia*.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 193-194.

III

Qui se serait jamais attendu à rencontrer dans une inscription lycienne, remplaçant *cbatri* dont le sens de « fille » est certain[1], le mot *tideimi*? A la vérité nous avions à Levissi et à Antiphellus 3, *tideime* au datif pluriel réunissant les fils et les filles des constructeurs = *τοῖς ἔγγονοῖς, τέκνοις*. Même en ce cas, on voit que l'homme avait repris la prédominance, en admettant que la gynécocratie décrite par Hérodote ait jamais régi la nation lycienne[2]. Cette fois, c'est plus fort! Meqisttënë, auteur de la stèle dont j'ai transcrit l'inscription au n° 8, qualifie sa femme de « fils de Petënëni »! Le fait est digne d'attention.

Le mot *tuhes*, nous le savions par l'ex-voto bilingue[3], est des deux genres, et c'est lui encore que nous rencontrons au pluriel pour désigner les neveux et nièces collectivement; ainsi à Kechiler[4], .

ebẽ^në : qupo : mene pr^navatë
triyëtezi : sene piyetë
nëne : ehbiye : se tuhe III

où la troisième ligne est sur l'épitaphe voisine inscrite par le même Triendasis (*sene piyetẽ*) *ladi ehbi se tideime* (= *γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις*).

A Myra[5], nous lisons pareillement (l. 2) *hrpp-ẽni : ehbi : se tuhe ehbiye.*

C'est bien encore le mot *tuhe* et non *tuhese*[6] qui se lit à Xanthus de Petersen (n° 11; cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 464), ainsi qu'à Limyra 31 :

[*ὁ δεῖνα pr^*]*navate ep^quqa tideimi hrppi*
[*nën*]*e se tuhe se muneite se qahbe*[7]

Sur le monument d'Icuveti nous trouvons (l. 2) *tuhesi*, mais

[1] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 455.
[2] Hérodote, I, 173. Voir *Muséon*, XII, 237.
[3] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 458.
[4] Tombes inédites. Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 220, note 4. L'une de ces tombes, celle dont l'inscription se termine par le mot *tideime*, fut découverte par les Autrichiens. Cf. Petersen, p. 2, note 4.
[5] Petersen, p. 34, n° 45.
[6] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 458.
[7] D'après la revision de M. Arkwright.

ce doit être un nom propre, de même que le *tuhese* de Limyra 15; je traduis donc maintenant :

icuveti : pr"navate : ipresidah tideimi [*καὶ τοῦ δεῖνος*]
tuhes "tatu atli se ladi ehbi tuhesi

« Icuveti a construit, d'Ipresida fils (et de N) neveu, le monument [pour sa] personne et sa femme Tuhesi... »;

ebẽ"nẽ : qupo : mẽti : pr" navatẽ : urs"ma pr"naziyehi icezi
ddavahomah : tuhes hrppi ladi ehbi tuhese

« Ce tombeau il a construit, Arsamès, (intendant?) de la maison, neveu de Ddavahoma, pour sa femme Tuhese[1]. »

Maintenant j'infère de la mention fréquente de *tuhes* et de *tideimi*, leur application habituelle à des hommes; ce sont des *συγγενικά* masculins qui néanmoins peuvent servir à désigner des femmes, et non des termes féminins détournés de leur rôle pour désigner des hommes. Si nous ne connaissons pas encore le mot spécial pour *nièce*, nous savons, et par l'ex-voto bilingue lui-même, le mot spécial pour « fille », et le texte de Kechiler nous laisse entrevoir le mot spécial pour « sœur ».

L'épouse de Meqisttënẽ porte un nom déconcertant en ce que l'harmonie vocalique n'y est pas observée : *Merimavay*[*e*] au lieu de *Merimevey*[*e*] ou de *Marimavay*[*e*]. Serait-ce un nom étranger, comme semble l'être celui de *Petẽnẽneh* (l. 6)? nous n'oserons décider. Toujours est-il qu'un autre monument nous en donne la transcription grecque Μεριμαύα :

Telmessus (=*C. I. G.*, 4216)

Πολέμωνα | Ἐλάσωνα Φαρνάκου, | Ὦλος Ἐλάσων | *τὸν ἑαυτοῦ πατέρα* | *καὶ* Μεριμαύα[2] Σαμανσδο | *τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα*, | *φιλοστοργίας ἕνεκεν* | *τῆς εἰς αὐτούς.*

Bien curieux aussi est le nom (grec?) de *Sqquliya*, une fois au génitif, quand il s'agit du père de *Meqisttënẽ* (l. 3), et une

[1] J'ai comparé *Urs"mi* à *Arsamès*, dans *Mém. Soc. Ling.*, IX, 207 : il y a eu des Arsamès en Lycie (Benndorf, n°s 51 et 52), tout comme des Pharnace (*C. I. G.*, 4203, 4216, 4303 i) et des Phraate (*C. I. G.*, 4199). — Au sujet de *tuhes*, Kretschmer s'est aussi demandé (*Einleit.*, p. 381, note 2) si ce mot n'avait pas pu être employé comme nom propre, vu les formes pisidiennes Τούης et Θουας?

[2] Le nom avait été lu Μεριμαύασα, par Moriz Schmidt, *Neue lyk. Studien* 1868, p. 43; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 129, n° 8; Kretschmer, *Einleit. in die Geschichte der griech. Sprache*, 1896, p. 315.

autre fois au datif quand il s'agit de son fils (l. 8); encore ce datif est-il *Sqquliye* avec omission de la désinence *ya*.

Le verbe suivant le nom propre au nominatif ne pouvait pas être *tuvetë* comme au n° 9, mais bien *tuvete*. Rien d'étrange ici, sauf cependant la place tout auprès du sujet d'un petit mot qui paraît être son attribut, et que je complète *ep*^{a} : ce mot doit signifier *δῖς*, c'est la seule explication qui me semble admissible de cette dérogation à une règle de syntaxe[1] : *Meqisttënë ep*^{a} = *Μεγίστενις δῖς*? étant considéré comme une seule dénomination qu'il y aurait eu par conséquent de l'absurdité à scinder.

IV

L'inscription de Kodaras (notre n° 4) présente de nombreux noms propres à divers cas : 1° au nominatif, *Qudara* = Κοδάρας, qui rappelle *Dapara* = Δαπαρας de Levissi, *Iyamara* de Rhodiapolis, *Q*^{a}*tabura* de Limyra 6 et 29 (= mon n° 5), *Tubura* (Petersen, n° 24), ainsi que *Qudali* de Telmessus I et *Qudaliyë* de Chukur Bagh et de notre n° 9; 2° au génitif, Ὀσαιμιος, forme lycienne fruste *U* — : le nominatif Ὀσαιμις est comparable à Ἰμβιαιμις (= Benndorf, n° 40); 3° au datif, ^{m}*Miye* (féminin), *Ptlezeye* (masculin), *Ma*^{m}*mahaye* (féminin).

Le nom de *Ptlezeye* était au nominatif *Ptlezëi* inscrit à Pinara 1.

Ἐπιτυ|νχά|νον|τος τ|οῦ Ὀρ|νίμυ|θου.
Ptlezëi sbicazah.

Malgré la pénurie de ce texte, Schmidt l'a admis dans une section de sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis* (p. 9); mais il s'est borné à discuter laquelle est la meilleure de la leçon de Schönborn *alt*^{m}*i* ou de celle de Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 10, *lezëi*? Le savant d'Iéna préféra la seconde, vu l'étrangeté de la leçon de Schönborn et étant donné les noms à même désinence et très certains, de *Tevinezëi* (Telmessus 3) et *Od*^{n}*niyëi* (Limyra 20); nous ajouterons à la liste *Sbiceziyëi*, l'hyparque d'Autophradate[2], et le dynaste *Mutlëi*[3]. C'était déjà très bon. Plus tard Deecke remarqua sur la copie de Benndorf (p. 43, n° 18) le début du nom *ptt*[4] : que ne l'a-t-il accueilli, au lieu de conserver la leçon de Schönborn à peine modifiée, *altöe!*

D'après les textes de Telmessus, Limyra et Port Sevedo, la désinence *ëi* appartient à des noms au nominatif; il n'y a pas de

[1] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.
[2] Voir plus haut, p. 31, n° 14, *d*.
[3] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 209, note *h*.
[4] *Lyk. Stud.*, I, 147.

raison de supposer un autre cas pour *Pttlezëi;* à tout événement, on n'a pas à admettre le datif, qui était (le monument de Kodasas le fait voir) *Pttlezeye.*

Si nous passons au grec de Pinara 1, nous constaterons en revanche deux génitifs, soit l'inverse de l'inscription de Kodaras qui donne d'abord un nominatif. Ἐπιτυγχάνοντος est en effet le génitif de Ἐπιτυγχάνων qu'on rencontre à Mylasa (Ἐπιτυγχάνων Δραχιντίδου)[1]. Le second nom est un nom propre purement anatolien (cf. Benndorf, n° 19), selon la remarque de Kretschmer qui signale la première partie d'Ὀρνίμυθου dans Ὀρνέπειμις (*Bulletin de corresp. hellénique*, X, 40) et constate que les noms grecs par Ὄρνις sont excessivement rares[2].

J'en infère que les deux noms du texte grec de Pinara 1 ne « traduisent » pas ceux du texte lycien; du reste, par la forme lunaire de l'*epsilon* et du *sigma*, comme par le Π, le grec ne remonte pas aussi haut que les inscriptions lyciennes prises dans leur ensemble.

Voilà où nous a entraîné un seul nom de l'inscription de Kodaras! La femme de notre Pttlezëi, en sa qualité de fille du constructeur, devait avoir sa mention à côté de celle de son mari; son nom est au datif, *Ma^{m}mahaye*, ce qui suppose un nominatif *Ma^{m}maha.* Deecke s'est trompé en n'accordant la désinence *-aye*, *-eye* qu'aux noms d'hommes au datif[3]. Il y a l'exemple du n° 4, celui du n° 8 (*Merimavaye*), *Ququneye*, *Quvataye* et *Plezziyeheye*, tous noms de femmes[4].

Ma^{m}maha a une forme grécisée Μάμα (dans Petersen 108 *a*), citée par Kretschmer. Et par ce nom, j'aborderai l'ingénieuse théorie du savant berlinois sur les « Lallnamen » usités tant en Lycie que chez les autres nations « sœurs » peuplant l'ouest et le sud de l'Asie Mineure.

Sans reproduire l'excellente dissertation de Kretschmer, traçons-en les lignes principales :

Quelques syllabes composent tout le bagage de l'enfant qui s'éveille à la vie : *ba*, *da*, *ma*, (*pa*), *na*, *ta*, (*ka*), *la*, *sa*, (*va*); 1re évolution, la syllabe se redouble : *baba*, *dada*, *mama*, *papa*, *nana*, *tata*, *kaka*, *lala*, (*sasa*), *vava;* 2e évolution, la deuxième

[1] Contoléon, Ἀνέκδοτοι Μικρασιανὰὶ Ἐπιγραφαί (Athènes, 1890), p. 29.

[2] *Einleitung*, p. 324 et la note; cf. H. et K., p. 55, n° 80, Ὀρνεπείμιν Κινδυνέρου (l. 3).

[3] C'est du moins ce qui semble résulter de ce passage (*Lyk. Stud.*, I, 136) : « Weiblich sind ferner höchst wahrscheinlich die lykischen Städtenamen auf *-a*, und zwar wegen ihres Dativ-locativs auf *-e* (s. eben *more*), während die Masculina auf *-a* im Dativ *-aẓã* haben : s. *eẓamaraẓã* (= Rhodiap. *b*, 1); ebenso *adadẓnaẓa* Lim. 14, 2; *soχenaẓã* (St. X. O. 63-64). » Le nom inexpliqué *Suqinaye* est ainsi d'office rangé parmi les noms d'homme!

[4] Les trois derniers noms sont dans Petersen, n^{os} 155, 150 et 154.

consonne se redouble, elle aussi : *mamma*, *pappa*, *nanna*, *tatta*, *kakka*, *lalla*, *sassa*; 3e évolution, la consonne initiale tombe : *aba* et *abba*, *ada*, *ama* et *amma*, *appa*, *anna*, *ata* et *atta*, *akka*, *assa*. Parfois à la voyelle *a* est substituée une autre voyelle, et l'on a *duda*, *susu*, *nonna*, *ninni*, *titti*.

Eh bien! les « Lallnamen » forment un nombre respectable de noms de personnes distribués dans les districts occidentaux et méridionaux de l'Asie Mineure et concourant, avec les désinences des dénominations ethniques ou topiques à imprimer aux langues de ces divers peuples un même air de famille. Que nous parlet-on d'idiomes lycien, lydien, carien, mysien, comme s'ils étaient étrangers les uns aux autres! En réalité c'est partout la même langue, l'anatolienne, vu que ce que l'on constate dans une partie de la vaste péninsule est vrai ailleurs. Les membres de cette grande famille n'oublièrent jamais totalement leur parenté commune; tandis qu'au nord, Mysiens, Lydiens, Cariens, se réunissaient au même foyer religieux[1], des traditions opposaient à cette fédération celle des Lyciens, des Pamphyliens et des Ciliciens[2]. Ce sera l'honneur du professeur Kretschmer d'avoir assis sur de bonnes bases cette affirmation que (Bithyniens et Phrygiens, peuples venus du dehors et de langue indo-germanique, étant mis à part) l'Asie Mineure est une nation ayant ses mœurs et sa civilisation propres, comme l'Égypte et la Grèce[3]. Il reste à achever la démonstration par la comparaison de deux dialectes de cette langue anatolienne, à savoir le lycien et le carien : malheureusement, le déchiffrement des inscriptions cariennes[4] est peu avancé; et puis parenté n'est pas identité : le portugais, par exemple, n'est pas de l'espagnol; ne nous attendons pas à ce que le carien ne diffère du lycien que par l'écriture, et que les mêmes

[1] Hérodote, I, 171.

[2] Théopompe, fragm. 111. Cf. Hérodote, VII, 91; Pline, *H. N.* V, 26. *Mopsueste* aurait été un centre religieux analogue à *Mylasa*?

[3] « Wir können die nichtindogermanischen Völker Kleinasiens geographisch in zwei Gruppen teilen, eine westliche, aus Karern, Lydern und Mysern bestehend, und eine östliche, Lykier, Pisider, Isaurer, Lykaonier, Kilikier und Kappadokier umfassend; zwischen beide Gruppen haben sich keilförmig die Phryger und die ihnen nachfolgenden Bithyner hineingeschoben. —

« ... In einem Ergebnis jedoch scheinen sie mir durchaus auf dem rechten Wege zu sein, zu welchem ich selbst unabhängig und gleichzeitig gelangt bin, dass wir es in Kleinasien von dem Phrygern abgesehen weder mit indogermanischen noch mit semitischen Stämmen zu thun haben, sondern mit einem *Volkstum sui generis* ... » (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 370 et 392.)

[4] Elles ont été réunies et étudiées par le professeur Sayce, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. IX (1887), p. 123-154. Voir pour d'autres publications de ces textes, le livre de Kretschmer, p. 376 et suiv.

termes de parenté aient été employés dans les deux langues. Il suffit actuellement de constater le très grand nombre de noms propres d'hommes et de lieux qu'elles possèdent en commun, et que dans cette liste les « Lallnamen » signalés par M. Kretschmer occupent une place en quelque sorte prépondérante[1].

V

La seconde phrase de l'inscription de Kodaras commence par les mots *si piy* (lacune) *mlo : ˢnazi ebēˢnē ˢtatu*. Nous suppléons facilement la petite lacune par *piyetē*, en nous guidant sur Xanthus 1, l. 5 et 6; Antiphellus 4, l. 2; Kechiler, l. 2; et Sedek-Yaïla = Benndorf, p. 128, n° 100. Ce dernier texte n'est pas très lisible dans la copie publiée, mais M. Arkwright l'a revisé sur place, et sa copie ne laisse rien à désirer. Voici cette inscription d'ailleurs très courte :

ebˢnē : qupo : mēn-adē : qrehēnube : sē piyētē : vaziyeye
sey-ēni : se piyetē : miˢti : ˢtavoto.

A Xanthus 5 *c* (= Savelsberg, II, pl. III), ce n'est pas le constructeur même du sarcophage, et par constructeur j'entends ici parler de l'homme qui se fait élever un tombeau, ce n'est pas Payava (*Xanthus 5 a* = Savelsberg, II, 192[2]) qui accomplit l'acte exprimé par le verbe *piyetē*, mais un autre personnage, le satrape perse Autophradate[3] :

(Xanthus 5 *c*) : *ebeiya : qruvata : meiy[en]e piyetē : vat[apr]data : qssadrapa : pa[rzz]|a...*

Je suis d'avis que ce verbe, s'il ne signifie pas « inaugurer solennellement », rend du moins une idée voisine, peut-être « prescrire », « commander », « ordonner »? M. Deecke traduit *sei piyētē piyatu* d'Antiphellus 4 par « und sie bestimmten als bestimmte »[4].

[1] Kretschmer, *Einleitung*, ch. x : Les langues de l'Asie Mineure, p. 289-400. La section des « Lallnamen » occupe les pages 334 à 357 : c'est une liste de noms propres tirés des inscriptions grecques des diverses provinces : l'onomastique lycienne y est mise à contribution.

[2] Le texte porte *payava : manaqine : prˢnavate : prˢnavo : ebēˢnē*. Ce nom de *Payava* accompagné de la qualification de *fils d'Ed . .* (= ? *Edriyeuseh*. Cf. Ieuveti, l. 5 *qalqqa : edriyeuseh*ˢ) est encore à Xanthus *b* : un simple artiste autorisé à signer son œuvre n'aurait pas ainsi prodigué son nom avec tout le luxe de renseignements sur sa personne.

[3] Sur le nom d'Autophradate, voir M. Six, *Monnaies grecques, incertaines et inédites* (*Numismatic Chronicle* 1894, vol. XIV, 3ᵉ série, p. 329-330) et *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 465-466 (notes 2 et 1).

[4] *Lyk. Stud.*, IV, 209. L'exemple de Sedek montre que *piyēti* n'est qu'une variante de *piyetē*, et non la 3ᵉ personne du pluriel.

Il y a en effet un rapport étrange entre ce verbe et le latin *piā-re*, et *piyatu* ressemble à latin *piātum*[1]. Serait-il question d'un acte religieux?

Quoi qu'il en soit, un personnage dénommé non plus *Qudara*, mais *Mlo"nazi* « sanctionne (?) ce monument pour Pttlezëi et sa femme M. sa fille (à lui) et ses enfants ».

La copie autrichienne a deux points entre *mlo* et *"nazi* : je ne crois pas qu'il faille en tenir compte, et ce doit être de simples accidents de la pierre, comme le fait s'est produit ailleurs, par exemple à Limyra 6, où les noms de *Luso"trah"* et de *Zetineri* sont morcelés. Le suffixe *zi* a été remarqué depuis longtemps à la suite des ethniques *Surezi*, *Sppartazi*, *Veh"tezi*. Le radical serait *Mlo"na* ou même *Mlo-*, probablement Μλας qui entre dans le nom de la cité de *Mlaundos*, plus tard *Blaundos*, *Bla-udos* (= la ville de Mlas?) : Comparez *Ecatamla* qui sera devenu Ἑκατομνας et Ἑκατομνος[2].

Si *Mlas* était une divinité, *Mlo"nazi* s'interpréterait donc par « le dévot à Mlas », c'est-à-dire Kodaras, car il est manifeste que les deux mentions se rapportent à la même personne; et aucune n'expliquant *Mlo"nazi*, il faut supposer ladite appellation bien connue du lecteur lycien, comme seraient Σαρπηδονιος, Βελλεροφοντειος, Ἰοβατειος[3].

Maintenant je fais un pas de plus et je découvre dans Μλας une forme écourtée d'un nom de divinité, de même que Πισας est sans doute une forme abrégée de Πιξώδαρος[4]. Ce nom, une inscription grecque depuis longtemps connue (= *C. I. G.*, 4315 *b*; Petersen, n° 126, Tombe de Limyra), le livre en sa seconde ligne; voici cette épitaphe :

Ἀρμαπίας ἠργάσατο ἑαυτῶι καὶ τῆι γυναικὶ καὶ τοῖς υἱοῖς καὶ τοῖς οἰκείοις.

ΕΛΜΙΔΑΥΑΙ καὶ ΜΛΑΑΥΣΕΙ καὶ ΜΟΡΝΑΙ

L'*iota* n'est pas souscrit au datif, mais il l'est dans le milieu du nom ΜΛΑΑΥΣΕΙ : autrement dit, la chute de la fricative a rapproché les deux voyelles *a*. L'écriture lycienne plus conservatrice que la grecque, puisqu'elle tenait toujours au *digamma*, à la

[1] Ces rapprochements sont de Deecke.

[2] *Hécatos* est un des noms d'Apollon; le nom rappelait le Ζηνοποσειδῶν des Cariens, soit deux noms de divinités distinctes accolés? Sur Βλαυδος, voir Kretschmer, *op. laud.*, 306.

[3] H. et K., p. 22 et 23, n°s 9, 13, 14; *C. I. G.*, n° 4969 *d*, p. 1124. Cf. H. et K., p. 2, n° 6 Φλ. Ἀννιον Χρυσόβιον où le dernier nom a l'air d'être un dérivé de Χρυσοβις ou Θρωσιβις = *Crzzubi* (Arneae), *Trzzubi* (Limyra 13).

[4] Kretschmer, p. 318.

lettre *h*, à l'*y* de liaison, ainsi qu'aux formes archaïques des autres lettres, a « habillé » ce nom propre, *Mleyeusi* dans l'inscription de Limyra (= Petersen, n° 155). Donc Μλααυσει est pour Μλαιαυσει. (Cf. ἡρῶιον, *C. I. G.*, 4259; Benndorf, n° 29.)

Tant qu'on ne connaissait que l'épitaphe grecque, on pouvait croire que les trois noms de la seconde ligne désignaient les οἰκεῖοι d'Harmapias. En Lycie, les οἰκεῖοι n'étaient pas des esclaves[1]; ils se construisaient des tombes particulières où ils n'admettaient que des membres de leurs propres familles; c'étaient probablement des tenanciers d'un riche seigneur, et leur réunion composait à la longue des dèmes qu'on trouve mentionnés un peu partout.

On n'apercevait pourtant pas clairement le motif qui avait déterminé Harmapias à nommer trois οἰκεῖοι, lui qui ne nous donne pas les noms de sa femme et de ses fils (υἱοῖς, non τέκνοις): a-t-il voulu favoriser non pas tout le groupe de ses tenanciers, mais trois de ces gens qui lui étaient particulièrement chers? Quelle énigme!

Et surtout maintenant que dans une autre inscription également de Limyra, qu'ont découverte les Autrichiens, les mentions en cause ont trouvé place et dans le même ordre! Là il semble bien qu'Helmidavas, Mlaausis et Mornas sont des justiciers à qui le violateur de la tombe rendra compte de sa conduite. Dans ces conditions, et puisque l'inscription du monument d'Harmapias est complète, sauf une légère lacune, je ne vois d'autre issue que de prendre les trois noms comme ceux de divinités domestiques dont les statuettes étaient installées dans la tombe à côté des morts de la famille. Ces mêmes divinités étaient, du reste, communes à la famille d'Harmapias et à celle de Tilmezi, l'auteur de la nouvelle inscription.

Voici cette inscription publiée dans Petersen, n° 155 :

ebënë qupa mëti pr^{n}navatë tilmezi zaho|mah tideimi hrppi ladi ehbi ququneye | se tideime ehbiye se uve : ti hrppi-toti tice(,) mëne | tubidi hpp^{n}ter[us] mohoi se maraziya mi^{n}taha | hl^{m}mideve mleyeusi mur^{n}na[2].

En août 1893, M. Diamandaras, qui ignorait que cette inscription était publiée, me fit l'honneur de me communiquer sa copie. Son texte assez lisible dans l'ensemble, ne laissait pas que d'offrir de capricieux mélanges de lettres, *comme si on l'eût fait exprès!* Au lieu de *pr^{n}navatë tilmezi zaho|mah* que je donne plus haut (l. 1),

[1] «Das... Wort... wird hiernach nicht «Sclave» bedeutet haben, sondern eine höhere Stellung, wie etwa diejenige Kretischen οἰκεύς nach dem Gortynischen Gesetze war.» (Deecke, *Lyk. Stud.*, II, 321.)

[2] Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, 224 et note 2.

il y avait *pr"notilatẽ" pilumeziizvio*|. J'eus la clef du mystère par une communication d'un autre explorateur qui a le coup d'œil infaillible, M. Arkwright. J'appris par lui que, sous les lettres alternativement vertes et rouges de cette inscription, en existait une plus ancienne : c'est une façon de palimpseste, et dès lors tout s'explique! Ce qu'il y a d'intéressant, c'est la possibilité de relire le texte primitif; le résultat de l'étude qu'en a faite le savant anglais est assez inattendu : il a retrouvé le même texte que celui présenté par les lettres coloriées, seulement un peu plus court. Le nom de Tilmezi, notamment les deux premières lettres, lui est apparu. Voici sans doute ce qui s'est passé : Tilmezi fit inscrire son épitaphe qui consistait en trois lignes et avait pour dernier mot *muhoi* (non *mohoi*). A une date ultérieure, des dégradations s'étant produites, les descendants de Tilmezi restaurèrent l'inscription et ils la complétèrent par les mots *se maraziya mi"taha hl"mideve mleyeusi mur"na.*

Je ne veux pas quitter ce curieux monument sans rouvrir le débat sur l'identité de *Mur"na* et Μόρνας avec Marnas, dieu de Gaza. M. Six m'objecte que l'origine termile du dieu n'est appuyée sur rien, tandis que l'araméen suffit à expliquer son nom : ce serait *maran* = « notre seigneur », et cela nous éloignerait de la Lycie où il est peu probable que l'onomastique syriaque ait fait des incursions. Mais, répondrai-je, sans qu'il soit nécessaire d'adopter la théorie de Saint-Martin, nous devons faire une place à l'élément sémitique, et araméen particulièrement, car c'est à Limyra qu'a été découverte l'inscription araméenne du v^e^ siècle étudiée dans le *Journal asiatique*[1] (1888, XII, p. 508-510) par notre regretté confrère James Darmesteter. Je ne renonce donc nullement à mon identification, mais seulement à ma première explication.

VI

Une inscription qu'on ne connaissait que par Schönborn et dont il manquait le début de chaque ligne, Limyra 36 (= Savelsberg, II, 100), a été retrouvée à peu près intégralement dans la nécropole orientale de la grande cité lycienne, par M. Arkwright. L'explorateur anglais a été contraint de faire enlever une quantité considérable de terre qui cachait cette tombe jusqu'au seuil de la porte. Voici le texte qu'il a copié, et qui, étant donné les lacunes comblées aujourd'hui, peut être considéré comme inédit :

L. 1. *** *ati : pr"navate hrppi ladi : ehbi : mene "tepi-toti eb"nẽ : se lado ehbi*

[1] L'inscription araméenne est dans Petersen, p. 69, n° 140.

L. 2. ***pruma*u se qavarttu : seiye ti : eseri-tadi : tice qupa ebehi : tibete alahadi*

L. 3. *tice tiye : se qttadi : tice hruttla ebeiya : me ttlidi : ẽni klahi ebiyehi : nu*tota*

L. 4. *[o]*m[o]ma : uva se niyepi zalatu : se ttiti : ẽni klahi ebiyehi : r*mazata : qthihase : ada : < :*

L. 5. *seve trbb-alahati : tava*

Savelsberg suppléa à la première ligne un mot *ẽnẽ* qu'il emprunte à la formule *ẽnẽ periclehe q*tavata*. Ce n'aurait pas été trop mal s'il avait interprété *ẽnẽ* par « seigneur » au lieu de « dieses [Grab] ». Actuellement nous constatons que le verbe *pr*navate* était précédé d'un nom propre, sujet de la phrase; mais les trois premières lettres du nom ont péri.

Au lieu de *se qavarttu* de la deuxième ligne, Schönborn donnait *useqai : rttu*, dont Savelsberg ne put rien faire. Vient ensuite une phrase employée par Levissi et Antiphellus 3, et coupée par une troisième lacune. Savelsberg suppose : *säijäti : äsäritadi : tikä k*upa : äbähi : tibätä alahadi* [*tikä : tibä : krppi*]*ttadi : tikä hruttla äbäija*[1], « und wenn dann (jemand) verletzt etwa dieses Grab, oder einen andern bestattet hat [etwa oder weg-]macht etwa diese Schrift.. ». Deecke donne (*Lyk. Stud.*, IV, 215) *säeiä te : äsäpetade : tekä χopa : äbähe : tebä tä alahade : [tekä tebä : ṇtäpe] tade : tekä hrottla : äbäeia.....*,[2] « wer immer etwas herausthun sollte etwa aus der Gruft derselben (?), oder (sie) in etwas beschädigen sollte [etwa, oder hinein] thun sollte (jemand) etwa in Grabstätte diese,.... ».

Savelsberg et Deecke découvrent dans *nu*tota* (que le second de ces savants unit à *o*moma* = drachmes?), une expression numérique, *neunzig* pour Savelsberg, 9,000 pour Deecke.

A la ligne 4, Deecke a la sagesse de renoncer à interpréter *vasäneiäpe*. (*Lyk Stud.*, IV, 185, n° 3.) Savelsberg est moins circonspect; à la vérité il ne propose aucune traduction, mais il se demande si, par hasard, *p* ne serait pas *h*, et si, dans ce cas, *vasänijähi* ne serait pas le pluriel d'un mot *vasäni* (qui reste à découvrir), comme *prinäzijähi*, *οἰκεῖοι*, était le pluriel de *prinäzi*, etc. (II, 102.) N'insistons pas.

Donnons-lui gain de cause pour sa leçon *rąmazata* (:) *k'ť'ť'asä* confirmée par la nouvelle copie, tout en faisant des réserves au sujet de sa traduction *silbergeschlagene* (II, 103). Deecke voit dans *rąmazataχθθasä* le substantif *rąmazata* au pluriel neutre = deniers (?), le nombre *aχθθa* = huit (?), enfin la conjonction *sä*

[1] Il convient d'employer la transcription propre à Savelsberg, quand il s'agit de reproduire son texte.

[2] Je néglige un petit mot *te* imprimé entre le second et le troisième; c'est un *lapsus* évident.

qui réunit *ada* au reste de la phrase « (und er giebt.....) Silberlinge 8 und (eine) Ada. » (*Lyk. Stud.*, IV, 185, n° 3.)

Le chiffre qui suit le mot *ada*, et la ligne 5 n'étaient pas connus.

Reprenons le texte où il nous est présenté les démonstratifs *eb"në* (l. 1), *ebehi* (l. 2), *ebeiya* (l. 3), *ebiyehi* (l. 4). Le premier de ces mots doit signifier *celui-ci*, c'est-à-dire le maître du tombeau, vu la facilité de traduire *mene "tepitoti eb"në : se lado ehbi*, par « on ensevelira *celui-ci* et sa femme[1] ». Au lieu de *ebë"në* : *qupo* qui sont les premiers mots de tant d'épitaphes, nous lisons à Sedek Yaila (= Benndorf, n° 100) *eb"në qupo*[2]. Il suit de là que *eb"në* est une variante de *ebë"në*, et Sura l'emploie devant un substantif dans un passage analogue à celui de Limyra 36 : *mete "tatuti | eb"në hoto se lado* = « on ensevelira cet homme et (sa) femme[3] ». M. Deecke a tort d'admettre un accusatif féminin en *ë*, ce qui l'oblige à traduire *hoto* par le féminin « personne », comme si la déclinaison lycienne distinguait les genres! A Limyra 13, le savant allemand apercevait *eb"në*, l. 2 [*mene "tepi*] *toti eb"në ebei*, qu'il rendait « [hier hinein] thun sie sie dieselbe[4] »; une erreur qu'il partageait avec Schmidt[5] et Savelsberg[6] l'encourageait à persister dans cette voie[7].

Comme *ebë"në*, les mots *ebehi* et *ebeiya* sont traduits dans les bilingues par les mêmes correspondants :

Antiphellus 3.

ebë"në pr"novu..... = τουτ⟨ὸ⟩ τὸ μνῆμα.

Levissi :

ebë"në "tato....., *"tato ebehi* = τοῦτο τὸ μνῆμα, ... τὸ μνῆμα τοῦτο.

[1] « Sequuntur (scilicet verba *mene ⟨tepituti*) accusativi duo..... quorum priore perspicuitatis caussa nomen conditoris repetitur, idque more, ut videtur, solito. Nam idem in titul. Limyr. 5, 1; Myr. 6, 1, 2; Antiph. 4, 5, factum videmus, neque abhorrent aut Limyr. 36, 1, ubi *ebínu* (sic : *i. e. ἑαυτὸν*) ad sepulcri auctorem respicit, aut Limyr. 12, 2, ubi voc. *kámis* [= *c"mis*], h. e. *τοὺς προδηλουμένους*, *C. I. G.*, 4264, una comprehenduntur omnes, quibus inferendi jus esse voluit conditor..... » (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 19 et 20.)

[2] *eb"dë* est une faute de l'éditeur; l'avant-dernière lettre est bien un *n*, selon M. Arkwright qui a recopié l'inscription.

[3] Savelsberg, II, pl. II. Petersen, n° 81.

[4] Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 213, n° 23.

[5] *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, p. 15.

[6] *Beiträge*, II, 78.

[7] Il traduit la première ligne de Limyra 13 façonnée par Schmidt : « Diese Gruft hier baute sich *Znoba*, des *Pomaza Tochter* » (*Lyk. Stud.*, IV, 213), et il soupçonne que *Znobã* aurait pour forme grécisée *Ζηνοβία*.

Limyra 19 :

ebeiya eravaziya ..... = *τὸ μνῆμα τό δε* .....

Notez qu'ainsi que pour *mene* et *sene*, il existe une forme tout à fait simplifiée du démonstratif : *ebe*, *ebë*. A Port Sevedo, l'épitaphe débute par *ebë* (*ebë pr*navo*) : rien ne prouve que ce soit le radical du mot, et, en tout cas, les suffixes ne paraissent pas donner des nuances de sens appréciables pour nous[1].

Limyra 36 livre une phrase dont nous relevons le début à Levissi et à Antiphellus 3 : c'est la phrase commençant (l. 2) par *seiye ti* et se terminant (l. 3) par *hruttla ebeiya*.

Voici ce que nous apprennent les bilingues :

Levissi (l. 2 = gr. l. 5).

seiye	*ti*	*seri ta* | *di*	*tice*	*tato*	*ebehi*	.....
καὶ ἄν	*τις*	*ἀδικήσῃ*		*τὸ μνῆμα*	*τοῦτο*	.....

Antiphellus 3 (l. 3 = gr. l. 6).

seiye	*ti*	*edi*	*tice*	*mëtë*	.....
ἐὰν δέ	*τις*	*ἀδικήσῃ ἢ ἀγοράσῃ*		*τὸ μνῆμα*	.....

Le *seri-tadi* de Levissi est sans doute l'*eseri-tadi* de Limyra 36; nulle difficulté dès lors pour traduire la première partie de cette phrase « un quelconque usurpant d'aventure ce tombeau[2] ».

Probablement le verbe *edi* d'Antiphellus a une signification plus étendue que *eseri-tadi*, étant donné la glose, *ἀδικήσῃ ἢ ἀγοράσῃ*, qui dénonce le sacrilège comme disposant d'une chose ne lui appartenant pas, soit en l'affectant à son service, soit en l'aliénant à la place du légitime propriétaire. Il se trouvait des acheteurs de tombes; ainsi *C. I. G.*, n° 4212, *Σησάμας κεραμεὺς ἐωνήσατο*..... = n° 4278 *h*, *Τὴν ϖυαλίδα ἐωνήσατο* Κλ. *Εὐτύχης ἑαυτῷ* ..... = n° 4288, *Τὸ μνημεῖον Ἐπαφροδίτου* — *ὃ ἐωνήσατο διὰ τῶν ἐν Μύροις ἀρχείων ϖαρὰ τῶν σὺν Ἀρχισολίσῳ καὶ Ἀλεξάνδρῳ Μυρεῖ.* = n° 4303 *h*[10], *Τὸν τάφον ἐωνήσατο Λαῖς Ἀπολλωνίου Κανδυβισσα ϖαρὰ Κανδυβέων τοῦ δήμου ἑαυτῇ καὶ ἀνδρὶ καὶ γαμβρῷ καὶ τέκνοις.*

Ce mot *edi* paraît être une simple variante de *adi* et *adë*, et en ce cas, nous devons constater qu'il n'est pas toujours pris en mau-

[1] Nous avons aussi les formes *ebëhë*, *ebeho*.

[2] Sur *ti*, voir plus haut.

IMPRIMERIE NATIONALE.

vaise part. A Myra 5, le scribe attribue l'acte exprimé par ce mot au maître de la tombe :

qupo ebẽ"nẽ mën adë hriq"ma nëne
= le tombeau celui-ci, il (fait)? Erigomas (pour) les sœurs
ehbiye .....
siennes .....

Cependant le verbe reparaît plus loin, et cette fois attribué à l'usurpateur éventuel *adi mëyë tice* ....., *mene* ..... *ko"ti* ..... !

Ce qui rend ce dernier passage important, c'est l'adjonction au verbe d'un complément direct: *qttbo*, car il y a *adi mëyë tice qttbo tis "ce*.....

Nous revoyons *qttbo* immédiatement avant *adi* à Limyra 20, l. 2, *alahadi tice se qttbo adi*. Ces deux mots sont sur le point de n'en faire plus qu'un, comme le *χαχοργήσι* de l'inscription pisidienne *C. I. G.*, 4380 *t;* et en effet, à la grande stèle, face est, l. 10, et à Rhodiapolis *b*, l. 2, ils se résolvent en *qttbadi*, et à Limyra 36, avec un degré d'altération de plus, en *qttadi*.

Limyra 36, comme Limyra 20, associe *alahadi* et *qttbadi*, *qttadi* (= *qttbo adi*). Tout ce paragraphe peut dès lors s'interpréter : « quiconque *usurperait* ce tombeau, ou l'*ouvrirait* (?) pour qui que ce soit (?) et *maltraiterait*[1] cette inscription (?), celui-là sera tenu de compter..... »

Mais que peuvent bien dire ces mots qui terminent l'inscription, après la mention des cinq adas dont le profanateur doit compte, *seve trbb alahati tava?*

Nous revoyons là le verbe *alahadi* à un autre temps, probablement au futur, et analogue à *"tepi toti*. participe présent *"tepi tadi*. Si la conjecture est juste, nous devrions trouver une forme : *alahoti :* encore plus rapprochée de *"tepi-toti;* et, en effet, Limyra 14, l. 5, nous livre cette forme, ainsi que Pinara 2, l. 3, qui porte *alahhoti*.

Sur ce dernier monument, *trbb* disparaît, car je ne suppose pas que *t* en soit l'abréviation et je laisse cette lettre au relatif *sët*[*i*] : il est au contraire maintenu à Limyra 10, l. 2 :

(a)lahadi ti : me tava : trbb alahati.

Ce passage présente le même verbe sous deux formes différentes; d'abord comme participe présent auquel est donné l'indéterminé *ti* pour sujet, puis au futur avec *me* comme sujet et *tava* comme régime direct. Donc *seve* de Limyra 36, *sët-* de Pinara 2, et *me* de Limyra 10 se correspondent parfaitement. A Limyra 5,

[1] Ce doit en être le sens littéral.

l. 2, nous relevons le verbe *alahadi* préfixé par *hri*, non loin de *tadi* préfixé par *hrppi*. Serait-il trop téméraire de considérer *trbb(i)*, au moins dans nos deux épitaphes, comme une préposition analogue à *hri*, *hrppi*, **tepi*, etc.? Ce petit mot *trbbi* n'est pas très fréquent; c'est la stèle du fils d'Harpagus, c'est-à-dire un monument inexpliqué, qui renferme ce terme = *trbbi* à la face est, l. 15 et 16[1], à la face nord, l. 3[2]; *trbbeit*, même face, l. 10[3]; *trbbës*, face sud, l. 18[4]; *trbbetë*, même face, l. 49[5]. Il entre aussi comme élément dans les noms d'homme Trbbënimi et Triyatrbba[*6].

Deecke fait choix d'une autre explication de *trbbi* qu'il tient pour un substantif aux divers sens de «Bau, Ort, Stadt»; de ce mot seraient dérivés *trbbetë* = «er baute, befestigte», et *trbbeit*[*i*] = «er möge bauen». A Limyra 8, *trbb alahati* pourraient signifier «sollte er die Cella beschädigen[7]». Malheureusement pour cette conjecture, le régime direct du verbe est *tava* qu'on oublie trop vite.

L'interprétation de *alahadi* par «endommager» ne me paraît pas non plus très heureuse. Je ne vois nulle raison de lui sacrifier la traduction de Schmidt, *ἀνοῖξας*.

Une des préoccupations des Lyciens, c'était d'interdire aux étrangers l'accès de leurs tombes. A Pinara, Telésias, fils de Tilomas, de la race des Diélites, formule sa défense en ces termes : *ἄλλωι δὲ μηδενὶ ἐξέσ[τ]ω ἐπανοῖξαι τὸ ἡρῶιον μηδὲ προσ[τ]άξαι ἑτέρωι*, *C. I. G.*, 4259 = Benndorf, n° 29; à Antiphellus, Serisalos ne souffre pas non plus pareille violation : *ἄλλῳ δὲ μηδενὶ ἐξέσ[τ]ω ἐν]θαψαι ἢ ἀνοῖξαι μήτε τὸ ἀγγεῖον μήτε τὸ ὑποσόριον*, *C. I. G.*, 4300 *v*, Addenda. A Myra, l'auteur du monument, *C. I. G.*, n° 4303, voit déjà le sacrilège entrer de force dans sa tombe, *ἐὰν δέ τις βιάτηται ἀνοῖξαι τὸ μνημεῖον τοῦτο*, et il n'admet aucun prétexte [*κατὰ*] *παρεύρεσιν ἠντινοῦν* : il le voue à tous les malheurs, *μήτε γῆ ἐνέγκῃ αὐτῷ καρπὸν μήτε*

[1] **vahe : trbbi : trus* : se tuburehi : stt** | ** ënila*e : trbbi : ë*nei : mithrapata :*

[2] Lacune de cinq lettres, *li*ahe : trbbi : atonas : zqqote : ter* me.* M. Deecke traduit «und X des X (Sohn) *aus der Stadt* Athen» et il ajoute en commentaire «also ein athenischer Flüchtling in der Umgebung des Pharnabazos (= l. 1 et 2, *pr*na*[*baz*]*a : pr*naca*]*he tideimi se parzza qbide*), Φαρνάβαζος Φαρνάκου υἱος und der persische Prinz, wie Thukydides, VIII, 6, den Megarer Καλλιγείτος und den Kyrikener Τιμαγόρας als seine Agenten nennt, und wie Alcibiades später beim Tissaphernes sich aufhielt.» (*Berliner philol. Wochenschrift*, 30 juin 1888, col. 828.)

[3] *puv(a)*|*ti : azzalo : addeu trbbeit : emë : esbëte : q*(i)*|*avatedi :*

[4] *trbbës atlahe : ehbiye :*

[5] *soma*|*ti : trbbetë : turaqssi zqqona ter* :*

[6] Voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 471.

[7] *Lyk. Stud.*, I, 132.

θάλασσα πλωτὴ εἴη . . . . . ! Archédème vise à la fois l'usurpateur et le violateur ἐὰν δέ τις θάψῃ ἢ ἀνοίξῃ, *C. I. G.*, n° 4303 *c*.

Il n'est donc pas étonnant que Schmidt se soit déterminé à traduire par le verbe ἀνοίγω le verbe *alahadi* à Limyra 4. Voici cette inscription et la traduction du savant helléniste :

ebë"në : qupo : meti : pr"navatë : zahama : ddavopartah
tideimi : me "tepi-toti : zahomo : se : lado : se tideimis ehbi
[s] cbi : tice : ti "tepi-tadi : atlahi : tibe : cbiyehi
tibete : alahadi ti : mene : mohoi : tubeiti
* * *vedr[e]"n[ï]*[1].

Version de Schmidt[2] :

τοῦτο μνημεῖον ὧδε κατεσκευάσατο Ζαόνας ΔαϜοπάρτα
υἱὸς [ἐπὶ τῷ] εἰς-αὐτὸ-ἐντεθῆναι Ζαόναν καὶ γυναῖκα καὶ τέκνα
αὐτοῦ.
ἕτερος τις δὲ ἐνθεὶς αὐτὸν ἢ ἑτέρους[3]
ἢ καὶ ἀνοίξας αὐτὸ — ὀφειλέτω
κοινῷ.

"*tepi-tadi* et *alahadi* offrent la même succession de mots que, sur la tombe d'Archédème, les verbes θάψῃ et ἀνοίξῃ. Sur la garantie de ce texte, on peut ne pas s'arrêter à ce qu'il y a d'insolite à mentionner l'acte de déposer les corps sur les banquettes du tombeau avant l'acte d'ouvrir (violer) cette sépulture. J'entrevois bien une explication, mais le texte grec me dispense de l'indiquer.

Le verbe *alahadi* se trouve dans une autre inscription qui se laisse, grâce au même savant, pénétrer aujourd'hui, Antiphellus 4 :

Idomaxas établit, ai-je dit ailleurs[4], pour la violation de la division supérieure de sa tombe, la peine du double de l'amende encourue pour la violation de la division inférieure, et il en dit le motif : c'est que dans cette partie, il doit reposer, lui et sa femme. Plus loin, il prononce que quiconque, parmi les étran-

[1] Cette transcription est faite sur les copies des Autrichiens et d'Arkwright. Le monument appartient à la nécropole orientale. Voir Daniell et Spratt, n° 21; Schönborn-Schmidt, pl. I; Savelsberg, II, 7; Petersen, n° 144. Le dernier mot a été restauré par Savelsberg, Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 21, et Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 218, n° 31 : [*hu*]*vedri;* Deecke soupçonne même un *t* commençant un second mot. Rien n'est venu confirmer la leçon [*hu*]*vedri*, et la lacune du début n'est pas suppléée; à la fin, le *t* du docteur Deecke est réellement un " suivi d'un *n* suffisamment clair.

[2] *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, p. 20. Sur le sens de *meti*, *mene*, *mei*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.

[3] Je préférerais à αὐτὸν ἢ ἑτέρους, les adjectifs au neutre ἴδιον ἢ ἀλλότριον. Voir, du reste, *Mém. Soc. Ling.*, IX, 223.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 226.

gers, ferait usage de sa tombe ou l'emploierait à la sépulture d'autrui, payerait au sénat et au trésor lycien : pourquoi ceci? Tout n'était-il pas dit déjà? Non, les amendes ne se confondent pas : tout à l'heure il s'agissait du préjudice matériel causé à Idomaxas et aux siens; maintenant c'est le sacrilège, le malfaiteur public qui est puni, et Idomaxas le proclame par cette petite phrase de la fin de l'épitaphe : *ebid*[1] *alahadi ti : ebei : ᵃte* = en ce [qu']il [a été] violant ce monument.

A Limyra 36, nous constatons une répétition non moins curieuse; d'abord, l'étranger qui aura empiété sur les droits de la famille devra payer « au seigneur de ce peuple », *ẽni klahi ebiyehi*, un certain nombre de drachmes; puis on lui impose à nouveau le payement à cette même autorité, de cinq adas; on n'eût probablement pas manqué de se demander à quel titre cette seconde amende était édictée, si le scribe n'avait ajouté les mots *seve trbb alahati tava*, que nous croyons pouvoir traduire « [parce qu']il a *violé* la sépulture[2] ».

La même phrase que livre Limyra 8 doit s'expliquer, semble-t-il : « Sera considéré comme violateur (*alahadi*), celui qui aura violé la sépulture (*me tava trbb-alahati*) ».

A Pinara 2, *sët alahhoti miᵃti adai*[*yë*] OT signifierait : « Celui qui ouvrira (le monument), à la mindis (payera) *adas*..... »

VII

A la fin de la quatrième ligne de Limyra 36, le mot *ada* est suivi d'un signe : < : qu'est-ce que ce signe? Un chiffre sans doute, vu la présence habituelle d'une expression numérique, non pas avant, mais *après* le même mot. C'est également *après* certains termes de parenté que nous relevons des chiffres : ainsi, à Kechiler, on lit : *sene piyetẽ nẽne ehbiye se tuhe* III, nullement *se* III *tuhe* « lui-même affecte [la tombe] à ses sœurs et à ses 3 neveux »; à Limyra (= Petersen, n° 132), on a construit pour le fils de Mornas Thoas et son père et (sa) femme et (ses) « 10 enfants » où le chiffre termine l'inscription : *ebeᵃnẽ : qupo meti prᵃnavatë ὁ δεῖνα*| (*hrppi*)[3] *tideimi murᵃnah tuhas se*[*y-ẽni*]| *ehbi : se ladi : se tideime*

[1] Savelsberg (II, 155) et Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 209, n° 20, corrigent ce mot en *cbi* : mais il y a bien *ebid*[*e*] : voir Petersen, n° 123, et, d'ailleurs, Schönborn-Schmidt, pl. IV. C'est par des retouches de ce genre qu'on nuit au progrès du déchiffrement.

[2] J'ignore si *tava* est le mot *σova* (prononcé *sova*) par lequel les Cariens dénommaient, d'après Étienne de Byzance, *s. v.* Σουάγγελα, tout un ensemble de constructions dépendant d'une grande sépulture.

[3] Je fais de *Tuhas* un nom propre, quoique *tuhes*, forme voisine de ce nom, signifie *neveu* et invite à traduire *Murᵃnah tuhas* « le neveu de Mornas »; mais

▲ ; à Limyra 9, paraît le signe même de Limyra 36 : *ebeli mẽti siyẽni : tele : se lada : se tideimi ehbi* : < : = « ce [tombeau] ils ont acheté, Télès et (sa) femme et ses enfants, 5 ».

La présence de chiffres après la mention d'*ada*, laquelle termine généralement les épitaphes, démontre qu'il s'agit bien d'une certaine somme à payer, et non, comme je le pensais naguère, de l'amende au sens abstrait. Voici les passages en question :

I. Pinara (inédite)[1], l. 2.

: alahadi : awasi : ada I

II. Xanthus 7 (l. 4).

seiye ᵐtadẽ : tesi miᵐti : aladaheli : ada : II

III. Xanthus 4 (l. 7 et 8).

seiye : ᵐtatotẽ : tesi miᵐti | aladahali : ada : III

Cadyanda (l. 3 à 6).

seiye ᵐtatotẽ | tasa : miᵐta : meleime | sey-aladahali | ada III

IV. Caria (de Beaufort = Telmessus), l. 3 à 5[2].

sedi | ᵐtatadẽ tesi miᵐti alad | ahali adẽ IIII.

V. Limyra 36 (l. 4).

rᵐmazata qthtase ada : < :

il est visible que *tideimi* est au datif, comme [*ẽni*], *ladi* et *tideime* (= τέκνοις, Antiphellus 3). Dès lors, je dois suppléer *krppi* avant *tideimi*. Que *Tuhas* soit un nom propre, nous n'en éprouvons aucune surprise (cf. p. 39 de ce mémoire). Sa forme grecque est Θόας (H. et K., p. 8, n° 22; p. 38, n° 51; p. 40, n° 55; p. 43, II, l. 2, 3, 6, 10, 14, 19, 20, 22; p. 44, l. 35, 45; p. 45, l. 59; p. 50, l. 7-8; p. 54, n° 76.)

[1] Communiquée par Arkwright.

[2] *Travels in various countries of the East*, by R. Walpole, 1820, p. 530, note; cette inscription est reproduite dans le recueil de Schönborn-Schmidt, à la planche V. L'éditeur Walpole la donnait comme spécimen d'inscription *carienne*, et cette prétendue origine carienne survécut à la rectification de Fellows, *Travels and researches in Asia Minor*, 1852, p. 412, note, assurant que notre épitaphe appartient à une tombe de Telmessus, aujourd'hui Macri, et bien que les savants l'aient regardée comme un texte lycien : Moriz Schmidt, *Neue lykische Studien*, p. 125; Savelsberg, I, p. 8; Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 203, n° 15. Mon ami, M. Arkwright, a retrouvé ce monument à Macri. Le constructeur de la tombe se nommait, si je lis bien les quatrième et cinquième lettres un peu frustes, *Telecuzi*, avec un *c* en losange. Au nord-ouest de Macri, à une faible distance est un site nommé Χαρουπία, « les Caroubiers », qui renferme un tombeau, cette fois, revêtu d'une inscription carienne, d'ailleurs publiée par Sayce, *Trans. Soc. Bibl. Arch.*, IX, pl. III, « Skopi ».

X. Levissi (l. 3).

meiye [*tub*]*eiti punamaththi aladahali : ada :* ▲.

XII. Sura (l. 6).

mizratiyehe : cumehi : adaiyë : II— *uraziyë* .....

Telmessus 2 (l. 3).

mi^{a}*ti : ada :* II—

XIII. Telmessus 3 (l. 4).

mi^{a}*ti : adaiyë :* III—

Xanthus 1 (l. 4 et 5).

sey ëtri : ^{a}*tata* | *ada :* III—

XV. Limyra 17 *a* et *b* (l. 3).

tesi : aladahali : —›
: tesi : aladahali : —ↄ

XVII. Xanthus (= Petersen, n° 11), l. 2 et 3.

s[*e*]*iye* | ^{a}*tetadë tesi mi*^{a}*ti ada* II—ↄ

XXX. Xanthus 1 (l. 3 et 4).

seiye ^{a}*tatadë : mi*^{a}*ti* | *aladehali : ada :* O— :

Xanthus, stèle inédite[1].

^{a}*teiyetotë : tesi mi*^{a}*ti* | *aladehali : ada* O—

LXV (?) Pinara 2 (l. 3).

: sët alahhoti : mi^{a}*ti : adai*[*yë*] : C T

Xanthus 3 (l. 7 et 8).

seiye ^{a}*tatetë* | *tesi mi*^{a}*ti : ada :*

[1] Voir, sur ce monument, mon article publié dans la *Revue des Études grecques*, VII, (1894), p. 273, notes 1 et 2, ainsi que le Ξενοφάνης, t. I, fasc. 7, p. 320-321 (Athènes, 1897).

Si l'inscription de Vazala, fils d'Erpemi (= *vazala erpemeh tid*-[*eimi*]), d'où j'ai tiré mon premier exemple, a été correctement copiée, il s'ensuit que l'on ne se dispensait pas d'écrire après l'ada le chiffre de l'unité simple. Nous n'avons donc aucun droit de supposer qu'à Xanthus 3, l'absence du chiffre équivaut à 1, ainsi que le croyait M. Deecke : le chiffre, ou bien a péri ou, comme ce fut le cas pour Pinara 2[1], a échappé à l'attention des copistes. Quoi qu'il en soit, nous relevons I, II, III, IIII; puis reviennent II, III, avant —.

Les Lyciens ayant en commun ces signes numériques avec les Phéniciens, rien n'empêche de leur appliquer les valeurs que les monuments de ces derniers leur imposent, c'est-à-dire 1 à I, 2 à II, 3 à III, 4 à IIII et 10 à —.

Ce n'est pourtant pas, à rigoureusement parler, un seul et même système de numération, car nous ne trouvons pas plus de quatre barres verticales sur les grands monuments lyciens, alors que le module exigu de leurs monnaies n'empêche pas les Phéniciens d'inscrire jusqu'à neuf barres, suivies de quatre fois le signe 20, pour la date 89[2]. Je pense que les Lyciens ont remplacé les cinq barres par un signe spécial et que ce signe était l'angle ou la demi-lune <, >, ϵ, ϶, tourné indifféremment à droite ou à gauche. La valeur 5 convient fort bien au nombre des enfants de Télès, le fondateur de Limyra 9, et celle de 7 aux chiffres CII de la face sud de la grande stèle, l. 44, si on compare, avec M. Six, ce passage au dixième vers de l'épigramme grecque (*ἑπτὰ δὲ ὁπλίτας κτεῖνεν* .....[3]).

Cette nouveauté à part, les Lyciens procèdent comme leurs contemporains de Tyr, de Sidon et de Citium; ils ne répètent jamais la barre horizontale, c'est-à-dire la dizaine : 30 ne se décompose pas en trois fois le chiffre 10, ou XXX, mais s'écrit à l'aide des chiffres 20 et 10. C'est la pure tradition phénicienne, avec son chiffre 20 répété autant de fois qu'il est nécessaire : la

[1] La copie autrichienne (dans Benndorf, p. 54, n° 20) est la seule à donner des chiffres.

[2] Voir Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, n° 965. Le chiffre 20 est à Citium une sorte de M, de Σ ou de W; à Tyr O; partout ailleurs N. Visiblement, c'est le signe exprimant 10 répété; ainsi M et N seraient les deux angles; O, les deux demi-cercles; car il est remarquable qu'à Tyr (Babelon, *Catalogue*, n°s 2014, 2015, 2018, 2020, 2021), à côté de 20 figuré par ○, on lit 10 figuré par ⌒. Ce signe est aussi sur la monnaie sidonienne classée à Straton II, dans Babelon, n° 1604. Or, admettez le passage de la forme curviligne à l'angle et par une altération plus grande, au simple trait horizontal, et tout s'explique : à Citium, nous relevons ce qui a été l'avant-dernier dessin de 10, c'est-à-dire ⊂ ou ⊃ (Babelon, n°s 718 et 719) : après cette forme, il n'y avait plus d'autre simplification que —. Mais, cette fois, elle cessait d'être génératrice d'un signe pour 20.

[3] *Revue Numismatique*, 1887, p. 5.

date 89 étant, comme je l'ai dit, formulée par quatre signes 20 précédés de neuf barres verticales; le nombre 90, par quatre signes 20 complétés à gauche par le signe *unique* de la dizaine.

Sur le monument bilingue de Levissi, le trait horizontal exprimant le chiffre 10, porte à gauche le Δ qui servait aux Athéniens pour 10 (*δέκα*, mot dont il est la lettre initiale[1]). Il ne faut pas prendre ce signe pour 5, vu le triangle qui ne se laisse pas confondre avec l'angle < et vu la longueur du trait horizontal; d'ailleurs, c'est précisément le même signe que l'on rencontre sur le monument de Tuhas (= Petersen, n° 132). Les Lyciens ayant à inscrire isolément le chiffre 10, ne se contentent pas du simple trait horizontal, mais ils y reviennent dès qu'il s'agit d'exprimer 12, 13, 14, 15, 17, 30.

Le chiffre 20 est le cercle, comme sur les monnaies de Tyr. La longue inscription de Tlos-Izraza, dont j'ai eu si souvent l'occasion de parler, répète le chiffre 20 deux fois, comme faisaient les Phéniciens[2]; voici d'ailleurs les nombres de ce curieux monument :

l. 13. *arailise :* I ⌐| ⁞⁞ ⊢ : *hakaduwehe :* ٢H— T
l. 14. *ppebẽⁿti :* OOH— *pagda :* O<III— : *purth*
l. 15. *mⁿnotahi :* O⁞⁞⊢ : *vinbẽte :* OIII— :

Le signe ⊢ est celui de la drachme dans les inscriptions athéniennes, et T est le talent. J'ai supposé que le T de Pinara 2 était le talent, soit 60 mines babyloniennes, et que l'*ada* était à identifier avec la mine babylonienne, dont M. Lehmann a si heureusement retrouvé la valeur = 982 gr. 40 d'argent.

La division de l'ada est le sicle, soit un poids de 9 gr. 82.

Ainsi, un talent 5 adas = 65 mines = 6500 sicles = 63 kilogr. 856 d'argent.

A Antiphellus 4, (un) sicle serait l'amende du violateur d'une

[1] C'était la règle à Athènes de figurer les chiffres par les initiales des mots *πέντε, δέκα, (h) ἑκατόν, χίλιάς, μυριάς*; le talent était écrit T, mais la drachme était notée ⊢; on écrivait quatre talents par quatre T, quatre drachmes par quatre ⊢; 50, 500, étaient rendus par des monogrammes avec le Δ ou le H dans le Γ. S'agissait-il de 50 talents, le T s'ajoutait à Δ, etc. Voir l'inscription du Trésor du Parthénon (410 av. J.-C.), dans les *Inscriptions grecques du Louvre*, par M. Froehner, n° 46, p. 80 et suiv.

[2] Voir sur les chiffres lyciens Sharpe, dans la *Lycia* de Fellows, p. 480; Lassen, *Z. D. M. G.*, 1856 (pl. contre la page 334); Schmidt, *Vorstudien* et *Essay*, p. VI, col. 2; Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 242. Tous, moins Deecke, ont regardé le trait horizontal comme exprimant 10. Sharpe avait même décidé, en conformité avec le système phénicien, que O vaut 20, nullement 10, comme le suppose Deecke, sûrement influencé par le signe C pris pour la moitié du cercle, et auquel il prête, ainsi que nous-même, la valeur de 5.

partie de la tombe, deux sicles pour l'usurpation d'une autre section; vu la faiblesse de la somme, on doit reviser ces traductions[1]. Peut-être Idomaxas a-t-il voulu dire que l'on aurait à payer une somme indéterminée en sicles du pays pour l'occupation d'une section, et le double de ces mêmes sicles pour la profanation de l'autre. L'*absence* du chiffre justifierait cette solution. Quant à la peine, les magistrats sans doute devaient en décider selon les circonstances. Je tiens cette explication qui m'est donnée par M. Six, pour la bonne. C'est au même savant que je suis redevable de la détermination de la valeur de l'*ada* = la mine babylonienne.

J. IMBERT.

[1] Savelsberg et Deecke ont bien senti la difficulté; le second, voyant dans le mot énigmatique *aladehqqone*, qui suit *sigli*, l'adjectif «landesüblichen» (δημόσιον), part de là pour attribuer à ce sicle la valeur du talent. (*Lyk. Stud.*, IV, 209.) Mais pourquoi les Lyciens auraient-ils gardé un terme aussi connu que celui de σίγλος, pour désigner une monnaie bien supérieure? Sans doute quelque chose d'analogue s'est passé en Europe, où les termes *une livre* et *une livre sterling* offrent deux significations différentes; mais il faut, pour admettre pareille solution, une certitude historique que nous ne pouvons malheureusement pas invoquer ici.

ÉTYMOLOGIES.

Verbes neutres et verbes transitifs.

Un verbe neutre, en devenant transitif, est exposé à changer de signification. Quelquefois même le changement de signification est tellement grand qu'on a peine d'abord à s'en rendre compte. Il y a loin, par exemple, du sens de « se tenir debout » au sens de « comprendre » : c'est pourtant le changement que nous constatons dans *stehen* et *verstehen*. Il y a loin aussi du sens de « se porter d'un mouvement rapide » à celui de « demander » : c'est le changement que nous avons dans *impetus* et *petere*. Il y a loin enfin du sens de « se retirer » à celui d' « accorder »; l'un et l'autre sens se trouvent dans le verbe *cedere*. Et ce n'est pas une seule langue qui présente chaque fois cette association d'idées : elle s'est faite simultanément, avec un ensemble surprenant, quoique d'une façon indépendante, en plusieurs idiomes. Il y a donc là un fait qui intéresse à la fois la linguistique et la psychologie.

Verstehen, *understand*, *ἐπίσταμαι*.

Il n'y a point de philologue qui ne se soit demandé d'où il vient que le verbe *stare* a donné naissance, en plusieurs de nos langues, à des verbes signifiant « comprendre » ou « savoir ».

Allemand : *verstehen* « comprendre », d'où *verstand* « intelligence ». En moyen haut-allemand : *verstân*; vieux haut-allemand : *firstân*.

Anglais : *understand* « comprendre »; anglo-saxon : *forstandan*.

Grec : *ἐπίσταμαι* « savoir », d'où *ἐπιστήμη* « l'habileté, la science ».

Je crois que les verbes germaniques ont commencé par être des verbes réfléchis : le grec *ἐπίσταμαι* a toujours gardé la forme moyenne. D'autre part, on dit encore en allemand : *sich auf etwas verstehen; er versteht sich auf Astronomie, auf Literatur, auf Politik*. Les premiers arts n'ont pas été enseignés dans les livres : c'étaient des arts pratiques, où il fallait d'abord apprendre l'attitude et la

position convenables. Tel a été, je suppose, l'art de lancer le javelot ou de manier la massue, ou encore l'art de faire jaillir le feu, ou celui de dompter les chevaux. Nous voyons dès lors comment un verbe qui signifie « se tenir » peut passer au sens de « savoir ». *Er versteht sich auf das Speerwerfen, auf das Pferdebändigen.*

Homère, *Il.* XV, 282, emploie le participe *ἐπισ/άμενος* d'une façon qui a fait supposer une ellipse :

> Τοῖσι δ' ἔπειτ' ἀγόρευε Θόας, Ἀνδραίμονος υἱός,
> Αἰτωλῶν ὄχ' ἄριστος, ἐπισ/άμενος μὲν ἀκοντι,
> Ἐσθλὸς δ' ἐν σ/αδίῃ.
>
> Iis autem concionatus est Thoas, Andræmonis filius,
> Ætolorum longe præstantissimus, peritus quidem jaculi,
> Strenuus etiam in stataria.

Les commentateurs proposent de sous-entendre *μάρνασθαι*. Mais cela n'est pas nécessaire; on pourrait traduire en allemand sans ellipse : *sich auf den Wurfspiess verstehend.*

Petere, *ἱκνέομαι*, sanscrit *jă*.

Le verbe latin *petere* n'exprime pas autre chose par lui-même qu'un élan rapide (*impetus*, *præpes*, *acipiter*, *petulans*). Mais, devenu transitif, il a marqué l'élan vers un but (*petere loca calidiora*, *petere solem*), et il a fini par marquer une recherche quelconque (*petere consulatum*, *honores*).

Il faut qu'il y ait une parenté naturelle entre les deux sens du latin *petere*, car nous trouvons la même succession en d'autres langues.

Le grec *ἱκνέομαι*, proche parent de *ἵκω* et de *ἱκάνω*, signifie « aller ». Mais, construit avec l'accusatif, il passe au sens de « prier »; je me contenterai de citer ces mots d'Eschyle, *Perses*, 216 :

Θεοὺς δὲ προσ/ροπαῖς ἱκνουμένη.

Il a donné, en cette acception, le dérivé *ἱκέτης* « suppliant », d'où *ἱκετεύω* « implorer ».

En sanscrit, le verbé *jă*, dont le sens ordinaire est « aller », passe au sens de « prier » s'il est suivi d'un accusatif. Le védique *tat tvā jāmi* est interprété par *tat tvā jācē* « je l'implore ».

Cedo, *εἶκω*, *ich trete ab.*

Voici maintenant une association d'idées qui est la contre-partie de la précédente.

Les verbes qui signifient « se retirer », quand ils deviennent transitifs, prennent le sens de « céder, abandonner ».

Cedo signifie proprement « se retirer » : c'est le sens qu'il a gardé dans *recedo*, *discedo*. *Cedere alicui* a donc signifié « se retirer par égard pour quelqu'un, lui céder le pas ». L'idée de céder le pas étant devenue ensuite le symbole de toute espèce de concession, *cedo* a pris le sens de « céder ». Puis, par un nouveau progrès, il a été construit avec un accusatif et a signifié « accorder ». *Cedere multa multis de jure suo. Cedere possessionem. Cedere victoriam. Concedere amicis quidquid velint* [1].

La même succession de sens se retrouve en grec. Εἴκω signifie « se retirer ». Εἴκειν θυράων, κλισμοῖο, πολέμου « se retirer de la porte, d'un trône, de la guerre ». Les scoliastes le rendent par ὑποχωρέω, παραχωρέω.

Le vieux Priam, s'apprêtant à aller trouver Achille, crie à ses enfants qui cherchent à le retenir :

Εἴξατέ μοι, οὐρεῦσι διελθέμεν,

Faites-moi place pour que je puisse passer avec les mulets.

Et le poète ajoute :

Ὣς ἔφαθ' · οἱ δὲ διέσθησαν, καὶ εἶξαν ἀπήνῃ,

Il parla ainsi, et ceux-ci se rangèrent et firent place au char.

On a dit ensuite : εἴκειν ὀργῇ, θυμῷ, ἀνάγκῃ « céder à la colère, à la passion, à la nécessité ».

Mais εἴκω peut aussi se construire avec l'accusatif. En ce cas il prend le sens de « laisser, abandonner ». Nestor, faisant des recommandations à son fils pour une course de chars, lui dit qu'en tournant la borne il doit exciter de ses cris le cheval de droite et lui abandonner les rênes :

τὸν δεξιὸν ἵππον
Κένσαι ὁμοκλήσας, εἶξαι τέ οἱ ἡνία χερσίν.

Cette succession d'idées est si naturelle, qu'on peut s'attendre à la trouver encore en d'autres langues. En allemand par exemple, « se retirer d'une affaire » se dit *von einem Geschäft abtreten*. Le verbe ici est neutre et a sa signification première. Mais on peut dire, en faisant transitif ce même verbe : *Jemanden einen Acker, ein Recht, ein Land abtreten* « céder à quelqu'un un champ, un droit,

[1] Inversement, *obstare* est arrivé en français au sens d'« enlever ». On a dit d'abord : « *Ôter* la retraite à quelqu'un, lui *ôter* les moyens de vivre. »

un territoire[1] ». — En anglais, un confrère me signale le verbe *forego* ou *forgo*, qui signifie pareillement « se retirer » et « céder ».

Il y a, ce semble, une conclusion d'une autre nature à tirer de ces faits.

Quand on parcourt les listes de « racines » dressées par les grammairiens indous et adoptées, sauf rectification, par la science moderne, on constate que la plupart ont déjà le sens transitif. Ceci prouverait, s'il en était besoin, l'antiquité de la syntaxe. Mais on risquerait souvent de beaucoup s'éloigner de la vérité, si l'on croyait que le sens attribué à ces racines est le sens originaire et initial. Beaucoup, en prenant une valeur transitive, ont dû changer d'acception. Les exemples que nous venons de donner le démontrent surabondamment.

Changement de λ en ρ.

M. Gustave Meyer admet pour le grec ancien le changement de ρ en λ, tandis qu'il révoque en doute le changement contraire[2]. Cependant, dans les exemples suivants, l'antériorité du λ nous paraît extrêmement probable.

Ἦλθον· ἔρχομαι.

Pour ceux qui croient que ἔρχομαι et ἦλθον viennent d'une seule et même racine (et j'avoue que je suis de cette opinion), la question se pose de savoir si la forme la plus ancienne est ἐλ ou ἐρ. J'estime que c'est ἐλ. Nous avons, en effet, outre les mots comme ἐλεύθω, ἔπηλυς différentes formes conservées par Hésychius :

ἔλα· ἐάδιζε. Λάκωνες.
ἐλάσαι· φθάσαι.
ἔλασεν· ἐπέρασεν.

Encore aujourd'hui, en grec moderne, on dit : ἔλα « viens », ἐλᾶτε « venez », τὸ ἔλα « l'arrivée ».

Je crois qu'il y faut joindre le verbe ἐλαύνω, qui a le sens causatif : « faire aller, pousser ».

Si l'on fait attention à la difficulté qu'il y avait à prononcer le groupe λσκ, si l'on songe en outre qu'il s'agit d'un ρ lingual,

[1] Jacob Grimm, dans son Dictionnaire, considère le sens transitif comme le plus ancien. Il traduit par *decalcare*, et donne comme premier exemple : *den absatz vom schuh, den schuh vom fusz abtreten*. Dans la locution : *ein Land abtreten* « céder un territoire », il croit voir une image : *mit dem fuszе von sich abtreten*. La métaphore serait, à tout le moins, bizarre.

[2] *Grammaire grecque*, § 161 et suiv.

très proche parent du λ, on n'aura pas de peine à admettre l'identité des deux racines *ἐλ* et *ἐρ*, en donnant l'antériorité à celle-là.

Εἶλον· *αἱρέω.*

En ce qui concerne le rapport de *εἶλον* avec *αἱρέω*, l'antériorité du λ est attestée par le changement en *ν*. Nous avons, en effet, dans Homère la forme *γέντο* « il prit », et dans Hésychius *γέννου· λάβε*[1].

De cette façon, les formes crétoises *ἀναιλέθαι*, *ἀφαιλῆσθαι*, *ἐναιλεθέντος* se trouvent être les mieux conservées.

Καλύπλω· *κρύπλω.*

Le latin *clepo*, le grec *κλέπλω*, le gothique *hlifan* « voler » ne permettent pas de douter que le λ a précédé. Dans *καλύπλω* l'*α* est la résonance du λ, comme en français l'*a* de *chaloupe* (*sloop*).

Ἀμέλγω· *ἀμέργω.*

La forme *ἀμέλγω* « traire » est plus ancienne que *ἀμέργω*. Cela ressort de la comparaison avec le latin *mulgeo* et l'allemand *melken*.

Στέλλω, *στρατός.* — *Stlata* (*navis*).

Je terminerai par le mot *στρατός*, qu'on fait ordinairement venir de *στόρνυμι* (latin *sternere*), comme si la qualité essentielle et fondamentale d'une armée était d'être étendue par terre. Cela peut arriver malheureusement, mais jamais il n'est venu à aucun peuple l'idée d'appeler son armée un abatis.

Στρατός est proprement « une expédition ». Cela ressort d'une quantité d'exemples, et particulièrement de l'expression *ναυτικὸς στρατός*. L'étymologie est le verbe *στέλλειν*, qu'on trouve si souvent associé au substantif. Στρατός est pour un ancien *στλατός*.

De cette étymologie le latin fournit une confirmation inattendue.

Un navire armé en course s'appelait chez les Romains *stlata* (*navis*). Un ancien glossaire en donne cette définition : Πειρατικοῦ σκάφους εἶδος.

Ce n'est pas la première fois que nous voyons un mot se con-

[1] Voir ces *Mémoires*, VIII, 246.

server moins bien dans sa propre langue que dans la langue étrangère qui l'a emprunté[1].

Nous concluons donc que le changement de λ en ρ, comme celui de ρ en λ, appartient déjà aux plus anciens temps de la langue grecque.

G. Meyer admet le changement de λ en ρ, mais seulement à une époque moderne; il cite comme exemples : *orpida* = ἐλπίς, *aderfo* = ἀδελφός, *korfos* = κόλπος, *armiro* = ἁλμυρός. Les rapprochements qui précèdent montrent que le phénomène est beaucoup plus ancien.

Du changement de γ en j *et de* j *en γ.*

Σιωπῇ.

Il y a en grec deux adverbes qui veulent dire tous deux « en silence, en secret » : σιγῇ et σιωπῇ. Il serait difficile de découvrir une nuance de sens qui les sépare. On les trouve réunis comme synonymes dans ce vers d'Euripide, *Ion*, 432 :

ἢ καί τι σιγῶσ' ὧν σιωπᾶσθαι χρεών.

La similitude du sens et l'identité de la syllabe initiale doivent nous inviter à rechercher s'il n'existe pas quelque parenté entre ces deux mots.

Je crois que σιωπῇ est un composé de σιγῇ, et qu'il doit sa seconde partie à un fait d'analogie. Il a été fait sur le modèle de ἐνωπῇ, lequel veut dire « ouvertement, au grand jour ».

Voici des exemples où σιωπῇ est bien le contraire de ἐνωπῇ. Xénophon, *Hell.*, I, VI, 37. Σιωπῇ ἐκπλεῖν « s'embarquer en secret ». Id. *ibid.*, 38, τὰ χρήματα σιωπῇ ἐνθεμένους ἐς τὰ πλοῖα « embarquer les bagages secrètement ». Homère, *Od.*, X, 140 :

Ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηῒ κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
Ναύλοχον ἐς λιμένα.

L'écrasement du γ entre deux voyelles nous est attesté par le béotien ἰών = ἐγών, le tarentin ὀλίος = ὀλίγος, l'arcadien Φιαλεία pour Φιγαλεία[2].

... Ces lignes étaient déjà écrites quand je me suis aperçu que Pott a déjà présenté quelque chose de semblable[3]. Mais on sait que tout se trouve chez Pott.

[1] Festus suppose que ce *stlata* vient d'un adjectif *stlatus* « large » : « *Stlata* genus navigii latum magis quam altum, et a latitudine sic appellatum. » La plupart des linguistes modernes ont cru ce renseignement sur parole.

[2] G. Meyer, *Grammaire grecque*, § 220.

[3] *Wurzel-Wörterbuch*, III, 359.

Seulement, il suppose que *σιωπῆ*, en sa seconde partie, contient *ὄψ* « voix ». Je crois que ce n'est pas au sens de l'ouïe mais à celui de la vue que *σιωπῆ* se rapportait d'abord. Il paraît avoir été particulièrement employé dans la langue maritime, pour exprimer un embarquement ou un débarquement clandestin.

Ἀνώγεον.

Mais nous avons aussi le fait contraire, c'est-à-dire le durcissement d'un *j* en *γ*. Le mot suivant va en fournir un exemple. Ces passages d'une articulation à l'autre sont probablement beaucoup plus accusés sur le papier que dans la réalité. Il suffisait d'un léger changement dans la position de la langue un peu relevée vers le haut du palais ou un peu abaissée vers les dents, pour produire soit un *γ* soit un *j*. Ces changements ne peuvent étonner ceux qui sont familiers avec les dialectes germaniques, où l'on trouve l'islandais *Frigg* en regard du vieux haut-allemand *Frija*. Sans sortir de l'allemand moderne, on a, en regard du bavarois *gegen* (prononcer *guégn*) le berlinois *jeʃ'n*. En grec moderne *ζώιον*, *κλαίω* ou plutôt *κλαιίω* sont devenus *ζῶγον*, *κλαίγω*.

J'ai expliqué le grec *ὑπερώϊον*, qui désigne l'étage supérieur d'une maison, comme formé d'un ancien *ὑπέρω* à l'aide du suffixe *ιο*[1]. Ce que le grec homérique désigne par *ὑπερώιον* s'appelle *ἀνώγιον* ou *ἀνώγεον* en un grec plus récent. Le sens est le même : il s'agit de l'appartement d'en haut. L'adverbe *ὑπέρω* a été remplacé par l'adverbe *ἄνω*, et l'orthographe est légèrement modifiée.

Ceci ne doit pas nous empêcher d'admettre l'existence d'un mot *ἀνώγαιον* ou *ἀνωγέων*, formé de *γαῖα* ou de l'inusité *γέως* « terre », qui désigne un endroit de plain-pied, par opposition à *κατωγέων* qui désigne un local souterrain. Le langage courant a fini par confondre les deux termes.

Ἔκητι.

Parmi les instrumentaux conservés en grec à l'état d'adverbes, comme *πάντη*, *οὐδαμῆ*, *ὁμαρτῆ*, *εἰκῆ*, *κρυφῆ*, *λάθρη*, il faut placer **ἔκη* qui a dû signifier « par volonté » ou « volontairement ». C'est cette forme *ἔκη* qui a servi de base à *ἔκητι*, où le suffixe adverbial *-τι* est venu s'ajouter à un mot tout fléchi, probablement par analogie avec *ἑκοντί*, *ἐθελοντί*. Des influences diverses ont dû se croiser pour cette famille de mots, car nous trouvons aussi *ἑκοντῆ* et *ἑκόντως*, *ἑκοντήν* et *ἑκοντηδόν*.

Ce *ἔκη* répond exactement au sanscrit *vaçā*.

[1] Voir ces *Mémoires*, t. IX, p. 28.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Οἶος « seul ».

On regarde généralement *οἶος* « solus » et *οἷος* « qualis » comme deux mots d'origine différente. Cependant la comparaison du latin *tantum* peut déjà faire présumer le contraire. *Tantum* est arrivé au sens de « seulement » par la suppression de son corrélatif *quantum*. Ex. : *Flaminius id tantum hostium, quod ex adverso erat, conspexit.* Une suppression analogue a eu lieu pour *οἶος*, qui suppose un corrélatif *τοῖος*.

Dans ce vers de l'Iliade (II, 247) :

Ἴσχεο, μηδ' ἐθέλ' οἷος ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν
Desine, neu velis solus contendere regibus,

la pensée complète serait : *τοῖος οἷος ἐσσί.*

Il en est de même dans ce vers (IX, 437) :

Πῶς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, αὖθι λιποίμην
Οἷος;

Quomodo tandem a te, care fili, hic relinquar
Solus?

Comment m'abandonnerais-tu, tel que je suis?

Il est vrai que *οἶος* « seul » s'écrit avec l'esprit doux, au lieu qu'on a l'esprit rude sur *οἷος* « qualis ». Mais cela prouve simplement que la parenté avec le pronom relatif avait cessé d'être sentie. C'est ainsi que dans *ἅλοχος*, *ἀδελφός*, *ὅπατρος* a disparu l'ancien esprit rude, qui a subsisté dans *ἅπαξ*, *ἁπλόος*.

Nous avons déjà constaté des suppressions pareilles pour le mot *πᾶς* en grec et le mot *totus* en latin : *πᾶς* supposait un corrélatif *τᾶς*, et *totus* un corrélatif *quotus*. Les deux termes se balançaient : l'un des deux ayant été supprimé, le langage a gagné en énergie et en rapidité, mais il a perdu le souvenir de cette ancienne corrélation.

Κολούω.

« Mutiler » se dit en grec *κολούω*; « la mutilation » *κολοβότης*; « un homme mutilé » *κολοβός*.

Nous avons ici, dans un mot qui se trouve déjà chez Aristote, le changement de *lw* en *lb*.

Σμάραγδος.

On a souvent signalé la parenté du grec *σμάραγδος* ou *μάραγδος* « émeraude » avec le sanscrit *marakata*, quoique les savants

ne soient pas d'accord sur la nature du lien qui unit les deux mots. C'est évidemment le commerce qui a transporté le nom avec la chose, de la Grèce dans l'Inde ou de l'Inde en Grèce.

Il y a peut-être une autre parenté à indiquer, qui remonterait à une époque plus éloignée, et qui serait peut-être de nature à jeter du jour sur le sens primitif de ce mot. Les mêmes consonnes qui forment le commencement de *μάργ-δος* se retrouvent dans *marga-rita*. Il se pourrait donc que les deux mots fussent formés de quelque terme à sens général comme « bijou » ou « pierre précieuse ». Je serais heureux d'avoir à ce sujet l'avis de mes confrères sémitisants.

De la propagation des suffixes.

L'action de l'analogie est une action graduelle. Rétablir les intermédiaires qui expliquent la propagation d'une désinence est une opération nécessairement hypothétique, mais qui néanmoins s'impose au linguiste.

Je prends comme exemple le mot *cornua*. Selon toute apparence, ce mot était primitivement un thème en *o*. Varron, Lucrèce, Ovide emploient le nominatif-accusatif *cornum*. Comment est-il devenu un nom de la quatrième déclinaison?

Danielsson, *Zur altitalischen Wortforschung*, p. 4, fait intervenir ici le duel. Mais on ne voit pas pourquoi le duel aurait eu pour les cornes un rôle qu'il n'a pas pour les yeux, les oreilles, les mains, les pieds, etc. Il est beaucoup plus vraisemblable de supposer que *cornua* a subi l'influence de quelque autre substantif voisin. Mais lequel?

Je crois que c'est *ossua*. Les os et les cornes, cela va ensemble, quand il s'agit d'énumérer les menus profits d'une pièce de gros bétail. Le pluriel *ossua* est attesté plusieurs fois par les inscriptions. Pacuvius emploie le génitif *ossuum*. Il en est resté le substantif *ossuarium*, d'où *ossuaire*.

Mais *ossua* lui-même, où a-t-il été prendre sa forme?

Ici nous rencontrons un substantif qui, de toute antiquité, avait son thème terminé en *u* : c'est *genua*, de *genu*, grec *γόνυ*, sanscrit *gānu*.

Ainsi nous avons la série *genua*, *ossua*, *cornua*.

Cette même progression de l'analogie a failli atteindre le masculin *artus*. Plaute, dans les *Ménechmes* (V, 2, 102), a le vers suivant :

> Ita mihi imperas, ut ego hujus membra atque ossa atque artua
> Comminuam.

On voit que le sens est le vrai fil conducteur de l'analogie.

Un autre exemple nous est fourni par le grec. Plusieurs des or-

ganes du corps se présentent avec la même désinence : *ὦατα* « les oreilles », *προσώπατα* « les yeux », *γόνατα* « les genoux », *οὔθατα* « les mamelles », *ἧπαρ* (gén. *ἥπατος*) « le foie ».

On trouve même la tête tout entière, *κάρη*, affublée de ce suffixe :

> Ἀμφὶ δέ οἱ στεφάνους, νεοθηλέας ἄνθεσι ποίης,
> Ἱμερτοὺς, περέθηκε καρήατι Παλλὰς Ἀθήνη.
>
> Hésiode, *Théog.*, 578.

De ces substantifs, il en est deux dont la déclinaison peut être reportée dans la période indo-européenne. A *οὖθαρ* correspond *uber*, sanscrit *ūdhar*, allemand *Euter*. A *ἧπαρ* correspond le latin *jecur*, le sanscrit *jakṛt*, l'allemand *Leber*. Ces mots paraissent avoir eu dès cette époque une déclinaison mixte, une partie des cas venant d'un thème en *r*, l'autre partie d'un thème en *n*. Au thème en *n* se rattache le *-ατ-* grec.

Sermocinari, *ratiocinari*.

On n'est pas d'accord sur l'origine des verbes comme *sermocinari*. Voici comment je me représente cette série.

Le point de départ est *vaticinium*. L'importance des oracles, leur habitude de présenter les prédictions sous forme de vers, n'ont pas besoin d'être rappelées.

Mais le métier de prophète en tout pays est menacé de tomber dans le discrédit. Une nuance défavorable s'est attachée à ce *vaticinari*. Les verbes *sermocinari*, *ratiocinari*, qui ont été faits sur ce modèle, ont plus ou moins participé de cette nuance. Nous disons encore, avec une arrière-pensée de blâme, « un raisonneur ».

Sermocinari, *sermocinatio*, étaient devenus des termes d'école. Un exercice de commençant s'appela dès lors *tirocinium*. Puis le mot fut transporté hors de l'école et introduit dans la vie militaire et politique. Il désigna l'apprentissage de l'orateur ou du soldat. Par un nouveau progrès, à l'imitation de *tirocinium*, on fit, non sans une intention d'ironie, *latrocinium*, *lenocinium*.

Si nous examinions nos mots de la langue militaire faits à l'imitation de *turco*, nous trouverions une série non moins longue.

Leo, *draco*.

Ayant expliqué récemment les mots comme *λέαινα*, *δράκαινα*, par l'analogie d'un ancien *κύαινα*, j'ai oublié de dire ce que je pense du latin *leo* et *draco*.

Leo, *draco*, sont des mots imités du grec. Ils ont été faits sur

le nominatif (cf. *Scipio*, *Amphitruo*), avec cette particularité (que partagent d'ailleurs ces deux noms propres) qu'au lieu de modeler le génitif et les autres cas d'après *λέοντος*, *δράκοντος*, on leur a fait suivre le type de *mucro*, *temo*.

L'absence de lions en Italie pouvait déjà faire soupçonner un emprunt littéraire.

L'allemand *Kind*.

Parmi les exemples de génération spontanée d'un *d* après *n* (comme dans *mond*, *niemand*), il faut placer le germanique *kind*, qui se trouve dès lors correspondre parfaitement au latin *genus*, au grec *γένος*, au sanscrit *ǵanas*. Ainsi s'explique le genre neutre et le pluriel *kind-er*.

Il faut que le *d* soit très ancien, puisque nous le retrouvons dans toutes les langues germaniques. Le vrai sens de l'allemand *kind* est donc « progéniture, race ». Ce sens s'est conservé dans l'anglais *mankind*.

Allemand *schreien* « crier ».

J'ai déjà cité *schlieszen*, *schreiben*, *preisen*, comme exemples des verbes, soit latins, soit français, que l'ancien allemand, qui les a empruntés, a conjugués sur le type de sa conjugaison forte.

Il y faut joindre le verbe *schreien*, qui est notre ancien *escrier*. Le substantif *Schrei* est littéralement le français *escri*.

Sans noise faire et sans escri[1].

En vieux haut-allemand, on a *scrîan* et *screi*.

Kluge, qui considère le mot comme germanique, fait remarquer qu'il manque dans les dialectes autres que l'allemand. Cette absence s'explique, du moment qu'il s'agit d'un emprunt.

Je rappelle à ce propos que le même mot a dû être emprunté plusieurs fois : Wolfram von Eschenbach a le substantif *krîgierre* « crieur », pour désigner le héraut qui appelle les chevaliers au combat.

Allemand *Gaukler*.

Comme on vient de le voir dans ce dernier exemple, l'*i* ou le *j* du français est représenté quelquefois en allemand par un *g*; il l'est notamment dans le mot *Gaukler* qui est le français *jongleur*. L'emprunt est très ancien : le vieux haut-allemand a les formes *gougulâri*, *gouggilâri*, d'où le moyen haut-allemand *gouchelére*. On

[1] Voir le Dictionnaire de Godefroy, *s. v.*

trouve aussi *jaukeler*, *jokeler*. Peut-être le voisinage de la gutturale dans la seconde syllabe a-t-il favorisé le changement de la consonne initiale.

L'allemand *Gaukler* désigne, exactement comme le français *jongleur*, un artiste errant, sachant toutes sortes de tours de force. C'est le latin *jocularius*.

A défaut de l'identité du sens, le suffixe *âri* révélerait l'origine latine.

Michel BRÉAL.

ANALYSE GRAPHIQUE DE LA CONSONNE.

SA DIVISION EN TROIS TEMPS.

CARACTÈRE VOCALIQUE DU DEUXIÈME TEMPS.

Le but de cette communication est de démontrer, au moyen de l'analyse des tracés graphiques, que la consonne est un *phonème complexe* et que l'un de ses éléments présente une analogie remarquable avec la voyelle.

§ 1. — *Caractères graphiques des voyelles.*

A un point de vue tout à fait général, une voyelle est un phonème essentiellement caractérisé par la résonance que les cavités phonétiques impriment à un son quelconque; ce son peut être un son laryngien musical comme dans la voix haute; un son laryngien soufflant comme dans la voix chuchotée; un souffle respiratoire comme dans la voix respiratoire; enfin, tout bruit extérieur aux organes phonétiques : diapason, soufflet, etc.

Mais si nous nous en tenons à la parole à voix haute, qui constitue la forme ordinaire du langage et qui nous a servi pour l'inscription des tracés, nous pouvons définir la voyelle : *un phonème constitué par un son laryngien, modifié par la résonance des cavités phonétiques.*

Le *son laryngien* est identique pour toutes les voyelles; la *résonance*, au contraire, est différente pour chaque voyelle : elle dépend de la forme spéciale que prennent les cavités phonétiques pour chacune d'elles.

Nous savons qu'une voyelle peut se prolonger et persister autant que le permettent les besoins de la respiration; or, pendant toute la durée de la voyelle, la forme des résonnateurs phonétiques doit rester invariable, sous peine de modifier le timbre de la voyelle, c'est à-dire la voyelle elle-même. Nous verrons plus tard, en étudiant les tracés de la langue, que cet organe prend pour chaque voyelle une position déterminée qui s'inscrit sur le tracé par une ligne droite et horizontale plus ou moins haute, suivant le degré d'élévation ou d'abaissement de la langue. Pour

la voyelle A, qui doit nous servir à accompagner les diverses consonnes labiales que nous allons étudier, la langue est étalée sur le plancher de la bouche, qui lui sert de point d'appui, et ses mouvements sont nuls si l'on a soin d'empêcher la machoire inférieure de lui transmettre ses propres déplacements. Nous pouvons donc nous contenter, pour la simplification des graphiques, d'inscrire pour la voyelle A comme pour les consonnes labiales : 1° le tracé de la lèvre inférieure chargé de déterminer le degré d'ouverture de l'orifice buccal; 2° le tracé du larynx qui marque les périodes de production de son et celles de silence; 3° enfin le tracé de la pression nasale qui indique l'état d'ouverture ou de fermeture de l'orifice pharyngo-nasal par l'abaissement ou l'élévation du voile du palais.

Dans la partie de ces graphiques qui appartient à la voyelle initiale ou finale, les lignes du voile du palais et des lèvres sont droites et horizontales; celle du larynx est horizontale et ondulée. Les graphiques, d'accord avec les autres moyens d'observation, permettent donc de définir la voyelle : *un son persistant émis pendant une position déterminée et invariable des organes de résonance.*

§ 2. — *La consonne est composée de trois éléments dont le second est un élément vocalique.*

Par opposition à la définition que nous venons de donner de la voyelle, on serait tenté de définir la consonne : *tout bruit accompagnant un mouvement des organes phonétiques;* mais ceci demande à être examiné de plus près, et, pour cela, nous allons prendre comme exemples les différents graphiques obtenus avec les consonnes labiales.

Fig. 1.

A B A

Le graphique de ABA se présente sous la forme ci-contre (fig. 1).

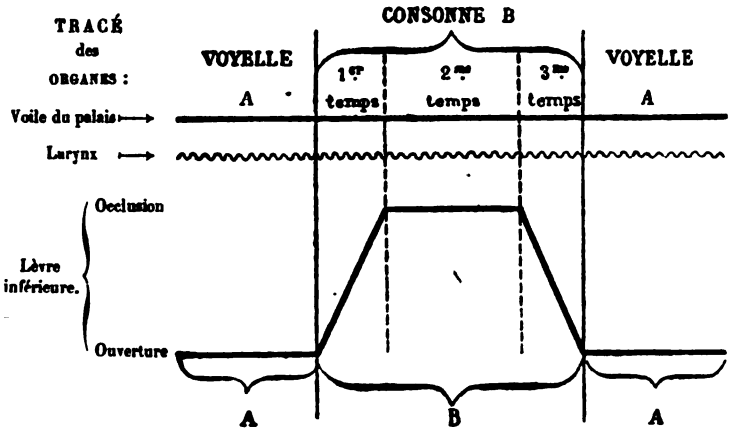
Eliminons les tracés des voyelles A, initiale et terminale, après les avoir délimitées par deux lignes verticales; il nous reste les tracés intermédiaires qui constituent le graphique de la consonne B (fig. 2).

Sur ce graphique la ligne du voile du palais reste droite et horizontale, parce que cet organe garde sans modification la position qu'il avait pendant A; de même le larynx donne le tracé des vibrations qui persistent comme pendant la voyelle A.

La ligne des lèvres, au contraire, prend successivement entre A initial et A terminal trois positions différentes : 1° Une direction ascendante, pendant le mouvement que font les lèvres pour se rapprocher; 2° Une direction horizontale, pendant la durée

de l'occlusion des lèvres; 3° Une direction descendante, au moment où les lèvres s'écartent pour permettre l'émission de la voyelle terminale.

Fig. 2.



1er schéma. — Schéma analytique du graphique de ABA.

De la présence de ces trois directions différentes du tracé des lèvres, je conclus que la consonne B n'est pas un phonème simple comme la voyelle A, mais un phonème composé de *trois temps*. De ces trois temps, le premier et le dernier correspondent d'ailleurs à deux éléments des consonnes qui sont bien connus : *l'implosion* et *l'explosion;* mais entre l'implosion et l'explosion existe un autre élément : c'est *l'état d'occlusion des lèvres.*

Pendant la durée de cette occlusion, le tracé des lèvres, comme celui des autres organes, forme une ligne horizontale, de sorte que si, par deux traits pointillés verticaux, on établit les limites des trois temps du B, on obtient pour le deuxième temps une figure qui présente avec le graphique des voyelles une frappante analogie : dans l'un comme dans l'autre on ne trouve que des lignes droites horizontales, indiquant l'immobilité des organes de résonance, et la ligne également horizontale mais ondulée du larynx, indiquant la persistance des vibrations pendant la consonne aussi bien que pendant la voyelle.

Le graphique (fig. 2) montre en outre que ce deuxième temps de la consonne, analogue aux voyelles par la forme de ses tracés, est au moins égal à leur durée moyenne et que cette durée est environ deux fois plus considérable que celle du premier ou du troisième temps. Le deuxième temps a donc, par sa durée, une importance double de celle soit de l'implosion, soit de l'explosion, et il constitue par sa durée la moitié de la consonne entière.

Si, après avoir étudié les tracés fournis par les instruments, nous faisons appel au témoignage de l'oreille, il nous fournit des indications tout à fait concordantes. Pendant le temps d'occlusion des lèvres, l'oreille perçoit pour la consonne B un son continu comme celui des voyelles et qui, comme lui, peut être prolongé volontairement; enfin, comme le son des voyelles, ce son peut se produire aux différentes hauteurs de l'échelle musicale, ainsi que nous l'avons démontré dans une précédente communication[1].

Le son du B est assurément moins clair que celui des voyelles, mais cela tient à ce qu'il se produit dans une cavité close où il est étouffé au lieu d'être émis à l'extérieur pour aller frapper directement l'oreille.

En somme, par ses caractères acoustiques comme par ses caractères graphiques, le deuxième temps de B ressemble à une voyelle. Passons maintenant à d'autres consonnes.

Le graphique de AMA (fig. 3) nous présente également, abstraction faite de l'A initial et de l'A final, *trois temps*, qui correspondent à l'implosion, à la période d'état et à l'explosion. Ici ce n'est pas seulement la ligne des lèvres qui est brisée, comme dans le B, c'est aussi celle du nez qui montre que, pendant que les lèvres se ferment pour produire l'implosion labiale, le voile du palais s'abaisse pour ouvrir l'orifice pharyngo-nasal et livrer passage à l'air qui doit être émis par les narines, et inversement qu'au moment de l'explosion labiale, tandis que les lèvres se rouvrent, le voile du palais referme l'orifice pharyngo-nasal. Le premier temps de M est donc accompagné de deux phénomènes simultanés : l'occlusion des lèvres et l'ouverture du voile; le troisième temps par les deux phénomènes inverses, toujours simultanés. Entre les deux temps, nous trouvons comme dans le B une période d'état.

Fig. 3.

A M A

Seulement il y a lieu d'observer ici que le graphique obtenu par la pression de l'air qui sort des fosses nasales ne donne pas, entre le premier et le troisième temps, une ligne horizontale, mais une ligne ascendante puis descendante qui marque les variations de pression de l'air expiré; un appareil approprié, ou simplement l'index, appliqué directement sur le voile du palais montre que cet organe s'abaisse au premier temps, reste immobile pendant la durée du deuxième temps et se relève au moment du troisième temps.

D'ailleurs le son perçu par l'oreille pendant le deuxième temps présente, avec celui des voyelles, une analogie plus marquée

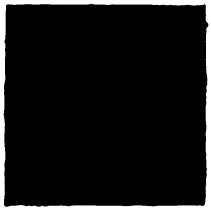
[1] *Mémoires de la Société de linguistique*, t. IX, p. 490 et suiv.

pour M que pour B : cela tient à ce que dans M le son n'est pas étouffé comme dans B, mais qu'il est, comme pour les voyelles, émis à l'extérieur; la seule différence avec les voyelles pures, c'est qu'au lieu d'être émis par la voie buccale, il l'est par la voie nasale.

C'est parce qu'ils ont été frappés de cette ressemblance que les linguistes ont, depuis longtemps, admis un M voyelle. L'M voyelle, c'est le deuxième temps de l'M complet.

Le graphique de AVA (fig. 4) est exactement semblable à celui de ABA si ce n'est que l'ascension de la ligne des lèvres est moins marquée, les lèvres ne se fermant pas complètement, soit qu'on prononce le V usuel, c'est-à-dire le V labio-dental, soit qu'on prononce le V bilabial.

Fig. 4.



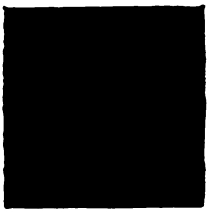
AVA

L'occlusion de l'orifice buccal pendant le deuxième temps du V étant incomplète et la voie nasale étant fermée, c'est par la bouche qu'est émis le son laryngien, absolument comme pour les voyelles pures.

A ce son s'ajoute un souffle buccal produit par le passage de l'air entre l'orifice rétréci des lèvres; ce souffle n'est pas un élément étranger aux voyelles et s'il est peu intense et même négligeable dans les voyelles ouvertes *a*, *o*, *é*, dans lesquelles le rétrécissement des cavités est nul ou peu marqué, il se fait entendre nettement dans les voyelles fermées *ou*, *u*, *i*.

Pour AFA (fig. 5), même graphique que pour AVA, sauf l'absence de vibrations laryngiennes pendant le deuxième temps. Ici le souffle interlabial, plus fort que dans le V, est le seul élément sonore qui accompagne le deuxième temps de la consonne; en raison de la faiblesse du bruit des plosions, c'est le souffle renforcé par la résonance buccale qui caractérise pour l'oreille la consonne F.

Fig. 5.



AFA

Entre la consonne M *sourd*, d'ailleurs peu usitée, et M sonore, les rapports sont les mêmes qu'entre F et V, c'est-à-dire que la seule différence réside dans la présence ou l'absence de vibrations laryngiennes.

Le tracé de M *sourd*, que nous ne reproduirons pas ici, est remarquable par l'extrême élévation de la ligne du nez; cette élévation résulte de la grande quantité d'air que laisse passer la glotte complètement ouverte.

Je n'insiste pas sur ce point parce que M *sourd* est à peu près complètement inusité; cependant, dans le langage des Alsaciens, le phonème M paraît s'en rapprocher.

Le graphique de APA (fig. 6) reproduit celui de ABA, avec cette seule différence que les vibrations laryngiennes s'interrompent pendant le deuxième temps de la consonne. Du reste, dans le P comme dans le B et dans toutes les autres consonnes que nous avons étudiées, nous trouvons les lignes droites caractéristiques de l'immobilité des organes de résonance; la longueur de ces lignes montre que le deuxième temps de P est égal à celle du deuxième temps des autres consonnes, et dépasse de beaucoup celle des plosions.

Fig. 6.

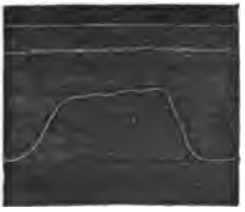
APA

Il n'y a plus, à la vérité, dans le deuxième temps du P, ni son laryngien, ni souffle buccal : c'est un temps de silence complet; mais le silence n'est pas plus négligeable en phonétique qu'en musique; dans l'un et dans l'autre cas, il a d'une part une valeur rythmique, et d'autre part il fait contraste avec les sons voisins; et c'est, en partie du moins, à cause de ce contraste que les consonnes silencieuses ont reçu le nom de fortes ou de dures, par opposition à l'impression acoustique plus douce des consonnes sonores. Donc, même dans les consonnes silencieuses, le deuxième temps mérite d'être comparé aux voyelles.

Enfin il existe une catégorie de phonèmes dont le deuxième temps arrive à la complète identité avec les voyelles pures : ce sont les consonnes-voyelles. Je prendrai comme exemple la labiale W. Le graphique de W, pris dans les mêmes conditions que celui des consonnes précédentes, c'est-à-dire entre deux voyelles A, mais où nous avons prononcé un *w* redoublé (long), nous donne la figure 7.

En comparant ce graphique avec celui de ABA et de AVA on voit qu'ils sont presque identiques; comme le B et le V, le W est une consonne labiale sonore formée de trois temps, dont le premier et le dernier sont des plosions caractérisées par l'obliquité de la ligne des lèvres; la seule différence réside dans la hauteur de cette ligne oblique, considérable pour le B, dans lequel l'occlusion des lèvres est complète, moindre pour le V, où cette occlusion est incomplète, plus petite encore pour le W, où le rapprochement des lèvres est encore moins marqué; le W n'est en somme qu'un V *bilabial* moins fermé. On doit remarquer aussi que le second temps est réuni aux lignes obliques des plosions, non plus par un angle plus ou moins net

Fig. 7.

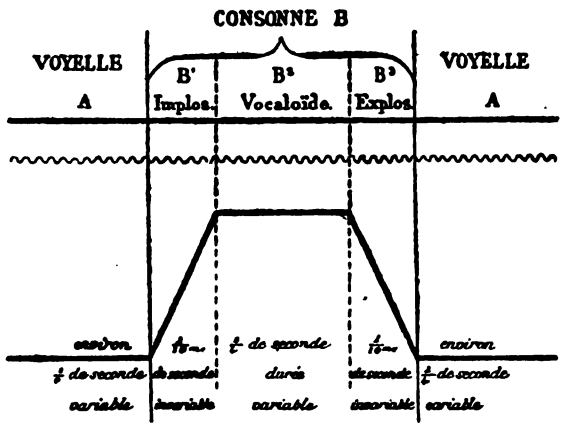


AWWA

comme dans le B et le V, mais par une courbe insensible, qu'on trouve aussi dans le V *bilabial*. Cette forme de tracé marque l'hésitation de la lèvre inférieure à prendre sa position, pour laquelle elle ne trouve ni le point d'appui fourni au V par les incisives supérieures, ni celui qui est fourni au B par le contact avec la lèvre supérieure; c'est ce manque de point d'appui qui paraît avoir fait abandonner dans la pratique le V *bilabial* au profit du V dento-labial; le V *bilabial* ne trouvant pas un point d'appui fixe est une consonne éminemment instable, se transformant en B si le mouvement de la lèvre est exagéré et en voyelle si ce mouvement est insuffisant. Pour le W, le second temps conserve une plus grande stabilité parce qu'il emprunte son mécanisme à celui de la voyelle *ou*, c'est en effet le son de la voyelle (française) *ou* qui est perçu par l'oreille; aussi le W est-il constamment confondu dans la pratique et particulièrement dans l'orthographe avec la voyelle *ou*.

Cette identité de son deuxième temps avec une voyelle n'empêche pas le W de se comporter comme une consonne pure dans les combinaisons de phonèmes, où les consonnes subissent des modifications plus ou moins profondes, ainsi que j'ai pu m'en assurer par de nombreuses observations. J'ai parlé jusqu'ici du W *sonore;* comme toutes les consonnes, le W peut s'accompagner d'un silence du larynx qui en fait une consonne sourde: W *sourd.*

Fig. 8.



s' schéma. — Schéma des *trois temps* de la consonne B.
Exemple d'analyse graphique d'une consonne quelconque.

Les considérations que vient de nous fournir l'analyse des différentes consonnes du groupe labial peuvent s'appliquer aux

YASNA XLV, 2.

Gāth. *nā.*

M. Justi pose un thème *na-* « notre » pour expliquer l'ἄπαξ *nā* de Yasna, XLV, 2 :

nōiṭ nā manā nōiṭ sənghā nōiṭ xratavō
.....
nōiṭ dašnā nōiṭ urvąnō hacaintē

M. Bartholomae admet encore l'existence de ce thème, *Grundr. der iran. phil.*, I, 241. Mais l'adjectif possessif de la première personne du pluriel en zend est partout ailleurs *ahma-* = lesb. ἄμμο- ou le dérivé *ahmāka-* = skr. *asmāka-*. Or, dans ce passage, *nā* désigne « les deux esprits », *mainyū*, et occupe la place normale des enclitiques, immédiatement après le premier mot accentué : il est surprenant qu'on n'y ait pas encore reconnu le génitif duel enclitique répondant pour la forme à v.-sl. *na* et pour le sens à skr. *nau.*

Le verbe *hacaintē* « conviennent, sont d'accord », qui termine la phrase, rappelle immédiatement les emprunts arméniens : *hačim* « je me complais dans, j'approuve », *hačoy* « agréable », *patiaĉ* « convenable » (cf. Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 225). Ce fait ne devra pas être perdu de vue quand on voudra rendre compte du persan *sazidan* (Horn, *Neupers. etym.*, n° 738).

A. MEILLET.

LES NOMS DE PERSONNES

CHEZ LES GERMAINS.

Certains savants contestent qu'il faille chercher un sens aux noms composés de personnes chez les Germains. M. Franz Stark[1], s'appuyant sur l'étude du *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, constate qu'à la date de ce document, vers l'année 800, l'usage existait déjà d'emprunter souvent les deux éléments du nom composé d'un enfant, l'un au nom du père, l'autre à celui de la mère. Ainsi la fille de *Teud-ulfus* et d'*Ercam-berta* s'appelait *Teud-berta*, le fils d'*Adal-badus* et d'*Ing-ildis* s'appelait *Ingo-badus*. M. Stark rencontre aussi cet usage en des temps postérieurs. On en a conclu que cet usage devait remonter aux temps les plus reculés, et que, par conséquent, il n'y avait pas à chercher un sens aux noms propres germaniques de personnes.

Seulement il n'y a pas de preuve, d'abord, que cette coutume eût grande importance à l'époque mérovingienne. Les noms des fils issus du mariage de *Chlodo-vechus*, « Clovis », et de *Chrot-hildis*, que nous devrions appeler Rohaut, ne sont aucuns formés en conséquence de cette coutume; ni *Ingo-meris*, ni *Chlodo-meris*, ni *Childe-bercthus*, ni *Chlotha-charius*, n'offrent cette association d'éléments empruntés au nom du père et à celui de la mère; on ne la trouve que dans le nom de la fille de Clovis, appelée *Chlot-childis*, par suite peut-être d'un emprunt fait pour le premier élément au nom du père *Chlodo-vechus*, et pour le second au nom de la mère *Chrode-childis*.

Si des enfants de Clovis nous passons à ceux de Clotaire I^er^, *Chlotha-charius*, nous pouvons observer que ce roi eut de trois femmes sept fils et une fille. Un seul porta un nom créé suivant la coutume susdite, ce fut *Gunt-harius*, fils d'*In-gundis*. Dans *Gunt-harius*, le premier élément, *Gunt*, est le second élément d'*In-gundis*; le second élément, *harius*, est le second élément de *Chlotha-charius*. Les autres enfants de Clotaire, *Chlotha-charius*, et d'*In-gundis* furent *Childe-ricus*, *Chari-bercthus*, *Gunt-hramnus*, *Sigi-bercthus*, *Chlotsinda*; Clotaire eut aussi, d'*Are-gundis*, *Chilpe-ricus*, et de

[1] *Die Kosenamen der Germanen*, Vienne, 1868, p. 159.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Chunsina, *Chrannus*. La formation du nom de ces sept derniers n'a aucun rapport avec la coutume en question.

Enfin il n'y a pas de raison pour supposer que même les noms composés par emprunt au nom paternel et au nom maternel n'offrissent pas un sens, tant que les deux éléments, appartenant à la langue courante, furent compris du public. *Chlot-childis*, nom de la fille de *Chlodo-vechus* et de *Chrode-childis* que nous appelons bien à tort *Clotilde*, veut dire « illustre guerrière »; *Gunt-harius*, nom d'un des fils de *Chlotha-charius* et d'*In-gundis*, signifie « celui qui a une troupe de bataille ». En grec changez le premier terme d'Ἵππαρχος, « celui qui commande aux chevaux », vous avez Δήμαρχος, « celui qui commande au peuple », Πολίαρχος, « celui qui commande à la ville », Πολύαρχος, « celui qui commande à beaucoup », etc.

Au VI^e^ siècle de notre ère on attribuait un sens aux noms de personnes, et ce sens était conforme à la vérité. Nous avons sur ce point le témoignage de Fortunat, qui traduit par « puissant, vigoureux auxiliaire » le nom du roi Chilpéric I^er^ :

> Chilperice potens; si interpres barbarus esset,
> « Adjutor fortis », hoc quoque nomen habes.
>
> *Carmina*, IX, 1, 27-28.

Chilpe- est le thème d'où dérive l'allemand moderne *helfen*, « aider », « secourir »; *-ricus* est identique à l'allemand moderne *reich*, « riche, opulent », plus anciennement « puissant », originairement « roi ».

Quand arriva l'époque carolingienne, la langue se trouva modifiée de manière à rendre souvent inintelligibles les mots qui sont pour nous aujourd'hui les plus clairs. Smaragdus, abbé de Saint-Mihiel, dans son *Expositio in partibus Donati*, écrite au commencement du IX^e^ siècle, explique le nom d'homme *Rich-mir* par « potens mihi [1] », tandis que ce nom d'homme veut dire : « célèbre par la puissance »; *Rich-mir* est identique au nom de *Richomēres*, *domesticorum comes* en 377 (Ammien Marcellin, l. XXXI, c. VII, § 5), à celui de *Rici-mēris*, patrice d'origine suève, mort en 462, après avoir joué un grand rôle dans l'empire romain d'Occident.

Sidoine Apollinaire appelle ce dernier personnage au nominatif *Ricimer*, à l'ablatif *Ricimere*, à l'accusatif *Ricimerem*. (*Carmina*, II, vers 352, 357, 360.) Nous trouvons encore ce nom chez Grégoire de Tours, qui parle de *Theudo-meres*, roi des Francs, filius *Richi-meris*. L'adjectif *mēris*, *mērĕs*, eut une forme secon-

[1] *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, herausgegeben von Moriz Haupt, t. I, 1841, p. 390. Cf. Mabillon, *Vetera Analecta*, in-8°, II, 422; in-fol., 358.

daire, *mĭrĭs*. Le roi des Francs *Chlodo-mĕrĭs* ou *Chlodo-mĕrĕs*, appelé au nominatif *Chlodo-meris* par Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. III, c. 1, édit. Arndt, p. 109, l. 11; p. 113, l. 8, *Chlodomeres*, par Frédégaire, l. III, c. XXIX, p. 103, devient, dans le *Liber Historiæ Francorum*, *Chlodo-miris* au nominatif, c. XIX, p. 274, l. 7-8; c. XXI, p. 276, l. 16, *Chlodo-mirem* à l'accusatif, c. XIV et XX, p. 261, l. 5; p. 275, l. 18, etc., c'est-à-dire que *mĕrĭs*, « célèbre », se change en *mĭrĭs* par assimilation de l'*ĕ* à l'*ĭ* suivant. Ce phénomène se rencontre non seulement chez les Francs, mais chez les Wandales et chez les Ostrogoths. (Ferdinand Wrede, *Die Sprache der Wandalen*, p. 81, 82, 92; *Die Sprache der Ostgoten*, p. 58-60.)

En haut allemand une mutation toute différente se produisit; l'*ē* long de l'adjectif *mĕrĭs* se changea en *ā*; l'équivalent du franc-mérovingien *mĕris* fut *māri* = **mĕria-z* = **mĕr-io-s*. De là le nom d'homme *Ric-marius*, dans *Ricmari-villa*. (*Polyptyque de Saint-Remy-de-Reims*, c. XXIV, § 1, édit. Longnon, p. 318.) *Ric-marius* est le même nom que *Richo-meris*, *Rici-meris* ou *Richi-meris*; on voit par là que la prononciation du haut allemand avait pénétré chez les Carolingiens.

Telle est la raison pour laquelle Smaragdus, contemporain du *Polyptyque de Saint-Germain*, n'a pu comprendre le nom d'homme *Richmir* et l'a rendu par *potens mihi*. A la date où écrivait Smaragdus et dans les temps postérieurs, le franc-mérovingien *mĕris*, *mĭris*, avait été supplanté par le vieux haut-allemand *māri*; bien des modifications de son analogue s'étaient produites et avaient rendu inintelligibles divers éléments antiques des noms composés germaniques de personnes. Dans les documents carolingiens et dans les documents plus récents il peut fréquemment devenir imprudent de proposer un sens pour bien des noms propres d'origine germanique; mais de là ne se suit pas qu'à l'époque mérovingienne la même difficulté doive s'être produite aussi souvent.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

VEDICA.

(3e SÉRIE.)

N. B. — La traduction des hymnes à Agni des mandalas I-V par M. H. Oldenberg (*Sacred Books of the East*, vol. XLVI) a paru durant l'impression de cette série. Pour éviter d'interrompre l'exposition, on relèvera les divergences importantes dans un *Addenda* final.

10. Une survivance indo-européenne : **dhvar-*.

R. V. III. 6. 10 *c*, on lit la comparaison *adhvaréva*, qui donne un vers faux (une syllabe de trop, placée, qui plus est, de façon à fausser la césure, licence tout à fait inadmissible) et, à quelque point de vue qu'on l'envisage, ne fournit qu'un pur non-sens : « [le ciel et la terre] se tiennent debout en face d'[Agni]... comme les deux sacrifices. » Qu'il fût question du double sacrifice céleste et terrestre, cela serait, à la rigueur, possible; mais en quoi le ciel et la terre ressemblent-ils respectivement aux sacrifices qui s'y célèbrent? et quelle nécessité y avait-il de commettre un vers faux pour exprimer cette pensée amphigourique?

Remarquons que la scansion *prâcy adhvaréva*, qui sauverait la situation, difficilement admissible en tout état de cause, est ici absolument impossible puisque *prâcī* est sûrement au duel (pada *prâcī íti*).

Sur ce passage comme sur bien d'autres, on se perd à chercher la véritable pensée de M. Ludwig[1] : il traduit « beim Opfer », comme si le texte portait *adhvaré* sans *iva*, et au commentaire il explique que Sāyaṇa doit être dans le vrai en glosant *adhvarā* par *adhvarau;* or Sāyaṇa glose en effet *adhvaréva* | *adhvarāv iva* | *yajñāv iva*, qui ne peut absolument signifier autre chose que « comme les deux sacrifices ».

Grassmann, plus logique, propose une correction au texte : il lit *adhvaré va* « comme au sacrifice », son expédient habituel lorsqu'un *iva* le gêne[2]. Mais, sans vouloir ici le discuter au fond,

[1] *R. V.*, I, p. 334, et IV, p. 298.
[2] Cf. *Vedica*, n° 3 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 106.

on doit faire observer qu'il n'aboutit qu'à un sens bien pâle, et qu'au surplus le vers reste irrémédiablement faussé.

, Je le rétablis en supprimant une syllabe. La lecture **dhvâreva* « comme deux battants de porte » se laisse aisément justifier.

1° Linguistiquement : on sait que la forme **dhvârā* (gr. θύρα, lat. *forēs*, got. *daúr*) est la seule légitime, et qu'on ne s'explique point sans un faux-fuyant, d'ailleurs fort ingénieux, la chute de l'aspiration dans *dvárā* (refait sur **durbhyām*).

2° Au point de vue de la critique verbale : si une tradition accidentelle avait conservé dans ce passage la forme régulière **dhvárā*, il était naturel qu'à un moment donné, cette forme n'étant plus comprise, un rédacteur s'avisât de changer **dhvâreva* en *adhvaréva*, qui du moins avait l'air de faire un sens et cadrait avec le mysticisme confus que les exégètes tendaient à insinuer sous la phraséologie naturaliste du Véda.

3° Au point de vue du sens : rien non plus n'est plus naturel que de comparer le couple Ciel-et-Terre, généralement féminin et dans ce vers même, à deux battants de porte (sk. *dvár* fm.) appliqués l'un contre l'autre; et l'opportunité de la comparaison apparaît d'autant mieux qu'il s'agit ici du rôle liturgique de ce couple divin, qui appelle presque irrésistiblement l'idée des « deux portes du sacrifice[1] », couramment invoquées en nombre d'endroits et figurant toujours dans les āpriyas.

4° Au point de vue de la liaison des idées : le mot *sumḗke* signifierait (P. W. et p. w.) « bien établis, solidement fondés », et, si nous n'avons pour garant de ce sens qu'une étymologie douteuse[2], encore est-il que la conjecture **dhvâreva* = *dvâreva* peut y trouver un appui et la confirmer à son tour.

Je traduirai donc : « Comme deux vantaux inébranlables, [le Ciel et la Terre] saints et véridiques se tiennent debout en face d'[Agni] le fils de la sainteté. »

5° Je rappelle en terminant que notre confrère, M. E. W. Fay[3], a tenté d'expliquer le mot *adhvará* par un composé possessif qui signifierait « sans porte » : nous posséderions donc déjà un type védique du mot qui aurait conservé intacte l'aspirée initiale; mais il n'en est que plus intéressant de la retrouver, et, si je ne me trompe, avec une quasi-certitude, dans le mot simple lui-même.

[1] Il se pourrait fort bien que ce fût là aussi la transition inconsciente par laquelle on eût passé de **dhvâreva* à *adhvaréva*.

[2] Voir l'article suivant.

[3] *Proceed. Am. Philol. Assoc.*; XXV, p. IX, n. 2.

11. *suméka.*

Bergaigne s'est toujours refusé à traduire ce mot, et peut-être n'avait-il point tort, tant qu'on n'en apportait aucun autre éclaircissement que la dérivation hypothétique de la racine *mi*. A l'appui du sens « bien fondé », je crois pouvoir alléguer, outre la stance qu'on vient de lire, un argument tiré de mon principe général d'interprétation par l'« antithèse védique », à laquelle je me propose de consacrer quelque jour une étude systématique, mais que je crois pouvoir dès à présent utiliser pour l'exégèse de détail, puisque, après tout, cet artifice de style est plus ou moins reconnu par tous les interprètes, y compris même ceux qui pourraient me reprocher d'en exagérer l'importance[1].

R. V. III. 15. 5, la stance est inintelligible, faute d'un nombre suffisant de verbes : Sāyaṇa, à peu près suivi par Grassmann, ne s'en tire qu'en supposant deux fois l'ellipse assez invraisemblable de *kuru*, et M. Geldner[2] n'en traduit que le quart, encore est-ce en forçant le sens de *ácha*. En fait, le commencement et la fin de la phrase doivent s'entendre comme formant opposition ou corrélation d'idées : ce ne sont point du tout des invocations, mais de simples constatations antithétiques, entre lesquelles se place, comme entre parenthèses, une invocation à Agni. Pour comprendre ainsi, il n'est pas même nécessaire de corriger *jaritaḥ* en *jaritúḥ*, ni davantage de supposer l'ellipse facile de l'enclitique *te* bien suffisamment suggéré par *tvám* (en *d*) et par le mouvement de la pensée; soit donc : « O chantre [Agni], tu as maints refuges inexpugnables, ... et à nous le ciel et la terre sont [deux demeures] solidement fondées. » Dans l'intervalle marqué par les points s'insère une prière d'un type bien connu : « En brillant, ô Agni, amène[-nous] les dieux, comme un char conquérant [amène] le butin. »

Dès lors, le parallélisme constaté entre *áchidrā* et *suméke* permet, ce semble, conjointement avec l'étymologie probable, d'arrêter définitivement le sens de ce dernier mot.

12. *mahiṣá* et *máhiṣi*.

I. Dans ma traduction de l'Atharva-Véda (XIII. 2. 32, et cf. 33 et 42), j'ai admis pour *máhiṣāḥ suparṇáḥ* le sens métaphorique « le buffle aux ailes puissantes » ou « le buffle qui est un aigle »,

[1] Cf. *Vedica*, n° 4 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 108.
[2] Pischel et Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. 160.

et j'en trouve une première confirmation dans la métaphore identique qui se lit R. V. v. 47. 3 *a*, sans possibilité d'équivoquer sur les termes. Je persiste donc, malgré l'autorité du P. W., à penser que c'est là le seul sens qui se justifie pleinement : l'image s'applique sans difficulté au soleil, si souvent dénommé soit aigle soit taureau; le mot *mahiṣá* ne signifie autre chose que « buffle » dans la langue classique, il n'y a aucune raison de lui assigner en védique une valeur différente, et je ne perdrai point cette nouvelle occasion de critiquer la déplorable tendance exégétique qui diluerait dans un fade verbiage toute la richesse et la variété d'images de la vieille poésie. Pourquoi, sur la foi des commentateurs, traduire çà et là *mahiṣá* par « grand »? Que tel en soit le sens étymologique et, si l'on veut, préhistorique, je ne le conteste pas, ni que le buffle ait été ainsi surnommé parce qu'il était « la grosse bête »; mais tout indique que, dès l'époque des Védas, l'épithète ancienne était devenue un nom générique parfaitement spécialisé. S'aviserait-on, en traduisant un poète français, d'interpréter parfois le mot « sanglier » par l'adjectif « singulier », sous prétexte qu'en étymologie tous les deux ne font qu'un?

L'idée que j'exprime est bien aussi, au fond, celle de Grassmann : presque partout il traduit *mahiṣá* par « buffle »; il ne se fait pas scrupule d'admettre qu'un dieu puisse être dénommé « buffle » au même titre que « taureau » ou « lion », ou que l'épouse favorite du roi soit désignée par le sobriquet honorifique de « femelle du buffle » (*máhiṣī*). Bref, il proscrit à bon droit le sens vague de « gross, gewaltig », et ne le maintient que dans quatre passages, infime minorité. Cette dernière circonstance est de nature à le rendre suspect, même là; et, somme toute, on se convaincra sans peine qu'il n'y avait aucun motif pressant de le sauver pour si peu de chose, qu'il y a même avantage à s'en passer partout.

Quand le pluriel *mahiṣás* désigne les dieux, et plus particulièrement certaines classes de dieux qui ont avec le taureau céleste une incontestable affinité (les *marudādayas*, Sāy. sous R. V. x. 45. 3), c'est alors surtout, semble-t-il, que le sens de « buffle » s'impose; et aussi Grassmann le juge-t-il le plus plausible, sauf dans deux passages où le mot apparaît au singulier, mais où l'hésitation n'est pas davantage permise.

1° R. V. III. 46. 2 : *mahāñ asi mahiṣa vṛṣṇibhir* (Gr., fausse référence, 380. 2, corrigée à la ligne suivante). Pourquoi préférer ici le sens de « grand »? A cause du voisinage de *mahān* « grand »? Mais, au contraire, c'est une raison de plus de le proscrire : le poète a joué sur les mots, il n'a pu prendre plaisir à rabâcher. Disons donc avec lui : « Tu es grand, ô buffle [Indra], par tes mâles exploits. »

2° R. V. IX. 97. 41 : *mahát tát sómo mahiṣáç cakāra*..... Même observation : non pas « voici ce qu'a fait de grand le grand Sôma », mais « voici le grand exploit du buffle Sôma », avec rapprochement intentionnel des deux mots qui font allitération.

Restent deux autres passages où *mahiṣá* est également au singulier et où je me rencontre à peu près avec M. Ludwig[1].

3° R. V. IX. 82. 3 : *parjányaḥ pitā mahiṣásya parṇíno*..... Sans difficulté : « Parjanya est le père du buffle ailé », qui, ici comme au passage précédent, est Sôma, non le Soleil; le contexte et le classement de l'hymne en font foi. Il est clair que, dans la poétique védique, chaque dieu à tour de rôle peut devenir le buffle qui vole.

4° R. V. X. 66. 10 : *vātāparjanyā mahiṣásya tanyatóḥ*..... Il n'est pas moins clair que cette qualification ne saurait convenir à aucun plus qu'au dieu mugissant par excellence. Traduisons donc sans hésiter, avec ellipse de *dhartārā* qui figure au pâda précédent : « Vâta et Parjanya qui soutiennent (qui créent) le buffle tonitruant » (« le buffle-tonnerre », dirait V. Hugo).

En résumé, le sens « grand » doit être biffé, et, comme le classique n'en présente pas d'autre que celui de « buffle », aucun doute ne peut subsister sur la traduction des vers où se lit le mot *mahiṣá*.

II. Mais il n'en va pas de même de *máhiṣī*. Le classique reconnaît à ce mot deux sens distincts : « femelle du buffle » et « première épouse du roi, reine, princesse ». Il est infiniment probable que le second procède du premier et que par conséquent tous deux sont également védiques; seulement, le hasard a voulu que les trois emplois du mot au R. V. laissassent la question quelque peu indécise. Un seul indice tendrait à faire penser dès l'abord que *máhiṣī* n'est pas rigoureusement le féminin logique de *mahiṣá* « buffle » : il ne porte pas le même accent. Il est vrai qu'on remarque un changement analogue dans d'autres féminins en ī, soit *taviṣá támṣī*, *aruṣá áruṣī* (Whitney); mais, précisément aussi, *áruṣī* n'est presque jamais employé que comme substantif, nom propre même, désignant l'Aurore, et *táviṣī* est encore bien moins le féminin logique de *taviṣá*, puisqu'il signifie « vigueur » et non « vigoureuse ». Une déviation, une nuance d'acception est donc possible entre *mahiṣá* et *máhiṣī*[2]. Vérifions sur les textes cette induction encore bien précaire.

[1] Sans toutefois saisir l'opportunité de faire de Tanyatu un nom propre ni surtout de donner des feuilles au lieu d'ailes à Sôma : une fois dans la cuve, il n'est plus une plante.

[2] La règle Pā. IV. 1. 63 sur les noms de femelles d'animaux (cf. B. Liebich, *Pāṇini*, p. 103) est sans application ici, puisque le msc. est oxyton et le fm. properoxyton, à l'inverse de ce qu'on attendrait.

1° R. V. V. 37. 3 : *vadhúr iyám pátim ichántī eti yá ĩm váhāte máhiṣīm iṣirám*. C'est la clarté même, grâce aux mots *vadhú* et *páti*, qui ne laissent pas prise au doute : il s'agit bien d'une femme. Moyennant une ellipse qui rentre dans les cas les plus communs du style védique, nous comprenons : « La fille nubile que voici va cherchant un époux qui l'emmène [et fasse d'elle] une puissante (féconde) épouse royale ».

2° R. V. V. 2. 2 : *kám etám tuám yuvate kumārám péṣī bibharṣi máhiṣī jajāna*. Nous sommes en pleines ténèbres; car il s'agit d'un mythe, et, pour autant que nous y sachions comprendre, le petit enfant pourrait aussi bien être né de la « femelle du buffle » que de la « princesse »; toutefois la seconde alternative est la plus séduisante. Ce qui nous départagera, c'est le sens de *péṣī*, qui s'opppose manifestement à *máhiṣī*, mais lui-même est un ἅπαξ; Sāyaṇa ne sait qu'en dire; les sens « nourrice » (Grassmann, P. W.) et « lange » (p. w.) sont des divinations; aucune autre lumière que l'étymologie. M. Ludwig[1], qui au surplus, dans la traduction, s'est laissé égarer par la prétendue nécessité de découvrir, sous ces deux expressions, une métaphore désignant les deux araṇis, a du moins très bien vu que *péṣī* est un terme technique appliqué à la femme esclave, en tant qu'une de ses besognes essentielles consiste à piler (*piṣ*) le grain dans le mortier pour en faire de la farine. Cela posé, recourons à notre criterium de l'antithèse : la « broyeuse » et la « femelle du buffle » ne font pas contraste, ni non plus « l'esclave » et la « femelle du buffle », ni même absolument « la broyeuse » et « la princesse », mais d'une manière générale « l'esclave » et « la princesse ». C'est donc la quatrième alternative qui s'impose, et en même temps le sens s'éclaire : quelque origine qu'il faille attribuer au mythe en lui-même, qui présentement n'est pas en question, on n'aura point de peine à y reconnaître le thème courant de l'enfant royal qui n'est pas le fils de ceux qui passent pour ses parents; son père putatif n'est que son père nourricier; il est né d'une princesse et se croit l'enfant de la servante qui l'a élevé. La seule circonstance qui demeure obscure, c'est la raison qui a déterminé le poète à employer ici le mot rare *péṣī*, au lieu de *dāsī* qui se présentait naturellement à sa pensée; mais *dāsī*, dans le Véda, signifie essentiellement « femelle démoniaque », c'était une équivoque et même une inconvenance dans la glorification de la naissance de l'enfant divin, et de plus *péṣī* avait l'avantage de fournir une riche assonance avec *máhiṣī*. Ces considérations me paraissent, sinon décisives, au moins de très grand poids en faveur de l'interprétation que je résume en ces termes : « Quel est-il

[1] *R. V.*, IV, p. 395, et cf. I, p. 367.

donc, ô jeune femme, ce petit enfant que tu portes [en tes bras], toi [qui n'es qu'une] esclave? C'est la princesse qui l'a enfanté».

3° R. V. V. 25. 7 : *máhiṣiva tuád rayís tuád vājā úd irate*. Ici le commentaire glose par *mahatī*, épithète de *rayís*, ce qui soulève mainte objection : à supposer que le sens «grand» ne fût point écarté par la discussion qui a porté sur *mahiṣá*, il resterait encore qu'on serait obligé de supposer *rayí* féminin, alors qu'il est presque toujours masculin, et surtout de ne voir dans *iva* qu'une inepte cheville; or la construction de cette stance et de la suivante indique nettement, dans la pensée du poète, l'intention d'obtenir un effet par une accumulation de comparaisons, *grâveva, tanyatúr yathā*. Force est donc bien d'entendre que «du sein d'Agni la richesse et les butins s'élèvent comme une *máhiṣi*»; — non pas «eine milchkuh» (Gr.), car on ne nous informe nulle part que la femelle du buffle soit douée de propriétés particulièrement laitières; — ni même «eine starke kuh» (Ldw.), car la comparaison aurait toujours ceci d'insolite qu'elle se ferait sur un mot qui n'apparaît nulle part avec le sens de «vache», tandis qu'il eût été aisé d'écrire *dhenúr iva*, etc.; — mais tout simplement «comme une princesse opulente et splendide». Que l'on suive dès lors le mouvement lyrique des stances 7-8 : «..... Brille d'un vaste éclat[1], ô resplendissant : comme une reine, s'élève de ton sein la richesse acquise ou conquise; tes éclairs célestes parlent à voix haute[2] comme la pierre du pressoir, et, comme le tonnerre, ton bruit descend du ciel.» Tout au plus, si l'on s'étonnait de voir «une reine sortir d'Agni», en serait-on quitte pour observer que la comparaison ne porte que sur les substantifs, non sur le verbe qui en dépend; et, cette réserve faite, on ne trouvera rien de forcé, rien que d'aisé et de cohérent dans les détails de ce petit tableau.

Ainsi les mots *mahiṣá* et *máhiṣi* ne signifient jamais «grand, grande», mais l'un partout «buffle», et l'autre partout «princesse, reine, épouse royale».

13. *máhiṣvantam.*

De ces deux mots à l'énigmatique *ἅπαξ máhiṣvantam* de R. V. VII. 68. 5, la transition est tout indiquée, et l'on ne s'étonnera pas de me voir soumettre à une nouvelle analyse ce problème

[1] Ou «chante ton chant sublime».

[2] En suppléant *ucyante*, le sing. *ucyate* étant amené par les exigences du vers et grammaticalement justifié par l'attraction du voisinage de *grâvā*. Cf. R. V. I. 92. 5, et V. Henry, *Revue critique*, XXXIV (1892), p. 427. Mais, si l'on préfère la traduction par le sens passif (Ldw.), notre argumentation d'ensemble n'en est pas atteinte.

irritant. Le sens de « grand » étant désormais écarté par les considérations ci-dessus et abandonné par la majorité des interprètes, il s'agit de confronter tout ce que la tradition, la critique verbale et l'étymologie préhistorique nous peuvent apprendre de cet inconnu.

La tradition est muette, ou autant vaut. La glose de Sāy. *mahiṣvantam ṛbisam* n'est qu'un expédient absolument désespéré, et le sâyaṇiste le plus déterminé reculera, je pense, devant la cascade de contre sens où il la fait figurer : le verbe *ní yu* pris pour *nír yu*, le datif *átraye* au sens d'ablatif; rien n'y manque, c'est un des modèles les plus parfaits de l'arbitraire et de l'incompréhension sâyaṇiques. Si l'interprétation est de tous points inadmissible, au moins n'est-il pas malaisé de découvrir le chemin de traverse qui y a conduit l'exégète : dans les quatre autres passages où figurait l'aventure d'Atri et des Açvins, il était question d'un *ṛbisa*, « fente, crevasse, fosse » (cf. Gr., s. v.); ici, ce terme consacré manquait à la narration; il n'en fallait pas davantage pour que le *máhiṣvanta* en devînt le synonyme.

La critique verbale paraît avoir dit son dernier mot avec Bergaigne[1] : considérant, — d'une part, que le mot ne se rencontre point ailleurs; — de l'autre, qu'il est grammaticalement impossible de le faire dépendre, soit du masc. *omānam* dont l'isole entièrement la construction de la stance, soit de *bhójanam* qui est neutre, — il propose la substitution d'un adjectif neutre **máhiṣvad*. L'« aliment » offert à Atri par les Açvins aurait été « accompagné d'une épouse ». La conjecture est ingénieuse; mais, Bergaigne a été le premier à le constater, on ne nous conte nulle part que les Açvins aient procuré une épouse à Atri. On est obligé de se rejeter sur l'argument qu'ayant marié tels autres de leurs protégés, ils ont bien pu occasionnellement marier aussi celui-là : thème légendaire possible, évidemment, mais enfin, pour nous, imaginaire. Ajoutons que l'altération du texte serait très forte et tout à fait inexplicable : si jamais on y eût lu **máhiṣvad*, on ne voit pas comment s'y serait substitué d'abord **máhiṣvantaṃ*, puis l'inintelligible *máhiṣvantaṃ*[2].

Bref, il n'y a pas de correction possible : il faut que *máhiṣvantaṃ* demeure; pour cela, il faut qu'il soit une forme neutre; et,

[1] Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 82, et *Quarante Hymnes*, p. 42 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 42.

[2] En vain essayerait-on de sauver la lecture proposée en comprenant, comme dans le passage précédent, que le don « brillant » des Açvins est *comparé* à une « princesse », soit *máhiṣvat* = *máhiṣīm iva* (cf. *supra*, n° 12, II, 3°); car, d'abord, cette dernière objection subsisterait toujours; et, littérairement, la tournure aurait un aspect forcé et insolite qui la ferait condamner sans hésitation de quiconque aurait la moindre habitude du style védique.

pour qu'il soit du neutre, enfin, il faut de nécessité qu'il se rattache, non à un adjectif **máhiṣ-vant-*, — qui ne peut signifier rien du tout, puisqu'il n'y a pas de mot *mahiṣ-*, — mais à un tétrasyllabe *mahi-ṣvanta-*, composé qui, de par la structure et l'accentuation, se placerait sur la même ligne que *máhi-kṣatra-*, *máhimati-*, et autres.

La difficulté sans doute n'est que déplacée, en ce sens que c'est alors la fin du mot qui devient obscure : *máhi-* existe, mais non pas **svanta-*[1]. Toutefois la substitution graphique du *ṣ* au *ç* est attestée dans le Véda par plusieurs exemples; à plus forte raison se conçoit-elle dans un mot qu'on avait cessé de comprendre; et, en présence de l'éranien *spenta-* « saint », lit. *szventa-s*, sl. *svętŭ*, il n'y a rien d'excessif à postuler un sk. **çvanta-*, ou peut-être fm. **çvantā*, qui aurait signifié quelque chose comme « gloire, béatitude, prospérité, sainteté ». C'est cette survivance, partout ailleurs effacée, que je crois retrouver ici, peut-être à la faveur de la manie archaïsante du poète, ou parce qu'une version de l'histoire d'Atri lui avait fourni, comme épithète à *bhójanam*, cet adjectif traditionnel **máhiçvantam*, que lui-même il ne comprenait plus guère, mais qu'il a superstitieusement reproduit.

On n'objectera point le caractère isolé du mot restitué, car tous les composés par *máhi-* initial sont d'une extrême rareté; il en est quatre ou cinq qui ne se rencontrent chacun qu'une fois dans tout le R. V. : il n'y avait vraiment pas de raison pour que *máhiçvanta* fût mieux partagé.

Plus grave serait l'objection tirée de l'absence du simple **çvanta*. Mais, faute d'apparaître dans les textes sanscrits, au moins ne manque-il pas de répondants ailleurs, et en sanscrit même : M. Fick[2] y rattache *çvāntá* et *çvātrá*, quel que soit d'ailleurs le sens assez flottant de ces épithètes, rares elles aussi; le nom commun *çuná-m* « prospérité, bénédiction », avec le degré réduit de la racine comme dans got. *hun-sl* « sacrifice », est d'emploi assez courant pour compenser l'absence de son congénère et en rendre probable l'existence aux premiers temps védiques. Le miracle, à vrai dire, ne serait pas qu'on retrouvât en sanscrit l'indo-européen **kwen-to-*, mais, bien au contraire, qu'un mot qui devait être appelé en avestique à une si haute fortune eût disparu de la langue des Védas sans y laisser la moindre trace de son passage.

Je ne me crois donc pas téméraire en traduisant : « La nourriture brillante qui vous appartient, ô Açvins, [l'aliment] de haute

[1] Le classique *sv-anta-* est naturellement hors de cause.
[2] *Vgl. Wbuch d. Idg. Spr*[4], I, p. 49.

sainteté », ou « de grande prospérité », ou « de large bénédiction[1], vous le donnez à Atri... »

L'interprétation est d'autant moins suspecte que, s'il faut en croire le savant article cité en note, ce ne serait pas la seule survivance indo-éranienne que renfermerait cette stance visiblement compilée de matériaux très anciens.

14. R. V. III. 7.

Cet hymne, à coup sûr, n'est point commode et ressemble fort au défi d'un Lycophron à un Saumaise; mais l'interprétation, pourtant, n'en paraît pas à beaucoup près aussi ardue, ni surtout le texte aussi fautif que le suppose Grassmann (I, p. 525). C'est à peine s'il y faut faire une correction, et les idées, pourvu qu'on se mette au point de vue exact, rentrent dans les thèmes védiques les plus ordinaires.

Le rituel assigne l'hymne à Agni. A cela point d'objection, à condition toutefois qu'on entende par là l'Agni céleste, incarnation aussi légitime que toute autre et ici spécialement visée. Que le poète ait cru devoir entourer la glorification du soleil levant de tous les raffinements de langue et de toutes les obscurités de style que lui fournissait la phraséologie védique; que, plus tard, les ritualistes aient introduit dans sa pensée initiale mille raffinements nouveaux sur l'Agni terrestre, sur Sôma, etc., qui peut-être même y préexistaient à titre de vagues allusions : ce sont des considérations secondaires que nous devons reléguer à l'arrière-plan. Le point essentiel qu'il nous est interdit de perdre de vue, c'est qu'on nous décrit UN LEVER DE SOLEIL. Si la mignonne devinette que j'ai relevée en 2 d n'en paraissait pas au lecteur une preuve tout à fait convaincante, je le renverrais avec confiance à la stance 10 qui clôt le morceau et le glose pour ainsi dire tout entier.

Une fois admise cette idée fondamentale, il devient relativement aisé de fixer le sens de quelques mots importants et, en premier lieu, de *dhâsí* (1 et 3) pour lequel on a le choix entre « demeure » et « nourriture »; car l'explication de Sây. *dhâser dhârayitur* n'est qu'un aveu déguisé d'impuissance. Grassmann et M. Ludwig, qui songent au sôma et au lait, choisissent « nourriture »; mais le P. W. ne se prononce pas : essayons « demeure », nous verrons bien.

Vient ensuite *atasá* (3), nécessairement adjectif puisqu'il est épithète de *dhâsí*. Le sens « buisson » ou « vent » se trouvant exclu

[1] « Votre pain bénit » enfin, pour traduire d'une liturgie dans une autre; et, sur la fin de la stance, cf. *loc. cit.*, et Neisser in *Bzzbg. Btr.*, XVII, p. 244.

par là même, on songe naturellement à la signification primitive et étymologique qui a abouti à celui-ci : racine *at* « aller, marcher, courir », et Sāy. y a songé tout le premier. Eh bien donc, « la demeure voyageuse », voilà qui s'applique merveilleusement au soleil.

Cette demeure peut être le soleil lui-même; mais il est évident que le soleil peut également être conçu comme maître de la demeure et roi de l'astre qui le porte : c'est pourquoi nous voyons les deux épithètes symétriques *çitipṛṣṭhá* et *nílapṛṣṭha*[1] appliquées respectivement en 1 et en 3 à la demeure et au maître de la demeure. Quant à la valeur intime de ces deux adjectifs, on s'en rendra compte sans peine, et sans recourir au double aspect de lumière et de fumée qui caractérise l'Agni terrestre, si l'on veut bien se souvenir de l'une des descriptions du soleil qui reviennent le plus communément dans les Védas : le soleil a deux faces, l'une blanche, l'autre noire[2], et chacune des deux est naturellement la face dorsale par rapport à l'autre; bien entendu, c'est le soleil blanc qui fait le jour; mais, si l'on veut, c'est tout aussi bien le soleil noir, en se retournant sens dessus dessous. Le poète a joué de tous ces thèmes à la fois.

Ces préliminaires posés, passons à l'examen de détail.

1. — *a*) *dhāsér* ne saurait être ablatif puisqu'il a pour épithète le génitif *çitipṛṣṭhásya*. A la grande rigueur, on pourrait imaginer que le génitif en dépendît et qu'il fallût construire « le *dhāsí* du *çitipṛṣṭhá* »; mais cette cascade de subordinations est à tout le moins improbable, les deux cas identiques et contigus doivent s'accorder ensemble. Il s'ensuit que *dhāsér* ne peut pas être le complément du verbe *ārúḥ*. — *b*) En tant que génitif il ne paraît pas non plus dépendre du substantif *vāṇíḥ* fm., avec lequel, en dépit de la traduction de Grassmann et de l'apologie sommaire de M. Ludwig[3], il est impossible de faire accorder *yé* msc. Il ne demeure donc que la ressource de suppléer en *a* un mot facile à sous-entendre, de préférence *raçmáyas* « rênes lumineuses, rayons », qui au surplus se trouve exprimé un peu plus loin en 9 *b*, et de considérer *vāṇíḥ* comme accusatif construit parallèlement à *mātárā*, tout comme le sont sans aucun doute possible *devân* et *ródasī* en 9 *d*. Ce sont les rayons du soleil levant qui pénètrent tout à la fois « les deux parents » (le ciel et la terre) et « les sept tons musicaux », en tant qu'ils rendent tout ensemble

[1] La différence d'accentuation est fort surprenante, mais ne saurait en aucune façon recéler une différence de sens. La règle Pā. VI. 2. 138, prévoit explicitement le cas.

[2] Cf. R. V. X. 37. 3 *c d*, et les références sous A. V. X. 8. 7 et 32, dans V. Henry, *A. V.*, X-XII, p. 27 et suiv. et 75 et suiv.

[3] Référence générale : 308 = *R. V.*, I, p. 334 et IV, p. 298.

aux mondes la clarté et la voix ou, plus particulièrement, font éclater avec le jour les hymnes des prêtres célestes et terrestres[1]. — *c d*) Rien que de simple : le jour naissant éveille le ciel et la terre, dont la double et féconde activité débute par la liturgie du sacrifice; car il n'est pas un instant douteux que *prá yaj* ne signifie « sacrifier », et non pas simplement « procurer »[2]. L'expression « sacrifier la longue vie », qui a un pendant fort intéressant dans le même morceau en 10 *d*, doit s'entendre comme beaucoup d'autres où un intransitif a pour complément un accusatif : *vṛṣṭím pavasva* « clarifie-toi la pluie » signifie : « en te clarifiant verse [sur nous] la pluie »; et de même *dirghám áyuḥ prayákṣe* « pour offrir le saint sacrifice dont la conséquence est la longévité [du sacrifiant] ».

2. — *a b*) *divákṣasas* est plutôt, d'après les indications du sens général, nominatif pluriel (Gr.) que génitif singulier (Ldw.); mais cela n'importe point au fond. Le soleil, d'une part, trait les vaches célestes qui donnent le lait de la lumière; d'autre part, en tant que dieu, il peut être censé les monter, elles sont donc ses cavales; et alors, en tant qu'il est lui-même un étalon, elles deviennent ses femelles. Le poète joue sur cette triple idée : cf. *infra* 9 *a b*. — *c d*) Changement brusque de tour : on vient de parler du mâle (Soleil); à présent on l'interpelle. L'idée aussi change, le thème est évidemment emprunté à une énigme de folklore primitif : le Soleil a bien des femelles, soit les nuées qui l'accompagnent, ou, mieux ici, toutes les aurores passées et futures; mais, tandis qu'il repose au fond de sa cachette nocturne, il n'y a qu'une seule de toutes ces vaches (l'Aurore actuelle), qui en pénètre le mystère, l'entoure de ses soins, marche à sa rencontre et lui fraye la route. Le double accusatif se justifie grammaticalement de cette façon : *tvā* dépend de *pári*, et *vartaním* de *carati*.

3. — *a b*) Le sens est le même que plus haut, 2 *a b*. — *c*) Pour régir le génitif *dhāsés* et supporter l'épithète *nilapṛṣṭho*, il faut reprendre le nominatif *pátis* qui est exprimé en *b*. Quant à la phraséologie du vers, voir le préambule général du présent article. — *d*) On n'obtient aucun sens avec *vasa nivāse* (Sāy. suivi par Gr.). Au contraire, en rattachant *avāsayat* à 1 *vas* ou plutôt encore à 2 *vas*, « il les a fait luire » ou « il les a revêtues », on rentre dans le courant ordinaire de la métaphore védique : le soleil colore de ses rayons ses femelles, les aurores ou les nuées qui l'entourent de leur gloire.

[1] L'idée est reprise et développée plus bas, dans la stance 7.
[2] Cf. Pischel, *Ved. Stud.*, I, p. 98 (sur la stance 10 du même hymne).

4. — *a b*) Les *vahátas* fm. «charrieuses» sont naturellement toujours ces mêmes femelles (cf. 2 et 3 *a b*), et il n'y a aucune raison d'y chercher des «rivières» (Sāy.) autrement que par un raffinement d'allégorie. Le patronymique *tvāṣṭrám* signifie sans difficulté «le fils de Tvaṣṭar», soit une nouvelle appellation peu commune de l'Agni ici visé, c'est-à-dire du Soleil; mais, à un moment donné, on a dû prendre cet accusatif pour un neutre dont il avait tout l'aspect extérieur, et en conséquence on l'a affublé de l'épithète insignifiante *máhi* substituée au très significatif duel *mahí*. La lecture *mahí*, seule correction que je propose dans toute l'étendue de ce texte mystérieux, est suggérée d'abord par la mention des *ródasī* en fin de stance, l'un et l'autre mot signifiant en définitive «le ciel et la terre»; puis, elle a le mérite de procurer un régime au verbe transitif *stabhūyámānam*, qui autrement aboutirait à un quasi non-sens[1]. On connaît de reste le rôle d'Agni ou du dieu solaire en tant que «l'étai» du ciel et de la terre[2]. — *d*) *ékām iva* «comme [un mâle pénètre dans] une femelle» (Sāy.), mais bien plutôt «il a pénétré à la fois ces deux femelles comme [si elles n'étaient à elles deux qu']une seule» : la conception vulgaire de l'accouplement se double d'un paradoxe, d'un mystère ou d'une sorte de miracle.

5. — La stance est facile et exprime une idée fort commune : les chantres seuls, qu'ils soient au surplus les célestes louangeurs ou les prêtres du sacrifice terrestre (cf. le préambule et *infra* 7), sont initiés à la nature intime du dieu solaire, savent ce qu'il convient de faire pour flatter ses goûts, le faire surgir à l'orient chaque matin, le rendre propice aux vœux des hommes.

6. — La même idée se poursuit : le verbe *anayanta* ne peut avoir pour sujet que «les chantres» mentionnés en 5; mais le développement devient quelque peu laborieux. — *a b*) Ici, comme en beaucoup d'endroits où l'on lit *mahás*[3], il faut sous-

[1] On objectera que ce verbe est passif et signifie «étayé, immobile». Sans doute il pourrait avoir ce sens; mais on conviendra que l'idée ne serait guère à sa place dans un tableau qui multiplie pour le héros les images de mouvement. R. V. VIII. 6. 16, je traduis : «celui qui cernait les eaux en les arrêtant (Vṛtra)», et R. V. X. 46. 6, je remarque qu'il manque une ou deux syllabes, en sorte que la restitution *tritá ápa* (= *apá*) *stabhūyán* semble bien permise dans un passage qui ne déroge point à l'obscurité caractéristique de toutes les stances où il est question de Trita. Au reste, si l'on se refuse à cette interprétation, on traduira le verbe comme passif et *máhi* comme adverbe (simple cheville), et le sens général n'en recevra aucune atteinte.

[2] Ce concept mythique a abouti à la divinisation même du Skambha (A. V. X. 7-8), pour laquelle je renvoie à ma traduction de l'A. V.

[3] Et comme dans ce morceau même, en 10 *d*, où le sens *mahé* = *divé* s'impose presque avec nécessité.

entendre *divás*, à ce point que les deux termes peuvent être considérés comme équivalents : le « bruit du ciel » est précisément le « cantique » (*çúṣá* en apposition à *ghóṣa*) que l'on entonne à la louange du Soleil. — *c d*) Nous entrons en pleine obscurité. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'inintelligible fatras de Sāyaṇa et sur les traductions jusqu'à présent publiées, pour se convaincre de la nécessité absolue d'essayer à ses risques et périls quelque voie nouvelle. Divisons les difficultés et procédons lentement du connu à l'inconnu. Voici les mots qui se comprennent à la lecture : « là où le taureau a grandi conformément à sa nature propre ». Le taureau qui grandit, on l'a vu, c'est le soleil qui se lève : il y aurait donc avantage à corriger *jarítúr* en *jaritá*, soit donc « le taureau chanteur », et non « le taureau du chantre ». Sans doute, il se peut fort bien que le chantre considère le taureau comme sien, en tant que ses chants l'appellent, l'apprivoisent et l'amènent; mais on admettra avec moi que c'est là une idée probablement postérieure, artificiellement introduite par un changement facile au texte. Peu importe, au surplus, puisque nous sommes sûrs de l'identification du taureau. Si maintenant *áti vakṣ* signifie « grandir en dépassant », il va de soi que *pári vakṣ* doit vouloir dire « grandir en entourant ». Et, dès lors, que peut bien « entourer » le veau-soleil qui grandit selon sa loi, sinon la mamelle de la vache-nuit?

> ... Car la nuit, c'est la vache noire
> D'où sort le lait blanc du matin .....
> L'homme à ses pis gonflés de sève
> Chaque soir se pend et s'endort .....

a dit M. E. Blémont dans la pièce exquise où il a si heureusement associé dans une forme parfaite le mythe védique et la réflexion moderne. Or, tout justement, le sens de *aktór* n'est pas douteux, et le mot inconnu *dhâna* a autant de chances de procéder de la racine 2 *dhā* que de toute autre; car l'emploi d'un ἅπαξ signifiant « mamelle » n'a rien de surprenant[1] dans un morceau d'un style aussi visiblement contourné et bizarre; et, à tout prendre, qu'on le traduise par « mamelle » ou n'importe quoi, *dhâna* sera toujours un ἅπαξ : le plus sûr est donc de l'interpréter de la seule façon dont on obtienne un sens, soit isolé, soit cadrant avec l'ensemble. Le veau-soleil est le nourrisson de la vache-nuit : nul ne saurait trouver à redire à cette métaphore.

7. — Le texte ne présente aucune difficulté : il ne faut que le

[1] Ce n'est pas d'ailleurs le seul ἅπαξ que se soit permis le poète; mais le second est beaucoup plus anodin (cf. 10 *a*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

traduire littéralement. — *a*) Toute la question est de savoir s'il ne s'agirait pas ici de douze prêtres célestes, exactement douze dieux louangeurs, et sans doute même les douze Âdityas de la tradition brâhmanique, répartis ici, suivant le rite terrestre, en sept hôtars et cinq adhvaryus. C'est le plus probable, d'après *c d* et notre commentaire sur 5-6. — *b*) Le « séjour caché de l'oiseau », on le sait, c'est, sur terre, la place d'Agni dans la védi, et, au ciel, la cachette du soleil avant son lever[1]. — *c d*) Ces taureaux, qui sont des dieux, et qui se tournent vers l'orient comme font les prêtres au service divin, sont sûrement les mêmes personnages que les officiants nommés plus haut : le poète transporte au ciel, non seulement le sacrifice, mais tous les détails de la liturgie terrestre.

8. — Stance de liturgie pure, qui, du moins à en juger par le préambule, paraît avoir été composée pour une âprî, et qui, en fait, figure dans l'âprî R. V. IH. 4 (st. 7) : soit qu'elle ait appartenu légitimement à ce dernier hymne, ou au nôtre, ou à tout autre, elle n'appelle aucun commentaire; c'est du délayage.

9. — *a b*) Puisque *raçmí* est masculin, l'idée exprimée en *b* ne saurait être, comme l'admet M. Ludwig, la continuation de la métaphore en *a* sur les « femelles ». Ce sont deux tableaux parfaitement distincts qui se succèdent sans se confondre : *a*) le soleil féconde ses femelles; *b*) le soleil monte ses cavales et les conduit (cf. 2 *a b*). Ainsi, tout le morceau forme, d'un bout à l'autre, un ensemble rigoureusement cohérent. — *c d*) Sur la construction *devân ródasi*, comparer la construction parallèle *mâtárâ vânih* en 1 *a b*.

10. — La stance finale (car 11 n'est qu'une clausule commune à toute une classe de poésies) sert, on l'a vu, de commentaire à l'hymne tout entier, en nommant expressément « les Aurores », qui jusqu'à présent n'avaient été qu'indiquées par de vagues allusions à des femelles, vaches ou cavales. Ceci nous démontre une fois de plus, ainsi que je ne me lasserai pas de le redire, que les poètes védiques ne sont point du tout étrangers à l'art d'une composition claire et bien ordonnée suivant le goût occidental, et qu'en prenant beaucoup de soins pour être obscurs, encore s'ingénient-ils à nous donner les moyens de résoudre les énigmes qu'ils nous posent : c'est à nous de savoir les lire sans

[1] Cf. III. 5. 6 *c*, et Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 9 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 9. Aujourd'hui je traduirais en séparant les deux propositions : « La peau du dormeur est [la même chose que] le séjour de l'oiseau, et c'est cela même que garde Agni..... »

rien laisser échapper de leur pensée. — *a*) L'ἅπαξ *draviṇas* au sens de « riche » doit s'expliquer, ce me semble, par un écourtement hypocoristique de *draviṇo-dā*, tout comme on a en grec Πλουτᾶς ou Πλοῦτος de Πλούταρχος ou Πλουτογένης[1]. Le mot *pṛkṣá* « prompt » prend dans le composé le sens spécial et technique de « matinal ». — *d*) Sur *mahé*, cf. 6 *b*, et sur la construction, cf. 1 *d* : « rends hommage au ciel le péché » revient à dire « expie notre péché pour nous en rendant hommage au Ciel ».

11. Cf. Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 10 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 10. — Refrain banal et sans intérêt.

*
* *

Je donne maintenant, à titre de conclusion et de résumé, une traduction complète et suivie, aussi littérale que possible, de tout le morceau. Il est bien entendu que cette traduction sera moins intelligible encore que le texte, si le lecteur ne veut bien prendre la peine de se reporter pour chaque stance au commentaire afférent.

1. Les [rênes] de la demeure à l'échine blanche, en s'élevant,
ont pénétré les père et mère et les sept tons musicaux :
les père et mère qui environnent [tout] marchent de concert
et s'avancent pour offrir le sacrifice qui procure la longue vie.

2. Les vaches célestes sont les cavales du mâle :
il monte sur elles, qui sont déesses et portent le [lait] liquoreux.
[Mais,] tandis que tu reposes au siège de l'ordre divin,
c'est une vache unique qui t'entoure de ses pas [et fraye] ta route.

3. Il est monté sur elles qui se font dociles,
Lui, leur savant maître et époux qui sait trouver les richesses;
lui, le maître à l'échine noire de la demeure voyageuse,
il les a revêtues successivement de ses aspects multiples.

4. Fortifiant le fils toujours jeune de Tvaṣṭar, par qui ciel et terre
sont étayés, les charrieuses le charrient :
lui, dont le corps resplendit sur son siège,
il pénètre les deux moitiés du monde à la fois comme si
elles n'étaient qu'une seule femelle.

[1] J'ignore si l'observation qui suit a déjà été faite, mais à tout hasard je l'insère ici : il me semble que *drávina*, etc. « richesse » dérive de *dru*, non comme signifiant « mobile, meuble », mais d'une façon beaucoup plus matérielle par la filière « objet fondu, métal fondu, métal précieux, or, richesse en général ». Que l'on compare, malgré la différence d'accentuation, le mot *draví* « fondeur » et la glose de Sāy. sur R. V. VI. 3. 4 : *dravir ṇa | dravir drāvayitā svarṇakāraḥ | sa yathā svarṇādikaṃ drāvayati tathā*... Ainsi *draviṇa* et *suvarṇa* seraient identiques.

5. Ils savent ce qu'aime le mâle rouge,
et ils se complaisent aux ordres de l'étincelant,
eux les brillants au bel éclat qui resplendissent du haut du ciel,
à qui appartient l'offrande et la louange majestueuse chantée
par la troupe (des hommes ou des Maruts).

6. Et, en faveur des père et mère, ils ont conduit comme il faut
le bruit du ciel, cantique [adressé] au ciel et à la terre,
à l'endroit où, entourant la mamelle de la nuit, le taureau-
chanteur a grandi conformément à la loi qui lui est propre.

7. Avec les cinq adhvaryus, les sept prêtres
gardent le doux nid caché de l'oiseau;
tournés vers l'orient s'enivrent les taureaux toujours jeunes;
car, étant dieux, ils ont suivi les lois des dieux.

8. J'invoque tout d'abord les deux hôtars divins;
les sept impétueux s'enivrent de l'oblation sainte :
en louant la sainteté, c'est la sainteté même qu'ils profèrent,
ceux qui gardent la loi et dont la méditation pieuse suit la loi.

9. Mainte femelle est en rut pour le grand étalon;
le mâle étincelant tient les rênes bien en main.
Ô hôtar divin, toi dont l'enivrement est sagesse[1],
amène ici les grands dieux et les deux déesses Ciel-et-Terre.

10. Ô généreux donateur, les [déesses] à la belle voix qui se
vouent au sacrifice matinal,
les Aurores au bel étendard ont brillé en apportant la richesse;
et toi, ô Agni, de par la grandeur de la Terre,
sers le Ciel[2] pour qu'il nous pardonne le péché même
dont nous sommes coupables.

11. L'oblation, ô Agni, et la conquête miraculeuse de la vache,
fais-les réussir chaque jour et à tout jamais pour le sacrifiant :
puissions-nous avoir un fils qui se perpétue et prolonge notre race!
O Agni, bénis-nous et accorde-nous cette faveur!

15. *viśám ebhyo asravo.*

On est parfois prodigue d'ellipses dans l'interprétation du Véda. C'est une ressource précieuse dont il ne faut point abuser. En fait, il ne paraît pas que le poète védique jouisse en cette ma-

[1] Sur cette antithèse, assez aimée des poètes védiques, voir surtout Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 89 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 403 (sur R. V. IV. 5o, 2).

[2] Comme confirmation définitive du sens de *mahé*, considérer le rapport antithétique avec *pṛthivyáḥ* qui autrement n'avait que faire ici.

tière d'une licence beaucoup plus grande que ses confrères classiques, et une étude d'ensemble que je projette montrera, s'il en est besoin, que la prétendue ellipse n'est, la plupart du temps, que le rappel d'un mot antérieurement exprimé. Beaucoup plus rare est le cas où il faut vraiment suppléer un mot non exprimé[1], mais suggéré d'ailleurs par les mots voisins et le mouvement de la phrase.

De ce dernier genre serait l'ellipse supposée en VI. 61. 3 *d* (hymne adressé à Sarasvatî déesse et rivière), pour éclaircir le sens du pronom *ebhyas*. Il faudrait suppléer *manuṣyèbhyas*, suggéré par *kṣitíbhyas* qui précède, ou *síndhubhyas*, suggéré par *avánis* et par la nature aquatique de Sarasvatî[2]; mais c'est déjà une assez large indécision que d'hésiter entre des « hommes » et des « rivières »; et, comme elle se complique à son tour de ce que *ebhyas* peut être à volonté datif ou ablatif, de ce que *viśám* est glosé simplement *udakam* par Sây., de ce qu'on peut assigner à *asravas* intransitif « tu as coulé » un sens voisin du transitif « tu as fait couler », etc., ces trois pauvres petits mots, torturés en cent façons, s'accommoderont complaisamment à toutes les combinaisons d'idées imaginables sans jamais se fixer à une seule.

Le πρῶτον ψεῦδος, ici, c'est l'ellipse elle-même : il ne saurait y avoir ellipse dans cette phrase, et cela saute aux yeux, puisque *ebhyo* est sans accent, donc anaphorique et non démonstratif, impliquant un rappel d'objets déjà nommés, et non, à un degré quelconque, même aussi faible qu'on voudra, l'introduction d'objets nouveaux ou simplement suggérés. Qu'on propose la lecture *ebhyó*, à la bonne heure; mais, jusque-là, il faudrait s'astreindre à traduire le texte sans y rien ajouter. Lors donc que M. Ludwig reproche si fort à Grassmann de traduire *ebhyas* par « jenen », il commet une faute presque aussi grave, à peine masquée dans sa traduction par l'emploi du mot « ihnen »; car, si « ihnen » en allemand peut représenter le « Flüsse » de la phrase précédente, il est bien certain qu'en sanscrit *ebhyo* ne peut représenter *avánis*, et que, pour lui faire signifier « Flüsse », on est obligé de suppléer un mot masculin *síndhubhyas*, c'est-à-dire, bon gré mal gré, de transformer en démonstratif un pronom anaphorique[3].

Le seul procédé légitime, c'est de remonter à l'anaphore, et on ne la cherchera pas bien loin, puisque au début de la stance on rencontrera le masculin pluriel *devámîdas*, développé ensuite

[1] Voir plus haut, n° 16, sur la stance 1 *a*.

[2] Cf. Ludwig, *R.* V. I, p. 185, et IV, p. 176.

[3] Le dilemme est à trois branches, mais inéluctable : il faut corriger *ebhyó* (démonstr.), ou *ābhyo* (anaph.), ou renoncer à l'ellipse; or les deux premières alternatives sont unanimement rejetées.

par « la postérité de l'infâme sorcier Brsaya ». C'est évidemment à ce mot que nous reporte *ebhyas*, en sautant par-dessus le pâda intermédiaire *utá kṣitíbhyo avánir avindo*. Qu'on n'objecte pas qu'il nous force à remonter bien haut pour un petit pronom anaphorique des objets les plus rapprochés; car justement *il ne peut pas* porter plus près, puisqu'il n'y a pas dans la phrase un masculin pluriel plus rapproché de lui que *devanídas*. Au reste, l'expression n'offre aucune amphibologie en français non plus qu'en sanscrit, pourvu qu'on prenne soin de ne pas changer les genres : « Ô Sarasvati, accable les impies... Pour [nos] tribus tu as conquis les flots; pour eux tu as coulé poison[1] ».

Ceci n'est qu'une première esquisse de traduction, destinée à montrer que *ebhyo*, de quelque manière qu'on l'analyse, ne peut représenter que « les impies »; mais il demeure la question de savoir s'il est datif ou ablatif. Datif, semble-t-il, ainsi que je l'ai traduit, si l'on s'en rapporte à la corrélation antithétique avec *kṣitíbhyo*, qui est sûrement datif. Mais admettons avec M. Ludwig que *ebhyo* soit ablatif : la corrélation en sera-t-elle abolie? Nullement : dans notre interprétation, le premier mot signifiera « *pour* nos tribus », le second « *loin* des impies », et l'antithèse postulée se compliquera d'une antithèse accessoire corsée d'un raffinement grammatical. Triple raison de pencher de ce côté. Essayons : nous obtenons « tu as coulé en échappant aux impies », sens conforme à toute la légende des rivières.

Que faire maintenant de *viṣám*, complément de *asravas* ou apposition de Sarasvatì? « Tu as fait couler du poison » ou « tu as coulé poison en échappant aux impies » est une pure ineptie. Oui, sans doute, *viṣám* est gênant dans ce sens, mais il l'est dans tous les sens : il est paradoxal et presque irrévérencieux de supposer que Sarasvatì ait jamais pu « couler poison » pour quelqu'un, même pour « les impies »; et, d'autre part, si l'on admet ici le sens bien suspect pour *viṣá* de « liquide » en général ou « eau », on n'aboutit qu'à la banalité « tu as coulé fluide en échappant aux démons ». On conviendra que c'est pour tant d'efforts un mince résultat. Combien ne serions-nous pas plus à l'aise, si d'aventure le texte pada portait *vi-sám*, que nous traduirions sans hésitation par *ví ca sáṃ ca* (cf. VI. 72. 11 *c*), à une nuance près? Et que pourrait-on souhaiter de plus anodin qu'une conjecture qui fournit un sens irréprochable sans coûter une lettre ni un accent au texte de le saṃhitâ? C'est bien cela : la Rivière céleste

[1] Il est plus qu'étrange, sous prétexte que la première demi-stance est à l'impératif et la deuxième au passé, d'approuver l'inintelligente glose de Sây. : *pi barhaya nyabarhayas* (Ldw.). Nous avons affaire ici, comme souvent dans le Véda, à une stance qui fait verset et répons.

a dû commencer par se diviser (*ví*) pour échapper aux démons qui la retenaient; elle leur a glissé dans les mains sous forme de pluie; après quoi, descendue sur terre, elle s'est reconstituée (*sám*) pour rouler parmi nous ses flots majestueux (*avánīr, asravas*). Ainsi toutes les parties de la stance se joignent en un concept unique, cohérent et rigoureusement conforme aux idées védiques. Je ne dis pas, d'ailleurs, que l'auteur de la stance, tout en jonglant avec les préfixes verbaux, ait été insensible à la séduction d'un calembour sur *vi-sám* et *visám*[1].

16. *prāmṛṣe* et *apramṛṣyá*.

Il arrive assez souvent à Say. de rapprocher au cours de son commentaire les passages parallèles. Cependant, à propos de II. 35. 6 *c* du R. V., il a omis de mentionner III. 9. 2 *c*, et réciproquement, bien que ces deux fragments, si je ne m'abuse, se complètent et s'éclairent manifestement l'un l'autre. Les deux hymnes s'adressent à Apāṃ Napāt, et le premier le décore de l'épithète *apramṛṣyá*, qui est l'équivalent exact du *ná pramṛṣe* du second, et sur laquelle on peut voir l'interprétation fort topique de Bergaigne[2]. En même temps, la comparaison des deux idées exprimées, au fond identiques, fait voir que la phrase *ná te pramṛṣe nivártanam* se résout, par une facile métonymie, à quelque chose comme *ná tvám pramṛṣe yády ápi nivṛttó 'si*, et que le sens de «mittel zum rückkehr» (P. W.) et celui de «niedersteigen» (Ldw.) sont également impropres ici pour *nivártanam*, fort à propos glosé par *vināśas* au commentaire officiel. La demi-stance III. 9. 2 *c d* signifiera donc : «O Agni, alors même que tu as disparu, on ne saurait t'oublier», — en anglais, peut-être plus exactement encore, «*we can not miss thee*», — «puisque, étant absent, tu es encore ici». En un mot, c'est la formule de la présence réelle d'Agni invisible et caché. Et, de même, à la demi-stance II. 35. 6 *c d*, on traduira : «[Encore que tu sois caché] là-haut dans les forteresses crues[3], on ne saurait t'y oublier», c'est-à-dire «oublier ta présence aussi réelle que cachée; [car tu

[1] Dans le même morceau (st. 1 *c*), remplacer *avasám*, qui ne fournit ici aucun sens, par *avaçám* : «Elle qui a dévoré le Paṇi incapable de lui résister» : simple échange de sifflantes.

[2] Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 98, et Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 67 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 357.

[3] Pourquoi dissimulerais-je que je serais aujourd'hui très disposé, en conformité de ce que j'ai dit au n° 1 de ces *Vedica* (= *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97 et suiv.), à corriger *ándasu* en *andhásu* et à comprendre «dans les citadelles aveugles» ou «obscures»? La lecture nouvelle a pu parfaitement être introduite par un remanieur qui s'est complu à hasarder sur ce mot le branlant échafaudage de métaphores si ingénieusement démonté par Bergaigne.

es toujours là quoique absent, et la preuve, c'est que] les démons et les mensonges ne te manquent pas », c'est-à-dire « savent bien t'y atteindre ». Le sens implicite et suggéré à titre de conclusion est fort probablement : « Tâchons donc d'être aussi habiles qu'eux ! »

Les autres cas d'emploi de l'épithète *apramṛṣyá* ne sont pas décisifs pour le sens, mais ne contredisent en aucune façon celui qui résulte du rapprochement de ces deux passages : IV. 2. 5 *b*, « le sacrifice qu'on ne doit au grand jamais négliger », et VI. 32. 5 *d* « l'objet inoubliable », sont des alliances de mots parfaitement justifiées; bien plus, l'*apramṛṣyáṃ rékṇas* ou *dātrám* de VI. 20. 7 *c d*, se trouvant, d'après la demi-stance précédente, enfermé dans les forteresses de Pipru, n'est autre chose lui-même que le trésor caché et retenu par les démons, c'est-à-dire encore une incarnation de cet Apāṃ Napāt à qui nous avons vu appliquer par deux fois cette locution, évidemment devenue traditionnelle et de style dans les morceaux consacrés à sa louange.

17. *nâsatya* sg.

La fin du vers R. V., IV. 3. 6 *c* est fausse, et il manque à l'ensemble une syllabe à restituer devant *kṣé*. La jolie correction de Bollensen *ukṣṇé* ne s'appuie sur rien et suppose une corruption à peu près inexplicable. Ce reproche n'atteint pas la conjecture, d'ailleurs fort réservée de M. Ludwig, *yákṣe*, qui se fonde sur une haplographie possible; mais cette lecture, comme on pourra s'en convaincre sur la traduction[1], ne donne aucun sens précis, non plus que *cákṣe* où aucune haplographie ne serait plus en cause; et enfin l'une et l'autre ont l'inconvénient de ne pas respecter l'accentuation traditionnelle et de modifier le texte sans égard aux ressources du texte même.

Que l'on considère la stance tout entière : elle se compose de quatre interrogations mystiques, adressées à Agni, dont trois sont introduites par l'interrogatif *kád*. Il ne manque qu'au troisième vers, et l'on se trouve naturellement amené ainsi à le rétablir devant *kṣé*, où il se trouvait également exposé à une sorte d'haplographie. Il n'y a pas à arguer de la cacophonie que produit à notre oreille la combinaison *kát kṣé*, puisque nous ignorons comment elle affectait l'oreille des ṛṣis ou dans quelle mesure leur prononciation pouvait l'atténuer. Le point irréfragable, c'est que la syllabe qui manque au mètre ne saurait, d'après les indications des entours, être autre que *kád*, et qu'en la restituant on réduit à l'extrême minimum la correction reconnue nécessaire.

[1] Ludwig, *R. V.* I, p. 354, et IV, p. 311.

Une fois donc le vers ainsi rétabli, *párijmane nâsatiâya* (ou *nâasatyâya*) *kát kṣé*, il reste à savoir ce qu'il signifie, et le problème ne manque pas d'intérêt, puisqu'il porte essentiellement sur le sens de l'*ἅπαξ nâsatya*. Il est certain que l'explication que j'ai donnée du duel *nâsatyâ*[1], si vraisemblable qu'on la doive juger, se heurtera toujours à un sérieux obstacle, tant qu'on n'aura pas tiré au clair l'unique emploi védique de ce mot à un autre nombre que le duel[2]. Ajouterai-je toutefois, qu'à mes yeux et à première vue la circonstance, qui ne laisse pas d'être embarrassante, est en même temps rassurante? Si, en effet, « le Nâsatya » était par lui-même un personnage déterminé et connu de la mythologie védique, ne serait-il pas bizarre que son nom ne se rencontrât au singulier qu'une seule fois dans toute l'étendue des Védas, et cela tout justement dans un passage où l'on n'en a que faire? Car on aura beau retourner en tous sens « le séjour Nâsatya » du texte, ou « le taureau Nâsatya » de Bollensen, ou « le Nâsatya » tout ce qu'on voudra de M. Ludwig, on n'en extraira jamais rien qui corresponde à un concept védique familier ou simplement possible. Bref, selon toutes les probabilités, cet *ἅπαξ* au singulier ne peut pas être un nom propre, mais il peut être un adjectif dérivé de nom propre : là est la solution.

Grammaticalement, rien ne s'oppose à ce que *nâsatya* soit un adjectif signifiant « des Nâsatyas » : dans ce cas, il ne pourrait se distinguer du substantif primitif par la vṛddhi initiale, que celui-ci possède déjà en apparence; il pourrait, à la vérité, s'en distinguer par l'accent et s'orthographier **nâsatyâya;* mais, outre que ce changement n'a rien d'obligatoire, on en serait quitte pour supposer ici une étourderie fort vénielle des diascévastes ou des scribes, causée par l'immense prédominance de la forme à accent initial. Le tout est de savoir si, dans cette hypothèse, notre vers fournit un sens acceptable, et il faut bien convenir qu'à cet égard il laisse peu de chose à désirer : « la demeure circulante des Nâsatyas », c'est une autre expression, un peu plus raffinée, pour « le char des Açvins »; et, comme la nature solaire de ce char divin ne fait doute pour personne, on voit que la métaphore est en d'autres termes toute pareille à celle de « la demeure voyageuse » R. V. III. 7. 3[3].

Voyons maintenant comment le sens postulé s'adapte à l'ensemble de la composition. Le vers fait partie non seulement d'une stance, mais même d'une longue séquence (*b c* à 8 *d*) d'interro-

[1] *Vedica*, n° 1 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 105.

[2] Quoi qu'on doive penser de *índranâsatyâ* (*ἅπαξ* R. V. VIII. 26. 8), la traduction « Indra et *le Nâsatya* » est de beaucoup la moins vraisemblable (cf. Grassmann s. v., et Ludwig, n° 64).

[3] *Supra* n° 14, préambule, et cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, II, p. 432 et suiv.

gations adressées à Agni : dans chacune, remarquons-le, c'est-à-dire quatre fois par stance, est invariablement répété l'adverbe ou le pronom interrogatif, sauf à l'extrême fin où Aditi est rangée sous le même chef de proposition que Svar; encore lui est-elle ici assimilée, mise au masculin-neutre comme lui, et peut-être lui servant d'épithète; nouvelle et très grave présomption en faveur du rétablissement de *kád* dans le passage litigieux. Que si maintenant nous relisons la séquence d'un bout à l'autre, nous constatons qu'on demande successivement à Agni ce qu'il dira à chacun des dieux, en sa qualité de messager des hommes, soit nommément à Varuṇa, à Dyaus, à Mitrá, à Pṛthivî, à Aryaman, à Bhaga, à Vâyu, à Rudra, à Pûṣan, à Viṣṇu, aux Maruts, au Svar, etc.; seuls, parmi les grands dieux, manqueraient à l'énumération Indra — mais il est compris parmi les Maruts — et Sûrya, l'œil du Svar, qui n'est pas la même chose que le Svar lui-même (cf. VI. 72, 1 *c*). Eh bien, le voilà donc retrouvé! « La demeure circulante des Açvins », — avec le mot « demeure » exceptionnellement et par syllepse accordé au masculin, afin de ne laisser planer aucun doute sur le sexe mâle de l'entité divine voilée sous cette périphrase, — c'est sans contredit « le Soleil » ou Sûrya, dont l'absence serait ici par trop choquante. On s'en convaincra davantage par la traduction du fragment complet.

4..... Quand donc les hymnes du festin, | quand tes offices d'amitié éclateront-ils en la demeure que tu visites? — 5. Comment donc, ô Agni, ce [péché], à Varuṇa, | comment à Dyaus le dénonces-tu? et quel est-il, [ce] péché que nous avons commis? || Comment à Mitrá le bienfaisant, à la Terre | parleras-tu? que [diras-tu] à Aryaman? que [diras-tu] à Bhaga? — 6. Que [diras-tu] aux Dhiṣṇyâs[1], Agni, en t'y fortifiant? | que [diras-tu] au Vent impétueux qui court à la splendeur? || que [diras-tu] au séjour voyageur des Nâsatyas? | que diras-tu, ô Agni, à Rudra, le meurtrier des hommes? — 7. Comment [parleras-tu] au grand Pûṣan qui apporte la prospérité? que [diras-tu] à Rudra le bon sacrificateur qui présente l'oblation[2]? || quelle souillure[3] [dénonceras-tu] à Viṣṇu dont le pas est vaste? | quelle dénonceras-tu à la flèche sublime[4], ô Agni? — 8. Comment à la troupe rituelle des Maruts, | comment, lorsqu'il t'interrogera, au Svar sublime || répondras-tu, à l'impétueux Aditi?...

[1] Le seul mot de l'énumération qui ne soit pas au datif : c'est à bon droit, car le locatif est régi par *vṛdhasānáu*, en sorte qu'à proprement parler il faut suppléer *dhiṣṇyābhyas* suggéré par *dhiṣṇyāsu*.

[2] Pourquoi Rudra nommé deux fois? comme destructeur et comme sacrificateur?

[3] Avec la correction de Grassmann (*répas*).

[4] De Rudra.

18. *enâm.*

Je ne donne cet article qu'à titre de curiosité isolée, soit parce qu'il permet d'éliminer sans difficulté du texte du R. V. une forme grammaticalement impossible et inintelligible à cette place, soit surtout parce qu'il présente un exemple, jusqu'à présent unique à ma connaissance, d'erreur graphique résultant d'une interversion de lettre à deux syllabes de distance. Pour rare que soit le fait en lui-même, il m'apparaît ici avec une entière certitude.

R. V. VIII. 6. 19, on lit : *imâs ta indra pṛśnayo ghṛtâṃ duhata âçíram | enâṃ ṛtásya pipyúṣîḥ*, le tout fort clair, sauf le mot que je laisse en blanc, savoir : « Les [vaches] tachetées que voici, ô Indra, pour toi se laissent traire [et donnent] le lait cuit | ... de l'ordre divin, gonflées. »

Le mot *enâm* ne pourrait être, et encore à la très grande rigueur, que l'accusatif féminin singulier du démonstratif *enâ* (Gr. Lex.); mais ce serait, dans tout le R. V., absolument l'unique forme de ce pronom enclitique et atone qui figurât en tête d'un vers et ornée d'un accent. Admît-on ce paradoxe, on ne verrait que faire d'un accusatif féminin singulier dans une proposition où le sujet est au féminin pluriel et le complément au singulier neutre. On pourrait, il est vrai, accorder *enâm* avec *âçíram* féminin qui vient en apposition à *ghṛtâm* neutre; mais personne n'y a songé, et en fait cette construction ne donnerait pas de sens.

En avant les expédients. Pour M. Ludwig[1], qui traduit « hier », *enâm* est instrumental : il l'assimile sans doute à *enâ*, échappatoire commode qui aura l'approbation de tous les exégètes aux yeux desquels une désinence védique quelconque peut impliquer un cas quelconque, — mais de ceux-là seulement.

A défaut de comprendre, on peut essayer de corriger. C'est ce que fait Grassmann dans sa traduction (I, p. 585) où il propose *enâ* = *enâs*, nominatif féminin pluriel accordé avec le sujet. Triple difficulté : que vient faire ici ce démonstratif qui fait double emploi avec *imâs* du début? Comment se trouve-t-il accentué? car la même objection subsiste toujours; et enfin, comment cette forme si claire se serait-elle surchargée d'un *m* final qui en faisait un monstre?

Il y a d'autres corrections possibles. J'eus l'occasion, voilà tantôt douze ans, de consulter Bergaigne sur ce passage difficile : il me suggéra *vená* ou *dhénâ* en me renvoyant respectivement à VIII. 100. 5 et I. 141. 1. Outre que la seconde conjecture suppose un changement d'accentuation, l'une et l'autre impliquent

[1] *R. V.* II, p. 180, et V, p. 141.

l'addition d'un *m* final et la chute d'une consonne initiale, également inexplicables. Rien de tout cela, enfin, ne s'impose.

La solution est bien simple : il faut que les deux corruptions s'expliquent réciproquement, en d'autres termes, que l'*m* ait été transporté par accident de l'initiale à la finale. Lisons donc *ménā* = *ménās* « femelles », et tout s'éclaircit.

D'autant mieux que, jusqu'à ce changement, le génitif *ṛtásya* demeurait en l'air, on ne voyait pas au juste de quoi il dépendait : à la vérité, l'on pouvait toujours le subordonner à *pṛ́ṇayas*, ou à *ghṛtám*, ou même à *pipyúṣis* « gonflées de sainteté » (?); mais c'était phraséologie pure et vide. Or voici que tout justement le mot *ménā*, chaque fois qu'il est employé autrement qu'au duel et dans une comparaison, régit un génitif masculin qui le détermine. Il est au moins tentant d'imaginer dans l'espèce un cas analogue et de construire *ménā(s) ṛtásya*, soit donc « femelles de l'ordre divin », appellation fort convenable pour « les vaches célestes gonflées de lait ».

La seule raison de douter, c'est qu'il faut, comme pour plus haut *dhénā*, changer l'accent et admettre qu'il a passé de l'initiale à la finale en même temps que l'*m*. En même temps, non; mais après, sans trop d'invraisemblance. Du jour où l'on lut par transposition **énām*, on eut l'illusion d'un démonstratif, auquel on fut tout porté à assigner l'accentuation de *enā* et des formes de démonstratif commençant par *e-*. Si l'observation des accents remonte à un temps où le Véda n'était point écrit, encore la notation en a-t-elle pu çà et là s'altérer depuis cette époque.

Quant à déterminer le genre de transcription graphique que supposerait l'interversion de *menā* en *enām*, c'est une question que je laisse volontiers à résoudre à de plus habiles. Il suffit qu'à première vue le *blunder* n'ait rien que de fort concevable; car nous ne savons pas et, sans doute, ne saurons jamais en quels caractères a été tout d'abord écrit le Véda.

Paris, 13 janvier 1897.

V. HENRY.

19. ADDENDA.

Au n° 10. — M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 245 et 247) traduit « comme au sacrifice » et suggère la suppression de la syllabe *va* « se tiennent au sacrifice », correction arbitraire qu'au surplus M. Meillet estime contraire à la métrique du IIIe livre du R. V., selon une communication qu'il a faite à la *Société Asiatique*. M. Meillet lui-même préférerait la lecture **dhvareva*, **dhvarā* étant le duel, non de **dhvār*, mais d'un **dhvara* qui correspon-

drait au zend *dvara* « château ». Cette correction aurait l'avantage de maintenir la brève du texte, peut-être de ne pas changer l'accent, et d'expliquer plus aisément la conservation, dans cet ἅπαξ, de l'aspiration tombée dans *dvâr*. Et j'y adhère volontiers pour ma part, à condition de traduire le mot par « comme deux vantaux [appuyés l'un sur l'autre] », et non « comme deux châteaux ».

Au n° 11. — M. Oldenberg (p. 271-272) fait dépendre toutes les propositions de l'unique verbe *vákṣi*. Grammaticalement cela est irréprochable; mais qu'Agni voiture à la fois les abris, les butins, le ciel et la terre, c'est peut-être beaucoup exiger, alors surtout que ces deux derniers sont dits « solidement fondés ».

Au n° 12. — M. Oldenberg (p. 369) se refuse à traduire *pṛṣṭī* R. V. v. 2. 2, et je ne puis que le louer de sa réserve, sans toutefois regretter ma témérité. — R. V. v. 25. 7, il comprend « like a buffalo-cow » (p. 416). L'hésitation est permise. L'important, c'est que lui non plus n'admet pas que *máhiṣī* puisse être adjectif.

Au n° 14. — La traduction de M. Oldenberg (p. 248 et suiv.) diffère beaucoup de la mienne, ce qui ne saurait surprendre, puisque la mienne diffère aussi de toutes les précédentes. Ce n'est point ici le lieu de discuter la sienne en détail, et je me contente de soumettre mes suggestions au jugement de mes confrères, au sien tout le premier [1].

Au n° 16. — Le rapport que je signale ne paraît pas avoir frappé M. Oldenberg, qui traduit III. 9. 2 « that return of thine, Agni, (to this world) should not be slighted », et ne rapproche pas II. 35. 6 (p. 256).

Au n° 17. — « *Kṣé*... is evidently corrupt. But neither Bollensen's conjecture (*ukṣṇé*), nor those of Ludwig (*cakṣe*, *yakṣe*) carry conviction » (Oldenberg, p. 328). La mienne maintient *kṣé* et n'introduit qu'un monosyllabe suggéré par toutes les formules parallèles environnantes : c'est vraiment un minimum de correction.

Paris, 6 mars 1897.

V. H.

[1] Tout bien considéré, à la st. 6, *jarítur* peut rester et fournit le même sens que le nominatif : « le taureau a grandi conformément à sa nature de chanteur ». Remarquer le rapprochement allitératif, avec vague jeu de mots, de *dhânam* et *dhâma*.

LE PARLER RUSSE.

L'ACCENT[1] D'UNE LANGUE ET LA TRANSCRIPTION DES SONS.

Souvent on dit d'un étranger parlant le français qu'il a l'accent anglais, allemand, italien, slave, et d'un Français qu'il a l'accent gascon, marseillais, parisien; c'est la constatation du fait que toute langue est parlée avec un accent national qui lui est propre, que cet accent national renferme parfois des accents secondaires et qu'un groupe de langues est généralement parlé avec un accent de famille. On peut même se demander s'il n'existe pas un accent spécial au groupe indo-européen et distinct, par exemple, de l'accent des groupes sémitique et sinico-annamite; mais la division peut descendre jusqu'à l'unité, chaque individu possédant une prononciation personnelle, toujours différente, par quelques nuances, de celle de son voisin, et subissant à la longue, pour diverses causes, plus ou moins de changements. On conçoit, par conséquent, que deux langues ne puissent présenter qu'accidentellement des sons rigoureusement semblables, et que la similitude des lettres de leurs alphabets soit un trompe-l'œil.

Rendre les sons d'une langue au moyen des lettres d'un alphabet étranger, c'est permettre au lecteur d'identifier des valeurs le plus souvent distinctes par quelques détails de leur nature et de leur mode de production. Ce sont ces détails qu'il importe de conserver, afin de garder à la langue sa physionomie propre, son accent national.

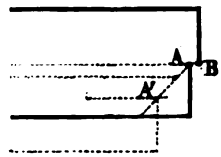
C'est ainsi que les *p* du français font généralement, à l'oreille, une impression différente des *p* allemands et des *p* russes; leur formation doit différer sans doute par quelque détail dans la position des lèvres, le degré de contraction des muscles, la force de l'explosion, la quantité d'air chassée, etc. Ce qui est vrai du *p* peut l'être des autres sons. Sur le territoire d'une langue, il

[1] Le mot «accent» est pris ici dans le sens d'impression générale fournie par le discours; plus loin nous l'employons dans le sens spécial d'accentuation (ictus).

peut exister deux ou plusieurs façons de prononcer le même son, sans qu'aucune soit exactement celle d'une deuxième langue; on peut distinguer sur le territoire russe trois sortes d'*n* : (н dur, н moyen, н mou), aucun de ces *n* ne rappelle l'*n* français. Aussi, lorsqu'on cherche à transcrire les sons russes à l'aide de l'alphabet polonais, allemand, français, etc., faut-il avoir bien soin d'avertir le lecteur que les lettres n'ont plus toutes exactement la même valeur que dans ces langues et qu'elles doivent être prononcées de l'une des façons russes.

Positions et mouvements des organes. — Un des traits frappants du parler russe [1] comparé au parler français, c'est la position du maxillaire inférieur par rapport au maxillaire supérieur : en français, le maxillaire inférieur se détache très nettement, accomplit un certain mouvement de va-et-vient en arrière, de sorte que les sons sortent clairs et comme frappés avec un timbre; la langue est le plus souvent visible, entre les dents écartées; la bouche s'ouvre, par conséquent, assez grande, bien que les coins des lèvres soient généralement fermés. En russe, au contraire, le maxillaire inférieur se détache très peu, recule très peu en arrière, reste souvent dans le plan vertical du maxillaire supérieur et parfois même, comme chez les Anglais, se projette légèrement en avant (surtout chez les Russes du Nord). Les dents sont beaucoup moins écartées qu'en français et la langue n'apparaît que très rarement; les coins des lèvres sont le plus souvent ouverts. Cette tendance générale est constante malgré ses variations dialectales et personnelles. Les schémas ci-contre feront mieux connaître les différences entre le français et le russe.

A désigne l'extrémité des dents du maxillaire inférieur, B l'extrémité des dents du maxillaire supérieur. Nous avons fait à



Pétersbourg un certain nombre d'observations sur différentes personnes russes et françaises [1]. Les résultats ont été les suivants :

[1] La simple observation, sans appareil, nous avait permis de remarquer tout d'abord que le jeu du maxillaire inférieur présentait des différences frappantes,

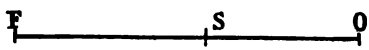
chez les Français parlant le français, la distance horizontale entre A et B variait de 0 à 5 et 6 millimètres; dans la lecture, elle augmentait quelque peu, de 0 à 7 millimètres; dans le chant, elle atteignait parfois 8 et 9; lorsqu'ils parlaient le russe, la distance horizontale entre A et B variait de 0 à 2 millimètres; à la lecture, elle atteignait 3 et 4; dans le chant, 5 millimètres; mais leur prononciation ne faisait pas l'impression d'être tout à fait russe, les dents étaient écartées, la langue était le plus souvent visible.

Les personnes russes provenaient de diverses provinces :

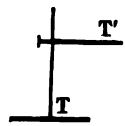
1. M. V. K., professeur à la Faculté de médecine de Iouriev (Dorpat), né dans le gouvernement de Tchernigov, a étudié à Pétersbourg; *parle le russe* : A s'éloigne de B à une distance horizontale de 0 à 2 millimètres, la distance A'B mesurée sur plan de côté varie de 0 à 5, parfois de 0 à 8 et 10 millimètres, mais c'est rare, les mouvements de va-et-vient de A sont à peu près réguliers.

Lit le russe : AB varie de 0 à 2 millimètres, mouvements de va-et-vient de A, réguliers, les lèvres agissent peu et restent sensiblement dans un même plan vertical[1], la langue n'est pas visible. A reste le plus souvent très près de B (1 millimètre, 1 millim. 1/2).

variables suivant les personnes, chez les Russes et les Français. Nous prîmes ensuite les mesures exactes de la façon suivante :



F désigne la lampe assez forte pour bien éclairer S, le sujet, placé de profil avec la tête immobile, adossée de quelque façon; l'observateur est sur la ligne SO, muni d'une tige à pied, T, sur laquelle glisse une autre tige à vis, T'. Au-



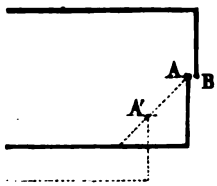
tour de T', on enroule une feuille de papier; on élève T' dans le plan horizontal de B et l'on note le point B, puis on abaisse quelque peu T' de façon à pouvoir noter sur la feuille les points extrêmes de A pendant l'opération; on observe avec un œil et la tige T est assez proche des mâchoires du sujet pour que les mesures relevées sur T', parallèle au profil, indiquent assez bien les distances horizontales entre A et B.

[1] A l'état de repos, la lèvre inférieure est légèrement plus avancée que la lèvre supérieure. En parlant, les coins des lèvres sont quelque peu fermés, la bouche est fendue en amande.

Lit le français : A reste constamment assez éloigné de B; A B varie de o à 4 millimètres.

II. M. R., étudiant de Moscou, né dans le sud de la Russie, près du Don : A B varie de o à 2 millimètres, la position la plus fréquente est A B = 1 millimètre. Parfois A dépasse B et se projette en avant à une distance de 1 à 1 millim. 1/2. La bouche est plus arrondie que chez le sujet précédent, la langue est parfois légèrement visible.

III. M. X, commis dans un magasin du *Gostinyj Dvor*, à Pétersbourg : A B est plus grand quand il lit que lorsqu'il parle, de o à 3 millim. 1/2 dans le premier cas, de o à 2 millimètres



dans le second. A est toujours plus élevé que B, de sorte que la langue ne s'aperçoit pas. Pendant dix minutes de lecture, elle n'a pas été une seule fois visible.

IV. M. X, autre commis du *Gostinyj Dvor* : A B garde les mêmes distances. A est encore plus élevé que B; cependant la langue est visible parfois pour y, o, a, ы accentués.

V. M. X, officier, né dans le gouvernement d'Orel : A B est beaucoup plus grand, de o à 15 millimètres, A' B varie de o à 3 et 4 centimètres, la langue est presque toujours visible, les coins des lèvres bien ouverts, l'akanié est bien pur, la mouillure très forte, le maxillaire inférieur ne se projette jamais en avant, les lèvres ne sont pas tendues et restent molles.

VI. M. X, étudiant d'Arkhangel : A B est très court, de o à 1 millim. 1/2, l'écartement est presque nul, le mouvement en arrière également; A est très souvent en avant de B, les coins des lèvres sont ouverts, mais les lèvres sont assez tendues, la mouillure peu sensible.

VII. M^me^ Gins, professeur à Pétersbourg : l'habitude d'enseigner fait que A B varie de o à 3 millimètres; la langue est parfois visible, principalement pour a et o graves accentués et y; les

IMPRIMERIE NATIONALE.

coins des lèvres un peu fermés, mais le plus souvent A est dans le même plan vertical que B, parfois quelque peu en avant; la mouillure est faible :

Ex. : заключáется (ouverture, langue visible pour а accentué);
вóлъ (ouverture);
свобóдно (ouverture, langue visible pour д, в);
прáвильно (légère ouverture);
я́ (grande ouverture, langue visible);

въ плáвной (плáвны à la prononciation) : въ, le maxillaire A est en avant de B; п, le maxillaire A est en ligne verticale avec B; пл, A est légèrement en arrière de B; в, le maxillaire A revient en avant de B; ны, légère ouverture, A repasse derrière B.

Lit le français : les mouvements de va-et-vient de A en arrière sont moins fréquents qu'en russe, mais beaucoup plus grands, plus saccadés; les lèvres se contractent et remuent davantage.

A Pétersbourg, on voit rarement les dents s'entr'ouvrir. Les uns ouvrent bien les lèvres, de sorte que les dents apparaissent proéminentes comme chez les Anglais; les autres gardent les coins des lèvres fermés. Ce dernier trait appartient surtout au parler délicat, de même que l'*r* alvéolaire (grasseyé fortement) qui commence à se répandre beaucoup en Russie dans la jeunesse de bon ton.

L'intelligence (les gens instruits) des deux capitales étant formée à peu près des mêmes éléments, la prononciation littéraire de Moscou n'est pas si différente de celle de Pétersbourg qu'on le croit généralement. Les Moscovites de naissance ouvrent parfois un peu plus la bouche et ne ferment pas tant les coins des lèvres. Les lèvres des Russes sont en général lisses, moins plissées que celles des Français, cela tient au peu d'action des muscles labiaux, au peu de labialisation. Quand ils parlent le français, les Russes n'ouvrent pas assez la bouche et prononcent mal nos sons labialisés; dans la prononciation de nos voyelles dures, ils rappellent parfois l'accent anglais. Les Anglais arrivent à bien saisir l'accent russe.

Quant à la position de la langue, elle est variable suivant les parlers : en général elle est plus reculée que dans le français, les voyelles sont un peu plus sourdes et appartiennent en majorité à la série moyenne (Sievers, *Phonetik*); les voyelles accentuées sont les seules qui soient bien timbrées, les autres sont souvent peu claires et difficiles à noter; la langue est plus étalée, plus molle que dans le français où elle agit beaucoup par la pointe; elle est le plus souvent concave; l'action musculaire des joues

et des lèvres est faible ou nulle, la bouche peu ouverte, le maxillaire inférieur tend à rester dans le plan vertical du maxillaire supérieur et la langue tend à occuper dans la bouche une position moyenne[1] — ou reculée et abaissée.

Nous avons dit que les positions des organes variaient plus ou moins selon les parlers; avec un peu d'habitude on arrive à distinguer souvent, au seul vu du jeu du maxillaire inférieur et des lèvres, la provenance des personnes (Centre, Nord, Ouest). Au Centre, la bouche est plus ouverte, les coins des lèvres également, la langue est moyennement avancée. Ces positions caractérisent les parlers en *a* (akanié). Au Nord, la bouche est presque fermée, les lèvres ouvertes, la langue est plus reculée. Ces positions caractérisent les parlers en *o* (okanié). A l'Ouest, la bouche est plus ouverte que dans le Nord, mais moins que dans le Centre; les lèvres sont moins ouvertes ou plus ou moins tendues, la langue paraît avancée. Ce sont les positions de la plupart des parlers russes blancs et polonais. Dans le premier cas la résonance semble moyenne (parlers à bouche moyenne), dans le second elle paraît profonde (parlers à bouche profonde); dans les parlers polonais, russes blancs et dans le parler délicat des capitales, la résonance paraît se produire plutôt sur le devant de la bouche, ce sont des parlers « à bouche rétrécie ».

La position de la langue paraît bien influer sur la mouillure. Moins forte dans le Nord, où la langue est reculée, que dans le Centre et l'Ouest, où elle est plus avancée, elle influe également sur l'impression de largeur que fournissent certaines voyelles et certaines consonnes; ы nous a paru large à Moscou et dans le Nord, moyen en Russie blanche, étroit à Varsovie et dans le parler délicat de Pétersbourg.

On comprend que ces variations dans les positions des organes puissent donner, pour un même son, des nuances perceptibles souvent nombreuses; c'est ainsi que nous avons pu noter à Pétersbourg trois sortes d'ль (*l* dur) à la fin des mots : 1° les dents presque serrées, la langue reste soulevée au palais et ne tombe pas, c'est dans cette position que ль est passé dialectalement à ў[2]; nous croyons que ce dernier fait a dû se produire surtout dans les parlers où la bouche est très peu ouverte — dialectes du Nord

[1] Les personnes qui parlent bien les deux langues (français et russe), et qui prononcent bien, changent de physionomie dans les deux cas; le changement est parfois si frappant qu'on peut deviner à la vue seule (en se bouchant les oreilles) la langue parlée, français ou russe. On peut affirmer qu'avec un peu d'exercice on arriverait à distinguer les physionomies correspondant aux langues et même aux dialectes.

[2] En serbe la bouche est plus ouverte, puisque ль est passé à o, ainsi au passé (вдль = вдо).

et de l'Ouest; 2° les dents gardant la même position, parfois légèrement écartées, la langue reste invisible mais tombe, de sorte que l'on perçoit un souffle plus ou moins large, sorte de voyelle atone, probablement la trace laissée par le signe dur ъ, autrefois sonnant; 3° les dents écartées, on aperçoit distinctement la langue qui tombe, et l'on perçoit un souffle plus fort que dans le second cas. Dans le district de Jisdra (gouvernement de Kalouga), nous avons entendu un л dur qui donnait exactement l'impression d'un *l* français; nous l'avons entendu également à Pétersbourg, mais là il provenait peut-être de l'influence des langues étrangères. Un instrument précis noterait sans doute d'autres nuances d'лъ; *l* français se prononce avec la pointe de la langue qui frappe le palais tout près des alvéoles, touchant parfois les dents supérieures, sans s'étaler et laissant passer l'air de chaque côté; лъ russe se prononce avec la langue étalée, touchant de chaque côté les premières molaires, parfois la racine des incisives supérieures et fermant le passage du souffle qui habituellement ne s'échappe que d'un côté; suivant que la langue est étalée plus ou moins en arrière contre le palais, la largeur de l'obturateur varie et l'on obtient des timbres d'лъ différents, des лъ plus larges ou plus étroits. Les autres sons de la langue russe offrent également plusieurs nuances perceptibles.

D'après ce que nous venons de voir au sujet des positions et des mouvements des organes, on conçoit qu'on ne rencontre dans le parler russe que fort peu de sons français. Ceux qui s'y trouvent ne sont qu'accidentels et proviennent plutôt des mouvements transitoires que des articulations définies. On peut s'en convaincre en faisant lire du français aux Russes qui n'ont point appris notre langue dès l'enfance avec des gouvernantes françaises, et qui ne la parlent pas; il est très rare de saisir dans leur lecture, soit dans les voyelles, soit dans les consonnes, quelques sons qui donnent l'impression du français. Chez les Russes du Centre, qui ouvrent la bouche, les voyelles а, о ont parfois le timbre français. Chez ceux du Nord et de l'Ouest, certaines consonnes (les chuintantes) sont quelquefois françaises. Mais les positions, les mouvements des organes, l'action musculaire étant différents dans les deux langues, on peut dire d'une manière générale qu'il n'y a pas de parenté entre le phonétisme russe et le phonétisme français. Le trait le plus frappant auquel on reconnaît les Russes et, en général, la plupart des Slaves lorsqu'ils parlent le français, c'est la prononciation des consonnes devant voyelles molles; les syllabes françaises *di*, *du*, *li*, *lu*, *ti*, *tu*, *ni*, *nu*, *mi*, *mu*, etc., deviennent à Pétersbourg *d'i*, *d'u*, *l'i*, *l'u*, *t'i*, *t'u*, *n'i*, *n'u*, *m'i*, *m'u*, etc.; dans le Centre et l'Ouest de la Russie, où la mouillure est plus forte, le phénomène est plus apparent et *di*, *du* deviennent *dzi*,

dzu, ou *d'zi*. Un autre trait du *parler français* des Russes, c'est la persistance de l'accent de phrase russe dans des expressions comme : elle est *si* bonne, elle est *si* gentille, c'est *tel*lement beau, etc.; avec les syllabes *si* et *tel* fortement accentuées et longues.

SONS DE LA LANGUE RUSSE.

Les phonétistes russes notent dans leur langue les 44 sons principaux suivants[1] : *a*, *æ*, (noté aussi э) *e*, i, o, y, ы (voyelles), ф, ф′, в, в′, п, п′, б, б′, м, м′, с, с′, з, з′, ш, ж, л, л′, р, р′, т, т′, д, д′, ц, ч′, н, н′, j, х, х′, γ, γ′, к, к′, г, г′ (consonnes).

Nous avons dit plus haut que tous ces sons offrent plus ou moins de nuances, de variantes; les signes ci-dessus indiquent donc plutôt la nature d'un certain nombre de sons voisins les uns des autres; entre з étroit (ainsi nommé parce que la colonne d'air qui s'échappe est étroite et sifflante) et ж étroit, il y a place pour un certain nombre de з parfaitement observables en russe; le з russe le plus ordinaire est plus large que le *z* français et paraît formé plus en arrière; aussi ne présente-t-il pas le zézaiement caractéristique du *z* français qui résulte de la position de la langue près des dents. Le п est susceptible également de plusieurs nuances suivant la forme et l'écartement des lèvres, la tension des muscles, la force de l'explosion, la durée, la quantité d'air chassée; les Russes du Centre, au parler lent, prononcent parfois le п avec les coins des lèvres ouverts, les muscles peu tendus; les joues se gonflent plus ou moins et parfois tremblent à l'explosion qui se produit longue et large; проси́ть pourrait être noté parfois пърасúть; прúнялъ, пърúнялъ, (ъ après п marquant la voyelle neutre russe). Les documents russes des archives de Jacques de la Gardie, général suédois (commencement du XVII[e] siècle)[3], écrits souvent par des gens peu versés dans l'orthographe, renferment d'assez nombreux exemples de п notés пъ, surtout au commencement des mots et devant et après р : пърислалi заперълися, пърынеслi, пърышлi, дъля пърóмыслу (p. 16). Le п des Russes blancs et des Polonais se prononce avec les extrémités des lèvres peu ouvertes, les coins fermés, les

[1] Bogorodickij, Богородицкій, Фонетика, Варшава, 1887, note en russe 36 sons où le degré de l'ouverture du maxillaire inférieur est le même que pour l'y (russe); il en note 31 pour lesquels l'action des lèvres est nulle (position indifférente); il signale en russe 44 sons principaux.

[2] Bogorodickij, *ibid.*, p. 14 (э dans этотъ, нэтъ, е dans пѣть, эта).

[3] *Documents russes des Archives des Comtes de la Gardie*, édités par G. de Sabler, Dorpat, 1896.

muscles quelque peu tendus, les joues ne tremblent pas. Ce п est moyen quant à la largeur. A Pétersbourg le п nous a paru généralement plus étroit et plus frappé qu'à Moscou; dans le peuple il est toujours plus large que chez les gens instruits. Généralement aucun des п russes ne donne l'impression exacte d'un *p* du français littéraire, lequel exige une tension plus grande des muscles et des joues, et dont l'explosion est plus brusque, plus forte, plus brève et plus étroite; le *p* polonais est plus voisin du *p* français que le п russe. D'ailleurs, examinée dans ses consonnes, la langue russe fait l'impression d'être plus nonchalante, plus paresseuse (si ce mot peut s'appliquer à une langue), mais aussi plus naturelle que le français et l'allemand. On remarque néanmoins dans le parler des capitales une certaine tendance à une plus grande énergie dans l'action musculaire; il est probable que cette tendance amènera à la longue des transformations très sensibles dans le phonétisme russe. Il est déjà possible de reconnaître jusqu'à un certain point, sur les mouvements des lèvres, les gens de bon ton qui voyagent et parlent les langues étrangères; la provenance sociale s'observe assez bien par cette même méthode.

Bogorodickij (cité) ne note que deux espèces de consonnes : les dures et les molles; il est vrai qu'à moins d'employer des chiffres pour indiquer le degré de dureté et de mouillure, la largeur, la force de l'explosion, il n'est guère possible en pratique de noter toutes les nuances des consonnes. Karskij (Карскій, обзоръ звуковъ и формъ бѣлорусской, Москва 1885) note les consonnes dures et les consonnes moyennes par le même signe, mais reconnaît trois qualités dans les consonnes en russe blanc : la dureté, la mouillure et le degré intermédiaire, ni dur, ni mouillé. D'après ce que nous avons dit plus haut, il est facile de penser que ce degré doit exister ailleurs qu'en russe blanc; on l'entend en effet assez souvent dans la langue littéraire, à Saint-Pétersbourg, lorsque la mouillure disparaît : м dans меня (мен'я) ou lorsque la syllabe qui suit est molle мн'ѣ, мн'ят' (мнѣ, мнять).

Ainsi, les consonnes russes peuvent présenter un grand nombre de nuances relatives à la largeur de la colonne d'air qui entre en vibration, à l'action musculaire des organes de l'appareil vocal, au degré de dureté et de mouillure.

La position de l'accent influe sur ces diverses qualités des consonnes russes (nous verrons plus loin, que cette influence est bien plus remarquable dans les voyelles).

En examinant la prononciation littéraire du mot перо́, à Pétersbourg, on voit que le п est très peu mouillé, ou moyennement; l'accent tombant sur о, il est également faible, très peu explosif;

l'e qui le suit est moyen e^{2} [1]; l'o de la syllabe pó est moyennement ouvert $o^{1\cdot2}$; dans nepá, e paraît moins aigu, a de pa est a^{2} moyen, ou même $a^{2\cdot3}$ plus aigu que l'a^{2} de далá [2]; le п de nepá paraît aussi légèrement plus mouillé que dans nepó et l'explosion plus forte, l'action musculaire est plus grande, la bouche s'ouvre plus pour pa que pour po et, l'accent tombant sur ces deux syllabes, les mouvements à accomplir par les organes exigent plus d'énergie dans le second cas que dans le premier, le п reçoit une partie de cette énergie; étant plus frappé, il timbre mieux la voyelle qui le suit, et sa nature (mou devant voyelle molle) est mieux conservée. Dans пéрья, la syllabe né reçoit l'accent et, le fait est remarquable, п est plus énergique et nettement mouillé, e nettement aigu, e^{3}, a de ья est aigu a^{3}; dans nepý, e paraît plus fermé que dans nepó, mais п est très faible, la mouillure est presque nulle et le maxillaire inférieur est moins baissé pour y que pour o et a. — Dans перóмъ, п est plus mouillé que dans nepý; e est $e^{1\cdot2}$. Si l'on examine la qualité de p (*r*), on voit qu'il est très mou dans пéрья et mouillé, moins fort et plus doux dans nepá que dans nepó, plus dur dans nepý et dans перóмъ que dans nepó et nepá. L'*r* (p) russe est donc essentiellement liquide, *mobile; sa qualité dépend de la nature de la voyelle qui suit* [2], et les voyelles dures ne l'influencent pas toutes de la même manière : dans поры́въ, p m'a semblé plus fort que dans les cas précédents, et, devant consonne, il est encore plus fort, roulé: -рвать; le п paraît plus frappé dans поры́въ que dans пéрья; il est plus dur et plus fort. Ainsi les consonnes russes n'ont pas un son indépendant, toujours identique à lui-même, comme c'est généralement le cas en français; elles sont mobiles, se modèlent, pour ainsi dire, sur la voyelle qui les accompagne, et chacune d'elles peut offrir autant de nuances plus ou moins éloignées les unes des autres qu'il y a de voyelles dans la langue. La distinction est facile quant à la dureté et à la mouillure, c'est celle dont se contentent généralement les grammairiens; en réalité il y a formation d'une

[1] Nous distinguons en russe un troisième e, e^{2} intermédiaire entre e grave, e^{1} et é aigu, e^{3}.

Nous distinguons également deux et même trois o en russe : o grave, o^{1} (полъ, столъ); o moyen, o^{2} (вотъ, потъ, перó); o aigu, o^{3} (parfois домъ, мóжно, à Pétersbourg; хоть). Pour l'*a* le mot да (*oui*) présente les trois nuances suivant la personne et aussi le discours; on a $да^{1}$ parfois dans le peuple, mais rarement; on a le plus souvent $да^{2}$, mais $да^{3}$ s'entend très souvent dans le parler délicat de la haute noblesse de Pétersbourg.

[2] Je ne parle point de l'*r* russe grasseyé qui s'introduit de plus en plus dans le parler littéraire et qui semble très indépendant; en français, *r* m'a paru se prononcer toujours uniformément. En français, les consonnes semblent s'être pour la plupart libérées de l'influence des voyelles, au moins dans la langue littéraire; chez le peuple, et surtout dans les patois, le consonantisme est encore en partie mobile : en Dauphiné, par exemple.

échelle de nuances délicates fort nombreuses, sur lesquelles il peut être utile d'appeler l'attention des linguistes.

LE VOCALISME RUSSE.

En restant sur le terrain russe et sans essayer de déterminer la place exacte qu'elles occupent dans la classification de Sievers[1], nous avons pu distinguer en russe les séries de voyelles accentuées suivantes[2], d'après la position du maxillaire inférieur, laquelle nous a paru être en relation avec l'action et la position de la langue :

а grave (далъ), а moyen (далá), а aigu (дать);

е (э) grave (óтотъ), е moyen (нѣтъ), е aigu (óти);

ы grave (былъ), ы moyen (быть, Pétersbourg), ы aigu (жить, Pétersbourg);

и, i grave (нитъ), и, i moyen (лить), и, i aigu[3] (première partie de *yod* à la finale des verbes et dans les composés ю, я, ѣ, etc.);

о grave (полъ), о moyen (домъ, мóжно), о aigu (возмóжность);

у grave (пудъ), rare, у moyen (тутъ), у aigu (пьютъ, поóтъ); cette dernière série est moins claire que les précédentes.

Voilà pour les voyelles accentuées, celles dont le timbre est parfaitement déterminé. Chacune de ces voyelles pleines peut, lorsqu'elle n'est pas accentuée, passer à une voyelle indéterminée dont l'ouverture est variable, mais en relation avec celle de la voyelle pleine.

Nous notons par des chiffres le degré d'acuité des voyelles pleines :

Série aiguë :	a^3	e^3	i^3	$ы^3$	o^3	y^3
Série moyenne :	a^2	e^2	i^2	$ы^2$	o^2	y^2
Série grave :	a^1	e^1	i^1	$ы^1$	o^1	y^1

Les voyelles indéterminées russes rappellent beaucoup, pour le timbre, les voyelles indéterminées de l'anglais. Dans les séries horizontales, entre chaque groupe de deux voyelles pleines, il y

[1] *Grundzüge der Phonetik*, Leipzig, 1885.

[2] Une voyelle est un son ouvert, une consonne un son fermé (par rapport au degré de l'abaissement du maxillaire inférieur), Bogorodickij, p. 30.

[3] *j* (*yod*) russe nous semble n'être pas un son simple, mais formé de deux et même trois éléments; le premier et le dernier sont généralement vocaliques et de la valeur de *i* aigu, celui du milieu est consonantique; d'ailleurs ce *j* (*yod*) russe n'est pas toujours identique à lui-même : au commencement des mots devant voyelle le premier élément vocalique disparaît, le dernier aussi, il ne reste que l'élément consonantique : ему (jemy); à la fin des mots c'est le premier élément vocalique qui reste : дай (da^i), чай ($ča^i$). Les Russes remplacent l'*l* mouillé du français *bataille, bouteille* par ce seul *i* aigu très bref, au lieu du *yod* français beaucoup plus long.

a place pour une échelle de voyelles indéterminées, qui se rapprochent plus ou moins du timbre de chacune des voyelles pleines, de sorte que la notation en est difficile. Dans дала², le premier а varie entre а² et е², mais il est plus proche de а² : c'est une voyelle indéterminée; l'ouverture et le timbre d'une voyelle indéterminée sont en rapport avec ceux de la voyelle qui suit. Le timbre et l'ouverture de celle-ci sont eux-mêmes en rapport avec ceux de la voyelle de la syllabe suivante; il y a, en général, tendance à l'emploi dans un même mot des voyelles d'une même série horizontale. C'est ce qu'on peut voir dans les nuances de la déclinaison de перо́, notées plus haut et dans les mots cités : дала́, дать, возмо́жность, etc.

En résumé le parler russe est un parler essentiellement syllabique régi par les voyelles; la qualité de la voyelle détermine la qualité de la syllabe, et la qualité d'une syllabe détermine plus ou moins la qualité de la syllabe qui précède. Nous croyons que le vocalisme plein (полногласие) n'est qu'un cas plus apparent de cette tendance générale de la langue russe vers une harmonie vocalique et syllabique régressive; dans le parler populaire grand russe, toute consonne tend à être prononcée suivie d'un élément vocalique; quand la consonne est liquide, cet élément vocalique apparaît avec le même timbre après la consonne précédente; il y a tendance à l'égalité vocalique de chaque côté de la liquide, les liquides russes étant beaucoup plus mobiles que les autres consonnes. C'est en observant cette loi, c'est-à-dire en faisant suivre toutes les consonnes d'un élément vocalique, que les étrangers communiquent à leur parler le cachet russe populaire. Ainsi, tandis qu'en français la colonne d'air qui vibre peut subir à chaque son des variations grandes et brusques dans son volume et dans son timbre, elle conserve en russe une certaine uniformité ou ne subit que des variations graduées et progressives. Les différences dans le jeu du maxillaire inférieur signalées plus haut ne sont sans doute pas étrangères à la formation de ces caractères respectifs des deux langues.

Jacques R. Montmitonnet.

CARACTÈRES DU VOCALOÏDE.

LEUR IMPORTANCE

DANS LA DISTINCTION DES CONSONNES.

LE TIMBRE DU VOCALOÏDE; SES VARIATIONS. LA COORDINATION DES MOUVEMENTS PHONÉTIQUES ET LA TRANSFORMATION DES PHONÈMES.

Nous nous sommes efforcé de démontrer dans une précédente communication[1] que toute consonne complète est composée de trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde* et l'*explosion;* notre but est de faire ressortir aujourd'hui l'importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne, de montrer que les vocaloïdes possèdent, comme les voyelles, un son propre ou un timbre spécial; que ce timbre peut varier suivant le mécanisme des voyelles qui lui sont associées; enfin que, dans les cas ou les voyelles associées à la consonne diffèrent l'une de l'autre, le résonnateur prend pendant la consonne la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre. Ce dernier fait nous permettra d'expliquer l'influence, en apparence paradoxale, mais démontrée par de nombreux faits linguistiques, de la voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède.

§ 1. — Importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne.

Nous avons vu que la durée du deuxième temps de la consonne, plus longue que celle des deux autres temps réunis, était une forte présomption en faveur de l'importance relative du vocaloïde; l'examen des tracés des consonnes labiales figurés dans

[1] Voir ces *Mémoires*, t. X, p. 71.

une précédente communication[1] ne peut que nous confirmer dans cette idée. Il ressort en effet de la comparaison de ces tracés que c'est exclusivement pendant la durée du vocaloïde que se produisent les phénomènes qui caractérisent chacune des consonnes appartenant au groupe labial, et, par extension, chacune des consonnes ayant un lieu d'occlusion commun : ling. antérieures, ling. moyennes et ling. postérieures.

Les tracés nous font voir que quand la consonne est sonore, c'est que son deuxième temps s'accompagne d'un son laryngien; tandis que lorsqu'elle est sourde, son deuxième temps s'accompagne d'un silence du larynx.

La consonne est nasale ou simplement buccale suivant que son vocaloïde s'accompagne ou non d'une émission d'air par le nez; elle est continue ou momentanée suivant que son vocaloïde s'accompagne ou non d'une émission d'air par la bouche; c'est-à-dire suivant que la fermeture de la région où se fait l'occlusion est incomplète ou complète. Les caractères différentiels des consonnes d'un même groupe sont donc en réalité les caractères mêmes de leurs vocaloïdes.

§ 2. — Son propre ou timbre du vocaloïde.

Mais le phénomène le plus important peut-être à constater dans la constitution des vocaloïdes, c'est le *son propre* ou le *timbre* dont ils sont pourvus comme les voyelles auxquelles nous les avons déjà comparés. Nous avons vu que les vocaloïdes, sauf dans les consonnes silencieuses PTK, s'accompagnent toujours soit d'un son laryngien, soit d'un souffle. Or ces bruits, au contact des cavités phonétiques, subissent des transformations comme tous les bruits soumis à l'action des cavités résonnantes. Ces bruits transformés par la résonance, deviennent le *timbre propre* des vocaloïdes.

Toute forme déterminée des cavités phonétiques doit donc produire un timbre spécial pour les vocaloïdes comme elle en produit pour les voyelles. Ce timbre pourra se rapprocher plus ou moins de celui des voyelles suivant la forme des cavités phonétiques; nous avons déjà vu que le timbre de certains vocaloïdes présente même une telle ressemblance avec le timbre de certaines voyelles, qu'on a désigné sous le nom de consonnes-voyelles les consonnes auxquelles ils appartiennent; mais, généralement, le timbre des vocaloïdes est plus ou moins éloigné de celui des voyelles et l'examen des conditions mécaniques qui conviennent

[1] Rosapelly, *Analyse graphique de la consonne* (*Mém. Soc. Ling.*, t. X, p. 72 et suiv.).

à la formation des consonnes va nous en donner facilement l'explication.

§ 3. — Influence du mécanisme propre de la consonne sur le timbre du vocaloïde.

La formation des consonnes nécessite l'occlusion de différentes régions de la bouche, c'est-à-dire le rapprochement de certains organes qui, par cela même, ne sont plus en mesure de concourir à la formation de cavités résonnantes; mais, en avant ou en arrière de ces points d'occlusion, les cavités laissées libres continuent à jouer le rôle de résonnateurs.

Or nous allons voir que la forme et par conséquent la résonance de ces cavités laissées libres varient suivant le lieu d'occlusion de la consonne.

Prenons comme exemple la consonne occlusive sonore de chaque groupe : B pour le groupe labial; D pour le groupe lingual antérieur; D *mouillé* pour le groupe médio-lingual; enfin G pour le groupe lingual postérieur, et recherchons les modifications de forme des résonnateurs dans ces diverses consonnes.

Pour B la cavité pharyngienne et la cavité buccale sont associées pour former un seul résonnateur s'étendant de l'orifice du larynx à l'orifice de la bouche; pour D il existe deux résonnateurs, l'un postérieur comprenant à la fois la cavité pharyngienne et presque toute la cavité buccale, l'autre antérieur, très petit, ne comprenant que la partie la plus avancée de la bouche entre la face inférieure de la langue relevée et les lèvres; pour D *mouillé*, le dos de la langue devient proéminent pour arriver au contact de la partie moyenne de la voûte palatine où se produit l'occlusion, et divise également la cavité pharyngo-buccale en deux résonnateurs : en arrière, un résonnateur comprenant la cavité pharyngienne et la moitié postérieure de la cavité buccale; en avant, un second résonnateur formé par la moitié antérieure de la cavité buccale, depuis le point d'occlusion palatale jusqu'aux lèvres; enfin, pour G, l'occlusion se faisant par l'application de la partie postérieure de la langue sur le voile du palais laisse libre en arrière la cavité pharyngienne qui constitue à elle seule le résonnateur postérieur, et en avant la cavité buccale qui forme le résonnateur antérieur.

Il existe donc pour chacune des consonnes que nous venons de passer en revue une combinaison spéciale de résonnateurs déterminée par le lieu d'occlusion de chaque consonne et, par conséquent, commune aux autres consonnes d'un même groupe; il en résulte pour chaque groupe de consonnes une résonance spéciale qui permet à l'oreille de les distinguer des consonnes

des autres groupes. Cette résonance influe non seulement sur le timbre des vocaloïdes, mais encore sur le bruit des plosions, et permet d'expliquer comment la consonne sourde d'un groupe se distingue pour l'oreille de la consonne correspondante des autres groupes; pourquoi, par exemple, le son du P diffère de celui du T, quoique dans ces consonnes il n'existe pas d'autre bruit que celui des plosions. Dans les consonnes sonores, le timbre des vocaloïdes concourt avec le bruit des plosions à fournir à l'oreille un son caractéristique pour chaque groupe : B, D, etc... Enfin, dans les consonnes où le bruit des plosions est très faible, leur distinction est à peu près exclusivement due au timbre de leur vocaloïde; c'est ainsi que les sifflements de F, de S, etc., les bruits soufflants de V, de Z donnent à l'oreille chacun une impression nettement caractérisée; il en est de même pour les nasales M, N, GN, etc.; c'est la résonance dans les cavités nasales, uniforme pour toutes, qui distingue chacune d'elles des autres consonnes du groupe auquel elle appartient; mais, ce qui les fait reconnaître l'une de l'autre, c'est la différence des résonances qui varient avec le lieu où se fait l'occlusion pour chacune d'elles.

Les tracés des consonnes labiales associées à différentes voyelles vont nous permettre d'étudier directement l'influence des consonnes et celle des voyelles sur le timbre des vocaloïdes du groupe labial. Nous choisirons comme exemple les tracés de ABA, de IBI et de ABI.

§ 4. — Influence des voyelles associées à la consonne sur le timbre du vocaloïde.

Si nous faisions usage des trois tracés qui nous ont servi à déterminer les caractères différentiels des consonnes labiales, à savoir : celui du voile du palais, celui du larynx et celui des lèvres, nous obtiendrions les deux graphiques ABA, IBI (voir fig. 1, ABA, p. 72) exactement identiques, où rien ne permettrait de reconnaître A de I. Mais si nous prenons le tracé de la langue nous y trouvons un élément distinctif des voyelles; il nous est fourni par l'inscription des différentes positions que prend la langue suivant la voyelle émise.

Ces différentes positions de la langue peuvent être observées directement lorsque la bouche est ouverte; leur description sommaire va nous servir à interpréter les tracés.

Prononçons d'abord la voyelle A. Pour cette voyelle, la langue est basse et étalée sur le plancher de la bouche qui lui sert de point d'appui. Si, partant de cette position, on vient à élever lentement et progressivement la langue de façon à la rapprocher

peu à peu de la voûte palatine, sans modifier l'ouverture des lèvres, on obtient une série ininterrompue de sons qui se transforment insensiblement les uns dans les autres pour arriver à la voyelle I. Parmi ces sons l'oreille distingue les voyelles A, È, É, ÉE, I, les sons intermédiaires étant rapportés à celles de ces voyelles dont ils se rapprochent le plus.

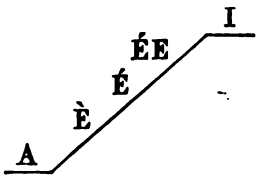


Fig. 1. — Schématique.

Le tracé obtenu au moyen d'un appareil appliqué à la surface de la langue pendant son élévation progressive est une ligne oblique continue dont l'extrémité inférieure correspond à l'A et dont le sommet correspond à l'I, les autres voyelles étant échelonnées le long de la ligne ascendante. Maintenant, si nous émettons successivement les voyelles distinguées par l'oreille dans la série précédente, le tracé de la langue prend la forme d'un escalier dont chaque degré correspond à une des voyelles de la série et permet de les reconnaître sur les tracés.

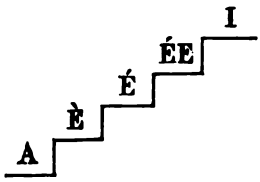


Fig. 2. — Schématique.

Inscrivons donc les graphiques de ABA et de IBI au moyen des tracés simultanés de la langue, du larynx et des lèvres. Sur ces graphiques on voit, d'une part, que la ligne de la langue est plus

Fig. 3. — ABA.

Fig. 4. — IBI.

élevée dans IBI que dans ABA, et, d'autre part, que dans l'un ou dans l'autre de ces deux graphiques la ligne de la langue garde sensiblement la même hauteur dans la consonne que dans les voyelles. On remarque cependant sur les tracés une légère élévation de la ligne de la langue pendant la consonne; mais nous n'avons pas à en tenir compte, car elle est due non à un mouvement de la langue, mais à l'augmentation de la pression

de l'air contenue dans la bouche pendant l'occlusion; elle est d'ailleurs insignifiante comparativement à l'élévation qui se produit quand on passe de A à I et même de A à È. Nous pouvons donc, par l'examen des tracés, formuler cette conclusion que pendant une consonne labiale la langue et par conséquent le résonnateur buccal conservent la disposition qui convient aux voyelles qui lui sont associées. Nous n'avons à envisager pour les variations de timbre des consonnes labiales que les modifications apportées aux résonnateurs par les différentes positions de la langue; puisque les lèvres, immobilisées pour produire l'occlusion, ne peuvent ni changer leur position ni modifier la résonance. Mais nous devons au moins mentionner ce fait que dans les consonnes dont l'occlusion se fait sur d'nutres régions de la bouche; dans les linguales antérieures, moyennes ou postérieures des groupes T, T mouillé et K, les diverses positions des lèvres produisent également des modifications dans la résonance des vocaloïdes, en faisant varier, non plus la capacité, mais l'ouverture du résonnateur buccal; ainsi le G de OUGOU n'est pas le même que celui de AGA. Le vocaloïde contient donc, en quelque sorte; en puissance les voyelles associées; son mécanisme et par conséquent son timbre varient avec elles.

§ 5. — Constatation par l'oreille du timbre des vocaloïdes.

L'observation directe confirme à cet égard les indications fournies par les tracés; en effet, l'oreille, une fois prévenue, peut facilement reconnaître que le son du B dans ABA n'est pas le même que le son du B dans IBI. Cette distinction est plus facile à faire avec les consonnes dites *continues* telles que M ou V dont le vocaloïde peut être longtemps prolongé; si pendant l'émission du vocaloïde de ces consonnes, on porte alternativement la langue dans la position de I et dans la position de A, on entend deux timbres absolument différents; lorsque la langue est dans la position de A, le timbre du vocaloïde se rapproche des voyelles O, OU; lorsque la langue est dans la position de I, le timbre du vocaloïde se rapproche de la voyelle U. On obtient des résultats analogues par une expérience facile à reproduire et qui consiste à fermer au moyen de la main ou d'un obturateur quelconque l'orifice de la bouche pendant l'émission des voyelles, en ayant soin de maintenir les lèvres immobiles dans la position de la voyelle ouverte; lorsqu'on ferme ainsi artificiellement l'orifice buccal pendant l'émission de A on obtient successivement, suivant le degré d'occlusion, O, Ô, OU; pour É on obtient EU, EÛ; enfin pour I, on obtient U.

Le timbre des vocaloïdes dans les consonnes labiales est le ré-

sultat de conditions mécaniques de même ordre. L'orifice buccal étant incomplètement ou complètement fermé par les lèvres, pour la formation d'une consonne labiale, ne peut donner naissance qu'à des sons se rapprochant des voyelles fermées, et si, en prononçant ces consonnes, on écoute avec attention le son de leurs vocaloïdes; il est facile de se convaincre que, pour toutes les labiales, excepté pour la silencieuse P, ce son se rapproche sensiblement de OU ou de Ô lorsque la consonne est associée à la voyelle A, de EÛ lorsqu'elle est associée à la voyelle É, et de U lorsqu'elle est associée à la voyelle I. Ainsi en prononçant ABBA, le B étant appuyé et prolongé on a la sensation auditive de ABouBA; ÉBBÉ donne ÉBeûBÉ; IBBI donne IBuBI; de même pour AMA, IMI, AVA, IVI, AFA, etc.

§ 6. — Le résonnateur prend, pendant la consonne, la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre.

La comparaison des graphiques de ABA et de IBI permet de prévoir jusqu'à un certain point ce que doit donner l'inscription de ABI qui va nous servir à déterminer l'influence de deux voyelles différentes sur la consonne intermédiaire.

Pour la voyelle A, la ligne de la langue sera basse comme dans la première partie de ABA; pour la voyelle terminale I, la langue sera élevée comme dans la dernière partie de IBI; mais dans quelles conditions ce changement de position se fait-il? A quel moment la voyelle A primitive se transforme-t-elle en I?

On pourrait supposer *a priori* que cette modification s'exécute à la fin de la consonne, au moment même de l'émission de la voyelle I, comme l'indiquent les lignes ponctuées dela figure 5;

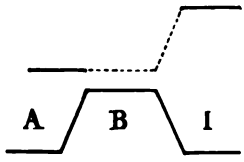


Fig. 5. — Schéma hypothétique de ABI.

Fig. 6. — ABI.

ou bien pendant la durée du vocaloïde par une élévation plus ou moins rapide de la langue; or l'expérimentation nous montre

que ces deux hypothèses sont également fausses, et le tracé de la langue obtenu par les appareils enregistreurs nous donne la ligne suivante qui démontre que c'est dès le premier temps, pendant l'implosion de la consonne, que la langue, par un mouvement brusque, s'élève à la hauteur nécessaire à la formation de la voyelle I. (Voir fig. 6.)

La voyelle terminale est donc toute formée au moment de son émission et impose en partie au vocaloïde qui la précède son

Fig. 7. — APA.

Fig. 8. — IPI.

propre mécanisme; lorsque ce vocaloïde est sonore, son timbre est gouverné par celui de la voyelle terminale; enfin ce fait montre que, dans tous les cas, la consonne sert de temps de préparation à la voyelle suivante. En effet, lorsque la consonne est silencieuse comme dans le groupe API, l'expérience démontre

Fig. 9. — API.

que les choses se passent exactement de la même façon : la langue s'élève dès l'implosion du P; la voyelle I est pour ainsi dire en puissance dans la consonne silencieuse, absolument comme la note est en puissance dans le tuyau d'orgue, alors même que celui-ci ne parle pas.

Nous avons choisi pour les graphiques précédents les voyelles

IMPRIMERIE NATIONALE.

A et I parce qu'elles sont produites par les deux positions extrêmes de la langue; mais l'expérience avec ABÈ, ABÉ, ABÉE, APÈ, etc., fournit des résultats concordants; la ligne de la langue, pour ces diverses voyelles, s'élève à des hauteurs intermédiaires à celles de A et de I, mais toujours par une ascension brusque et au même moment, c'est-à-dire dès le premier temps de la consonne.

§ 7. — Influence de la voyelle qui suit une consonne sur celle qui la précède.

Nous venons de voir que l'articulation correcte des groupes ABI, API exige, au moment de l'implosion de la consonne, deux mouvements simultanés : implosion des lèvres, élévation de la langue. Mais il peut arriver que la coordination de ces mouvements ne soit pas parfaite, c'est-à-dire que l'élévation de la langue avance ou retarde plus ou moins sur l'implosion labiale. Il semble que le retard ne doive pas avoir beaucoup d'importance au point de vue des conséquences linguistiques : la durée du vocaloïde étant beaucoup plus longue que celle des mouvements, la langue, à supposer qu'elle exécute son mouvement d'élévation un peu tardivement, aura encore, selon toute apparence, le temps de prendre avant l'explosion de la consonne la position exigée par la voyelle qui doit suivre; le retard n'affectera donc pas cette voyelle, mais uniquement le vocaloïde dont le son est moins distinct, de sorte que son altération passera inaperçue, du moins pour une oreille non prévenue.

Il en est tout autrement du cas opposé :

Si, en effet, la langue s'élève prématurément, quelque faible que soit son avance, le graphique de la voyelle qui précède la consonne se trouve modifié et à cette modification du graphique correspond une modification du mécanisme et par conséquent une altération du timbre qui devient très appréciable à l'oreille.

On pourra entendre alors avant la consonne, soit un I, soit une voyelle intermédiaire à A et à I; si le mouvement prématuré de la langue se fait d'une façon brusque, si cet organe atteint pour ainsi dire instantanément la hauteur qui correspond à l'I, on entendra un I avant la consonne AIBI, AIPI; si au contraire la langue s'élève lentement, l'implosion de la consonne la surprendra avant que ce mouvement soit achevé; l'oreille alors percevra, avant la consonne, une voyelle intermédiaire à l'A et à l'I, celle qui correspond à l'élévation acquise par la langue au moment de l'implosion; AÉBI, AEÈBI; l'observation linguistique semble dé-

montrer que le mouvement prématuré de la langue continue à se faire brusquement : AIBI au lieu de ABI, AIPI au lieu de API. Après l'analyse des graphiques que nous venons d'étudier, l'influence d'une voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède n'a plus rien de mystérieux; en réalité la consonne ne sépare pas les deux voyelles puisque par la disposition des organes de résonance elle appartient déjà elle-même à la voyelle qui doit la suivre. Nous avons vu d'ailleurs que cette adaptation des résonnateurs à la voyelle à émettre existe aussi bien pendant les consonnes silencieuses que pendant les consonnes sonores; l'influence de la voyelle s'exerce donc à travers le silence des unes comme à travers le vocaloïde sonore des autres. L'influence d'une voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède est donc d'ordre purement mécanique; elle résulte exclusivement de l'altération des mouvements exécutés par celui qui parle et non pas, comme dans d'autres cas, des sons perçus par l'auditeur.

On sait que les langues indo-européennes fournissent des exemples intéressants de cette influence de la deuxième voyelle sur la première; tel est l'*Umlaut* des langues germaniques. Mais des expériences analogues faites sur des sujets parlant une langue non indo-européenne pourraient nous révéler un mécanisme différent. Ainsi, dans une partie du domaine finnois, le vocalisme de toutes les syllabes suffixales d'un mot se règle sur le vocalisme de la syllabe radicale : c'est ce qu'on appelle l'« harmonie vocalique » qui est quelque chose comme l'*Umlaut* renversé. Il est probable que, dans ces idiomes, c'est pendant le troisième temps de la consonne seulement que se fait la transformation du mécanisme nécessaire à la voyelle suivante : conformément à la première hypothèse que nous avons émise (voir fig. 5). Si ce fait était démontré par l'expérimentation graphique, il comporterait la même explication, mais en sens inverse, c'est-à-dire la décoordination *par retard* de l'élévation de la langue.

§ 8. — Coordination des mouvements phonétiques.

Le défaut de coordination des mouvements qui devraient être simultanés est un fait très fréquent et l'on peut le rencontrer dans tous les actes physiologiques qui exigent le concours de plusieurs organes. Ainsi, dans la déglutition qui nécessite des mouvements simultanés du pharynx, de l'épiglotte, de la langue et du voile du palais, nous voyons quelquefois celui-ci faire la faute de ne pas fermer à temps l'orifice pharyngo-nasal : ce qui permet aux aliments, surtout liquides, de pénétrer dans le nez; nous voyons l'épiglotte retarder son mouvement d'une fraction de seconde et

les aliments liquides et même solides pénétrer dans la partie supérieure du larynx; la paresse de l'un des organes qui jouent un rôle dans les mouvements coordonnés est donc un fait très connu, mais ses conséquences, dans les cas que nous venons de citer, sont assez pénibles pour l'empêcher de devenir habituel.

En phonétique, les exemples des modifications de phonèmes par défaut de coordination de mouvements qui devraient être simultanés sont également très fréquents et aucune conséquence fâcheuse ne les empêche de dégénérer en habitude et de devenir règle à leur tour. C'est ainsi que les deux prononciations du mot *année*, à savoir : ANEE et ANÉE ne diffèrent qu'en ce que, dans la première, l'ouverture de la voie nasale par abaissement du voile du palais coïncide avec l'occlusion de la voie buccale par la pointe de la langue, ce qui fait que l'A initial est purement buccal; tandis que dans la seconde l'abaissement du voile du palais se fait avant l'application de la langue à la voûte palatine, laisse passer l'air par la voie nasale pendant la voyelle A initiale et transforme celle-ci en voyelle nasale.

L'étude graphique du groupe de syllabes AMPA nous présente le même phénomène avec plus de variétés. Pendant A les lèvres sont ouvertes et la voie nasale fermée; pour M, les lèvres doivent se fermer en même temps que s'abaisse le voile du palais; pour le P, celui-ci se relève les lèvres restant closes; enfin pour A final les lèvres se rouvrent à leur tour. Que l'ouverture vélaire se fasse un instant trop tôt, le groupe deviendra AAMPA et si elle se fait encore plos tôt AMPA; enfin, si dans AMPA les lèvres retardent leur mouvement d'occlusion labiale, on entendra APA. D'autre part, si dans le groupe AMPA les lèvres avancent leur mouvement d'occlusion, on aura AMA, et si l'on prend *ama* comme point de départ il suffira que les phénomènes inverses se produisent, c'est-à-dire que les mouvements du voile du palais retardent dans le même ordre et les mêmes conditions que nous venons de les voir s'avancer pour qu'on obtienne successivement APMA, APMA, APPA.

De même dans le groupe AMRA; l'M exige au premier temps l'occlusion de la bouche par les lèvres simultanément avec l'ouverture de la voie nasale par l'abaissement du voile du palais; au troisième temps les mouvements inverses, également simultanés. Que la bouche reste fermée un instant après le relèvement du voile; on entendra au moment de l'ouverture des lèvres l'explosion d'un B et AMRA deviendra AMBRA; que la voie nasale s'ouvre maintenant avant l'occlusion buccale, l'A initial sera nasalisé et le groupe deviendra AMBRA et enfin ABRA, lorsque le mouvement prématuré du voile du palais amènera l'occlusion de

l'orifice pharyngo-nasal au moment même de l'occlusion des lèvres.

Des variations semblables dans la coordination des mouve-

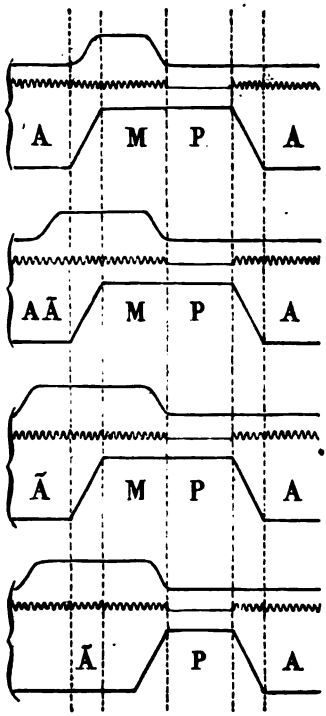


Fig. 10. — Schématique.

ments de la langue et du voile du palais expliquent les transformations ANRA, ANDRA, ANDRA, ADRA, dans la succession desquelles le mouvement du voile du palais anticipe graduellement sur le mouvement de la langue.

Les exemples de transformation de phonèmes par simple décoordination des mouvements phonétiques sont si nombreux que la coordination des mouvements me paraît jouer un rôle capital dans les modifications linguistiques qui ont pour cause le mécanisme du langage. Cette importance de la coordination et de la décoordination des mouvements phonétiques est la conséquence de la composition même du phonème telle qu'elle ressort des notions précises fournies par l'analyse graphique. Les recherches expérimentales sur le mécanisme des sons du langage montrent, en effet, qu'un phonème ne résulte pas de l'action

isolée d'un organe phonétique déterminé, comme tendrait à le faire supposer l'observation simple du jeu des organes; mais que, toujours, un phonème est la résultante de l'action combinée de plusieurs organes et que ce sont les diverses combinaisons de ces actions associées qui produisent les différentes variétés de phonèmes.

Dr ROSAPELLY.

LETTO-SLAVICA.

I. — Lit. *tasaĩ*, *tataĩ*. — Arm. *na*.

M. Bezzenberger a interprété lit. *tasaĩ*, *tataĩ* comme tenant la place d'anciens **tas-sai*, **tat-tai* (*Beitr. z. gesch. d. lit. spr.*, 173 et suiv.); l'opposition de *-sai* au masculin et de *-tai* au neutre répondrait à celle de skr. *sá*, gr. *ὁ*, got. *sa* et skr. *tát*, gr. *τό*, got. *þata*. Bien qu'elle ait été assez généralement adoptée, cette interprétation est surprenante : on ne s'attend guère à retrouver dans la particule l'opposition qui n'est plus marquée dans le démonstratif lui-même. Du reste *tẽn-ai*, *βẽn-ai*, *tikt-aĩ*, etc. attestent l'existence d'une particule *-ai*. Il faut donc couper *tas-aĩ*, *βis-aĩ*, *ans-aĩ*, *toks-aĩ*, *koks-aĩ* et par suite *tat-aĩ*, *βit-aĩ*, *ant-aĩ*, *tokt-aĩ*, *kokt-aĩ*.

Il est clair que la forme *tat-* ainsi obtenue est l'ancien nominatif-accusatif singulier neutre dont la consonne finale a subsisté devant *-ai*; cf. got. *þat-a*[1]. On pose d'ordinaire un i.-e. **tod*; en partant de cette forme, on devrait admettre que les occlusives finales du lituanien sont devenues sourdes avant de disparaître : c'est ainsi que, dans la plupart des dialectes slaves, les occlusives sonores finales tendent à s'assourdir. Mais on peut envisager aussi une autre possibilité.

Il a été indiqué (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 296 n., et IX, 372 n.) que le traitement indo-iranien de *-s* finale doit être tenu pour la continuation du traitement indo-européen, c'est-à-dire que l'on avait *-s* devant toute sourde, *-z* devant toute sonore, que celle-ci

[1] Pour la conservation des dentales finales en letto-slave, cf. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, 105. Une trace de *t* final se retrouve peut-être aussi en slave. Le mot v.-sl. *aśte* « si » a pour correspondant en polonais *acz*, en tchèque *ač*; on est donc ici en présence d'un v.-sl. *it* dont l'origine est différente de celle du *it* de *jeśte* (pol. *jeszcze*) et du *it* de *svętita* (pol. *święca*). Un ancien **at-če* rend compte de toutes les formes; le premier élément est identique à la conjonction *a* (cf. skr. *át*, zd *āt*); le second, **če*, répond à la particule qui donne à la phrase une valeur indéfinie : gr. *τε*, skr. *-ca*, lat. *-que*, arm. *-kʻ*. On s'explique par là la valeur indéfinie de *aśte* dans des phrases telles que les suivantes : Marc, XI, 23, *bǫdetъ emu eže aśte rečetъ*; Jean, XIII, 20, *priemlęi aśte kogo poslǫ mene priemletъ* (Zographensis).

fût voyelle, sonnante ou consonne. Autant que les prépositions permettent de le vérifier, le slave avait conservé à ce point de vue l'état indo-européen : v.-sl. *jiz-* devant toute sonore, *jis-* devant toute sourde. Le lituanien a, au contraire, généralisé la forme *-s* et emploie partout *iš*; *tas-aĩ* est donc la forme attendue. Or, en sanskrit, le traitement des occlusives finales est exactement parallèle à celui de *-s* : on a *-d* ou *-t* dans les mêmes cas où l'on aurait respectivement *-r* (représentant *-ź*) ou *-ṣ*; et il n'y a aucune raison de douter que cet état sanskrit ne reproduise l'état indo-européen, c'est-à-dire que la différence de *-t* et de *-d* à la fin des mots n'ait dépendu exclusivement de l'initiale du mot suivant; la sonore de la finale d'ablatif zd *-āδ-a* en regard de *-āṭ* s'explique bien par la règle sanskrite; le latin, qui a généralisé *-s*, a, il est vrai, généralisé *-d* comme représentant de la dentale finale indo-européenne (on sait que tout *-t* final du latin *peut* être considéré comme reposant sur *-t* + une voyelle qui est tombée); mais le germanique, plus conséquent, paraît n'avoir connu que *-z* final et *-d* final nettement attesté par le *-t* de *þat-a*; les autres langues ne fournissent aucun renseignement. On peut donc admettre que le lituanien aurait étendu à tous les cas l'une des deux formes des occlusives finales indo-européennes, la forme sourde, de même qu'il a généralisé *-s* et éliminé *-z*; le lit. *tat-* répondrait alors à skr. *tát* et non à *tád*.

En finale absolue, le *-t* qui s'est conservé devant *-aĩ* tombe et l'on attend **ta* où l'on pourrait aussi voir le correspondant du pluriel v.-sl. *ta*. Cette finale *-a* se trouve dans les formes neutres telles que *gẽra* : on sait que les adjectifs se fléchissent en lituanien comme les démonstratifs. En ajoutant *-aĩ* à *kadà* (ou plutôt *kadą*), on obtient *kadaĩ*; en ajoutant *-aĩ* à la nouvelle forme **ta*, on aura *taĩ* qui existe concurremment avec *tataĩ*; de même *kaĩ* est **ka* + *aĩ*. L'explication de M. Joh. Schmidt par un ancien pluriel neutre en *-ai* dont l'existence n'est pas établie ailleurs est donc inutile (*Pluralbild.*, 226 et suiv.); elle ne l'est pas moins pour v.-pruss. *kai*, *kāi-gi*, qui présente la même contraction de *a-* et de *-ai*. Le lit. *geraĩ* est analogique de *taĩ*.

La particule lit. *-aĩ* est vis-à-vis de gr. *-ι* (*οὑτοσ-ί*) dans le même rapport que gr. *αῦ* vis-à-vis de skr. *ŭ*, lit. *-u* (dans *g-u*, *ba-ũ*), got. *-u*. On en a même le correspondant exact dans un dialecte voisin, en arménien.

L'examen de la flexion des pronoms anaphoriques arméniens des trois personnes, *sa* « hic », *da* « iste », *na* « ille », montre en effet que *-a* est une particule ajoutée à un démonstratif, non conservé à l'état isolé, mais qui se retrouve dans *soyn*, *doyn*, *noyn* « le même » (c'est-à-dire *so-in*, *do-in*, *no-in*, avec la particule *-in* que

l'on rencontre souvent en arménien, notamment dans *inkhn-in*, forme renforcée de *inkhn* «lui-même»); les nominatifs *sa*, *da*, *na* résultent d'une contraction de *o* + *a* en *a*; on en jugera immédiatement par la flexion :

Gén. sing.	*nor-a*	*nor-in*	*aynr*
Dat. sing.	*nm-a*	*nm-in*	*aynm*
Acc. plur.	*nos-a*	*nos-in*	*ayns*.

L'*a* final de *na*, *nora*, *nma*, etc. représente un ancien *-ay* et cette diphtongue est encore attestée là où l'anaphorique se trouve être suivi des articles-personnels enclitiques *-s*, *-d*, *-n* portant sur l'ensemble de la proposition et attachés en cette qualité au premier mot indépendant de cette proposition qui suit le relatif. On lit par exemple Luc, VI, 3 *inkhn ew or and nmayn ein* «*αὐτὸς καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ*».

Le traitement arm. *a* du monosyllabe i.-e. **ai* rappelle le traitement arm. *-o* du *-oi* final des nominatifs pluriels de démonstratifs : *no-kh-a*, *ayno-kh-ik*; l'addition du signe du pluriel *-kh* ne change rien au traitement de la voyelle finale précédente qui tombe régulièrement devant *-kh* si celui-ci n'est suivi d'aucun autre élément : *ayn-kh*, cf. *ǰorkh* et *ǰorekhtasan*; et, à l'instrumental, *getov-kh*, *ənkeraw-kh*, *baniw-kh*, avec chute de l'*i* de i.-e. *-bhi*. On entrevoit ici, grâce aux démonstratifs, le traitement des finales arméniennes qui paraît bien ne pas être identique au traitement intérieur; l'examen de l'accusatif pluriel *nos-a* (cf. crét. *τόνς*, got. *þans*) conduit à la même conclusion : à la fin du mot, *n* du groupe *-ns* est tombée avant que l'*o* eût été altéré en *ow* par la nasale suivante.

II. — V.-sl. *gospodĭ*.

Miklosich, dans son Dictionnaire étymologique, rapproche le thème v.-sl. *gospod-* de skr. *jáspátiṣ*. Il ne paraît pas impossible de lever les objections qui se dressent au premier abord contre ce rapprochement (v. Osthoff, *Perfect*, 589 sqq.).

Le *jáspátiṣ* «chef de tribu» occupe le sommet d'une hiérarchie dont les deux premiers degrés sont le *pátir dán* ou *dámpatiṣ* «chef de maison» et le *viçpátiṣ* «chef de village» (cf. Leist, *Altarisches jus civile*, II, 222). On retrouve dans l'Avesta des formes correspondantes, en partie rajeunies : gâth. *dəng paitiš*, zd *nmānōpaitiš* — zd *vīspaitiš* — zd *zantupaitiš*. Le grec a conservé seulement *δεσπότης*, *δέσποινα* avec l'ancien génitif **dems* comme premier terme (cf. le thème au commencement du composé *δάπεδον* «sol de la maison», d'après l'hypothèse très vraisemblable de Ebel, *KZ*, VI, 79 et suiv.); le latin a le dérivé *dominus* (tiré de

domus, comme *tribūnus* l'est de *tribus*); l'arménien présente la forme récente *tanow-tēr* « maître (de maison) », et même, sans pouvoir rien préciser, on est aussi tenté de chercher le mot « maison » dans le premier terme *ti-* de arm. *tēr* « maître » (de **ti-ayr*[1], génit. *te-aṙn*, c'est-à-dire **ti-aṙn*, instr. *teramb* de **tea-ramb*, **ti-aramb*), *ti-kin* « maîtresse ». En baltique on a lit. *vẽšpats* « seigneur », v.-pruss. *waispattin* « maîtresse », avec le même vocalisme que dans *Fοἰκαδε*. Pour ce qui est de *jáspátiṣ*, on en doit rapprocher le dérivé germanique signifiant « roi », v.-h.-a. *chuning*, v.-isl. *konongr*; on ne saurait donc être surpris de lui trouver en slave un correspondant.

Le second terme du sl. *gos-pod-* est un thème terminé par une occlusive; il en est de même de lit. *vẽš-pat-* (F. de Saussure, *Idg. forsch.*, IV, 459) et de lat. *com-pos*. De plus, le second terme du féminin *δέσποινα*, identique à skr. *pátnī*, ne saurait être tiré du thème en *-i-* i.-e. **poti-*[2]. Enfin *δεσπότης* lui-même suppose un thème **-pot-*, car les féminins grecs en *-ᾰ* et *-ᾱς* sont des formes secondaires, ainsi qu'on l'a reconnu (Fröhde, *Bezz. beitr.*, VII, 99; Neisser, *ibid.*, XI, 37 sqq.; Ul'janov, *Χαριστήρια*, *Sbornik* en l'honneur de Korš [1896], p. 125); on a par exemple : *ἑρέτης* de *ἐρετ-* supposé par *ἐρέσσω*; *ἵππότα* et *ἱππότης* de *ἱπποτ-*, cf. lat. *eques*; *Οἰδιπόδης* de *Οἰδιποδ-*, etc. En regard du simple **poti-*, supposé par skr. *pátiṣ*, zd *paitiš*, gr. *πόσις*, lit. *pàts*, lat. *potis*, il a donc existé dans les composés une forme i.-e. **-pot-*, attestée par lit. *-pat-*, lat. *-pot-* et gr. *-ποτ-*; cf. gr. *μῆτις* et *ἀγυλομήτ-ης*. Le **-pod-* de sl. *gos-pod-* serait un doublet de **-pot-*; cf. gr. *δεκάδ-* en regard de v.-sl. *desęt-* et gr. *-ἰδ-* dans de nombreux féminins en regard de skr. *-it-* dans *yoṣít-* « jeune fille ». Le grec a peut-être même conservé une trace du doublet à occlusive dentale sonore dans *δεσπόζω* (J. Schmidt, *KZ.*, XXV, 16); ce dérivé ne s'explique bien que par **δεσποδ-*, à moins d'admettre une modification analogique en *δεσπόζω* d'un ancien **δεσπόσσω* qui n'aurait pas laissé de traces; car il est difficile de croire que

[1] Cet *ē* devient *i* dans *tirel* « dominer », *tirasēr* « qui aime son maître », etc., cf. *sēr* « amour », *sirel* « aimer »; on voit par là que les dérivés sont tirés du nominatif singulier; c'est ce que montrent du reste des mots comme *hayrenī* « paternel », *hayraspan* « parricide », *jeṙnarkel* « entreprendre » (de *jeṙn*, cf. le pluriel *jeṙkh*), etc. Le nominatif *tēr* enseigne que *i* + la diphtongue *ay* aboutit à *ē* en syllabe accentuée; au contraire *ia* + *i* subsiste dans *mia-yn* « seul » (pour la forme *mia-*, cf. *amena-yn* « tout », nom. plur. *amenekh-in*); en syllabe non accentuée ce *iay* devient *e* : *menanoç* « monastère », *keçcuc* « que je vive ».

[2] La différence de forme entre *πότνια* et *-ποινα* ne suffit pas à justifier la séparation de *δεσπότης* et *δέσποινα* proposée par M. Joh. Schmidt (*Kritik der sonantentheorie*, 105 et suiv.); M. M. Grammont a montré comment *πότνια* présente le traitement attendu (*De liquidis sonantibus*, 14) et comment *-ποινα* a une finale *-yā* analogique de la majorité des féminins grecs (*ib.*, 17).

δεσπόζω ait pu être tiré de δεσπότης, coupé δεσπό-της, à l'aide d'une finale -ζω : à part les deux grandes catégories en -αζω et en -ιζω, il n'existe de dérivés en -ζω, ayant une formation un peu claire, que quelques verbes exprimant un bruit, οἰμώζω, βαΰζω, ποππύζω, φεύζω, etc. (d'après κοκκύζω et d'après κράζω, μύζω, ῥύζω, βύζω, τρίζω, σίζω, κρίζω, etc.).

L'opposition du simple **poti-* et du second terme de composé **-pot-* (resp. **-pod-*) n'a pas subsisté en indo-iranien parce qu'elle n'y a pas eu pour conséquence une séparation du simple et des composés au point de vue du sens (on a de même got. *brūþ-fadi-*); mais, outre *pátnī*, le thème **pat-* se retrouve dans skr. *pátyate* « potitur » où Grassmann a très justement reconnu un ancien dénominatif. Si l'on partait de *páti-* on obtiendrait **patīyate*; c'est pourquoi *pátyate* a cessé d'apparaître comme un dénominatif et a pris l'accentuation d'un verbe primaire. Le correspondant zend est conservé dans Vd, v, 62, *təm aŋhəm paiδyāiti* (K_1, Pt_2, *paiδyeite* Vds sâdes) *yim drvatąm* « illum mundum potiatur peccatorum » et de même Vd, XVIII, 76 (*paiδyāiti* K_1, L_4, *paiδyāite* Vds sâdes) — Y., LVII, 20 :

paiδimnō vīspōpaēsīm
mastīm yąm pourudzainīm

« qui possède la sagesse universelle, à la science multiple » (Darmesteter, d'après la tradition, v. Spiegel, édit. de Neriosengh, p. 245, n. 5).

Le *g* du premier terme *gos-* du composé sl. *gos-pod-* s'explique par l'*s* qui termine la syllabe; v. au sujet de ce traitement ces *Mémoires*, IX, 374.

Quant à *-os-* de *gos-*, on n'en peut déterminer la nature d'une manière certaine. Le skr. *jáṣ-* indique un ancien **g_1ēs-*; devant un groupe de consonnes, on aurait pour *ē* le même traitement que l'on a pour *ā* dans *ognjĭ* et *chołtą* (v. ces *Mémoires*, VIII, 236 et 315). Mais, si l'on songe à l'opposition de skr. *viç-* et de gr. *Foικ-*, v.-pruss. *wais-*, on peut poser un génitif **$g_1$ons-s-* qui, en slave, se réduirait à **gons-*; il faut alors admettre que le slave aurait connu pour le traitement de *-ns* final une loi semblable à celle du grec : disparition de la nasale devant une initiale consonantique suivante (d'où résulte par exemple le doublet *ès* et *els* de l'ancien *ένς*). Il est difficile de se prononcer entre ces deux hypothèses, toutes deux admissibles, mais dont chacune renferme une part d'arbitraire.

Le rapprochement si séduisant de skr. *jáspátiṣ* et de v.-sl. *gospodĭ* ne se heurte donc à aucune objection phonétique tout à fait insurmontable.

III. — V.-sl. *dąti*.

On ne saurait chercher dans *ą* de l'infinitif v.-sl. *dąti* (serbe *dȕti*, russe *dut'*) de *dǔmą* un ancien *om(ə)*, car le vocalisme *o* ne se trouve à l'infinitif slave qu'autant qu'il se rencontre aussi au présent : type *mogą*, *mošti*. De plus, dans les racines dont la forme sans *e* présente une sonnante longue, l'infinitif slave formé par adjonction directe de *-ti* à la racine a le degré sans *e* de cette racine : *byti*, *kryti*, *myti*, *šiti* — *žrŭti*, *trŭti* (sur ces deux derniers v. O. Wiedemann, *Beiträge zur altbulgarischen conjugation*, 143 et suiv.). Le *ą* de v.-sl. *dąti* doit donc répondre à *um* de lit. *dùmti*. Au contraire les racines dont le degré sans *e* présente une sonnante brève ont le vocalisme *e* à l'infinitif (type *mrĕti*); cette opposition rappelle celle de *tiuhan* et *-lūkan* (v.-isl. *lúka*, ags. *lúcan*, v.-h.-a. *lūchan*) en gotique; cf. encore v.-isl. *súga*, ags. *sūʒan*, v.-h.-a. *sūgan*; v.-isl. *súpa*, ags. *súpan*, v.-h.-a. *sūfan*; v.-isl. *dúfa*, ags. *dúfan*; etc.

On sait d'autre part que, à côté du traitement palatal *ę* de *ṇ*, *ṃ*, le slave a un traitement vélaire des nasales voyelles « brèves », sans qu'on puisse déterminer plus que pour *ṛ* et *ḷ* le principe de la répartition des deux traitements (v. ces *Mémoires*, VIII, 236 et 315, et IX, 50; cf. maintenant Mikkola, *Bezz. beitr.*, XXII, 254). Le principal exemple est *sŭto*, cf. lit. *βiñtas*; M. Streitberg tient encore le panslave *sŭto* pour un emprunt à l'iranien (*Urgerm. gramm.*, p. 9); mais on trouve à peine un ou deux emprunts iraniens qui soient panslaves : or la substitution d'un nom de nombre étranger au nom indigène n'a lieu que dans le cas d'une influence profonde d'une langue sur l'autre; de plus, on attendrait alors non *sŭto*, mais tout au plus **soto*, cf. *toporŭ* en regard de persan *tabar* (d'un ancien **tapar* conservé dans arm. *tapar*). Du reste on ne peut voir des emprunts dans *vŭtorŭ*, cf. *ἕτερος*[1]; *sŭ* = *κατ*; *chŭtĕti*, cf. arm. *xand* « sentiment vif et violent ».

Il existe donc en slave deux traitements vélaires de *ṇ*, *ṃ*, l'un, *ŭ*, pour *ṇ*, *ṃ* « brefs », l'autre *ą* (serbe *ȕ*), pour *ṇ*, *ṃ* « longs », alors que le traitement palatal même de *ṇ*, *ṃ* « brefs » est *ę*. La

[1] L'esprit rude de *ἕτερος* provient de l'action de *εἷς*, mais le succès de cette influence est dû sans doute à la circonstance suivante. A côté de **ἕτερος*, cf. v.-sl. *vŭtorŭ*, il existait **ἅτερ*, cf. got. *sundro*; les deux mots ont été rapprochés; *ἕτερος* a triomphé grâce à *εἷς*, au contraire *ἅτερ* l'a emporté grâce à *ἑτερθε* et grâce aussi à *ἄνευ*, cf. got. *inu*, v.-h.-a. *âno*, et à *ἀ-* = skr. *a-*, got. *un-*, lat. *in-*. Cette confusion est exactement comparable à celle en vertu de laquelle plusieurs des mots appartenant à la famille de *ἁραρεῖν*, à savoir *ἁρμός* « jointure » (cf. lat. *armus*, got. *arms*), *ἅρμα*, *ἁρμόζω*, ont pris l'esprit rude des représentants grecs de la racine **ser-* (lat. *sero*), tels que *ὅρμος*, *ἕρμα* et peut-être *ἁρμός* « assemblage ».

différence de *ŭ* et *ǫ* en slave dans *sŭto* (lit. *šimtas*) et *dąti* (lit. *dùmti*) est exactement comparable à celle de *a* et *ā* dans skr. *hatás* et *jātás* et à celle de *r̥* et *īr* dans skr. *kr̥tás* et *gīrṇás*. — Pour surprenant qu'il soit, le manque de parallélisme entre le traitement vélaire *ŭ* et le traitement palatal *ę* n'est pas d'autre nature que l'opposition grecque de la simple voyelle brève *α* représentant *n̥* et des diphtongues *αρ*, *αλ* représentant *r̥*, *l̥*. Si la chute de la nasale de l'ancien slave *ᵘn*, *ᵘm* représentant *n̥*, *m̥*, n'a pas eu pour conséquence la quantité longue de l'élément vocalique très bref qui précédait la nasale, c'est que cette chute a eu lieu en un temps où *ᵘn*, *ᵘm* n'étaient pas des diphtongues égales en quantité à *en*, *in* et *on*, mais avaient encore la durée d'une brève comme i.-e. *n̥*, *m̥* (skr. *ă*, gr. *ă*). La nasale a persisté au contraire dans *ᵎn*, *ᵎm*, et par suite l'aboutissement *ę* de la sonnante a pris la même quantité que *ę* et *ǫ* sortis des anciennes diphtongues *en* et *on*.

IV. — V.-pruss. *esse*.

La préposition allemande *aus* est constamment traduite dans les textes vieux-prussiens par *is* et *von* par *esse*.

L'étymologie de *is* est évidente : on n'a pu manquer de rapprocher lit. *iš*, v.-sl. *jis* (résp. *jiz* devant les sonores — voyelles ou consonnes). Cette préposition est suivie en lituanien comme en slave du génitif (ancien ablatif); elle l'est en vieux-prussien du datif dans tous les exemples où le cas est reconnaissable, c'est-à-dire partout où il y a un démonstratif : Ench. 41 *isstesmu* — 78 *is kawijdsmu gruntan Deiwūtiskan'pēisālin* — 80 *is schismu Ebangelion* — 86 *is stesmu gīrbin*; de même Cat. II *istesmu*. Les substantifs sont au cas commun, l'accusatif (14 — 24 — 55 — 75 — 80 — 82 — 89). C'est ainsi qu'on a avec *sen* : Ench. 25 *sen stesmu* — 9 *sen ainesmu swāigstan* — 31 *sen wissamans grīkans*, mais 9 *sen wīngriskan* — 37 *sen wirdans* — 28 *sen Deiwas wirdan*. La valeur commune de l'accusatif est bien marquée par l'exemple suivant où le datif, une fois indiqué, est remplacé par l'accusatif : Ench. 34 *sen wirdemmans adder dīlins*.

La préposition v.-sl. *jis*, lit. *iš*, v.-pruss. *is* est identique pour le sens non seulement à arm. *i* (suivi de l'ablatif), mais aussi à gr. *ἐξ*, lat. *ex* et n'en saurait être séparée (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 296; cf. aussi maintenant Fortunatov, *Χαριστήρια* en l'honneur de Korš, p. 488). Dès lors il n'est pas probable que *esse* « von » doive être rapproché aussi de lat. *ex*; le grec et le latin s'accordent d'ailleurs à supposer une forme sans voyelle finale. De plus, v.-pruss. *esse* est suivi, au moins partiellement, de l'accusatif et non pas exclusivement du datif, comme l'est *is*. On peut en juger

par les Catéchismes; dans ces textes, l'emploi commun de l'accusatif n'a pas l'extension qu'il a dans l'Enchiridion; on y lit toujours *swyntas naseylis*, *swaymans maldaysimans*, *mayiey krœuwiey* (Cat. II), alors que l'Enchiridion a d'ordinaire le substantif à l'accusatif dans les cas de ce genre. Or *esse* est suivi de l'accusatif dans tous les exemples des Catéchismes : *gemmons œsestan jungprawan Marian* (Cat. II); *att skiwuns assa gallans* (Cat. I); *is rankeis mans assa wargan* (Cat. I); etc. Dans l'Enchiridion le datif se lit souvent : 55 *esse steimans poklusmingins* — 60 — 8 — 32 57 — 68 — 72; mais l'accusatif est parfois attesté : 20 *essestan* — 21 *essetennan subbai* — 26 *esse wissan wargan* (et deux autres exemples dans le même paragraphe) — 31 *esse stans gallans* (dans ces deux derniers passages peut-être d'après les Catéchismes, comme plusieurs autres emplois corrects des cas dans l'Enchiridion).

On doit donc chercher pour la rapprocher de *esse* une préposition qui admette après elle l'accusatif; on songe naturellement à lit. *aŭ*, *už*; lett. *az*, *diz* (Zubatý, *Idg. forsch.*, VI, 279). La voyelle initiale de cette préposition est proprement baltique (cf. v.-sl. *za*) et diffère suivant les dialectes : l'*e* du vieux-prussien serait une variante de plus. La signification convient peu, mais la façon mécanique dont « von » est traduit par *esse* ne permet pas d'essayer la recherche d'un développement de sens en vieux-prussien. — On notera que v.-pruss. *esse* fournit une brève finale en regard de la longue de lit. *aŭ*, v.-sl. *za*; car un *ē* final aurait la forme *ō*, *ī* ou *i* (Berneker, *Preuss. spr.*, 138 sq.); on retrouve sans doute une brève, de timbre différent, dans got. *ga*.

A. MEILLET.

SEMANTICA.

Φάρμακον, *ọ́ṣadhī*.

Je ne connais de *φάρμακον* qu'une étymologie : celle qui le rapporte à la racine de *φέρω*; je crois n'étonner personne en disant qu'elle ne m'a jamais satisfait.

Morphologiquement, sans doute, il n'y a pas d'objection de principe à ce que la racine *bher* se soit combinée, dès la phase proethnique, avec un suffixe à *m* initial; mais, en fait, il n'y en a pas l'ombre d'une preuve. Il est trop clair en effet que des mots tels que *bhárman* et *φορμός* sont nés isolément, chacun sur son sol. En grec, *φάρμακον* eût pu, à la rigueur, naître de même, mais, comme le grec avait perdu tout souvenir de l'apophonie *φερ* : *φαρ*, une dérivation hellénique de *φέρω* n'eût pu aboutir qu'à **φερμακον* ou **φορμακον*.

Sémantiquement, on n'imagine rien de moins motivé. A la vérité, on *apporte* un médicament ou un poison, mais ni plus ni moins qu'on n'apporte un mets, un vêtement ou un outil quelconque; et d'ailleurs *φέρω* ne signifie pas « apporter ». Quant à faire intervenir ici l'idée de « soin », telle que l'exprime le sanscrit — non védique — *bhṛti* « entretien » (Prellwitz), c'est là un concept abstrait et un mot hystérogène qui n'ont que faire dans la recherche d'une étymologie primitive.

Je m'étonne, je l'avoue, qu'on n'ait jamais songé à *φάρμακον* =*ghṛ-m-ṇko-*, soit « [boisson] chaude, infusion, décoction », etc., dérivation qui aurait l'avantage de fournir un unique spécimen de la racine *gher* en grec avec le *φ* initial, ici parfaitement régulier, et qui échappe à toutes les critiques formulées contre la précédente.

Car, d'une part, toutes les langues indo-européennes présentent chacune au moins un produit de dérivation de la racine *gher* par un suffixe à *m* initial;

Et, d'autre part, il n'y a pas de terme plus approprié et mieux concevable pour désigner un « remède » ou un « poison », c'est-à-dire une préparation à base essentiellement végétale à l'origine et obtenue par cuisson, que celui de « [boisson] chaude », qui en marque le caractère distinctif en opposition aux boissons ordinaires.

Il est remarquable que le même procédé de terminologie semble se reproduire dans le sanscrit *óṣadhī*, qui signifie « plante », mais plus précisément « simple, plante médicinale », partant « remède »; car le nom de la plante pure et simple est *vīrúdh*. Abstraction faite de la finale *-dhi*, qui n'est point claire et que je n'ai pas la prétention d'expliquer, — ce qu'il y a de sûr tout au moins, c'est qu'elle ne contient pas la racine *dhā*, car la quantité *-dhī* est primitive[1], ni probablement aucun autre élément radical pur, car dans ce cas le mot serait oxyton[2], — en s'en tenant à la première partie du mot, il est difficile de méconnaître dans *óṣa* une dépendance de la racine *uṣ* « brûler » (*ūrere*), une formation nominale équivalente à « chaleur, cuisson ». Un adverbe **oṣa-dhā*, extrêmement ancien, aurait très bien pu signifier « en cuisant » et devenir substantif par une de ces voies détournées qui se constatent dans toutes les langues. Quoi qu'il en soit, il me paraît infiniment probable que *óṣadhi* désigne soit le remède en tant qu'il s'obtient par décoction, soit le végétal en tant qu'il faut le cuire pour en extraire le remède, et qu'on peut désormais sceller la pierre sur toutes les étymologies banales, abstraites ou mystiques qui ont été imaginées pour expliquer en sanscrit le nom, nécessairement d'origine simple, d'une chose aussi simple que la plante curative.

V. HENRY.

(1) En dépit de l'enseignement de Pāṇini (VI. 3. 133), dont la méthode pratique ne le cède point à celle de nos modernes grammairiens grecs et latins dans l'art de prendre partout l'exact contre-pied des données historiques les plus sûres : il n'y a pas d'exemple, que je sache, d'un ī thématique allongé en sanscrit, tandis que le passage des thèmes en i à la déclinaison en ī est un fait qu'on suit à la trace d'un bout à l'autre de l'histoire de cette langue.

(2) Cf. ce que j'ai dit de *párasdhi* dans mes *Vedica*, I, 1 (*Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97 et suiv.).

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

INTRODUCTION.

I

Le pays des Lazes ou Lazistan se trouve au sud-ouest du Caucase; c'est l'intervalle compris entre la mer Noire et la grande chaîne des montagnes de Zigana; il commence à Batoum et se continue jusqu'à Platana.

Les Lazes chrétiens dépendent du patriarcat grec de Constantinople; ils parlent grec et se considèrent eux-mêmes comme Grecs. Toutefois on les reconnaît à leur accent. Ils occupent la partie occidentale du Lazistan, de Platana à l'est jusqu'à Trébizonde, et au sud de Trébizonde jusqu'à Gümüšxana. Les principales villes où on les rencontre sont Platana, Trébizonde et Gümüšxana.

Les Lazes mahométans ou Lazes proprement dits occupent la partie orientale du Lazistan, des environs de Trébizonde jusqu'à Batoum. Toutefois dans beaucoup de localités lazes on ne parle que le turc; ailleurs le turc et le laze coexistent. La limite occidentale de la langue laze est Rize; à Yamura, Of, Sürmene, Rize, on parle simplement le turc; à Atina, Arxavi, Vice, Xope, Batoum on parle différents dialectes du laze.

Ces dialectes ne diffèrent pas beaucoup entre eux; et, quoique les populations ne se comprennent pas toujours aisément, le linguiste n'a pas de peine à reconnaître la même langue. Les dialectes orientaux sont les plus purs; à mesure que l'on avance vers l'Occident, l'influence turque est plus considérable; à Rize, le laze a entièrement disparu. Ainsi, les dialectes parlés à l'est de Batoum ont gardé toute la richesse de la prononciation des langues du Caucase, comme les trois degrés des consonnes *b*, *p*, *ph*; *d*, *t*, *th*; *ż*, *c*, *ch*, etc., qui à Batoum même a déjà disparu;

IMPRIMERIE NATIONALE.

toutefois le *q* (*ġ* très guttural) paraît de temps en temps, comme dans le mot *qoqore* (pr. *ġġoġġore*). A Xope, Vice, Atina, Arxavi on ne distingue que *b*, *p*; *d*, *t*, etc.; le *q* est remplacé par *ġ*; dans la ville d'Atina, on n'emploie presque pas *ż* et *c*, lesquels sont devenus en général *z* et *s* comme en turc.

II.

Sur la langue des Lazes il n'existe jusqu'à présent que trois études : l'une de Klaproth dans son livre *Asia polyglotta*, Paris, 1823; l'autre de Rosen, *Ueber die Sprache der Lazen*, dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1843, et l'autre de M. von Erckert, dans son livre *Die Sprachen des Kaukasischen Stammes*, Wien, 1895. La première ne renferme qu'une centaine de mots en trois dialectes : Xope, Trébizonde et Kemer. La seconde, qui traite du dialecte d'Atina, se compose d'une grammaire assez complète et d'un petit vocabulaire comprenant environ 500 mots.

Dans le livre de M. von Erckert, on trouve une collection de 500 mots lazes, y compris les mots turcs passés en laze.

Ces trois études sont loin de suffire à l'étude de la langue laze. Les indications de M. von Erckert renferment un grand nombre de fautes, fautes d'impression et aussi fautes de langue. Beaucoup de mots ont un aspect insolite; les traductions sont souvent approximatives ou même tout à fait inexactes; enfin les verbes traduits par des infinitifs français sont tantôt sous la forme de conditionnel, tantôt sous celle de présent, tantôt sous celle de l'impératif, tantôt sous celle de noms d'action. Ainsi on trouve comme traduction de :

N° 19 mille, *othxo-šilia* (littéralement « quatre mille »).

N° 538 défendre, *geri mëulut* (litt. « allez en arrière »).

N° 529 mourir, *xatirli koči ren* (litt. « il est un homme estimable »).

N° 413 pauvre, *orukara* (lire *fukara*, mot turc).

N° 397 nue, *bulate* (litt. « avec des nuages »).

N° 426 avare, *xeslsi* (lire *xasisi*).

N° 433 clair, *dari* (en réalité « étroit »).

N° 431 bon, *kaï guroni* (litt. « qui a le cœur bon »).

N° 458 vrai, *dogri koči* (litt. « homme droit »).

N° 464 cuire, *čups* (litt. « il cuit »).

N° 466 arroser, *ckari ghobabe* (litt. « il répand de l'eau »).

N° 476 herser, *pxač kat* (à écrire en un mot « hersons » !).

N° 467 se plaindre, *vida bat* (à écrire en un mot, *vidavat* «plaignons!»).

N° 483 geler, *kini mighu* (litt. «j'ai froid»), etc.

Le présent travail pourra donc être de quelque utilité. Il comprend trois parties :

1° *Vocabulaire laze*, dans lequel n'ont pas été admis les emprunts turcs, dont le nombre dépend de la fantaisie individuelle de chacun : tout mot turc peut, à vrai dire, figurer dans une phrase laze.

2° *Une grammaire comparée des dialectes lazes.*

3° *Quelques textes originaux.*

C'est le dialecte de Batoum qui forme le fond de ce travail; je l'ai appris chez des indigènes à Constantinople; j'y ai joint des mots et des formes que j'ai appris à Erzeroum d'un Laze nommé *Sofi Oġli*, originaire du village d'Atina.

Les mots que je connais par moi-même sont accompagnés d'une indication d'origine : Batoum (Bt.) ou Atina (At.).

Pour être complet, j'y ai joint les mots cités par Klaproth (X. dialecte de Xope, Tr., dialecte de Trébizonde, K., dialecte de Kemer), ceux cités par Rosen (R.) et ceux cités par M. von Erckert (Er. suivi du numéro sous lequel le mot se trouve dans le livre).

Les Lazes n'ont point d'alphabet propre. On a ici exprimé les articulations de leur langue par les trente-deux caractères suivants :

a, b, c, č, d, e, f, g, ġ, h, i, j, k, l, m, n, o, ö, p, q, r, s, š, t, u, ü, v, x, y, z, ž, ż.

Ces trente-deux lettres se prononcent à peu près comme en français à l'exception de *c, č, g, ġ, h, j, ö, q, r, s, š, u, ü, x, ž, ż.*

c se prononce *ts*, all. *z*; ex. *cana* = *tsana.*

č = *tch*, *c* italien dans *città*; ex. : *čilinčuala* = *tchilintchuala.*

g = *g* français devant *a, o, u*; ex. : *gibri* = *guibri*, *gerpi* = *guerpi.*

ġ = *g* dans all. *Tag*, *Sagen*; ex : *ġürjeni* = *ghurjeni*, *ġuji* = *ghuji.*

h est toujours fortement aspiré; ex. : *ho*, *ham.*

j = *dj*, le *g* italien dans *gettare*; ex. : *junjuli* = *djundjuli*, *jalva* = *djalva.*

ö = all. *ö*, français *eu*, dans très peu de mots cités par Er.

q = se prononce au fond de la gorge, comme *gg*; se trouve dans peu de mots cités par Er.

r est peu vibrée et se confond en partie pour l'oreille avec *y*, par exemple : *skueri*, *skueyi* « cerf »; *makvali*, *markvali* « œuf ».

s a toujours le son de *s* français au commencement des mots, *son*, *sa*; ex. : *getasula* = *getassula*, *isina* = *issina*.

š = *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand; *oš* = *och*, *dovošoli* = *dovocholi*.

u = *ou* français, *u* all.; ex. : *guri* = *gouri*; *butkuji* = *boutkoudji*.

ü = *u* français, *ü* all.; ex. : *güveri* = *guveri*; *čüma* = *tchuma*.

x = *ch* allemand; ex. : *xut* = *khout*; *xe* = *khé*.

ž = *j* français; ex. : *žur* = *jour*; *mužoili* = *moujoïli*.

ż = *dz* ou le *z* faible italien dans *zelo*, *orzó*; ex. : *Żiżila* = *dzidzila*.

L'accent laze frappe presque toujours l'avant-dernière syllabe; quand il se trouve sur une autre, la place est indiquée; ex. : *żiżila*, *ġúrǰeni*, *amót amót*, mais *žendeki*, *šilya*.

Tous les groupes de voyelles se prononcent séparément; ex. : *koali*, *xoali*, *moiġaminon*, *gai*.

Comme les Persans, les Lazes ouvrent peu la bouche en parlant; mais leur prononciation est plus rude et rappelle celle des Anglais : le tempo ordinaire est très vif.

I

DICTIONNAIRE LAZE-FRANÇAIS.

A

A (Bt.) (peu usité à At.), ce, cet, cette, ces. *A goči*, cet homme.

A (At. R.) [à Bt. on dit *Xa*. Cf. *če* (At.) et *xče* (Bt.), blanc, che], branche d'un arbre. Pl. irr. *álepe*, *xálepe*.

Aa (At. Bt. R. Er. 47), non (interj.).

Abgyá (At.), rivière.

Abrek (Er. 281), brigand.

Aci (Bt.), *Haci* (At.), [cf. *Ako*, *Aya*, *Iso* (Bt.), *Hako*, *Haya*, *Hiso* (At.)], maintenant. *Aci mžora yextasunon* (Bt.), le soleil va paraître; *haci dotanaseren* (At.), le jour va paraître.

Acirġe (Er. 381), guêpe.

Aggiri-cxeni (Er. 178), étalon.

Aġani (R.), neuf; tout à l'heure. *Aġani sana* (R.), nouvel an.

Aġné (Bt.), neuf; tout à l'heure. *Aġné oxori* (Bt.), une maison neuve; *ma tükyaniša aġné meġulu* (Bt.), je vais maintenant seulement (all. *erst*) à la boutique.

Aġnoba (Bt.), nouveauté.

Aġnuse (R.), ignorance.

Aġu (R.), «Galle» (T. *aġu*, poison).

Aġusa, nom pr. d'un village laze.

Ak, *Ako* (Bt.), *Hako* (At.), de cette manière-là; ici (mouv.).

Ako (At.), une fois.

Akole (Bt.), *Hákole* (At.), ce côté. *Akole ékole* (Bt.), à ce côté-ci, à ce côté-là.

Akonai (Bt.), tant, autant.

Akonaši (Bt.), ici (repos, lat. *hic*).

Akra (Er. 186, Kl. R.), *Kra* (Er.), corne.

Alaf (R. Er. 162), avoine (T. *yulaf*).

Ali (At.), cou.

Altuni (Bt. At. Er. 154), or; pièce d'or. *Mčita altuni*, or rouge (T. *altun*).

Ambai (Bt.), nouvelle. *Učа ambayi* (Bt.), une mauvaise nouvelle (Arm. *hambav*).

Amcika (At.). Voir *Arcika*.

Amdġa (At. Bt. Er. 43), *Antġa* (At. Bt.), aujourd'hui.

Amót amót (Bt.), doucement.

Amseri (At. Bt.), cette nuit (adv.).

Amsika (R.). Voir *Arcika*.

Amuk (Bt.), celui-ci. *Amu kala*, avec ceci.

Amuš (Bt. At.), gén. d'*Amuk*.

Ančarya (At.), maquereau (poisson).

Anderi (At.), moitié; la femme de quelqu'un.

Andxoro (Bt.), vomir (aor.).

Ankoj. Voir *Goči*.

Anš (At. Bt.), *Aš* (R. Er. 6), six.

Anšeneri (At.), *Ašmuš* (R.), *Maaša* (Bt.), sixième.

Antepe, *Antepek* (Bt.), ceux-ci.

Antġa ou *Amdġa* (At. Bt.), aujourd'hui. *Antġa taroni dido čxopa ren* (Bt.), aujourd'hui il fait très chaud.

Ar (At. Bt. R. Er. 1), un; seul; une fois. *Ar bere*, un enfant; *ar cxuli*, une poire; *ar dido didi oxori*, une très grande maison; *oxoris ar rei?* es-tu seul chez toi? *jumen ar gulamili man*. viens me voir demain une fois.

Araranzi (R.), orange.

Arcika (Bt.), *Amcika* (At.), *Amsika* (R.), un peu.

Ardasa, nom pr. d'un village laze.

Arguni (At. R. Er. 68), hache, cognée.

Arguriši? (Er. 354), fidélité (*ar*, un; *guri*, cœur; *ši*, sf. de gen.).

Arhavi. Voir *Arxavi*.

Armali (R.), armoire, buffet.

Armudxa (R.), *Armuti* (At. Bt.), quelque chose.

Armuš (R.), premier.

Armuti. Voir *Armudxa*.

Arti (R.), l'autre.

Arti arti (R.). l'un et l'autre.

Artoli (At. Bt. R.), borgne, qui n'a qu'un œil.

Arxavi ou *Arhavi*, une ville du Lazistan. *Arxaviši nena*, le dialecte d'Arhavi; *Arxavili goči*, un habitant d'Arhavi.

Arżur (At. Bt.), *Ażur* (R.), un ou deux, quelque. *Arżur tġa ren* (Bt.), il y a quelques jours.

Asteri (Bt.), quelqu'un, une personne quelconque. *Asteriša berj miġun* (Bt.), je dois à quelqu'un.

Aš. Voir *Anš*.

Ašmuš (R.), *Anšeneri* (At.), *Maanša* (Bt.), sixième.

Ašo (Bt.), *Hašo* (At. Er. 48), ainsi.

Atina (At. Bt.), une des villes principales du Lazistan.

Atinali, habitant d'Atina.

Avrosi (At.), excellent, très beau, très doux.

Axargulu (Er. 152), conversation. *Agargalu?*

Aya, *A* (Bt.), *Haya* (At.), ce, celui-ci. *Aya goči*, cet homme; *aya mu ġini galaši ren!* (Bt.), quel vent froid est-ce là!

Az (At.). Rac. tailler, raboter. Voir *Ġaz* (Bt.).

Azeri (At.), *Ġazeri* (Bt.), taillé, raboté.

Ażur (R.). Voir *Arżur*.

B

Babá (At. Bt. R. Er. 361), père (T. *baba*).

Bad (Bt.), Rac. naître. V. ac. aor. *dombadi*, j'ai engendré; fut. *dombadaminon*. V. ps. *doibadi*, je suis né; fut. *doibadaminon*.

Bad (Bt.), Rac. vieillir. Aor. *dibadi*; fut. *vibadaminon*, *ibadaginon*, etc.

Bade (At.), *Badi* (Bt. R. Er. 157), vieux.

Badi (Bt.), *Beyati* (At.), mauvais; méchant; laid. *Pati* (Er. 432), laid.

Badoba (At. Bt.), vieillesse.

Badoba (Bt.), méchanceté.

Baki (At. Bt. Er. 330, 331), étable, écurie, bergerie (Arm. *bak*).

Ban. (R.). Voir *Bon.*

Bar (Bt.), Rac. 1. souffler. *Jibbeti galaši ubars*, le vent souffle furieusement. Aor. *meubari*; fut. *meubaraminon*.

2. gonfler. V. a. aor. *dobari*; fut. *dobaraminon*. V. ps. aor. *doibari*, je me suis gonflé; fut. *doibaraminon*.

Barbal ou *Barbar* (Bt.), Rac. radoter, être en délire. Aor. *mabarbalu*; fut. *barbaraminon*; cond. *mabarbala*. (E. 526) *gargal*, parler. Nom d'act. *Gogargalu*, *ugargala*.

Baši-kiti (At. Bt.), pouce (T. *baš*, chef).

Bašluġi (At. Bt), coiffure laze faite en laine de chameau et composée d'une partie pyramidale et de deux manches, chacune d'un mètre de longueur, dont on entoure la tête et dont on laisse les deux bouts flotter sur les épaules.

Bata (R.), lâche, mou, faible.

Batumi, nom pr. de la plus grande ville du Lazistan : Batoum

Bax (Bt.), Rac. frapper, battre (un homme, du blé, etc.). Aor. *dobaxi*; fut. *baxaminon*; imp. *dobaxi*; prs. *dobaxub* ou *baxub*. (Er. 475) *tpaxat*.

Baxčiš (At. Bt.), Rac. faire cadeau; pardonner. Aor. *doubaxčiši*, *dogibaxčiši*, etc. (Cf. le suivant.)

Baxčiši (At. Bt.), don, présent, cadeau (T. *baxšiš*).

Bca. Voir *Mža.*

Bčxili. Voir *Busxa.*

Bella (R.), démence, frénésie, délire.

Bere (At. Bt. Er. 205, 207, 321), fils; enfant; garçon.

Beroba (At. Bt.), enfance; enfantillage.

Beya? (At.), est-ce que? est-ce?

Beyati. Voir *Badi.*

Bġ (Bt.), Rac. raser. Aor. *dovubġi*; fut. *vubġaminon.* (R.) imp. *obġi*; prés. *vobġare*; nom d'act. *obġumu.*

Bġeri, Bxeri (Bt.), pp. rasé.

Bġu (At.), *Burbu* (R.), hibou.

Bibi (At.), tante paternelle.

Bibibere ou *Bibiši bere* (At.), le fils de la tante paternelle.

Bibili (At.), membre viril.

Bičі (At.), homme (mâle).

Bičoba (At.), virilité; bravoure, courage.

Biga (At. Bt. Tr.), bâton.

Bin (Er. 477), Rac. se souvenir. N. d'act. *Gobinapa*; pres. *gvabinen.*

Binexi (R. Er. 379), cep de vigne.

Binexona (At.), berceau d'arbre.

Birapa (Bt.), chanson.

Birinji (At. Bt.), premier (T. *birinji*).

Biši (Tr.), enfant.

Bjačxa (R.), *Zaixa* (Er. 395), dimanche.

Bji (R.), «hart, dicht». *Bji kua*, une pierre dure.

Bjipe (R.), *Čipe* (At. Bt.), mince, petit.

Bjire (R.), large, ample.

Bkar. Voir *Mgar.*

Bobola (R.), insecte.

Bobonda? (Er. 371), phalange (spider, Walzenspinne).

Boči (Bt.), bélier.

Bombula (Er. 327), araignée.

Bon (Bt.), Rac. laver. V. a. aor. *doboni*; fut. *bonaminon.* V. ps. aor. *doiboni*; fut. *doibonaminon.* (R. Er. 539), *obanu*, laver.

Boneri (Bt.), lavé; propre.

Borja, Borxa. Voir *Porča.*

Boši (At. Bt. R.), vide; fainéant. *Doloxe boši*, creux. (T. *boš*).

Bozo (At. Bt. R. Tr. Er. 225, 353), jeune fille, vierge (cf. arm. *boz*, une mauvaise femme).

Bozomota (At.), une jolie jeune fille (mot caressant).

Bric (Bt.). Rac. déchirer. Aor. *dobrici*; fut. *bricaminon*; (R.) *Bris*; n. d'acc. *obrisu*; prés. *dobrisare*; imp. *dobrisi.*

Bskibu. Voir *Mskibu.*

Bskua (R.), « schön, reizend ». Voir *Sguálina*.

Bžora (R.). Voir *Žora*.

Bteli. Voir *Teli*.

Bu (Er. 534), Rac. donner à boire. *Gebumu*.

Bucxa. Voir *Busxa*.

Bucxi (At.), râteau (arm. *phoçx*).

Bula (At. Er. 397), *Pula* (K.), nuage.

Buleči (Bt.), raifort; radis.

Bulera (R.), nuage; nuageux, couvert de nuages.

Buli (Bt. R.), cerise (arm. *bal*).

Buloni (At.), nuageux, couvert de nuages.

Buluti (Bt. At.), nuage (T. *bulut*).

Bulutoni (Bt. At.), nuageux. *Ča bulutoni ren* (Bt.), le ciel est couvert de nuages.

Bur (Bt.). Rac. coudre. Aor. *doburi*; fut. *buraminon*.

Burbu (R.), *Bġu* (At.), hibou.

Burčuli (At.), hache, cognée.

Burdak (R.), « Krug. » (T. *bardak*).

Burguli (At. R.), *Burġili* (Tr.), genou.

Burgvali (Er. 447), rond.

Burġili. Voir *Burguli*.

Buri (Bt.), seul, de lui-même. *Čkin tičkini buri*, nous seuls; *tkuan titkuani buri*, vous seuls, etc.

Burti (At. Bt.), boule de neige. *Türi doburtini*, j'ai fait une boule de neige.

Busti (R.), « Blase ».

Busxa (R. Er. 253), *Buġġa* (Bt.), *Bucxa* (At. Er. 188), *Bčxili* (Er. 253), ongle; griffe; sabot. *Cxenibucxa*, sabot de cheval.

Butkuji (Bt. Er.), *Putoji* (At.), *Putuji* (R. Er. 72), abeille.

Butxa (Bt.), feuille d'arbre.

Buyuġi (At. Bt.), moustache (T. *bəyək*).

Buzi (At. R.), *Buži* (Bt.), mamelle.

Bxeri (Bt.). Voir *Bġeri*.

Bxoji (R.), épaule.

Bža. Voir *Mža*.

Bžora. Voir *Žora*.

C

Ca. Voir *Ča.*

Cad (Bt.). Rac. travailler. Aor. *vicadi*; fut. *vicadaminon*; prés. *vicadab*; cond. *cadinua.*

Cakali. Voir *Ckari.*

Cana (Bt.Er. 194). *Żana* (At.), *Sana* (R. Er.), *Tcana* (Tr.), année.

Canaša (Bt.), *Żanaša* (At.), l'année prochaine. *Ma emus mindaujaraminon canaša* (Bt.), je lui écrirai l'année prochaine; *żanaša ginjarare* (At.), je t'écrirai l'année prochaine.

Cari. Voir *Ckari.*

Catx (Bt.), Rac. saler, mettre du sel. Aor. *dobcatxi*; fut. *bcatxaminon*; imp. *docatxi*; prés. *dobcatxub* ou *bcatxub*; cond. *catxua.*

Ceha, nom pr. d'un village laze.

Cekeni. Voir *Cxeni.*

Cicila. Voir *Žižila.*

Cika (Bt.), *Sika* (Bt. R.), peu. *Cika koali do xoali momiġi*, apporte-moi un peu de pain et de fromage; *cika* ou *arcika lazuri mičkin*, je connais un peu le laze.

Cikoba (Bt.), disette, famine. *Canaša didi cikoba miġunon*, l'année prochaine nous aurons une grande disette.

Cil (Bt). Rac. cueillir. *Ǯašen mepcili*, j'ai cueilli à l'arbre.

Cin (Bt.), Rac. peser. Aor. *kaeucini*; fut. *vucinaminon.*

Cipuri (Er. 83) ou *Sipri* (Er. R.), hêtre.

Ck (Bt.). Rac. effacer, corrompre. Aor. *dobcki*; fut. *bckaminon*; imp. *docki*; prés. *dobckab* ou *bckab*; n. d'acc. *ckimua. Antiġa taroni doicku*, aujourd'hui le temps est gâté.

Ckari (Bt.), *Żari* (At.), *Cxari* (Er. 96), *Tcqari* (245, 373), *Cari* (K. Tr.), *Cakali* (X.), eau. *Pijiši ckari*, honte, pudeur (*eau de visage*).

Ckaroni (Bt.), mouillé; aqueux.

Ckártoli (Bt. Er. 277), source d'eau.

Cked (Bt.). Rac. regarder; examiner; consulter (en parlant du médecin); garder, nourrir, élever (un enfant, un orphelin, etc.); espérer. Aor. *komindoveckedi*; fut. *veckedaminon*; imp. *mindackedi*; prés. *vockedab.*

Ckidi (Bt.), *mckiri* (Er. 126), puce.

Ckin (Bt.). Rac. séparer. Aor. *kagovuckini*; fut. *govuckinaminon.*

Ckneni. Voir *Cxeni.*

Ckv (Bt.). Rac. se vanter, devenir fier, orgueilleux. Aor. *vickui*; fut. *vickuaminon*.

Ckupi (Bt.), *mkupi* (Er. 418), sombre, obscur.

Ckupoba (Bt.), ténèbre, obscurité.

Cobul (Bt.). Rac. sauter, sautiller. Aor. *icobuli*; fut. *icobulaminon*.

Con (Bt.). Rac. 1° croire. Aor. *maconu*; fut. *maconasun*; *kaemacomu* (=*gai*, *kai*), ceci m'a plu.

2° Trouver beau. Aor. *momcondu*; fut. *momcondasunon*.

3° Avoir mal. *Ti ma conu* (Bt.), j'ai mal à la tête. (R.) *zuna*, mal. (Cf. *cxon*).

Coxle (Bt.), *avec abl.* avant le...; (Er. 31) marque *dedans?* La racine est *Cox*; cf. *gococox*, il y a deux ans.

Coxule (Bt.), *Tcoxle* (Er. 36), *avec gen.*, devant; vers. Cf. *Coxle*.

Cp, *Cu* (Bt.). Rac. parler, dire. Aor. *doucpi*, je lui dis; fut. *vucpaminon*, *vucuaminon*, je lui dirai; imp. *ducpi*, dis-lui; *domicpi*, dis-moi; prés. *doucpab*, je lui dis; *dogicpab*, je te dis; *ucpab*, je lui dis passablement.

Cu (Bt.), paille.

Cud (Bt.). Rac. mentir, tromper. Aor. *bcudi*. (Er. 502), *mcudi*, mentir. (Er. 495 *Mcudi* acheter? est faux.)

Cudi (Bt.), faux; en vain.

Cudoba (Bt.), mensonge, fausseté.

Cuga. Voir *Zuġa*.

Culu ou *Żulu* (At.), *Zulu* (R.), petit. *Żulu bozo*, petite fille.

Cunatčxuri? (Er. 215), vache.

Cur (Bt.). Rac. montrer. Aor. *kovocuri*; fut. *vocuraminon*; imp. *ocuri*; prés. *kovocurab* ou *vocurab*.

Cx (Bt.), *Żġ* (At.). Rac. 1° se rassasier. Aor. *doicxi*; fut. *vicxami non*; imp. *icxi*.

2° Prêter (Er. 501). *Vicxat*.

Cxapi (Bt.), vite; fréquent; plusieurs fois.

Cxari. Voir *Ckari*.

Cxend (Bt.). Rac. s'ennuyer. Aor. *mobcxendi*; fut. *mobcxendaminon*.

Cxeni (Bt. Er. 240, 270), *Sxeni* (R.), *Cekeni* (K.), *Ckneni* (X.), cheval.

Cxenibucxa (At.), *Sxeni kučxa* (R.), sabot de cheval.

Cxenis mota (Er. 133), poulain (cf. *boxomota*).

Cxeri (Bt.), *Żġeri* (At), rassasié.

Cxon (Bt.), avoir mal. Aor. *acxonu*; fut. *acxonaminon*. Cf. *Con* 3.

Cxuli (Bt.), *Sxuli* (R.), *Mcxuli*, *Sxali* (Er. 74), poire.

č

Č (Bt.). Rac. 1° Donner, rendre. Aor. *komebči*; fut. *mebčaminon*; imp. *mamči*; donne-moi; prés. *komečkab*, *mebčab*; nom d'acc. *mečama* (Er. 486), *očamu* (485). *Jevabi mamči*, réponds-moi; *Ġormotik šiſa mečas*, que Dieu lui donne bonne santé. (R.), nom d'act. *mečamu*; prés. *mebčare*; imp. *meči*; aor. *komebči*; *gza mečamu* «frei geben».

2° Vendre. Aor. *kagamabči*; fut. *gamabčaminon*; imp. *kagamači*; prés. *gamabčab*, *kagamabčab*.

3° Coudre. Aor. *dobči*; fut. *bčaminon* (Er. 507 *odču*, aor. 3e s.).

4° Frapper, battre. Aor. *gebči*; fut. *gebčaminon*; prés. *gebčab*; *gemču*, *geču*, il me frappe, il frappe; imp. *geči*; *jepxete gemču*, il m'a frappé avec un rameau. Nom d'act. *gečamu* (Er. 496, 518), *gyečamu* (R.); prés. *gyebčare* (R.).

5° Faire de la musique. Aor. *gilabči*; fut. *gilabčaminon*. Aor. *gilavočamapi*, j'ai fait jouer de la musique; fut. *gilovočamapinon*. Cf. pers. *naï zadan*, jouer de la flûte (litt. «battre de la flûte»; T. *čalgə urmak*, jouer d'un instrument de musique; Arm. *phoł harkanel*, «jouer de la trompette» (dès le ve siècle).

6° Voler, s'envoler (Er. 482), *psua gečaps*.

7° Suer (Er. 521). Nom d'act. *gamočamu*, *opis gečala*.

8° Sentir (Bt.). *Dido ġini momčun*, j'ai froid.

Ča (Bt. Er. 182), *Zaa* (Tr.), *Ża* (Er. R.), *Ka* (X .Er.), *Ca* (K.), ciel.

Čabla (At.), sandale.

Čačxa (R.), *Sačxa* (Er. 392), jeudi.

Čaġana (At. Bt. R.), écrevisse (T. *Čaġanos*).

Čal (Er. 504), faucher. Nom d'act. *ončalu*.

Čala (At.), grenier d'herbe (Er. 382, *dčale*, pré, prairie).

Čalimi (Er. 219), terre grasse (Lehm).

Čami (At. Bt.), *Dčami* (Er. 121), pin (T. *Čam*).

Čami (Bt.), encore.

Čamin (Bt.). Rac. démanger, se gratter. V. ps. aor. *moičamini*; fut. *moičaminaminon*; prés. *mačaminen*.

Čand (Bt.). Rac. inviter. Aor. *vučandi*; fut. *vučandaminon*.

Čapu (R.), *Gyapu* (Bt.), chacal.

Čapxu (Bt.). Rac. 1° percer. Aor. *kagučapxui*; fut. *gučapxuaminon*.

2° Enfoncer (At.). *Ako megačapxigo*.

Čarbih (Bt.), lèvres (n'a pas l'air d'un mot indigène).

Če (At.), *Xče* (Bt. Er. 460), *Kiše* (X.), *Dze* (Tr.), blanc. Cf. *a* (At.), *xa* (Bt.), branche.

Čeh. Voir *Xe.*

Čeja (Er. 265), peuplier (*blanc-arbre*).

Čejareri (At.), madré, tacheté (*blanc-écrit*).

Čekomi. Voir *Čxomi.*

Čepkeni (At. Bt.), veste à longues manches fendues (T. *Čepken*).

Čer (Er. 519), couper. *Dudčera.*

Čeramule (Bt.), *Čilami* ou *Toličilami* (At.), *Čilambri* (R.), larme.

Čeramuloni (Bt.), les yeux en larmes.

Češ (R.), *Češi* (At.), berger.

Čhomi. Voir *Čxomi.*

Či (Bt.), insecte; ver (arm. *čči*).

Čic (Bt.). Rac. égratigner avec des griffes, avec des ongles. Aor. *mobčici*; fut. *mobčicaminon.*

Čičku (Bt.), délicat, tendre.

Čid (Bt.). Rac. se délivrer. Aor. *kamobčidi.*

Čil (Bt.), prendre femme. Aor. *dovičili*; fut. *vičilaminon*; imp. *ičili*, cond. *vičilona.*

Čilambri (R.), larme.

Čilami ou *Toličilami* (At.), larme.

Čileri (Bt. At. R.), pp. homme marié.

Čili (R. Er. 99), femme mariée. (*Weib*).

Čilinčuala (Bt.), entrailles.

Čima. Voir *Čüma.*

Čin (Bt. R.). Rac. connaître. Aor. *vičini*; fut. *vičinaminon*; imp. *ičini*; prés. *vičinob.* (R.), nom d'act. *očinu*; prés. *vičinare*; pp. *činaperi*; imp. *ičini.*

Čipe (At. Bt.), *Bjipe* (R.), mince.

Čipemti (Bt.), petit pou.

Čipemtoki (At. Bt.), ficelle.

Čipuri, *Sipri* (Er. 83), hêtre.

Čir. Voir *Čuir.*

Čiri (R. Er. 366), cire.

Čita (Bt.), *Dčita* (Er. 437), petit.

Čitá (At. Bt.), *mdčita* (Er. 446), *Jita* (R.), rouge. (Er. 427), *mčita*, jaune.

Čitaġali (Bt.), ruisseau.

Čk (Bt. R.). Rac. savoir. Aor. *mičkidu*; prés. *mičkin*, *gičkin*, *učkin*. (Er. 543), *oškinu*, *očkinapu*, le savoir. (R.), prés. *komiškum*.

Čka (Bt.), dos.

Čkarva (Bt.), jamais, point.

Čkidi (Bt.), pain laze fait de maïs.

Čkimi (Bt.), *Škimi* (R.), mon, ma, mes.

Čkimire (Er. 102), propriété.

Čkin (Bt. Er. 24), *Šku* (R. Er. 24), nous.

Čkini (Bt.), *Škini*, *Škuni* (R.), notre.

Čkir (Bt.) Rac. 1° moissonner. Aor. *dobčkiri*; fut. *bčkiraminon*; imp. *dočkiri*. (Er. 478), *mdčkirat*. Nom d'act. *očkiru* 504.

2° Couper, morceler, trancher. Aor. *kamebčkiri*; fut. *mebčkiraminon*; *diška dobčkiri*, j'ai coupé du bois. (Er. 519), *mečkiru*.

Čkiron (Bt.). Rac. avoir faim, Aor. *mamčkironu*; prés. *bčkirons*.

Čkom (Bt.). Rac. manger. Aor. *kobčkomi*; fut. *bčkomaminon*; imp. *kočkomi*; prés. *kobčkomub*. Nom d'act. (Er. 479), *oškuma*, *odčkuma*, *dčkomala*, (R.), *oškumu*; prés. *obškomare*; imp. *oškomi*.

Čkomi. Voir *Čxomi*.

Čkond (Bt.). Rac. oublier. Aor. *gumočkondu*; fut. *gumočkondaminon*.

Čku (Bt.). Rac. laisser, abandonner; délivrer; livrer qc. Aor. *mivačkua*; fut. *mivačkuaminon*; prés. *mivačkuab*.

Čkua (Bt.), encore. *Čkua mu ginonan oti mogiġa*, encore qu'est-ce que vous voulez que je vous apporte ?

Čkuid (Bt.). Rac. chasser, faire sortir. Aor. *mobčkuidi*; fut. *mobčkuidaminon*; imp. *močkuidi*; prés. *mobčkuidub*; nom d'act. *močkuidava*.

Čočoka (R. Er. 226), crinière. *Cxeniš čočoka*, la crinière du cheval.

Čod (Bt.). Rac. 1° Consumer, finir. Aor. *dovočodi*; fut. *vočodaminon*.

2° (R.) « ausleeren ». Nom d'act. *močodinu*; prés. *movočodinare*.

3° (R.) suivre. Nom d'act. *očodinu*; prés. *dovočodinare*.

Čodčxori (Er. 347), marais.

Čop (Bt.). Rac. 1° prendre. Aor. *kaeučopi*, *eučopi*; fut. *yeučopaminon*; imp. *kaeučopi*; pres. *yečopub*, *kaeučopub*; nom d'act. *yečopuma*. (Er. 508), *edčopala*. *Jop* (R.), prendre; nom d'act. *ejopumu*; prés. *ebjopare*; imp. *ejopi*.

2° (R.), « festhalten ». Nom d'act. *očopu*; prés. *bčopare*; imp. *čopi*.

Čox. Voir *Jox*.

Čoxe (R.), manteau (T. *Čuxa*, drap).

Čoxre (B.), avec abl. avant.

Čp (Bt.). Rac. pousser; écouler, débiter. Aor. *mindaučpi*; fut. *učpaminon.*

Čpid (Bt.). Rac. étouffer. Aor. *doučpidi*; fut. *učpedaminon.*

Ču. Rac. 1° attendre (Bt.).

2° Allumer (Bt. Er. 464, 473, R.), cuire; brûler, rôtir. Aor. *dobču̇i*, *bču̇i*; fut. *bču̇aminon*; imp. *dočui*; prés. *dobčub*, *bčub*; nom d'act. *dobčuala.* (Er.), *čups*, il cuit. (R.), «anzünden». Nom d'act. *očumu*, prés. *bčvare*; aor. *bčvi*, *čvi*, *ču*; imp. *čvi*

3° (R.) «brennen». Nom d'act. *očvalu*; prés. *občvare*; aor. *občvi*, *očvi*, *ošu.*

4° (Bt.), dire. *Berepeš učču̇i*, dis aux enfants.

Čuari (Bt.), seigle (arm. *hačar*).

Čučuna (Er. 459), chaud.

Čuir (Bt.). Rac. nager. Aor. *doinčuiri*; fut. *vinčuiraminon.* (R.), *Čir.* Nom d'act. *ončiru*; prés. *vinčirare*; aor. *devinčiri*; imp. *inčiri*; pp. *čireri.*

Čukali (At.), *Čukani* (R. Er. 204), chaudron, chaudière.

Čumani, *Čumen* (Bt.), *Jumani*, *Jumen* (At.), demain. *Čumani* (R. Er. 243, matin ?)

Čumaixa (Er. 391), mercredi. (R., *Jumačxa*, lundi).

Čumo. Voir *Jumu.*

Čunču (At.), *Junju* (R.), nu, nue. *Tičunču*, *kučxečunču*, la tête nue, le pied nu.

Čuri (At. Bt.), organe génital de la femme.

Čuve. Voir *Jué.*

Čuveni, *Čveini* (Er. 203), chaudron en fer.

Čüm (Bt.), *Jim* (R.). Rac. tomber de la pluie. Nom d'act. *onjimu*; prés. *jims*, il pleut; fut. *jimasere*, il va pleuvoir.

Cüma (Bt.), *Jima* (At.), *Čima* (R. Er. 282), pluie.

Čx (Bt.), laver. Aor. *dobčxi*; fut. *dobčxaminon.*

Čxe (Bt.), *Gečxuru* (R.), fièvre.

Čxidi (R.), pain. Voir *Čkidi.*

Čxind (R.), *Čxindi* (At. Bt.), *Čxvinji*, *tčxindi* (Er. 255), *Tcindi* (Tr.), nez.

Čxomi (At. Bt. R.), *Čkomi*, (Er.) *Čekomi* (K. Er. 124), *Čkomi* (X.), poisson.

Čxopa (Bt.), *Juxapa* (R.), chaud; chaleur. *Taroni čxopa ren* (Bt) il fait chaud.

Čxoro (At. Bt. R. Er. 9), neuf. *Eždočxoro*, vingt-neuf.

Čxoroneri (At.), *Čxoromuš* (R.), *Mančxoro* (Bt.), neuvième.

Čxu (At. Bt.), épais.

Čxun (R.). Rac. 1° Avoir chaud. Nom d'act. *očxunu*; prés. *vočxunare*; imp. *očxuni*.

2° Chauffer. Nom d'act. *ončxunu*; prés. *dovončxunare*; imp. *ončxuni*.

Čxuri (At. Bt.), *Mčxuri* (Er. 167, 296), *Dčxuri* (175), mouton, brebis.

D

Da, *daa*, *daha* (At. Bt. R.), plus. *Aya ayaïen daha gai ren* (Bt.), ceci est mieux que cela (T. *daha*).

Da (At. Bt. Tr. R. Er. 313), sœur (pl. irr. *dalepe*).

Dacxiri (R.), *Taïxiri* (Bt.), *dačxiri* (Er.), *daskuri* (K. Er. 120), *Takuri* (X.), feu.

Dadi (At.), grand'mère.

Daduli (At.), poulet.

Daġi, *daġepe* (At. Bt. Er. 69, 144, 367), montagne; forêt; désert (T. *daġ*).

Daha. Voir *Da*.

Dai (At. Bt. R.), oncle maternel (T. *dayə*).

Dalax (Bt.). Rac. salir; rendre sale, bourbeux, crasseux; aor. *dobdalaxi*; fut. *dobdalaxaminon*; cond. *dalaxua*.

Dalaxi (Bt), *Talaxi* (Er. 303), boue, crasse; ordure, saleté; marais.

Dambali (Bt. Er. 444), bas.

Damtire (Bt.), belle-mère.

Danzi. Voir *Daži*.

Daraba (At.), coin.

Daskuri. Voir *Dacxiri*.

Davari (At.), troupeau de bétail (Arm. *duar*, *davar*; t. *davari*.

Daži (Bt.), 1° *Danzi* (R.), 2° (R.) « Ziege », épine.

Dčale. Voir *Čala*.

Dčami (Er. 59), médecine.

Dčami. Voir *Čami*.

Dčita. Voir *Čita*.

Dčkemi (Er. 181), foin; (292), semence.

(*A suivre.*)

H. ADJARIAN.

REMARQUES

SUR

LA CONJUGAISON FRANÇAISE.

I. — Le substitut français du latin *cantamus* est *chantons* : celui du substantif *ramus* est v. fr. *rains*, et, nulle part ailleurs que dans le verbe, il n'existe une équivalence lat. *-amus*, franç. *-ons*. A défaut d'explication phonétique, il est donc nécessaire de trouver une explication analogique satisfaisante : depuis Diez on considère assez généralement comme telle l'hypothèse d'une influence de la première personne du pluriel du verbe *être*, la seule forme qui régulièrement doive se terminer en *-ons* (*sumus* = *sons*). On peut faire à cette théorie deux objections principales : l'une, sur laquelle nous n'insistons pas, est que lat. *sumus* n'est représenté par *sons* que dans une partie du domaine français et seulement à partir du XIII^e^ siècle, tandis que la forme la plus anciennement connue est *sommes*. Nous reviendrons plus loin sur cette question. La seconde objection, due à M. Bréal[1], est que le verbe *être*, irrégulier dans toutes les langues, est plus sujet à subir qu'à produire des actions analogiques; que d'ailleurs on ne voit pas pourquoi l'analogie du verbe *être* aurait modifié la première personne et non les autres.

C'est sans doute quelque raison de ce genre qui a conduit M. H. Suchier[2] à rejeter l'explication de Diez et à la remplacer par une autre en partie phonétique, en partie analogique, et dont le point de départ même ne laisse pas d'être assez incertain.

Nous pensons que les arguments de M. Bréal contre l'influence *directe* du présent du verbe *être* sur le présent de tous les autres verbes gardent toute leur force[3], et qu'il faut ou avec M. Bréal

[1] *Mém. Soc. Ling.*, t. VII, p. 12 et suiv.

[2] *Grundriss der romanischen Philologie* herausgeg. von G. Gröber, t. I, p. 611.

[3] M. Ernest Muret, *Études romanes dédiées à G. Paris*, p. 464 et suiv., a tenté d'élargir la base d'action de *sumus* en supposant une première série d'actions analogiques, *possúmus*, puis *nolúmus*, antérieure à la généralisation de la finale *-ons*. Cf. ce que dit de cette ingénieuse hypothèse M. Wilhelm Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. II, p. 176.

IMPRIMERIE NATIONALE.

admettre que la finale verbale *-amus* rentre, pour une raison à déterminer, dans une série phonétique différente de celle du substantif *r-amus*[1], ou bien chercher une explication analogique dont le point de départ soit moins sujet à caution que l'unique forme *sumus*. C'est ce que nous allons essayer de faire, en rattachant le changement de finale des verbes français à tout un ensemble de faits d'analogie.

II. — M. Suchier signale[2] comme un fait caractéristique du français, dans tous ses dialectes, la perte des finales régulières *-abamus*, *-abatis* de l'imparfait de la première conjugaison latine, et leur remplacement par l'équivalent *-iens*, *-iez* des formes *-e(b)amus*, *-e(b)atis* de la deuxième et de la troisième conjugaison latine. Ce fait peut paraître étonnant, puisque d'une manière générale la première conjugaison est la plus vivace de toutes, et qu'à la longue elle est seule demeurée productive.

On doit remarquer de plus, qu'à la première personne du singulier de l'imparfait, les terminaisons *-oue*, *-eve* qui représentent l'une dans l'ouest, l'autre dans l'est de la France le latin *-abam*, ont sans cesse perdu du terrain, depuis le début de l'époque historique, au profit de la terminaison *-eie* (lat. *-ebam*) : c'est-à-dire qu'ici encore la première conjugaison semble avoir subi l'influence de la seconde.

Enfin, la disparition du *b* en français dans les seules formes d'imparfait en *-e-* et non dans les formes en *-a-*, phénomène qualifié d'étrange (*seltsam*) par M. Suchier est une anomalie qu'il convient d'examiner de près.

On résoudra l'une et l'autre de ces difficultés : effacement de la première conjugaison au profit de la seconde et disparition du *b* de *-ebam*, en cherchant l'origine de la finale *-iens*, *-iez* non dans la deuxième conjugaison en général ou dans celle de *habere* en particulier, mais dans une forme qui existait avec des finales identiques dans toutes les conjugaisons, et par suite a pu les influencer également toutes, le conditionnel, où l'imparfait de *habere* c'est-à-dire un imparfait en *-e-*, se présentait sous une forme abrégée : *chantiens* doit sa finale à *chanteriens*.

III. — Si les anomalies de l'imparfait peuvent ainsi s'expliquer par l'influence du conditionnel, il ne sera pas téméraire d'admettre une influence analogue du futur sur le présent. La 3e personne du pluriel du futur français, *chanteront*, est phonétique-

[1] M. Suchier (cf. ci-dessus) considère comme régulier le changement de *-amus* en *-ons*, au moins après labiale.

[2] *Ouv. cité*, p. 613.

ment régulière. La 1re et la 2e, qui avaient peut-être à l'origine la forme pleine (si l'on en juge, du moins, par la conjugaison du verbe simple dans les différentes langues romanes), sont d'origine analogique. La 2e n'a pas besoin d'explication particulière. La première a sans doute été refaite sur le modèle de *sons*, *sont* et *seront* (le futur du verbe *être*, ayant certainement eu cette forme à côté des correspondants de *erunt* dès une époque ancienne, comme le prouve la comparaison des autres langues romanes). L'influence analogique est ici d'un genre tout différent de celle que nous avons précédemment rejetée : il y a ici identité de forme pour la 3e personne du pluriel, entre l'indicatif présent du verbe *être* et le futur de tous les verbes de la langue, y compris ce même verbe *être*. La production de *serons* était pour ainsi dire fatale, et la diffusion de cette finale dans tous les autres verbes facilitée par l'apparence de régularité que présentait la conjugaison *serons*, *seront*, et aussi par les affinités étroites qui unissent les différentes personnes du pluriel, la 1re et la 3e en particulier, comme il serait facile de le montrer par des exemples empruntés simplement aux divers patois français. On pourrait alléguer aussi l'exemple du vieux saxon, du vieux frison et de l'anglo-saxon où une seule forme exprime les trois personnes du pluriel : indicatif présent v. s. *findad*, v. f. *findath*, anglo-s. *findat*; prétérit *fundun*, *fundon*, *fúndon*. Cette affinité des trois personnes du pluriel est tellement étroite que l'on pourrait, à la rigueur, expliquer directement *serons* et *chanterons* par l'influence de la 3e personne sans faire intervenir le parallélisme de *sont* : *seront*. Suivant une fine remarque de M. Bréal[1], l'influence du verbe *être* sur des verbes exprimant une action est en elle-même peu vraisemblable. Mais ici, la régularité de la forme et la communauté de sens futur ont pu l'emporter sur la différence de signification fondamentale. Quoi qu'il en soit, et que *chanterons* soit né directement ou indirectement, c'est sur *chanterons* qu'a été fait *chantons*, comme *chantiens* sur *chanteriens*.

IV. — Si *sons* est le correspondant phonétique de *sumus*, ce qui paraît incontestable, qu'est-ce que *sommes*? La forme *sons*, nous l'avons rappelé plus haut, n'apparaît qu'à une époque assez tardive, et comme dans les régions où elle existe on trouve, d'une manière générale, la double forme *-omes* et *-ons* pour tous les verbes, il n'est nullement impossible qu'il faille voir dans ce *sons* plutôt un produit de l'analogie, qui aurait brouillé les deux systèmes, qu'une survivance du passé. Que cette forme soit l'héritière directe de l'ancien *sumus* ou une restitution analogique sur

[1] *Mém. Soc. Ling.*, t. VII, p. 15.

le modèle de la 1re personne des autres verbes, reproduisant par hasard l'aboutissant phonétique de *sumus*, il n'importe guère ici; nous avons nous-même admis l'existence de *sons* à une époque ancienne du français (§ 3). Mais *sommes*, certainement en contradiction avec la phonétique *des mots isolés*, ne peut être analogique: dire[1] que cette forme s'est modelée sur le parfait d'après le rapport *estis* : **fustis* n'est que déplacer la question, car le latin (vulgaire) **fumus* aurait dû aboutir à une forme monosyllabique, aussi bien d'ailleurs que *estis* et que **fustis*, et que la finale de toutes les premières et secondes personnes du parfait faible en français : et ce n'est qu'à l'aide d'une hypothèse assez compliquée[2] qu'on réussit à l'expliquer dans ces dernières formes. Leur influence, à une époque ancienne, sur le présent du verbe *être* reporte le moment de leur propre formation à une époque si reculée que la réalité même de cette influence doit sembler peu vraisemblable.

Si la présence de l'*e* atone est inconciliable avec les règles de la phonétique dans le correspondant français des mots *sumus*, *estis*, elle ne l'est pas dans celui des groupes *sumus nos*, *estis vos*, formules d'inversion, interrogative ou autre, dont la fréquence peut être admise *a priori*, et dans lesquelles le pronom était assez étroitement lié au verbe pour que l'ensemble des deux mots fût phonétiquement traité comme une unité. C'est ainsi, par exemple, que dans quelques dialectes du vieux haut-allemand, le pronom *ih* « je » postposé a modifié en *e* l'*a* radical du verbe comme l'eût fait un *i* suffixal : *drenk ih*, *meg ih*, s'opposent à *ih drank*, *ih mag*, comme le nominatif pluriel *gesti* au nominatif singulier *gast*. C'est dans ces conditions[3] que se sont produits les doublets *sons*, *sommes*, qui, comme c'est la règle, ont été après quelque temps ramenés généralement à une forme unique; de là aussi *fumes* et *fustes*. C'est dans des conditions analogues, aidées peut-être par l'action des formes du verbe *être* que se sont produites les autres formes dissyllabiques du prétérit : mais elles n'ont évidemment pu naître que dans les verbes d'un emploi assez fréquent (verbe *être*, verbe *avoir*). Le verbe *être* ne présentant pas au parfait les mêmes anomalies qu'au présent était, à ce temps, capable de produire facilement des actions analogiques.

V. — C'est dans un ordre de faits analogue que je serais tenté de chercher la cause de la présence d'un *i* à la 1re personne de l'indicatif présent du verbe *être* : v. franç. *sui*. Il arrive, en

[1] W. Meyer-Lübke, *ouv. cité*, t. II, p. 253.

[2] *Ibid*, p. 313.

[3] Et aussi, sans doute, quand le verbe *être* était étroitement lié à un participe (conjugaison passive) à initiale consonantique.

effet, que l'emploi fréquent du pronom personnel postposé donne naissance à une flexion nouvelle, comprenant la forme verbale et le pronom mutilé, et que le pronom soit de nouveau exprimé comme mot indépendant; c'est ce qui s'est produit par exemple dans le dialecte bavarois : *mîr hammer* « nous avons », *mîr gemmer* « nous donnons », *esz gebts* « vous donnez »[1].

Une fusion du pronom de la 1re personne, subsistant seulement sous la forme très réduite d'un élément palatal, avec la voyelle finale du verbe expliquerait mieux, semble-t-il, le v. franç. *sui* et le provençal *soi* que l'analogie de *ai*, le verbe *avoir* ne présentant guère d'autre forme que celle-là pour servir de point de départ à l'action analogique. Et si l'on doit renoncer à toute explication soit phonétique soit analogique[2] pour l'espagnol *soe*, *soy* à côté de *so*, on ne voit guère qu'une dernière hypothèse possible, celle d'une semblable fusion de la forme verbale et du pronom postposé, qui, à défaut de vérification précise, a du moins pour elle la vraisemblance sémantique. La 2e personne du provençal, *est* à côté de *es*, s'expliquera au moins aussi naturellement par cette même hypothèse (cf. l'allemand *bist*, où le *t* est également emprunté au pronom personnel) que par l'analogie du parfait : ces deux explications ne sont d'ailleurs nullement inconciliables, et il n'est pas nécessaire de rejeter l'un si l'on admet l'autre, la présence régulière de *st* comme caractéristique de la 2e personne du parfait pouvant contribuer à consolider la même finale, en paraissant la justifier dans le doublet syntactique en *-st* du présent.

D'autres verbes, qui peuvent être considérés comme d'un emploi fréquent, — ce qui est la condition essentielle pour que le groupe du verbe et du pronom, sans cesse présent à la mémoire et prêt à être employé, échappe à l'analyse instinctive que nous faisons des éléments du langage — présentent également en français un *i* adventice *vois* (*uado*), *estois* (*sto*), *ruis* (*rogo*), *truis* (*tropo*), *doins* (*dono*), *puis* (*possum*). Mais l'*s* qui existe dans ces formes dès les plus anciens textes (ce qui n'est pas le cas de *sui*), et qui s'est, pour une part, introduit même dans le reste de la conjugaison[3], vient compliquer la question de l'origine de l'*i*. Chacun d'eux présente d'ailleurs des difficultés particulières; aussi n'est-ce qu'avec réserve que nous les indiquerons comme étant susceptibles de la même explication que *sui*.

[1] O. Behaghel dans : *Grundriss der germanischen Philologie* herausgeg. von H. Paul, 2e édit., t. I, p. 751.

[2] W. Meyer-Lübke, *ouv. cité*, p. 255.

[3] Il ne faudrait pas d'ailleurs exagérer l'importance de ce fait : le subjonctif, par exemple, subissant assez facilement l'influence analogique de l'indicatif.

En résumé, nous avons essayé de démontrer les points suivants :

1° La finale de *chant-ons* peut difficilement s'expliquer par une influence directe du verbe *être;* cette influence, peu vraisemblable surtout au présent (§ 1), n'a pu être en tout cas qu'indirecte. Or on peut constater (§ 2) une action du conditionnel sur l'imparfait : les finales réduites du verbe *habere* employé en composition ont supplanté les finales régulières des autres verbes. Une hypothèse analogue expliquera la finale *-ons* du présent : c'est proprement une finale de futur (§ 3), et là, elle est née soit directement sous l'influence de la 3e personne (*-ont*), soit indirectement (mais ce détour est à peine nécessaire) d'après la formule *x* : *seront* : : *sons* : *sont.*

2° La forme *sommes* (§ 4), qui n'est pas moins énigmatique que la forme *-ons* de *chantons*, est un doublet syntactique de *sons.*

3° La forme *sui* (§ 5) contient le pronom de la 1re personne. L'*i* de la 1re personne, obscure d'ailleurs à tous égards, de différents autres verbes a peut-être une origine semblable.

Louis DUVAU.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

VIII

TRAITEMENT DE L'*A*.

Si l'on veut chercher simplement par quoi est représenté l'*a* latin dans notre patois, voici ce que l'on trouve :

1° *a* tonique libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *ā* :

cẽtā = *cantare*, *cantatu*, *cantata*.

Suivi d'un *l*, il est représenté par *ò* : *òl* = *ala*.

Suivi d'un *i̯*, quelle qu'en soit la provenance et que ce *i̯* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a* comme dans *factu*, l'*a* tonique est représenté par *ā* :

mā = *maiu*; *fā* = *factu*; *pi̯ā* = *plaga*, *placet*; *frāz* = *frasea*.

Suivi d'une nasale, il est représenté par *ẽ* :

fẽ = *fame*; *pi̯ẽn* = *plana*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *ī* :

mẽǧī = *manducare*, *manducatu*, *manducata*.

Précédé d'une palatale et suivi d'une nasale, il est représenté par *ĩ* :

cĩ = *cane*.

Le groupe *wa* est représenté par *wò* :

wòǧ « garde » ; *wòr* « guère ».

2° *a* atone libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

sèvü = *sabucu*; *fèrèn* = *farina*.

Suivi de *l*, il est représenté par *ò* :

čòlmẹ̈ = *calamellu*.

Suivi d'un *i*, quelle qu'en soit l'origine et que ce *i* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a*, il est représenté par *é* :

rézĭ = *racemu*; *létŏ* = *lactente*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *é* :

čémĭ = *caminu*; *čévò* = *caballu*.

3° *a* entravé, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

čè = *cattu*; *èpŭdr* = *apponere*.

Devant *r*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, par *è* s'il est atone :

bārb « barbe »; *bèrbelü* « barbu »; *ābr* « arbre »; *čèğŭl* « chardon ».

Devant *l*, il est représenté par *ò* :

ò = *altu*; *òtā* = *altare*.

Devant *n*, il est représenté par *ẹ̆* :

tẹ̆ = *tantu*; *mẹ̆ğī* = *manducare*.

Devant *s* suivi d'une consonne autre que *s*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, et par *é* s'il est atone :

ān = *as(i)nu*; *čété* = *castellu*.

Devant *ss*, il est représenté par *é* s'il est atone, mais s'il est tonique par *ā* lorsque *ss* n'est pas suivi de *a*, et par *è* lorsque *ss* est suivi de *a* :

pésā = *passare*; *pā* = *passu*; *crès* = *crassa*.

Enfin *a* suivi de *nn* est représenté par *ò* :

pòn = *panna*; *ònā* = *annata*.

Ce résumé succinct, mais complet, est suffisant pour qui voudra se borner à constater qu'à tel état latin correspond tel état à

Damprichard. Mais il nous a toujours paru que les simples constatations de ce genre sont dénuées d'intérêt et d'utilité. Dites à quelqu'un que l'objet appelé en latin *flagellum* se nomme *šé* à Damprichard, on éprouvera sans doute la même indifférence que si vous disiez qu'il est désigné en russe par le mot *molotílo*. Ajoutez que *šé* est le même mot que *flagellum*, on demandera probablement avec un sourire de sceptique ironie si *molotílo* n'est pas aussi le même mot. Mais si vous expliquez par quelle évolution *flagellum* est devenu *šé*, en marquant les différentes phases de cette évolution et en les illustrant par des faits certains, la curiosité de votre interlocuteur s'éveillera aussitôt, et quand vous aurez terminé votre exposition il sera satisfait parce qu'il aura profité. Poser de prime abord l'équation *šé* = *flagellum*, c'est commettre la même imprudence qu'un arpenteur qui prendrait des mesures avec les deux poignées d'une chaîne sans s'inquiéter de savoir même si elles ont jamais été réunies par des anneaux intermédiaires.

Nous venons de voir que l'*a* tonique latin est généralement représenté par *a* (ou *ā*) à Damprichard. Ce fait soulève la question suivante: l'*a* latin s'est-il maintenu d'une manière ininterrompue jusqu'à notre patois, — ou bien l'*a* de notre patois est-il l'aboutissement d'une évolution au cours de laquelle l'*a* latin serait devenu une voyelle différente de *a*, que des changements successifs auraient transformée en *a*? En d'autres termes l'*a* de Damprichard est-il l'*a* latin conservé, ou en quelque sorte retrouvé? Ainsi le mot latin *saccu* est devenu *sac* en français sans que son *a* ait jamais été modifié; au contraire l'*ā* indo-européen précédé de *r* est devenu *ē* en ionien-attique, puis cet *ē* est devenu *ā* en attique, en sorte que *rā* indo-européen est représenté par *ρᾱ* en attique, mais sans s'être maintenu intact jusqu'à cette langue (cf. Brugmann, *Grundriss*, 2e éd., I, § 132 et 187).

Ce qui donne à cette question une importance toute particulière pour notre patois, c'est le travail que M. Ascoli a publié dans l'*Archivio glottologico italiano*, tome III, sous le titre *Schizzi franco-provenzali*. Il y établit l'existence d'un dialecte situé géographiquement entre le français et le provençal et participant aux caractères phonétiques de l'un et de l'autre. Le trait essentiel de ce dialecte concerne l'*a* tonique libre, qui comme en français devient *ie* lorsqu'il est précédé d'une palatale, et comme en provençal persiste dans les autres conditions. M. Ascoli nomme ce dialecte le *franco-provençal*; on l'appelle plus volontiers aujourd'hui le *moyen-rhodanien*. L'auteur compte dans ce domaine au nord les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges ou au moins une partie de ces départements et le territoire de Giromagny; il ajoute d'ailleurs prudemment, page 61: «La cura di determinare rigorosamente gli estremi confini del

complesso franco-provenzale, dev' essere riservata a studj ulteriori ». M. Gröber, dans son *Grundriss* (t. I, p. 426), nomme encore comme appartenant au domaine franco-provençal le Doubs et la Haute-Saône, mais ne parle pas des Vosges ni de Giromagny; et si l'on se reporte à la carte qui est à la fin du volume, on voit avec étonnement que la Haute-Saône n'est pas comprise dans le domaine franco-provençal. M. Suchier, dans le même *Grundriss* (p. 594), montre que dans le patois de Baume-les-Dames certains *è* (ou *é*) sont devenus *a*, et il en conclut que si l'*a* latin était devenu *è* (ou *é*) dans ce patois à une certaine époque, il aurait pu devenir *a* postérieurement. Ce n'est qu'une hypothèse, une possibilité, mais elle lui paraît assez vraisemblable pour qu'il termine ce qui concerne le Doubs, la Haute-Saône et les Vosges par ces mots : « So lange das *a* dieser mundarten nicht als ununterbrochene fortsetzung des lateinischen *a* erwiesen ist, kann ich die fraglichen gebiete nur zum französischen rechnen ».

En somme la question n'est pas tranchée, et pour notre patois elle revient à ceci : si l'*a* tonique latin y est resté *a* sans interruption jusqu'à nos jours, il appartient au franco-provençal; si l'*a* tonique latin y est devenu à une certaine époque *è* (ou *é*), il appartient au français.

L'*a* qui nous intéresse pour cette question n'est que celui qui n'est pas précédé d'une palatale, puisque l'*a* précédé d'une palatale devient *ie* en franco-provençal comme en français. Nous mettrons donc à part ce dernier, et l'étudierons tout d'abord.

PREMIÈRE PARTIE.

A PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

I. — Après palatale primaire [1], *a* tonique libre devient *ī* par l'intermédiaire de *ie*:

či « cher, — chez »	*čivr* « chèvre »
sačī « sécher »	*čī* « chien »
mẽğī « manger »	*lai̯ī* « lier »
nai̯ī « noyer »	*bésī* « baisser »
dũğī « danger »	*lağī* « léger »
õpu̯òni̯ī « empoigner »	*évu̯ai̯ī* « éveiller »

Remarque 1. — Même produit après une occlusive dentale mouillée par une palatale qui la précédait:

õlétī « allaiter »	*vũdī* « vider »
pidī « pitié »	*pi̯édī* « plaider »

[1] Pour les palatales secondaires, voir *MSL*, VII, 461 et suiv.

Remarque 2. — Noter que dans notre patois *r* a une action palatisante non seulement après *i*, mais encore après *ü*, tandis que *s* (*z*) n'a une telle action qu'après *i* :

tirī « tirer »	*virī* « tourner »
ǧürī « jurer »	*mèvürī* « mûrir »

brizī « briser », mais *èmüzā* « amuser »

Remarque 3. — *Bucata* « lessive », **exsucare* « essuyer », **appodiare* « appuyer », *iocare* « jouer », **infocare* « allumer » devaient donner **bütī*, **ésütī*, **èpütī*, **ǧütī*, **ôfütī*, puis **bu̯ī*, **ésu̯ī*, **èpu̯ī*, **ǧu̯ī*, **ôfu̯ī*; et comme un *ü̯* ne peut pas plus subsister devant *i* qu'un *i̯* devant *ü* (*MSL*, VII, p. 466), il devait en résulter **bī*, **ésī*, **èpī*, **ǧī*, **ôfī*. Mais nous savons déjà (*MSL*, VIII, 317 et suiv.) qu'il s'est produit dans notre patois une confusion entre *i* et *ü*, *ī* et *ū*. Ici le choix a été déterminé, par le *ü̯*, d'où *bū*, *ésū*; *èpū*, *ǧū*, *ôfū*, et en outre pour les verbes par les formes de la conjugaison telles que *èl ésū* « il essuie », *nôz ésu̯ô* « nous essuyons », etc.

II. — *a* atone libre après palatale primaire devient *e* (plus tard caduc), excepté devant liquide :

čévri « cabri »	*čémnā* « cheminée »
čénvā « chènevis » **canabaceu*	*čmī* « chemin »
šni « poussière » *canile*	*šnèi̯* « chenille »
ǧmā « jamais »	*žnèl* « poule » **ganīla*
čvô « cheval »	*čvèi̯* « cheville »

Remarque 1. — Cet affaiblissement de *a* en *e* après palatale primaire paraît avoir été précédé d'une phase intermédiaire où *a* atone serait devenu quelque chose d'analogue à ce qu'est devenu *a* tonique dans les mêmes conditions. L'*a* tonique est devenu la diphtongue *ie* qui est l'équivalent d'une voyelle longue, l'*a* atone serait devenu une diphtongue *ie* qui, étant atone, ne pouvait être que l'équivalent d'une voyelle brève. Si l'on admet que chacune des voyelles de la diphtongue *ie* tonique valait une brève, chacune des voyelles de la diphtongue *ie* atone valait une demi-brève. Comme il n'y avait pas d'autres diphtongues de ce dernier type en français, celle-ci était instable : l'*i* est devenu *i̯* qui a été résorbé par la palatale, comme dans français *chèvre* provenant de *chièvre* par l'intermédiaire de **chi̯èvre*, et l'*é* a pris toute la durée de cette demi-diphtongue, c'est-à-dire qu'il est devenu l'équivalent d'une brève. Cette hypothèse est fortement appuyée par le mot correspondant au français *chevron*, qui nous aurait conservé une trace de cette phase dépourvue de durée, grâce à une transposition survenue à propos. Au moment où ce mot avait la forme

**čievrĭl*, le *v* a passé devant la diphtongue *ie;* dès lors cette dernière était soustraite à l'action résorbante de la palatale, et le plus clair de ses deux éléments l'a emporté sur l'autre, d'où la forme actuelle *čvirĭl*.

L'allemand fournit un exemple qui est comparable à celui-là. A Berlin le mot *morgen* «bonjour» est prononcé *mòrien* par un très grand nombre de personnes. La diphtongue *ie* de ce mot est l'équivalent d'une brève; cette prononciation est un compromis entre celle qui est réputée classique et celle du patois de Berlin. Dans un grand nombre de dialectes allemands on imite aujourd'hui le parler de Berlin, au moins pour ce mot: dans les uns il devient *mòrin*, dans les autres *mòren*.

Cette phase *ie* a existé aussi en français, comme le prouvent *girofle*, *gisais* dont la syllabe initiale ne peut sortir que de *ǧiei-*.

Remarque 2. — Devant liquide, l'*a* atone précédé d'une palatale primaire reste intact:

**čalémèl* = *calamellu*.

Pour une évolution ultérieure de ce mot, cf. *infra*, p. 178. Nous n'avons pas d'exemple certain devant *r*.

Le français paraît présenter le même phénomène: *chaleur*, *chalumeau*, *charogne*.

III. — Une palatale primaire n'a aucune influence sur l'*a* entravé; cf. *infra*, p. 175.

DEUXIÈME PARTIE.

A NON PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

Avant de voir quels arguments nous possédons en faveur du changement de *a* tonique libre en *è* dans notre patois, il faut noter que l'*a* posttonique y a complètement disparu (quitte à apparaître sous la forme *é* dans les conditions requises par *la loi des trois consonnes*). Cette observation s'applique d'une manière générale aux départements du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges. Or le maintien de l'*a* posttonique est une des caractéristiques des patois du Dauphiné et de la plupart de ceux que M. Ascoli attribue au franco-provençal. Une différence aussi importante paraît indiquer que nous avons affaire à un autre dialecte.

Il s'agit maintenant de montrer: 1° que si l'*a* tonique libre est devenu *è*, cet *è* a pu postérieurement devenir *ā*; 2° que l'*a* tonique libre est réellement devenu *è*.

A. — Des *è* d'origine quelconque sont devenus *ā* :

1° Les mots du type *basiat*, *factu* qui sont sûrement devenus à une certaine époque **baize*, **fait*, puis **bèze*, **fèt* sont aujourd'hui *bāz*, *fā*. Le patois de Montbéliard [1] qui est le même que celui de Damprichard, en ce sens qu'il possède à peu de chose près le même vocabulaire, la même morphologie et la même syntaxe et qu'il a subi d'une manière générale la même évolution phonétique, mais qui s'est arrêté plus tôt dans cette évolution, est allé moins loin et présente par conséquent pour certains phénomènes comme une phase antérieure de notre patois; le patois de Montbéliard dit *fè* = *facit*, *fa:tu*, *fèr* = *facere*, *èz* « aise », *piẽ* « plaît », *trètè* « traiter », *ǧòmè* « jamais », etc...

2° Les mots du type *asinu*, *pasta* sont sûrement devenus à une certaine époque **èsne*, **pèste*, puis **èn*, **pèt*. Ce qui le prouve, c'est que le groupe *as* atone devant consonne, qui est aujourd'hui représenté par *é* (*rété* « râteau », *pétür* « pâture »), est sûrement passé par **ès* pour devenir *é* : on a eu **rèstèl*, **pèstüré* qui sont devenus *rété*, *pétür*, comme *uestire* est devenu *véti*. Or nous avons montré pour les autres voyelles que dans notre patois le traitement des voyelles entravées est toujours le même sous l'accent et hors de l'accent : *cuònioïr* = *cognoscere*, *móirā* = *mostrare*, — *tét* = *testa*, *étrẽ* = **estramen*, — *prò* = *prestu*, *mòšā* = *misculare*, etc... D'autre part à Montbéliard on dit encore *èn*, *pèt*; ce sont ces formes qui sont devenues dans notre patois *ān*, *pāt*.

B. — L'*a* tonique libre est réellement devenu *è* :

1° L'*a* tonique libre latin est encore aujourd'hui *è* à Montbéliard : *cõtè* « chanter », *èlròpè* « attraper », *prè* « pré », *sõtè* « santé », *šè* « clair », *prètè* « prêter », *èrivè* « arrivé », *mõcè* « manqué ».

2° L'*è* provenant de *a* tonique libre a persisté à Damprichard devant nasale : *mẽ* = *manu*, *piẽn* = *plana*. L'*a* était à la phase *è* lorsque la nasalisation a eu lieu, et cette nasalisation l'a protégé contre toute évolution ultérieure. Il ne faudrait pas objecter que c'est la nasale qui a changé l'*a* en *è*, sous prétexte que devant nasale implosive l'*a* est aussi devenu *è* : *cẽt* « chante », *mẽǧī* « manger », car à Montbéliard où l'on dit aussi *mẽ*, *piẽn*, on dit *cõt*, *mõǧī*. Nous verrons tout à l'heure (p. 175) que devant nasale implosive la nuance *è* tient à toute autre chose que la nasale.

Cela posé, nous pouvons essayer de reconstituer toute l'évolution de l'*a* non précédé d'une palatale.

[1] Nous appelons *patois de Montbéliard* celui des environs immédiats de cette ville, car il y a longtemps qu'on ne parle plus patois à Montbéliard même.

Auparavant nous rappellerons que lorsque deux phonèmes arrivent à coïncider et à se confondre au cours de leur évolution, ils ne se distinguent plus par la suite et l'évolution ultérieure de l'un est aussi celle de l'autre. Ainsi l'*ŏ* et l'*ā* indo-européens se confondent en *ŏ* en germanique : got. *flodus*, cf. gr. πλωτός, — got. *brōþar*, cf. lat. *frāter*; en vieux haut-allemand ils deviennent tous deux *uo* : *fluot*, *bruoder*. Donc, si l'*a* latin est devenu *è* dans notre patois il a pu se confondre avec des *è* d'autre provenance et les uns et les autres ont dû aboutir aux mêmes résultats.

Nous distinguerons deux grandes périodes puisqu'il y a eu deux grandes modifications de l'*ę* tonique, et nous grouperons dans chacune tous les faits qui, sans être toujours rigoureusement contemporains, ne peuvent pas appartenir à l'autre période.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Antérieurement à cette période le *g* intervocalique était devenu *i̯*, — le *c* intervocalique était devenu *i̯* devant voyelle autre que *e/i*, et *iz* devant *e/i*, — le *c* et le *g* implosifs étaient devenus *i* (excepté devant *c*), — le *cl* et le *gl* intervocaliques étaient devenus *ï̯*, — le *i̯* placé après *t*, *s*, *ss*, *r*, etc... avait passé devant ces consonnes sous forme d'*i*.

Première série de phénomènes.

I. *α.* — Tout *a* tonique suivi de *i*, quelle que soit la provenance de cet *i*, se combine avec lui pour donner la diphtongue *ai*, réduite ensuite en *è* :

**mai*, **mè* « mai »	**braire*, **brère* « braire »
**fait*, **fèt* « fait »	**fraize*, **frèze* « fraise »
**plaist*, **plèst* « plaît »	**contraire*, **contrère* « contraire »

β. — Tout *a* atone devant *i* + consonne, quelle que soit l'origine de cet *i*, se combine avec lui pour devenir *é* (comme *è* provenant de *è* latin tonique *lé* « lit » ou atone *résũ* « après-dîner ») :

bésī « baisser »	*létŏ* « cochon de lait » *lactente*
éséri « éclairer » **es-clariare*	*rézũ* « raison »
rlési « donner en location »	*lézāg̑* « lézard »
piézè « agréable »	*piédi* « plaider »
rézi « raisin »	*édi* « aider »

II. *α.* — L'*a* tonique libre devient *è* :

**prè* « pré »	**cuvè* « couver »

β. — L'*a* atone libre paraît rester intact pendant cette période, comme en français.

III. *α.* — L'*a* entravé reste intact devant les liquides *l* et *r*.

β. — Devant tout autre phonème, *a* entravé devient *è* :

tonique	atone
cè « chat »	*rèsèr* « racine »
cètr « quatre »	*cètūž* « quatorze »
crès « crasse »	*cèsī* « chasser »
bètr « battre »	*bètẽ* « battant »
fuòrmèğ « fromage »	*èpẽr* « apprendre »
mòlèt « malade »	*èmũ* « amont »
ièṣ « glace »	*ièsũ* « glaçon »
pèt « patte »	*s ècuta* « s'accouder »
pièṣ « place »	*mnèsī* « menacer »
vèč « vache »	*èpũdr* « joindre »
sè « sac »	*lèsé* « lait » **lac(ti)cellu*
bètèi « bataille »	*ɔ̃pèiī* « empailler »
sèč « sache »	*èfār* « affaire »
sèğ « sage »	*ɔ̃rèğī* « enragé »
èrèni « araignée »	*èniẽ* « agneau »
**tènt* « tant »	**mènğier* « manger »
**èsné* « âne »	**rèstèl* « râteau »

Remarque 1. — Il faut faire une réserve pour l'*a* tonique devant *ss* non suivi de *a*; cf. p. 180.

Remarque 2. — Les deux monosyllabes **at* et **uat* « il a » et « il va » sont traités comme entravés : *èl è*, *è vè*. Cf. *rɔ̃* <*rem*, *trɔ̃* <*tres*, etc.

Remarque 3. — Si *vè* « cercueil » représente bien *uas*, il a été traité aussi comme entravé, d'où **vès*, et l'*s*, n'étant pas forcément placé devant consonne, est tombé en tant que final au lieu de s'amuir, d'où *vè* qui est resté intact : cf. *passus* qui devient le substantif *pā*, mais à la forme *pè* lorsqu'il signifie « (ne...) pas »; cette forme *pè* persiste même sous l'accent; on dit : *è n i ɔ̃ pè* avec *pè* accentué, comme *s n ɔ̃ pè lü* avec *pè* atone.

Deuxième série de phénomènes.

I. Nasalisation :

α. — *è* tonique libre suivi d'une nasale se nasalise en *ẽ* :

pẽ « pain »	*mẽ* « main »
fẽ « faim »	*pi̯ẽn* « plaine »
étrẽ « paille » *stramen*	*tèvẽ* « taon » *tabanu*

β. — *èn* suivi d'une consonne se nasalise en *ẽ* :

tẽ « tant »	*mẽgī* « manger »
cẽ « champ »	*cẽtā* « chanter »
sẽ « sang »	*sẽtā* « santé »

Remarque. — A Montbéliard *a* + *n* entravé s'est nasalisé en *õ*, bien que l'*a* entravé soit devenu *è* d'une manière générale dans ce patois comme dans le nôtre. C'est que cette nasalisation a dû commencer à se produire à Montbéliard avant le changement d'*a* entravé en *è*, tandis qu'à Damprichard c'est le contraire, — ou bien cet *è* devant *n* + *cons.* s'est trouvé à Montbéliard dans les conditions nécessaires pour se confondre avec l'*e* devant *n* + *cons.* provenant de *ĕ* ou *ē* latin, ce qui n'a pas eu lieu à Damprichard.

II. Première influence de *l* intervocalique :

e tonique ou atone devient *a* devant *l* intervocalique.

Il n'y a pas d'*e* atone devant *l* intervocalique qui provienne de *a*, mais il y en a qui représentent *e* latin :

gelare > **galèr* *belare* > **balèr*

L'*è* tonique devant *l* intervocalique étant long devient *a* long :

**èlé* > **ālé*

A ce moment l'*è* tonique latin est déjà devenu *ie* : *mel* est devenu **miel*.

Remarque 1. — Ce phénomène est antérieur à l'amuissement de *s* implosif, sans quoi **mèl* « mâle » serait devenu **māl* en même temps que **èlé* devenait **ālé* et tous deux auraient évolué pareillement dans la suite, ce qui n'a pas eu lieu, comme on le verra plus loin.

Remarque 2. — La phase **āl(é)* est celle à laquelle s'est arrêté le patois de Montbéliard.

III. *α.* — Devant *r* + *consonne* l'*a* atone reste intact :

**čardŭ* « chardon » **barbĕlŭ* « barbu »

β. — Devant *r* + *consonne* l'*a* tonique s'allonge :

ābr « arbre »	*pā* « part »
čā « char »	*Bu̯anā* « Bernard »
čārğ « charge »	*cā* « quart »
brĕcā « brancard »	*bār* « barre »
bārb « barbe »	*lā* « lard »

IV. Vocalisation de *l* implosif.

L'*l* implosif se vocalise après *a*, par l'intermédiaire de *l* vélaire (*ł*), en un *u* qui s'unit à l'*a* pour donner *ò*, que l'*a* soit tonique ou atone :

tonique	atone
ò « haut, ail »	*òtā* « autel » *altare*
òc « quelque chose » *aliquid*	*pòmèl* « paumelle »
fò « faut, faux, faulx »	*òmūn* « aumône »
čvò « cheval »	*sòtré* « sauterelle »
èvò « aval »	*mògrā* « malgré »
čò « chaud, chaux »	*sòvā* « sauver »
sòs « sauce, saule »	*sòvèg* « sauvage »

Remarque 1. — Nous avons vu plus haut (*MSL*, VII, 467) que le *b* du groupe *bl* se vocalise de même en *u* qui s'unit à un *a* précédent pour donner *ò* :

tòl = *tab(u)la* · *ètòl* = **stab(u)la*

Notons à ce propos une erreur que nous avons commise à cet endroit au sujet du groupe *pl* : des exemples que nous avons rencontrés depuis nous faisaient défaut au moment où nous avons publié ce premier article. Le groupe *pl* intervocalique donne le même résultat que le groupe *bl*, comme on devait s'y attendre :

còl « bonnet de femme » *capula* *ètul* « chaume » **stupula*

Remarque 2. — L'*l* implosif ne représente pas toujours dans le groupe *ll* un *l* latin. Il peut provenir par assimilation :

1° D'un *s* : *vòlò* « valet » = *vaslet* par la série **vazlet* > **vallet* > **vałlet*.

2° D'un *t* : *èpòl* « épaule » *spathula*, cf. *crólā*, *mólür*, *MSL*, VIII, p. 329.

IMPRIMERIE NATIONALE.

3° D'un *n* : *brôlā* « branler » **bran(du)lare*, — *brôlé* « balançoire ». Cette dernière assimilation ne se produit plus aujourd'hui : *crònlā* « créneler ». Il faut remarquer en outre que dans le groupe *nl* l'assimilation se fait avec celle des deux consonnes qui appartient à la syllabe tonique, soit *nl_ > ll* et *_ nl> nn*; à côté de *brôlā* nous citerons *ésòn* « échandole » = *scindula*.

Remarque 3. — La vocalisation de *l* implosif ne s'est pas produite depuis : *bal* « bal », — *balistr* « bille », cf. fr. *baliste*, — *balcũ* « balcon », — *paltò* « paletot », — *malbr* « marbre ».

Troisième série de phénomènes.

I. — Deuxième influence de *l* intervocalique :

Devant *l* intervocalique *a* atone devient *ò* et *ā* tonique devient *ô* :

a atone

ǧòla « geler »	*bòlā* « bêler »
bòlẽs « balance »	*òlũ* « alise »
còlmé « tuyau de pipe »	*tòlũ* « talon »
mòlèt « malade »	*mòlāzī* « malaisé »

a tonique

ôl « aile »	*pôl* « pelle » *pala*

Remarque 1. — Ce traitement demande une explication. On sait que toute consonne intervocalique, même continue comme *l*, a une partie de ses éléments implosifs et l'autre partie explosifs, et que la coupe des syllabes tombe entre les deux; cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 58. De même que l'*l* implosif est devenu *vélaire* dans notre patois, comme nous l'avons vu un peu plus haut, p. 177, de même l'implosion de l'*l* intervocalique est devenue vélaire. Cela suppose une position de la langue qui limite à peu près au voile du palais l'espace où peut résonner la fin de la voyelle qui précède l'*l*; c'est précisément le domaine buccal de l'*à* (*a* extrêmement ouvert). Notre *a* devient donc *à*, et l'implosion vélaire de l'*l* se combinant avec cet *a* ainsi transformé lui fait franchir le dernier pas qui le séparait de l'*o* ouvert.

Remarque 2. — *bòlā* peut tout aussi bien remonter à *balare* qu'à *belare*, mais ce dernier est plus autorisé, à cause de ital. *belare*, sard. *belare*, catal. *belar*, prov. *belar*, fr. *bêler*.

Remarque 3. — *a* tonique suivi de *l* final devient *ò* :

mò « mal »	*sò* « sel »
èrchò « archal »	*mèrchò* « maréchal »
pò « pieu » *palu*	*òtò* « maison » *hospitale*

Du moment que *altu* donne *ò* et *ala* > *òl*, c'est-à-dire le même résultat définitif *ò*, il nous est impossible de dire si dans ces cas de *a*+*l* final l'*ò* représente *a*+*l* implosif (traitement de *al|tu*) où *a* + *implosion vélaire de l explosif* (traitement de *ala* > **a*ˣ | *la* > **a*ˣ | *la* > *òl*). Cela n'a pas d'importance pratiquement, mais pourrait en avoir historiquement.

Remarque 4. — Nous n'indiquons généralement pas les raisons pour lesquelles nous classons tel phénomène à telle place, c'est-à-dire à telle date plutôt qu'à telle autre; nous pensons qu'en général ces raisons apparaissent assez d'elles-mêmes. Dans le cas particulier, nous croyons bon de noter que le changement de *a* en *ò* devant *l* intervocalique est postérieur à la palatalisation de *a* tonique libre après palatale primaire : *ètchl* « échelle » *scala*, — mais antérieur à la transformation de *masculu* en *mâl* (cf. *supra*, p. 176), sans quoi *mâl* serait devenu **mòl*, — antérieur au changement de *é* du latin vulgaire en *a* : *chdal* = *candela*, *tal* = **stela*, — antérieur enfin à la chute de *r* devant dentale : *miâl* « merle ».

II. — Amuissement de *s* implosif :

α. — L'*è* tonique provenant de *a* devant *s* implosif devient *è* par l'amuissement de l'*s* :

**èn* « âne »	**pètè* « pâte »

β. — L'*è* atone provenant de *a* se confond devant *s* implosif avec *è* atone provenant de *è* latin, et tous deux donnent, par l'amuissement de l'*s*, le même produit *ê* :

chêcû « chacun »	*chêtè* « château »
chêtrâ « châtrer »	*pêsâ* « passer »
rêsâ « racler »	*rêtê* « râteau »
vêsé « tonneau » *uascellu*	*pêtûr* « pâture »

de même que

êtrê « paille » **èstramen*	*vêti* « vêtir »

DEUXIÈME PÉRIODE.

I. — Tout *è* tonique devient *ā*. Il y a à cette époque des *è* toniques qui proviennent de *a* tonique libre de *a*+*i*, de *a*+*s im-*

plosif, mais il n'y en a pas qui remontent à un *è* tonique latin, cf. *supra*, p. 176. L'*è* nasalisé en *ẽ* reste inattaquable.

biậ « blé »	*prā* « pré »
ôtā « autel »	*cuvā* « couver »
sāv « sève »	*nā* « nez »
lāvr « lèvre »	*frār* « frère »
mā « mai »	*brār* « braire »
fā « fait »	*frāz* « fraise »
piậ « plaît »	*cũtrār* « contraire »
rā « rais »	*pā* « paix »
mār « maire »	*bāz* « baise »
pénāz « punaise »	*ǧmā* « jamais »
mā « pétrin » *magide*	*vrā* « vrai »
ān « âne »	*ātr* « âtre »
pāt « pâte »	*grā* « gras »
pā « un pas »	*māl* « mâle »
tāč « poche » all. *tasche*	*è māč* « il mâche »

Remarque 1. — En combinaison avec *e* féminin représentant *a* posttonique, notre *è* tonique donne le même résultat :

lèvā « lavée »	*piậ* « plaie »

Remarque 2. — *uậ* tonique est devenu *ò* :

vòǧ « garde » < **vuậrdé* *vòr* « guère » < **vuār*

è vuậǧ « il garde » est analogique d'après *vuậǧā* « garder ».

Remarque 3. — *bèv* « bave » doit son vocalisme à *bèvā* « baver » dont il est le substantif verbal ; — *bāzī* « baiser », *mòtrātī* « maltraiter » sont analogiques d'après *bāz* « baise », *mòtrāt* « maltraite » ; — *bè* « bas » est analogique d'après *bès* « basse », tandis que *grās* « grasse » l'est d'après *grā* « gras ».

A ce propos il peut être bon de rassembler ici les traitements de *a* devant *ss*. Atone, il est traité comme devant *s* + consonne utre que *s* : *pèsā* « passer » ; tonique, il est traité comme devant + consonne autre que *s* lorsqu'il n'est pas suivi d'un *a* : *pā* « pas », *grā* « gras », et comme un *a* entravé par une consonne non liquide quelconque (p. 175, III, *β*) lorsqu'il est suivi d'un *a* : *bès* « basse », *crès* « crasse », *c tè cẽtès* « que tu chantasses » (cette dernière finale lat. class. *-asses* est traitée comme si elle était *-*assas* ; le français présente le même phénomène).

Remarque 4. — Les deux mots *pèr* « père » et *mèr* « mère » ont

été empruntés au français parce que l'on croit faire une politesse à quelqu'un en lui parlant français; cf. le même phénomène en provençal et dans quantité d'autres patois. Comme on ne se croit pas tenu d'être aussi poli à l'égard de son frère, on le désigne par le mot patois *frār*. La mère d'un animal s'appelle *lè mār*; *commatre* est devenu *cumār* « commère, — marraine »; quant à *cūpér* « parrain », il a subi l'influence de *pér* « père ».

Remarque 5. — La finale *–ariu*, *–aria* ne peut donner que *ār* :

contrariu, *contraria* > *cūtrār* « contraire »

Quant au prétendu suffixe *–ariu*, *–aria* qui a déjà donné lieu à tant de discussions, il devient à Damprichard *–ī*, *–īr*, ce qui correspond exactement à fr. *–ier*, *–ière* :

pnī « panier »	*fémī* « fumier »
cẽtī « chantier »	*laǧī* « léger »
buòrlī « bourrelier »	*buarǧī* « berger »
prémī « premier »	*dvẽtī* « tablier »
sòlīr « salière »	*frẽtīr* « faîtière »
pèrīr « carrière » **petraria*	*félīr* « filière »

Ajoutons-y suivant l'usage : *slīz* « cerise », *slézī* « cerisier ». Pour l'*l* de ce mot, cf. ital. *ciliegia*.

II. — Tout *a* atone devient *è*, c'est à savoir :

1° L'*a* libre latin en syllabe initiale atone :

sèvü « sureau » *sabucu*	*sèvua* « savoir »
tèvẽ « taon »	*pèi̯i* « pays »
pèi̯ī « payer »	*fèrèn* « farine »
sèi̯ẽ « saindoux » *sagimen*	*èrā* « labourer »
èmā « amer »	*èrèni̯* « araignée »
èvri « abri, avril »	*lèvā* « laver »
mèvür « mûr »	*èmi* « ami »
pèvü « peur »	*cèrā* « carré »
pèrẽ « parent »	*mèri̯ā* « marier »

2° L'*a* atone entravé par *r* + *cons.*; cet *a* peut provenir soit de *a* latin :

bèrā « barrer »	*bèrbélü* « barbu »
cèrũ « charrue »	*cèǧũ* « chardon »
cèrpéni̯ « corbeille »	*cèrǧī* « charger »
èǧi « hardi »	*gèǧā* « carder »
mèćé « marteau »	*pèći* « partir »
pèlnā « pardonner »	*pèću* « partout »
pèsi « par ici »	*sèšā* « sarcler »

soit de *è* latin après consonne non labiale :

sèrpŏ « serpent » *ğèrmā* « germer »

Cf. pour ce dernier cas *MSL*, VIII, p. 346.

Remarque. — Rappelons que l'*a* de la syllabe *u̯a* reste intact : *vu̯ašā* « verser », cf. *MSL*, VIII, 345-346. Si l'on compare la syllabe initiale *vu̯a* de *vu̯ağā* « garder » et de *vu̯ašā* « verser », il est intéressant de noter que dans le premier mot elle représente étymologiquement *vu̯* + *a* (vha. *warten*) et dans le second *v* + *u̯a* (sortant de lat. *uer-*, *MSL*, VIII, 345-346.) Au point de vue phonologique, pas de différence entre ces deux *vu̯a-* : *vu̯ağā* n'est plus un mot présentant *a* atone devant *r*, c'est un mot qui contient le groupe *u̯a*; c'est pourquoi son *a* ne devient pas *è*.

3° L'*a* latin des proclitiques et enclitiques, qu'il ait été libre ou entravé :

è « à »	*pè* « (ne...) pas »
sè « sa »	*lè* « la »
tè « ta »	*ŏdsè* « en deçà »
mè « ma »	*ŏdlè* « en delà »

Telle paraît avoir été l'évolution de l'*a* depuis le latin vulgaire jusqu'à nos jours.

IX

DEUX PHÉNOMENES GÉNÉRAUX DANS LE VOCALISME.

A. — TRAITEMENT DES VOYELLES DEVANT *nn*.

Toute voyelle précédant les deux consonnes *nn* s'est combinée avec l'*n* implosif pour donner *ŏ*, qui s'est dénasalisé en *ò* dans les cas où l'*n* explosif a subsisté. Il y a eu dans notre patois des groupes *nn* de quatre origines différentes : 1° provenant de *nn* latin; 2° provenant de *mn* latin par assimilation de l'*m* à l'*n*; 3° provenant de *ml* latin, l'*l* s'étant nasalisé au contact de l'*m*, d'où *mn* qui est devenu *nn* comme *mn* latin; 4° provenant de *nl* latin après l'accent, cf. *supra*, p. 178. Ces groupes *nn* ont tous produit les mêmes effets sur la voyelle précédente, quelle que fût leur origine :

põ « basque » *pannu*	*pòn* « mésentère » *panna*
pònu « mouchoir » dér. de *pannu*	*dòna* « damner »
pònā « essuyer » dér. de *pannu*	*cũdònā* « condamner »
võ « van »	*vònā* « vanner »
ònā « année »	*rẽgènā* « contrefaire » * *regannare*
tònu « tanneur »	*tònrī* « tannerie »
culòn « colonne »	*sòn* « sommeil » *somnu*
èsònā « assommer »	*õpõnũ* « paupière »
è m sòn « il me semble »	*rsònā* « ressembler »
fòn « femme »	*õsòn* « enclume »
èsòn « échandole » *scindula*	*ịònā* « gêner »

Pour comprendre ce phénomène, il peut être bon de se reporter à ce que nous avons dit plus haut (p. 178) sur l'*l* intervocalique (non pas sur l'*l* implosif, car l'*n* implosif ne peut pas se vocaliser). Nous avons vu que deux éléments agissent sur la voyelle précédente : d'une part l'espace buccal où cette voyelle peut résonner est modifié par l'*l*, d'autre part l'implosion vélaire de l'*l* tend à se combiner avec la voyelle. C'est ce dernier élément qui joue le principal rôle, comme le prouve ce fait que deux voyelles différentes donnent deux résultats différents. Pour le groupe *nn*, c'est le contraire. L'*n* implosif devant passer par les fosses nasales et étant suivi d'un *n* explosif, qui doit aussi passer par les fosses nasales, limite à peu près au voile du palais, l'espace buccal qu'il laisse pour résonner à la voyelle précédente; cet espace buccal est exactement celui que demande l'*ò* de la voyelle nasale *õ*. Voilà pourquoi toute voyelle devient *õ* dans cette position.

Remarque 1. — Dans le mot *õpõnũ* la voyelle ne s'est pas dénasalisée à cause de la difficulté qu'il y avait à prononcer une voyelle orale entre deux voyelles nasales. Pour l'étymologie de ce mot, cf. *MSL*, VII, 476.

Remarque 2. — L'étymologie donnée par Scheler et Littré pour *tanner* est *tanare*. Notre patois exige *nn*.

Remarque 3. — *õsòn* « enclume » correspond exactement à fr. *enclume* dont l'*m* = *mn*.

Remarque 4. — *èsòna* « assommer » prouve que des deux mots *summa* et *somnus* entre lesquels Scheler hésite, le premier est à rejeter.

Remarque 5. — *dòmèg* « dommage » présente un *m* au lieu d'un *n*, ce qui dénote un emprunt au français.

Remarque 6. — *nûmā* « nommer » n'a rien à voir avec *nominare*; il est dérivé de *nû* « nom ».

Remarque 7. — Pour *ésòn* « échandole », cf. *supra*, p. 178.

Remarque 8. — *i̯ònā* « glaner » repose sur **glènnare*, quelle que soit l'origine de ce mot. Le fr. *glaner* est bien loin d'aller à l'encontre de cette étymologie. En effet, reposant sur **glennare*, il appartiendrait à la même classe que *femme, hennir, indemnité* et ne se distinguerait de ces mots qu'en ce qu'il est écrit comme il se prononce, tandis que les autres ont gardé l'*e* du latin malgré la prononciation *a*.

B. — LOI DE DARMESTETER.

C'est A. Darmesteter qui a reconnu le premier qu'en français la *protonique* non initiale subit le même traitement que la finale, c'est-à-dire tombe si elle est autre que *a*, et si elle est *a* devient *é* (postérieurement caduc). La même loi a été en vigueur dans notre patois :

1° La protonique est *e* fermé :

bûtā « bonté » *bon(i)tate*
ótò « maison » *hosp(i)tale*

2° La protonique est *e* ouvert :

cévri « couvrir » **cop(e)rire*

3° La protonique est *o* fermé :

mòšā « mêler » *misc(u)lare*
bròlā « branler » *brand(u)lare*

4° La protonique est *o* ouvert :

cuči « coucher » *coll(o)care*

5° La protonique est *i* :

·résèn « racine » *rad(i)cina*
ésnā « échine » **esk(i)nata*

6° La protonique est *u* :

cémnò « communal » *comm(u)nale*
édi « aider » *adi(u)tare*

7° La protonique est *a* :

còlmé « tuyau de pipe » *calamellu*

ěšlòt « petite échelle » **escaletta*
ūrfénò « orphelin » **orfanettu*
čénvā « chènevis » **canabaceu*

Cette loi est trop connue pour que nous y insistions. On sait qu'elle a agi à une époque fort ancienne. Ce qui est particulièrement intéressant dans notre patois, c'est que cette loi, ou du moins une loi très analogue, s'est reproduite à une époque récente dans ce patois. Elle peut se formuler ainsi d'une manière très générale : *une voyelle libre précédant immédiatement le ton, qu'elle soit en syllabe initiale ou non, devient ė caduc* (sauf *è* provenant de *a* en syllabe initiale, et les voyelles nasales). Nous mettons à part le cas de *a* après palatale primaire en syllabe initiale atone, parce qu'il est devenu *ė* à une époque très ancienne en patois comme en français :

čvéį̂ « cheville » — *žnèl* « poule » *geline*
čvǒ « cheval » — *čmī̃* « chemin »

Cela fait, pouvons-nous dire que dans tous les exemples que nous allons citer l'affaiblissement de la voyelle en *ė* caduc s'est produit à une même date? Non, car cet affaiblissement s'est aussi produit en français dans certains cas et pas dans d'autres, et il est fort possible que celui qui est présenté aussi par le français soit antérieur à l'autre; mais cela n'a aucune importance pour la question que nous examinons en ce moment; ce qu'il faut noter ici, c'est que l'un et l'autre sont postérieurs à l'affaiblissement produit par la loi de Darmesteter. Que ce nouvel affaiblissement ait atteint telle voyelle plus tôt que telle autre, rien n'est plus probable; mais ce qui est réellement intéressant, c'est que nous sommes en présence d'une seconde loi déterminant la chute d'une voyelle devant le ton.

1° L'affaiblissement existe aussi en français:

rėtli « râtelier » — *blī̃* « mouton » *belin*
lvā « lever » — *dmė* « demi »
byòrli « bourrelier » — *cnūį̂* « quenouille »
snèl « cenelle » — *vrī̃* « venin »
rlür « reluire » — *fnétr* « fenêtre »
fmèl « femelle » — *čėplò* « chapelet »
tė fzǒ « tu faisais (*fzè*) » — *nǒ frī̃* « nous ferons (*frī̃*) »

Remarque. — Dans les exemples suivants l'*é* est fermé en français à cause du groupe de consonnes qui le précède (cf. *la loi des*

trois consonnes, *MSL*, VIII, p. 57 et suiv.), mais c'est le même *é* que dans les exemples précédents :

mèšlò « martelet »	*rnuòi* « grenouille »
mècği « mercredi »	*ègnā* « égrener »
cuòžlò « cordelet »	*gnī* « grenier »

2° L'affaiblissement ne s'est pas produit en français :

cmõ « comment »	*bzė* « biseau »
cuòinā « couillonner »	*cõznā* « cuisiner »
cmód « commode (meuble) »	*cri* « chercher » *quérir*
cvėš « couvercle »	*cvòtr* « souhaiter » **cupiscere*
sri « souris »	*s dèvti* « se déshabiller »
dėzõrèsnā « déraciner »	*s èbĕdnā* « s'adonner »
flā « filer »	*fmīr* « fumée »
fri « frapper » *férir*	*bğū* « perdu »
lsī « laisser »	*lmū* « limon »
lniö « ligneul »	*mèrčò* « maréchal »
mètnā « matinée »	*mlī* « moulin »
mènvèl « manivelle »	*mnū* « monnaie »
muasnā « moissonner »	*õfémrā* « enfumer »
pčū « trou » *pertuis*	*òstó* « aussitôt »
òždö « aujourd'hui »	*pèžnā* « pardonner »
è ršõ « ils raclent »	*srai* « soleil »
vrū « verrue »	*tti* « tétine de brebis »
stī « sentier »	*vlèğ* « village »

Remarque 1. — Quand nous disons dans la formule de cette loi : une voyelle *libre*, nous entendons une voyelle qui n'était pas entravée à l'époque où a agi cette loi, bien qu'elle ait pu l'être à une période antérieure.

Remarque 2. — Pour *pnī* « panier » au lieu de **pènī*, cf. fr. *menotte* à côté de *manotte* (XVI^e^ siècle). Voir Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 369.

CONCLUSION DU VOCALISME.

Maintenant que l'étude du vocalisme de ce patois est terminée, nous pouvons résumer et conclure.

Ce vocalisme présente partout une symétrie, un parallélisme parfait : dans le détail il suffit, pour s'en rendre compte, d'étudier n'importe quel chapitre et de comparer entre eux les traitements de telle ou telle voyelle. Dans l'ensemble on remarque que toutes les voyelles ont passé par deux grandes périodes d'évolution :

La première parallèle, souvent même identique à celle du français;

La seconde propre à notre patois, ou du moins inconnue au français.

Qui veut comprendre la première période doit partir du latin vulgaire et distinguer pour les voyelles libres celles qui sont toniques et celles qui sont atones; pour les voyelles entravées cette distinction est sans importance.

Arrivé à la seconde période, il n'y a plus à s'occuper du latin; il faut prendre comme point de départ l'état du patois à la fin de la première période et aller de l'avant en distinguant les syllabes atones et les syllabes toniques.

Même l'affaiblissement de la protonique apparaît en deux périodes.

On remarque en outre, en étudiant ce vocalisme, que tous les phénomènes sont l'un à l'égard de l'autre dans une étroite dépendance : l'un en appelle, en rend obligatoire un autre; de l'existence de l'un on peut conclure l'existence de l'autre.

De plus, les évolutions s'entre-croisent : telle voyelle, après avoir subi tel changement, coïncide avec telle autre voyelle, et dès ce moment elles n'en font plus qu'une et subissent toutes deux la même évolution.

En sorte que qui voudrait étudier le traitement d'une voyelle isolément s'exposerait à des erreurs comme celle-ci : *è* latin devant *r* implosif persiste : lat. *sèrpente*, patois *sèrpŏ*; alors qu'en réalité *sèrpente* est devenu **sărpŏ*, puis **suarpŏ*, puis **sarpŏ*, et enfin *sèrpŏ* (*MSL*, VIII, 345-346).

Cette observation peut être généralisée : il est impossible dans n'importe quelle langue de comprendre *sûrement* un seul phénomène, un seul traitement, si l'on ne connaît pas tous ceux de cette langue, si l'on n'en embrasse pas tout le mécanisme et toute l'évolution d'un coup d'œil.

CONSONANTISME.

X

CONSONNES SIMPLES.

I. Initiales ou appuyées.

Elles restent généralement intactes :

α. — Labiales *b*, *p* :

bn̄ « bon »	*cèrbn̄* « charbon »
pn̄ « pain »	*lēp* « lampe »

β. — Labio-dentales *v*, *f* :

vi « vient »	*èvò* « aval »
fā « fer »	*ǒfā* « enfer »

Remarque 1. — Le *w* devient *vu̯* :

vu̯ivr « guivre » **wipera* *ǒvu̯ağā* « empêcher » **inwardare*

Remarque 2. — Nous avons à signaler le changement de *v* en *b* après *r* dans

cu̯òrb <*curuu* *tu̯òrb* <*toriu*

Le mot *sèrvi* « servir » paraît indiquer que ce phénomène ne se produit qu'après l'accent; la question reste obscure faute d'exemples plus nombreux.

γ. — Dentales *d*, *t* :

dn̄ « dent »	*rn̄d* « ronde »
tǒ « temps »	*tèt* « tête »

δ. — Sifflante *s* :

sa « soif »	*lĕsü* « lessive de cendres »

Remarque. — Elle devient *ṡ* dans *ṡé* « six », probablement par l'intermédiaire de **si̯é*. Dans *sòz* « seize » elle persiste parce que l'*e* est *entravé*: le nombre *ṡa* « sept » paraît devoir son initiale à *ṡé*.

ε. — Liquides *r*, *l* :

rõ « rien »	*èrótā* « arrêter »
lé « lit »	*rélā* « râler »

ζ. — Nasales *m*, *n* :

mĩ « moins »	*fuòrmèǧ* « fromage »
na « noir »	*ān* « âne »

η. — Palatales et vélaires.

A. — *c* et *g* :

1° Devant *o* et *u* ces consonnes persistent :

cuté « couteau »	*èculā* « accoudé »
cū « cul »	*ècélā* « acculé »
gut « goutte »	*déguòrǧi* « dégorger »

2° Devant *e* et *i*, *c* devient *s* par la même voie qu'en français; devant *a* *c* devient *č* comme en v. fr.; *g* devient *ǧ* devant *e*, *i* et *a* comme en v. fr. :

sĩ « cinq »	*pùsĩ* « poussin »
či « cher, — chez »	*póči* « pêcher »
čẽ « champ »	*méčẽ* « méchant »
ǧòn « jaune »	*vuarǧ* « verge »
ǧòlā « geler »	*ẽǧòlūr* « engelure »

B. — *k* germanique devient *č* même devant *e* et *i* :

ččèn « gros quartier de bois » vha. *skina*

C. — *qu* devient *c* devant toutes les voyelles, comme en français :

cĩz « quinze »	*sĩcẽt* « cinquante »
cètr « quatre »	*éccrā* « équarrir »

D. — *i̯* initial devient *ǧ* comme en v. français :

ǧ « déjà » *iam* *ǧũn* « jeune »

Observation générale. — Nous avons à noter, comme dans toutes les langues romanes, quelques changements de l'initiale *sourde* en *sonore* :

gũsā <*conflare*, cf. fr. *gonfler* *busā* <*pulsare*, cf. it. *bolso*

II. — Intervocaliques.

A. — Labiales : *p*, *b*, *v* deviennent *v*, quelles que soient les voyelles qui les entourent :

sapere> *sèvua*	*cupa*> *cüv*
habere> *èvua*	*tabanu*> *tèvẽ*
lavare> *lèvā*	*auena*> *òvuòn*

B. — Dentales : *t* et *d* disparaissent :

rota>*rũ*	*nidale*> *nịò*

La sifflante *s* devient *z* :

pesare> *puazā*	*causa*> *còz*

Les liquides *r*, *l* persistent :

èrā « labourer »	*fèlā* « filer »

Les nasales *n*, *m* persistent :

buòn « bonne »	*èmā* « aimer »

Remarque. — Les occlusives dentales une fois disparues, deux voyelles se sont trouvées en contact. Suivant les cas, elles se sont réduites à une seule, ou bien il s'est développé entre elles un *i* ou un *v*; mais ce serait une erreur de croire que c'est la dentale qui est devenue *i* ou *v*.

1° Entre une voyelle tonique et un *a* posttonique il ne s'est rien développé :

cẽtā « chantée »	*mẽgĭ* « mangée »
vũ « vue »	*èpièlī* « aplatie »
rũ « roue »	*cũ* « queue »
grũ « craie »	*sũ* « soie »

2° Entre *a* en syllabe initiale et voyelle autre que *a* il se développe un *v* :

cèvīr « chaise » <*cathedra*
mèvür « mûre » <*matura*
lèvu « où » <*là* + *où*

Ce développement est antérieur au changement de cet *a* en *è*, qui est d'ailleurs récent comme nous l'avons vu, p. 181 ; sans quoi la consonne développée aurait été *i* et non *v*.

Lorsque la voyelle tonique était aussi *a*, les deux *a* se sont fondus en un seul et rien n'a remplacé la dentale disparue :

pi̯ẽn « platane »
nāi̯ « dragées de baptême » <*natalia*

Lorsque l'*a* atone n'était pas en syllabe initiale, il est devenu *é* qui a fini par disparaître devant la voyelle tonique, comme en français :

čūr <**cacatoria* — *māčūr* <**masticatoria*
čôču <*calcatore* — *fraiür* <**fricatura*

2° Entre *i*/*ü* et une autre consonne il ne se développe rien, mais l'*i*/*ü* devient semi-voyelle si sa position le lui permet :

criā « crier » — *mèri̯ā* « marier »
tüé « tuyau » — *müā* « muer »

3° Entre *o* atone et une voyelle tonique nous avons le développement d'un *i̯* dans *bèi̯ôt* « brouette », *pi̯a* « pouvoir » <**péi̯a* (*MSL*, VIII, 332), *rui̯ī* <**rotariu* (fr. *Royer*), et peut-être dans *croi̯ī* « creuser » dont la formation est obscure. Le traitement différent de *rũ* « rond » est probablement dû à la nature différente de la voyelle tonique; celui de *cuvī* « coyer » est surprenant à côté de *rui̯ī* s'il sort de **cotariu*, mais ce mot est peut-être dérivé de **cu* <*cote*. Enfin *ècu̯ā* « accouer », *dénu̯ā* « dénouer », *nóz écu̯ô* « nous battons le blé » peuvent être refaits sur les formes d'indicatif présent singulier *ècū*, *dénū*, *écu*.

4° Entre *é* atone et une voyelle tonique il se développe un *i̯* devant certaines voyelles :

fua̯i̯ôt « jeune brebis » — *vua̯ĩ̯* « regain »
sai̯ô « petit seau » — *grai̯ũ̯* « crayon »

cf. *MSL*, VIII, 340; mais il ne se développe rien dans les cas tels que *pūi̯* « pou », *vü* « vu », *crü* « cru ».

C. — Palatales et vélaires.

1° Le *c* et le *g* intervocaliques sont traités le plus souvent de la même manière. Mais il y a divergence dans certains cas que nous allons examiner d'abord.

a. — Devant *e* ou *i* le *c* intervocalique devient *iz* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente; le *g* devient *i̯* :

rézĩ̯ « raisin » — *ózé* « oiseau »
pi̯ézi « plaisir » — *mözi* « moisir »
nözèi̯ « noisette » **nucicula* — *lézāǧ* « lézard » **lacerda*
pèi̯i « pays » *pagese* — *sèi̯ĩ̯* « saindoux » *sagimen*

Remarque 1. — Nous venons de voir le i̯ provenant de *g* intervocalique persister devant *é* et *i*, mais il tombe devant *è* :

i̯è « fléau » *flagellu*

Remarque 2. — *si̯ò* « si (en réponse) » = *sic* + *est*, est la juxtaposition des deux mots tout formés.

Remarque 3. — A la finale le *z* (*s*) provenant de *c* intervocalique disparaît :

crū « croix »	*sri* « souris »
dé « dix »	*pā* « paix »
pu̯a « poix »	*fu̯a* « fois »

β. — entre *ó* tonique et *a* posttonique le *g* paraît devenir *v* :

duv « fontaine » *doga*

Le *c* entre *ò* tonique et *a* posttonique paraît tomber après être devenu i̯ :

ǧū « joue » *iocat*

cf. *rū* « roue » *rota*.

Entre *ò* atone et *a* tonique le *c* devient i̯ qui se combine avec la voyelle précédente :

ǒfū « allumer » * *in-focare*

Mais entre *ó* atone et *a* tonique il ne paraît pas se combiner avec la voyelle précédente :

nui̯ī « noyer » *nucariu*

Il est vrai qu'on ne saurait dire si ce mot n'est pas dérivé de *nū* « noix », ni, dans le cas où il sortirait bien de *nucariu*, si son i̯ représente l'ancien *c*, car il y en a un dans *rui̯ī* « chatron (Royer) » *rotariu*.

γ. — Entre *a* et *ü* nous trouvons le *c* intervocalique représenté par *ig* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente (même explication qu'en français) :

ègéi̯ « aiguille » *ègüzī* « aiguiser »

2° Dans les autres conditions le *c* intervocalique est d'abord devenu *g*, puis i̯; le *g* primitif est aussi devenu i̯. Ce i̯ a palatalisé un *a* tonique libre suivant :

α. — Il a persisté entre *a* et *a* :

pèi̯ī « payer » *pi̯ā* « plaie »

Dans le cas de *pi̯ā* ce n'est qu'assez tard qu'il s'est combiné avec l'*ā*.

β. — Il paraît s'être combiné avec un *e* précédent :

sa̯ĩ « faucher » *secare*	*pra̯ĩ* « prier »
fra̯ĩ « enduire » *fricare*	*cẽpua̯ĩ* « brouter » **campicare*
pi̯èi̯ĩ « plier » *plicare*	*tũ* « taie » *tēca*
sĩ « scie »	*na̯ĩ* « noyer »
la̯ĩ « lier »	*ra* « roi »

Mais il faut noter que s'il avait totalement disparu, le produit aurait été le même, comme l'indiquent *ʃua̯iȯt* = **fētetta*, *vua̯ĩ* = **wēdimen*, *sũ* = *sēta*, *pi* = *pede*, *sa* = *siti*.

γ. — Il a disparu sans laisser de trace après *i* et *ü* :

cèrũ « charrue »	*sèvü* « sureau » **sabucu*
frémi « fourmi »	*écĩ* « ortie »
bũ « lessive » *bucata*	*ésũ* « essuyer »
c i rédüès « que je réduisisse »	*i füȯ* « je fuyais »

Entre *e* et *ü* :

sür « sûre »	*nĩũ* « personne » **necunu*

Entre *au*/*ò*/*ó*/*a* et *u* :

pó « peu »	*ʃũ* « feu »
ǧũ « jeu »	*ǧu* « joug »
ʃó « hêtre » *fagu*	*ó* « août » *agustu*
fẽ « font » *facunt*, cf. *vẽ* « vont » *uadunt*	

3° *qu* se réduit à *v*, l'implosion de ce *v* se combinant avec un *a* précédent pour donner *ò* :

òv « eau »	*òvi* « évier »

4° *i̯* du latin vulgaire, c'est-à-dire *i*, *e*, *di*, *de*, *gi*, *ge* devant voyelle du latin classique, se combine avec la voyelle précédente, combinaison qui souvent ne laisse pas de trace déterminable :

mā « mai » *maiu*	*rā* « rayon de roue » *radiu*
ȯ̀dȯ̃ « aujourd'hui »	*dmé* « demi »
èpũ « appuyer »	*curũ* « courroie » *corrigia*

IMPRIMERIE NATIONALE

III. — Finales.

Toute consonne primitivement finale, ou devenue finale par chute d'une voyelle finale autre que *a*, a disparu aujourd'hui :

è « à »	*mẽg* « mange »
lu « loup »	*trā* « poutre » *trabe*
sa « soif »	*ni* « nid »
èmi « ami »	*dẽ* « dix »
trò « trois »	*rõ* « rien »
cẽ « chien »	*fi* « fil »
pò « pieu »	*pụa* « poix »
mā « mai »	*èmā* « amer »
ra « roi »	*cẽtā* « chanter »

Remarque 1. — Il est à peine utile de rappeler ici :

1° Que *n* primitivement final était tombé dès le latin vulgaire dans tout mot non monosyllabique;

2° Que dans des cas tels que *dẽ* « dix », *trò* « trois », *rõ* « rien », *pò* « pieu », etc., la consonne finale ou devenue finale n'a pas disparu purement et simplement, mais s'est combinée avec la voyelle précédente ou bien est tombée après avoir exercé sur cette voyelle une influence que nous avons étudiée plus haut avec le vocalisme.

Remarque 2. — *mèvür* « mûr », *sür* « sûr » sont analogiques d'après le féminin, cf. *dü* « dur ». Il en est de même, parmi les mots qui n'appartiennent pas à l'ancien fonds, de *câv* « creux », *biâv* « blême », *brāv* « brave », cf. *nõ* « neuf ».

Avare est un mot savant en français; il est probable que dans notre patois c'est un mot emprunté.

Remarque 3. — Dans ceux de ces mots qui sont susceptibles de devenir protoniques, c'est-à-dire de ne faire qu'un avec le mot suivant, un *s*/*n* final peut reparaître sous forme de *z*/*n* devant une voyelle :

vó ſāt « vous faites »	*vóz ẽ* « vous avez »
trò cẽ « trois chiens »	*tròz õ* « trois ans »
dẽ « dix »	*dẽziõ* « dix-huit »
ẽ cè « un chat »	*ẽn òſẽ* « un enfant »

Dans le mot *puòr* « pour » qui est toujours protonique, l'*r* tombait régulièrement devant *l* et devant *n* en vertu de la loi que nous avons exposée *MSL*, VII, p. 469 :

s ò può lü « c'est pour lui »
è n i õn è può nẽ « il n'y en a pour personne »

Devant *t*, *d*, *s*, *z* il se combinait avec ces consonnes pour donner *č*, *ǧ*, *š*, *ž* (*MSL*, VII, p. 470) :

s ô puǫ̀ča « c'est pour toi »

forme encore très usitée aujourd'hui. Dans ce cas comme dans le précédent on isolait la forme *puǫ̀* pour la généraliser et la transporter devant des consonnes où *puǫ̀r* devait subsister et même devant des voyelles :

puǫ̀r ca « pourquoi. — pourquoi ? »

est encore très usité, mais *puǫ̀ ca* n'est pas rare; *puǫ̀ ta* « pour toi » se substitue à *puǫ̀ča*.

Dans les autres cas on ne trouve plus guère que *puǫ̀* :

puǫ̀ cü « pour qui ? » *puǫ̀ mua* « pour moi »
puǫ̀ sè ſòn « pour sa femme » *puǫ̀ ö frẽ* « pour huit francs »

XI

GROUPES DE CONSONNES.

I. — Consonnes géminées.

Elles subissent le même traitement que les consonnes appuyées :

gut « goutte » *tãr* « terre »
vèč « vache » *bèl* « belle »
sèpẽ « sapin » *pònu* « mouchoir »
ònã « année » *ſèm* « flamme »
pésã « passer » *grós* « grosse »
èdra « adroit » *bètẽ* « battant »

Devenues finales par chute d'une voyelle autre que *a*, elles tombent comme les consonnes simples :

bẽ « beau » *grõ* « gros »
čvõ « cheval » *fã* « fer »
čè « chat » *sò* « sec »

Remarque. — Elles peuvent réapparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

èl à, *èl ẽ* « il a, ils ont » *ẽ bèl òm* « un bel homme »

II. — Groupes de consonnes différentes.

Nous avons étudié plus haut les groupes dont le dernier élément est *l* (*MSL*, VII, p. 461-468), les groupes composés de

r + *consonne* (*MSL*, VII, p. 468-472), les consonnes implosives au cours du vocalisme (*Id.*, VIII, p. 316-347, et X, p. 167-182), les groupes *nn*, *mn*, *ml*, *nl* (*Id.*, X, p. 182-184). Il nous reste à examiner :

1° Les groupes composés de *consonne* + *r* :

α. — Initiaux, ils restent généralement intacts :

crès « crasse »	*grô* « gros »
trā « poutre »	*dra* « droit »
prā « pré »	*brè* « bras »

Dans quelques cas l'*r* disparaît :

bẹ̀jòt « brouette »	*pénèl* « prunelle »
gnẹ̀ « noyau » *granellu*	*gnī* « grenier »

On peut songer pour les trois derniers à une métathèse de l'*r*, soit **gérni*, **pérnèl*, qui seraient devenus régulièrement *géni*, *pénèl*, puisque *r* disparaît devant *n* (*MSL*, VII, 469), mais le premier exemple demande une autre explication. Il faut noter que dans tous il y a une dentale soit intervocalique comme dans *granariu*, soit appuyée comme dans **brotetta*, et par conséquent dans les conditions requises pour dissimiler une dentale combinée atone (cf. Grammont, *La dissimilation*, loi XVI : *intervocalique dissimile combinée atone*, p. 75, et loi X : *appuyée dissimile combinée appuyée ou non*, p. 49). L'*n* ou l'un des *t* s'attaquent à l'*r* combiné, qui comme tel *vaut moins* qu'un *r* intervocalique, implosif ou appuyé (*La dissimilation*, p. 30), et lui font perdre les éléments qu'ils possèdent en commun avec lui, c'est-à-dire l'articulation dentale; les éléments subsistants ne peuvent constituer qu'une sorte de souffle qui s'évanouit, comme dans *circulu* devenant *saĩ* (*MSL*, VIII, p. 344).

Dans quelques cas aussi l'occlusive sourde devient sonore; ce phénomène apparaît, plus ou moins développé, dans toutes les langues romanes :

grũ < *creta*, cf. esp., port. *greda*, frib. *griya*

graĩl < **cretone*	*grèvòt* « cravate »
grā < *crassu*, cf. fr. *gras*	*grèbés* « écrevisse » all. *krebs*

β. — Intervocaliques; l'*r* reste intact et l'occlusive est traitée comme lorsqu'elle est intervocalique :

frār « frère »	*cèrā* « carré »
èvri « avril »	*lāvr* « lèvre »
ôlīr « entière »	*nar* « noire »

2° Les groupes composés de *consonne* + *i*. Ils palatalisent tous un *a* tonique libre suivant.

α. — *di* initial ou appuyé devient *ǧ* :

ǧé « jour »	*ūrǧ* « orge »

Après voyelle, le *d* disparaît :

-ö « -hui »	*mé* « mi »

β. — *ti* appuyé devient *s* :

cèsī « chasser »	*nòs* « noce »
fuòsī « forcer »	*piès* « place » **plattea*

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

s cazī « se taire » **quetiare*	*pózül* « poison »
mnüzül « petite bouchée » **minutione*	*méprézī* « mépriser »

Remarque. — *bèt* « bête » = *besta* comme en français.

γ. — *si* appuyé devient *s* :

puasī « percer »

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

frāz « fraise »	*bāzī* « baiser »

δ. — *ssi* devient *is*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

bèsī « baisser »

ε. — *ci* devient *s* en toute position :

ièsse « glace »	*tròs* « tresse »
èsī « acier »	*còs* « bas » *calcea*

ζ. — *gi* intervocalique ; le *g* disparaît :

curū « courroie »

η. — *pi* devient *č* :

èč « hache »	*èpréčī* « approcher »
sèč « sache »	*rač* « crèche »

θ. — *bį* et *vį* deviennent *ǧ* :

rèǧ « rage » — *čę̄ǧī* « changer »
ǫ̆ǧ « auge » — *pięǧ* « pluie »
sèrǧē « **seruiante* » — *pīǧū* « pigeon » **pimbione*

ι. — *lį* devient *į* :

bètèį « bataille » — *nāį* « *natalia* »

κ. — *rį* devient *ir*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

cūtrār « contraire » — *māčūr* « màchoire »

λ. — *mį* devient *ǧ* :

sīǧ « singe » — *cūǧī* « congé »

μ. — *nį* appuyé devient *ǧ* :

dāǧī « danger »

Intervocalique, il reste *nį* :

vènį « vigne » — *bènī̆* « baigner »
èrènį « araignée » — *čèrpénį* « corbeille »

Remarque 1. — Le groupe *gn* donne le même produit :

cuònįǭtr « connaître » — *puònī̆* « poignée »

Remarque 2. — On a *līǧ*, *ètrēǧī* comme en français *linge*, *étranger*. Étant donné le traitement de *cuneu*, *-aneu*, ces mots ne peuvent reposer que sur **linicu* ou **linneu*, **estranicariu* ou **estranneariu*.

3° Les groupes de consonnes produits par la chute des voyelles protoniques et posttoniques.

Il nous en reste deux catégories à étudier :

A. — Ceux dont le dernier élément est *r*.

α. — *mr* devient *mbr* :

čēbr « chambre » — *nūbr* « nombre »

β. — Le traitement de *nr* est tout à fait obscur après *e* bref tonique :

tīr « tendre » — *vīrdi* « vendredi »

L'explication que nous avons donnée à ce sujet (*MSL*, VIII, p. 339) est dépourvue de toute solidité.

Avant l'accent *nr* devient *rr* comme en vieux français (cf. *derrée*, *merrai*) :

tèrā « tiendrai » **ten(e)raio*

Cette forme **teneraio* est devenue **terrā*, puis **tuarā*, *tarā*, *tèrā* (*MSL*, VIII, 344-346). **Veneraio* et **prenderaio* sont devenus de la même manière **verrā*, **perrā* et devaient évoluer pareillement pour donner **vuarā*, **puarā*, car l'*e* de la première syllabe de **prenderaio* était bref en vertu de la loi que nous avons exposée dans notre ouvrage sur *La dissimilation*, p. 161. Mais les deux conjugaisons de *vni* et *tni* s'étant entièrement modelées l'une sur l'autre on a eu *vèra* d'après *tèra* (cf. infra, *la conjugaison*). *Pẽr* « prendre » avait comme points de contact avec *tni* et *vni* le subjonctif *prẽni*, *prẽniès*, l'indicatif présent (1e et 3e pl.) *prẽniõ*, l'imparfait de l'indicatif *prẽnió* et le participe présent *prẽniẽ* ; c'est pourquoi il a fait au futur *pèrā* d'après *tèra*.

Dans les autres cas, ce groupe devient *ndr* ou *ntr* :

mũdr « moindre » *èpũdr* « joindre » *appon(e)re*
pĩẽdr « gémir » *plan(ge)re* *fũdr* « fondre » *fun(de)re*
rũtr « rompre » *rum(pe)re*

γ. — *lr* reste intact avant l'accent :

vòra « voudrait » *fôra* « faudrait »

Après l'accent, ce groupe devient *ldr* :

cédr « coudrier » **colru* *cédr* « cueillir » **col(ge)re*
s ẽvõdr « s'envelopper » *inuol(ue)re* *mödr* « moudre » *mol(e)re*

δ. — *sr* devient *str* et *zr* devient *zdr* :

étr « être » **ess(e)re* *cvõtr* « souhaiter » **cupis(ce)re*
crõtr « croître » *cres(ce)re* *cuõniõtr* « connaître » *cognos(ce)re*
cudr « coudre » < **coz(e)re* < **cosere*

Le vocalisme de ce dernier verbe est celui des trois personnes du singulier de l'indicatif présent *cu* étendu à toute la conjugaison.

Observation. — L'opinion longtemps admise, d'après laquelle dans les exemples tels que *crescere*, **colgere*, etc., ce serait le *c* et le *g* qui seraient devenus respectivement *t*, *d*, est aujourd'hui abandonnée (cf. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 532). Voici de quelle façon l'évolution paraît s'être produite. Soit le groupe *n-r* ; quand ces deux consonnes n'étaient séparées que par une voyelle, l'*n* était sonore dans toute son étendue et

après la chute de la voyelle son explosion ne pouvait se développer que sous forme de *d* (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 55); tel est le cas de *apponere* devenant *èpûdr*. Quand elles étaient séparées par *consonne* + *voyelle*, comme dans *ungere* — fr. *oindre*, *rumpere* — Dampr. *rûtr*, la voyelle est tombée, puis la consonne parce qu'elle était devenue interconsonantique; c'est ainsi que la syllabe *ue* est tombée tout entière dans *puluere*, d'où le français *poudre* et non **pouvre*. Pas de différence à cet égard entre *appon(e)re* et *fun(de)re*, entre **pren(de)raio* et **ten(e)raio*, *inuol-(ue)re* et *mol(e)re*. Or quand la consonne suivant primitivement l'*n* était sonore, l'*n* placé devant était sonore dans toute son étendue comme devant une voyelle, et par conséquent son explosion retombant sur l'*r* après la chute de cette consonne ne pouvait être que sonore, c'est-à-dire se développer sous forme de *d*, d'où *oindre*.

Devant une consonne sourde les derniers éléments de l'*n* étaient sourds, et par conséquent son explosion est sourde et se développe en *t*, d'où *rûtr*. Le *p* de fr. *rompre* peut être analogique d'après *rompons*, *rompais*, etc.; mais il peut être aussi le développement phonétique de l'explosion sourde de l'*m* devant *r*. Car si l'*m* s'est assimilé à l'*r* suivant dans notre patois, pour devenir *n*, rien n'indique qu'il ait dû en être de même en français. Quant à l'opposition de *cam(e)ra* restant **cam-ra* à Damprichard, tandis que *rum(pe)re* y devient **run-re*, ce n'est pas une contradiction; on sait en effet que la voyelle posttonique est tombée plus tôt quand la voyelle finale était *a* que lorsqu'elle était *e*, et d'autre part qu'elle est tombée plus tôt lorsqu'elle était précédée d'une consonne intervocalique que lorsqu'elle était précédée d'une consonne appuyée.

La même explication s'applique aux produits de *l-r*, *s-r*.

Qnand la consonne suivant primitivement l'*n*/*l*/*s* était la palatale *c* ou *g*, l'*n*/*l*/*s* est devenu palatal lui-même, soit *n'*/*l'*/*s'* et c'est sa palatalisation qui est apparue devant lui sous forme d'*i* en français: *joindre*, *croître*. Ce *n'*/*l'*/*s'* était entièrement sonore devant *g*, c'est pourquoi dans ce cas son explosion s'est développée en *d* devant *r*: *cédr* < *col(ge)re*; devant *c* il avait ses derniers éléments sourds, d'où son explosion *t*: *crôtr* < *cres(ce)re*.

B. — Ceux dont le dernier élément est une occlusive. Voir sur cette question Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 344, 531, 538; — F. Neumann, *Gröber's Zeitschrift*, XIV, p. 559 et suiv.

Le traitement du groupe dépend de son état lors de la chute de la voyelle protonique ou posttonique.

Les faits paraissent pouvoir se ramener à trois catégories :

α. — La protonique tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques :

buarğī « berger »	*cüdī* « v.fr. cuider »
čèrğī « charger »	*mĕğī* « manger »
vüdī « vider »	*buğī* « bouger »
ẽmĕğī « emmancher »	*piédī* « plaider »
s dépòğī « se dépêcher »	*põğī* « poucier »
ẽdī « aider »	*pidī* « pitié »

Remarque. — *bŭtā* « bonté », *sĕtā* « santé » demandent encore une explication.

β. — La posttonique non finale tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale n'est pas *a* :

mĕğ « manche (d'outil) »	*-èğ* < *-aticu*
pīğ « piège » *pedicu*	*pūrč* « corridor » *porticu*

γ. — La posttonique non finale tombe antérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale est *a* :

mĕč « manche (d'habit) »	*dòt* « dette »
pārč « perche »	*cut* « étai » *cubita*

Remarque 1. — Quand la protonique était précédée d'une consonne appuyée, la consonne intervocalique qui suivait s'est assimilée au point de vue de la sonorité à cette consonne appuyée avant qu'elle tombât comme interconsonantique :

hospitale > **hosp(i)dale* > **hostale* > *ôtô*
pertusiare > **pert(u)ziare* > **persiare* > *puaš̄ī*

Comparez à ce phénomène celui qui a transformé *carpinu* en fr. *charme*, **carpinellu* en Dampr. *čèrmé*.

Remarque 2. — *māčī* « mâcher » peut s'expliquer comme *ôtô*, mais il peut aussi être analogique d'après *māč* = *masticas*, *masticat*; *duta* « douter » est analogique d'après *dut* = *dubitas*, *dubitat*; *cučī* « coucher » d'après *cuč* = *collocas*, *collocat*.

Remarque 3. — *molèt* « malade » est la forme du féminin étendue au masculin, cf. *mèvür* « mûr » d'après *mèvür* « mûre ». Au contraire *vŏd* « vide » féminin a été fait sur le masculin **vŏd* (aujourd'hui *vŏ*) antérieurement à la chute de la consonne finale de ce masculin, cf. fr. *verte* d'après *vert*.

Remarque 4. — *cut* « coude » masc. repose selon toute probabilité sur *cubitu*, mais a subi l'influence de *cut* « appui, étai » f. *cubita*.

Remarque 5. — Lorsque la voyelle syncopée était précédée d'un *t* intervocalique et suivie d'un *d* intervocalique, c'est avec le *t* que s'est faite l'assimilation :

pèl « laide » *putida* *nòtaĭ̯* « nettoyer »

Remarque. 5. — Quant à la finale *-icu*, nous ne comprenons pas l'explication de son traitement telle qu'on la donne d'ordinaire (cf. par exemple *Neumann*, l. l.); *-aticu* étant devenu *-adgo*, il n'en pouvait résulter que *-ag* et non *-až*. Pour nous la voyelle posttonique, quand la voyelle finale n'était pas *a*, aurait persisté jusqu'à la période à laquelle le *g* intervocalique est devenu i̯. Puis ce i̯, se trouvant précédé d'une consonne placée dans la même syllabe que lui, c'est-à-dire combinée avec lui, aussitôt après la chute de la voyelle posttonique, est devenu spirant. Dès lors *-adio* serait devenu *-ağ̆* (fr. *-age*, Dampr. *-èğ̆*) comme **(h)ordio* est devenu fr. *orge*, Dampr. *ürğ̆*, — *manicu* « manche (d'outil) » serait devenu **manio* puis v. fr. *mange*, Dampr. *mẽğ̆* comme **somnio* est devenu fr. *songe*, Dampr. *sũğ̆*, — *porticu* serait devenu **portio*, d'où fr. *porche*, Damp. *pürč*.

Mũn = fr. *moine*, de *monacu*, n'appartient pas à la même catégorie puisqu'il n'avait pas la finale *-icu*. Son traitement n'est pas clair, mais ce qui est certain, c'est que la phase antérieure à *moine* a été **mon'e* avec *n* palatalisé et non pas *n* suivi d'un i̯ spirant. Quant à *dũmũn* « dimanche », il ne sort qu'indirectement de *diedominicu* qui serait devenu régulièrement **démũğ̆*. Son premier élément s'est confondu par étymologie populaire avec le mot *dũ* « Dieu » et par le même procédé sa finale a été remplacée par le mot qui a donné *mũn* « moine » (cf. *infra*, XIII, *Étymologie populaire*).

III. — Groupes finaux.

Devenus finaux par chute d'une voyelle autre que *a*, les groupes de consonnes, ou plutôt leur produit, car auparavant ces groupes ont subi le traitement des groupes intervocaliques,

1° Tombent quand le groupe remonte au latin vulgaire et ne s'y terminait pas par *r*, *l*, *m* :

ša « sept » *fã* « fait »
cũ « corps » *čò* « chaud » *caldu*
lé « lit » *ta* « toit »
nö « nuit » *è crò* « il croît »
ó « août » *ò* « haut »
có « coup » *colpu* *tõ* « temps »
bó « bois » *prò* « prêt »

čò « chaux »	*ſô* « faulx »
fra « froid » *frigdu*	*ra* « roide »
pā « perd, — part »	*tū* « tort »
cā « quart »	*fi̯ò* « four »
vu̯a « vert » *uirde*	*cu̯ò* « court »
éfū « effort »	*ǧé* « jour »
vā « vers »	*è trèvā* « à travers »
sā « cerf »	*nā* « nerf »
brè « bras » *braciu*	*pèü* « trou »
lō « ivraie »	*dō* « douleur »
šé « six »	*pȭ* « poing, — point »

Remarque 1. — Le produit du groupe peut reparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

i̯ cāǧ èr « un quart d'heure »
šat ān « sept ânes »
öt ān « huit ânes »

Sa réapparition à la pause n'est pas phonétique; elle est due uniquement au besoin de clarté, et fort rare d'ailleurs. On dit couramment :

è i̯ ǒn è öt « il y en a huit »

quelquefois

è i̯ ǒn è ǖn « il y en a un »

jamais

*è i̯ ǒn è šat, è i̯ ǒn è *dés,*

mais toujours

è i̯ ǒn è ša, dé, etc.

Remarque 2. — Dans les mots :

cu̯òrb « courbe » *tu̯òrb* « torve »

la forme féminine a pris la place de la masculine, comme dans *reč* « riche ».

2° Le produit du groupe subsiste

α — Dans les groupes latins terminés par *r*, *l*, *m*, *r* + *i̯*, labiale + *i̯* :

frār « frère »	*cůltrār* « contraire »
crèl « crible »	*māl* « mâle »
pūi̯ « pou »	*u̯òrm* « orme »
saš « cercle »	*cvéš* « couvercle »
öi̯ « œil »	*srai̯* « soleil »
ůi̯ « ongle »	*véi̯* « vieux »
bréi̯ « nombril »	*šiǧ* « sage »
òǧ m. « auge »	*ruǧ* « rouge »

β — Dans les groupes romans :

fār « faire »	*pādr* « perdre »
mūdr « mordre »	*ôtr* « autre »
crar « croire »	*dir* « dire »
cör « cuire »	*rlür* « reluire »
für « fuir »	*cètr* « quatre »
cèdr « cueillir »	*cuònioîtr* « connaître »
ābr « arbre »	*bètr* « battre »
bér « beurre »	*bugr* « bougre »
cudr « coudre »	*èmödr* « mouvoir »
crôtr « croître »	*buar* « boire »
mūn « moine »	*bôm* « baume »
ān « âne »	*ğôn* « jaune »
frān « frêne »	*ôc* « quelque chose » *aliquid*
sôs « saule »	*püs* « puce »
dòz « douze »	*sòz* « seize »
cĭz « quinze »	*cètūż* « quatorze »
mĕğ « manche, m. »	*pūrč* « corridor »
sôvèğ « sauvage »	*vlèğ* « village »

Remarque 1. — Le mot *na* « noir » au lieu de **nar* a été tiré du féminin *nar* en supprimant la consonne finale, sur le modèle de *dü* « dur » : *dür* « dure », *vua* « vert » : *vuağ* « verte », etc.

Remarque 2. — D'une manière très générale on pourrait dire qne le groupe subsiste dans les cas où le français le fait suivre d'un *e* d'appui :

dir « dire »	*rèğ* « rage »

et tombe dans les autres cas :

fuò « four »	*ša* « sept »

mais cette règle empirique ne vaut pas pour tous les cas :

öi « œil »	*für* « fuir »

XII

LA DISSIMILATION.

Ce phénomène ne saurait nous arrêter longtemps ici puisque nous avons déjà expliqué la plupart des cas de dissimilation que présente notre patois, soit dans notre livre sur *La dissimilation*,

soit dans les précédents articles de ce travail. Nous nous bornerons le plus souvent à y renvoyer.

Pour la dissimilation vocalique nous avons montré que *voyelle tonique dissimile voyelle atone* (*La dissimilation*, p. 183) : *vẽzĩ* « voisin » < *utcĩnu* (*M S L*, VIII, 320, 346), — *cũfru* = v. fr. *conferon* (*M S L*, VII, 477; VIII, 321, 327-328, 332). Il faut y ajouter *pnĩ ècĩ*, exemple curieux à cause de l'interprétation populaire dont il est l'objet. Les paysans coupent cette expression en trois mots : *pnĩ è cĩ*, et traduisent « panier à chiens ». Ce sens est évidemment absurde : on n'a pas coutume de mettre les chiens dans des paniers, surtout à Damprichard. D'ailleurs les paniers de ce nom, loin de servir comme chenils, sont employés pour la récolte des fraises, des mûres et des framboises. Ce sont de petits paniers que l'on porte sur la hanche au moyen d'une ficelle passée en bandoulière. Ce sont des « paniers *hanchiens », *pnĩ *ècĩ*. Or *pnĩ *ècĩ* devait devenir phonétiquement *pnĩ ècĩ*, la voyelle nasale atone étant dissimilée par la tonique, et *pnĩ ècĩ* ne pouvait pas être compris autrement que nous venons de le dire, le mot *ècĩ* n'existant pas ailleurs.

Pour la dissimilation consonantique notre patois nous fournit des exemples de la plupart des lois que nous avons formulées dans notre livre sur *La dissimilation*.

1° Lois dépendant de l'accent d'intensité, indifféremment régressives ou progressives :

Loi I : *Implosive tonique dissimile implosive atone* (*La dissimilation*, p. 18) :

èbã « hospitalité », cf. v. fr. *herberc*

Loi II : *Le second élément d'un groupe combiné tonique dissimile le second élément d'un groupe combiné atone* (*La diss.*, p. 26) :

crèl « crible » (*Id.*, p. 28, 30)

Loi IV : *Combinée tonique dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 33) :

alĩldròt « hirondelle » < **hirundinetta*

**hirundinetta* est devenu **arĩldròt* comme **diacne* est devenu *diacre* en français (*Id.*, p. 139), et la dissimilation a fait *alĩldròt* de **arĩldròt* (*Id.*, p. 33, 35).

Loi VII : *Implosive tonique dissimile combinée tonique ou atone* (*La diss.*, p. 37) :

grémésé « peloton » < **glomiscellu*

2° Lois indifféremment régressives ou progressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 40) :

Loi IX : *Combinée appuyée dissimile combinée non appuyée* (*La diss.*, p. 48) :

pẽr « prendre »

Loi X : *Appuyée dissimile combinée* (*La diss.*, p. 49) :

bẽjòt « brouette » (cf. *supra*, p. 196).

Loi XI : *De deux consonnes séparées par la coupe des syllabes, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 50) :

č et *ǧ* deviennent *š* et *ž* devant toute dentale (*Id.*, p. 51, 59, — *MSL*, VII, 471 sq.).

Loi XII : *De deux consonnes séparées par une occlusive, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 60) :

malbr « marbre » (*Id.*, p. 61, 64), *özròl* « érable » (*Id.*, p. 61);

mūdr « mordre », *pādr* « perdre », *ābr* « arbre », *tātr* « tarte », *ūdr* « ordre », *mécǧi* « mercredi » (*Id.*, p. 62, 64);

saš « cercle », *cvéš* « couvercle » (*Id.*, p. 62, 64, — *MSL*, VIII, p. 344-345).

Loi XIV : *Implosive dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 66) :

nivé « niveau »
vrẽ « poison » (*Id.*, p. 81, 85)
cẽfru « bannière » (*Id.*, p. 82, 85)
séč « cloche » (*MSL*, VII, p. 462).

Loi XVI : *Intervocalique dissimile combinée atone* (*La diss.*, p. 75) :

gni « grenier » (cf. *supra*, p. 196).

3° Lois toujours régressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 79) :

Loi XVII : *De deux phonèmes intervocaliques c'est le premier qui est dissimilé :*

séčòt « clochette » (*Id.*, p. 82, 86)

Loi XX : *De deux implosives atones, c'est la première qui est dissimilée* (*La diss.*, p. 87) :

ẽbuarǧī « héberger »

4° Dissimilation renversée (*La diss.*, p. 88 sqq.) :

brẽi « nombril » (*Id.*, p. 92)
srai « soleil » (*Id.*, p. 92)
òlẽtr « arête » (*Id.*, p. 93).

Maurice Grammont.

(*A suivre.*)

DE

QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES[1].

VIII

M. le professeur Torp, de Christiania, a été conduit par ses études *Zu den phrygischen Inschriften aus römischer Zeit*[2] et *Zum Phrygischen*[3], tout à fait près de nos textes lyciens[4]. Ayant lu avec attention mes propres remarques, il a bien voulu me faire part d'une suggestion trop intéressante pour que je la passe sous silence, encore qu'elle heurte directement ma traduction d'un mot de l'épitaphe de Dakasas[5]; mais ce sont de petits accidents auxquels il faut s'attendre. Le mot est **tipa* : je le prenais pour un nom propre, sans me dissimuler combien étrange était ce nom propre à l'accusatif; et par la scission que j'avais préalablement opérée entre **tipa* et *tezi*, j'étais privé de l'argument qu'invoquait Schmidt en faveur du nom propre à l'accusatif **tipatezi* calqué sur *sqqutrazi*, nom (à l'accusatif et au nominatif) du fondateur de Limyra 5. Seulement le nom de **tipatezi* n'existe pas. Évidemment, m'écrit Torp, *tezi* est un mot qui doit être détaché de **tipa* et exprimer l'idée de *tombeau* au locatif; à Antiphellus 4, nous lisons une phrase analogue *hrzzi pr^navi*. Si donc *tezi* correspond à *pr^navi*,

[1] Suite de l'étude parue dans les *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 24 et suiv. — Pour prévenir tout malentendu, nous croyons utile de rappeler que les principales formes de l'écriture lycienne ont été réunies en un tableau (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 451). La notation typographique employée dans le cours de nos articles ne peut être naturellement qu'approximative.

[2] *Vortrag in der historisch-philosophischen Klasse*, 23. Februar 1894, extrait des *Videnskabsselskabets Skrifter* (Christiania, 1894).

[3] *Gelesen am* 18. sept. 1896 : extrait du même recueil (Christiania, 1896).

[4] Le lycien est rangé «*mit Sicherheit*» (!) dans le groupe des «*çatam* Sprachen» (p. 4 du 1^er^ mémoire); *setteri* «vier», *se* «und» (p. 8 et 17); *zzimaza* «Tochter» (p. 16); *tideri, tideimi* «Sohn» (p. 18); *se esedennevi χnnahi ehbiehi* «und [für] seiner Kinder Nachkommenschaft», traduction de Deecke (p. 19); *tere* «Heer» rapproché de l'arménien *jern* «main» et «armée» : suggestion de M. Sophus Bugge (p. 20); *uke, oke* «Haus»; *oke-pati* «Hausherr» (p. 23).

[5] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 218 et 221.

pourquoi pas *"tipa* à *hrzzi?* Quelle nécessité que *"tipa* soit un nom propre?

Les mots allégués, *hrzzi pr"navi*, sont encore à Myra (= Petersen, n° 44) dans un texte remarquable par l'omission de la mention du mari :

mene "tepitoti hrzzi pr"navi se lado ehbi.

A Myra 4, on a pareillement sept mots entièrement semblables, sauf *"tipa tezi* qui remplacent *hrzzi pr"navi.*

Nous devons suppléer dans les deux passages le mot *eb"në* « celui-ci », c'est-à-dire Hurttuveti et Ddakasa, fondateurs de ces tombes.

Cette solution très simple a l'avantage, à Myra 4, de nous débarrasser d'un tiers comme Antipas, pour lequel on ne comprendrait pas, maintenant que nous sommes fixés sur le sens de *ëce* = *μνείας χάριν* [1], que Ddakasa eût employé une formule aussi solennelle que *ëce lati* (= de mention expresse il veut) [2].

Ce qui achève de me décider à me rallier au sentiment de Törp, c'est l'existence du mot *"tipa* ailleurs qu'à Myra 4, dans un texte peut-être encore malaisé à bien interpréter, mais où *"tipa* ne doit pas être un nom propre; on me permettra de reproduire cette inscription appelée Limyra 27 dans le recueil de Schoenborn; j'ai sous les yeux une excellente copie d'Arkwright; le texte édité, présentant de nombreuses erreurs, n'a été l'objet d'aucune tentative de déchiffrement.

cbenë q|upu sei|hriti "t|ipa me|ti adë u|hetëi e|behi "t|ato
sebei|es c"mis| itei [3] *la|di tide|ime ehb|iye* O

« Ce tombeau — il porte (?) une « *"tipa* »; — il a transmis(?), Uhetëi, ce monument à ceux dénommés Itei, la femme (de ce dernier, et) ses enfants 20. »

Peut-être faut-il sous-entendre *pr"navo* après *"tipa*, dont rien malheureusement ne vient nous aider à déterminer la signification? Certaines tombes renfermaient divers édicules. Heberdey et Kalinka en ont rencontré une qui dans son épitaphe décrit à part l'*Ασιανόν ἀνγεῖον*, le *τοπικόν ἀνγεῖον* et les hyposorions à droite et à gauche de ces deux pièces : la première de ces divisions serait surmontée d'un fronton, le maître entend y être enseveli; la seconde construction était de style lycien, c'est-à-dire qu'un couvercle terminé par une arcade ogivale était posé sur

[1] Sur cette interprétation de *ëce*, voir *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 37.

[2] Voir si Myra de Petersen, n° 43, ne pourrait pas être complétée, l. 2 *ttatiti m[ei]i ["t]i[pa t]ezi se ladu ehbi?*

[3] Ainsi, et non *atli* [*ehbi*], comme on pourrait le supposer.

elle[1]; le maître, un certain Zosime intendant de Tiberius Claudius Agrippinus, avait protégé cette chambre par des corbeaux de fer et il l'avait revêtue de plomb; quant aux hyposorions attenants, il les destine à la sépulture de ses Θρεπτοί et de ses Θρεπταί[2].

IX

Un parallèle instructif est celui de Limyra 14, 2 avec Myra 4, 2 :

— me ˣce lati Mˣnuhe.....
— se ëce lati Ddakasa...

Savelsberg ne voulait pas du tout de la leçon ˣce (II, 83); il eût été moins intraitable s'il avait connu le ˣte tuvetë de Cyaneae, (cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 28, n° 9). Ce qui encourageait le savant allemand à rétablir partout ëce qu'il lisait *okä*, c'était la présence de ce même mot à la ligne 3 de Limyra 14 (*kbi : okäpi Mṇuhä = wer den Hausherrn Minuhä*). Il identifiait donc *okäpi* avec *ëce lati* de Myra 4, qu'il lisait en un seul mot ainsi arrangé *okäpati*. Aussi comprend-on dans une certaine mesure le discrédit dans lequel son livre est tombé; mais pourtant il n'y a pas que des erreurs dans les *Beiträge*. Pour nous en tenir aux seuls textes, nous avons deux formes d'un même mot, ˣce et ëce; la plus ancienne me semble être ˣce qui procède en droite ligne de ˣte = μνῆμα, par la substitution de *c* à *t*, substitution dont je me bornerai à citer un exemple dans *Crzzubi* qui à Arneae, ligne 5, représente le *Trzzubi* de Limyra 13, soit probablement le dieu dont Erzesinube était le prêtre, si je comprends bien la première ligne :

Erzesinube cumaza Trzzuba[h][3],

[1] P. 27, n° 26 «ἀνγεῖον τοπικόν» bezeichnet wohl die einheimische Sarkophagform mit Spitzbogendeckel, ἀνγεῖον Ἀσιανόν die in Lykien seltenere mit Giebeldeckel».

[2] ...καὶ ἰς μὲν τὸ το|πικὸν κατέθετο ἤδη τινὰς καὶ ἡσφα|λίσατο κόραξιν σιδη|ρέοις καὶ ἐμολυ|βοχόησεν, ἐν ᾧ ἀνγείῳ μηδενὶ ἐξέσ|ται μήτε ἀνοῖξαι μήτε κατα|θέσθαι | τινά· εἰς δὲ τὸ Ἀσιανὸν κηδευθῆναι | ἑαυτὸν καὶ ᾧ ἂν ἑτέρῳ ζῶν συγχω|ρήσῃ ἢ γραμμάτιν δοίη· ἰς δὲ τὰ ὑποσ[ό]|ρια κατατεθῆναι τοὺς Θρεπτοὺς καὶ Θρε|πτάδς αὐτοῦ· ἐὰν δέ τις παρὰ τοῦτό τι | ποιήσῃ, ὀφειλέσει τῷ δημῷ τῷ Πα|τα|ρέων δηνάρια χείλια πεντακόσια, | ὧν τὸ τ[ρίτον ὁ μηνύσας] λήμψεται.

[3] D'après la copie prise par les savants autrichiens. Le mot cumaza semble désigner aussi la profession du Xanthien Padrˣma (voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 204). Rapprochez de la mention Trzzubi correspondant à Trkkas (Myra 4, 6; Arneae, 14 : *mene tulidi trkkas*) ce passage de *Defect. oracul.* de Plutarque : ἐπεὶ καὶ Σολύμους πυνθάνομαι τοὺς Λυκίων προσοίκους ἐν τοῖς μάλιστα τιμᾶν τὸν Κρόνον· ἐπεὶ δὲ ἀποκτείνας τοὺς ἄρχοντας αὐτῶν, Ἄρσαλον καὶ Δρύον καὶ Τρωσοβιόν, ἔφυγε καὶ μετεχώρησεν ὁποιδήποτε (τοῦτο γὰρ οὐκ ἔχουσιν εἰπεῖν) ἐκεῖνον μὲν ἀμεληθῆναι. Τοὺς δὲ περὶ τὸν Ἄρσαλον σπληροὺς θεοὺς προσ-

IMPRIMERIE NATIONALE.

et auquel la ligne 4 condamne à payer l'amende,

se tlidi : *Trzzubi* : *o*^{m}*moma* : *cbis*^{a}*tota* : *uva* : *ci* : O

Reste la question de la dégénérescence de la nasale ^{a} en un son vocalique *ë*, dans la forme *ëce*.

Pareil fait s'observe dans le languedocien parlé à Nîmes, où les mots latins *infans*, *infirmus*, *invidium* sont devenus *ëfans* (pluriel), *ëferms*. *ëbejho;* et notez bien que cette voyelle *ë*, employée cent dix ans avant moi pour la transcription de ces mots et d'une foule d'autres[1], n'a ici aucune nasalisation : la syllabe *in* a été dénasalisée purement et simplement, mais non partout ni toujours. Une voyelle qui préexistait, la voyelle *ë*, a succédé à *in*. Cette voyelle est présente dans les mots italiens *fatezze*, *tormento*, et espagnols : *hombre*, *hazer*. « C'est, dit le savant abbé Boissier des Sauvages, un *e* très fermé que les Italiens appellent *stretto*. Pour le former il faut rétrécir beaucoup plus la capacité du palais et rapprocher davantage les dents et les lèvres que pour l'*e* fermé ordinaire[2] »

L'*ë* lycien est-il un *e stretto*? La rencontre que nous faisons de *ë* remplaçant précisément une nasale dans le languedocien et le lycien est intéressante : n'est-elle que curieuse ou pouvons-nous en tirer parti? En d'autres termes, cette voyelle ainsi que celle que je transcris *o* à la suite de Savelsberg[3] sont-elles bien transcrites ainsi, ou faut-il y voir les nasales *en* et *an*? Je m'étais posé la question déjà[4]; mais M. Thurneysen, dans un récent article d'ailleurs bienveillant pour moi, l'a réveillée, et il convient d'examiner ses arguments en faveur de la nasalisation de ces mêmes voyelles[5]. Je suis d'accord avec lui sur ce fait que les lettres en cause recherchent le voisinage de *t* et de *p*, dans le même instant où le grec inscrit *β* et *δ*; or les nasales ^{m} et ^{a} se comportent de la même façon : nous ne lisons pas plus *Hëbruma* que *H*^{m}*broma*, que Ἔμπρομος; pas plus *Qadavodi* que Καδυανδα,

ἀγορεύεσθαι, καὶ τὰς κατάρας ἐπὶ τούτων ποιεῖσθαι δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ Λυκίους (chap. XXI). Théodoret (*Therapeut.* lib. III) donne Ἄρυον καὶ Τόσσιν, Eusèbe (*Prépar. évang.*, livre III) Ἄρυτον καὶ Τόσσιν.

[1] Par l'auteur (abbé Boissier des Sauvages) du *Dictionnaire languedocien-françois* (Nismes, Gaude père et fils libraires, 1785).

[2] *Dictionnaire languedocien-françois* : discours préliminaire, p. XXIV.

[3] Peut-être vaudrait-il mieux l'écrire *ã*, comme fait Kretschmer? Du moins ce sera dans ce paragraphe la transcription que j'adopterai.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 206.

[5] Voir son article *Zur Umschreibung des Lykischen* dans la *Zeitschrift* de Kuhn (vol. XXXV), p. 221-226. Mais mon dessein n'est pas de répéter ce que je constatais en 1896 : je laisse de côté par conséquent la relation de *ã* et de *u*, ainsi que l'argument tiré des diphtongues *ëi*, *oi*. M. Thurneysen a envisagé la relation des voyelles *ã* et *u* sans parvenir à l'expliquer d'une façon satisfaisante par sa thèse (p. 224).

que *Q*ᵃ*denubeh* ou *Q*ᵃ*dabura* et Κινταξυρις, mais *Hëpruma*, *H*ᵐ*proma*, Εμξρομος, *Qadavoti*, *Q*ⁿ*tenubeh*, *Q*ⁿ*tabura*, Κινδαξυρις, etc. De ceci faut-il conclure que c'est parce que les voyelles discutées sont nasales qu'elles agissent sur la dentale et la labiale comme le font les nasales ᵃ et ᵐ? La conclusion serait prématurée.

Nasales, les lettres 𐤍 et 𐤌 ne le sont qu'accidentellement et un peu plus souvent que les autres voyelles; toujours est-il à remarquer que, tandis que ce son nasal est précaire, le son vocalique *ā* de l'une de ces lettres, *ë* de l'autre est constant; elles lui demeurent fidèles et ignorent les fluctuations de 𐤃 et de 𐤕. M. Thurneysen ne trouvera pas mauvais que je continue à écrire *Idāqre* et non *Idāχre*, le nom d'Ἴδαγρος, où il n'y a pas place pour la nasalisation, comme le prouve l'étude de ce composé [1].

Il ne saurait non plus me blâmer de transcrire *Mēseveh* un certain nom propre que je lis sur la stèle Xanthienne, face nord ligne 6; car les inscriptions cariennes nous le livrent, non pas *Mēseve*, mais *Meseve* avec la voyelle *e* partout [2]. Cette voyelle est figurée dans cette écriture par le signe Ð, inscrit heureusement dans un *graffito* grec d'Abydos, en Égypte; l'inscription porte: Ναυχράτης μ' ἔγραψε, M****ης ἦλθε ἐνθάδε Καιχος; au lieu de l'*epsilon*, la dernière voyelle de ἦλθε, ainsi que la première de ἐνθάδε, est écrite par la lettre carienne en forme de *d* barré [3], ce qui confirme la lecture *Meseve* = lycien *Mēseveh*.

Entendons-nous bien! je ne conteste pas qu'il n'y ait certains cas où les voyelles en discussion aient tenu la place d'un *ā* ou d'un *ē*, ainsi qu'on le voit par les transcriptions grecques de *Ticeucēprē* (Τισευσέμξραν), *Triyētezi* (Τριένδασις), *Hëpruma* (Ἔμξρο-

[1] «Von derselben Natur scheint nun auch das zwar weniger häufige, aber weiter verbreitete Element ἴδα— zu sein : pisid. Ἰδαλόγδασις Lanckoronski *Pisid.* n. 10 zu vergleichen mit Λόγδασις von Selge, *Polyb.*, V, 74 —lyk. *Idazzala* = Εἰδασσάλα (auf dem Grabrelief von Kadyanda), dessen Analyse sich aus dem einfachen *Zzala* = Σάλας (auf demselben Relief) sowie aus Ἑρμασαλας mit Sicherheit ergiebt; *Ida-maχzza* Antiphellos 4, 1; zum zweiten Teil ist vielleicht Ἀρυ-μαξα (*J. H. St.*, X, 63 n. 16) zu vergleichen — Kar. Ἰδά-γυγος, das ohne Zweifel den Namen Γύγης enthält. Dieselbe Wurzel steckt vermutlich in lyk. *Idāχrā* Kyaneai 1, 5 = Ἴδαγρος *Reisen*, II, p. 116: *C. I. G.*, 4300 u. *J. H. St*, VI, 356 (Arkwright, *Bab. Or. Rec.*, V, 110), Ἰδαρόη *Reisen*, II, 167, Kar. Ἴδαχος (in Iasos, Dittenberger. *Syll.* 77), möglicherweise auch in einigen Ortsnamen, lyk. Εἰδεδησσός, pamphyl. Ἴδυρος, kar. Ἴδυμος, Ἰδαρνη u. a. Der Frauenname Ἴδα (Εἴδη Kyzikos, Le Bas III 1755) ist wohl der auf Personen übertragene Gebirgsname.» (Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. der griech. Sprache*, Göttingen. 1896, p. 361-362.)

[2] Sayce, *The Karian language and inscriptions*, dans les *Transactions of Biblical Archæolog. Society*, vol. IX (London, 1887) : «Abydos 1», au temple de Seti, côté droit du couloir des rois.

[3] Voir Kretschmer, *Einleitung*, p. 381.

μος), *Qadavoti* (Καδύανδα)[1]. Ce que je dénie, c'est que les scribes lyciens aient créé ✤ et ⭣ tout exprès pour leur faire exprimer les lectures de Thurneysen. La nasalisation peut exister, et elle a existé certainement, mais de la même façon qu'en perse, en phénicien, dans les inscriptions cypriotes et pamphyliennes, par un fait d'euphonie; ✤ et ⭣ n'étaient initialement pas plus *ẽ* et *ã* que l'*α* de *ἀτρόποισι*, ou le premier *ε* de *πεδεκαιδεκαϜετεια* (= *πεντε καὶ δέκα ἔτεῖα*) et le second du nom de ville Ἐσ?Ϝε-*διιυς* (= Aspendus)[2].

Aussi voyons-nous les scribes lyciens écrire *ãᵐmãma*, *esedẽⁿnevi*, ce qu'ils n'auraient jamais songé à faire avec des voyelles nasales, on ne se représente guère une prononciation : *ãm̃māma*, *esedẽn̄nevi!*...[3].

M. Deecke, dans les dernières années de sa vie, en ses lettres où il me disait son ennui de ne pouvoir reprendre encore ses chères études lyciennes à cause de ses devoirs professionnels, défendait précisément la même opinion que Thurneysen, au moins pour ⭣ dans lequel il me dénonçait l'*a* nasal. Le souvenir de sa lutte pour l'indo-germanisme du lycien lui était encore très vivace; alors il rapprochait avec entêtement les désinences de l'accusatif singulier en grec *-αν* et en lycien -⭣ = *ą* des mots en *a*. «Das lykisch wird immer mehr indogermanisch; vgl. *ladą* aus *ladam**.» Mais prenons un autre exemple, le nom du Lycien qui construisit la tombe d'Antiphellus 4. Selon Deecke, notre Lycien portait deux noms *Ida* et *Maqzza*. A la ligne 1 de son épitaphe, les noms sont au nominatif, tels que je viens de les tracer; à la ligne 5 ils sont à l'accusatif dont la désinence ⭣ s'attache non seulement à *maqzza* devenu *maqzzà*, mais encore à *ida* devenu *idà*. «Un unique *Idamaqzza* fût devenu *Idamaqzzą*, sans modification de la seconde syllabe.»[4].

Ne vous y fiez pas! car à Limyra 4 il y a au nominatif *Zahama*, à l'accusatif *Zahàmà*. Or il s'agit ici d'un nom unique, et si la deuxième syllabe change sa voyelle *a* contre *à*, ce fait a lieu parce que les deux voyelles ont un son très voisin, nullement par suite de l'accusatif dont la désinence ne s'attacherait qu'à la dernière syllabe du nom. De fait *Zahama* ou *Zahàma*, c'est le même mot; nous le lisons au génitif *Zahàmah* sur le monument

[1] Prière de se reporter pour ces exemples à *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 203, 206, 208.

[2] Schmidt, *Essay*, p. VI *a*.

[3] La chose est moins apparente dans les citations de Thurneysen qui indique la nasalisation de ⵜ et de X d'une façon et la nasalisation des deux voyelles d'une autre : *ãm̃māma*, *kãn̄ti*, *tlãn̄na* (Τλωεύς), *lusãn̄tra'ñ*, etc.

[4] Dans ses *Lyk. Stud.*, IV, 209, il remarquait déjà cette forme *idàmaqzzà* : «Der acc. *edü maχzzü* zeigt dass *eda maχzza* eigentlich aus 2 Worten besteht; vgl. gr. Ἴδας und lyd. gr. Μόξος (= Μόψος? oder Titel?)...»

de Tilmezi[1]. C'est le nominatif *Zahama* qui a tort : aucun texte ne l'emploie, et nous avons les génitifs *Priyabu-hâmah*, *Hᵉti-hâmah*, *Ddava-hâmah*[2].

Si nous sommes loin de l'*a* de Deecke, en revanche nous voilà en face d'une correspondance phonétique de Ꝑ : aux exemples que je viens de citer, joignez *Murâzah* et *Murazahe*, *qâhb* et *qahba*, *pddâti* et *pddata*, *pablâti* et *pabrati*[3].

X

L'inscription de Cadyanda dans Savelsberg (II, 14) fut d'abord publiée par les voyageurs anglais Spratt et Forbes, d'après la copie du révérend Daniell, leur compatriote, qui avait fait partie de leur exploration[4]; Sharpe tenta de la déchiffrer[5]; il y réussit mieux que les savants allemands Schmidt, Savelsberg et Deecke, simplement parce qu'il était affranchi de toute idée préconçue. Ses successeurs ont au contraire *arrangé* ce pauvre petit texte selon leurs propres systèmes. Le lecteur en va juger sur la transcription de leurs textes :

I. Schmidt[6] :	II. Savelsberg[7] :	III. Deecke[8] :
opazijune prînafate	*upazijonä : prinavatä*	*opazeionä : prnnavatä*
hrppai : prînezi : ehbi	*hrppai : prinäzi : ähbi*	*hrppae : prnnäze : ähbe*
seije : ítatutu [hrzzi : t-]	*säijä : itatoto [atlahi]*	*säeiä : ntatutõ t[äse]*
ta[t]a : miíta : meleime	*taja : miita : mäläimä*	*taia : menta : mäläemä*
sejadadahali	*säjaladahali*	*säjaladahale*
ada : |||	*ada : |||*	*ada : |||*

[1] *Mém. Soc. Ling.*, X, 45.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456, 458; Assar, *apud* Petersen, n° 100.

[3] *Murâzah* : Sura, Chukur-Bagh *apud* Benndorf. n° 103, et Cyanese, *Mém. Soc. Ling.*, X, 28; *Murazahe* : Telmessus 2; *qâhb* : texte édité de la stèle Xanthienne, sud 26; *qahba* : même monument, sud l. 2 inédite; *pddâti* : même monument, nord 5; *pddata* : Tlos-Icuveti, l. 7; *pablâti* : Myra 5, 4; *pabrati* : stèle Xanthienne, sud 46. L'*a* lycien était souvent *au*, ce qui explique son échange contre *â*; ainsi il correspond à l'omicron dans *ecatamla* = Ἑκατόμνας et à l'oméga dans *ziíkka* = Σεσηῶς et *tlava* = Τλῶς.

[4] *Travels in Lycia, Milyas and the Cibyratis, in company with Daniell, by Spratt and Forbes* (London, 1847), vol. II, n° 20 de la pl. I.

[5] Voici cet essai (*Travels* de Spratt, II, p. 254) :

Opazeyüne : prinafatẽ | ürppe prinẽze ẽüwe | sẽ ey ẽ itatutẽ |
= Op..... made for servant his and if anyone buries
tasa meĩta mẽléeme | sẽ adadaũale | ada |||
herein.....and let him pay a fine adas 3.

[6] *Neue lykische Studien* (1869), p. 126, n° 3. Je transcris son texte avec les lettres latines de sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis* (Lipsiæ, 1876).

[7] *Beiträge*, II. 14 et 15. Sa restitution est reproduite dans la transcription qu'il a proposée lui-même : voir son alphabet (*Beiträge*, I, 22).

[8] *Lykische Studien*, IV, p. 195, n° 9. Deecke était persuadé que la première ligne de l'inscription avait disparu.

Schmidt n'a pas proposé de traduction : nous voyons seulement, dans son commentaire, qu'il fait deux mots de *opazi* = Ἄβασις, nom d'homme, et de *une* (= *ĕne*) interprété ζῶν : entre eux est la lettre de liaison *j*. Pour Savelsberg et Deecke, même division du nom propre en deux éléments, ainsi qu'on va le voir par les traductions suivantes :

(II.) « Upazi baute diess
für seinen Sclaven.
Und wenn (Jemand) beisetzt [Leichen],
so gebe er als Geldbusse den Alten
und dem Volke
3 Ada's. »

(III.) « . . . . . .
grab dieses baut sich
für häusler seinen.
Wer immer hineinthut [jemand] für sich [zahlt]
doppelte bussen, den ältesten
und der gesammtgemeinde
Ada 3. »

Je reviens au nom propre *Upaziyĕne* qui a très bien pu exister à côté d'une forme simplifiée, *Upazi;* ainsi avons-nous *Qudali* et *Qudaliyĕ*, *Sbicaza* et *Sbiceziyĕi*, *Q*ᵘ*tlapa* et *Q*ᵘ*tlapone*[1]; cf. *Quriyona* à Candyba 1. Puis se présente le verbe *pr*ᵘ*navate* qui suit toujours un nom propre au nominatif[2].

Cet *Upaziyĕne* ne s'est pas construit à lui-même, comme le veut Deecke, mais pour sa maison, *hrppi* (non pas *hrppai*) *pr*ᵘ*nezi ekbi*. L'*a* est un trou de la pierre.

A la fin de la troisième ligne se trouve une barre verticale qui, si elle est bien une gravure cette fois, est pourtant à négliger : on doit supposer que le scribe allait inscrire le mot *tass*, mais jugeant plus convenable de le renvoyer à la ligne 4, il laissa ce *t* inachevé. A droite de ce signe rien n'a été gravé : telle est l'observation de M. Arkwright. Ne l'eût-il pas faite, qu'encore reconnaîtrions-nous la vérité, à savoir que ce sont justement ici les mots qui composent une formule assez fréquente sur les monuments :

seiye ᵘ*tatotĕ* (ou ᵘ*tadĕ*, ou ᵘ*tataděe*) *tesi mi*ᵘ*ti* . . .

[1] Sur *Upaziyĕne* et *Upazi*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 208, note 1; *Qudali* et *Qudaliyĕ*, *Mém. Soc. Ling.*, X, 40; *Sbicaza*, *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 211, note 3; *Sbiceziyĕi*, *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 31, n° 14; *Q*ᵘ*tlapah*, *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 29, n° 13; *Q*ᵘ*tlapone*, *Mém. Soc. Ling.*, IX, 230.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 217.

Or il y a réellement *tasa*, nullement *taya;* et *tasa mi*ⁿ*ta* font une succession de mots qui se laissent comparer aisément à *tesi mi*ⁿ*ti;* entre cette expression et le verbe ⁿ*tatotẽ*, rien n'est inscrit dans les monuments où nous relevons ladite formule[1].

A Xanthus 6, nous avons comme à Cadyanda [*seiye*] | ⁿ*taiya-tadẽ : tas*[*a mi*ⁿ*ta*]... Sous les doigts de Schmidt *tas*[*a*] devint *tesi*, avec *e* non enfermé entre crochets[2]. Savelsberg[3] et Deecke[4] qui se montrent cette fois plus respectueux du texte, interprètent *tas*[*i*] «wird er geben», «zahlt».

Assar [Petersen n° 100] livre *tasa*, mais remplace *mi*ⁿ*ta* par *mi*ⁿ*taha* : l. 4-5 *mẽne*|*tubidi kla ebe se maliya se tasa mi*ⁿ*taha.*

Quant à *mi*ⁿ*taha*, Limyra (de Petersen, n° 155) le livre sans *tasa* auquel est substitué le mot *maraziya:*

mẽne | *tubidi hpp*ⁿ*ter*[*us*] *mohoi se maraziya mi*ⁿ*taha*

Suivent trois noms propres démontrant que *maraziya mi*ⁿ*taha* doivent s'entendre au datif pluriel[5].

Comme il y a *mi*ⁿ*ta* et *mi*ⁿ*taha*, il y a eu *mi*ⁿ*ti* et *mi*ⁿ*tehi.* Le dernier exemple est au singulier, car il est appliqué au seul Sbicaza fondateur de Limyra 8 :

*ebehi qupa meiti siyẽni : Sbicaza : thurtta : mi*ⁿ*tehi : Pddẽneh* ⁿ*mi...*

Les mots *tesi mi*ⁿ*ti* probablement au singulier, sont au nominatif à Limyra 17 :

*esedeplẽmeye me-y adẽ tesi mi*ⁿ*ti* |
= A Sedeplemis il a transmis (?), le...(de la) *μινδις*

avahai qupa ebehi...
= ? la tombe celle-ci.

Savelsberg[6] ni Deecke[7] ne reconnaissaient pas un verbe dans

[1] Voir cette formule citée dans les *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 54 et 55.

[2] *Neue lykische Studien*, p. 127. Cependant il avoue (p. 67) que le mot est *tasr.*

[3] *Beiträge*, II, p. 202.

[4] *Lyk. Stud.*, IV, p. 194.

[5] Voir *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 45. M. Six croit découvrir sous ces mentions Latone et ses enfants désignés par des épithètes lyciennes qui auront fini par passer dans le grec. Cependant Latone est nommée par son nom à Antiphellus 3 (ἡ Λητὼ αὐτὸν ἐπιτρέψει) comme à Pinara, *C. I. G.*, 4259 (ἁμαρτωλὲς ἐσ]ω θεῶν πάντων καὶ Λητοὺς καὶ τῶν τεκνῶν |[αὐτῆς]), et à Myra, *C. I. G.*, 4303, *Add. b* (ἁμαρτωλὸς ἐσ]ω εἰς τὴν Λητώ).

[6] *Beiträge*, II, 91; *mey-adẽ* «diesen hier».

[7] *Lyk. Stud.*, IV, p. 204 «dies hier».

adẽ, et cependant il n'est pas possible d'y voir autre chose, tant à Myra 5

qupo : ebẽnẽ : mẽn-adẽ Hriqᵐma,. . . . .

qu'à Sedek (= Benndorf, n° 100; cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 43) :

ebᵐnẽ : qupo : mẽn-adẽ : Qrehẽnube. . .

Maintenant qu'est-ce que *tesi miᵐti* mots au datif à Xanthus 4, 7 et Telmessus-Caria? le chef, l'orateur de la *mindis*? et qu'est-ce que la *mindis* elle-même? Trois inscriptions grecques répètent le mot ou les mots lyciens, sans les traduire : à Cyaneae, Perpénênis mentionne l'autorité de la *mindis* : *μὴ ἐξέσλω δὲ ἀνοίγειν μηθενὶ ἄνευ τῆς μίνδιος*[1]. Une autre épitaphe s'empare de la dénomination *tesi miᵐti* : *ἐὰν δέ τις ϑάψῃ ἁμαρτωλὸς ἔσλω ϑεοῖς χθονίοις καὶ ὀφειλέτω Ἰσλαδέων τῷ δήμῳ εἰς τὸν τουξομενδυος λόγον* = . . . sur l'assignation du *touxomendus*[2].

Le troisième document encore inédit et dont je dois la communication à M. Kalinka est l'épitaphe d'un certain Moschion qui s'est fait construire une tombe à Telmessus; voici son témoignage :

Μοσχίωνος τοῦ Πεδετέριος Λιμυρέως· τάγην δὲ ἔταξαν οἱ μενδῖται τοῖς ἀνοιγουσιν τὸ μνῆμα Ἀλεξανδρείου δραχμῶν ἐξ[άκις χειλίων].

Quelle est intéressante cette phrase *τάγην δὲ ἔταξαν οἱ μενδῖται!* Elle semble donner le mot à mot d'Antiphellus 4 *sei piyẽtẽ piyatu miᵐti*.

Les formes *miᵐti* et *miᵐta* sont après *tesi* et *tasa*, pour *miᵐtehi* et *miᵐtaha*, sans pourtant que l'on puisse dire qu'elles sont ces derniers mots abrégés. Le contraire doit être vrai : aux mots simples *miᵐti*, *miᵐta*, ont été ajoutés les suffixes *hi*, *ha* parfaitement appropriés à un attribut, car ils ont un sens possessif des plus énergiques : mais, par sa seule position après le mot dont il est l'attribut, ce rôle d'adjectif était clair pour le lecteur; aussi n'était-il pas rare qu'on s'abstînt d'ajouter le suffixe *hi*.

Ce suffixe était déclinable; il devient *ha* ou *he* au datif pluriel dans les mots *lada epttehe* = *ταῖς γυναιξὶν ταῖς ἑαυτῶν* (Levissi), *maraziya miᵐtaha; his* à l'accusatif pluriel? dans *cbiyehis* Xanthus 4, 5; *-hedi* à un autre cas (*cbiyehedi*, décret de Pixodare), etc.

Quand on tenta d'exprimer le génitif des noms propres, ce fut ce même suffixe qu'on appela, mais qui dans son nouvel emploi ne cessa pas de se décliner : au nominatif il échangea sa

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 221, n. 1.
[2] Petersen, n° 85.

voyelle contre *e* (*-he*) ou plus souvent encore, la perdit sans compensation (*h*); à l'accusatif il s'adjoignit ª : on eut ainsi *pulenyda mulliyeseh* pour Ἀπολλωνίδης Μολλίσιος, et *urtakiyahª cbatru priyenubehª tuhesª* pour Ὀρταχία θυγατέρα Πριάνοβα ἀδελφίδῆν [1].

Loin de moi la pensée de conclure de l'exemple de *miªta*, qui n'est nullement la forme réduite de *miªtaha*, à la non-existence de pareilles formes écourtées! je ne protesterai certes pas si on voyait dans le nom *Arªnaha* d'une légende monétaire, moins un génitif d'*Arªna*, lequel était *Arªnahe*, que la forme primitive d'où est venu le nominatif altéré, *Arªna*[2]; de même *Zëmuhu* qui me semble se rapporter à une cité, doit être au nominatif [3].

XI

Schmidt, en découvrant que la lettre en forme de croix de ce suffixe était *h*, crut mal à propos qu'elle répondait à l'esprit rude des Grecs. Mettons à part le mot *hericle* où il soupçonna le nom Ἡρακλῆς [4], et constatons : 1° que dans l'écriture lycienne l'esprit rude n'est pas représenté, et 2° que dans le grec aucune interprétation n'est accordée non plus au caractère lycien +. Voici en effet quelques exemples : 1° du côté grec Ἑκαταῖος, Ἄρπαγος, Ὕρτιος, Ἑκατόμνας; du côté lycien *eqeteiya*, *arppaquh* et *arppaquhe*, *urttiya*, *ecatamla;* 2° du côté lycien *humrqqo* (accusatif); *hᵐproma* (datif), *hᵐpromeh* (génitif), *hëpruma*, *hura*, *purihimetehe*, *hiᵐmideve*, **hrppidaza;* du côté grec, Ἀμοργῆς, Ἔμβρομος, Ὄρας, Πυριμάτιος, Ἐλμιδανα, Ἑρπιδάση [5].

Dans l'inscription de Sura, l. 6, peut-être *uraziyë* est-il, comme χρυσός, à comparer au babylonien *ḫurazu*? M. Six, qui soupçonne le fait, se voit arrêté par l'absence de *h* au début du mot lycien;

[1] Levissi et ex-voto de Porpax à Tlos.

[2] La légende *Arªnaha* est citée par Hill dans son catalogue des monnaies du British Museum paru en 1897 : *Lycia, Pamphylia and Pisidia.* Voici ce qu'il dit : «The legend is *Arnnaha* on a stater in the possession of Dr Imhoof-Blumer, the types of which are : *Obv.* head of Athena; *Rev.* head of Leto(?), with diskeles behind and the legend in front» (Introduction, p. XXXVI).

[3] «*Zumoho*, abgekürzt *zōm*, auf münzen : Six, 30-31, n. 247-259; er hält *zumoho* für einen genitiv, der aber ganz isolierte stände» (Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 151). La même idée est venue à Hill, p. XLII. Elle ne me semble pas très heureuse.

[4] *Beiträge* de Kuhn et Schleicher (1867), vol. V, p. 281. *Hericle* se lit sur la stèle de Xanthus, sud 45. Deecke a suivi cette traduction (*Lyk. Stud.*, I, p. 138), non Savelsberg (II, p. 228), mais le diable n'y perd rien, car *hericle* est, cette fois, identifié à Périclès, le roi de Lycie.

[5] On trouvera ces divers noms dans l'étude *Une épitaphe lycienne* (*Mém. Soc. Ling.*, IX).

mais précisément l'horreur qu'éprouvent les Lyciens pour les aspirées n'a pu faire pénétrer *ḫurazu* dans leur langue qu'en exigeant le sacrifice de son initiale *ḫ* : *uraziyẽ* serait bien l'adaptation lycienne du vocable sémitique [1].

Dans ces conditions, ne conviendrait-il pas de sanctionner, par l'abandon de sa lecture *h*, le désaveu que les faits nous contraignent d'infliger à Schmidt? C'est l'avis de Thurneysen qui propose, sans plus de retard, d'échanger le *h* contre le signe ' employé dans la transcription de mots sémitiques [2]. Kretschmer a, de son côté, constaté que + n'est pas l'esprit rude des Hellènes; toutefois il a respecté la transcription schmidtienne [3]. Je ne crois pas non plus si nécessaire de l'abandonner : *h* est une lettre latine de mots non-grecs. Elle est presque uniquement orthographique, comme l'était + dont l'emploi est des plus fréquents. L'expression par ' serait d'une utilité pratique fort contestable : l'œil en serait choqué. Thurneysen voyant que *h* serait, à la suite de l'adoption de ', une lettre disponible, l'offre pour *th* ou *kh* au lieu de θ ou χ, aux savants désireux de ne pas mêler de caractères grecs au latin : mais ' est un caractère grec lui aussi, et je ne comprends pas l'avantage qu'il y aurait à écrire *'la'* au lieu de *hlah*. Est-ce que *h* donnerait l'idée d'une aspiration rude avant *l* et rendrait plus lointaine la relation de cette forme avec la grecque Λᾶ?

Disons quelques mots des caractères que Thurneysen conseille de transcrire *kh* et *th* pour remplacer χ et θ : de même que + n'est pas l'esprit rude, de même Ψ et Χ ne sont pas les grecques χ et θ. Le χ et le θ se transforment respectivement en K et en T [4]. Une fois cependant, ou peut-être deux, si nous admettons que le mot *haqlaza* est le nom d'Achille [5], le χ est représenté

[1] « Au reste, poursuit M. Six, il ne serait pas étonnant de trouver l'amende en pièces d'or et d'une mine d'argent, mais alors il ne s'agirait plus de mines babyloniennes, mais de μναῖσια séleucides ou ptolémaïques d'une mine attique ou égyptienne, car la Lycie a été de 276 à 204, au pouvoir des Lagides; cf. Diodore, XX, 27; Théocrite, *Idylles*, XVII, 89; Strabon, XIV, p. 666. »

[2] *Zur umschreibung des Lykischen*, p. 225.

[3] *Die secundären Zeichen des griech. Alphabets*, p. 423 (*Athen. Mittheil.*, 1896). De même, S. Bugge dans son beau travail, tout récent, sur le lycien.

[4] Χερσόνησος devient *Crzzonase* et Χῖος ou Χίαχον *Ciyezẽ* (stèle xanth. sud 48; est 22. Ἀθηναῖος, Ἀθηναγόρας, Θόας deviennent *Atonazi* (stèle xanth. est 27), *Tënegure* (légende monétaire, cf. Hill, *Lycia*, p. XXXIII), *Tuhas* (cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 53, n. 3). Sur l'ex-voto bilingue de Porpax (cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 450), le nom d'homme au génitif Θρύψιος, s'il n'est pas écrit *Trupseh* dans la partie lycienne, ne l'est pas davantage *Thrupseh*, mais *Crup*[*seh*], par suite de l'échange de *t* contre *c* dont j'ai parlé au début du paragraphe 9.

[5] Conjecture non impossible du major Conder, qui transcrit, stèle xanth. sud 45-46, *tarañ hótahâ óká Harekla | sa Haglaza* : et traduit « holding moreover the strong Hercules and *Achilles*... » (*J. R. A. S.*, 1891, p. 664.)

par 𐊧 : ceci a lieu pour le nom propre MOS𐊧𐊧P+ sur le tombeau d'Abasis à Myra (= Petersen, n° 43)[1]. Nous avons devant nous le nom de *Moschos* assez fréquemment mentionné dans les inscriptions grecques de Lycie[2].

La lettre 𐊧 correspond un plus grand nombre de fois à *γ*, dans les noms *Arppaquh* (Ἀρπάγου), *Piq*^{m}*mah* (Πιγόμου)[3], *Piqre* (Πίγρης)[4], *Idoqre* (Ἴδαγρος), *Meqisttënë* (Μεγίσ*τ*ενις)[5].

Elle correspond surtout au *kappa* grec : exemples *Q*^{a}*tabura* (Κινδάβυρις)[6], *Q*^{a}*tenubeh* (Κινδανύβου), *Eqeteiya* (Ἑκαταῖος), *Iyetruqle* (Ἰατροκλῆς), *Quvataye* (Κοάτα)[7], *Qadavoti* (Καδυανδα), *Qavales* (Καῦνος)[8], *Qeriga* (Καρίκας)[9].

Qu'on ne m'objecte pas que 𐊧 appartient à l'écriture archaïque des Grecs et y était la gutturale aspirée. En l'empruntant, les Lyciens l'ont mis à leur propre mode, voilà tout. Mais il y a au

[1] C'est un *erratum* que me signale M. Arkwright, de ma leçon *Muvoqah* dans les *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 216, n. 3.

[2] Voir H. et K., p. 23, n^{os} 13 et 14 : Μόσχωι Φιλείνου Βελλεροφοντείωι ἰατρεύσαντι et les mêmes, p. 15, n° 47. Μόσχος φιλεῖ Φιλίσταν | τὴν Δημητρίου θυγατέρα, déclaration ingénue tracée à la pointe sur un tombeau de Myra et dont le grave *C. I. G.* n'a pas daigné faire mention (elle était cependant connue depuis longtemps, comme le montre Texier, *Asie Mineure*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, p. 693).

[3] *Piq*^{m}*mah* est à Limyra 18, Πίγομος dans Petersen, n° 170.

[4] *Piqre* est à Antiphellus 1, ligne 1. Le nom est carien, cf. Kretschmer, *Einleitung*, p. 319.

[5] *Meqisttënë* de Tlos (*Mém. Soc. Ling.*, X, p. 27, n° 8) ne me semble pas être le nom grec Μεγασθένης; je préfère la forme Μεγίσ*τ*ενις, plus voisine et qui a le mérite de rappeler l'Apollon Μεγισ*τ*εύς de *C. I. G.*, III, p. 1135, n° 4301 *b* : ce serait alors un nom théophore.

[6] *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 26, n° 5.

[7] Limyra 42 dans Petersen, n° 150 : Koata était la femme de Masa ou Masasi.

[8] *Qavales* : *Dderiyemeye*, sur la stèle xanth. est 17, est traduit par Savelsberg «dem Kavaler Dariyâmi» (II, p. 216) : ce savant explique en note sa traduction du premier de ces noms par Καβαλεύς «l'habitant de la Cabalie», région située entre la Carie, la Lycie, la Pisidie et la Phrygie. Mais rien n'est venu autoriser jusqu'à présent l'équation *β* = *v* lycien, rien autre du moins que la forme hellénisée Ὄβδνδιν (accusatif féminin), H. et K., p. 10, n° 32, de la lycienne *Uvi*^{n}*te* — de Limyra 22. C'est pourquoi je me suis demandé si nous n'aurions pas plutôt ici le nom de la cité si importante de *Caunus*, au nord-ouest de la Lycie. Il est curieux de rencontrer la mention de cette ville avec celles des lyciennes Xanthus, Tlos, Pinara et Cadyanda sur le décret de Pixodare, texte grec, Καῦνιοις (l. 5), Καῦνῳ (l. 8). Que n'avons-nous un autre exemplaire livrant le texte lycien complet? Peut-être y lirions-nous encore le mot *Qavales*? où le *l* remplace (ou est remplacé par) *n* (cf. Ἑκατόμνας = *ecatamla*; Κύβερνις *C. I. A.* 2, p. 323, l. 4-5 = *cuprlli*), et où le *v* est seulement interprété dans le grec par l'*upsilon*. La preuve que cet *upsilon* tient dans Καῦνος la place d'une consonne *v* est dans l'anecdote contée par Cicéron, *De divinatione*, II, § 40 («...quidam in portu caricas Cauno advectas vendens *Cauneas*! clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum *caveret*, *ne iret*...»).

[9] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 211, n. 2.

contraire une remarque à faire qui est décisive contre la thèse de Thurneysen. Les Rhodiens de l'époque archaïque connaissaient Ψ et X : ils n'employaient cependant pas ces deux lettres l'une pour l'autre. La première représentait la gutturale aspirée; la seconde n'était jamais écrite sans la compagnie du Σ qu'elle précédait (XΣ)[1]. Ceci posé, je conclus que, pour les Rhodiens, la gutturale de ξ n'était pas la *gutturale aspirée*, celle-ci étant (je le répète) Ψ. En raisonnant par analogie, et bien que Ψ *à l'origine* eût été comme le X rhodien une gutturale aspirée, j'affirmerai que la gutturale de *x* chez les Lyciens, soit Ψ précédant deux S ou deux I, n'est pas davantage la gutturale aspirée[2].

Il serait peu convenable de représenter Ψ par *kh* ou *ch*, car on reconnaîtrait d'une façon détournée que la lettre lycienne était χ. Conservons la transcription latine *q*, qui n'a pas d'autre valeur phonétique que *k*, et nous interpréterons fidèlement les faits. Que se passe-t-il en réalité? Ceci : l'écriture lycienne nous offre trois *k*, savoir Ψ, K et ✱; elle s'adresse seulement à notre vue; quant aux nuances de prononciation, rien ne nous renseigne à cet égard; nous savons *ce que ces lettres n'étaient pas*, nous ignorons en quoi elles se différenciaient pour l'oreille et même si elles se différenciaient, puisque la syllabe grecque *-κλῆς* de Περικλῆς est *-cle* (*Pericle*), tandis que celle d'Ἰατροκλῆς est *-qle* (*Iyetruqle*)[3]. Mais, par une circonstance des plus heureuses, l'écriture latine possède aussi trois *k*, savoir : *k*, *q* et *c*. Le dernier est susceptible de prendre la prononciation *ç* devant *e* et *i*, en français; même fortune pour K lycien dans *ticeucëprë* = Τισευσέμβραν. Restent *k* et *q*; or j'attribue la première à ✱ du nom *Urtakiyah*[a]

[1] « Zu einem ähnlichen Ergebniss führt die Betrachtung des rhodischen Alphabets. Auf der archaischen Inschrift des Euthytidas *I. G. Ins.*, I, 709 ist χ durch Ψ und ξ durch XΣ wiedergegeben, ξ ebenso auf der Schale der Philto aus Kamiros, ebenda, I, 719. Der Guttural von ξ ist hier also mit einem anderen Buchstaben als χ und K bezeichnet... » (Kretschmer, *Die secundären Zeichen des griechischen Alphabets*, p. 422.)

[2] Le redoublement de *s* ou de *z* après cette lettre est pareil au redoublement de *b*, de *t*, de *th*, de *l*, etc., c'est-à-dire que ces sifflantes conservent néanmoins leur prononciation primitive : *qssadrapa*, de Xanthus 5 *c*, et *Veqssere* qui se lit sur les monnaies (Hill., *Lycia*, p. XXXVIII), bien qu'empruntés au perse, ne doivent pas plus être lus *Kchadrapa* et *Vekchere* que *Qssẽ'ziya* (Ξαρβίας) *Kchenziya!* Le nom de Veqssere a été identifié par Deecke avec [K]υαξδρης; quant à *qssadrapa*, on s'est douté depuis longtemps que c'était le terme *satrape* (ξατράπης).

[3] *Xanthus* 3, 3. Voir aussi à Rhodiapolis *Terssiqleh* (l. 2) comparé à Θερσικλῆς, par Schmidt (*Commentatio de nonnullis*, p. 17) et à Τερψικλῆς, par Kretschmer (*Einleitung*, 299). Ces tentatives pour retrouver ici une forme grecque sont plus sensées que le misérable calembour sorti de la plume excentrique de Savelsberg, « Dreisiglos » (II, 160), et Deecke qui l'a pris sous son patronage (*Lyk. Stud.*, I, 133) aurait été bien avisé de citer son auteur.

= Ὀρταχία : on peut faire l'inverse de ce choix sans difficulté; me voici donc justifié sur ma transcription latine de ψ.

La dentale ϰ n'est pas plus aspirée que ψ. Si elle eût répondu à θ, on la rencontrerait dans le nom d'Athènes ou des Athéniens (*Atonas*, *Atonazi*), dans celui d'Athénagoras (*Tënegure*), dans celui de Xanthias (*Osse²ziya*), dans celui de Θρύψις (*Crupsseh*[1]); nous n'avons toujours que la mention *Mithrapata* pour nous renseigner sur ϰ, et le personnage de ce nom est celui-là même cité par Xénophon avec l'orthographe Μιτροβάτης[2]. Là encore le lycien présente trois *t* d'un dessin différent, mais il nous est interdit de leur attribuer une valeur phonétique distincte. Ne soyons pas trop ambitieux. Par malheur l'écriture latine est moins riche au sujet de *t* que pour la gutturale *k*. Il en faut passer par *th*, mais en ne lisant ce *th* que comme un simple *t*[3]. D'ailleurs une confusion avec T+ n'est pas à craindre, un tel groupe n'existant pas plus que *ch*, *kh* et *qh*.

Cela ne veut pas dire que je ne me félicite grandement de l'intervention d'un savant épigraphiste dans les questions de déchiffrement du lycien; les remarques de Thurneysen n'auraient-elles d'autre résultat que celui de nous forcer à reviser les vieilles solutions (pas toujours exactes, hélas!), que je les tiendrais pour bienfaisantes; du reste, je n'ai fait, en examinant avec égard les observations critiques de mon savant partenaire, qu'exposer la défense de quelques transcriptions que je crois inattaquables dans l'état présent de la science.

XII

« . . . dass man am besten thut, sie bei Seite liegen zu lassen. » Telle est l'apostrophe de Christian Lassen[4] au sujet d'un texte bilingue, il est vrai, mais très mutilé, donc très illisible, *Tlos* 2. La copie de Schoenborn ne valait pas mieux que celle de Daniell[5], et la sentence du célèbre indianiste était toujours de cir-

[1] Voir pour ces exemples la note de la page 218.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 198, note 5.

[3] Ce sera facile aux Allemands qui écrivent *Theil* et *Teil*, *Alterthum* et *Altertum*, *vermuthlich* et *vermutlich*, suivant qu'ils sont fidèles ou non à l'orthographe ancienne. On voit clairement là que (l'anglais réservé) le *th* issu du latin et le *t* sont absolument la même lettre. Quant à la dentale que je transcris *t* (*M. S. L.*, X, 33), je dois avertir que sa barre verticale ne rejoint pas le *m* renversé qui la surmonte; ledit caractère est exactement dessiné dans mon *Alphabet lycien* (*M. S. L.*, VIII, 451) au-dessus de *f*.

[4] *Z. D. M. G.*, X, 1856, p. 340.

[5] Daniell, pl. I, n° 4; Schoenborn, pl. V (Savelsberg, I, 59). — Le *C. I. G.*, III, *Addenda*, a reproduit le texte grec à son n° 4252*f*, p. 1122.

constance. Néanmoins, Schmidt eut l'intrépidité de tenter un déchiffrement, la première fois en 1869, la seconde en 1876[1]. Aidé de l'estampage de Schoenborn, il reconnaît dans son second travail que l'on doit lire *ítad*[*u*] à la première ligne; le mot l'étonne un peu, mais c'est sans doute *ítatu* de Levissi, c'est-à-dire la tombe. La tombe de qui? Le grec le disait dans une partie disparue; le lycien livre un nom commençant par N, débris présumé de M. Deux lettres ont disparu; puis Schmidt distingue *ezz* et, passant à la troisième ligne, il croit démêler *ala*, soit donc *M*[**]*ezz*|*ala*.

La première partie de ce nom doit être rétablie *M*[*ed*]*e;* le mot est à lui seul un nom d'homme (Xanthus 2); combiné avec un autre mot, il est *Medemudi*, nom du constructeur de Limyra 12.

Le second élément *zz*|*ala* est aussi un nom d'homme à Cadyanda (*C. I. G.*, n° 4225) qui, de plus, inscrit la forme grecque à côté, Σάλας: puis il est combiné avec un autre mot, pour faire le nom propre *Idazzala* = Ἰδασσάλας sur le même tombeau.

Medezzala serait donc le nom du fondateur de Tlos 2[2].

On ne saurait mieux raisonner... en oubliant la rédaction grecque, car celle-ci se montre tout à fait intraitable : impossible aux plus ingénieux d'y démêler quoi que ce soit qui s'approche de Μεδεσσάλας. Schmidt ne parle pas de cette rédaction. Savelsberg, qui goûtait médiocrement la restitution de Schmidt[3], fut pourtant d'avis que la première ligne manquait; c'était, à l'en croire, celle qui renfermait le nom du constructeur, le texte actuel commençant par le verbe ἐργάσατο.

Voilà une assertion bien risquée! Les copies de Daniell et de Schoenborn ne portent pas ἐργάσατο, mais ΕΛ*ΑΤ. De quel droit transformer ce Λ très net en ρ? Et pourquoi le mot ne serait-il pas le nom propre? Mais alors Schmidt se serait trompé! Je ne savais me tirer de la difficulté, et je désirais vivement posséder une nouvelle copie de ce texte indéchiffrable.

Cette satisfaction vient de m'être accordée; les savants de la

[1] *Neue lykische Studien*, p. 128, note 4; *Commentatio de nonnullis*, p. 12.

[2] «Nomen proprium quod in schedis Schönbornii sic scriptum est... e conjectura satis certa (?) restitui. *Mede* aliquis occurrit in Xanth., 2, 3-4 (Obel. Sept., 35), *Medemodi* h. e. Μεδέμυδις in tit. [Limyr., 12, 1]; nominum autem in *zzala* terminatorum magna copia est : *Idazzala* Ἰδασσάλας, Ἑρμασσάλας, *C. I. G.*, 4303 *k*[2], *adazala* Antiph., 1, 6, Σερίσαλος, *C. I. G.*, 4300 *v* (h. e. **zrizzala*, coll. *zrinala* (il y a *zrigali*) in obel. sept. 51 *zriyali* [= *zrikali*] occ. l. 32) : *asavüzala tideimi* Telm. 3, 2. Si quis tamen Meden Zzalae filium sepulcrum sibi fecisse dicat non obsto, si quidem in tit. Lim. 6, 2 *zza* — — recte in *zzala* mutatum est.» (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 12.)

[3] «...den wir nicht gerade verwerfen, aber auch nicht ernstlich vertheidigen wollen.» (I, 59.)

mission autrichienne ont eu la générosité de me communiquer un fac-similé de l'inscription. La gravure était, contrairement à mes appréhensions, très belle, très large; elle ne semble pas appartenir à une époque fort antérieure à Alexandre; les lettres grecques rappellent celles du décret de Pixodare. Comme sur le décret, le lycien est en *scriptura continua*. Il est superflu de faire l'éloge du fac-similé lui-même, où pas un sillon de la pierre (et Dieu sait s'ils sont nombreux!), pas une crevasse qui ne soient dessinés en même temps que les lettres ou débris de lettres. On se trouve véritablement en face du monument, sans l'intervention inopportune d'un exégète. Oh! si Schmidt avait eu ce fac-similé, il eût du premier coup d'œil lu le nom du fondateur de la tombe, d'abord dans le grec où il est assez bien conservé, puis dans le lycien.

Tâchons de le suppléer, et d'abord donnons le texte revisé, non pas en reproduisant la copie inédite qui figurera avec honheur dans le prochain *Corpus inscriptionum Asiæ Minoris*, mais dans ma transcription néo-schmidtienne :

ebẽ"nẽ "tatu [m]ẽti
pr"n[av]atẽ elp[u]eti
athi ehbi se
y l uaq" ti" nm""t"h*

Ἑλποά[τ]τ[ας] ἑ[α]υτῶι
κατεσκευ[άς]ατο
καὶ τοῖς τέκνοι[ς] ⟨α⟩ [1]
αὐτοῦ

Ligne 1 :

Sharpe a très bien lu *itatŭ* (c'est-à-dire "*tatu*). Savelsberg réclamait pour la lecture *ṭtad*[*o*], en s'appuyant sur la copie de Daniell qui donne en effet une sorte de Δ renversé. Il y a T dont on suit assez bien la ligne horizontale; à droite deux sillons viennent se croiser en X, et pour peu que le lecteur néglige la barre \, ce qui fut le cas de Daniell, il aperçoit ce *delta* malencontreux. L'*u* qui termine le mot n'a pas totalement disparu : on voit parfaitement une section importante du rond. Sur la stèle-tombe d'Icuveti, près de Tlos, on lit pareillement le mot "*tatu* dont Levissi livre la variante "*tato* et la traduction grecque *τὸ μνῆμα*.

[1] *Sic;* bien que la lettre soit incomplète, c'est positivement un A, non un E (*ἑαυτοῦ*) qu'on déchiffre : le scribe avait commencé étourdiment à tracer l'A de *αὐτοῦ*, mais il s'aperçut que la place manquait pour le reste du mot; alors il retraça tout le mot à la ligne suivante, sans plus s'occuper de la première gravure.

Ligne 2 :

Le premier mot est *pr*navatē*, qui avait déjà été reconnu; il correspond non pas à *ἐργάσατο* qui passait pour inscrit à la ligne 5, mais au verbe de la ligne 6 *κατεσκευάσατο*. Le verbe grec des bilingues traduisant *pr*navatē* est à la voix moyenne : *ἐποίησατο* Limyra 19, *ἠργάσατο* Antiphellus 3, *ἐργάσαντο* Levissi. Nous ne pouvons rien conclure de ceci, parce que les inscriptions grecques unilingues font un usage bien plus fréquent de la voix active. On observe toutefois la voix moyenne à Myra (*C. I. G.*, n° 4303 *e*), Xanthus (n° 4278 *i*), Antiphellus (n° 4300 *d*, *e*), Phellus (n° 4300 *m*), Aperlae (n° 4300 *s*), Kakowa (n° 4300 *v*) et dans quelques inscriptions publiées par H. et K. (p. 18, n° 59; p. 31, n° 36; p. 33, n° 40).

L'épitaphe araméo-grecque de Limyra, mal déchiffrée par Franz (*C. I. G.*, n° 4315), mais qui a été étudiée il y a quelques années par MM. Sachau et Petersen sur le fac-similé de l'expédition autrichienne[1], renferme également le verbe *κατεσκευάσατο* de tous ces textes; seulement ce verbe serait né d'une circonstance assez particulière qui mérite d'être relatée :

Un homme de Limyra du nom d'Artimas s'était, vers le milieu du v^e^ siècle avant notre ère, fait construire une *rock tomb* sur laquelle on grava par son ordre une inscription araméenne en lettres bleues. Cette inscription, très courte, expose que « cet ossuaire (... אסתורנה זנה)[2], Artimas, fils d'Arzapi, l'a fait faire...[3] ». Plus tard un autre Artimas, son descendant, revendiqua, quoique établi dans une autre cité à l'orient de Limyra, Corydalla, le droit d'être inhumé dans cette tombe : ce fut l'occasion de la gravure au-dessous des lettres bleues de l'aïeul, de l'inscription suivante en lettres rouges[4] :

Ἀρτί[μας Ἀρσάπιος Λιμυρεὺς Ἀρτίμου β' Κορ]υδαλλεως πρόπαπ-
[πος
προ]κατεσκευάσατο τὸν τάφον [τοῦτον]
ἑ]αυτῶι καὶ τοῖς ἐγγόνοις.

[1] *Eine altaramäische Inschrift aus Lycien, mitgetheilt von Prof. Eduard Sachau (aus dem Jahrgange 1887 der Sitzungs-berichte der phil. hist. Classe der Kaiserl. Academie der Wissenschaften*, CXIV Bd., 1 Hft. S. 3) Wien. — *Corp. inscr. Sem.*, II, 1, n. 109.

[2] D'après l'hypothèse de James Darmesteter (*Journal asiatique*, novembre-décembre 1888, p. 508), ce serait l'*astôdana* des Perses, l'*astôdda* des Parsis.

[3] La fin de l'unique ligne qui compose l'inscription est peu claire; je conjecture que עבד signifie « a fait faire », ce qui le met en correspondance avec *pr*navatē* et *κατεσκευάσατο*. Mais je ne sais rien faire des mots qui suivent [... אחר מנ זימ].

[4] Restitution de M. Petersen dans la monographie précitée d'Édouard Sachau.

Je reprends l'épitaphe bilingue de Tlos :

Dans le lycien le nom du constructeur suit normalement le verbe *pr*ⁿnavatë* précédé du pronom *mëti*[1]. Dans le grec il peut précéder, et en effet il précède, le verbe *κατεσκευάσατο*. Le texte grec livre sans difficulté le nom de ce personnage Ἐλποά[τ]τ[ας]; l'élément *άτλας* se retrouve un peu partout, en Pisidie, en Phrygie, à Samos, près du Pont-Euxin, soit faisant à lui seul un nom d'homme, soit combiné avec un autre élément (Ἀτλάπινις, Ἀτλαχόας et Ἀτλαχόνας, Ατλαμάζας et Ἀταμάζας)[2]. Le nom est bien anatolien.

Dans le lycien, nous lisons immédiatement la désinence *eti*, que les copies précédentes déchiffraient *ezz*. La lecture actuelle est certaine. Le nom commence réellement par *e* dont on aperçoit parfaitement le petit trait vertical au-dessous du Λ; malheureusement ce Λ ressemble en effet à un N, par suite de la présence d'un sillon qui joue à s'y méprendre au trait intentionnel. De telles rencontres sont fréquentes ici. Voilà justement après *e* un *l* à demi détruit, mais par contre est un magnifique demi-cercle dans lequel pénètre le jambage gauche (le seul conservé) du Λ : ce demi-cercle n'est cependant pas l'œuvre du graveur. Puis l'extrémité inférieure de ce qui a dû être un *p*, enfin une cassure ayant probablement emporté la lettre *u*, soit donc *elpueti* : un tel nom n'est apparemment pas lycien d'origine; c'est plutôt une forme lycienne d'Ἐλποάτλας, dont elle ne diffère que par la vocalisation.

Ligne 3 :

Les éditions portent comme premier mot *a***r*, ce qui est étonnant, la dernière lettre ayant cet aspect Ь, nullement P.

En dépit de cette forme, elle est un Ε défiguré, c'est-à-dire *i*. Je distingue la partie supérieure de la seconde lettre *t*, et il n'y a aucun doute que ce ne soit *atli* suivi du possessif *ehbi* très reconnaissable. La leçon est conforme au grec *ἑαυτῶι*[3]. « Helpoattas, dit cette rédaction grecque, a construit (ou mieux, *a fait construire*) pour sa propre personne et ses descendants. » La phrase *καὶ τοῖς τέκνοις αὐτοῦ* correspond à Antiphellus 3, aux mots lyciens *se*

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.

[2] Sur ce nom, voir Kretschmer, *Einleitung*, p. 349-351. H. et K. publient (p. 10, n° 32) deux inscriptions, dont l'une porte ...Κλεονί|σκην Ἄτλα τὸν πε|νθερόν; l'autre Κλεονίσκης Τοδλλ|ιος Ὀδάνδιν τὴν μά|μμην. Que sais-je si Ὀδάνδιν n'est pas une forme hellénique de *Uvi*te*, nom de l'épouse d'Erteliyesi, de *Limyra 22* ?

[3] Sous-entendre la préposition *hrppi* comme à Limyra 7, 2; Limyra (Petersen, n° 154) et *Mém. Soc. Ling.*, X, 26, n° 4, Bellenkli (*ibid.*, 28, n° 12), Rhodiapolis *apud* Petersen, n° 172, etc.

tideime ehbiye. De ces trois mots, nous découvrons le premier, c'est-à-dire un *s* qui a la forme d'un *3* dont les pointes sont tournées à droite, plus une lettre qui ne peut guère avoir été autre chose qu'un *e*.

Jusqu'ici donc aucune difficulté insurmontable. Mais à partir de la conjonction, la surface est plane, sans traces même légères. C'est inexplicable, car on aurait pu, en serrant très peu, faire tenir dans cet espace libre de la ligne 3, le mot *tideime*. L'ouvrier aurait-il pour une cause ignorée interrompu son travail, et, lorsqu'il le reprit, aurait-il passé immédiatement à la ligne 4 ?

Cette ligne 4 cesse en tout cas de nous entretenir de la postérité d'Elpueti, comme on en va juger.

Ligne 4.

Elle débute par une barre verticale qui me semble appartenir à un *p* : si c'était *y*, la barre très longue n'aurait pas été gravée sur l'alignement de la barre verticale du *p* de *pr*ⁿ*navatë*, de l'*a* de *atli*. A cette lettre succède un Λ suffisamment clair. Les deux éditeurs y ont vu un M, chose explicable quand on observe à gauche un sillon horizontal qui réunit la lettre à une strie verticale. Mais ils n'ont pas aperçu au-dessous de la quatrième ligne entre « *p* » et *l* un premier *lambda*, quelque peu déformé, à la vérité [1]. Le *l* se redouble après *p;* il est présumable que le graveur a ainsi tenté de réparer l'omission de ce premier *l*.

Le groupe suivant est *uaq*[*u*]*ti* : un pointillé dessine une partie du cercle avant *ti*. On aimerait à avoir devant soi ce mot isolé, afin d'y reconnaître le grec Ὑάκινθος [2]. Si un tel nom était passé en lycien, ce ne serait pas sous un autre aspect : ici, en effet, pas de *h* au début, ni de *θ* ni de *κ*, mais la voyelle initiale, un *t* et un *q*.

Puis de nouveau une lettre détruite, peut-être *ë*, suivie de *n*, soit le mot *ën* = *ënë* « le maître », c'est-à-dire l'auteur du monument. Enfin *m*ⁿᵃ*t*ᵉ[*h*]- qu'il est bien tentant de rétablir *mⁿtehi* « qui est de la *mindis* ».

En résumé, on aurait un renseignement sur la qualité du constructeur, analogue à celui de quelques épitaphes d'hyparques. Toutefois la chose est moins claire par le rejet du mot *ënë* après le nom propre *Plluaquti* : aussi est-ce avec hésitation que j'in-

[1] Sous-tendu par un sillon en forme d'arc.

[2] La forme ordinaire du nom est Ὑακίνθος, mais il y avait aussi à Cnide Ἄρταμις Ἰακυνθοτροφος et à Bambyce la même déesse (?) יכונעתה (Babelon, *Perses Achéménides*, p. LI). Sur le nom d'Hyacinthe, voir Kretschmer, *Einleitung*, 404.

dique la traduction suivante : « Le maître [est] de la *mindis* de Ploacynthe ».

Le style tourmenté de cette épitaphe s'accuse bien dans le grec qui sépare par le verbe le pronom *ἑαυτῶι* du second régime indirect. Mais, tant qu'on n'aura pas trouvé dans un texte grec une mention de Ploacynthe, je n'oserai pas défendre ma restitution : quant au monument lui-même, il ne peut plus rien nous apprendre.

J. Imbert.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

Dčqoni (Er. 101), chêne.
Dču (Er. 473). Rac. rôtir. *Odčuši*, *dodčvala*. Voir *Ču*.
Dčumen, *Dčxuri*. Voir *Jumani*, *Čxuri*.
Degege (Bt.), minute (T. *Dakika*).
Demiri (At. Bt. Er. 103), fer (T. *demir*).
Dgin. Voir *Tg*.
Dġa, *Tġa* (At. Bt.), *Dra* (R.), jour.
Dġaleri (Er. 348), quotidien, journalier.
Diba (Bt.), bassin; (Er. 314), *Tiba*, lac.
Dicxir (At.), *Disxir* (R.). Rac. saigner. N. d'act. *odisxiru*; prés. *disxirare*, etc.
Dicxiri (At.), *Disxiri* (Bt.), sang.
Didi (At. Bt. Er. 429), grand. *Didi ġali*, fleuve; *didim tugi*, rat.
Didi (Bt.), trop. *Si didi oxoreps*, il t'aime trop.
Didi (R.), grand'mère.
Didikuri (Er. 54), aigle.
Dido (At. P. Bt.), beaucoup; plus que...; très.
Didogoči (At. Bt.), multitude, foule (d'hommes).
Didonauškun (R.), «listig». Rac. *Šk*, *Čk*.
Diga (Bt.), bâton.
Dika (At. Bt. R.), blé; (Er. 286), seigle.
Din (Bt.). Rac. perdre; aor. *kagovondini*; fut. *govondinaminon*.
Dinčko (Bt.), *Dunju* (R.), fourmi.
Dis (R.). Rac. rire. N. d'act. *odisinu*; prés. *bdisare*; p. prés. *disams*.
Disasere (R.), risible, ridicule.
Disxa (R.). Voir *Diška*.

Disxir. Voir *Disxiri*.

Disxirejopumu (R.), saignée.

Disxiri (Bt.), *Dicxiri* (At.), *Disxir* (R.), sang.

Diška (At. Bt. Er. 298), *Disxa* (R.), bois; pal.

Diškašxope (Bt. At.), pelle.

Divalams (R.), éclair, foudre.

Dixa (Bt. Er. 53, 108), terre, sol, champ.

Dixo (R.), sans.

Dixonena (R.), muet.

Dixopume. Voir *Doxopume*.

Do (At. P. Bt.), et (T. *da*, *de*, et).

Do (At. Bt.), préfixe verbal.

Do (At. Bt. R.), suffixe des adjectifs numéraux : *žurenešdovitdoxút*, cinquante-cinq.

Dočitu (Bt.), libre.

Doġa (R.), rouille.

Doġruloba (Er. 34), à droite (T. *doġru*, droite).

Doǰironu (R.), nécessaire.

Dokaneri (R.) pp., ayant tiré le fusil. Rac. *Kan*.

Dokapinoni (At.), espèce de piège.

Dolokuno (At.), *Dolokunu* (R.), jupe. Rac. *Lokun*.

Doloni (Er. 388), semaine.

Doloxe (Bt. R. Er. 31), *avec gén.* dans; dedans.

Doloxeni (R.), « innerlich ».

Dolumǰu (At.), le soir. *Dolumǰu dotanaša* (At.), du soir jusqu'au matin. Rac. *Lumǰ*.

Doni (At. Bt.), caleçon. T. *don*. (Er. 360 s'est trompé en prenant . . . *im doni* pour un mot).

Donǰireli (Bt.), endormi; couché; malade qui garde le lit. Rac. *ǰir*.

Dorčeli (Bt.), lit.

Dorineri (R.), « gebürtig ».

Dosxeri (Bt.), avant-hier.

Dotanu (At.), matin; aurore. *Dotanaša* (At.), jusqu'au matin. Rac. *Tan*; T. *tang*, matin, aurore.

Dotanuriši (At.), de bon matin. Cf. *Lazuri*.

Doxopume, *Dixopume* (Bt.), mûr. *Aya meyvepe doxopume ren*, ces fruits sont mûrs. Rac. *Xop*.

Dra. Voir *Dġa*.

Dra bololva (R.), jour passé (*Vergangenheit*).

Draponi (R. Er. 317), faucille.

Drig, *Druk* (Er. 471). Rac. plier. Nom d'act. *mondrukala*; aor. pl. 1, 2, pr. *memdrigat*.

Du (Bt.). Rac. mettre, poser. Aor. *dobdui*; fut. *dobduaminon*.

Dualineri (At.), fermé.

Dude (Bt.), *avec gén.*, sous.

Dudele (Bt.), au-dessous, par-dessous.

Dudi (At.), bout (commencement ou fin). *Ujiši dudi*, bout de l'oreille.

Duli, *Dulya* (Bt. R.), œuvre, travail. *Dulya na uškun* (R.), « erfahren ».

Dumani (At. Bt. R.), nue, nuage; brouillard (T. *düman*, fumée).

Dunǰu (R.). Voir *Dinčko*.

Dura (R.), sourd.

Durġuni (At.), épine.

Dušmani, *Dušmanluġi*, *Dušmanoba*. Voir *Düšmeni*, etc.

Duxu (Bt.), coude.

Dükyani (At. Bt.), boutique (T. *Dükyan*).

Dümeni (At. Bt.), timon (T. *Dümen*).

Düšmeni (At. Bt.), ennemi (T. *Düšmen*).

Düšmenluġi, *Düšmenoba* (At. Bt.), inimitié.

Dv (Bt. R.). Rac. s'habiller; aor. *komoidvi*; fut. *moidvaminon*. (R.), n. d'act. *modvalu*; prés. *movodvare*; *gurigedvaler*, « beherzt ».

Dyari. Voir *Gyari*.

Dze. Voir *Če*.

E

Ebič (R.), « kinder, proles. » Cf. *Biči*.

Eč (At. Bt. Er. 13), *Eš*, *Ež* (Bt.), *Öč* (R. Er.), vingt.

Ečdouit, *Ešdovit* (Bt.), *Ečidovit* (Er.), *Eždvit* (At.), *öčdovit* (R. Er. 14), trente.

Ekinačva (R.), *Irkinačxo* (Er. 390), mardi.

Ekna (At. Bt. R.), *Nekna* (Er. 351), porte.

Eknanačums (R.), portier. Cf. *Gyarinačums*.

Eko (Bt.), *Heko* (At.), là (mouv.).

Ékole (Bt.), *Hékole* (At.), à ce côté-là.

Ekonaši (Bt.), là (repos).

Ekti (R.), « schamlos ».

Ela (R.), rose.

Ela! (At.), viens! *Ela, komoxti, ela!* (At.), viens! viens!

Elašineri (R.), « erwähnt ».

Eluġi xučkun (R.), « dankbar ».

Emkutineri (R.), « ängstlich ».

Emuk (Bt.), celui-là. *Emukala*, avec lui.

Emuš (Bt. At.), son, sa, ses.

En (At. Bt. R.), particule entrant dans la composition des noms de nombre. Ex. *xuteneri*, cinquième; *otxenečdovít*, quatre-vingt-dix.

Ena (At.), peut-être.

Entepe (At. Bt.), *Entebe* (Er. 26), *Emtepe* (Er. p. 351), ils, eux.

Entepeš (Bt. At.), leurs.

Erenki (At.), espèce de piège.

Eri (At. Bt.), suffixe de participe passé; ex. *boneri*, *azeri*, etc.

Eri (At.), suffixe de nombres cardinaux; ex. *Žureneri*, deuxième.

Erkina (X. Er. 103), fer.

Ermene, nom pr. d'un village laze.

Eškiš (R.), fils, enfant mâle.

Eš. Voir *Eč*.

Ešeġi (At. Bt. Er. 109), âne (T. *ešek*).

Ešeneri (At.), vingtième.

Ešo (Bt. Er. 48), ainsi.

Etrafi (At. Bt.), *avec gén.*, autour (T. *etraf*).

Eya (X.). Voir *Ia*.

Ezmoja (Bt.), rêve, songe.

Ež, Eždvit. Voir *Eč, Ečdouit*.

F

Fara (Bt.), fois. *Ar fara*, une fois. *Ar žur fara* (Bt.), quelquefois.

Ft. Voir *Pt*.

Funni (Bt.), four (T. *furun*).

G

Ga (Bt.). Rac. sembler. Prés. *nungaps. Ašo nungaps oti čüma upirebun*, il semble qu'il va tomber de l'eau.

Gagali (Bt.), *Kakali* (Er. 369), noix.

Gad (Er. 510). Rac. *Mukabili vogadat*, venger.

Gai (At. Bt.), bon; bien.

Gal (At.), se promener, aller, revenir. *Ena var mogalasen, gogalasen.*

Galaša (Bt.), *avec acc.* jusqu'à.

Galaši (Bt.), vent. *Jibbeti galaši*, un vent furieux.

Gale (At. Bt.), *Kale* (R.), 1° *avec gén.*, dehors, partie extérieure. *Oxoriš gale*, à l'extérieur de la maison.
2° *Avec abl.*, hors de. *Oxorišen gale*, hors de la maison.
3° (Er. 29), extérieurement.

Gamačamu (R.), « feil ».

Gandġo (Bt.), fraise.

Ganǰuġi (Bt.), femelle (en parlant des animaux). *Ganǰuġi aslani*, une lionne (T. *kanǰɨk*, une ânesse).

Gap (Bt.). Rac. faire des éclairs. *Otro otro* ou *kapineri kapineri gapanu*, il fait des éclairs continuellement.

Gargal. Voir *Barbal.*

Gata (Bt.), le tout.

Gayde (At. Bt. R.), musique, air d'une chanson (T. *kaïde*).

Gayoba (At. Bt.), bonté.

Gečxuru (R.), *Ċxe* (Bt.), fièvre.

Ged (Bt.). Rac. bâtir, construire, fabriquer. Aor. *dobgedi*; fut. *gedaminon.*

Gederi (Bt.), bâti, construit, fabriqué.

Gelaxunaši (At.), siège.

Gendġani (At. Bt.), après-demain.

Geni (Er. 196). Voir *Gyeni.*

Geniši (At. Bt.), large (T. *geniš*).

Genišoba (At. Bt.), largeur.

Geri (At. Bt. Er. 30), derrière, en arrière (T. *geri*).

Gerpi (Bt.), chanvre (non préparé).

Getasula (At.), *Gyetasule* (R. Er. 149), jardin potager.

Gib (Bt. At. R.), *Qib* (Er. 464). Rac. cuire, bouillir, brûler, rôtir. (Bt.), aor. *dobgibi*; fut. *gibaminon*; imp. *dogibi*; pp. *giberi.* (R.), prés. *bgibare*; n. d'act. *ogibu*; imp. *gibi.* — V. ps. (Bt.), prés. *igiben*; aor. *doigibi*; fut. *vigibaminon.* (Er. 464), nom d'act. *aqibu*; (497), *ozibu*, cuir, bouillir.

Giberi (At. Bt. R.), cuit, rôti, brûlé, bouilli. *Cika giberi xorcci mogiġa* (Bt.)? Veux-tu que je t'offre un peu de rôti?

Gibri. Voir *Kibiri.*

Gibričairi (At.), sauge.

Gibroni (At.), qui a de bonnes dents.

Gid (Bt.). Rac. faire querelle. Aor. *uguvagidi*; fut. *uguvagidaminon.*

Gila (Bt.), *Kola* (R.), clef.

Gilaberdei (Bt.), sofa.

Gilaġareli (Bt.), rayé.

Ginje (Bt.), *Gunże* (At.), *Ginże* (Er. 439), *Kunse* (R.), grand, gros, haut, long.

Ginji (At.), *Guinči* (Bt.), oiseau.

Ginjičxindi (At.), bec d'un oiseau.

Ginjitoma (At.), plume d'un oiseau.

Ginże. Voir *Ginje.*

Giöri. Voir *Kiri.*

Gir (Bt.). Rac. lier. Aor. *dobgiri*; fut. *bgiraminon.*

Girini (Bt.), âne.

Git (Bt. At.). Rac. rester debout; rester. Aor. *dobgiti*; fut. *dobgitaminon.*

Gn (R.), *Kn* (Bt.). Rac. 1° comprendre. Aor. *hogavakni*, *kogavakni*; fut. *gavaknaminon.* (R.); n. d'act. *ognapu*; prés. *vognare*; imp. *ogni.*

2° Révéler, découvrir. N. d'act. *ognapu*, *ognapumu*; prés. *vognapare*; imp. *ognapi.*

Gnaperi (R.), «bekannt».

Gobaxi (Bt.), mâle (des animaux). *Gobaxi aslani*, un lion.

Goc. Voir *Goči.*

Goco (Bt.), l'année passée.

Gococox (Bt.), deux ans avant. Cf. *Coxle*, *coxule.*

Goč (Bt.). Rac. laisser, abandonner, jeter. Aor. *mebdgoči*; fut. *mebdgočaminon.*

Goči (At. Bt.), *Koži* (Er. 98), *Goc* (K.), *Ankoj* (X.), *Koji* (R.), *Kočі* (Er. 228, 235), homme; mari; brave.

Gočoba (At. Bt.), bonté, humanité.

Gokoru (At.), turban. *Imamiš gokoru* (At.), le turban d'un iman.

Golakideri, *Kideri* (At.), pp. fermé à clé. *Leški golakideri*, lèvres fermées.

Gololveri dra (R.), jour, temps passé. Cf. *L* Rac. 1.

Gomck (Bt.). Voir *Gonck.*

Gomuš. Voir *Jamuši.*

Gon (Bt.). Rac. calomnier. Aor. *komoġungoni*, *komoungoni*; fut. *komoġungonaminon.*

Gonci (At.), bruit, cri, tumulte.

Gonck (Bt.). Rac. ouvrir; découvrir; détacher. Aor. *kagoncki* ou *kagomcki*; fut. *gomckaminon*; imp. *kagoncki*; prés. *kagonckib*, *gomckib*; n. d'act. *gonckima* ou *gomckima*. *Konz* (R.), aor. *komzi*; imp. *konzi*; prés. *komzare*; n. d'act. *konzumu*, *konzapu*.

Goncumeri (Bt.), *Konsumer* (R.), ouvert.

Gonkucxu (At.), éveillé.

Gor (Bt.). Rac. renverser. Aor. *vongori*; fut. *vongoraminon*.

Gorčvapu (Er. 468), dépouiller.

Gori (Bt.), mont, montagne.

Gorocx (Bt.). Rac. compter, énumérer. Aor. *dobgorocxi*; fut. *dobgorocxaminon*.

Gorop (Bt.), ramasser. Aor. *dobgoropi*; n. d'act. *goropua*.

Govidi (At.), goujon (espèce de poisson).

Gresta (Bt.), petit tondeur de maïs.

Gromi. Voir *Kromi*.

Guaneri (At.), gras, engraissé.

Gubi (Bt.), fontaine.

Gúckuni (Bt.), os iliaque.

Gudeli (At.), *Kudeli* (Bt. R. Er. 311), queue.

Gudeli (Bt.), au bout, fin.

Guér (Bt. P.), *Kuerdi* (R.), demi, moitié. *Otx do guér saati ren* (Bt.), il est quatre heures et demie.

Guimu (K.). Voir *Jumu*.

Guinči (Bt.), *Ginji* (At.), *Kinči* (K.), *Kinši* (Tr.), *Kenji* (R.), oiseau. Voir *Kvinča*, *Kvinči*.

Guínjaxi (At. Bt.), moineau (arm. mod. *jənjuğ*).

Guji. Voir *Ǵuji*.

Gulani (Bt.), fille; une jeune fille.

Gule (At. Bt.), court.

Guli (At.), chaise.

Gumori. Voir *Jumori*.

Gunčxa (Bt.), miettes de pain.

Gundi (At. Bt.), «merda».

Gunże (At.). Voir *Ginje*.

Gur (Bt.). Rac. 1° apprendre. Aor. *kodoviguri*; fut. *dovguraminon*. (R.), *Kur*. n. d'act. *dokuru*; prés. *dovokurare*; imp. *dokuri*.
2° (R. Er. 494), entendre. Nom d'act. *doguru*.
3° (Bt.), trahir. Aor. *komivoguri*; fut. *mivoguraminon*.

Gurgulams (R.), tonnerre.

Guri (At. Bt. R.), cœur; colère. *Ma dido guri momixtu* (Bt.), je suis très fâché.

Guri (R.), «Krume».

Gurigedvaler (R.), «beherzt».

Gurite (At.), fâché.

Guroni (At. Bt.), courageux; qui a le cœur... *Gaïguroni*, qui a le cœur bon; *badiguroni*, qui a le cœur mauvais.

Gurpiji (Er. 82), poitrine.

Gut. Voir *Kut.*

Guzi. Voir *Kizi.*

Gümüši (At. Bt. Er. 318), argent (mét.); en argent. *Okro do gümüši re*, tu es en or et en argent.

Gümüšxana, ville des Lazes chrétiens.

Güveri (At. Bt.), *Mgeri* (Er. 396), *Györi* (R.), loup.

Gvini (R.). Voir *Ġuino.*

Gvyari, Gvări. Voir *Gyari.*

Gyapu (Bt.), loup; renard; chacal.

Gyari (At. Bt.), *Gvyari*, *Gvări* (Er. 325), mets; tout ce qu'on mange; nourriture. *Gyari* (R. Er.), *Dyari* (X. Er. 78), pain.

Gyarinačums (R.), «Bäcker». Cf. *Eknanačums.*

Gyene-xorts (R.), «Kalbfleisch».

Gyeni (R. Er. 196), veau.

Gyetasule. Voir *Getasula.*

Györ (R. Er. 514), Rac. gronder. N. d'act. *ogyör*, *ogyörapu*; prés. *vogyörare*; imp. *ogyöri.*

Györi. Voir *Kiri*, *Güveri.*

Gza (At. Bt. R. P. Er. 138, 375), rue, passage, route, chemin, sentier.

Ġ

Ġ (Bt. R.). Rac. porter, apporter, emporter.

1° Apporter. Aor. *komoiġi*; fut. *moiġaminon*; imp. *komuġi*, *momiġi*; prés. *komoiġab*; cond. *mogiġa.* (R.), nom d'act. *moġalu*; prés. *muviġare*; imp. *moġi.*

2° Emporter. Aor. *mindaiġi*; fut. *viġaminon*; imp. *mindiġi.*

3° Faire sortir. Aor. *kaišaiġi*; fut. *išaiġaminon*; imp. *kašiġi*; prés. *išaiġab*, *kaišaiġab.*

Ġald (Bt.). Rac. se fatiguer. Aor. *mobġaldi*; fut. *mobġaldaminon.*

Ġali (Bt. Er. 62), ruisseau. *Didi ġali*, fleuve; *čita ġali*, ruisseau.

Ġanj (Bt.). Rac. fortifier; ressusciter; vivifier. V. ps. aor. *doiġanjini*; fut. *viġanjinaminon*. (T. *genj*, jeune).

Ġanji (R.), jambe.

Ġanji čxomi (R.), mollet.

Ġaramco (Bt.), persil.

Ġatu. Voir *Katu*.

Ġaz (Bt.), *Az* (At.). Rac. tailler, raboter. Aor. *dobġazi*; fut. *bġazaminon*.

Ġazeri (Bt.), *Azeri* (At.), taillé, raboté.

Ġeji (Bt. Er. 312), porc, cochon, sanglier; bête féroce.

Ġer (Er. 489). Rac. croire. Nom d'act. *oġeru*.

Ġeri (At.), épi de maïs (dépouillé de ses grains).

Ġin (Er. 517). Rac. dormir. *Oġinu*.

Ġini (K.). Voir *Ġuino*.

Ġini (At. Bt. Er. 436), *Ini* (R.), froid; rassis (pain, etc.).

Ġini momčun, *ġini miġun*, j'ai froid; *ġini maxui*, je suis gelé; *ġini koali*, du pain rassis; *antġa dido ġini ren*, aujourd'hui il fait très froid; *antġa ġini didi ren*, aujourd'hui le froid est fort (Bt.).

Ġini (K.), *Ġirni* (R.). Voir *Ġuino*.

Ġiši (At. Bt.), hiver (T. *kəš*).

Ġob (Er. 466). Rac. arroser. *Ckari ġobabs*, il arrose.

Ġoberi (Er. 399), haie.

Ġoġore, *Qoqore* (Bt.), courge.

Ġoman, *Oman* (Bt.), demain.

Ġomaneri (R.), «gestrig».

Ġona (Bt.), *Xona* (At.), *Ona* (R. Er. 53), champ.

Ġor (Bt.). Rac. tromper. Aor. *komuaġori*; fut. *muaġoraminon*.

Ġormoti (Bt. K.), *Ġormot* (R. Er.), *Ormoti* (X. Tr. Er. 155), Dieu.

Ġosmeti (Bt.), cartilage.

Ġu (Bt. At. Er. 483, 490). Rac. avoir; prés. *miġun*, *giġun*, *uġun*, etc.; imp. *miġutu*, etc. *Ġini miġun*, j'ai froid; *ömüri miġun*, je vis.

Ġuá (Bt.), *Kuá* (At.), *Va* (R.), front; joue.

Ġuili (Bt.), *Ili* (At.), *Kvili* (Er. 208), os.

Ġuiloni (Bt.), osseux.

Ġuino (Bt.), *Gvini*, *Ġirni* (R.), *Ġini* (K.), vin.

Ġuji (Bt. P.), *Guji* (Er. 261), *Uji* (At. Tr. R.), *Uži* (Er. 261), oreille. *Ġujiši dudi* (Bt.), le bout de l'oreille.

Ġujoni (Bt.), qui a des oreilles.

Ġur (Bt. At. P. R: Er. 529). Rac. mourir, tuer, etc. Aor. *dobġuri*; fut. *bġuraminon*; imp. *doġuri*, *ġuri*; subj. *dobġurana*. (R.), prés. *dobġurare*; nom d'act. *oġuru*; imp. *ġuri*. (Er.), nom d'act. *aġuru*, *ġurama*.

Ġura (At. Bt. R.), la mort.

Ġureri (At. Bt. R.), mort, tué.

Ġuri (Bt.), *Kuaroji* (At.), *Uri* (R. Er. 278), *Kvari*, *Kuari* (Er.), corbeau.

Ġúrjeni (Bt.), *úrzeni* (At.), *Urzéni* (R.) raisin.

Ġurni (At. R.), ruche.

Ġurzuli (R.), peste.

Ġvar (R.). Rac. verdir. Nom d'act. *oġvaru*; prés. *deviġvarare*.

H

Haci (At.). Voir *Aci*.

Hak, *Hako* (At. R.), *Ako* (Bt.), ici (mouv.).

Hákole (P. At.), *ákole* (Bt.), ce côté. *Hákole hékole* (At.), *Akole ékole* (Bt.), ce côté-ci, ce côté-là.

Haku (At.), *Akonai* (Bt.), tant, autant.

Ham (At. R.), ce, celui-ci. *Ham yeri*, cette place.

Hamušaxa. Voir *Homušaxo*.

Hani (R.), ces, ceux-ci.

Hašo. Voir *Ašo*.

Haya (At. P.). Voir *Aya*.

Heko (At.). Voir *Eko*.

Hékole (At.), *ékole* (Bt.), ce côté-là.

Hepeije (R.), «beträchtlich» (T. *epeije*, assez).

Hiči (At. Bt.), jamais, point (T. *hič*).

Him (At. R. Er. 22, 23), celui-là, il, elle. *Him vakit*, «damals».

Himuši (R.), son, sa, ses.

Him vaxti (At. R.), alors, dans ce temps-là.

Hindoneri (R.), «damalig».

Hini (R. Er. 26), ceux-là, eux, ils, elles.

Hiniši (R.), leur.

Hišo (At.), ainsi.

Ho (Bt. At. R.), *Kxo* (Er. 46), oui.

Homušaxo (Er. 48), *Hamušaxa* (R.), ainsi.

Horšakali. Voir *Xojgagali*.

Hus (R.), «jetzt».

Husi šikule (R.), «von nun an».

Husuner vakit (R.), «Gegenwart».

Huy (At.), *Hus* (R.), maintenant.

I

I. Voir *P.*

Ia, *Iya* (Bt. Er. 22, 23), *Eya* (X.), celui-là, il, elle, lui.

Id? (Er. 209), tête. Voir *Ti.*

Id (Bt. R. P. Er. 462). Rac. 1° aller. Aor., imp. *vidi*; fut. *vidaminon.* (Er.), *coxole vidat*, poursuivons!

2° Enfoncer, introduire. Aor. *kodoloidi*; fut. *kodoloidaminon.*

Ignapen (R.), «begreiflich.»

Il. (R. Er. 533). Rac. tuer. Nom d'act. *oyilu*, *ilums*; imp. *ili.* Cf. Rac. *pil.*

Ili (At. R. Er. 274), *Ġuili* (Bt.), os; pique; lance.

Iloni (At.), osseux.

Ilt (Bt.). Rac. se glisser. Aor. *gemiltu*; fut. *gemiltasun.*

Ilums (R.), «tödtlich».

Ilxi (Er. 173), troupeau.

Imdoni? (Er. 360), Voir *Doni.*

Indr (R.). Rac. «gefrieren». N. d'act. *oindiru*; aor. *doindiri. Žari doindiru*, l'eau est gelée.

Indraneri (R.), «heutig».

Iner (R.), glace, «Eis». Cf. Rac. *Indr.*

Ineri (R.), «Reif».

Ini (R.). Voir *Ġini.*

Ipelen (R.), «brauchbar».

Iptineri (R.), «vorder».

Iremi (Er. 183), cerf.

Iri (At.). tout, le tout; (R.), chaque, chacun.

Irize, *Rize*, ville des Lazes mahométans; la limite occidentale de la langue laze.

Irkinačxo (Er. 390), *Ekinačxa* (R.), mardi.

Isina (At.), désert.

Iškomen (R.), mangeable.

Iškorini. Voir *Škorini.*

Ištaġi (At. Bt.), appétit (T. *ištah*).

Iṡven (R.), potable.

Ivora (R.), ombre.

Ixi (At. R. Er. 246, 384), vent. *Ixiši mskibu*, moulin à vent.

Iya (Bt. Er. 22, 23). Voir *Ia*.

Iziren (R.), visible.

J̌

J̌ (R.). Rac. commencer. Nom d'act. *gejapu*; prés. *gevojare*; imp. *geji*. (R.), met *gyej* au lieu de *J̌* qui en est la vraie racine.

2° (R.). Rac. « aufrichten ». Nom d'act. *ojumu*; prés. *bjare*; imp. *ji*.

J̌a (At. Bt. P. Tr. Er. 66), arbre.

J̌abu (R.), grenouille.

J̌ad (R.). Rac. « nageln »; prés. *movojadare*; aor. *movojadi*; imp. *nojadi*; nom d'act. *nojadu*.

J̌aji (At. Bt.), *Mčaji* (Er. 125), grande mouche.

J̌alva (At.), *Zalva* (R. Er.), *J̌aloga* (K. Er. 240), lait.

J̌amiš (R.), « Schaafstall ».

J̌amuši (At. Bt.), *Gomuš* (Er. 84), *J̌amiši* (Er. 238), buffle (arm. *gomēš*; T. *jamus*).

J̌antx (Bt.). Rac. lécher. Aor. *dobjantxi*; fut. *bjantxaminon*.

J̌ar (At. Bt. R.). Rac. écrire. Aor. *dobjari* (Bt.), *mjari* (R.); fut. *bjaraminon*; imp. *dojari* (Bt.), *mjari* (R.); prés. *dobjarub*, *bjarub* (Bt.), *jarare* (At.), *mjarare*, *njarare* (R.); nom d'act. *onjaru* (R.), *jarva* (Bt.).

J̌ara (K.). Voir *Žora*.

J̌ara (R.), science.

J̌arali (Bt.), écrit (*li* suffixe turc). *J̌arali miğun*, j'ai écrit; *jarali miğutu*, j'avais écrit.

J̌areri (At. Bt. R.), écrit.

J̌aroni (R.), savant.

J̌aru (At. Bt.), lettre, caractère; science, étude.

J̌aši (R.), de bois, en bois.

J̌eğu (R.) « dick ».

J̌epxe (Bt.), bâton mince; rameau.

J̌er (R. Er. 489). Rac. croire. Nom d'act. *dijeru*, *ojeru*; prés. *vijerare*; pp. *devijeri*.

J̌gin (Bt.). Rac. vaincre. Aor. *vojgini*; fut. *vojginaminon*.

J̌ǧon (R.). Rac. « vertheilen ». Prés. *vunǰǧunare*; nom d'act. *onǰǧonu*.

J̌ibal (R.). Rac. « entreissen ». Nom d'act. *ojibalu*; prés. *vijibalare*.

J̌ibbeti (Bt.), terrible, épouvantable. *J̌ibbeti galaśepe*, des vents épouvantables.

J̌igeri (At. Bt.), poumon, foie. *Xče ǰigeri*, poumon; *uča ǰigeri*, foie.

J̌ilid (R.), étincelle.

J̌im. Voir *Čüm.*

J̌im. Voir *J̌umu.*

J̌ima. Voir *Čüma.*

J̌in (Bt.), Rac. 1° s'appuyer. Aor. *komivaǰini*; fut. *mivaǰinaminon.*

2° Faire coucher, renverser, etc. Aor. *komulovoǰini*; fut. *mulovoǰinaminon*; n. d'act. *mulojinapa.*

3° Dormir (R.). Nom d'act. *ojinu*; prés. *devijinare*; imp. *dijini.*

4° Tomber en ruines. Aor. *kodoloijini*; fut. *doloijinaminon.*

J̌ineri (R.), fatigué.

J̌iniki (Bt. Er. 166), cou.

J̌ir (Bt.). Rac. se coucher; dormir; être malade et garder le lit. Aor. *vinǰiri*; fut. *inǰiraminon*; pp. *donǰireli*; n. d'act. *ǰiroma* (Bt.), *onǰiru* (Er. 517).

2° (R.). Rac. « ausstreichen ». N. d'act. *gyeǰiru*; prés. *gyebǰirare.*

J̌iri (At. Bt.), sommeil.

J̌irite (At.), dormi, endormi. Cf. *Gurite.*

J̌ironi (At.), qui a l'habitude de dormir tout le temps.

J̌iš (R.), Rac. « erreichen ». Nom d'act. *mejišinu*; prés. *mebǰišare.*

J̌ita. Voir *Čità.*

J̌ixi (Bt.), sifflet; (R.), poing.

J̌óǧori (Bt. P.), *J̌ogor* (Er. 190), chien.

J̌ol (R.). Rac. « abschlagen ». Nom d'act. *onǰolapu*; prés. *vunǰulare.*

J̌oni (R.), chêne.

J̌op (Bt.). Rac. tenir. Aor. *bǰopi*; fut. *bǰopaminon*; imp. *ǰopi*; prés. *bǰopub.* (R.) donne, nom d'act. *oǰopu*; prés. *bǰopare*; imp. *ǰopi.* Voir *Čop.*

J̌ora. Voir *Žora.*

H. ADJARIAN.

(*A suivre.*)

RECHERCHES

SUR

LA SYNTAXE COMPARÉE

DE L'ARMÉNIEN[1].

I. — Les démonstratifs.

L'ancien arménien est, parmi les anciennes langues indo-européennes, l'une de celles dont les formes grammaticales présentent entre elles le parallélisme le plus complet. Les archaïsmes, conservés ailleurs par la tradition littéraire, ne l'encombrent pas. C'est une vraie langue populaire, fixée à un moment de son développement où les diverses parties de sa structure étaient arrivées à se trouver dans l'accord le plus parfait : peu de grammaires sont aussi régulières, peu de paradigmes comportent un aussi petit nombre d'anomalies.

Même dans cet ensemble, si régulier et symétrique qu'il soit, les démonstratifs attirent l'attention par la rigueur du parallé-

[1] La transcription employée ici est celle de M. Hübschmann, telle qu'on la trouvera par exemple dans l'*Armenische grammatik*, Leipzig, 1897. Toutefois il a paru préférable de transcrire la lettre յ toujours par *y*, même dans les diphtongues; on aura donc : *ay, oy*, pour այ, ոյ, et non *ai, oi*. De même le ւ a été toujours transcrit *w*, sauf dans le groupe ու (transcrit *u*), qui n'est autre chose que la notation de la voyelle *u* (gr. *ου*); on aura donc, par exemple : *awerel* pour աւերել; *iw* pour իւ (ainsi *iwr* իւր), etc. On obtient par là un calque fidèle de l'orthographe arménienne, dont la transcription de M. Hübschmann donne, en ces deux cas, une interprétation — sans doute correcte —, non une reproduction.

L'auteur de cet article a tiré grand parti des deux grammaires classiques suivantes :

Վեփական Զաքարեան — Քերականութիւն հայկազեան լեզուի, édition revue par Պետրոսեան. Vienne, imprimerie des Mékhitaristes, 1885.

Պատկանեանց — Գրաբարի համեմատական քերականութիւն, Tiflis, 1892.

On y trouvera certains détails dans lesquels il n'a pas été possible d'entrer ici. Il sera facile de compléter les listes d'exemples données ci-dessous en se reportant au grand dictionnaire arménien de Venise, 1836-1837.

IMPRIMERIE NATIONALE.

lisme de leurs formes et de leurs significations. Trois éléments radicaux, caractérisés chacun par une seule consonne, *s*, *d* ou *n*, servent à former des séries d'adjectifs, de pronoms et d'adverbes, tous pareils dans chacune des séries et qui ne diffèrent entre eux que juste autant que l'exige la différence de sens de ces trois racines. On a ainsi :

	1re pers.	2e pers.	3e pers.
Articles personnels	*-s*	*-d*	*-n*
Démonstratifs	*ays*	*ayd*	*ayn*
Anaphoriques	*sa*	*da*	*na*
Identité	*soyn*	*doyn*	*noyn*
Adverbes question *ubi*	*ast, astēn*	*aydr, aydrēn*	*and, andēn*
Adverbes question *quo*	*aysr, aysrēn*	*aydr, aydrēn*	*andr, andrēn*
Adverbes question *unde*	*asti*	*ayti*	*anti*
Adverbes question *unde*	*astust, aststin*	—	*andust, andstin*
« voici, voilà »	*awasik*	*awadik*	*awanik*

Les phonèmes caractéristiques *s*, *d*, *n* apparaissent d'un bout à l'autre de chaque colonne verticale : la seule forme divergente, *ayti*, repose sans doute sur **ayd-ti*, l'arménien n'ayant de consonnes doubles que par suite des chutes de *i* et *u*. Chacune des colonnes horizontales présente aussi des formations rigoureusement analogues les unes aux autres, à deux exceptions près : 1° la forme *aydr*, *aydrēn* tient, à la question *ubi*, la place de la forme correspondante à *ast*, *astēn* et *and*, *andēn*; ce fait n'est pas surprenant, parce que *-r* n'a rien qui caractérise la question *quo* : *ur* « où » signifie à la fois *ubi* et *quo* tout comme son correspondant lituanien *kur*; les adverbes *aysrēn* et *aydrēn* signifient aussi parfois *hic* et *illic* plutôt que *huc* et *illuc*. — 2° Au lieu de *andr*, on attendrait **aynr* d'après *aysr* et *aydr*; il est difficile de dire si la divergence est due à une cause phonétique ou à l'action d'un mot *andr* d'origine différente (cf. plus bas, p. 259).

Ce système, d'un parallélisme si rigoureux, est une création arménienne : aucune autre langue indo-européenne n'en possède l'équivalent. On s'efforcera donc seulement d'indiquer celles des formes des autres langues qui paraissent devoir être rapprochées des formes arméniennes : et cela même est difficile, car, pour aucune partie de leur grammaire et de leur vocabulaire, les langues indo-européennes ne présentent plus de divergences que pour les démonstratifs. Il a paru vain d'essayer de retrouver les séries complexes d'actions et de réactions grâce auxquelles le système indo-européen, tel que les autres langues permettent de l'entrevoir, a abouti au système arménien qui en diffère si pro-

fondément. Les faits sont trop complexes, les données trop rares pour que le problème doive être considéré comme déterminé. Tout ce que l'on a le droit d'espérer, c'est de découvrir quelles formes indo-européennes ont pu fournir les premiers modèles de celles que l'arménien a peu à peu créées par l'action de l'analogie.

L'état considéré ici est celui qu'on rencontre dans les anciens textes, principalement dans la traduction de l'Évangile, et aussi dans celle du reste du Nouveau Testament (sauf l'Apocalypse) et de quelques livres de l'Ancien; certains exemples ont été empruntés à Eznik et à Élisée, dont la syntaxe ne diffère guère de celle de ces traductions. Cet état s'est conservé très longtemps avec peu de changements, et l'arménien populaire en présente encore aujourd'hui les traits essentiels.

Le plan d'une étude des démonstratifs arméniens est indiqué par la langue elle-même. On doit étudier séparément le sens et l'origine : 1° des éléments radicaux; 2° de chacune des formations. Il n'a été admis ici aucune distinction de sens qui ne fût imposée par une particularité soit de forme soit d'emploi syntaxique.

A. — Sens et origine des éléments radicaux.

Chacun des trois éléments radicaux a un sens bien défini : quel que soit leur emploi, toutes les formes dont l'élément radical est *s* se rapportent à la première personne, celles dont l'élément radical est *d* à la seconde, et celles dont l'élément radical est *n* à la troisième. On traduira exactement en latin *ays*, *ayd* et *ayn* par *hic*, *iste* et *ille;* mais dans l'anaphorique latin il n'y a rien qui indique les personnes : *is* est tout à fait indépendant des trois autres démonstratifs et ne forme système qu'avec le relatif qu'il appelle (cf. par exemple, pour la formation des adverbes : *ibi*, *inde*, *eo* et *ubi*, *unde*, *quō* en regard de *hīc*, *istīc*, *illīc*; *hinc*, *istinc*, *illinc* et *hāc*, *istâc*, *illâc*); en arménien, au contraire, on emploie les anaphoriques *sa*, *da* ou *na* suivant la personne qu'on indique. De même pour l'adjectif ou pronom d'identité : le latin n'a que *idem*, l'arménien a *soyn*, *doyn* et *noyn*. Enfin l'arménien a trois articles personnels *-s*, *-d* et *-n*, auxquels le latin n'a rien à opposer. La distinction des démonstratifs suivant les personnes est nette en latin, surtout chez les comiques : on voit qu'elle l'est incomparablement plus en arménien. Aussi les adjectifs, pronoms et adverbes formés avec ces trois radicaux constituent-ils un système fermé : les types de formation qu'ils présentent ne se retrouvent nulle part ailleurs dans la langue, et la flexion est rigoureu-

sement la même pour toutes les formes, abstraction faite de quelques divergences provoquées par des altérations phonétiques.

En arménien, la notion du genre grammatical a disparu; la précision avec laquelle sont distinguées les personnes dans le démonstratif lui sert en quelque sorte de substitut. Là où d'autres langues opposent le masculin, le féminin et le neutre, l'arménien oppose avec la même constance la première, la deuxième et la troisième personne. Dans tel cas où la distinction des genres introduit la clarté, la distinction des personnes peut n'être d'aucun usage, ou inversement; mais, dans l'ensemble, les deux procédés répondent à un même besoin, celui d'indiquer à quel substantif se rapporte un démonstratif donné. Par sa nature même, la distinction des personnes ne rend pas dans la langue écrite les mêmes services que dans la langue parlée, et les textes littéraires permettent à peine d'entrevoir tout ce que l'emploi des démonstratifs personnels a dû donner à la langue parlée de clarté, de précision et de vie.

L'étymologie de *s* et de *n* est bien connue. Pour *s*, cf. v. sl. *si*, lit. *βis*, alb. *si-*, phrygien *σεμουν*, got. *hi-*, v. irl. *cē*, lat. *cis*, gr. *σήμερον*, att. *τήμερον*; tous ces mots indiquent l'objet le plus rapproché de celui qui parle, ce qui s'accorde fort bien avec le sens du radical arménien; seul le gr. *ἐκεῖ* a un sens divergent et l'on doit hésiter, par suite, à le rapprocher de cette famille de mots, aussi longtemps du moins que la différence de sens ne sera pas expliquée. Pour *n*, cf. v. sl. *onŭ*, lit. *añs*, phryg. *ανι*, got. *jains*, gr. *ἔνη* «surlendemain» (cf. de plus Solmsen, *K. Z.* XXXI, 472 et suiv. et P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.) : tous ces mots indiquent l'objet le plus éloigné de celui qui parle, comme *n* en arménien; le thème *ana-* qu'on pose souvent pour quelques formes indo-iraniennes n'a rien à faire ici; car ces formes ont été tirées par analogie ou par contamination de l'instrumental *anā* du thème indo-iranien *a-* désignant ce qui est proche (v. Bartholomae, *Grundr. der iran. phil.*, I, p. 137 et 139). Les radicaux *s* et *n* répondent exactement, on le voit, à ceux qui, en letto-slave, désignent l'objet le plus rapproché et le plus éloigné; au contraire, ils ne fournissent ni l'un ni l'autre de démonstratifs à l'indo-iranien, où l'objet le plus rapproché est indiqué par le radical *a-* : skr. *ayám*, gén. *asyá*, qui répond à l'anaphorique latin *is*, acc. *eum* (sur les correspondants italiques et celtiques, voir R. von Planta, *Gramm. der osk.-umbr. dial.*, II, 212 et suiv.; Thurneysen, *K. Z.* XXXV, 198 et suiv.); l'objet le plus éloigné est indiqué par le radical *u-* : acc. v. perse *avam*, skr. *amúm*, qui se retrouve dans le slave *ovŭ* et par ailleurs dans des particules : skr. *ŭ*, gr. *αὖ*, etc. Un troisième radical indo-européen pour indiquer l'objet le plus éloigné est *l-* (Rozwadowski, *I. F.* III, 264 et

suiv.; *Quaestiones grammaticae*, dans les *Rozprawy* de l'Académie de Cracovie, XXV, 389 et suiv.). Il est intéressant de noter qu'ici l'arménien se rapproche du letto-slave et s'éloigne de l'indo-iranien.

Pour transformer en démonstratifs de première et de troisième personne les démonstratifs indo-européens indiquant l'objet le moins éloigné et le plus éloigné, il fallait qu'un autre démonstratif reçût le rôle intermédiaire de démonstratif de la deuxième personne : le radical *d* a pris cette place. On ne peut guère hésiter à le rapprocher, avec M. Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 437, de skr. *tá-*, gr. *τό-*, v. sl. *to-*, etc. Le sens, un peu vague et général, du thème i.-e. **to-* se prêtait assez bien à cette spécialisation; cf. sur les dérivés skr. *eṣa-*, *eta-* au sens du lat. *iste* Speyer, *Vedische und sanskrit-syntax*, § 131, anm. 1, p. 40; cf. Caland, *Syntax der pronomina*, § 13, et sur gr. *τηνεῖ*, Solmsen, *K. Z.* XXXI, 475. L'identité d'initiale avec le pronom personnel de la deuxième personne facilitait cette spécialisation; on peut même se demander si des formes atones du pronom **tu* n'ont pas subsisté en arménien jusqu'à la période de chute des voyelles finales et ne se sont pas confondues phonétiquement avec l'article. — La difficulté que présente le rapprochement est d'ordre purement phonétique. En règle générale, les occlusives sourdes indo-européennes donnent en arménien, à l'initiale, des sourdes aspirées, en partie réduites à la simple aspiration *h*; le *t*, en particulier, est représenté par *th* (թ) dans un assez grand nombre d'exemples (*Mém. Soc. ling.*, IX, 154 n.). Ni le parallélisme ni les autres cas de i.-e. *t* ne font attendre *d*; mais le traitement *d* de i.-e. *t* se retrouve dans arm. *du* = lat. *tu*; on ne saurait dire d'où provient ce traitement singulier dans ces deux mots, tout au plus peut-on songer à l'emploi atone dans des cas tels que *tēr-d* « le maître », ou *kin du* « ô femme » (Jean, II, 4). Le fait reste obscur : il deviendrait peut-être un peu plus clair, si l'on savait pourquoi on a *d* dans *awd* « soulier » de **auti-*, et *th* dans *awth* « lieu où l'on passe la nuit », aussi de **auti-* (Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 411), cf. *-oyth* de **-euti-* dans le suffixe de *erewoyth* « apparition » (cf. gr. *-ευτα* dans *τελευτή*), etc.; *ayd* « iste » s'expliquerait par **aito-* comme *awd* par **auti-*.

Les exemples suivants ont pour objet d'illustrer la valeur personnelle des radicaux *s*, *d*, *n*; cette valeur est plus ou moins nette, suivant le sens à exprimer; mais un rapport avec la première, la deuxième ou la troisième personne n'est jamais tout à fait absent : l'arménien ne peut en aucun cas employer un démonstratif sans éveiller en même temps une idée de personne plus ou moins précise.

1° *այս*, *այդ*, *այն*.

Les exemples sont empruntés, pour la plupart, aux premiers chapitres de l'Évangile de Luc.

այս « hic » :

L. I, 29. *և խորհէր* (Marie) *ընդ միտս թէ որպիսի ինչ էիցէ ողջոյնս այս* (adressé à Marie, sujet de la phrase; c'est aussi ce dont l'auteur du récit vient de parler).

L. I, 36. *այս վեցերորդ ամիս է* « c'est *maintenant* le sixième mois ». Comme tous les mots de même famille, *այս* indique le temps présent : *այսաւր* (L. IV, 21) « aujourd'hui », cf. gr. *σήμερον*, got. *himmadaga*; *այժմ* (de **այս-ժամ*, avec accent sur *այս*, et chute de l'*a* de *ժամ*[1]) « maintenant »; *յայսմհետէ* « désormais », L. I, 48 (cf. *յայնմհետէ*, Néhémie, XIII. 22); *այսուհետեւ* « désormais » (L. VIII, 18).

L. I, 43. *ուստի՛ է ինձ այս* (ce qui m'arrive) *զի եկեսցէ մայր Տեառն իմոյ առ իս*.

L. I, 65. *և եղև ահ ի վերայ ամենեցուն որ լսեին զայս* (ce que je raconte; c'est l'auteur qui parle)... *և ընդ ամենայն լեռնակողմն Հրէաստանի պատմեին ամենայն բանքս այսոքիկ* (que je raconte).

L. I, 66. *զի՛նչ լինիցի մանուկս այս* (dont il est maintenant question parmi nous).

L. III, 8. *կարսւոդ է Աստուած ի քարանցս յայսցանէ յարուցանել որդիս Աբրահամու* (des pierres qui sont ici près de moi).

այդ « iste » :

L. I, 18. *ի՛նչ գիտացից զայդ* (ce que tu me dis).

L. I, 19. *առաքեցայ... աւետարանել քեզ զայդ* (cette bonne nouvelle pour toi).

L. I, 34. *զիա՞րդ լինիցի ինձ այդ* (ce que tu m'annonces).

L. IV, 3. *ասա քարիդ այդմիկ* (qui est près de toi) *զի հաց լիցի*.

L. VI, 26. *վա՛յ ձեզ.... զի այդպէս առնեն*.... (comme vous).

Mc XII, 24. *ո՛չ վասն այդօրիկ իսկ մոլորեալ էք զի ոչ գիտէք զգիրս*.

Mc XIV, 22. *առէք, այդ* (ce que je vous donne) *է մարմին իմ*.

Ex. IV, 9. *եթէ ոչ հաւատասցեն երկոցունց նշանացդ այդոցիկ* (faits par ton intermédiaire) *և ոչ լսիցեն ձայնի քումմ*.

[1] Ici *ժամ* paraît être un accusatif, comme aussi dans *յայնժամ* « in illo tempore », *յորժամ* « in quo tempore »; le locatif de *ժամ* est *ժամու*, par exemple : *յայսմ ժամու*, Ex. IX, 18. Pour cet emploi de l'accusatif, cf. le slave, Miklosich, *Vergl. gramm. der slav. spr.*, IV, 398, et le lituanien Schleicher, *Handbuch der lit. spr.*, I, § 125; v. Delbrück, *Vergl. syntax*, I, § 181.

Ex. VII, 17. այսպէս (comme je vais dire) ասէ Տէր. այդու (par ce qui va arriver à ton peuple) գիտասցես թե ես եմ Տէր.

այն «ille» :

L. I, 24. յետ աւուրցն այնոցիկ «après ces jours». De même L. I, 39. յաւուրսն յայնոսիկ, et II, 1. ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ.

L. II, 8. Հովիւք էին ի տեղւոջն յայնմիկ (en ce lieu). Dans cet exemple comme dans le précédent, et comme aussi dans L. II, 13, այն indique non pas ce qui est éloigné — il s'agit dans les trois cas de ce dont il vient d'être question —, mais ce qui ne se rapporte ni à celui qui parle, ni à celui à qui l'on parle.

L. IV, 44. այլոց քաղաքաց պարտ է ինձ աւետարանել զարքայութիւնն Աստուծոյ զի յայն իսկ առաքեցայ. Ici յայն signifie «pour cela», et Jésus parle objectivement de la tâche qui lui est imposée.

L. VI, 17. յայնմ կողմանէ «de l'autre côté»; ici le sens de այն est très intense; de même VIII, 22. եկայք անցցուք յայնկոյս ծովակին. — Cf. l'opposition de «ici» et «là» Ex. II, 12. հայեցեալ յայսկոյս յայնկոյս.

L. VI, 31. որպէս կամիք թե արասցեն ձեզ մարդիկ, այնպէս (comme ils agissent) արարէք և դուք նոցա.

2° սա, դա, նա.

L'anaphorique de 3e personne նա s'emploie dans le récit toutes les fois qu'on ne veut renvoyer ni à la 1re, ni à la 2e personne; pour le sens, il équivaut à peu près à lat. *is*, *ea*, *id*. L'exemple suivant suffira :

L. II, 8. և հովիւք էին ի տեղւոջն յայնմիկ բացօթեայք որք պահէին զպահպանութիւնս գիշերոյ հաւտից իւրեանց։ Եւ հրեշտակ Տեառն երեւեցաւ նոցա և փառք Տեառն ծագեցին առ նոսա և երկեան երկիւղ մեծ.

սա «is» avec indication de première personne :

L. II, 36. և անդ էր Աննա մարգարէ՝ դուստր Փանուելի յազգէ Ասերայ. սա ինքն (Anne, dont l'auteur parle maintenant, par opposition à Siméon dont il était question auparavant) անցեալ էր զաւուրբք բազմաւք.

L. IV, 22. ոչ սա (celui qui est parmi nous) է որդին (le plus connu de tous) Յովսեփայ; cf. V, 21. ով է սա (l'homme qui est ici) որ խաւսի զհայհոյութիւնս.

L. VIII, 21. մայր իմ և եղբարք իմ սոքա (sans doute «ces disciples qui m'entourent») են որ զբանն Աստուծոյ լսեն և առնեն. Au contraire, dans une proposition générale, d'ailleurs parallèle, on a նա : Mc III, 35. որ առնէ զկամս Աստուծոյ, նա է իմ եղբայր և քոյր և մայր.

L. IX, 9. զՅովհաննէս ես գլխատեցի. իսկ սա ով իցէ զորմէ՝ զայս-

պիսի իրս լսեմ՛ (le rapport avec la 1re personne est indiqué par la phrase même).

Eznik II, 2 désigne par *սոքա* les Mazdéens dont il s'occupe et par *նոքա* les Manichéens dont il les rapproche.

դա « ce » avec indication de 2e pers. :

L. I, 63. *Յովհաննէս է անուն դորա* (de cet enfant dont vous demandez le nom).

L. IV, 35. *սաստեաց ի նա* (le démon) *Ցիսուս և ասէ, պաղան- ձեաց և ել ի դմանէ* (de l'homme que tu possèdes) : *Զգեհանեաց զնա* (l'homme) *դեւն ի միջի անդ և ել ի նմանէ.*

L. IX, 13. *դուք տուք դոցա* (à ceux dont vous parlez) *ուտել.*

L. IX, 35. *Ձայն եղև յամպոյն և ասէ· դա* (celui qui est parmi vous) *է որդի իմ ընտրեալ· դմա լուարուք.*

L. X, 35. *դարմանի տար դմա.*

Ex. III, 5. *տեղիդ յորում կաս դու ի դմա.*

Ex. VI, 1. *հզաւր ձեռամբ արձակեսցէ զդոսա* (les Hébreux tes compatriotes).

On conçoit que les traducteurs arméniens aient parfois été embarrassés pour choisir entre *նա*, *դա* et *սա* : l'emploi de l'un ou de l'autre de ces anaphoriques supposait souvent une interprétation, et obligeait à préciser ce que l'original laissait dans le vague.

3° *սոյն*, *դոյն*, *նոյն*.

սոյն « idem », avec indication de 1re pers. :

Mc XII, 30. *սոյս* (celui que je viens de dire) *է առաջին պատուխան 31 և երկրորդն նման սմին.*

Ex. VIII, 25. *զոհեցէք տեառն Աստուծոյ ձերում սասկն ի սմին երկրիս* (où nous sommes, et dont je suis roi).

Elisée III. *զսոյս* (ce que je viens de raconter) *և առաւել քան զսոյն խաւսեցան.*

դոյն « idem », avec indication de 2e pers. :

L. VI, 23. *ըստ դմին աւրինակի* (comme ils vous traitent) *առնեին մարգարէիցն հարք իւրեանց.*

նոյն « idem », avec indication de 3e pers. :

Cette forme est beaucoup plus fréquente dans les textes que les deux précédentes; c'est celle que l'on rencontre ordinairement dans les récits :

L. VI, 33. *երթ բարի առնէք բարերարաց ձերոց, որ չնորհ է ձեր- դի և մեղաւորք զնոյն գործեն* (et ce n'est pas la conduite du disciple de Jésus-Christ; *դոյն* est donc impossible).

4° Les articles *-ս*, *-դ*, *-ն*.

La différence de *-ս* et de *-ն* est nettement indiquée par l'opposition suivante. L'évangéliste écrit dans son récit :

L. I, 41. *խաղաց մանուկն յորովայնի նորա.*

Élisabeth dit elle-même :

L. I, 44. *խաղաց... մանուկս յորովայնի իմում.*

Il ne suit pas de là que, en arménien ancien, *-ս* fût synonyme du possessif *իմ*, comme il l'est dans la langue moderne : *-ս* indique que l'objet ou la personne en question est « près de moi, en rapport avec moi, etc. »; ainsi *մանուկս իմ* L. VII, 7 ne signifie pas « mon enfant », mais « ce mien enfant dont je m'occupe en ce moment ». C'est pourquoi l'article d'une personne n'exclut pas l'emploi du possessif d'une autre. On trouve souvent des exemples tels que les suivants :

Possessif de 2e pers., article de 1re. L. II, 29 *արդ արձակես զծառայս քո* (moi).

Possessif de 1re pers., article de 2e. L. X, 40. *քոյրդ իմ* (ma sœur qui est près de toi; cf. *ibid.*, 42) *Միայն եթող զիս ի սպասու. արդ ասա ցմա զի աւգնեսցէ ինձ.*

Possessif de 1re pers., article de 3e. L. IX, 48. *որ զիս ընդու. նէցի ընդունի զառաքեալն իմ* (Dieu qui est au ciel).

Possessif de 2e pers., article de 3e. L. X, 6. *Հանդիպեսցէ ի վերայ նորա ողջոյնն ձեր* (le salut déjà fait); cf. chez Eznik II, 1. *Նա* (Աբհամ) *ասէ. ես եմ որդին* (le fils attendu) *քո : Ասէ ցնա Զքրուան. իմ որդին անուշահոտ և լուսաւոր է.*

Ces exemples suffiraient à indiquer la nuance de sens toute particulière indiquée par les articles personnels. Quelques autres préciseront cette notion.

-ս, article de 1re pers. :

L. VIII, 14. *ի ցանկութիւն աշխարհիս* (du monde d'ici-bas par opposition au ciel; cf. Gal. IV, 25. *այսմ Երուսաղէմի* opposé à *վերինն Երուսաղէմ*). — Chez les historiens, *աշխարհս* désigne « ce pays-ci, notre pays », c'est-à-dire l'Arménie par opposition à l'étranger.

L. VIII, 22. *անցցուք յայնկոյս ծովակիս* (de l'autre côté du lac près duquel nous sommes).

J. IV, 25. *գիտեմ զի Մեսիա գայ անուանեալն Քրիստոս...* (la Samaritaine ne songe à rapprocher le Messie ni d'elle ni de son interlocuteur); 26. *ասէ ցնա Յիսուս. ես եմ որ խոսիմ* (moi) *ընդ քեզ.*

-դ, article de 2e pers. :

L. I, 4. *քաջդ Թէոփիլէ* « ô (toi) brave Théophile ». — De

même, *ib.*, 28. ուրախ լեր, բերկրեալդ, Տէր ընդ քեզ. — Cf. vi, 24. վայ ձեզ մեծատանցդ.

L. v, 5. վասն քո բանիդ (la personne est déjà indiquée par le possessif; l'indication de personne donnée par l'article est donc superflue, mais elle est inévitable puisque l'article arménien comporte toujours une détermination de personne. Ce cas est fréquent dans les textes; cf. *ibid.*, 33. աշակերտքն Յովհաննու opposés à քոյքդ « les tiens »).

L. vi, 42. զիարդ կարես ասել ցեղբայր քո. եղբայր, թող հանից զշիւղդ յականէ քումմէ և դու ի քում ական զգերանդ ոչ տեսանես.

Mc xi, 2. երթայք դուք ի գիւղդ որ ընդդէմ ձեր կայ. — Cf. Ex. iii, 5. տեղիդ յորում կաս դու ի դմա երկիր սուրբ է.

Math. vii, 11. դուք որ չարքդ էք. Cf. Mc xi, 9. ովսաննա բարձրելոյն. աւրհնեալ որ գայդ յանուն Տեառն.

Mc xi, 17. գրեալ է թէ տունդ (où vous êtes et où vous dominez) իմ տուն աղաւթից կոչեսցի..... և դուք արարէք զդա այրս (que je vois) աւազակաց.

-ն, article de 3[e] pers. :

Toutes les fois qu'il n'y a lieu d'indiquer aucun rapport particulier avec la 1[re] et la 2[e] pers., on emploie -ն : c'est donc l'article le plus usité dans les textes écrits. On en rencontre des exemples en quantité illimitée. Il suffira de citer :

L. i, 1. վասն իրացն հաստատելոց ի մեզ : il s'agit de « ces fameux événements arrivés parmi nous ». Si l'évangéliste avait voulu indiquer la part qu'il y avait prise, il aurait écrit իրացս.

5° Adverbes.

1[re] personne.

աստ « hic », L. iv, 23. զոր արարեր ի Կափառնաում արա և աստ (ici où nous sommes) ի քում գաւառի.

աստէն « ici même »; cf. plus bas sous աստի.

այսր « huc », L. ix, 41. մատո այսր (où je suis) զորդին քո (qui est éloigné).

աստի « hinc », Math. xvii, 19. եթէ ունիցիք հաւատս քան զհատ մանանխոյ, ասասջիք լերինս այսմիկ՝ փոխեաց աստի անդր, և փոխեսցի.

2[e] personne.

այդր « istic », L. ix, 27. բայց արդարեւ ասեմ ձեզ եթէ են ոմանք ի դոցանէ որ այդր կան (c.-à-d. de vous) որք մի ճաշակեսցեն զմահ մինչև . . .

այդրէն « ici même », II Cor. x, 15. *յոյս մի ունիմք զաճմանն հաւասաց ձերոց այդրէն ի ձեզ մեծանալոյ*.

այտի « istinc », III Rois, II, 30. *ասէ ցնա · այտպէս ասէ աբքայ, եւ այտի* (d'où tu es) : *եւ ասէ Ցովաբ · չելանեմ, քանզի այտէն* (ici même où je suis) *մեռանիմ*.

3e personne.

անդ « illic », L. VI, 6. *և եղեւ ի միւսում շաբաթուն մտանել նմա ի ժողովուրդն և ուսուցանել · և էր անդ այր մի և ձեռն իւր աջ գաւսացեալ էր*.

անդէն « là même », Math. V, 28. *որ հայի ի կին մտրդ առ ի ցանկանալոյ նմա, անդէն շնացաւ ընդ նմա ի սրտի իւրում*.

անդր « illuc », Math. II, 22. *իբրեւ լուաւ եթէ Արքելաոս թագաւորեաց Հրէաստանի փոխանակ Հերովդի հաւրն իւրոյ, երկեաւ երթալ անդր*.

անդրէն « là même », L. VII, 37. *դարձաւ անդրէն* (de l'autre côté, d'où il était venu).

անտի « illinc », L. V, 27. *յետ այնորիկ եւ անտի*.

6° Mots signifiant « voici, voilà ».

աւասիկ « voici », L. VIII, 45. *համբոյր ի դուռ ոչ եռուր ինձ, սա աւասիկ յորմէ հետէ մտեալ եմ ոչ դադարեաց ի համբուրելոյ զոտս իմ*.

ահաւասիկ, L. III, 9. *ահաւասիկ* (voici qu'au moment où je parle) *ամենայն առ արմին ծառոց կայ*.

աւադիկ « voici » (2e pers.), Coloss. I, 21. *և զձեզ որ երբեմն աւտարացեալքն եիք ..... այժմ աւադիկ հաշտեցոյց անդամովք մարմնոյ իւրոյ*.

ահաւադիկ, Math. VII, 4. *կամ զիւնդր ասես ցեղբայր քո · Թող հանից զբիւդ յականէ քումէ · և ահաւադիկ ի քում ականդ գերան կայ*.

աւանիկ « voilà », Ex. IV, 14. *ոչ աւանիկ կայ Ահարոն եղբայր քո ղեւտացի*.

ահաւանիկ L. VII, 25. *ահաւանիկ որ ի հանդերձս երեւելիս և ի փափկութեան են յարքունեաց են*.

La clarté que donne au langage un emploi exact de toutes ces formes personnelles ressort de passages tels que le suivant :

Mc XVI, 6. *զՅիսուս ինդրէք զնազովրեցի զխաչելեալն, յարեաւ չէ աստ* (où nous sommes). *ահաւադիկ* (voyez) *տեղին* (considéré par rapport à Jésus) *ուր եդին զնա* (qui n'est plus ici).

B. — Sens et origine des formes.

1° Démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn*.

Ces démonstratifs s'emploient soit comme adjectifs, soit comme pronoms.

a. *ays*, *ayd*, *ayn*, adjectifs.

Ces adjectifs peuvent ou précéder ou suivre le nom auquel ils se rapportent.

α. Le démonstratif suit.

Le nom précédent est suivi de l'un des articles *-s*, *-d*, *-n*, suivant que le démonstratif est *ays*, *ayd*, ou *ayn*; la valeur démonstrative est intense; la forme employée est la forme longue, pourvue de la finale *-ik* (cf. *awasik*, *awadik*, *awanik*) à la plupart des cas. Cet emploi est fréquent. En voici un exemple :

Mc xi, 23. *որ ոք ասիցէ լերինս այսմիկ բարձիր.*

Le caractère démonstratif de *ayn*, par opposition au caractère anaphorique de *na*, est très visible dans un exemple tel que :

Mc xii, 43. *այրին այն տատապեալ շատ ածէ քան զամենեսեան..... քանզի ամենեքեան յաւելորդաց իւրեանց ածին, այլ նա ի չքաւորութենէ իւրմէ..... ածէ.....*

Au nominatif pluriel on trouve la forme longue, avec signe du pluriel (L. i, 65. *ամենայն քանքս այսոքիկ*), ou la forme brève, sans signe du pluriel (L. iv, 21. *գիրքս այս*), suivant que la valeur démonstrative est plus ou moins intense. — L'absence d'article est exceptionnelle; on a néanmoins avec *աւք* :

L. vi, 23. *յաւուր յայնմիկ*. — Néhémie, iv, 16. *յաւրէ յայնմանէ* (cf. *ib.*, xii, 43 — xiii, 1).

Il n'est pas ordinaire qu'un mot soit intercalé entre le nom et le démonstratif, comme :

Ex. iv, 19. *յետ աւուրցն բազմաց այնոցիկ*.

Mais les prépositions telles que *ի*, *զ*, *ընդ* sont répétées devant le démonstratif :

L. ii, 8. *ի տեղւոջն յայնմիկ*.

L. iii, 8. *ի քաքանեցս յայսցանէ*.

L. ii, 19. *զամենայն զբանս〈ս〉 զայսոսիկ*.

L. ii, 1. *ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ*.

Math. ix, 31. *ընդ ամենայն երկիրն ընդ այն*.

Cette répétition de la préposition est d'autant plus remarquable qu'elle n'a pas lieu avec les adjectifs possessifs, par exemple :

L. xxi, 18. *մազ մի ի գլխոյ ձերմէ ոչ կորիցէ*.

β. Le démonstratif précède.

Le nom n'est pas suivi de l'article; la valeur démonstrative est moins intense que quand le démonstratif suit; la flexion est celle de la forme courte (sans l'élément *-ik*). Cet emploi se trouve surtout au nominatif et à l'accusatif; aux autres cas, il tend à ne subsister que dans des locutions de caractère presque adverbial. Les prépositions ne sont pas répétées devant le substantif suivant. Sauf dans les textes les plus anciens, il n'y a pas toujours accord en nombre avec le substantif.

Mc XIII, 2. *տեսանե՞ս զայդ ամենայն շինուածս.*

Mc XIV, 4. *ընդէ՞ր եղև կորուստ իւղոյդ այդորիկ.* 5 *մարթ էր զայդ իւղ վաճառել.*

Mc XIV, 30. *յայսմ գիշերի.*

L. VI, 17. *և յայնմ կողմանէ* (sens intense).

L. IV, 17. *եգիտ զայն տեղի յորում գրեալն էր.*

L. VI, 26. *այդպէս* (locution vraiment adverbiale).

L. VIII, 22. *յայնկոյս.*

L. IX, 28. *յետ այսց բանից.*

Galat. II, 20. *այսուհետև* « désormais ».

Ex. I, 12. *որչափ ճնշէին զնոսա այնչափ առաւել բազմանային.*

Élisée, V. *այս պարգևք.*

Élisée, II. *յայսմ հաւատոց զմեզ ոչ ոք կարէ խախտել.*

b. *ays*, *ayd*, *ayn*, pronoms.

Le sens est d'ordinaire celui des neutres latins *hoc*, *istud*, *illud* employés comme pronoms : « ceci, cela ». On se sert soit de la forme courte soit de la forme longue :

L. IV, 44. *զի յայն իսկ* (pour cela même) *առաքեցայ.*

L. V, 27. *յետ այնորիկ ել անտի.*

Mc XII, 24. *ո՞չ վասն այդորիկ իսկ մոլորեալ էք զի.....*

L. XI, 42. *զայս արժան էր առնել և զայնու ոչ անցանել.*

L. III, 8. *զայս ասեմ ձեզ եթէ կարող է Աստուած.*

Mc XIV, 23. *առէք, այդ է մարմին իմ.*

Ex. VIII, 26. *չէ մարթ այդմ լինել.*

Néhémie, VI, 7. *վասն այսր խորհեսցուք.*

On a le même emploi dans les énumérations :

Ex. VI, 14. *այս են նահապետք.*

Les pronoms *ays*, *ayd*, *ayn* n'ont un autre sens que s'ils sont suivis d'une détermination, soit d'un ablatif comme :

Ex. X, 17. *ներեցէք այսմ ևս յանցանաց իմոց*

soit, plus ordinairement, d'une proposition relative :

L. VI, 34. *տայք փոխ այնոցիկ՝ յորոց ակն ունիք առնուլ.*

L. VIII, 12. *որք առ ճանապարհաւն այնոքիկ են որ լսենն.*

Gal. I, 5. *զարմանամ զի այդպէս..... փոփոխիք յայնմանէ՝ որ կոչեացն զձեզ ի շնորհսն Քրիստոսի.*

Néhémie, IV, 14. *ասեմ ցարսն որ կազմ պատրաստեալ կային... և ցայնս որ տեղեաց տեղեաց պահապանքն էին.*

Les démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn* sont des thèmes en *-o-*, comme le montre leur flexion : gén. sing. *aynor-ik*, plur. *aynoç-ik*. La consonne radicale a été étudiée plus haut. Le seul élément qui reste à discuter est l'initiale *ay-* : elle sort certainement de i.-e. *ai-*, si l'on admet que i.-e. *o* ne devient *a* en arménien qu'en syllabe ouverte (voir ces *Mémoires*, VIII, 153 et suiv.); on pourrait songer aussi à i.-e. *oi-*, si l'on admet l'hypothèse — bien douteuse — d'une sorte d'i.-e. *o* qui donnerait *a* en arménien en toutes positions (v. Brugmann, *Grundriss*, I², 154).

Au premier abord, on est tenté de rapprocher arm. *ayn* de skr. *enam*. Mais le skr. *enam* n'a de commun avec *ayn* que l'aspect extérieur; l'emploi est tout différent : c'est un pronom anaphorique enclitique, employé à quelques cas seulement (cf. une hypothèse sur la nature de cette forme dans ces *Mémoires*, IX, 372).

En revanche, la forme et le sens imposent un rapprochement avec skr. *eṣá*, *etát*, zd *aēša*, *aētaṭ*, v. perse *aita*. Le skr. *etá-* est formé avec *tá-* exactement comme arm. *ayd-* l'est avec *de-* (compris dans *deyn*, *da*; cf. plus bas). Quant aux emplois, ils sont exactement les mêmes : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les exemples précédents avec ceux qu'on trouvera pour le sanskrit chez Delbrück, *Altindische syntax*, p. 219 et suiv., et pour l'iranien chez Caland, *Zur syntax der pronomina*, p. 10 et suiv. Le rapprochement de l'arm. *ay-* de *ays*, *ayd*, *ayn* (cf. aussi phrygien *αινι*, chez Kretschmer, *Einleitung*, p. 237 et suiv.) et de l'indo-iranien *ai-* de skr. *etá-*, v. perse *aita-* exclut en tout cas celui que l'on fait souvent de ces formes indo-iraniennes avec osq. *eizois* «eis», etc.; sans entrer ici dans la difficile discussion des formes italiques, il suffira de rappeler que M. von Planta a mis en doute que les formes en **eiso-*, qui manquent au latin, eussent rien à faire avec skr. *eṣá*, et s'est demandé si ce n'étaient pas de nouvelles formations italiques (*Gramm. der osk. umbr. dial.*, II, 215). La forme **aino-*, sur laquelle repose arm. *ayn*, est formée avec l'élément *n-* exactement comme la forme **ailo-*, sur laquelle reposent arm. *ayl*, cypr. *αἶλος*, v. gall. *eil* (Rozwadowski, dans *Rozprawy* Acad. Cracovie, XXV, 405), est formée avec l'élé-

ment *l-* qui indique aussi l'objet le plus éloigné : il est donc permis de penser que arm. *ayn* « ille » est à rapprocher de v. sl. *jinŭ* « autre »; le skr. *anyás* et le lat. *alius* présentent une autre formation tirée des mêmes éléments radicaux *n-* et *l-*. Ainsi, des trois thèmes arméniens *ayso-*, *aydo-*, *ayno-*, deux auraient des correspondants dans d'autres langues :

aydo- : skr. *etá-*, zd *aëta-*, v. pers. *aita-*.

ayno- : v. sl. *jino-* (cf. peut-être aussi got. *jains* ?).

Si le sanskrit n'a pas de correspondants pour *ayn* et *ays*, on doit l'attribuer à ce que les éléments radicaux *n* et k_1 ne s'y rencontrent pas à l'état de démonstratifs.

2° *sa*, *da*, *na* et *soyn*, *doyn*, *noyn*.

a. Pronoms anaphoriques *sa*, *da*, *na*.

Les formes de cette série ne fonctionnent, que comme pronoms, jamais comme adjectifs; on s'en sert pour indiquer les personnes et — plus rarement — les choses dont il a déjà été question, ou que les interlocuteurs ont présentes à l'esprit. Elles tiennent place d'un pronom personnel de la 3e personne :

L. I, 5. *և եղև . . . քահանայ մի անուն Զաքարիա . . . և կին նորա ի դստերաց Ահարոնի և անուն նորա Եղիսաբեթ.*

Gen. XL, 8. *երազ տեսաք և այլ ոչ է որ մեկնիցէ զնա.*

Puisque *na* n'est jamais adjectif, un groupe tel que *զնոսա երկոտասանեսին*, Math. X, 5, doit se traduire par « ceux-ci, les douze », et non par « ces douze ».

Hormis dans les locutions *դա և* et surtout *նա և* « et de plus », par où commencent beaucoup de phrases, *sa*, *da* et *na* ne servent pas à exprimer le neutre « ceci, cela »; pour cet usage, on recourt aux pronoms *ays*, *ayd*, *ayn*, qui, on l'a vu plus haut, n'ont point d'autre sens, sauf détermination par un relatif; ainsi l'arménien emploie ses diverses formes de démonstratifs pour exprimer ce qui, dans les autres langues indo-européennes, est indiqué par le genre grammatical.

La valeur anaphorique de *sa*, *da*, *na* est surtout claire dans les idiotismes suivants où ces pronoms doublent le relatif :

J. IV, 46. *և անդ էր թագաւորական ոմն որոյ որդի նորա հիւանդ կայր.*

Jud. VII, 9. *լերանց բարձանց . . . յորում բնակեալ են ի նոսա.*

J. I, 33. *յոյր վերայ տեսանիցես զհոգին զի իջանիցէ և հանգչիցէ ի վերայ նորա, նա է . . .*

Ps. LXVII, 17. լեառն ընդ. որ հաճեցաւ Աստուած բնակել ի նմա.

Élisée V. առ Աստուած կենդանի որ ոչ եւս ելանիցեմք ի նմանէ.

L'ancienne valeur démonstrative de *sa*, *da*, *na* transparaît encore dans beaucoup d'exemples, surtout des pronoms de 1re et 2e personnes *sa* et *da*; la valeur démonstrative est plus effacée pour *na*, qui est la forme ordinairement employée dans le récit :

Math. III, 17. դա (Jésus que vous voyez baptiser) է որդի իմ սիրելի, ընդ որ հաճեցայ.

Math. VIII, 9. ունիմ ընդ ինձ զինուորս · ասեմ ասա երթ և երթայ, և այլում թէ եկ՝ և գայ.

Math. VIII, 27. ոպպիսի ոք իցէ սա՝ զի և հովքն և ծով հնազանդին նմա.

Math. IX, 3. հայհոյէ դա (celui qui prétend te remettre tes péchés).

Le sens de *sa*, *da*, *na* est particulièrement voisin de celui de *ays*, *ayd*, *ayn*, quand ces pronoms servent à annoncer une proposition relative :

Ex. V, 2. ով է նա որում լուայց ձայնի նորա.

L. VIII, 21. մայր իմ և եղբարք իմ սոքա են որ զբանն Աստուծոյ լսեն և առնեն.

La ressemblance de sens de այն et de նա dans ce cas particulier ressort immédiatement de la comparaison de :

L. VIII, 12. որք առ ճանապարհաւն, այնոքիկ են որ լսենն և ապա.....

L. VIII, 14. իսկ որ ի մէջ փշոցն անկաւ, նոքա են որ...անպտուղ լինին.

Toutefois, la valeur anaphorique de *sa*, *da*, *na* est le plus souvent assez visible; elle est évidente quand la proposition relative précède, ce qui est le cas ordinaire; car on emploie de préférence *ays*, *ayd*, *ayn* pour annoncer une proposition relative qui suit (par ex. Math. V, 44) :

Math. V, 41. որ տարապարհակ վարիցէ զքեզ մղոն մի, երթ ընդ նմա և երկուս.

Math. V, 19. որ ոք լուծցէ...փոքր կոչեսցի... իսկ որ պահեսցէ... նա մեծ կոչեսցի...

Élisée V. զյք երթ ի խաւարին՝ երթ առ նոսա լոյսն ճշմարիտ.

b. Pronoms et adjectifs d'identité *soyn*, *doyn*, *noyn*.

Ces formes, qui sont tantôt pronoms et tantôt adjectifs, expriment l'identité; mais leur sens propre n'est pas celui de « le

même» du français dans la plupart des cas; souvent *soyn*, *doyn*, *noyn*, employés comme pronoms, servent à diversifier et préciser le langage, et tiennent une place qu'auraient pu occuper les anaphoriques *sa*, *da*, *na*; dans un grand nombre d'exemples, ces pronoms désignent les personnes ou les choses qui ont été nommées immédiatement auparavant. De plus, le sens démonstratif subsiste en général très net, et la traduction la plus exacte de *soyn*, c'est d'ordinaire «ce même» (avec une intensité de sens bien moindre, naturellement) :

Mc XIV, 9. *զոր արար դա խաւսեցաւ վասն յիշատակի դորին.*

L. VI, 14. *զՍիմովն զոր և Պետրոսն անուանեաց և զԱնդրէաս եղբայր նորին.*

Eznik II, 3. *յորժամ որդիքն եղեն, նոքա եղեն արուսրիչք..... և նոքին թաղաւորք.*

Élisée III, *զայս և առաւել քան զսոյն խաւսեցան.*

Comme *sa*, *da*, *na*, les formes de la série *soyn*, *doyn*, *noyn* servent souvent de corrélatifs à des relatifs :

Mc IV, 24. *որով չափով չափէք, նովքին չափեսցի ձեզ.*

Rom. II, 1. *դու զնոյն գործես որով դատիս.*

Le sens de «ce même» est parfois très intense :

Eznik II, 2. *նոքա ամենայն անշնչոց գշնէ կործեն և սոքա նոյն աւրինակ զնոյն խմանան.*

Quand *soyn*, *doyn*, *noyn* sont adjectifs, ils précèdent le substantif :

L. VII, 21. *ի նմին ժամու.*

Ex. VIII, 25. *զոհեցէք Աստուծոյ ձերում աստէն ի սմին երկրի.*

Eznik II, 3. *Հայեցեալ յազգն արիական ի՛ե իգասէր էր, ըստ նմին նորին մեղկ բարուցն նման աւրէնս կցկցեաց* (accord en cas mais non en nombre).

Eznik II, 11. *ի նոյն չուրս պիղծ ձձիքն ընդ սուրբ ձկունսն մնասնէցին* (absence complète d'accord, tenant à ce qu'ici *noyn* n'a aucune valeur démonstrative, et signifie seulement «le même»).

Les emplois de *sa*, *da*, *na* et *soyn*, *doyn*, *noyn* indiquent la parenté des deux séries; la comparaison des flexions met cette parenté en pleine évidence :

Sing.	nom. acc.	*na* (**no-a*)	*no-yn*
	gén.	*nor-a*	*nor-in*
	dat. loc.	*nm-a*	*nm-in*
	abl.	*nm-anē*	*nm-in*
	instr.	*nov-aw*	*nov-in*
Plur.	nom.	*nokh-a*	*nokh-in*
	acc. loc.	*nos-a*	*nos-in*
	gén. dat. abl.	*noc-a*	*noc-in*
	instr.	*nokh-awkh*	*nokh-imbkh*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sauf à l'ablatif singulier et à l'instrumental pluriel où la flexion intérieure, obscurcie par la phonétique, a été complétée à la fin du mot, ces formes se composent de deux parties : l'une fléchie, commune aux deux séries *na* et *noyn*, l'autre invariable, qui caractérise chacune des séries.

La partie invariable, *a*, ou plutôt *ay*, de *sa*, *da*, *na* a déjà été étudiée dans ces *Mémoires*, X, p. 136 et suiv. La partie invariable, *in*, de *soyn*, *doyn*, *noyn* n'est pas exclusivement propre à ces trois formes; elle se retrouve dans les adverbes : *astēn* (**aste-in*), *aysrēn* (**aysre- in*), *astst-in* de *ast*, *aysr*, *astust*, et dans les adverbes correspondants des deux autres personnes. En dehors de la série des démonstratifs, on peut citer encore : *inkhn-in* « lui-même », à côté de *inkhn* (même sens); les diverses formes de *amena-yn* « tout », nom. plur. *amenekh-in*, acc. plur. *amenes-in*, instr. sing. (employé adverbialement) *amenew-in*; *saka-yn*, *miangama-yn*, *noyn-žama-yn*; *isko-yn* (cf. *isk*); etc. Cet élément *-in* est une particule invariable et n'a rien de commun avec le suffixe *-ino-* qui sert à former des adjectifs (voir plus bas, p. 275). On songe naturellement à skr. *īm*; la conservation de la nasale finale dans un monosyllabe n'a rien de surprenant; cf. *khan* en regard de lat. *quam*; il est vrai que *noyn* forme à l'époque historique un mot unique, mais la flexion montre que la fusion de l'élément fléchi et de l'élément invariable est relativement récente. Toutefois ce rapprochement n'est pas sans présenter de graves difficultés : dans la plupart des cas, skr. *īm* est un pronom enclitique à l'accusatif, et M. Delbrück (*Altindische syntax*, p. 28) paraît disposé à croire que la particule *īm* n'est qu'un emploi particulier de ce pronom, ce qui exclurait le rapprochement avec l'arménien; si même on voit dans la particule *īm* un mot différent du pronom *īm*, il faut reconnaître que le sens de cette particule, qui répond à peu près au lat. *-cumque*, et son emploi ne coïncident pas avec le sens et l'emploi de la particule arménienne, sauf pourtant dans *iddn-īm*, *taddn-īm*, etc. On pourrait, d'autre part, expliquer arm. *-in* par un ancien **en*, parent du lat. *-em*, attesté par *eŏd-em*, *ĭd-em* (d'où *ī-dem*, etc.), du skr. *-am* des pronoms personnels (*tvám*, etc.), du gr. *-ω*, *-ων* (*ἐγώ*, *ἐγών*, etc.). Il est impossible de trancher la question [1].

La partie fléchie repose sur les thèmes arméniens *so-*, *do-* et *no-*. Le thème *do-* rappelle immédiatement skr. *ta-*, v. sl. *to-*, got. *þa-*, gr. *το-*. Le thème *so-*, à le supposer ancien, repose sur **k*$_1$*o-* qui serait à **k*$_1$*yo-* (lit. *βia-*, v. sl. *se-*) ce que skr. *ta-* est à *tya-*; on en peut rapprocher aussi osq. *exo*, ekak, etc. (v. Planta,

[1] Il faut indiquer aussi la difficulté présentée par certaines formes de génitifs singuliers et pluriels : *norun*, *noc̣un* (cf. *amenec̣un*, *bolorc̣un*).

Gramm. der osk. umbr. dial., II, 215 et suiv.). Quant à *no-*, ce que l'on en peut citer de plus voisin, c'est le thème v. sl. *ono-* lit. *ana-*, qui n'en diffère, en somme, que par le vocalisme radical (cf. P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.). Les démonstratifs rapprochés ici ont le sens peu intense qui convient pour expliquer l'emploi particulier pris par les formes arméniennes correspondantes.

3° Les adverbes de lieu.

Les exemples cités, p. 250, illustrent assez l'emploi de ces adverbes. Il suffira d'ajouter que l'union étroite des démonstratifs et des adverbes de lieu se traduit assez souvent par la substitution des uns aux autres. On lit :

Eznik II, 3. *զի Հշմարիտ է բանս յայտ անտի է զի . . .*
de même que *ուստի* tient la place d'un relatif.

Ibid. : *էր ոմն ի վեր քան զնա զաւրագոյն . . . ուստի ի նա փառքն Հասին.*

L'origine de ces adverbes est obscure La comparaison de *ast* et *and* montre que ce *t* et ce *d* reposent sur un i.-e. *t*; car le *t* de *ast* ne peut être issu de *dh*, et le *d* de *and* ne peut être issu de *d*; cf. peut-être quelques formes germaniques en *þ* et *đ*, chez Kluge, *Vorgesch. der altgerm. dial.*, §§ 296-298, p. 485 du *Grundriss der germ. phil.*, I². La ressemblance de v. irl. *and* « là » et de arm. *and* est donc fortuite. Au contraire, le *t* de *asti*, *ayti*, *anti* repose nécessairement sur un ancien *d*; cette finale *-ti* se retrouve dans *usti* « d'où »; on ne peut la rapprocher de *-de* du lat. *inde*, *unde* que si le *d* de ces formes est un ancien *d* indo-européen et que si, par suite, *inde* n'a rien à faire avec gr. *ἔνθα*, ce qui est probable, vu le parallélisme de *inde* et *unde*; le *i* final de *-ti* reste d'ailleurs inexpliqué. La finale *-r* de *aysr* et *aydr* a été rapprochée plus haut de celle de *ur* « où »; ces deux adverbes semblent formés sur les démonstratifs *ays*, *ayd*. A la 3° personne on a *andr* et non **aynr*. Pour se rendre compte de ce défaut de parallélisme, il convient de noter que *andr* ne signifie pas seulement « illuc », mais aussi « ultra » :

Eznik III, 10. *յայսմ վայրէ ոչ անդր մի ժառացի երթալ.*
Élisée V. *անդր քան զամենայն յաւխտանս.*

De même l'adverbe d'identité *andrēn* signifie « de nouveau » :

L. XXIII, 21. *և նոքա անդրէն ապաշակեցին.*

Il y a donc à la fois particularité de sens et particularité de forme : on peut dès lors se demander s'il faut tirer *andr* de **aynr*, en admettant une assez forte altération de la forme jointe à une modification du sens, ou si l'on ne doit pas plutôt, avec M. Hübschmann, chercher dans *andr* le même suffixe que présentent son

synonyme latin *ultrā* et d'autres formes indiquées par M. Kluge, *l. c.*, § 298, suffixe dont l'arménien ne possède, on le sait, aucun exemple certain (car *ənderkh* est douteux, voir Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 447). On s'expliquerait alors l'emploi de *andr* (au lieu de *and* attendu) dans des locutions telles que *i vałiw andr* « demain ».

Les adverbes d'identité : *astēn*, *andēn*, *aysrēn*, *aydrēn*, *andrēn*, ont toujours un *-ēn* final évidemment issu de *-e* + *in* : **aste-in*, etc. (pour *ē* de *e* + *i*, cf. *elē* de **ele-i*, *elēç* de *ele-iç* en regard de *gti*, *gtiç* et *berē* de **bere-i* en regard de *ałay*); le même *e*, terminant les adverbes, se retrouve dans *ure-kh*, *uste-kh*, *erbe-kh*. On ne saurait déterminer dans quelle mesure cet *e* a été la terminaison générale des adverbes avant la chute des voyelles finales, et dans quelle mesure il est le produit d'actions analogiques postérieures.

4ᵇ Les articles personnels *-s*, *-d*, *-n*.

Ces articles ont deux caractères essentiels :

a. Ils sont absolument invariables.

b. Ils sont enclitiques.

Par là, *-s*, *-d*, *-n* rappellent plutôt les particules démonstratives *ci* et *là* que l'article du français : d'où l'emploi de l'article avec *ays*, *ayd*, *ayn* : բառս այս est assez exactement comparable au français *cette parole-ci*.

Le caractère invariable des articles *-s*, *-d*, *-n* ne se justifie que s'il s'agit d'anciennes particules. La perte de la flexion serait énigmatique si l'on partait d'anciennes formes fléchies : elle ne s'expliquerait pas phonétiquement, car les formes de la flexion arménienne des démonstratifs, aussi bien que celles de la flexion indo-européenne — qu'on pourrait supposer avoir été conservées dans ce cas particulier —, comportent des éléments qui ne pouvaient tomber entièrement; elle ne s'expliquerait pas non plus par les habitudes syntaxiques de l'arménien, car, si l'adjectif précédant le substantif est le plus souvent invariable, l'adjectif qui le suit s'accorde toujours; les démonstratifs ne prennent même, on l'a vu, que fort peu de part au caractère invariable de l'adjectif précédant le substantif.

Puisque *-s*, *-d*, *-n* sont d'anciennes particules invariables, on ne saurait être surpris de voir ces « articles » déterminer non seulement des noms, mais aussi, très souvent, des propositions subordonnées. L'article se place alors immédiatement après le premier mot (ou groupe de mots) accentué indépendant qui suit le relatif, quel que soit ce mot : on sait que les particules enclitiques indo-

européennes venaient immédiatement après le premier mot accentué de la phrase.

L. I, 35. *որ ծնանելոցն է ի քէն՝ սուրբ է.*

L. IV, 17. *եգիտ զայն տեղի յորում գրեալ էր.*

L. VI, 27. *ձեզ ասեմ որ լսէք.*

L. VIII, 18. *այր գուցէ տացի նմա և այր ոչն գուցէ և զոր կարծէն թէ ունիցի բարձցի ի նմանէ.*

L. VIII, 57. *մի ումեք ասեր որ ինչ եղեւն* (*ինչ* est rattaché à *որ*).

L. IX, 32. *պետրոս և որ ընդ նմայն եբեն.*

L. X, 16. *որ ինձ լսէ՝ լսէ այնմիկ՝ որ զիս առաքեաց.*

Rom. VI, 10. *որ մեռաւն... որ կենդանի է.*

Ex. VIII, 31. *արար Տէր որպէս և ասացն Մովսէս* (*և* est rattaché à *որպէս*).

Eznik II, 6. *որ այնչափ հզաւր և խմաստուն* (les deux adjectifs forment un ensemble) *էր...*

Eznik II, 10. *զի որ Ձշմարիտ Աստուածն է..... ունի* (l'article s'ajoutant au groupe formé par l'adjectif et le substantif est mis à la suite du substantif, suivant la règle générale; voir plus bas, p. 263).

On notera l'exemple suivant :

Galat. V, 14. *ամենայն աւրէնք ի միում կատարեալ, ի սիրեացեան զընկեր քո իբրև զանձն քո.*

La forme principale des particules indo-européennes tirées des racines pronominales est celle en *-e*; mais de cette forme on a tiré plusieurs autres, ainsi, à côté de skr. *ha*, gr. *-θε* (*εἴ-θε*), v. sl. *že*, on a lit. *gi*, v. sl. *ži* et lit. *gu* (surtout pour les interrogations, cf. skr. *u* et *nú*, got. *u*, lit. *baũ*), v. sl. *gŭ*, dans *ne-gŭ-li* (cf. Prellwitz, *Bezz. beit.*, XXII, 78, n.); à côté de *que* (*quisque*), le latin a *cum* (*quī-cum-que*) et *quam* (*quisquam*). La chute des finales arméniennes ne permet pas de déterminer si *-s*, *-d*, *-n* sortent de la forme principale ou de quelque forme dérivée. C'est sous le bénéfice de cette réserve qu'on peut indiquer les rapprochements suivants :

-s, cf. lat. *-ce* (*hoc-ce*, *sic-ci-ne*, *tun-c*, etc.), got. *-h* (*sah*; ce *-h* doit, à cause du sens, être bien distingué du *-que* de lat. *quisque*, dont on l'a trop souvent rapproché), lit. *βe* (cf. *eĩk-β*), gr. *κε*;

-d, cf. la forme accentuée arm. *the* (dans ces *Mémoires*, IX, 154) et lat. *te* (dans *tu-te*, *-p-te*), *tum*, *tam*, lit. *-t* (*be-t*, *ne-t*, *idan-t*) — skr. *tú*;

-n, cf. thessal. *νε* (*τόνε*, *τάνε*; Hoffmann, *Gr. dial.*, II, 557); lat. *ne*, *num*, *nam*; lit. *nei* « comme »; v. sl. *no*, *nŭ*; skr. *na* « comme », *nú*, etc. (cf. P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.); zd *nā* dans *kasnā* « qui? ».

Ces particules servaient d'abord à déterminer une phrase tout entière, et cet usage a partiellement subsisté en arménien; puis elles se sont réduites à ne déterminer qu'un des mots de la phrase : c'est ainsi que le grec τε sert encore chez Homère à indiquer la valeur générale de toute une phrase, mais que son correspondant latin *que* ne donne plus la valeur générale qu'à des mots isolés : *quisque*, *plērique* (voir plus bas, p. 271, la note sur lat. *plērique*).

Cette origine des articles arméniens permet de comprendre un peu mieux les règles relatives à la place occupée par *-s*, *-d*, *-n* dans les divers cas qui peuvent se présenter : quand on est en présence d'un groupe de mots, l'article appartient à l'ensemble du groupe et s'attache à l'un des mots suivant des règles fixes.

Si deux mots coordonnés forment un groupe uni, de manière à n'avoir qu'un article, c'est au premier mot que s'ajoutent les enclitiques *-s*, *-d*, *-n*, conformément à l'usage indo-européen :

L. v, 21. սկսան խորհել դպիրքն և փարիսեցիքն (οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι).

L. IX, 12. շուրջ ի գիւղսն և յայգարակս.

Cependant un nom de nombre composé de plusieurs mots est tenu pour *un*, et l'article tombe sur la fin du groupe :

L. X, 17. դարձան եւթանասունն և երկուքն.

La tendance générale à placer l'article immédiatement après le premier mot accentué du groupe est limitée par deux règles particulières :

a. — Dans le groupe formé par un génitif et un substantif, l'article est attaché en principe au génitif, soit que celui-ci précède, soit qu'il suive; l'article se rapporte à l'ensemble du groupe :

L. XXII, 59. և ասէ ցեկեալսն ի վերայ նորա, ցքահանայապետսն և ցիշխանս տաճարին և ցծերսն.

L. I, 11. ընդ աջմէ սեղանոյ խնկոցն.

L. V, 17. փարիսեցիքն և աւրինացն վարդապետք նստեին.

Rom. VIII, 2. աւրէնք հոգւոյն կենաց ի Քրիստոս Յիսուս ազատեցին զիս և յաւրինաց մեղացն և մահու (article joint au premier des deux génitifs du groupe).

On lit cependant devant des abstraits :

Math. XXIV, 14. աւետարանս արքայութեան et 15 ի տեղւոջն սրբութեան.

Mc II, 26. կշռոյն զառաջաւորութեան.

Rom. VIII, 15. ոչ աւէք կշռգին ծառայութեան վերստին յերկիւղ այլ առէք կշռգին որդեգրութեան.

L'article s'attache au substantif si le génitif est celui d'un nom propre :

L. I, 32. *տացէ նմա տէր Աստուած զաթոռն Դաւթի.*

L. XXIII, 3. *դու ես թագաւորն Հրէից;*

ou celui d'un démonstratif ou d'un possessif :

L. XXIII, 23. *և գլուխանային բարբառքն նոցա.*

L. XXII, 66. *և հանին ածին զնա յատեանն խրհրդոց.*

Math. XXIII, 26. *սրբեա նախ զներքինն բաժակին և զկաւատակին, զի լինիցի և արտաքինն նոցա սուրբ.*

β. — Dans le groupe formé par un adjectif et un substantif, c'est le substantif qui porte l'article, qu'il précède ou qu'il suive :

L. I, 59. *յաւուրն ութերորդի.*

L. V, 37. *գինին նոր զտիկան հինս.*

L. V, 7. *լցան երկոքին նաւքն.*

Ex. IV, 8. *եթէ . . . ոչ լուիցեն ձայնիւ առաջնոյ նշանին հաւատասցեն քեզ ձայնիւ երկրորդի նշանիդ.*

Élisée V. *յանցաւոր և ի մնհկանացու թագաւորէն.*

Comme dans le cas précédent, l'article évite les noms propres; il tombe sur l'adjectif se rapportant à un nom propre :

Élisée V. *մեծն Վաղգան.*

Ibid. *ի սուրբ ընկերացն ի մեծէն Յովսեփայ և յամենայն մեծամեծացն.*

Mais il ne faut pas voir nécessairement une exception dans

Mc IX, 24. *Համբդ և խուլ այս* « ô esprit muet et sourd »,

car ce vocatif forme comme une proposition isolée sur le premier mot de laquelle tombe l'article; on pourrait même soupçonner ici une trace de l'ancien nominatif atone et enclitique du pronom de 2e pers. **tu* (cf. plus haut, p. 245).

Toutefois, si l'on veut attirer l'attention sur l'adjectif, c'est à lui qu'on attache l'article. Ainsi :

Math. XX, 24. *և լուեալ տասանցն, բարկացան ի վերայ երկուցն եղբարցն* (l'essentiel est ici l'opposition des « dix » et des « deux »).

Math. XXII, 37. *այս է մեծն և առաջին պատուիրան* (on notera que l'article tombe sur le premier des deux adjectifs du groupe).

Dans le groupe formé d'un adjectif, d'un substantif et d'un génitif, c'est le génitif qui, en vertu des deux règles générales, reçoit l'article.

Élisée V. *զանաւթէն Հրաման թագաւորին.*

Il est difficile de voir d'où provient la différence de place de l'article dans le cas du génitif et dans celui de l'adjectif, difficile aussi de saisir pourquoi les noms propres ont un traitement particulier. On notera seulement, à propos de ces derniers, qu'ils

reçoivent rarement l'article pour eux-mêmes, bien qu'on trouve des exemples de cet emploi :

Eznik II, 1. Որմիզդ և Արհմն յղեցան յարգանդի հաւր (մաւր mss.) իւրեանց, Որմիզդն ի յաշտն առնելոյ և Արհմն⟨ն⟩ յերկուանալոյ անտի.

L'article arménien étant une simple particule, il n'est pas surprenant qu'il soit remplacé par les adverbes de lieu près du locatif, de l'accusatif et de l'ablatif. Le locatif est alors suivi de *ast*, *aydr*, *and*, l'accusatif de *aysr*, *aydr*, *andr*, l'ablatif de *asti*, *ayti*, *anti*. Au sens propre, cette substitution est de règle :

L. III, 2. յանապատի անդ..

Ex. VIII, 20. նա ելանէ ի ջուր անդր.

Mc v, 8. ել այսդ պիղծ ի մարդոյ այտի.

Au sens figuré, la même substitution a lieu assez souvent :

Mc XII, 12. երկեան ի ժողովրդենէ անտի.

Mc XIV, 2. ի տաւնի աստ.

Rom. III, 21. վկայեալ յաւրինաց անտի և ի մարգարէից.

Gen. XXXVII, 20. ի մի ի գբոց աստի.

L'équivalence de l'article et de l'adverbe ressort des exemples où l'on a employé l'article pour éviter la répétition de l'adverbe :

Gal. IV, 22. Աբրահամու երկու որդիք էին, մի յաղախնոյ անտի և մի յազատէն.

Rom. III, 27. յորո՞ց աւրինաց, ի գործո՞ց անտի. ոչ, այլ ի հաւատոցն աւրինաց;

ou de ceux où l'adverbe était impossible avec l'un des membres de phrase :

Eznik II, 4. մինն ի հազարամեայ յաշտն առնելոյ հաւլիւ լինէր և միւսն յառժամայն յերկուանալոյ անտի.

Les adverbes d'identité ont, dans quelques cas, un emploi tout à fait analogue, mais qui ne peut être rapproché de celui des articles :

L. I, 15. անդստին յորովայնէ.

Ex. VIII, 25. աստէն ի սմին երկրիս.

Le caractère démonstratif de l'article arménien est resté très visible dans son emploi. Tout substantif n'est pas accompagné d'un article en arménien, comme il l'est en français, en anglais ou en allemand; l'article arménien ne s'emploie même pas toujours là où l'on trouve l'article grec : L. IX, 22, le texte grec a l'article partout, l'arménien nulle part.

Souvent *-s*, *-d*, *-n* renvoient à ce qui précède :

L. I, 11. երեւեցաւ նմա հրեշտակ Տեառն..... 13. ասէ ցնա հրեշտակն Տեառն (Տէր est considéré comme un nom propre).

Ou bien ils renvoient à quelque chose de connu et de présent à l'esprit des interlocuteurs :

L. v, 33. *ընդ-ի՛ր աշակերտսքն Յովհաննու պահեն սահ.....*, *նոյնպէս և փարիսեցւոցն և քոյքդ ուտեն և ըմպեն.*

L. xx, 25. *տուք զկայսերն կայսեր և զԱստուծոյն Աստուծոյ.*

(On ne doit pas attribuer la présence de l'article à la nécessité d'exprimer « à celui », car on lit : Ex. ix, 34. *Ծանրացոյց զսիրտ իւր և զծառայից իւրոց*). Ils servent souvent aussi à marquer une opposition :

L. i, 60. *պատասխանի եւս մայրն նորա...* 62 *ակնարկեին հաւրն նորա.*

Rom. i, 25. *պաշտեցին զարարածս և ոչ զարարիչն.*

L. iii, 17. *որոյ հեծանոց ի ձեռն իւրում սրբել զկալ իւր և ժողովել զցորեանն ի չտեմարանս իւր և զյարդն այրեցէ.*

Le fait qu'un substantif est employé avec une valeur générale ne suffit pas à provoquer l'emploi de l'article. Du reste, un mot ne reçoit pas l'article par le fait seul qu'il est déterminé; on en a la preuve par ceci que beaucoup d'accusatifs pourvus de la préposition z qui est préfixée seulement aux accusatifs déterminés ne sont pas accompagnés de l'article :

L. i, 17. *դարձուցանել զսիրտս հարց յորդիս և զանհաւանս յիմաստութիւն արդարոց* (le grec n'a pas d'article dans cette phrase).

L. i, 31. *կոչեցես զանուն նորա Յիսուս* (grec τὸ ὄνομα).

L. ix, 1. *բժշկել զհիւանդութիւնս* (guérir les maladies, en général).

En revanche, on trouve l'article au vocatif, là où ni le grec, ni le français n'emploient d'article :

L. i, 3. *կամ երկն... կարգաւ գրել քեզ քաջդ Թէոփիլէ.*

L. i, 28. *ուրախ լեր բերկրեալդ Տէր ընդ քեզ.*

En somme, l'article arménien a un emploi très différent de l'article grec; par exemple, il ne joue aucun rôle lorsqu'il s'agit de donner la valeur substantive à un adjectif ou à un infinitif. Le sens démonstratif est resté plus visible, l'usage purement grammatical a pris moins d'importance. C'est pourquoi l'article arménien est moins fréquemment employé. Le fait que *-s*, *-d*, *-n* comportent nécessairement une indication de personne contribuait, du reste, à maintenir une certaine intensité de la signification.

D'après ce qui précède, l'arménien distingue trois cas : 1° Détermination, avec sens légèrement démonstratif : emploi des articles personnels postposés *-s*, *-d*, *-n*. — 2° Détermination (souvent très faible, par ex. : *զայր ոչ գիտեմ* L. i, 34), sans indication démonstrative : l'accusatif est précédé de la préposition z quand il sert de complément direct. — 3° Indétermination pure et simple :

l'accusatif complément direct n'a pas la préposition *z*. Diverses nuances d'indétermination peuvent aussi être spécialement indiquées par certains petits mots dont l'un au moins, *mi* « un »; est devenu un véritable article, et dont il y a lieu, par suite, de dire quelque chose ici.

a. — *mi* « un ».

L'article *mi* « un » n'est autre chose que le nom de nombre connu; mais il s'en distingue d'ordinaire de deux manières : par la place qu'il occupe, après le nom auquel il se rapporte, et par l'accentuation : il est enclitique, ainsi que l'établit la forme moderne մը des dialectes occidentaux (dont la langue littéraire est celle de Constantinople). Toutefois on trouve aussi, beaucoup plus rarement, *mi* non enclitique précédant le nom, type qui a persisté dans les dialectes orientaux (langue littéraire de Tiflis), ainsi :

Math. XIII, 46. գտեալ մի պատուական մարգարիտ.

L'article *mi* sert à isoler entre les autres une personne ou une chose non encore indiquée, et non connue; on ne saurait dire qu'il soit proprement la marque de l'indétermination; car il n'est pas plus nécessaire pour marquer l'indétermination que *-s*, *-d*, *-n* pour marquer la détermination; ainsi :

L. I, 31. ծնցես որդի « tu enfanteras un fils ».

D'autre part, un nom à l'accusatif peut tout à la fois être précédé de la préposition *z*, qui ne s'attache qu'à l'accusatif déterminé, et être suivi de *mi* :

L. V, 18. արք բերեին... զայր մի որ էր անդամալոյծ.

L'article *mi* ne s'est pas assez écarté de son origine pour que le sens de « un » ne soit pas resté sensible dans tous les exemples :

L. II, 44. առաք միոյ ճանապարհ (le sens est très fort).

L. IV, 5. Հանեալ վնաս ի լեառն մի բարձր.

L. IV, 13. առ ժամանակ մի « pour un temps ».

L. VII, 38. բերեալ շիշ մի իւղոյ ալնուի.

L. IX, 10. ի տեղի անապատ քաղաքի միոյ որում անուն էր...

L. X, 31. դէպ եղեւ քահանայի միոջ իջանել.

Le sens d'isolement est mieux rendu encore par les deux tours :

L. V, 17. և եղեւ ի միում աւուրց.

L. V, 12. ի հասանելն նորա ի մի ի քաղաքացն.

b. — *omn* « un (certain) ».

Le mot *omn*, qui se dit seulement des personnes, s'oppose à

mi, en ce qu'il sert à marquer l'idée de « un certain, un quelconque »; *omn* peut même servir à ajouter cette idée à *mi* :

Mc XII, 28. *մի ոմն ի դպրացն*.

Le sens de *omn* employé comme pronom est « quelqu'un » :

L. IX, 8. *վասն ասելոյն յոմանց*.

L. IX, 57. *ասէ ոմն ցնա*.

I Cor. VII, 7. *իւրաքանչիւր ոք իւր շնորհս ունի յԱստուծոյ ոմն այսպէս և ոմն այնպէս*.

Quand il est adjectif, il peut se traduire en français par « un », en tant que *un* est simplement l'article marquant indétermination; il suit d'ordinaire le nom :

L. VII, 16. *մարգարէ ոմն մեծ յարուցեալ է ի միջի մերում*; mais il le précède aussi assez souvent.

L. VII, 41. *երկու պարտապանք էին ուրուն փոխատուի*.

Mc XIV, 51. *և ոմն երիտասարդ հետեւեր էրթայր նորա*.

Les nuances que permet de rendre l'opposition de *mi* et de *omn* sont subtiles :

L. X, 38. *եմուտ ի գիւղ մի* (l'un des villages de la région que parcourt Jésus) *և կին ոմն* (une femme) *անուն Մարթա ընկալաւ զնա*... 39. *Նորա էր քոյր մի* (une sœur qu'on isole pour la mettre en évidence dans le récit) *որում անուն էր*...

Au premier abord, il semble que *omn* n'admette qu'une explication : le parallélisme des flexions de *omn* et de *okh* (gén. *urumn* et *urukh*; dat. *umemn* et *umekh*; etc.) et des adverbes *uremn* (par ex. Job, III, 1. *առ ուրեմն*), *erbemn* et *urekh*, *erbekh* engage à couper *o-mn*, et à voir dans *-mn* une particule, dans *o-*, le thème qui sert en arménien d'indéfini et d'interrogatif comme i.-e. **k*^{w}*o-*, d'où il est sans doute issu. Il convient cependant d'envisager une autre possibilité : à la différence de *okh*, l'indéfini *omn* a un pluriel, *omankh*, et ce pluriel a l'une des formes normales des pluriels de thèmes en *-n-*; d'autre part, le sens suggère un rapprochement avec got. *sums*, qui est exactement synonyme (par ex., J. XI, 1, got. *wasuh þan sums siuks Lazarus*; arm. *էր ոմն հիւանդ Ղազարոս*); pour la forme, *omn* peut très bien répondre à un autre mot de même famille, got. *sama* « lui-même » : l'*o* est conservé pour la même raison que dans *otn* (cf. ces *Mémoires*, VIII, 156); pour le sens on peut rapprocher aussi le thème grec bien connu *ὁμο-*, etc. Si l'on admet cette étymologie, on est obligé de voir dans la flexion *urumn*, etc. une série de formes analogiques de celles de *urukh*, etc.; de même on tiendra *imn* pour refait sur *i-* d'après *omn* :

Élisée V. *չհնեցին և վկայարանս իմն անուանեցաւ*.

Du reste, cette forme *imn* n'est pas fléchie et ne se distingue

pas essentiellement de *inč* pour le sens; rien n'oblige à l'expliquer directement.

c. — *okh.*

L'emploi de *okh* répond assez exactement à celui de skr. *kás*, *káça*, *káçcit*, *káçcaná* (voir Delbrück, *Vergl. syntax*, I, p. 511 et suiv.). Cet indéfini ne se rencontre que dans certaines conditions, qu'il est facile d'illustrer pour le cas où il est pronom :

α. — Dans les propositions négatives :

L. I, 61. *ոչ ոք է յազգի քումմ որոյ . . .*

L. IX, 21. *պատուիրեաց մի ումեք ասել զայն.*

C'est sans doute d'une manière artificielle et littéraire que Eznik oppose *okh* à *oč okh* :

II, 5. *Ջրուանն չէր միանչեւոր այլ յումեքէ եղեալ.*

β. — Dans les propositions interrogatives :

L. IX, 18. *զո՞ ոք ասեն զինէն ժողովուրդքն թե իցեմ.*

I Cor. VI, 1. *իշխէ՞ ոք ի ձէնջ.*

Eznik II, 3. *Ջրուանն . . . կատարեա՞լ ոք էր թե անկատար.*

γ. — Dans les propositions conditionnelles :

L. IX, 23. *եթե ոք կամի զինի իմ գալ.*

δ. — Dans les propositions relatives :

L. VI, 30. *զոր ինչ հանէ ոք ի քէն մի պահանջեր.*

L. IX, 48. *որ ոք ընկալցի զմանուկս զայս . . . զիս ընդունի.*

Gen. XXXIII, 10. *այնպէս տեսի զերեսս քո որպէս ոք տեսա- նիցէ . . .*

ε. — Après *iwrakhančiwr*, *amenayn mi* (cf. gr. *ἕκαστός τις*, *πᾶς τις*, *εἷς τις*, et aussi Ṛgveda, IX, 29, 5) :

L. IV, 41. *նա իւրաքանչիւր ումեք ի նոցանէ դնէր ձեռս.*

Mc XV, 6. *ըստ տուընի արձակէր նոցա զմի ոք զկապեալ զոր ինքեանք խնդրեին.*

ζ. — Avec *haziw*, *therews* :

Rom. V, 7. *վասն արդարոյ հազիւ ոք մեռանիցի այլ վասն բարւոյ թերեւս համարձակիցի ոք մեռանել.*

On trouve de même les adverbes *urekh*, *ustekh*, *erbekh* :

Eznik II, 3. *ոչ երբեք ի միջոչ աղբերէ երկու բղխմունք ելա- նեն.*

Ibid. *չև ուրեք որդի ի միջի.*

Ibid., II, 5. *միթե կասկած ինչ ուստեք էր նմա.*

L'emploi de *okh* comme adjectif est moins fréquent, mais il se rencontre à peu près dans les mêmes conditions :

L. VII, 39. *սա թե մարգարէ ոք էր, ապա գիտէր.*

I Cor. VII, 12. *եթե ոք եղբայր կին ունիցի անհաւատ,..... մի թողցէ զնա.*

L. IX, 18. *զի՞ ոք ասեն զիս էն ժողովուրդքն թե իցեմ*: 19 *եւ նոցա պատասխանի տուեալ ասեն · զՅովհաննէս Մկրտիչ և այլք զԵղիա. իսկ այլք թե մարգարէ ոք յառաջնոցն յարեաւ* (proposition subordonnée, comparable au cas *δ*, propositions relatives).

L'adverbe *urekh* sert d'article indéfini près d'un locatif, avec moins de restrictions :

L. XI, 1. *և եղեւ ի տեղւոջ ուրեք կալ յաղաւթս.*

L'emploi libre de *omn* dans les propositions principales affirmatives et l'emploi de *okh* défini par les exemples cités ici s'opposent nettement; ce contraste s'explique bien par la différence d'origine supposée plus haut, p. 267.

L'indéfini *okh* est formé par la juxtaposition de l'indéfini et interrogatif *o*, et de la particule *-kh*. Cette particule a été rapprochée de gr. *τε*, lat. *que*, skr. *ca*, etc. dans ces *Mémoires*, VIII, 281; M. Hübschmann met en doute ce rapprochement, *Arm. gramm.*, I, 502; mais, d'une part, le sens et l'emploi coïncident rigoureusement; de l'autre, *kh* est le représentant régulier de i.-e. *k*; M. Hübschmann paraît tenir arm. *k* pour le représentant normal de i.-e. *k*, mais aucun de ses exemples n'est probant: le *-kn* de *jukn*, *mukn*, *armukn*, *unkn* est d'origine inconnue. Dans *akn* « œil », *k* sort de *k*, mais il est devant *n*, et l'on sait que, devant *n*, les occlusives ne présentent pas, en germanique, les formes ordinaires; au surplus, *akn* a pu subir l'influence de *unkn* « oreille » et des autres mots en *-kn*. Le *-k* de *anjuk* rappelle celui de v. sl. *azŭkŭ*, mais tous les adjectifs, thèmes en *-u-*, ont reçu en slave le suffixe *-ko-*; c'est un fait proprement slave, et il n'est pas légitime, par suite, de rapprocher directement arm. *anjuk* de v. sl. *azŭkŭ*; il ne faut parler que du suffixe arm. *-ko-*, or ce suffixe peut reposer sur i.-e. *-*ĝo-*; i.-e. **-ko-* a dû donner arm. *-kho-* qu'on a en effet dans *bari* : *barwokh* « bon »; le mot *bok* appelle la même observation que *anjuk*. Le seul traitement de *k* dont on ait des exemples sûrs est *kh*, garanti par *elikh* = ἔλιπε et *-kh* = *τε*; on peut ajouter *kherem*, cf. *χείρω* (Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 503); *khan*, cf. lat. *quam*; *-kho-* de *barwo-kh* « bon », cf. skr. *-ka-*; *kharšem*, cf. skr. *kṛṣáti* (avec le même traitement arménien de i.-e. *rs* que dans *garšim* et *tharšamim*); *khēn*, cf. *ϖοινή* (ces deux derniers ne pouvant être empruntés à l'iranien, en vertu de la remarque faite dans ces *Mémoires*, VIII, 280 n. et suiv.; ni le sens ni la forme n'imposent, ni même n'indiquent un emprunt); *thakhtim*

(v. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 448 et suiv.); ***khalem*** «je cueille» (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 297); *khalç* «faim», cf. lit. *álkti*, v. sl. *alkati*, *lakati* «avoir faim» (ce rapprochement, très séduisant, ne se laisse pas justifier dans le détail; cf. v. sl. *kamy* en regard de lit. *akmŭ*?); *khil*, gén. *khli*, instr. *khlaw* (thème i.-e. **kēlā-*) «δράξ» rappelle skr. *karás* «main», *karásnas* «avant-bras». Si l'on rapproche *hak-* «ἀντι-» (dans *hakakay*, *hakaṙak*, etc.) de v. sl. *pako*, skr. *ápāk*, on identifiera donc arm. *k* avec *g* de la forme employée en sanskrit devant toute sonore, voyelle ou consonne, initiale du mot suivant, *ápāg*, de même que le *p* de arm. *apa* et *hup* répond au *b* de lat. *ab* et *sub* (voir ces *Mémoires*, IX, 372 n.); c'est le *kh* de *artakhs*, *nerkhs*, qui pourrait répondre au *k* sanskrit du type *ápāk*; cf. aussi peut-être arm. *nkhthim* «ἐκλείπω», *nkholim* «je dépéris, je sèche» et skr. *nīcá-*, v. sl. *nicĭ*.

Pour les choses, on emploie *ikh* qui est formé avec *i-* comme *okh* avec *o-* : cette différence entre les personnes et les choses est à peu près la seule trace du neutre qui subsiste en arménien (cf. v. sl. *kŭto* et *čĭto*).

Les formes des cas obliques, *irikh*, *imikh*, *iwikh* sont employées de même que *okh* :

J. I, 46. *Իսկ ի Նազարեթէ մարթ ինչ իցէ բարւոյ իմիք լինել.*

Rom. III, 9. *Ի՞ւ իւիք առաւել իցեմք . . . ապաքէն և ոչ իւիք.*

Eznik II, 3. *Մինչ չէրն ինչ չէր իմիք թագաւոր քանզի և ոչ արարիչ իրիք էր.*

L. X, 41. *զբազում իւիք զբաղեալ ես* (cf. l'emploi avec *amenayn*).

Le nominatif et accusatif *ikh* ne s'emploie que dans *čikh*, composé de la négation *č-* et de *ikh* :

L. VIII, 17. *չիք ինչ ծածուկ որ ոչ յայտ լիցի.*

Dans les autres emplois, on trouve toujours *inč* :

L. VIII, 39. *քարոզէր զոր ինչ արար նմա Յիսուս.*

Mc IV, 11. *Նոցա որ արտաքինքն են ամենայն ինչ առակաւ լինի.*

J. II, 5. *որ զինչ ասիցէ ձեզ արասջիք* (l'auteur insiste sur l'indétermination).

J. III, 11. *զոր ինչ գիտեմք խօսիմք* (l'auteur insiste sur l'ensemble «ce que nous savons»).

Rom. III, 5. *միթէ անիրաւ ինչ է Աստուած.*

L. IV, 35. *ոչ ինչ վնասեաց նմա.*

Mais *inč* est aussi pour les choses l'indéfini correspondant à *omn* pour les personnes :

L. VI, 9. *Հարցից ինչ զքեզ.*

L. VIII, 11. *առակս այս ինչ է*

Conclusion.

On voit, par cet exposé sommaire, de combien de moyens dispose l'arménien pour déterminer les mots, et combien rigoureux et symétrique est le système qu'il a institué. C'est de l'emploi exact de toutes ces ressources que résulte la clarté d'une phrase arménienne; et les auteurs qui, comme les traducteurs de l'Évangile, comme Eznik, comme Elisée, s'en servent d'une manière constante et précise donnent ainsi à leur style une vie et une expression qui font une grande partie de leur charme. A ce point de vue, il ne semble pas qu'aucune autre langue indo-européenne surpasse, ou même égale l'arménien : le développement qu'ont pris les moyens de détermination est comme une compensation des pertes que la langue a faites à d'autres égards.

Note sur lat. *plērīque*.

M. Delbrück, trompé sans doute par le skr. *caná*, a posé d'une manière inexacte le sens de l'original indo-européen de skr. *ca*, gr. τε, lat. *-que*, etc. dans sa *Vergleichende syntax*, II, 511. Il y voit une particule servant à renforcer le mot qui précède. L'étymologie suffirait à elle seule pour révéler l'erreur : cette particule appartient évidemment à la famille de l'indéfini et interrogatif : skr. *kas*, lat. *quis*, etc.; c'est la particule en *e* formée sur le même modèle que **ne*, **te*, **k*$_1$*e*, étudiés plus haut p. 261, et que skr. *ha*, v. sl. *že*, gr. *-θε* (de εἴθε) — lat. *ue*, gr. Fε (du thème **u-*, indiquant l'objet le plus éloigné), — lit. *be* dans *be-t* — lat. *-pe* (dans *quip-pe* par exemple), cf. lit. *-p*, — gr. δε, cf. lat. *-dam* (dans *quidam*). Le sens ancien est conservé dans la langue homérique où τε est librement employé pour donner à une phrase quelconque une valeur générale et indéfinie :

O 203 ἦ τι μετασπρέψεις; σπερπαὶ μέν τε φρένες ἐσθλῶν.
Z 146 οἵη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν,
φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει, Fέαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη.

On trouvera une liste très longue d'exemples de ce genre chez Monro, *An homeric grammar*^{2}, p. 301 et suiv. Après Homère, cet emploi libre de τε disparaît; il ne subsiste plus que des locutions où τε est resté fixé à un mot précédent, par exemple : οἷός τε, ὥστε. Le développement que l'on peut suivre ainsi en grec dans la succession historique des textes s'est produit également ailleurs, mais avant l'époque historique.

Ainsi, en latin, *que* n'est plus employé librement comme son

correspondant τε chez Homère. Mais on a *quisque* qui signifie « chacun », *uterque* « l'un et l'autre », *ubique* « en tous lieux », *quandoque* (*quandoc*) « parfois », etc.; la forme *quisque* résulte d'un emploi libre plus ancien, dans des phrases pareilles à la suivante :

I 632 καὶ μέν τίς τε κασιγνήτοιο Φονῆος
ποινὴν ἢ Ϝοῦ παιδὸς ἐδέξατο τεθνηῶτος.

On expliquera de même skr. *káçca*, arm. *okh*, got. *hwazuh*, etc., ou lat. *nec*, osq. *nep*, ombr. *neip* (von Planta, *Gramm. der osk. umbr. dial.*, II, 468 et suiv.), got. *nih*. Après l'indéfini et après la négation, l'emploi fixé de **k*ʷ*e*, se trouvant dans plusieurs langues, pourrait être attribué à la période indo-européenne, bien que l'état de choses homérique enlève à cette hypothèse toute vraisemblance. Mais le latin a un mot qui suppose nécessairement un ancien emploi libre de *que* comme indéfini, c'est *plērīque* « la plupart » (cf. *plērumque*) : la valeur indéfinie de *plērīque* tient tout entière à la particule *que*; elle appartenait primitivement à l'ensemble de la phrase, puis, avec le progrès de la fixation de la forme, elle a fini par ne plus appartenir qu'au seul mot *plērīque*. — On retrouve encore l'indéfini *que*, plus ou moins dépouillé de son sens propre, dans *dōnique*, *dōnec*, et dans *itaque*[1], *namque*, *atque* (*ac*), peut-être aussi dans *ūs-que* (cf., pour la forme, skr. *ácchā*, de i.-e. **ats-k*ʷ*e*, où **ats* serait à rapprocher de lat. *ad-*, etc.?).

Si l'hypothèse présentée dans ces *Mémoires*, X, p. 135 n., est exacte, v. sl. *aśte* fournit une autre trace de l'emploi libre de i.-e. **k*ʷ*e*; cet emploi serait exactement comparable à celui de skr. *ca*, au sens de « si » (cf. Delbrück, *Altindische syntax*, 329 et suiv., et 475) et à celui de lat. *que* dans *absque me esset* « *si sine me esset* ». — La particule *-ki*, qui caractérise l'impératif lituanien, est sans doute à **k*ʷ*e* ce que lit. *gi* = v. sl. *žĭ* est à v. sl. *že*, mais le sens indéfini n'y est nullement visible.

En arménien, on peut se demander si *apakhēn* ne doit pas être rappelé ici. On y reconnaît aisément, d'une part, *apa* « ensuite », de l'autre, *-in*, qu'on a dans *noyn*, *astēn*, *inkhnin*, etc. Il reste *-khe-*. Or *apakhēn* est traduit dans le dictionnaire de Venise : *πάντως*, *omnino*; la valeur indéfinie de ce mot s'expliquerait bien par

[1] La différence entre *itaque* et *utique* ne tient pas sans doute à ce que *itaque* ne formait pas un mot un comme *utique*, mais à ce que l'*a* final de **uta* (conservé dans *aliuta*) a disparu, d'où *ut*, tandis que celui du corrélatif *ita* a toujours subsisté; le parallélisme de *ibi* et *ubi*, etc., signalé plus haut, p. 243, ne permet pas de poser un primitif autre que **uta* en regard de *ita*; rien n'autorise à poser un primitif **uti* avec M. Lindsay, *Die lateinische sprache* (Leipzig, 1897), p. 694 et suiv.

la présence du correspondant de gr. *τε*; il est à noter aussi qu'on rencontre souvent *oč apakhēn*. L'arménien présenterait donc une trace de l'emploi libre de la particule indéfinie i.-e. **k*ʷe*.

Dès lors, si l'on tient à voir dans **k*ʷe « et » (indo-iranien *ca*, gr. *τε*, lat. *que*) le même mot que l'indéfini **k*ʷe*, on doit admettre que l'original indo-européen d'un tour tel que *πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε* a signifié primitivement « le père des dieux, des hommes en général ».

A. Meillet.

UN COMPOSÉ ÉTRUSQUE.

Nous savons si peu de chose de la syntaxe étrusque que le moindre renseignement mérite d'être recueilli. Je signale, à ce titre, un nom composé qui, par le renversement qu'il a subi en passant du grec à l'étrusque, contient sans doute une indication.

Sur un miroir récemment découvert, et décrit par M. Fernand Borie dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome [1], on trouve une représentation du Minotaure. La figure du monstre, sa tête de taureau, ainsi que les noms de *Mine* (*Minos*), *Ariaθa* (*Ariadne*), ne permettent aucun doute à cet égard. Mais, au lieu de s'appeler *Μινώταυρος*. le monstre est appelé ΘEVRUMINES *Θevrumines*, ce qui nous montre comment les deux termes, vrais ou supposés, de ce nom propre se groupaient dans l'esprit du graveur toscan.

Michel Bréal.

[1] 1898, p. 51.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES.

Le nombre et la complexité des changements qui sont survenus entre la période indo-européenne et le moment où l'arménien est connu, la variété des influences subies, les ambiguïtés de la phonétique, tout concourt à enlever, dans la plupart des cas, à ceux qui recherchent l'étymologie des mots arméniens originaux le pouvoir de démontrer les rapprochements qu'ils proposent : souvent il faut se contenter du probable, plus souvent encore de simples possibilités; les rapprochements qui suivent ne prétendent nullement à la certitude. Les mots étudiés ici n'ont pas, jusqu'à présent, été reconnus pour empruntés et, par leur sens, semblent peu suspects de l'être en effet; il est impossible de dire néanmoins si la découverte d'une nouvelle source d'emprunts n'en éliminerait pas immédiatement plusieurs, impossible aussi d'affirmer que quelques-unes des analogies de forme et de sens signalées ne sont pas dues à des rencontres fortuites. La même observation pourrait s'appliquer en quelque mesure à la plupart des recherches étymologiques : elle n'est nulle part plus à sa place qu'à propos de l'arménien.

I. — Depuis qu'on a retrouvé dans skr. *pitáras* : *tvátpitāras* un reflet de l'opposition connue de gr. *πατέρες* : *ἀπάτορες* ou *φρένες* : *ἄφρονες*, on sait qu'on a affaire ici à une ancienne alternance vocalique indo-européenne (voir Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, 13, d'après Leumann, *Et. wört.*). Mais le témoignage n'est pas si clair qu'il ne soit à souhaiter de trouver une nouvelle confirmation du fait dans une langue à vocalisme plus transparent.

Les thèmes arméniens en *-n-* ont d'ordinaire leur nominatif pluriel en *-inkh* ou en *-unkh* : *gaṙn*, *gaṙinkh* ou *himn*, *himunkh*. Le *-in-* de *-inkh* répond à gr. *-ενες* ou *-ηνες*; *-un-* de *-unkh* sans doute à got. *-ona* dans les abstraits qui sont d'anciens neutres et à gr. *-ωνες* dans les anciens masculins, peut-être aussi à *-ονες* (?). En tout cas, la différence de *-inkh* et de *-unkh* remonte à celle des timbres indo-européens *e* et *o*. Dès lors, l'opposition de *-inkh* et *-unkh* est très significative dans les exemples suivants qui, tous,

désignent des personnes, et dont le *-unkh* ne tient pas, par suite, à une ancienne forme neutre :

anjinkh « personnes »	*mi-anjunkh* « moines »
azinkh « ἔθνη »	*skay-azunkh* « qui sont de la race des géants »,
	diwc-azunkh « ἡμίθεοι »
	thagawor-azunkh « qui sont de la race des rois »

Ces alternances vocaliques sont attestées à date ancienne, chez Eznik et dans la traduction d'Ephrem. Mais c'est par un véritable hasard qu'elles ont été conservées. Car, si dans ces composés relativement usités on trouve encore *-unkh*, le *-inkh* du simple est au contraire employé dans les composés formés librement par les écrivains :

beṙinkh « charges »	*canraberinkh* « qui ont de lourdes charges »
lerinkh « montagnes »	*barjralerinkh* « qui ont de hautes montagnes »

Par là est établie la haute antiquité des formes en *-unkh* dans les composés.

II. — Le suffixe arm. *-ino-* (nom. *-in*, gén. *-noy*) sert à tirer des adjectifs d'adverbes ou d'adjectifs : *araǰ-in* « premier », *verǰ-in* « dernier », *miǰ-in* « du milieu », *yet-in* « de la fin », *artakh-in* « extérieur », *nerkh-in* « intérieur », *ver-in* « supérieur », *nerkh-in* « inférieur » (cf. gr. ἔνεροι, *νέρτερος*, dont on l'a déjà rapproché, et peut-être aussi skr. *narakas* « monde souterrain, enfer », v. Noreen, *Svenska etymologier*, Upsal, 1897, p. 23), *aǰ-in* « droit », *ahek-in* « gauche », *xor-in* « profond », *stor-in* « bas », *diwr-in* « facile », *dẓuar-in* « difficile » (par ex., L. III, 5), etc. Le suffixe *-ino-* joue à peu près le même rôle que *-tara-* en sanskrit, *-τερο-* en grec : il marque les oppositions. Pour la forme, ces adjectifs peuvent être identifiés soit à ceux en *-īna-* du sanskrit, *-īνο-* du grec (voir Brugmann, *Grundriss*, II, p. 147 et suiv.), soit à ceux en *-ῑνο-* du grec (*σκότινος*); le sens indique plutôt le type **-īno-*; on rapprochera surtout les adjectifs sanskrits indiquant la direction : 1° en *-ína-* tirés des thèmes barytons : *apācínas*, *avācínas*, *parācínas*, *viṣūcínas* de *ápāc-*, *ávāc-*, *párāc-*, *víṣūc-*; 2° en *-iná-*, alternant parfois avec *-ína-*, tirés des thèmes oxytons : *anūcínás*, *samīcínás* de *anúc-*, *samíc-*; *pratīcínás* et *praticínas* de *pratíc-*; *arvācínás* et *arvācínas* de *arvác-*; *sadhrīcínás* et *sadhricínas* de *sadhríc-*; vu le petit nombre des exemples, l'absence de formes oxytonées à côté de *adharācínas* et *tiraṣcínas* doit passer pour fortuite. — Une autre explication, moins probable mais possible, de arm. *-ino-* mérite d'être signalée; le suffixe indo-européen des comparatifs primaires a une forme sans *e*, *-is-*, attestée dans got. *-iz-an-* = gr. *-ι-ον-*, dans le suffixe des superlatifs skr. *-iṣ-ṭha-* = gr.

-*ισ-το-*, et dans le type slave génit. *slaždĭša* (sans doute d'après le féminin *slaždĭši*); il a donc pu exister une forme dérivée avec le suffixe secondaire *-no-* : **-is-no-*, qui rendrait compte de arm. *-ino-*. — En tout cas, ce suffixe arm. *-ino-* est bien distinct de la particule *-in* qui sert à former *noyn*, *inkhnin*, *iskoyn*, etc.

III. — M. Wackernagel a rendu probable que gr. *ἔρχομαι* représente **ἐρθ-σκο-μαι* (*Dehnungsgesetz*, 3); il est impossible de ne pas songer à arm. *ertham* «je vais» qui, comme son synonyme *ἔρχομαι*, emprunte son aoriste à une autre racine. Le *th* de l'arménien ne peut représenter que i.-e. *th*, car *t* et *dh* auraient donné *d*; on sait que *th*, issu de i.-e. *th*, ne devient pas *d*, après *r*, comme celui qui est issu de i.-e. *t* : *orth* «veau», cf. skr. *pṛthukas* (Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 483). On peut se représenter de deux manières le rapport de arm. *erth-* et de gr. *ἐρθ-* : si l'on admet que gr. *θ* peut reposer sur i.-e. *th*, on n'a qu'à poser comme primitif pour les deux mots i.-e. **erth-*. Mais c'est *πόρτις* qui répond en grec à arm. *orth*, skr. *pṛthukas*, et c'est encore *τ* qui répond à skr. *th* soit après *σ* : rac. *στᾱ-* = *sthā-*; suffixe *-ιστο-* = *-iṣṭha-*; *ὀστέον*, cf. skr. *ásthi*; *στέγω*, cf. skr. *sthagayati* (alors que *σφ* répond à *sph*, aussi bien que *φ* à *ph*), soit en tout autre cas : *πλατύς* = skr. *pṛthúṣ*; *πετάννῡμι*, cf. zd *paþana-*; *πόντος*, *πάτος*, cf. skr. *pánthās*, gén. *pathás*; *τέταρτος*, cf. skr. *caturthás*; c'est aussi *t* qui répond *toujours* en latin à skr. *th* = zd *þ* : *tegere*, *patēre*, *ponti-*, *quartus*, *rota*, *mūtuos*; le rapprochement de ombr. osq. *mamphur* (?), fr. *mandrin* avec skr. *mánthati*, lit. *mentùrė* fait presque autant de difficultés pour le vocalisme que celui de *μόθος* et *mánthati* (voir Brugmann, *Grundriss*, I², p. 522, 536-537, 669). La plupart des exemples de gr. *θ* = skr. *th* qu'on a proposés ne sont pas convaincants (voir par ex. G. Meyer, *Gr. gramm.*³, § 203, p. 278). M. Solmsen a écarté avec raison le rapprochement de gr. *πένθος*, *παθεῖν* et lit. *kenczù* (*K. Z.* XXXIV, 544). M. Uhlenbeck a séparé got. *þragjan* de gr. *τρέχω*, *θρέξω*, *PBB.* XXII, 191; en réalité gr. *τρέχω* répond à skr. *dhrājāmi* (v. Henry, *Manuel védique*, p. 249); le *j* résulte d'une dissimilation *progressive* que M. Grammont a annoncée par avance, *Dissimilation consonantique*, p. 104 et suiv.; un second exemple de dissimilation progressive d'une aspirée intervocalique est fourni par skr. *bhujáti*, cf. gr. *πτυχ-* (v. Meillet, *Notes d'étymologie grecque*, Paris, 1896, p. 8 et suiv.); au contraire, une aspirée commençant un groupe dissimile l'aspirée d'un groupe initial : *drúhyati*; comme exemple comparable de dissimilation progressive en sanskrit, on peut citer *prá tilāmi* de *prá tirāmi* (Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, p. 221) en regard de *upalaprakṣín-* (**uparaprakṣín-*; v. Pischel, *Ved. stud.*, I, p. 110).

Dès lors, il ne convient pas de tenir **ἐρθ-* pour un représentant de **erth-*, mais bien de **erdh-* (cf. peut-être alb. *erδa* « je vins », aoriste du verbe emprunté *viɲ*; pour alb. *δ* représentant i.-e. *d* ou *dh*, cf. Brugmann, *Grundriss*, I², p. 530). On est en face d'une de ces alternances indo-européennes de sourde aspirée et sonore aspirée dont on connaît nombre d'exemples (v. en dernier lieu Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, 123, et Brugmann, *l. c.*, p. 632), et grâce auxquelles on expliquera les exemples certains, probables ou possibles de la correspondance : gr. *θ*, indo-iranien *th*, letto-slave *t* : *ἰθαρός*, *αἴθω*, skr. *indháte*, mais lit. *aitrùs*[1] « brûlant dans la bouche, amer » (pour le sens, cf. v. sl. *gorĭkŭ* « amer », persan *dîzan*, *dažand* « acutus gustu, acer »); *πλαθανον*, mais skr. *pṛthús*, gr. *πλατύς*, lit. *platùs*; gr. *γρόνθος*, v. pr. lit. *grandis* « anneau », mais skr. *grathnáti* « il lie » (cf. Bezzenberger, chez Fick, *Et. wört.*, II⁴, 118); désinence de 2ᵉ pers. sing. *-θα*, mais skr. *-tha*, lat. *-tī* (opposition qui rappelle celle de 2ᵉ pers. plur. moy. skr. *-dhvam*, en face de 2ᵉ pers. plur. actif *-tha*). On peut signaler en arménien deux autres traces de cette alternance :

maɫthem « je prie », dont M. Bugge (*Beiträge*, 15) a rapproché lit. *maldýti*, slave **modliti* (v. sl. *moliti*, polon. *modlić*); le *th* arménien ne peut être que i.-e. *th*; le *d* letto-slave peut être i.-e. *dh*. En faveur d'une origine i.-e. *d* du *th* de *maɫthem*, il ne faut pas invoquer *phoyth*, cf. *σπουδή* (v. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 501), car, même en admettant le rapprochement, on peut expliquer le *th* comme issu de *t*, *t* et *d* étant les élargissements d'une même base **speu-*. D'ailleurs *ph-* n'est pas le traitement attendu de i.-e. *sp-*, cf. arm. *st-* de i.-e. *st-*; et enfin le *σπ-* de *σπεύδω*, *σπουδή* se laisse peut-être expliquer par *skʷ* (v. Schulze, *Gött. gel. anz.*, 1897, p. 910, n. 5).

azdr « cuisse » (Judith, XIII, 8), qui rappelle skr. *sákthi*, *sakthnás*, zd *haxti*, gr. *ἰσχύς*, *ἰσχίον* (sur ces derniers, voir Meringer, *Beiträge*, 3, dans *S WAW*, CXXV); *azdr* reposerait sur *a* + *z* + *dh-* en regard de *s* + voyelle + *kth-* de l'indo-iranien; pour l'*a* initial, cf. arm. *astł* en regard de lat. *stella* et, pour la flexion, arm. *oskr* en regard de skr. *ásthi*, *asthnás*. Le mouvement vocalique de la *présuffixale* que présenterait ce mot est anomal en principe, mais il n'a rien que d'ordinaire dans les noms qui, comme celui-ci, ont une flexion qui comporte variation de suffixes entre les différents cas; cf. skr. *dâru*, *drúṇas*, etc. (dans ces *Mémoires*, IX, 368 et suiv.); gr. *ἦπαρ*, *ἥπατος* en regard de skr. *yákṛt*, *yaknás*; gr. *ὕδωρ*, *ὕδατος*, en regard de v.h.a. *wazzar*, got. *wato*, et nombre d'exemples analogues (v. F. de Saussure, *Mémoire*, p. 224 et suiv).

[1] Le rapprochement de gr. *αἴθω* et de lit. *aitrùs* a été fait déjà par M. Prellwitz, *Bezz. beitr.*, XXIII, 68. Les autres rapprochements — très aventurés — de M. Prellwitz n'ont pas à être discutés ici.

La conservation après *r*, *l* de arm. *th* issu de i.-e. *th* dans *orth*, *ertham*, *malthem* est comparable à celle de arm. *ph*, issu de i.-e. *ph*, entre deux voyelles, dans *laphem*, cf. gr. λαφύσσω, v. h. a. *laffan*. — Dans les mêmes conditions, après *r* et *l*, on sait que i.-e. *t* devient *d* en arménien, restant ainsi bien distinct de i.-e. *th*. Ce maintien de *th* après *r*, *l* est, en dehors de l'indo-iranien, le seul témoignage certain de i.-e. *th*.

IV. — C'est sans doute à tort que le rapprochement de arm. *ezn* « bœuf » et de skr. *ahí* = zd *azi* « vache », proposé autrefois, a été en dernier lieu repoussé par de Lagarde (*Arm. stud.*, n° 680), et il n'y a nullement lieu de supposer ici avec M. Bugge (*K Z.* xxxii, 83) un emprunt à des langues du Caucase. Au point de vue phonétique, il n'y a pas de difficultés; tout au plus pourrait-on opposer le vocalisme divergent de v. irl. *ag. i. bó*. Du reste, arm. *ezn* et skr. *ahí* ne diffèrent pas plus que skr. *rájan-* et lat. *rēgī-na*.

V. — Un pendant du rapport connu de arm. *nor* « nouveau » et gr. *νε(F)αρός*, *νέ(F)ος* est fourni par *sor* « trou, caverne, tanière », en regard de lat. *cauerna*, *cauus*; gr. *κύαρ*, *κόοι*; *κοιλώματα*, *κόϊλος*; v. h. a. *hol*(?), et, avec sens figuré, skr. *çúnam* « le vide », *çūnyás* « vide », v. sl. *sujĭ* « vain ».

VI. — Les mots parallèles *hunč* (sur lequel voir le dictionnaire de Venise) « bruit », d'où *hnčem* « sono », et *šunč* « souffle » rappellent skr. *svanás* « bruit », lat. *sonus*, et skr. *çvasiti* « il souffle » (moyen *çvṣe*); les deux mots sont trop pareils pour n'avoir pas été modifiés l'un par l'autre, mais il est inutile d'essayer de faire des hypothèses sur l'histoire et la nature de ces influences réciproques trop compliquées pour se laisser deviner. Il suffira de noter que le *š* de *šunč* paraît exactement comparable à celui de *šun* « chien » en regard de skr. *çvá*, *çúnas* et que le *č* final suppose sans doute un ancien *-sky-*.

VII. — Pour la forme et pour le sens, *kornčim* (aor. *koreay*) « je me perds, je disparais, je péris » se concilie aisément avec lette *çurstu*, *gurt* « ermatten », v. pruss. *gurins* « pauvre » et les autres mots baltiques de même famille (Leskien, *Ablaut*, p. 316). — De cette forme radicale on est aussi tenté de rapprocher arm. *korcanem* « je détruis, j'abats, je ruine »; l'élargissement *-c-* rappelle *kełc* « feint, dissimulé » en regard de *kel-a-kare* « douteux »; *mucanem* « j'introduis » en regard de *mut* « entrée » (rapproché de got. *gamotjan* « approcher » par M. Bugge, peut-être avec raison); cf. l'élargissement *-s-* (i.-e. *k*) dans *lsem* (aor. *luay*) « j'entends »,

cf. skr. *çló-k-as*, et *boys* « plante », *busanim* « je pousse » en regard de gr. *φύω* (v. Bugge, *KZ.*, XXXII, 77). — Pour ce rapprochement, comme pour beaucoup d'autres (par ex. celui de arm. *macanim* « je me colle » et v. sl. *mazati* « enduire »), le doute provient de ce que les sonores letto-slaves sont ambiguës : rien ne permet d'affirmer que le *g* baltique repose sur i.-e. *g*, comme l'exige le mot arménien. On aurait une meilleure garantie si l'on pouvait considérer gr. *βρίζω* « je dors » comme formé de la même racine, plus un élargissement complexe. Le got. *qairrus* « ἥπιος » qu'on a rapproché de lette *gurt* garantirait *g*, mais oriente dans une direction de sens très différente de celle de arm. *kornčim* (voir E. Zupitza, *Die germ. gutturale*, p. 84).

VIII. — *aljamuljkh* « ζόφος » (II, *Pierre*, 2, 17) est un mot à redoublement formé au moyen de deux procédés remarquables employés en arménien : 1° alternance des voyelles *a*, *u* : *spaŕ spuŕ* « entièrement », *xaŕn i xuŕn* « pêle-mêle » (cf. aussi *kerakur* « nourriture »). — 2° addition de *m* (ou substitution de *m* à la consonne initiale) dans le second terme : *łogmog* « médisant, délateur », *arhamarh* « méprisable », *xaŕnamaŕn* « troublé, brouillé », *ała-mol* « ποικίλος », *heljamljuk* « râlant » (de **heljamuljuk*?); *hawrutn ew mawrutn*, nom de fleur (exemples en partie communiqués par M. Adjarian); ce deuxième procédé, assez rare dans les textes anciens, est librement employé dans la langue populaire moderne. Le primitif de *aljamuljkh* est donc *alj*; du reste *aljalj* est attesté avec le même sens. Le *j* de ce mot doit être issu de *gh*, et, en effet, *-alj* est, d'après le dictionnaire de Venise, un thème en *i*. On peut, dès lors, en rapprocher le mot grec synonyme *ἀχλύς* et v. pruss. *aglo* « pluie » (Voc.; l'*o* final est un ancien *u*).

IX. — Si l'on rapproche arm. *dołam* « je tremble », *dłrdem*, *dłordem* « j'ébranle, je secoue », *drduem* « je secoue », *dandałim* « j'hésite », on y reconnaît aisément l'alternance de *r*, *l* et *n* qui caractérise les racines en *-r-* présentant un redoublement d'intensif, c'est-à-dire le redoublement qui comporte non seulement la répétition de la consonne initiale suivie d'une voyelle, mais, en outre, celle de l'élément sonantique (*i*, *u*, *r*, *l*, *m*, *n*) qui suit la voyelle, à l'exclusion de l'élément consonantique (occlusives et sifflantes) final de la racine : skr. *dardirat*, *dédiçat*; voir Grammont, *Dissimilation*, p. 162 et suiv. et p. 181. L'élément radical *dh* + voyelle + *r-* se trouve nettement en grec dans les formes à redoublement d'intensif : *ταυθαρύζω*, *ταυθαλύζω*, *τοιθορύσσειν· σείειν*; le letto-slave en possède deux formes à élargissement : 1° lit. *drugỹs* « fièvre », russe *drógnut'*, *drožát'* « trembler », polon. *drżeć*, tch. *drhati*, etc. — 2° lit. *drebù*, *drebėti* « trembler ».

X. — Le sens suggère le rapprochement de arm. *olormim* «misereor» et got. *arms* «miser» (Fr. Müller, *Armeniaca*, VI, p. 5, SWAW. cxxii); *olormim* serait une forme redoublée avec dissimilation de *r* en *ł* (et non *l*) dans les conditions étudiées par M. Grammont, *Dissimilation*, p. 66 et suiv.; cf. *elungn*, *ib.* p. 71). La même dissimilation s'observe dans *salawart* de iran. **sāravarti-* (Hübschmann, *Arm. gr.* I, 235) et dans la forme populaire *ողաւ-րուակ* de *օրհաւրուակ* «midi», citée Այտընեան, Քննական քերա-կանութիւն, I, 65. Pour le redoublement, cf. *arar* «il fit» en regard de ἤραρε; *hototim* «je flaire» en regard de ὄδωδα; *hecccem* «je gémis».

XI. — L'arménien présente dans plusieurs cas un redoublement à vocalisme *a*, soit devant *a* de la syllabe suivante, ainsi *dadarel* «cesser» (cf. skr. *dhārāyati* «il reste ferme, il subsiste»; pour le développement de sens, cf. allemand *halt*), soit devant *u*, ainsi *mamul* «pierre à moudre» (cf. *malem* «je mous»). On s'explique peut-être ainsi *karkut* «grêle», en regard de v. sl. *gradŭ*, russe *grad*, polon. *grad* et de lat. *grandō*; il y aurait eu renversement de *kr* (issu de *gr*) en *rk*. — Le *h* de skr. *hrādúniḥ* «grêle», *hrādate* «il fait du bruit» suppose un ancien *l* conservé dans gr. χάλαζα et dans dor. κεχλάδειν «faire du bruit» (cf. ces *Mémoires*, VIII, 297 et suiv.). Le mot doit donc être séparé de v. sl. *gradŭ*, et rien n'empêche de penser que le *g* slave repose sur un ancien *g*.

XII. — Le *j* de *jał* (gén. *jału*) «dérision, moquerie», *jałem* «ἐμπαίζω» n'a rien à faire avec le *c* de *całr* «rire», *cicałim* «je ris»; il fait plutôt songer au χ de gr. χλεύη «dérision, moquerie»; cf. P. Persson, *Wurzelerweiterung*, 195 et suiv.

XIII. — L'arm. *varem* «je conduis (ἄγω), je gouverne» a presque exactement le même sens que lit. *varaũ*, *varýti*, à ceci près que le mot arménien a des emplois figurés un peu plus étendus. La conservation de *v-* initial s'explique peut-être par l'emploi fréquent de *-var* dans des composés tels que *kařavar* «ἁρματηλάτης» (peu ancien puisque *kařkh* paraît être un mot d'origine galate, d'après une hypothèse très séduisante de M. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 458). D'ailleurs l'i.-e. *w-* initial est aussi représenté par arm. *v* dans *veç* «six» : la forme indo-européenne du nom de nombre «six» avec un simple *w* initial (en regard de *sw-* attesté par gr. ϝέξ) est établie par lit. *uβes* «les six semaines des couches» (F. de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 74 n.), v. pruss. *uschts*[1] «sixième» (avec la forme sans *e* normale dans les ordi-

[1] On doit noter la conservation de *š* issu de l'ancien *kš* letto-slave, arménien (*veštasan* «seize») et indo-iranien; cf. *š* après *r* dans v. pruss. *kirscha*, *pirsch-*

naux, cf. gr. *ἐννέα*, *ἔνϝατος*; skr. *catvāras*, *turīyas*; v. h. a. *fimf*, *fumfto*). On notera encore *vay*, synonyme exact de lat. *uae*, v. irl. *fé*, got. *wai*, par exemple Math. XI, 21.

XIV. — Math. VII, 6, *ergicuçanem* sert à traduire *ῥήγνῡμι*; c'est le factitif de *ergicanem* dont le sens est à peu près le même. L'initiale *erg-* s'expliquerait par un ancien *gr-*, issu de *ur-*, si l'on voulait rapprocher les deux mots, puisque *ῥήγνῡμι* commençait par un *ϝ*; quant au vocalisme, on comparera lit. *rėžiu*, *rāižau* en regard de v. sl. *rěžǫ*, *razŭ* (cf. lit. *léidmi* à côté de got. *letan*, Brugmann, *IF.* VI, 97). Cette étymologie vient donc appuyer le rapprochement de gr. *ϝρήγνῡμι* et v. sl. *rěžǫ*, proposé dans ces *Mémoires*, IX, 142 n.

XV. — Le *th* de *ther* « côté », *ənther* « à côté de » peut être identifié au *t-* de skr. *-tarman-*, gr. *τέρμων*, *τέρμα*, lat. *termō*, *termen*, *terminus*, — skr. *tirás*, zd *tarō*, lat. *trans*; v. isl. *þrǫm* signifie « bord », et v. h. a. *drum* « bout » : c'est par le sens de « bout extrême » que arm. *ther* serait parvenu au sens de « côté ».

XVI. — Le *ç* de *çelul* « fendre » (cf. lit. *skeliù*, Bugge, *K. Z.*, XXXII, 72) et de *çir* « dispersé » (cf. gr. *χείρω*, skr. *kirati*, *saṃ-skṛtas*, Meillet, *De radice *men-*, 51; cf., de plus, zd *kārayeiti* « il sème », Vd, III, 4 et 31) repose sur une base *sk-*, forme sans *e* de **sek-* (lat. *secāre*); cette base se retrouve dans divers mots de sens assez divergents, tous supposant une racine **sken-*, que M. P. Persson a réunis, *Wurzelerweiterung*, p. 76 et suiv., lit. *skiniù*, etc.; arm. *çan* « dispersé » (surtout dans *çir ew çan* et *çan ew çir*) et *çanem* « *σπείρω*, *διασπείρω* » doivent sans doute être ajoutés à la liste.

XVII. — M. Hübschmann a montré (*Arm. gr.*, I, 412) que, dans *azazim* « je sèche » et *azazun*, le *z* arménien ne peut sortir de i.-e. *zd-*; mais de gr. *ἄζομαι*, slov. *ozditi* on a rapproché v. isl. *aska*, v. h. a. *asca* « cendre » et got. *azgo* (v. Uhlenbeck, *Et. wört. der got. spr.*, sub verbo), et cette explication des mots germaniques

dau, *pogirschnan* (Ench.). — L'ancienne prononciation chuintante de arm. *ç* issu de i.-e. *ks* (*ksi* des dialectes orientaux), établie par *veïtasan*, est attestée aussi par *arj* « ours », cf. skr. *ṛkṣas*, gr. *ἄρκτος*; la prononciation chuintante n'a été éliminée que postérieurement au passage de la sourde à la sonore après *r*; l'opposition de la sourde aspirée *ç* de *veç* et de la sonore de *arj* est de même nature que celle de *th*, *kh* et de *d*, *g* dans *ewthn*, *elikh* et *ard*, *erg*; elle ne reflète en aucune manière la différence du *ξ* de *ἔξ* et du *κτ* de *ἄρκτος*. Le *ç* issu de i.-e. *sk* reste sourd même après *r*, ex. *harçanem*, cf. lat. *poscō*, et se distingue ainsi de celui qui est issu de *ks*.

vaut mieux que le rapprochement avec v. sl. *jiskra* « étincelle », proposé par M. Zupitza (*Germ. gutt.*, p. 96). Or i.-e. *zgh* donne arm. *j*, puis, entre voyelles, *z*, à en juger par *mozi*, cf. gr. μόσχος (Bartholomæ, *Stud.*, II, 40). La différence entre *sk* de v. isl. *aska* et *zg* de got *azgo* et arm. *azazim* peut reposer sur une alternance de i.-e. *skh* et *zgh*.

XVIII. — L'idée de « sourd » n'est exprimée par aucun mot qu'on puisse attribuer à la langue indo-européenne commune. Le meilleur des rapprochements qu'on ait à proposer est entre mots appartenant à deux dialectes voisins : lit. *kurtinỹs* « sourd », *kur̃sti* « devenir sourd », et zd *karəna-* « sourd » (persan *karr*), *karapan-*. Le plus souvent, les mots signifiant « sourd » n'ont été spécialisés en ce sens que dans le développement particulier de chaque langue; le gr. κωφός (cf. lat. *hebes*) conserve encore à l'époque historique un sens plus vague et plus étendu que celui de « sourd »; il en est de même de got. *baubs* (par ex. L. XIV, 34, et Mc VII, 37), cf. arm. *buth* « émoussé » et lit. *bukùs*; got. *daufs*, v. h. a. *toup* est apparenté au gr. τυφλός « aveugle ». Il est donc permis de se demander si arm. *xul* (gén. plur. *xliç*) « sourd » n'est pas à rapprocher de gr. χωλός « boiteux », χαλάω, χαλαρός, χαλί-φρων et peut-être aussi de skr. *kharvás* « mutilé, rabougri ».

XIX. — Pour rendre compte de arm. *i-* « quoi ? », *ov* « qui ? », on est obligé d'admettre que i.-e. k^w a donné, dans certains cas (syntactiques?), *h* qui est tombée ensuite, mais qui est encore conservée dans *him* (voir Hübschmann, *Arm. gr.*, I, sous ces mots). Ce traitement qui rend aussi compte de *elanim* « je deviens » (cf. gr. θέλομαι) apparaît sans doute dans deux autres mots :

holovem doit avoir la même racine que son synonyme gr. κυλίω, κυλίνδω.

haz « toux » rappelle skr. *kāsati*, lit. *kósėti*, ags. *hwósta*, *hwésan*, etc. Le *z* de *haz* suppose i.-e. g_1h en regard duquel existait sans doute une forme à *kh* attestée par v. sl. *kašlŭ*; car il n'y a pas de moyen d'expliquer le *š* (ancien *ch*) de *kašlŭ* en partant de i.-e. *s*. Ce g_1h se retrouve dans gr. βήξ, βηχός, dont le g^w initial, en regard du k^w des autres langues, reste à expliquer.

XX. — L'élément radical de arm. *ezr* (génit. *ezer*) « bord, limite » rappelle celui de lit. *eižė*, lette *eža*, v. pruss. *asy* « rain » (limite entre deux champs). M. Bezzenberger rapproche de ces mots baltiques v. sl. *jazŭ* « canal » et gr. ὀχετός (BB., XXIII, 298).

A. MEILLET.

L'INFIXATION

DU SUBSTANTIF ET DU PRONOM

ENTRE LE PRÉFIXE ET LE VERBE

EN GREC ARCHAÏQUE ET EN VIEIL IRLANDAIS.

Le savant article de M. F. Sommer sur le pronom personnel et infixe en vieil irlandais, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 177-231, se termine par un § 115 où nous lisons ce qui suit: «En dernier lieu nous avons à examiner la question de savoir pourquoi les pronoms personnels infixes ont pris en vieil irlandais, dans le système de la phrase, la place qui leur est propre Quelque chose d'analogue se rencontre aussi, bien qu'isolément. hors du celtique. M. Gaidoz, *Revue celtique*, t. II, p. 86 (*lisez* t. VI, p. 89) et suivante, rappelle les formations du latin archaïque comme *ob vos sacro*, *sub vos placo*, qui reproduisent exactement le procédé celtique.»

M. F. Sommer aurait pu trouver dans d'autres langues et notamment en grec des exemples analogues et plus nombreux. Il s'agit du procédé qui en grec s'appelle τμῆσις, la tmèse, phénomène bien connu des grammairiens, et qui ne consiste pas uniquement dans l'intercalation de pronoms entre le préfixe et le verbe. On a pu intercaler d'autres mots, par exemple des substantifs. La tmèse ne s'est pas produite seulement dans les monuments les plus anciens du latin, du grec et du celtique; on la rencontre dans d'autres langues, notamment en sanscrit védique et en zend.

Nous nous bornerons en général ici à des exemples empruntés aux premiers livres de l'*Iliade*.

On y trouve infixés entre le préfixe et le verbe :

1° Le substantif complément direct, accompagné d'un adjectif aussi infixe dans l'exemple *f*.

a. κρατερὸν δ'ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν «il adressa *des paroles* dures» (I, 25);

b. εἰ ποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα «si jamais je t'ai bâti un joli *temple*» (I, 39);

c. Βούλεται ἀντιάσας ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι «Il veut, en accueillant [ce sacrifice], éloigner de nous *le fléau*» (I, 67);

d. Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα «Thétis lui répondit en versant *des larmes*» (I, 413);

e. Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο «Quand de manger et de boire ils eurent chassé *l'envie*» (I, 469; II, 432);

f. ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν «et ils déployèrent *les voiles blanches*» (I, 480);

g. κατὰ τέκν' ἔφαγε σίρουθοῖο «il dévora *les petits* du moineau» (II, 317, 326).

C'est exactement la même construction que: 1° dans le *ro* CATHA *clói* «il gagna *des batailles*» d'une pièce de vers irlandais publiée par M. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 214, l. 7 (cf. *Revue celtique*, V, 352); 2° dans le *sám* AGNÍM *indate nárah* «IGNEM *accendunt viri*» donné comme exemple par Bopp dans sa *Grammaire comparée*, § 963 (traduction de M. Bréal, t. IV, p. 328); 3° dans le *prá ṇa dyūṅṣi tāriṣat* «qu'il ait allongé *notre vie*», cité par Whitney, *Grammaire sanscrite*, § 1081, traduction de M. H. Zimmer, p. 377; cf. ci-dessous, § 6, exemples *a*, *b*, *c*, et § 7.

2° Le substantif complément indirect, accompagné dans l'exemple *a* par un adjectif qui s'accorde avec lui:

a. Πρὶν γ' ἀπὸ πατρὶ φίλῳ δόμεναι ἑλικώπιδα κούρην «avant de rendre *à son père* la fille aux yeux mobiles» (I, 98);

b. Μηρούς τ' ἐξέταμον, κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν «ils coupèrent les cuisses et les couvrirent *de graisse*» (I, 460; II, 423);

c. καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν «et ils les mirent *à la broche*» (I, 465; II, 428; cf. IX, 213); comparez plus bas, § 8.

3° Le substantif sujet:

Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ, καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν «Quand le soleil se coucha et que *l'obscurité* survint» (I, 475);

Ἀλλά με τεθνηῶτα χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτοι «Mais que *la terre* entassée couvre mon cadavre!» (VI, 464) Cf. plus bas § 6, exemple *d*, et § 11.

4° Le substantif complément et le substantif sujet:

. . . . . διά τ' ἔντερα χαλκὸς
Ἤφυσε «*l'airain* arracha *les entrailles*» (XIII, 507).

5° Le substantif sujet et le pronom complément direct, celui-ci placé le premier :

Οὐδ' ἀναθηλήσει, περὶ γὰρ ῥά ἑ χαλκὸς ἕλεψε «il ne reverdira pas, car *l'airain* l'a écorcé tout autour» (I, 236).

On trouve la même construction dans un passage irlandais, souvent étudié, du Priscien de Saint-Gall, p. 204, *de bráth no-*M CHOIMMDIU *cóima* «de jugement que *le Seigneur me* préserve», «*de judicio* ME DOMINUS *servet*» (édition Ascoli, p. 120; cf. *Revue celtique*, t. VI, p. 139, note, article de M. R. Thurneysen; Nigra, *Reliquiae celticae*, p. 23; Ascoli, *Glossarium*, p. CIX; Sommer, n° 38 *a*, p. 182); cf. plus bas, § 7, 10.

6° Dans plusieurs exemples, la particule *δέ* précède le substantif infixe, elle est infixée comme lui (cf. § 9, 10). Le substantif est complément direct dans les exemples *a*, *b*, *c*, cf. § 17; sujet dans l'exemple *d*, cf. § 3, 11.

a. Ἕζετ' ἔπειτ' ἀπανεύτε νεῶν, μετὰ δ'ἰὸν ἧκεν «il s'assit ensuite loin des navires et lança *une flèche*» (I, 48);

.....ἐς δ'ἑκατόμβην

Βῆσε θεῷ· ἀνὰ δὲ Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον

Εἷσεν ἄγων «il embarqua *les victimes à sacrifier* au dieu, il fit asseoir [dans le navire] *Chryséis aux belles joues* pour la ramener [à son père]» (I, 309-311);

c. Ἐκ δ'εὐνὰς ἔβαλον «ils jetèrent *les ancres*» (I, 436);

d. Ἐν δ'ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίον «*le vent* enfla le milieu de la voile» (I, 481).

De substantifs infixes, il n'y a d'exemple irlandais qu'aux paragraphes 1 et 5.

Je passe aux pronoms infixes beaucoup plus fréquents en vieil irlandais que les substantifs infixes :

7° Pronom complément direct.

πρό μ'ἔπεμψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων «Le roi Agamemnon *m'*a envoyé» (I, 442);

Comparez le vieil irlandais *ro-*M*-rir* «il *m'*a vendu», ms. de Würzburg, 3 *c* 38; Sommer, n° 1, p. 182; *ro-*M*-sóir-sa* «il *m'*a délivré», ms. de Wb. 3 *d* 20; Sommer, n° 3, p. 182.

Cf. plus haut, § 1, 5.

Le pronom infixe de la première personne du singulier employé comme complément direct se trouve dans un des exemples que donne Whitney, *Grammaire sanscrite*, § 1081, p. 377 de la

traduction allemande de M. H. Zimmer : *pári* MÂM, *pári me prajâm, pári naḥ pāhi yad dhánam* « protège-*moi*, protège ma descendance, de nous protège toute propriété quelconque ». Le préfixe *pári* est répété trois fois, quoique le verbe *pāhi* ne soit énoncé qu'une seule fois.

8° Pronom complément indirect :

Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω « Mais je *te* dirai » (I, 204, 233; II, 257);

Comparez le vieil irlandais : *ro-t-bia* « TIBI *erit* », ms. de Würzburg, 6 *a* 11, 20 *a* 9; Sommer, n° 273, 275, p. 188; *ro-t-giuil* « *adhaesit* TIBI », ms. de Saint-Gall, 229; Sommer, n° 279, p. 188.

Cf. plus haut § 2.

9° Pronom complément direct précédé de la particule δέ (comparez le paragraphe 6) :

πρὸ δέ μ' ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη « La déesse Héra aux blanches épaules *m'*a envoyé » (I, 208).

Cf. le vieil irlandais : *fo-da-m-segat-sa*, « *tribulant*-ME », ms. de Milan 33 *a* 19; Sommer, n° 130, p. 184; *co etar-da-m-dibet-sa* « afin qu'ils *me* tuent », ms. de Milan, 44 *c* 31; Sommer, n° 138, p. 184.

10° Pronom complément indirect précédé de la particule δέ :

. . . . . ἐκ δέ μοι ἔγχος
Ἤιχθη παλάμῃφιν. . . . .

« Par *moi* de mes mains un javelot fut lancé » (III, 367, 368);

Comparez le vieil irlandais *at-to-t-comnioc*, « il *t'*arriva », ms. de Wb. 6 *b* 13; Sommer, n° 297, p. 188; cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 378, col. 1; Ascoli, *Glossarium*, p. CII; exemple où *to* = *do*.

Dans l'exemple grec qui suit, le pronom complément indirect est suivi du substantif complément direct (à rapprocher du § 5 où le pronom est de même placé avant le substantif, mais où le substantif est sujet tant en irlandais qu'en grec) :

σὺν δ' ἡμῖν δαῖτα ταράξῃ « et il *nous* troublerait *le festin* » (I, 579).

Ces exemples, réunis dans les § 9 et 10 sont la réponse à M. Sommer, quand, § 107, p. 227, 228, il demande si la particule *da*, *du*, *do*, qui précède souvent en vieil irlandais le pronom infixe, ne serait pas prochainement apparentée à la particule grecque δέ.

11° Pronom sujet infixe :

Ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης «Et *ils* sortirent sur le rivage de la mer» (I, 437).

On trouve cette construction en vieil irlandais avec le pronom relatif, mais sans la particule antécédente *da, do, du* : *it he side imm-a-folnget imdibe ó dúalchaib* «*hae sunt* QUAE *circumcisionem efficiunt a vitiis*», ms. de Wb., 27 *a*, 13, cité dans *Gr. C.* ² p. 344 (H. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 163; Whitley Stokes, *The old irish glosses*, p. 157). Cf. plus haut § 3 et 6 *d*.

Remarque 1.

Il faut distinguer la tmèse de l'anastrophe qui consiste à placer le préfixe après le verbe, phénomène dont le grec archaïque offre des exemples tels que :

Θήσειν γὰρ ἐτ' ἐμελλεν ἐπ' ἄλγεά τε στοναχάς τε «il allait causer des douleurs et des sanglots» (II, 39), pour ἐπιθήσειν;

Ἤλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο «survint l'âme du malheureux Patrocle» (XXIII, 65) pour ἐπῆλθε (cf. ἐπὶ κνέφας ἦλθε «l'obscurité survint» I, 475).

Une construction qui présente une grande analogie est d'usage courant en allemand moderne; on n'a encore cité, autant que je sache, rien de semblable en irlandais. Ces deux procédés grammaticaux, tmèse et anastrophe, ont la même cause: l'indépendance de la particule adverbiale employée comme préfixe, mais il serait abusif de confondre sous une même appellation la tmèse et l'anastrophe; l'identité de cause ne doit pas faire obstacle à la distinction des résultats.

Remarque 2.

Les pronoms personnels infixes sont enclitiques en grec comme en vieil irlandais, d'où une conséquence qui sera l'objet de la remarque suivante.

Remarque 3.

Certaines constructions, où les grammairiens grecs ne reconnaissent pas de tmèse, nous offrent ce que l'on appelle pronom infixe en vieil irlandais :

a. Θάνατόν νύ τοι ὁρκι'ἔταμνον «c'est pour ta mort *à toi* que j'ai conclu le traité» (IV, 155).

Entre la particule νύ et le verbe ἔταμνον sont intercalés le pro-

nom au datif τοι, complément indirect, et l'accusatif ὅρκια, complément direct : comparez l'irlandais *no-t-ail* « *alit* TE », ms. de Wb. 5 *b* 28; Sommer n° 271, p. 188; où le pronom est complément direct, et où la particule initiale *no* considérée comme préfixe est identique à la particule grecque νύ, à laquelle on n'attribue pas ce caractère; cependant cette particule, enclitique, c'est-à-dire atone, en principe, est ici accentuée et forme avec le pronom personnel enclitique τοι « à toi » un composé syntactique. Il y a quelque chose d'analogue dans les exemples suivants où μή, οὐδέ ordinairement barytons sont oxytons et servent d'appui au pronom personnel atone qui suit.

b. μή μ'ἐρέθιζε « ne *m'*irrite pas » (I, 32);

Οὐδέ τοι ἐκτελέουσιν ὑπόσχεσιν « ne *t'*accomplissent pas la promesse » (II, 286).

Comparez l'irlandais : *ní-m-charat sa* « *non* ME *amant* », ms. de Wb. 5 *c* 6; Sommer, n° 5 *a*, p. 182; *ní-t-erpi* « *non* TE *committis* », ms. de Wb. 1 *d* 10; Sommer, n° 268, p. 187; *nach-ib erpid-si* « *ne* vos *committatis* », ms. de Wb. 22 *d* 6; Sommer, n° 356, p. 189.

Remarque 4.

En vieil irlandais, quand un verbe est composé à l'aide de plusieurs particules, c'est la première seule qui est détachée par la tmèse[1]; *ci o fut du-n-dam-roimnife-se? a-chomdiu!* « *usque quo, domine, oblivisceris* ME? » Ms. de Milan, 32 *d* 5, cf. Thurneysen, *Revue celtique*, VI, p. 142, la racine verbale est MON, que précèdent les préfixes : 1° *du* atone = *di* ou *de* tonique; 2° *ro;* comparez la première personne du pluriel du subjonctif accentuée sur le premier préfixe, par conséquent sans tmèse, *dermannamar*, Ms. de Milan, 21 *c* 3 (cf. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 473). La langue homérique nous offre l'exemple d'une règle différente dans le composé ὑπεκφεύγω : ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν (*Odyssée*, III, 175; IX, 489; X, 129) « afin que nous évitions le malheur ». Mais cela tient à ce que dans le grec homérique ὑπέκ ou ὑπέξ est une préposition gouvernant le génitif (ὑπὲκ βελέων « loin des traits », *Iliade*, IV, 465), et par conséquent il y a entre ces deux éléments ὑπὸ et ἐκ, ἐξ plus de cohésion qu'entre le second ἐκ, ἐξ et le verbe, bien que ἐκφεύγω appartienne à la langue homérique.

[1] En d'autres termes : « Dans le verbe composé l'accent frappe généralement le second élément de la composition », règle formulée par M. Thurneysen, *Revue celtique*, t. VI, p. 130.

Remarque 5.

Une règle de l'accentuation grecque s'accorde avec la loi de la tmèse en irlandais.

Dans les composés de deux particules l'accent ne peut remonter plus haut que la deuxième particule *συν-έκ-δος* « aide à donner » *παρ-έν-θες* « interpose »; la première particule, celle qui reste atone en grec, semble donc ne point faire partie du mot : or c'est celle que la tmèse détache en irlandais.

Remarque 6.

M. A. Meillet nous communique l'intéressante note ci-dessous :

« C'est en lituanien qu'on retrouve l'intercalation du pronom atone qui rappelle le plus complètement l'intercalation irlandaise. Le pronom enclitique *si* — souvent réduit à *s* en finale absolue — qui sert à former le réfléchi s'ajoute au verbe simple, soit par exemple *sùka* « il tourne », *sùkas(i)* « il se tourne »; mais s'intercale entre le préfixe et le verbe, par exemple *pàsuka*, *pasisuka*, ou entre la négation et le verbe : *nesisuka* « il ne se tourne pas ». — Le datif enclitique *mi* « à moi » s'intercale de la même manière, v. Kurszat, *Gramm. der lit. Spr.*, § 1150; cf. *pamirodik* « montre-moi », chez Szirwid, *Punktay sakimu*, éd. Garbe, 73, 33. — Il est à noter que l'intercalation se produit toujours de telle sorte que le pronom enclitique précède immédiatement le verbe; on dira donc *nepasisuka* et non **nesipasuka*.

« Le slave ne présente aucun fait comparable. »

H. d'Arbois de Jubainville.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

XIII

ÉTYMOLOGIE POPULAIRE, CROISEMENTS, ETC.

C'est de nouveau un chapitre que nous avons traité dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 113 sqq. Mais nous nous sommes placé là à un point de vue particulier et nous avons pris peu d'exemples au patois de Damprichard; tout au plus pourrions-nous rappeler *mótar* «belette», p. 115, et *fi* «verrue pensile», p. 125. Il convient d'en examiner ici quelques autres :

bārbébu «salsifis sauvage» *tragopogon pratense* L. Nous savons que le nom vulgaire de cette plante est dans certaines régions *barbe de bouc*, en allemand *bocksbart*. C'est cette appellation que représente notre mot. La forme correcte serait **bārbédbu*; mais le mot *bu* «bouc» n'existe plus dans notre patois où il a été remplacé et éliminé par son diminutif *buòčò*. Dès lors **bārbédbu* n'était plus intelligible et par conséquent tout désigné pour subir une modification par étymologie populaire. Cette plante présente une particularité bien connue des paysans et qui les a dirigés dans leur travail inconscient d'étymologistes. Il arrive souvent que les capitules de ce *tragopogon* sont envahis par un champignon parasite, l'*Ustilago receptaculorum* Fr., qui en empêche le développement. Les spores de ce champignon, d'abord conglutinées, deviennent libres sous forme d'une poussière très noire. Les enfants prennent cette poussière pour se peindre sur le visage des moustaches et de la barbe. C'est ce fait que le peuple a cru trouver exprimé par notre mot; il lui a supprimé son *d* et

lui a donné par là une forme qui signifie pour lui : « qui a de la barbe au bout ».

dūmūn « dimanche » = **diedominicu* = v. fr. *diemoine*, tandis que v. fr. *diemenche*, fr. mod. *dimanche* = **diedominica*. Entre **diedominicu* et *dūmūn* il y a eu un intermédiaire **diemūn*, **dimūn*. A l'époque où cette forme existait, *Dieu* se disait **die*, **di* : le peuple a cru trouver ce mot **di* « Dieu » au commencement de celui qui nous occupe. Aussi quand **di* est devenu *dū* (*MSL*, VIII, p. 338), **dimūn* est devenu d'après lui *dūmūn*, au lieu de se plier à la loi que nous avons exposée quelques pages plus haut (319 et suiv.) et qui lui aurait donné la forme **démūn*. Pour la finale *-mūn*, cf. *MSL*, X, p. 202.

rèpròlā et *vèpròlā* « faire le repas des quatre heures » = **resprandulare*. Le mot *rèpròlā* n'offrant aucun sens pour le peuple il en a fait *vèpròlā* d'après *vèprā*. Grâce à ce simple changement de *r* en *v*, le mot est maintenant bien clair et signifie : « le repas de la vesprée ». Les deux formes existent côte à côte, mais *rèpròlā* est en train de disparaître et nous ne l'avons jamais entendu que de la bouche des vieillards.

ẻšarlòt « échalotte » *Caepa ascalonia*, d'après *Charles*, *Charlotte*, comme le prouve, outre l'*r*, le *ẻ* pour *ċ*.

mẽ « mais » n'est autre chose que le v. fr. *ains* qui a pris un *m* initial sous l'influence de *mais*. Cette forme *mẽ* a tué en naissant les deux mots dont l'union lui a donné l'existence.

rèt cu̯òrb et *rèt fu̯òrb* « loir, litt. ratte courbe et ratte fourbe », Ces deux expressions sont les seules usitées aujourd'hui; et la première est certainement antérieure à la seconde. « Ratte courbe » n'offrant pas de sens raisonnable a été remplacé par « ratte fourbe » parce que cet animal est réputé très méchant. L'expression primitive est *rèt tu̯òrb* (torua) que j'ai entendue de la bouche d'un vieillard. Cette épithète repose sur l'éclat bien connu de l'œil des loirs. Elle a été remplacée par d'autres parce que *tu̯òrb* n'existant pas ailleurs dans la langue, n'était plus compris.

l vu̯ipér « un vipère » est le mot français emprunté, car la forme sortant phonétiquement de *vīpera* est *vu̯ivr* « dragon ». Il est curieux que ce mot soit masculin à Damprichard alors que « serpent » y est féminin : *èn sèrpõ* « une serpent ». Le mot *sèrpõ* est féminin pour la même raison que la plupart des noms d'animaux dans les langues indo-européennes. Quant à *vu̯ipér* il est masculin parce que l'étymologie populaire y a vu le mot *pér* « père »; il est certain que si pour une raison quelconque ce mot avait eu la forme **vu̯imér* il ne serait jamais devenu masculin. Dans ce cas

l'étymologie populaire n'a pas changé la forme du mot, mais seulement son genre.

vĕli « clématite sauvage » *Clematis uitalba* L. est un dérivé de *uītis*, mais remonte phonétiquement à une forme *uĭt-* (cf. *MSL*, VIII, 343). Le mot *uītis* n'ayant pas passé dans la langue de Damprichard, on a remplacé par étymologie populaire l'ĭ de son dérivé par un *ĭ* sous l'influence de *uĭtulus*, mot bien connu, mais n'ayant avec *vĕli* aucun rapport sémantique.

sòlcrut « choucroute »; all. *sauerkraut* est devenu *sòlcrut* sous la double action de la dissimilation et des mots *sŏ* « sel », *sòlā* « salé »; *cŏ sòlā* « choux salés » et *sòlcrut* sont en effet synonymes.

picnòd « chiquenaude » a subi l'influence de *picā* « piquer ».

libréc͡i « vilebrequin » s'est mélangé avec le mot *libre* parce qu'une partie de cet instrument tourne *librement*, tandis que l'autre est immobile.

ĭ cvŏ rètĭ « cheval rétif » n'est pas le mot français emprunté, mais traduit et interprété; c'est littéralement « un cheval *ratier », c'est-à-dire « qui a des rats ». Or « avoir des rats » dans le langage populaire est la qualité de ce qui *rate*; un fusil a des rats quand il *rate* quelquefois sans que l'on sache au juste pourquoi; une pendule qui a des rats est celle qui va tantôt bien tantôt mal, quand tantôt sonne, tantôt ne sonne pas; un homme ou un animal qui a des rats est un être bizarre, original, faisant des choses inattendues.

cĭvré fĭl, *cĭvr è fĭl* « chèvrefeuille ». Le v. fr. *chèvrefeuil* sort de *caprifolĭu* qui devait donner à Damprichard **cĭvréfŏ*. Le mot **fŏ* « feuille » n'existant pas dans ce patois, on y a compris le mot français *feu* à cause de la couleur des fleurs, et comme fr. *feu* se dit *fĭl* à Damprichard, on a changé **cĭvréfŏ* en *cĭvréfĭl* et même en *cĭvr è fĭl* « chèvre à feu ».

XIV

LE PEUPLE PHONÉTICIEN.

Nous avons montré dans la *Revue des langues romanes*, 1897, p. 346 et suivantes, comment une langue qui emprunte à une autre un mot isolé a coutume de transformer les phonèmes ou groupes de phonèmes inconnus d'elle que peut contenir

ce mot, de façon à le démarquer et à lui ôter son aspect étranger. Ce que nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre, ce ne sont pas les modifications que subit ainsi un mot emprunté isolément et accidentellement: c'est la manière dont le peuple transforme pour les adapter à sa langue toute la série des mots qu'à un certain moment, pour des raisons politiques, religieuses ou autres, il emprunte à une autre langue. Lorsque le christianisme pénétra en Irlande, l'irlandais s'assimila tout d'un coup un nombre considérable de mots latins; le latin depuis Liuius Andronicus jusqu'à la fin de la littérature latine, puisa sans cesse une grande masse de mots dans la langue grecque; le roumain, langue romane, doit aux langues slaves la bonne moitié de son vocabulaire. Les exemples de ce genre sont très nombreux. Nous avons vu en France depuis une cinquantaine d'années les patois pénétrés de plus en plus par le français, y prenant tout d'abord des mots dont ils n'avaient pas l'équivalent et complétant ainsi leur vocabulaire; et nous voyons même aujourd'hui les mots français se substituant aux mots patois de même signification, les dépossédant, les faisant tomber en désuétude et périr; c'est ainsi que les patois disparaissent.

Quand ceux qui parlent une certaine langue, qu'ils constituent une nation, une province, une ville ou un village, complètent leur vocabulaire en empruntant à une autre langue une série de mots que de nouveaux besoins leur rendaient nécessaires, c'est qu'ils sont depuis un certain temps en contact avec ceux qui parlent cette autre langue et qu'ils savent cette autre langue au moins partiellement. Dès lors il s'est fait dans leur esprit, involontairement et inconsciemment une comparaison entre l'aspect phonétique de leur langue et celui de l'autre langue, comparaison inexacte et grossière si les deux langues n'ont aucune ressemblance entre elles ou n'ont que des rapports fort éloignés et que le peuple ne peut pas saisir; mais si les deux langues sont sœurs, diffèrent en somme assez peu l'une de l'autre et possèdent le même vocabulaire avec des divergences phonétiques assez peu considérables pour que le plus ignorant puisse dans beaucoup de cas reconnaître que dans les deux langues il a affaire au même mot, la comparaison se fait beaucoup plus aisément et devient beaucoup plus précise. Les deux formes du même mot se mettent spontanément en parallèle dans l'esprit de chacun et il en résulte bien vite le sentiment qu'à tel phonème ou groupe de phonèmes des deux langues correspond dans l'autre tel autre phonème ou groupe de phonèmes. Ce sentiment de correspondance fournit les principes de la translation des mots d'une langue dans l'autre; comme il est très précis, il adapte si bien les mots qui réunissent certaines conditions

à la phonétique de la langue qui les accueille, qu'il n'est plus possible de reconnaître s'ils ont été empruntés ou si la langue qui les possède les a toujours possédés, c'est-à-dire qu'ils ont exactement la même forme que s'ils appartenaient au vieux fonds de cette langue et y avaient évolué normalement. Néanmoins ce sentiment de correspondance, reposant sur une comparaison superficielle, risque de se fourvoyer fréquemment et de prendre un rapport apparent pour un rapport réel; toute relation qui ressortirait d'une comparaison pénétrante et approfondie lui échappe forcément.

En résumé le sentiment de la correspondance des deux phonétiques est très net chez le peuple, mais en même temps très étroit. C'est ce que nous allons montrer en examinant les mots que le patois de Damprichard a empruntés au français. On verra combien ce sentiment est constant, combien il est parfois précis, mais en même temps quelles sont les bornes de son domaine, les limites qu'il ne dépasse pas.

Pour que ce qui va suivre soit intelligible, nous devons ajouter que le français auquel le patois de Damprichard a fait ses emprunts n'est pas le français de l'Ile-de-France, mais celui avec lequel il a été en contact, celui de la région de Montbéliard qui diffère notablement pour la prononciation de celui de l'Ile-de-France.

I. — CONSONANTISME.

1° Groupes *pl* et *bl* : de la comparaison de *pi̯ă* avec *plaie*, *pi̯ẽn* avec *plaine*, *èpi̯èti* avec *aplatir*, — *bi̯ă* avec *blé*, *bi̯ẽ* avec *blanc*, *bi̯ö* avec *bleu* est né le sentiment qu'à *pl*, *bl* français correspond *pi̯*, *bi̯* en patois; d'où *săbi̯* « sable », *tèribi̯* « terrible », *mébi̯ă* « meubler », *èfübi̯ă* « affubler », *ipôsibi̯* « impossible », *isüpuòcöbi̯* « insupportable », *pépi̯* « peuple ». Ces exemples sont fort intéressants en ce qu'ils montrent en même temps la netteté et la constance du sentiment de la correspondance *pl-pi̯*, *bl-bi̯*, mais aussi ses limites. Dans tous ces mots les groupes *pl*, *bl* se trouvent après une voyelle, or après une voyelle *pl* et *bl* latins ne sont devenus ni *pi̯* ni *bi̯* dans notre patois : *capula-côl*, **stupula-étul*, *flebile-ièl*, *tabula-tôl*. Le peuple, ne connaissant pas le latin, ne pouvait pas saisir ce rapport, et il a remplacé *pl*, *bl* par *pi̯*, *bi̯* dans des positions où ce n'était pas phonétiquement légitime. Quelques mots isolés tels que fr. *table* à côté de *tôl* auraient peut-être pu lui fournir une indication; mais le changement de *sable* en **sòl*, de *terrible* en **tèrèl* aurait été trop considérable pour une traduction instantanée. — Autre phénomène : nous avons vu (*MSL*, VII, p. 462, 464, 466) qu'un *i̯* provenant de *l* palatalisé tombe

devant *i* et devant *ü* : *rŏpir* « remplir », *pŭrā* « pleurer ». Ce phénomène se produirait encore aujourd'hui si l'occasion s'en présentait; en sorte que *pèrèplŭ* « parapluie », *blŭ* « myrtille » all. *blaue beere*, si l'on avait changé leur *pl*, *bl* en *pi*, *bi*, seraient devenus **pèrèpŭ*, **bŭ*. C'eût été de nouveau un changement trop considérable et reposant sur une correspondance dont le peuple n'a pas le sentiment; les groupes *pl* et *bl* restent donc intacts devant *ü* et devant *i* (*pèplĭ* « peuplier ») dans les mots empruntés. Le maintien de ces groupes dans un cas où la seule transformation dont le peuple ait le sentiment était impossible, était appuyé par la présence des groupes *pl*, *bl* dans des mots appartenant aux vieux fonds : *èplā* « appeler », *èplŭ* « étincelle », *blŭs* « prune », *blĭ* « mouton », cf. *MSL*, VII, p. 466, 467; ces groupes n'étaient pas inconnus à notre patois.

2° Groupes *rt*, *rd*, *rn* :

rt. D'après le rapport *pèči* — *partir*, *pŭč* — *porte* on fait *cačŭ* de *carton*, *cači d bŏ* de *quartier de bois*, *čŏč* de *carte*, *ĭsŭpu̯òčòbi̯* de *insupportable*. — Ce sentiment de la correspondance *č-rt* est très net comme en témoignent les exemples précédents; il est donc très intéressant de voir dans deux exemples le sentiment populaire s'égarer et suivre une autre direction d'après un faux rapport. De *partager* il fait *pètèğĭ*, de *artison* il fait *ètizŭ*. On pourrait croire que *pètèğĭ* est sorti de la forme attendue **pèčèğĭ* par dissimilation; mais *č-ğ* ne se dissimilent pas dans notre patois, comme nous l'avons montré dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 86; *ètizŭ* au lieu de **ètizŭ* ne prête d'ailleurs pas à la même hésitation. En réalité c'est du rapport *pèču* — *partout*, *pè Trèvlā* — *par Trévillers*, *pŭč* — *porte*, *pèči* — *partir*, *mèčĕ* — *marteau*, *ečai̯* — *orteil*, *èpu̯òčā* — *apporter*, *mu̯òčāz* — *mortaise* que l'on a tiré la fausse conclusion que *r* disparaît devant *t*. Il y a toujours quelque chose de vrai dans ces erreurs du sentiment populaire, et il est vrai en effet que *r* a disparu devant *t*, mais en transformant le *t*; cette nuance a échappé au peuple en cette circonstance.

rd. D'après *èği* — *hardi*, *čèğŭ* — *chardon* on fait *gāğ* de *garde*. — Les deux mots *ardu̯az* « ardoise » et *bušarg* « boucharde » ne sont pas des mots empruntés, en ce sens qu'ils n'ont pas pénétré dans la langue et ne s'y sont pas adaptés. On peut néanmoins les citer ici pour mémoire : le mot *ardu̯az*, désignant uniquement les ardoises dont se servent les écoliers pour écrire, est le mot français enseigné par l'instituteur et répété tel quel; le mot *bušarg* désigne un outil qui n'est connu que de quelques ouvriers : c'est le mot français estropié.

rn. D'après le rapport *lĕtān* — *lanterne*, *ču̯ònai̯* — *corneille*, on

fait *còvān* de *caverne*, *biscuònü* de *biscornu*. Nous avons entendu le mot *gèrni* « garnir » de la bouche d'une femme née dans le village et y ayant toujours vécu, mais sachant presque aussi bien le français que le patois, et le mot *cuòrnič* « corniche » de la bouche d'un menuisier; dans ces conditions ces deux mots sont sans importance.

3° D'après le rapport *sač* — *sèche*, *èči* — *hacher*, on fait *cračī* de *cracher*.

4° A côté des phénomènes que nous venons d'étudier il y en a un autre qu'il est nécessaire de noter, mais qui présente beaucoup moins d'intérêt; c'est le maintien de certains phonèmes ou groupes de phonèmes tels quels. Ce maintien a lieu lorsque le peuple n'a pas le sentiment de la modification qu'il faudrait opérer. Ainsi le *c* latin devant *a* est devenu *č* : *caballu* — *čèvò*; le peuple ne disposant pas du latin comme terme de comparaison, ne peut pas saisir ce rapport et maintient le *c* français devant *a*, soit qu'il conserve cet *a* intact : *caba* « cabas », *cačī d bó* « quartier de bois », *cačū* « carton », *cādr* « cadre », *cansū* « caleçon », *capòt* « capote », *caiö* « caillou », — soit qu'il le modifie : *čẽpā* « camper », *čẽpẽn* « gros grelot que l'on met au cou des vaches » fr. *campène*, *cèbri* « cabri », *cèrot* « carotte », *cèbèrè* « cabaret », *cènü* « bouvreuil » fr. *camus*, *cènèri* « canari », *cèrcès* « carcasse », *cèrèf* « carafe », *cèrêmòtrò* « carême entrant », *čèč* « carte », *čòvān* « caverne ». Il avait d'ailleurs des modèles du *c* dans ces positions : *ca* « quoi », *scazī* « se taire », *sičẽt* « cinquante », *cètr* « quatre », *c ò s ce s ò* « qu'est-ce que c'est ».

Une observation analogue s'applique au *g* devant *a* qui phonétiquement serait *ǧ* quand il représente *g* latin devant *a* et *vu* quand il représente *w* : *gẽnīi* « gagner », *gòč* « gauche », *gèǧūr* « pari », *gẽn* « gaine », *gèǧā* « carder » (assimilation de la consonne initiale avec la sonore qui commence la syllabe suivante), *gāǧ* « garde », *gār* « guerre », *gè* « gai », *gẽ* « gant », *gèrẽti* « garantir », *gètā* « guetter », *gars* « femme de mauvaise vie » *garce*, *gòpā* « mal vêtu » *gaupé*. Notre patois connaissait le *g* initial devant la plupart des voyelles.

Groupes *br*, *fr* : *cèbri* « cabri », *čẽfr* « camphre »; on avait ces groupes dans *čẽbr* « chambre », *öfri* « offrir », etc.

Groupe *st* : *èstumè* « estomac », *vèst* « veste », *mustāč* « moustache », *trist* « triste », *ǧèst* « juste »; on avait ce groupe dans *s èstā* « s'asseoir », *lu stò* « le siège ».

5° Dans tous les cas que nous venons d'examiner, le patois possédait dans son vieux fonds les phonèmes ou groupes de

phonèmes qu'il a accueillis tels quels. Il peut en rencontrer qui lui soient totalement inconnus; c'est une raison de plus pour ne pas les modifier, puisqu'il n'a pas le sentiment que rien leur corresponde dans son domaine. Tels sont les groupes *-csp-* dans *ècspèdi̭ā* « expédier », *ècspi̭ā* « expier », *-gz-* dans *ègzèrsā* « exercer », *ègzilā* « exiler »; *-cs-* dans *d ècsèprè* « exprès » Mtb. *ècsèprè*; *-scl-* dans *ésclür* « exclure » Mtb. *ésclür*, *-scr-* dans *éscròcā* « escroquer ». Tous ces mots sont d'introduction très récente. Plus intéressants sont ceux qui présentent le groupe *rs*; le peuple n'a pas senti que son patois y répondait par *š* et l'a gardé intact : *sṷòrsi* « sorcier », *āspèrsèt* « esparcette », *cumèrs* « commerce », *gars* « garce », *mārs* « mars ».

II. — VOCALISME.

Le vocalisme présente des phénomènes analogues, mais un peu plus compliqués, parce que les voyelles ont généralement des traitements différents déterminés par les phonèmes qui les précèdent ou les suivent. Il en résulte que le sentiment populaire peut trouver à une même voyelle plusieurs correspondants :

1° *A*; d'après le rapport *rè* — *rat*, *čè* — *chat*, *ă* tonique et final devient *è* : *éstumè* « estomac », *èrmṷònè* « almanach »; mais un *a* dans cette position n'étant pas un phonème inconnu de notre patois, cf. *ra*, *ta*, il peut arriver aussi qu'il persiste : *caba* « cabas ».

ā tonique devient *ò*; il s'agit ici de *ā* tonique du patois de Montbéliard; le sentiment de cette correspondance est né de comparaisons telles que *pò* « pieu » Mtb. *pā*, *mò* « mal » Mtb. *mā*, *vòğ* « garde » Mtb. *vāğ*, *òl* « aile » Mtb. *āl*, *čèvò* « cheval » Mtb. *čèvā*, *ò* « haut » Mtb. *ā*. Le point de départ est la forme de Montbéliard, sans quoi le changement n'aurait pu se produire que là où un *l* suivait l'*a*. Dans tous les mots que nous allons citer l'accent tonique est à Montbéliard sur l'*ā* dont il est ici question qui est long, et à Damprichard il reste sur l'*ò* qui remplace cet *ā* : *còi̭* « caille », *còzi* « quasi », *còč* « carte » Mtb. *cāč*, *vòcẽs* « vacances », *bòlèn* « baleine », *còvèn* « caverne », *òzā* « hasard », *còcèl* « vaisselle de terre » Mtb. *cācèl*, *dòtā* « dater », *ẽsüpṷòcòbi̭* « insupportable », *imòğ* « image », *còsā* « casser », *bòtũ* « bâton », *bèricòdā* « barricader », *mòzũ* « maison » Mtb. *māzũ*, *è vòš* « à verse » Mtb. *vāš*.

Le même *ā* tonique à Montbéliard en syllabe initiale (qui est généralement *ă* atone en français) reste à Damprichard *ā* tonique sans que l'on voie nettement pourquoi dans certains mots c'est ce second traitement qui a prévalu et dans certains autres le précédent. C'est le sentiment d'une correspondance telle que

lāči — *lâcher*, *māči* — *mâcher* qui a présidé à ce second traitement; mais nous ne saurions dire pourquoi alors qu'on faisait *bòtǖ* de *bâton*, on a fait *mātī* de *mâtin*, *ātli* de *atelier*, *rāti* de *radis*, *pātèr* de *patère*, pourquoi on a fait *còsā* de *casser* et *pāsiòs* de *patience*, *cāsis* de *cassis*, pourquoi *òzā* de *hasard* et *bāzèn* de *basane*, *gāzèt* «journal» de *gazette*. Il est possible pourtant qu'il y ait là une différence chronologique et que les mots qui ont conservé *ā* à Damprichard aient été empruntés plus tard que ceux qui ont changé *ā* en *ò*.

ā tonique en syllabe finale persiste devant certaines consonnes avec lesquelles il forme un groupe de phonèmes familier au patois : *cāv* «cave» d'après *rāv*, *sāv*, *cẽtāv*, — *māl* «malle» d'après *māl* «mâle», — *cādr* «tableau, cadre» d'après *pādr*, — *gāǧ* «garde» d'après *māǧ*, — *mustāč* «moustache» d'après *tāč* (comparez plus haut *còč* «carte».) De même un *ā* tonique final après lequel on sent qu'il est tombé un *r* persiste : *òzā* «hasard», *Dū vò gā* «Dieu vous gart» d'après *è pā* «il part». Ici la consonne qui suit l'*ā* paraît avoir joué un rôle considérable dans le choix du traitement *ā* de préférence au traitement *ò*.

u̯ā tonique persiste : *vu̯ā* «voix» Mtb. *vu̯ā*, *fu̯ā* «foie». C'est un son connu, que l'on trouve par exemple dans *ècu̯ā* «accouer», *èvu̯ā* «avouer».

u̯a n'existe dans le vieux fonds du patois qu'après labiale; après non labiale le *u̯* est tombé. Mais le peuple n'a pas le sentiment de cette nuance; le son *u̯a* lui est bien connu et cela lui suffit pour qu'il le maintienne dans les mots empruntés où il le rencontre même après non-labiale : *lu̯a* «loi», *pètu̯a* «patois», *su̯aniu̯* «soigneux», *su̯atā* «souhaiter».

al persiste d'après *mòtal* = *mustela*, *ètal* = **stela* : *malbr* «marbre», *ètal* «fusil de boucher» all. *stahl*, *bal* «bal», *balcǖ* «balcon», *frẽgal* «fringale». Il n'y a que *dental* qui soit devenu *dẽtò* «dental de charrue». Cela n'a rien de surprenant, car le sentiment du rapport *mal* — *mò*, *cheval* — *čèvò* était tout naturel à côté du précédent.

a atone libre devient *è* d'après *bètèi̯* — *bataille*, *cètūz* — *quatorze*, *bèvā* — *baver* : *cèbèrè* «cabaret», *cènèri* «canari», *cèrèf* «carafe», *cèròt* «carotte», *cèsè* «petite casserole», *cèrèmòtrò* «carême entrant», *ètizǖ* «mite» fr. «artison», *gèrẽti* «garantir», *pèrèplǖ* «parapluie», *grèvòt* «cravate», *di mèrè* «de la vase» fr. *marais*, *mèsif* «massif», *rèsòbi̯ā* «rassembler», *rèpid* «rapide», *pètu̯a* «patois», *pètèǧi* «partager», *pèlisẽdr* «palissandre», *sèpèrā* «séparer», *cèbri* «cabri», *cũpè* «compas» (accent sur l'initiale), *cèbriòlā* «cabrioler».

Un autre traitement de *a* atone après labiale et devant *r* consiste à le remplacer par *ua* : *puarū* « parrain », *muarūn* « marraine », *puara* « paroi », *buarai* « baril ». Ce second traitement repose sur le rapport *puarèzu* — *paresseux*, et plus encore sur le sentiment qu'après *p*, *m*, *b* il y a un *u* dans le patois : *muòč* « mouche », *muaiu* « meilleur », *muòčī* « mortier, — moucher », *muòīī* « mouiller », *buarǧī* « berger », *buòś* « bourse, — boucle », *buòčī* « boucher », *buòǧū* « bourdon », *buòrā* « bourrer », *buòrǧū* « bourgeon », *può* « pour », *puaśī* « percer », *puazā* « peser », *puòčā* « porter ».

Un *a* atone libre n'est pas un phonème inconnnu de notre patois : *laīī*, *praīī*, *sačī*, *lačī*, *s cazī*, *satu*, ce qui explique qu'on trouve, outre les deux traitements précédents, le maintien pur et simple de ce son : *caiō* « caillou », *cačū* « carton », *cačī d bō* « quartier de bois », *caba* « cabas », *atu* « coup, — atout, — mauvais sujet », *basès* « bassesse », *basin* « bassinoire », *capòt* « capotte », *fabricā* « fabriquer », *frapā* « effaré » fr. *frappé*, *manèž* « manège », *mécanic* « mécanique ».

a entravé devient *è* d'après le rapport *cètr* — *quatre*, *sèǧ* — *sage*, *čèrǧī* — *charger* : *cès* « petite casserole » fr. *casse*, *cèsról* « casserole », *cèrcès* « carcasse », *cèrèf* « carafe », *bāzèn* « basane », *āspèrsèt* « esparcette », *èrmuònè* « almanach » = **armonach*, *cèǧ* « cage ».

Comme l'*a* entravé n'est pas un son inconnu dans notre patois : *crar*, *čādal*, *srai*, on l'a maintenu dans quelques mots empruntés : *bascūl* « bascule », *tubac* « tabac » = all. suisse *tobac*, *cansū* « caleçon », *captūr* « capture », *gars* « garce ».

2° *E*; *è* tonique du français prononcé *é* dans les environs de Mtb. reste *é* d'après l'égalité : *fét* « fète » — Mtb. *fét*, *bét* « bète » — Mtb. *bét* : *misér* « misère », *pér* « père », *mér* « mère », *vuipér* « vipère », *zél* « zèle », *sédr* « cèdre », *négr* « nègre », *manéž* « manège », *čér* « chaise ».

è tonique du français prononcé *è* dans les environs de Mtb. devient *ā* d'après le rapport *mā* — *mai*, *sāv* — *sève*, *mār* — *mer* : *mātr* « maître », *crāp* « crêpe », *gār* « guerre », *bnā* « benêt ».

Il convient d'ajouter à ce dernier traitement de l'*è* tonique celui de l'*é* tonique du français qui se prononce également *è* à Montbéliard. Il devient également *ā* à Damprichard d'après le rapport *čātā* — *chanter, chanté, chantée*; *būtā* — *bonté* : *cèbriólā* « cabrioler », *cmóditā* « lieux d'aisances », *cēpā* « camper », *dòtā* « dater », *còpuònā* « caponner », *èrītā* « hériter », *ècròcā* « escroquer », *èstròpiā* « estropié », *èxpiā* « expier », *fabricā* « fabriquer », *frapā* « effaré » (frappé), *frūstrā* « frustré », *gètā* « guetter », *gòbā* « go-

ber », *gòpā* « mal vêtu », *imitā* « imiter », *mèritā* « mériter », *mèbiā* « meubler », *rèsõbiā* « rassembler », *rèspirā* « respirer », *sèpèrā* « séparer », *stimülā* « stimuler », *suatā* « souhaiter », *sücsèdā* « succéder », *tẽtā* « tenter », *tròcā* « traquer », *üzā* « user ». Il faut noter que quelques-uns de ces *ā*, se trouvant après une palatale primaire, auraient dû devenir *ĭ*, cf. *mẽgĭ* — *manger*. C'est le traitement que nous trouvons en effet dans *cracĭ* « cracher », *cẽbiĭ* « gambiller » (quelquefois réduit à *cẽbiĭ*), *gẽniĭ* « gagner », *nẽgliĕĭ* « négliger », *pètèĕĭ* « diviser ». Mais le peuple a fait *rèspirā* de *respirer* parce qu'il n'a pas eu le sentiment que *irĭ* seul aurait été correct : la transformation ne s'est pas appliquée au groupe *iré* considéré comme un ensemble, mais l'*é* a été changé en *ā* isolément. Pour les mots tels que *èstrópiā* « estropié », le peuple avait des modèles qui lui permettaient de conserver *ā* après un *i* précédé de consonne : c'étaient les mots tels que *piā* « plaie », *rẽbiā* « oublier », *mèriā* « marier ».

Quant au son *è* (du parler de Montbéliard) apparaissant dans des conditions où on ne lui connaît pas d'équivalents, par exemple devant *s* ou *r* final ou en syllabe non finale, il persiste comme son inconnu, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour le remplacer : *cès* « caisse, tambour », *èr* « air », *èxpèr* « expert », *mètèrĭ* « métairie ».

è et *èt* à la fin des mots persistent; ce sont des finales connues par *cè*, *buòiè*, *pèt*, etc. : *bucè* « bouquet », *cèbèrè* « cabaret », *cèsè* « petite casserole », *fèirè* « feuilleret », *gòrzè* « gorget », *gãzèt* « journal », *di mèrè* « de la vase », *migè* « muguet », *scrè* « secret », *ãspèrsèt* « esparcette ».

èl final peut persister d'après le rapport *bèl* — *belle*, d'où *crüèl* « cruel », *cõcèl* « vaisselle en terre »; mais il peut aussi devenir *ĕ* d'après *buòĕ* — *bordel*, *gèvé* m. — *javelle*, *stĕ* — *celle*, *gumé* « jupon » — *gonelle*, *sõtrĕ* m. — *sauterelle*. C'est ce qui explique *tĕ* « tel », *cĕ* « quel », *cècfua* « quelquefois »; enfin il peut devenir *òl* : d'après *è gòl* — *il gèle* on a fait *è gròl* de *il grêle* et *d lè gròl* « de la grêle ».

èr persiste d'après *sèrpo*, *cèrgĭ* : *vèrvèn* « verveine », *cumèrs* « commerce », mais *èrn* devient *ãn* : *cõvãn* « caverne » d'après *lẽtãn* — *lanterne*, *vãn* — *verne*.

èt tonique devient *òt* d'après *prête* — *pròt* : *òrbelòt* « arbalète », *puòrmò* « promet » (cf. *prò* — *prêt*) d'où *puòrmòtr* « promettre ».

èĭ final persiste : *cülsèĭ* « conseil » d'après *bètèĭ*.

è atone libre persiste d'après *cèròt*, *bètèĭ*, *pèrã*; de là *grèbès* « écrevisse » all. *krebs*, *gètã* « guetter », *pièrò* « mantelet de femme » = *pierrot*, *tèribĭ* « terrible ».

é en syllabe non finale devient *è* d'après *ètó* — *étais*, *mètī* — *métier*; cet *é* est déjà *è* à Montbéliard et quelquefois il y porte l'accent, mais il n'y a ici aucun intérêt à distinguer les cas où il est tonique de ceux où il est atone : *ècól* « école », *ècspèdi̯ā* « expédier », *èrl̃tā* « éreinter », *èbèn* « ébène », *èsclūr* « exclure », *èscròcā* « escroquer », *èstrópi̯ā* « estropier », *èxpèr* « expert », *èxpi̯ā* « expier », *ǧèmi* « gémir », *mècanic* « mécanique », *mètsl̃* « médecin », *mèmūr* « mémoire », *mèritā* « mériter », *mètèrī* « métairie », *nèglǐǧī* « négliger », *rèspirā* « respirer », *rsèlu* « recéleur », *sèpèrā* « séparer », *sūcsèdā* « succéder ».

ié final du français est ī à Montbéliard et reste ī à Damprichard d'après *pī* — *pied*, *mètī* — *métier* : *pèplī* « peuplier », *ātlī* « atelier », *su̯òrsī* « sorcier ».

ẽ peut persister d'après *mẽ* — *main*, *fẽ* — *faim* : *frẽgal* « fringale », *cōsẽ* « coussin » (dans ce mot *ẽ* est abrégé parce qu'il est atone); — *èn* persiste comme son connu d'après *lèn*, *rèsèn*, d'où *èbèn* « ébène », *bòlèn* « baleine », *vèrvèn* « verveine »; — mais *ẽ* peut aussi devenir *ũ* : *pu̯arũ* « parrain » d'après *rũ* — *rein*, et *èn* peut devenir *ūn* : *mu̯arūn* « marraine » d'après *vūn* — *veine*; — *ẽ* peut encore devenir *ĩ* d'après le rapport *fĩ* — *fin*, *vĩ* — *vin*, *mètĩ* — *matin*, d'où *ĩsūpu̯òcbbi̯* « insupportable », *ĩsòlẽ* « insolent », *ĩpósibi̯* « impossible », *mātĩ* « mâtin », *mètsĩ* « médecin », *crètĩ* « gratin », *èrĩtā* « éreinter »; — enfin *èn* tonique, qui est nasalisé en *ẽn* à Montbéliard est aussi *ẽn* à Damprichard; comparez fr. *plaine* — Mtb., Dampr. *pi̯ẽn*, fr. *aime* — Mtb., Dampr. *ẽm*; de là *crẽm* « crème », *fẽn* « faîne », *gẽn* « gaine », *cẽpẽn* « campène », *ćẽn* « chaîne ».

3° *I*; *i* intérieur persiste d'après *virī*, *tirī*, *dèsirī*, *èrivā* : *cólic* « colique », *cmóditā* « lieux d'aisances », *cu̯òrnič* « corniche », *cāsis* « groseillier », *ètizũ* « mite », *fabricā* « fabriquer », *imitā* « imiter », *ĩpósibi̯* « impossible », *mècanic* « mécanique », *mèritā* « mériter », *mèsif* « massif », *nèglǐǧī* « négliger », *rèspirā* « respirer », *rèpid* « rapide », *pèlisẽdr* « palissandre », *sigu̯òni̯* « cigogne », *stimūlā* « stimuler », *tèribi̯* « terrible ».

D'après le rapport *fĩn* — *fine*, *in* devient *ĩn* à Damprichard comme à Montbéliard : *bóbĩn* « bobine ».

4° *Ü*; *ü* atone persiste ou est remplacé par son équivalent *i*; sur la confusion de *i* et *ü*, cf. MSL, VIII, p. 317. L'*ü* atone est connu par *sūā*, *ćèpūā*, *vūdī*, *ècūrō*, *pčūzī*; de là son maintien dans *crūèl* « cruel », *frūstrā* « frustrer », *fūtè* « malicieux », *migè* « muguet », *stimūlā* « stimuler », *sūbi* « subir ».

ūr final persiste d'après le rapport *dūr* — *dure*, *dèsirūr* — *déchirure* : *èsclūr* « chasser », *fèi̯ūr* « feuillure », *captūr* « capture ».

ū tonique persiste comme son connu par *fū*, *ğū*, *ŏbrū*; de là *brū* « jus » all. *brühe*.

ụi est maintenu comme son inconnu que l'on ne sait par quoi remplacer : *trụit* « truite », *ụil* « huile ».

5° *Ė*, *Ö*; *é* persiste d'après le rapport : *prémī* — *premier*, *gél* — *gueule*, *crévā* — *crever* : *pépi* « peuple », *grèbés* « écrevisse » all. *krebs* (entendu *grèbés*), *féirè* « feuilleret », *féiür* « feuillure », *névō* « neveu », *mébi* « meuble ».

ō persiste comme son connu par *nō*, *ōt*, *vōd*, *vuarōiī*; de là *glŏr.ōz* « coquette », *névō* « neveu ».

eur, *eux* final devient *u* d'après le rapport *ũlu* — *honteux*, *pévüru* — *peureux*, *écèru* — *équarrisseur* : *rsẽlu* « recéleur », *suaniu* « soigneux », *cèrutu* « carotteur ».

6° *O*; *ò* peut devenir *ó* d'après le rapport *fòl* — *folle*, *fòsā* — *fossé*, *pòtē* — *poteau* : *écól* « école », *cèbriólā* « cabrioler », *cmód* « commode », *cèsról* « casserole », *cmóditā* « lieux d'aisances », *cólic* « colique », *cópiā* « copier », *éstrópiā* « estropier », *glŏriōz* « coquette », *ĭpósibi* « impossible », *ócāziũ* « occasion », *èn sóm* « une somme », *bóbĭn* « bobine » ; — mais lorsque l'*ò* est atone devant *n* ou *r* ou tonique devant *ni*, il devient plutôt *ụò* d'après *tụònā* — *tonner*, *puònị* — *poigne*, *pụòčā* — *porter*, *tụòrčũ* — *torchon* ; de là *èrmụònè* « almanach » = **armonach*, *siguònị* « cigogne », *còpụònā* « caponner », *biscụònü* « biscornu », *ĭsũpụòčòbi* « insupportable », *suòrsī* « sorcier » ; — atone devant *m*, il peut devenir *u* : *éstumè* « estomac » d'après *pumī* — *pommier* ; — enfin *ò* atone peut persister devant n'importe quel phonème comme son connu par *pòtā*, *mòlèt*, *ğòlā*, *dòzīm* : *gòrźè* « gorget », *mòrpiũ* « morpion », *maròni* « marronnier », *éscròcā* « escroquer », *ĭsòlẽ* « insolent », *gòbā* « gober ». Il faut ajouter à cette dernière liste un certain nombre d'*ò* atones qui sont *o* en français, mais qui ont été empruntés aux patois de la région de Montbéliard où ils sont *ò* : *lòbụòrā* « labourer », *tròcā* « traquer », *bòbụin* « babines », *còpũ* « poltron », *bròcụònī* « braconnier », *bròcā* « braquer », *cròcā* « craquer ».

ó devient *ò* d'après le rapport *ò* — *haut*, *čò* — *chaud* : *gòč* « gauche », *gòpā* « mal vêtu » *gaupé*, *fròd* « fraude », *fòfilā* « faufiler ».

oire final devient *ūr* : *mémūr* « mémoire » d'après *écretūr* — *écritoire*.

Pour la voyelle nasale *õ* il faut partir de l'état de Montbéliard :

ą — *õ* de Mtb. persiste d'après l'égalité Mtb. *tõ* « temps » —

Dampr. *tõ*, Mtb. *võdü* « vendu » — Dampr. *võdü* : *rèsõbiā* « rassembler », *còrpõdü* « capendu », *cèrémòtrò* « carême entrant » (désanalisé), *prèvõs* « pervenche », *pāsiõs* « patience », *trõbiā* « trembler », *trõbi* « tremble » (arbre), *bõd* « bande », *bõdā* « bander ».

β — *õ* de Mtb. devient *ẽ* d'après le rapport Dampr. *cẽ* « champ » — Mtb. *cõ*, Dampr. *cẽtā* « chanter » — Mtb. *cõtè* : *cẽpā* « camper », *cẽpẽn* « campène », *cẽbiĩ* « gambiller », *gèrẽti* « garantir », *ĩsòlẽ* « insolent », *pèlisẽdr* « palissandre », *tẽtā* « tenter », *vòcẽs* « vacance », *gẽ* « gant », *cẽfr* « camphre ». Comme la différence de quantité *õ*, *õ* à Montbéliard repose sur une différence étymologique, *õ* représentant *en* et *õ* représentant *an* (sauf dans les mots empruntés par le parler de Montbéliard où l'on a *õ* en syllabe atone et *õ* en syllabe tonique) et qu'à Damprichard *en* lat. est devenu *õ* tandis que *an* devenait *ẽ*, le traitement des mots empruntés est généralement pour cette voyelle le même que s'ils appartenaient au vieux fonds.

7° *U*; *u* atone devant *r* devient *yò* : *lòbyòrā* « cultiver » d'après *byòrā* « bourrer »; dans les autres positions il persiste comme son connu par *putò*, *cutè* : *bucè* « bouquet ».

u tonique devant *l* devient *ó* : *ból* « boule » d'après *cról* — *croule*.

u tonique devient *ö* d'après le rapport *pös* — *pouce*, *röi* — *rouille* : *caiö* « caillou », *cösẽ* « coussin » (accent sur l'initiale).

ū tonique persiste comme son connu par *būn*, *tūdr*, *fūš*; de là *būb* « petit garçon » all. *bube*.

ũ persiste d'après le rapport *piũ* — *plomb*, *rũ* — *rond* : *cũpè* « compas », *còpũ* « poltron », *cansũ* « caleçon », *ètizũ* « mite », *ócāziũ* « occasion », *balcũ* « balcon ».

En somme il y a trois principes qui président à l'adaptation des mots empruntés : 1° les phonèmes sont remplacés par d'autres qui selon le sentiment populaire leur correspondent d'une phonétique à l'autre; 2° les phonèmes sont maintenus intacts comme connus, c'est-à-dire parce qu'ils existent dans le vieux fonds de la langue qui emprunte; 3° les phonèmes sont maintenus intacts comme inconnus, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour mettre à leur place.

MORPHOLOGIE.

Étudier dans tous ses détails la morphologie de notre patois serait répéter trop souvent ce qui est partout. Elle ne diffère pas essentiellement de celle du français, et ce que l'on sait de l'une peut s'appliquer à l'autre.

De même notre syntaxe est à peu de chose près celle du vieux français.

Nous nous bornerons donc à donner le tableau des *pronoms* et à exposer les particularités de notre *conjugaison*.

XV

PRONOMS.

1° PRONOMS PERSONNELS.

1re PERSONNE.

Sing. *i* « je » <*ego* par **iei*
mua = « moi »
m, *mé* = « me »
Plur. *nó*, *nóz*; *nó*, *nóz* = « nous »

2e PERSONNE.

Sing. *t*, *té* = « tu »
ta = « toi »
t, *té* = « te »
Plur. *vó*, *vóz*; *vó*, *vóz* = « vous »

3e PERSONNE.

α. — *Réfléchi.*

s, *sé* = « se »

β. — *Démonstratif.*

Sing. masc. *è*, *èl* « il » <*ille*
lü = « lui »
l, *lu* = « le »
fém. *èl* = « elle »
lé = v. fr. « lei ».
lè = « la »

Plur. masc. *è*, *èl* « ils » < *illi*
iu « leur » < *eoru*
iu « eux » < *eos*
lé, *léz* = « les »
fém. *èl* = « elles »
iu « leur » = masc.
lé, *léz* « elles, les » = fr. *les*

2° L'ARTICLE.

Sing. masc. *l*, *lu* = « le »
di = « du »
ò = « au »
fém. *lè* = « la »
d lè = « de la »
è lè = « à la »
Plur. masc. et fém. *lé*, *léz* = « les »
dé, *dézz* = « des »
ò = « aux »
é = v. fr. « es »

3° PRONOMS POSSESSIFS.

α. — *Possessifs de l'unité.*

ATONES.

Sing. masc. *mũ*, *tũ*, *sũ* = « mon, ton, son »
fém. *mè*, *tè*, *sè* = « ma, ta, sa »
Plur. masc. et fém. *mé*, *té*, *sé* = « mes, tes, ses »

TONIQUES.

Masc. sing. *lu mĩ* = « le mien »
lu tũ = v. fr. « le tuen »
lu sũ = v. fr. « le suen »
plur. *lé mĩ*, *tũ*, *sũ*
Fém. sing. *lè mĩn*, *tũn*, *sũn*
plur. *lé mĩn*, *tũn*, *sũn*

β. — *Possessifs de la pluralité.*

ATONES.

Sing. *nót* = « notre »
vót = « votre »
iu « leur » < *eoru*
Plur. *nó*, *nózz* = « nos »
vó, *vózz* = « vos »
iu « leurs » < *eoru*

IMPRIMERIE NATIONALE.

TONIQUES.

lu, lè, lé nôtr « le, la, les nôtres »
lu, lè, lé vôtr « le, la, les vôtres »

4° PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

α. — *s, sé, st* = « ce, cet »
st, sté = « cette »
sé = « ces »

β. — *stü* = v. fr. « cestui »
sté = v. fr. « cestei »
sö « ceux », emprunté au fr.
sèl « celles », emprunté au fr.

γ. — Avec les déterminatifs *si* <*ecce-hic*, *ci* <*eccu-hic*, *lè* <*illac* on obtient les formes :

sci, suci « ceci, cela »
sulè « cela »
st òm si, ci, lè « cet homme-ci, -là »
sté fòn si, ci, lè « cette femme-ci, -là »
stüi si, -ci, -lè « celui-ci, -là »
stési, -ci, -lè « celle-ci, -là »
söi, -ci, -lè « ceux-ci, -là »
sèlsi, -ci, -lè « celles-ci, -là »

5° PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS.

c, cé = « qui, que »
cü = « qui? »
cò = « quoi, quoi? »

lui, lè, lé cé « lequel, laquelle, lesquels, lesquelles » empruntés au français.

XVI

LE VERBE.

Nous éviterons dans ce chapitre toutes les généralités relatives à la conjugaison romane, aux voix, aux temps et aux modes, aux désinences, et en somme tout ce que l'on pourrait dire aussi bien du français que de notre patois.

Notre but est de présenter le plus brièvement possible les faits

qui sont particuliers à notre patois comparé au français, c'est-à-dire ceux qui pourront servir à compléter la connaissance des dialectes français et à jeter quelque lumière nouvelle au milieu de ce fouillis d'analogies que présente la conjugaison romane.

Nous donnerons d'abord la conjugaison du verbe *être* et celle du verbe *avoir*, puis nous rangerons ce qui concerne les autres verbes sous quatre chefs déterminés par les quatre finales latines de l'infinitif: *-are*, *-ire*, *-ēre*, *-ĕre*.

I. — *étr* = «être».

Ind. prés. *i sé* = «je suis»
t é «tu es» <*ĕs* entravé
èl ò «il, elle est» <**ĕst*
nó, *nó sũ* «nous sommes» <*sumus*
vóz ét «vous êtes»
è, *èl sũ* = «ils, elles sont»

La 2[e] plur. *ét* n'est pas le représentant phonétique de *estis*; on attend **é*. La présence du *t* est due à l'analogie de la conjugaison en *-ĕre*; sur le modèle de *bètr* «battre» / *bèt* «battez», *cròtr* «croître» / *cròt* «croissez», *cuònịótr* «connaître» / *cuònịót* «connaissez» on a formé à côté de l'infinitif *étr* une 2[e] plur. ind. prés. *ét*.

Imparfait : *i étó* «j'étais»
t étó «tu étais»
èl éta «il, elle était»
nóz étĩ «nous étions»
vóz éti «vous étiez»
èl, *èlz étĩ* «ils, elles étaient»

On ne saurait séparer de cet imparfait le présent du subjonctif :

c i só «que je sois»
c té só «que tu sois»
c è (*èl*) *sa* «qu'il (elle) soit»
c nó sĩ «que nous soyons»
c vó si «que vous soyez»
c è (*èl*) *sĩ* «qu'ils (elles) soient»

Les finales de ces deux temps sont exactement les mêmes, comme en vieux français, et doivent selon toute probabilité recevoir comme dans cette langue la même explication; mais elles constituent une des plus grosses difficultés de notre patois. Il paraît évident que *i étó*, *t étó*, *c i só*, *c té só* correspondent exactement à vieux français : *j'estoie*, *tu estoies*, *que je soie*, *que tu soies*; mais nous n'avons aucun moyen de reconstituer l'évolution de

ces formes. La 3e sg. *éta*, *sa* correspond rigoureusement à v. fr. *estoit*, *soit* si ces dernières formes sont des produits strictement phonétiques; mais on a coutume d'expliquer l'imparfait de l'indicatif en *-oit* comme influencé par l'imparfait du subjonctif (cf. Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 323), et la forme *soit* comme modelée sur l'imparfait en *-oit* (cf. Meyer-Lübke, *ibid.*, p. 286). Dans notre patois l'imparfait ni le présent du subjonctif ne pouvait fournir de modèle à *éta;* on ne peut donc pas songer à l'analogie pour en expliquer les formes. *Sa* ne peut sortir que de *sĭt*; il n'y a pas d'autre forme imaginable qui ait pu donner *sa*. Bien que la plupart des langues romanes indiquent un prototype *siat*, il n'en résulte en aucune façon que la forme classique *sit* ait été totalement inconnue du latin vulgaire et qu'elle n'ait pas pu se maintenir dans certaines régions alors que dans d'autres elle était remplacée par une forme refaite. Si l'on veut bien considérer que le français ne connaît pas d'autre forme que *seit*, *soit*, on sera fort tenté d'y voir également le représentant de lat. *sit*. Une conjugaison *sia*, *sias*, *sit* ne pouvait d'ailleurs rien présenter de plus surprenant que **cantassa*, **cantassas*, *cantasset*, formes auxquelles renvoient *chantasse*, *chantasses*, *chantast*. Le maintien de *sit* en français n'y implique nullement celui de *sim*, *sis*, *simus*, *sitis* et *sint*; mais si la forme *sit* est assurée il ne faudra pas s'étonner de trouver aussi des représentants de quelqu'une des cinq autres formes que nous venons de citer.

La 2e pers. du pluriel *si* ne peut pas remonter à autre chose que *sītis*.

La 1re et 3e pers. du pluriel *sī* ne peut non plus sortir que difficilement de *siamus* ou de *siant*, tandis qu'elle est le seul produit possible de *sīmus*. Elle représenterait également bien *sīnt*; mais nous ne savons pas si une forme classique *sīnt* ne devait pas être **sĭnt* en latin vulgaire. Nous avons montré (*La dissimilation*, p. 161), sur une observation de M. Thurneysen, que voyelle longue devant *nd* était devenue brève en latin vulgaire; en était-il de même devant *nt*? fr. *annoncer* semble l'indiquer, mais ital. *annunziare*, esp. *anunciar*, port. *annunciar* vont à l'encontre, et par conséquent l'ī de *sint* reste probable.

Il s'agit maintenant d'expliquer comment les finales de l'imparfait de l'indicatif sont arrivées à coïncider absolument avec celles du subjonctif présent du verbe *être*. Nous noterons tout d'abord que le prétérit latin n'existe plus dans notre patois; étant donné qu'il subsiste en français, il serait surprenant qu'il ait disparu de notre patois sans laisser aucune trace. Notre imparfait remplit pour le sens les deux fonctions de l'imparfait et du prétérit. La cause de la disparition du prétérit ne serait-elle pas qu'il s'est fondu avec l'imparfait et que tous deux réunis ont

donné naissance à un temps unique? C'est une hypothèse qu'il y a lieu de prendre en considération, c'est-à-dire que nous devons chercher l'explication des formes de notre temps unique dans celle de l'un et de l'autre temps latin.

Il n'y a aucune forme latine d'imparfait ni de prétérit qui puisse rendre compte de notre 3e plur. en -i̯ (*ĕti̯*); mais comme dans notre patois, sur le modèle de *sũ* = *sumus* et *sũ* = *sunt*, il n'y a jamais qu'une seule et même forme pour la 1re et la 3e personne du pluriel, il nous suffira de rendre compte de la finale -i̯ par la 1re personne du pluriel. Or la finale -*īmus* (*audīmus*) de la 1re personne du pluriel du prétérit des verbes en -*ire* rend compte de notre finale -i̯.

La finale latine -*ītis* de la même conjugaison paraît rendre compte de notre 2e personne en -*i* (*ĭti*). Nous disons *paraît* rendre compte, parce que nous ne connaissons pas par ailleurs le traitement de ī + *s* implosif.

Reste la 3e personne du singulier en -*a*. Cet *a* ne peut sortir que d'un *ĕ* ou *ĭ* tonique libre. A quelle forme faut-il remonter? Est-ce à -*ĭuit* ou à -*ĭt* tonique? Nous ne pouvons que laisser la question indécise.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, du jour où la conjugaison de l'imparfait de l'indicatif et celle du présent du subjonctif du verbe *être* étaient arrivées normalement à coïncider pour la plupart des personnes, telle autre pouvait être entraînée par les formes environnantes, de telle sorte que les deux temps en vinssent à se recouvrir absolument pour leurs finales[1].

[1] Nous ne pouvons avoir la prétention de trancher, même pour notre patois seul, étant donné que nous ne disposons que des formes actuelles, une question aussi compliquée que celle de ce subjonctif et de cet imparfait. Nous devons donc noter les faits suivants : 1° l'explication de la 3e sing. donnée par M. Meyer-Lübke, si elle est bien celle que réclame le français, pourrait à la rigueur s'appliquer à notre patois dans le cas où il aurait possédé à une époque ancienne des formes correspondant exactement à celles du vieux français; 2° *siat* aurait dû, semble-t-il, donner **si*, comme *uiam* a donné *vī*; 3° on peut être tenté de comparer au type **esteva*, qui aurait perdu son *v* intervocalique, le type représenté par *seta* qui a perdu son *t* intervocalique; mais *seta* a donné *sũ*; 4° M. Thurneysen pensait établir déjà en 1882 (*Das verbum* être, p. 17) que la 3e sing. du français sortait de *sit*; 5° il semble que *siamus* aurait pu à la rigueur donner *si̯*, puisque *cane* a donné *čĭ*, à moins qu'il ne vaille mieux comparer à cette forme *uiaticu* qui est devenu *vaiè̯* ou **sitettu* qui est devenu *saiò*; 6° la 2e plur. *si* ne peut remonter qu'à *sītis* ou à **siētis*; mais **siētis* n'a rien en sa faveur, et *sītis* reste seul parce que dans le cas où *siatis* aurait pu donner **si*, cette forme n'aurait pas pu abréger son ī, n'ayant pas de modèle pour cet abrégement; 7° rien n'indique ce qu'aurait pu donner *siant*; 8° les 1re et 3e sing. *sei*, 3e plur. *sein* du frioulan pourraient être rattachées à *sim*, *sit*, *sint* (Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 285); 9° M. Chabaneau pense qu'en vieux français l'*e* de -*et* provenant de -*at* final est tombé *par évolution phonétique* dans certaines conditions. Il constate que l'on trouve cet *e* dans les plus anciens monuments

Parfait : *i sé èvü*, etc. « j'ai été, etc. »
Plus-que-parfait : *i étó èvü*, etc. « j'avais été, etc. »
Futur : *i srā* = « je serai »
té srẽ = « tu seras »
è srè, èl sèrè = « il, elle sera »
nó, nó srẽ « nous serons »
vó, vó sri « vous serez »
è srẽ, èl sèrẽ « ils, elles seront »

A part la 2e pluriel, les finales de ce temps sont les formes du présent de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra, p. 311); il est surprenant que la 2e pluriel présente une finale d'imparfait et coïncide ainsi avec la 2e pluriel du conditionnel. On ne voit pas ce qui a pu introduire *sri* à la place de **sré*.

Futur antérieur : *i srā èvü*, etc. « j'aurai été, etc. »
Condit. : 1re, 2e *sró* « serais »
3e *sra* « serait »
1re, 3e *srĩ* « serions, seraient »
2e *sri* « seriez »

Ce sont les finales de l'imparfait de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra p. 311); à la 3e singulier la finale *-ua* de *èvua* devient forcément *a*, parce qu'elle n'est pas précédée d'une labiale.

Condit. antérieur : *i srό èvü*, etc. « j'aurais été, etc. »
Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que : *è t ſò étr, è nó ſò étr, è vó ſò étr*.

de la langue française et que plus tard il semble disparaître. On a pour la 3e sing. d'imparfait ou de conditionnel dans Eulalie : *sostendreiet, eret*, dans Jonas : *astreiet, saveiet, doceiet, fereiet, penteiet, eret, metreiet*. Au xie siècle on voit apparaître à la place de ces formes celles en *-eit* : *perdeit* (*perdebat*), *deveit* (*debebat*). Le subjonctif *aiet* (Jonas, Alexis, etc.), *fuiet* (*fugiat*, Eulalie) est remplacé par *ait, oit* (*audiat*), *seit* (*siat*). De même les anciens *estoet* (*stabat*), *amoet* (*amabat*) font place à *estot, amot*. A côté des imparfaits du subjonctif 3e sing. Eulalie : *perdesse, avuisset* (mais *amast*) on a dans Jonas *fesist, podist*. Ajoutons que l'on a *ert* de *erat*, et les subjonctifs *acolt* de **ad-colligat*, *deffent* de *defendat*, *confont* de *confundat* (Alexis *fundet*), et à côté des 1re et 2e pers. en *-e, -es*, qui supposent les finales *-am, -as*, des 3e pers. sans *-e* : *voise, voises, voist, aille, ailles, aut, doinse, doinses, doinst, puisse, puisses, puist* (Alexis *puisset*), *ruisse, ruisses, ruist, truisse, truisses, truist*, etc. S'il n'y a pas là une substitution analogique, mais une évolution phonétique, la loi pourrait, semble-t-il, se formuler ainsi : l'*e* de *-et* provenant de *-at* final est tombé (au commencement du xie siècle) après voyelle ou semi-voyelle, liquide, spirante dentale (*s*) et occlusive dentale (*d, t*). M. Chabaneau avait déjà indiqué cette opinion dans son *Histoire et théorie de la conjugaison française*, p. 72, note 1 et p. 132. Si un tel phénomène s'est accompli en vieux français à une certaine époque, il a pu se produire également dans notre patois au moment où *siat* aurait été **seiet*, et la forme résultante **seit* n'aurait pu aboutir qu'à *sa*.

Imp. du subj. : *c i fõs* = « que je fusse »
c té fõs = « que tu fusses »
c è (èl) fõ = « qu'il (elle) fût »
c nó fõsi « que nous fussions »
c vó fõsi « que vous fussiez »
c è (èl) fõsi « qu'ils (elles) fussent »

Au pluriel nous trouvons les finales du subjonctif présent du verbe *être* et de l'imparfait de l'indicatif.

Participe prés. : *ètẽ* = « étant ».

Participe passé : inusité, remplacé par *èvũ*, participe passé de *avoir*.

II. — *èvụa* = « avoir ».

Ind. prés. : 1re *ã* = « ai »
2e *é* = « as »
3e *è* = « a »
1re, 3e *ẽ* « avons, ont »
2e *é* « avez »

Si nous laissons de côté les formes latines et que nous partions uniquement de notre patois pour reconstituer son point de départ, il nous reporte à **aio*, **as*, **at*, **amus*, **atis*, **ant*. La 2e et la 3e singulier et la 2e pluriel sont traitées comme entravées atones, ce qui n'a pas lieu de surprendre, le verbe *avoir* étant employé continuellement comme auxiliaire, c'est-à-dire comme proclitique.

Il faut ajouter à ce tableau la forme *ũ* dans l'expression *ũn ũ* « on a ». Avec le mot *ũ* « on » on emploie toujours la 3e pluriel : *ũ sũ* « on est », *ũ lẽjõ* « on lit ». Cette forme *ũ* correspond à fr. *ont* et remonte immédiatement à **unt*. Cette forme a persisté aussi au futur : *ũ srũ* « on sera », *ũ sèrũ* « on saura », *ũ vèrũ* « on viendra », *ũ vụarũ* « on verra ».

Imparfait : 1re, 2e *èvó* « avais »
3e *èvụa* « avait »
1re, 3e *èvĩ* « avions, avaient »
2e *èvi* « aviez »
Parfait : *i ã èvũ*, etc. « j'ai eu, etc. »
Plus-que-parfait : *i èvó èvũ*, etc. « j'avais eu, etc. »
Futur : 1re *èrã* « aurai »
2e *èré* « auras »
3e *èrè* « aura »
1re, 3e *èrẽ* « aurons, auront »
2e *èri* « aurez »

cf. *infra*, p. 318.

Futur antérieur : *i èrā èvũ*, etc. « j'aurai eu, etc. »

Conditionnel : 1re, 2e *èrõ* « aurais »
3e *èra* « aurait »
1re, 3e *èrį̃* « aurions, auraient »
2e *èri* « auriez »

Conditionnel ant. : *i èrõ èvũ*, etc. « j'aurais eu, etc. »

Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que *è t fõ èvųa* ou *è fõ c t és*, etc. Nous avons pourtant réussi à recueillir les trois formes *āi̯* « aie », *èi̯õ* « ayons », *āt* « ayez ». Les deux premières sont une traduction du français, la finale de *èi̯õ* étant faite sur le modèle : *cẽ̆tõ* — *chantons*, *mẽ̆ğõ* — *mangeons*. Quant à *āt*, c'est une forme analogique faite d'après *i lé* « je lis » : *lét* « lisez », *i fini* « je finis » : *finit* « finissez », *i bųa* « je bois » : *bųat* « buvez » sur *i ā* « j'ai », d'où *āt* « ayez ».

Subj. prés. : 1re, 2e, 3e *āi̯* « aie, aies, ait »
1re, 3e *èi̯į̃* « ayons, aient »
2e *èi̯i* « ayez »

Les trois personnes du singulier remontent directement à des formes **aia*, **aias*, **aiat*. Les deux premières correspondent à fr. *aie*, *aies*; la troisième serait en français **aie*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent du verbe *être* et qu'à l'imparfait de l'indicatif.

Imparfait : 1re, 2e, 3e *és* « eusse, eusses, eût »
1re, 3e *ésį̃* « eussions, eussent »
2e *ési* « eussiez »

La première et la deuxième singulier correspondent aux formes françaises; la troisième serait en français **eusse*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent.

Participe présent : *èi̯ẽ̆* = « ayant »
Participe passé : *èvũ* « eu » < *habutu*

III. — Verbes en -are.

cẽ̆tā = « chanter » *mẽ̆ğī* = « manger »

Indicatif présent :

1re, 2e, 3e *cẽ̆t* = « chante, chantes » *mẽ̆ğ* = « mange, manges »
1re, 3e *cẽ̆tõ* « chantons, chantent » *mẽ̆ğõ* « mangeons, mangent »
2e *cẽ̆tā* = « chantez » *mẽ̆ğī* = « mangez »

La finale *õ* des première et troisième personnes du pluriel, qui s'est généralisée dans toute la conjugaison sort normalement de *-ent*, finale atone. Ce produit *õ* est devenu tonique parce qu'il

était final. Aujourd'hui il ne porte pas l'accent quand la syllabe qui le précède est longue, comme dans les deux exemples que nous étudions en ce moment, mais ce nouveau déplacement de l'accent est un phénomène récent.

Imparfait :

1re, 2e, 3e	*čĕ̍tāv* < *cantaba, -bas, -bat*	*mĕ̍ğīv* < *manducaba, -bas, -bat*
1re, 3e	*čĕ̍tāvī̍* « chantions, -taient »	*mĕ̍ğīvī̍* « mangions, -geaient »
2e	*čĕ̍tāvi* « chantiez »	*mĕ̍ğīvi* « mangiez »

Le pluriel a pris les mêmes finales que nous avons déjà rencontrées dans l'imparfait de *être* et de *avoir*.

Parfait :

i ā čĕ̍tā, etc. « j'ai chanté, etc. » *i ā mĕ̍ğī*, etc. « j'ai mangé, etc. »

Plus-que-parfait :

i èvó čĕ̍tā, etc. « j'avais [chanté, etc. » *i èvó mĕ̍ğī*, etc. « j'avais [mangé, etc. »

Futur :

1re	*čĕ̍trā* « chanterai »	*mĕ̍ğrā* « mangerai »
2e	*čĕ̍tré* « chanteras »	*mĕ̍ğré* « mangeras »
3e	*čĕ̍trè* « chantera »	*mĕ̍ğrè* « mangera »
1re, 3e	*čĕ̍trē̍* « chanterons, -ront »	*mĕ̍ğrē̍* « mangerons, -ront »
2e	*čĕ̍tri* « chanterez »	*mĕ̍ğri* « mangerez »

Futur antérieur :

i èrā čĕ̍tā, etc. « j'aurai [chanté, etc. » *i èrā mĕ̍ğī*, etc. « j'aurai [mangé, etc. »

Conditionnel :

1re, 2e	*čĕ̍tró* « chanterais »	*mĕ̍ğró* « mangerais »
3e	*čĕ̍tra* « chanterait »	*mĕ̍ğra* « mangerait »
1re, 3e	*čĕ̍trī̍* « chanterions, -raient »	*mĕ̍ğrī̍* « mangerions, -raient »
2e	*čĕ̍tri* « chanteriez »	*mĕ̍ğri* « mangeriez »

Conditionnel antérieur :

i èró čĕ̍tā, etc. « j'aurais [chanté, etc. » *i èró mĕ̍ğī*, etc. « j'aurais [mangé, etc. »

Impératif :

2e	*čĕ̍t* = « chante »	*mĕ̍ğ* = « mange »
1re	*čĕ̍tō̆* « chantons »	*mĕ̍ğō̆* « mangeons »
2e	*čĕ̍tā* = « chantez »	*mĕ̍ğī* = « mangez »

La première personne du pluriel de l'impératif est presque inusitée; cette remarque s'applique à tous les verbes. On se sert généralement de périphrases telles que *è nó fō̆ mĕ̍ğī*, litt. « il nous faut manger, c'est-à-dire mangeons ».

Subjonctif présent :

1re, 2e, 3e *cẽt* « chante, -tes »	*mẽg* « mange, -ges »
1re, 3e *cẽtẽ* « chantions, -tent »	*mẽgẽ* « mangions, -gent »
2e *cẽti* « chantiez »	*mẽgi* « mangiez »

Au singulier les désinences *-a*, *-as*, *-at* de la conjugaison des verbes en *-ẽre* ont envahi la conjugaison des verbes en *-ãre*, c'est-à-dire qu'il faut remonter non à *cante*, *cantes*, *cantet*, mais à **canta*, **cantas*, **cantat*.

Imparfait :

1re, 2e, 3e *cẽtès* « chantasse, -asses, -ât »	*mẽgès* « mangeasse, -asses, -ât »
1re, 3e *cẽtèsẽ* « chantassions, -assent »	*mẽgèsẽ* « mangeassions, -assent »
2e *cẽtèsi* « chantassiez »	*mẽgèsi* « mangeassiez »

Même observation que pour le temps précédent : il faut partir non pas de *cantasse*, *-sses*, *-sset*, mais de **cantassa*, *-ssas*, *-ssat*.

Le subjonctif présent est presque inusité, le subjonctif imparfait remplissant aisément tous les emplois qu'ont ces deux temps en français.

Part. prés. : *cẽtẽ* = « chantant »	*mẽgẽ* = « mangeant »
Part. passé : *cẽtã* = « chanté »	*mẽgĩ* = « mangé »

Tous les verbes en *ã* et en *ĩ* se conjuguent de même. Nous avons peu d'observations à ajouter sur cette conjugaison.

Comme l'accent tonique n'était pas sur la même syllabe au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif que dans le reste de la conjugaison, le radical devait souvent en vertu des lois phonétiques apparaître sous deux formes différentes au cours de la conjugaison. Généralement l'une des deux formes a envahi le domaine de l'autre; c'est ainsi que l'on a eu *vu̯aǧ* « garde » d'après *vu̯aǧã*, *vu̯aš* « verse » d'après *vu̯ašã*, *bèv* « bave » d'après *bèvã*, *bès* « baisse » d'après *bèsĩ*, *brȍl* « branle » d'après *brȍlã*, *buǧ* « bouge » d'après *buǧĩ*, et inversement *bãzĩ* « baiser » d'après *bãz*, *cutã* « étayer » d'après *cut*, *ȍgénã* « engrener » d'après *ȍgén*, *ècélã* « acculer » d'après *ècél*. Cette unification, qui pouvait se produire d'elle-même, a sans doute été favorisée par l'existence d'un très grand nombre de verbes, tels que *cẽt*|*cẽtã*, dans lesquels le radical avait régulièrement partout la même forme.

Nous venons de citer les deux verbes *ȍgénã* et *ècélã*; ils appellent une autre observation. Les verbes qui devant la désinence *-ã*|*-ĩ* de l'infinitif ont un groupe de consonnes dont la dernière est *n* ou *l* font précéder cette dernière de la voyelle d'appui *é* au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif :

brètnā « bredouiller » | *brètèn*, *budnā l fǔ* « mettre le foin en boudins » | *budèn*, *bụòrnā* « beugler » | *bụòrèn*, *čèrvčclā* « mettre dans une gerbe les épis tantôt d'un côté tantôt de l'autre » | *čèrvčcèl*, *ŏrèsnā* « enraciner » | *ŏrèsèn*. *s èflā* « s'envelopper la tête » | *èfèl*, *s ẽšöznā* « perdre sa graine (en parlant du foin) » | *ẽšözèn*, *ẽgrèfnā* « égratigner » | *ẽgrèfèn*, *fǔfnā* « siffler légèrement en parlant du bois vert que l'on met au feu » | *fǔfèn*, *fözнā* « foisonner » | *fözèn*, *ğèvlā* « faire des javelles » | *ğèvèl*, *pèžnā* « pardonner » | *pèğèn*, *šupnā* « pleurnicher » | *šupèn*. Cet *è* est quelquefois remplacé par *è*, comme on doit s'y attendre d'après ce que nous avons exposé au tome VIII des *MSL*, p. 323 : *cözнā* « cuisiner » | *cözèn*, *s ẽgözlā* « s'égosiller » | *ẽgözèl*, *méglā* « bêler en parlant de la chèvre » | *mégèl*. Cet *é* (*è*) apparaît là où était la voyelle tonique au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif; mais il n'est pas le représentant phonétique de cette voyelle, qui souvent aurait donné un autre produit comme dans *sutni* « soutenir » | *sutĩ*. Cette voyelle est régulière dans les verbes où la voyelle tonique était un ī ou un ū (*MSL*, VIII, 65-66); ces derniers peuvent donc passer pour avoir servi de modèle aux autres qui ont été construits sur l'infinitif et les autres formes de la conjugaison. Il faut ajouter les exemples tels que *mnā* « mener » | *mén*, *flā* « filer » | *fél*; dans ces monosyllabes l'*é* n'est pas caduc comme dans *ménā*, *félā*, c'est le même que nous venons de considérer. Parmi les verbes qui ont l'infinitif terminé par *consonne* + *i̯ī*, il faut distinguer ceux dans lesquels cette finale représente *cons.* + *iare* et ceux dans lesquels *cons.* + *i̯ī* sort de *cons.* + *ii̯ī*; au premier type appartient *vūni̯ī* « semer », au second *cẽbi̯ī* « aller clopin-clopant, gambiller ». Le premier se conjugue comme *mẽğī*, c'est-à-dire que le groupe *ni* persiste partout et ne peut pas être disjoint par un *é* parce qu'il ne l'a jamais été par aucune voyelle : *i vūni̯* « je sème », *nó vūni̯ŏ* « nous semons », *i vūni̯rā* « je sèmerai ». Le second qui est en réalité *cẽbii̯ī*, forme qui existe aussi, fait à la 3e plur. ind. prés. *è cẽbi̯ŏ*, mais à la 1re sing. *i cẽbèi̯*, forme qui sort de **cẽbii̯*, c'est-à-dire dans laquelle le *b* était à l'origine séparé de *i̯* par la voyelle tonique.

L'infinitif *čī* = *cacare* et le participe *čī* = *cacatu*, *cacata* sont réguliers comme sortant directement de **čii̯ī*; l'imparfait du subjonctif (le présent n'existe pas) *či̯ès* = **cacassa* et le participe présent *či̯ẽ* = *cacante* sont également réguliers comme sortant de **či̯ès*, **či̯ẽ*. Mais il n'en n'est pas de même de la 1re, 3e pers. plur. de l'ind. prés. *či̯ŏ* et de l'imparfait de l'indicatif *či̯āv*; phonétiquement on attend **čizŏ*, **čīv*; des formes *či̯ès*, *či̯ẽ* est né le sentiment que devant désinence à initiale vocalique le radical était **ci̯-* et l'on s'est contenté d'ajouter à ce radical les finales ordinaires *-ŏ*, *-āv*. La 2e pers. plur. de l'ind. prés. **cīt* au lieu de **čī* est analogique : on a fait *vó čīt* sur *i čī* d'après le rapport *vó sāt*

« vous servez » = *servitis* | *i sā*, *vó šūt* « vous fermez » | *i šū*, *vó pi̯ẽt* « vous gémissez » | *i pi̯ẽ*, *vó rvòt* « vous retournez » | *i rvò*, *vó rédũt* « vous rangez » | *i rédü*, *vóz ètõt* « vous attendez » | *i ètõ*, *vóz écut* « vous battez le blé » | *i écu*, *vó cöt* « vous cuisez » | *i cõ*, *vó fãt* « vous faites » | *i fã*, *vó vèt* « vous allez » | *i vè* et d'une manière générale d'après tous les verbes dans lesquels la voyelle qui précédait la désinence *-tis* de 2e plur. était posttonique.

Tous les verbes en *-ī* où *-ī* provient de *-i̯ī*, comme *õvī* « envoyer, — envier » se conjuguent comme *cī*, c'est-à-dire ont l'imparfait en *-i̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-īt*. Tous les verbes en *-ũ* où *-ũ* provient de *-u̯ī* (cf. *MSL*, X, 171) comme *ǧũ* « jouer », *s èpũ* « s'appuyer », *õbrũ* « mettre en mouvement », *rèi̯ũ* « rarranger » se conjuguent aussi de même, c'est-à-dire qu'ils font l'imparfait en *-u̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-ũt*.

Le verbe *s èstā* « s'asseoir » est dans des conditions particulières. D'une part il subit l'influence du verbe *sé stā* qui a le même sens et qui à l'indicatif présent fait forcément **sèt* ou plutôt *sèt*; d'autre part une forme **èst* ne serait pas prononçable à l'impératif : *èsèt té* « assieds-toi » et non **èst té*. On conjugue donc : ind. prés. *i m èsèt*, *té t èsèt*, *è s èsèt* (la forme *sèt* étant à peu près inusitée au singulier de ce temps), *nó nó stõ* ou *nó nóz èstõ*, *vó vó stā* ou *vó vóz èstā*, *è s èstõ* (*è sé stõ* inusité). Imparfait : *èstāv*, *stāv*. Futur : *èsètrā*. Conditionnel : *èsètrõ*. Impératif : *èsèt té* ou *sèt té*, *èstõ nó* ou *stõ nó*, *èstā vó* ou *stā vó*. Subjonctif présent : *èsèt* ou *èsèt*. Imparfait : *èstès*. Participe passé : *èstā*, *stā*. Participe présent : *èstẽ*, *stẽ*.

Pour le verbe *èlā* « aller » voici les formes que nous avons recueillies : indicatif présent : 1re, 2e, 3e *vè*, 1re, 3e *vẽ*, 2e *vèt*. Imparfait : *èlāv*, etc. Parfait : *i sé èvü*. Plus-que-parfait : *i étõ èvü*, etc. Futur : 1re *īrā*, 2e *īrẽ*, 3e *īrè*, 1re, 3e *īrẽ*, 2e *īri*; l'ī s'est allongé parce qu'il porte généralement l'accent. Conditionnel : *īrõ*, etc. Subjonctif présent : 1re, 2e 3e *òl*, 1re, 3e *òlẽ*, 2e *òli*. Imparfait : *òlès*, etc. Participe présent : *òlẽ*. Participe passé : *èlā* et plus souvent *èvü*, qui est le participe passé du verbe *avoir*; c'est-à-dire que notre patois dit : « je suis eu » pour *je suis allé*, comme le français vulgaire dit : « je suis été » ou « j'ai été ». Il faut noter dans ce verbe que le radical qui correspond à celui de fr. *aller* est tantôt *èl-*, tantôt *òl-*; on peut remarquer que *òl-* apparaît devant voyelle claire et quand *l* est final et *èl-* dans les autres cas. Mais cette constatation n'est pas une explication et nous n'en saurions donner aucune, n'ayant rien rencontré d'analogue dans notre étude phonétique.

IV. — Verbes en -ire.

Nous avons à distinguer deux types :

1° Les verbes qui gardent l'*i* au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif. Le maintien de cette voyelle s'explique comme pour les verbes français correpondants. Ces verbes ont l'imparfait en *-isó*. Tel est le verbe *bréni* «brunir». Ind. prés. : 1re, 2e, 3e *bréni*, 1re, 3e *brénisõ*, 2e *brénit*; pour le *-t* de la 2e plur. cf. p. 315. Imparf. : *brénisó*, etc. Futur : *brénirā*, etc. Condit. : *brénirô*, etc. Impératif : *bréni*, *brénisõ*, *brénit*. Subj. : *brénis*. Imparfait : *brénisès*. Participe présent : *brénisẽ*. Participe passé : *bréni*, *-nī*.

Ainsi se conjuguent : *fini* «finir», *čuazi* «choisir», *s divèči* «se divertir», *piébi* «publier», *èrũdi* «arrondir», *èpièti* «aplatir», *ètévi* «attiédir», *èdusi* «adoucir», *öǧi* «ourdir», etc.

2° Les verbes qui ne gardent pas l'*i* au sing. de l'ind. prés. et de l'impératif; ils ont l'imparfait en *-ó*, soit *cévri* «couvrir». Ind. prés. sing. *cévr*, plur. *cévrõ*, *çévrit*. Imparfait : *cévró*, etc. Futur : *cévrirā*, etc. Conditionnel : *cévriró*, etc. Impératif : *cévr*, *cévrõ*, *cévrit*. Subjonctif prés. : *cévr*, etc. Imparfait : *cévrès*, etc. Participe présent : *cévrẽ*. Participe passé : *cévri*.

La 2e plur. ind. prés. *cévrit* reçoit la même explication que *brénit*. Plusieurs verbes présentent à cette personne une forme phonétiquement régulière pour ce qui est de la présence ou de l'absence d'un *t* final : *vóz övri* «vous ouvrez», *vó sāt* «vous servez», *vó tét* «vous toussez», *vó tni* «vous tenez», *vó cũvni* «vous convenez», etc.

Le futur garde généralement l'*i* de l'infinitif; c'est donc une formation analogique, car phonétiquement cet *i* devait disparaître au futur : *mérirā* «mourrai», *pèčirā* «partirai», *sèrvirā* «servirai», *övrirā* «ouvrirai», etc. On dit pourtant *i tésrā* «je tousserai» de *tési*, etc.

Dans cette classe de verbes la voyelle qui est tonique au singulier de l'indicatif présent, de l'impératif et du subjonctif présent est atone dans le reste de la conjugaison, et par conséquent doit donner deux produits différents lorsqu'elle est libre : *è tẽ*| *téni* «tenir», *è pā*|*pèči* «partir», *è sā*|*sèrvi* «servir». Dans certains verbes l'un des deux produits a éliminé l'autre et envahi toute la conjugaison : *è cévr* d'après *cévri* «couvrir», *èl öfr* d'après *öfri* «offrir» qui sort de **éfri* sous l'influence de l'accent placé sur l'initiale (cf. *MSL*, VIII, 335), *è té* d'après *tési* «tousser», etc.

Le verbe *méri* «mourir» fait à l'indicatif : sing. *mũ*, plur. *mérõ*, *mũt*. Au lieu de *mũ* on attend **mö*; mais **moriunt* avant de devenir *mérõ* devait donner **mürõ*; il est possible que **mö* soit devenu

mũ sous l'influence de **mũrõ* antérieurement à l'action de la loi postérieure des atones.

Les formes de 2e pers. du plur. *vó mũt*, *vó sãt* « vous servez », *vó cĩt* « vous cherchez », *vó fĩt* « vous frappez » ne devaient pas perdre leur *r*. Ce sont des formes analogiques faites sur le singulier d'après le rapport *i pé*|*vó pẽt* « vous pouvez », *i šũ*|*vó šũt* « vous fermez », *i piẽ*|*vó piẽt* « vous gémissez », etc.

Les deux verbes *cri* « chercher » et *fri* « frapper » se conjuguent de la même manière : ind. prés. *cĩ*, *crõ*, *cĩt*, *fĩ*, *frõ*, *fĩt*. Imparfait : *cró*, *fró*. Futur : *cĩrã*, *fĩrã*. Condit. *cĩró*, *fĩró*. Impératif : *cĩ*, *crõ*, *cĩt*, *fĩ*, *frõ*, *fĩt*. Subj. présent inusité. Imparfait : *crès*, *frès*. Part. passé : *cri*, *fri*. Part. présent : *crẽ*, *frẽ*. Le futur *cĩrã*, *fĩrã* n'est pas tiré de l'infinitif, mais formé analogiquement sur l'indicatif présent d'après le rapport *è*|*èrã*, *cẽ̆t*|*cẽ̆trã*, *mẽ̆g*|*mẽ̆grã*, *brẽni*|*brẽnirã*, *cẽvri*|*cẽvrirã*, *šũ*|*šũrã*, *võ*|*võrã*, *fũ*|*fũrã*, *lé*|*lérã*, etc.

Le verbe *vni* « venir » et ses composés se conjuguent ainsi : ind. prés. : *vẽ*, *vni̯õ* (*ueniunt*), *vni*. Imparfait : *vni̯ó*. Futur : *vèrã*. Subjonctif : *vẽni*. Imparfait : *vni̯ès*. Part. passé : *vni* ou *vnũ*. Part. présent : *vni̯ẽ*. L'intérêt de ce verbe, c'est qu'il a servi de modèle à *tni* « tenir » et ses composés. Les points de contact étaient le singulier de l'indicatif présent, le subjonctif présent et imparfait, et jusqu'à une certaine époque le futur. Les deux conjugaisons sont absolument identiques. Ind. présent *tẽ*, *tni̯õ*, *tni*, imparfait *tni̯ó*, subj. *tẽni*, imparfait *tni̯ès*, part. passé *tni*, présent *tni̯ẽ*. Les futurs ont été semblables entre eux aux phases **ten(i)raio*, **uen(i)raio*, **tèrrã*, **vèrrã*, **tu̯arã*, **vu̯arã*; mais à partir de ce moment ils devaient se séparer, **vu̯arã* restant intact, tandis que **tu̯arã* devenait **tarã*, puis *tèrã*; mais *tèrã* a entraîné à sa suite *vèrã*.

V. — Verbes en -ẽre.

Nous avons déjà vu dans cette classe le verbe *èvu̯a* « avoir »; *sèvu̯a* « savoir » et *dva* « devoir » ont avec lui certains points de contact.

Indicatif présent : sing. *sã* ou *sè*, *da*. *Sè* est la forme atone : *i n õ sè rõ*. Plur. 1re, 3e *sẽ*, *dẽ*; ces deux formes sont analogiques formées sur les rapports : *fã*|*fẽ*, *ã*, *è*|*ẽ*, *vè*|*vẽ*. La 2e plur. *sãt*|*dat* est analogique, formée sur les mêmes rapports que *cĩt*, p. 315, seulement ici le *-t* est régulier, c'est la voyelle qui ne l'est pas.

Imparfait : *sèvó*, *dvó*.

Futur : *sèrã*, *dèrã*, tous deux phonétiquement réguliers. Le groupe secondaire *vr* s'assimile en *rr* dans notre patois, c'est-à-dire que **hab(e)raio*, **sap(e)raio*, **deb(e)raio* sont devenus **avrã*, **savrã*, **devrã*, puis **arrã*, **sarrã*, **derrã*; ce dernier, en vertu des

lois exposées (*MSL*, VIII, p. 344 et suiv.), devient **duarā* puis **darā*; à ce moment les deux autres ont simplifié leur *rr* en *r* et nos trois formes deviennent parallèlement *èrā*, *sèrā*, *dèrā* (*MSL*, X, p. 181).

Conditionnel : *sèró*, *dèró*. Dans l'expression « je ne saurais », c'est-à-dire « je ne peux pas », on se sert de la forme *sró* : *i n srǫ̂ i èlā* « je ne saurais y aller, je ne peux pas y aller ».

Impératif, inusité.

Subjonctif présent : *sèč* = « sache ». Celui de *dva* est inusité.

Imparfait : *sèčès*, *dvès*.

Infinitif : *sèvųa* = « savoir », *dva* analogique, formé sur les imparfaits *dvó*, *dvès* d'après le rapport *piǫ́*, *pięs*|*pia*, *viǫ́*, *vięs*|*via*, *vèiǫ́*, *vèięs*|*vèia*.

Participe passé : *sèvü*, *dü*.

Participe présent : *sèčẽ*, *dvẽ*.

Le verbe *pia* « pouvoir » est fort important parce qu'il a servi de modèle à plusieurs autres. Nous avons déjà expliqué cet infinitif = **potēre* (*MSL*, VIII, 332 et X, 191).

Ind. prés. : sing. *pé* (*MSL*, VIII, 333); plur. *piǫ̃* = **potent*, *pẽt*.

Imparfait : *piǫ́*.

Futur : *pųòrā*.

Conditionnel : *pųòró*.

Subjonctif présent : sing. inusité; plur. *pi*ẽ, *pii*.

Imparfait : *pięs*.

Participe passé : *pia* = **potātu*.

Participe présent : *pi*ẽ.

On trouve plusieurs fois dans la conjugaison de ce verbe un *i* devant *i* et nous savons que dans cette position il tombe phonétiquement. Ici son maintien est analogique; on ne pouvait pas conjuguer *piǫ́*, *pia*, **pi*ẽ, **pi*; le singulier entraînait forcément *pi*ẽ, *pii*.

Le verbe *via* « vouloir » n'avait pas d'autre point de contact avec *pia* que le sing. de l'ind. prés. et le subj. prés. où il avait pris la désinence *-eam* > *-iam* des verbes en *-ēre*, désinence qui entraîne à l'imparfait *-iassem*. Là-dessus a été construite toute la conjugaison du verbe : ind. prés. *vé*, *viǫ̃*, *vii*. Cette 2e plur. *vii* est sans doute analogique d'après le type *vniǫ̃*, *vni*. Imparfait : *viǫ́* comme *piǫ́*, futur *vųòrā* comme *pųòrā*, conditionnel *vųòró*, subjonctif *vẽi*, *vẽi*ẽ, *vii*, imparfait *vięs*, infinitif *via* comme *pia*, participe présent *vi*ẽ, participe passé *viü*, fait sur *vi*ẽ d'après le rapport *cuzẽ*|*cuzü*, *bètẽ*|*bètü*, *étõdẽ*|*étõdü*, etc.

Le verbe *ualère* « valoir » dont le subjonctif se terminait en

-leam > *-ḷiam* d'où *vèi*, imparfait *vèiès*, est entré par là dans l'ornière de *pia*, *via* et se conjugue à peu près comme ces deux verbes : ind. prés. *vò*, *vèiõ*, imp. *vèiõ*, futur *vòrā*, subj. *vèi*, imp. *vèiès*, inf. *vèia*, part. prés. *vèiẽ*, part. passé *vèiü*.

**Fallēre* « falloir » *fèia* se conjugue exactement comme *vèia* : ind. prés. *è fõ*, imp. *è fèia*, condit. *è fòra*, subj. *fèi*, imp. *fèiès*, part. passé *fèiü*.

VI. — Verbes en -ĕre.

Nous citerons comme exemple parfaitement régulier le verbe *bètr* « battre ».

Indicatif présent singulier : *bè*; pluriel : *bètõ*, *bèt*, *bètõ*.
Imparfait : *bètó*.
Futur : *bètrā*.
Conditionnel : *bètró*.
Impératif : *bè*, *bètõ*, *bèt*.
Subjonctif : *bèt*.
Imparfait : *bètès*.
Participe passé : *bètü*.
Participe présent : *bètẽ*.

Ainsi se conjuguent *ètõdr* « étendre », ind. prés. *i ètõ*, *nòz ètõdõ*. *vòz ètõt*, part. passé *ètõdü* (ces formes suffisent pour reconstituer toute la conjugaison, l'infinitif fournissant le futur et le conditionnel, les trois formes de l'indicatif présent fournissant l'impératif, la 1re pers. plur. de l'ind. prés. fournissant l'imparfait de l'indicatif, le subj. prés. et imparfait et le participe présent, enfin il est nécessaire de citer le participe passé dont la forme ne peut pas toujours être reconstruite d'après le reste de la conjugaison); — *crõtr* « croître », ind. prés. *crõ*, *crõsõ* = **crescent*, *crõt*, part. passé *crü* = « crû »; — *bụar* « boire », ind. prés. *bụa*, *bévõ*, *bụat* (le vocalisme de cette dernière forme est dû à la même analogie que celui de *sāt*, *dat*, p. 318), part. passé *bü* = « bu »; — *rũtr* « rompre » (pour le *t* de cette forme, cf. *MSL*, X, 200; ce *t* a passé dans toute la conjugaison), ind. prés. *rũ*, *rũtõ*, *rũt*, part. passé *rũtü*; — *cudr* « coudre », ind. prés. *cu*, *cuzõ*, *cut* (pour le vocalisme de cette dernière forme, cf. *bụat*), part. passé *cuzü*; — *fũdr* « fondre », ind. prés. *fũ*, *fũdõ*, *fũt*, part. passé *fũdü*; — *écur* « battre le blé » = **escutere*, ind. prés. *écu*, *écụõ*, *écut*, part. passé *écu*, *-ut*; — *ètõdr* « attendre », ind. prés. *ètõ*, *ètõdõ*, *ètõt*, part. passé *ètõdü*; — *èpũdr* « joindre » = *apponere* (le *d* de l'infinitif s'étend à toute la conjugaison et *èpũdr* se conjugue comme *ètõdr*), ind. prés. *èpũ*, *èpũdõ*, *èpũt*, part. passé *èpũdü*.

Mordere « mordre » *mūdr* faisait au subjonctif en latin classique *mordeam*, latin vulgaire **mordia*. Sous l'influence des verbes en

-*io* tels que *uenio* qui faisait au subjonctif *uenia* et à la 3ᵉ plur. ind. prés. *ueniunt*, *mordere* a fait à cette dernière personne **mordiunt*. On a dès lors la conjugaison suivante : ind. prés. : *mū*, *mụòrğõ*, *mūt* (cette dernière forme ne devait pas plus perdre son *r* que *cūt*, p. 318 et a été formée analogiquement de la même manière), imparfait *mụòrğó*, futur *mūdrā*, subj. *mụòrğ*, imparf. *mụòrğès*, part. prés. *mụòrğẽ*, part. passé *mụòrğü*. Ce participe passé est une forme refaite d'après les subjonctifs présent et imparfait *mụòrğ* = **mordia*, *mụòrğès* = **mordiassa*; un grand nombre de verbes pouvaient servir de modèle à cette fabrication analogique : *cuz*, *cuzès*, *cuzü*, — *bèt*, *bètès*, *bètü*, — *fūd*, *fūdès*, *fūdü*, etc. — Le verbe *mūdr* a servi de modèle pour toute leur conjugaison à plusieurs autres qui avaient leur infinitif en -*dr*, bien que leur *d* pût avoir une origine très différente de celle du *d* de *mūdr* : *vódr* «tourner» *uoluere* et ses composés *bvódr*, *rèvódr*, ind. prés. *vó*, *vóğõ*, *vót*, part. passé *vóğü*; — *pādr* «perdre» *perdere*, ind. prés. *pā*, *pèrğõ*, *pāt*, part. passé *pèrğü* (à côté de *pèrğü* il y a une vieille forme *bğü* = *perdutu*, conservée dans l'expression *ĩ lè bğü* «un lit dans une alcôve»; — *tūdr* «tordre» *torquere* n'avait pas d'autres formes identiques à celles de *mūdr* que le singulier de l'indicatif présent et de l'impératif; cela paraît avoir suffi pour construire toute la conjugaison de ce verbe, y compris l'infinitif : ind. prés. *tū*, *tụòrğõ*, *tūt*, part. passé *tuòrğü*.

Le *g* intervocalique disparaissant après *ü* ou *i*, **fūgere* «fuir» a eu naturellement la conjugaison suivante : inf. *für*, ind. prés. *fü*, *fụõ*, *füt*, part. passé *fụa* (-*a* = -*ētu*, cf. supra *pịa*). Le *c* intervocalique disparaît aussi après *i* ou *ü* lorsqu'il n'est pas suivi de *e* ou *i*; il en est résulté que *rèdür* «ranger» = *redūcere* et *dir* «dire» = *dīcere* se conjuguent comme *für* : ind. prés. *rèdü*, *rèdụõ*, *rèdüt*, *di*, *dịõ*, *dit*, part. passé *rèdü*, -*üt*, *di*, -*it*. Noter que dans ces deux derniers verbes les formes dans lesquelles le *c* précédait *e* ou *i* sont analogiques et que le *c* devait y devenir phonétiquement *iz*; il aurait même pu se faire que le *z* de ces formes envahît la plus grande partie de la conjugaison comme dans les verbes français *réduire*, *dire*, et comme dans notre verbe *fār* «faire» = *facere*, ind. prés. *fā*, *fẽ* = **facunt*, *fāt*, imparf. *fzó*, fut. *frā*, subj. *fès*, *fzĩ*, imparf. *fzès*, part. passé *fā*, *fāt*, part. prés. *fzẽ*. Ailleurs que devant *e* ou *i* le *c* intervocalique serait devenu phonétiquement *ị* dans ce verbe. Le *g* dans la même situation, c'est-à-dire après *a*, devait persister presque partout sous forme de *ị*, d'où la conjugaison de *brār* «miauler, braire» = **bragere*, ind. *brā*, *brāịõ*, *brāt*, part. passé *brā*; il en est de même du *g* après *è*, d'où *lèr* «lire» = *legere*, ind. prés. *lè*, *lèịõ*, *lèt*, part. passé *lè*. Dans ces deux derniers verbes la voyelle prédésinentielle *ā* dans le premier, *è* dans le second a été étendue à toute la conjugaison, quoique l'*ā* ne

IMPRIMERIE NATIONALE.

soit régulier phonétiquement que dans les formes monosyllabiques et que l'*ė* ne soit régulier que devant consonne autre que *i̯* : *i lė* serait phonétiquement *i *li*, *è lėi̯ŏ* serait *è *lai̯ŏ*.

Le verbe *cör* «cuire» = **cocere* est aussi un de ceux dans lesquels le *c* intervocalique devait devenir tantôt *iz*, tantôt *i̯*; c'est le *i̯* qui a envahi toute la conjugaison : ind. prés. *cö*, *cöi̯ŏ*, *cöt*, part. passé *cö*. Le *z* n'apparaît plus que dans le substantif d'origine participiale *cöiz* «souci»; le participe présent employé comme tel est *cöi̯ė*. La voyelle des formes monosyllabiques a aussi envahi toute la conjugaison, bien qu'elle ne soit pas phonétiquement légitime dans les formes dissyllabiques.

Les verbes qui avaient une dentale à la place où les précédents avaient une palatale se conjuguent comme ceux dans lesquels la palatale est devenue *i̯*. Dans quelques-uns comme *crar* «croire», *vür* «voir» ce *i̯* est régulier : *vuai̯l* «voyions» = **vidimus* comme *vuai̯l* «regain» = **wēdīmen*, *crai̯ŏ* «croyons» = **crēdent* comme *fuai̯òt* «brebis» = **fētetta*. Voici ces deux conjugaisons : ind. prés. *vu̯a*, *vu̯ai̯ŏ*, *vu̯at* (analogique, cf. p. 315), futur *vu̯arā* (le vocalisme de la première syllabe de ce futur peut s'expliquer comme sortant de **vèrrā*, cf. *vu̯armīn* «vermine»), infinitif *vür* qui présente des difficultés phonétiques, part. passé *vü*; ind. prés. *cra*, *crai̯ŏ*, *crat*, part. passé *crü*. Dans les verbes tels que *šür* «fermer» = *claudere* il ne pouvait pas se développer de *i̯* entre l'*ü* et la voyelle suivante; c'est un *v* que l'on attend; *šür*|*šü* a suivi le modèle de *crar*|*cra*, *vür*|*cö*, d'où *šüi̯ŏ*, *šüt*, part. passé *šü*, *-üt*.

Le verbe *cėdr* «cueillir» = *col(li)gere* fait régulièrement ind. prés. *cė*, *cėi̯ŏ*, *cėt*, part. passé *cėi̯a*; sur ce modèle *rsidr* «recevoir» |*rsi* «reçoit» fait *rsi̯ŏ*, *rsit*, part. passé *rsi̯a*. La forme *rsi* = *recipit* est parfaitement régulière; l'*i* a été étendu analogiquement à toutes les formes. L'infinitif *rsidr* est difficile à expliquer, de même que *sėdr* «suivre», *ėmödr* «mettre en mouvement»; on attend **rsivr*, **sivr*, **ėmövr*, cf. *plövr*=*plouere*. Ces trois formes sont évidemment analogiques, mais leur modèle nous échappe; pour le dernier on peut songer à *mö*|*mödr* «moudre» mais les deux autres restent isolés.

Nous terminerons par un verbe curieux : *cu̯òni̯ötr* «connaître» = *cognoscere*, *i cu̯òni̯ŏ* «je connais» qui devrait se conjuguer comme *crötr*|*crö*. On attend 1^re^, 3^e^ plur. ind. prés. **cu̯òni̯ösŏ*, imparfait **cu̯òni̯ösė*, etc.; la fréquence des verbes en *-īre* qui se terminent aux formes correspondantes en *-isŏ*, *-isė*, etc. a influé sur cette finale, en sorte que la seconde finale a remplacé la première. On a donc : ind. prés. 1^re^, 2^e^, 3^e^ *cu̯òni̯ŏ* régul., 1^re^, 3^e^ *cu̯òni̯isŏ* comme *brėnisŏ*, 2^e^ *cu̯òni̯ŏt* régul.; imparfait *cu̯òni̯isė* comme *brėnisė*; futur *cu̯òni̯itrā*, compromis entre **cu̯òni̯ötrā* qui serait le futur tiré de l'infinitif *cu̯òni̯ötr* et **cu̯òni̯irā* qui serait exactement modelé sur

brénirā; subj. prés. *cu̯òni̯ôs* qui est régulier s'il sort de **cognosci̯am*, car *cognoscam* aurait donné **cuòni̯ôč*; imparfait *cu̯òni̯isès* comme *brènisès*; part. passé *cu̯òni̯ū* = « connu »; part. prés. *cu̯òni̯isē̆* comme *brènisē̆*.

La Salvetat-sur-Agout, septembre 1897.

Maurice Grammont.

(*A suivre.*)

CROISEMENTS DE MOTS EN ARMÉNIEN.

Lorsque deux langues sont en contact et ont pour exprimer un même sens des mots de forme phonétique très semblable, l'un des deux mots peut agir sur l'autre et en modifier l'aspect. Il y a là un véritable cas de *croisement* linguistique.

Les exemples qui suivent ont été pris dans la langue arménienne parlée à Constantinople :

1° L'arménien ancien avait un mot տախտակ *taxtak* « planche » emprunté à l'iranien. Par suite d'un changement phonétique très ancien, ce mot est devenu *daxdak* (gén. *daxdagi*), forme qui existe aujourd'hui dans la langue littéraire. Le même mot iranien, prenant en persan une forme *taxta*, est passé ensuite en turc sous cette forme *taxta*. Le mot *taxta* alors, agissant sur la forme arménienne populaire, l'a transformée en *taxdak* (gén. *taxdagi*), lui imposant son *t* initial, mais sans rien changer d'ailleurs.

2° De même l'ancien arménien պանիր *panir* « fromage », emprunté à l'iranien, par suite du même changement phonétique, est devenu *banir* (forme littéraire). Le turc ayant *peynir* (emprunt persan), le peuple au lieu de *banir* prononce *panir*.

Dans les deux exemples précédents le mot turc et le mot arménien remontent à une origine commune. Dans deux autres cas la ressemblance des mots rapprochés est toute fortuite :

1° L'ancien arménien avait un mot սեղմել *seλmel* « serrer » ; ce mot est devenu plus tard *seġmel* ou *sexmel*, à la fois dans la langue littéraire et dans la langue populaire. Le mot turc *sĕkĕsĕkmak*, qui a la même signification et qui est prononcé par les Arméniens (et aussi par les Turcs d'Asie Mineure) *sĕxĕ*, *sĕxmax* a agi sur *seġmel* et l'a changé en *sĕxmel*.

2° Ce qui est vrai pour un mot tout entier l'est aussi pour une partie d'un mot. Par exemple « fleur » se dit en arménien ancien ծաղիկ *caλik*, en moderne *jaġik* (gén. *jaġ(i)gi*), et en turc *ćićek*. Les deux mots ayant à peu près la même terminaison, il y a eu croisement et *jaġik* est devenu *jaġek*.

Un cas plus curieux encore est le suivant : l'arménien *orinak* օրինակ « exemple, modèle » a été emprunté par les Turcs qui le prononcent *örünek*. Sous l'influence de cette prononciation turque, *orinak* est devenu en arménien *örinek*.

H. Adjarian.

ÉTYMOLOGIES BRETONNES.

1. ALVENN; ELF; ELVOU.

I. Le *Dictionnaire françois-breton... du dialecte de Vannes*, signé L'A*** et daté de 1744, donne *alvenn* fém., plur. *alvatt* « aileron d'une roue de moulin à eau »; *alveenn*, *elveenn* fém., plur. *-vatt* « jantille, palette autour des jantes de la roue d'un moulin pour recevoir l'eau »; *alhuenn*, *éluenn* « jantilles de la grande roue (d'un moulin) »; *melin ar ælvatt* ou *alvatt* « moulin à volet ».

Hors de Vannes, on trouve dans le *Dictionnaire de la langue bretonne*, par Dom Louis Le Pelletier, 1752 : *elf* « bardeau, petite planche de bois, ais : et ce nom se donne en particulier à ces ais que l'eau pousse, pour faire tourner la roue d'un moulin à eau ». Au premier sens, ce mot a un dérivé cornouaillais *elvach* ou *elvach* « par *ch* françois », qui « se dit... pour le primitif *elf*, et pour son plur. *elfennou*, du bardeau, du merrain », Pel. Le Gonidec, dans son *Dictionnaire... breton-français*, 1821 (et 1850, 2e édition posthume), déclare ne pas connaître ces mots; il en transcrit un inexactement *elvac'h*, et Troude a reproduit la faute (*Nouveau Dictionnaire... breton-français*, 1876). On peut voir une semblable erreur des mêmes lexicographes relevée dans mon *Glossaire moyen-breton*, 2e éd., s. v. *linoch*.

Laissant de côté, pour le moment, l'acception plus générale de *elf* « bardeau, petite planche », occupons-nous de celle qu'il a en commun avec le vannetais *alvenn*, *elveenn* « aileron d'une roue de moulin ». Je crois que ces mots doivent être comparés, non pas au français *auvent*, en latin du XIIIe siècle *alvennus* (J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, 132), mais au français *aube* qui a exactement le même sens et qui représente le latin *alba*. L'*aube* d'un moulin à vent était d'abord la toile blanche de ses ailes; de là, par extension, on a dit « l'*aube* d'une roue à eau » (A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*, 2e éd., 26). La forme du mot breton indique qu'il vient directement du latin, tandis que son emploi paraît dû à une influence française.

II. Ce qui empêche d'être trop affirmatif sur ce dernier point,

c'est le sens général « bardeau, petite planche, ais », attesté pour *elf* par D. Le Pelletier, et qui aurait pu donner lieu à l'acception restreinte de *alvenn* « aube d'une roue à eau ».

M. Loth, *M. lat.* 132, est porté à séparer *elf*, dans les deux sens précités, du mot *elf*, *elo*, cornouaillais *elaw*, pour *evl* = *ezl* « tremble ». Il me semble plus probable que, dans ce troisième emploi, *elf* est à séparer de son synonyme moyen-breton *ezlenn*. Sur ce dernier, voir *Revue celtique*, VII, 152; *Gloss.* 230; Wh. Stokes, dans les *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, XXIII, 42, 43.

Sans doute, il y a des exemples du changement de *z* en *v*, *f* (cf. *Gloss.* v. *bez*, *goaz* 1); mais il serait surprenant que *ezlenn* eût abouti phonétiquement, dans le *Nomenclator* de 1633, à *efflen*, *effl* « peuplier », l. populus alba; *efflen du* « peuplier, tremble », l. populus nigra (*Gloss.* v. *eulen*). On peut seulement attribuer à *ezlenn* une certaine influence analogique sur *efflen*, *effl* pour *elf*, parce que la métathèse de l'*f* est d'ordinaire progressive (*Gloss.* v. *squilfou*, *staffn*). La ressemblance du bret. *elf*, *elv*, *elo* « du tremble » Pel., avec l'italien *albero* « peuplier noir », *albereto* « tremblaie », moyen haut-allemand *alber* « peuplier blanc », pourrait bien n'être pas fortuite. Selon M. Grammont (*La dissimilation consonantique*, 22, 23), le mot italien *albero* vient du lat. *arbor*, avec mélange analogique de *albus*. Le breton *elf* « tremble » paraît venir directement du lat. *albus*; l'idée intermédiaire est « bois blanc », cf. franç. *aubier*.

III. Je ne sais s'il y a quelque parenté entre les mots qui précèdent et *elf* « nerf », au pl. *elfou*, *elvou* Gr., petit trécorois *elvach* : *droug elvach* « mal de nerfs ». Ceci est regardé *Gloss.* 331 comme une variante phonétique du moy.-bret. *neruenn* pl. *neruou*, mod. *nervenn* pl. *ou* Gr. Mais les formes sans *n* initial n'ont jamais *r* ni le suffixe *enn*; les autres ont toujours *r*, sauf *nelfecq* « nerveux », Gr., qui paraît un mélange de *elfek*, *elvek*, Gon., avec *nervennecq*, Gr.; et *-enn*, sauf le moy.-bret. *neruou* « nerfs », *neruaff* « nerver ». Comparez, par exemple, *nervennicg* pl. *nervennouïgou* « petit nerf », à *elvicg* pl. *elvouïgou* id. Gr. Il est donc probable qu'il y a là deux mots différents.

2. CAHÉRATT; CAHILLEIN; PARCHE.

On dit en petit Tréguier *kreur kac'heler* « crible à grands trous », mot dérivé de *kac'helat* « nettoyer (les grains) avec un instrument de ce genre », *Rev. celt.*, IV, 157.

Le van. a *clouire-cahére* « crible le plus clair », *cahératt*, *cahérein* « cribler », l'A.

Il est difficile de dire si *kac'helat* est identique à *cahératt* et doit son *l* à *kac'heler*, par dissimilation pour **kac'herer* (comme *clouire* pour *croezr*, etc., cf. *Gloss.* v. *alouret*), ou si c'est une variante de **kac'hellat* dérivé de **kac'h-*.

L'expression *clouire-cahére* admettrait aussi deux explications : *cahére* peut être indivisible au point de vue breton, ou bien contenir un suffixe *-er*.

Dans le premier cas, on pourrait comparer *clouire-parche* « crible de parchemin » l'A. Sur ce dernier mot, cf. *Gloss.* 161, 461; le P. Grégoire de Rostrenen l'emploie en français, *Dictionnaire... françois-breton*, 1732, p. 250 : « dechiffrer de vieilles parches ». J'ai eu tort d'y voir une apocope de *parchemin* : cf. *unum librum... cohopertum cum tabulis ligneis cum pargio viridi... scriptum in pergameno*, *Annales du midi*, VI, 188; M. G. Paris a montré, *Romania*, XXVII, 161. 162 (cf. XVIII, 151), qu'il répond au lat. *parthicum* (*vellus*), *parthica* (*pellis*). Le moy.-bret. avait un mot *caher* « chair sans graisse », gallois *cyhyr* « muscle », qui conviendrait ici pour la forme. *Clouire-cahére* serait proprement, dans cette hypothèse, « crible (fait d'une) membrane ». Mais le *kreur kac'heler*, au moins, ne répond pas à cette étymologie; le fond en est fait avec de la paille ou du fil de fer.

Dans le second cas, *clouire-cahére* serait comparable à *croëzr-gourner* « gros crible », synonyme de *gourner*, plur. *you*, qui dérive de *gournat*, van. *gourneiñ* « cribler », Grég., gall. *gogrynu*, id., *gogryn* « petit crible », *Gloss.* 287, cf. *M. lat.* 175; pour le verbe *cahératt*, *cahérein*, cf. *gournéria* « cribler », Gon. C'est nécessairement à ce type qu'il faut rapporter le petit trécorois *kreur kac'heler*. Sur cet emploi de *-er*, on peut voir *Gloss.* v. *staut*, etc.; cf. *sac'h garsader* « sac ayant la capacité d'une garsée » (bret. *garsad*), J. Moal, *Supplément... au Dictionnaire du Colonel A. Troude*, 1890, de **garsada* « mesurer par garsées ». Peut-être aussi le van. *hulér*, *huilér*, en bas-van. *huel* « suie » (J. Loth, édition du *Dictionnaire bret.-fr. de Châlons*, 52) vient-il de **duan huziler* « noir qui encrasse (la cheminée) », cf. moy.-bret. *huzelyaff* « noircir de suie », moderne *huzylha*, *huzelya*, Gr.; sur d'autres explications possibles, voir *Gloss.* 458.

De ces deux façons de comprendre la formation de *clouire-cahére*, la seconde paraît la mieux appuyée par les faits. Il faut aussi, je crois, mettre en ligne de compte le van. *cahillein* « gaspiller », *cahillourr* « gaspilleur » l'A. (au *Supplément*), qui témoigne encore d'un simple **cah-*. Serait-ce le même que dans le français *cahoter*?

3. DIS, GARDIS; DREIST.

I. Le changement de *dispar* « sans égal » en *dis* « rare, extra-

ordinaire» est traité d'apocope hardie, *Gloss.* 299. Nous allons d'abord vérifier le fait et puis en chercher la raison d'être et les conséquences.

On lit *dis* «extraordinaire, rare, unique, incomparable» dans le *Supplément aux dictionnaires bretons* (par l'abbé Roudaut), 1872, p. 84, 99, 107; *diz* «incomparable, incomparablement», *plean-dis* «(mer) très unie, très calme», Moal, etc.

On pourrait penser à voir là une abréviation du mot *distaill* «difforme», Troude, (variante de *didailh* «de mauvaise façon» Gr., voir *Rev. celt.*, XIX, 202), qui sert à renforcer l'idée de beau'é dans *distaill eo kaer* «(cette fille) est très belle», Troude, *brao-distaill* «(chose) très belle», *koant-distaill* «(personne) très belle», Moal, 70 (ces deux emplois opposés s'expliquent par une acception plus générale «immodérément, outre mesure», cf. en français «c'est bien mal», etc., voir *Gloss.* v. *disaour*).

Mais la preuve que *dis* est bien pour *dispar*, c'est qu'il a un autre sens propre à ce dernier : il veut dire «impair» : *war an diz* «aux heures impaires» (Troude, *Dictionnaire français-breton*).

C'est même en ce sens que *dis* a commencé à suppléer *dispar*; l'origine de l'abréviation apparaît, en effet, dans la locution *c'hoari par pe dispar* ou *c'hoari diz pe bar* «jouer à pair ou non pair», Troude; on a dit sans doute **c'hoari par pe dis*, ce qui revient au français «jouer à pair ou à non» Gr., «jouer à pair ou non» l'A. (en Tréguier, on allonge au contraire le dernier mot : *c'hoari par pe dizañpar*, cf. *Rev. celt.*, IV, 468).

Cette locution si simple «pair ou non» pour «pair ou non pair», en bret. **par pe dis* pour *par pe dispar*, d'où *dis pe bar*, d'où absolument *dis* = *dispar* «impair», et *dis* = *dispar* «sans pareil» est un exemple frappant des associations qui peuvent faire mutiler les mots, en rendant une partie de leurs éléments inutile à l'intelligence de l'ensemble.

Il y a toutefois cette différence entre «pair ou non» et **par pe dis* que *non* est un mot ayant par ailleurs une existence individuelle, tandis que *dis* est une particule qui ne s'emploie jamais seule, comme *im-* dans *impair*. De plus, *non* ne peut remplacer *non pair* ailleurs que dans l'expression «pair ou non»; cf. en breton *er melchen péder* «le trèfle à quatre (feuilles)», L. Dufilhol, *Études sur la Bretagne*, 3e article, p. 4. en grec κεθεύδειν ἐπ' ἄμφω «dormir sur les deux (oreilles)», etc.

Bien que *dis* ne paraisse que dans des documents récents, il est permis de se demander si le breton moyen et moderne *gardis* «gaillard, vif, hardi, rude» ne serait pas un composé signifiant proprement «ingambe», de *gar-dis* «jambe très solide»; cf. *dourdis* «adresse»; *Suppl. aux dict.* 73, «très adroit, artiste», Moal, de *dourn-dis* «main très habile», synonyme de *dourn fin*, *dourn*

dreist, etc. « artiste », Moal = « main excellente » (avec *n* tombé comme dans *dorguenn* = *dornguenn* « anse » *Gloss.* 673).

II. L'histoire de ce mot *dreist* présente quelque ressemblance avec celle de *dis*. C'est proprement une préposition signifiant « par-dessus, au-dessus de », et comme telle elle réclame un régime : moy.-bret. *dreist cant guez* « plus de cent fois », moderne *dreist ar re all* « plus que les autres », *dreist oll* « surtout », van. *dres en ordinér* « au-dessus de l'ordinaire » Gr., etc. C'est probablement le composé *dreistordinal* « extraordinaire » Gr. qui a donné lieu, par abréviation, aux emplois de *dreist* comme adjectif : *dourn dreist*, et comme adverbe : *brao-dreist* « très beau », *karet-dreist* « très aimé », Moal 72.

Dans les *Barzounegou var drubarderez Jusas*, Morlaix, 1847, sorte de Messiade bretonne assez bizarre, mais dont l'auteur (l'abbé A.-Y. Moal) a eu en main des textes bretons peu ou point connus aujourd'hui [1], *dreist* n'est employé seul que devant l'adjectif : *dreist talvoudek* « tout à fait utile », p. 78, litt. « plus qu'utile »; *dreist ret* « tout à fait nécessaire », 121, 187, ou dans des expressions comme *ret dreist ret*, litt. « nécessaire, plus que nécessaire », 187; *bras dreist bras* « immensément grand », *galhoudus dreist galhoudus* « tout-puissant », 80; *nec'het dreist nec'het* « très affligé », 92; *kablus dreist kablus* « très coupable », 254; *lû dreist lû* « très ridicule », XII. Je ne connais dans l'usage trécorois que les locutions équivalentes *trémen zôd* « passé fou », *éd mez a zôd* « sorti de fou (plus que fou) », etc., cf. *honnes 'zo kaer estrewit koant*, « celle-là est belle, plus que jolie ! » *Gwerziou Breiz-Izel*, II, 138; *am sapeduaz beteg re* « (un rêve) qui me troubla au delà de tout », litt. « jusqu'à trop » *Barzaz Breiz*, 59.

4. DISION; KONFORM; DU TOUT.

I. Ce n'est plus la première partie, comme dans *dis-par*, mais la seconde qui a survécu seule dans le petit trécorois *dision*, du franç. *malédiction* (*Gloss.* 327). Pour la suppression du son *k* devant *s*, cf. moy.-bret. *eces* « excès », *eceuaff* « excepter », *ecitet* « excité », (*esant* « exempt »), etc.

Cette sorte de juron s'emploie tantôt avec l'article : *piv ën dision a deu amañ?* « qui diable vient ici? », tantôt après *mâles* « malédiction ». Cette dernière expression *mâles dision* nous livre, je crois, le secret de cette coupe singulière du mot français. *Malédiction* aura été à demi bretonisé en *mâlesdision*, par assimi-

[1] Il cite à peu près exactement, p. 11, deux vers du *Mirouer de la Mort*, Cuburien, 1560.

lation des deux premières syllabes au breton de Tréguier *máles*; ensuite le mot *máles-dision* a été coupé en deux; il a fait l'effet d'une formation pléonastique bretonne-française comme *bikenn james* «jamais, au grand jamais», *Gwerziou Breiz-Izel*, I, 80; *biken jamez*, Quellien, *Chansons et danses des Bretons*, 86, 91; *biken jamès*, *Soniou Breiz-Izel*, I, 122; *birviken james*, 178; *birviquen mui*, *nan birviquen james a bec'hejou* «jamais plus, non jamais, jamais de péchés»; *Æl mad ar vugale*, Morlaix, 1836, p. 87.

II. Cette locution hybride peut être retournée : le français tient la première place dans *ne finvezo jamès-birvyqen* «éternel, qui n'aura jamais de fin», Gr. Mais il n'y a d'ordinaire qu'un seul ordre usité pour les deux mots.

Exemples : moy.-bret. *scuiz las* «très las»; trécorois *rak-kar* «car», *Mélusine*, VI, 68, *rac car emaing* «car ils sont», Jac. *ms* 14 (cf. *Gloss.* 17); tréc. *met sepet* (*Gloss.* 442, cf. 325) = «fors excepté» La Fontaine, édition des *Grands Écrivains*, IV, 159; et en sens contraire : tréc. *luch-loak* «tout à fait louche»; *mersi trugare* «merci»; *allaz! siouaz!* «hélas!» *Mellezour ar galoun-zakr*, Quimper (1879), p. 135; *allas! siwas! Rev. celt.*, XIV, 218.

En petit Tréguier, on n'emploie le mot *koñform* que dans l'expression intensive *memes tra Doue koñform* «tout à fait la même chose», litt. «même chose de Dieu conforme», renchérissant sur *memes tra Doue* ou *memes Doue tra*, qui est déjà une sorte de superlatif de *memes tra* «même chose».

Le même sous-dialecte se sert du franç. *du tout* pour appuyer le bret. *ebet* : *n'em eus gwelet mañn du toud ebet* «je n'ai vu absolument rien du tout»; cf. *netra ebet an tout* «rien du tout», *Buez Joseph*, 25, où il y a seulement, dans *an tout*, une imitation du français *du tout* à côté de son équivalent breton.

Un autre usage de *du tout*, en petit trécorois, c'est de permettre d'employer absolument l'enclitique *ebet*, par exemple, dans une réponse : *Du tout ebet!* «point du tout!». Celui-ci doit s'appuyer sur un mot précédent; il renforce un adverbe dans *jamez ebed* ou *jamez 'bet* «jamais de la vie» (se dit à Trévérec, Saint-Clet, Paimpol, etc.), cf. *gwech ebet* «aucune fois».

5. GET A.

La locution exclamative *get a* «que de» spéciale au dialecte de Vannes, peut se trouver :

1° Devant un singulier de sens général : *ged a hoed* «que de sang», *Livr el labourer*, 58; *guèd a ravage* «que de ravage», *Mis Mari*, 1841, p. 47;

2° Devant un pluriel : *get a dud* «que de gens», *En Est*, 38;

guet a reral « que d'autres », *Grammaire* de Guillome, 122; *guet a folleaheu* « que de folies », *Choœs*, 1835, p. 202; *guet a exampleu* « que d'exemples », *Er Vretonèd*, 19, etc.

Dans un texte manuscrit de 1710, publié par M. Loth, *Chrestomathie bretonne*, 338, cf. 482, on lit *guet ar mevier* « que d'ivrognes ». L'éditeur corrige *ar* en *a;* ce n'en serait pas moins une locution insolite pour *guet a veverion.* L'auteur, qui se servait d'un mélange factice de vannetais et de léonais, peut bien s'être embrouillé ici et avoir voulu réellement faire suivre le van. *guet* de l'article léon. *ar* avec le singulier.

Guet a deux autres emplois moins fréquents. D'abord, il se met absolument à la place de *get a dud : guœd e goll courage* « combien perdent courage », *Voyage misterius*, 23, *guet e zou... hac e laqua* « combien y en a-t-il qui mettent » *Buhé er sœnt*, Vannes, 1839, p. 143. Ensuite il peut modifier un verbe : *gued é câran-mé* « que j'aime », *gued é cassan-mé* « que je hais », *Gramm.* de Guill., 122 (cf. tréc. *nag omp bet evuruz* « que nous avons été heureux », *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, janvier 1890, p. 57, d'après *nag a evuruzded hon euz bet* « que de bonheur nous avons eu »).

Dans le dialecte de Batz, variété très originale du vannetais, qui se parle dans la presqu'île du Croisic (Loire-Inférieure), on dit *ked a* : *ked a dieir* « que de maisons », *ked a séheo* « que de robes », *ked a chetal* « que de bétail », *ked a amezeir* « que de temps », etc.

Ici le *k* peut être dû au français *que*, que le même langage emploie, par exemple, dans *ke me zou kleñf* « que je suis malade ! », *k'hañ feét pinvik ma hañ veneét* « qu'il serait riche s'il voulait ! », cf. *Rev. celt.*, XIII, 360.

Je crois pourtant que le mot *get* a été précédé de **ket*; le *g* peut s'expliquer par l'influence du van. *get* « avec ». L'exclamatif *get*, **ket* me semble venir de **na ket* pour **nak-et*, au lieu de *na*, devant les voyelles *nak*, *nag*, mot qui commence très souvent les phrases exclamatives, cf. *Gloss.* 269, 270, 272, 543, 545.

Ainsi, à côté du van. *nag inouretèt*[1] *on-mé* « que je suis honoré » (ab. Buléon, *Histoér santél*, 1897, p. 69), on a en tréc. *nag a inor* « que d'honneur », et en van. *get a inour;* je suppose qu'il y a eu en van. une forme intermédiaire **naket*, **naget a inour*, de *nag*, avec la terminaison exclamative *-(h)et;* cette forme aura été ensuite regardée comme un composé de *na* et de **ket*, *get.*

Le tréc. *bennaket* au lieu de *bennak* « quelconque » (*Gloss.* 276, 544) est un exemple du passage de *-(h)et* à un mot voisin de

[1] Pour cet exclamatif de participe, cf. *càrettet-é... hou tabernacleu* « quam dilecta tabernacula tua ! » *Officeu*, 885, etc.

celui qui devait régulièrement le recevoir; on peut comparer *gwellaik* ou *gwellika m'hallañ*, d'où *gwella m'hallikañ*, litt. « du petit mieux que je puis »; van. *guhauigueu* « quelquefois », Cha!. *ms*, diminutif de *guhaue*, ibid., pour **guhigueu a ve* « il y a de petites fois », etc., cf. *Rev. celt.*, XV, 383, 384; *Gloss.* 568. D'après les faits qui précèdent, nous pouvons conjecturer **(na)get e on inouret* comme variante de *nag inouretèt on-mé;* de là on passait facilement à **(na)get a inour* « que l'honneur est grand, quel grand honneur! »

6. GUEZ, VEAG; NOZEAH; HINEASOUAH.

I. Le nom fém. *guez* « fois », évidemment identique au cornique *gueth*, *gwyth*, gall. *gwaith* (irl. *fecht*, n.), présente des formes surprenantes : moy.-bret. *un veag*, au XVII^e^ s. *guech*, tréc. *béage*, *ur viage* (*é-a*, *i-a*), *Gloss.* 303, *ur veach*, plur. *guechou* D 69, léon. *gueach*, dialecte de Batz (Loire-Inférieure) *ur veij;* van. de Sarzeau *guïoh* Cha!. *ms*, *gueah*, *Gloss.* 358.

L'explication tentée à cet endroit pour la diphtongue *ea* est inadmissible, le gall. *gwaith* venant de *gweith*, Z^2^ 156, pour **gwecht*, cf. J. Loth, *Rev. celt.*, XVIII, 238. Le tréc. *é-a* n'est pas moins insolite, cf. *Gloss.* v. *eal.*

Le *j* ou *ch* pour *z* final ne paraît pas si isolé; il rappelle celui de *kivich* « tan », gall. *cyffaith*, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 22. Ce n'est pas le *z* qui s'est changé en *j*, *ch*, mais la combinaison *zy-*, dans **kivizia*, *kivija*, *kivicha*, « tanner », gall. *cyffeithio*, voir *Gloss.* 519; il faudrait donc voir dans *guech* l'influence du pluriel, au XVII^e^ siècle *á vizyou* « quelquefois »; cf. *Gloss.* v. *baut*, *degrez.* En dehors de *guëach*, *guëch*, haut-cornouaillais *güez*, tréc. *gouëch*, van. *guëh*, le P. Grégoire donne *guëich*, et au plur. (*a-vizyou*), *a-veichou*, *a-vechou* « quelquefois ». Il ne serait pas impossible de tirer de là *guëich* (et *guëch*, *gouëch*), surtout si l'on trouvait une ancienne attestation de *guich.* qui se lit dans *Ar mystériou... gant an Autrou Calvez*, *Person ar Folgoët*, Brest, 1843, p. 333, *ar vich* 328, etc. Mais la même explication ne serait pas valable pour le mot de Batz, *ur veij*, qui n'a aucun rapport avec le pluriel van. *a-huéhieu* « quelquefois », l'A.

Enfin le *b* de *béage* a très peu d'analogues certains, cf. *Gloss.* 431. Il est appuyé par le petit trécorois *eur véach* (*é-a*), synonyme de *eur wech* « une fois »; ces deux formes inconciliables témoignent d'une confusion entre *guez* et un autre mot.

Ce dernier doit être le bret. moy. *veag*, *veig* « voyage », au XVII^e^ siècle *ur veag*, D 88; *ar veaig*, pl. *beachou;* léon. *béaich*, bas-léon. *güeaich*, van. *béch*, *béich*, Gr., etc., *Gloss.* 738; pet. tréc. *béach*, fém. Le sens est assez voisin pour qu'on puisse admettre

une influence analogique de ces deux mots : ils ont, par exemple, un synonyme commun *tro* « tour, fois, voyage » (comme en gaél. *cuairt*). Ainsi s'expliquent les bizarreries de l'apparente évolution phonétique de *guez* en *guech*, *gueach*, *gueich*, *biaj*.

II. Les formes de Sarzeau *gueah*, *Rev. celt.*, III, 49, *guïoh*, Chal. *ms*, restent seules obscures[1]. Car le vannetais ne montre par ailleurs aucune trace de confusion entre le celtique *guez* et le français *voyage* : il a fait du premier *gueh*, *guh-* (dans *guh-a-ve* « quelquefois ») et du second *véj*, *béj*, *bééj*, *voiaj*, *boiaj*.

Un problème tout semblable est posé par les mots du dialecte de Batz *heñderviac'h* « soirée », *miteniac'h* « matinée », qui doivent contenir la même terminaison que *deueic'h* « journée », *nozehueirc'h* « nuitée » = van. *nozeah*, *nozeoh*, *Gloss.* 448; *nozeh*, *nozoh*, Chal., bas-van. *nozac'h*, J. Loth, éd. de Chal., léon. et moy.-bret. *nosvez*, tréc. *nozves*, *nozes*, en gall. *noswaith* « une certaine nuit », cornique *noswyth*. Ce sont là d'anciens composés de notre *guez* (malgré l'indication contraire, *Urkeltischer Sprachschatz* 264; voir *Rev. celt.*, VII, 40); or, dans aucune variété vannetaise, le changement de *eh* en *eah* n'est prouvé.

L'analogie fournit deux explications. *Nozeah* peut être un mélange de *nozeh* et de *nozac'h*, tous deux issus de *nosvez* = *nozehueirc'h* (cf. *Gloss.* 358), et *gueah* une imitation de *nozeah*; ou bien l'*a* provient d'une forme voisine, *-ouah*, qui se trouve en vannetais avec le même emploi que *-ueh* : *hineasouah* « toute la nuitée », Chal., *hinihouah* « tout le jour » l'A., de *hineah* « ce soir », *hinihuë* « aujourd'hui » + **-wath*. On voit même par *hineah* = bas-van. *hinoac'h*, léon. *henoaz*, que *nozeah* serait encore explicable par **nos-oah*, si les autres dialectes ne s'y opposaient.

La première de ces hypothèses se trouverait confirmée si l'on identifiait complètement *-ouah* avec *-ueh*, cf. van. *nuah* et *noeh* « nu », *duah* et *dueh* « habitué », de **nochtos*, *doctus*. Mais je ne crois pas que ce soit possible. L'alternance des deux diphtongues, dans ces derniers mots, remonte à des doublets *oe* et *oa* en moy.-bret., cf. *Gloss.* 338. Quant aux exemples vannetais de *-eah* par contamination de *-eh* et *-ah* cités *Gloss.* 358, ils appartiennent à des terminaisons *-ech* susceptibles d'anciennes variantes *-ach* (*Gloss.* 357); rien ne montre qu'en vannetais *-eh* venant de *-eth* ait donné *-ah*.

Gueah, *nozeah*, *heñderviac'h* paraissent donc avoir pris leur *a* à des formes comme *hineasouah*.

[1] Il y a aussi, dans cette même localité, la prononciation *guéc'h*, *Rev. celt.*, III, 233, et *guer*, cf. Loth, éd. de Chal., p. 98, 100.

III. Reste à rendre compte de cette terminaison de *hineasouah*, *hinihouah*, qu'on retrouve dans le van. *naouah* « cependant, toutefois » *Gloss.* 437, et avec la gutturale initiale, dans le van. *hineascouah* « toute la soirée », *bisscoah* « jamais » (pour le passé) l'A., tréc. et léon. *biskoaz*, moy.-bret. *bezgoaz*, *bescoaz*, *biscoaz*, id., en cornique *bythqueth*, *bisqueth* « jamais ».

On ne peut ni séparer entièrement, ni identifier *-(g)ouah* et *gueh*. Tous deux représentent la même racine à un degré différent : *gueh* = **vecht* ou **vict-*, *gouah* = **vēcht* ou **veict-*, cf. *Gloss.* v. *aouitt*, *roe*. A cette seconde origine appartiennent aussi régulièrement des formes avec *oe* : cornou. *naouez* « cependant », van. *biscoeh* « jamais », Chal.

C'est ainsi que le moy.-bret. *goez* et *goaz* « ruisseau », van. *goéh*, id , Gr., *goah* « marécage », l'A. = **vei-tt-*, voir *Rev. celt.*, XIX, 208. Le moy.-bret. *argoez*, *aroez* « signe », plus anciennement *aroued-*, expliqué par **are-vidion*, *Dict. étym.*, 212, vient de **-veid-*, comme le montre le léon. *arouéz* et non **arvez*, cf. *Rev. celt.*, XVII, 439. Le même état de cette racine se trouve dans le moy.-bret. *agoez* « ouvertement », *a goez an bet* « à la face de tout le monde », van. *a uoüe en ol*, Chal. *ms*, et dans le moy.-bret. *goez* « forme » B 432, resté en petit Tréguier dans la locution *gwes tē* « à la mode de », « comme dit (un tel) », *Rev. celt.*, VII, 39. Une expression semblable se trouve dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail, éd. de la Borderie, Paris, 1878, p. 91 : « ... car indifferemment, et sans grand esgard il prenoit tout, neantmoins quil refusoit un peu, disant (mode des Aduocats) que il estoit assez contenté du bon vouloir, mais puis que on estoit tant importun, il ny auoit remede ». Le *z* doux de *goez* aurait dû tomber en trécorois, mais il s'était changé en *s* sous l'influence de la dentale suivante. Un fait analogue a eu lieu dans le van. *hineascouah*, *hineasouah*, de *hineas-* pour **hineaz* par *z* dur (léon. *henoaz*), qui est devenu régulièrement par ailleurs *hineah*.

7. HOAZ, AN HOAZ; HUISICOU; C'HOUIRINADEN; HUENNAT; HOARUOUT.

I. On peut penser à ajouter aux mots qui viennent d'être étudiés le bret. moy. *hoaz* « encore », léon. et tréc. *c'hoaz*, van. *hoah*, gall. *chwaith*, cornique *whâth*, *whêth*, et aussi le bret. moy. *an hoaz*, *arhoaz*, *arahoaz*[1] « demain », van. *arouah*, *arhoah*, djal. de Bats *aruerc'h*, tréc. *arc'hoas*, léon. *varc'hoaz*; d'autant plus qu'on sent

[1] Dans le manuscrit 97, fonds celtique de la Bibliothèque nationale (*La vie de saint Guénolé*, écrite en 1767, mais de composition remontant au bret. moy.), on lit *arahoas* en 3 syll., f^os^ 17, 75 v°, 76 v°, 77 v°.

la présence de *fecht*, le correspondant gaélique de *guez* « fois », dans *fodechtsa*, synonyme irlandais de *c'hoaz*. Mais comment expliquer l'aspiration brittonique?

Plusieurs exemples de *chw* pour *gw* ont été signalés : *The Breton Glosses at Orleans*, 29; *Beitræge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, XXIII, 43; *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 19; mais ils sont loin d'être tous bien établis.

II. Ainsi, il est permis de douter que le v. bret. *huisicou* « pustules », sing. en moy.-bret. *huysiguenn*, gall. *chwysigen* et *gwysigen*, cornique *gusigan*, représente phonétiquement le lat. *vesica*.

Le P. Grég. donne *c'hüiziguenn*, pl. *ou* « ampoule, petites bouteilles pleines de vent qui se font sur l'eau quand il pleut », diminutif *c'hüiziguennic*, pl. *c'hüiziguennoüigou*; *c'hüiziguenna* « s'ampouler, parlant de l'eau, lorsqu'il pleut »; *c'huyziguenn* « ébullition, élevure, pustule »; *c'huyziguenna* « devenir couvert d'ébullitions », van. *huizyguenn* « vessie »; l'aspiration est constante dans ce mot armoricain, contrairement à ce qui a lieu en gallois et en cornique.

Mais il n'en est pas de même pour le mot, voisin de sens et de son, *güezeguell*, *c'huezeguell*, pl. *ou* « vessie »; *c'huëzeguell* « ampoule sur l'eau », dim. *güezeguellicg*, *c'huezeguellicg*, pl. *-llouïgou* « petite ampoule, petite vessie, vésicule », Gr. Ce second mot est rapporté aussi au lat. *vesica* par M. Loth, *Vocabulaire vieux-breton*, 157; *Mots latins*, 159; éd. de Chalons, 51; sa forme en moy.-bret., *huezeguell*, est rattachée, dans le *Dict. étym.*, à *huezaff* « souffler », et cette explication peut s'appuyer sur le gall. *chwythigell*.

Il y a eu, je crois, mélange de deux mots : l'un d'origine latine **guisiguenn*, l'autre celtique *huezeguell*. Le premier a passé son initiale au second dans *güezeguell*; inversement, le van. *huisiguel* « vessie », Chal., *huizyguell*, Gr., doit ses *i* et son *s* ou *z* à *huiziguenn*, id. Chal., *huizyguenn*, Gr.; cf. hors de Vannes *c'huyziguella* « devenir couvert d'ébullitions », Gr. Le bas-van. *huéhegel*, dans certaines variétés de Cornouaille *huehegell* (Loth, éd. de Chal. 51; *M. lat.* 159), n'est pas, à mon avis, dû à l'analogie, mais répond phonétiquement à *huezeguell*.

III. Je séparerais aussi les deux mots bretons *c'houirinaden* et *gourrisiaden* « hennissement »; le premier est parent du gall. *chwyrnu* « ronfler, s'ébrouer », cf. *Gloss.* 104. Pour l'insertion de la voyelle entre *r* et *n*, cf. ibid., v. *quelorn*; van. *avairrein* « beaucoup », Chal., de *a vern* « par monceau », plur. *bereigneu*, trois syll., *Gloss.* 58; *borrign* « borgne », fém. *borgneell* et *borrigneell*, l'A., moy.-bret. *born*; dans le *Nomenclator bigornet*, p. 44, et *bigourounet*, 46, syn. de *melfet mor* « limaçons de mer », sing. *bi-*

gornen, p. 44 (haut-bret. *bigorneau*, *biguerneau* « vignot », cf. Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, II, 272)[1].

IV. Le bret. moy. *huennat* « sarcler », gall. *chwynu* de *chwyn* « mauvaise herbe », est tiré de **vid-n-*, cf. saxon *wiod*, au *Dict. étym. du bret. moy.*; il est préférable de comparer le gall. *cychwyn* « s'élever, pousser », qu'on rapproche de l'irl. *scendim* « je saute », lat. *scando* (Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, 307).

V. Malgré ces réserves, et d'autres qu'on pourrait ajouter, il est impossible de nier absolument l'alternance de *chw-* et *gw-* dans certains mots brittoniques, où elle peut être interprétée de diverses façons.

Le moy.-bret. *hoari* « jouer » (v. bret. *guari*, moderne *goari* dans *guarima* gl. circus, *Zeitschrift für celt. Philol.* II, 84 = le nom de lieu *Goariva*, cf. *Gloss.* 177), *huerzin* « rire », en gall. *chwarae* et *gwarae*, *chwerthin* et *gwerthin*, témoignent de racines *swer* et *wer*, cf. *Urkelt. Spr.*, 323, 324. M. Stokes admet, p. 324, que l'irl. *-sel* « action de tourner » = **svel*, tandis que *bel*, id. = **vel* (cf. ibid., 275).

La racine de *guez*, *-goaz* n'est pas connue avec certitude; on peut voir à ce sujet : *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 39*, 22; *Rev. celt.*, VI, 33; *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* XXX, 20; *Urkeltischer Sprachschatz*, 266; Macbain, *An etymological dictionary of the gaelic language*, 150. Aucune des explications présentées ne suppose un *s* initial.

Il n'y a pas de probabilité pour l'addition d'un élément démonstratif *s* (**s-veict-* « cette fois »), faute d'exemple exactement comparable.

Reste l'hypothèse d'une analogie, soit particulière : par exemple, le gall. *chwaith* « encore » = (*eil-*)*waith* « une seconde fois » + (*eil-*)*chwyl* id.; soit de nature plus générale : le changement de **oaz*, forme résultant de la mutation (gall. *weithiau* « parfois », tréc. *'wecho*), en *hoaz*, tiendrait au caractère insolite de l'initiale *oa-*. On peut comparer (malgré l'hésitation de M. Stokes, *Beitr. z. Kunde der idg. Spr.*, XXI, 123), le bret. moy. *a huen* « sur le dos, à la renverse », irl. *foen*, formé comme le lat. *supinus*, mais sans *s* initial, cf. bret. *gou-*, irl. *fo* « sous »; le cornique a gardé le son du radical dans *gwen* « anus »; on trouve même en bret. *var goenn he groc'hen*, *Gloss.* 327.

VI. Il se pourrait aussi que le bret. moy. *hoaruout* « advenir »,

[1] Le mot vieux-breton qu'on avait lu *ascorinol* « osseux » est réellement *ascrunol*, cf. *Rev. celt.*, XIII, 150.

tréc. *c'hoarvout*, cornique *wharfos*, fût composé de *oar* « sur », cornique *war*; cf. *d-ar-vezout* « arriver par accident », Gr., gall. *darfod*.

8. PENNAC; IBÉN-ALL; PE, PA.

I. Le moy.-bret. *pennac*, v.-gall. *pinnac* « quelconque », a été expliqué par *pin* + *ac*, lat. *cum-que*, *Rev. celt.*, I, 362; cf. *Vocab. v.-bret.*, 192, 201; *Etud. gramm.*, I, 57*, 31; *Dict. étym. du bret. moy.*, 352.

Mais il n'y a pas de suffixe brittonique *-ac* répondant au lat. *-que*; on attendrait *-p* d'après *po-p* « quisque ». Si l'on coupe *pin(n)-ac*, il faudra donc que *ac* soit proprement un mot distinct, comme dans le van. *bedac* « jusqu'à », pet. tréc. *teusak* « vers, du côté de », gall. *tua*, *tuag*, etc., voir *Gloss.* v. *entresea*. Que faire alors de la première syllabe *pinn-*, *penn-*? Le v.-bret. *nepen*, gl. *nequit* (pour *ne quid*), que M. Rhys a comparé, en voyant dans *pen* la terminaison du gall. *hyn* « ceci », est plutôt pour **neppen* = **nep hen*, cf. moy.-bret. *nep heni* « aucun », ou peut-être pour **nep pen* « aucune tête ».

II. Quant au bret. moy. et mod. *eben* « l'autre » (fém.), qui a été rapproché, avec doute, de *pennac* (*Dict. étym.* v. *ben*), il a reçu une autre explication plus probable par l'irl. *ben* « femme », *Gloss.* 201, cf. 53.

D'après M. Loth, *Rev. celt.*, XVI, 335, l'ancien breton **ben* « femme » n'est cause que de la spécialisation de *eben* au sens féminin, spécialisation qui n'a pas atteint le cornique *y ben*; dans ces expressions *ben*, « évidemment pour *pen* », serait sans doute le mot *pen* « tête ». Cette étymologie s'appuie sur « un emploi fort analogue » de l'irl. *cenn*, par exemple dans *na cinn eile* « les autres », litt. « les autres têtes ».

S'il en était ainsi, le bret. *eben* devrait être abrégé de *eben all*; il est difficile de croire qu'on ait passé immédiatement de l'idée de « sa tête » à celle de « son compagnon, sa compagne », « l'autre ». *Ibén-all*, qui existe en petit Tréguier, *Gloss.* 302, me semble, au contraire, provenir de *ibén*, comme au masc. *egile-all* de *egile*, par suite de la tendance à noter expressément l'idée de corrélation; phénomène qui a amené dans beaucoup de langues des locutions analogues à « nous autres », espagnol *nosotros*, etc., voir les intéressants rapprochements de M. Zupitza, *Deutsche Litteraturzeitung*, 26 mars 1898, XIX, 464, 465 (où la citation de l'*Odyssée*, VI, 84, pourrait être plus exacte). Cf. encore tréc. *kemend-all*, van. *kement ral* « autant; pareille chose » *Gloss.* 534, voir *Gwerz. Br. Iz.*, I, 460; II, 42, 48; *Son. Br. Iz.* II, 18, *grhit . . . kemen-hall* « faites-en autant » *Trub.* 82; *epâd keid-hall* « pendant aussi longtemps » 83,

keit all « si longtemps ! » *Gloss.* 22 ; *ken didruez-hall* « aussi impitoyablement » *Trub.* 333, pet. tréc. *me 'm ije gred ie, ken kouls all* (ou *ken kouls*) « je l'aurais fait moi-même aussi bien », etc. *Du, du, dual*, traduit « noire, noire, très noire », *Son. Br. Iz.* I, 18, doit signifier « noire, noire, si noire ! », de « noire une autre fois », « noire encore », « aussi noire » ; cf. *mad*, . . . *mad all* « c'est bien, . . . c'est bien aussi » *Gloss.* v. *all.*

Le rapport de son entre *eben* et *penn* me semble moins frappant que l'affinité des sens entre *eben* et *egile;* cette dernière expression répond à l'irl. *achéle*, id., cf. *a céle* « son mari », ce qui ne l'a pas empêchée de s'appliquer aussi au féminin en gallois et en vannetais, *Gloss.* 204 ; une extension inverse n'est pas moins naturelle dans le cornique *y ben.*

Notons, en passant, que le van. emploie *égilé* même pour le pluriel : *un dé ma oé en Israélited hag er Filistined é kevér en eil d'égilé* « un jour que les Israélites et les Philistins étaient en face les uns des autres » ab. Buléon, *Histoér santél*, Vannes, 1897, p. 46 ; *en eil hag égilé* « les uns et les autres » 77.

III. Je crois qu'il vaut mieux décomposer *pi-nnac* et voir là une altération des deux mots **bi nac.*

La première syllabe serait un temps du verbe *être*, comme dans les locutions irlandaises de même sens : *cé bé* « qui que ce soit », = bret. moy. *piu pe(nac)*, gall. *pwy by(nnag)*. Le *p* pour *b* se montre aussi en irlandais : *cepé leth tíasam* « de quelque côté que nous allions » (Windisch, *Irische Texte*, I, 415) ; cf. v. gall. *patupinnac*, mod. *pa fàn bynag.*

Le gallois prononce souvent *bynna*, *benna.* Il faut ajouter que l'emploi brittonique de *na*, *nac* dans cette expression est rendu très vraisemblable par l'usage du moy.-bret. : *piou so nac a yoa* « qui est(-ce) qui était ? » J 163 (cf. *piou benac a yoa* « quiconque était ») ; *nan doa mar bras* « si grande qu'elle fût », Nl 46 ; *nac eu mar fier* « si fier qu'il soit », J 3, mod. *peger balc'h bennag e ve*, en gall. *pa gyn falched bynag y byddo.* L'analyse proposée « quelque fier que ce soit (*be*), que (*nac*) il soit » contient une redondance analogue à *mar be huy ve a rahe*, B 548, litt. « si ce fût vous que ce fût qui fît » pour « si vous faisiez », etc. ; le gallois dit, du reste, dans le même sens, *bid mòr falch ag y bo* ou *bydded cyn falched ag y byddo* = « qu'il soit aussi fier qu'il sera », ou « que ce soit ».

Une autre variante galloise consiste dans l'inversion, *bynag pa mòr falch y byddo;* de là, avec la substitution d'un mot tout différent (*cyn* « quoique »), *cynnag pwy, gynnag pwy* « quiconque (n'importe qui) », etc.

En cornique, *penag*, *pynag* peut s'employer seul pour *pyw penag* « qui que ce soit » ou *py-penag* « quoi que ce soit » ; on ajoute

quelquefois à ce mot *ol* « tout » pour renforcer l'expression : *pup-penagol a vo ef* « qui qu'il soit », de *pûp* « chaque »; cf. *pûp ol* « chacun », *pûp tra ol* « toute chose » = tréc. *pep tra ol*, au second vers des cantiques des Commandements : *Ha dreist pep tra ol ë gari* « et tu (l')aimeras par-dessus toute chose ». Voir encore, sur le bret. *benac*, *Chrestom. bret.*, 335, 507; *Rev. celt.*, XI, 364, 365.

IV. Le brittonique *pinnac* est ainsi proche parent du v.-irl. *fanacc* « ou non », cf. gall. *pona*, *ponag*, *pe na*, *penag* « à moins que », cornique *ponag*, id., *ez po neg ez?* « y a-t-il ou n'y a-t-il pas? » *po neg ez* « s'il n'y a pas », de *po*, *bo*, *pi*, *pé* « ou », litt. « soit », *po* « si », bret. moy. et mod. *pe* « ou », en dialecte de Batz *do be dri* « deux ou trois », gall. *pei*, *bei*, *po*, *pe*, *be* « si », v.-irl. *ba*, *fa* « ou ».

V. Il y a eu, dès le breton moyen, mélange de l'ancien mot signifiant « si » avec *pan* « quand », gall. et corn. id. Il en est résulté une double forme *pan* et *pa* avec les deux sens : « quand » et « si »; cf. *Rev. celt.*, XI, 364. Dans la langue moderne, la seconde forme a prévalu; le premier sens est plus fréquent, mais n'a pas supplanté l'autre : van. *pè véhen él léh ma carehen bout, ne véhé quet amen é véhen*, litt. « si j'étais où je voudrais être, ce ne serait pas ici que je serais » (*Gramm.* de Guillome, 124), gall. *pe byddwn*; tréc. *vel pë vije* « comme si c'était », gall. *fel pe byddai*, etc.

9. QUICHEN, QUERC'HEN; DIGUEGAFF, QUET, PEURGUEDQET, GUITEBUNAN; GÜIFFL; GUELCET.

I. Le bret. moy. *e quichen* « à côté de », mod. *e kichen* est regardé comme identique au cornique *yn kerghen* « autour », v.-gall. *circhinn* « le tour (de) », *Étud. gramm.*, I, 22, 49; *Rev. celt.*, IV, 466; *Dict. étym.* v. *quichen*; *Urkelt. Spr.*, 80.

Il y a pourtant à cela deux graves difficultés phonétiques : absence de *r*, et *ch* (attesté, pour le breton moyen, par les rimes intérieures) au lieu de *c'h*. On ne peut citer aucun exemple semblable, où *rc'h* ait été remplacé par *ch*.

D'un autre côté, il existe un correspondant régulier de *kerghen*, *circhinn*, c'est le bret. moy. *querchenn* dans *en e querchenn* « autour de lui », J 103, 179; *ez querchenn* « autour de toi », P 264, N 977. Tel est le sens de ces passages, rendus moins exactement au *Dict. étym.* L'autre exemple cité, *oar hoz querchenn* (variante *querhen*) *astennet aroez an glan croas*, B 185, « étendez sur votre poitrine le signe de la sainte croix », doit signifier « faites sur vous le signe de la croix »; mais il semble y avoir là imitation d'une autre expression restée en breton moderne : *lacqât ur groaz*

ê qelc'henn[1] *e c'houzoucq*, ou *èn ê guerc'henn* « se mettre une croix au cou », cf. *qerc'henn ar gouzoucq*, *qélc'henn an gouzoucq* « le tour du cou », Gr.; *he alc'houe aour ekerc'h'n he c'houg* « sa clef d'or (à une chaîne) autour de son cou », *Barzaz Breiz*, 41. Le P. Grég. donne aussi *qerc'henn*, *qelc'hen-gouzoucq* « collet, le cou », *lammet da guerc'henn ur re* « sauter au collet de quelqu'un »; il faut ajouter le bas-vannetais *e kirhienn* « autour de » (*Vocab. v.-bret.* 73).

Les formes modernes du premier mot : *ê qichen*, *ê qichan*, van. *êqichan*, *ê qichaon* « auprès de », diminutif *ê qichanic*, van. id. « tout près », Gr., *e kichenik*, *Barz. Br.* 142, tréc. *kichen*, *kuchen*, *kuchun* « auprès de », *Rev. celt.*, IV, 467, ne témoignent d'aucune affinité particulière avec le second.

Seule la prononciation de Tréméven en Goello, *kûhen* (*Gloss.* 554), montre un *h* qui doit provenir du *c'h* de *kerc'hen*[2]. Mais cet indice n'est pas suffisant pour identifier deux mots si distincts de forme et de sens, en moyen-breton comme aujourd'hui; cf. *En he c'hichenn p'ê arriet... Tapout he vrec'h en he c'herc'henn* « quand il est arrivé près d'elle, il lui passe le bras autour du cou » *Soniou Breiz-Izel*, I, 300; *Imach ar grucifi ganthi en he c'herc'hen; Ober a ra d'in zîn da vonet 'n hi c'hichen* « (elle porte) l'image du crucifix à son cou; elle me fait signe d'aller près d'elle », 208.

Je crois que *quichen* se rattache à la famille du bret. *qigeout ouc'h* « rencontrer », Gr., gall. *cydio* « joindre », de *cyd* « union », *cyd-* « avec », moy.-bret. *quet-*, *quez-*, cornique *ces-*.

II. De là le composé moy.-bret. *diguegaff* « épeler », mod. *digucch*, *digheis*, *dighich*, id. = van. *digueigein* « démêler », etc., *Gloss.* 168; léon. *digeiza*, *digiza*, *digiz*, *digich*, Gon.[3]

Ce mot est, comme son synonyme anglais *to spell*[4], employé au sens de « prononcer certaines formules magiques » : *digueck ar bater* (litt. « épeler le pater ») = « guérir par des oraisons en vertu d'un pacte », Gr. Le Gonidec ne donne pas ce sens; il existe pourtant encore, comme le prouvent les passages suivants d'un article de M. Le Carguet sur les superstitions du cap Sizun (pointe

[1] Cet *l* est dû, sans doute, à l'influence de *qelc'h* « cercle », moy.-bret. *quelch*, gall. *cylch*, van. *querrle* = **kerhl*, du lat. *circ'lus*, *Gloss.* 530, 531, cf. gall. *cyrchell*, id. = *circellus*.

[2] *Demp da guehen ar mor* « allons vers la mer », ms. celt. 97, f° 5, est probablement à corriger d'après *que timat... Da guichen bord ar mor* « va vite vers le bord de la mer » 53 v°; *em quuchen* « près de moi » 20 v°.

[3] H. de la Villemarqué ajoute *digouéga*, *digoueg*; mais ces formes sont altérées par la réminiscence du gall. *egwyddor* « abécédaire, alphabet ».

[4] M. Skeat, dans les deux éditions de son *Etymological dictionary*, sépare *spell* « incantation », gotique *spill* « récit », de *spell* « épeler », got. *spillon* « raconter »; cette séparation n'est pas admise par M. F. Kluge, *Etymol. Wörterb. der deutschen Spr.*, 5e éd., v. *Beispiel*.

du Raz) au tome IX de la *Revue des traditions populaires*; l'auteur assimile à tort au français *déguiser* le mot breton, dont il ne donne pas la forme réelle. « Le *Vif* est un livre dans lequel les Abbés... apprennent à lire au Séminaire... Plus on lit dans ce livre, plus on veut lire. Mais, arrivé à un certain point, il faut s'arrêter... Là, une bande de diables, sous forme de corbeaux noirs, vient pour vous saisir. Vite jetez-leur une poignée de son. Chacun d'eux en prend un brin, dans son bec, pour le porter en enfer. En attendant que les diables reviennent, il vous faut retourner sur vos pas. Cela se fait en *déguisant le vif*, c'est-à-dire, en épelant par la fin, à rebours, tout ce que vous avez déjà lu. Il vous faut aller vite, plus vite que le Pater,... car si vous n'avez pas fini de *déguiser* jusqu'au commencement, et n'êtes pas *sorti du livre*, avant l'arrivée des diables,... vous êtes pris et conduit aussitôt en enfer » (p. 61). « Ceux qui savent *déguiser le vif*, acquièrent, par ce livre, une puissance surnaturelle. ... Mais ... il faut qu'ils sachent le *déguiser* par cœur, ou qu'ils le portent toujours sur eux, afin de pouvoir le déguiser à temps » (p. 62). « Il se cassa le cou en voulant sauter à travers une rue, d'un troisième étage à l'autre, un jour qu'il avait mal *déguisé* un chapitre de son *Vif* » (p. 63).

III. Le bret. moy. *quet*, mod. *ket* « (ne) pas », regardé comme d'origine obscure, Z^2 755, est comparé au gall. *cat* « morceau », *Middle-Bret. Hours*, 94; *Dict. étym.* v. *quet* 1. Mais on ne voit pas pourquoi le breton ne présenterait aucune trace de l'*a*, qui se retrouve dans le gaél. *caiteag* « petit morceau ».

Aussi *quet* 1 me paraît-il plutôt identique à *quet* 2 « avec, en même temps », pris au sens du gall. *i gyd* « ensemble, tout » : *i gyd ar unwaith* « tout d'un coup », *er hyn i gyd* « malgré tout cela ». Ainsi en bret. moy. *nen devoa hoant quet* serait proprement « il n'avait pas envie du tout »; *quet nen gry* « tu ne le feras pas du tout ». Comparez encore *quent repos quet* « avant de reposer du tout, le moindrement » à *quezquent tra* « avant toute chose » (de **quet-quent tra*, litt. « omnino ante rem »), etc.

IV. Le léon. *peurguedlqet* « surtout, principalement », expliqué, *Gloss.* 484, comme formé de *peur* + **quet-quent*, doit contenir deux fois ce mot *quet* (quasi gall. **pur gydgyd* « tout à fait entièrement », cf. *cydgydio* « joindre ensemble », et lat. *omnino omnes*). La formation rappelle celle de l'irl. *go mórmhór* « surtout ».

V. *Quet* entre encore, je crois, dans la composition du moy.-bret. *guitebunan*, *guit eb un tam*, etc. (*Dict. étym.*, 306; *Gloss.* 307) « tous jusqu'au dernier ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le cornique a *kettep onan*, *ketoponon* (de *onan* « un »), *ketep tam* « jusqu'au dernier morceau », comme *kettep dyner* « jusqu'au dernier denier », etc., Z² 405, ce qui s'explique sans difficulté par *ket-hep*. On peut entendre : *ket* « entièrement », *hep* « sans » (sous-entendu « omettre, laisser »), *onan* « un », *tam* « morceau », etc. Mais il est plus probable que *hep* a ici un sens analogue à son correspondant en vieil-irlandais, *sech*, dans les locutions comme *secip ní atbera dogén-sa* (*Ir. Texte*, I, 764) = quelle-que-soit la-chose que-tu-diras, je-ferai »; *sechicruth dond rón* « quicumque-modus quo-id fecero »; on a dû dire de même en breton **(ket) hep tra* « toute chose », etc.; pour l'addition de *ket*, cf. le moy.-bret. *quezquement den* « tout homme » qui renchérit sur *quement den*.

Ketep- est devenu en bret. **kotep-*, soit de *ketop* avec assimilation à un *o* suivant, comme dans le cornique *ketoponon*, soit plutôt par suite de l'analogie du préfixe *co-*, *que-*, dans le moy.-bret. *compret* et *quempret* « prendre ». Le van. a *cotibunan* et *gotibunan*, cf. *Revue Morbihannaise*, III, 373, 374.

Cet affaiblissement de l'initiale rappelle celui qui a lieu, pour le même mot *quet-*, dans le van. *get* « avec » et le gall. *gyd a(g)*, à côté de *diget* « d'avec » et du gall. *a chyd a(g)* « et avec » = **dicet* et **ac cyd*; cf. aussi moy.-bret. *queffret* et *guefret* « ensemble ».

L'alternance de *co-* et *go-* avait pour résultat de faire prendre la première syllabe de *gotibunan* pour le préfixe *gou-* (cf. *Gloss.* v. *goret*, *porc*, *stoup*); or celui-ci a une variante *gwe-* : léon. *gouëstad* et *goustad* « doucement », *Rev. celt.*, XIV, 317; XIX, 209; *Gloss.* 289, 308; van. *goeskeden* « ombre », 646. Ceci peut aider à expliquer la diphtongue du moy.-bret. *goetebetam*, *guitebunan*, léon. *guitibunan*.

VI. Ces derniers faits semblent avoir des analogues dans les cas suivants :

Bret. moy. *goural* « corail », mod. id., *goularz* m. « ambre » Gr. *greun goular* « grains de corail », rime en *ar*, *Son. Br. Iz.*, I, 258, *ar gouler* « l'ambre » (rime à *boquet*) 144, *grrun couli* « grains de corail » r. *i*, 122, gall. *gwylar* « corail », du lat. *corallum* (le gall. *cwrel* id. doit venir de l'anglais).

Bret. mod. *güirlincq*, *güerlincq* et *garlincq* = fr. *calingue*, *carlingue*, *escarlingue* « contrequille d'un navire », Gr.

Van. *güiffrénn*, *güiffragénn*, f. pl. *eu* « solive, soliveau »; *güiffre*, m. « des solives »; *güiffrage*, m. les solives, l'A., *guivragenn*, f. « soliveau, membrure », Chal., hors de Vannes *güiffl*, pl. *ou* « chevron », selon d'autres « solive »; *güifflenn*, pl. *ou* « lambourde »; *güifflicq*, pl. *güiffloüigou* « petit chevron »; *güiffiecq* « plein de chevrons »; *güiffla* « faire des chevrons, ou les mettre en œuvre », Gr., cf. v.-bret *cepriou* « chevrons », sing. moy.-bret. *quepr*, m., mod.

qebr, pl. *ou* « solive », suivant d'autres « chevron », Gr.; van. *quibrieenn* f., pl. *quibriatt* « chevron »; *quibre* m., pl. *eu* « chevron de pignon », l'A.; gall. *ceibr* = lat. *caprio*, *M. lat.* 146.

Van. *guiffre* « tronc », *ur huiffre* ou *huéfre* « un tronc », pl. *guiffreu*, Chal.; cf. bret. moy. *queff* « tronc d'arbre », van. *quéff* « tronc d'église », pl. *eu*, Chal., du lat. *cippus*. Dom Le Pelletier dit, au mot *Keff* : « Ceux du haut Vennetois prononcent *Ghiffr*, et *Gheffr*, tronc »; ce doit être une transcription fausse, le P. Grégoire donne plus exactement van. *guïffr*, pl. *guiffréü* (à côté de *qeff*, pl. *qeffëü*) « tronc d'église ». M. Loth, éd. de Chal. 47, identifie *guiffre* « tronc » avec *guiffrënn* « solive »; mais il n'est pas même nécessaire d'admettre une confusion populaire de ces deux mots pour expliquer l'addition d'un *r* au premier, puisque le van. a *cofr* « ventre » à côté de *cof* (*Rev. celt.*, XI, 186); cf. *calavre* et *colon*, *colo* « paille de blé noir », l'A., gall. *calaf*. On pourrait supposer, entre *kef* et *guifr*, un intermédiaire **kofr*, peut-être suggéré par le franç. *coffre*.

Dans *quelastren*, Maun., *qelastrenn*, Gr., « gaule, verge, houssine », à côté de *gwillastren*, Pel., *quylastrenn*, Gr., il y a une composition réelle; *que-las-tr-en* = **co-slatt-tr-in-*, cf. *Gloss.* 517, 518.

Le v.-bret. a *colcet*, *gulcet* et *guelcet*, glosant également le lat. « agipam ». M. Loth refuse d'identifier ces mots, *Vocabulaire v.-bret.*, 78 : « Il est impossible que la même main, à la même époque, ait écrit indifféremment *colcet* et *guelcet*. Le *c* initial se maintient parfaitement en vieux-breton et même en breton moderne, excepté dans quelques cas assez rares et pour des raisons de *genre*, en général »; cf. *Rev. celt.*, VIII, 501, où le *g* du breton moderne *golc'hed* « couette » est expliqué par la mutation des noms féminins après l'article. Mais les étymologies proposées pour *guelcet* étant peu satisfaisantes, et le moy.-bret. ne présentant déjà que la forme *golchet*, on peut admettre entre *colcet*, *gulcet* et *guelcet* le même rapport qu'entre *cotibunan* et *gotibunan*, *goetebetam*, c'est-à-dire une imitation analogique des cas comme *co-ronquat*, *cou-roncqa*, et *gou-zroncquet*, *gou-rinquat* « baigner, se baigner », *Gloss.* 504, 505, etc.

10. RIMOSTEL; RIGADELL; SAVODELL; -ADELL.

I. Le bret. *rimadel* « conte », P. Maunoir, *rimadell* « conte, fable, histoire de vieilles, discours et entretiens d'enfants » Pel., *rymadell*, pl. *ou* « rimaille », *c'hoary rimadell* « corbillon » Gr., *rimadellou Ar mystériou*, 338, van. *rimadel*, pl. *rimadelleu*, Chal. *ms*, est formé du même suffixe qu'en moy.-bret. *diuinadell* « divination », mod. *divinadell*, pl. *ou* « chose à deviner, matière de divination, devinaille », « énigme », van. id., pl. *ëu*, Gr., *divinadeell*, *dihuinadeell*,

f., pl. *eu* « devinaille, énigme », l'A. (cf. v. *emblème*), mot francisé dans le Morbihan en *devinadels* (pl.), E. Rolland, *Devinettes ou énigmes populaires*, Paris, 1877, p. 1. Les deux noms sont associés dans un passage certainement ancien du ms. celt. 97 (f° 28). Le diable y bénit

nepara rimadel a diffinadenno
nen deus philosophi theologianet
na guir canon quer choec bibl nales na decret

« celui qui fait de la rimaille et des devinettes : il n'y a pas de philosophie de théologiens, de droit canon, de bible, ni loi ni décret (qui me soit) si agréable. » Pour rétablir au premier de ces vers la rime intérieure, qui subsiste dans les suivants et dans beaucoup d'autres de la même scène, il suffit de lire à la fin *diuinadellou*.

Mais *rimadell* donne lieu à des variantes inattendues : pet. tréc. *rimostel* « formulette rimée », pl. *rimostellou*, *Feiz ha Breiz*, 15 fév. 1879, p. 54, col. 1; tréc. *rismadel* « récit imaginaire » dans un texte cité *Gloss.* 577, pl. *rismadellou*, coll. Peng., VII, 361; van. *rimandeell ritt ruyeu* f. « vaudeville », l'A., litt. « chanson qui court les rues »; breton francisé *rimodelle* dans le passage suivant d'une poésie de M. Frédéric Fontenelle (*L'Hermine*, XVI, 209) :

Quoique ce fût un gai conteur de rimodelles,
Les femmes le craignaient, car il médisait d'elles,
En langue basse-brète, avec des mots tout crus,
Des mots tout rouge-vif qu'il crachait gras et drus.

Aucun autre des dérivés en *-adell* n'a subi de pareilles altérations.

Le tréc. *richodell* « rouge-gorge » est formé d'après le moy.-bret. *richodenn*, *Gloss.* 575; cf. *divinadenn* « devinette », *Rev. celt.*, IV, 61, 67, 82, etc., à côté de *divinadell*.

Le van. *ribaudel* « débauchée », *Gram.* de Le Bayon, 14, féminin de *ribaud*, cf. *Rev. celt.*, III, 59 est le v. franç. *ribaudelle*, « paillarde ».

Savodell, f., pl. *ou* « botte de lin après l'arrachage », Troude, vient, je crois, de **sawodell* pour **sawadell*, dérivé de *sao*, *sav* « état de ce qui est debout », par un changement phonétique étudié *Rev. celt.*, XVI, 223; cf. la prononciation de l'anglais *I was*, *water*.

Il semble donc que *rimadell* ait subi l'attraction d'un mot voisin. Celui-ci n'est pas *rigadell* « palourde, coquillage de mer, de l'espèce que les pèlerins du mont St-Michel emportent de là », Pel., qui n'a point de variante connue et qui vient, par dissimilation (cf. *Gloss.* v. *arzornn*, *regret*), de **ricardel* = haut-breton *ricardeau* « coquille Saint-Jacques », P. Sébillot, *Traditions*... *de*

la Haute-Bretagne, II, 254, à Grandville id., E. Rolland, *Faune populaire* III, 216; Littré donne *ricardeau* et *ricardot* « coquille de Saint-Jacques ou coquille pèlerine »; cf. *ricarde* « coquillage bivalve et strié », ibid.

Ce serait plutôt *grimandell* « rossignol de serrurier » dans un casuiste breton cité par D. Le Pelletier; voir *Rev. celt.*, XV, 365, 366.

Grimandell ne peut se séparer de l'italien *grimaldello* « crochet, rossignol ». Je m'étais demandé s'il ne fallait pas lire **grimaudell*, d'une forme française **grimaudel*. Deux des variantes de *rimadell* appuieraient cette hypothèse : *rimodelle* et *rimostel*; cf. bret. moy. *iaudel* « une manière de potage », mod. *souben ar jaudel*, *chaudel* « soupe d'herbes, de gruau et d'oignon », Pel., du fr. *chaudeau* = **caldellum*. D'un autre côté, *rimandeell* serait en faveur de *grimandell*; tous deux peuvent être regardés comme venant de **-aldel* par dissimilation.

L'*s* de *rimostel* vient probablement de celui de *rismadel*, et celui-ci tient à une confusion des deux mots français *rime* et *rythme*; pour le traitement du *t*, cf. bret. moy. *arismetic*, traduit « arismétique » par le *Catholicon*.

II. Le suffixe *-adell* est rare en bret. moy.; à *diuinadell* (et *rimadel*) on peut ajouter le nom de famille *Le Magadel* (registre de baptêmes de Plouha, Côtes-du-Nord, de 1580 à 1587), = van. *magadèll* f. pl. *eu* « nourrisson » l'A., *magadel* « non valant, sans souci » Chal., *magadel* et *magaden* « nourrisson » Chal. *ms*; Grég. donne *magadenn* pl. *ou*, van. *ëu*; Le Gon. *magadenn* f. pl. *ou*, *ed*; cf. gall. *magaden*, f.

Dans la langue moderne, cette terminaison n'est pas commune non plus en dehors du vannetais. *Cuzyadell* pl. *ou*, van. *cuhadell* pl. *eü*, « cachette » Gr. est un diminutif de *cuzyad* pl. *ou*, van. *cuëhyad* pl. *eü*, « cache » Gr., moy.-bret. *cuzyat* « provision, réserve », tréc. *kujat* id., gall. *cuddiad* action de cacher. *Guycqadell* pl. *ou* « citadelle » Gr. est une imitation de ce mot français. *Vergadell* « stockfisch, poisson de mer salé et desséché » Gr. est le franç. *vergadelle* f. « petite espèce de morue dite autrement merluche » Littré, « stockfisck (gadus merlucius) » Sachs-Villatte, « un des noms de la merluche », *Complément du Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1876. Ce mot, qui manque dans la *Faune popul.* III, 110, 111, se trouve dans deux textes du XVI^e^ siècle cités par Godefroy : « pour prendre des merlus, vergadelles ou stocfis » (1596); « nous avons en Languedoc un poisson a bon droit nommé *vergadelle*, a cause qu'il ha des traits comme verges sur le corps » (1558). Le *Trésor du félibrige* de M. Mistral donne *vergadello*, *bergadello* f. « saupe, poisson de mer ».

Le dialecte de Vannes a donné de l'extension à cette terminaison : *blinguadeell* f. pl. *eu* « clignement », *frintadell* « fricassée » l'A., *frintadel* (et *frittaden*) Chal., *toüadel* « jurement » Chal., *touadeell*, *touïadeell* l'A.; *cousscadeéll-ronquennêc* « léthargie », *cousscadeell rohquennéc* « apoplexie » l'A., *mougadel* « suffocation » Chal. *ms*, *frougadeéll* « creux plein de pissat » l'A., *frougadel*, *frugadel*, *frigadel* « pissat, urine » Chal., *stleigeadeell* « carcasse, vieille personne maigre » l'A. (hors de Vannes *stlejadenn* « vieille femme qui a de la peine à marcher » Troude), *skrignadel* « ricaneuse » *Gram.* de Le Bayon, 14, *discadeœll* « apprentie » l'A., *Suppl.*; *effrontadeell* « effrontée » l'A., v. *mameluë*, *éffrontadell*, *divergondadell*, pl. *-llézétt* « audacieuse », *bossùadelle* pl. *-llétt* « bossue » l'A., etc.

É. ERNAULT.

(*A suivre.*)

VALEUR RELATIVE
DE L'IMPLOSION ET DE L'EXPLOSION
DANS LES CONSONNES OCCLUSIVES.

MÉCANISME DU REDOUBLEMENT.
LES PLOSIONS PAR LE VOILE DU PALAIS; LES *YAMAS* HINDOUS.

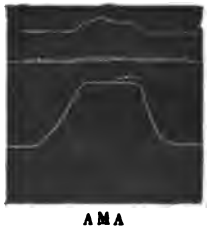
§ 1. — *L'altération de la sensation auditive dans les consonnes juxtaposées.*

Dans mes premières recherches sur l'inscription des mouvements phonétiques[1], j'ai montré que le caractère sourd ou sonore

Fig. 1.

APA

ABA



AMA

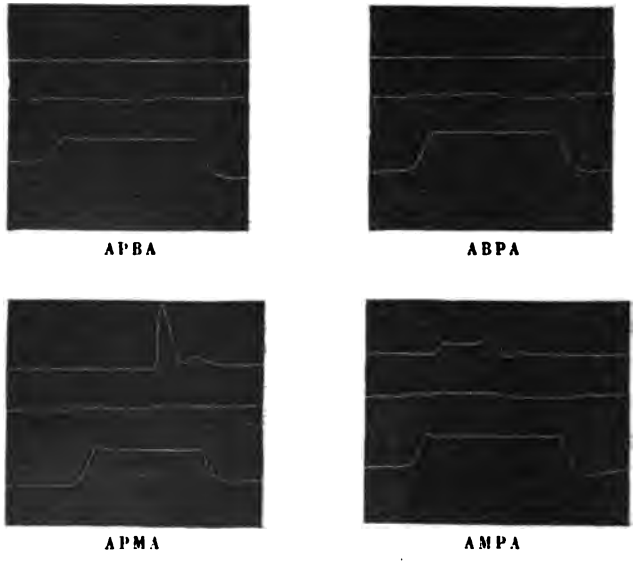
des consonnes persiste dans les graphiques des combinaisons telles que APBA, ABPA, APMA, AMPA, c'est-à-dire dans des

[1] Rosapelly, *Essai d'inscription des mouvements phonétiques;* dans *Travaux du laboratoire de M. Marey*, Paris, Masson, 1876.

juxtapositions de consonnes dont la première est composée de son implosion et de son vocaloïde, et la seconde de son vocaloïde et de son explosion. Les tracés des trois éléments fondamentaux des consonnes labiales à occlusion complète : *mouvements du voile du palais, vibrations du larynx, mouvements des lèvres*, donnent, pour APA, ABA, AMA, les graphiques de la figure 1.

Les graphiques des combinaisons ci-dessus énoncées se présentent sous la forme suivante (voir fig. 2) :

Fig. 2.



Ces résultats sont en contradiction, au moins en partie, avec la sensation auditive : en effet, si je prononce APBA, vous entendez ABBA; ABPA s'entend APPA. Au contraire, APMA et AMPA s'entendent tels qu'ils sont prononcés et comme ils sont inscrits. Ce fait n'est pas spécial aux consonnes labiales; tous les autres groupes de consonnes donnent des résultats identiques : ainsi ATDA s'entend ADDA; AKGA s'entend AGGA, etc. ATNA et AKN̊A (NG all.) s'entendent comme ils sont prononcés.

En interprétant les faits précédents d'après les seules données de l'audition, on arriverait nécessairement à conclure que les organes phonétiques sont impuissants, au moins pour les momentanées, à émettre deux consonnes successives de *genre* différent P et B, B et P, T et D, D et T; c'est-à-dire dont l'une est sourde et l'autre sonore, et que le mécanisme de la seconde entraîne forcément une altération dans le mécanisme de la pre-

mière. En les interprétant, au contraire, exclusivement d'après les résultats constants des tracés, on serait tenté d'affirmer que l'altération provient d'une illusion de l'ouïe. Ces deux interprétations contradictoires montrent qu'il y a dans la question un point obscur et il est intéressant d'en rechercher l'explication.

§ 2. — *Les bruits d'implosion et d'explosion dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées.*

En passant en revue les résultats fournis par l'oreille dans les exemples précédents, nous voyons que, dans tous ceux où l'on peut constater une altération de l'impression auditive, cette altération se résume en un redoublement de la seconde consonne. Recherchons donc tout d'abord quels sont les graphiques fournis par les consonnes vraiment redoublées, de manière à pouvoir les comparer, d'une part, avec les graphiques de leurs combinaisons, et, d'autre part, avec ceux des consonnes simples correspondantes; nous pourrons ainsi arriver à établir le mécanisme exact des unes et des autres.

Or, si nous prenons comme exemples les consonnes labiales P, B, M et si nous examinons dans leurs deux formes simple et redoublée les graphiques fournis par les tracés de leurs trois éléments organiques fondamentaux, voile du palais, larynx, lèvres, nous voyons que les graphiques des consonnes redoublées ont, avec le graphique des consonnes simples correspondantes, une ressemblance presque complète. — Il suffit de jeter les yeux sur

Fig. 3.

ABA ABBA

les graphiques de ABA et de ABBA pour voir que la seule différence entre B simple et B redoublé consiste dans la durée du deuxième temps qui, dans la consonne redoublée, est augmentée d'environ un tiers. Il en est de même pour P et M dont, par conséquent, il est inutile de reproduire les graphiques. Mais cette prolongation du deuxième temps qui, dans les graphiques, est le seul caractère différentiel des consonnes simples et des consonnes redoublées, n'est certainement pas la cause principale du

redoublement; en effet, je puis prononcer APA en prolongeant le second temps, c'est-à-dire la période d'occlusion des lèvres, de manière à lui donner une durée égale et même supérieure à celle du second temps de la consonne redoublée. Dans cette expérience, qui nous donne un graphique semblable à celui de la consonne redoublée APPA, l'oreille éprouve cependant la sensation d'une seule consonne comme dans APA.

Quant à la durée et à la forme des mouvements d'implosion et d'explosion, elles sont identiques dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées; la fermeture des lèvres, en particulier, n'est pas plus rapide et, par conséquent, le mouvement d'occlusion n'est pas plus brusque dans la consonne redoublée que dans la consonne simple, comme on serait tenté de le croire en comparant l'impression auditive de APPA avec celle de APA.

On entend très nettement, en effet, que c'est au moment précis du temps d'implosion que se produit le phénomène du redoublement, et une observation, même sommaire, permet de s'assurer que, dans une consonne redoublée, la première consonne est un bruit *implosif* et la deuxième un bruit *explosif*.

Quel est donc ce bruit *implosif* sur lequel repose le phénomène du redoublement; est-ce un élément nouveau, ou se trouve-t-il déjà virtuellement dans la consonne simple?

Constatons d'abord que nous le trouvons dans les finales AP, AT, où la consonne est nettement implosive, et recherchons-le dans APA, ATA, etc. Pour cela, prenons par exemple APA; mais, pour avoir chance d'entendre le bruit implosif et de l'obtenir tel qu'il existe dans la consonne simple, ayons soin, au lieu de prononcer APA complètement, de nous arrêter avant l'explosion, c'est-à-dire pendant la période d'occlusion des lèvres : dans ces conditions, il est facile de s'assurer qu'il y a dans la consonne simple un bruit implosif très faible, une sorte de P embryonnaire beaucoup moins fort que dans la finale AP, mais cependant très appréciable et très caractéristique. Mêmes expériences et mêmes résultats pour AT, ATA; AK, AKA.

La présence d'un P implosif dans APA, d'un T dans ATA, en un mot d'un bruit implosif dans toute consonne simple, sourde et occlusive, est donc un fait constant; et si la consonne simple semble, pour l'oreille, localisée dans l'*explosion*, c'est en raison de la faiblesse du bruit *implosif* qui passe inaperçu pour elle, tandis que le bruit *explosif prépondérant* l'impressionne fortement.

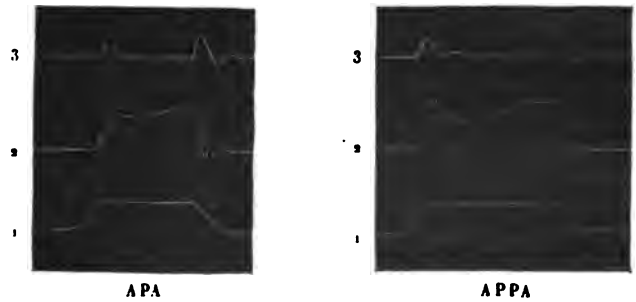
Le bruit *implosif* qui, dans la consonne redoublée, donne à l'oreille la sensation distincte de la première consonne n'est donc qu'une exagération, un renforcement d'un bruit préexistant dans la consonne simple, et c'est le mécanisme de ce renforcement que nous avons maintenant à rechercher.

§ 3. *Mécanisme du redoublement de la consonne.*

La disposition des masses musculaires qui concourent à *l'expiration* comme à *l'inspiration* nous permet de respirer plus ou moins fortement et, en ce qui concerne la voix, de la produire forte, moyenne ou faible, suivant que nous chassons plus ou moins fortement la colonne d'air qui doit traverser le larynx et les cavités phonétiques : c'est cette propriété que nous mettons en jeu pour le *renforcement du bruit implosif* dans une consonne redoublée; les observations suivantes permettent de s'en assurer.

D'abord, en prononçant APPA, ATTA, etc., nous sentons que nous faisons, au moment même de l'implosion, un effort destiné à chasser brusquement la colonne d'air vibrante qui traverse la bouche; nous pouvons rendre encore ce fait plus évident en prononçant APA, ATA de manière à faire entendre exclusivement le bruit de *l'implosion* AP-A, AT-A. Dans cette expérience, nous entendons nettement qu'un effort expiratoire porte sur le temps *d'implosion* comme pour la consonne redoublée, mais que, de plus, pour dissimuler le bruit de *l'explosion*, nous faisons un second effort en sens contraire, c'est-à-dire pour retenir le souffle expiratoire au moment de l'explosion. C'est donc bien l'effort ex-

Fig. 4.



piratoire qui, en renforçant artificiellement le bruit de l'implosion, détermine la sensation de la première consonne dans les redoublées. L'augmentation de la durée du deuxième temps ne paraît avoir d'autre but que de séparer suffisamment les deux bruits pour que l'oreille reçoive deux sensations bien isolées et bien distinctes.

J'ai cherché à démontrer par les tracés la réalité de cet effort implosif, en observant qu'il doit avoir pour résultat d'accélérer la sortie de l'air par l'orifice buccal pendant le temps d'implosion et aussi d'augmenter la pression de l'air dans la cavité buccale

au début du deuxième temps de la consonne lorsque cet air se trouve brusquement emprisonné par la fermeture des lèvres.

Les deux graphiques de la figure 4, sont composés : 1° par le tracé de lèvres; 2° par le tracé de la pression intrabuccale; 3° par le tracé de la vitesse de l'air au sortir de la bouche. Ces tracés nous donnent pour APA et APPA deux graphiques dans lesquels on voit, en effet, l'élévation plus grande des tracés 3 et 2 de APPA indiquer que dans la consonne redoublée la sortie de l'air (3) est plus rapide pendant l'implosion. et la pression (2) plus grande dans la bouche après la fermeture des lèvres (1).

§ 4. *La prépondérance de l'explosion sur l'implosion.*

En comparant les trois formes d'émission des consonnes dans AP-PA, AP-A, A-PA, nous voyons que la consonne redoublée comporte un bruit implosif renforcé par un effort expiratoire et un bruit explosif émis naturellement; que, dans AP-A, le bruit implosif est renforcé par un effort expiratoire et le bruit explosif atténué ou éteint par un effort en sens contraire, c'est-à-dire par une retenue du mouvement expiratoire au moment de l'explosion; enfin que, dans A-PA, le bruit implosif et le bruit explosif s'obtiennent tous les deux sans effort. En appliquant à ces trois modes de prononciation la loi du *moindre effort*, il est clair que c'est la forme A-PA qui a le plus de chances de subsister; en effet, sans parler de AP-A qui nécessite deux efforts en sens contraire et n'a, par conséquent, que peu de chances de vitalité, on voit que AP-PA doit se transformer peu à peu en A-PA par l'effacement progressif de l'effort implosif. Ceci nous permet de comprendre pourquoi A-PA est devenu la forme ordinaire du langage et aussi pourquoi APA s'entend avec une consonne simple, malgré la présence d'un bruit implosif. C'est la faiblesse relative de ce bruit qui le dissimule à l'oreille.

On peut faire la même comparaison pour ATTA, ATA; AKKA, AKA, en un mot pour toutes les consonnes occlusives sourdes. Nous les avons choisies, dans les expériences précédentes, parce que leur bruit implosif suivi d'un silence permet une observation plus nette des phénomènes; mais, une fois les faits bien constatés pour les sourdes, il est facile de retrouver dans les consonnes sonores, malgré le son qui se produit dès la fin du mouvement d'implosion et constitue leur vocaloïde, la production de faits identiques et de s'assurer que ABA et ABBA, AMA et AMMA, ADA et ADDA, etc., se distinguent l'un de l'autre par le même mécanisme que APA et APPA.

Il ressort clairement de la démonstration précédente que, dans

toute consonne occlusive *simple* (qui, nous le savons, est composée de trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde* et l'*explosion*), le *premier temps*, qui s'accompagne d'un bruit faible, est un *temps faible*, tandis que le *troisième temps* qui s'accompagne d'un bruit fort est un *temps fort*, et ceci nous amène à prévoir que, dans une combinaison de deux consonnes juxtaposées dont l'une est munie de son *implosion* et l'autre de son *explosion*, l'*explosive* l'emportera naturellement sur l'*implosive* et tendra à la modifier et à se l'assimiler. Tel est le phénomène qui se produit dans les deux premières combinaisons de consonnes labiales que nous avons signalées au début de cette communication, et qui se trouvent dans les conditions que nous venons d'exposer.

§ 5. *La prépondérance de l'explosive et l'altération de l'implosive.*

Nous avons vu que APBA est entendu ABBA, et que ABPA est entendu APPA. Or, en examinant les graphiques de ces deux combinaisons de phonèmes, nous voyons que la première consonne est munie seulement de son temps d'*implosion*, c'est-à-dire de son temps *faible*, tandis que la seconde est munie de son temps d'*explosion*, c'est-à-dire de son temps *fort;* de là, la sensation auditive de ABBA pour APBA; de APPA pour ABPA, le caractère sourd ou sonore de la seconde consonne masquant pour l'oreille le caractère sonore ou sourd de la première.

La prépondérance de *l'explosion* entraîne donc la prépondérance de la partie du vocaloïde qui lui est contiguë et, par conséquent, celle de la *consonne explosive* tout entière, puisque nous savons que celle-ci n'est composée que de son vocaloïde et de son troisième temps. La prépondérance de l'*explosion* a donc pour corollaire la prépondérance de la consonne *explosive* sur la consonne *implosive*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans APBA, ABPA, la prédominance de l'*explosion* et, par suite, de l'*explosive* subsiste malgré le renforcement de l'implosion qui permet à l'oreille d'entendre distinctement les deux bruits d'implosion et d'explosion, ou, en d'autres termes, d'avoir la sensation d'une consonne redoublée. Le renforcement de l'implosion établit donc une sorte d'équivalence entre les deux bruits, mais non une égalité complète; cette inégalité, comme nous le verrons plus tard, résulte de la différence radicale qui existe entre le mécanisme de *l'implosion* et celui de *l'explosion* : le mouvement d'implosion étant un mouvement d'occlusion et le mouvement d'explosion un mouvement de désocclusion.

§ 6. *La suppléance de l'organe d'explosion et le* YAMA *hindou explosif.*

Dans la combinaison APBA où les deux consonnes sont incomplètes, la première étant seulement *implosive* et la seconde seulement *explosive*, l'absence du temps *fort* ou d'*explosion* est si bien la cause de la sonorité apparente de la consonne sourde P, que cette altération ne se trouve plus dans la combinaison APMA, dans laquelle l'oreille entend la consonne P comme elle est prononcée et telle que la représentent les graphiques, c'est-à-dire avec son caractère propre de consonne sourde.

Or nous allons voir que, dans APMA, le troisième temps du P se trouve reconstitué grâce à un phénomène particulier qui n'avait pas échappé à la sagacité des observateurs hindous et dont la lecture des tracés va nous permettre de saisir et de préciser le mécanisme.

Il est facile de comprendre que, dans APMA comme dans APBA, les lèvres restant fermées pendant la durée des deux consonnes, il ne peut y avoir d'explosion *labiale* pour la consonne P; c'est ce que montre la lecture du tracé des lèvres dans les deux graphiques : le seul indice du passage du P au B dans APBA est la présence de vibrations dans la deuxième moitié du tracé du larynx, ce qui indique que la consonne, sourde dans la première moitié du tracé, se transforme alors en consonne sonore; la même transformation s'observe dans APMA. Mais, si les tracés des lèvres et du larynx sont identiques, au moins en apparence, dans APBA et dans APMA, nous trouvons dans le graphique de cette dernière combinaison une différence essentielle qui porte sur le tracé des pressions nasales.

Tandis que, dans APBA, la ligne nasale reste horizontale et indique l'immobilité du voile du palais, cette ligne monte, reste élevée et redescend pendant l'émission de l'M de APMA pour prendre l'apparence qu'elle a dans AMA; mais si l'on prend soin de comparer le graphique de AMA avec celui de APMA, on voit que, dans celui-ci, le premier temps de l'M est modifié.

Dans AMA, le premier temps de l'M est constitué par deux phénomènes : la *fermeture* des lèvres, qui est un mouvement d'*implosion*, et l'*ouverture* du voile du palais, qui est un mouvement d'*explosion*. La fermeture des lèvres arrête bien la sortie de l'air par l'orifice buccal comme pour le P ou pour le B, mais, en même temps, l'ouverture de l'orifice pharyngo-nasal lui donne issue par les cavités nasales et les narines : l'implosion de l'M est donc pour ainsi dire neutralisée et consiste simplement en un changement dans la direction de la colonne d'air qui traverse

les cavités phonétiques; mêmes phénomènes, mais opposés, pour le troisième temps de l'M; le voile du palais, en se relevant,

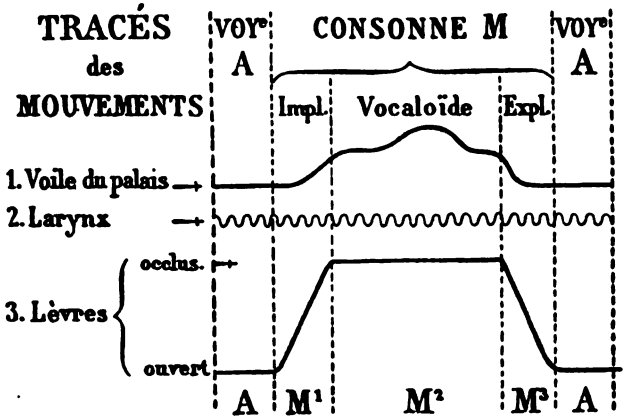


Fig. 5. — Analyse graphique de AMA.

ferme le passage par les voies nasales, mais en même temps la colonne d'air arrêtée de ce côté trouve l'orifice buccal qui s'ouvre pour lui donner issue. Ainsi le premier temps de l'M dans AMA n'est pas une véritable implosion, puisqu'il est constitué par une *implosion labiale* et une *explosion nasale;* il en est de même de

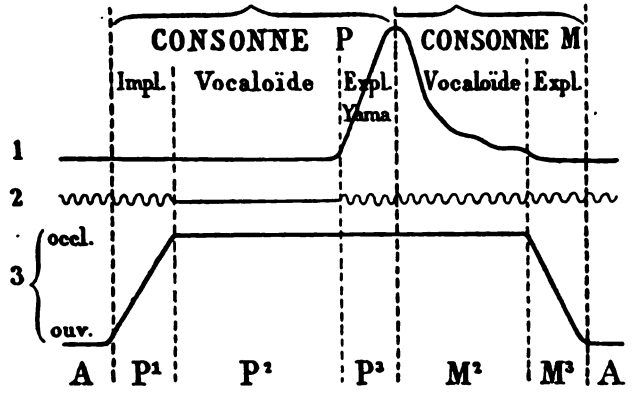


Fig. 6. — Analyse graphique de APMA.

son troisième temps qui est composé d'une *implosion nasale* et d'une *explosion labiale :* c'est cette opposition de phénomènes mécaniques qui produit la faiblesse des bruits d'*implosion* et d'*ex-*

plosion de l'M et de toutes les nasales qui n'ont pour ainsi dire ni implosion ni explosion.

Dans APMA, au moment où la ligne nasale s'élève pour représenter le premier temps de l'M et produire l'explosion par les voies nasales, la ligne des lèvres reste horizontale et indique l'absence du mouvement d'implosion labiale : l'explosion nasale n'étant plus contre-balancée par le mouvement contraire et simultané des lèvres, il y a issue brusque de la colonne d'air par les voies nasales, et cette explosion isolée ne donne plus à l'oreille la sensation d'un M, mais celle d'un P : PMA. (Fig. 6.)

Cette explosion par les voies nasales est, comme il est facile de le voir sur le graphique, le troisième temps ou explosion du P, pour laquelle l'ouverture de l'orifice pharyngo-nasal remplace l'ouverture de l'orifice buccal, le mouvement du voile du palais suppléant celui des lèvres, utilisées à maintenir l'occlusion pendant la durée des deux consonnes.

Cette suppléance des lèvres par le voile du palais n'est autre chose que le phénomène qui constitue le P *yama hindou*, ou plutôt une des formes du P *yama* : le P *yama explosif*.

§ 7. *Le P yama implosif.*
Analyse des consonnes jumelles.

On serait tenté de croire, après l'analyse que nous venons de faire du graphique de APMA, que la persistance du caractère

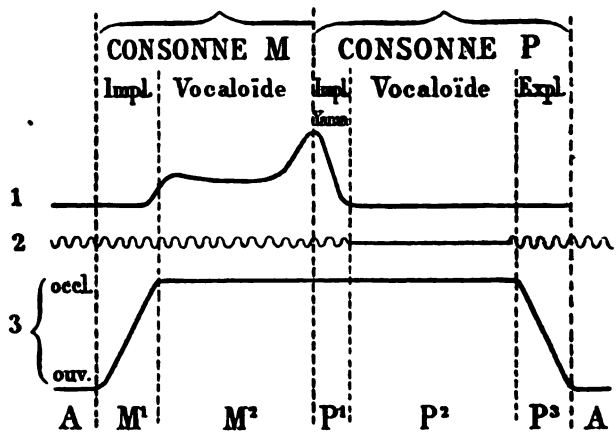


Fig. 7. — Analyse graphique de AMPA.

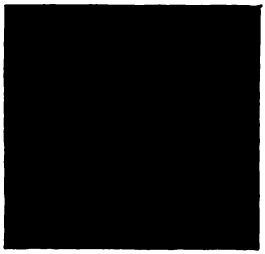
sonore de M dans AMPA est due à une cause analogue et que M retrouve dans cette combinaison son temps d'explosion comme

P le retrouve dans APMA; il n'en est rien, et l'analyse du graphique de AMPA va nous montrer que c'est encore le P qui récupère le temps qu'il avait perdu dans ABPA, c'est-à-dire son temps d'implosion. Nous voyons, en effet, en suivant dans le graphique de AMPA le tracé des pressions nasales, que l'élévation de la ligne nasale existe seule et que, par conséquent, le mouvement d'élévation du voile du palais n'est pas accompagné du mouvement d'écartement des lèvres, c'est-à-dire qu'il existe une implosion nasale sans explosion buccale. Ici encore le mouvement du voile du palais étant isolé, donne à l'oreille la sensation d'une consonne purement implosive, c'est-à-dire un P implosif.

L'analyse graphique de AMPA nous fournit donc un second exemple de P *yama*, c'est le P *yama implosif* comme dans AMP.

Il est intéressant de remarquer que, dans AMPA, le bruit du P *yama* AMP est beaucoup plus faible que celui du P labial PA, qui donne seul à l'oreille la sensation de la consonne. Or on ne peut pas attribuer ce fait à ce que le P de AMP est formé par le voile du palais; car dans APMA c'est justement le P *yama* formé par le voile du palais PMA qui l'emporte sur le P labial AP; mais, dans ce cas comme dans le précédent, nous remarquons que c'est le deuxième P, qu'il soit produit naturellement par les lèvres ou artificiellement par le voile du palais, qui l'emporte sur le premier, et cela parce qu'il est le second, c'est-à-dire qu'il est *explosif*. La loi de *prépondérance de l'explosion* se retrouve donc dans les consonnes *jumelles* comme dans tous les autres cas où nous l'avons déjà constatée.

Fig. 8.



AMPMA

Nous pouvons rendre les phénomènes plus sensibles à la fois à l'œil et à l'oreille en réunissant les deux *yamas* dans une seule combinaison de consonnes : AMPMA. L'oreille reconnaît sans hésiter que le P de AMP est beaucoup plus faible que le P de PMA, et que c'est ce dernier qui détermine la sensation de la consonne P dans AMPMA. (Fig. 8.)

L'analyse du graphique de AMPMA nous donne la succession des phonèmes suivants : voyelle A; M implosif. M vocaloïde; P yama implosif; P vocaloïde; P yama explosif; M vocaloïde, M explosif; voyelle A finale; ou plus simplement, en employant les exposants 1, 2, 3 pour les trois temps de la consonne et en désignant P *yama* par P', la formule : A; M^1, M^2; P'^1, P^2, P'^3; M^2, M^3; A qu'on peut lire sur le schéma agrandi de AMPMA (fig. 9).

Nous nous contentons, pour le moment, de signaler le B *yama implosif* dans AMB, AMBA; le B *yama explosif* dans BMA, ABMA,

IMPRIMERIE NATIONALE.

et les yamas de toute autre consonne occlusive juxtaposée à la

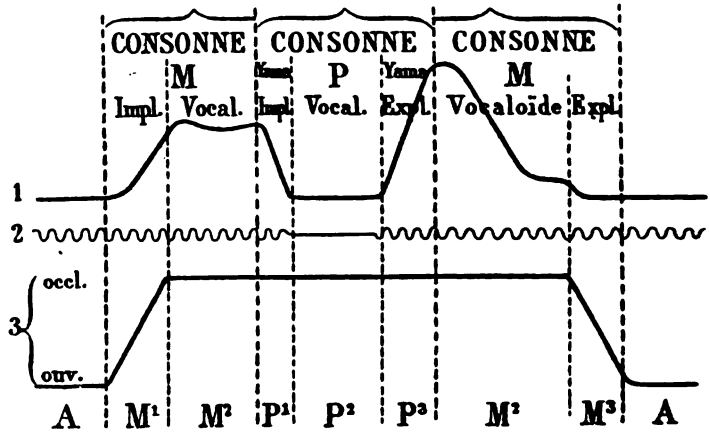


Fig. 9. — Analyse graphique de AMPMA.

nasale du même groupe : ATNA, ANTA, ANTNA; AKNA, etc. dont il est facile de comprendre le mécanisme en les comparant aux combinaisons analogues du groupe labial.

§ 8. *La persistance du caractère sonore de la consonne* M *et des nasales.*

L'analyse graphique de AMPA nous a permis de comprendre la formation du *P yama* implosif; mais, du même coup, elle nous interdit d'expliquer la persistance de la sonorité de l'M par la récupération de son temps d'*explosion*. C'est donc à la nature même de l'M et des autres nasales qu'il faut attribuer cette persistance de leur sonorité dans des combinaisons, où l'absence d'explosion devrait les soumettre à la loi de prépondérance de l'*explosive juxtaposée*.

On pourrait, il est vrai, expliquer cette dérogation à la loi en observant que la nasale sonore est seule usitée et que l'oreille, lorsqu'elle entend la consonne nasale sourde, ne sait pas la distinguer de la sonore et la confond avec elle.

Mais j'ai pu m'assurer que l'oreille est capable de distinguer l'M sourd (que j'ai appris à prononcer assez correctement) justement en faisant entrer cet M sourd dans la combinaison AMBA, où il devrait être modifié. Le caractère sourd de l'M se conserve dans cette combinaison comme le caractère sonore de l'M dans la combinaison AMPA. Cette particularité de l'M et des autres nasales me paraît être la conséquence du mécanisme qui préside

à leur implosion et à leur explosion : nous avons vu que cette implosion et cette explosion sont très faibles parce que chacune d'elles est accompagnée d'un mouvement en sens inverse du voile du palais qui neutralise leur effet.

Les nasales n'existent donc, pour ainsi dire, que par leur deuxième temps ou leur vocaloïde dont nous avons précédemment montré l'analogie avec les voyelles. La faiblesse des plosions dans les nasales les rapproche donc de certaines consonnes, particulièrement des consonnes voyelles et de la consonne L, dans lesquelles on remarque la même faiblesse des bruits de plosion et la même résistance à se laisser modifier par la consonne suivante juxtaposée, lorsque celle-ci est sourde et explosive. — Or cette propriété de conserver sa sonorité devant une consonne sourde est caractéristique pour les voyelles : AP, AT, etc. C'est là une similitude de plus entre les vocaloïdes des consonnes nasales et les voyelles pures.

Conclusions. — Déductions linguistiques.

L'analyse graphique de la consonne, qui nous a déjà permis de démontrer que toute consonne complète est composée de trois éléments successifs ou trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde*, et l'*explosion*, nous fournit aujourd'hui, sur la valeur acoustique des deux temps extrêmes de la consonne, un renseignement des plus importants :

Le *premier temps* est un temps *faible;* le *troisième temps* est un temps *fort.*

De la généralité de ce fait se dégage en effet une loi qui comporte des conséquences linguistiques variées et nombreuses : cette *loi* est la prépondérance de l'*explosion* sur l'*implosion*. C'est conformément à cette loi :

Que, dans une consonne simple et complète, l'oreille n'entend que le troisième temps et que la consonne semble associée à la voyelle suivante : A-PA;

Que, dans une consonne redoublée, il y a nécessité de renforcer artificiellement le premier temps pour lui permettre de fournir à l'oreille la sensation d'une première consonne associée à la première voyelle AP-PA;

Que, dans une consonne finale AP, AT, ce renforcement est également nécessaire lorsque la finale est purement implosive.

Enfin la *prépondérance* de l'*explosion* entraîne la prépondérance du vocaloïde ou de la partie du vocaloïde qui lui est contiguë, c'est-à-dire la *prépondérance* de la *consonne explosive* qui est composée, comme on le sait, de son explosion et de son vocaloïde : ABPA = APPA; APBA = ABBA.

La *loi* de *prépondérance* de l'*explosive* nous paraît fournir l'explication physiologique de la plupart des transformations linguistiques qui constituent le phénomène de l'assimilation et dont les modifications des *préfixes* nous présentent des exemples nombreux et variés.

Préfixes. — Le préfixe, lorsqu'il est terminé par une consonne et qu'il se trouve associé à un mot commençant par une autre consonne, se présente dans des conditions analogues à celles que nous avons trouvées pour APBA, ABPA; sa consonne, par sa position même devant le mot auquel il est associé, est une consonne *implosive*, tandis que la consonne du mot est *explosive* : de là une lutte entre ces deux consonnes lorsqu'elles sont différentes et, dans ce cas, modifications au profit de l'explosive prépondérante.

Quand les deux consonnes, celle du préfixe et celle du mot, appartiennent au même groupe, P et B, T et D, etc., ou inversement, nous savons déjà quel sera le sort de la consonne *préfixiale:* elle perdra pour l'oreille son *genre* de sonore ou de sourde, pour prendre celui de la consonne du mot associé, et cela au moment même où le phonème est émis; la consonne du mot s'entendra donc redoublée : APBA = ABBA; or nous savons qu'en vertu de la loi du *moindre effort* ou de *moindre action*, une consonne redoublée a tendance à se transformer, avec le temps, en consonne simple, ce qui nous donne la série des transformations : APBA, ABBA, ABA; ADTA, ATTA, ATA, etc.

Quand les deux consonnes sont de groupes différents, par exemple : une labiale et une linguale antérieure ADPA, ABTA, nous pouvons prévoir que la succession des transformations qui doivent aboutir à l'assimilation de la consonne préfixiale sera la suivante :

1° ATBA devient de suite ADBA par l'effet de la sensation auditive; 2° le D de AD étant *implosif* continue à présenter, vis-à-vis du B de BA qui est une *explosive*, un état d'infériorité qui fait que l'oreille l'entend plus ou moins confusément, hésite à le reconnaître et finit par l'entendre comme un redoublement du B, qui, en sa qualité d'*explosive*, l'impressionne beaucoup plus fortement et très nettement; 3° enfin la première consonne s'efface peu à peu comme dans toute consonne redoublée; la succession probable des transformations serait donc : ATBA, ADBA, ABBA, ABA; ADPA, ATPA, APPA, APA, etc.

Suffixes. — La théorie fondée sur la *loi* de *prédominance* de l'*explosive* indique que les phénomènes opposés doivent se produire dans les *suffixes* et que c'est la consonne du suffixe qui, lorsqu'il y a lutte avec la consonne du mot principal, doit l'em-

porter sur celle-ci et tendre à se l'assimiler. C'est, en effet, en raison de sa position après le mot associé, la consonne du suffixe qui est armée de son *explosion*, tandis que la consonne du mot est simplement *implosive*.

En vertu de la *loi* de *prédominance* de l'*explosive*, le *préfixe* aurait donc tendance à se laisser envahir par le mot principal; le *suffixe*, au contraire, tendance à envahir le mot auquel il est associé, et, si le langage obéissait exclusivement aux lois physiques, je crois que ces transformations ne comporteraient pas d'exception. Mais il est facile de comprendre que, si la consonne menacée de disparaître est indispensable à l'intelligence du mot composé, s'il existe d'autres raisons, euphoniques ou autres, qui nécessitent la conservation de la consonne implosive, ce sera celle-ci, au contraire, qui pourra soit imposer son mécanisme à l'explosive et se l'assimiler, soit amener dans le mécanisme du redoublement toute modification nécessaire à sa propre conservation.

L'impression auditive des YAMAS.

La lecture des graphiques nous montre avec une grande clarté le rôle que joue le voile du palais dans la formation des *yamas* des consonnes labiales et nous permet de comprendre leur production dans les autres groupes de consonnes. Or, en comparant le mécanisme des *yamas* dans ces différents groupes, on arrive à constater un résultat au moins surprenant : c'est que le voile du palais supplée indistinctement tous les organes d'*occlusion* en donnant à l'oreille la sensation du phonème que lui donnerait l'organe d'occlusion lui-même : PMA, TNA, KNA, etc.; en d'autres termes, que le voile du palais peut produire, à lui seul, le son de toutes les consonnes momentanées, sourdes ou sonores. Il faut remarquer, cependant, que ce fait n'a lieu que dans la combinaison d'une momentanée avec la nasale du même groupe : P ou B avec M; T ou D avec N, etc., et ceci nous amène à comprendre quel est le rôle du véritable organe d'occlusion dans la production des yamas.

Pour PMA, BMA, les lèvres sont fermées et les parois des cavités phonétiques sont dans la position qu'elles auraient si PA ou BA devaient être prononcés; pour TNA, DNA la langue et les parois des cavités sont disposées pour l'explosion du T ou du D dans TA ou DA; dans les *yamas*, l'explosion, au lieu de se faire en avant sur une voyelle pure, se fait en arrière sur un vocaloïde nasal; mais il résulte de ces constatations que, une fois le résonnateur adapté au vocaloïde de la consonne qui doit être prononcée, quel que soit le point des parois du résonnateur

où se fait l'explosion, toujours la sensation auditive sera la même : P ou B dans l'adaptation de la bouche aux labiales, T ou D dans l'adaptation de la bouche aux linguales antérieures, etc.

Ceci m'a amené à penser que, s'il existait un orifice accidentel ou pathologique dans un point quelconque des parois de la cavité buccale, l'*occlusion* ou la *désocclusion* de cet orifice amènerait la production d'une consonne comme dans les *yamas*. Or une observation purement phonétique nous permet de faire une expérience plus simple et très probante. Lorsqu'on prononce ATLA, le premier T, ou T implosif, résulte de l'occlusion ordinaire de la cavité buccale par la pointe de la langue, mais il est facile d'observer que le second T, ou T explosif, se produit sur les parties latérales de la langue, à l'endroit où se fait l'émission de l'L; il est préférable de faire l'expérience sur l'L unilatéral, l'interprétation du phénomène est plus concluante, et on peut se convaincre que le T de TLA est un véritable *yama* latéral, composé d'une explosion qui se fait sur le vocaloïde de L; ce vocaloïde joue le rôle d'une voyelle, rôle qui s'accentue encore dans TL où il existe seul à l'exclusion des autres temps de la consonne comme dans PM, TN. Nous trouvons un D yama latéral dans DLA, DL.

Le rôle de l'organe naturel d'occlusion dans AMPMA, ANTNA, etc., se réduit donc à maintenir les cavités phonétiques dans la disposition propre à chaque groupe de consonnes et c'est la disposition même de ces cavités qui, comme pour le vocaloïde, donne au son *yama* le caractère distinctif du groupe auquel il appartient et permet à l'oreille de ne pas confondre P yama avec T yama, K yama; B yama avec D yama, etc.

La voyelle devant une consonne redoublée.

Nous avons exposé, à propos du mécanisme de l'assimilation, les résultats éloignés de l'effort implosif; mais cet effort, par sa nature même, s'accompagne d'un effet immédiat que nous devons aussi signaler : c'est son influence sur les caractères de la voyelle qui précède une consonne redoublée. L'effort est un phénomène physiologique fort et de peu de durée, et il est facile de comprendre qu'il doit imposer à l'implosion qu'il est chargé de renforcer, et par conséquent à la voyelle qui précède et accompagne l'implosion, la force et la brièveté qui sont ses caractères essentiels. Il en résulte qu'une voyelle devant une consonne redoublée doit être forte et brève; or c'est là une loi qui a été depuis longtemps établie par les grammairiens en se fondant sur de nombreuses observations linguistiques, et cette concordance entre les résultats de la méthode expérimentale et ceux de la méthode historique ne peut qu'en confirmer l'exactitude.

Cette constatation et l'analyse des yamas qui les montre conformes à la description des Hindous nous donne l'assurance que, si les langues mortes ou vivantes sont essentiellement différentes et variables à l'infini, elles sont composées d'un certain nombre d'éléments permanents dont chacun est produit par un mécanisme identique et que ces éléments sont les *phonèmes*. Nous sommes donc autorisés à considérer l'étude des *phonèmes* et de leurs combinaisons comme la base scientifique de la PHONÉTIQUE GÉNÉRALE.

Dr ROSAPELLY.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

J̌orasule (At.), tournesol.

J̌ox (Bt. P.), *Čox* (Er.). Rac. appeler. Aor. *doujaxi*; fut. *doujoxaminon*. (Er. 513), *dodčoxala* et *očuxuši*, appeler.

J̌oxo (Bt. P.), *Koxo* (At.), *Yoxo* (R.), nom. *J̌oxoskani mu ren* (Bt.)? quel est ton nom?

J̌oxoni (Bt.), *Koxoni* (At.), *Yoxoni* (R.), renommé. *A goči dido xatirli do ǰoxoni goči ren* (Bt.), cet homme est *un homme* estimé et renommé.

J̌u (R.). Rac. sauver, délivrer. Nom d'act. *oǰuletinu*; fut. *voǰuletinare*. Cf. *Š*, *Šku*.

J̌úbuli (Bt.), châtaigne.

J̌úbulišja (Bt.), châtaignier.

J̌ué (Bt.), *Čuve* (Tr.), usé, vieux, ancien. *J̌ué oxori*, une vieille maison; *ǰué Lazepe*, les anciens Lazes.

J̌um (R.). Voir *Šum*.

J̌um (Bt.). Rac. saler. Aor. *ǰumani*.

J̌uma (Bt. P. R. Er.), *Žuma* (Er. 79), frère (pl. irr. *ǰumalepe*).

J̌umabere (Bt. R.), neveu; le fils du frère.

J̌umačxa (R.), lundi. (Er. 391, *Čumaǰxa*, mercredi.)

J̌umadi (Bt. At.), frère aîné; oncle paternel.

J̌umani, *J̌umen* (At. Bt.), *Dčumen* (Er. 44), demain matin. *Oman ǰumani ínǰiru*, hier matin il s'est alité. *J̌umen si čaršisa idaginoni*? Demain matin iras-tu au marché?

J̌umari. Voir *J̌umori*.

J̌umenöč (R.), *Šumeneč*, *Šumeneš* (At. Bt.), soixante.

J̌umenöčdouit (R.), *Šumenečduit*, *Šumenešdovit* (At. Bt.), soixante-dix.

J̌ummuš (R.), *Šumeneri* (At.), *Maǰuma* (Bt.), troisième.

Jumoni (At. Bt.), salé.

Jumor (R.). Rac. mettre du sel. Nom d'act. *onjumoru;* prés. *mjumorare*. Cf. le suivant.

Jumori (At. Bt. R.), *Jumari*, *Gumori* (Er. 110), vinaigre.

Jumu (At. Bt. R.), *Jim* (Er. 291), *Guimu* (K.), *Čumo* (Tr.), sel.

Jumukabi (At.), *Ojumale* (Bt.), salière (T. *kab*, vase).

Jun (Bt. P.). Rac. paître. Aor. *dovojuni*; fut. *dovojunaminon*.

Jund (Bt.). Rac. baiser, embrasser. Aor. *vajundi*; fut. *vajundaminon*.

Junju (R.). Voir *Čunču*.

Junjuli (Bt.), rude, grossier.

Juxapa (R.), *Čxopa* (Bt.), chaud; chaleur.

Jvabu (Bt.), *Jabu* (R.), *Žabu* (Er. 130), grenouille.

K

Ka. Voir *Ča*.

Kacaxi (At.), *Kacaxuri* (Bt.), suc de verjus (arm. *khaçax*, vinaigre.

Kač (R.). Rac. « greifen ». N. d'act. *dokaču*; prés. *devikačare*; imp. *dikači*.

Kai (P. Er. 431). Voir *Gai*.

Kakali. Voir *Gagali*.

Kala (Bt. R.), *avec gén. ou acc.*, avec.

Kalamani (Bt.), sandale.

Kalati (R. Er. 210), corbeille.

Kale. Voir *Gale*.

Kale (At. X. Er. 225), fille; ô fille! *Kale bozo* (At.), ô fille!

Kami. Voir *Xami*.

Kamkuli (At. R. Er. 125), moucheron, mouche.

Kamsami, *Toli kamsami* (R.) cil.

Kan (Bt.). Rac. mouvoir.

1° Se mouvoir. Aor. *vinkani*; fut. *vinkanaminon*.

2° Remuer, agiter, balancer. Aor. *vomkani*; fut. *vomkanaminon*.

3° (R.) Tirer (fusil). N. d'act. *dokanu*; prés. *dovokanare*; aor. *kodovokani*; imp. *dokani*; pp. *dokaneri*.

Kanapura (Bt.), pie.

Kándara (At.), espèce de piège.

Kandġu (R.), *Gandġo* (Bt.), fraise.

Kap (Bt.). Rac. 1° exciter. Aor. *meunkapini*; fut. *meunkapinaminon*.
2° Marcher. Aor. *vukapi*; fut. *vukapaminon*.
3° Marcher vite; courir. Aor. *vunkapi*, *veunkapi*; fut. *veunkapaminon*.
4° (R.) «ablegen». N. d'act. *okapinu*; prés. *vokapinare*.

Kapča (At.), anchois.

Kapineri (Bt.), vite; (R.), «wohnbar». Rac. *Kap*.

Kaplya (R. Er. 299), tortue (T. *kaplum baġa*).

Kapót (Bt. At.), veste laze très courte et ordinairement grise.

Kapula (At. R.), dos.

Karavi (R. K.), vaisseau.

Kardala (Er. 204), chaudron (cuivre).

Kardali (Bt. At.), *Kartali* (Er. 264), papier.

Karfi (Bt. Er. 252), grand clou (T. *karfiča*, *karfica*).

Karmate (R. Er. 246), moulin.

Karsimal (R.), «nebelig».

Kassi. Voir *Kučxi*.

Katandġeri (R.), quotidien, journalier.

Katu (R. Er. 200, 201), *Ġatu* (At. Bt.), chat.

Kaxi (R.), moineau.

Kazari (R.), «Burg».

Kčiš (Bt.). Rac. atteindre, arriver. Aor. *mekčiši*; fut. *mekčišaminon*.

Ke (K. Tr.). Voir *Xe*.

Kebi. Voir *Tkebi*.

Kenji. Voir *Guinči*.

Kenjisxindi (R.), bec d'un oiseau.

Kenjitoma (R.), plume d'un oiseau.

Kepeneġi (At. Bt.), papillon (T. *kepenek*).

Keri (Bt. Er. 150), orge (arm. *gari*).

Kerindi (Er. 216), faux (arm. *gerandi*).

Kerki (Bt.), écorce.

Kevi (Bt.), fort (T. *kavi*).

Kia (At.), crête de coq.

Kib (Bt.). Rac. Mordre. Aor. *mivakibini*; fut. *mivakibinaminon*.

Kibiri (Bt. P. Er. 398), *Kibri* (K. Tr.), *Kibr* (R.), *Gibri* (At.), dent.

Kibričaer (R.), *Gibričairi* (At.), sauge.

Kibrizuni (R.), mal aux dents.

Kič (Bt). Rac. plier. Aor. *dobkiči*; fut. *dobkičaminon*; *aya mendili dobkiči*, j'ai plié ce mouchoir.

Kid Rac. (Bt.), pendre un homme. Aor. *gočovokidi*; fut. *gočovokidaminon*.

2° (Bt.), S'amuser. Aor. *ilovakidi*; fut. *ilovakidaminon*.

3° (At.). Fermer à clef.

Kideri, *Golakideri* (At.), fermé à clef.

Kikili (Er. 165), crochet.

Kima (R.), pluvieux.

Kimoji. Voir *Komoji*.

Kimoli. Voir *Komoli*.

Kinči (P.), *Kinši*. Voir *Guinči*.

Kiri (Bt.), chaux (arm. *kir*).

Kiri (Bt.), *Kueri* (At.), *Mkiri* (Er.), *Giöri* (Er. 234), farine.

Kiše. Voir *Če*.

Kiti (At. Bt. R. Er. 123), doigt.

— *Xekiti* (At. Bt.), doigt de la main.

— *Kučxekiti* (At. Bt.), doigt de pied.

— *Baši kiti* (At. Bt.), pouce (T. *baš* « chef »).

— *Žureneri kiti* (At.), index.

— *Šumeneri kiti* (At.), médius.

— *Oškenani kiti* (At.), annulaire.

— *Žulu kiti* (At.), petit doigt.

Kitx (Bt.). Rac. 1° lire. Aor. *doikitxi*; fut. *ikitxaminon*; cond. *kitxua*.

2° Gronder, blâmer, injurier. Aor. *givokitxi*; fut. *givokitxaminon*. Er. 514, nom d'act. *gekitxapa*.

3° Demander. Aor. *dobkitxi*; fut. *dobkitxaminon*; imp. *dokitxi*; prés. *dobkitxub*, *bkitxub*.

Kizi (Er. 224), *Guzi* (At.), *Kuzi* (R.), cuiller.

Kn. Voir *Gn*.

Koali (Bt.), *Kuali* (At. Er. 78), *Kobali* (X. Er.), pain de blé.

Kobo (Bt.), verjus.

Koči (Bt.), cuisse.

Koči (P.), *koži*. Voir *Goči*.

Kočon (R.), « aufrichtig ».

Kogoni (Er. 244), cousin (mouche).

Koji (R.), « Mensch; Ehemann ». Voir *Goči*.

Koji buzi (R.), « Brüste ».

Kola. Voir *Gila.*

Kolo (Bt.), amer.

Koma (At. R.), nuage, fumée.

Komi. Voir *Xami.*

Komoj (Bt.). Rac. prendre un mari. Aor. *dovikomoji.*

Komoji (At.), *Kimoji* (Bt. Er. 98), mari.

Komoli (At. K.), *Kimoli* (Er. 176, 228, 453), homme brave, courageux, héros.

Komoni (At.), pleine de fumée.

Kompa (R.), clair, serein.

Komz. Voir *Gomck.*

Konkši (At. Bt.), voisin (T. *konšu*).

Konkšiluği (At.), voisinage; voisin (avec mépris) (T. *konšuluk*).

Kons (R.). Rac. «auflösen». N. d'act. *konsapu*; prés. *komsare.* Cf. *Gonck*, *Konz.*

Konsumer (R.), *Goncumeri* (Bt.) ouvert.

Konz (R.). Rac. «öffnen, aufdecken». Voir *Gonck.*

Konzd (R.). Rac. «spannen». N. d'act. *konzdumu*, *komzdapu*; prés. *komzdare*; imp. *konzdi.*

Kor (R.). Rac. 1° chercher. N. d'act. *okoru*; prés. *bkorare*; imp. *kori*; gér. *korido*; pp. *koreri.*

2° «Ausforschen». N. d'act. *okorapu*; prés. *vokorapare*; imp. *okorapi.*

Korba (At. Bt. R. Er. 65), ventre, matrice.

Korba ačxen (R.), facile à digérer.

Korba čxala (R.), dysenterie.

Korida (Er. 372), punaise.

Korme (At. R. Er. 179), poule.

Kos (Bt. Er. 511). Rac. balayer, nettoyer, effacer. Aor. *dobkosi*; fut. *bkosaminon*; imp. *dokosi*; prés. *dobkosub*, *bkosub*; n. d'act. *kosva*, *okosu.* (R.), n. d'act. *okosu*; prés. *bkosare*, imp. *kosi.*

Kotula (R.), «Nacken». Cf. *Kapula* (At. R.), dos.

Kotume (Bt.), poule.

Koxa (Bt.), vert, non mûr.

Koxo (At.), *Joxo* (Bt.), *Yoxo* (R.), nom.

Koxoni (At.), *Joxoni* (Bt.), *Yoxoni* (R.), renommé.

Kozd (R.). Rac. «heben». Aor. *ekozdumu*; prés. *ebkozdare*; imp. *ekozdi.*

Koži. Voir *Goči.*

Kra, *akra* (Er. 186. R.), corne.

Kromi (R. Er. 411), *Gromi* (At.), oignon.

Kruši (Bt.), *Kusi* (At.), coup de pied.

Ks. Voir *Xc*.

Ksaperi (R.), *Xcaperi* (Bt.), pourri, gâté.

Ksar (Bt.). Rac. marcher (en parlant de l'horloge). *Saatičkimi var iksars*, ma montre ne marche pas.

Kt (Bt.). Rac. 1° se retourner, revenir sur ses pas. Aor. *govikti*; fut. *goviktaminon*.

2° Retourner, faire tourner. Aor. *guvakti*; fut. *guvaktaminon*.

3° *Kokt* (R.). Rac. « umkehren ». N. d'act. *koktapu*; prés. *koviktare*.

4° Voir *Pt*.

Ktir (Bt.). Rac. changer. Aor. *dovuktiri*; fut. *vutkiraminon*.

Ku. Voir *Xu*.

Kuá (At. Bt. R. Er. 335), pierre (pl. irr. *kuálepe*).

Kuá (At. Er. 339), front.

Kuálepe (At. Bt.), roche. Voir *kuá*.

Kuali. Voir *Koali*.

Kuand. Voir *Rkuand*.

Kuari, *Kvari* (Er. 278), *Uri* (R. Er.), *Ġuri* (Bt.), *Kuaroji* (At.), corbeau.

Kuaroji. Voir *Kuari*.

Kuat (R.). Rac. « abhauen ». Nom d'act. *mekuatu*; prés. *mebkotare*.

Kuavili (At.), petite vérole.

Kučxa (R.), pied, sabot.

— *Sxeni-kučxa* (R.), sabot de cheval.

Kučxe. Voir *Kučxi*.

Kučxečunču (Bt. At.), nu-pied.

Kučxegzá (At. Bt. R. Er. 138), sentier.

Kučxekiti (At. Bt.), doigt de pied.

Kučxekuri (Bt.), la surface du pied.

Kučxetabu (Bt.), plante du pied.

Kúčxete (Bt. At. R.), à pied.

Kučxi (At. Bt. Er. 136), *Kučxa* (R.), *Kučxe* (X. P.), *Kassi* (K.), *Kuska* (Tr. Er.), pied.

Kučxomodvalo (Bt.), soulier.

Kučxomodvalo (At.), jupe.

Kudeli. Voir *Gudeli.*

Kudi (Er. 249), bonnet.

Kuerdi (R.). Voir *Guér.*

Kueri (At.), *Kiri* (Bt.), farine.

Kukadi (At.), crochet.

Kukúf (At.), crête de coq.

Kun (Bt. R.). Rac. se vêtir, s'habiller. Nom d'act. *dolokuna*; prés. *dologokunare* (Bt.), *dolobokunare* (R.); aor. *kodolokuni*.

Kunse. Voir *Ginje.*

Kur. Voir *Gur.*

Kur (Er. 509). Rac. labourer. Nom d'act. *okuru.*

Kuresx (R.). Rac. s'éveiller. Nom d'act. *kokuresxinu*; prés. *kobkuresxare.*

Kurǧušumi (At. Bt.), plomb; balle de fusil (T. *kuršun*).

Kuri (At.), aigle.

Kurj (Er. 494), entendre. Nom d'act. *okurju.*

Kuršumi (Er. 75, 214), plomb; balle de fusil (T. *kuršun*).

Kusi (At.), *Kruši* (Bt.), coup de pied.

Kuska. Voir *Kučxi.*

Kusxu (R.), « munter » (T. *kušku*, dial. *xušxu*).

Kut (R.). Rac. 1° « sich entsetzen ». Nom d'act. *emkutinu.*

2° « Stehen ». Nom d'act. *dokutinu*; prés. *dobkutare*; imp. *dokuti.* Voir *Git, Gut.*

3° (At.). Rester, être abandonné. *Ma mendra gza dobguti* (At.), je suis resté dans un chemin lointain.

Kútali (Bt.), profond.

Kutavina (At.), petit d'une chienne.

Kutu (Bt.), membre viril.

Kuzi. Voir *Kizi.*

Kvali. Voir *Xoali.*

Kvanca (Er. 254), écuelle.

Kvari. Voir *Ĝuri.*

Kvili. Voir *Ĝuili.*

Kvinča (Er. 222), alouette. Voir *Guinči.*

Kvinči (Er. 326), moineau; (363), oiseau. Voir *Guinči.*

Kxeri (Er. 162), avoine.

Kxo. Voir *Ho.*

Kyudi (K.), pain.

Kza (Er. 499), courir. Nom d'act. *akzalu;* cf. *gza*, chemin.

L

L (Bt. At. R. Er. 487). Rac. 1° Aller, passer. Nom d'act. *olva* (R. Er.), aller; pp. *gololveri* (R.); *gololveri dra* (R.), jour, temps passé. *Mu golulvan* (At.)? pourquoi vont-ils? *Bulape nulun* (Bt.), les nuages s'en vont. *Uit xut migolape ren* (Bt.), il est dix heures cinq. *Ma tükyaniša var meğulu* (Bt.), je ne vais pas à la boutique. Voir *Il.*

2° Passer d'ici là. Aor. *mižoili*; fut. *mižoilaminon*; imp. *mižili*; prés. *mižoilab*; n. d'act. *mižoilapa.*

3° Passer de là ici. Aor. *mužoili*; fut. *mužoilaminon*; imp. *mužili*; prés. *mužoilab*; n. d'act. *mužoilapa.*

4° Rencontrer; passer chez qn. *Ar gulamili man* (Bt.), passe une fois chez moi.

5° Tomber (R. Er. 481). N. d'act. *giolapu*; prés. *gievolare*; imp. *gioli.*

6° Tuer (R. Er. 533). Nom. d'act. *oyilu*, *ilums*; prés. *pilare*; aor. *dopili*; imp. *ili.* Voir *Pil.*

Ladre (Bt.), humide.

Ladroba (Bt.), humidité.

Laf (Bt.). Rac. parler; raconter. Aor. *doblafi*, *doulafi*; fut. *lafaminon*, *blafaminon*, *vlafaminon*; imp. *blafi* (T. *laf*).

Lafi (Ab. Bt.), parole (T. *laf*).

Lafroni (R.), «leicht».

Lagami (Er. 220), corde.

Lagi (R.), *Laki* (At. K. Tr.), chien.

Laġon (Bt.), Rac. mâcher. Aor. *doblaġoni*; fut. *blaġonaminon*. *Olaġunaši* (At.), mastic à mâcher.

Laki. Voir *Lagi.*

Lal (Bt.). Rac. aboyer. Aor. *blali*; fut. *lalaminon.*

Lami (Bt.), couteau vieux, usé.

Lazi (At. Bt.), laze.

Lazistani (At. Bt.), le Lazistan.

Lazudi (At. Bt. R.), *Lazuti* (Er. 227), maïs (dont les Lazes se servent comme de blé).

Lazuri (Bt.), la langue laze. *Bitún lazuri blafat*, parlons toujours en laze. *Si lazuri gičkini?* Sais-tu parler le laze? Cf. *Dotanuriši.*

Le (At. Bt.), suffixe qui s'ajoute sur quelques noms de lieu; Ex. : *tude*, *tudele*; *ako*, *akole*; *heko*, *hekole*; *mendra*, *mendrale.*

Le (At. Bt.), suffixe des noms d'instrument. Ex. : *okosale*, balai; *ojumale*, salière.

Leb (Bt. R.). Rac. ,salir. Nom d'act. *olebu*; prés. *devilebare*; imp. *dolebi*.

Leba (R.), «später».

Lebi (Bt.), ordure, tache, saleté (arm. *alb*).

Lebiari (R.), sale.

Leboni (Bt.), sale, malpropre. *Aya mu leboni mendili ren* (Bt.)! Quel sale mouchoir ! *Leboni goči* (Bt.), sale homme.

Lemsi (Er. 251), *Lemši* (At. Bt. R.), aiguille.

Lemuri (At.), crémaillère, chaîne pour suspendre le pot sur le feu.

Lénčkua (Bt.), salive.

Leri (At.), ail.

Leški (At. R.), lèvre.

Let, *Letin*, Suffixe verbal. Cf. *Ju*, *Š*, *Šku*.

Leta (At. K. R. Er. 108), *Lete* (X.), terre, sol; (Bt.), terre de champ broyée et propre.

Letaujeli (R.), argile. Cf. *Ujili*, pot.

Lete. Voir *Leta*.

Letin. Voir *Let*.

Lexera (Er. 301), ravin.

Libadi (Bt.), sorte de pardessus (T. *Xərxa*).

Limji (Er. 52), soir.

Limoni (At. Bt.), limon, citron.

Limxonona (At.), désert.

Lipt (Er. 536). Rac. surprendre. *Birdenbire liptat*.

Livada (At.), *Livadi* (R. Er. 142), jardin.

Livadi akra (R.), «Zaun».

Lobya (Bt. R.), haricot (arm. *lubia*).

Loca (At.), peu aigre.

Loġġa (Bt.), *Loġa* (Er. 452), *Lola* (R.), doux.

Loġi. Voir *Luġi*.

Lola (R.), doux.

Lu (R.), chou.

Luġi (Bt.), *Loġi* (R.), figue.

Luku (Bt.), *Lu* (R.), chou.

Lukuna (Bt.), bougie; chandelle.

— *Topuriši lukuna* (Bt. Er. 366), cire.

Lumj (At.). Rac. faire nuit. *Dogilumju*, il fait nuit.

M

M. Lettre prothétique; ex.: *Žora*, *Žoram*, *Mžora.*

M (Bt.). Rac. apporter. Nom d'act. *momala. Komoimar*, je t'en apporte un.

Ma (Bt.), préfixe de nombres cardinaux. Ex.: *mažura*, deuxième.

Ma, *man* (At. Bt. K. P. X. R. Er. 20), moi, je.

Maanša (Bt.), *Anšeneri* (At.), *Ašmuš* (R.), sixième.

Macicili (At.), cigogne.

Maeča (Bt.), vingtième.

Maġaġi (Er. 130), grenouille.

Maġali (P. Er. 434), haut.

Makoali, *Makvali.* Voir *Markuali.*

Mal, Rac. 1° (Bt.), ouvrir, déployer. *Mendiličkimi galémale*, j'ai ouvert mon mouchoir.

2° (At.), partir, s'en aller. *Šuri emale*, l'âme s'en va.

Malabe (At.), espèce de poisson (T. *Sazan*).

Mamuli (At. Bt. P. Tr. Er. 164), *Mumuli* (R. Er.), coq.

Man, *ma* (At. Bt.), moi, je.

Mančxoro (Bt.), *Čxoroneri* (At.), *Čxoromuš* (R.), neuvième.

Mandre (At. R.), étable, écurie (T. *Mandrá*).

Mandre (R.). Voir *Mendra.*

Manguri (Bt.), chaîne pour attacher les animaux à la mangeoire (arm. dial. *mangur*).

Maniši (Er. 428), sain, bien portant.

Manji (Bt.), sommeil. *Dido manji ren*, j'ai une grande envie de dormir.

Manškuyta (Bt.), *Škitmuš* (R.), *Škuyteneri* (At.), septième.

Maorvo (Bt.), *Ovromuš* (R.), *Orvoneri* (At.), huitième.

Maoša (Bt.), *Ošmuš* (R.), *Ošeneri* (At.), centième.

Maotxa (Bt.), *Otxumuš* (R.), *Otxeneri* (At.), quatrième.

Mapxe (R.), clair de lune.

Marango (R.), « Drechsler ». (T. *marangoz.*)

Markati (At.), ferment de lait caillé.

Markuali (Bt. Er. 100), *Makoali* (Tr.), *Makvali* (R. At.), œuf.

Marti (Bt.), printemps (T. *mart*, mois de mars).

Marżguani (Bt.), le côté droit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Maŝuma (Bt.), *Ǯummuš* (R.), *Šumeneri* (At.), troisième.

Maŝxorinu (R.), effroi.

Mavita (Bt.), *Uitmuš* (R.), *Uiteneri* (At.), dixième.

Maxuta (Bt.), *Xutmuš* (R.), *Xuteneri* (At.), cinquième.

Mažura (Bt.), *Žurmuš* (R.), *Žureneri* (At.), deuxième.

Mcilex (Bt.). Rac. tordre. Aor. *gomcilexi*; fut. *umcilexaminon*.

Mckili (Bt.), clou.

Mckiri. Voir *Ckidi*.

Mcxuli. Voir *Cxuli*.

Mčagani (Er. 299), tortue (T. *čaġanoz*, écrevisse).

Mčaǯi. Voir *Ǯaǯi*.

Mčen (Bt.). Rac. recommander. Aor. *mindaumčeni*; fut. *umčenaminon*; nom d'act. *mčenapa*.

Mčita. Voir *Čita*.

Mčxuri. Voir *Čxuri*.

Mdčita. Voir *Čitá*.

Mdčoxa (Er. 416), brun; (448), aigre.

Mebčamuši (Bt.), chose à donner.

Mebšonem (R.), espoir.

Mekdasi (R.), soie; de soie.

Melendo (Bt.), *avec gén.* contre; en face.

Meleni (Bt.), qui est en face. *Meleni soxaxis ren*, il est dans la rue en face.

Memskuaneri (R.), convenable.

Mendra (At. P. Bt.), *Mandre* (R.), loin. *Ma mendra gza dobguti* (At.), je suis assis dans un chemin lointain.

Mendrale (At. Bt.), de loin. *Mendrale komaziru* (At.), de loin je t'ai vue.

Menxuri (R.), « Gelenk ».

Merogyá (At.), persil.

Mertak (Er. 87), *Mertek* (R.), toit (T. *mertek*; arm. *martak*).

Mespila, nom pr. d'un village laze.

Mesvarapu (At.), grande poutre de toit.

Metakse (Er. 315), étoffe de soie.

Metura (Er. 424), généreux.

Mevoyun (R.), « Neigung ».

Meyaperi (At. R.), lait caillé (T. *maya*, ferment).

Mezbuneri (R.), « erstaunlich ».

Mgar (Bt.). Rac. pleurer. Aor. *vimgari*; fut. *vimgaraminon*. (R.), *Bkar*. Nom d'act. *obkarinu*; prés. *vibkarare*; imp. *ibkari*. (Er. 541), *omgari*, *ömgaru*.

Mgeri. Voir *Güveri*.

Mi? (P. At. R. Er. 27), qui?

Milyon, *Milyoni* (Bt.), million.

Min (R.), «dursten». N. d'act. *ominu*; aor. *miaminu*; prés. *ma miaminasere*.

Minta (At. Bt. R.), menthe.

Missadovi (P.), «Stand».

Miškun (R.), «Meinung».

Miti (At. R.), quelqu'un.

Miti var (At. R.), personne, aucune personne.

Mkiri. Voir *Kiri*.

Mkupi. Voir *Ckupi*.

Mo (At. Bt.), ne...pas (prohibitif) : *mó jarub*, n'écris pas.

Modvalu (Er. 308), *Kučxomodvalo* (Bt.), soulier.

Mokideri (At.), chargé avec un fardeau. *Kapula mokideri* (At.), chargé sur mon dos.

Momantu (R.), odeur.

Monč̌aperi (At.), mûr. *Monč̌aperi meyvepe*, des fruits mûrs.

Mondo (At.), peut-être, je crains que.

Nanaskani gurite mondo doǧuraseren, ta mère est fâchée, je crains qu'elle ne te tue.

Monta (R.), «Küchlein».

Mose (R.), *Mosa* (Er. 257), filet.

Mota? (Bt.), pourquoi. *Si jevabi mota momč̌ab?* pourquoi ne me réponds-tu pas?

2° Comment (At.). *Si mot' kogalasen?* comment te promènes-tu?

Mota (At. Er.), suffixe diminutif; cf. *bozomota*, *cxeniš mota*.

Motvaleri (R.), couvert.

Motvalu (Er. 87), toit.

Mozdimei, *Mozdimeri* (Bt.), fermé.

Mskibu (Bt.), *Pskibu* (Er. 245, 246), *Bskibu* (R.), moulin. *Ckariši mskibu*, moulin à eau.

Mskueri (P.), bête fauve.

Mša, *Mža* (Bt.), lait.

Mšal (Bt.). Rac. étendre; aor. *komšali*; fut. *komšalaminon*.

Mškironi. Voir *Škorini.*

Mt (R. Bt.). Rac. s'enfuir, éviter. Nom d'act. *omtinu*; prés. *vimtare* (R.); imp., aor. *vimti*; fut. *vimtaminon* (Bt.).

Mtcudi (Er. 442), menteur.

Mti. Voir *Ti.*

Mtkuriġeji (Er. 383), sanglier.

Mtkuriqotame (Er. 112), faisan.

Mtkuriši? (Er. 352), animal, bête.

Mtugi. Voir *Tugi.*

Mtuta (R.), cendre.

Mtveri (Er. 333), poussière.

Mtxuritxa (Er. 283, 285), chevreuil.

Mu? (At. P. Bt.), quoi? (Er. 28, *Murc?*) *Mum kitxub* (Bt.), qu'est-ce que tu demandes.

Mučo (At. Bt. Er. 50), comment, de quelle manière. *Mučo rei, gai rei?* comment cela va-t-il, cela va bien?

Mučomperi (P.), combien.

Muia (R.), quoi.

Muk (Bt.), lui-même, en personne. *Amuk, emuk*, etc.

Muku (R.), combien.

Mula (At.), peuplier.

Mumuli. Voir *Mamuli.*

Munaperi (R. Er. 50), comment.

Munda, Mundas. Voir *Muntes.*

Mundi (At.), bout; fin; cul.

Munka (R.), «schwer».

Muntes (Bt.), *Mundas* (R.), *Munda* (Er. 45), quand?

Muntri (At.), ver.

Murc. Voir *Mu.*

Murġi (Bt.), mûron, framboise.

Muricxi (P. Er. 337), *Muručxi* (Bt.), *Muruki* (X.), *Murunexi* (At.), *Murunsxi* (R.), étoile.

Mustaki (At.), moustache.

Muš (R.), suffixe des nombres ordinaux: *armuš*, premier; *jummuš*, troisième.

Mušeni (Bt. Er. 49, 51), pourquoi, à quoi.

Muši (At. Bt.), son, sa.

Mútepek (Bt.), eux-mêmes.

Mútepeš (Bt.), leur.

Muti (At. Bt.), chose.

Mutu (R.), quoi.

Mútuvar (Bt. R.), rien. *Čkua mutu var minon*, je ne veux plus rien.

Muvaxtis (Bt. Er. 45), quand (T. *vakt*, dial. *vaxət*, temps).

Mxomins (Er. 96), soif.

Mzad (Bt). Rac. cuire. Aor. *domzadi*; fut. *mzadaminon*.

Mža, *Mša* (Bt.), *Bca* (X.), *Tca* (Tr.), *Bža* (Er. 238-240), lait.

Mžora. Voir *Žora*.

N

N (Bt.). Rac. vouloir, demander. Prés. *minon*, *ginon*, *unon*, *minonan*, *ginonan*, *unonan*; imparf. *mintu*, etc. (Er. 544), *minda* = ich wünsche.

Na (At. Bt.) si, quand (arm. dial., *ne*). *Minon na*, si je demande; *gopti na*, quand je me promène.

Nadiri (Er. 352), animal, bête.

Nadoskudu (R.), « übrig ». Cf. Rac. *Skud*.

Nak (R. Er. 40), où (« wohin »).

Nako, *Nakon?* (Bt. P.), combien. *Nakon tǧa ren?* Combien de jours y a-t-il? *Saati nako ren?* Quelle heure est-il?

Nalya (At.), grenier.

Nam (R.), *Namu* (Bt.), qui. *A goči namu*. . ., cet homme qui...

Nana (At. Bt. P. Tr. R.), mère.

Nanaocxe (At.), deuxième mère.

Nandidi (At.), belle-mère.

Nani (R.), ceux qui, lesquels.

Nax (Bt.), Rac. 1° garder. Aor. *komišaenaxi*; fut. *komišaenaxaminon*.

Nefeli (At.), espèce de piège.

Nekna. Voir *Ekna*.

Nem (Tr.), *Nena* (At. Bt. K. X. P. R.), langue; parole, langage; mot; écho; voix.

Nezi (At. R.), noix.

Nišvelasere (R.), « behülflich ». Rac. *Švel*.

Nógepe (Bt.), fil de coton, etc.

Noǧa (R. Er. 230, 231), bazar, marché, rive, mur. *Didi noǧa* (Er. 328), ville.

Noku (R.), menton. Cf. *Nuku*.

Nose (At.). Voir *Nosi*.

Nosei (Bt.). Voir *Nosite*.

Nosi (Bt. R.), *Nose* (At.), esprit.

Nosite (At.), *Nosei*, *Nosoni* (Bt.), sage, savant.

Nosoni (Bt. R.), sage, savant, prudent. *Peǧi nosoni*, très sage.

Nosoni (R.), sagesse, intelligence, esprit.

Nosoni xoja (R.), médecin.

Nosta (Bt.), saveur, goût.

Nostanei (Bt.), savoureux.

Noston (R.), goût, saveur.

Nostoni (Bt.), savoureux.

Noškeri, *Noškeri* (At. Bt. R.), charbon.

Note (Bt.), bois résineux pour allumer le feu.

Nuǧame (Bt.), époux.

Nuǧepe? (Er. 352), bête, animal.

Nuku (P.), bouche. Cf. *Noku*.

Numkums (R.). *Teli mumkums* (R.), vraisemblable; *kamu numkums*, pareil, semblable.

Numskun (R.), « werth ».

Nusa (At. R.), épouse; la femme du fils.

Nusava (At.), la femme du beau-frère.

Nuxondu (R.), vie. Rac. *Xond*.

O

Oba (At. Bt.), suffixe; ex. *badi*, méchant, *badoba*, méchanceté; *gai*, bon, *gayoba*, bonté; *goči*, homme, *gočoba*, humanité.

Obǧ (R.). Voir *Bǧ*.

Obǧe (Bt.), nid.

Ocuale (Bt.), grenier à paille.

Očkomale (R.), *Oškomale* (At.), mets.

Očxoji (Bt.), peigne.

Odro, *Otro* (Bt.), *Ordo* (At.), vite, vivement; de bonne heure. *Dido odro ren*, c'est trop tôt.

Of, ville des Lazes mahométans.

Ofridi (At.), *Ofrit* (R.), sourcil.

Oǧine (R. Er. 37), avant, devant.

Ojginer (R.), victoire.
Ojġore (Bt.), *Ónjġore* (At.), honte.
Ojumale (Bt.), salière.
Okačxele (P.), derrière. Cf. *Ukačxe*.
Oklim (R.), commerce.
Okomoči (At.), veuve.
Okonva (R.), bataille, combat.
Okori. Voir *Oxori*.
Okosale (Bt. Er. 70), balai.
Okro. (At.), or (mét.). *Okro do gümüši re*, tu es en or et en argent.
Okule (Bt.), *Šikule* (R.), *avec abl.*, après le...
Okurca, *Okurza*. Voir *Oxorja*.
Okvanduta (R.), volontaire, «freiwillig». Rac. *Kuand*, *Rkuand*.
Olağunaši (At.), mastic à mâcher. Rac. *Laġon*.
Oman. Voir *Ġoman*.
Ombri. Voir *Xomuri*.
Ominer (R.), altéré, ayant soif.
Omini (R.), soif.
Omisura (R.), crèche, mangeoire (Arm. *msur*).
Omšolina (At.), fontaine (Rac. *Šol*).
Omtinu (R.), fuite.
Omvri. Voir *Xomuri*.
Ona. Voir *Xona*.
Oni (At. Bt.), suffixe. Ex. *bula*, nuage, *buloni*, nuageux; *šekeri*, sucre, *šekeroni*, sucré; *jumu*, sel, *jumoni*, salé.
Ónjġore (At.). Voir *Ójġore*.
Ónoseli (At.), stupide.
Onsori (R.), «Sieb».
Ontule (Bt. Er. 149), jardin potager.
Onu (R.), «seiend»; *Konu*, «sein». *Him kuaša ham kua daha bji onu* (R.), cette pierre est plus dure que celle-là.

2° Avoir (At.). Prés. *mionun*, *gionun*, etc.

Opatxaps (R.), pouls.
Opi (Bt.). Rac. remplir. Aor. *giopši*; fut. *giopšaminon*; imp. *giopši*; prés. *giopšab*. (R.), n. d'act. *opšapu*; prés. *vopšare*.
Opša (Bt. R.), *ōbša* (Er. 456), plein; vif; (R.), «über».
— *opša tevul* (R.), divers, plusieurs.

Opša (Bt. R.), *opša tusa* (R.), très chaud.
— *opša vakit* (R.), « häufig ».
Or. Voir *Xor.*
Ora (At. Bt.), temps.
Ordo (At. R.), vite, vivement, sans doute.
Órdoši (At.), de bonne heure.
Ore (At.). Voir *Ġoġore.*
Oreksi (R.), « Magen ».
Ormoti. Voir *Ġormoti.*
Oropa (Tr.), « Liebe ».
Oroperi (R.), saint, sacré.
Ortgapu (Er. 304), boucle (cf. *otkapu*).
Ortiki (At. R.), caille.
Oruba (Tr. Er. 127), fleuve.
Orvo (At. P. Bt.), *Ovro* (R. Er. 8), huit.
Orvoneri (At.). *Ovromuš* (R.), *Maorvo* (Bt.), huitième.
Orža (Er. 159), gruau.
Osuri (R.), fille.
Oš (At. R. Bt. Er. 17), *Oši* (P.), cent.
Ošeneri (At.), *Ošmuš* (R.), *Maoša* (Bt.), centième.
Oši. Voir *Oš.*
Oškena (R.), « Mitte, mittler ».
Oškenani-kiti (At.), annulaire (doigt).
Oškeno (At.), dans; le milieu.
Oškomale (At.), *Očkomale* (R.), mets.
Oškuri. Voir *Úškiri.*
Ošmuš (R), *Ošeneri* (At.), *Maoša* (Bt.), centième.
Ošurat (R.), tempe.
Oti (Bt), que; pour que.
Otirtinuši (Bt.), qui fait trembler.
Otqapu. Voir *Otxapu.*
Otreb (R. Er. 172), foyer.
Otro otro (Bt.), vite, vivement, de suite.
Otx (At. Bt. R. Er.), *Otxo* (Er. 4), *Otxu* (P.), quatre.
Otxanöč, etc. Voir *Otxenöč.*
Otxapu (Bt.), *Otqapu* (Er. 160), ceinture.
Otxenéč, *Otxenéš* (At. Bt.), *Otxanöč* (R.), quatre-vingts.

Otxenečdovít, *Otxenešdvít* (At. Bt.), *Otxanöčdouit* (R.), quatre-vingt-dix.

Otxeneri (At.), *Otxumuš* (R.), *Maotxa* (Bt.), quatrième.

Otxo, *Otxu*. Voir *Otx*.

Otxumuš (R.), *Otxeneri* (At.), *Maotxa* (Bt.), quatrième.

Ovro. Voir *Orvo*.

Ovromuš (R.), *Orvoneri* (At.), *Maorvo* (Bt.), huitième.

Oxaparu (R.), mot. Voir *Xabar*.

Oxardčxali (Er. 53), champ.

Oxori (At. Bt. P. R. Er. 171), *Okori* (K. Er.), maison.

Oxorja (Bt. P. Er. 376), *Oxorza* (At.), *Xorza* (R.), *Xorša* (Er. 99), femme (pl. irr. — *lepe*). *Okurca* (K.), *Okurza* (Er. 225), fille.

Oxvalu (R.), toux.

Ozopinuši (Bt.), quelque chose à dire. *Tkobaša ozopinuši lafi migun*, j'ai quelque chose de secret à dire. Rac. *Zop*.

Ö

Öbša (Er. 456). Voir *Opša*.

Öč. Voir *Ečk*.

Öčdovit. Voir *Ečdouit*.

P

P (Bt. R. P.). Rac. faire. Aor. *dopi*; fut. *paminon*; *jarapaminon*, je ferai écrire; *jarapab*, je fais écrire; *kapineri pi*, je me suis dépêché; *kapineri paminon*, etc., je me dépêcherai; (R.), prés. *pare*, *are*; aor., *dopi*, *doi*; imp. *i*; part. prés. *iqums*; n. d'act. *diu*, d'où la racine I ou P. Cf. Rac. *il*, *pil*.

Paču (At.), pied. *Megotroxoy pača*, ton pied serait cassé (T. *pača*).

Paikale (Bt.), homme brave, courageux.

Pala (R.), muet.

Palakar (R.), *Palakur* (Er. 472). Rac. prier. Nom d'act. *opalakuru*, *opalakaru*; prés. *vopalakarare*.

Paluri (R.), flamme.

Pandaneri (R.), « beständig ».

Panda, *Pandati* (At.), toujours.

Pansala (R.), rate.

Papu (R.), grand-père.

Papuli (At.), grand-père, (Bt.), roi.

Par (Bt.). Rac. disperser. Aor. *doúpɔri*; fut. *uparaminon*.

Paramit (Er. 526). Rac. parler. N. d'act. *oparamitu*.

Paraska (Er. 393), *Paraske* (R.), vendredi.

Paraskendra (R. Er. 42), hier.

Parpali (Er. 302), papillon.

Parto (Er. 417), large.

Pati (R.), mil, millet «Hirse».

Pati. Voir *Badi*.

Pavri (At. R.), feuille d'arbre.

Pax. Voir *Bax*.

Pčapare (R.), «Beredsamkeit» (doit être le résultat d'une erreur; c'est une 1re pers. du prés.).

Pečko (At.), cheminée.

Peǧi (At. Bt. R.), très. *Peǧi didi*, très grand (T. *pek*).

Pelaperi (R.), actif.

Peri (Bt.), couleur.

Picari (At. Bt.), charpente.

Piǰi (At. Bt. R. Er. 247), *Pixi* (K.), visage; joue; bouche.

Piǰiši ckari, honte, pudeur (*eau de visage*).

Pil (Bt.). Rac. 1° éteindre. Aor. *mepili*.

2° (Bt.), tuer. Aor. *dopili*; fut. *pilaminon* (Bt.); prés. *pilare* (R.). (Er. 533, R.), ont *il*; *oyilu*, *ilums*. Cf. Rac. *P. I.*

Pimpili (At. Bt. Tr.), *Pinpili*, *pirpili* (Er. 64), barbe.

Pimpiloni (At. Bt.), barbu; (Bt.), roi.

Piperi (At. Er. 268), poivre.

Pipili (R.), «Kern».

Pir? (Bt.). Rac. pleuvoir. *Čüma upirebun*, il va pleuvoir.

Pirinǰi (At. Bt.), riz (T. *pirinǰ*).

Pirpili. Voir *Pimpili*.

Pixi. Voir *Piǰi*.

Platana, nom pr. d'une ville des Lazes chrétiens.

Podia (Bt.), bras, sein.

Pon (Er. 537). Rac. vendre. Aor. *uponi*.

Ponco (At.), barbue (espèce de poisson).

Pópoǰi (Bt.), écume.

Porča (At. Er.), *Borǰa* (R., Er.), *Borxa* (Er. 177), *Porxa* (K.), chemise.

Povari (R. Er. 277), source d'eau (T. *punar, pənar, punġar*).

Prike (R.), « bitter ».

Ps (Bt.). Rac. uriner. Aor. *kodopsi*; fut. *dopsaminon*.

Pseli (Bt.), urine.

Pskibu. Voir *Mskibu*.

Pskua. Voir *Sguali*.

Pšaperi (R.), plein, rempli.

Pširidoni (Er. 310), hirondelle.

Pt, Kt, Xt, Ft (Bt.). Rac. 1° venir. Aor. *komopti*; fut. *moptaminon*; imp. *moxti* (Bt. P.), *komoxti* (Bt.), *mokti* (K.); prés. *komoptab* (Bt.); nom d'act. (Er. 480, 487), *goxtimu*, aller.

2° Monter, sortir (aller en haut, en dehors). Aor. *kagamapti*; fut. *gamaptaminon*.

3° Entrer (aller dedans). Aor. *kamapti*; fut. *kamaptaminon*.

4° Descendre (aller en bas). Aor. *kagepti*; fut. *geptaminon*; *dumani hakeftu*, le brouillard est descendu. (R.), prés. *gyōftare*; aor. *gyōfti*.

5° Se promener (aller çà et là). Aor. *gopti*; fut. *goptaminon*.

6° Avoir honte, se retirer, se cacher. Aor. *kakunapti*; fut. *ukunaptaminon*.

7° Mêler. Aor. *koxoupti*; fut. *koxouptaminon*.

8° *Ma guri momixtu*, je suis fâché, irrité.

Puč (Bt.), jurer. Aor. *dopuči*; fut. *pučaminon*.

Puji (At. Bt. Tr. P. R. Er. 239), vache; bête sauvage.

— *pujiš yaġi* (Er. 86), beurre.

— *puji tcuna* (Er. 215), vache.

Pukiri (At. Bt.), *Purki* (R.) fleur.

Pula (K.). Voir *Bula*.

Pupuli (R.), « Geschwür ».

Purk (R.). Rac. fleurir. N. d'act. *Opurku*; prés. *vipurkare*.

Purki. Voir *Pukiri*.

Purpu (R.), poumon.

Puġundi (At.), bouse (= *Puji-gundi*).

Putoji, Putuji. Voir *Butkuji*.

Putx (Bt.). Rac. voler, s'envoler. Aor. *voputxi*; fut. *voputxaminon*. (Er.) *putxini*.

Pxapare (R.), « Beredsamkeit ».

Pxeni (Er. 77), broche.

Q

Qib. Voir *Gib.*

Qomuri. Voir *Xomuri.*

Qoqore. Voir *Ġoġore.*

Qvali. Voir *Xoali.*

Qvareli cxeni (Er. 368), hongre.

R

R Rac. être (Bt. At.). 1° *Re, ren*, il est; *rti*, tu étais. (Er. 523). *ortiti* = être.

2° (R.), « aufgehen ». N. d'act. *dorinu*; prés. *dovarinare.*

Rato (P.). Voir *Katu.*

Raxna (R.), araignée.

Rd (Bt.). Rac. grandir. Aor. *doirdi*; fut. *doirdaminon*; n. d'act. *irdala.*

2° *Murd* (R.). Rac. « wachsen ». Nom d'act. *murdapu*; prés. *movurdare.*

Rele? (P.), esclave.

Rg (Bt.). Rac. planter. Aor. *kodovorgi;* fut. *kodovorgaminon.*

Rize. Voir *Irize.*

Rkuand (Bt.). Rac. 1° demander, désirer, prier. Aor. *varkuandi*; fut. *varkuandaminon.* (Er. 472, 544), *orkvandinu.* (R.), *Kuand.* Nom d'act. *okuandu*, *okuandinu*; prés. *vikuandare.*

2° Mendier. Aor. *virkuandi*; fut. *virkuandaminon.*

Rokseyd (Bt.). Rac. s'embarrasser, se confondre. Aor. *rokseydi*; fut. *rokseydaminon.*

Rosi (At. Bt.), doux, savoureux; d'une bonne façon.

S

Sabatandi (R.), mercredi.

Sabaton (R.), *sabatoni* (Er. 394), samedi.

Sačxa (Er. 392), *Čačxa* (R.), jeudi.

Sad (R.). Rac. regarder. N. d'act. *osadu*; prés. *vsadare*; imp. *sadi.*

Sadums (R.), regard.

Saġani (At.), *saġra* (R.), assiette (T. *sahan*).

Sale (R.), en bas, sous.

Saleni (R.), au-dessous de...

Sana (R.), année; âge. Voir *Cana*.

Sana aġani (R.), « Neujahr ».

Sanas (R.), l'année prochaine.

Sando. Voir *Saymendo*.

Saneri (R.), vieux.

Sapu (R.), mousse.

Sargana (At.), anguille.

Saymendo, *sando* (Er. 457), vrai.

Sel (R.). Rac. se lever. Nom d'act. *moselu*; prés. *moviselare*; imp. *noiseli*.

Seri (At. Bt. R. Er. 250), nuit; soir.

Seriši (At. Bt. R.), nuptial.

Sguáli (At.), *Skuá* (At. Bt. R.), *Šua*[*ren*] (Tr.), *Bskua* (R.), *Pskua* (Er. 449), beau, joli.

Si (P.), si, quand.

Si, *Sin* (At. Bt. K. X. R. P. Er. 21), toi, tu.

Sifteri (At.), faucon.

Sija (R.), fiancé.

Sika. Voir *Cika*.

Sikiri, fils (Er. 347).

Simin (Bt.). Rac. écouter, entendre, obéir. Aor. *visimini*; fut. *visiminaminon*; prés. *visiminab*; nom d'act. *visiminua*. (Er. 488), *vsiminu*.

Sin. Voir *Si*.

Sindeki. Voir *Żendeki*.

Sipon (Bt.). Rac. penser. Aor. *vimsiponi*; fut. *vimsiponaminon*.

Sipri. Voir *Cipuri*.

Sirt (R.), vallée; *Sirti* (P.), « top of the hill ».

Sisila (R.). Voir *Žižila*.

Sitipo (R.), aigre.

Siyaki (At.), turbot, rhombe.

Siyas (R.), « kürzlich ».

Skafind (R.), « Trog ».

Skalati (Bt.), drap.

Skani (Bt. P. At. R.), *Škani* (R.), ton, ta, tes.

Skembé (At. Bt.), intestins, entrailles (T. *iškembé*).

Skeri. Voir *Skueri*.

Skilimuntri (At.), nèfle.

Skir (Bt.). Rac. 1° éteindre. Aor. *hamiyoskiri*; fut. *hamiyoskiraminon*.

2° S'évanouir. Aor. *hameskiru*.

Sku (Bt.), Rac. pondre. Aor. *kogepskui*; fut. *gepskuaminon*.

Skua. Voir *Sguáli*.

Skud (R.). Rac rester. N. d'act. *doskudu*; prés. *dobskudare*; imp. *doskudi*.

Skueri (At.), *Skeri* (R. Er. 183), cerf.

Skurafi (Bt.), rasoir.

So (At. Bt. Er. 40), où (wohin).

So (R.), cette année.

Sojaman (R.), cordonnier.

Sola (Bt.), d'où. *Si sola mulu?* d'où viens-tu?

Sole (Bt.), où (wohin).

Som (Er. 39), d'où.

Somušis (R.), vers.

Sora (At.), lèpre.

So[*ren*] (Er. 38), où (wo).

Sotkorč (Er. 485). Rac. nourrir, donner à manger. Nom d'act. *sotkorčnu*.

Ster (Er. 530). Rac. 1° pousser. Nom d'act. *osteramu*.

2° (Er. 532), danser. Nom d'act. *osteramu*.

Stib (Er. 520). Rac. se taire. *Dostibi*, *dostibinu*.

Stim (K.), lui, il, elle.

Stol (Bt.). Rac. jeter, lancer. Aor. *vistoli*; fut. *vistolaminon*; imp. *istoli*; prés. *vistolab*; nom d'act. *vistolama*.

Stueli (Bt.), automne.

Sueli (Bt.), chanvre préparé.

Sugatuti. Voir *Zugatuti*.

Sufi (At.), lierre.

Sum. Voir *Šum*.

Suri (At. Bt. Er. 174), troupe, troupeau (T. *sürü*).

Sürmene, ville des Lazes mahométans.

Sv (Er. 545, R.). Rac. traîner. Nom d'act. *mesvalu*; prés. *mevsvare*; imp. *nüsvi*.

Svar (Bt.). Rac. ranger. Aor. *dobsvari*; fut. *svaraminon* (T. *sıra*, rang).

Sxali. Voir *Cxuli*.

Sxeni. Voir *Cxeni*.

Sxindi (R.), « Schnauze ». *Kenji sxindi*, « Schnabel ».

Sxukumi (R.), gravier (T. *səkə kum*, sable dur).

Sxuli (R.). Voir *Cxuli*.

Š

Š (Bt.). Rac. délivrer. Aor. *kamovomšletini*; fut. *movomšletinaminon*; (Er. 465), *mešlitapu*, délivrer. Voir *Ju*.

Šamodgoma (Er. 180), automne.

Šampuri (Er. 77, 274), broche, pique, lance (Arm. *šamphur*).

Šaveri (At.), sale.

Šekeri (At. Bt.), *Šekari* (Er. 409), sucre.

Šekeroni (At. Bt.), sucré.

Šeni (At. Bt. R.), *avec gén.* pour.

Šikule. Voir *Okule*.

Šile (R.), en haut.

Šileni (R.), au-dessus.

Šilidón (R.), hirondelle.

Šilya (At. Bt. R. Er. 19), *Uitoš* (At. Bt.), mille.

Šin (At.), se rappeler. *Panda kogišinare*, je me rappellerai toujours de toi.

Šineri (R.), distingué.

Šir (Bt.). Rac. user. Aor. *dobširi*; fut. *širaminon*. V. passif, aor. *dumaširu*.

Šira (Bt. R. Er. 386), veuve.

Širi (Tr.), fils.

Šiši (Er. 57), crainte.

Šiši (Er. 342), autruche.

Šk. Voir *Čk*.

Ška (At. P.), reins, lombes; (R.), « Rückgrad ».

Škaguri (Bt.), *avec gén.* au milieu de.

Škala (R.), « mit ».

Škani. Voir *Skani*.

Škini. Voir *Čkimi*.

Škini. Voir *Čkini*.

Škit. Voir *Škuyt*.

Škitmuš. Voir *Škuyteneri.*

Škorini (R.), « hungerig ». *Iškorini* (R. Er.), *miškironi* (Er. 192), faim.

Škoros (At. Bt.), affamé.

Šku. Voir *Čkin.*

Šku (Bt.). Rac. 1° avaler. Aor. *givaškui*; fut. *givaškuaminon.*

2° « Essen » (R.). Voir *Čkom.*

3° S'approcher (R.). Nom d'act. *oškuletinu*; prés. *voškuletinare.* Cf. *ju.*

4° (Er. 465), délivrer. Nom d'act. *meškvala.*

Škuid (Bt.). Rac. s'étouffer, se noyer. Aor. *doiškuidi*; fut. *viškuidaminon.*

Škuni. Voir *Čkini.*

Škur (Bt.). Rac. 1° craindre, avoir peur. Aor. *maškurino*; fut. *maškurinasun.* Nom d'act. (Er. 481), *škurinapa.*

2° Menacer (R.). Nom d'act. *oškurinu*; prés. *voškurinare.*

Škurina (R. Er. 57), crainte.

Škurineri (Bt. R.), peureux.

Škuyt (At. Bt.), *Škit* (R. P. Er.), *Škviti* (Er. 7), sept.

Skuyteneri (At.), *Škitmuš* (R.), *Manškuyta* (Bt.), septième.

Škviti. Voir *Škuyt.*

Šn (Er. 521), être debout? Nom d'act. *dodšnapu.*

Šol (Bt.) Rac. mouiller. Aor. *dovošoli*; fut. *vošolaminon*; nom d'act. *šolapa.*

Šoleri (Bt.), mouillé; (Er. 443), humide.

Šon (R. Er. 493), espérer. Nom d'act. *mešonu*; prés. *memašonem.*

Šu (Bt.), humide.

Šu (Bt.). Rac. 1° Boire. Aor. *kobšui*; fut. *bšuaminon*; imp. *šui*, *košui*; prés. *bšub*, *kobšub*; (Er. 535) nom d'act. *ošumu*, *švala.*

2° Filer, tresser. Aor. *dobšui*; fut. *bšuaminon*; imp. *dušui.* (Er. 531), nom d'act. *ošumala*, *švala.* 540, *ošumuši*, à tisser.

Šua[ren] (Tr.). Voir *Sguáli.*

Šuka (At. Bt.), concombre.

Šul (Er. 477). Rac. se souvenir. *Komišuls*, je me souviens.

Šum (At. Bt.), *Jum* (R.), *Žum* (Er. 3), *Sum* (Er. P.), trois.

Šum (R.). Rac. « berauschen ». Voir *Šu* 1. Nom d'act. *ošumu*; prés. *višumare.*

Šumenéč, *Šumenéš* (At. Bt.), *Jumenöč* (R.), soixante.

Šumenečduít, *Šumenešdovít* (At. Bt.), *Jumenočdouit* (R.), soixante-dix.

Šumeneri (At.), *Jummuš* (R.), *Mašuma* (Bt.), troisième.

Šumeneri-kiti (At.), médius.

Šumeri (R.), ivre.

Šur (Bt.). Rac. sentir l'odeur. Aor. *miašuri*; fut. *miašuraminon*.

Šura (Bt.), odeur.

Šuri (At. K. R.), âme, vie, souffle.

Šuri gontams (R.), odoriférant.

Šuroni (At.), chèvre.

Šuronitikani (At.), chevreau.

Šüroni (R.), « Busentasche ».

Švel (Er. R.), aider, secourir; prés. *mevušvelare*; aor. *mevušveli*; imp. *nüšveli*. Nom d'act. (Er. 402), *meišvelapu*, *ošvelu*.

T

T (Bt.). Rac. 1° être. *Tas*, soit!

2° Aller mieux, s'améliorer. *Taroni gagetlasunon*, le temps ira mieux.

3° Sentir, flairer. (R.) donne *gont*. Nom d'act. *gontumu*; prés. *gomtare*; prt. *gontams*.

4° (R.), arriver. Nom d'act. *etapu*; prés. *evotare*.

5° (R.), rencontrer. Nom d'act. *etapumu*; prés. *evotapare*.

Tagani (At.), poêle

Takuri. Voir *Tacxiri*.

Talaxi. Voir *Dalaxi*.

Tan (Bt.). Rac. 1° briller. *Tanun*, il brille.

2° Faire des éclairs. *Kapineri kapineri gontanups*, il fait des éclairs continuellement.

3° *Dotanu* (At.), matin, aurore. T. *tang*, même sg.

Tani (At.), petit lait (arm. *Than*).

Taroni (Bt.), air, climat, temps. *Taroni dido ǧini ren*, il fait très froid. *Aya mu badi taroni*, quel sale temps!

Tas (Bt.). Rac. semer. Aor. *dobtasi*; fut. *btasaminon*; imp. *dotasi*.

Tasi (R.), semence.

Taxiri. Voir *Dacxiri*.

Taveri (R.), orvet.

Tax (Bt.). Rac. 1° donner des coups de pied. Aor. *meuntxi*; fut. *meuntaxaminon*.

2° Moudre (Er. 505), *btaxat*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

3° Fendre (Er. 525), *otaxu*.

4° « brechen » (R.). Nom d'act. *metaxu*; prés. *mebtaxare*; imp. *metaxi*.

5° Tomber (Er. 481). N. d'act. *gentxapu*.

Tca. Voir *Mža*.

Tcana. Voir *Cana*.

Tcindi. Voir *Čxindi*.

Tcineki. Voir *Żendeki*.

Tcoxle. Voir *Cóxule*.

Tcqari. Voir *Ckari*.

Tcuna (Er. 191), chienne.

Tcuna-cxeni (Er. 346), jument.

Tčindi. Voir *Čxindi*.

Te (Bt.), lumière.

Tebi (R.), « Rinde; Haut ». Voir *Tkebi*.

Teli (Bt.), *bteli* (R.), tout.

Teni (R.), « Feuchtigkeit ».

Tere (Bt.), *Teri* (At.), comme, semblable à. *Skanis teri sguálina*, belle comme toi.

Tere (R.), *avec gen.* ensemble, avec. Cf. *Te*, suffixe d'instrumental.

Tġ (Bt.). Rac. 1° fouler, presser (avec le pied, etc.). Aor. *gebtġi*; fut. *gebtġaminon*.

2° Monter l'horloge. Aor. *kodobtġi*; fut. *dobtġaminon*.

3° Envelopper, entourer. Aor. *votġi*; fut. *votġaminon*.

4° S'embrasser, se coller, etc. Aor. *komobtġi*; fut. *komobtġaminon*.

5° S'arrêter, être debout. *Saatičkimi godotġine ren*, *godotġitu*, ma montre est arrêtée. (Er. 527), *didginu*.

Tgebi. Voir *Tkebi*.

Tġa (Bt.), jour.

Tġaeli (Bt.), la journée; midi.

Ti (At. Bt. Tr. K. P. R. Er. 209), tête.

Ti (At. Bt.), encore, aussi. *Ma ti skankala*, moi aussi avec toi.

Ti (Bt.), *mti* (Er. 217), pou.

Tiali. Voir *Xoali*.

Tib (Bt.). Rac. chauffer. Aor. *dovotibi*; fut. *votibaminon*.

Tiba. Voir *Diba*.

Tibu (Bt.), tiède.

Tičunču (At.), la tête nue.

Tikani (At. Bt. Tr.), petit d'un animal; agneau.
Tiki (R.), goutte.
Tilane (R.), vrai, certain.
Tip (Er. 504). Rac. faucher. N. d'act. *tipala*.
Tipi (Er. 156), herbe. *Xomula tipi* (181), foin.
Tirĝón (R.), tourterelle.
Tiri (Bt.), le père de la femme (beau-père).
Tirt (Bt.). Rac. trembler. Aor. *matirtinu*; fut. *btirtinaminon*.
Tišidudi (At. Bt.), sommet de la tête.
Titxu (Bt.), plat.
Tiyetvali (At.), bonnet de femme laze.
Tka (Bt.), herbe.
Tkebi (Bt.), *Tebi* (R.), *Tgebi* (Er. 115-117, 218), *Kebi* (Tr.), peau, cuir.
Tkir (Bt.). Rac. changer. Aor. *dovuktiri*; fut. *vutkiraminon*.
Tkóbaša (Bt.), *Tobaša* (R.), secret. *Tkóbaša ozopinuši lafi miĝun* (Bt.), j'ai quelque chose de secret à dire.
Tkoč. Voir *Toč*.
Tkom (Er. 516). Rac. tirer (schiessen). Nom d'act. *otkomalu*.
Tku (Bt.). Rac. 1° dire, chanter. Aor. *btkui*; fut. *btkuaminon*.
2° (R.), ordonner; prés. *btkuare*; imp. *btkui*.
Tkua (At. Bt. P. R.), *Tkuan* (At. Bt.), *Tqua*, *tqvan* (Er. 25), vous.
Tkuani (At. Bt. R.), votre, vos.
Tkueri (P.), marié. *Jumadičkimiši berre gamatkueri ren hemuš daša*, « the son of my uncle is married to his sister ». Cf. *Txu*.
Toba (R.), lac.
Tobaša. Voir *Tkobaša*.
Toč, *Tkoč* (Er. 542), jeter. Nom d'act. *metočala*, *etkočala*.
Toki (At. Bt.), corde.
Tokšari. Voir *Tuksali*.
Toli (At. Bt. K. X. Tr. P.R. Er. 61), œil.
Toličilami (At.), larme.
Toligoncumeri, *Tolikonsumer*. Voir *Torgomckimeri*.
Tolikamsami, *Kamsami*, (R.), cil.
Tolikonsumeri. Voir *Torgomckimeri*.
Toma (At. Bt. K. X. P. R. Er. 161), cheveu; plume d'oiseau.
Tomalari (R.), chevelu.
Tomoni (At. Bt.), chevelu, rempli de plumes.

Ton (Bt.). Rac. être enfoncé dans l'eau, dans la boue, etc. Aor. *givantoni;* fut. *givantonaminon.*

Tongoro (At.), sonnette de vache, etc.

Topri (R.), *Topuri* (Bt. Tr.), miel.

Topuriši lukuna (Bt. Er. 336), cire.

Tor (R.). Rac. monter. N. d'act. *otoru*; prés. *btorare*; imp. *tori.*

Torgomckimeri (Bt.), *Toligoncumeri* (Bt.), *Tolikonsumer* (R.), adroit, habile, discret.

Tori. Voir *Türi.*

Toroči (Bt.), colombe; pigeon.

Tqua, Tqvan. Voir *Tkua.*

Trabuzan, la capitale du Lazistan : Trébizonde.

Trak (Bt.). Rac. couvrir, cacher. Aor. *dobtraki*; fut. *dobtrakaminon.*

Tráuda (Bt. At.), chanson.

Trmon (At.), aliment préparé avec le suc de raisin.

Troni (Bt.), *Tropi*? (Er. 344), chaise.

Trox (At.) se casser. Aor? *megotroxoy.*

Truc (Bt.). Rac. se démolir, tomber en ruines; prés. *trucab.*

Ttuže. Voir *Tude.*

Tu (R.), «Spanne».

Tu (Bt.), neiger. *Otro otro türim tups, tuasunon*, il neige, il neigera continuellement.

Tubaǧun (R.), suffisant.

Tubi (R.), jumeau, jumelle.

Tude, Tudele (At. P. Bt.), *Ttuže* (Er. 35), *avec gén.*, au-dessous, sous, en bas.

Tuei (Bt.), cendre.

Tugi (Bt. R. Er. 232), *Mtugi* (Er.), souris. *Didim tugi*, rat.

Tuksali (R. Er. 76), *Tokšari* (Er. 76), arc.

Tulca (Tr.), chaud.

Tura (Er. 297), chacal.

Turi. Voir *Türi.*

Turi (R.), sauvage.

Tusa (R.), chaud.

Tuta (At. Bt. P. R. Er. 241, 242), lune; mois.

Tútaste (Bt. R.), la lumière de la lune; au clair de la lune.

Tutašxa (Er. 389), lundi.

Tuti (At. Bt. R. Er. 63), ours.

Tuti putoǰi (At.), *Tuti putuǰi* (R.), *Tuti butkuǰi* (Bt.), bourdon.

Tutǰari? (Er. 179), poule.

Tutuli (R.), jambe.

Tutx (R.), « lose ».

Tūri (At.), *Turi* (Tr.), *Tori* (R.), *Tviri* (Er. 305), neige. *Türim tups*, *tūri mulun*, il neige.

Tv (R.). Rac. « legen ». N. d'act. *dotvalu*; prés. *dobtvare*.

Tvas (At.), éclater, crever. *Guri mitvasun*, mon cœur a éclaté. *Si gitvásasen guri*, ton cœur éclate.

Tvali. Voir *Xoali*.

Tx. Voir *Tax*.

Txa (Bt. Er. 405, 407), chèvre, bouc.

Txiri (Bt.), noisette.

Txor (Er. 466). Rac. arroser. N. d'act. *ontxoru*.

Txu (Bt.). Rac. marier. Aor. *kagovontxui*; fut. *kagovontxuaminon*.

U

U, *un* (At. Bt.), préfixe de négation.

Uba (At. R.), sein.

Učа (Bt. X. R. Er. 450), *Uša* (Tr.), noir; laid, vilain.

Učġiši (P.), mieux; *iris učġin*, meilleur.

Út (At. Bt. R.), *Vit* (P. Er. 10), dix.

Uiteneri (At.), *Uitmuš* (R.), *Mavita* (Bt.), dixième.

Uitoš (At. Bt.), *Šilya* (At. Bt. R. Er. 19), mille.

Uǰi. Voir *Ġuǰi*.

Uǰili (R.), pot.

Ukačxe (At. Bt.), *Ukačxa* (R.), *avec gén.*, derrière; *avec abl.*, après.

Ukačxineri (R.), dernier.

Ukúdele (At.), sans queue.

Un. Voir *U*.

Unǰaru (At.), non écrit.

Unǰire (At. R.), qui ne s'endort pas; vigilant; sans dormir.

Unǰumeli (Bt.), sans sel.

Unškuri (At.), sans peur.

Upere (R.), flétri, fané.

Upi (R.), *Upigi* (Bt.), sueur. *Upigi mo xups*, ma sueur coule. *Ma dido upigemčin*, je sue trop.

Uri. Voir *Ġuri*.

Urt (Bt.). Rac. distribuer. Aor. *dourti*; fut. *urtaminon*.

Urzeni. Voir *Ġurjeni*.

Uša. Voir *Učа*.

Uškiri (Bt. Er.), *Oškuri* (R. Er. 58), pomme.

Uva (R.), datte.

Uxuene (Bt.), enceinte; pleine.

Uži. Voir *Ġuji*.

V

Va (R.). Voir *Ġuá*.

Vačg ou *Čg?* (Bt.). Rac. commencer. Aor. *kogivaċgi;* fut. *givaċgaminon*.

Vag (Bt.). Rac. s'habituer. Aor. *kogivagi*; fut. *givagaminon*.

Vali. Voir *Xoali*.

Vamikoren (R.), éloignement.

Vamiškurduša (R.), soudain.

Vanč (Bt.). Rac. 1° S'approcher. Aor. *komivanči*; fut. *mivančaminon*.

2° Se retirer. Aor. *kagonuvanči*; fut. *ugonuvančaminon*.

3° Se méfier, se garder. Aor. *kakonuvančeni*; fut. *ukonuvančenaminon*.

Var (Bt. At. P. R. Er. 47), non, ne.

Var čileri (Bt. At.), non marié.

Var jareli (At. Bt.), non écrit.

Var onu (R.), absent. *Yasak var onu*, « erlaubt ».

Vat (Bt.). Rac. tomber. Aor. *givati*; fut. *givataminon*.

Vela (Bt.), sangsue.

Vice, ville des Lazes mahométans.

Vilari (R.), lin.

Vimxona (Bt.), espèce d'herbe (T. *eyrelti*).

Vit. Voir *Uit*.

Vixelum (R.), joie.

Vog (Bt.). Rac. gagner. Aor. *komovogi*; fut. *movogaminon*.

Vorsi (R.), « gut, angenehm, lieblich ». *Vorsi gza*, un bon chemin.

X

Xa, comme, pareil, semblable. *Babačkimiša xa* (R.), « verdienstlich (wie mein Water) »; *hamušaxa* (R.), *homušaxo* (Er. 48), ainsi.

Xa. Voir *A*.

Xabar (Bt.), parler, donner des nouvelles; *Xapar* (R.), parler. N. d'act. *oxaparu*; prés. *vixaparare*; imp. *ixapari* (T. *Xaber*, *Xabar*). *Dido bxapare* (R.), « laut ».

Xabari (Bt.), *Xaberi* (At.), nouvelle. *Xaberi kogičopi* (At.), j'ai pris de tes nouvelles.

Xačg (Bt.). Rac. 1° creuser. Aor. *dobxačgi*; fut. *xačgaminon*; prés. *xačgups*; pp., *xačgeri*. (R.), pp. *xaškeri*; n. d'act. *oxašku*; prés. *bxaškare*; imp. *xaški*.

2° Herser (Er. 476), *pxačkat*.

Xaguri. Voir *Xejguri*.

Xale (R.), degré.

Xami (At. Bt. R. Er. 236), *Kami* (K.), *Komi* (X.), un couteau neuf.

Xamia (R.), bain.

Xamnela (Bt.), maladie.

Xamneli (Bt.), malade.

Xamsi (At. Bt.), melette; poisson très estimé chez les Lazes (T. *xamsi*).

Xamsi, nom pr. d'un village laze.

Xančali (At.), aisselle; *Xanjali* (R.), bras.

Xapar. Voir *Xabar*.

Xap (Bt.). Rac. atteler. Aor. *voxapini*; fut. *voxapinaminon*.

Xarai (At. R.), visage; joue.

Xarj (Bt.). Rac. dépenser. Aor. *dobxarji*; fut. *bxarjaminon* (T. *xarj*).

Xašk. Voir *Xačg*.

Xaškakali. Voir *Xojgagali*.

Xaškeri (R.), *Xačgeri* (Bt.), creusé.

Xavi (R.). mauvais. *Xavi gza*, mauvais chemin.

Xaz (Bt.). Rac. tracer. Aor. *dobxazini*; fut. *bxazinaminon*.

Xc (Bt.), Rac. se gâter, pourrir. Aor. *dobxci*; fut. *xcaminon*; prés. *xcun*. (R.) *Ks*; n. d'act. *oksinu*; prés. *bksare*.

Xcaperi (Bt.), pp. pourri, gâté.

Xče. Voir *Če.*

Xčeja (Bt. Er. 73), bouleau.

Xčini (Er. 158, 412), vieille (s. et adj.).

Xe (At. Bt. P. Er. 273, 169), *Čeh* (R. Er.), *Xeb* (X. Er. 169), *Ke* (K. Tr.), main, bras, manche, patte.

Xed (At. Bt.). Rac. 1° s'asseoir. Aor. *kodobxedi*; fut. *dobxedaminon*. (R.) prés. *dobxadare*; imp. (R. P.) *doxedi.*

2° S'asseoir à côté de, se réfugier. Aor. *koylauxedi*; fut. *koylauxedaminon*; prés. *koylauxedab.*

3° (R.), «reiten»; prés. *gyebxedare*; imp. *gyexedi.*

Xejguri (Bt.), *Xaguri* (R.), paume. Cf. *Xe*, *Xiji*, *Guri.*

Xekiti (At. Bt.), doigt de la main.

Xel (R.). Rac. «erfreuen». N. d'act. *oxelu*; prés. *vixelare*; imp. *ixeli.*

Xelajiji (Bt.), aisselle.

Xeleri (R.), «erfreut».

Xeši (Er. 141), gerbe.

Xetabu (At.), paume.

Xiji (R.), poing. Cf. *Xe*, *Xejguri.*

Xin (R. Er. 463, 471). Rac. faire. Nom d'act. *dulia oxinapu*, travailler; *guli oxinapu*, plier. (R.), prés. *voxinapare*; imp. *oxinapi. voxinapi.*

Xinji (Bt. R. Er. 79), pont.

Xir (Bt.). Rac. voler, dérober. Aor. *kameixiri*; fut. *meixiraminon*; nom d'act. (Er. 528), *mexirapu.*

Xirimi (Tr.), sable.

Xmar (R.). Rac. «benutzen». N. d'act. *oxmaru*; prés. *voxmarare*; imp. *oxmari.*

Xnaperi (R.), mûr. Rac. *Xin*; cf. *doxopume*, *dixopume*; rac. *Xop.*

Xoali (Bt.), *Xuali* (At.), *Kvali*, *Vali* (R.), *Qvali*, *Vali*, *Tiali* (Er. 199), *Tvali* (X.), fromage.

Xoc (Bt.). Rac. éplucher. Aor. *dobxoci*; fut. *xocaminon.*

Xod (Bt.), Rac. 1° faire, accomplir. Aor. *voxodi*; fut. *voxodaminon*; imp. *oxodi*; prés. *dovoxodab*, *voxodab. Dua voxodi*, etc., prier.

2° Faire coït. Aor. *dobxodi*; fut. *bxodaminon*; imp. *doxodi.*

Xodura (Bt.), pédéraste.

Xoduroba (Bt.), pédérastie.

Xójgagali (At. Bt.), *Xaškakali* (Er. 163), *Horšakali* (Er. R.), grêle.

Xoji (Bt. R. P. Er. 85, 259), *Xoži* (Er. 259), bœuf, taureau.

Xol (Bt.), *Xul* (R.). Rac. s'approcher. Aor. *duxoli*; n. d'act. *mexulapu*; prés. *mevaxulare*; imp. *naxuli*.

Xolo (At.), en arrière; de nouveau. *Xolo govikti*, je me suis retourné.

Xolo, *Xolos* (Bt. P.), *avec dat.* près de.

Xolura (R.), lézard.

Xom (R.). Rac. sécher. N. d'act. *oxominu*; prés. *dovoxominare*.

Xomola (R.), sec; terre ferme.

Xomula (Bt.), grand, gros.

Xomula (Bt. Er. 455), *Xomola* (R.), sec. *Xomula tipi* (Er. 181), foin.

Xomura, nom pr. d'un village laze.

Xomuri (Bt.), *Qomuri* (Er.), *Ombri* (R. Er.), *Omvri* (Er. 271), prune.

Xon (Bt.) Rac. 1° se réfugier. Nom d'act. *ilaxonua*.

2° Enterrer. Aor. *komišovoxoni*; fut. *mišovoxonaminon*; nom d'act. *mišoxonapa*.

3° (Er. 503), faire. Nom d'act. *oxonanu*, *oxvenu*. Voir *Xin*.

4° S'asseoir. (At.), *ar bozo koxen*, une fille est assise. (Er. 524), *doxunu*. (R.), n. d'act. *gyexonu*, «reiten»; *doxunu*, s'asseoir.

Xona (At.), *Ona* (R. Er. 53), *Ǵona* (Bt.) champ, ferme.

Xond (R.). Rac. vivre. N. d'act. *mexondu*; prés. *mevoxondare*.

Xop (Bt.), faire. Fut. *xopumaminon*; nom d'act. *xopuma*; pp. *doxopume*.

Xope (At. Bt. R. Er. 288), rame de bateau; pelle.

Xope, ville du Lazistan, près de *Vice*.

Xor (Bt.). Rac. 1° *ǯur saatiša xut degegé oxoreps*, il est 2 heures moins 5.

2° (Bt.), jouer. Aor. *bxoroni*; fut. *bxoronaminon*.

3° Danser. (Er. 532). N. d'act. *oxoronu*.

4° (Bt.), aimer. Aor. *xoropu*; fut. *xoropasun*. (R.), *Or*. N. d'act. *oropu*; prés. *maporum*; imp. *ori*.

Xosk (R.). Rac. «auslösen». N. d'act. *mexoskinu*; prés. *mevoxoskinare*; imp. *noxoskini*.

Xorcca (At. Bt.), *Xorts* (R.), viande.

Xorza, *Xorsa*. Voir *Oxorǯa*.

Xrak (Er. 473). Rac. rôtir. *Dixraku*.

Xrock (Bt.). Rac. mourir, crever (avec mépris). Aor. *dobxrocki*; fut. *xrockaminon*.

Xt. Voir *Pt.*

Xu (Bt. Er. 523). Rac. 1° être, devenir. Aor. *vixui*; fut. *vixuaminon*; imp. *ixui*. *Ġini ma xui*, j'ai froid. *Ar saati dixu oti*, voilà une heure que... *Ikven*, il devient. *Ma maxvenen borti* (P.), « I may be. »

2° Verser. Aor. *mebxui*; fut. *mebxuaminon*; nom d'act. *xumala*.

3° Couler. *Upigi moxups*, ma sueur coule.

4° (R.), enterrer. N. d'act. *doxvalu*; prés. *dovoxvare*; imp. *doxvi*.

5° (Er. 539), laver. *Onaxu*, *onaxču*, *onaxvapu*. (R.), nom d'act. *onaxu*; prés. *nabxvare*.

Xuac (Bt.). Rac. rencontrer. Aor. *komobxuaci*; fut. *xuacaminon*. *xuacaginon*, etc.

Xuaji (Bt.), aine.

Xuala (At. Bt. R.), seul; au moins, du moins.

Xuali. Voir *Xoali*.

Xudkuac? (P.). Rac. courir. Imp. *oxudkuacini*.

Xuec (Bt. Er. 472). Rac. prier. Aor. *voxueci*; fut. *voxuecaminon*; prés. *voxuecab*; nom d'act. *voxuecinua*. (Er.), *oxvecinu*.

Xul. Voir *Xol*.

Xumyari (R.), « sandig » (T. *Xum*, sable).

Xun (Bt.). Rac. cacher, garder. Aor. *xuni*; fut. *xunaminon*.

Xur (Bt.). Rac. crier. Aor. *dovixuri*; fut. *vixuraminon*; imp. *dixuri*; prés. *bxurab*, *doixurab*; nom d'act. *xurava*.

Xut (At. Bt. P. R. Er. 5), cinq.

Xutali (R. Er. 269), flèche.

Xuteneri (At.), *Xutmuš* (R.), *Maxuta* (Bt.), cinquième.

Xvil (R. 461). Rac. estimer. Nom d'act. *axvilu*.

Xvat (R.). Rac. mordre. Nom d'act. *mexvatinu*; prés. *mevoxvatare*; pp. *mexvateri*; imp. *noxvati*.

Y

Ya (R. Er. 38), où (« wo »).

Yaġi (At. Bt.), huile (T. *yaġ*).

Yamči (At. Bt. Er. 229), pardessus laze sans col.

Yamura, ville des Lazes mahométans.

Yan (Bt.). Rac. rester tard; *dido gamyantu*, je suis resté tard.

Yani (At. Bt.), *avec gén.* à côté de.
Yano (Bt.), tard. *Dido yano ren*, il est trop tard.
Yazi (At. Bt. Er. 322), l'été (T. *yaz*).
Yemarti (At.), après l'après-demain; dans trois jours.
Yendrani (R. Er. 44), demain.
Yeri (At. Bt.), place, lieu (T. *yer*).
Yešili (At. Bt. Er. 415, 430), vert; bleu (T. *yešil*, vert).
Yext (Bt.). Rac. paraître (pour le soleil). Aor. *yexti*; fut. *yextaminon*. *Acim žora yextasunon*, le soleil va paraître.
Yindr (R.). Rac. «kaufen». N. d'act. *oyindru*; prés. *viyindrare*; imp. *iyindri*; gér. *iyindrido*.
Yoman (Er. 42), hier.
Yoxo (R.), nom.
Yoxoni (dial. de Xope), renommé.

Z

Zaa. Voir *Ċa*.
Zal (R.). Rac. aller. Prés. *vizalare*; aor. *vizali*; imp. *izali*; (P.), *tkzale*.
Zalva. Voir *Jalva*.
Zalvanana (R.), nourrice.
Zašxa (Er. 395), *Bjačxa* (R.), dimanche.
Zd (Bt.). Rac. 1° fermer. Aor. *mobzdi*; fut. *mobzdaminon*; pp. *mozdineri*. *Ča skuyt tġa ren mozdimeri ren*, il y a sept jours que le ciel est chargé.
2° Serrer. Aor. *ouzdi*; fut. *ouzdaminon*.
3° Garder. (R.), n. d'act. *ezdumu*; prés. *ebzdare*; imp. *ezdi*.
Zengini (At. Bt.), riche (T. *zengin*).
Zenginoba (At. Bt.), richesse.
Zerdoval (R.), blaireau. (T. *zerdeva*).
Zesku (At. R. Er. 54), aigle.
Zevle (At.), lanière pour fixer les branches du joug.
Zġana, nom pr. de la chaîne des montagnes au sud du Lazistan.
Zġaperi (R.), «satt». Voir *Žġ*.
Zib. Voir *Gib*.
Zibili (At. Bt.), ordure (T. *zibil*).
Zipa (R.), nombril.
Zir. Voir *Žir*.

Zim (Bt.). Rac. mesurer. Aor. *dobzimi*; fut. *zimaminon*. Nom d'act. *ozimu*. (Er. 506).

Zin (R.). Rac. «schwellen». Nom d'act. *monzinu*; prés. *movunzinare*.

Zit (R.), ordonner. Nom d'act. *ozitu*; pp. *zitineri*.

Zmi (Er. 533). Rac. tuer. *Dozmidu*.

Zob (R.). Rac. suspendre. Nom d'act. *kozobumu*; prés. *kozoobare*; imp. *kozobi*.

Zobx (R.), Rac. construire. N. d'act. *ozobxu*; prés. *bzobxare*.

Zop (Bt.). Rac. parler, dire; prés. *bzopon*; nom d'act. *zopini*. *Ozopinuši*, quelque chose à dire, à parler.

Zuġa (At. Bt. R. Er. 233), *Cuga* (K.), mer.

Zuġatuti (At. Bt.), *Suġatuti* (R.), ours de mer.

Zulu (R.). Voir *Žulu*.

Zuna (R.), mal (subst.).

Zura (P.), jument. *Zura mskueri*, «a female deer».

Ž

Žabu. Voir *J̌vabu*.

Žari (Bt.), aigre, acide (arm. dial. *žur*).

Žd (Bt.). Rac. tirer. Aor. *kamoiždi*; fut. *moiždaminon*.

Žin (Bt. P. Er. 33), 1° *Avec gén.* au-dessus, en haut. *Oxoriš žin*, au-dessus de la maison.

2° *Avec abl.* plus haut. *Oxorišen žin*, plus haut que la maison.

Žoli (Bt.), mûre.

Žólišǰa (Bt.), mûrier.

Žum. Voir *Šum*.

Žuma. Voir *J̌uma*.

Žora (Bt.), *Mžora* (Bt. P. R.), *J̌ora* (At.), *J̌ara* (K.), *Bžora* (R.), *Bžora* (Er. 323), soleil.

Žur (Bt. At. P. Er. 2), *Žur* (R. Er. 2), *Djur* (une prononciation entre *Žur* et *J̌ur* à Khope), deux.

Žurenéč, *Žurenéš* (Bt. Er. 15), *Žurenöč* (R. Er. 15), etc., quarante.

Žurenečduít, *Žurenešdovít* (Bt.), *Žurenöčdovit* (R. Er.), *Žurenečdoviti* (Er. 16), *Žurneči davit* (P.), cinquante.

Žureneri (At.), *Žurmuš* (R.), *Mažura* (Bt.), deuxième.

Žureneri-kiti (At.), index (doigt).

Ż

Ża. Voir *Ča.*

Żana (At. R.), *Cana* (Bt. Er.), *Sana* (R. Er. 194), année.

Żanaša (At.), *Canaša* (Bt.), l'année prochaine.

Żari (At. R.), *Ckari* (Bt.), *Cxari* (Er. 96), *Tckari* (Er. 245, 373), eau.

Żariari (R.), aqueux.

Żaro (Bt.), nichet.

Żendeki (At.), *Żineki* (Bt.), *Tcineki* (Er. 343), *Sindeki* (R.), bas, chaussette.

Żgu (Bt.). Rac. chier. Aor. *kodobżgui*; fut. *dobżguaminon.*

Żgu (Bt.). Rac. croître (en parlant d'un arbre). Imparf. *Żgudu.* Nom d'act. (Er. 485), *Żguma*, nourrir, donner à manger.

Żġ (At.). Rac. se rassasier. Voir *Cx* (Bt.).

Żġeri (At.), *Cxeri* (Bt.), rassasié.

Żic (Bt.). Rac. rire. Aor. *vižici*; fut. *vižicaminon.* (Er. 498), nom d'act. *ožicinu.*

Żikva (Bt.), pantalon laze très serré sur les jambes, large aux cuisses. (T. *Zepxa*).

Żineki (Bt.). Voir *Żendeki.*

Żir (Bt.), *Zir* (R. At. Er. 522). Rac. 1° voir, trouver. Aor. *kobżiri*, *bżiri*; fut. *bżiraminon*; (At.), *komaziru*, je t'ai vu; prés. (R.), *bżirare*, *vižirare*; imp. *iżiri*; nom d'act. *ożiramu*, *ożiru*, *oziramu.* 2° (Bt.). V. ps. paraître. Aor. *kovižiri*; fut. *vižiraminon.*

Żžila (At. Bt.), *Sisila* (R.), *Cicila* (Er. 300), serpent.

Żu (Bt.). Rac. sucer. Aor. *dobżui*; fut. *bżuaminon.*

Żu (R.), laurier-cerise.

Żulu (At.), *Zulu* (R.), petit, mignon. *Żulu kiti* (At.), petit doigt.

Żur. Voir *Žur.*

Żurenöč. Voir *Žureneč.*

Żurenöčdovit. Voir *Žurenečduit.*

Żurmuš (R.), *Żureneri* (At.), *Mažura* (Bt.), deuxième.

H. Adjarian.

(*A suivre.*)

ÉTYMOLOGIES GRECQUES.

1. Αὐτόματος.

Un *automate*, disent les dictionnaires, est une machine qui *se meut* par ressorts. Ou bien encore : Une machine qui a en elle-même les principes de ses *mouvements*. Le mouvement, comme on voit, est la caractéristique propre de l'automate, avec cette particularité que le mouvement vient ou a l'air de venir du dedans.

C'est aussi le sens du grec *αὐτόματος*. Homère, en parlant des portes du ciel qui s'ouvrent d'elles-mêmes devant le char de Junon, dit :

> Αὐτόμαται δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ [1].

Hésiode dit des maladies qui vont et viennent parmi les hommes :

> Νοῦσοι δ' ἀνθρώποισιν ἐφ' ἡμέρῃ ἠδ' ἐπὶ νυκτὶ
> Αὐτόματοι φοιτῶσι κακὰ θνητοῖσι φέρουσαι.

C'est donc un verbe signifiant « se mouvoir » qu'il faut chercher dans le second terme du composé *αὐτό-ματος*.

Je retrouve ce même verbe au participe *μεμαώς*. On l'explique ordinairement en y faisant entrer l'idée de « désir » (*μαίομαι*); mais, en beaucoup d'endroits, il exprime simplement un mouvement rapide :

> Τρῶες δὲ προύτυψαν ἀολλέες, ἦρχε δ' ἄρ' Ἕκτωρ,
> Ἀντικρὺ μεμαὼς, ὀλοοίτροχος ὡς ἀπὸ πέτρης
> Ὅντε κατὰ σθεφάνης ποταμὸς χειμάρροος ὄσῃ [2]...

Hector est comparé ici à un rocher entraîné par un torrent. Il ne peut être question de désir ni de volonté.

C'est le participe *μεμαώς* qui est habituellement employé en parlant d'un guerrier frappé au milieu de sa marche en avant :

> δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα [3].

[1] *Iliade*, V, 749.
[2] *Iliade*, XIII, 136.
[3] *Ibid.*, XI, 98, etc.

En un vers où il est question d'un trait lancé par Ajax :

ἡ δὲ διαπρὸ
Ἤλυθεν ἐγχείη, σὶν βέλιξε δέ μιν μεμαῶτα.

Le même participe est employé en parlant des chevaux :

Ἦ καὶ ἐφ' ἵπποιιν μάστιν βάλεν· οἱ δὲ μάλ' ὦκα
Ἤιξαν πεδίονδε διὰ πλόλιος μεμαῶτες[1].

Ἵπποι γάρ με παρήιξαν πρόσσω μεμαυῖαι[2].

L'analogie de *βεβαώς*, *γεγαώς*, venant de racines à nasale, doit faire supposer un type *men* signifiant « mouvoir, courir ». C'est ce type que je crois reconnaître en latin dans les verbes composés *im-minere*, *e-minere*. On en fait quelquefois des composés de *manēre* : mais cela ne convient pas plus pour le sens que pour la forme. *Maneo* garde son *a* en composition : *remaneo*, *permaneo*. Il fait au parfait *mansi*. D'autre part, si l'on examine le sens, *maneo* ne convient pas mieux. *Immineo* (cf. *in-gruo*) suppose une idée de mouvement. *Emineo* exprime l'action de sortir de la foule. C'est probablement le danger de confusion avec d'autres racines de même son qui, dans les deux langues, a peu à peu fait disparaître ce verbe de l'usage ordinaire. Hésychius, selon son habitude, enregistre toutes les acceptions, sans songer autrement à y mettre de l'ordre, quand il dit : *μεμαώς· ὁρμῶν, θέλων, σπεύδων, προθυμούμενος, πεποιθώς*.

J'ajoute qu'un nom propre comme Μενέλαος s'explique mieux par un verbe exprimant une idée de mouvement que par l'idée de rester ou d'attendre.

Existe-t-il une parenté avec le verbe moyen *μαίομαι* « désirer, chercher »? La chose me paraît possible, et même probable. Nous avons pareil changement de signification pour *ἵημι* « envoyer, lancer » et *ἵεμαι* « désirer ». Mais, en ce cas, c'est le sens physique qui est le premier en date. On renverserait la véritable succession des sens en commençant par l'acception morale.

2. *Si quelquefois*... Εἰ ἄν.

A la conjonction *si*, pour en souligner la nature conditionnelle et hypothétique, le peuple ajoute le mot *quelquefois* :

Si quelquefois Monsieur voulait...
Je vous préviens, si quelquefois vous désiriez...

Et même sans la conjonction *si* :

Pour le cas où quelquefois il arriverait...

[1] *Odyssée*, XV, 182.
[2] *Iliade*, XI, 615.

Ce *quelquefois* (prononcez *quéq'fois*) est l'adverbe *ἄν* des Grecs.

Ainsi qu'on l'a justement expliqué, l'adverbe *ἄν* est le débris du pronom indéfini *ἀμός*, qui a donné *ἀμοῖ*, *ἀμόθεν*, *ἀμόθι*, *ἀμῆ*... La voyelle finale étant tombée, *ἄμ* est devenu *ἄν*. *Ἐάν* (pour *εἰ ἄν*) est exactement notre *si quelquefois*.

En dehors de toute idée de condition, on rencontre *ἄν* avec le sens d'un adverbe de temps. Il équivaut alors à « quelque jour » ou « peut-être ». Priam, exprimant ses craintes au sujet de Troie, parle d'abord de ses fils qui seront massacrés, de ses brus qui seront emmenées en captivité. Puis il ajoute :

> Αὐτὸν δ' ἂν πύματόν με κύνες πρώτῃσι θύρῃσιν
> Ὠμησταὶ ἐρύουσιν...
>
> « Ipsum vero aliquando extremum me canes in primis foribus
> Cruda vorantes raptant... »

On entend dire pareillement en français : « Faites-y attention : vous y pourriez quelquefois laisser votre vie. »

Cette étymologie de *ἄν*, qui est due à M. G. H. Mueller (Hermes, 1890, p. 161), nous fait comprendre pourquoi nous trouvons ce petit mot associé à des conjonctions de diverses sortes. Il se joint à *εἰ*, *ὅτε*, *ἐπεὶ δέ*, pour faire : *ἐάν*, *ὅταν*, *ἐπειδάν*. Rien de tout cela n'a lieu pour la particule interrogative latine *an*, qui a un tout autre sens, un tout autre emploi, et qu'il serait temps de séparer définitivement de son sosie grec.

3. *Pronoms agglutinés aux prépositions.*

Le français *avec* nous présente l'exemple d'une préposition (*apud*) qui s'est annexé un pronom (*hoc*) dont la présence n'est plus sentie. Il en est de même de l'ancien français *poruec* (*pro hoc*).

Il s'est passé quelque chose de semblable en grec pour *νόσφι*, *μέσφι* et *μέσφα*; ces prépositions contiennent le même thème pronominal qui a donné *σφεῖς*, *σφίν*.

J'ai conjecturé une agglutination pareille pour les prépositions *κατά* et *μετά*. On peut la soupçonner également dans le sanscrit *prati* et *anti*. En latin, *antid* et *postid* n'ont pas d'autre origine.

C'est l'un des moyens employés par le langage pour donner du corps à d'anciennes particules qui, par suite de l'exiguïté de leur volume, sont menacées de disparaître.

Michel BRÉAL.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

II

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES DIALECTES LAZES.

I. — Genre.

1. Le laze ignore toute distinction de genre.

2. Pour marquer le sexe des animaux, on se sert des mots *gobaxi* « mâle » et *ganjuġi* « femelle ». Ce dernier est un emprunt au turc *kanjək* « ânesse ». Ex. :

gobaxi aslani « lion », *ganjuġi aslani* « lionne »;
gobaxi cxeni « cheval », *ganjuġi cxeni* « jument ».

On peut dire aussi pour les objets :

gobaxi gila « clef mâle », *ganjuġi gila* « clef femelle ».

D'après M. Peacock, on emploie, pour indiquer la femelle des animaux, le mot *zura* : *mskueri* « deer, a male deer », *zura mskueri* « a female deer ».

II. — Nombres.

3. Le laze distingue deux nombres : le singulier et le pluriel.

4. Le nominatif pluriel s'obtient en ajoutant le suffixe *-pe* à la forme du nominatif singulier. Ex. : *mskibu* « moulin », *mskibupe* « moulins »; *bozo* « fille », *bozope* « filles »; *bere* « fils, enfant », *berepe* « fils, enfants »; *nose* « esprit », *nosepe* « esprits, pensées »; *nana* « mère », *nanape* « mères ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

III. — Remarques sur la formation du pluriel.

5. Les mots terminés par un *i* changent cet *i* en *e*. Ex. : *ckari* «eau», *ckarepe* «eaux»; *kiti* «doigt», *kitepe* «doigts».

6. Les mots terminés par une consonne intercalent *e* devant le suffixe *-pe*. Ex. : *kukúf* «crête», *hukufepe* «crêtes».

7. Quelques mots terminés par *a* intercalent *-le-*; voici les exemples que j'ai pu recueillir : *kuá* «pierre», *kualepe* «pierres»; *juma* «frère», *jumalepe* «frères»; *a*, *xa* «branche», *alepe*, *xalepe* «branches»; *oxorja*, *oxorza*, etc. «femme», *oxorjalepe*, *oxorzalepe* «femmes».

IV. — Formes casuelles.

8. Le laze a huit formes casuelles : nominatif-accusatif, narratif, génitif, datif, illatif, ablatif, instrumental et sociatif.

9. Le nominatif-accusatif n'a pas de désinence qui le caractérise. Ex. : *bere* «fils», *nana* «mère», *ali* «cou», *Ali* «Ali, nom pr.», *türi xče ren* «la neige est blanche»; *türi doburtini* «j'ai fait une boule de neige».

10. Les autres cas s'obtiennent en ajoutant à la forme du nominatif les suffixes suivants :

Narratif : *-k*. Ex. : *Ġormotik*, *Tanrik* «Dieu», *babak* «le père».

Génitif : *-ši* ou simplement *-š*. Ex. : *čxuriši mža* «du lait de mouton», *bereši kiti* «le doigt de l'enfant», *jogoriši kučxi* «pied de chien», *žoliš ja* «mûrier, arbre de mûre», *ališ toma* «poil de cou».

Datif : *-s*. Ex. : *pujis* «au bœuf», *beres komobči* «j'ai donné à l'enfant».

Illatif : *-ša*. Ex. : *oxoriša meġulu* «je vais à la maison», *čarišа idaginoni?* «iras-tu au marché?».

Ablatif : *-šen*. Ex. : *jašen mepcili* «j'ai cueilli à l'arbre».

Instrumental : *-te*. Ex. : *bigate* «avec le bâton», *cxulite* «avec la poire», *cxenite* «avec le cheval».

Sociatif : *-kala*. Ex. : *bérekala* ou *bére kála* «avec un enfant».

11. Les cas du pluriel s'obtiennent en ajoutant à la forme du nominatif pluriel les mêmes suffixes qu'au singulier; toutefois l'ablatif pluriel est identique au datif : *berepes* «aux enfants, des enfants».

12. Le génitif pluriel a plus ordinairement la forme brève en *-š*.

13. *Remarque.* — Dans la déclinaison des mots terminés par une consonne, tout se passe comme si ces mots étaient terminés par un *i* : *kukuf*, gén. *kukufiš*, dat. *kukufis*, abl. *kukufišen*, etc.

14. — TABLEAU DE LA DÉCLINAISON LAZE.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
Nom.-acc.	*bére*	*púji*	*bérepe*	*púǰepe*
Narr.	*bérek*	*púǰik*	*bérepek*	*púǰepek*
Gén.	*béreši*, *-š*	*púǰiši*, *-š*	*bérepeši*, *-š*	*púǰepeši*, *-š*
Illatif.	*béreša*	*púǰiša*	*bérepeša*	*púǰepeša*
Dat.	*béres*	*púǰis*	*bérepes*	*púǰepes*
Abl.	*bérešen*	*púǰišen*		
Instr.	*bérete*	*púǰite*	*bérepete*	*púǰepete*
Soc.	*bérekala*	*púǰikala*	*bérepekala*	*púǰepekala*

15. Cette déclinaison est celle qui est en usage dans les dialectes de Batoum et du village d'Atina. Les paradigmes de Rosen et de M. von Erckert présentent quelques différences.

16. Rosen ne signale ni le narratif ni l'ablatif. D'après lui, la forme du locatif avec mouvement (*Motativ*) sert aussi d'ablatif et s'emploie avec les comparatifs et les superlatifs (voir § 38), ainsi : *him kuaša ham kua da bǰi onu* « cette pierre est plus dure que celle-là »; *bteliša da skua* « le plus beau ». Le dialecte de la ville d'Atina qu'a étudié Rosen ne possède donc ni l'ablatif ni le narratif.

17. Rosen ne compte pas le sociatif pour un cas spécial; il indique à tort un suffixe *-škala* avec le sens de « avec », qui ne peut être que ce même suffixe *-kala* ajouté à la désinence du génitif *-š*.

18. M. von Erckert donne exactement les formes indiquées plus haut. Toutefois, d'après lui, la forme du génitif est identique à celle du datif et l'instrumental se forme avec un suffixe bref *-t*. Ex. : *babas cxeni* « le cheval du père »; *jumis da* « la sœur du frère »; *jumalepes* « des frères »; *cxenit* « avec un cheval »; *baba čakučit komoxtu* « le père est venu avec le marteau ».

19. De plus il ajoute deux autres cas :

Le premier s'appelle *élatif*; il se forme avec le suffixe *-še*; il est traduit par la préposition « sur ». Ex. : *kočiše* « auf dem Menschen ».

Le second se forme avec le suffixe *šeken*; il est traduit par la préposition allemande «zu» : *kočišeken* «zum Menschen».

20. Les formes données par M. Peacock sont identiques à celles qu'on a vues plus haut, sauf les différences suivantes :

Le datif singulier se forme avec les suffixes *-ssi* ou *-s*; le pluriel se fait régulièrement (*-pes*); l'ablatif n'a pas de forme spéciale; au pluriel, ainsi qu'au singulier, il est identique au génitif : sing. *-š*, *-ši*, *-še*, plur. *-peše*.

V. — Emploi des cas.

21. Le nominatif-accusatif est la forme du sujet : *oxori didi ren* «la maison est grande»; *babačkimi gai ren* «mon père est bon» et du complément direct : *aya goči dobaxi* «j'ai battu cet homme»; *ar kua vistoli* «j'ai jeté une pierre».

22. Suivant l'usage turc, il sert aussi pour le complément du nom, quand le mot est indéfini : *ali toma* «poil du cou»; *kučxe kiti* «doigt de pied».

23. Au lieu du nominatif, on emploie comme sujet de la phrase le narratif quand on veut insister sur le mot en question : *babak sikiris cxeni ičopu* (Er.) «le père a donné le cheval au fils»; *Ġormotik šiša mečas* «que Dieu te donne bonne santé».

24. Le génitif est la forme du complément du nom, quand le mot est défini; on peut s'en servir aussi pour le complément indéfini : *Alis kitabi* «le livre d'Ali»; *bereši kiti* «le doigt de l'enfant»; *žoliš ja* «mûrier».

25. Le datif répond à plusieurs cas des langues indo-européennes :

α. Au datif : *bérepes účču* «dis aux enfants»; *jas* «à l'arbre».

β. A l'ablatif : *ma bakalis kaeúčopi* «j'ai acheté à l'épicier».

γ. Au locatif sans mouvement : *oxoris ren* «il est chez lui»; *meleni soxaxis ren* «il est dans la rue en face».

δ. A l'instrumental (selon Er., p. 351) : *babak argunis nokirapis* «le père frappe avec une hache».

26. L'ablatif indique l'éloignement : *ma oxorišen kaeúčopi* «je l'ai pris chez moi»; *čaršišen mógulu* «je viens du marché».

Il sert aussi à indiquer le comparatif et le superlatif (voir § 36 et § 37).

27. L'instrumental indique l'instrument : *čakujile* «avec un marteau»; *bigale* «avec un bâton».

28. Le sociatif indique que l'on fait quelque chose en compagnie de quelqu'un : *ma ti skánkala isa midavintu* «moi aussi je voulais venir avec toi».

29. L'illatif indique l'endroit où l'on va : *čaršiša idaginoni?* «iras-tu au marché?» Voir aussi § 38.

VI. — Article.

30. Le laze n'a pas d'article défini; pour exprimer la chose définie, il emploie les pronoms démonstratifs *a*, *aya* «ce» (objets rapprochés), *ia* «ce» (objets éloignés).

31. Le mot *ar* «un» sert d'article indéfini : *ar didi oxori* «une grande maison».

32. Quant un mot marque l'espèce en général, il ne prend pas d'article. Ex. : *türim xče ren* «la neige est blanche».

VII. — Adjectif.

33. L'adjectif précède toujours le substantif; il ne comporte aucune variation ni en nombre ni en cas : *didi oxori* «grande maison»; *didi oxorepe* «des grandes maisons»; *žulu bozo* «petite fille»; *žulu bozopete* «avec des petites filles»; *žulu bere* «petit fils»; *žulu berešen* «du petit fils».

34. Il ne peut être décliné que s'il est employé comme substantif. Ex. : *žulupete* «avec les petits»; *didišen* «du grand, de la grande»; *žulušen ečopi do didis komebči* «j'ai pris au petit et je l'ai donné au grand».

35. Entre l'adjectif et le substantif, il s'intercale souvent un *m* : *nosei goči* ou *noseim goči* «un homme sage»; *cxeni girinišen maġam ren* (Er. p. 348) «le cheval est plus grand que l'âne». Cette particule a parfois trompé les savants qui ont recueilli des mots lazes. Voir le dictionnaire sous le mot *doni*.

36. Le comparatif n'a pas de forme propre. Il suffit pour l'indiquer de mettre à l'ablatif le point de comparaison : *aya ayašen didi ren* «ceci est plus grand que cela». On peut aussi faire précéder l'adjectif des mots *dido*, *daha*, *daa*, *da* (les trois derniers empruntés au turc) qui signifient «plus». Ex. : *aya ayašen dido didi ren; aya gulani dačkimišen daha skua ren* «cette fille est plus belle que ma sœur».

37. Le superlatif est indiqué par le mot *telišen* «de tous». Ex. : *Ġormotik telišen nosei ren* «Dieu est le plus sage»; *iya soxaxis aya oxori telišen skua ren* «cette maison est la plus belle de la rue».

On peut dire aussi : *telišen dido*, *telišen daha*, etc. «plus que tous» : *aya soxaxis aya oxori telišen dido skua ren*; *Ġormotik telišen daha nosei ren.*

38. Au lieu de l'ablatif, Rosen enseigne l'emploi de l'illatif : *him kuaša ham kua daa bǰi onu* «cette pierre est plus dure que celle-là»; *teliša daa skua* «la plus belle».

39. Diverses formes de comparatifs et superlatifs sont :

Suivant Er. : *xolos* «près», *dea xolos* «plus près», *biad meliks xolos* «encore plus près»; *kaï* «bon», *didi kaï* «très bon», *biade dido kaï* «bien bon». Ce mot *biad*, *biade* doit être le résultat d'une erreur; il existe une forme *ziadé* «plus» (emprunt turc).

Suivant M. Peacock : *kaï* «bon», *učǧiši* «mieux», *iris učǧin* «le meilleur»; *maġali* «haut», *demušen maġali* «plus haut», *teli maġali* «le plus haut».

40. Le superlatif relatif est exprimé à Bt. et à At. par le mot turc *peǧi* «très». Ex. : *peǧi nosoni* «très sage»; *peǧi xče* «très blanc».

VIII. — Noms de nombres.

41. Les noms de nombres cardinaux sont :

1. *Ar* (At. Bt. R. P. Er. 1).
2. *Žur* (Bt. P. At. Er. 2), *Ẑur* (R. Er. 2).
3. *Šum* (Bt. At.), *Jum* (R.), *Žum* (Er. 3), *Sum* (Er. P.).
4. *Otx* (Bt. At. R. Er. 4), *Otxo* (Er.), *Otxu* (P.).
5. *Xut* (Bt. At. P. R. Er. 5).
6. *Aṅš* (Bt. At.), *Aš* (R. Er. 6), *Aši* (P.).
7. *Škuyt* (Bt. At.), *Škit* (R. P. Er. 7), *Škviti* (Er.).
8. *Orvo* (Bt. At. P.), *Ovro* (R. Er. 8).
9. *Čxoro* (Bt. At. R. Er. 9), *Čxolo* (P.).
10. *Uit* (Bt. At. R.), *Vit* (P. Er. 10).

42. Les nombres de 10 à 19 se forment en ajoutant au mot *uit* «dix» le nom de chacune des unités précédé de *do* «et» (At. Bt.) ou *o* (Er.); suivant Rosen et M. von Erckert par simple juxtaposition. Ex. :

11. *Uitdoar* (Bt. At.), *Uitvar* (R. Er.), *Vitoar* (Er.).
12. *Uitdožur* (Bt. At.), *Uitžur* (R. Er.), *Vitožur* (Er.).
13. *Uitdošum* (Bt. At.), *Uitǰum* (R .Er.), *Vitožum* (Er.), etc.

43. Pour les dizaines jusqu'à 100, le laze a le système vigintésimal :

20. *Eč* (At. Bt. Er. 13), *Eš*, *Eẑ* (Bt.). *ōč* (R. Er.), *Ečі* (P.).

30. *Eždouit*, *Ečdouit* (Bt.), *Eždуit* (At.), *Ečidovit* (Er.), *očdovit* (R. Er. 14) = (20 + 10).

40. *Žureneš*, *Žureneč*, *Žurenöč* (2 × 20).
50. *Žureneždouit*, *žurenöčdovit*, etc. (2 × 20 + 10).
60. *Šumeneš*, *šumeneč*, *jumenöč* (3 × 20).
70. *Šumeneždouit*, *jumenöčdouit* (3 × 20 + 10).
80. *Otxeneš*, *otxeneč*, *otxanöč* (4 × 20).
90. *Otxenečdouit*, *otxeneždvit*, *otxanöčdouit* (4 × 20 + 10).

Le suffixe *en* sert pour la multiplication et *do* pour l'addition. Dans le dialecte étudié par Rosen ce *en* avec le mot *otx* devient *an*.

Avec les unités, on a :

21. *Ečdoar* (At. Bt.), *öčdoar* (R.), etc.
22. *Ečdožur* (At. Bt.), *öčdožur* (R.).
45. *Žurenečdoxut* (At. Bt.), *žurenöčdoxut* (R.), etc.
51. *Žurenečdouitdoar* (At. Bt.), *žurenöčdovitwar* (R.), etc.
99. *Otxenečdouitdočxoro* (At. Bt.), etc.

100. *Oš* (At. Bt. R. Er.), *oši* (P.).
101. *Ošdoar* (At. Bt.), *ošidoar* (R.).
105. *Ošdoxut* (At. Bt.), *ošidoxut* (R.).
200. *Žur oš* (At. Bt.), *žur oš* (R.).
511. *Xutošdouitdoar*, etc.
1000. *Uitoš* (At. Bt.), *Šilya* (R. Er. At. Bt.), *Bini* (mot turc).
4000. *Otx šilya* (At. Bt.), *otxo šilia* (R. Er.).
1,000,000. *Milyoni*, *milyon*.
1,397,853 : *ar milyon šum-oš otxenečdouitdoškuyt-šilyam orvoš žurenečdouitdošum*.

44. Le mot *šilya* peut être suivi de *m* comme les adjectifs qualificatifs.

45. Les substantifs qui suivent les nombres cardinaux restent au singulier. Ex. : *škuyt tga* « sept jours »; *šilyam oxori* « mille maisons ».

46. Les adjectifs ordinaux ont différentes formes suivant les dialectes. A Batoum et à Xope, on ajoute aux nombres cardinaux le préfixe *ma-* et le suffixe *-a*. Ex. : *maxuta* « cinquième », *maeča* « vingtième », *maoša* « centième ».

Ce préfixe *ma-* a la forme *man-* devant *škuyt* et *čxoro*; les mots *orvo* et *čxoro* ne prennent pas le suffixe *-a* : *manškuyta* « septième », *maorvo* « huitième », *mančxoro* « neuvième ».

47. A Atina on ajoute le suffixe *-eneri*. Ex. : *žureneri* « deuxième », *šumeneri* « troisième », etc.

Après les nombres 8 et 9, ce suffixe perd son *e* initial : *orvoneri*, *čxoroneri*.

48. Dans le dialecte de la ville d'Atina (par opposition au

village dont il est question § 47), les ordinaux se forment avec le suffixe *-muš* (suivant Rosen). Ex. : *žurmuš* « deuxième ».

49. Le mot « premier », dans les dialectes de Batoum, de Xope et d'Atina, se dit *birinji* (emprunt turc), au lieu de **maara* ou **areneri*. Rosen a *armuš*. Mais on dit *mauitdoara* (Bt.), *uitdoareneri* (At.) « onzième ».

50. Voici le tableau des noms de nombres ordinaux :

	Bt.	At.	R.
1°	*Birinji*	*Birinji*	*Armuš*
2°	*mažura*	*žureneri*	*žurmuš*
3°	*mašuma*	*šumeneri*	*jummuš*
4°	*maotxa*	*otxeneri*	*otxumuš*
5°	*maxuta*	*xuteneri*	*xutmuš*
6°	*maanša*	*anšeneri*	(*ašmuš*)
7°	*manškuyta*	*škuyteneri*	(*škitmuš*)
8°	*maorvo*	*orvoneri*	(*ovromuš*)
9°	*mančxoro*	*čxoroneri*	(*čxoromuš*)
10°	*mavita*	*uiteneri*	(*uitmuš*)
11°	*mavitdoara*	*vitdoareneri*	(*uitvarmuš*)
12°	*mavitdožura*	*vidožureneri*	(*uitžurmuš*)
20°	*maeča*	*ešeneri*	(*öčmuš*)
30°	*maečdovita*	*ešdoviteneri*	(*öčdovitmuš*)
52°	*mažurenečdovitdožura*	*žurenešdovitdožureneri*	(*žurenöčdovitdožurmuš*)
100°	*maošo*	*ošeneri*	(*ošmuš*)

IX. Pronoms.

51. Les pronoms personnels sont :

ma, *man* « je ».	*čkin*, *šku* « nous ».
si, *sin* « tu ».	*tkua*, *tkuan* « vous ».
emuk, *him*, *iya* « il, lui ».	*entepe*, *hini* « ils, eux ».
muk « lui-même ».	*mutupek* « eux-mêmes ».

52. Voici la déclinaison des pronoms personnels :

Nom.-Acc.	*ma* (Bt. At. R. Er.), *man* (Bt.).
Dat.	*ma* (Bt. Er.), *ma m-* (R.).
Gén.	*čkimi* (Bt.), *škimi* (R. At.).
Abl.	*čkimden*, *ma* (Bt.), *škimde* (At.).
Soc.	*čkimkala* (Bt.), *čkimi kala* (Er.).
Ill.	*škiminde* (R.).

Nom.-Acc.	*čkin* (Bt. Er.), *šku* (R. Er.).
Dat.	*čkin* (Bt. Er.), *šku m-* (R.).
Gén.	*čkini* (Bt.), *škuni* (At. R.).
Abl.	*čkinden* (Bt.).
Soc.	*čkinkala* (Bt.), *čkini kala* (Er.).
Ill.	*škuninda* (R.).

Nom.-Acc.	*si* (Bt. Er. R. A.), *sin* (Bt.).
Dat.	*si* (Bt. At.), *sin* (Er.), *si g-* (R.).
Gén.	*skani* (Bt. R. At.).
Abl.	*skanden*, *si* (Bt.).
Soc.	*skankala* (Bt.), *skani kala* (Er.).
Ill.	*skaninda* (R.).

Nom.-Acc.	*tkua* (Bt. Er. R.), *tqua*, *tquan* (Er.), *tkuan* (Bt.).
Dat.	*tkua* (Bt.), *tkuan* (Er.), *tkua g-* (R.).
Gén.	*tkuani* (Bt. R.).
Abl.	*tkuanden*, *tkuan* (Bt.).
Soc.	*tkuankala* (Bt.), *tkuani kala* (Er.).
Ill.	*tkuaninda* (R.).

Nom.	*emuk* (Bt.), *stim* (K.),	*him* (R. Er.).
Gén.	*emuš* (Bt.),	*himuši* (R.).
Dat.	*emus* (Bt.),	*himus* (R.).
Acc.	*iya* (Bt.), *eya* (X.),	*him* (R.).
Abl.	*emušen*, *emus* (Bt.),	—
Soc.	*emukala* (Bt. Er.),	—
Ill.	—	*himuša* (R.).

Nom.-Acc.	*éntepe* (At. Bt.), *emtepe*, *entebe*, *ten* (Er.),		*hini* (R.).
Gén.	*éntepeš* (At. Bt.),		*hiniši* (R.).
Dat.	*éntepes* (Bt.),	*emtepes* (Er.),	*hinis* (R).
Abl.	*éntepes* (Bt.),		—
Soc.	*éntepekala* (Bt.),	*emtepe kala* (Er.),	—
Ill.	—		*hiniša* (R.).

Nom.-Acc.	*muk*,	*mútepek*.
Gén.	*muši*,	*mútepeši*, *-eš*.
Dat.	—	*mútepes*.
Abl.	*mušišen*,	*mútepes*.
Soc.	*mušikala*,	*mútepekala*.

Pour les datifs des pronoms personnels, voir aussi XIV *α*.

53. Les adjectifs et pronoms possessifs sont les génitifs des pronoms personnels :

čkimi (Bt.), *škimi* (At. R.) «mon, ma, mes».

skani (Bt. R. At.) « ton, ta, tes ».
emuš (Bt.), *himuši* (R.), *muši* (Bt.) « son, sa, ses ».
čkini (Bt.), *škuni* (At. R.) « notre, nos ».
tkuani (Bt. R.) « votre, vos ».
éntepeš (At. Bt.), *hiniši* (R.), *mútepeš*, *-ši* (Bt.) « leur, leurs ».

54. Ils restent invariables quand ils sont employés comme adjectifs, suivant la règle générale. Ex. :

čkimi kítepes « de mes doigts ».
skani χeši kítepes « des doigts de ta main ».
éntepeš χépeši kítepes « des doigts de leurs mains ».

55. Ils se déclinent comme des substantifs, quand ils sont pronoms :

Mutepešiden, *mutepešišen* « des leurs ».
Oxoričkimiš ekna xče ren, *ama tkuaniši uča ren*, *do éntepešiši čita ren* « la porte de ma maison est blanche, mais celle de la vôtre est noire et celle de la sienne est rouge ».

56. Les possessifs peuvent aussi suivre les substantifs; dans ce cas ils deviennent enclitiques et se joignent au mot précédent. Les suffixes de la déclinaison s'ajoutent à l'enclitique et le substantif lui-même reste invariable :

nanačkimi « ma mère »; *jumačkimi* « mon frère ».
éknaskani « ta porte »; *jumaskani* « ton frère ».
timuši « sa tête »; *nanamuši* « sa mère ».
jumačkini « notre frère »; *nanačkini* « notre mère ».
timutepeš « leur tête »; *nanamutepeš* « leur mère ».

57. En patois At. :

škimi dulya, *dulyaškimi* « mon travail ».
skani axi-zari « ton soupir ».
nanaskani « ta mère ».
χališkuni « notre état »; *škuni oxori* « nos maisons ».

58. Formes déclinées :

nanačkimiša vidi (Bt.) « je suis allé chez ma mère ».
jumaskanepes kaeúčopi (Bt.) « je l'ai pris à tes frères ».
nanaskaniša idi (At.) « va chez ta mère ».

59. *Tkuani*, *émuš*, *éntepeš* font exception; on ne peut dire que :

tkuani leški « vos lèvres ».
emuš jumálepe « ses frères ».
éntepeš ddlepe « leurs sœurs ».

60. Les démonstratifs sont :
aya (Bt.), *a* (Bt., peu usité à At.), *haya* (At.), *ham* (At.), *kim?* (R.), *am* (Er., p. 348) « ce, cette, ces (objets approchés) ».

ia, *iya* (Bt.), *him* (At.), *ham?* (R.) «ce, cette, ces (objets éloignés)». Ex. : *a goči* (Bt.) «cet homme»; *ham yeri* (At. R.) «cette place»; *am arabape dčita renan* (Er.) «ces voitures sont rouges»; *aya oxorišen* (Bt.) «de cette maison»; *iya goči* (Bt.) «cet homme-là»; etc.

61. *A* reste toujours invariable; *aya*, *ia*, *iya*, *ham*, *him* peuvent être déclinés s'ils sont pronoms.

	SINGULIER.	PLURIEL.
Nom.-Acc.	*aya* (Bt.)	*ántepe*
Narr.	*amuk*	*ántepek*
Gén.	*amuš*	*ántepeš*
Dat.	*amus*	*ántepes*
Abl.	*amušen*	
Soc.	*amukala*	*ántepekala*
Ill.	*amuša*	*ántepeša*
Nom.-Acc.	*ham* (R.)	*hani*
Dat.	*hamus*	*hanis*
Gén.	*hamuši*	*haniši*
Ill.	*hamuša*	*haniša*

Pour la déclinaison de *iya*, *him*, voir les pronoms personnels.

62. Le pronom relatif est *na* :

	SINGULIER.	PLURIEL.	
	(Bt. At.)	(R.)	
Nom.-Acc.	*namu*	*nam*	*nani*
Gén.	*namuši*	*namuši*	*naniši*
Dat.	*namus*	*namušeni?*	*nanis*
Abl.	*namušen*, *namus*	—	—
Soc.	*namukala*	—	—
Ins.	*namute*	—	—
Ill.	—	*namuša*	*naniša*

63. Les interrogatifs sont : *mi?* (Bt. At. R.) «qui?» *mu?* (Bt.) *muia?* (R.) «quoi?»

Nom.-Acc.	*mi*	*mu*	*muia*
Gén.	*miši*	*muši*	*muiaši*
Ill.	*miša*	*muša*	*muiaša*
Dat.	*mis* (Bt.), *mišonu* (R.)	—	*muiašeni*
Abl.	*mišen*	*mušen*	—
Soc.	*mi kala*	*mu kala*	—

64. Les pronoms réfléchis se forment à l'aide du mot *ti* « tête » :

ma tičkimi « je me »; *si tiskani* « tu te »; *emuk timuši* « il se ».

čkin tičkini « nous nous »; *tkuan tkuaniti* « vous vous »; *éntepe timútepeš* « ils se ».

On peut ajouter *buri* :

ma tičkimi buri « moi-même, par moi-même »;
tkuan tkuaniti buri « vous-mêmes, par vous-mêmes »;
éntepe timútepeš buri « eux-mêmes, par eux-mêmes », etc.

X. Prépositions.

65. Les principales prépositions sont :

Avec le génitif :

coxule (Bt.), *tcoxle* (Er.) « devant »; *melendo* « contre, en face »; *šeni* (Bt. At. R.) « pour »; *škaguri* « au milieu »;
žin (Bt. Er.) « en haut, au-dessus »; *yani* « à côté »;
ukačxe (Bt.), *ukačxa* (R.) « derrière »; *dude*, *tudele*, *tude* (Bt. At.), *ttuže* (Er.) « au-dessous, sous, en bas »; *doloxe* (Bt. R. Er.) « dans »; *gale* (Bt. At.), *kale* (R.) « en dehors, à l'extérieur »; *etrafi* « autour »; *gudeli* « au bout, à la fin »; *tere* (R.) « avec, ensemble ».

Avec l'ablatif :

coxle (Bt.), *coxre* (R.) « avant »; *okule* (Bt.), *šikule* (R.) « après »; *ukačxe* « après »; *žin* « plus haut que »; *gale* « hors de ».

Avec l'accusatif :

galaša « jusqu'à »; *dixo* (R.) « sans ».

Avec le datif :

xolo, *xolos* « près de »; *tere* (Bt.), *teri* (At.) « comme, semblable à ».

Avec l'illatif :

xa (R.) « pareil, semblable ».

Autres prépositions :

oġine (Er. R.) « devant, avant »; *oškeno* (At.) « dans »; *sale* (R.) « en bas, sous »; *saleni* (R.) « au-dessous »; *somušis* (R.) « vers »; *šile* (R.) « en haut »; *šileni* (R.) « au-dessus »; *škala?* (R.) « avec »; *xolo* (At.) « en arrière, du nouveau ».

XI. Verbe.

66. Le verbe laze distingue trois personnes et deux nombres.

67. Les temps et modes sont les suivants :

INDICATIF : Présent. Imparfait. Aoriste. Futur. Futur passé.
IMPÉRATIF : Présent.
CONDITIONNEL : Présent. Imparfait.

68. De plus le verbe laze comporte :

PARTICIPE : Présent. Passé. Futur.
GÉRONDIF : Présent.
INFINITIF.

XII. DÉSINENCES.

69. Le verbe laze a deux sortes de désinences.

Les premières servent pour le présent des trois modes, et les secondes pour l'imparfait et l'aoriste.

70. La première et la seconde personne du singulier et du pluriel sont identiques l'une à l'autre dans tous les dialectes lazes.

Pour les distinguer, on met avant le verbe les pronoms personnels *ma*, *si*, *čkin*, *tkuan*, etc., ou quelques préfixes qu'on indiquera plus bas. Voir §§ 96 et 97.

71. Les désinences primaires sont, dans le dialecte de Batoum :

Sing.	1e	–	Plur. 1e -*t*
	2e	–	2e -*t*
	3e	-*s*	3e -*n*, -*an*

72. Dans le dialecte de la ville d'Atina, selon Rosen, le présent a les désinences suivantes :

Sing.	1e	-*áre*	Plur. 1e -*atére*
	2e	-*áre*	2e -*atére*
	3e	-*asére*	3e -*anéne*

73. Les formes données par Er. sont semblables à celles de Bt., et celles du village d'Atina (At.) aux formes données par sen.

74. Les désinences secondaires sont dans tous les dialectes :

Sing.	1e	-*i*	Plur. 1e -*it*
	2e	-*i*	2e -*it*
	3e	-*u*	3e -*es*

75. Pour les désinences des deux futurs, voir §§ 82 et 83.

XIII. Formation des temps.

76. Le présent de l'indicatif se forme en ajoutant à la racine du verbe les suffixes *-ub*, *-ab*, *-ib*, *-ob*, *-eb*, auxquels s'attachent les désinences primaires.

Le *b* devant l'*-s* de la 3e personne du singulier se prononce *p* (Er. écrit *p* partout). Ex. :

Rac. *jar* «écrire» : *ma bjarub* «j'écris», *si bjarub* «tu écris», *emuk jarups* «il écrit», *čkin bjarubt* «nous écrivons», *tkuan bjarubt* «vous écrivez», *entepek jaruban* «ils écrivent».

Rac. *kos* «balayer» : *ma bkosub*, *si kosub*, *emuk kosups*, *čkin bkosubt*, *tkuan kosubt*, *entepek kosuban* «je balaye, etc.».

Rac. *ck* «effacer» : *ma bckab*, *si ckab*, *emuk ckaps*, *čkin ckabt*, *tkuan ckabt*, *entepe ckaban* «j'efface, etc.».

Rac. *ck* «ouvrir» : *ma gómckib*, *si gonckib*, etc.

Rac. *čin* «connaître» : *ma vičinob*, etc.

Rac. *xor* : *oxoreps* «il est moins... (pour les heures)».

77. Pour le choix de ces suffixes, il n'y a pas de règles constantes; les trois derniers sont très rares; je n'en connais que les formes citées.

78. A Batoum, quelques présents sont formés sans le secours d'aucun suffixe, les désinences s'attachant directement à la racine. Les exemples sont :

3e pers. sing. : *iksars* «il marche (pour une montre)».

3e pers. sing. : *ubars* «il fait du vent».

79. Cette formation est normale dans le dialecte de la ville et du village d'Atina (R. At.); les désinences (différentes de celles de Bt.) s'attachent directement à la racine. Ex. :

Rac. *xaŝk* «creuser» : *ma bxaŝkare*, *si xaŝkare*, *xaŝkasere*, *bxaŝkatere*, *xaŝkatere*, *xaŝkanene* «je creuse, etc.».

80. L'imparfait du présent de l'indicatif se forme avec le suffixe *-t* ajouté au thème du présent; les désinences sont les désinences secondaires. Ex. :

Rac. *kos* «balayer» : *ma bkosubti*, *si kosubti*, *emuk kosubtu*, *čkin kosubtit*, *tkuan kosubtit*, *entepek kosubtes* «je balayais, etc.».

Rosen ne parle pas de l'imparfait du présent; j'ignore aussi quelle forme peut avoir ce temps dans le dialecte d'At.

81. L'aoriste s'obtient dans tous les dialectes en joignant simplement les désinences secondaires à la racine verbale. Ex. :

Rac. *kos* «balayer» : *do kosi*, *kosi*, *kosu*, *dokosit*, *kosit*, *koses* «j'ai balayé, etc.» (Bt.).

Rac. *xašk* «creuser» : *dobxaški*, *doxaški*, *doxašku*, *dobxaškit*, *doxaškit*, *doxaškes* «j'ai creusé, tu as creusé, etc.» (R.).

82. Dans le dialecte de Batoum, le futur se forme à l'aide du verbe «vouloir» qui s'ajoute à la racine suivie de *a*, selon le paradigme suivant :

Rac. *laġon* «mâcher» :

Sing. 1e	*blaġon-a-minon*	Plur. 1e	*blaġon-a-minon-an*
2e	*laġon-a-ginon*	2e	*laġon-a-ginon-an*
3e	*laġon-a-sunon*	3e	*laġon-a-sunon-an*

83. Pour obtenir le futur passé, on remplace le présent du verbe «vouloir» par son imparfait *mintu*, *gintu*, *suntu*, *mintes*, *gintes*, *suntes* :

Sing. 1e	*blaġon-a-mintu*	Plur. 1e	*blaġon-a-mintes*
2e	*laġon-a-gintu*	2e	*laġon-a-gintes*
3e	*laġon-a-suntu*	3e	*laġon-a-suntes*

84. Ni Er., ni R., ni P. ne signalent la forme du futur. A At., c'est le présent qui sert de futur. Ex. :

kardali ginjarare «je t'écrirai une lettre»; *panda kogišinare* «je me souviendrai toujours de toi».

85. La 2e pers. de l'impératif (sing. ou plur.) est identique à la 2e pers. de l'aoriste. Pour la 1re et la 3e pers. de l'impératif on recourt aux mêmes personnes du présent du conditionnel, même d'après Rosen; et, d'une manière générale, toutes les personnes du passé servent aussi d'impératif passé. Ex. :

Rac. *jar* «écrire» :

	AORISTE.	IMPÉRATIF.
Sing. 2e	*jari* «j'ai écrit».	*jari* «écris».
Plur. 2e	*jarit* «nous avons écrit».	*jarit* «écrivez».

86. Le présent du conditionnel se forme avec le suffixe *-a* et les désinences primaires. Au passé on ajoute à cet *a* le suffixe du passé *-t*. Ex. :

	CONDITIONNEL PRÉSENT.	CONDITIONNEL PASSÉ.
Sing. 1e	*jara*	*jarati*
2e	*jara*	*jarati*
3e	*jaras*	*jaratu*
Plur. 1e	*jarat*	*jaratit*
2e	*jarat*	*jaratit*
3e	*jaran*	*jarates*

Rosen, qui ignore le mode conditionnel, signale la 1re et la 2e pers. du présent du conditionnel comme formes d'impératif. Ex.: Rac. *kan* «tirer» :

Impératif plur. 1e *do-vo-kanat*
2e *do-kan-it*
3e *do-kan-an*

XIV. Préfixes.

87. Il est rare que le verbe laze ne soit pas précédé d'un ou de plusieurs préfixes. Ces préfixes indiquent, les uns, un rapport entre le sujet et le complément direct : ce sont des pronoms infixes; les autres, diverses nuances de l'action : ce sont des préfixes proprement dits.

α. *Pronoms infixes.*

88. Première personne : *m*, *mi*, *mo*. Ex. :

do-mi-*cpi* «dis-moi»; *mo*-mi-*ġi* «apporte-moi»; *ge*-m-*ču* «il m'a frappé»; *emuk ma ka-e*-mi-*čopu* «il l'a pris de moi»; *guri* mi-*tvasun* «mon cœur se brise»; *upigi* mo-*xups* «ma sueur coule».

89. Deuxième personne : *gi*. Ex. :

do-gi-*baxčiši* «je t'ai fait cadeau»; gi-*n-jarare* «je t'écrirai»; *do*-gi-*cpab* «je te dis»; *mo*-gi-*ġa* «que je t'apporte»; *ma si ka-e*-gi-*čopi* «je l'ai pris de toi»; *ko*-gi-*šinare* «je te rappellerai»; *si* gi-*tvasasen guri* «ton cœur se brise»; *xaberi ko*-gi-*čopi* «j'ai pris de tes nouvelles».

90. Troisième personne : *u*. Ex. :

do-u-*baxčiši* «je lui ai fait cadeau»; *do*-u-*cpi* «je lui ai dit»; *do*-u-*cpab* «je lui dis»; u-*cpab* «je lui dis passablement»; *minda*-u-*jaraminonanna* «quand nous lui écrirons»; *entepek entepes minda*-u-*jarasunonanna* «quand ils leur écriront»; *ka-e*-u-*čopi* «je lui ai pris»; u-*mčenaminon* «je lui recommanderai».

91. Devant cet *u* la voyelle finale du préfixe précédent s'altère parfois ou même tombe. Ex. :

ma emus mindaujaraminon «je lui écrirai»; mais *emuk emus mindujarasunon* «il lui écrira»; *doxedi* «je me suis assis»; mais *duxoli* «je me suis approché de lui».

92. La présence d'une forme de pronom indépendante et isolée du verbe ne dispense pas de l'emploi du pronom infixe. Ainsi le complément se trouve exprimé deux fois. Ex. :

ma emus *mindaujaraminon*, litt. «je lui écrirai à lui».
tkuan ma *komomijaraginonan*, litt. «vous m'écrirez à moi».

ma si *mindagiǰari* «je t'ai écrit».
ma emus *mindauǰari* «je lui ai écrit».
si ma *komo*miǰari «tu m'as écrit».
či emus u*ǰari* «tu lui as écrit».
emuk ma *makomo*miǰaru «il m'a écrit».
emuk si *mindagiǰaru* «il t'a écrit».
emuk emus *mindu*ǰaru «il lui a écrit».
čkin si *mindagiǰarit* «nous t'avons écrit».
čkin tkua *mindagiǰarit* «nous vous avons écrit».
entepek ma *komo*miǰares «ils m'ont écrit».
entepek čkin *komo*miǰares «ils nous ont écrit».
entepek entepes *mindu*ǰares «ils leur ont écrit», etc.

93. Rosen signale le même procédé, sauf pour la 3e personne, pour laquelle il n'indique pas de pronom infixe; il donne simplement les pronoms *himus*, *hinis*.

mečari «tu donnes».
memčari «tu me donnes».
meči «donne».
mumči «donne-moi».
gyeču «il frappe».
gyemču «il me frappe».
him himus gyeču «il le frappe».
mebčare «je donne».
mekčare «je te donne».
mejarare «j'écris».
kinjarare «je t'écris».
kinjari «je t'ai écrit».

Le pluriel se forme de la même façon.

β. Préfixes proprement dits.

94. Il existe une vingtaine de préfixes verbaux. Quelques-uns sont formés d'une seule lettre, comme *b-*, *e-*, *o-*, *u-*; d'autres ont une ou deux syllabes, comme *do-*, *ye-*, *mindo-*, *minda-*; les autres préfixes sant formés d'une seule consonne, comme *g-*, *h-*, *k-*, *l-*, *m-*, *n-*, *s-*, *v-*, mais cette consonne peut toujours être suivie de l'une des voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Un même verbe peut recevoir un, deux, trois ou même quatre préfixes. Le nombre de ces préfixes, la variété de leurs formes et la quantité presque illimitée des combinaisons dans lesquelles ils peuvent entrer constituent la principale difficulté de la langue laze. Je n'ai pu réussir à me rendre entièrement maître de ce mécanisme et à trouver les nuances de signification que ces préfixes ajoutent aux verbes. Rosen n'a pu les indiquer davantage. Il s'exprime ainsi : «Ueber die Wirkung der präfigirten Sylben *o*, *do*, *ko*, *e*, *em* habe ich zu keiner bestimmten Ansicht gelangen können. Nur von *m-* ist mir durch Beispiele klar geworden, dass dadurch ein Transitivum entsteht.»

Seul M. von Erckert a osé préciser (?) le sens des quelques préfixes suivants :

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

e-jar-ala « be-schreiben »
kem-jaru « aus-schreiben »
me-jar-ala « unter-schreiben »
dolo-jaru « an-schreiben »
mešo-jaru « über-schreiben »
gama-jaru « aus-schreiben »
do-jar-ala « auf- (zu-, be-) schreiben »
kome-jaru « Aufschrift »
kemi-jaru « Zahlungs- (Uebersichts-) schrift »
ga-jaru « Beglaubigungsschreiben »
(Er., p. 352).

95. Les préfixes verbaux sont :

a : — *a-cxonu*, *a-xvilu*, *ko-mu-a-ġori*.

b : — *b-cudi*, *b-jari*, *do-b-jari*, *ka-ga-ma-b-či*; on prononce *p* dans *me-p-cili*, etc.

d, *de*, *do* : — *do-cpi*, *do-b-catxi*, *do-m-badi*, *do-i-badi*, *d-i-badi*, *do-vu-bġi*, *do-vi-čili*, *de-v-in-čiri*.

e : — *e-čopi*, *e-u-čopi*, *ka-e-ma-conu*, *ko-mi-ša-e-naxi*, *e-tapu*, *e-vo-tare*, *e-b-zdare*, *e-m-čopana*.

ga, *ge*, *gi*, *go*, *gu*, *gyö* : — *ka-go-vu-ckini*, *ka-ga-ma-b-či*, *ge-ču*, *ge-m-ču*, *ka-gu-čapxui*, *me-ga-čapxigo*, *gu-mo-čkondu*, *go-pti*, *gyō-ftare*, *go-ptaminon*, *go-n-tanups*, *gi-la-b-či*, *gi-lo-vo-čamapi*, *gi-va-škui*, *ko-gi-vagi*, *gi-opši*.

ha, *ho* : — *ha-ke-ftu*, *ho-mu-ġi*, *ha-mi-yo-skiri*, *ha-me-skiru*, *ho-ga-va-kni*.

i : — *ko-še-i-naxi*.

ka, *ke*, *ko* : — *ka-e-u-cini*, *ka-e-u-čopi*, *ha-go-vu-ckini*, *ka-e-ma-conu*, *ka-me-b-čkiri*, *ka-gu-čapxui*, *ko-mindo-vo-ckedi*, *ko-vo-curi*, *ko-b-čkomi*, *ko-mšali*, *ko-mo-pti*, *ko-do-psi*, *ka-ku-na-pti*, *ha-ke-ftu*.

la, *le*, *li*, *lo* : — *gi-la-b-či*, *gi-lo-vo-čamapi*, *ko-mu-lo-vo-jini*, *ko-do-lo-idi*, *ila-xonua*, *ko-y-la-u-xedi*, *ga-le-male*.

m, *ma*, *me*, *mi*, *mo*, *mu* : — *me-pcili*, *me-u-bari*, *ko-me-b-či*, *me-čas*, *mi-va-čkui*, *ko-mi-ša-e-naxi*, *me-b-čkiraminon*, *ha-mi-yo-skiri*, *mo-b-čkuidi*, *mo-m-condu*, *mo-i-čamini*, *ka-mo-b-čidi*, *mo-kideri*, *mo-dvalu*, *mo-mi-xtu*, *mo-n-drukala*, *do-m-badi*, *ma-m-či*, *ma-conu*, *ka-ga-ma-b-či*, *ko-mu-lo-vo-jini*, *ka-mo-vo-m-šletini*, *ko-mu-aġori*, *ho-mu-ġi*.

mia : — *mia-minasere*, *mia-šuri*.

mind, *mindo*, *minda* : — *ko-mindo-vo-ckedi*, *minda-ckedi*, *minda-u-mčeni*, *minda-iġi*, *mind-iġi*, *mind-u-jaru*.

n, *na*, *ni*, *no*, *nü*, *nu* : — *do-in-čuiri*, *on-čiru*, *de-vi-n-čiri*, *do-vo-*

n-cxunare, me-u-n-txi, mo-vu-n-zinare, o-na-xu, na-b-xvare, ni-švelasere, ka-ku-na-pti, no-i-seli, nü-švi, nü-švel, go-n-tanupe, ka-go-nu-vanči.

o : — *o-curi, o-bġare, o-u-zdi.* Devant *č* et *j* il devient *on* (R)?

ša, šo, še : — *ko-mi-ša-e-naxi, ko-mi-šo-vo-xoni, ka-i-ša-iġi, ko-še-i-naxi.*

u : — *u-bars, me-u-bari, ye-u-čopi, ko-y-la-u-xedi.*

v, va, ve, vi, vo, vu : — *vi-badaminon, vi-cadi, do-vi-čili, me-vu-svare, me-vu-švelare, vu-cini, vo-bġare, vu-bġaminon, ve-ckedaminon, vo-ckedab, ko-vo-curi, do-vo-čodinare, mi-va-čkui, va-rkuandi.*

xo : — *ko-xo-u-pti.*

y, ye, yo : — *ye-čopub, ye-u-čopaminon, ha-mi-yo-skiri, ko-y-la-u-xe-di.*

žo : — *mu-žo-ili, mi-žo-ili.*

96. Exemples de l'emploi des préfixes :
Rac. *Pt.*

1° « venir »; aor. *komopti;* fut. *moptaminon.*
2° « monter, sortir »; aor. *kagamapti;* fut. *gamaptaminon.*
3° « entrer »; aor. *kamapti;* fut. *kamaptaminon.*
4° « descendre »; aor. *kagepti;* fut. *geptaminon.*
5° « se promener »; aor. *gopti;* fut. *goptaminon.*
6° « avoir honte »; aor. *kakunapti;* fut. *ukunaptaminon.*
7° « mêler »; aor. *koxoupti;* fut. *koxouptaminon.*
Rac. *tg.*
1° « Fouler, presser »; aor. *gebtgi.*
2° « Monter l'horloge »; aor. *kodobtgi.*
3° « Envelopper, entourer »; aor. *votgi.*
4° « S'embrasser, se coller »; aor. *komobtgi.*
5° « S'arrêter, être debout »; aor. *godotgi.*

De même, voir les nombreuses significations des racines *č, tax*, etc., dans le dictionnaire.

97. Ces préfixes peuvent, d'une manière générale, être joints à tous les temps et à toutes les personnes des verbes; néanmoins quelques-uns d'entre-eux ne peuvent se joindre qu'à certaines personnes et à certains temps; cela permet de distinguer parfois la première personne du verbe de la deuxième, et l'impératif de l'aoriste.

98. Ainsi le préfixe *b* ne peut jamais se joindre à l'impératif; de même le préfixe *v* ne se joint qu'à la première personne, tandis que les autres ont *i* comme correspondant de ce *v*, *vi*. Ces emplois fréquents de *v*, *do*, *b* ont trompé M. Rosen, qui croit que la pre-

mière personne doit toujours être accompagnée de *b* ou de *w*, et l'aoriste de préfixe *ko* ou *do;* de sorte que, pour lui, la forme de la première personne du présent est : sing. *b*, *w-áre*, plur. *b*, *w-atére;* de même, la première personne de l'aor. : sing. *ko*, *do-b*. *w-i*, plur. *ko*, *do-b*, *w-it*.

Mais il y a beaucoup de formes qui, tout en étant premières personnes ou aoristes, n'ont ni *b*, ni *v*, ni *ko* ou *do*. Ex. :

koylauxedi, *meubari*, *meči*, *hamiyoskiri*, *moičamini*, *eučopi*, *yečopub*, *yeučopaminon*, *mindackedi*, *ouzdi*, *giopši*, *homuġi*, etc.

99. Flexion du verbe « être ».

(Toutes les formes autres que le présent et l'imparfait de l'indicatif appartiennent au verbe *xu* « devenir ».)

Présent de l'indicatif.

Bt.		P.		Er.	R.	
ma	*vore*	*ma*	*bore*	*ore*, *vore*	*ma*	*vora*
si	*re*	*si*	*ore*	*rei*	*si*	*ore*
ia	*ren*	*heya*	*ren*	*reni*	*him*	*onu*
čkin	*voret*	*čku*	*boret*	*oret*	*iku*	*voret*
tkuan	*ret*	*tkua*	*ret*	*reti*	*tkua*	*oret*
entepe	*renan*	*hemtepe*	*renan*	*renan*, *-i*	*hini*	*oreran*

Imparfait.

vorti	*borti*	*orti*	*vorti*
rti	*orti*	etc. ?	*orti*
tu	*tu*		*ortu*
vortit	*bortit*	-	*vortit*
rtit	*tit*		*ortit*
tes	*tes*		*ortes*

Aoriste.

vixui	—	--	*deriyi*
dixui			—
dixu			*diu*
dovíxuit			—
díxuit			—
d'xues			—

Futur.

vixuaminon	*bortare*	*viqveri*	*viare*
ixuaginon		*iqveri*	*iare*
ixuasunon		*iqven?*	*iasere*
vixuaminonan		*viqveri*	*viatere*
ixuaginonan		*iqveri*	*iatere*
ixuasunonan		*iqvenan?*	*ianene*

Futur passé.

vixuomintu
ixuagintu
ixuasuntu
vixuamintes
ixuagintes
ixuasuntes

Impératif.

iǧui *boret*
var iǧua
dǐǧuit
moiǧopurt

Conditionnel présent.

vixua
ixua
ixuas, tas
vixuat
ixuat
ixuan

Conditionnel passé.

vixuati
dixuati
dixuatu
vixuatit
dixuatit
dixuates

Inf. *ortiti* (Er. 523), *konu* (R.). Rac. *o*.
Part. prés. *onu* (R.).
Part. passé *dixopume*, *doxopume* (Bt.), *diu* (R.).
Part. futur *iasere* (R.).

100. Paradigmes des verbes lazes.
Rac. *jar* (Bt.) « écrire ».
Rac. *xaŝk* (R.) « creuser ».

Présent.

jarub *bxaŝkare*
jarub *xaŝkare*
jarups *xaŝkasere*
jarubt *bxaŝkatere*
jarubt *xaŝkatere*
jaruban *xaŝkanene*

Imparfait.

jarubti
jarubti
jarubtu

jarubtit
jarubtit
jarubtes

Aoriste.

jari	*dobxaški*
jari	*doxaški*
jaru	*doxašku*
jarit	*dobxaškit*
jarit	*doxaškit*
jares	*doxaškes*

Futur.

jaraminon
jaraginon
jarasunon
jaraminonan
jaraginonan
jarasunonan

Futur passé.

jaramintu
jaragintu
jarasuntu
jaramintes
jaragintes
jarasuntes

Impératif.

jari	*xaški*
jarit	*xaškit*

Conditionnel présent.

jara	
jara	
jaras	
jarat	*bxaškat*
jarat	
jaran	*xaškan*

Conditionnel passé.

jarati
jarati
jaratu
jaratit
jaratit
jarates

Infinitif, *oxašku.*
Gérondif, *xaškido.*
Part. prés., *xaškams.*

Part. passé, *xaškeri*, *jareri*, *jarali*.
Part. fut., *xaškasere*, *jaramuši*.

XV. Verbes impersonnels.

101. Les formes qu'on a vues jusqu'ici sont celles des verbes personnels. Il existe en laze un autre type de verbes : les verbes impersonnels.

102. Les verbes impersonnels n'ont que la troisième personne (singulier et pluriel); le sujet se met au datif et comme pronom infixe. Ex. :

ma mičkin « je sais »; *si gičkin* « tu sais »; *emuk učkin* « il sait », etc., qui signifient littéralement : *moi, il y a science à moi; toi, il y a science à toi*, etc.; ou, comme dit Rosen : *mir ist Durst, dir ist Schmerz, mir ist Gehör*, etc.

103. Le présent des verbes impersonnels se forme avec les suffixes *un*, *on*, *in*, *en*, *s*. Ex. :

miġun « j'ai »; *mičkin* « je sais », etc.

L'imparfait avec le suffixe *tu*. Ex. :

miġutu « j'avais »; *gintu* « tu voulais ».

L'aoriste avec les suffixes *tu*, *du*, *u*, *o*, ou bien aussi comme les verbes personnels.

Le futur avec les suffixes *asun*, *tasun*, ou comme les verbes personnels.

Au pluriel on ajoute à la forme du singulier les terminaisons *on*, *an*, *tes*. Ex. :

miġunan, *gičkinan*, *kaemaconasunon*.

104. Voici les verbes impersonnels que je connais :

1. « Avoir. » Prés. *miġun*, *giġun*, *uġun*, *miġunan*, *giġunan*, *uġunan*; imp. *miġutu*, *giġutu*, *uġutu*, *miġutes*, *giġutes*, *uġutes*.

2. « Vouloir, désirer. » Prés. *minon*, *ginon*, *unon*, *minonan*, *ginonan*, *unonan*; imp. *mintu*, *gintu*, etc.

3. « Posséder, avoir. » Prés. *mionun*, *gionun*, etc. Suivant Er. : *miqonun*, *giqonun*, *iqonun*, *miqonuni*, *giqonuni*, *iqonuni*; imp. *miqonunu*, *miqonutu*, etc.

4. « Savoir. » Prés. *mičkin*, *gičkin*, *učkin*, *mičkinan*, *gičkinan*, *učkinan*; imparf. *mičkitu*, *gičkitu*, *učkitu*, etc.

5. « Pourrir. » Prés. 3e *xcun*; aor. 1er *dobxci*; fut. *xcaminon*, etc.

6. « Parler. » Prés. 1er *bzopon*.

7. « Briller. » Prés. 3e *tanun*.

8. « Vomir. » Aor. 1er *andxoro*.

9. « Avoir peur. » Aoriste 1er *maškurino*; fut. 1er *maškurinasun*.

10. « Rester tard. » Aor. 1er *gamiyantu*, *gamyantu*.

11. « Se fâcher. » Aor. 1er *ma guri momixtu*; 2e *si guri mogixtu*, etc.

12. « Oublier. » Aoriste 1er *gumočkondu*; fut. 1er *gumočkondasun*, pl. *-on*.

13. « Croire. » Prés. 1er *maconen*; aor. 1er *maconu*; fut. 1er *maconasun*.

14. « Se plaire. » Prés. 1er *kaymaconen*; aor. 1er *kaymaconu*; fut. 1er *kaymaconasun*, pl. *-on*.

15. « Se glisser. » Aor. 1er *gemiltu*; fut. 1er *gemiltasun*.

16. « Se trembler. » Aor. 1er *matirtinu*; fut. *btirtinaminon*, etc.

17. « Se souiller. » Prés. 1er *upigemčin*.

18. « Avoir froid. » Prés. 1er *ǧini momčun*.

19. « Se gratter. » Présent 1er *mačaminen*; aor. 1er *moičamini*; fut. *moičaminaminon*, etc.

20. « Se souvenir. » Prés. 1er *gvabinen*.

21. « Être cuit. » Prés. 1er *igiben*.

22. « Bâiller. » Aor. 1er *knolu*.

23. « Trouver beau. » Aor. 1er *momcondu*; fut. 1er *momcondasunon*.

24. « Avoir faim. » Prés. 1er *bčkirons*; aor. 1er *mamčkironu*.

25. Etre en délire. Aor. 1er *mabarbalu*; fut. *mabarbalaminon*, etc.

26. « Aimer. » Aor. 1er *xoropu*; fut. 1er *xoropasun*. R. a prés. *maporum*; impér. *ori*.

27. « Voir. » *komaziru* (At.) « je t'ai vue ».

28. « Espérer. » Prés. 1er *memašonem* (R. Er.).

29. « Être usé. » Aor. 1er *dumaširu*.

30. « S'éteindre. » Aor. 1er *hameskiru*.

31. « Se souvenir. » Prés. 1er *komišuls*.

32. « Délier. » Aor. 1er *galemale* (Bt.); prés. *šuri emale* (At.) « mon âme s'en va ».

105. Rosen indique le même mode de formation pour les verbes impersonnels : troisième personne avec les pronoms infixes, *ma* pour la première, *ga* pour la deuxième personne du singulier ou du pluriel. La troisième personne ne prend pas de pronom infixe.

Les terminaisons verbales sont :

Prés. : sing. *asere*, *en*, *un*; plur. *anere*, *ere*. *uran*.
Aor. : sing. *u*; plur. *es*.
Impér. : sing. *as*; plur. *am*.

106. Voici les exemples cités par Rosen :

1. Rac. *gur*. N. d'act. *doguru* « entendre ».

Prés.	Aor.	Impér.
ma do-ma-gur-asere	*ko-do-ma-gur-u*	
si do-ga-gur-asere	*ko-do-ga-gur-u*	*do-ga-gur-as*
himus do-gur-asere	*ko-do-gur-u*	
šku do-ma-gur-anere	*ko-do-ma-gur-es*	
tkua do-ga-gur-anere	*ko-do-ga-gur-es*	
hinis do-gur-anere	*ko-do-gur-es*	

2. Rac. *zun*. N. d'act. *ozunu* « avoir mal ».

ma ma-zun-asere	*ma ma-zun-u*
si ga-zun-asere	*si ga-zun-u*
himus a-zun-asere	*himus a-zun-u*
šku ma-zun-anere	etc.
tkua ga-zun-anere	
hinis a-zun-anere	

3. Rac. *min*. N. d'act. *ominu* « avoir soif ».

ma mia-min-asere	*ma miaminu*
si gia-min-asere, etc.	*si giaminu*, etc.

4. Rac. *kizkan*. N. d'act. *okizkanu* « être jaloux ».

ma ma-kizkan-en	*ma ma-kizkan-u*
si ga-kizkan-en	*si ma-kizkan-u*
himus a-kizkan-en	*himus a-kizkan-u*
šku ma-kizkan-ere	*šku ma-kizkan-es*
tkua ga-kizkan-ere	etc.
hinis a-kizkan-ere	

5. Rac. *šk*. N. d'act. *oškinu* « savoir ».

ko-mi-šk-um	
ko gi-šk-un	*gi-šk-urdas*
u-šk-un	
ko-mi-šk-uran	
ko-gi-šk-uran	*gi-šk-urdan.*
u-šk-uran	

XVI. — Verbes dérivés.

107. Le passif des verbes lazes se forme en préfixant *i* à la racine, la flexion étant identique à celle de l'actif. Ex. : *ibadi*. *doibadi*, *doibadaminon*.

Quand l'action retombe sur le sujet, c'est le passif qu'on emploie : *doicxi* «je me suis rassasié»; *icobuli* «j'ai sautillé»; *moičamini* «je me suis gratté»; *doirdi* «je suis grandi», etc.

108. Le causatif est caractérisé par le suffixe *ap* (du verbe *pa* «faire») ajouté à la racine : *jarapab*, *jarapi*, etc. Le présent a toujours la terminaison *ab*.

Pour le causatif on a aussi le suffixe *letin* (R.) : *voškuletinare*, *komovomšletini*.

109. L'interrogatif est indiqué par le suffixe *i* qui s'ajoute à la forme du verbe quelle que soit la voyelle qui le termine : *jaraminoni? jaratui? jarü? reni? si rei?*

110. Le négatif dans les dialectes de Bt. et de At. s'exprime par le mot *var* «non», suivi de la forme du verbe. Le prohibitif se forme par la particule *mó* suivie de la deuxième personne du singulier ou du pluriel du présent de l'indicatif : *var jari* «je n'ai pas écrit»; *var jaraminon* «je n'écrirais pas»; *mo jarub* «n'écris pas»; *mo jarubt* «n'écrivez pas».

111. Suivant Rosen, le négatif prend les suffixes *wa*, *wato*; de plus les finales *re*, *ere*, *ene* du présent et les préfixes *ko*, *do* de l'aoriste tombent devant ces préfixes. Le prohibitif a le préfixe *mó* et la terminaison *am*.

112. Les verbes dénominatifs se forment sans suffixe; les désinences de la conjugaison s'ajoutent directement aux noms :

dalax (Bt.) «boue», n. d'act. *odalaxu*, aor. *dobdalaxi* «plonger dans la boue»

dixir (R.) «sang», n. d'act. *odixiru*, prés. *vodixirare* «saigner».

De même les mots turcs :

laf (Bt.) «parole», n. d'act. *olafu*, aor. *doblafi* «parler»

pišman (R.) «repenti», n. d'act. *opišmanu*, prés. *vipišmanare* «se repentir».

113. Le suffixe *in* sert à former des verbes intransitifs : *doburtini*, *oškinu*, *očodinare*, *voškurinare*, *voxapini*, *dobxazini*.

114. Les verbes *oxodu* (Bt.), *oxapinu* (R.) «faire» et *mečamu* (Bt. R.) «donner» servent à former des verbes avec les mots empruntés au turc :

kabuli oxinapu «recevoir»
dulya oxinapu «travailler»
xizmet oxinapu «servir»

xaberi mečamu « avertir »
ǰevabi mečamu « répondre », *ǰevabi mamči* « réponds-moi »
kira mečamu « louer »
gza mečamu « laisser passer »
dua voxodi « j'ai prié »

115. Paradigme du verbe négatif :

Rac. *ǰar* (Bt.), *xašk* (R.) :

Présent.

vár ǰárub	*vato bxaška*
vár ǰárub	*vato xaška*
vár ǰárups	*vato xaškas*
vár ǰárubt	*vato bxaškat*
vár ǰárubt	*vato xaškat*
vár ǰáruban	*vato xaškan*

Imparfait.

vár ǰárubti
vár ǰárubti
vár ǰárubtu
vár ǰárubtit
vár ǰárubtit
vár ǰárubtes

Aoriste.

vár ǰári	*vabxaški*
vár ǰári	*vaxaški*
vár ǰáru	*vaxašku*
vár ǰárit	*vabxaškit*
vár ǰárit	*vaxaškit*
vár ǰáres	*vaxaškes*

Futur présent.

vár ǰaraminon
vár ǰaraginon, etc.

Futur passé.

vár ǰáramintu, etc.

Impératif.

mó ǰárub	*mó xaškat*
mó ǰarubt	

Cond. prés.

vár ǰára
vár ǰára
vár ǰáras, etc.

Cond. passé.

vár ǰárati
vár ǰárati
vár ǰáratu, etc.

Participes passés.

var ǰareri
var ǰarali

116. Paradigme de verbe causatif et de verbe passif :

CAUSATIF.	PASSIF.
Présent.	
ǰarápab	*ǰarub*
ǰarápab	*ǰarub*
ǰarápaps	*ǰarups*
ǰarápabt	*ǰarubt*
ǰarápabt	*ǰarubt*
ǰarápaban	*ǰaruban*

CAUSATIF.	PASSIF.
Imparfait.	
ǰarápabti	*ǰarubti*
ǰarápabti	*ǰarubti*
ǰarápapsti	*ǰarubtu*
ǰarápabtti	*ǰarubtit*
ǰarápabtti	*ǰarubtit*
ǰarápabanti	*ǰarubtes*

Aoriste.		Cond. prés.	
jarápi	*ǰjari*	*jarápa*	*ǰjara*
jarápi	*ǰjari*	*jarapa*	*ǰjara*
jarápu	*ǰjaru*	*jarápas*	*ǰjaras*
jarápit	*ǰjarit*	*jarápat*	*ǰjarat*
jarápit	*ǰjarit*	*jarápat*	*ǰjarat*
jarápes	*ǰjares*	*jarápan*	*ǰjaran*

Futur.		Cond. passé.	
jarapamínon	*ǰjaraminon*	*jarápati*	*ǰjarati*
jarapagínon	*ǰjaraginon*	*jarápati*	*ǰjarati*
jarapasúnon	*ǰjarasunon*	*jarápatu*	*ǰjaratu*
jarapamínonan	*ǰjaraminonan*	*jarápatit*	*ǰjaratit*
jarapagínonan	*ǰjaraginonan*	*jarápatit*	*ǰjaratit*
jarapasúnonan	*ǰjarasunonan*	*jarápates*	*ǰjarates*

Futur passé.

jarapamíntu, etc. *ǰjaramintu*, etc.

Impératif.

jarápi	*ǰjari*
mó jarapab	*mo ǰjarub*
jarápit	*ǰjarit*
mó jarapabt	*mo ǰjarubt*

XVII. — Verbes irréguliers.

117. En laze il n'y a pas de verbes irréguliers. Les seuls verbes qui montrent une certaine irrégularité dans leur conjugaison sont des verbes défectifs dont la conjugaison complète n'est obtenue que par l'emploi de plusieurs racines différentes.

118. Voici le tableau de ces verbes défectifs.

1. *molva* « venir ».

Présent.

Bt.	R.	Er.
moǧulu, mobtab	*meſtare*	
mulu	*mextare*	
mulun	*mextasere*	
moǧulut	*meſtatere*	
mulut	*mextatere*	
mulunan	*mextanene*	

Bt.	R.	Er.
	Aoriste.	
komobti	*komeſti*	
komoxti		
komoxtu		*komoxtu*
komobtit		
komoxtit		
komoxtes		
	Futur.	
mobtaminon		
—		
moxtasunon		
mobtaminonan		
—		
moxtasunonan		
	Impératif.	
moxti, *komoxti*	*mexti*	
moxtit		

2. *olva* «aller».

	Présent.	
meġulu	*vizalare*	*meulur*
nulu	*izalare*	
nulun	*idasere*	
meġulut	*vidatere*	*meulurt*
nulut	*idatere*	
nulunan	*idanene*	*mulvan*
	Aoriste.	
vidi	*vizali*	
idi	*izali*	
	izalu	
vidit	*vulut*	
idit	*ulut*	
ides	*ulvan*	
	Futur.	
vidaminon		
idaginon		
idasunon		
vidaminonan		
idaginonan		
idasunonan		

Bt.	R.	Kr.
	Futur passé.	
vidamintu		
idagintu		
idasuntu		
vidamintes		
idagintes		
idasuntes		
	Impératif.	
idi	*idi, izali*	

119. De même les dérivés de ce verbe : *giöftare* «herabsteigen», *kolaftare* «vorbeigehn», *eftare* «herausgehn», *ameftare* «hereinkommen», *vazi meftare* «zurückkommen» (R.) et d'autres formes qu'on trouvera dans le dictionnaire.

120. Comme verbes irréguliers, Rosen cite aussi les suivants :

Inf.		Rac.	Prés.	Impér.
gyexonu	reiten	*gyexed?*	*gyebxedare*	*gyexedi*
doxunu	sitzen	*doxad?*	*dobxadare*	*doxedi*
ozitu	befehlen	*tku*	*btkuare*	*tkui* pp. *ziteneri*
orupu	lieben	*or*	*maporum?*	*ori*

Voir ces formes dans le dictionnaire.

XVIII. — Participes.

121. Pour former le nom d'action (ou l'infinitif suivant Rosen), on ajoute à la racine le préfixe *o* et le suffixe *u*. Ex. rac. *min* «avoir soif», n. d'act. *ominu*; Rac. *ban* «laver», n. d'act. *obanu*; Rac. *čop* «prendre», n. d'act. *očopu*.

122. Les mots empruntés peuvent aussi prendre la forme de noms d'action. Ex. : *xabar* «nouvelle», nom d'action *oxabaru*; de même *očališu* «travail», *obarišu* «se réconcilier», *okizkanu* «être jaloux», *šaš* (racine turque), *ošašu* «s'étonner».

123. La racine peut aussi être élargie à l'aide des suffixes *in*, *letin* ou du suffixe causatif *ap* ou encore du préfixe *n* :

-*in* — *oškinu*, *omtinu*, *obkarinu*, *očodinu*, *orkvandinu*, *oksinu*.
-*ap* — *opšapu*, *ognapu*, *gorčvapu*, *ogyörapu*, *oškinapu*, *oxinapu*.
-*letin* — *oškuletinu*.
n- — *onšalu*, *anaxu*, *onǰimu*, *ontxoru*.

124. Parfois le préfixe *o* est omis, ou bien compensé par un préfixe verbal quelconque : *gogargalu*, *močodinu*, *doskudu*, *mejišinu*.

125. Au lieu du suffixe *u*, on peut ajouter aussi les suffixes suivants :

-ua — cadinua, catxua, dalaxua, visiminua, ilaxonua, voxuecinua.

-uma, -umu, -amu, -ama, -imua — yečopuma, xopuma, ǯguma, oškumu, ejopumu, gebumu, očumu, obǧumu, ognapumu, ezdumu, goxtimu, etapumu, mečamu, očamu, gamočamu, osteramu, mečama, vistolama, ckimua.

-va, -ava — mockuidava, xurava, kosva, ǯarva.

-la, -ala, -alu, -mala — gečala, dobčuala, dčkomala, irdala, tipala, očuala, mesvalu, otkomalu, moǧalu, xumala.

-nu, -ona, -ini — vičilona, sotkorčnu, ẓopini.

Les suffixes *-alu, -mu, -amu, -umu* font des transitifs (R.).

126. Le participe présent (R.) se forme par le suffixe *-ms : dokanams, xaškams.*

127. Le gérondif (R.) par le suffixe *-do : dokanido, xaškido.*

128. Le participe passé se forme à l'aide du suffixe *-eri* (Bt. At. R.), qui à Bt. se prononce aussi comme *eyi : ǯareri, ġazeri, mozdimeyi = mozdimeri, mokideri, mončaperi, omineri, xcaperi, škurineri, pšaperi, meyaperi*, etc.

Le participe passé a le sens actif ou passif.

129. Les suffixes *-eli, -li* (empruntés au turc *-lə, -li*) peuvent former des participes passés : *ǯarali, unǯumeli, donǯireli, gilaǧareli.*

130. Pour former le participe futur, on se sert du suffixe *-ši* (Bt.) ou *-asére* (R.) : *ozopinuši, olaǧunaši, mebčamuši; disasere*, etc.

Cette dernière forme n'est que la 3e personne du présent de l'indicatif; *-ši* s'ajoute sur les noms d'action.

131. Les formes du participe passé servent à former le parfait et le plus-que-parfait à l'aide des auxiliaires « être » et « avoir ». Ex. :

ǯarali miǧun, miǧutu « j'ai, j'avais écrit, etc. »
ǯarali giǧun, giǧutu
ǯarali uǧun, uǧutu
ǯarali miǧunan, miǧutes
ǯarali giǧunan, giǧutes
ǯarali uǧunan, uǧutes.
ǯarali, ǯareri vore, vorti « je suis, j'étais écrit »
ǯarali, ǯareri re, rti, etc.
ǯarali, ǯareri ren, tu, etc.

XIX. — Mots composés.

132. Le laze a divers types de composés :

1. Deux substantifs, le premier ayant le sens du génitif. Ex. : *kučxekiti* « doigt de pied », *pušgundi* (pour *puji-gundi*) « bouse »; *ckar-toli* « source »; *xetabu*, *xekiti* « talon, doigt de pied »; *toli-čilami* « larme »; *kučxo-modvalo* « soulier »; *gur-piji* « poitrine »; *gibričairi* « sauge »; *gyene-xorts* « Kalbfleisch »; *kenji-sxindi* « Schnabel »; *zuga-tuti* « ours de mer »; *toli-kamsami* « cil ».

2. Deux substantifs, le premier complément : *disxir-ejopumu* « saignée »; *zalvanana* « nourrice ».

3. Substantif suivi de son adjectif : *toligoncumeri*, *tolikonsumer* « habile, adroit »; *nana-ocxe* « deuxième mère »; *nan-didi* « belle-mère »; *kučxę-čunču*, *xe-čunču*, *ti-čunču* « nu-pied, main nue, tête nue ».

4. Substantif servant de complément à l'adjectif suivant : *gola-kideri* « fermé à clé ».

5. Adjectif suivi de son substantif : *xče-ǰa* « bouleau »; *didogoči* « multitude »; *didi-kuri* « aigle »; *diškaš-xope* « pelle en bois ».

133. D'autres formes de composés sont :

dixo-nena « muet »; *dido-na-uškun* « listig »; *gai-guroni*, *badi-guroni* « qui a le cœur bon, méchant ».

XX. — Suffixes et préfixes.

134. Les suffixes principaux qui entrent dans la composition des mots lazes sont :

1. *-ura*, *-uri* — *lazuri*, *xodura*, *dotanuriši*.

2. *-oni* — forme des adjectifs; la signification est la même que celle du suffixe français *-eux* : *bulutoni* « nuageux »; *ġuiloni* « osseux »; *šekeroni* « sucré »; *jumoni* « salé »; *nosoni*, *nostoni* « sage ».

3. *-ale* — forme des noms d'instrument et de lieu : *okosale* « balai » de la racine *kos* « balayer »; *ojumale* « salière », de *jumu* « sel »; *ocuale* « grenier de paille », de *cu* « paille ».

4. *-oba* — forme des abstraits : *ckupoba* « obscurité »; *zenginoba* « richesse »; *aǧnoba* « nouveauté »; *badoba* « méchanceté, vieillesse »; *gayoba* « bonté », etc.

5. *-te* — forme des adjectifs : *gurite* « fâché »; *nosite* « sage »; *jirite* « endormi ».

6. *-mota* — diminutif : *bozomata* « fillette »; *cxenis mota* « un petit cheval ». Cf. le suffixe d'instrumental *-te*.

7. *-lari* — *tomalari* « chevelu »; *dġaleri* « journalier », *gurigedvaler* « beherzt ».

8. *-eno*, *-eni*, *-ani* — *doloxeni* « innerlich »; *saleni* « au-dessous »; *oškena*, *oškeno* « milieu »; *oškenani* « moyen ».

9. *-en* — *išven* « potable »; *iziren* « visible »; *iškomen* « mangeable »; *ipelen* « effroyable ».

10. *-le* — (cf. *-ale*), forme des adverbes de lieu : *akole*, *ekole*, *coxle*, *coxule*, *mendrale*.

11. *-ms* — (cf. les gérondifs en *-ms*) : *eknanačums* « portier »; *gyarinačums* « Bäcker »; *gurgulams* « tonnerre »; *ilums* « tödtlich »; *sadums* « regard ».

12. *-li* (turc *-li*) — fait 1° des participes passés; 2° des habitants de pays; 3° fait des adjectifs : *Atinali*, *Batumli* « habitant d'Atina, de Batoum »; *jarali* « écrit »; *tgaeli* « journalier »; *onoseli* « qui n'est pas sage »; *donjireli* « endormi », etc.

13. *-eri*, *-eyi* (cf. le suffixe de part. passé *-eri*) — *ġomaneri* « gestrig »; *saneri* « âgé »; *šaveri* « sale »; *nostanei*, *noseyi* « sage »; *žariari* « aqueux ».

14. *-ši* (cf. le suffixe *-ši* du participe futur) — *arguriši? mtkuriši? ordoši* « sans doute »; *seriši* « nuptial », *dotanuriši* « matinal, de bon matin ».

15. *-je* (turc *-je*) — *türkje* « langue turque »; *ermenije* « langue arménienne », *firengje* « le français », etc.

16. *-ša* (cf. le suffixe locatif *-ša*) — *tkobaša* « en secret », *vamiškurduša* « soudain ».

17. *-na* — s'ajoute à toutes les formes verbales sauf l'impératif et les participes et forme des subjonctifs : *mindaujarasunonanna*, « s'ils lui écriront »; *jarina* « si j'ai écrit »; *jaragintuna*, *ijaratina*, *var jarapabtna*.

135. Les suffixes *-ko*, *-nai*, *-naši*, *-šo* font des adverbes : *ako*, *hako*, *eko*, *akonai*, *akonaši*, *ašo*, *išo*.

On trouve d'autres suffixes rares dans les mots suivants :

aya, *iya* « ceci, cela »; *pseli* « urine »; *xomula* « sec »; *sguali* « belle »; *omšolina* « fontaine ».

136. Les préfixes *-u*, *-un*, *-o*, *-var* servent de privatifs :

u-dudi, *u-kúdele*, *un-jaru*, *un-jire*, *un-jumeli*, *un-škuri*, *o-komoči*. *o-noseli*, *var čileri*, *var jareli*, *var onu*.

137. Le mot sur lequel le suffixe est ajouté ne subit aucun changement si le suffixe commence par une consonne : *jarali*, *atinali*, *seriši*, *hakole*, etc. Mais, s'il commence par une voyelle, l'*i* final du mot tombe, les autres voyelles restent : *ckupi*, *ckupoba*; *ġuili*, *ġuiloni*, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXI. — Accent.

138. L'accent dans le dictionnaire de Batoum est toujours sur l'avant-dernière syllabe, comme on l'a dit plus haut.

Les cas assez rares où un mot est accentué sur une autre syllabe sont indiqués dans le dictionnaire.

139. Les mots turcs passés en laze gardent leur accent. L'accent turc étant toujours sur la dernière syllabe, si le mot turc emprunté est terminé par une voyelle, il en résulte une exception à la règle générale laze; au contraire, s'il se termine par une consonne, l'*i* laze qui s'ajoute au mot fait que l'accent tombe sur l'avant-dernière syllabe.

140. Les diverses formes casuelles du nom gardent toutes l'accent du nominatif. Ex. : *bére*, *bérepe*, *bérepete*, *bérepeś*, etc. Les pluriels irréguliers en *-álepe* portent l'accent sur l'*-a* : *jumálepe*, *oxorjálepes*.

141. Dans les verbes simples (sans préfixes verbaux) l'accent reste sur la racine dans le prés., l'imp. et l'aor.

Dans les deux futurs, c'est la racine de l'auxiliaire «vouloir» qui porte l'accent. Ex. : *jaramínon*, *jaragínon*, *jarasúnonan*, *jarasúntes*, etc.

L'impératif s'accentue sur la première syllabe : *mó jarubt*, *dójari*.

Quand le verbe prend le suffixe subjonctif *-na*, l'accent reste invariable, mais *na* aussi prend un accent faible : *járanà*, *jaramínonnà*, *jaramínonannà*.

Quand le verbe a un préfixe, l'accent reste en général invariable. Cependant, si l'on veut insister sur le suffixe, l'accent est transporté sur celui-ci. C'est ainsi que le préfixe *i-* du passif et le pronom infixe *u* de la troisième personne sont presque toujours accentués : *íjari*, *eúčopi*, *éčopi*, *kaeúčopi*, *újaraminon*, *mčénapa*, *mindaúmčeni*, etc.

142. Dans les mots composés, c'est le dernier mot qui garde son accent : *kučxekíti*, *kučxečúnču*; en prononçant *kúčxe kiti*, on a deux mots différents.

143. Quand le mot a un suffixe, l'accent tombe d'ordinaire sur l'avant-dernière syllabe suivant la règle générale. Ex. : *gibéri*, *olagunáši*, *anienéri*, *nosóni*, *šekeróni*, *lazúri*, *xodúra*.

Mais parfois l'accent du mot primitif est conservé : *gúrite*, *ojúmale*, *okósale*, *ákole*, *ékole*, *tkóbaša*.

C'est ainsi qu'on a : *jumáčkimi*, *nanáckimi*, *oxorjáčkimi*, *nanáskani* (At. *nanaskáni*), etc.

144. Le préfixe privatif *u-*, *un-* est accentué très fort quand on veut insister : *údudi*, *únjire;* sinon on accentue de la manière ordinaire : *ukúdele*, *unjuméli*, etc.

Les préfixes négatifs *var*, *mo* sont toujours accentués fortement : *vár čiléri*, *mójarubi*, etc.

145. Chez Rosen, l'accent est sur l'avant-dernière syllabe dans tous les cas. Ex. : *karmatépes*, *karmatepéši*, *bozópe*, *xaškáre*, *xaškatére*, etc.

XXII. — Finales lazes.

146. Les mots lazes se terminent ordinairement par un *i* non accentué, plus rarement par les voyelles *a*, *e*, *o*, *u*. Les consonnes *š*, *s*, *k*, *b*, *t*, *n* ne se rencontrent à la fin des mots que dans les formes de la déclinaison et de la conjugaison.

L'*i* qui termine les mots est parfois tombé au nominatif : *kukuf*, *Batum*, *lazud;* mais il reparaît dans le reste de la déclinaison et dans les dérivés.

XXIII. — Emprunts turcs.

147. Les mots turcs empruntés par le laze subissent les changements suivants :

Si le mot est terminé par une voyelle, la finale reste telle quelle : *odá* « chambre » ; *havá* « air, climat », etc.

S'il est terminé par une consonne, un *i* non accentué est ajouté : *topálí* « boiteux » ; *kiremidi* « tuile », turc *topal*, *kiremid*.

Le *ə* turc devient *u* en laze dans les mots polysyllabes : *ganjuġi* « ânesse » ; *kašuġi* « cuillère », turc *kanjək*, *kašək*.

Dans les monosyllabes, il devient *i* : *ġiši* « hiver » ; *kiči* « fille », turc *kəš*, *kəz*.

A la fin des mots, *ə* devient *i* ou *u* et, s'il y a d'autres *ə* dans le même mot, ils subissent le même changement : *kadí*, *kadú* « juge », *kiraġí*, *kuraġú* « gelée », turc *kadə*, *kəraġə*.

ü étant très rare en laze, l'*ü* turc se change souvent en *u*, mais il peut rester aussi *ü* : *dušmani*, *düšmani* « ennemi » ; *dükyani*, *dukyani* « boutique » ; turc *düšmən*, *dükyan*.

Les consonnes *k* et *h* deviennent *ġ* à la fin d'un mot : *kašuġi* « cuillère » ; *kepeneġi* « papillon » ; *ištaġi* « appétit » ; turc *kašək*, *kepenék*, *ištáh*.

Au commencement des mots, *h* reste inviable : *havá*, *humari;* mais *k* devient ou *g* ou *ġ* ou bien il reste *k;* il reste *k* suivant la prononciation turque de Constantinople, il devient *g* d'après les patois turcs et *ġ* suivant la loi laze.

La lettre *f* ne se rencontre en laze que dans les emprunts turcs et grecs : *funni*, *fara*, *kukuf*, etc.

III

QUELQUES TEXTES ORIGINAUX.

CONVERSATION.

(*Batumi nénate.*)	(En patois de Batoum.)
Si lazuri gičkini?	Sais-tu le laze?
Cika ou *árcika mičkin.*	Je le sais un peu.
Ma dido var mičkin, ama jumáčkimi čkimden gai učkin.	Moi je ne le sais pas beaucoup, mais mon frère le sait mieux que moi.
Ma dido gai bzopon.	Moi je parle très bien.
Bitun lazuri blafat.	Parlons toujours en laze.
Mu gičkini? — Mutu var.	Que sais-tu? — Rien.
Mutu var mičkin.	Je ne sais rien.
Lazuri nena ar skua nena var ren.	Le laze n'est pas une belle langue.
Türkje lazúrišen daha skua ren.	Le turc est plus beau que le laze.
Nakon nena gičkini? Otx nena.	Combien de langues sais-tu? Quatre langues.
Si lazuri sola kodoviguri?	Où as-tu appris le laze?
Jevabi mamči.	Réponds-moi.
Mum kitxub?	Qu'est-ce que tu demandes?
Si jevabi mota momčab?	Pourquoi ne me réponds-tu pas?
Var visimini.	Je n'ai pas entendu.
Mučo rei? gai rei?	Comment cela va-t-il, cela va-t-il bien?
Ma rahati miğun; gai vore.	Cela va bien.
Si ser mučo injiri?	Comment as-tu dormi cette nuit?
Ma amseri dido gai vinjiri.	Cette nuit, j'ai très bien dormi.
Jumáskani mučo ren?	Ton frère, comment va-t-il?
Jumáčkimi cika xamneli ren.	Mon frère est un peu malade.
Nakon tğa ren xamneli ren?	Depuis combien de jours est-il malade?
Žur sum tğa ren, var ren.	A peine depuis deux, trois jours.
Hekimi muluni?	Est-ce que le médecin arrive?

An tg̊a hekimi moxtasunon.	Aujourd'hui le médecin va venir.
Ġormotĺk šeſá mečás.	Que Dieu lui donne bonne santé!
Aya uča ambayi tu.	C'était une mauvaise nouvelle.
Man ešo nungaps oti xut tg̊a ren taroni ġini ren, jumáskaniši xamneloba áyašen ren.	Il me semble que la maladie de ton frère vient de ce qu'il fait froid depuis quatre-cinq jours.
Si ġoman mu jarubti?	Qu'est-ce que tu écrivais hier?
Babáčkimiša mektubi bjaramintu.	Je voulais écrire une lettre à mon père.
Si muntes jarubti?	Quand l'as-tu écrite?
Žur tg̊a jaralí miġutu.	Il y a deux jours que je l'ai écrite.
Oman jumani jarali miġutu.	Hier matin je l'avais déjà écrite.
Eger si jara na, ar mamči.	Quand tu l'écriras, donne-la moi.
Ma emuš mindaujaraminon canaša.	Je lui écrirai l'année prochaine.
Saati nako ren?	Quelle heure est-il?
Tamam žur saati ren.	Il est deux heures juste.
Sum do guér ren.	Il est trois heures et demie.
Uit xut migolape ren.	Il est dix heures cinq.
Žur saati eždoxút migolape ren.	Il est dix heures vingt-cinq.
Zur saatiša uitdoxút degegé oxoreps.	Il est deux heures moins un quart.
Žur do guér saatiš xut degegé oxoreps.	Il est deux heures vingt-cinq.
Saatičkimi var iksars; godotgitu.	Ma montre ne marche pas; elle est arrêtée.
Ser godotgine ren.	Elle est arrêtée la nuit.
Dido yano ren. Odro ren.	Il est trop tard. Il est tôt.
Dido gamiyantu.	Je suis resté tard.
Ar saati dixu, si ako var re.	Voici une heure que tu n'es pas ici.
An tg̊a xut tg̊a dixu.	Voilà aujourd'hui cinq jours.
Ma dido guri momixtu.	Je suis très fâché.
Jóxoskani mu ren?	Quel est ton nom?
Jóxočkimi Hasan ren.	Je m'appelle Hassan.
A goči dido xatirlí do joxoni goči ren.	Cet homme est estimé et renommé.
Aya mu leboni goči ren!	Quel homme malpropre!
A goči jumáčkimiš axbabi tu.	Cet homme était l'ami de mon frère.
Jumáčkimi xče pimpiloni ar badi ren.	Mon frère est un vieillard à barbe blanche.

Si ako otro son ulu?	Où vas-tu si vite?
J̌umáčkimiš oxóriša meġulu.	Je vais chez mon frère.
Tġas ar žur fara meġulu.	J'y vais une ou deux fois par jour.
J̌umen si čaršiša idaginoni?	Demain iras-tu au marché?
Ho, ma dulya miġun, vidaminon.	Oui, j'ai affaire, j'irai.
Ma dulya var miġun, ama ǰumáčkimi šeni vidaminon.	Je n'ai pas d'affaire, mais j'irai pour mon frère.
Mu dulya giġutu oti momkitxi?	Pourquoi l'as-tu demandé?
Ma ti skánkala isa midavintu.	Moi aussi je voulais venir avec toi.
J̌umen ar gulamili man.	Viens me voir demain.
J̌umáskaniš oxori dido mendra reni?	Ton frère habite-t-il très loin?
Var; xolos ren; meleni soxaxis ren; ar čitam oxori ren.	Non; tout près, dans la rue en face; une maison rouge.
Aya oxori muši reni?	Est-ce que cette maison lui appartient?
Var; Ališ ren, ama gamabčasunon.	Non, c'est à Ali, mais il va la vendre.
Tkuán nakon ǰuma ret?	Combien de frères êtes-vous?
Čkim anš ǰuma vortit, ama gococóx žur doġuru do acim otx voret.	Nous étions six frères; deux sont morts il y a deux ans, et maintenant nous sommes quatre.
J̌umaskani so ren?	Où est ton frère?
Ak var ren; ama ište mulun.	Il n'est pas ici; mais voici qu'il vient.
Si sola mulu?	D'où viens-tu?
Si ako otro son ulu?	Où vas-tu si vite?
Ma tükyániša aġne méġulu.	Je vais seulement maintenant à la boutique.
Ma tükyániša var méġulu.	Je ne vais pas à la boutique.
Čaršišen móġulu.	Je viens du marché.
Nanáčkimiša vidi.	Je suis allé chez ma mère.
Ma gavakni oti nanaskani xamneli ren.	On m'a dit que ta mère est malade.
Hekímepe uzopinunan oti aya badi ren.	Que les médecins ont dit qu'elle est mal.
Nako tġa ren donǰireli ren?	Combien de jours y a-t-il qu'elle s'est alitée?
Oman ǰumani ínǰiru.	C'est hier matin qu'elle s'est alitée.
Tanrik šiša mečás.	Que Dieu lui donne bonne santé!

Tkuanagziri dido kaymáconu.	Je suis très content de te voir.
Ma tkóbaša ozopinuši laſi miġun.	J'ai quelque chose de secret à te dire.
Ašo ren na, domicpi.	Dis-le moi alors.
Ar kahveša vídati? Akonaši.	Veux-tu que nous allions dans un café? là.
Asteriša borſi miġun.	Je dois à quelqu'un.
Antġa taroni gai ren.	Il fait beau aujourd'hui.
Ča škuyt tġa ren, mozdimeri ren.	Il y a sept jours que le temps est chargé.
Acim žora yextasunon.	Le soleil va paraître.
Búlape nulun.	Les nuages s'en vont.
Taroni gagettásunon.	Le temps ira mieux.
Ča bulutoni ren, ama galaši ren.	Le ciel est couvert de nuages; mais il fait du vent.
Aya mu ġini galaši ren.	Quel vent froid est-ce là!
Jíbbeti galaši ubars.	Le vent souffle furieusement.
Dido ġini momčún.	J'ai froid.
Antġa ešo nungaps oti cŭma upirebun.	Il semble qu'il va tomber de l'eau aujourd'hui.
Belki türüm tuasunon.	Peut-être qu'il va neiger.
Türüm tups.	Il neige.
Antġa taroni dido čxopa ren.	Il fait très chaud aujourd'hui.
Čxopa antġa dido ren.	Aujourd'hui la chaleur est excessive.
Antġa ġini didi ren.	Aujourd'hui le froid est grand.
Türi doburtini.	J'ai fait une boule de neige.
Otro otro ou *kapineri kapineri gapanu.*	Il fait des éclairs continuellement.
Čašen dumani hákeftu.	Le brouillard est descendu du ciel.
Juma, ma dido bčkirons.	Mon frère, j'ai très faim.
Cika koali do xoali mogiġa?	Veux-tu que je t'apporte un peu de pain et de fromage?
Koali do cxuli momiġi.	Apporte-moi du pain et des poires.
Aya meyvépe doxopume ren.	Ces fruits sont mûrs.
Ma dido meyvá kaymáconen.	J'aime beaucoup le fruit.
Očkomu šeni ašjixanaša vidati?	Veux-tu que nous allions dans un restaurant pour manger?
Tkuán mu gínonan oti mogiġa?	Que voulez-vous que j'apporte?
Cika čorbá momiġi.	Apporte-moi un peu de soupe.
Cika giberi xorcci momči.	Donne-moi un peu de rôti.
Ama gai giberi tas.	Mais qu'il soit bien rôti.
Tkuani gyárepe gai ren.	Tes mets sont bons.

Aya xorcci nostanéi xorcci ren, ama jumu var uġun.	Cette viande est bonne, mais elle n'est pas assez salée.
Ma xorcci momiġi, ama yaġli tas.	Apporte-moi de la viande, mais qu'elle soit grasse.
Čkuá mu mogiġa?	Que voulez-vous encore que j'apporte?
Čkuá mytu var minon, cünkü artuk doicxi.	Plus rien, car je n'ai plus faim.
Aya gyari jumoni ren.	Ce mets est trop salé.
Ojúmale momči.	Donne-moi la salière.
Tütüniskani momči, ar cigara xopumaninon.	Donne-moi ton tabac, je veux faire une cigarette.
Dido šekeroni kahvé momiġi.	Apporte-moi un café bien sucré.
Ma ar kibriti momči, cigaráčkimi dobčua.	Donne-moi une allumette, pour que j'allume ma cigarette.
Aci komoimar.	Je vais l'apporter tout de suite.
Dido minon jíroma.	Je veux bien dormir.
Dido manji ren.	J'ai une grande envie de dormir.
Upigi moxúps.	Ma sueur coule.
Ma dido upigemčin.	Je sue trop.
Cika dóxedi do vídat.	Reste encore un peu, et puis nous irons.

ATINAŠI BIRAPA. CHANSONS D'ATINA.

I

Kale bozo miši re?	Ô fille, à qui es-tu?
Okro do gümüši re;	Tu es en or et en argent;
Mendrale komaziru,	De loin je t'ai vue;
Žulu bozo miši re?	Petite fille, à qui es-tu?
Xaberi kogíčopi,	J'ai pris de tes nouvelles,
Ši škimi ore škimi.	Tu es à moi, à moi.
Škimde kale sevdalí,	Ô fille, un amant autre que moi,
Bozo! kogiónuni?	En as-tu, ô fille?
Skanis teri sguálina	Une petite sœur belle comme toi,
Žulu da giónuni?	En as-tu une?

II

Ela, komoxti, ela, ena vár mógalasen;
Megotróxoy pača do ena vár gógalasen;
Bozo gašgúrina do xuala vár gógalasen;
Amseri dogilumju, xuala vár gógalasen;
Komoči dogiguru, xuala vár gógalasen;

Jumadi dogiġuru, xuala móť kógalasen?
Idas konkšiluġiša, si mučo mógalasen?
Kaľ bozo, dogilumju, mondo vár gógalasen;
Amseri dogilumju, xuala vár gógalasen;
Sevdalí vár gionun, si mučo gógalasen?
Kale var gogóčandru, si ordo mógalasen;
Kale dikomójana, pánda ti gógalasen;
Sira komogíxtana, škimda ti mógalasen;
Kaľ bozo, dogilumju, mondo vár gógalasen,
Amseri dogilumju, xuala vár gógalasen;
Komoči dogiġuru, xuala vár gógalasen;
Jumadi dogiġuru, xuala moť kógalasen?

Viens, viens, viens, peut-être ne peux-tu pas venir;
Peut-être ton pied est-il cassé, tu ne peux pas te promener.
Ô fille, tu crains, tu ne te promènes pas seule;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Ton mari est mort, tu ne te promènes pas seule;
Ton frère aîné est mort, comment te promèneras-tu seule;
Tu vas chez ton voisin, comment en reviendras-tu?
Ô fille, il fait nuit, je crains que tu ne puisses pas revenir;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Tu n'as pas d'amant, comment en reviendras-tu?
Tu n'es pas mariée, tu es forcée de revenir;
Ô fille, si tu te maries, tu te promèneras toujours;
Quand mon tour en arrive, tu viendras chez moi aussi;
Ô fille, il fait nuit, je crains que tu ne puisses pas revenir;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Ton mari est mort, tu ne te promènes pas seule;
Ton frère aîné est mort, comment te promèneras-tu seule?

III

Odá ar bozo koxén, leški golakideri,
Ékčopa gionare kápula mokideri.
Sguali ti namu ore, kale miši anderi?
Skani axi zari góvulu geri geri.
Ékčopa gionare škuni oxori kale.
Skani sevdalúġite guri mitvasun guri.
Kale vár emčópana, šuri émale šuri.
Ma mendra gza dobguti, si gitvásasen guri.
Uba mu melikixen, mučo makvali guri.
Bozope mu golulvan, kaľ bozo, suri suri?
Uji mu gelégobu, mučo mčita altuni.
Áko gogagora, dobġúrana dobġura.

Gza kogelegízxedi dohumju dotamaša.
Helallugi kéčopi, kale, idi nanaša.
Xolo mogigorare, żulu bozo, żanaša.
Kardali ginjarare, kale, mamúvitaša.
Panda gogišinare, kal' bozo, govitaša.

Une fille est assise dans la chambre, ses lèvres sont fermées,
Je la prendrai et je l'emporterai chargée sur mon dos,
Belle tête que tu es, ô fille, de qui es-tu la moitié?
Par mes soupirs pour toi, je vais en arrière.
Je te prendrai et je t'emporterai chez nous, ô fille!
De l'amour que j'ai pour toi, mon cœur éclatera.
Ô fille, si tu ne m'acceptes pas, mon âme va partir.
Je suis resté dans un chemin lointain, ton cœur éclate.
Qu'as-tu au sein? le cœur d'un œuf.
Ô fille, où vont-elles les filles en rang?
Que portes-tu accroché à ton oreille? De l'or rouge.
Que je te prenne une fois, et si je meurs tant pis.
Je suis assis sur ton chemin, du soir jusqu'à l'aurore;
Va chez ta mère pour prendre son consentement.
De nouveau je te prendrai, petite fille, l'année prochaine.
Je t'écrirai quand je reviendrai.
Je me souviendrai toujours de toi quand je me promènerai.

IV

Mamuli kodikiyu; haci dotandáseren.
Kal' bozo, xáliškuni hášo te mu íasen?
Kale, vár emčópa na, mondo doğurdáseren.
Nanaskani gúrite, var gokomojáseren.
Bozo, ma var ékjopi sole giondáseren.
Miši bozomota re, kua na mogatáseren.
Bozo, miši bozo re? guri gegatáseren.
Mamuli ukúdele zori uğun tudele,
Ako megačapxigo úbapeši tudele.

Le coq a chanté, voici l'aube.
Ô fille, que deviendra donc notre état?
Ô fille, si tu ne m'acceptes pas, je crains que je ne te tue.
Ta mère est fâchée, elle ne te fera pas marier;
Et si je ne te prends pas, comment en auras-tu un?
De qui es-tu la fillette? il te jettera une pierre,
Ô fille, de qui es-tu la fille, ton cœur éclate.
Le coq sans queue se gêne par derrière,
Que je me plonge une fois sous tes seins.

POST-SCRIPTUM.

Au cours de l'impression de cette étude, j'ai appris l'existence d'un autre travail sur la langue laze. C'est une collection d'une centaine de mots publiée dans le *Journal asiatique de Londres*, XXIX (1887), par M. Peacock, consul d'Angleterre à Batoum. Ces formes sont presque toujours identiques à celles qui sont indiquées ici par Bt. J'ai pu intercaler une partie des formes de M. Peacock dans le *Dictionnaire*, en les indiquant par P. On trouvera les autres dans l'*Addenda* ci-dessous. Les formes grammaticales de M. Peacock sont citées dans la grammaire.

ADDENDA.

Andġa (P. Bt.). Voir *Antġa*.
Aši (P.). Voir *Anš*.
Berre (P.) « child ». Cf. *bere*.
Biji (P.) « son ». Cf. *biči*, *biši*.
Butkuji (Er. 380) « froment? ».
Cic (Bt.). Rac. tirer. Prés. *cicub*, *cicups*.
Ciraskua (P.) « a daughter ».
Čg. Voir *Vačg*.
Čkeši (P.). Voir *Češ*, *češi*.
Čuta (P.), petit.
Čxolo (P.). Voir *Čxoro*.
Dacxuri (P.), feu.
Eči (P.). Voir *Eč*.
Guruni (P.). Voir *Girini*.
Hemtepe (P.). Voir *Entepe*.
Jumadi (P.) « oncle ».
Kče (P.). Voir *Xče*.
Kedi (P.), village.
Kiy (At.). Rac. chanter (en parlant du coq). Aor. 3e *kodikiyu*.
Knol (Bt.). Rac. bailler. Aor. *knolu*.
Ko (P.). Voir *Ho*.
Kolba (P.). Voir *Korba*.

Mara (P.), mais.
Maxačkali (P.) «cultivateur, laboureur».
De plus, ajouter (P.) devant les mots : *ar*, *baba*, *badi* 1re, *boči*, *bozo*, *coxle*, *cxari*, *cxeni*, *čili*, *čxindi*, *da* 2e, *uji*.

CORRIGENDA.

Articles du dictionnaire :

Anšeneri.	Au lieu de	*maaša*,	lire *maanša*.
Bički, *Bičoba.*		(At.),	(Bt.).
Ck.		n. d'acc.	n. d'act.
Cxenis mota.		*boxomata*,	*bozomata*.
Č 1.		*komečkab*,	*komebčab*.
—		nom d'acc.	n. d'act.
Č 5.		*gilavočamapi*,	*gilovočamapi*
Čku.		*mivačkua*,	*mivačkui*.
Čoxre.		(B.).	(R.).
Ču 4.		*Berepeš*,	*Berepes*.
Gresta.		tondeur,	tandour.
Ǵuji.		(Bt. P.),	(Bt.).

Modifier ainsi l'article *Dažı* :

Dažı (Bt.), épine.
Danzi (R.) épine; «Ziege».

Mettre l'article *Gonck* sous *Ck* 2.

NOTES DE SYNTAXE COMPARÉE.

I

À PROPOS DE LA CONSTRUCTION DU COMPLÉMENT DU VERBE PASSIF EN LATIN.

L'espagnol, comparé au latin, présente dans sa syntaxe une innovation curieuse : il fait précéder de la particule *á* (latin *ad*) le complément qui, en latin, était à l'accusatif sans préposition, lorsque ce complément désigne une personne ou un être vivant en général : «le père aime le fils» *el padre ama al hijo*. Dans le latin des chartes d'Espagne on trouve, dès le XI^e^ siècle, des phrases comme *ad illa una matabit*, ou *decepit ad suo germano*, qui pour être de mauvais latin sont d'excellent espagnol : *á la una mató*, *engaño á su hermano* [1].

Une même action était donc considérée comme tendant vers son objet en s'appliquant directement à lui, suivant que cet objet était ou non doué de la personnalité. C'est là une nuance de pensée dont l'expression peut sembler assez superflue. L'innovation de l'espagnol est un exemple de l'intrusion de la logique, venant rompre inutilement la tradition; c'est un fait du même ordre qu'en morphologie, le remplacement des formes synthétiques par des formes analytiques (comme le futur roman, p. ex.).

Il peut être intéressant de signaler qu'une innovation due à la même cause, et sinon directement comparable, au moins exactement symétrique, s'était déjà introduite dans la syntaxe latine, de même que la morphologie latine avait, elle aussi, remplacé par des compositions nouvelles quelques-unes des formes verbales qu'elle avait reçues de la tradition.

La formule logique de l'idée «le père aime le fils» sera, si l'on pousse l'analyse à l'extrême : action d'aimer ayant pour point d'arrivée le fils (c'est ce qu'exprime l'espagnol) et pour point de départ le père : *ad filium — a patre*.

L'espagnol s'est arrêté à mi-chemin dans la voie de la logique,

[1] Diez, *Grammaire des langues romanes*, t. III, trad. Morel-Fatio et G. Paris, p. 91.

il n'a pas exprimé l'idée de *point de départ*. Le latin, non plus, n'a pas été conséquent : il n'exprime jamais l'idée de *point d'arrivée;* mais il est un cas où il exprime le point de départ, c'est lorsque le sujet logique se trouve être le complément grammatical. Il adopte une construction qui est le pendant exact de la construction espagnole : *filius amatur a patre.* Dans l'une et l'autre langue, le nom accompagné de la préposition doit désigner une personne : la symétrie est donc parfaite.

Selon Diez [1], l'usage de l'accusatif « prépositionnel » se retrouve appliqué avec plus ou moins de rigueur en portugais, en catalan, en sarde et en sicilien. Le gascon présente quelque chose d'analogue, mais qui n'est pas entièrement comparable [2].

Nous ne faisons que rappeler ces faits, dont le détail concerne les spécialistes. On doit noter aussi l'emploi, en roumain, de la préposition *pre* [3] dans la même fonction que l'espagnol *á* : nous en dirons peu de chose, ce phénomène, au dire d'un juge compétent [4], attendant encore son historien. Mais son existence n'a rien que de naturel, dans une langue comme le roumain, entourée de tous côtés d'idiomes profondément différents. Il est tout simple que, dans ces conditions, la tradition latine ait été rompue sur plus d'un point. Quand deux courants traditionnels viennent à se rencontrer, il arrive nécessairement ou que l'un se substitue partiellement à l'autre, ou bien que la coexistence dans un même domaine de deux modes d'expression d'une même pensée provoque la réflexion, et amène le remplacement par un procédé logique de l'un et de l'autre des deux procédés traditionnels. Dans le cas spécial qui nous occupe, l'innovation du roumain peut s'être produit à la fois de l'une et de l'autre manière, les langues slaves voisines ayant pu agir à la fois comme agents de désorganisation — et c'est là que d'ordinaire la logique triomphe —, et comme modèles d'un nouveau procédé d'expression, puisque la distinction des personnes et des choses était devenue, à la suite d'une série d'innovations phonétiques et morphologiques [5], l'un des traits caractéristiques de leur syntaxe.

II

FRANÇAIS *TOUT* DANS LES EXPRESSIONS COMPOSÉES.

Toutes les langues germaniques possèdent, en plus ou moins

[1] Diez, p. 92.
[2] Antoine Thomas, *Essais de philologie française*, p. 128 et suiv.
[3] Diez, p. 92. — Aujourd'hui on prononce et on écrit *pe*.
[4] M. W. Meyer-Lübke, dans *Berliner philolog. Wochenschrift*, 1898, col. 277.
[5] Cf. A. Meillet, *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave*.

grand nombre, des composés dont le premier terme est l'adjectif «tout» :

Gothique : *jah is dugann alaþarba waírþan* (Luc. xv, 14 : *καὶ αὐτὸς ἤρξατο ὑστερεῖσθαι*).

V. h. a.[1] iv, 35, 36, *in alaniuaz* [*grab*] (Matth. 27, 60, «in monumento suo nouo»); ii, 14, 65, *thaz uuir uuizzun alauuâr* (Joh. 4, 22, «quod scimus»); iv, 19, 20, *sprah ih auur alauuâr* (Joh. 18, 23, «si autem bene [locutus sum]), etc.

Anglo-saxon : *ealgréne* «tout vert», *ealgylden* «tout en or», *eallren* «tout en fer», *ealwundor* «chose toute merveilleuse», etc.

Vieil-islandais : *algrœnn* «tout vert», *algullin* «tout en or», *alkunna* «bien connu», *allfeginn* «tout content», *allmikil* «très grand», *allþarfr* «très utile», *allþurr* «tout sec», *alsvartr* «tout noir», etc.

L'emploi de l'adjectif (aujourd'hui semi-adverbe) *tout* est également très fréquent en français. Il apparaît dès les plus anciens textes (*tut blanc*, *tut suls*, etc., dans la *Chanson de Roland*).

Cette tournure ne remonte pas au latin : les rares composés d'*omni-* appartiennent au style soutenu et savant; elle semble, d'autre part, ne s'être, nulle part dans les langues romanes, à une exception près, celle du roumain, développée d'une façon comparable au français. Commune à tous les idiomes germaniques, restreinte, dans le domaine roman, au territoire le plus exposé à l'influence de ces idiomes, elle doit être considérée en français comme un germanisme.

A cause de sa situation isolée, le roumain doit toujours être étudié à part quand on traite une question de ce genre. Voici les renseignements que notre confrère M. le capitaine Léon Lamouche a l'obligeance de me communiquer à ce sujet :

«On trouve en roumain la locution *cu totul*[2], employée adverbialement dans le même sens que le français *tout*, devant un adjectif; par exemple :

cu totul negru «tout noir».
cu totul de aur «tout en or».

«Il ne semble pas cependant après réflexion que ces locutions doivent avoir la même origine que les expressions françaises, *tout blanc*, *tout noir*.

«Nous trouvons en effet dans les langues slaves et notamment

[1] Ces exemples sont empruntés à Otfrid; la comparaison du texte latin dont il s'est inspiré montre dans la plupart des cas qu'il y a bien dans l'emploi du *ala-* un germanisme et non une imitation du latin.

[2] «Tout» se dit en roumain *tot; totul* est la forme munie de l'article, mais elle n'a parfois que le sens de *tout* français sans article, par ex. : *Totul pentru popor*, «Tout (*litt.* le tout) pour le peuple!»

en serbe et en bulgare une locution semblable comme forme et employée dans le même sens : blg. съвсѣмъ (*sĕvsĕm*); srb. *sasvim*, composés de la préposition blg. съ, srb. *sa* « avec » (roum. *cu*), et de l'instrum. sing. du pron. blg. весь, srb. *sav*.

Ex. : blg. съвсѣмъ бѣло нѣщо, *sĕvsĕm bĕlo nĕšto* « une chose toute blanche »; srb. *sasvim prirodno* « tout naturel ».

« Il est donc très vraisemblable que, dans ce cas, comme sur d'autres points de sa syntaxe, le roumain a subi l'influence du bulgare. Remarquons d'ailleurs que съвсѣмъ, bien qu'en usage dans la langue actuelle, est une formation ancienne, l'instrumental étant, comme presque tous les cas, disparu de la langue moderne. »

Louis Duvau.

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Recherches expérimentales sur la phonétique, 1, 11. — La parole se compose d'éléments vocaliques et de plosions, 79. — Définition de la voyelle, ses caractères graphiques, 71, 72. — Définition et caractères graphiques de la consonne, 72-78; elle se divise en trois temps, dont le 2e a un élément vocalique, 71-79. — Vocaloïde, 2e temps d'une consonne; ses caractères, 78, 79. — Son propre ou timbre du vocaloïde, 123, 124. — Importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne, 122, 123. — Constatation par l'oreille du timbre des vocaloïdes, 127, 128. — Ce timbre est influencé par le mécanisme propre de la consonne, 124, 125; et par les voyelles associées à la consonne, 125-127. — Coordination des mouvements phonétiques, 131-134. — Le résonnateur prend, pendant la consonne, la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre, 128-130. — Influence mécanique de la voyelle qui suit une consonne, sur celle qui la précède, 122, 130, 131.

Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives, 347-363. — L'altération de la sensation auditive dans les consonnes juxtaposées, 347-349. — Les bruits d'implosion et d'explosion dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées, 349, 350; mécanisme du redoublement de la consonne, 351, 352. — La prépondérance de l'explosion sur l'implosion, 352, 353. — La prépondérance de l'explosive et l'altération de l'implosive, 353. — La suppléance de l'organe d'explosion et le *yama* indou explosif, 354-356. — Le P *yama* implosif, analyse des consonnes jumelles, 356-358. — La persistance du caractère sonore de la consonne M et des nasales, 358, 359.

Déductions linguistiques tirées de l'analyse graphique de la consonne, 359-363. — Base scientifique de la phonétique générale, 363.

Influence réciproque du langage et des organes, 8, 9. — L'accent d'une langue, impression générale que fait sa prononciation; accent commun à plusieurs langues; accent individuel, 110.

Variétés de la prononciation; quelques-unes de leurs causes, 4. — Syllabes enfantines; leur succession, 41, 42. — Les lois de la phonétique sont-elles fatales et aveugles? 1-5. — Le changement phonétique atteint-il les organes avant d'atteindre les mots? 5-8. — Ce changement est d'abord individuel, 1, 2. — Altération pathologique des sons, 5, 6. — Direction des changements phoniques, 8. — Les petites

IMPRIMERIE NATIONALE.

forces en phonétique, 7, 8. — Principe de la fréquence, 4, 5. — La loi du moindre effort, 9, 10. — Assimilation; épenthèse; *umlaut*, 10. Dissimilation, 196, 276, 279, 280, 295. — Disparition de sons dans une langue, 7, 8. — Deux phonèmes qui arrivent à se confondre n'ont plus d'évolutions distinctes, 174, 187. — La connaissance d'un phénomène phonétique n'est pas précise si elle est isolée, 187. — Caractère inexact des transcriptions alphabétiques, 110, 111. — Le peuple phonéticien, 292-294.

C'est dans l'intelligence que se trouve la cause première des changements phoniques, 6, 7, 10, 11. — Sémantique, 143, 144, 403. — Erreurs de langage, 10, 11. — Parties de composés ou de dérivés distinctement senties comme telles, 5. — Agglutination et flexion, 5. — La perfection d'un mot, 5. — Croisement linguistique, 324. — Pas de dialecte absolument pur, 3, 4. — De la propagation des suffixes; action graduelle de l'analogie, d'après le sens, 67, 68.

Pourquoi le substantif s'altère plus rapidement que l'adjectif, le participe et l'adverbe, 5. — Le verbe «être» irrégulier et particulièrement exposé aux perturbations analogiques, 161, 163. — Difficulté de l'emprunt des noms de nombre, 140.

Les classifications de la linguistique sont ordinairement en harmonie avec les données de la géographie, 3.

Intrusion de la logique venant rompre la tradition linguistique sans avantage sensible, 449, 450.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Vocalisme : alternance de *e* et *o*, 274. — Finales en *s* ou *z*, *t* ou *d*, selon la nature de l'initiale suivante, 135, 136. — Aspirées, 277.

Divergence des langues indo-européennes, pour les démonstratifs, 242; radicaux *s*, *n*, *a*, *u*, *l*, 244; particules, 260, 261, 271. — Pronoms agglutinés aux prépositions, 404. — Tmèse, 283-289. — Notation expresse de l'idée de corrélation, 337. — Suppression d'un des termes corrélatifs (en latin et en grec), 66. — Ellipses, 328.

Verbes neutres devenant transitifs, avec changement de signification, 59-62, 95, 99.

GREC ANCIEN.

Vocalisme, 141, 169; esprit rude amené par analogie, 140; accentuation, 289. — Consonnes, 276; échange des sons *g* et *y*, 64, 65; ρ venant de λ, 62-64. — Transcription du *tsade* phénicien, 34. — Signes des nombres et des monnaies, 57. — Formes cypriotes et pamphyliennes, 211, 212.

Nominatifs en *-s* et *-as*, 138; instrumentaux conservés à l'état d'adverbes, 65.

Tmèse, 283-288, anastrophe, 287.
Emprunts grecs en géorgien, 13-15.

ἀ-, 140.
ἀγκυλομήτης, 138.
ἀδελφός, 64, 66.
ἄζομαι, 281.
-άζω, 139.
ἀηδών, 13.
αἰθω, 277.
αἶλος, 264.
αἱρέω, 63.
ἄλοχος, 66.
ἀμέλγω, 63.
ἀμέργω, 63.
ἀμή, 404.
ἀμμο-, 80.
ἀμο-, 267.
ἀμοῖ, 404.
ἀμόθεν, 404.
ἀμόθι, 404.
ἀμφω, 328.
ἀν, 403, 404.
ἀναιλέθαι, 63.
ἄνευ, 140.
ἀνω, 65.
ἀνώγαιον, 65.
ἀνώγεον, 65.
ἀνωγέων, 65.
ἀνώγιον, 65.
ἅπαξ, 66.
ἀπάτορες, 274.
ἁπλόος, 66.
ἀραρεῖν, 140.
ἄρκτος, 281.
ἅρμα, 140.
ἁρμόζω, 140.
ἁρμός, 140.
ἀσθεσίης, 13.
ἄτερ, 140.
ἀτερθε, 140.
ἄτερος, 140.
αὖ, 136, 244.
αὐτόματος, 402.
ἀφαιλῆσθαι, 63.
ἄφρονες, 274.
ἀχλύς, 279.

βαύζω, 139.
βεβαώς, 403.
βίξ, 282.
βίρυλλος, 13, 15.
βρίζω, 279.
βύζω, 139.

γεγαώς, 403.
γέννου, 63.
γένος, 69.
γέντο, 63.
γόνατα, 68.
γόνυ, 67.
γρόνθος, 277.

δάπεδον, 137.
δέ, 285, 286.
-δε, 271.
δεκάς, 138.
δεσπόζω, 139.
δέσποινα, 137, 138.
δεσπότης, 137-139.
Δήμαρχος, 82.
δράκαινα, 68.

ἐάν, 404.
ἐγώ, ἐγών, 258.
ἐθελοντί, 65.
εἰ ἄν, 403, 404.
εἶθε, 261, 271.
εἰκῆ, 65.
εἴκω, 60, 61.
εἶλον, 63.
εἰς, ἐς, 139.
εἵς, 140.
ἐκεῖ, 244.
ἔκητι, 65.
ἐκκλησίᾳ, 13.
ἑκοντῆ, 65.
ἑκοντηδόν, 65.
ἑκοντήν, 65.
ἑκοντί, 65.
ἑλόντως, 65.
ἐκφεύγω, 288.
ἕλα, 62.
ἔλασαι, 62.
ἔλασεν, 62.
ἐλαύνω, 62.
ἐλεύθω, 62.
ἔλιπε, 269.
-εν-, -ην-, 274.
ἐναλεθέντος, 63.
ἔνεροι, 275.
ἐνFατος, 281.
ἔνη, 244.
ἐνθα, 259.
ἐννέα, 281.
ἐνωπῆ, 64.
ἐξ, 141.
ἐξ, 281.
ἐπειδάν, 404.
ἔπηλυς, 62.
ἐπίσκοπος, 13.
ἐπίσλαμαι, 59, 60.
ἐπισλήμη, 59.
ἐρέσσω, 138.
ἐρέτης, 138.
ἕρμα, 140.
ἔρχομαι, 62, 63, 276.
Fε, 271.
Fέξ, 280.
Foίκαδε, 138, 139.

ζυγόν, 21.
-ζω, 139.

ἥκω, 60.
ἦλθον, 62, 63.
ἦπαρ, ἥπατος, 67, 277
ἥρπε, 280.
-θα, 277.
-θε, 261, 271.
θρέξω, 276.
θύρα, 85.

-ι, 136.
Ἰαχυνθοτροφος, 226.
-ιδ-, 138.
Ἴδας, 212.
ἵεμαι, 403.
-ίζω, 139.
ἰθαρός, 277.
ἱκάνω, 60.
ἱκετεύω, 60.
ἱκέτης, 60.
ἱκνέομαι, 60.
-ινος, 275.
ἴον, 13.
-ιον-, 275.
Ἱππαρχος, 82.
ἱππότα, 138.
ἱππότης, 138.
ἴ-σλος, 276.
ἰσχι, ἰσχίον, 277.
ἰών, 64.

καλύπτω, 63.
κάμηλος, 15.
κάρη, 68.
καρήατι, 68.
κατά, κατ-, 140, 404.

κε, 261.
κείρω, 269, 281.
κεχλάδειν, 280.
κλείς, 18.
κλέπτω, 63.
κόϊλος, 278.
κοκκύζω, 139.
κολοβός, 66.
κολοβότης, 66.
κολούω, 66.
κόοι, 278.
κράδβατος, 13.
κρίζω, 139.
κρύπτω, 63.
κρυφῆ, 65.
κρώζω, 139.
κύαρ, 278.
κυλίνδω, 282.
κυλίω, 282.
κωφός, 282.

λάθρη, 65.
λαμπάς, 13.
λαφύσσω, 278.
λέαινα, 68.
Λητώ, 215.

μαίομαι, 402, 403.
μάραγδος, 66, 67.
μαργαρίτης, 13.
μεμαώς, 402, 403.
μενδῖται, 216.
Μενέλαος, 403.
μέσφα, μέσφι, 404.
μετά, 404.
μῆτις, 138.
Μινώταυρος, 273.
μνῆμα, μνημεῖον, 37.
μόθος, 276.
μόσχος, 282.
μύζω, 139.

-νε, 261.
νεαρός, 278.
νέος, 278.
νέρτερος, 275.
νόμος, 15.
νόσφι, 404.
νυ, 287, 288.

ξατράπης, 220.

ὁ, 135.
ὀδωδα, 280.
Οἰδιπόδης, 138.
οἰκεῖοι, 45.
οἶκος, 7.
οἰμώζω, 139.
οἷος, 66.
οἶος, 66.
οἷός τε, 271.
ὀλίος, 64.
ὁμαρτῆ, 65.
ὄξος, 13.
ὁπατρος, 66.
ὄρμος, 140.
ὀσλέον, 276.
ὅταν, 404.
οὐδαμῆ, 65.
οὔθατα, 68.
οὗτοσί, 136.
ὀχετός, 282.
ὄψ, 65.

παθεῖν, 276.
πάντη, 65.
παρένθες, 289.
πᾶς, 66.
πατέρες, 274.
πάτος, 276.
πέλομαι, 282.
πένθος, 276.
πετάννυμι, 276.
πλάθανον, 277.
πλατύς, 276, 277.
Πλούταρχος, 99.
Πλουτᾶς, 99.
Πλουτογένης, 99.
πλωτός, 174.
ποινή, 269.
Πολίαρχος, 82.
Πολύαρχος, 82.
πόντος, 276.
ποπτύζω, 139.
πόρτις, 276.
πόσις, 138.
πότνια, 138.
προσώπατα, 68.
πτύξ, 276.

ῥήγνυμι, 281.
ῥύζω, 139.

σήμερον, 244, 246.
σιγῆ, 64.
σίγλος, 38.
Σιδών, 34.
σίζω, 139.
σιωπῆ, 64, 65.
σκέπτομαι, 10.
σκότινος, 275.
σμάραγδος, 14, 15, 66, 67.
σορός, 34.
σπεύδω, 277.
σπουδή, 277.
στα-, 276.
στέγω, 276.
στέλλω, 63.
στόρνυμι, 63.
στρατός, 63.
συνέκδος, 289.
σφεῖς, σφίν, 404.
σωρός, 34.

ταυθαλόζω, 279.
ταυθαρύζω, 279.
τε, 135, 262, 269, 271-273.
τελευτή, 245.
τέρμα, 281.
τέρμων, 281.
-τερος, 275.
τέταρτος, 276.
τήμερον, 244.
τηνεῖ, 245.
τις, 268.
τίς τε, 272.
τό, 135, 245, 258.
τοιθορύσσειν, 279.
τόνε, τάνε, 261.
τόνος, 137.
τρέχω, 276.
τρίζω, 139.
Τύρος, 34.
τυφλός, 282.

ὑάκινθος, 15.
Ὑακίνθος, 226.
ὕδωρ, ὕδατος, 277.
ὑπεκφεύγω, 288.
ὑπέξ, 288.
ὑπερώϊον, 65.

Φάρμακον, 143.
Φέρω, 143.
Φεύζω, 139.
Φιαλεία, 64.
Φορμός, 143.
Φρένες, 274.
Φύω, 279.

χάλαζα, 280.
χαλαρός, 282.
χαλάω, 282.
χαλίφρων, 282.
χλεύη, 280.

χρυσός, 217.
χωλός, 282.
-ω, -ων, 258.
ὥατα, 68.
-ων-, -ον-, 274.
ὅσ7ε, 271.

GREC MODERNE.

aderfo, 64.
armiro, 64.
ἕλα, 62.
ἐλᾶτε, 62.
ξῶγον, 65.
κάραβος, 13.
κλαίγω, 65.
korfos, 64.
orpida, 64.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

eizuis, 244.
ekak, 258.
exo, 258.
mamphur? 276.
nep, 272.

OMBRIEN.

neip, 272.

LATIN.

Vocalisme du latin vulgaire, 308. — *T* de *th*, 276. — Finales *s* et *d*, 136. — Rhotacisme, 8. — Le latin resserre les mots, 8. — Syntaxe, 449, 450.

a, ab, 270, 449, 450.
-abam, 162.
-abamus, 162.
-abatis, 162.
absque, 272.
ac, 272.
acipiter, 60.
ad, 272, 449.
albus, 326.
alius, 255.
aliuta, 272.
-am, 310.
Amphitruo, 69.
-amus, 161, 162.
an, 404.
antid, 404.
apponere, 199, 200, 320.
apud, 404.
arbor, 326.
armus, 140.
artua, 67.
artus, 67.
-as, 310.
-at, 310.
-aticu-, 202.
atque, 272.
Basilica, 3.
beryllus, 3.
-c, 272.
camera, 200.
cantamus, 161.
cantasset, 308.
caprio, 343.
carabus, 13.
cauneas, 219.
caverna, 278.
cavos, 278.
-ce, 261.
cedere, 59-61.
-cinium, 68.
circellus, 340.
circulus, 340.
cippus, 343.
cis, 244.
claudere, 322.
clepo, 63.
cognoscere, 322.
colligere, 322.
compos, 138.
concedo, 61.
contio, 5.
convenire, 5.
corallum, 342.
cornua, 67.
cornum, 67.
crescere, 199.
-cumque, 261, 337.
-dam, 271.
-de, 259.
deliberare, 8.
deorsum, 5.
deversum, 5.
discedo, 61.
disciplina, discipulina, 8.
doctus, 333.
dominus, domnus, 8, 137, 138.
donec, 272.
donique, 272.
dorsum, 5.
draco, 68, 69.
-ebam, 162.
-ebamus, 162.
-ebatis, 162.
-em, 258.
eminere, 403.
eo, 243.
eodem, 258.
eques, 138.

esse, 164.
eum, 244.
ex, 141.

facere, 321.
flagellum, 169.
fores, 85.
frater, 174.
fundere, 199, 200.
Fusii, 8.

genua, 67.
genus, 69.
grando, 280.

habere, 8, 162, 166.
hebes, 282.
Hercles, Hercules, 8.
hic, 243.
hīc, 243.
hinc, 243.
hoc, 404.
hocce, 261.
huc, 243.

ibi, 243, 272.
idem, 258.
īdem, 243, 258.
ille, 243.
illic, 243.
illinc, 243.
illuc, 243.
imminere, 403.
impetus, 59, 60.
-īmus, 309.
in-, 140.
inde, 243, 259.
infans, 210.
infera, infra, 8.
infirmus, 210.
ingruo, 403.
invidium, 210.
involvere, 199, 200.
is, 243, 244.
iste, 243.
istic, 243.
istinc, 243.
-istis, 309.
istuc, 243.
ita, 272.
itaque, 272.

jecur, 68.
joculārius, 70.

latrocinium, 68.
legere, 321.
lenocinium, 68.
leo, 68, 69.
Libertas, Libertas, 8.
libra, 8.

magenæ, magnæ, 8.
manere, 403.
margarita, 67.
mclere, 200.
mordere, 320, 321.
mucro, 69.
mulgeo, 63.
mustela, 298.
mutuos, 276.

nam, 261.
namque, 272.
-ne, 261.
nec, 272.
nolumus, 161.
num, 261.
Numisii, 8.

ob vos sacro, 283.
obstare, 61.
omni-, 451.
omnino omnes, 341.
Oratorium, 3.
ossua, 67.
ossuarium, 67.

Papisii, 8.
parthicus, 327.
patēre, 276.
-pe, 271.
perdere, 321.
permaneo, 403.
petere, 59, 60.
petulans, 60.
piare, piatum, 44.
plerique, 262, 271, 272.
plerumque, 272.
pons, 19, 276.
posco, 281.
possumus, 161.
postid, 404.
potis, 138.
præire, 5.
præpes, 60.
prætor, 5.
pro, 404.
prorsus, 5.
prosa, 5.
-pte, 261.
pulsare, 189.
quam, 258, 269.
-quam, 261.
quandoc, quandoque, 272.
quantum, 66.
quartus, 276.
-que, 135, 261, 262, 269, 271-273, 337.
quicumque, 261.
quidam, 271.
quippe, 271.
quis, 271.
quisquam, 261.
quisque, 261, 262, 272.
quo, 243.
quotus, 66.

ramus, 161, 162.
ratiocinari, 68.
recedo, 61.
reducere, 321.
regina, 278.
remaneo, 403.
rota, 276.
rumpere, 199, 200.

scando, 336.
scintilla, 10.
Scipio, 69.
secare, 281.
sermocinari, 68.
sermocinatio, 68.
sero, 140.
seta, 309.
siccine, 261.
sim, 308, 309.
simus, 308.
sint, 308, 309.
sit, 308, 309.
sītis, 308, 309.
somnus, 183.
sonus, 278.
speclare, 10.
stare, 59.
stella, 277.
sternere, 63.
stlata (navis), 63, 64.
stlatus, 64.
sub, 270.
sub vos placo, 283.
sumus, 161-164.
supinus, 336.

tam, 261.
tantum, 66.
-te, 261.

tegere, 276.
temo, 69.
tempuli, templi, 8.
termen, 281.
terminus, 281.
termo, 281.
-ti, 277.
tirocinium, 68.
torquere, 321.
totus, 66.
trans, 281.
tribunus, 138.
tribus, 138.
tu, 245.
tum, 261.
tunc, 261.
tute, 261.
uber, 68.
ubi, 243, 272.
ubique, 272.
ultra, 260.
unde, 243, 259.
ungere, 200.
urere, 144.
usque, 272.
ut, 272.
uterque, 272.
utique, 272.
væ, 281.
valde, 8.
valere, 320.
validus, 8.
valicinari, 68.
valicinium, 68.
-ve, 271.
venio, 321.
vesica, 335.
viam, 309.
vitis, 292.
vitulus, 292.
volvere, 321.

LANGUES ROMANES.

Syntaxe, 449, 450.

ITALIEN.

albereto, 326.
albero, 326.
annunziare, 308.
balare, 178.
bolso, 189.
chiesa, 13.
ciliegia, 181.
dotto, 10.
fatezze, 210.
grimaldello, 345.
tormento, 210.
vescovo, 13.

ESPAGNOL.

á, 449, 450.
anunciar, 308.
bispo, 13.
greda, 196.
hazer, 210.
hombre, 210.
nosotros, 337.
so, 165.
soe, soy, 165.
usted, 4.

PORTUGAIS.

annunciar, 308. greda, 196.

FRANÇAIS.

Chute de *-e* final, 309, 310. — Prononciation des consonnes, 110, 119. — Échange de *s* et *r* dans le parler parisien, 2, 3; grasseyement, 3. — *R* venant de *z*, dans diverses variétés françaises, 3. — Associations nouvelles de consonnes, 10.

Conjugaison, 161-166.

Emprunts faits au français par plusieurs patois, par recherche de formes plus polies, 181.

Germanisme, 450, 451.

Voir 5, 297-303.

acolt, 310.
-age, 202.
ah! 78.
ai, 165.
aie, aies, 312.
aiet, 310.
aille, ailles, 310.
ains, 291.
ait, 310.

aller, 316.
almanach, 297.
amast, 310.
amoet, amot, 310.
annoncer, 308.
apporter, 295.
arismétique, 345.
artizon, 295, 298.
assommer, 183.
astreiet, 310.
aube, 325.
aubier, 326.
aut, 310.
automate, 402.
auvent, 325.
avare, 194.
avec, 404.
avoir, 164, 165.
avuisset, 310.

barbe de bouc, 290.
Baroche, 3.
bêler, 178.
belin, 185.
besicles, 3.
bête, 197.
biscornu, 296.
buisine, 9.

cabaret, 296.
cabas, 296, 297.
cabri, 296.
cadre, 296.
cahoter, 327.
caleçon, 296.
calingue, carlingue, 342.
campène, 296.
camper, 296.
camphre, 296.
camus, 296.
canari, 296.
capital, 6.
capote, 296.
carafe, 296.
carcasse, 297.
carder, 296.
carême, 6.
carême entrant, 296.
carotte, 296.
carrefour, 6.
carrière, 6.
carte, 296.
carton, 295, 296.
casse, 299.
cavalier, 6.
caverne, 2
chaire, 3.
chaise, 3.
chaleur, 172.
chaloupe, 63.
chalumeau, 172.
chantasse, chantast, 308.
chanteriens, 162, 163.
chanterons, 163.
chanteront, 162.
chantiens, 162, 163.
chantons, 161, 163, 166.
chardon, 295.
Charles, Charlotte, 291.
charme, 201.
charogne, 172.
chaudeau, 345.
chef, 6.
cheval, 6.
chèvre, 6, 171.
chèvrefeuil, 292.
chevron, 171.
-ci, 260.
citadelle, 345.
coffre, 343.
commerce, 297.
confont, 310.
corneille, 295.
cracher, 296.
croître, 200.
cuider, 201.

deffent, 310.
déguiser, 341.
dental, 298.
derrée, 199.
deveit, 310.
diacre, 205.
diemenche, 291.
diemoine, 291.
dimanche, 291.
dire, 321.
doceiet, 310.
doins, 165.
doinse, doinses, 310.
doinst, 310.

-e, -es, 310.
église, 13.
égoïsme, 5.
-eie, 162.
-eit, 310.
enclume, 183.
-ent, 312.
eret, 310.
ert, 310.
escarlingue, 342.
escri, 69.
escrier, 69.
escroquer, 297.
esparcette, 297.
estoet, estot, 310.
estoie, 307.
estois, 165.
estoit, 308.
estomac, 296, 297.
étincelle, 10.
étranger, 198.
être, 164, 166, 316.
-eve, 162.
évêque, 13.
exclure, 297.
exercer, 297.

femme, 184.
fereiet, 310.
férir, 186.
fesist, 310.
feu, 292.
fors excepté, 330.
frappé, 299.
froid, 6.
fuiet, 310.
fumes, 164.
fundet, 310.
fustes, 164.

gagner, 296.
gai, 296.
gaine, 296.
gant, 296.
garantir, 296.
garce, 296, 297.
garde, 295, 296.
gart, 298.
gauche, 296.
gaupé, 296, 302.
geline, 185.
girofle, 172.
gisais, 172.
glaner, 184.
gonelle, 300.
gonfler, 189.
gras, 196.
guerre, 296.
guetter, 296.

hacher, 296.
hardi, 295.
hennir, 184.
herberc, 205.
hum! hem! 78.

-iens, 162.
-ier, -ière, 181.
-iez, 162.
impair, 328.
indemnité, 184.
insupportable, 295.
-isme, 5.

jaunet, 20.
joindre, 200.
jongleur, 69, 70.
juste, 296.

kiosque, 23.

-là, 260.
lanterne, 295.
libre, 292.
linge, 198.
livre, livre sterling, 58.

mais, 291.
malédiction, 329.
mandrin, 276.
mange, 202.
manotte, 186.
marais, 298.
maréchal des logis, 4.
mars, 297.
marteau, 295.
menotte, 186.
merrai, 199.
metreiet, 310.
mode, 334.
moine, 202.
mortaise, 295.
moustache, 296.

non, 328.

oh! 78.
oindre, 200.
oit, 310.
-oit, 308.
olénois, 8.
Olliens, 8.
-omes, 163.
-ons, 161-163, 166, 312.
ont, 311.
-ont, 166.
orge, 202.
Orléans, 8.
orteil, 295.
ossuaire, 67.
ôter, 61.
-oue, 162.
Ozoir, Ozouer, 3.

parche, 327.
parchemin, 327.
partager, 295.
partir, 295.
partout, 295.
penteiet, 310.
perdeit, 310.
perdesse, 310.
pertuis, 186.
pessimisme, 5.
pierrot, 300.
podist, 310.
porche, 202.
porte, 295.
poruec, 404.
poudre, 200.
puis, 165.
puisse, puisses, 310.
puisset, 310.
puist, 310.

quartier, 6, 295, 296.
quatre, 6.
que, 331.
quelquefois, 403, 404.
quérir, 186.

rains, 161.
rater, 292.
rats, 292.
réduire, 321.
ribaudelle, 344.
ricarde, 345.
ricardeau, 344, 345.
ricardot, 345.
rime, 345.
rompons, 200.
rompre, 200.
Royer, 191, 192.
ruis, 165.
ruisse, ruisses, 310.
ruist, 310.
rythme, 345.

-s, 165.
sable, 294.
sac, 169.
saint, 6.
sanglier, 87.
saveiet, 310.
sèche, 296.
seit, 308, 310.
serons, 163.
seront, 163, 166
si, 403.
s'il vous plaît, 4.
soie, 307.
soit, 308.
sommes, 161, 163, 164, 166.
songe, 202.
sons, 161, 163, 164, 166.
sont, 163, 166.
sorcier, 297.
sostendreiet, 310.
sui, 164-166.

table, 23, 294.
tanner, 183.
terrible, 294.
tout, 450, 451.
triste, 296
truis, 165.
truisse, truisses, 310.
truist, 310.
turco, 68.

vergadelle, 345.
verne, 300.
vert, verte, 201.
vesprée, 291.
veste, 296.
vois, vais, 165.
voise, voises, 310.
voist, 310.
voyage, 333.

PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE.

Traitement de l'*a*, 167-182; du groupe *pl*, 177; des voyelles devant *nn*, 182. — Loi de Darmesteter, 184-186. — Résumé du vocalisme, 186, 187.

Consonnes simples : initiales ou appuyées, 188, 189; intervocaliques, 190-193; finales, 194, 195. — Dissimilation, 204-206.

Étymologie populaire, croisements, etc., 202, 205, 290-292. — Adaptation des emprunts français, 294-303.

Morphologie : pronoms personnels, 304; démonstratifs, 304, 305; article, 305; pronoms possessifs, 305, 306; démonstratifs, relatifs et interrogatifs, 306; verbe «être», 307, 310, 311; «avoir», 311, 312; «aller», 316; verbes en *-are*, 312-314; en *-ire*, 317, 318; en *-ēre*, 318-320; en *-ĕre*, 320-323.

ā, 311, 312, 318.
-a, 309.
-ā, 312, 314.
ābr, 168, 177, 204, 206.
āi, 312.
alūdròt, 205.
ān, 168, 173, 180, 189, 204.
arduaz, 295.
āspersèt, 297, 299, 300.
āt, 312.
ātlī, 298, 301.
ātr, 180.
atu, 299.
-āv, 313.

bal, 178, 298.
balcū, 178, 298, 303.
balistr, 178.
bār, 177.
bārb, 168, 177.
bārbèbu, 290, 291.
bascūl, 299.
basès, 299.
basin, 299.
bāz, 173, 180, 314.
bāzèn, 298, 299.
bāzī, 180, 197, 314.
bè, 180.
bé, 195.
bèiòt, 191, 196, 206.
bèl, 195, 300.
bèniī, 198.
bér, 204.
bèrā, 181.
bèrbélū, 168, 181.
bèricòdā, 297.
bès, 180.
bés, 314.
bésī, 170, 174, 197, 314.
bèt, 307.
bét, 197, 299, 321.
bètlé, 175, 195, 319.
bètlèi, 175, 198, 298, 300.
bètr, 175, 204, 307, 320.
bètū, 319, 321.
bèv, 180, 314.
bèvā, 180, 298, 314.
bgū, 186, 321.
biā, 180, 294.
biāv, 194.
biè, 294.
biò, 294.
biscuònū, 296, 302.
bll, 185, 295.
blū, 295.
blūš, 295.
bnā, 299.
bó, 202.
bóbīn, 301, 302.
bòbuin, 302.
bòd, 303.
ból, 303.
bòlā, 178.
bòlèn, 297, 301.
bólès, 178.
bòm, 204.
bòtū, 297, 298.
brār, 180, 321.
brāv, 194.
brè, 196, 203.
brècā, 177.
brèi, 203, 206.
bréni, 317, 322, 323.
brénit, 317.
brétén, brétnā, 315.
bròcā, 302.
bròcuònī, 302.
bròl, 314.
bròlā, 178, 184, 314.
bròlé, 178.
brū, 302.
bū, 171, 193.
bū, 188.
buą, buąt, 312, 320.
Buąnā, 177.
buąr, 204, 320.
buąrsi, 299.
buąrgī, 181, 201, 299.
bûb, 303.
bucè, 300, 303.
budnā, 315.
bugr, 204.
bug, 314.
bugī, 201, 314.
būn, 303.
buòčī, 299.
buòčò, 290.
buòğé, 300.
buòğū, 299.
buòn, 190.
buòrā, 299, 303.
buòrén, buòrnā, 315.
buòrğū, 299.
buòrlī, 181, 185.
buòš, 299.
busā, 189.
buśarg, 295.
bůtā, 184, 201, 299.
bzé, 186.

ca, 296.
cā, 177, 203.
caba, 296, 297, 299.
cačī d bó, 295, 296, 299.
cačū, 295, 296, 299.
cādr, 296, 298.
cāğ, 203.
caįò, 296, 299, 303.
caųsū, 296, 299, 303.
capòt, 296, 299.
captūr, 299, 301.
cāsis, 298, 301.
cāv, 194, 298.
cazī, 197, 296, 299.

cé, 300.
cébèi, 315.
cèbèrè, 296, 298, 300.
cébiī, cébiiī, 300, 303. 315.
cèbri, 296, 298.
cèbriolā, 298, 299, 230,
cécſua, 300, 404.
cédr, 199, 200, 204, 322.
céſr, 296, 303.
cèğ, 299.
cémnŏ, 184.
cémū, 296.
cènèri, 296, 298.
cépā, 296, 299, 303.
cépén, 296, 301, 303.
cèrā, 181, 196.
cèrcès, 296, 299.
cèrèſ, 296, 298, 299.
cèrémòtrò, 296, 298, 303.
cèròt, 296, 298, 300.
cèrutu, 302.
cès, 299.
cès, 300.
cèsè, 298, 300.
cèsróſ, 299, 302.
cét, cétā, 314.
cétāv, 298,
cètr, 175, 189, 204, 296, 299.
cètūž, 175, 204, 298.
cévr, cévri, 184, 317.
cévrit, 317.
cī, cīt, 318, 321.
cīrā, 318.
cíz, 189, 204.
cmŏ, 186.
cmŏd, 186, 302.
cmŏditā, 299, 301, 302.
cnŭi, 185.
c ŏ s ce, 296.
cò, 202.
cō, cōt, 316, 322.
cŏcèl, 297, 300.
cŏč, 295-298.
còi, 297.
cōiĕ, 322.
cŏĺ, 177, 294.
cólic, 301, 302.
cópiā, 302.
còpŭ, 302, 303.
còpuònā, 299, 302.
cōr, 204, 322.
cŏrpŏdū, 303.
cŏsā, 297, 298.
cosĕ, 301, 303.
cŏvān, 296, 297, 300.
cōzĕ, 322.
cōzèn, cōznā, 186, 315.
cŏzi, 297.
cra, 322.
cračī, 296, 300.
craiŏ, 322.
crāp, 299.
crar, 204, 299, 322.
crèl, 203, 205.
crĕm, 301.
crès, 168, 175, 180, 196.
crétĭ, 301.
crévā, 302.
cri, 186, 318.
criā, 191.
crŏ, 202, 322.
crŏcā, 302.
crōiī, 191.
crŏĺ, 303.
crŏlā, 177.
crònlā, 178.
crŏsŏ, 320.
crŏtr, 199, 200, 204, 307, 320, 322.
crū, 192.
crū, 191.
crūèl, 300, 301.
cu, 199.
cū, 190, 202.
cū, 189.
cuč, cučī, 184, 201.
cūdī, 201.
cŭdònā, 183.
cudr, 199, 204, 320.
cŭſru, 205, 206.
cŭgī, 198.
culon, 183.
cumār, 181.
cumèrs, 297, 300.
cuò, 203.
cuòinā, 186.
cuònai, 295.
cuòniótr, 173, 198, 199, 204, 307, 322, 323.
cuòrb, 188, 203.
cuòrnič, 296, 301.
cuòžlò, 186.
cŭpè, 298, 303.
cŭpér, 181.
curū, 193, 197.
cŭsèi, 300.
cut, 201, 314, 320.
cutā, 314.
cutĕ, 189, 303.
cŭtrār, 180, 181, 198, 203.
cūv, 190.
cuvā, 180.
cuvī, 191.
cŭvni, 317.
cuz, cuzèn, 321.
cuzĕ, cuzū, 319, 321.
cvéš, 186, 203, 206.
cvŏtr, 186, 199.
čā, 177.
čārğ, 177.
čè, 168, 175, 195, 297, 300.
čĕ, 176, 189, 303.
čĕbr, 198, 296.
čécŭ, 179.
čĕdal, 179, 299.
čĕgī, 198.
čègŭ, 168, 181, 295.
čémĭ, 168.
čémnā, 171.
čĕn, 301.
čénvā, 171, 185.
čèplò, 185.
čèpüā, 301.
čĕpuaiī, 193.
čér, 299.
čèrbŭ, 188.
čèrğī, 181, 201, 299, 300.
čèrmé, 201.
čèrténi, 181, 198.
čérū, 181, 193.
čèrvĕcèl, čèrvĕclā, 315.
čèsī, 175, 197.
čĕt, 173, 314.
čétā, 167, 176, 190, 194, 299, 303.
čétĕ, 168, 179.
čétès, 180, 314.
čétī, 181.
čétrā, 179.
čèvīr, 190.
čévŏ, 168, 296-298.
čévri, 171.
čī, 170, 189, 315, 316.
čĭ, 167, 170, 194, 309.
čiāv, 315.
čiĕ, 315.
čiès, 315.
čit, 315, 318.
čivr, 170.
čivrè fū, čivr è fū, 292.

čmĭ, 171, 185.
čŏ, 177, 202, 203, 302.
čŏ sòlā, 292.
čŏčų, 191.
čòlmé, 168, 178, 184.
čŏs, 197.
čŏz, 190.
čuazi, 317.
čūr, 191.
čvèi, 171, 185.
čvirŭ, 172.
čvò, 171, 177, 185, 195.

da, 318.
dat, 318, 320.
dé, 192, 194, 203.
dĕ, 318.
déguòrğī, 189.
dénū, 191.
dénuā, 191.
dépŏğī, 201.
dèrā, 318, 319.
désirī, 301.
désirūr, 301.
dĕtŏ, 298.
dévti, 186.
dézio, 194.
dézŏrèsnā, 186.
dir, 204, 321.
divèči, 317.
dmé, 185, 193.
dō, 203.
dŏ, 188.
dòmèğ, 183.
dònā, 183.
dòt, 201.
dŏtā, 297, 299.
dòz, 204.
dòzīm, 302.
dra, 196.
dū, dŭr, 194, 204, 301.
dū, 202, 291.
dŭğī, 170, 198.
dūmūn, 202, 291.
dut, dutā, 201.
duv, 192.
dva, 318, 319.
dvès, 319.
dvĕtī, 181.
dvŏ, 319,

è, 175, 182, 194, 311, 318.
é, 311.
ĕ, 311, 318.
èbā, 205.
èbĕdnā, 186.
ébèn, 301.
ébuarğī, 206.
ècél, écélā, 189, 314.
écèrā, 189.
écèru, 302.
écól, 301, 302.
écrêtūr, 302.
écsèprè, 297.
écspédiā, 293, 301.
écspèr, 300, 301.
écspiā, 207, 299, 301.
écū, 191.
écu, écut, 191, 316, 320.
écuā, 191, 298.
écur, 320.
écūrŏ, 301.
écutā, 175, 189.
éč, 197.
éčai, 295.
éčèn, 189.
éčī, 193, 296.
éčĭl, 179.
édī, 174, 184, 201.
èdra, 195.
èdusi, 317.
éfār, 175.
éfél, éflā, 315.
éfū, 203.
éfūbiā, 294.
égéi, 192.
égnā, 186.
égŏzèl, égŭzlā, 315.
égrèsén, égrèsnā, 315.
égüzī, 192.
égzèrsā, 297.
égzilā, 297.
-èğ, 201, 202.
èğī, 181, 295.
éğòlūr, 189.
èii, 312.
èĭĭ, 312.
èĭŏ, 312.
èl, 195.
èlā, 316.
ĕm, 301.
èmā, 181, 190, 194.
èmi, 181, 194.
émŏdr, 204, 322.
èmŭ, 175.
ènié, 175.
èpĕr, 175.
èpièlī, 190, 294, 317.
èplā, 295.
éplū, 295.
épŏl, 177.
èprécī, 197.
èpū, 171, 193, 316.
èpŭdr, 168, 175, 199, 200, 320.
èpuòčā, 295.
èr, 300.
èrā, 181, 190, 318, 319.
èrčŏ, 179.
èrèni, 175, 181, 198.
èrītā, 299.
éritā, 301.
èrivā, 301.
èrmuònè, 297, 299, 302.
èrŏtā, 189.
èrŭdi, 317.
ès, èsi, èsĭ, 312.
ésclūr, 297, 301.
éscròcā, 297, 299, 301, 302.
èsèt, èsét, 316.
èsī, 197.
ésòn, ésònā, 178, 183, 184.
èstā, 296, 316.
èstāv, 316.
èstĕ, 316.
èstès, 316.
èstŏ, 316.
éstrŏpiā, 299-302.
éstumé, 296, 297, 302.
ésŭ, 171, 193.
ésarĭòt, 291.
éséri, 174.
éslòt, 185.
ésnā, 184.
ésozén, ésoznā, 315.
ét, 307.
éta, 307, 308.
étal, 179, 298.
étévi, 317.
éti, 307, 309.
étĭ, 307, 309.
étizŭ, 295, 298, 301, 303.
étŏ, 301, 307.
ètŏ, ètŏt, 316.
ètŏdr, 320.
étŏdr, 319, 320.
étòl, 177.
étr, 199, 307.
étrĕ, 173, 176, 179.
étrĕğī, 198.
étul, 177, 294.
èvŏ, 177, 188.
èvri, 181, 196.

èvū, 310-312, 316.
èvua, 190, 310, 311, 318.
èvuā, 298.
évuaīī, 170.

fā, 167, 173, 180, 188, 195, 202, 316, 318.
fabricā, 299, 301.
fār, 204, 321.
fāt, 316.
fē, 167, 176, 193, 301, 318, 321.
fèia, 320.
féirè, 300, 302.
féiūr, 301, 302.
fél, 315.
félā, 190.
félīr, 181.
fémī, 181.
fēn, 301.
ferèn, 168, 181.
fét, 299.
fi, 194, 290.
fī, fīn, 301.
fini, 312, 317.
finit, 312.
fīrā, 318.
fīt, 318.
flā, 186, 315.
fmèl, 185.
fmīr, 186.
fnétr, 185.
fó, 193.
fō, 177, 203, 310, 312, 313, 320.
fōfilā, 302.
fól, 302.
fòn, 183.
fōra, 199.
fósā, 302.
fózèn, fóznā, 315.
fra, 203.
fraīī, 193.
fraīūr, 191.
frān, 204.
frapā, 299.
frār, 180, 181, 196, 203.
frāz, 167, 180, 197.
frē, 185.
frēgal, 298, 301.
frémi, 193.
frétīr, 181.
fri, 186, 318.
frōd, 302.
frūstrā, 299, 301.
fū, 193, 292, 302.
fua, 192.
fuā, 298.
fūa, 321.
fuaiòt, 191, 193, 322.
fūd, fūdès, 321.
fūdr, 199, 320.
fūfèn, fūfnā, 315.
fuò, 203, 204.
fūō, 193.
fuòrmèg, 175, 189.
fuòsī, 197.
fūr, 204, 321.
fūs, 303.
fūté, 301.
fzó, 185.

gā, 298.
gāg, 295, 296, 298.
gār, 296, 299.
gars, 296, 297, 299.
gāzèt, 298, 300.
gé, 296.
gē, 296, 303.
gègā, 181, 296.
gègūr, 296.
gél, 302.
gēn, 296, 301.
gèniī, 300.
gēniī, 296.
gèrēti, 296, 298, 303.
gèrni, 296.
gètā, 296, 299, 300.
glórioz, 302.
gné, 196.
gnī, 186, 196, 206.
gòbā, 299, 302.
gòč, 296, 302.
gōpā, 296, 300, 302.
gòrzè, 300, 302.
grā, 180, 196.
graiū, 191, 196.
grās, 180.
grèbès, 196, 300, 302.
grémésé, 205.
grèvòt, 196, 298.
gró, 195, 196.
gròl, 300.
grós, 195.
grū, 190, 196.
gunè, 300.
gūsā, 189.
gut, 189, 195.
ğ, 189.
ğè, 197, 203.
ğémi, 301.
ğèrmā, 182.
ğèst, 296.
ğèvé, 300.
ğèvèl, ğèvlā, 315.
ğmā, 171, 180.
ğòl, 300.
ğòlā, 178, 189, 302.
ğòn, 189, 204.
ğu, 193.
ğū, 171, 192, 193, 302, 316.
ğūn, 189.
ğūrī, 171.

ĭ, ĭn, 194.
-i, 309.
-ī, 181, 312, 314.
-ĭ, 309.
iès, 175, 197.
ièsū, 175.
imitā, 300, 301.
imòğ, 297.
iònā, 183, 184.
ipósibi, 294, 301, 302.
-ir, 181.
-isó, 317.
-isō, 322.
isòlē, 301-303.
isūpuòcòbi, 294, 295, 297, 301, 302.
-iv, 313.

lā, 177.
lačī, 299.
lāčī, 298.
lağī, 170, 181.
laīī, 170, 193, 299.
lāvr, 180, 196.
lè, 182.
lé, 174, 189, 202, 312, 321.
léiō, 322.
lèn, 301.
lēp, 188.
lér, 321.
lèsé, 175.
lésū, 188.
lét, 312.
lētān, 295, 300.
letō, 168, 174.
lèvā, 180, 181, 190.
lèvu, 190.
lézāğ, 174, 191.

librécĭ, 292.
lig̃, 198.
lmū̆, 186.
lniö, 186.
lō, 203.
lòbuòrā, 302, 303.
lsī, 186.
lu, 194.
lua, 298.
lvā, 185.

mā, 167, 180, 193, 194, 299.
māč, 180, 201.
māčī, 201, 298.
māčūr, 191, 198.
māğ, 298.
māl, 179, 180, 203, 298.
malbr, 178, 206, 298.
manéž, 299.
mār, 180, 181, 299.
marònī, 302.
mārs, 297.
mātĭ, 298, 301.
mātr, 299.
mè, 182.
mé, 197.
mē, 173, 176, 291, 301.
mèbi, 302.
mèbiā, 294, 300.
mécanic, 299, 301.
mécği, 186, 206.
mēč, 201.
mèčé, 181, 295.
méčē, 189.
mégèl, mégla, 315.
mēg, 194, 201, 202, 204, 314.
mēğī, 167, 168, 170, 173, 176, 190, 201, 300, 315.
mémūr, 301, 302.
mén', 315.
mènvèl, 186.
méprézī, 197.
mér, 180, 299.
mèrčō, 179, 186.
mèrè, 298, 300.
méri, 317.
mèriā, 181, 191, 300.
mèrirā, 317.
méritā, 300, 301.
mérō, 317.
mèsif, 298, 301.
mèšlò, 186.
métèrī, 300, 301.
métī, 301.
mètĭ, 301.
mètnā, 186.
métsĭ, 301.
mèvūr, 181, 190, 194, 201.
mèvūrī, 171.
miāl, 179.
migè, 300, 301.
misér, 299.
mlī, 186.
mnā, 315.
mnèsī, 175.
mnū, 186.
mnūzū, 197.
mō, 179, 297, 298.
mö, 322.
mōdr, 199, 322.
mōgrā, 177.
mòlāzī, 178.
mòlèt, 175, 178, 201, 302.
mólūr, 177.
mòrpiū, 302.
mōšā, 173, 184.
mótal, 298.
mótar, 290.
mótrā, 173.
mōtrāt, motrātĭ, 180.
mözi, 191.
mozū, 297.
mū, mūt, 321.
mū̆, 317, 318.
mū, 189.
müā, 191.
muaiu, 299.
muarūn, 299, 301.
muasnā, 186.
mūdr, 204, 206, 320, 321.
mūdr, 199.
mūn, 202, 204.
muòč, 299.
muòčāz, 295.
muòčī, 299.
muòiī, 299.
muòrğ, muòrğès, 321.
muòrğü, 321.
mustāü, 296, 298.
mūt, 317, 318.

na, 189, 204.
nā, 180, 203.
nāi, 191, 198.
naiī, 170, 193.
nar, 196, 204.
négliğī, 300, 301.
négr, 299.
névō, 302.
ni, 194.
niō, 190.
niū, 193.
nivé, 206.
nō, 194, 202, 302.
nòs, 197.
nòtaiī, 202.
nōzèi, 191.
nū, 192.
nū, 184.
nūbr, 198.
nuiī, 192.
nūmā, 184.

ó, 193, 202.
ō, 168, 177, 179, 202, 297, 302.
-ó, 317.
-ō, 197.
-ō, 312.
ōbrū, 302, 316.
ōc, 177, 204.
ócāziū, 302, 303.
ōdlè, 182.
ōdsè, 182.
ōfā, 188.
ōfèmrā, 186.
öfr, 317.
öfri, 296, 317.
ōfū, 171, 192.
ōgén, ōgènā, 314.
ōğ, 198, 203.
ogi, 317.
öi, 203, 204.
öĭ, 316.
öl, 167, 178, 179, 297.
ōlétī, 170.
òlétr, 206.
òlū, 178.
ōmēğī, 201.
ōmūn, 177.
ònā, 168, 183, 195.
ōpèiī, 175.
ōpōnū, 183.
ōpuònīī, 170.
òrbelōt, 300.
ōrèğī, 175.
ōrèsén, ōrèsnā, 315.
ōsòn, 183.
ōstó, 186.

ōt, 203, 302.
ōtā, 168, 177, 180.
ōtīr, 196.
ótō, 179, 184, 201.
ōtr, 204.
ōv, ōvī, 193.
ōvī, 316.
ōvódr, 199, 321.
ōvri, ōvrirā, 317.
ōvuºğā, 188.
òvuòn, 190.
ōzā, 297, 298.
ózé, 191.
ōzrōl, 206.
ōždō, 186, 193.

pā, 168, 175, 177, 180, 192, 203, 298, 317.
pādr, 204, 206, 298, 321.
paltò, 178.
pārč, 201.
pāsiōs, 298, 303.
pāt, 173, 180.
pātèr, 298.
pčū, 186, 203.
pčūzī, 301.
pè, 175, 182, 295.
pė, 318.
pē, 176, 188.
pèči, 181, 295, 317.
pèču, 181, 295.
pèğèn, 315.
pèii, 181, 191.
pèiī, 192.
pèiiºdr, 298, 301, 303.
pènāz, 180.
pènèl, 196.
pèpi, 294, 302.
pèplī, 295, 301.
pèr, 180, 181, 291, 299.
pēr, 199, 206.
pèrā, 199, 300.
pèrèplū, 295, 298.
pèrğū, 321.
pèrīr, 181.
pèrō, 181.
pésā, 168, 179, 180, 195.
pèši, 181.
pèt, 175, 300.
pét, 202, 318.
pètèğī, 295, 298, 300.
pètua, 298.
pétūr, 173, 179.
pèvū, 181.
pèvūra, 302.
pèžnā, 181, 186, 315.
pī, 193, 301.
pia, 191, 319-321.
piā, 167, 180, 192, 193, 294, 300.
picā, 292.
picnōd, 292.
pidī, 170, 201.
piē, piēt, 316, 318.
piébi, 317.
piédī, 170, 174, 201.
piēdr, 199.
piēğ, 198.
pièiī, 193.
piēn, 167, 173, 176, 191, 294, 301.
pièrò, 300.
pièš, 175, 197, 319.
piézē, 174.
piézi, 191.
piğ, 201.
piğī, 198.
pii, 319.
piī, 319.
pió, 319.
piō, 319.
piòr, 322.
piū, 303.
pnī, 181, 186.
pnī èčī, 205.
pó, 193.
pō, 179, 194, 297.
pō, 183.
pōčī, 189.
pōğī, 201.
pol, 178.
pōmèl, 177.
pòn, 168, 183.
pònā, 183.
pònu, 183, 195.
pōs, 303.
pòtā, 302.
pōté, 302.
pózū, 197.
prā, 180, 196.
praiī, 193, 299.
prémī, 181, 302.
préni, préniès, etc., 199.
prèvōs, 303.
prō, 173, 202, 300.
prōt, 300.
pū, 203.
pua, 192, 194.
puara, 299.
puarōzu, 299.
puarū, 299, 301.
puašī, 197, 201, 299.
puazā, 190, 299.
pūč, 295.
pūi, 191, 203.
pumī, 302.
pūò, puòr, 194, 195, 299.
può ca, puòr ca, 195.
puòča, può la, 195, 299, 302.
puòoi, 302.
puòoiī, 198.
puòrā, 319.
puòrmō, 300.
puòrmōlr, 300.
pūrā, 295.
pūrč, 201, 202, 204.
pūs, 204.
pūsī, 189.
putò, 303.

ra, 193, 194, 203, 297.
rā, 180, 193.
-rā, 318.
rač, 197.
rāti, 298.
rāv, 298.
rè, 297.
rébiā, 300.
rèč, 203.
rédū, rédūt, 316.
rédūès, 193.
rédūr, 321.
rèğ, 198, 204.
rèiū, 316.
rélā, 189.
rèpid, 298, 301.
réprōlā, 291.
résā, 179.
rèsèn, 175, 184, 301.
rèsōbiā, 298, 300, 303.
réspirā, 300, 301.
résū, 174.
rèt cuòrb, 291.
rèt fuòrb, 291.
rèt tuòrb, 291.
rèté, 173, 179.
rètī, 292.
rétlī, 185.
rèvódr, 321.
rézī, 168, 174, 191.
rézū, 174.
rğònā, 183.

rlésī, 174.
rlür, 185, 204.
rnuòi, 186.
rŏ, 175, 189, 194.
rŏi, 303.
rŏpir, 295.
rsélu, 301, 302.
rsi, 322.
rsidr, 322.
rsònā, 183.
rsŏ, 186.
rū, 190, 192.
rŭ, 191, 301, 303.
rŭd, 188.
ruğ, 203.
ruiī, 191, 192.
rŭtr, 199, 200, 320.
rvŏ, rvŏt, 316.

sa, 188, 193, 194, 307, 308, 310.
sā, 203, 316-318.
sābi, 294.
sač, 296.
sačī, 170, 299.
saiī, 193.
saiò, 191, 309.
saš, 196, 203, 206.
sāt, 315, 317, 318, 320.
satu, 299.
sāv, 180, 298, 299.
scrè, 300.
sè, 175, 182, 318.
sĕ, 176, 318.
sèč, 175, 197.
sèč, 206.
sèčòt, 206.
sédr, 299.
sèdr, 322.
sèğ, 175, 203, 299.
sèlĭ, 181, 191.
sépèrā, 298, 300, 301.
sèpĭ, 195.
sèrā, 318, 319.
sèrğĕ, 198.
sèrò, 319.
sèrpŏ, 182, 187, 291.
sèrvi, 188, 317.
sèšā, 181.
sèt, 316.
sĕlā, 176, 201.
sèvü, 168, 181, 193.
sèvua, 181, 190, 318.
si, 307-309.
sī, 193.
sĭ, 189, 307-309.
sĭcĕt, 189, 296.
siguòni, 301, 302.
sĭğ, 198.
siŏ, 192.
sĭézī, 181.
slīz, 181.
snèl, 185.
sò, 195.
sŏ, 307.
sŏ, 179, 292.
sòlā, 292.
sòlcrut, 292.
sòlīr, 181.
sŏm, 302.
sòn, 183.
sŏs, 177, 204.
sŏtré, 177, 300.
sŏvā, 177.
sŏvèğ, 177, 204.
sòz, 188, 204.
srai, 186, 203, 206, 299.
sri, 186, 192, 310.
srŏ, 319.
stā, 316.
stāv, 316.
sté, 300.
stĕ, 316.
stī, 186.
stimūlā, 300, 301.
stò, 296.
stŏ, 316.
sū, 190, 193, 309.
sŭ, 307, 309.
suaniu, 298, 302.
suala, 298, 300.
sŭbi, 301.
sücsĕdā, 300, 301.
sŭğ, 202.
suòrsī, 297, 301, 302.
sŭr, 193, 194.
sutĭ, 315.
sutni, 315.
ša, 188, 202-204.
šat, 203.
šé, 169, 188, 192, 203.
šèl, 294.
šèm, 195.
šnèi, 171.
šni, 171.
štal, 298.
šū, šūt, 316, 318, 322.
šūiŏ, 322.
šupèn, šupnā, 315.
šūr, 322.

-t, 316.
tı, 202, 297.
tāč, 180, 298.
tār, 195.
tātr, 206.
tè, 182.
té, 300.
tè, 317.
tĕ, 168, 176.
tèni, 317.
tèrā, 199, 318.
tèribi, 294, 300, 301.
tèsi, 317.
tèsrā, 317.
tét, 173, 188.
tèt, 317.
tĕtā, 300, 303.
tèvĕ, 176, 181, 190.
tĭ, 317.
tirī, 171, 301.
toi, 199, 317, 318.
tŏ, 188, 202, 303.
tòl, 177, 294.
tòlŭ, 178.
tònrī, 183.
tònu, 183.
trā, 194, 196.
trèvā, 203.
Trévlā, 295.
trist, 296.
trò, 175, 194.
trŏbi, trŏbiā, 303.
tròcā, 300, 302.
tròs, 197.
tröz, 194.
trüit, 302.
tŭ, 186.
tū, 193, 203, 321.
tubac, 299.
tūdr, 303, 321.
tüé, 191.
tuònā, 302.
tuòrb, 188, 203.
tuòrčŭ, 302.
tŭr, 198.

ŭ, 311.
ŭ, ŭn, 311.
-ŭ, 311.
ūdr, 206.
ŭi, 203.
üil, 302.
ŭn, 203.
uòrm, 203.
ŭrfénò, 185.
ürğ, 197, 202.

ŭlu, 302.
ūzā, 300.

vă, 203.
văn, 300.
vè, 175, 316, 318
vė, 319.
vĕ, 193, 318.
vèč, 175, 195.
vèi, 320.
vêi, 203.
vèia, 319, 320.
vêîī, 292.
vèni, 198.
vêprā, 291.
vêprŏlā, 291.
vèrā, 199, 318.
vèrvèn, 300, 301.
vêsé, 179.
vèst, 296.
vèt, 316.
veti, 173, 179.
vĕzī, 205.
vī, 309.
vĭ, 188, 301.
via, 319, 320.
viĕ, 319.
viès, 319.
vii, 319.
viŏ, 319.
virī, 171, 301.
viu, 319.
vlèğ, 186, 204.
vni, 199, 318, 319.
vó, vóz, 194.
vo, 321.
vŏ, 320.
vŏ, vŏd, 201, 302.
vŏ, 183.
vocĕs, 297, 303.
vŏdr, 321.
vŏdŭ, 303.
voğ, 167, 180, 297.
vŏlò, 177.
vònā, 183.
vŏr, 167, 180.
vora, 199.
vŏš, 297.
vrā, 180.
vrĭ, 185, 206.
vrū, 186.
vū, 190, 191.
vua, 203, 204, 322.
vuā, 298.
vuağ, 180, 204, 314.
vuağā, 180, 182, 314.
vuaièğ, 309.
vuaĭī, 191, 193, 322.
vuarā, 322.
vuarğ, 189.
vuarmĭn, 322.
vuarŏiī, 302.
vuaš, 314.
vuašā, 182, 314.
vuat, 322.
vudī, 170, 201, 301.
vuipĕr, 291, 299.
vuivr, 188, 291.
vûn, 301.
vūni, vuniī, etc., 315.
vuòrā, 319.
vūr, 322.
vŭrdi, 198.

zél, 299.
žnèl, 171, 185.

PATOIS DE MONTBÉLIARD.

Voir 176,297-303.

cācèl, 297.
cāč, 297.
čŏ, 303.
čŏt, 173.
čŏtè, 173.
èn, 173.
èrivè, 173.
èlrŏpè, 173.
èz, 173.
fè, 173.
fèr, 173.
ğòmè, 173.
māzŭ, 297.
mĕ, 173.
mŏcè, 173.
mŏğī, 173.
pā, 297.
pèt, 173.
piè, 173.
piĕn, 173.
prè, 173.
prètè, 173.
sŏtè, 173.
šè, 173.
trètè, 173.

PROVENÇAL.

belar, 178.
Clapas, 4.
ebejho, 210.
ëfans, 210.
eferms, 210.
es, 165.
est, 165.
soi, 165.
vergadello, bergadello, 345.

HAUT-BRETON.

bigorneau, biguerneau, 336.
devinadels, 344.
rimodelle, 344, 345.

IMPRIMERIE NATIONALE

ROUMAIN.

Influences slaves, 450-452.

cu, 451, 452. pre, pe, 450. totul, 451.

AUTRES LANGAGES ROMANS.

Voir 169, 170, 178, 196, 309.

LANGUES CELTIQUES.

Mot galate passé en arménien, 280.

Tmèse en irlandais, 284-289.

Redondance du verbe «être» en gallois et en breton, 338.

Breton : *wo* venant de *wa*, 344; alternance de *oa* et *oe*, 333; voyelles insérées, 335, 336. — *S* venant de *z*, 334; *v*, *f* de *z*, 326; *ch*, *j* de *sy-*, *zy-*, 332. — Suppression de *k*, *g* devant *s*, *z*, 329. — Métathèse de *f*, 326. — Dissimilation, 327. — Suffixes passant d'un mot au mot voisin, 331, 332.

Composés hybrides de synonymes français et bretons, 330.

IRLANDAIS.

acbéle, 338.
ag, 278.
and, 259.
attotcomnicc, 286.
ba, 339.
bel, 336.
ben, 337.
cé, 244.
cé bé, cepé, 338.
céle, 338.
cenn, 337.
da, du, do, 286, 287.
dermannamar, 288.
di, de, 288.
du, 288.
dundamroimnifese, 288.
etardamdibetsa, 286.
fa, 339.
fanacc, 339.
fé, 281.
fecht, 332, 335.
fo, 336.
fodamsegatsa, 286.
fodechtsa, 335.
foen, 336.
go mórmhór, 341.
immafolnget, 287.
nachib erpidsi, 288.
nímcharat sa, 208.
níterpi, 288.
no, 288.
notail, 288.
ro-, 286, 288.
romrir, 285.
romsóirsa, 285.
rothia, 286.
rotgiuil, 286.
scendim, 336.
sech, 342.
secip, 342.
-sel, 336.

GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

caiteag, 341. cuairt, 333.

GALLOIS.

a chyd, 342.
be, boi, 339.
bynag, 338.
bynag pa, 338.
bynna, benna, 338.
calaf, 343.
cat, 341.
ceibr, 343.
circhinn, 339.
cuddiad, 345.
cwrel, 342.
cychwyn, 336.
cyd, 340, 341.
cydgydio, 341
cydio, 340.

cyffaith, 332.
cyffeithio, 332.
cybyr, 327.
cylch, 340.
cyn, 338.
cynnag pwy, 338.
cyrchell, 340.
chwaith, 334, 336.
chwarae, 336.
chwerthin, 336.
chwyn, 336.
chwynu, 336.
chwyrnu, 335.
chwysigen, 335.
chwythigell, 335.
darfod, 337.
egwyddor, 340.
eil, 254.
eilchwyl, 336.
eilwaith, 336.
gogryn, 327.
gogrynu, 327.
gwaith, gweith, 332.
gwarae, 336.
gwerthin, 336.
gwylar, 342.
gwysigen, 335.
gyd a, 342.
gynnag pwy, 338.
hyn, 337.
magaden, 345.
noswaith, 333.
patupinnac, 338.
pe, pei, 339.
pe na, penag, 339.
pinnac, 337-339.
po, 330.
pona, ponag, 339.
pwy bynnag, 338.
tua, tuag, 337.
weithiau, 336.

CORNIQUE.

bo, 339.
bythqueth, bisqueth, 334.
ces-, 340.
gueth, gwyth, 332.
gusigan, 335.
gwen, 336.
kerghen, 339.
ketep tam, 342.
kettep onan, ketoponan, 342.
noswyth, 333.
ol, 339.
onan, 342.
pé, 339.
penag, pynag, 338.
penagol, 339.
pi, 339.
po, 339.
ponag, 339.
pûp, 339.
pyw penag, py-penag, 338.
war, 337.
wharfos, 337.
whâth, whêth, 334.
y ben, 337, 338.

BRETON.

ac, 337.
-adell, 343-346.
agoez, 334.
a-huéhieu, 332.
a huen, 336.
all, 337, 338.
allas! siwas! 330.
alvatt, selvatt, 325.
alvenn, alhuenn, 325, 326.
an hoaz, 334.
an tout, 330.
ar, 331.
arahoaz, 334.
arc'hoas, 334.
argoez, aroez, 334.
arhoaz, 334.
arismetic, 345.
arouah, arhoah, 334.
aroued-, 334.
arouéz, 334.
aruerc'h, 334.
ascrunol, 336.
a uoüe en ol, 334.
avairrein, 335.
a-vizyou, a-veichou, 332.
be, 338, 339.
béage, béach, 332.
béch, béich, 332.
bedac, 337.
bééj, béj, 333.
benac, bennak, 331, 339.
bennaket, 331.
bersigneu, 335.
beteg re, 329.
bezgoaz, bescoaz, 334.
biaj, 333.
bigornen, 335.
bigourounet, 335.
biken jamez, 330.
birviken jamez, 330.
biscoaz, 334.
biscoeh, 334.
bisscoah, 334.
blinguadeell, 346.
boiaj, 333.
borgneell, 335.
born, 335.
borrigneell, 335.
bossùadelle, 346.
brao-distaill, 328.
brao-dreist, 329.
caher, 327.
cahératt, cahérein, 326, 327.
cahére, 326, 327.
cahillein, 327.
cahillourr, 327.
calavre, 343.
cârettet, 331.
cepriou, 342.
chaudel, 345.
c'hoarvout, 337.
c'hoaz, 334, 335.
c'houirinaden, 334, 335.
c'huezegnell, 335.
c'huezeguellicg, 335.
c'hüiziguenn, 335.
c'hüiziguenna, 335.
c'hüiziguennic, 335.
c'huyziguella, 335.
clouire, 326, 327.
co-, 342.
cof, cofr, 343.
colcet, 343.
colo, colon, 343.
compret, 342.
coronquat, 343.

cotibunan, 342, 343.
couli, 342.
couroncqa, 343.
cousscadeél-ronquennéc, 346.
croëzr, 327.
cuëhyad, 345.
cuhadell, 345.
cuzyadell, 345.
cuzyat, 345.

darvezout, 337.
deneic'h, 333.
didailh, 328.
diffinadenno, 344.
digeiza, 340.
diget, 342.
digheis, dighich, 340.
digiz, digiza, 340.
diguech, 340.
digueégaff, 339, 340.
digueigein, 340.
dis, 327-329.
discadeæll, 346.
dision, 329, 330.
dispar, 327-329.
distaill, 328.
divergondadell, 346.
divinadell, dihuinadeell, 343-345.
divinadenn, 344.
dizañpar, 328.
dorguenn, dornguenn, 329.
Doue, 330.
dourdis, 328.
dourn, 328, 329.
dreist, 327, 329.
dreistordinal, 329.
dreist ret, 329.
dres, 329.
duah, dueh, 333.
dual, 338.
du toud ebet, 330.
du tout, 329, 330.

-eah, 333.
eben, 337, 338.
ebet, 330.
eces, 329.
eceuaff, 329.
ecitet, 329.
éd mez a zód, 329.
efll, efflen, 326.
éffrontadell, 346.
egile, 337, 338.
egile-all, 337.
-eh, 333.
elf, 325, 326.
elfek, 326.
elfou, 326.
elo, 326.
elvach, 325, 326.
elveen, éluenn, 325.
elvicg, 326.
-er, 327.
esant, 329.
estrewit, 329.
exlenn, 326.

frigadel, frugadel, 346.
frintadell, 346.
frittaden, 346.
frougadel, 346.

gardis, 327, 328.
garlincq, 342.
garsad, 327.
garsader, 327.
get, 331, 342.
get a, 330-332.
goah, 334.
Goariva, 336.
goaz, goez, 334.
-goaz, 334, 336.
goéh, 334.
goenn, 336.
goeskeden, 342.
goetebetam, 342, 343.
goez, 334.
golc'hed, 343.
gotibunan, 342, 343.
gou-, 336, 342.
gouëstad, goustad, 342.
goular, goularz, 342.
gouler, 342.
goural, 342.
gourinquat, 343.
gournat, gourneiñ, 327.
gourner, 327.
gournéria, 327.
gourrisiaden, 335.
gouzroncquet, 343.
grimandell, 345.
guarima, 336.
gueach, güeaich, 332, 333.
gueah, 333.
guech, gueich, 332, 333.
guéc'h, guer, 333.
guefret, 342.
gueh, 332-334.
guelcet, 339, 343.
güerlincq, güirlincq, 342.
guez, 332, 333, 336.
güezeguell, 335.
güezeguellicg, 335.
guhave, 332, 333.
guhauigueu, 332.
guich, 332.
güiffl, 339, 342.
güiffla, 342.
güiffllecq, 342.
güifflenn, 342.
güifflicq, 342.
guiffr, 342, 343.
güiffrage, 342.
güiffragênn, 342.
güiffrênn, 342, 343.
guïoh, 332, 333.
guitebunan, guitibunan, 339, 341, 342.
guit eb un tam, 341.
guivragenn, 342.
gulcet, 343.
guycqadell, 345.
gwe-, 342.
gwech, 330, 332.
gwellaik, gwellika, 332.
gwes tē, 334.
gwillastren, 343.

hallañ, hallikañ, 332.
heñderviac'h, 333.
henoaz, 333, 334.
hep, 342.
-(h)et, 331, 332.
hineah, 333, 334.
hineascouah, 334.
hineasouah, 333, 334.
hinihouah, 333, 334.
hinihuë, 333.
hinoac'h, 333.
hoah, 334.
hoari, 336.
hoaruout, 334, 336.
hoaz, 334, 336.
huehegell, 335.
huel, 327.
huennat, 334, 336.
huerzin, 336.
huezaff, 335.
huezeguell, 335.
huilér, hulér, 327.
huisicou, 334, 335.
huisiguel, 335.
huiziguenn, 335.
huzelya, huzelyaff, 327.

huzylha, 327.

ibén-all, 337.
-ik, 332.
inouretèt, 331, 332.

jamès-birvyqen, 330.
jamez ebed, 330.
jaudel, 345.

kac'helat, 326, 327.
kac'heler, 326, 327.
karet-dreist, 329.
ke, k', 331.
ked a, 331.
keit all, 337, 338.
kemend-all, 337.
kement ral, 337.
ken, 338.
ket, 341, 342.
kichen, kuchen, 340.
kirbienn, 340.
kivich, 332.
kivicha, kivija, 332.
koant-distaill, 328.
konform, 329, 330.
kreur, 326, 327.
kuchun, 340.
kûhen, 340.
kujat, 345.

luch-loak, 330.

Magadel (Le), 345.
magadèll, 345.
magadenn, 345.
mâles, 329, 330.
mâles-disiòn, 329, 330.
memes, 330.
mersi trugare, 330.
met sepet, 330.
miteniac'h, 333.
mougadel, 346.

na, nac, nag, 331, 338.
naouah, 334.
naouez, 334.
nelfecq, 326.
nep heni, 337.
nepen, 337.
neruaff, 326.
nervenn, 326.
nervennecq, 326.
nervennicq, 326.
neruou, 326.
noeh, 333.
nosvez, 333.
nozac'h, 333.
nozeah, nozeh, 333.
nozehueirc'h, 333.
nozeoh, nozoh, 333.
nozves, nozes, 333.
nuah, 333.

oar, 337.
ol, 339.
-ouah, 333, 334.

-p, 337.
pa, 337, 339.
pan, 339.
parche, 327.
pe, 337, 339.
pë, 339.
péder, 328.
peger ... bennag, 338.
penn, 337, 338.
pennac, 337.
pep, pop, 337, 339.
peurguedqet, 339, 341.
piu penac, 338.
plean-dis, 328.

qebr, 343.
qelc'h, 340.
qelc'henn, 340.
qerc'henn, 340.
qichen, qichan, qichaon, 340.
qichenic, qichanic, 340.
qigeout, 340.
que-, 342.
queff, 343.
queffret, 342.
quelastren, 343.
quelch, 340.
quempret, 342.
quepr, 342.
querchenn, 339.
querrle, 340.
quet, 339, 341.
quet-, quez-, 340.
quezquement, 342.
quezquent, 341.
quibre, 343.
quibrieenn, 343.
quichen, 339, 340.
quylastrenn, 343.

rak-kar, 330.
ret dreist ret, 329.
ribaud, ribaudel, 344.
richodell, 344.
richodenn, 344.
rigadell, 343, 344.
rimadell, 343-345.
rimandeell, 344, 345.
rimostel, 343-345.
rismadel, 344, 345.

sao, sav, 344.
savodell, 343, 344.
scuiz las, 330.
skrignadel, 346.
stleigeadeell, 346.
stlejadenn, 346.

tam, 342.
teusak, 337.
toûadel, touïadeell, 346.
trémen zòd, 329.
tro, 333.

-ueh, 333.

varc'hoaz, 334.
veach, viage, 332.
veij, véj, 332, 333.
vergadell, 345.
voiaj, 333.
'wecho, 336.

LANGUES GERMANIQUES.

L'*ô* germanique = *ō* et *ā* indo-européen, 174. — L'*umlaut*, 131, 164.

Substitution des consonnes; sa cause initiale, sa durée, 8, 9. — La seconde substitution des consonnes, 3. — Finales *-z* et *-d*, 136.

Confusion des trois personnes du pluriel dans d'anciens dialectes, 163.

Anastrophe en allemand, 287.

Noms de personnes chez les Germains, 81-83. — Voir 231, 259, 450; 451.

GOTIQUE.

ala-, 451.
arms, 140, 280.
azgo, 281, 282.
bauþs, 282.
brōþar, 174.
brūþfadi-, 139.
daufs, 282.
daúr, 85.
flōdus, 174.
ga, 142.
gamotjan, 278.
-h, 261.
hi-, 244.
himmadaga, 246.
hlifan, 63.
hunsl, 92.
hwazuh, 272.
inu, 140.
-izan-, 275.
jains, 244, 255.
letan, 281.
-lūkan, 140.
nih, 272.
-ona, 274.
qairrus, 279.
sa, 135.
sah, 261.
sama, 267.
spill, 340.
spillon, 340.
sums, 267.
sundro, 140.
tiuhan, 140.
þa, 258.
þans, 137.
þata, 135, 136.
þragjan, 276.
þusundi, 8.
u, 261.
-u, 136.
un-, 140.
wai, 281.
wato, 277.

FRANC ET VIEUX GERMAIN.

Adalbadus, 81.
Aregundis, 81.
Charibercthus, 81.
Childebercthus, 81.
Childericus, 81.
Chilpericus, 81, 82.
Chlodomeris, 81, 83.
Chlodomiris, 83.
Chlodovechus, 81, 82.
Chlotchildis, 81, 82.
Chlothacharius, 81, 82.
Chlotsinda, 81.
Chramnus, 82.
Chrodechildis, 81, 82.
Chrothildis, 81.
Chunsina, 82.
Ercamberta, 81.
Guntharius, 81, 82.
Gunthramnus, 81.
Ingildis, 81.
Ingobadus, 81.
Ingomeris, 81.
Ingundis, 81, 82.
-meris, -miris, 82, 83.
Richmir, 82.
Richomeres, 82, 83.
Ricimeris, 82, 83.
Sigibercthus, 81.
Teudberta, 81.
Teudulfus, 81.
Theudomeres, 82.

VIEIL ISLANDAIS.

all-, 451.
aska, 281, 282.
dúfa, 140.
Frigg, 65.
konungr, 138.
lúka, 140.
súga, 140.
súpa, 140.
þrọm, 281.

VIEUX FRISON.

findath, 163. fundon, 163.

VIEUX SAXON.

findad, 163. fundun, 163. wiod, 336.

ANGLO-SAXON.

dúfan, 140.
eal-, 451.
findat, 163.
forstandan, 59.
fúndon, 163.
hwésan, 282.
hwósta, 282.
lúcan, 140.
súgan, 140.
súpan, 140.

ANGLAIS.

bishop, 13.
ford, 19.
forego, forgo, 62.
mankind, 69.
spell, 340.
understand, 59.
was, 344.
water, 344.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

ala-, 451.
āno, 140.
asca, 281.
bruoder, 174.
chuning, 138.
drenk ih, 164.
drum, 281.
fimf, 281.
firstān, 59.
fluot, 174.
Frija, 65.
fumfto, 281.
gesti, 164.
gouggilâri, 69.
gougulâri, 69.
hol, 278.
ih, 164.
laffen, 278.
lūchan, 140.
māri, 83.
meg ih, 164.
Ricmari (-villa), 83.
skina, 189.
screi, 69.
scrîan, 69.
sūfan, 140.
sūgan, 140.
toup, 282.
warten, 182.
wazzar, 277.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

alber, 326.
gouchelêre, 69.
jaukeler, jokeler, 70.
krîgierre, 69.
verstân, 59.

ALLEMAND MODERNE.

abtreten, 60-62.
bischof, 13.
bist, 165.
blaue beere, 295.
blocksbart, 290.
brühe, 302.
bube, 303.
büttel, 9.
euter, 68.
furt, 19.
gaukler, 69, 70.
gegen, 65.
guten morgen, 4.
haben, 8.
Haydn, 78.
halt, 280.
helfen, 82.
kind, kinder, 69.
krebs, 196, 300, 302.
leber, 68.
melken, 63.
mond, 69.
morgen, 172.
niemand, 69.
panier, 9.
pedell, 9.
pokal, 9.
posaune, 9.
preisen, 69.
reich, 82.
sauerkraut, 292.
schlieszen, 69.
schrei, 69.
schreiben, 69.
schreien, 69.
stahl, 298.
stehen, 59.
tausend, 8.
verstand, 59.
verstehen, sich verstehen, 59, 60.
vier, 6.

DIALECTES ALLEMANDS.

ees gebts, 165.
mîr gemmer, 165.
mîr hammer, 165.
tobac, 299.

LANGUES LETTO-SLAVES.

Vocalisme, 141, 142.

I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

Lituanien : tmèse, 289.

VIEUX PRUSSIEN.

aglo, 279.
asy, 282.
esse, 141, 142.
grandis, 277.
gurīns, 278.
is, 141.
kui, kāigi, 136.
kirscha, 280.
pirschdau, 280.
pogi schnan, 281.
uschts, 280.
waispattin, 138, 139.

LITUANIEN.

-a, 136,
-ai, -aĩ, 135, 136.
aitrùs, 277.
akmů̃, 270.
álkti, 270.
añs, 244, 259.
ansaĩ, 135.
antaĩ, 135.
ažu, 142.
baũ, 261.
bet, 261, 271.
bukùs, 282.
drebù, 279.
drugỹs, 279.
dùmti, 140, 141.
eĩksz, 261.
eža̍, 282.
gẽra, 136.
geraĩ, 136.
gi, 261, 272.
gu, 136, 261.
idant, 261.
isz, 136, 141.
kadà, kadà, 136.
kadaĩ, 136.
kenczù, 276.
-ki, 272.
koksaĩ, 135.
koktaĩ, 135.
kósėti, 282.
kuř, 242.
kuřsti, 282.
kurtinỹs, 282.
léidmi, 281.
maldýti, 277.
mentùrė, 276.
mi, 289.
nei, 261.
nepaslsuka, 289.
neslsuka, 289.
net, 261.
-p, 271.
pamirodik, 289.
paslsuka, 289.
pàsuka, 289.
pàts, 138.
platùs, 277.
ráižau, 281.
rė̃žiu, 281.
si, s, 289.
skeliù, 281.
skinù, 281.
sùka, 289.
sùkas(i), 289.
sze, 261.
szẽnai, 135.
szia-, 258.
sziñtas, 140, 141.
szis, 244.
szisaĩ, 135.
szitaĩ, 135.
szventas, 92.
-t, 261.
taĩ, 136.
tasaĩ, 135, 136.
tataĩ, 135, 136.
tẽnai, 135.
tiktaĩ, 135.
toksaĩ, 135.
toktaĩ, 135.
-u, 136.
uszes, 280.
užu, 142.
varaũ, 280.
vẽszpats, 138.

LETTE.

aiz, 142.
ár, 142.
eža, 282.
gurstu, gurt, 278, 279.

II. LANGUES SLAVES.

Nasales voyelles, 140. — Emprunts iraniens, 140. — Mouillure des consonnes, chez les Slaves parlant français, 116, 117.

Distinction des personnes et des choses, trait caractéristique de la syntaxe slave, 450.

Polonais : le son *p*, 118.

Le parler russe est syllabique, régi par les voyelles, 121. — Ses variétés, 115. — Position et mouvement des organes, 111-117. — Sons de la langue, 117-120 : vocalisme, 119-121; nuance des consonnes, 118, 119; trois sortes d'*l* dur à Pétersbourg, 115, 116; trois *n* russes, 111; *p*, 117, 118; *n*, 114, 119; *z*, 117; *y*, 120; accent de phrase, 117. — Mots russes en géorgien, 23.

Serbe : *o* venant de *l* dur, 115.

Bulgare : influence sur le roumain, 452.

VIEUX SLAVE.

a, 135.
alkati, 270.
ašte, 135, 272.
azŭkŭ, 269.
byti, 140.
čĭto, 270.
chošta, 139.
chŭtĕti, 140.
dati, 140, 141.
deset-, 138.
dŭma, 140.
gorĭkŭ, 277.
gospodĭ, 137-139.
gradŭ, 280.
-gŭ-, 261.
jazŭ, 282.
jeśte, 135.
jinŭ, 255.
jis, jiz, 136, 141.
jiskra, 282.
kamy, 270.
kašlĭ, 282.
kryti, 140.
kŭto, 270.
lakati, 270.
mazati, 279.
moga, 140.
moliti, 277.
mošti, 140.
mrĕti, 140.
myti, 140.
na, 80
negŭli, 261.
nicĭ, 270.
no, 261.
nŭ, 261.
ognjĭ, 139.
onŭ, 244, 259.
ovŭ, 244.
pako, 270.
putĭ, 19.
razŭ, 281.
rĕža, 281.
se-, 258.
sĭ, 244.
slaždĭsa, 276.
slaždĭši, 276.
sujĭ, 278.
sŭ, 140.
sŭto, 140, 141.
svętŭ, 92.
svĕšta, 135.
šiti, 140.
ta, 136.
to-, 245, 258.
toporŭ, 140.
trŭti, 140.
vŭtorŭ, 140.
za, 142.
že, 261, 271, 272.
žĭ, 261, 272.
žruti, 140.

SERBE.

duti, 140.
sa, 452.
sasvim, 452.

TCHÈQUE.

ač, 135.
drbati, 279.

POLONAIS.

acz, 135.
biskup, 13.
drzeć, 279.
grad, 280.
jeszcze, 135.
modlić, 277.
świeca, 135.

RUSSE.

bočka, 23.
drógnutĭ, 279.
drožátĭ, 279.
dutĭ, 140.
grad, 280.
izumrud, 15.
izvestĭ, 13.
korablĭ, 13.
krovatĭ, 13.
pečatĭ, 23.
plut, 23.
uksus, 13.
yaxont, 15.

SLOVÈNE.

ozditi, 281.

LANGUE ALBANAISE.

crða, 277.
si-, 244.
vin, 277.

LANGUE PHRYGIENNE.

αισν, 244, 254.
σεμουν, 244.

LANGUE ARMÉNIENNE.

Transcription, 241. — Dialectes. 266. — Incertitude des étymologies, 274. — Caractère populaire de la langue, 241.

Vocalisme, 138, 254. — Consonnes, 276-278, 280, 281; traitement des finales, 137; de *k* et de *rs*, 269.

Trace du neutre, 270. — Thèmes en -*u*-, nom. plur. -*ukh* et -*unkh*, 274, 275. — Formations redoublées, 279, 280.

Parallélisme des anciennes formes grammaticales, 241. — Démonstratifs, 241-271. — Développement et emploi précis des moyens de détermination, 271.

Emprunt au galate, 280; emprunts au géorgien et au mingrélien, 21.

-a, 136, 137.
agarak, 17.
azazim, 281, 282.
azazun, 281.
azdr, 277.
azinkh, 275.
ayd, 242, 243, 245-247, 252-256, 259, 260.
aydr, 242, 250, 251, 259, 264.
aydrēn, 242, 250, 251, 260.
ayl, 254.
ayn, 242, 243, 246, 247, 252-256, 260.
aynm, 137.
aynorik, 254.
aynoçik, 254.
aynokhik, 137.
ayns, 137.
aynr, 137.
aynkh, 137.
ays, 242, 243, 246, 249, 252-256, 259, 260.
aysawr, 246.
aysr, 242, 250, 258, 259.
aysrēn, 250, 258, 260.
ayti, 242, 251, 259, 264.
akn, 269.
ahekin, 275.
alay, 260.
alamoĭ, 279.
alb, 272.
aljalj, 279.
aljamuljkh, 279.
ambox, 16.
amethovs, 14.
amenayn, 138, 258.
amenesin, 258.
ameneçun, 258.
amenewin, 258.
amenekhin, 138, 258.
and, 242, 251, 259, 264.
andēn, 242, 251, 260.

andr, 242, 251, 259, 260, 264.
andrēn, 242, 251, 259, 260.
andust, andstin, 242.
anjinkh, 275.
anjuk, 269.
anti, 242, 251, 259, 264.
aśakert, 18.
apa, 270, 272.
apakhēn, 272.
ajin, 275.
arajin, 275.
ast, 242, 250, 258, 259, 264.
astēn, 242, 250, 258, 260, 272.
asti, 242, 250, 259, 264.
astł, 277.
astust, aststin, 242, 258.
arar, 280.
ard, 281.
arhamarh, 279.
armukn, 269.
arj, 281.
artakhin, 275.
artakhs, 270.
arçiv, 20.
awadik, 242, 251, 252.
awanik, 242, 251, 252.
awasik, 242, 251, 252.
awd, 245.
awthi, 245.

bal, 153.
bak, 151.
banir, 324.
baniwkh, 137.
bari, 269.
barjralerinkh, 275.
barwokh, 269.
beřinkh, 275.
berē, 260.
biur, 16.
biurçł, 15.
boz, 152.
boys, 279.
boloreçun, 258.
bok, 269.
bołk, 20.
borot, 20.
buth, 282.
busanim, 279.

ganž, 16.
garinkh, 274.
garn, 274.
gari, 366.
garšim, 269.
getovkh, 137.
gerandi, 366.
gomeš, 16, 239.
gûthan, 20.
gûnd, 22.
gti, gtiç, 260.

-d, 137, 242, 243, 245, 249, 250, 252, 260-265.
da, 136, 137, 242, 243, 247, 248, 254-258.
dadarel, 280.
daxdak, 324.
danak, 17.
dandałim, 279.
dəžoxoç, 18.
džoxkh, 18.
džuarin, 275.
diwrin, 275.
diwçazunkh, 275.
dłrdem, dłordem, 279.
doyn, 136, 242, 243, 248, 254-258.
dołam, 279.
dorak, 17.
dpir, 22.
drduem, 279.
du, 245, 263.
duar, davar, 160.

-e-, 260.
ezn, 278.
ezr, 282.
elikh, 269, 281.
elanim, 282.
ekeleci, 13.
elegnakhar, 15.
elē, elēç, 260.
elungn, 280.
erbemn, 267.
erbekh, 260, 267, 268.
erg, 281.
ergicanem, 281.
ergicuçanem, 281.
erd, 20.
erewoyth, 245.
ertham, 276, 278.
ewthn, 281.

z, 265, 266.
zmrûxt, 15.
zoh, 16.
zûarak, 17.
zûg, 21.

-ēn, 260.
ənderkh, 260.
ənther, 281.
ənkerawkh, 137.

thagaworazunkh, 275.
than, 389.
tharšamim, 269.
thakhčim, 269.
the, 261.
ther, 281.

žeth, 22.

i, 141.
i-, 282.
-ik, 252, 253.
im, 249.
imikh, 270.
imn, 267.
-in, 136, 137, 259, 260, 272, 275, 276.
inč, 268, 270.
-inkh, 274, 275.
inkhn, 137, 258.
inkhnin, 137, 258, 272, 276.
isk, 258.
iskoyn, 258, 276.
irikh, 270.
iwikh, 270.
ikh, 270.

łaphem, 278.
łerinkh, 275.
łsem, 278.
łuay, 278.
łubia, 372.

xand, 140.
xarn i xurn, 279.
xarnamarn, 279.
xorin, 275.
xul, 282.

catik, 324.
canr, 280.
canrabeřinkh, 275.
cicałim, 280.

kamûrğ, 19.

kaŕavar, 280.
kaŕkh, 280.
karap, 13.
karkut, 280.
kełakarc, 278.
kełc, 278.
kerakur, 279.
keçem, 138.
kin du, 245.
kir, 367.
koreay, 278.
korcanem, 278.
kornčim, 278, 279.
kupr, 22.

haz, 282.
hazar, 19.
hayraspan, 138.
hayreni, 138.
hak-, 270.
hakakay, 270.
hakaŕak, 270.
hačar, 159.
hačim, 80.
hačoy, 80.
hambav, 149.
hasak, 17.
harçanem, 281.
hawrutn ew mawrutn, 279.
hececem, 280.
hełjamłjuk, 279.
him, 282.
himn, 274.
himunkh, 274.
hnčem, 278.
holovem, 282.
hotołim, 280.
hûn, 19.
hunč, 278.
hup, 270.

jakinth, 14, 15.
jał, 280.
jałek, 324.
jałem, 280.
jałik, 324.
jaspis, 14.
jeŕn, 138, 207.
jeŕnarkel, 138.
jeŕkh, 138.
jukn, 269.

čči, 157.

malem, 280.
macanim, 279.
małthem, 277, 278.
mamul, 280.
mangur, 373.
mašk, 22.
margarit, 13.
martak, 374.
maçûn, 20.
menanoç, 138.
mašak, 17.
mi, 266-268.
miangamayn, 258.
miayn, 138.
mianjunkh, 275.
mijin, 275.
mozi, 282.
mûŕ, 22.
msur, 379.
mucanem, 278.
mukn, 269.
mut, 278.

yetin, 275.

-n, 137, 242-245, 249, 250, 252, 260-265.
na, 135-137, 242, 243, 247, 248, 255-258.
naw, 16.
ne, 377.
nerkhin, 275.
nerkhs, 270.
nma, 137, 257.
nmayn, 137.
nmin, 137, 257.
noyn, 136, 242, 243, 248, 255-258, 272, 276.
noynžamayn, 258.
nosa, 137, 257.
nosin, 137, 257.
novaw, 257.
novin, 257.
nor, 278.
nora, 137, 257.
norin, 137, 257.
norun, 258.
noça, 257.
noçin, 257.
noçun, 258.
nokha, 137, 257.
nokhawkh, 257.
nokhimbkh, 257.
nokhin, 257.
nkhthim, 270.
nkhołim, 270.

šun, 278.
šunč, 278.

o-, 267, 269.
-oyth, 245.
ołormim, 280.
omankh, 267.
omn, 266, 267, 269, 270.
oč apakhēn, 273.
oč okh, 268.
oskr, 277.
otn, 267.
ov, 282.
orth, 276, 278.
orinak, örinek, 324.
ûłt, 15.
okh, 267-270, 272.

čanč, 21.
čikh, 270.
čšmarit, 18.
čorekhtasan, 137.
čorkh, 137.
črag, 17, 18.

panir, 324.
patiw, 16.
patšač, 80.
pînžagoyn, 15.

ǰonjuł, 234.

šamphur, 387.
šaphiła, 14.
šēn, 20.
šogmog, 279.
-s, 137, 242-245, 249, 252, 260-262, 265.
sa, 136, 137, 242, 243, 247, 248, 255-258.
sakayn, 258.
saławart, 280.
sardion, 14.
sełan, 23.
sełmel, sexmel, 324.
sēr, 138.
sirel, 138.
skayazunkh, 275.
soyn, 136, 242, 243, 248, 255-258.
sor, 278.
spaŕ spuŕ, 279.
spitak, 17.
storin, 275.

vay, 281.
vaçar, 18.
varem, 280.
veštasan, 280, 281.
verin, 275.
verjin, 275,
veç, 280, 281.
višap, 21.
vnah, 17.
voskekhar, 15.
voski, 19, 20.
vstah, 17.

taxdak, taxtak, 324.
tanowtēr, 138.
taçarn, 20.
tapar, 140.
tearn, 138.
teramb, 138.
tēr, 138.
tēr-d, 245.
-ti, 259.
tikin, 138.
tirasēr, 138.
tirel, 138.
tpaxion, 14.

-r, 242, 259.

çan, 281.
çanem, 281.
çan ew çir, 281.
çelul, 281.
çir, 281.
çir ew çan, 281.

umemn, 267.
umekh, 267.
unkn, 269.
-unkh, 274, 275.
ustekh, 260, 268.
usti, 259.
ur, 242, 259.
uremn, 267.
urekh, 260, 267-269.
urumn, 267.
urukh, 267.

phoyth, 277.
phoł harkanel, 156.

-kh, 135, 137, 269.
khahanay, 22.
khałakh, 20.
khałem, 270.
khałç, 270.
khan, 258, 269.
kharawot, 13.
kharšem, 269.
khaçax, 365.
kherem, 269.
khēn, 269.
khil, khli, 270.
khrisoprasos, 14.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

Substitution graphique de *ṣ* à *ç* dans le Véda, 92. — Ellipses védiques, 100, 101. — Jeux de mots, 103, 109. — Énigmes du folklore primitif, 93, 95. — Procédés littéraires des poètes védiques, 98. — Traduction d'un hymne, 99, 100.

Accent du féminin en *ī*, en sanscrit, 88. — Construction, 98. — Tmèse, 284-286.

Emprunts iraniens dans les langues ougro-finnoises, 19. — Emprunts persans en géorgien, 15, 16, 18; en arménien, 18; en magyar, 18, 19; emprunts au géorgien en ossète, 20, 21.

a initial tombé en persan moderne, 18; *z* venant de *ĕ*, 18.

SANSCRIT.

a-, 140, 244.
aktór, 97.
áccha, 272.
atasá, 93, 94.
adharācīnas, 275.
adhvaréva, 84, 85, 108, 109.
anūcīnás, 275.
anti, 404.
anyás, 255.
ápāk, 270.
apācīnas, 275.
apramṛṣyá, 103, 104.
-am, 258.
amúm, 244.
ayám, 244.
aruṣá-, 88.
áruṣī, 88.
arvācinas, arvācīnás, 275.
avasám, 103.
avācīnas, 275.
ásthi, 276.
asmāka-, 80.
asyá, 244.
ahī, 278.
āt, 135.
āmāsu, 103.
-iṭ-, 138.
idānīm, 258.
índranāsatyā, 105.
indháte, 277.
-iṣṭha-, 275, 276.
-īna-, -īná-, 275.
īm, 258.
ŭ, 136, 244, 261.
upalapraksín-, 276.
uṣ, 144.
udhar, 68.
ṛksas, 281.

ṛbhú-, 91.

etá-, 245, 254, 255.
enam, 254.
enám, 107, 108.
eṣá-, 245, 254.

óṣadhī, 143, 144.

-ka-, 269.
karás, karásnas, 270.
káçca, 268, 272.
káççaná, 268.
káççit, 268.
kás, 268, 271.
kāsati, 282.
kirati, 281.
kṛtás, 141.
kṛṣáti, 269.
kharvás, 282.

gīrṇás, 141.
grathnáti, 277.

ca, 135, 269, 271-273.
caturaṅga, 17.
caturthás, 276.
catvāras, 281.
caná, 271.

jánas, 69.
jānu, 67.
jaritā, 97.
jaritúr, 97, 109.
jīvás, 141.
jīṣpátiṣ, 137-139.

tá-, 245, 254, 258.
tát, tád, 135, 136.
tadānīm, 258.
-tara-, 275.
-tarman-, 281.
taviṣá-, 88.
táviṣī, 88.
tiraççínas, 275.
tirás, 281.
tú, 261.
turīyas, 281.
tya-, 258.
tvátpitāras, 274.
tvám, 258.
tvāṣṭrám, 96.
-tha, 277.

dámpatiṣ, 137.
dardirat, 279.
dāru, 277.
dāsī, 89.
dédiçat, 279.
draví-, 99.
draviṇas, 99.
draviṇodā, 99.
drúṇas, 277.
drúhyati, 276.
dvār, 85, 109.
dvárā, 85.
dhāna, 97.
dhārāyati, 280.
dhāsí, 93, 94.
-dhī, 144.
dhrájāmi, 276.
-dhvam, 277.

na, 261.
narakas, 275.
nāsatya, 104-106.
nivártanam, 103.
nīcá-, 270.
nílapṛṣṭha-, 94.
nú, 261.
nau, 80.

pátir dán, 137.
pátiṣ, 138.
pátnī, 138, 139.
pátyate, 139.
pathás, 276.
pánthās, 276.
parācínas, 275.
párivakṣ-, 97
pitáras, 274
púraṃdhi, 144.
pṛkṣá-, 99.
pṛthukas, 276.
pṛthús, 276, 277.
péṣī, 89, 109.
prati, 404.
prá tilāmi, 276.
pratīcínas, praticínás, 275.
pramíṣe, 103.
prá yaj-, 95.

bhárman, 143.
bhujáti, 276.
bhṛti-, 143.

mánthati, 276.
marakata, 66.
mahás, 96, 97, 99, 100.
máhi, 92, 96.
máhikṣatra-, 92.
máhimati-, 92
mahiṣá-, 86-88, 90.
máhiṣī, 86-90, 109.
máhiṣvantam, 90-93.
mahī, 96.
menā, 108.

yakṛt, yaknás, 68, 277.
yā, 60.
yoṣít-, 138.

rayí-, 90.
raçmí-, 98.
rājan-, 278.

vaçā, 65.
vahátas, 96.
vāṇīḥ, 94.
viçpátiṣ, 137, 139.
viṣám, 100-103.
viṣucínas, 275.
vi-sám, 102, 103.
vīrúdh, 144.

çitipṛṣṭhá-, 94.
çunám, 92.
çuṣe, 278.
çūnam, 278.
çūnyás, 278.
çlókas, 279.
çvasiti, 278.
çvā, çúnas, 278.
çvātrá-, 92.
çvāntá-, 92.

sá, 135.
saṃskṛtas, 281.
sákthi, sakthnás, 277.
sadhrīcínas, sadhricínás, 275.
samīcínás, 275.
suméka-, 85, 86.
sétu-, 19.
stabhūyámānam, 96.
sthagayati, 276.
sthā-, 276.
spaç-, 10.
svanás, 278.

ha, 261, 271.
hatás, 141.
hrādate, 280.
hrāddúniṣ, 280.

TSIGANE.

čergané, 19.

ZEND.

aētaṭ, 254, 255.
aēša, 254.
aēšma, 16.
azi, 278.
ahma-, 80.
ahmāka-, 80.
-āða, 136.
āṭ, 135, 136.
uštra-, 15.
karapan, 282.
karəna-, 282.
kasnā, 261.
kārayeiti, 281.
xaoða, 16.
ciθra-, 29.
tanūra, 22.
tarō, 281.
dəng paitiš, 137.
dužuxta, 18.
dvara-, 109.
paitiš, 138.
paiþyāiti, 139.
pairi, 10.
paþana-, 276.
baevare-, 16.
nā, 80.
-nā, 261.
nmānōpaitiš, 137.
vīspaitiš, 137.
spənta-, 92.
zaoθra, 16.
zantupaitiš, 137.
haetu, 19.
haxti, 277.
hacaintē, 80.

VIEUX PERSE.

aita-, 254, 255.
aθāga, 18.
abāčariš, 18.
avam, 244.
khaunda, 16.
ciθ'a-, 29.
Τισσαφέρνης, 29.
pātuv, 16.

PERSAN MODERNE.

ānbûh, 16.
astôdana, 224.
bây, 16.
bāng, 17.
bâzâr, 15, 18.
čâbuk, 18.
čerâγ, 17-19.
česm, 18.
dažand, 277.
dižan, 277.
dûzāx, 18.
fîrûz, 18.
gäng, 16.
gâv, 16.
gâvmîš, 16.
gunâh, 17.
gustâx, 17.
gîb, 16.
guft, 21.
ğûγ, 21.
hām, 17.
hāmkâr, 17.
hāmqāṭâr, 17.
hāmsâyâh, 17.
bâzâr, 19.
kân, 16.
karr, 282.
kilîd, 18.
kîsâh, 16.
kûš, 16.
lâškâr, 16.
mîš, 16.
mûš, 16.
naï zadan, 156.
nâxudâ, 16.
pämbäh, 17.
pâsux, 16.
pul, 19.
pûl, 16.
sâd, 19.
sâng, 18.
sârû, 16.
sarv, 19.
sâyâh, 17.
sazîdan, 80.
sifîd, 17.
subuk, 16.
šâgird, 18.
tabar, 180.
taxta, 324.
tûrâh, 16.
uštur, 15.
xânaγî, 17.
xânâh, 17.
xûd, 16.
yex, 19.
zumurrud, 15.

PEHLVI.

-ak, 17.
-ek, 17.
čatrang, 17.
čirag, 17.
gunâh, gunâx, 17.
gund, 22.
khôd, khûd, 16.
nâv, 16.
pambak, 17.
pîrôči, 18.
spêt, spêtak, 17.
tûrak, 16.
vunâh, 17.
vustah, 17.

PARSI.

astòdân, 224. vastax, 17.

AFGHAN.

zâr, 19.

OSSÈTE.

betina, 21.
beurâ, 16.
bulk, 20.
čilaŭi, cilaŭi, 21.
fandag, 19.
sau, 21.
xed, 19.
yex, 19.
zazantro, 21.
žūg, žog, 21.

B. LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

HÉBREU.

Voir 22, 23.

ARABE.

S, *t*, *k* étrangers rendus par les sons emphatiques, 18.

Emprunts faits à l'arabe par différents peuples sous l'influence de l'islam, 22, 23.

Voir 15-17, 20-23.

ASSYRIEN.

Voir 15, 22.

BABYLONIEN.

ḫurazu, 217, 218.

PHÉNICIEN.

Signes numériques, 56, 57.

SYRIAQUE.

Voir 13-15, 18, 21, 22, 46, 224.

LYCIEN.

Affinités des langues de l'Asie Mineure, 42, 225; les *Lallnamen*, 41-43.

Transcription du lycien, 217-221. — Distinction des deux lettres *ẽ* et *t̃*, 32-34. — Signes numériques, 53-57; signes des monnaies, 57. —

Caractère conservateur de l'écriture lycienne, 44, 45. — Transcription en lycien de noms propres étrangers, 29.

Échange de *a* et *â*, 212, 213; *ẽ* venant de ᵉ, ᵐ, 209-213. — Horreur des Lyciens pour les aspirées, 217, 218.

Déclinaison, 25, 31, 35, 40, 48, 216, 217; conjugaison, 50, 51. — Noms d'hommes en *-iya*, 32. — Ordre des mots, 36.

Inscriptions lyciennes superposées, 45, 46. — Textes lyciens, 25-32, 38, 46. 47, 54, 55, 208, 213, 223. — Texte en grec de Lycie, 216.

Influence sémitique en Lycie, 46, 217, 218.

Voir 35, 207, 226.

ada, 53, 54, 57, 58.
adai[yẽ], 53.
adẽ, 49, 50, 208, 215, 216.
adi, 49, 50.
aladehqqone, 58.
alahadi, 50-53.
alahati, 50, 51, 53.
alahoti, alahhoti, 50, 53.
Ἀμοργῆς, 217.
araqa, 26.
Arᵐpa, 27.
Arᵐpp(?)lis(?)qa, 26, 27.
Arⁿna, 217.
Arⁿnaha, 217.
Arⁿnahe, 217.
Ἄρπαγος, 217, 219.
Arppaquh, -quhe, 217, 219.
Arttuᵐpara, -paro, 29, 34, 35.
Aspⁿtaza, 29, 33.
atla, 33.
atlahi, 52.
atli, 223, 225.
Atonas, 221.
Atonazi, 218, 221.
atro, atru, 33.
Ἄτ/-, 225.
ἄτλας, 225.
avahai, 215.
åᵐmâma, 212.

Βελλεροφοντείος, 44.
Blaudoe, 44.

cbatri, 26, 38.
cbatru, 217.
cbi, 52.
cbi meẽ, 36.
cbiyehedi, 216.
cbiyehi, 52.
cbiyehis, 216.
Χρυσόθιον, 44.
Ciyezẽ, 218.
Cizzaprⁿna, 29, 33.
cᵐmis, 208.
Crupsseh, 218, 221.
Crzzonase, 218.
Crzzubi, 44, 209.
cumaza, 209.
Cuprlli, 27, 219.

Dapara, 40.
Ddakasa, 209.
Ddavahâmah, 213.
Ddavopartah, 52.
Ddepⁿneveh, 25.

ebe, ebẽ, 49.
ebẽhẽ, ebeho, 49.
ebehi, 48, 49, 208, 215.
ebei, 53.
ebeiya, 48, 49.
ebeli, 54.
ebenẽ, 208.
ebeⁿnẽ, 53.
ebẽⁿnẽ, 36, 48, 50, 52, 216, 223.
ebid, 53.
ebiyehi, 48, 53.
ebⁿnẽ, 20, 48, 216.
Ἑκαταῖος, 217, 219.
Ecatamla, 44, 213, 217, 219.
Ἑκατομνας, Ἑκατομνος, 44, 213, 217, 219.
ẽce, 37, 208-210.
edi, 49.
ehbi, 48, 52-54, 214, 223, 225.
ehbiye, 50, 53, 208, 226.
Εἰδασσάλα, 211, 222.
Εἰδεθησσός, 211.
Ελμιδανᾳ, 44, 45, 217.
Ἑλποδ[τ]τ[ας], 223, 225.
Elp[u]eti, 223, 225.
Ἐμβρομος, 31, 211, 1...
ẽnẽ, 30, 31, 47, 226.
ẽni, 53, 54.
epⁿ, 40.
epttehe, 216.
Eqeteiya, 32, 217, 219.
eravaziya, 49.
Ἑρμασαλας, 211.
Erpeneh, 56.
Ἑρπιδδση, 217.
Ertuⁿpari, 29.
Erzesinube, 209.
ese, 34, 35.
esedẽⁿnevi, 212.
Esedeplẽmeye, 215.
eseri-tadi, 49.

-h, 217.
-ha, 216.
Haqlaza, 218.
-he, 216, 217.
-hedi, 216.
Hẽpruma, Hᵐproma, 211, 217.
hericle, 217.
Herpidemi, 37.
-hi, 216.
-his, 216.
Hlah, 25, 218.
Hlᵐmideve, 217.
Hᵐproma, -meh, 217.

IMPRIMERIE NATIONALE.

-h^n, 217,
H^{n}tihâmah, 213.
hoto, 48.
hri, 51.
Hriq^{m}ma, 50, 216.
hrppi, 51, 53, 54, 213, 214, 225.
hrzzi, 207, 208.
Hummrqqo, 217.
Hura, 217.

Ἰδαγρος, 211, 219.
Ἰδαρόη, 211.
Idazzala, 211, 222.
idâmaqzzâ, 212.
Idâqre, 211, 219.
Ἰμβαιμος, 40.
Ἰοβατεῖος, 44.
Itei, 208.
Iyamara, 40.
Iyetruqle, 219, 220.

Καδυανδα, 212, 219.
Καῦνος, 219.
Κινδαβυρις, 26, 211, 219.
Κινδανύβου, 219.
klahi, 53.
Κοάτα, 219.
Κοδάρας, 26, 40.
ko^{n}ti, 50.
Κύβερνις, 219.
Κυβερνίσκος? 27.

Λᾶ, 218.
lada, 54, 216.
ladi, 53, 54, 208.
lado, 48, 52.
Λακαρας, 40.
lati, 37, 208, 209.
Luso^{n}trah^n, 44.

Μάμα, 41.
Ma^{m}mahaye, 40, 41.
maraziya, 215, 216.
me, 50, 52, 53.
Μεγίσ7ευις, 219.
mei, 52.
mën, 50.
mene, 35, 48-50, 52, 209.
Meqisttënë, 40, 219.
Μεριμαύα, 39.
Merimavay[e], 39, 41.
Mëseveh, 211.
mete, 48.
mëtë, 49.
meti, 52, 53, 208.
mëti, 54, 223, 225.
mey, 215.
mëyë, 50.
Midah, 25.
μίνδις, 216.
mi^{n}ta, 216, 217.
mi^{n}taha, 215-217.
mi^{n}tehi, 215, 216, 226.
mi^{n}ti, 53, 214-216.
Mithrapata, 221.
Mizrpprtahe, 29.
Μλασυασι, 44, 45.
Μλας, 44.
Mleyeusi, 45.
Mlo^{n}nazi, 43, 44.
^{m}Miye, 40.
M^{n}nuhe, 209.
mohoi, muhoi, 45, 46, 52.
Μολλίσιος, 217.
Μορνα, 44-46.
Μόσχος, 219.
Μόξος, 212.
Mulliyeseh, 217.
Murazahe, Murazah, 213.
Mur^{n}na, 46.
Mur^{n}nah, 53.
Mutlëi, 40.

^{n}ce, 37, 50, 209, 210.
nëne, 50, 53.
^{n}tadë, 214.
^{n}taiyatadë, 215.
^{n}tata, 36, 37.
^{n}tatadë, 214.
^{n}tato, 36, 37, 48, 49, 208, 223.
^{n}tatotë, 214, 215.
^{n}tatu, 36, 37, 223.
^{n}tatuti, 48.
^{n}te, 36, 37, 53, 209.
^{n}tene, ^{n}tenë, ^{n}tënë, 36.
^{n}tepi, 51.
^{n}tepi-tadi, 50, 52.
^{n}tepi-toti, 48, 50, 52.
^{n}tepo, 37.
^{n}tipa, 207, 208.
nu^{n}tota, 47.

Ὀβάνδιν, 219, 226.
Od^{n}niyëi, 40.
o^{m}moma, 47.
Ὅρας, 217.
Ὀρνέκειμις, 41.
Ὀρνιμυθου, 40, 41.
Ὀρτανία, 217, 221.
Ὀσσαμος, 26, 40.

pabâdi, pabrati, 213.
pddata, pddâti, 213.
Pericle, 220.
Petënëneh, 39.
Πίγορος, 219.
Πίγρης, 219.
Piq^{n}mah, 219.
Piqre, 219.
Πισας, 44.
Πιξώδαρος, 44.
piyatu, 43, 44, 216.
piyetë, 43, 53.
piyëtë, 216.
Plezziyeheye, 41.
Πριάνοβα, 217.
Prienabeh^n, 217.
pr^{n}navate, 47, 214.
pr^{n}navatë, 35, 52, 53, 223-225.
pr^{n}navi, 207, 208.
pr^{n}navo, 49, 208.
pr^{n}nezi, 214.
pr^{n}novu, 48.
Priyabuhâmah, 213.
Pttelezëi, -zeye, 40, 41.
Pulenyda, 217.
Purihimetehe, 217.
Πυριμάτιος, 217.

Qachiya, Qochiya, 32.
Qadavoti, 211, 212, 219.
qahba, qâhb, 213.
Qavales, 219.
Qeriga, 219.
Qisteriya, 32.
Q^{n}tabura, 26, 40, 211, 219.
q^{n}tavata, 30, 31.
Q^{n}tenubeh, 211, 219.
Q^{n}tlapa, 214.
Q^{n}tlapone, 214.
Qrehënube, 216.
qssadrapa, 220.
Qssbezë, 35.
Qssë^{n}ziya, 29, 32, 220, 221.
qttadi, 50.
qttbadi, 50.
qttbo, 50.
Qudali, -liyë, 35, 40, 216.
Qudara, 40.
q[u?]laqa, 26.
qupa, 215.

qupo, 48, 50, 52, 53, 216.
Qupriya, 32.
qupu, 208.
Ququneye, 41.
Quriyona, 214.
Quvataye, 41, 219.

sa, 27, 28.
Σάλας, 211, 222.
Σαρπηδονιος, 44.
Sbicaza, 214, 215.
Sbiceziyëi, 40, 214.
se, 27, 28, 35, 48, 50, 52-54, 207, 223, 225.
sebeies, 208.
sei, 216.
seihriti, 208.
seiye, 49, 214, 215.
sene, 49, 53.
seri-tadi, 49.
Σεσκῶς, 213.
sĕt, 53.
seteteri, seteteris, 33.
sĕt[i], 50.
seve, 50, 53.
seyëni, 35, 53.
Sideriya, 32.
siqli, 58.
siyëni, 54.
-σκος, 27.
Sppartazi, 44.
Spp"taza, 29, 33.
Sqquliya, 32, 39, 40.
Sqqustazi, 207.
Suqinaye, 41.
Surexi, 44.

tadi, 51.
tasa, 214-216.
tava, 50, 51, 53.
tebete, 34, 35.
Tele, 54.
Telecuzi, 54,
teli, 33.
Tënegure, 218, 221.
ler"ter", 33.
Terssiqleh, 220.
tesi, 214-216.
Tevinezëi, 40.
tezi, tezi, 33, 36, 207 208.
Thoi, 31.
ti, 36, 49, 50, 52, 53.
tibe, tibete, 52.
tice, 49, 50, 52.
Ticeucëprë, 211, 220.
tideime, 53, 54, 208, 226.
tideimi, 38, 52-54, 56, 207.
tideimis, 52.
Tilmezi, 45, 46.
tis, 50.
Τισευσέμβραν, 211, 220.
Tlava, 213.
Τλωενύς, 212.
Τλῶς, 213.
trbb, 50, 51, 53.
trbb-alahati, 53.
trbbeit, 51.
Trbbënimi, 51.
trbbës, 51.
trbbetë, 51.
trbbi, 51.
Τριένδασις, 211.
Triyatrbba, 51.
Triyëtezi, 211.
Trkkas, 209.
Tr"mis", 34.
Τρωσοβάδη, Τόσοβιν, 209, 210.
Trzzubi, 44, 209.
tubeiti, 52.
tubidi, 209, 215.
tucedriya, 35.
Tuhas, Θόας, 53, 54, 218.
tuhe, 53.
tuhes, 38, 39, 53.
Tuhese, -si, 39.
tuhes", 217.
tuvete, 40.
tuvetë, 35-37.
τουξομενδυος, 216.
ter, 34.
teretere, 33.
ter", ter", 33-35.

Uhetëi, 208.
Upari, ziyëne, 213, 214.
uraziyë, 217, 218.
Urss"mi, 39.
Urtakiyah", 217, 220.
Ὕρτιος, 217.
Urttiya, 32, 217.
Utevë, 35.
Uvi"te, 219, 225.

Vazala, 56.
vedr[e]"n[i], 52.
Veh"tazi, 44.
Veqssere, 220.

Zahama, Zahâmë, Zahêmah, 52, 212, 213.
Zëmuhu, 217.
Zetineri, 44.
-zi, 44.
Ziśkka, 213.
Zzala, 211.

CARIEN.

Signe de l'*e*, 211.

Ἰδάγυγος, 211.
Ἴδαχος, 211.
Ἰδαρνη, 211.
Ἴδυμος, 211.
Meseve, 211.
σουα, 53.

PISIDIEN.

Ἰδαλάγβασις, 211.
Κωβέλλις, 27.
Λάγβασις, 211.
Τούης, Θοναs, 39.

SUMÉRIEN.

guš kin, 19,

ÉTRUSQUE.

Ar:aθα, 273. Θevrumines, 273. Mine, 273.

FINNOIS.

Voir 19, 20, 131.

MAGYAR.

Voir 16, 18, 19.

ESTHONIEN, MORDVIN, TCHOUVACHE, VOTIAQUE, YAKOUTE.

Voir 15, 19, 20.

TURC.

Mots turcs en géorgien, 23; accent des mots turcs en laze, 438.

aġu, 149.
altûn, 20, 149.

baba, 151.
bardak, 153.
baš, 151, 367.
baxšiš, 151.
bəγək, 153.
bulut, 153.

čaganos, 156, 374.
čalgə urmak, 156.
čam, 156.
čepken, 157.
čift, 21.
čiftlik, 21.
čuxa, 158.
ćićek, 324.

da, de, 229.
daġ, 160.
dalıa, 160.
dakika, 228.
davari, 160.
demir, 228.
doġru, 229.
don, 229.
dükyan, 230, 439.
düman, 230.
dümen, 230.
düšmen, 230, 439.

epeiʒe, 237.
ešek, 231.
eyrelti, 394.

furun, 231.

gemi, 23.
geniš, 232.
genj, 236.
geri, 232.

hava, 439.
hič, 237.

iškembé, 385.
ištah, 238, 439.

jamus, 239.
-je, 437.

kab, 365.
kadə, 439.
kaïde, 232.
kanjək, 232, 439.
kaplum baġa, 366.
karfica, karfiča, 366.
kašək, 439.
kavi, 366.
kepenek, 366, 439.
kərəə, 439.
kəš, 236, 439.
kəz, 439.
kiremid, 439.
konšu, 368.
konšuluk, 368.
köšk, 23.
kuršun, 370.
kušku, xušxu, 370.

laf, 371, 430.

-li, 437.

mandrá, 373.
marangoz, 373.
mart, 373.
maya, 374.
mertek, 374.

oda, 439.
örünek, 324.

pek, 382.
peynir, 324.
pirinj, 382.
punar, ponar, punġar, 383.

sahan, 384.
sazan, 373.
sčkč, sčxč, 324.
səkə kum, 387.
səra, 386.
sürü, 386.
šab, 23.

tang, 229, 389.
taxta, 324.
topal, 439.

vakt, vaxət, 377.

xamsi, 395.
xarj, 395.
xərxa, 372.
xum, 398.

yağ, 398.
yaz, 399.
yer, 399.
yešil, 399.
yulaf, 149.
zenğin, 399.
zerdeva, 399.
zəpxa, 401.
zibil, 399.
žur, 400.

GÉORGIEN.

Emprunts aux langues ougro-finnoises dans les langues caucasiques, 19.

Mots géorgiens empruntés aux langues sémitiques. au syriaque, à l'arménien, au grec, au persan, etc., 12-23. — Assimilation de consonnes, 18. — *-ri* = mingrélien *-di, ǧi*, 21.

agaraki, 17.
aguri, 22.
akhlemi, 15.
amaqi, 23.
ambux-eda, 16.
amethv'sto, 14.
amkhari, 17.
amxanagi, 17.
arçivi, 20.

bayi, 16.
barati, 22.
beçedi, 23.
bevri, 16.
bivriti, 15.
bočki, 23.
boloki, 20.
boroti, 20.
broli, 13, 15.
burna, burnaki, 17.

cecxli, 18.
cvari, 21.
cxviri, 21.

čabuki, 18.
čeda, 23.
češmariti, 18.
dana, 17.
dora, doraki, 17.
dukhani, 16.

ekklesia, 13.
erdo, 20.
ešmaki, 16.

gameši, 16.
ganži, 16.
gemi, 23.
girgali, 22.
glaxa, glaxaki, 17.
grguli, 22.
grğuali, 22.
gundi, 22.
guthani, 20.
gvelešapi, 21.
gveli, 21.
gibe, 16.
gogi, 21.
gogoxethi, 18.

hasaki, 17.

ia, 13.
iadoni, 13.
iagundi, 15.
iakanthe, 14, 15.
iaspi, 14.

khalakhi, 20.
khalkidoni, 14.
khani, 16.
khesa, 16.
khira, 16.
khisa, 16.
khudi, 16.
khuši, 16.
khva, 19.
kliavi, 21.
klite, 18.
koški, 23.
kravati, 13.
kupri, 22.

lampari, 13.
laškhari, 16.

maçoni, 20.
margaliti, 13.
margariti, 13.
mçeri, 21.
mexi, 22.
muri, 22.
muša, mušaki, 17.

namusi, 15.
navi, 16.

okhro, 20.
okhroï khŭa, 14.

pasuxi, 16.
pativi, 16.
phuli, 16.
pitna, 21.
pluti, 23.

salami, 23.
samaragde, 14.
saphv'roni, 14.
sardios, 14.
sardonikhs, 14.
saro, 16.
sazamthro, 21.
sazoravi, 16.
spetaki, 17.
subukhi, 16.
šabi, 23.
šavi, 21.
šen-, 20.

tabli, 23.
tabri, 23.
taǯari, 20.
thathbiri, 22.
thorne, 22.
tobazion, 14.
tura, 16.

vaci, vaciki, 17.
vaçari, 18.
vešapi, 21.

xabazi, 22.
xati, 23.
xidi, 19.
xrisoprasos, 14.
zethi, 22.
ziri, 21.
-zor-, 16.
zŭaraki, 17.
zurmuxti, 15.

MINGRÉLIEN.

alkhemi, 15.
cunĝi, 21.
cxvindi, 21.
čandi, čanĝi, 21.
dačxiri, 18.
ĝinĝi, 21.
orkho, 20.
phimie, 19.

SOUANE.

kka, 19.

LAZE.

Domaine géographique de la langue laze, 145. — Caractères phonétiques de ses dialectes, 145, 146; bibliographie, 146, 147; transcription et prononciation, 147, 148; accent, 148.

Dictionnaire laze-français : lettre *a*, 148-150; *b*, 151-153; *c*, 154, 155; *č*, 156-160; *d*, 160, 228-230; *e*, 230, 231; *f*, 231; *g*, 231-235; *ĝ*, 235-237; *h*, 237, 238; *i*, 238, 239; *j*, 239, 240, 364, 365; *k*, 365-370; *l*, 371, 372; *m*, 373-377; *n*, 377, 378; *o*, 378-381; *ŏ*, 381; *p*, 381-383; *q*, *r*, 384; *s*, 384-387; *š*, 387-389; *t*, 389-393; *u*, 393, 394; *v*, 394; *x*, 395-398; *y*, 398, 399; *z*, 399, 400; *ž*, 400; *ż*, 401.

Grammaire comparée des dialectes lazes, 405-448 : genre, 405; nombres, 405, 406; déclinaison, 406-409, article, 409; adjectif, 409, 410; noms de nombre, 410-412; pronoms, 412-416; prépositions, 416; verbe, 416-420; préfixes du verbe, 420-424; flexion du verbe «être», 424-427; verbes impersonnels, 427-429; verbes dérivés, 429-431; paradigme du verbe négatif, 431; causatif et passif, 431, 432; verbes irréguliers, 432-434; participes, 434, 435; mots composés, 436; suffixes et préfixes, 436, 437; accent, 438, 439; finales, 439; emprunts grecs et turcs, 439.

Textes : conversation, 440-444; chansons, 444-446.

Addenda, 447, 448; *corrigenda*, 448.

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

ADJARIAN (H.). — Étude sur la langue laze.... 145, 228, 364, 405

Croisements de mots en arménien..... 324

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). — Les noms de personnes chez les Germains 81

L'infixation du substantif et du pronom entre le préfixe et le verbe en grec archaïque et en vieil irlandais..... 283

BRÉAL (Michel). — Des lois phoniques..... 1

Etymologies : 1. Verbes neutres et verbes transitifs : *verstehen, understand, ἐπίσταμαι*; *petere, ἱκνέομαι*, sanscrit *jā*; *cedo, εἶκω, ich trete ab.* 2. Changement de λ en ρ : *ἦλθον, ἐρχομαι*; *εἶλον, αἱρέω*; *καλύπτω, κρύπτω*; *ἀμέλγω, ἀμέργω*; *στέλλω, στρατός — stlata (navis).* 3. Du changement de γ en *j* et de *j* en γ : *σιωπῆ, ἀνώγεον, ἔκητι.* 4. *Οἶος* «seul». 5. *Κολούω.* 6. *Σμάραγδος.* 7. De la propagation des suffixes. 8. *Sermocinari, ratiocinari.* 9. *Leo, draco.* 10. L'allemand *Kind.* 11. Allemand *schreien* «crier». 12. Allemand *Gaukler*..... 59

Un composé étrusque..... 273

Étymologies grecques. 1. *Αὐτόματος.* 2. *Si quelquefois... Εἰ ἄν.* 3. Pronoms agglutinés aux prépositions..... 402

DUVAU (Louis). — Remarques sur la conjugaison française..... 161

Notes de syntaxe comparée : I. A propos de la construction du complément du verbe passif en latin. II. Français *tout* dans les expressions composées..... 449

ERNAULT (É.). — Étymologies bretonnes. 1. *Alvenn; elf; elvou.* 2. *Cahératt; cahillein; parche.* 3. *Dis, gardis; dreist.* 4. *Dision; koñform; du tout.* 5. *Get a.* 6. *Guez, veag; nozeah; hineusouah.* 7. *Hoaz, an hoaz; huisicou; c'houirinaden; huennat; hoaruout.* 8. *Pennac; ibén-all; pe, pa.* 9. *Quichen, querc'hen; diguegaff, quet, peurguedqet, guitebunan; güiffl; guelcet.* 10. *Rimostel, rigadell; savodell; -adell*..... 325

GRAMMONT (Maurice). — Le patois de la Franche-Montagne, et en particulier de Damprichard (Franche-Comté) [*suite*]. 167, 290

HENRY (V.). — Vedica (3e série). 10. Une survivance indo-européenne : **dhvar-*. 11. *sumēka.* 12. *mahiṣá* et *máhiṣī.* 13. *máhiṣvantam.* 14. R.-V. III. 7. 15. *viṣám ebhyo asravo.* 16. *pramṛṣe* et *apramṛṣyá.* 17. *násatya* sg. 18. *enám.* 19. Addenda..... 83

Semantica. *Φάρμακον, ὀṣadhī*..... 144

IMBERT (J.). — De quelques inscriptions lyciennes..... 24, 207

MEILLET (A.). — Yasna XLV, 2. Gath. *nā*..... 80
Letto-slavica. I. Lit. *tasaĩ*, *tataĩ*. — Arm. *na*. II. V.-sl. *gospodĩ*. III. V.-sl. *dąti*. IV. V.-pruss. *esse*..... 142
Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien..... 241
Étymologies arméniennes..... 274

MONTMITONNET (Jacques-R.). — Le parler russe..... 110

RIABININ (Michel). — Notes de lexicographie géorgienne : examen du matériel emprunté..... 12

ROSAPELLY (Dr). — Analyse graphique de la consonne : sa division en trois temps; caractère vocalique du deuxième temps.... 71
Caractères du vocaloïde : leur importance dans la distinction des consonnes..... 122
Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives..... 347

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME NEUVIÈME

PREMIER FASCICULE

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1895

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER FASCICULE

Pages

Amédée Querry. Le dialecte guerroui. 1

Michel Bréal. Étymologies. 1. Εἷς, μία, ἕν. 2. Πᾶς, πᾶσα, πᾶν. 3. [illegible] 4. [illegible] 5. [illegible] 6. A propos de l'adverbe [illegible] 7. La voyelle du participe présent en latin. 8. *Nn* changé en *nd*. 9. *Manifestus*. 10. *Versicolor*, *flexipedus*. 11. Substantifs devenus adjectifs : *rudis*. 12. L'ombrien *arvia* « les entrailles ». 13. L'ombrien *vocl*. 14. Διώκω « poursuivre ». 15. Un emploi particulier du comparatif. 16. [illegible] 17. *Ægrotus*. 18. *Strages*. 19. [illegible] 20. *Clandestinus*. 21. *Valeendus*. 22. Anciens verbes déponents latins : *gignens*, *animans*, *prægnans*, *ingens*, *evidens*. 23. La particule latine *enim*. 24. Inscription pélignienne. 21

James Darmesteter. *Quotiens*, *quoties*. . . . . [illegible]

Ed. Tournier. Un calculateur intéressant pour l'histoire de la prononciation du grec. . . . . [illegible]

A. Meillet. Étymologies slaves. 1. [illegible] 2. [illegible] 3. [illegible] . . . . [illegible]

A. Meillet. Latin *uenari*. . . . . [illegible]

René Basset. Les noms des métaux et des couleurs en berbère . . . . [illegible]

Michel Bréal. Varia. 1. L'allemand *schliessen* = latin *excludere*. 2. Allemand *schürzen* = latin *excurtiare*. 3. L'accusatif du gérondif du français. 4. Un produit de l'analogie : le mot anglais *Calinderies*. . . . . [illegible]

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

Par A. MOREL FATIO

Première série

Deuxième édition revue et augmentée de deux nouveaux chapitres

Un volume in-8. Prix . . . . [illegible] fr.

SAINT CÉSAIRE, ÉVÊQUE D'ARLES (503-543)

Par A. MALNORY

Un volume grand in-8. Prix. . . . . [illegible]

ÉTUDE SUR LA VIE & LE RÈGNE DE LOUIS VIII (1187 A 1226)

Par Ch. PETIT-DUTAILLIS

Un volume grand in-8. Prix. . . . . [illegible]

L'ANTIDOSIS EN DROIT ATHÉNIEN

Par B. FRANCOTTE

Brochure in-8. Prix . . . .

LE ROMAN DE RENART

Par G. PARIS, membre de l'Institut de France

Brochure in-4. Prix . . . .

TRAITÉ DE LA FORMATION DES MOTS COMPOSÉS

DANS LA LANGUE FRANÇAISE COMPARÉE AUX AUTRES LANGUES ROMANES ET AU LATIN

Par Arsène DARMESTETER

Deuxième édition revue, corrigée et en partie refondue, avec une préface

Par Gaston PARIS, membre de l'Institut

Un volume in-8. Prix . . . . . 12 fr.

LES SOURCES DU ROMAN DE RENART

Par L. SUDRE

Un volume gr. in-8. Prix . . . . . 12 fr.

PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON

LIBROS QUOMODO POSTREMI MEDII AEVI POETAE IMITATI INTERPRETATIQUE SINT

Par le même

Un volume in-8. Prix . . . . . 3 fr.

SOLUTION DE QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA PHONÉTIQUE FRANÇAISE

Chapitre du Vocalisme

Par P. MARCHOT

Un volume in-8. Prix . . . . . 4 fr. 50

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA REINE CATHERINE DE WESTPHALIE

Née princesse de Wurtemberg

AVEC SA FAMILLE ET CELLE DU ROI JÉRÔME

LES SOUVERAINS ÉTRANGERS ET DIVERS PERSONNAGES

Publiée par le Baron A. du CASSE

Un volume in-8. Prix . . . . . 9 fr. 50

LA ROSE DANS L'ANTIQUITÉ & AU MOYEN AGE

HISTOIRE, LÉGENDES ET SYMBOLISME

Par Charles JORET

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut.

Un volume in-8. Prix . . . . . 7 fr. 50

LES MOTS LATINS DANS LES LANGUES BRITTONIQUES

(GALLOIS, ARMORICAIN, CORNIQUE)

Phonétique et commentaire avec une introduction sur la romanisation de l'île de Bretagne

Par J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, lauréat de l'Institut.

Un volume grand in-8. Prix . . . . . 10 fr.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques avec une indication précise des sources

Deuxième édition. Par Roger ALEXANDRE

Un volume in-8, relié en toile, tranches dorées. Prix . . . . . 5 fr. 50

HISTOIRE DU RÈGNE DE MARIE STUART

Par M. PHILIPPSON

Tome I : L'Avènement de Marie Stuart. Tome II : Succès de Marie Stuart et Rizzio. Darnley.

Tome III : Darnley. Le meurtre de Rizzio. La catastrophe. Fin du règne

Trois volumes in-8. Prix . . . . . 22 fr.

ILIOS ET ILIADE

Les ruines d'Ilion. — La formation de l'Iliade. — Essai de restauration de l'Iliade primitive. — L'Olympe et l'art homérique.

Deuxième édition. Par Octave SOKTAIS. In-8.

Un fort volume in-8, orné d'une carte de la Troade. Prix. . . . . 10 fr.

LA CONSTITUTION D'ATHÈNES

Par ARISTOTE

Traduit par G. Hauvette-Besnault, avec la collaboration de E. Beurlier, J. Bidez et L. Havet.

Un volume grand in-8. Prix. . . . . 8 fr.

EURIPIDE ET ANAXAGORE

Par L. PARMENTIER, professeur à l'Université de Liège

Un volume in-8. Prix. . . . . 3 fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 23 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, avec le concours de M. J. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et G. Dottin, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

REVUE DE PHILOLOGIE

FRANÇAISE ET PROVENÇALE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues, dialectes et patois de la France

publié par L. CLÉDAT, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

LE MOYEN AGE

BULLETIN MENSUEL D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et G. WILMOTTE

Paris : **10** fr. — Départements et Union postale : **11** fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. Maspero

Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 20 fr. Départements et Union postale : 22 fr.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME DIXIÈME

SIXIÈME FASCICULE

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1898

TABLE DES MATIÈRES

DU [illegible] FASCICULE

[illegible]. Étude sur la langue basque (suite). II. Grammaire comparée des dialectes basques. III. Quelques textes originaux. [illegible]
Louis Duvau. Notes de syntaxe comparée. 1. À propos de la construction du complément du verbe passif en latin. 2. [illegible] les expressions composées. [illegible]
Index et table du tome dixième des *Mémoires*. [illegible]

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LA LÉGENDE DES INFANTS DE LARA

Par G. PARIS, membre de l'Institut de France

Brochure in-4°. — Prix. . . . . [illegible]

ÉTUDE SUR L'ALLIANCE DE LA FRANCE ET DE LA CASTILLE

AU XIV^e ET AU XV^e SIÈCLE

Par G. DAUMET

Un volume grand in-8°. — Prix. . . . . [illegible]

FUTUH EL-HABACHA

DES CONQUÊTES FAITES EN ABYSSINIE AU XVI^e SIÈCLE

Par l'Imam MUHAMMAD AHMAD dit Gragne

[illegible]

Un volume in-8°. — Prix. . . . . . . 20 fr.

LES PASSIONS ALLEMANDES DU RHIN

DANS LEUR RAPPORT AVEC L'ANCIEN THÉÂTRE FRANÇAIS

Par M. WILMOTTE, professeur à l'Université de Liège

Un volume in-8. — Prix. . . . . . . [illegible]

ESSAIS DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

Par Antoine THOMAS

[illegible]

Un volume in-8. — Prix. . . . . . . 7 fr.

L'ALSACE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

AU POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ADMINISTRATIF, ÉCONOMIQUE, SOCIAL, INTELLECTUEL ET RELIGIEUX

Par R. REUSS

Maître de conférences à l'École des Hautes Études, ancien Bibliothécaire de la Ville de Strasbourg

TOME PREMIER

Un fort volume grand in-8. — Prix. . . . . 15 fr.

LES VIEUX CHANTS POPULAIRES SCANDINAVES

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Par L. PINEAU, agrégé de l'Université

Tome Ier : Époque Sauvage, les Chants de Magie

Un volume grand in-8. — Prix. . . . . 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon)

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA RENAISSANCE

Dirigée par P. de NOLHAC et L. DOREZ

TOME PREMIER

LA CHRONOLOGIE DU CANZONIERE DE PÉTRARQUE

Par Henri COCHIN

Un volume petit in-8. — Prix. . . . . 4 fr.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

RÉPERTOIRE DE CITATIONS FRANÇAISES,

DICTONS MODERNES, CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

avec des Notices pour les mots

Par Roger ALEXANDRE

3e ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE DE NOMBREUX ARTICLES

Un fort volume in-8. — Prix. . . . . 7 fr.

ANNUAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

(Section des sciences historiques et philologiques)

Année 1898. Contenu : CALENDRIER — DOCUMENTS — RAPPORTS

A. CARRIÈRE, sur un chapitre de l'Heptaplus de Jean Pic de la Mirandole

Un volume in-8. — Prix. . . . . 3 fr.

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON

Par F. EMAUET

Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Ouvrage couronné par l'Académie française

Un vol. gr. in-8 en 2 parties. — Prix. . . . . 30 fr.

RÉPERTOIRE MÉTHODIQUE DU MOYEN AGE FRANÇAIS

HISTOIRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

Par [illegible]

Deuxième année [illegible] . . . . [illegible]

DICTIONNAIRE DE L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE

Par F. GODEFROY

TOME IX

Un volume in-4. Prix . . . . [illegible]

Le dixième volume est en cours de publication

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, avec le concours de MM. J. Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et E. Ernault, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE

Paris : **15** fr. — Département et Union postale : **17** fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

Recueil mensuel dirigé par MM. E. CHATELAIN et L. DOREZ

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 17 fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS À LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. Maspero

Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 30 fr. Départements et Union postale : 32 fr.

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

JUL 22 1979

LIO APR 7 - 1983

Stanford University Libraries
3 6105 005 589 168

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.

DATE DUE

MAY 2 2 2002
JUN 3 0 2003
AUG 2 8 2004
JUN 3 0 2005